

Faire patrimoine / Faire projet à la Capuche, l'Abbaye et Jean Macé : Trois cités d'habitations à bon marché grenobloises des années 1920-1935 aux devenirs contrastés.

Ryma Hadbi

▶ **To cite this version:**

Ryma Hadbi. Faire patrimoine / Faire projet à la Capuche, l'Abbaye et Jean Macé : Trois cités d'habitations à bon marché grenobloises des années 1920-1935 aux devenirs contrastés.. Architecture, aménagement de l'espace. Université Grenoble Alpes [2020-..], 2024. Français. ⟨NNT : 2024GRALH023⟩. ⟨tel-04930254⟩

HAL Id: tel-04930254

https://theses.hal.science/tel-04930254v1

Submitted on 5 Feb 2025

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

THÈSE

Pour obtenir le grade de

DOCTEUR DE L'UNIVERSITÉ GRENOBLE ALPES

École doctorale : SHPT - Sciences de l'homme, du Politique et du Territoire
Spécialité : Urbanisme - Mention Architecture
Unité de recherche : UMR AAU - équipe CRESSON

Tome 1 : Faire patrimoine / Faire projet à la Capuche, l'Abbaye et Jean Macé. Trois cités d'habitations à bon marché grenobloises des années 1920-1935 aux devenirs contrastés.

To make heritage / to make project in La Capuche, L'Abbaye and Jean Macé. Three low-rent housing in Grenoble from 1920-1935 with contrasted futures.

Présentée par :

Ryma HADBI

Direction de thèse :

Nicolas TIXIER
Professeur, École nationale supérieure d'architecture de Grenoble, Université Grenoble Alpes — Directeur de thèse

Jean-Paul THIBAUD
Directeur de recherche CNRS, UMR AAU-CRESSON, Université Grenoble Alpes — Co-directeur de thèse

Rapporteurs :

Elson Manoel PEREIRA
Professeur des universités, Université Fédérale de Santa Catarina

Catherine DESCHAMPS
Professeure, École nationale supérieure d'architecture de Paris-La Villette

Thèse soutenue publiquement le **18 octobre 2024**, devant le jury composé de :

Nicolas TIXIER, — Directeur de thèse
Professeur, École nationale supérieure d'architecture de Grenoble, Université Grenoble Alpes

Elson Manoel PEREIRA, — Rapporteur
Professeur des universités, Université Fédérale de Santa Catarina

Catherine DESCHAMPS, — Rapporteure
Professeure, École nationale supérieure d'architecture de Paris-La Villette

Anne DALMASSO, — Présidente
Professeure des universités, Université Grenoble Alpes

Sandra FIORI, — Examinatrice
Professeure, École nationale supérieure d'architecture de Lyon

Vincent VESCHAMBRE, — Examinateur
Conservateur en chef du patrimoine, LE RIZE - Ville de Villeurbanne

Invités :

Jean-Paul Thibaud
Directeur de recherche CNRS, UMR AAU-CRESSON, Université Grenoble Alpes

Résumé

Notre thèse questionne ce qui fait patrimoine dans trois cités d'habitations à bon marché de Grenoble construites dans les années 1920-1935 par l'Office public de la Ville suivant les orientations de la municipalité de Paul Mistral qui souhaitait « faire entrer » Grenoble dans la modernité. Les cités de la Capuche, de l'Abbaye et Jean Macé ont été conçues comme des éléments structurants de la trame urbaine afin que la ville s'urbanise petit à petit autour d'elles durant le 20e siècle. Bien que similaires dans leur contexte de construction, elles connaissent au fil du temps des évolutions et des transformations qui leur valent des destins différents : la Capuche a été rénovée pour la dernière fois dans les années 1980, Jean Macé a été démolie et reconstruite en 2008, et la cité de l'Abbaye attend d'être réhabilitée depuis 2017 suite à plusieurs années de débats houleux sur son devenir. Ces trois cités sont aujourd'hui des éléments urbains hérités d'une époque remarquable de l'histoire urbaine de Grenoble. Cent ans plus tard, la ville se retrouve de nouveau confrontée à la nécessité de se renouveler sur ces fragments de territoire parfois vieillissants et désuets. De notre point de vue, ces cités HBM ordinaires et discrètes, où la question patrimoniale ne va pas de soi, pourraient s'avérer être des ressources substantielles avec lesquelles la ville de Grenoble peut se réinventer en s'appuyant sur leurs qualités matérielles, sociales et sensibles.

Pour cela, notre thèse défend l'idée que ce qui fait patrimoine dans ces cités s'apparente à un processus dynamique et évolutif qui articule conjointement trois valeurs patrimoniales : une valeur historique, une valeur d'usage et une valeur de renouvellement. Se saisir du patrimoine en postulant qu'il intègre des mutations, des reconductions mais aussi des disparitions et des renouveaux nous permet de décaler la représentation de ce qui fait patrimoine des objets vers les hommes et leur vécu. Ainsi, nous donnons une reconnaissance à des éléments qui d'habitude s'expriment en privé, sur le mode de l'infraordinaire. Dès lors, nous prêtons attention à ce qui compte véritablement pour les habitants de ces lieux plutôt qu'à ce que l'on pourrait garder comme patrimoine bâti. Nous considérons que c'est dans la parole habitante, empreinte d'attachements et d'affects, que s'expriment et s'articulent le mieux ces trois valeurs patrimoniales. En mettant au cœur du processus l'expérience vécue de l'habitant, nous parvenons à faire émerger un récit puissant qui révèle ce qui fait patrimoine à la Capuche, l'Abbaye et Jean Macé pour nourrir tout renouvellement du lieu.

Notre thèse aspire à proposer une démarche d'étude à même de penser les mutations de ces lieux dans une relation directe avec leurs habitants en recueillant les récits les plus quotidiens et familiers, les histoires locales, les significations affectives, les pratiques et les usages. Nous pourrions ainsi saisir dans sa complexité la réalité urbaine des lieux, les imaginaires et les modes d'habiter de chacune de ces cités. La démarche méthodologique mise en œuvre conjugue trois méthodes qualitatives principales qui sont l'inventaire, la méthode des itinéraires et la reconduction photographique. Tandis que la démarche analytique permet d'articuler éléments de patrimoine et éléments de projet. Faire patrimoine n'a pas vocation à figer un lieu dans un état et le destituer de sa valeur socio-symbolique au nom d'une mémoire passée et révolue. Bien au contraire, il vise à être une véritable ressource pour le projet urbain en permettant la reconnaissance d'éléments perçus comme bien commun à transmettre, comme qualités essentielles et inhérentes aux lieux et à leurs habitants ; tout en donnant les possibilités de réinventer de nouvelles situations urbaines et sociales.

Abstract

Our research questions what makes heritage in three neighborhoods of low-rent housing in Grenoble, built between 1920 and 1935 by the Office public of the city, in accordance with the ambition of Paul Mistral's municipality which wished to "bring" Grenoble into the modern world. The council houses of La Capuche, L'Abbaye and Jean Macé were conceived by their architects as key elements in the urban structure, helping the city to gradually grow around them over the course of the 20th century. While similar in the context of their construction, their evolution and transformation over time have led to different destinies: La Capuche was renovated for the last time in the 1980s, Jean Macé was demolished and rebuilt in 2008, and L'Abbaye has waited to be rehabilitated since 2017, following several years of intense debate about its future. Today, these three low-rent housing are urban elements inherited from a remarkable period in Grenoble's urban history. One hundred years on, the city once again confronts the need to renew itself, particularly on these fragments of territory which are sometimes obsolete and aged. From our point of view, these ordinary and discreet council houses, where the question of heritage is not taken for granted, could be substantial resources with which the city of Grenoble could reinvent themselves by taking advantage of their material, social and sensitive qualities.

To this end, our thesis defends the idea that what makes heritage in these council houses is a dynamic and evolving process that jointly articulates three heritage values: historical value, use value and renewal value. If we approach heritage from the perspective that it incorporates mutations and renewals, as well as disappearances and revivals, we can shift the representation of heritage from objects to people and their experience. In this way, we give recognition to elements which are usually expressed privately in the mode of the infraordinary. In this way, we would be looking at what really matters to the people who live there, rather than what could be preserved as built heritage. We believe that these three heritage values are best expressed and articulated in the inhabitants' stories, which are full of attachments and emotions. By putting the inhabitant's experience at the heart of the process, we are able to bring out a powerful narrative that reveals what makes heritage in La Capuche, L'Abbaye and Jean Macé to nourish any urban renewal project.

The thesis aims to propose a research approach able to consider the mutations of these places in direct relation with their inhabitants, by collecting the everyday and familiar stories, affective meanings, local histories, practices and uses. This will allow us to gain an indepth understanding of the urban reality, the imaginary worlds and the ways of living in each of these neighborhoods. To this end, the methodological approach used combines three qualitative methods: inventory, itineraries method, and photographic reconduction. While the analytical approach allows us to articulate elements of heritage and elements of project. To make heritage is not intended to freeze a place in a static state that evacuates and removes its socio-symbolic value, simply to keep alive a past and vanished memory. On the contrary, it intends to be a genuine resource for the urban project enabling the recognition of elements perceived as a common good to be passed on, as essential qualities inherent to places and their inhabitants; while at the same time providing opportunities to reinvent new urban and social situations.

Remerciements

Mes premiers remerciements vont à mon directeur de thèse Nicolas Tixier. Avant même la thèse, il m'a donné toutes les chances de réussir dans cette voie. Son implication dans la direction de mes travaux, ses sollicitations, son soutien constant, sa confiance en moi et en mon travail ont été une source dans laquelle je puisais ma force et ma persévérance. Tout autant, je remercie profondément Jean-Paul Thibaud d'avoir accepté la codirection de cette thèse. Son regard avisé, ses conseils et surtout ses encouragements ont su me motiver tout au long de cette aventure. Je sais désormais que j'ai eu beaucoup de chances de croiser leurs chemins. À tous les deux, les mots ne suffiront pas pour vous dire combien je vous suis reconnaissante, combien je me sens heureuse et fière d'avoir partagé ces quelques années auprès de vous et d'avoir mené cette thèse sous votre aile. Avec toute mon affection, mille mercis à Nicolas et Jean-Paul.

Je remercie également mes ami.e.s doctorant.e.s avec qui j'ai parcouru ce bout de chemin. Merci à celles qui ont répondu présentes et participé aux reconductions photographiques. Je pense particulièrement à Fatma, Maîlys et Georges dont la présence faisait toute la différence ! À mes collègues de l'équipe CRESSON avec qui j'ai partagé des projets, des travaux, des moments conviviaux, des discussions sur la terrasse et dans les couloirs… Plus particulièrement à Laure Brayer, Rachel Thomas et Françoise Acquier. Merci pour vos conseils, votre réconfort, votre soutien. En me donnant l'impression de retrouver chaque matin une seconde famille, vous avez rendu cette aventure au sein du laboratoire encore plus belle, plus chaleureuse.

Bien sûr, mes remerciements et ma gratitude vont aussi à toutes les personnes que j'ai rencontrées pendant ma recherche et sans qui rien de tout cela n'aurait pu se faire : aux habitants de l'Abbaye (Antoine J. pour sa générosité et disponibilité), aux habitants de la Capuche (Huguette et Alain B. pour leur accueil chaleureux et leur confiance), aux habitants de Jean Macé (Roger et Monique G. pour leur témoignage précieux), à Lou Bellegarde, Yasmina Benabderrahmane, Nicolas Quantin, Serges Durieux, Pascal Dobias, aux Maisons des Habitants Abbaye-Jouhaux, Chorier-Berriat et Capuche. J'en oublie encore beaucoup, sans aucun doute. Les rencontres ont été nombreuses et émouvantes. Chacune d'elles m'a profondément marquée. Je peux toutes me les remémorer, en détail. Nous avons partagé bien plus que de simples moments formels et professionnels. Ils m'ont ouvert leur cœur, ils m'ont accueilli dans leurs maisons, dans leurs locaux, dans leur vie et m'ont transmis un bout de leur histoire.

Merci à ma sœur Nabila, qui a été d'un soutien et d'une aide précieuse dans mon quotidien et dans ma thèse. Merci à ma maman qui au fil des années est et reste toujours celle vers qui je peux me tourner en toute situation. Elle m'est précieuse à bien des égards. Merci à mon mari qui a toujours cru en moi et qui m'a appris à relativiser même quand tout peut sembler aller dans le mauvais sens ! À mes filles Damya et Neyla qui ont su me faire garder la tête hors de l'eau pour ne jamais me focaliser sur les moments les moins joyeux. À mes familles maternelle et paternelle car même loin des yeux, je ne les oublie pas. Enfin, à mes proches partis trop tôt qui ne pourront partager avec moi l'aboutissement de ce travail, mais qui n'ont jamais quitté mes pensées. C'est pourquoi il me tient à cœur de leur dédier cette thèse. À toi Sarah ma meilleure amie, à toi Jeddi mon grand-père adoré et à toi Papa qui a laissé un vide que personne ne pourra combler.

Liste des sigles et abréviations

AJHIRALP : Association d'insertion sociale et socio-judiciaire
AMMG : Archives Municipales et Métropolitaines de Grenoble
CCAS : Centre Communal d'Action Sociale
CDC : Caisse des Dépôts et des Consignations
CEA : Commissariat à l'Énergie Atomique
DAL : Droit Au Logement (association)
Do.Co : Domicile Collectif
GAM : Groupe d'Action Municipale
GAM : Groupe d'Action Municipale
HBM : Habitation à Bon Marché
HLM : Habitation à Loyer Modéré
MDH : Maison des Habitant.e.s
MJC : Maison des Jeunes et de la Culture
OPAC : Office Public d'Aménagement et de Constructions
OPALE : Office Public Aménagement Logement Espace
OPHBM : Office Public d'Habitations à Bon Marché
OPHLM : Office Public d'Habitations à Loyer Modéré
PAEE : Plan d'Aménagement, d'Extension et d'Embellissement
PALULOS : Prime à l'Amélioration du Logement à Usage Locatif Social
PLM : Paris-Lyon-Marseille
QPV : Quartier Prioritaire de la Ville
SAGES : Société d'Aménagement de Grenoble Espaces Sud
SCIC : Société Coopérative d'Intérêt Collectif
SDHBM : Société Départementale d'Habitations à Bon Marché
SFIO : Section Française de l'Internationale Ouvrière
SMTC : Syndicat Mixte des Transports en Commun
SPL : Société Publique Locale
ZUP : Zone à Urbaniser en Priorité

À Sarah, Jeddi et Papa …

Table des matières simplifiée

Résumé 1

Abstract 2

Remerciements 3

Liste des sigles et abréviations 4

Introduction 10

PREMIERE PARTIE :
CHEMINEMENT THEORIQUE ET METHODOLOGIQUE 31

Chapitre 1. Un héritage précieux : les HBM des années 1920-1935 de la ville de Grenoble 33

1. Bref récit de la naissance des Offices publics d'HBM en France 35

2. La municipalité socialiste de Paul Mistral (1919-1932) : un tournant historique pour Grenoble.....45

3. L'Office public d'habitations à bon marché de la Ville de Grenoble entre 1921 et 1935.....59

4. Poursuivre ou défaire l'héritage de Paul Mistral : trajectoires politiques de l'Office entre 1935 et 1965.....84

5. La municipalité d'Hubert Dubedout (1965-1983) : l'Office comme outil décisif de sa politique urbaine.....87

Chapitre 2. Ce que peut l'approche patrimoniale pour penser le devenir de nos quartiers 97

1. Ce qui fait patrimoine : d'une notion équivoque à un cadre théorique situé 99

2. L'attachement au lieu comme indice de ce qui fait patrimoine 108

3. La mémoire du lieu à l'articulation entre éléments de patrimoine et éléments de projet 115

Chapitre 3. Une manière d'être et de faire à la Capuche, l'Abbaye et Jean Macé 125

1. Enquêter des territoires constitutifs du paysage urbain grenoblois 126

2. Voir et faire voir : une posture de recherche qui nous engage 128

3. Enquêter : rendre manifeste des pratiques d'habiter et des modes d'existence pluriels 131

4. Analyser : croiser les récits, incarner des figures 157

DEUXIEME PARTIE :
RECITS DES LIEUX, THEMATIQUES ET FIGURES D'ANALYSE 165

Chapitre 4. Ce qui fait patrimoine à l'Abbaye 167

1. Portrait de la cité de l'Abbaye (1929-2018) 168

2. Photographier l'Abbaye, éprouver ses ambiances 181

3. Figures de l'Abbaye : imaginaires, pratiques et modes d'habiter 192

4. L'Abbaye : la campagne urbanisée 253

Chapitre 5. Ce qui fait patrimoine à Jean Macé 281

1. Portrait de la cité Jean Macé (1931-2021) (ancienne cité des Abattoirs) 282

2. Photographier Jean Macé, éprouver ses ambiances 301

3. Figures de Jean Macé : imaginaires, pratiques et modes d'habiter 314

4. Jean Macé : le village au bout de la ville 380

Chapitre 6. Ce qui fait patrimoine à la Capuche.....441

1. Portrait de la cité de la Capuche (1924-2021)..... 442
2. Photographier la Capuche, éprouver ses ambiances..... 459
3. Figures de la Capuche : imaginaires, pratiques et modes d'habiter..... 470
4. La Capuche : le quartier aux mille visages..... 532

TROISIEME PARTIE :

RESULTATS ET OUVERTURES..... 569

1. Changer de ton à la Capuche..... 571
2. Maintenir « en vie » la cité de l'Abbaye..... 588
3. Jean Macé, une ambiance qui ne tenait qu'à un fil..... 602
4. À la croisée des figures de la Capuche, de l'Abbaye et de Jean Macé..... 607
5. Faire projet pour faire patrimoine..... 614

Références bibliographiques..... 617

Tables des illustrations..... 629

Table des matières détaillée..... 633

Introduction

Notre thèse porte sur trois cités d'habitations à bon marché construites à Grenoble dans les années 1920-1935 par l'Office public de la Ville : les cités de la Capuche, de l'Abbaye et Jean Macé. Similaires dans leur contexte de construction, ces dernières ont néanmoins connu des transformations architecturales, urbaines et sociales notables qui leur valent des destins différents. La Capuche a été réhabilitée il y a de cela 40 ans, l'Abbaye attend depuis 2017 la mise en route de son projet de renouvellement urbain[1] tandis que Jean Macé a été démolie et reconstruite en 2008.

[1] La Ville de Grenoble, après plusieurs années de tâtonnement et d'indécision, a fait le choix en janvier 2024 du promoteur qui sera en charge de la réhabilitation des 12 bâtiments sur 14 de la cité de l'Abbaye. Celle-ci est prévue pour 2026-2028. Actis (ancien bailleur propriétaire de la cité HBM) construira quant à lui, un bâtiment neuf à l'emplacement de celui démoli en 2017, place Joseph Riboud.



Illustration 1 : Photographie aérienne de Grenoble, 1948 (Portail IGN, modifiée par Ryma Hadbi)



Illustration 2 : Cité de la Capuche, 2021 (Ryma Hadbi)

« Je suis là depuis mes 9 mois. L'appartement était à mes parents et on n'est jamais partis. On n'a jamais cherché à s'en aller. »

« Ici, on était plutôt à la campagne, c'est bien plus tard que tous ces immeubles se sont construits. »

« C'est un endroit où il fait bon vivre. On tient à cette qualité de vie et puis c'est pratique et c'est joli. »

« On a fait pas mal de choses pour entretenir la cité. Elle se tient bien et tout est aux normes. »



Illustration 3 : Cité de l'Abbaye, 2022 (Ryma Hadbi)

« Vous voyez, la cité est vide. Moi j'ai connu une époque ici où c'était plein de vie. Les gens descendaient, ils se mettaient avec des chaises et des tables de camping et ils s'installaient au milieu du quartier. »

« Tout le monde connait ces immeubles. C'est un repère. »

« L'Abbaye, c'était un petit village. C'est fou, mais ici c'était la campagne. Il y avait tous les oiseaux que vous pouvez imaginer. »

« Je veux rester ici, mon côté c'est ici, pas l'avenue Jeanne d'Arc. Ça fait 60 ans que je suis là, ça compte ça ! »



Illustration 4 : Cité Jean Macé, 2019 (Léa Agal)

« On a refait presque à l'identique la nouvelle cité et ce qu'on voit là derrière, entre les deux bâtiments neufs, c'est la vieille usine Merlin Gerin. »

« C'est une période de transition qui est très difficile et émouvante. Ça a commencé avec la démolition de la cité et la construction du Clos des Fleurs. »

« Roger est connu de tout le monde. C'est la mémoire du quartier. »

« Je me sens bien à Jean Macé. C'est comme un village et en même pas cinq minutes je suis au centre-ville.
Ce n'est pas un quartier comme on dit. »

Notre recherche s'inscrit dans la continuité d'une étude entamée en 2017 dans le cadre d'un stage de master 2, mention recherche, en Urbanisme et Aménagement[2] sous la direction de Nicolas Tixier. À ce moment-là, la Ville de Grenoble et Actis (bailleur social propriétaire des cités étudiées) mandatent le groupement d'architectes et d'urbanistes Particules[3] pour la réalisation d'une étude sur le renouvellement urbain de la cité de l'Abbaye et de ses abords. Construite en 1929 par l'Office d'HBM de la Ville de Grenoble, en pleine campagne, la cité se trouve désormais dans un quartier urbain dont les contextes historique et social sont particuliers : d'abord comme lieu d'extension de la ville vers le sud-est hors de ses remparts au début du siècle dernier, puis comme lieu de sédentarisation de la communauté des gens du voyage à Grenoble dans les années 1960. Labélisée « Architecture contemporaine remarquable » en 2003, cela ne l'empêche pas d'être l'objet de grandes discussions sur son éventuelle démolition-reconstruction pour lancer le renouvellement urbain du lieu. L'enjeu principal de l'étude était alors la réalisation d'un diagnostic, dans le cadre d'une concertation publique appuyée par la Maison des Habitants du quartier, permettant en vain de mettre un terme aux débats houleux portant sur le devenir de la cité et trancher définitivement sur le scénario à retenir pour entamer son renouvellement.

Pour ce faire, nous esquissons avec Nicolas Tixier[4] des pistes de réflexion autour de la valeur patrimoniale de la cité et engageons un protocole d'enquête pluridisciplinaire pour recueillir la mémoire habitante, les usages, les pratiques et les ambiances de la cité dans son milieu urbain[5]. Nous débutons alors notre enquête à l'Abbaye en postulant que ce qui fait patrimoine articule trois valeurs patrimoniales conjointes proposées par Pascal Amphoux[6] pour appréhender différemment la notion de patrimoine : **valeur historique, valeur d'usage et valeur de renouvellement** (Amphoux et Tixier, 2015). Pascal Amphoux les définit comme suit :

- Valeur historique : espaces stabilisés, inscrits dans la mémoire depuis longtemps, objets témoins permanents, archétype imaginaire et archive de la ville.

- Valeur d'usage : espaces vivants utiles et inscrits dans la vie quotidienne, pratiques ordinaires inscrites dans la dynamique de l'évolution, maintien de l'ambiance et de la vitalité qu'ils représentent.

[2] À l'Institut d'Urbanisme de Grenoble et de l'École Nationale Supérieure d'Architecture de Grenoble.

[3] Agence Particules : http://www.particule-s.eu/includes/xco-170909-lb-bo-portfolio_ecran.pdf

[4] Membre du collectif BazarUrbain, cotraitant local de Particules pour l'étude de l'Abbaye, URL : https://www.bazarurbain.com/

[5] En 2017, lors de notre étude, il reste encore une partie importante d'habitants, surtout dans les cours André Charpin et Laurent Bonnevay.

[6] À ce jour, aucune référence bibliographique spécifique n'a été publiée par Pascal Amphoux à ce sujet. Il y fait référence dans l'article « Passages augmentés – Patrimoine de demain. Traversées urbaines, la marche, le récit et le numérique », Programme exploratoire Premier Soutien, 2015 et dans une étude urbaine sur le nouveau plan directeur communal de la ville de Lausanne (2013).

- Valeur de renouvellement : espaces délaissés ouverts à tous les possibles d'invention, de réinvention, de renouveau, lieux avec des potentiels de changement, de création et d'expérimentation.

Pour l'auteur, il est nécessaire d'associer ces trois valeurs patrimoniales qui participent de manière complémentaire à l'identité de la ville ou d'un lieu (Amphoux et *al.*, 2013). Les valeurs historique, d'usage et de renouvellement permettraient ainsi de révéler avec une volonté « d'action » des éléments de patrimoine en saisissant la réalité urbaine ordinaire dans toutes ses dimensions, c'est-à-dire construites, sociales et sensibles.

Partant de ce triptyque, avec l'idée que tout peut faire patrimoine[7], notre recherche à l'Abbaye consistait à donner une reconnaissance à des éléments qui ne sont pas *de facto* perçus comme un héritage commun car souvent exprimés en privé sous la forme de récits de vie, d'anecdotes, de souvenirs de famille ou sur le mode de l'infra-ordinaire. En effet, ce qui fait patrimoine est abordé non pas comme un héritage figé et déconnecté des usages quotidiens mais comme un processus vivant qui sans cesse évolue, intègre des mutations, des ruptures et des renouveaux (Torres A. et *al.*, 2016 ; à propos de Patrick Geddes). À la croisée de ces pistes théoriques, nous parvenons alors à décaler la question de « ce que l'on garde » comme patrimoine bâti au titre de mémoire du lieu à « ce qui a de la valeur », « ce qui compte » véritablement pour les habitants du lieu. Il nous fallait donc appréhender les choses autrement : qu'est-ce qui suscite de l'émotion et revient de façon récurrente dans les paroles habitantes ? Ce questionnement a d'abord été un pressentiment face à l'émoi des habitants de la cité pour qui le scénario de démolition-reconstruction n'était pas une fatalité tant qu'ils continuent d'habiter dans leur quartier, leur cité. Ces paroles trouvent écho dans un document recensé pendant notre recherche bibliographique, dans lequel nous pouvons lire **« On aime notre quartier et pour rien au monde on en partirait »**[8]. Les habitants de la cité avaient le sentiment de ne pas être entendus : « le patrimoine ici, c'est nous ». Il nous semblait donc évident que certains éléments échappaient complètement à ceux-là « qui voulaient démolir la cité et les déloger ». Affectés par la situation et plongés dans cette ambiance, nous nous sommes énergiquement attelés à dire ce qui à l'Abbaye fait patrimoine du point de vue de ceux qui y habitent.

Les récits étaient imprégnés d'affects et donnaient à lire l'attachement intense des habitants de l'Abbaye à leur cité et à leur quartier. Cette charge émotionnelle à laquelle nous avons été de front confrontés, nous a petit à petit amené à penser la possible (voire l'impérative) articulation

[7] Nous développons davantage ces questions dans le chapitre 2.

[8] L'Abbaye au fil du temps / groupe femmes Abbaye-Grenoble. Grenoble : service reprographie, 1997, p.23

entre les notions de patrimoine et d'attachement au lieu (*place attachment),* et par-là d'élargir considérablement la typologie des éléments pouvant faire patrimoine à l'Abbaye pour saisir au plus près et de manière située les singularités de la cité. Cette réflexion s'inspire initialement des travaux de Nathalie Heinich (2012) qui démontre que les « émotions patrimoniales » constituent des révélateurs de valeurs investis dans des objets. Ces émotions sont d'ailleurs visibles par des manifestations concrètes dans des situations où le risque de démolition menace la vitalité du lieu comme à l'Abbaye : inscriptions des prénoms sur les murs de la cité, ouvrages qui relatent l'histoire et la mémoire du quartier, nombreux films tournés sur place, etc. Tous ces signes, gestes, mots et comportements constituent des révélateurs de valeurs investies dans des objets matériels et immatériels et faisant par là même patrimoine. C'est ainsi, que nos premières balises théoriques, méthodologiques et auteurs-compagnons émanèrent progressivement du terrain : patrimoine génétique (Patrick Geddes), émotions patrimoniales (Nathalie Heinich), attachement au lieu (psychologie environnementale), mémoire collective (Maurice Halbwachs), typologie figurative (Yves Chalas et Henri Torgue), récit du lieu (Pascal Amphoux et Nicolas Tixier), méthode des itinéraires (Jean-Yves Petiteau), etc.

À la suite du mémoire de fin d'études[9], nous entreprenons de continuer cette recherche en élargissant le corpus d'étude à deux autres cités d'habitations à bon marché du même type, construites entre 1920 et 1935 sous la houlette de Paul Mistral à Grenoble : les cités de la Capuche et Jean Macé (des abattoirs). Après nos premières recherches sur chacune d'entre elles, nous décidons de nous confronter directement à la réalité du terrain, d'abord en explorant les lieux par la marche puis en allant à la rencontre des habitants et des acteurs locaux. À cette étape, nous supposons toujours qu'il existe de fait une forme d'uniformité et d'homogénéité dans les pratiques, les ambiances et les sociabilités qui s'y déroulent. Leurs façades urbaines nous donnaient le sentiment d'être face à des fragments de territoires monolithiques semblables à quelques détails près et repliés sur eux-mêmes. Mais une fois que nous entreprenons notre travail d'immersion à Jean Macé et à la Capuche, nous remarquons rapidement des dissemblances notables : premièrement, à la manière dont nous y sommes « accueillis » sur place par leurs habitants et leurs structures socio-culturelles ; et deuxièmement à l'épreuve de leurs ambiances urbaines et architecturales. En se rendant plus attentive à la vie de quartier, aux relations de voisinage et à l'inégale appropriation des cours intérieures, il devient alors évident que chacune d'elle dispose d'une ambiance, de pratiques et de modes de vie singuliers. À cela, s'ajoutent les diverses situations politiques et urbaines dans lesquelles elles se trouvent au moment où nous les appréhendons.

[9] Hadbi Ryma, 2017, *« Le patrimoine ici, c'est nous ». Quartier de l'Abbaye, Grenoble*, Mémoire de master 2 recherche, Institut d'Urbanisme de Grenoble, 217 p. URL : https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-01561715/document [Consulté le : 5 avril 2018]

En effet, pendant que l'Abbaye suscite de profonds questionnements sur son devenir et davantage sur ce qui restera de la mémoire du lieu si ses habitants sont relogés dans d'autres quartiers à l'issue de son renouvellement urbain, la cité Jean Macé a déjà connu, en 2008, une démolition-reconstruction avec conservation d'un seul immeuble dit « des épiceries », le long du quai Paul Louis Merlin. Au début des années 1930, après avoir bâti la cité de l'Abbaye au sud de la ville, l'Office de Grenoble décide de répondre au besoin de logements urgent dans le secteur nord-ouest très industriel. La cité Jean Macé voit ainsi le jour entre 1932 et 1935 en deux phases dans un quartier isolé et enclavé pour loger d'abord les cheminots de la société PLM puis les ouvriers des industries du quartier. Elle compte au total 150 logements répartis sur huit immeubles formant un îlot ouvert comme à l'Abbaye. L'achèvement du programme de Jean Macé marque alors la fin d'une génération d'habitations à bon marché de l'Office, avec la disparition soudaine de Paul Mistral. En attendant le début de sa reconstruction, la cité commence à se vider petit à petit dès 2002. Des transformations et des décisions douloureuses, mais nécessaires, vont alors sensiblement perturber la vie tranquille de cette cité et de ses habitants. Le nouveau Jean Macé ne sera plus « un monde à part », mais intégré au reste de la ville ou du moins au reste du secteur anciennement inhabité. De nouvelles résidences ainsi que des équipements d'envergure sortent petit à petit de terre dans la Presqu'île « en passe de devenir un véritable lieu de vie » d'après la ville de Grenoble[10]. Ainsi, lorsque nous démarrons notre enquête, en 2018, le quartier est déjà en pleine transformation, et ce à plusieurs niveaux de façon à recomposer un territoire nouveau sur une trame ancienne. La cité Jean Macé s'est déjà attelée à l'exercice de mémoire grâce à l'engagement de ses anciens habitants et de l'Union de Quartier pour d'une part ne pas oublier l'histoire du lieu et d'autre part faire émerger une mémoire de demain pouvant nourrir son renouvellement et rassembler les différentes entités qui composeront à terme le nouveau quartier de la cité Jean Macé.

En revanche, la cité de la Capuche, située à quelques kilomètres de l'Abbaye dans le sud-est de la ville, donne l'impression d'être discrètement insérée dans le paysage hétéroclite du quartier sans poser question ni susciter un quelconque intérêt à son égard. Ici, la situation est radicalement différente, aucune démarche mémorielle n'a jamais eu lieu. L'histoire de la cité Capuche est d'ailleurs très peu documentée, y compris au niveau des archives de la Ville. Elle est pourtant la première cité d'habitations collectives à bon marché construite par l'Office en 1924-1925, après la cité-jardin du Rondeau. Formant deux ensembles distincts de bâtiments, le projet comporte au total 128 logements. Très sommaire dans son style architectural, sa réhabilitation dans les années 1980 va davantage effacer les quelques éléments esthétiques identifiables apposés à l'origine sur les façades jusqu'à lui faire perdre son identité, sa valeur

[10] Ville de Grenoble : https://www.grenoble.fr/545-presqu-ile.htm

patrimoniale. Dès lors, la cité tombe progressivement dans l'oubli et la désuétude bien qu'elle ait marqué la naissance d'une typologie d'HBM à Grenoble. C'est pourquoi nous la considérons pertinente pour notre étude. Au moment de notre recherche, la question de ce qui y fait patrimoine, comme processus de reconnaissance et de valorisation, n'est pas encore posée mais la cité se trouve à la lisière d'un secteur en pleine transition où les thématiques de l'histoire et de la mémoire du lieu font partie intégrante du processus de projet. Nous pourrions donc l'anticiper à la Capuche, au vu des situations qu'ont déjà connues les cités de l'Abbaye et Jean Macé. Les cités de la Capuche et de l'Abbaye seraient donc « **les seuls témoins d'une décennie particulièrement remarquable** »[11] dans l'histoire de Grenoble et l'Abbaye le témoin ultime non transformé de ces HBM de première génération construites par l'Office de la ville de Grenoble. Nous avons le sentiment que chacune de ces cités pourrait constituer une ressource importante les unes pour les autres en matière de renouvellement urbain en posant la question de ce qui y fait patrimoine par l'attachement au lieu de leurs habitants, de manière à réactiver la mémoire de chaque lieu en vue de leurs transformations matérielles, sociales et sensibles à venir.

Les cités de la Capuche, de l'Abbaye et Jean Macé sont aujourd'hui les plus anciennes habitations collectives à bon marché de Grenoble. C'est autour d'elles que la ville s'est progressivement urbanisée avec la construction d'équipements urbains structurants : des écoles élémentaires et primaires, des collèges, des lycées, des instituts professionnels, des services publics, des industries, etc. **Leurs architectes les ont pensés comme des éléments constitutifs de la ville, tant par leur échelle que par leur traitement architectural** (Flamand et Guerrand, 1989). Elles sont dans l'imaginaire collectif, les témoins d'une époque remarquable et encore vivante dans les mémoires. Elles symbolisent les valeurs portées par la municipalité socialiste de Paul Mistral dans un contexte de modernisation de la ville au début du siècle dernier et dont la gestion urbaine était sous-tendue par la volonté d'impulser la naissance de quartiers urbains structurant extra-muros pour contrer l'expansion urbaine anarchique sur la plaine sud. Les cités de la Capuche, de l'Abbaye et Jean Macé portent en elles le récit de la ville et nous disent la manière dont Grenoble s'est construite tant politiquement que spatialement et socialement. Elles cristallisent les multiples trajectoires de la ville et les manières dont des directives plus globales ont pu être adoptées localement en leur donnant une coloration particulière propre au bassin grenoblois.

Ces ensembles d'habitations modestes et ordinaires, délicatement insérés dans le paysage urbain quotidien, interrogent désormais quant à leur devenir au moment où la ville éprouve le besoin de se renouveler et de se densifier davantage. Bien que banales et populaires, elles regorgent

[11] « Quel devenir pour l'Abbaye ? Brève histoire de sa construction, réflexions sur son devenir », dossier réalisé par la FAPI et Patrimoine et Développement du Grand Grenoble, avril 2016, p.10

de modes d'habiter, de pratiques et de sociabilités intenses qui leur confèrent toute leur valeur sociale et leur épaisseur historique. Chez les plus sensibles à leur sort (collectifs d'habitants et quelques acteurs locaux de l'aménagement), on se demande alors « ce qui va rester » du lieu et des relations de voisinage ancrés dans ce bout de territoire si la démolition s'avérait être la solution. Faudrait-il conserver un élément matériel, physique qui cristallise la mémoire du lieu ? Comment parvenir à redonner du souffle à ces cités sans pour autant extraire de son espace d'existence et de la réalité quotidienne cette mémoire, cette histoire ? À Grenoble, les cités de l'Abbaye, de la Capuche et Jean Macé[12] se prêtent tout particulièrement à cet exercice. Sorties de terre au moment où la problématique du mal-logement se posait à toutes les échelles, elles ont été, localement, des réponses précieuses permettant d'engager la modernisation urbaine, politique et sociale de la ville de Grenoble. À présent, elles se trouvent à un moment charnière de leur histoire dans lequel se joue leur devenir et leur intégration dans la ville de demain.

Notre démarche s'est entièrement appuyée, et ce dès le départ, sur ce que nos terrains nous racontaient au fil de l'eau. Notre immersion *in situ*, l'ambiance de chaque terrain, les premières intuitions, les rencontres nous ont amenés à construire une problématique située, à mobiliser des méthodes et des notions spécifiques en réponse aux enjeux et singularités de chaque cité, de chaque quartier. C'est donc par une démarche profondément empirique que nous avons fondé l'ensemble de notre sujet. Nous avons d'abord pris le temps de l'immersion et de l'observation avant même d'établir les notions clés qui allaient accompagner et donner de l'épaisseur et une validité scientifique à notre enquête. Nous nous sommes principalement demandé comment traiter de la question patrimoniale dans ces cités de manière pragmatique. Et c'est à partir d'une base commune, que des contradictions et/ou singularités ont émergé de chaque terrain nous amenant alors à nous interroger sur les mutations de chacune d'elle d'un point de vue à la fois spatial, social et sensible en accordant de l'importance et du soin aux éléments les plus ordinaires.

Ces cités d'habitations collectives à bon marché des années 1920-1930, sorties de terre au milieu de nulle part, se trouvent désormais enchâssées dans des quartiers urbains populaires qui souvent souffrent d'une image négative. Pourtant, elles ne constituent pas moins des lieux dont les contextes historiques, urbains et sociaux sont riches et singuliers. Peu reconnues comme patrimoine et encore moins protégées, elles interrogent aujourd'hui quant à leur devenir et leur intégration dans nos villes contemporaines lors de processus de renouvellement de la ville sur elle-même. Ces ensembles de logements sociaux qui ont été construits parfois à la hâte ont

[12] Dans cette thèse, nous ne prétendons pas mobiliser des territoires différents en termes d'histoire urbaine et politique pour étayer notre recherche mais plutôt à nous pencher précisément sur trois situations globalement similaires à l'origine, ancrée dans un même environnement, une même atmosphère, à savoir la ville de Grenoble. C'est donc dans le même milieu urbain que nous expérimentons et éprouvons notre démarche méthodologique et théorique.

effectivement « mal vieilli » et le scénario de la démolition-reconstruction apparaît souvent comme la solution idéale pour leur renouveau surtout qu'il n'était pas courant de leur reconnaître des qualités architecturales. Mais depuis quelques années, ces ensembles urbains, que l'on considérait autrefois comme inintéressants d'un point de vue patrimonial, éveillent de plus en plus de curiosité autour de leur histoire urbaine et de leur capacité à cristalliser des liens sociaux durables. Les scénarios de transformations urbaines de ces cités commencent alors à évoluer dans un autre sens, postulant que ces lieux pourraient finalement constituer un capital commun dans un contexte où les villes travaillent leur mémoire de manière à renforcer les liens symboliques et affectifs des habitants envers les territoires urbains quotidiens.

Notre réflexion s'appuie alors sur les travaux de Patrick Geddes pour qui, il est primordial de faire un diagnostic minutieux par l'observation et la marche « en creusant dans le substrat mémoriel de la ville » (Chaudier, 2015 ; p. 31) pour renouveler un territoire en maintenant la vitalité du lieu et de ses habitants. Cette démarche permettrait ainsi de trouver un juste équilibre entre muséification d'un lieu (qui conserve le patrimoine en le figeant dans un état passif) et table rase (qui ignore et fait disparaître tous les éléments de patrimoine essentiels pour sa vitalité). **Par conséquent, comment révéler ce qui fait patrimoine dans les cités d'habitations collectives à bon marché de l'Abbaye, de la Capuche et Jean Macé ? Et de quelle manière cela permet-il de penser leur devenir en nourrissant éminemment le processus de projet urbain ?**

Notre première hypothèse consiste à dire que c'est dans le récit des usages et des pratiques, dans l'attachement au lieu de leurs habitants, dans les mémoires individuelle et collective que se manifeste le mieux ce qui fait patrimoine à Capuche, l'Abbaye et Jean Macé. Ces éléments composent alors de façon plurielle le récit lieu en révélant de qui y fait patrimoine par l'hybridation conjointe des valeurs historique, d'usage et de renouvellement. Notre seconde hypothèse consiste ensuite à dire qu'une articulation tangible existe entre éléments de patrimoine et éléments de projet permettant ainsi de définir des enjeux de projets en impliquant donc de manière directe les habitants par le biais de leurs récits et usages des lieux. Cette posture défend l'idée que tout projet urbain commencerait ainsi par la réactivation de la mémoire du lieu comme bien commun à révéler et à transmettre pour donner à ces cités, les moyens de se réinventer avec leurs propres ressources tout en conservant « au maximum une existence présente » (Chauvier, 2015 : p. 50). Les cités de la Capuche, l'Abbaye et Jean Macé à Grenoble, seraient pour la ville un héritage remarquable tant d'un point de vue construit que social et sensible, avec lesquelles la ville de Grenoble pourrait se renouveler de manière durable en s'appuyant sur la sédimentation d'éléments significatifs de son histoire. Il s'agira là d'une manière pour les territoires

de se donner les moyens de composer avec l'existant, avec les traces, l'épaisseur du lieu et les acteurs.

Telles que posées, la problématique ainsi que les hypothèses donnent une dimension méthodologique très forte à notre recherche. Celle-ci aspire dès son écriture à développer une démarche d'études à même de penser les mutations de ces lieux dans une relation directe avec leurs habitants, en prenant soin d'articuler les notions de patrimoine et d'attachement au lieu comme piste d'entrée décalée sur la représentation de ce qui fait patrimoine dans ces cités d'habitations à bon marché grenobloises. Pour ce faire, nous avons endossé deux figures intrinsèquement liées, essentielles lorsque nous nous attelons « à déceler des processus fins, flous et difficiles à appréhender » (Watremez, 2008 ; p.18). La première que nous avons volontiers endossée c'est celle du *témoin,* comme personnage qui « a eu le privilège de voir, sentir ou penser » (Lapoujade, 2017 ; p.19) les existences moindres, les mondes fragiles et sensibles faisant potentiellement patrimoine dans chacune des cités étudiées. Nous avons eu pour rôle de témoigner en leur faveur pour dire justement leur importance et leur beauté singulière, inédite. La seconde figure fut celle de l'avocat, car de celui qui voit nous sommes spontanément devenus celui qui a la responsabilité de faire voir ces éléments en plaidant en leur faveur de manière à asseoir leur légitime existence.

Cette posture impliquait dès lors de mettre en œuvre des outils à même de collecter les récits les plus quotidiens et familiers, les histoires locales, les pratiques et usages ainsi que les significations authentiques que les habitants confèrent à leurs espaces de vie, de manière à saisir en profondeur la réalité urbaine, les imaginaires et les logiques d'habiter de chaque terrain (Chalas, 2000). C'est alors à partir d'une base commune, en mesure de s'ajuster aux circonstances et aux singularités de chaque cité, que nous avons construit un protocole d'enquête conjuguant trois méthodes qualitatives pour appréhender les lieux dans leurs dimensions tant construite que sociale et sensible :

- **l'inventaire** qui permet de dresser le portrait de chaque cité en révélant les clés de lectures à saisir pour poursuivre notre étude,

- **l'itinéraire/l'entretien non directif** qui permet d'accéder au récit de vie des habitants enquêtés. La mémoire habitante est indispensable pour comprendre la manière dont s'est constitué un lieu, un territoire « de l'intérieur ». Elle enrichit les éléments repérés lors de l'immersion *in situ* en les rendant plus significatifs et plus consistants,

- **la reconduction photographique** qui permet d'appréhender un lieu dans son quotidien urbain par ses usages et ses ambiances, mais aussi de rendre compte par la photographie de traces et héritages spécifiques du lieu et cela, d'un point de vue « extérieur ».

Ces trois méthodes d'investigation empruntées à des champs de savoir divers, une fois combinées, nous permettent d'une part, une immersion totale du chercheur-enquêteur et d'autre part, la considération de l'habitant-enquêté comme « un virtuose de l'expérimentation esthétique, sociale, technique, corporelle et mentale » (Hennion, 2004 ; p.15). Pour faire émaner le récit du lieu propre à chaque cité depuis le terrain et ainsi rendre compte de ses atouts et des enjeux qui lui sont propres, le récit de vie incarné principalement par la méthode des itinéraires nous semble être un outil efficace, une nécessité méthodologique pour enquêter sur ce qui fait patrimoine à la Capuche, l'Abbaye et Jean Macé et davantage dans son articulation avec les autres outils d'enquête. Le récit a en effet la capacité de déstabiliser tout travail d'enquête théorique, en agençant « dans l'espace-temps des rapports qui construisent et ménagent un territoire » (Petiteau et Renoux, 2018 ; p. 111). De cette manière, toute transformation du lieu à venir est possiblement infléchie par la mémoire, les pratiques et les désirs des habitants car « les récits appartiennent aux lieux, c'est-à-dire à cet espace (dont ils sont l'indice éphémère et inépuisable) où l'expérience peut être référée par une pratique qui l'agit, réseau de gestes individuels ou collectifs qui jalonnent l'urbanité des lieux dans leur répétition quotidienne » (Tixier, 2020 ; p.100). Le récit du lieu apparaît ainsi comme « l'acte de narration collective qui fait exister le lieu » (*Ibid.*).

Se mettre à l'écoute de ces héritages pluriels, les révéler de manière intentionnelle et les saisir lorsqu'il est question de penser au devenir d'un lieu et d'un groupe social, permettrait alors de « poser » publiquement la « ligne du récit » à tenir (Ingold, 2013). C'est en cela que ce qui fait patrimoine à la Capuche, l'Abbaye et Jean Macé dessine des lignes de projet, des enjeux qui construisent une continuité nécessaire pour les lieux et ses habitants. Dans notre étude, la traduction des éléments de patrimoine en éléments de projets propose de croiser les corpus pour dessiner des figures qui amènent « à la conscience ce qui, sinon, se dérobe à la lisibilité, à la saisie directe » (Chalas, 2000 ; p.30) pour comprendre les lieux dans leur réalité urbaine quotidienne à travers les pratiques, les modes d'habiter et les ambiances urbaines. Pour les professionnels de l'aménagement urbain, elles motivent et nourrissent le dessein du projet en lui donnant « un sens commun », le rendant préhensible par les différents acteurs qui pratiquent et fabriquent le lieu. Aussi, nous croyons profondément que ces territoires sont des témoins d'un temps et d'actions passés qui conservent dans leur matérialité les traces d'une mémoire urbaine ancrée et utile à mobiliser tant pour la faire perdurer que pour faire projet avec. C'est pourquoi nous nous essayons à faire des allers-retours permanents entre les divers éléments qui composent notre corpus d'étude (récits de vie, cartographies, photographies, documents d'archives, etc.) pour rendre compte à travers le (re)dessin, de traces et codes faisant patrimoine à la Capuche, l'Abbaye et Jean Macé (Torres A., 2016). Cette approche nous apparaît comme un outil à la fois analytique,

interprétatif et prospectif permettant de cristalliser ces éléments sujets à de multiples recompositions spatiales et sociales à l'image des mémoires orales labiles et fluctuantes (Rautenberg, 2003). Après quoi, toutes les ambitions portées par notre recherche (de valorisation, de reconnaissance, de transmission et de renouvellement des récits des lieux) espèrent trouver leur place dans l'espace public et participer aux histoires locales, familiales. Cela nous semble être une nécessité, un besoin fondamental de rendre ces paroles à ceux qui nous les ont confiés, d'abord pour donner à voir leur richesse puis pour les *instaurer* légitimement, publiquement (Lapoujade, 2017). Il nous incombera de trouver les formes et formats, les partenaires et les actions à mettre en œuvre pour restituer les corpus constitués pour chacune des cités de la Capuche, de l'Abbaye et Jean Macé.

Il nous semble que l'originalité de notre proposition tient dans **le cheminement méthodologique et théorique qu'elle emprunte en hybridant des disciplines, des notions et des outils pluriels pour répondre à des enjeux et des défis ancrés dans un territoire donné**. Pour situer notre position scientifique, nous construisons un cadre épistémique permettant d'appréhender ce qui fait patrimoine dans son articulation avec la notion d'attachement au lieu, pour enquêter des terrains populaires et ordinaires dont les contextes sont parfois douloureux et empreints de nostalgie et de ressentiments, avec des habitants dont les histoires de vie sont riches et émouvantes. C'est d'ailleurs, tous ces éléments qui nous ont conduits à constamment faire évoluer nos hypothèses ainsi que nos méthodes et postures à l'instar de ce qui se déroulait sur place au moment de nos enquêtes[13]. Nous souhaitons par notre approche de la patrimonialité démontrer qu'il est nécessaire de considérer ces cités, malgré leur « air vieillot », comme des ressources locales[14] sur lesquelles la ville de Grenoble peut s'appuyer pour se renouveler, sans pour autant tenir le discours du tout-patrimoine ou de l'omni-patrimonialisation (Gravari-Barbas, 2014). Cela incite d'ailleurs à interroger plus largement la place de ces patrimoines ordinaires habités, discrets ou ignorés lors de transformations urbaines, dans un contexte où la fabrique patrimoniale tend à devenir un levier urbanistique essentiel. Le patrimoine et ses valeurs sont en continuelle mutation, et ce principalement pour s'adapter aux évolutions sociétales, tout en sachant que la constante qui persiste malgré l'évolution de ses formes, c'est bien d'être un héritage à transmettre. Cela rend par conséquent ses contours plus équivoques et nous donne, en échange, l'occasion d'explorer une multiplicité d'éléments hétérogènes pouvant faire patrimoine à la Capuche, l'Abbaye et Jean Macé selon le référentiel théorique que nous construisons en réponse à ce qui se joue sur

[13] Notre recherche a constamment évolué et s'est adaptée au fur et à mesure que les terrains d'études subissaient des transformations (2017-2022).

[14] Ces cités HBM représentent une typologie d'habitations particulière, imprégnée des idéologies hygiénistes et sociales des années 1920/1930. Il nous semble important aujourd'hui de porter un regard sur leurs qualités et leurs valeurs avant qu'elles ne disparaissent ou qu'elles ne soient trop abîmées, obsolètes.

place. La dimension de l'attachement au lieu, comme lien positif entre des individus et leur lieu de vie quotidien (Hidalgo et Hernández, 2001), permet justement de construire cet autre regard patrimonial (Watremez, 2008) qui rend possible de fil en aiguille l'entrée mémorielle pour saisir un lieu dans son ensemble temporel en lisant à la fois dans le passé et le présent, son devenir possible qui « ferait patrimoine avant même son existence physique » (Torres A. et *al.*, 2016 ; p.109). Le futur serait donc comme en gestation (Chaudier, 2015) en attente d'être réactivé. Faire projet se traduirait alors, suivant Patrick Geddes, en un acte chirurgical (*conservative surgery*), qui tout en révélant des éléments qui font patrimoine à même de favoriser une continuité du lieu avec ses qualités spatiales, sociales et sensibles permettrait de le renouveler et de l'inscrire dans une échelle urbaine et symbolique plus globale.

Notre recherche n'a aucune prétention à être exhaustive sur les sujets et notions qu'elles traitent, qui sont par nature polysémiques jusqu'à parfois prêter confusion et dont la littérature est vaste. Notre thèse se veut éminemment ancrée et située, à la croisée de plusieurs champs disciplinaires qui convergent vers le même objectif : révéler ce qui fait patrimoine dans les cités d'habitations à bon marché de l'Abbaye, la Capuche et Jean Macé en s'intéressant à leurs dimensions tant construites que sociales et ambiantales. Notre thèse est loin de l'idée qui consisterait à initier une patrimonialisation des lieux en vue de les conserver à tout prix dans l'état, mais de permettre leur passage d'un état à un autre, quel que soit le scénario adopté en préservant ce qui doit l'être et en restaurant ce qui doit l'être. C'est dans ce sens que nous menons notre enquête afin de proposer une démarche d'étude, une posture de recherche et d'action pour les acteurs de l'aménagement urbain qui tienne compte de l'épaisseur temporelle, mémorielle et vécue d'un territoire (le récit du lieu) pour répondre aux enjeux que pose le patrimoine pour nos villes contemporaines et à venir. Il s'agirait par-là, d'intégrer en amont du processus de projet la réaction de la mémoire du lieu comme levier puissant pour réinventer nos territoires quotidiens. Tout projet commencerait alors par la réactivation de cette mémoire constitutive d'un héritage, d'un bien commun qui nous donne les possibilités de reconduire et de réinventer de nouvelles situations urbaines, sociales et collectives. Notre démarche appelle à une manière de *faire patrimoine pour faire projet* en trouvant un juste équilibre entre muséification et table rase selon deux moyens conjoints : faire un pas de côté sur les représentations que l'on a traditionnellement du patrimoine ; et mobiliser des méthodes, outils et notions pluridisciplinaires en adéquation avec ce que nous raconte le terrain.

Finalement, cela revient à interroger la manière dont il est possible de rendre compte, de partager des éléments relevant de l'écologie sensible d'un lieu. Comment ce que l'on collecte et qui émane directement du terrain peut être donné à voir et à lire ? Comment faire pour que ces

éléments existent et persistent par eux-mêmes, dans le temps présent et le temps futur ? N'est-ce pas là un autre enjeu porté par nos recherches, à savoir constituer des archives pour demain ? Il y a effectivement « quelque chose » qui échappe aux décideurs lorsque le temps est venu de renouveler des lieux comme l'Abbaye, la Capuche ou Jean Macé. Ce « quelque chose » de l'ordre de l'infra-ordinaire, du sensible, de l'affectif fait indéniablement patrimoine au même titre que le bâti. Le renouvellement n'engage pas uniquement la structure matérielle des lieux, il engage des vies humaines, des souvenirs, des habitudes, des histoires familiales et des rapports de voisinage profondément ancrés dans un espace-temps qui est en résonance perpétuelle avec le reste du monde (Rosa, 2018). Dès lors que nous prenons conscience de ces éléments, on ne peut plus faire projet sans eux, au risque de briser durablement un écosystème qui a fait ses preuves et duquel nous pouvons tirer des leçons pour penser son renouvellement.

Pour saisir ce cheminement, nous avons fait le choix d'organiser la thèse en quatre tomes qui dialoguent ensemble pour constituer un tout inédit. Toutefois, ces quatre tomes sont également construits de manière à pouvoir exister indépendamment les uns des autres. Le premier tome, plutôt théorique, méthodologique et analytique, fait état de ce que nos trois terrains d'études ont posé comme questionnement à partir d'une réflexion et d'une problématique communes. Il s'organise en trois grandes parties. La première partie donne à lire l'ancrage théorique, méthodologique et empirique de notre thèse, en faisant un détour indispensable sur l'histoire des cités d'habitations à bon marché à l'échelle nationale et locale. La deuxième partie rend compte des récits de chacune des cités étudiées, des thématiques d'analyse et des figures de ce qui fait patrimoine émanant de chaque lieu. La troisième partie fait office de conclusion en livrant cité par cité un récit plus global sur les enjeux et singularités de chacune ainsi que des pistes de réflexion croisées qui ouvrent le débat sur d'autres thématiques architecturales, urbaines et sociétales passionnantes que l'on pourra poursuivre dans des travaux futurs. Enfin, les deuxième, troisième et quatrième tomes respectivement intitulés *« La cité, c'est une petite quiétude »*, *« Le patrimoine ici, c'est nous »*, *« Il y avait un geste architectural différent »* cristallisent les corpus d'études de chacune des cités de la Capuche, de l'Abbaye et Jean Macé. Ils témoignent et rendent compte des récits de chaque lieu et constituent le premier pas, le premier format, nous permettant de « rendre la parole » publiquement. Ces documents sont très précieux et leur valeur archivistique ne nous permet pas de les classer au simple rang d'annexes dans notre thèse, c'est pourquoi nous avons tenu à leur donner la place qu'ils méritent.

PREMIERE PARTIE :

CHEMINEMENT THEORIQUE ET METHODOLOGIQUE

Chapitre 1.

Un héritage précieux : les HBM des années 1920-1935 de la ville de Grenoble

Note de lecture

Ce premier chapitre s'appuie sur différents récits, ouvrages, articles et archives publiques relatifs à l'histoire des habitations à bon marché et plus particulièrement à celle de l'Office public de la ville de Grenoble à un moment clé de sa modernisation, au début du siècle dernier. Il nous a semblé nécessaire de rendre compte de ce récit situé, en faisant parfois des détours plus généraux, pour rendre compte des trajectoires politiques, urbaines et sociales qui ont donné lieu à la construction des cités HBM de la Capuche, l'Abbaye et Jean Macé. Cette partie aspire ainsi à réunir ces éléments jusque-là éparpillés pour donner les clés de lecture contextuelles essentielles à la saisie de ce qui y fait désormais patrimoine avec une dimension projectuelle qui lui est intrinsèque.

1. Bref récit de la naissance des Offices publics d'HBM en France

1.1. Utopie et hygiénisme

La problématique du logement social à laquelle notre société se trouve perpétuellement confrontée tire son origine de la cité idéale conçue par Platon dans *La République* (1966). La volonté des hommes de construire et d'établir une société idéale, sous-tendue par des idées utopistes a traversé les époques[15]. Nombreux sont les auteurs qui vont s'accrocher à cet esprit utopiste au fil des siècles pour trouver durant le 19e et 20e siècle des structures politiques et socio-économiques capables de mettre en place des actions pour une société juste et idéale. Avec l'industrialisation massive des villes, des bouleversements urbains, sociétaux et économiques profonds ont lieu. C'est dans ce contexte de montée du libéralisme accusé de malmener la société que le socialisme voit alors le jour avec l'objectif de reconstruire « un idéal social, une utopie de société » (Stébé, 2013 ; p. 16) par la proposition d'habitations modèles, par exemple le phalanstère de Charles Fourier (*Ibid.* ; p.20). Ces modèles utopiques vont alors devenir de véritables sources d'inspiration pour les habitations ouvrières du 19e siècle.

Durant le 19e siècle, l'industrialisation impulse une croissance urbaine notable sur tout le territoire français. Pourtant, cette croissance assortie à une boum économique engendre des conditions de logement déplorables pour les couches les populaires, pour ces « forces de travail » concentrées en un même lieu. Face à ces circonstances de vie misérable, nombre d'experts et professionnels vont solliciter l'aide du gouvernement pour mettre en place un cadre législatif de lutte contre l'habitat insalubre. C'est ainsi que les frères Melun, conservateurs catholiques sociaux, déposent un projet de loi à l'Assemblée qui sera approuvé le 13 avril 1850 et qui donne naissance à la « société d'économie charitable ». Celle-ci est rapidement mise en œuvre pour deux raisons précises : la première en réponse aux débats sociaux qui ont marqué la 2e République ainsi que la révolution ouvrière ; et la seconde pour des préoccupations hygiénistes qui leur tiennent à cœur. Toutefois, cette loi ne s'attache qu'à recommander aux propriétaires d'améliorer leur bien immobilier à la location en matière d'assainissement et de salubrité, sans pouvoir le leur imposer.

Bien que modeste dans les faits, c'est dans la loi des frères Melun que les habitations à bon marché vont trouver leur origine. En attendant un meilleur cadre législatif, une série de

[15] Nous pensons principalement à Thomas More et à son ouvrage *L'Utopie* (2001).

protagonistes et d'entreprises privées vont alors investir dans la production de logements ouvriers par le biais du paternalisme fortement « teinté de catholicisme social » en France (Flamand, 1989 ; p.66). Cette doctrine patronale du logement ouvrier et de l'industriel promoteur va être à l'origine d'un grand nombre de cités ouvrières en France car avec l'industrialisation, le phénomène d'exode rural amplifie davantage le problème du logement ouvrier. C'est dans cette lignée que Napoléon III souhaite à son tour lutter pour « l'extinction du paupérisme » au milieu du 19e siècle (Flamand, 1989 ; p.63) en s'engageant personnellement dans l'édification de cités ouvrières à travers la « Société des cités ouvrières » de Paris. En 1853, la cité Napoléon[16] est alors édifiée par l'architecte Veugny qui s'inspire directement des idées utopistes phalanstériennes et des préoccupations hygiénistes des réalisations anglaises.

En 1880, les activités industrielles s'intensifient en impliquant alors une concentration de plus en plus importante des ouvriers en ville et le manque de logements accompagné de la flambée des loyers ne tarde pas à se faire. La question de la salubrité et de l'hygiène reste encore un sujet d'actualité international avec une série d'événements qui s'organisent autour : le premier congrès international d'hygiène tenu en 1878, un comité consultatif d'hygiène publique en 1883, le congrès des architectes sur la question des maisons et cités ouvrières en 1879, le congrès international d'habitations ouvrières, un second congrès international d'hygiène en 1889, etc. À partir de 1881, plusieurs tentatives sont faites à l'Assemblée pour permettre des commissions d'enquête sur l'insalubrité du logement en rapport avec la précédente loi des frères Melun. Suite à ces événements, une doctrine du logement ouvrier commence à naître avec une inflexion du logement ouvrier vers l'habitation à bon marché qui consiste en un projet social et politique visant toutes les classes sociales émergentes et plus seulement la classe ouvrière. C'est de cette manière que les habitations à bon marché supplantent les habitations ouvrières.

Le 2 février 1890, la société française des habitations à bon marché est créée sous forme d'association de droit privé avec « (…) pour but d'encourager dans toute la France la construction par les particuliers, les industriels ou les sociétés locales, de maisons salubres et à bon marché ou l'amélioration des logements existants » (*Ibid.*, p.80). Les acteurs à l'initiative de cette société viennent de toutes disciplines et partagent un but commun, celui d'éradiquer l'insalubrité de manière à améliorer considérablement la qualité de vie des plus modestes. Parmi eux se trouvent Jules Simon, Jules Siegfried, Georges Picot, Émile Chaysson, Auguste Dollfuss, docteur Marjolin, Émile Trélat, des industriels, des hommes d'affaires, des architectes, des médecins, etc., qui tous

[16] Cette cité se voulait être le « prototype d'une façon de vivre et de s'approprier l'espace pour les classes populaires » (Stébé, 2013 ; p.38).

partagent l'idéal concernant le logement social digne et salubre en France. Un mois plus tard, la société est reconnue d'utilité publique :

> « Les habitations à bon marché se voudront en effet, dès l'origine exemplaires de ce qui peut et doit être construit en matière de logement populaire. La réflexion urbanistique à laquelle leur construction donne lieu : les études de programme et la recherche des partis architecturaux ; la volonté d'hygiène et de salubrité dans le choix des aménagements intérieurs ; les dispositifs mis en œuvre dans leur gestion, tout est étudié pour que cet habitat soit un modèle de ce que permettent les techniques modernes et l'émergence d'une pensée sur la gestion sociale. » (*Ibid.*, p.86).

Quelques années plus tard, Jules Siegfried, industriel, militant social et au cœur de la scène politique continue de mener le combat contre l'insalubrité et la paupérisation tout en préservant la sensibilité des promoteurs privés et des partisans de la propriété privée. C'est donc à travers un projet de loi qu'il dépose à l'Assemblée en 1892 qu'il affirme « l'urgence et le caractère inéluctable de la construction d'habitations à bon marché » (Stébé, 2013 ; p.46). Deux ans plus tard, en 1894, la loi Siegfried est adoptée pour la création de comités dont la mission est « d'encourager la construction de maisons salubres et à bon marché, soit par des particuliers ou des sociétés, en vue de les louer ou de les vendre »[17] en autorisant que soient « établi dans chaque département un ou plusieurs comités des habitations à bon marché »[18]. Ces logements sont destinés « à des personnes n'étant propriétaires d'aucune maison, notamment à des ouvriers ou employés vivant de leur travail ou de leur salaire, soit par les intéressés eux-mêmes pour leur usage personnel »[19]. En ce qui concerne la forme d'habiter privilégiée pour ces constructions, Jules Siegfried défendait l'idée selon laquelle la maisonnette reste « le type idéal » de logement populaire mais constate aussi que « dans notre état social (…) la maison collective est une nécessité inéluctable » (Flamand, 1989 ; p.81). Le choix porte alors sur « des immeubles collectifs qui se rapprochent le plus de la maison individuelle par leur typologie architecturale afin de favoriser l'indépendance de chaque famille » en veillant à ce que « les plans soient conçus dans la pensée d'éviter toute occasion de se rencontrer aux locataires » (*Ibid.*, p.79).

[17] Article 1 de la loi relative aux habitations à bon marché faite à Paris, le 30 novembre 1894, J. Casimir-Perier, V. Lourties et R. Poincaré, dans le Journal Officiel de la République Française, n°326, 1e décembre 1894.

[18] *Ibid.*

[19] *Ibid.*

La loi Siegfried se montre avant-gardiste car elle autorise désormais aux comités de « recevoir des subventions de l'État, des départements et des communes, ainsi que des dons et des legs »[20] et par son encouragement envers les initiatives individuelles dans l'investissement de leur patrimoine dans l'édification de logements HBM. Même si la loi Siegfried est pressentie comme novatrice elle n'aura finalement que très peu de conséquences sur la création de ces comités et peu d'HBM verront le jour dans ce cadre-là. Néanmoins, elle reste dans l'histoire le cadre réglementaire qui ouvre une voie à tout un arsenal au profit de la construction d'habitations à bon marché et sur lequel se fonde jusqu'à ce jour la politique publique du logement social en France.

Entre 1894 et 1914, des partis et des syndicats se forment avec la montée en puissance du socialisme. Les grèves se multiplient et un mouvement contre la vie chère se met en place. Une série de lois complémentaires va alors succéder à la loi Siegfried pour renforcer le rôle des sociétés d'habitations à bon marché et favoriser l'émancipation des municipalités dans la production de logements sociaux pour améliorer les conditions de vie des classes émergentes afin d'éradiquer l'insalubrité dans les villes. Pour lutter contre la montée du socialisme, l'abbé Lemire, militant des HBM et partisan du « terrianisme », crée en 1897 la « Ligue du coin de terre et du foyer » dont les objectifs sont d' « étudier, propager et réaliser par les moyens en son pouvoir toutes les mesures propres à établir la famille sur sa base naturelle et divine qui est la possession de la terre et du foyer » (Stébé, 2013 ; p.50). Son aide en faveur des sociétés de construction d'HBM lui permet alors de mener à bien son programme consistant à ce que chaque individu de classe populaire ait accès à un logement décent, à prix modéré et à un « coin de terre ». En effet, dans les esprits la maison individuelle avec jardin reste l'habitation idéale à l'époque.

Le problème persistant, une loi pour la protection de la santé publique est promulguée en 1902 pour justement développer les pouvoirs des mairies et des préfectures en matière d'habitations insalubres et interdire l'occupation de ces logements déclarés par une commission sanitaire. Malheureusement, malgré ce cadre législatif, à l'aube du 20e siècle les conditions de logement des familles les plus modestes ne se sont toujours pas améliorées. C'est pourquoi, en 1906, la loi Strauss vient compléter la loi Siegfried pour obliger cette fois-ci « l'instauration d'au moins un comité de patronage des HBM dans chaque département » (*Ibid.*, p.49). Le secteur privé ne suffit pas, il faut élargir les compétences des communes et des départements en leur donnant plus de pouvoir pour employer leurs propres ressources (prêts, actions, dons de terrains, etc.) dans l'aide à la construction de logements sociaux salubres par les sociétés d'HBM. En 1908, la loi Ribot dite « loi de la petite propriété et des habitations à bon marché » est adoptée à l'unanimité. Elle a pour objectif de faciliter

[20] Article 2 de la loi relative aux habitations à bon marché faite à Paris, le 30 novembre 1894, J. Casimir-Perier, V. Lourties et R. Poincaré, dans le Journal Officiel de la République Française, n°326, 1e décembre 1894.

l'accession à la propriété en permettant des prêts aux classes sociales les plus modestes dans le cadre de la construction ou de l'achat d'une maison, d'un champ ou jardin à cultiver. Avec la possibilité d'emprunter des fonds aux caisses d'épargne et à la Caisse des Dépôts et des Consignations, les sociétés d'habitations à bon marché et des jardins ouvriers se trouvent de nouveau comme en 1897 avec la « Ligue du coin de terre et du foyer » au cœur du même combat.

À la panoplie de réglementations inventoriées plus haut, c'est finalement la loi Bonnevay de 1912 qui marque historiquement la création des Offices publics d'habitations à bon marché (OPHBM). Les communes et les départements peuvent désormais demander la création de sociétés ou d'offices publics chargés de « l'aménagement, la construction et la gestion d'immeubles salubres ainsi que de l'assainissement de maisons existantes, la création de cités-jardins ou de jardins ouvriers » ainsi que des « locaux à usage collectif » (*Ibid.*, p.52). La loi Bonnevay ouvre définitivement la voie à l'interventionnisme de l'État en matière de production de logements. Laurent Bonnevay affirme d'ailleurs lors de l'adoption de cette loi que « les pouvoirs publics ont non seulement le droit, mais le devoir d'intervenir » (*Ibid.*) face à l'impuissance et à l'insuffisante implication des promoteurs privés dans le secteur du logement populaire. Ces Offices sont ainsi les premiers établissements publics à produire des logements sociaux en France. Les Offices publics municipaux se lancent alors dès 1918 dans la construction de logements sociaux de manière à pouvoir gérer la crise de logements aggravée par la Première Guerre mondiale [21]. Dans l'entre-deux-guerres, nous notons deux grandes tendances politiques en termes de production de logements populaires dans les villes : une première plutôt patronale (compagnies de chemins de fer, sociétés minières, etc.) et une seconde, qui lui est complémentaire, relevant du municipalisme. À l'époque, le parti socialiste défend l'idée que « toute entreprise municipale est socialiste » (Guerrand et Moissinac, 2005 ; p.90).

En 1919, Henri Sellier[22], figure symbolique du socialisme municipal (parti SFIO), est élu maire de Suresnes. Il annonce lors de la conférence annuelle des municipalités socialistes : « Nous n'attendons pas de lui (le socialisme municipal) qu'il soit le seul moyen d'opérer cette transformation fondamentale de la société capitaliste, et ce serait tromper lourdement les travailleurs que de leur laisser croire que la conquête des municipalités équivaut à la révolution sociale, mais cela lui prépare les voies et elle en préfigure partiellement les résultats (…). Elle réalise dans son domaine l'amélioration immédiate des conditions d'existence par la nationalisation des

[21] La cité Tony Garnier à Villeurbanne se construit justement dans ce contexte.

[22] Henri Sellier est fils d'ouvrier, il étudie le droit et le commerce. Il s'engage dans le mouvement socialiste dès ses 19 ans. Il est élu conseiller général à Puteaux, puis marie de Suresnes, sénateur de la Seine et enfin, ministre de la Santé sous Léon Blum. Il est également connu pour être le cofondateur de l'école d'urbanisme de Paris.

services publics, la surveillance des prix de revient, la création des institutions d'hygiène, l'amélioration du logement, la protection de l'enfance dans tous les degrés, les consultations prénatales (…), les écoles de plein air, les hôpitaux, les préventoria, les offices communaux ou intercommunaux d'assistance, de construction et de gestion des HBM » (*Ibid.,* p. 19). Passionné par les questions urbaines, il est à l'origine du mouvement de construction des premières cités-jardins en France, la plus représentative étant celle de Drancy. Il incarne d'ailleurs, encore aujourd'hui, les idées et conceptions du socialisme municipal à l'échelle nationale. Entre 1919 et 1935, ce mouvement dit municipaliste va s'amplifier davantage grâce à une série de législations en faveur de l'élargissement des capacités des communes dans la « réalisation d'améliorations urbaines » (Flamand, 1989 ; p.180). Les communes, pouvant emprunter, sont désormais en mesure de prendre des décisions locales pour améliorer les conditions de leurs territoires. C'est d'ailleurs, à ce moment même qu'un grand nombre d'Offices publics municipaux d'HBM voient le jour à travers tout le territoire national. À une période où l'interventionnisme de l'État reste encore marginal, c'est donc le socialisme municipal qui impulse le plus grand nombre de projets de construction d'HBM et d'équipements publics en France.

1.2. Corrélation entre HBM et urbanisation

En 1906, une enquête sanitaire (loi d'hygiène de 1902) à Paris révèle la présence d'îlots dits insalubres et tuberculeux dans un contexte où les classes les plus pauvres s'entassent dans des taudis et dont les conditions de vie sont déplorables. Très rapidement, une analogie entre l'anarchie urbaine (insalubrité, entassent des pauvres dans les taudis, etc.) et les maladies du 19e siècle (tuberculose et choléra) est établie. De nombreux protagonistes autour du mouvement hygiéniste, surtout des médecins et des politiciens, vont alors s'associer pour « déterminer des principes d'action et de réglementation de l'espace urbain, dans la perspective d'assainir, de contrôler et d'envisager le devenir des villes » (Ghorayeb, 2019 ; p. 45). Ainsi, pour organiser la société il fallait d'abord passait par l'organisation de l'espace. C'est d'ailleurs dans ce contexte que les premières conceptions de cités-jardins[23] apparaissent dans toute l'Europe.

En 1913, la « Fédération internationale pour l'habitat et l'urbanisme » est créée par Ebenezer Howard et rassemble plus d'une cinquantaine de pays. Le but est de développer une pensée sur la ville dans une réflexion plus globale et prospective de l'évolution urbaine en passant par la conception d'habitations « idéales » afin de contrer les méfaits de l'industrialisation. A

[23] Nous faisons référence ici aux travaux emblématiques d'Ebenezer Howard et à son ouvrage *Garden Cities of To-Morrow* (1998). Il influencera fortement la conception des premières habitations à bon marché en France qui sont d'ailleurs des cités-jardins classiques.

l'époque, l'urbanisme n'est encore qu'à l'état embryonnaire. C'est dans la conception des ensembles d'habitations à bon marché qu' en France « la réflexion sur l'aménagement urbain et l'architecture urbaine est la plus poussée. Car dans l'esprit de ces promoteurs, les HBM se devaient d'être exemplaires par leur programme et leur architecture » (Flamand, 1989 ; p.128) pour mieux répondre aux problèmes urbains et sociaux de l'époque :

> « (…) fonder la famille ouvrière sur des bases matérielles stables, en lui donnant un foyer digne de ce nom ; assurer le socle de la paix sociale, et lutter contre les doctrines pernicieuses et antinationales, en créant la possibilité pour les couches populaires d'accéder sinon à la propriété pour tous, du moins à son équivalent, l'appropriation de son « chez soi », ce projet social nécessitait de reconsidérer complètement la problématique de l'habitat de l'époque. » (*Ibid.*)

Quelques années auparavant, en 1894, est fondé le Musée social par Aldebert de Chambrun avec Jules Siegfried, Émile Cheysson et Léon Say. En regroupant les principaux acteurs promoteurs des dispositifs législatifs énoncés précédemment, la fondation reconnue d'utilité publique est très rapidement un véritable laboratoire de recherche en matière « d'urbanisme ». Avec sa « section d'hygiène urbaine et rurale »[24], le Musée social prend place dans les débats publics relatifs aux conditions de vie urbaine et des modalités d'extension des villes. Il s'implique directement dans la sphère des décisions politiques jusque-là réservée aux pouvoirs publics et n'hésite pas à faire des propositions en matière d'aménagement. Il incarne ainsi un espace de débats et de diffusion des réflexions important concernant la problématique du logement et plus globalement de l'aménagement territorial. En lien avec le Musée social où de nombreux personnages publics, médecins et architectes s'interrogent sur le devenir des villes françaises avec le déclassement des fortifications, Honoré Cornudet des Chaumettes, homme politique français, instigue pour la première fois une réglementation portant sur l'obligation pour les villes d'adopter un plan d'aménagement pour leur extension afin de contrer l'anarchie et la misère. En 1919, la loi Cornudet est ainsi adoptée avec le but d'imposer aux communes de plus de 10 000 habitants de se doter d'un plan d'aménagement, d'extension et d'embellissement (PAEE) dans un délai de trois ans[25].

Le PAEE est un document d'urbanisme qui guide l'aménagement et le développement des villes avec comme objectif « d'assainir et d'orienter la croissance urbaine par un dispositif

[24] Les membres de cette section sont par ailleurs les fondateurs de la Société française des urbanistes créée en 1911. Elle institue pour la première fois l'urbanisme en tant que discipline. Son rôle consiste à orienter les pouvoirs publics dans leurs décisions en matière d'aménagement urbain et de politique de logement.

[25] Texte modifié et complété en 1924.

permettant de réguler les modes de production de la ville à travers le prisme de l'hygiène » (Ghorayeb, 2019 ; p.44). Elle cristallise des décennies de réflexion autour du logement salubre et de la lutte contre l'anarchie urbaine sous le prisme de l'hygiénisme et du socialisme. Pourtant, ce n'est qu'en 1928-1930 que la plupart des communes se parent de plans, et très peu de projets se concrétisent faute de moyens financiers et de problématiques foncières. Néanmoins, le plan tel qu'instauré n'avance pas uniquement des propositions d'aménagement à réaliser mais des concepts porteurs d'une vision plus globale de la ville et de son évolution. Il incarne des ambitions de progrès social et de modernité avec des outils permettant par l'ordonnancement de « la circulation et le zonage » (*Ibid.*, p.56) de placer les villes au cœur de la modernité du 20e siècle. La loi Cornudet pose ainsi la première pierre de la planification urbaine sous l'égide de la puissance publique en France. Elle ouvre la voie à une nouvelle discipline, l'urbanisme, et la rend légitime pour résoudre les problématiques urbaines et sociales du 20e siècle, en faisant appel à un « homme de l'art » (*Ibid.*) chargé de penser et d'orienter le devenir des villes modernes.

À la fin de la Première Guerre, un long combat est engagé pour augmenter les ressources des Offices publics municipaux nés de la loi Bonnevay de manière à les aider dans la construction de logements populaires[26]. Mais ce n'est qu'en 1928 qu'une loi programmatique, dite la loi Loucheur, parvient à véritablement relancer et à favoriser la construction d'HBM, et quelques projets issus de la loi Cornudet restés jusque-là sur le papier. Ce programme, lancé pour une durée de cinq années (1928-1933), prévoit un financement public pour la réalisation de 200 000 habitations à bon marché et 60 000 habitations à loyer moyen tant en locatif qu'en accession. La loi loucheur ira plus loin, avec la construction de logements sociaux plus confortables et plus spacieux que les premières habitations à bon marché construites au départ car force est de constater, qu'à l'entre-deux guerre, la problématique du logement s'est étendue aux classes moyennes[27]. Toutefois, les loyers de ces dernières sont dits « moyens » et elles sont plutôt réservées aux classes émergentes qui prospèrent, par exemple les fonctionnaires et les employés. Loucheur, va également profiter de cette situation pour rationaliser le secteur du bâtiment. Henri Sellier le soutient en écrivant en 1929 : « Il est essentiel, pour que la loi Loucheur n'aboutisse pas à une véritable banqueroute, que l'ensemble des entreprises françaises se pénètrent des mêmes conceptions et s'orientent vers la taylorisation et l'utilisation du machinisme, afin d'aboutir à ce que les Américains appellent *the engineering solution of the housing problem* » (Flamand, 1989 ; p.187). Avec

[26] Dès 1919, deux lois sont votées pour élargir les sources de financement des Offices publics d'HBM.

[27] En réalité, dès 1922, une loi est adoptée pour élargir le profil de la population visée par les habitations à bon marché. La crise du logement touchait déjà les couches modestes de la population. Cette même loi annonçait également que l'État devait désormais de prendre en charge la moitié des coûts des Offices entrainés par les emprunts souscrits. Pourtant, les réalisations continuent à se faire discrètes faute de moyens propres aux Offices publics. C'est d'ailleurs pour cela que les municipalités font des donations de terrains aux Offices pour construire des HBM collectives.

ce cadre législatif, les pouvoirs publics deviennent alors des acteurs actifs dans la production de logements sociaux, locatifs et en accession. Le logement social, coloré par les doctrines hygiénistes, devient ainsi une politique publique nécessaire.

De ce défi né par la suite celui d'une politique de planification plus globale pour contrer l'urbanisation sauvage et l'habitat insalubre qui persiste encore dans les communes. Face à l'anarchie urbaine de certaines banlieues, nombreux sont ceux qui dénoncent l'impuissance de l'État à « diriger l'extension des villes » (Flamand, 1989 ; p.187). L'année 1928 témoigne alors de la volonté des pouvoirs publics de prendre part à l'aménagement des territoires urbains et ruraux grâce à une nouvelle échelle d'intervention, la région[28]. C'est d'ailleurs, en 1932, qu'à travers une loi instituant la région parisienne comme outil d'intervention qu'est introduite officiellement cette approche de l'État face aux problématiques urbaines et sociales du siècle dernier.

Depuis 1912, les politiques d'habitations à bon marché et de planification urbaine sont étroitement liées par le biais d'une multitude d'actions réglementaires en leur faveur. Seulement, la crise mondiale de 1929 se fait progressivement sentir en bloquant les démarches engagées par l'État. Les caisses d'épargne voient leurs caisses s'amoindrir jusqu'à parfois s'épuiser complètement. Le secteur de la construction de logements sociaux s'effondre alors. La Seconde Guerre mondiale approche et à son issue, l'architecture moderne et la construction standardisée des habitations, dans les années 1940-1950, devient une nécessité pour répondre aux besoins.

[28] C'est d'ailleurs à cette même date, que la loi Sarraut (plans de raccordement des lotissements à la voirie existante) est votée.

« Et ce n'est que beaucoup plus tard, après la Première Guerre mondiale, que, successivement, deux maires hors du commun, Paul Mistral et Hubert Dubedout, feront définitivement basculer Grenoble dans la modernité. »

(Parent et al., 1995 ; p.12)

2. La municipalité socialiste de Paul Mistral (1919-1932) : un tournant historique pour Grenoble

2.1. Un territoire entre ville et campagne (19e et 20e siècles)

Grenoble a été pendant longtemps cantonnée dans ses fortifications, empêchant ainsi son accroissement démographique et urbain. Hugues Berriat, maire de Grenoble entre 1835 et 1842, sera le premier à engager le combat face à l'autorité militaire pour que la ville puisse s'étendre à l'ouest. Le général Haxo fait alors construire l'enceinte Haxo entre 1830 et 1840 de manière à ce que la ville commence à se « décorseter ». En 1860, entre le Drac et l'enceinte Haxo, des faubourgs se forment le long des chemins principaux et autour de la gare de Grenoble avec une multitude de constructions, maisons et guinguettes (faubourgs des Pourettes, de la Frise, de Montrigaud). La ville ouest accueille déjà un grand nombre d'équipements publics souvent rejetés par la vieille ville : marché aux bestiaux, abattoirs, usines, etc. Avec le développement des transports[29] et l'implantation de nouvelles industries, Grenoble connaît alors une seconde extension qui lui permet de se développer jusqu'à sa limite fluviale ouest, le Drac. La nouvelle enceinte ouest, est ainsi raccordée à l'enceinte Haxo entre 1875 et 1879.

[29] Compagnie des chemins de fer du Dauphiné et société Paris-Lyon-Marseille.

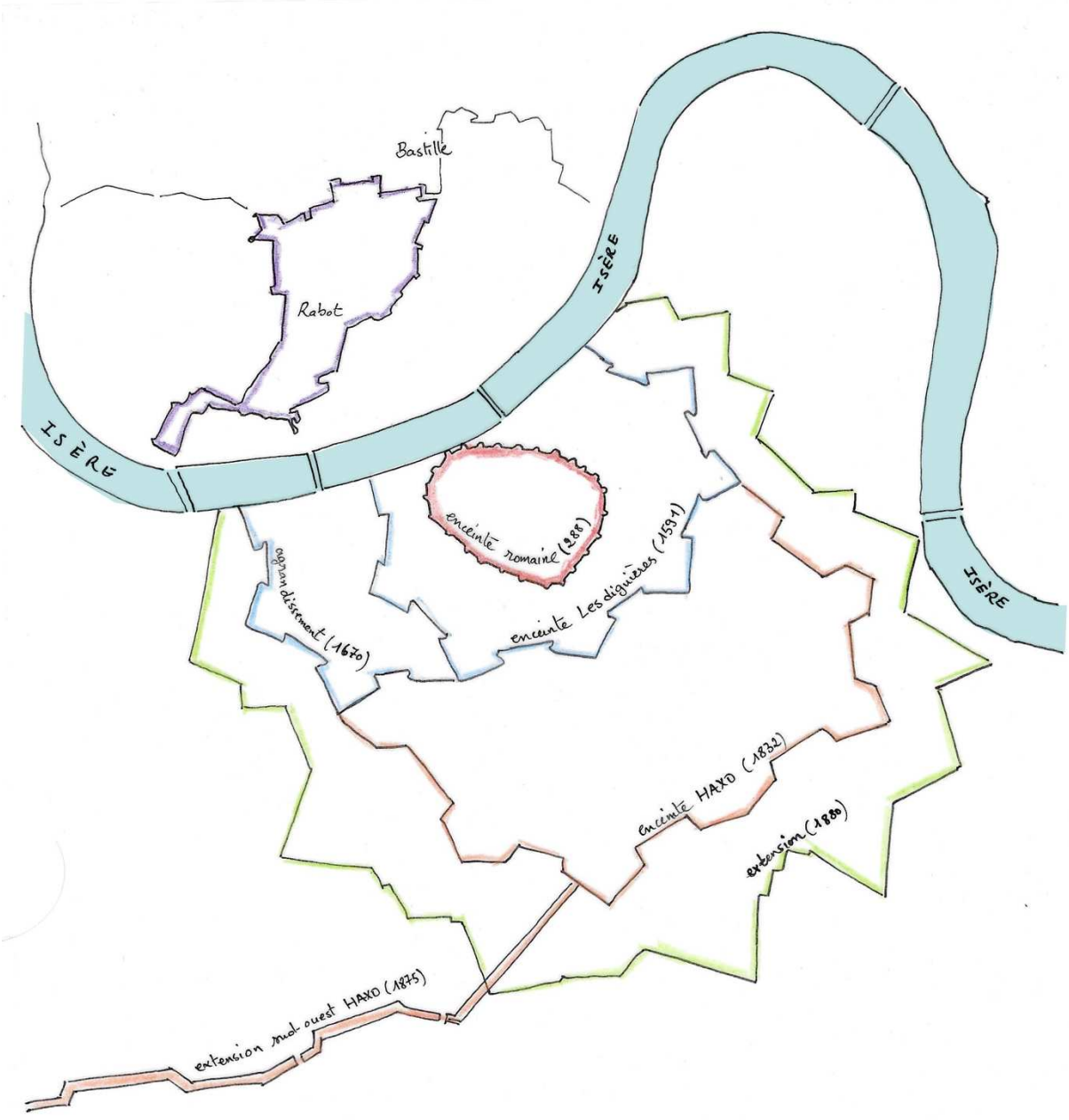


Illustration 5 : Schéma des enceintes successives de la ville de Grenoble (Ryma Hadbi, d'après les plans des archives de la Ville de Grenoble)

Mais c'est seulement à l'élection d'Édouard Rey en 1881, gantier et républicain, que la ville va connaître un véritable essor pour devenir une « métropole » de l'ère industrielle : « Messieurs, la ville étouffe dans un système de fortifications qui ruine les finances chaque fois qu'elle s'étend, entrave son essor, nous réduit à nous agiter dans d'étroites murailles quand les Alpes nous attirent, quand toutes les richesses de la nature sont à nos portes »[30]. En effet, après moult démarches, Édouard Rey parvient finalement à obtenir le déclassement des fortifications qui forment l'enceinte Haxo. Cette nouvelle ville à l'ouest, qui s'urbanisait timidement depuis sa naissance en 1840, va complètement se métamorphoser grâce au plan « d'urbanisme » dressé par l'architecte Thiervoz sous la demande du maire. Dix ans plus tard, la ville nouvelle sort de terre et transforme profondément le paysage grenoblois avec un modèle haussmannien adopté par la municipalité.

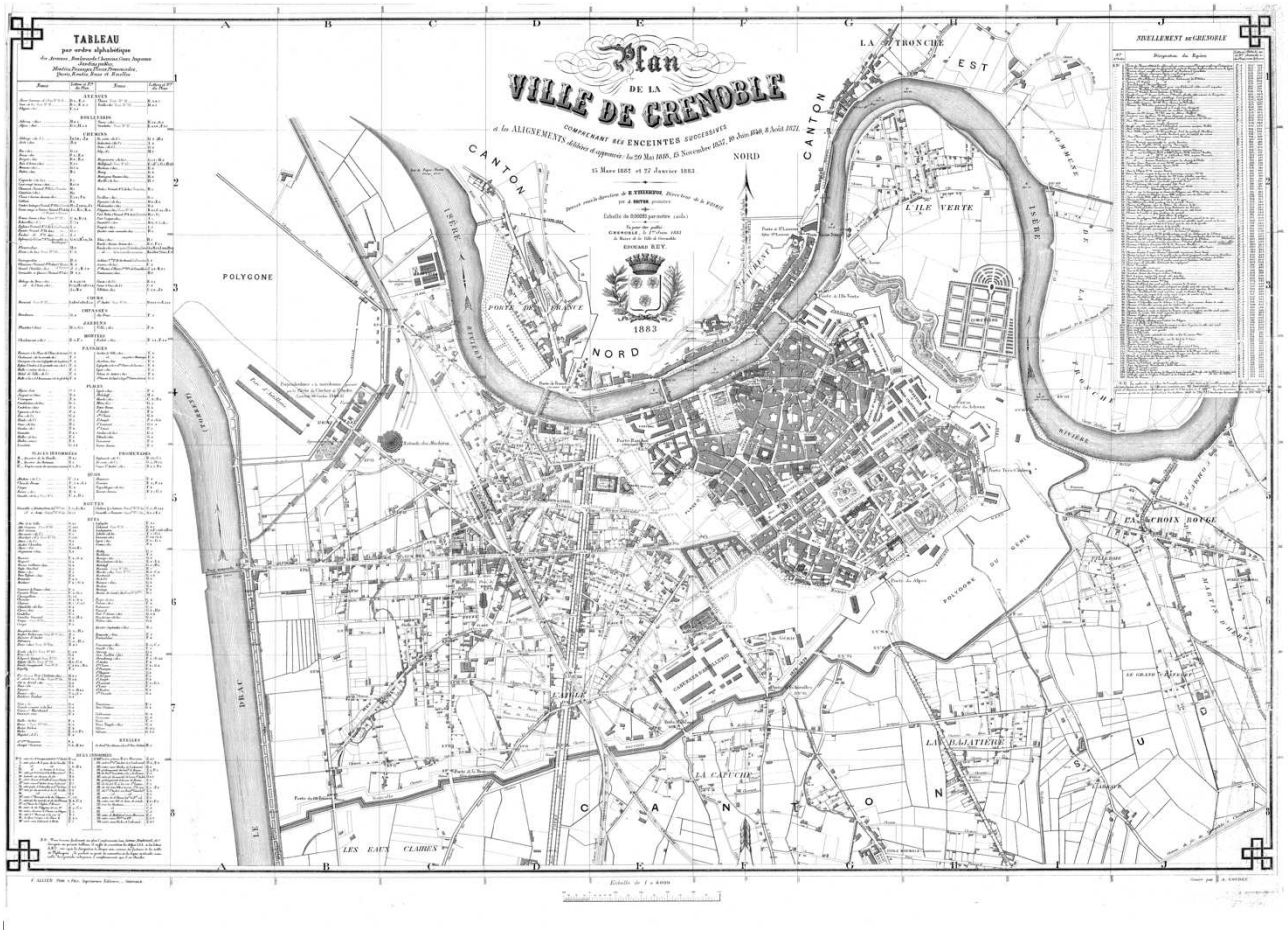


Illustration 6 : Plan de la ville de Grenoble, 1883 (AMMG, 1 Fi 6)

[30] Archives Municipales et Métropolitaines de Grenoble, délibérations du conseil municipal de Grenoble, le 10 juin 1881.

Pour la première fois dans son histoire contemporaine, la ville de Grenoble connaît une expansion urbaine considérable. La ville n'a alors cessé de croitre tant géographiquement que démographiquement et les industries s'y sont multipliées. Malheureusement, au début du 20e siècle, Grenoble reste toujours bornée à l'est et au sud par des murs de pierres infranchissables et à l'extérieur de l'enceinte, tandis qu'une banlieue se développe de manière anarchique hors des remparts, sur la plaine agricole et marécageuse au sud.

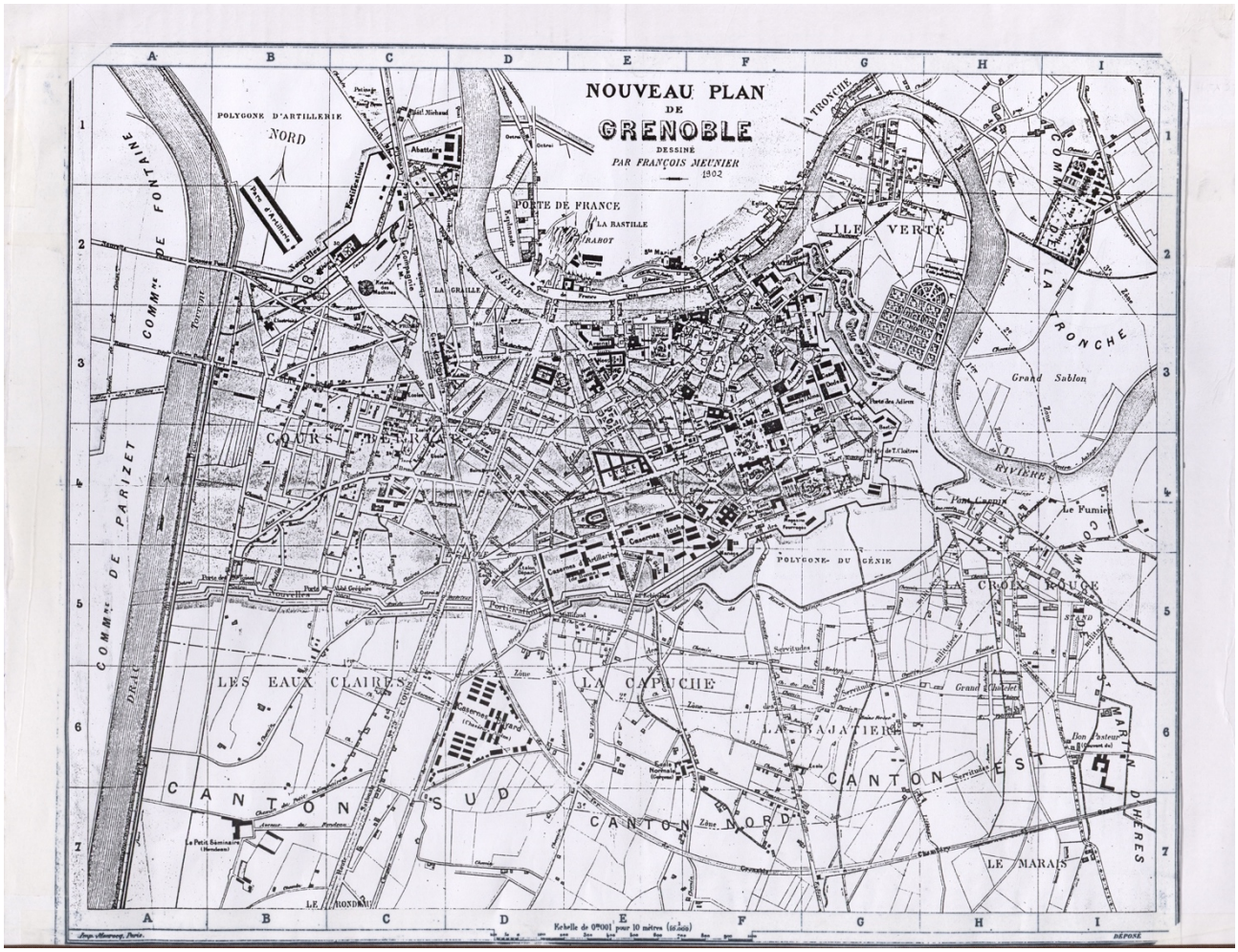


Illustration 7 : Plan de la ville de Grenoble, 1902 (AMMG, 2 Fi 1665)

2.2. Préparer la modernisation de Grenoble

Lorsque Paul Mistral, socialiste membre de la SFIO, est élu maire en 1919, il trouve « deux villes » qui cohabitent à l'intérieur de l'enceinte : une ville romaine et une ville haussmannienne. Puis, au-delà de l'enceinte, des faubourgs et quelques constructions s'établissent déjà sans compter les problèmes urbains qui persistent depuis déjà des décennies : l'eau (inondations, canalisation, plaine marécageuse), des routes sans revêtement, l'insalubrité des logements, etc. Pour lui, il est évident qu'un grand projet urbain s'impose pour faire entrer la ville dans la modernité. Il déclare que la problématique du déclassement des fortifications à Grenoble et de la suppression des servitudes militaires doit être aussitôt résolue afin de préparer l'extension de la ville. Les polygones militaires et d'artillerie situés au nord-ouest et le polygone du génie au sud sont de véritable *no man's land*. Il s'adresse à son conseil municipal ainsi :

> « Nous voulons préparer l'extension et l'embellissement de Grenoble sur des bases modernes : pour cela deux projets sont à réaliser : l'établissement d'un plan et la disparition de l'enceinte fortifiée. Ces deux projets sont intimement liés. » (Parent et *al.*, 1995 ; p.61)



Illustration 8 : Plan général de la ville de Grenoble, 1915, en rouge les zones militaires (AMMG, 1 Fi 21)

Son ambition s'inscrit alors dans le cadre de la loi Cornudet qui oblige les communes de plus de 10 000 habitants à se doter d'un plan d'urbanisme, d'abord sous la forme d'un plan d'extension (1919), puis d'un plan d'aménagement, d'embellissement et d'extension (1925). La municipalité confie alors sa conception à l'architecte-urbaniste Léon Jaussely, fondateur de la société française des urbanistes. Ce projet d'urbanisme ambitieux, suivi de près par le maire, propose le déclassement des fortifications et la suppression totale des servitudes militaires afin de libérer le territoire grenoblois de toute emprise militaire pouvant entraver son développement. La ville rachèterait alors les édifices et les terrains militaires pour en faire une réserve foncière essentielle à sa modernisation. Au total, il s'agit de 240 hectares à l'intérieur et autour de la ville (Grandvoinnet, 2011). La première version du plan conçu par Jaussely[31], en 1923, répond pleinement aux objectifs fixés par Paul Mistral : créer des boulevards « de couture » entre la vieille ville et les faubourgs *extra-muros* à la place des fortifications ; transformer le polygone sud en un boulevard de grande envergure avec un parc public (actuel parc Paul Mistral) ; réinvestir les servitudes au nord-ouest de la ville en espaces verts qui, selon Léon Jaussely, constituent un vaste parc « indispensable non seulement pour des raisons d'agrément mais pour l'hygiène générale de la ville car il couperait les vents du nord-ouest et arrêterait les poussières formidables que ces vents amènent sur Grenoble » (Grandvoinnet, 2011 ; à propos de L. Jaussely)[32]. La Bastille, quant à elle, constituerait un parc public urbain de montagne qui embellirait la ville « par sa position dominante » (*Ibid.*). Par ailleurs, le plan se prêtait parfaitement à un autre projet du maire, c'est-à-dire déplacer la gare vers le sud et ainsi éloigner la voie ferrée qui coupe plusieurs quartiers ouest de la ville et engendre bon nombre de problèmes quotidiens[33].

[31] Le plan est adopté en 1925 en conseil municipal sous la forme d'un plan d'aménagement, d'embellissement et d'extension.

[32] Dans l'article de Philippe Grandvoinnet (2011), cette archive est sourcée de la manière suivante : « Plan d'aménagement et d'extension de Grenoble », L. Jaussely, 23 avril 1925. A.M. de Grenoble, 3 D 19 ».

[33] Plus tard, des modificatifs seront apportées au plan Jaussely : le plan Prudhomme en 1938 et le plan Berrier en 1946.

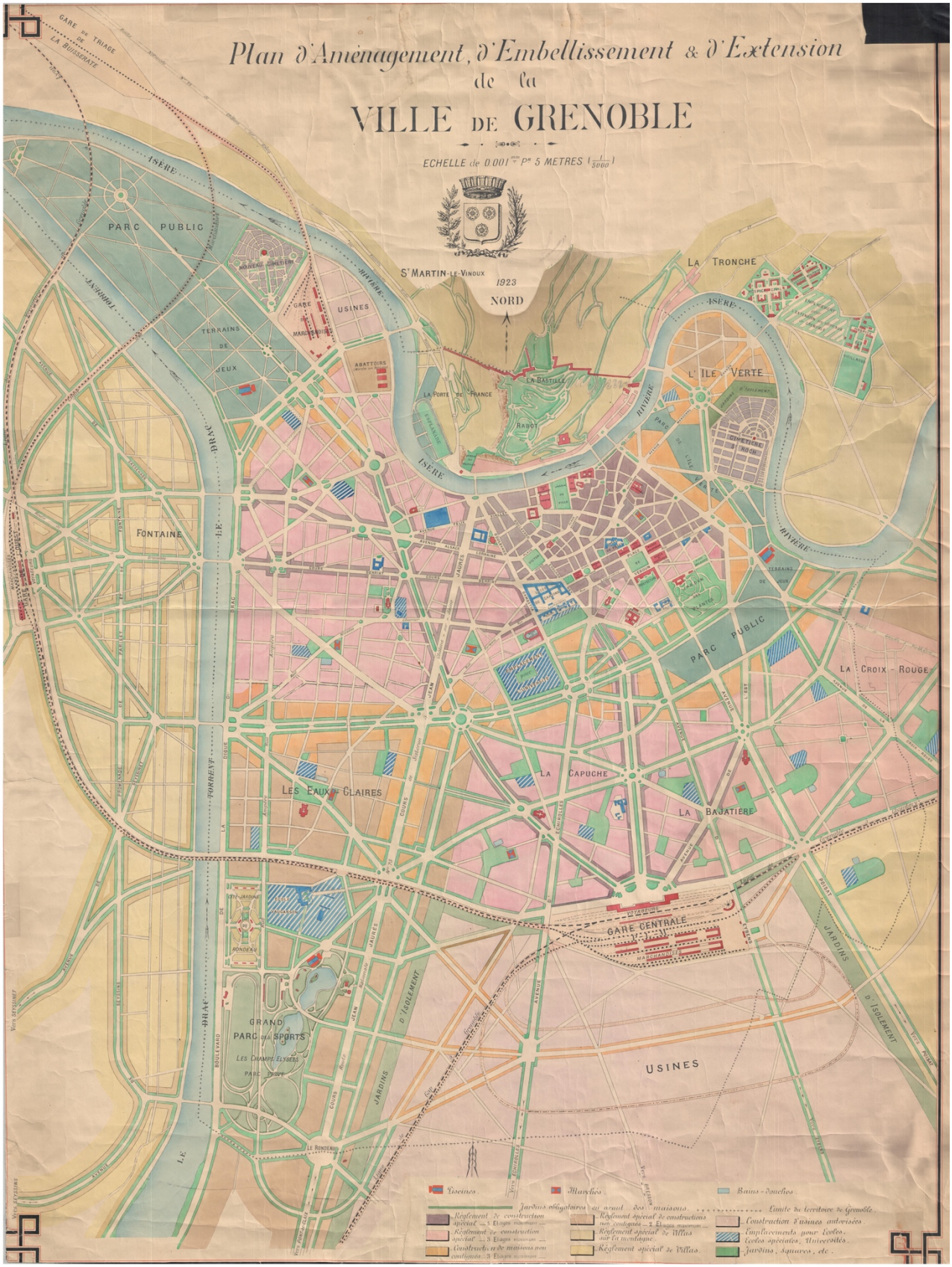


Illustration 9 : Plan d'aménagement, d'embellissement et d'extension, projet non abouti, 1923 (AMMG, 1 Fi 23)

Paul Mistral souhaite passer immédiatement à l'action et ne pas s'arrêter au simple dessein de ces projets. Il commence alors par relancer les discussions houleuses avec le ministère de la Guerre au sujet de la suppression des zones militaires[34]. Avant lui, seuls quelques arrangements ont été possibles avec le ministère par la création de polygones dits exceptionnels à la Capuche et la Croix-Rouge, deux faubourgs qui avaient débordé sur les zones de servitude. Ces compromis ont principalement servi à légaliser le statut de ces fragments de territoire *extra-muros*. Le maire Paul Mistral persévère donc et insiste en prenant en référence le cas d'autres villes françaises pour qui le déclassement a permis leur modernisation. Après de nombreuses négociations, il parvient à obtenir le déclassement des fortifications sud mais il faudra attendre la fin de la Seconde Guerre mondiale pour obtenir le déclassement définitif de toutes les zones militaires[35].

En 1924, une nouvelle loi oblige désormais les communes à se doter d'un plan d'ensemble des lotissements avec leur viabilité. Paul Mistral s'exprimait déjà en 1920 au sujet de cette banlieue « qui se développait sans méthode et sans commodité au-delà du fossé d'enceinte » (Parent, 1982 ; p.100) :

> « (…) si ordre n'est pas promptement mis à cet état de choses, plus tard, lorsque la banlieue sera devenue une vaste agglomération, Grenoble comprendra deux parties différentes : à l'intérieur la ville intra-muros et dans la partie excentrique, un immense et horrible village appelant l'expropriation coûteuse pour être harmonisé avec le centre de la cité… » (*Ibid.*)

Son application à Grenoble engendre la création de nouvelles voies dans les quartiers-faubourgs avec notamment l'amorce d'un réseau ferré dans le sud qui desservira les futures industries de la Capuche comme prévu par Léon Jaussely. Puis, suivront les projets de lotissements conformes au plan des faubourgs déjà existants où se construisent d'ailleurs quelques années plus tard, les premières habitations à bon marché de l'Office.

L'Exposition internationale de la Houille Blanche et du Tourisme prévue pour 1925 permet à son tour d'amorcer les premiers principes du plan Jaussely. En 1923, la municipalité fait le choix d'installer l'exposition sur les terrains militaires de la zone sud. Un an plus tard, les travaux de suppression des fortifications débutent et une mise à disposition d'une partie des terrains militaires est signée pour permettre la préparation de l'exposition. Mais ce n'est qu'en 1928 que le décret

[34] Le conseil départemental d'hygiène en 1910 avait usé d'arguments hygiénistes (stagnation des eaux dans les fossés) pour mener à bien le projet de suppression des enceintes militaires considérées par ailleurs inutiles et inopérantes par les acteurs économiques et politiques grenoblois. Paul Mistral dans son rôle de député avait même plaidé cette cause auprès du ministre de la Guerre.

[35] En 1943 sera renoncé le projet du « Parc du Confluent » du plan initial de Jaussely. Il sera racheté dans les années 1950 par le Commissariat à l'Énergie Atomique (CEA) pour y installer l'un des plus importants centre de recherche en France.

d'utilité publique sur le domaine public du polygone permet le rachat de toutes les zones de servitudes par la ville[36]. Mais c'est surtout l'aménagement des boulevards qui domine le plus dans le projet de Jaussely et de Paul Mistral. Ces boulevards devaient « raccorder l'ancienne agglomération *intra-muros* aux nouvelles agglomérations *extra-muros* pour permettre un développement rationnel de la ville et dégager les voies du centre en le contournant » (Parent, 1995 ; p.66).

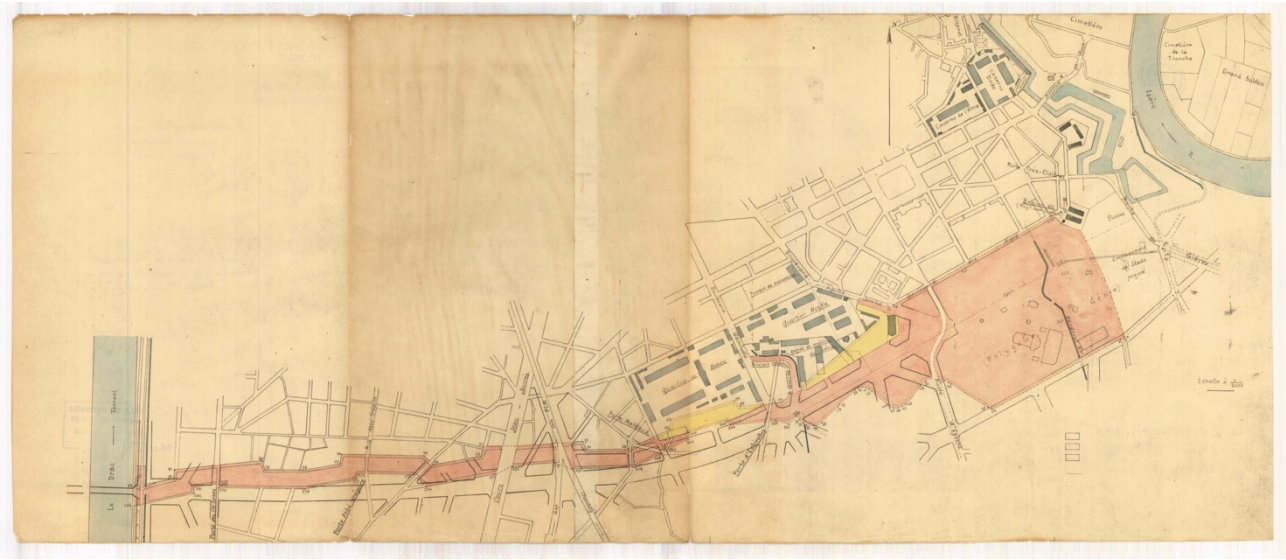


Illustration 10 : Plan des terrains militaires à céder à la Ville pour créer les boulevards et le parc Paul Mistral (AMMG, 2 Fi 135)

[36] Cette opération de réserve foncière, indispensable pour les projets de la Ville aura finalement duré des années.

Le plan d'aménagement, d'embellissement et d'extension de Grenoble révèle trois ambitions essentielles portées par Paul Mistral et qui ont sans aucun doute fait basculer Grenoble vers sa modernisation (Blanchard, 1925). Premièrement, la volonté d'orienter l'extension de la ville vers le sud, car déjà bornée à l'ouest par le Drac, au nord par l'Isère et à l'est par l'Isère et sa limite communale, la ville n'a d'autre choix que de se développer au sud par le déclassement de toutes les zones militaires. Le plan de Jaussely prévoit ainsi une extension qui triple la superficie de la ville. Par ces prévisions, il établit de grandes lignes d'urbanisation qui permettraient à terme de mettre « de l'ordre » dans la trame urbaine globale de la ville. Deuxièmement, établir une zone industrielle (principe du zonage) hors de la ville centre, ce qui justifie alors de déplacer la gare nord dans les faubourgs sud déjà traversés par l'historique chemin de fer Grenoble-Chambéry. De fait, la voie ferrée serait déviée et rejetée encore plus vers l'ouest, sur la commune de Fontaine. Et enfin, celui de l'aménagement urbain de Grenoble qui rassemble plusieurs principes fondamentaux : la jonction entre l'ancienne ville et la nouvelle ville par un système de voies et boulevards (au lieu des fortifications) orientés est-ouest et nord-sud, le zonage de la trame urbaine pour spécialiser au mieux chaque quartier et un aménagement qui prend en compte les communes limitrophes et qui les inclue.

Pour Raoul Blanchard, commentateur du plan d'extension de Grenoble dans la revue de Géographie alpine en 1925, « il y a de quoi mettre l'eau à la bouche... » (p.670). Ce plan fait pourtant couler beaucoup d'encre. En 1928, la commission départementale n'approuve qu'une partie du projet dont la conception est jugée « grandiose ». Elle s'oppose même catégoriquement au projet de déplacement de la gare dans le sud, jugé trop couteux par la société Paris-Lyon-Marseille qui propose de simplement mettre la voie en remblai pour éviter les problèmes des passages à niveau. Toutes les mesures apportées par ce plan d'urbanisme s'inscrivent pourtant dans les principes hygiénistes et moraux qui animent les débats de l'époque. Il constituera finalement cet « aspect idéal » vers lequel « tendra sans cesse la transformation de la ville (*Ibid.*).

Finalement, la municipalité socialiste de Paul Mistral prend fin en 1932 suite à sa mort subite. Durant son mandat, il aura marqué un tournant décisif dans l'histoire de Grenoble. Instigateur de son urbanisation vers le sud et à l'origine de la création de l'Office public d'HBM de la ville, il impulse un véritable « projet de gestion politique de l'espace » à l'échelle de l'agglomération (Parent, 1995 ; p.67). Le territoire grenoblois est d'ailleurs depuis, empreint de son ambition et de sa politique soucieuse d'un « urbanisme hygiéniste et humaniste » (*Ibid.*).

2.3. Une politique résolue pour lutter contre la crise du logement

En France, la Section Française de l'Internationale Ouvrière (SFIO) s'empare de la question du logement et en fait une thématique de son programme de campagne[37]. Dès 1912, le point numéro 8 de leur campagne s'aligne sur la volonté nationale de construire des habitations ouvrières hygiéniques et à bon marché. Le point numéro 10 évoque quant à lui leur parti pris concernant le déclassement des fortifications. Pour les socialistes, les terrains jusque-là occupés par les fortifications doivent être cédés aux communes pour justement y construire des habitations à bon marché. En 1919, la question du logement devient alors centrale dans leur campagne. Le parti socialise propose de se lancer immédiatement dans la construction de logements pour les classes populaires en utilisant les « locaux libérés par la démobilisation » (Chagny, 1986 ; p.80). À cette période, il est difficile de trouver un logement à Grenoble car le surpeuplement bat son plein, surtout dans les vieux quartiers. La rareté des logements disponibles à la location fait augmenter les prix des loyers de 175 % entre 1914 et 1922 (*Ibid.*), tandis que la population grenobloise n'augmente que de 8%. La population qui arrive à Grenoble dans ces années-là a pour raison deux causes : d'abord, la guerre avec un déplacement de population, puis l'installation d'usines alimentaires et métallurgiques dans le territoire. Enfin, la Première Guerre a engendré une crise du logement sans précédent en mettant le secteur du bâtiment à l'arrêt complet.

Dans ce contexte, de grands conflits sévissent entre locataires et propriétaires et ravivent alors les débats houleux autour de la production de logements. En 1919, le Syndicat des Locataires[38] invite donc la municipalité élue de Paul Mistral à se saisir rapidement des problèmes de logements et d'expulsion qui régnaient à Grenoble. Le Syndicat demande de « prendre toutes les initiatives légales, extra-légales mais reconnues urgentes, nécessaires pour remédier à la crise du logement » (*Ibid.,* p.80) par la création de « bureaux municipaux de location » pour exercer un contrôle sur les baux et les loyers qui lient locataires et propriétaires. Il désire également que soit construits des logements « régis et exploités par et au profit de la municipalité » (*Ibid.*). Au lendemain de la Première Guerre mondiale, la ville de Grenoble se retrouve effectivement face à des structures économiques, sociales et urbaines désuètes. Une politique globale avec des enjeux ambitieux pour résoudre les problèmes de la vie urbaine s'impose. En mai 1920, seulement un an après l'élection de Paul Mistral, la municipalité demande officiellement (sur proposition du maire) la création de l'Office public d'habitations à bon marché de la ville de Grenoble avec une subvention de 10 000F.

[37] Il existe néanmoins quelques contradictions dans les propos du parti durant leur campagne. Il reste toujours imprécis sur leur volonté de créer des coopératives ou des offices publics municipaux d'HBM pour lancer la construction de logements. Par ailleurs, les doctrines sous-jacentes à la conception des habitations qu'ils prévoient reposent en grande partie sur celle des parties de droite à savoir celles de l'hygiénisme et de la famille modèle établie dans un logement modèle.

[38] Section grenobloise de la Fédération des locataires du Rhône et du Sud Est.

En février 1921, la création de l'Office est approuvée par décret. Il est alors est dirigé par des hommes étroitement liés à la SFIO, qui domine la municipalité jusqu'en 1935. Le Conseil d'Administration est composé de 18 personnes dont 6 élus par le conseil municipal, 6 nommés par le préfet et 6 autres sièges à titre de représentant de divers organismes (un représentant du comité local de patronage des HBM où siègent des patrons de l'industrie, un représentant des sociétés privées d'HBM, un représentant du conseil des directeurs des caisses d'épargne, un représentant du conseil départemental de l'hygiène, un représentant de l'union locale des syndicats) et enfin, un représentant locataire.

L'Office de Grenoble est une petite structure avec au total neuf personnes qui lui sont rattachées. Les membres du parti socialiste occupent les postes les plus importants au sein du fonctionnement de l'Office : Paul mistral en est le président et Joannès Ravanat (député et conseiller municipal) le secrétaire général. Dès sa création, la ville s'engage à assurer ses charges complémentaires afin d'éviter d'éventuels déficits d'exploitation en considérant que la structure ne serait pas une lourde charge. Pourtant, au lendemain de la Seconde Guerre, la ville fait le choix de rester prudente quant à sa participation dans le budget de l'Office qui finalement trouve des difficultés à rembourser les prêts contractés pour la construction des cités à l'entre-deux-guerres.

La création de l'OPHBM de la ville de Grenoble résulte évidemment d'une volonté nationale de lutte contre l'insalubrité et le manque de logement pour les classes populaires et modestes à un moment décisif de l'histoire. Néanmoins, le contexte local lui donnera un ton particulier qui reflète les valeurs sociales et humaines portées par le maire et son conseil municipal. L'Office public, premier bailleur de la ville, a été un outil essentiel pour la municipalité dans sa lutte contre la crise du logement. C'est pourquoi les liens qui unissent l'Office à la ville subsistent jusqu'à présent en demeurant un établissement local public rattaché à la métropole grenobloise[39] (Actis), soucieux de perpétuer les valeurs qui ont façonné son identité en continuant de lutter contre la crise du logement qui persiste au 21e siècle.

[39] L'Office suivra au fil des années l'évolution de la politique nationale du logement. En 1950, il se transforme en Office Public d'Habitations à Loyer Modéré (OPHLM). Entre 1974 et 1986, il devient un Office Public d'Aménagement et de Constructions (OPAC) voyant alors ses compétences et son champ d'action sur le territoire largement augmentés. En 1987, il devient un Office Public Aménagement Logement Espace, OPALE. Et enfin, en 2002, il devient Actis, un Office Public de l'Habitat rattaché à la Métropole de Grenoble et agissant sur toute la région grenobloise.

Note de lecture

Les trois parties qui suivent n'ont pas l'intention de faire un état de l'art exhaustif concernant l'Office public d'habitations à bon marché de la ville de Grenoble depuis sa création à nos jours. Nous nous intéressons à l'Office, à ses réalisations et à ses trajectoires politiques à deux époques principales qui ont directement impacté et conditionné notre corpus d'étude : les municipalités de Paul Mistral et les municipalités d'Hubert Dubedout. Nous vous proposons de cheminer dans trois périodes qui nous semblent essentielles pour rendre compte de ce qui se joue tant politiquement que socialement à Grenoble en gardant toujours comme fil rouge la problématique de notre recherche.

La première partie dresse le portrait de l'Office sous la municipalité socialiste de P. Mistral, de façon à donner les clés de lecture nécessaires pour comprendre les contextes de construction des cités de la Capuche, de l'Abbaye et Jean Macé. Puis, dans une deuxième partie, plus succincte mais non sans rapport, nous évoquerons les trajectoires politiques de l'Office entre 1935 et 1965 pour comprendre l'évolution des relations entre celui-ci et les successives municipalités à l'Hôtel de Ville et par conséquent leurs conséquences concrètes sur les trois cités étudiées. Il nous semble important de faire ce détour succinct afin de comprendre la manière dont la politique de l'Office s'inscrit en permanence dans celle de la municipalité, elle-même inscrite dans un contexte plus global à l'échelle nationale. Enfin, nous nous intéresserons à la politique de gestion urbaine d'Hubert Dubedout, à ses effets sur l'Office public de Grenoble et sur la vie sociale des quartiers et des cités étudiés dans notre recherche.

3. L'Office public d'habitations à bon marché de la Ville de Grenoble entre 1921 et 1935

3.1. Un Office dynamique et engagé

3.1.1. La cité-jardins du Rondeau (1921-1966)

L'Office public de Grenoble symbolise un long combat en faveur de l'amélioration des conditions de vie des classes les plus modestes dans un contexte où la question du logement social et populaire est urgente. Le 15 mai 1920, Paul Mistral s'exprime en ces mots :

> « Messieurs, la guerre, par suite de l'exode des populations dévastées et les changements de résidence provoqués par l'essor de l'industrie a déterminé un afflux considérable vers les villes et les centres industriels. De ce fait, la question du logement est devenue, pour Grenoble, une des plus pressantes et des plus vitales… Les familles ouvrières, surtout les familles nombreuses ne peuvent plus se loger… De l'étude approfondie de cet important problème nous avons acquis la conviction, qu'il ne peut être résolu par les seuls efforts privés… et l'examen des lois… nous a conduits à vous proposer de demander pour notre Ville la création d'un Office Public d'Habitations à Bon Marché… » (Elie et *al.*, 2000 ; p.19).

Paul Mistral n'attend pas l'approbation des différents ministères pour mettre en route l'Office. Très vite après son élection, il annonce l'urgence pour sa municipalité de construire au moins 200 logements individuels ou jumelés dans l'ancien petit séminaire du Rondeau, au sud-ouest des fortifications. Ce terrain acquis par la ville de Grenoble est cédé gratuitement à l'Office « chargé de l'aménagement et de la création d'habitations à bon marché, de l'assainissement de maisons existantes, de la création de cités-jardins… et de la gestion de ces immeubles… » (*Ibid.,* p.20). Ces constructions devaient s'inscrivent dans le mouvement hygiéniste à fortes références rurales issues du catholicisme social de l'époque. Dans l'une des brochures de l'Office nous pouvons d'ailleurs lire :

> « Une pensée domine dans l'esprit des administrateurs : éviter de tomber dans l'erreur qui consiste à édifier d'immenses bâtiments… chaque construction sera aménagée de telle façon que chaque locataire ait son entrée particulière, et un jardin de 250 mètres carrés, l'intérieur de l'habitation sera celui d'une petite maison de campagne… » (Parent, 1982 ; p.97).

L'Office lance ainsi son premier programme d'habitations à bon marché en 1922 sur la plaine du Drac, au lieu-dit le Rondeau. Il demande aux architectes Alfred Rome et Émile Rabilloud de concevoir un projet de cité-jardins en esquissant des bâtiments ne devant surtout pas rappeler les cités ouvrières des patrons industriels[40]. Il ne fallait pas non plus que leur projet se résume à la simple conception de grands bâtiments « à l'allure de caserne où s'entassent d'innommables familles » (Chagny, 1986 ; p. 83) qui ne refléterait pas les idéologies de l'Office, à savoir : « sauvegarder l'autonomie et la cohésion de la famille, développer l'hygiène, recréer pour la classe ouvrière urbaine les saines conditions d'une vie rurale au demeurant idéalisée et mythifiée (la petite maison, ses dépendances, son jardin…) » (*Ibid.*).

Les 200 logements qui forment la cité-jardins du Rondeau (démolie en 1960) s'étendent sur 8 hectares structurés par un réseau de voiries autour d'une place centrale composée de jardins potagers et de squares collectifs[41]. Autour de la place centrale sont disposés 82 bâtiments composés à la fois de maisons individuelles et jumelées, de petits immeubles et de pavillons collectifs selon un plan radioconcentrique. En accord avec les principes de l'Office, presque tous les logements disposent d'une entrée indépendante. Les logements restent de petite taille, par exemple 48 à 56 m^2 pour un quatre pièces. Ils disposent tous de l'eau courante, de l'électricité et du gaz, un confort qui à l'époque n'est pourtant pas encore imposé pour les habitations à bon marché. De plus, chaque locataire disposait d'un petit jardin d'une superficie d'environ 250 m^2 attenant à son logement.

[40] Cela traduit la volonté des Offices publics de se distinguer par la typologie architecturale et urbaine de leurs réalisations du courant paternaliste qui jusque-là représentait l'acteur principal dans la lutte contre le « mal-logement » des plus modestes.

[41] Un ouvrage phare témoigne de la mémoire de la cité-jardins renommée Paul Mistral et démolie progressivement entre 1960 et 1966 : Maillot Thierry, Seroz Yann et Vidal Jean-Marc, 1996. *Un village dans la ville : la cité-jardins Paul Mistral, Grenoble 1925-1960*. Vénissieux, France : éd. Paroles d'aube, 115 p.

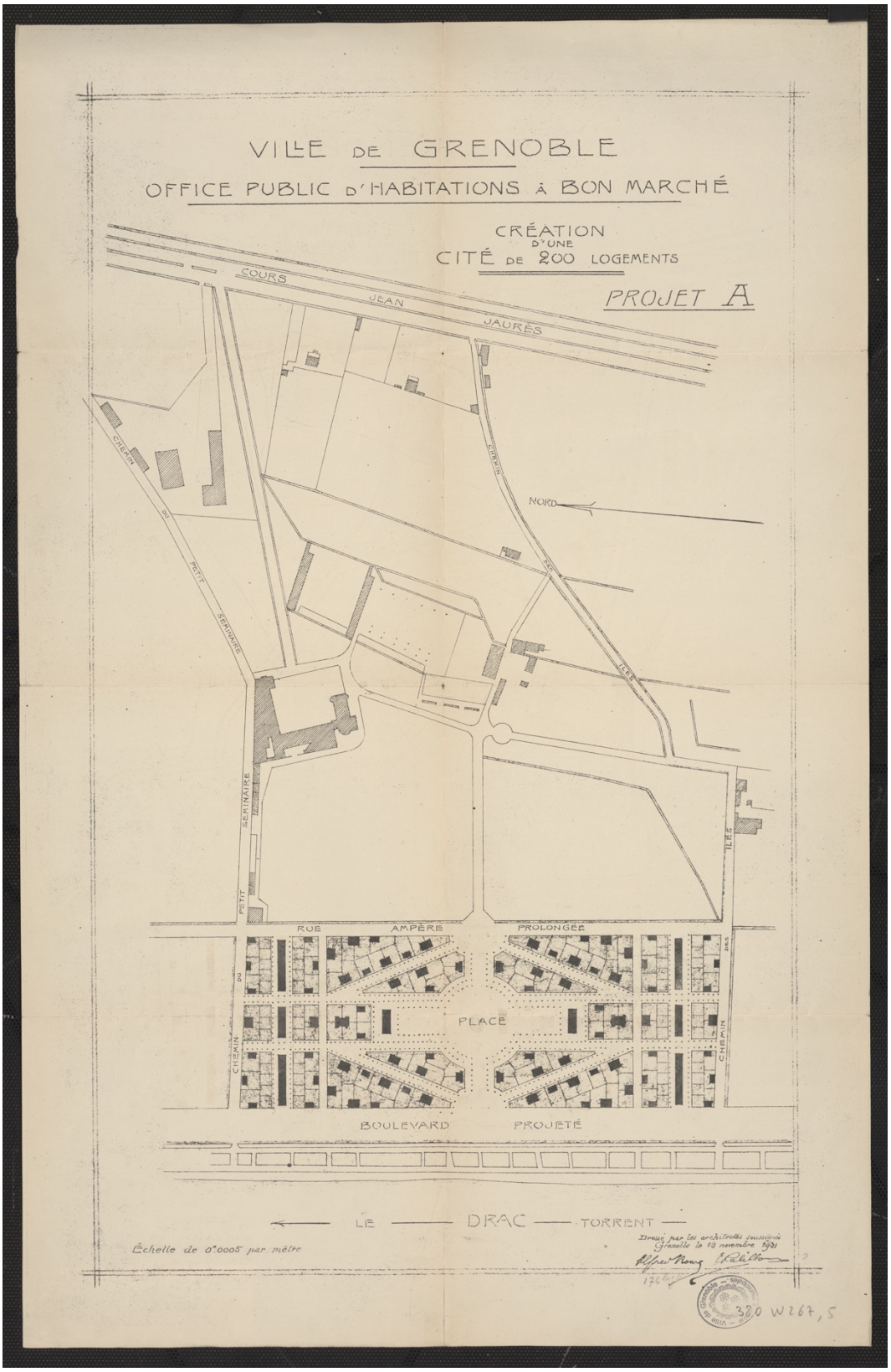


Illustration 11 : Plan d'ensemble de la cité-jardins du Rondeau, 1921 (AMMG, 1 Fi 74)

La cité-jardins est construire à l'extérieur de la ville et la configuration spatiale des logements favorise « l'autonomie » de chaque famille. Ces deux caractéristiques engendraient de fait son isolement géographique, à l'instar d'un « village dans la ville ». Les habitants avaient le sentiment d'habiter à la campagne, hors de la ville. C'est pourquoi l'agencement des logements et des équipements collectifs (8 magasins d'alimentation, 2 lavoirs collectifs et le bureau du gardien autour de la place centrale) se devait quant à lui de favoriser les relations sociales entre les locataires dans la cité. Lorsque les premiers habitants emménagent en avril 1924 la cité n'est d'ailleurs pas tout à fait terminée : les rues, les clôtures des parcelles et des jardins ainsi que les équipements sont toujours en chantier.

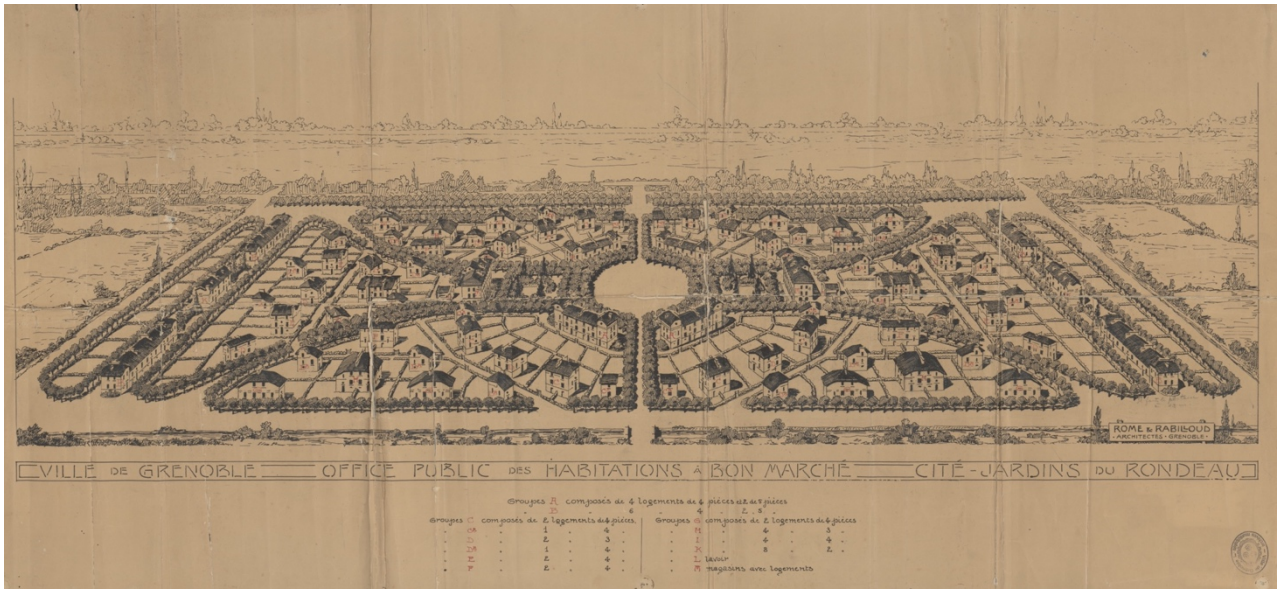


Illustration 12 : Perspective de la cité-jardins du Rondeau (AMMG, 10 Fi 76)

La cité-jardins du Rondeau[42] fait partie des toutes premières réalisations de cette typologie architecturale construites par un Office public d'habitations à bon marché au début du siècle dernier, à l'image de celles de Suresnes à Paris (Henri Sellier). Elle reprend fidèlement les principes de conception des cités-jardins originelles théorisées par Ebenezer Howard et constituait sans aucun doute un patrimoine exemplaire et signifiant de la politique du logement social en France. Toutefois, la cité du Rondeau aura été la seule de ce type à Grenoble, car dès la seconde réalisation de l'Office, c'est la typologie du pavillon collectif qui l'emporta.

[42] En 1932, la cité du Rondeau est renommée en hommage à Paul Mistral, mort subitement, afin d'honorer sa mémoire.

3.1.2. Les cités HBM collectives de la ville de Grenoble (1924-1935)

Cités de la Capuche, de l'Abbaye et Jean Macé (des Abattoirs)

Dans la foulée de la construction de la cité-jardins du Rondeau, le Conseil d'Administration de l'Office décide d'acquérir rapidement un nouveau terrain pour construire une deuxième cité dans le sud de la ville, à la limite entre la vieille ville et la banlieue *extra-muros* : la cité de la Capuche avec 120 logements. En 1927, il prend la décision de construire une troisième cité, cette fois-ci sur la plaine agricole sud-est de la ville : la cité de l'Abbaye avec 264 logements. Ces constructions successives émanent essentiellement de la volonté de la municipalité de mettre rapidement en œuvre son plan d'aménagement, d'embellissement et d'extension de la ville. Paul Mistral annonce ainsi que :

> « Plan d'ensemble et OPHBM sont intimement liés et tributaires les uns des autres. En effet, le plan d'extension sera différent selon … que les emplacements réservés pour les HBM seront ceux-ci ou ceux-là et que nous disposerons ou non des terrains. » (Elie et *al.*, 2000 ; p.21).

Les premières réalisations de l'Office, à savoir la cité du Rondeau (1922), de la Capuche (1924), de l'Abbaye (1929) et des Abattoirs (Jean Macé, 1931 et 1935) sont implantées dans les principaux faubourgs industriels hors des fortifications. La cité-jardins du Rondeau se situe le long de la rue Ampère prolongée en vue de l'extension de la ville vers le sud et qui conduit vers le quartier industriel Chorier-Berriat. La cité de l'Abbaye se situe à proximité du quartier industriel de la Croix-Rouge et la cité de la Capuche se trouve justement dans la zone de développement industriel sud prévue par le plan Jaussely. Quant à la cité des Abattoirs (Jean Macé), son implantation au nord-ouest de la ville est justifiée par le Conseil d'Administration de la manière suivante : « les trois cités réalisées ne peuvent que faiblement intéresser tous les travailleurs qui s'emploient sur les quartiers industriels Berriat, Polygone et Abattoirs » (*Ibid.*, p.21).

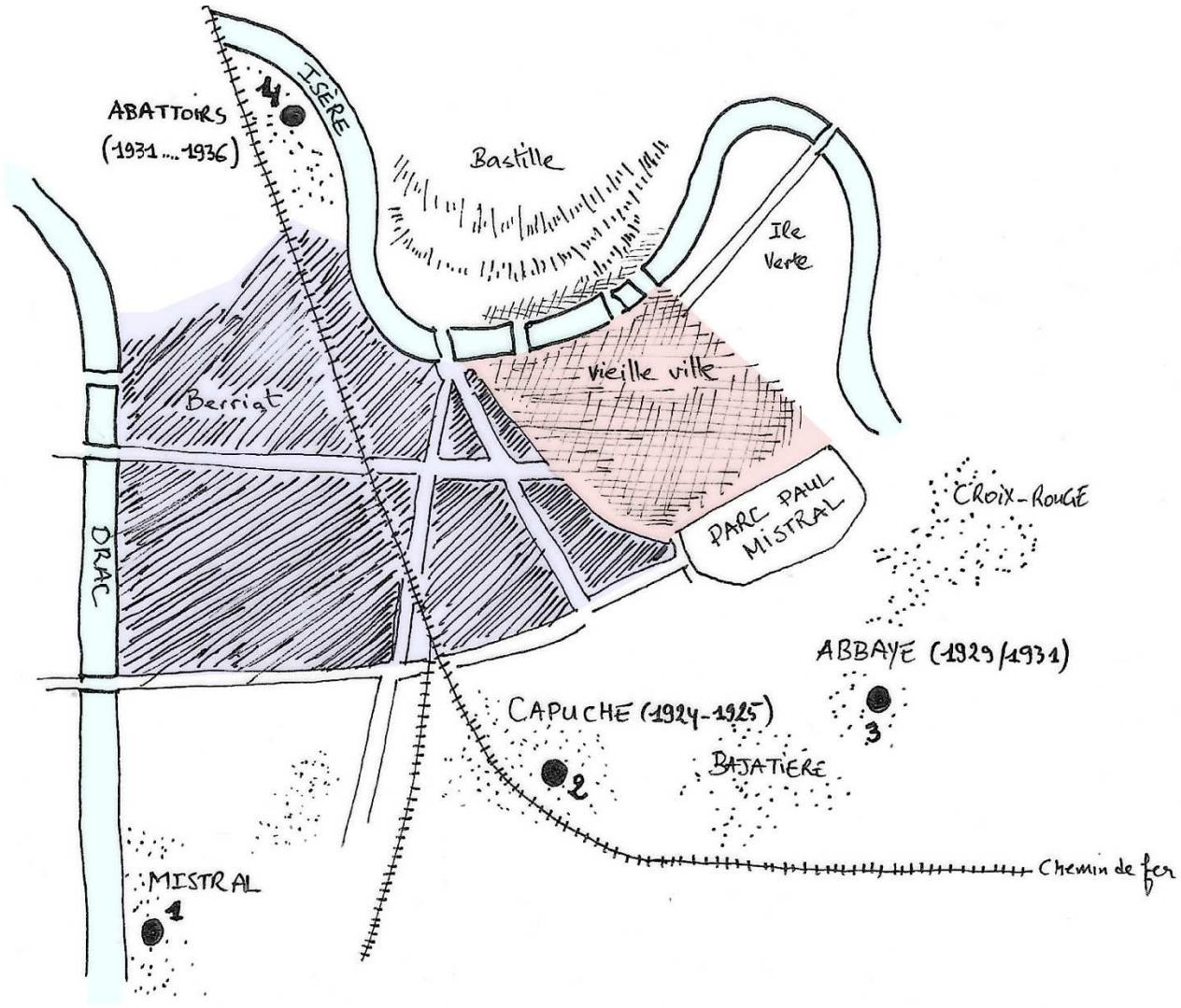
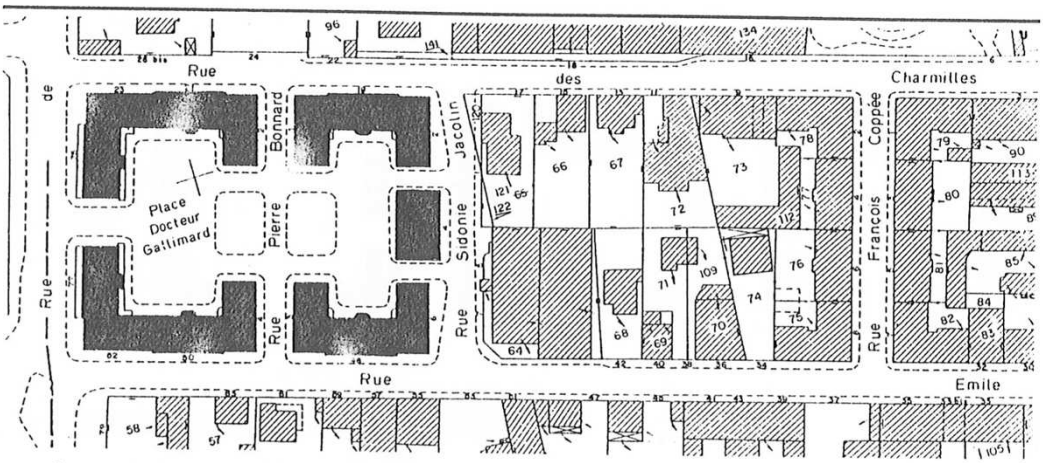


Illustration 13 : Schéma de situation des cités Mistral (Rondeau), Capuche, Abbaye et Abattoirs (Jean-Macé) (Ryma Hadbi)

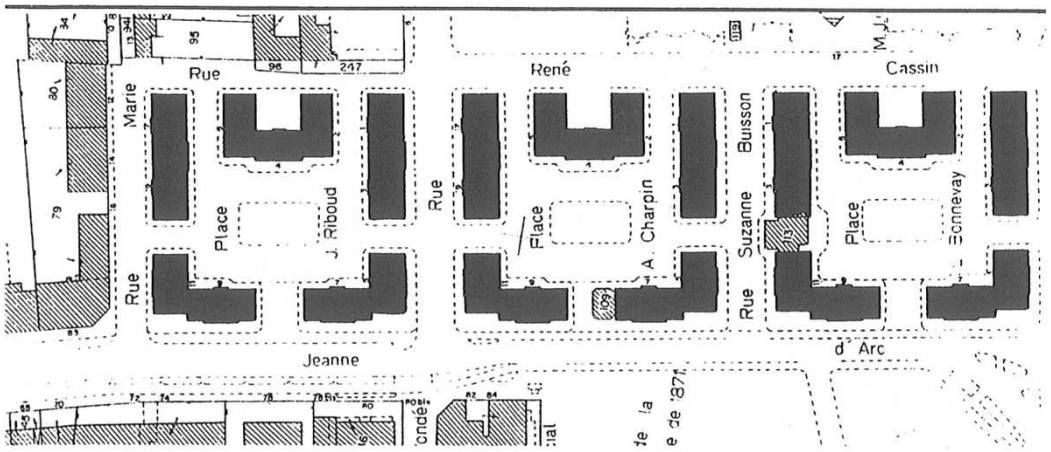


Illustration 14 : Plan général de la ville de Grenoble, 1935 (AMMG, 1 Fi 36)

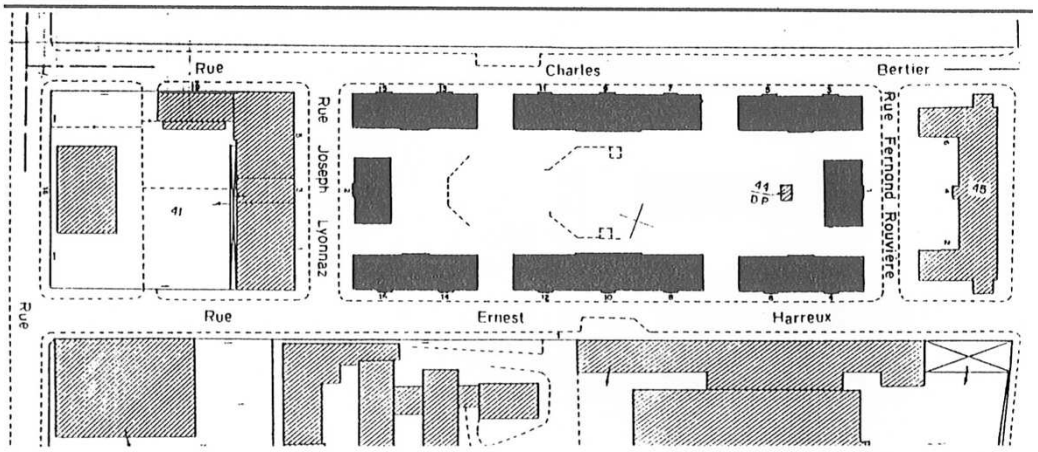
Lors de la conception de ces cités, le débat porte particulièrement sur leur forme urbaine. Avec un souci hygiéniste de lutter contre l'insalubrité et la paupérisation, il était nécessaire d'étudier de manière profonde les plans masses de chacune d'elle ainsi que les moindres détails de construction des immeubles. Les cités qui nous intéressent pour notre thèse, à savoir les cités de la Capuche, de l'Abbaye et Jean Macé, représentent la première génération d'habitations collectives à bon marché destinées aux classes populaires, construites par l'Office entre les années 1924 et 1935. Leur construction à l'extérieur de la ville *intra-muros*, pour la plupart en plein milieu des champs, engendre de fait chez leurs habitants le sentiment de ne pas habiter en ville et d'être isolés. Alors, pour éviter d'accentuer ce phénomène, l'Office fait le choix de l'immeuble collectif. Leur typologie consiste en des pavillons indépendants de 4 à 5 niveaux avec une toiture en pente, un sous-bassement, des caves semi-enterrées et parfois des commerces en rez-de-chaussée et une architecture de style locale. Leur forme urbaine, quant à elle, s'inspire du modèle de l'îlot ouvert caractérisé par un espace public central (cour commune) accessible par un réseau de voiries traversant et connecté à une route principale arrivant de la ville-centre de Grenoble et menant vers les communes voisines. Ces choix esthétiques vont opérer un véritable changement dans le paysage urbain de la ville. Par leur style architectural et leur forme urbaine, ces trois cités HBM représentent dès leur origine des constructions remarquables et structurantes de la trame urbaine en accord avec le tracé et les orientations d'extension envisagée par le plan Jaussely.



Cité de la Capuche



Cité de l'Abbaye



Cité Jean Macé

Illustration 15 : Plans masses des cités de la Capuche, de l'Abbaye et Jean Macé (Delacourt, 1996)

3.2. Le premier parc public locatif de la ville de Grenoble

Grâce à son ambition impulsée par la municipalité de Paul Mistral, l'Office public d'habitations à bon marché de Grenoble va constituer les premiers édifices du parc public locatif de l'agglomération grenobloise. Comme exprimé précédemment, les programmes de l'Office public d'habitations à bon marché de la ville de Grenoble sont intrinsèquement liés aux orientations urbaines établies par le plan Jaussely. En effet, toutes les cités construites par l'Office à l'entre-deux guerre, se situent principalement sur des terrains *extra-muros* acquis par la Ville dans des zones peu urbanisées et récupérées auprès du ministère de l'Armée à la suite du déclassement des fortifications. De 1922 à 1939, l'Office est à son apogée avec la construction de près de 1000 logements à bon marché au total, ce qui lui vaut de faire partie des Offices les plus actifs en France à l'époque :

- La cité-jardins du Rondeau construite en 1922-1924 (209 logements et 8 commerces), détruite progressivement entre 1960 et 1966

- La cité de la Capuche construite en 1924-1925 (124 logements et 4 commerces), réhabilitée en 1985

- La cité de l'Abbaye construite en 1929-1931 (264 logements), réhabilitée en 1979

- La cité des Abattoirs (Jean Macé) construite en deux tranches 1931-1932 puis 1935-1936 (176 logements et 2 commerces), dernière HBM de ce type construite par l'Office, réhabilitée en 1980 et reconstruite en 2008 avec un bâtiment d'origine conservé

- Les immeubles Pierre Loti construits en 1932-1934 (66 logements), première HBM « améliorée » construite sous la municipalité de Léon Martin successeur de Paul Mitsral[43], réhabilités en 1996

- La résidence Le Moucherotte construit en 1939-1940 (40 logements), réhabilité en 1988-1989

- Les immeubles Albert 1er de Belgique construits entre 1932 et 1942 (35 logements), réhabilités en 1996

- Le groupe du stade construit en 1939-1941 (44 logements), réhabilité en 1985-1986[44]

[43] Léon Martin s'exprime ainsi : « La Municipalité peut mesurer le chemin parcouru en 15 ans (...) L'OPHBM a construit les cités Mistral, Capuche, Abbaye, Abattoirs et un groupe de logements à loyers modérés, au total plus de 900 logements » ajoutant qu'aucune ville « compte tenu de sa population – n'a fourni un pareil effort pour conjurer la crise de l'habitation et donner à la population laborieuse des logements sains aérés et à loyer moindre » dans « Histoire du logement social dans l'agglomération grenobloise », p.14.

URL : https://www.actis.fr/wp-content/uploads/2021/02/livret-histoire-actis.pdf (consulté le 12/03/2021)

[44] Les réalisations citées ici ne représentent que celles construites entre 1922 et 1941. L'Office a édifié d'autres groupes d'habitations de ce type jusque dans les années 1950 avant que les grands ensembles ne voient le jour.

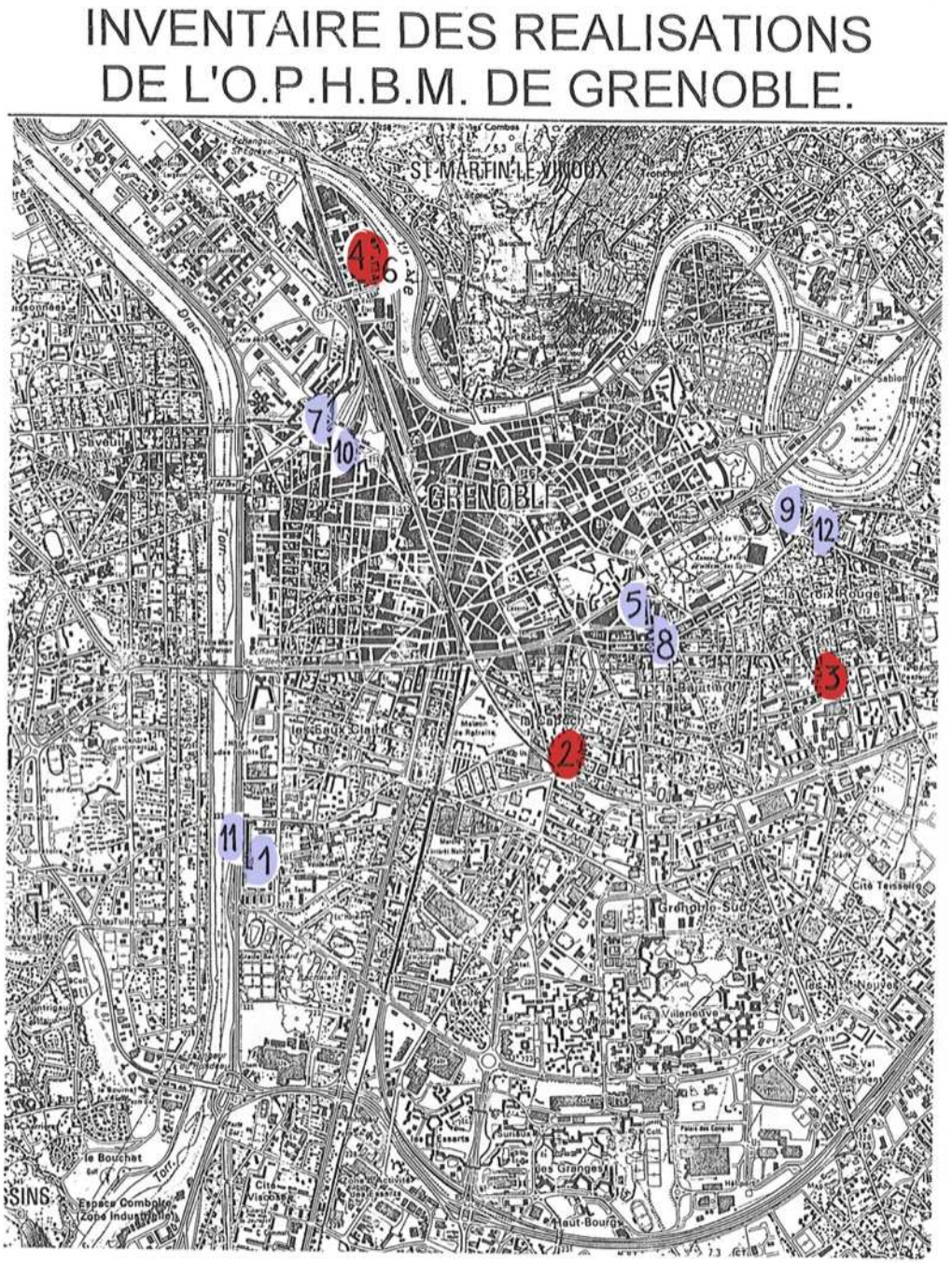


Illustration 16 : Réalisations de l'Office de la ville de Grenoble,
en rouge les cités de la Capuche (2), l'Abbaye (3) et Jean Macé (4)
(Delacourt, 1996 ; p.250, colorisé par Ryma Hadbi)

Les plans masses des cités de la Capuche, de l'Abbaye et Jean Macé sont conçus à l'identique, à savoir des pavillons indépendants de logements collectifs organisés autour d'une ou plusieurs cours intérieures avec des détails de construction fidèles aux valeurs morales et aux références rurales qui sous-tendent leur programme. Mais à partir de la deuxième moitié des années 1930, l'Office construit, en accord avec le cadre réglementaire qui l'autorise, des immeubles dit « HBM améliorés », c'est-à-dire des logements qui bénéficient d'un confort plus élevé et donc de loyers plus élevés pour répondre aux besoins de logement des fonctionnaires et des militaires. Ces dernières réalisations se situent principalement sur les terrains militaires récupérés par la Ville, le long du nouveau boulevard qui crée une couture entre l'ancienne ville et la nouvelle ville établie au sud. Ce fragment urbain étant régi par des règles d'urbanisme fondées sur le modèle haussmannien, ces HBM améliorées suivent les réglementations fixées en matière d'urbanisme (alignement, gabarit, esthétique), en épousant la forme de la trame urbaine et en s'insérant harmonieusement dans le paysage de la ville. Ces nouvelles constructions marquent alors un tournant décisif dans les programmes d'habitations à bon marché de l'Office.

3.3. Des emprunts et des dons pour améliorer les conditions de vie des plus modestes

Toutes les décisions prises par l'Office public de Grenoble ont été orientées et infléchies par les financements dont il disposait. En France, ces structures publiques se devaient de contribuer à hauteur de 10 à 15% de ce qui leur était octroyé selon les modalités fixées par la loi pour financer la construction de chacune des habitations à bon marché. L'origine de leur fond propre pouvait quant à lui provenir tant de dotations municipales, d'emprunts contractés auprès des caisses d'épargne que de la mise à disposition de terrains pour construire ces logements. La loi Bonnevay a permis aux Offices publics d'HBM de pouvoir enfin bénéficier de subventions et de prêts, tandis que l'État n'accordait jusque-là des faveurs qu'aux sociétés de crédit immobilier. Les cités du Rondeau, de la Capuche et de l'Abbaye bénéficient alors de ces fameuses subventions publiques à hauteur de 25 à 30% du coût de leur construction car celles-ci sont destinées aux familles nombreuses, conformément à la loi de 1919. Quant aux prêts souscrits à la Caisse des Dépôts et des Consignations (CDC), dont bénéficiera cette fois la cité des Abattoirs (Jean Macé) pour la première tranche, l'Office s'engage à les rembourser dans un délai de quarante ans sous garantie de la municipalité avec un taux d'intérêt oscillant entre 2 et 3,5 %.

2 — *Le financement des constructions*

Désignation des cités	Date de construction	Fonds d'état		Emprunt obligataire	Dotation municipale		Apport de l'office	Total
		Subventions	Prêts CDC		Terrains	Espèces		
1. Cité-jardins du Rondeau (Paul Mistral)	1922-1924	1 996 600 (30 %)	3 459 200 (52 %)		1 091 000 (16 %)		101 618 (2 %)	6 648 418 (100 %)
2. Cité de la Capuche	1924-1925	933 000 (25 %)	1 980 000 (53 %)			420 000 (11 %)	432 308 (12 %)	3 765 308 (100 %)
3. Cité de l'Abbaye (1re partie)	1929-1930	2 021 000 (31 %)	3 533 600 (54 %)	1 000 000 (15 %)			18 627 (<1 %)	6 573 227 (100 %)
4. Cité de l'Abbaye (2e partie)	1930-1931		3 240 000 (89 %)				405 008 (11 %)	3 645 008 (100 %)
5. Cité des Abattoirs (1re partie) (Jean Macé)	1931-1932		5 172 400 (89 %)		600 000 (10 %)		33 779 (1 %)	5 806 179 (100 %)
6. Groupe HBM améliorées (rue P.-loti)	1932-1934	250 000 (6 %)	3 770 800 (83 %)				511 927 (11 %)	4 532 727 (100 %)
7. Cité des Abattoirs (2e partie) (Jean Macé)	1935-1936						989 651 (100 %)	989 651 (100 %)
Total en francs courants		5 200 600 16 %	21 156 000 66 %	1 000 000 3 %	2 111 000 7 %		2 492 918 8 %	3 960 518 100 %
Total en francs constants 1914		1 050 739 19 %	3 483 521 63 %	132 626 2 %	466 003 8 %		437 619 8 %	5 570 508 100 %

Illustration 17 : Tableau intitulé « Le financement des constructions », cités HBM de l'OPHBM de la Ville de Grenoble (Chagny, 1986 ; p.87)

En représentant plus de 80 % du financement nécessaire pour la construction des cités HBM, le tableau ci-dessus démontre combien les fonds de l'État, à travers les subventions et les prêts de la CDC, sont décisifs pour l'Office grenoblois dans la concrétisation de ses projets. Les projets des deux premières cités, la cité-jardins du Rondeau et la cité de la Capuche sont conçues dans un contexte propice à l'interventionnisme de l'État en matière de politique de logement social, c'est pourquoi l'État engage des fonds considérables. Effectivement, le projet de la cité-jardins est très ambitieux pour un jeune Office qui ne détient encore ni suffisamment de fonds propres ni assez de réserve foncière pour faire naître ses propres projets. Quant à la cité de la Capuche, bien que plus modeste et plus sommaire que la cité-jardins, son coût total s'est avéré plus important entrainant alors un dépassement des budgets auquel l'Office a dû faire face inopinément. Mais entre-temps, les coûts de construction se sont envolés, la spéculation foncière locale battait son plein et les fonds d'État n'augmentaient pas en conséquence. Pour la cité de l'Abbaye, construite en 1929, l'Office est donc contraint de contracter un emprunt obligatoire pour lancer le projet, en plus des fonds d'État mobilisés.

Le tableau ci-dessus est très intéressant, car il révèle la difficulté de l'Office à finalement disposer de son propre apport financier, apport pourtant obligatoire à hauteur de 15%, dans la construction des HBM (hormis pour la deuxième tranche de la cité des Abattoirs). C'est pour cette

raison qu'il est d'ailleurs contraint de mobiliser trois ressources essentielles pour lancer ses programmes : les dotations municipales en terrains, les dotations municipales en espèces et l'emprunt obligatoire. Puis comme nous le montre le tableau, entre 1934 et 1938 les financements de l'État diminuent considérablement jusqu'à finalement disparaître. C'est d'ailleurs dans ce contexte, qu'en 1935 est édifiée le bâtiment complémentaire de la cité des Abattoirs (28 logements et 2 commerces) qui lui est entièrement autofinancé par l'Office public de la Ville.

En parallèle, les loyers des premières cités permettent enfin à l'Office d'augmenter ses ressources pour faire face aux charges de gestion et rembourser les prêts contractés. Dès 1938, les bénéfices de l'Office sont de l'ordre de « deux millions de francs qui sont investis dans la construction d'immeubles et placés en Bons du Trésor » (Chagny, 1986 ; p.92). C'est d'ailleurs par la construction des habitations à bon marché « améliorées » que l'Office parvient à maintenir un équilibre financier avec une politique d'augmentation des loyers relative au confort des logements qui sont proposés à ces classes sociales moyennes.

3.4. Le portait social des habitants des cités d'HBM grenobloises

Destinées initialement aux classes populaires, les cités d'habitations à bon marché s'ouvrent en 1929 aux fonctionnaires et militaires de carrière par la circulaire émise par le ministre du Travail et de la Prévoyance sociale. À Grenoble, les autorités militaires demandent à l'Office de réserver des logements pour les familles des sous-officiers en échange de leur participation à la construction de ces ensembles sous forme de subventions. En 1936, les cités déjà construites à Grenoble logent 811 ménages avec un effectif moyen de plus de 4 personnes par ménage. Sur les documents de recensement des archives municipales, on voit se dessiner trois catégories principales d'actifs. D'abord les ouvriers et employés de l'industrie moderne et des grandes entreprises situées en périphérie urbaine. Puis, les ouvriers et employés des sociétés de transports comme par exemple Paris-Lyon-Marseille. Enfin, des ouvriers et employés des collectivités locales ou de l'État. À ces grandes catégories, s'ajoutent également des employés de commerce, des salariés de divers milieux, des officiers, des enseignants et des locataires sans emploi. Toutefois, ce qui nous semble intéressant ici, c'est le portait social que dresses chacune des cités d'habitations collectives étudiées dans notre recherche. On remarque que des profils différents se dessinent naturellement selon le contexte géographique et politique durant lequel elles sont édifiées.

Dans les années 1930, le quartier de la Capuche est encore très peu urbanisé, on y trouve quelques maisons ici et là le long des chemins principaux, la cité de la Capuche posée au milieu des champs et la caserne des Chasseurs Alpins. Le déclassement des fortifications et le réaménagement

des anciennes emprises militaires ne sont qu'à leur début. Le boulevard qui se dessine au lieu des remparts marque toujours une fracture entre ville intra-muros et plaine agricole. La cité de la Capuche est bornée au sud par la voie ferrée Grenoble-Chambéry dont vont profiter les premières usines qui s'y installent à l'époque. En 1936, la cité de la Capuche constitue l'un des premiers parcs locatifs publics à destination des classes modestes et émergentes du quartier. La grande majorité des actifs qui y habitent sont des employés de la société de transports PLM ou des transports urbains ainsi que des employés des services municipaux. En réalité, les ouvriers et employés de l'industrie ne représentent encore que 30 à 38% des habitants actifs d'après les chiffres avancés par Robert Chagny (1986).

Dans les années 1930-1935, la cité de l'Abbaye jouxte deux espaces particuliers de la ville : le quartier de la Croix-Rouge, un pôle industriel essentiel à l'époque, et le polygone du Génie qui est progressivement récupéré par la ville auprès de l'Armée pour l'aménager en parc urbain structurant. À cette époque, sur le plan urbain, le quartier de l'Abbaye ressemble beaucoup à celui de la Capuche. De la même manière, la cité est construite sur la plaine sud, au milieu des champs, des fermes et de quelques maisons organisées autour des voiries existantes. Néanmoins, la cité de l'Abbaye représente une composition particulière avec au total trois îlots spatialement bâtis à l'identique, mais qui dans les faits n'ont pas grand-chose en commun. En effet, le premier îlot est réservé aux sous-officiers de garnison. Quant aux deux autres cours, ce sont les travailleurs du secteur industriel alentour qui sont les plus représentatifs, puis les employés et ouvriers des services municipaux ainsi que les employés des sociétés de transports. Sa situation géographique ainsi que le profil de ses habitants vont être déterminants dans l'image et le symbole qu'elle incarnera des décennies plus tard.



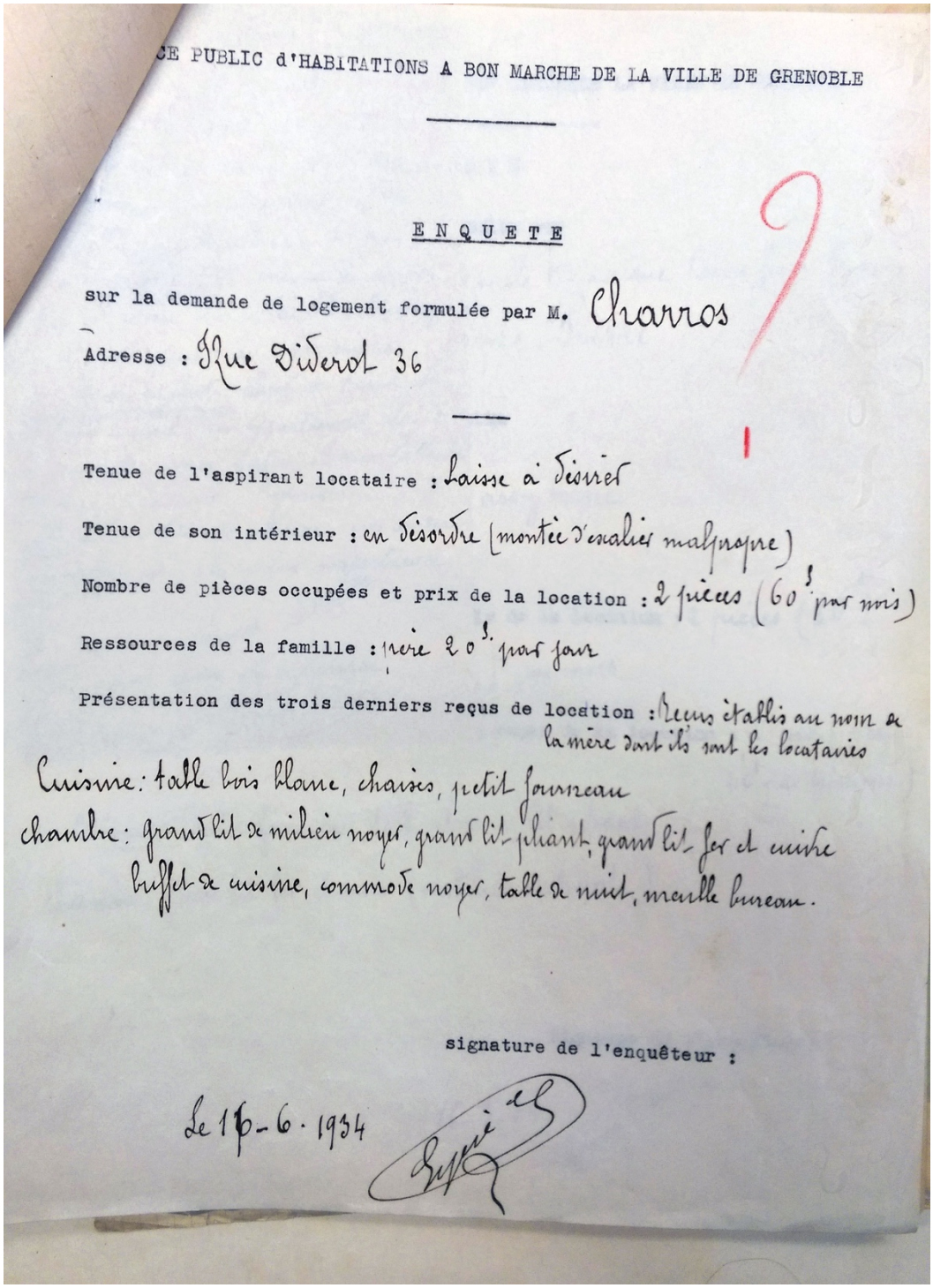
Illustration 18 : Cités de la Capuche (à gauche) et de l'Abbaye (à droite), 1935 (AMMG, 1 Fi 36)

Quant à Jean Macé, la cité est construite dans un secteur très industriel des années 1930 (usines de javel, artisanat, usine Merlin Gerin) qui abrite des activités et équipements que la ville rejette de tout temps à l'extérieur (abattoirs, chevillards, maquignons, etc.). Située véritablement au bout de la ville et enclavée entre l'Isère et le chemin de fer exploité par la société PLM, sa construction est une réponse aux besoins de logement des ouvriers des quartiers du secteur nord-ouest de la ville. En 1936, 50% des chefs de ménage actifs sont des cheminots de la société de transports PLM. Les boîtes aux lettres de ces derniers portent d'ailleurs le nom de la société de manière à les identifier. On retrouve également un nombre non négligeable d'ouvriers et d'employés de l'usine Merlin Gerin qui jouxte la cité Jean Macé et enfin, quelques militaires. La part des employés et ouvriers de Merlin Gerin ne cessera d'augmenter au fil du temps, avec une cité qui vivra littéralement au rythme de cette usine et sous la houlette de son patron, Paul-Louis Merlin.



Illustration 19 : Cité Jean Macé (des Abattoirs), 1935 (AMMG, 1 Fi 36)

Les locataires de ces cités HBM ne sont ni trop aisés, pour pouvoir bénéficier du droit d'y loger, ni trop pauvres, afin de pouvoir régler leurs loyers. Au départ, et cela durant des décennies, les locataires sont essentiellement des classes modestes ou moyennes et rarement les couches les plus défavorisées qui se retrouvent quant à eux dans les vieux quartiers du centre-ville pas encore réhabilités. Les cités de la Capuche, de l'Abbaye et Jean Macé subissent très peu les crises de l'entre-deux-guerres. Peu de départs sont signalés et lorsqu'il y en a, ce sont surtout des ménages dont les ressources financières sont instables du fait de la crise économique des années 1930 et de ses effets sur le marché de l'emploi ou du fait de la politique de gestion stricte de l'Office concernant les critères de sélection de ses locataires. Il nous semble intéressant de nous attarder quelque peu sur ces critères pour comprendre la manière dont la vie collective s'y est constituée au fur et à mesure du temps dans un contexte urbain et socio-économique singulier. C'est dès la création de l'Office qu'une commission d'attribution est mise en place. Composée de six administrateurs, elle a le devoir d'étudier minutieusement toutes les demandes de location émises avant de se prononcer. Les demandes sont nombreuses et surtout pour la cité de la Capuche qui est située à proximité du centre-ville, à la lisière entre la plaine urbanisée et la plaine agricole. Les critères d'accès à ces habitations à bon marché sont nombreux et décisifs. La commission porte une attention particulière aux modes de vie des candidats et à leur éducation, c'est pourquoi ils réalisent des visites à leur domicile avant l'attribution d'un de leur logement. Ces visites évaluent ainsi la propreté du logement occupé au moment de la demande ainsi que « les comportements sociaux » du foyer. Le formulaire d'enquête informe alors l'Office tant de la composition du foyer et de la profession des parents que de l'éducation de la famille et de leurs revenus comme moyens d'évaluation de leur solvabilité.



CE PUBLIC d'HABITATIONS A BON MARCHE DE LA VILLE DE GRENOBLE

ENQUETE

sur la demande de logement formulée par M. Charros

Adresse : Rue Diderot 36

Tenue de l'aspirant locataire : Laisse à désirer

Tenue de son intérieur : en désordre (montée d'escalier malpropre)

Nombre de pièces occupées et prix de la location : 2 pièces (60 f par mois)

Ressources de la famille : gère 20 f. par jour

Présentation des trois derniers reçus de location : Reçus établis au nom de la mère dont ils sont les locataires

Cuisine : table bois blanc, chaises, petit fourneau

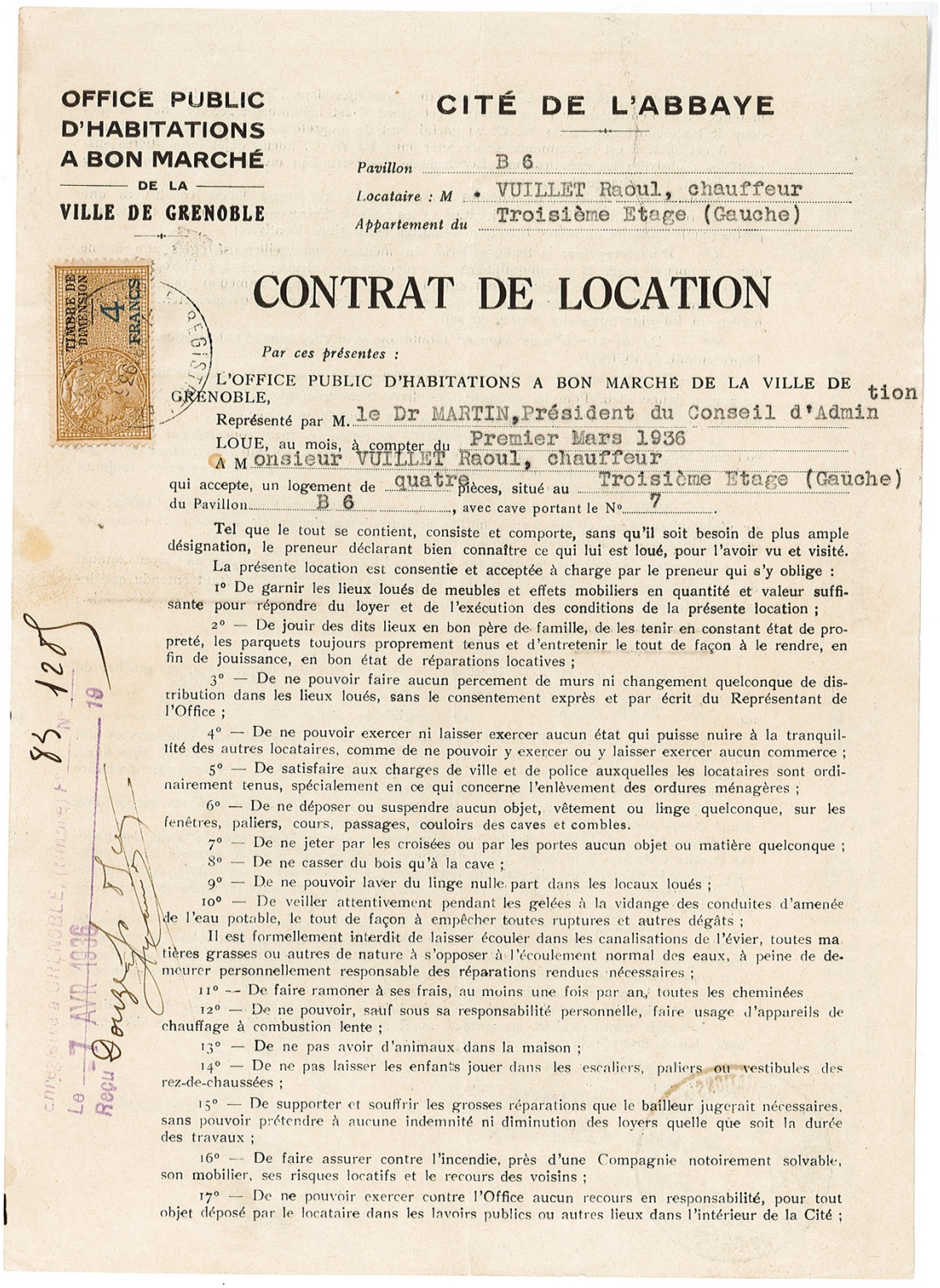
chambre : grand lit de milieu noyer, grand lit pliant, grand lit fer et cuivre buffet de cuisine, commode noyer, table de nuit, meuble bureau.

signature de l'enquêteur :

Le 16-6-1934

Illustration 20 : Formulaire d'enquête de l'OPHBM avant l'attribution d'un logement, daté du 16/06/1934 (AMMG)

Quant au contrat de location établi par l'Office (voir l'illustration ci-après), il fait figurer des règles de conduite et de savoir-vivre en collectivité très stricte. Il est demandé aux locataires de « jouir » des lieux en bon père de famille, et cela à travers une série de règles à respecter. Il est par exemple interdit de percer un mur sans le consentement de l'Office, de laisser les enfants jouer dans les escaliers ou les halls d'entrée, d'élever des lapins ou des poules dans les jardins mis à disposition des locataires, d'y tenir quelconque commerce ou même d'avoir des animaux de compagnie dans le logement. En réalité, les gestionnaires des cités font face à de nombreuses incivilités dès les premières locations. L'Office émet ainsi plusieurs avertissements sévères vis-à-vis des locataires en question et parfois même, des demandes d'expulsion pour mauvaise conduite, pour mauvais entretien des espaces communs ou de l'appartement. C'est pourquoi, en 1930, un comité de surveillance est créé pour veiller au bon entretien des cités au quotidien et du respect des règles communes.



OFFICE PUBLIC D'HABITATIONS A BON MARCHÉ
DE LA
VILLE DE GRENOBLE

CITÉ DE L'ABBAYE

Pavillon B 6
Locataire : M VUILLET Raoul, chauffeur
Appartement du Troisième Etage (Gauche)

TIMBRE DE DIMENSION 4 FRANCS

CONTRAT DE LOCATION

Par ces présentes :

L'OFFICE PUBLIC D'HABITATIONS A BON MARCHÉ DE LA VILLE DE GRENOBLE,

Représenté par M. le Dr MARTIN, Président du Conseil d'Administration

LOUE, au mois, à compter du Premier Mars 1936

A Monsieur VUILLET Raoul, chauffeur

qui accepte, un logement de quatre pièces, situé au Troisième Etage (Gauche) du Pavillon B 6, avec cave portant le N° 7.

Tel que le tout se contient, consiste et comporte, sans qu'il soit besoin de plus ample désignation, le preneur déclarant bien connaître ce qui lui est loué, pour l'avoir vu et visité.

La présente location est consentie et acceptée à charge par le preneur qui s'y oblige :

1° De garnir les lieux loués de meubles et effets mobiliers en quantité et valeur suffisante pour répondre du loyer et de l'exécution des conditions de la présente location ;

2° — De jouir des dits lieux en bon père de famille, de les tenir en constant état de propreté, les parquets toujours proprement tenus et d'entretenir le tout de façon à le rendre, en fin de jouissance, en bon état de réparations locatives ;

3° — De ne pouvoir faire aucun percement de murs ni changement quelconque de distribution dans les lieux loués, sans le consentement exprès et par écrit du Représentant de l'Office ;

4° — De ne pouvoir exercer ni laisser exercer aucun état qui puisse nuire à la tranquillité des autres locataires, comme de ne pouvoir y exercer ou y laisser exercer aucun commerce ;

5° — De satisfaire aux charges de ville et de police auxquelles les locataires sont ordinairement tenus, spécialement en ce qui concerne l'enlèvement des ordures ménagères ;

6° — De ne déposer ou suspendre aucun objet, vêtement ou linge quelconque, sur les fenêtres, paliers, cours, passages, couloirs des caves et combles.

7° — De ne jeter par les croisées ou par les portes aucun objet ou matière quelconque ;

8° — De ne casser du bois qu'à la cave ;

9° — De ne pouvoir laver du linge nulle part dans les locaux loués ;

10° — De veiller attentivement pendant les gelées à la vidange des conduites d'amenée de l'eau potable, le tout de façon à empêcher toutes ruptures et autres dégâts ;

Il est formellement interdit de laisser écouler dans les canalisations de l'évier, toutes matières grasses ou autres de nature à s'opposer à l'écoulement normal des eaux, à peine de demeurer personnellement responsable des réparations rendues nécessaires ;

11° — De faire ramoner à ses frais, au moins une fois par an, toutes les cheminées

12° — De ne pouvoir, sauf sous sa responsabilité personnelle, faire usage d'appareils de chauffage à combustion lente ;

13° — De ne pas avoir d'animaux dans la maison ;

14° — De ne pas laisser les enfants jouer dans les escaliers, paliers ou vestibules des rez-de-chaussées ;

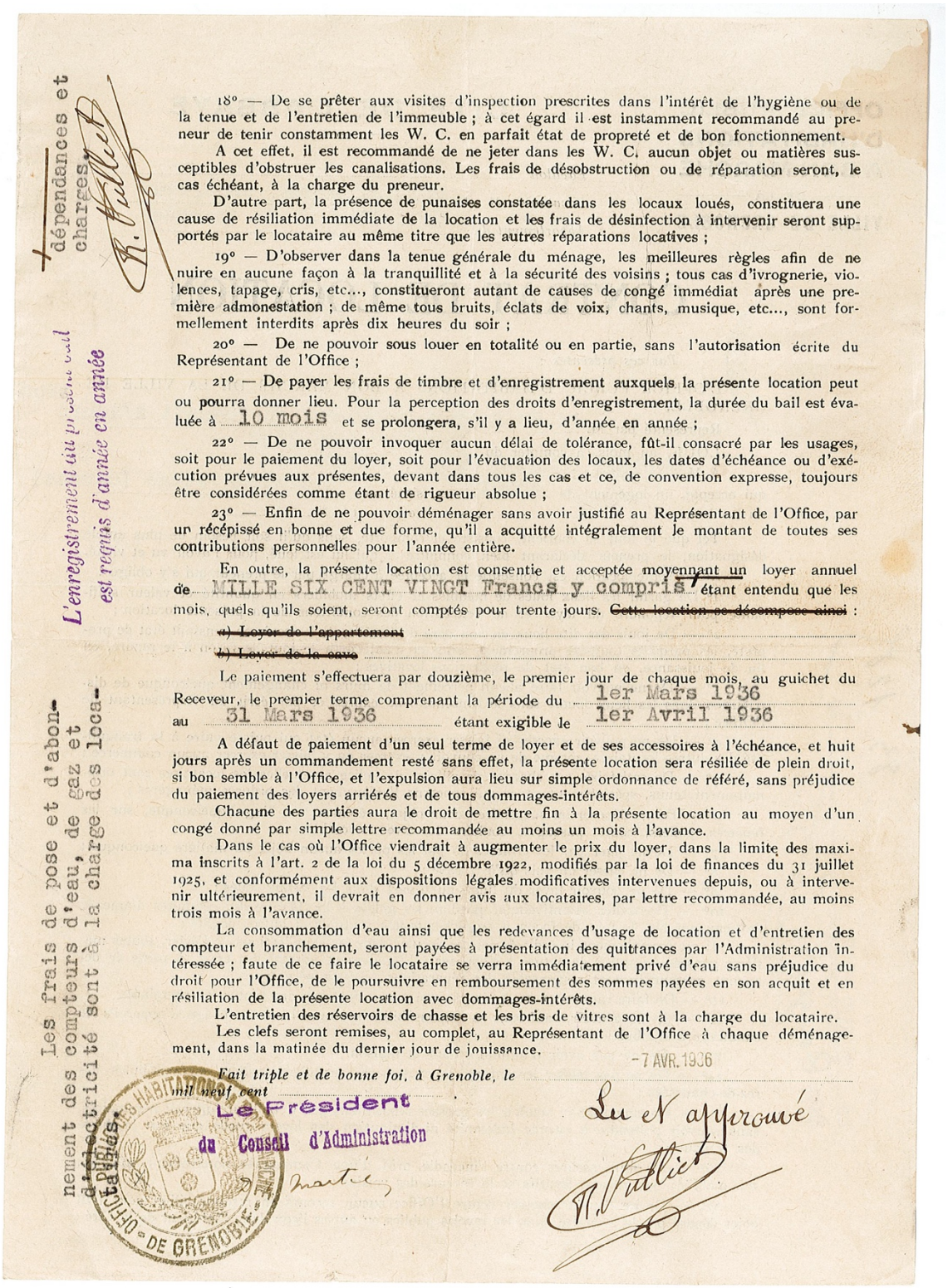
15° — De supporter et souffrir les grosses réparations que le bailleur jugerait nécessaires, sans pouvoir prétendre à aucune indemnité ni diminution des loyers quelle que soit la durée des travaux ;

16° — De faire assurer contre l'incendie, près d'une Compagnie notoirement solvable, son mobilier, ses risques locatifs et le recours des voisins ;

17° — De ne pouvoir exercer contre l'Office aucun recours en responsabilité, pour tout objet déposé par le locataire dans les lavoirs publics ou autres lieux dans l'intérieur de la Cité ;

Enregistré à GRENOBLE, (timbre) F° 83 N° 1285
Le 7 AVR 1936 19
Reçu Douze [illegible]

Illustration 21 : Contrat de location d'un logement à la cité de l'Abbaye, établi par l'OPHBM de la ville de Grenoble, p.1, 1936 (Archives d'Actis, document numérisé)



18° — De se prêter aux visites d'inspection prescrites dans l'intérêt de l'hygiène ou de la tenue et de l'entretien de l'immeuble ; à cet égard il est instamment recommandé au preneur de tenir constamment les W. C. en parfait état de propreté et de bon fonctionnement.

A cet effet, il est recommandé de ne jeter dans les W. C. aucun objet ou matières susceptibles d'obstruer les canalisations. Les frais de désobstruction ou de réparation seront, le cas échéant, à la charge du preneur.

D'autre part, la présence de punaises constatée dans les locaux loués, constituera une cause de résiliation immédiate de la location et les frais de désinfection à intervenir seront supportés par le locataire au même titre que les autres réparations locatives ;

19° — D'observer dans la tenue générale du ménage, les meilleures règles afin de ne nuire en aucune façon à la tranquillité et à la sécurité des voisins ; tous cas d'ivrognerie, violences, tapage, cris, etc..., constitueront autant de causes de congé immédiat après une première admonestation ; de même tous bruits, éclats de voix, chants, musique, etc..., sont formellement interdits après dix heures du soir ;

20° — De ne pouvoir sous louer en totalité ou en partie, sans l'autorisation écrite du Représentant de l'Office ;

21° — De payer les frais de timbre et d'enregistrement auxquels la présente location peut ou pourra donner lieu. Pour la perception des droits d'enregistrement, la durée du bail est évaluée à 10 mois et se prolongera, s'il y a lieu, d'année en année ;

22° — De ne pouvoir invoquer aucun délai de tolérance, fût-il consacré par les usages, soit pour le paiement du loyer, soit pour l'évacuation des locaux, les dates d'échéance ou d'exécution prévues aux présentes, devant dans tous les cas et ce, de convention expresse, toujours être considérées comme étant de rigueur absolue ;

23° — Enfin de ne pouvoir déménager sans avoir justifié au Représentant de l'Office, par un récépissé en bonne et due forme, qu'il a acquitté intégralement le montant de toutes ses contributions personnelles pour l'année entière.

En outre, la présente location est consentie et acceptée moyennant un loyer annuel de MILLE SIX CENT VINGT Francs y compris étant entendu que les mois, quels qu'ils soient, seront comptés pour trente jours. ~~Cette location se décompose ainsi~~ :

~~a) Loyer de l'appartement~~ .....

~~b) Loyer de la cave~~ .....

Le paiement s'effectuera par douzième, le premier jour de chaque mois, au guichet du Receveur, le premier terme comprenant la période du 1er Mars 1936 au 31 Mars 1936 étant exigible le 1er Avril 1936

A défaut de paiement d'un seul terme de loyer et de ses accessoires à l'échéance, et huit jours après un commandement resté sans effet, la présente location sera résiliée de plein droit, si bon semble à l'Office, et l'expulsion aura lieu sur simple ordonnance de référé, sans préjudice du paiement des loyers arriérés et de tous dommages-intérêts.

Chacune des parties aura le droit de mettre fin à la présente location au moyen d'un congé donné par simple lettre recommandée au moins un mois à l'avance.

Dans le cas où l'Office viendrait à augmenter le prix du loyer, dans la limite des maxima inscrits à l'art. 2 de la loi du 5 décembre 1922, modifiés par la loi de finances du 31 juillet 1925, et conformément aux dispositions légales modificatives intervenues depuis, ou à intervenir ultérieurement, il devrait en donner avis aux locataires, par lettre recommandée, au moins trois mois à l'avance.

La consommation d'eau ainsi que les redevances d'usage de location et d'entretien des compteur et branchement, seront payées à présentation des quittances par l'Administration intéressée ; faute de ce faire le locataire se verra immédiatement privé d'eau sans préjudice du droit pour l'Office, de le poursuivre en remboursement des sommes payées en son acquit et en résiliation de la présente location avec dommages-intérêts.

L'entretien des réservoirs de chasse et les bris de vitres sont à la charge du locataire.

Les clefs seront remises, au complet, au Représentant de l'Office à chaque déménagement, dans la matinée du dernier jour de jouissance.

Fait triple et de bonne foi, à Grenoble, le mil neuf cent

-7 AVR. 1936

Le Président du Conseil d'Administration

Lu et approuvé

Illustration 22 : Contrat de location d'un logement à la cité de l'Abbaye, établi par l'OPHBM de la ville de Grenoble, p.2, 1936

(Archives d'Actis, document numérisé)

3.5. Les Amicales des cités d'HBM grenobloises

Les loyers des cités d'habitations à bon marché de l'Office public grenoblois sont fixés dès le montage financier de l'opération. Pour ce faire, l'Office établi des barèmes qui prennent en compte d'une part les demandes de la Caisse des Dépôts, qui tient à s'assurer que ce dernier puisse rembourser ses prêts dans les délais prévus, et les maximas fixés par la loi en termes de valeur locative, selon le type de logement et sa localité. Au loyer s'ajoutent ensuite les charges relatives au confort de certaines habitations et des dépendances dont ces dernières peuvent bénéficier. Cela procure alors une certaine liberté d'action à l'Office dans la constitution de ses loyers. Pour certaines cités, par exemple la cité de la Capuche, les loyers sont très vite revus à la hausse, principalement sous la demande de la Caisse des Dépôts qui estime cela nécessaire. Puis entre 1930 et 1931, une série de lois est adoptée dans ce sens pour permettre aux Offices publics d'augmenter leurs loyers selon la typologie du logement en question.

	Type de logement	Loyer annuel en 1925	Loyer annuel à compter du 1/1/1931	% d'augmentation
Cité-jardins du Rondeau	4 pièces	1 092 F	2 160 F	98 %
	3 pièces	874 F	1 800 F	106 %
	2 pièces	546 F	1 260 F	131 %
Cité de la Capuche	4 pièces	1 092 F	1 800 F	65 %
	3 pièces	870 F	1 500 F	72 %
	2 pièces	654 F	1 140 F	74 %

Illustration 23 : Tableau intitulé « L'augmentation des loyers de 1925 à 1934 », cités de la Capuche et du Rondeau, OPHBM de la Ville de Grenoble (Chagny, 1986 ; p.100)

L'Office est alors confronté à une multitude de mouvements de protestation et plus particulièrement à la cité-jardins du Rondeau où l'augmentation des loyers est la plus importante. Il doit alors se justifier face à l'État qui décide d'envoyer une mission d'inspection à Grenoble. Dans cette conjoncture, en 1931, Paul Mistral justifie les décisions de l'Office comme suit dans « La cabale contre l'OPHBM » en réponse à Léon Poncet, directeur de *La République de l'Isère* (presse locale) :

« Il aurait été injuste de demander à la Ville, c'est-à-dire à l'ensemble des contribuables grenoblois, dont beaucoup sont plus mal logés et paient plus cher, des sacrifies nouveaux pour maintenir le régime de faveur consenti jusqu'alors aux locataires de la cité-jardins. La plupart de ceux-ci ont parfaitement compris la situation et, avec un esprit de solidarité qui leur fait honneur, ont accepté une augmentation aussi lourde pour eux que pour les récalcitrants mais qui est équitable. »[45]

Pour les cités de la Capuche, de l'Abbaye et Jean Macé, leurs loyers s'alignent sur le même barème et représentent les moins onéreux d'entre tous. Quant aux HBM améliorées (HBMA), construites après les trois cités étudiées, elles connaissent des loyers bien plus élevés justifiés par le confort dont elles disposent mais aussi par une politique nationale et locale qui permet et favorise une évolution notable des loyers de ces programmes.

	2 pièces	3 pièces	4 pièces
Capuche Abbaye Abattoirs	1 140 F	1 500 F	1 800 F
Cités-jardins	1 260 F	1 800 F	2 160 F
Groupe HBMA	—	2 988 F	3 710 F

Illustration 24 : Tableau intitulé « L'éventail des loyers dans les différentes cités en 1938 », OPHBM de la Ville de Grenoble (Chagny, 1986 ; p.101)

Ces événements contribuent alors fortement à ternir l'image de l'Office et de surcroit celle de la municipalité socialiste de Paul Mistral. C'est dans ce contexte que les Amicales de locataires voient le jour pour incarner un intermédiaire entre les locataires et l'Office. Chaque cité se pourvoit alors d'une Amicale mais il est finalement très difficile pour elle de porter à bras le corps la problématique de l'augmentation des loyers qui pourtant provoque une vive émotion chez les locataires qui peinent à joindre les deux bouts. Ces structures vont plutôt avoir un rôle de gestion

[45] Cité par Robert Chagny (1986, p.103) : Paul Mistral, « La cabale contre l'OPHBM », Le Droit du Peuple, 7/8 mars 1931.

et d'animation au quotidien ainsi que d'organisation de la vie collective. Elles joueront un rôle important dans les formes de sociabilité qui ont émergées dans ces cités au départ isolées. Leurs habitants, pour la plupart issus des villages et campagnes environnantes, ont importé leur culture sociale et ont donné vie à une ambiance de village dans la ville. À vrai dire, l'architecture et la forme urbaine de ces cités d'habitations collectives avec leurs cours intérieures ont, en parallèle, permis de maintenir l'indépendance de chaque famille (des montées peu denses, avec 2 appartements par palier) en leur apportant confort, sentiment de bien-être et d'appartenance à une grande famille régie par une Amicale d'habitants engagés.

4. Poursuivre ou défaire l'héritage de Paul Mistral : trajectoires politiques de l'Office entre 1935 et 1965

4.1. Une nouvelle politique de logement social pour l'Office

En 1935, la municipalité socialiste n'est plus maintenue et c'est une majorité centriste qui administre désormais les enjeux de la Ville pour qui le logement social n'est plus dans les premières priorités. Paul Mistral a porté pendant des années à bras le corps ce projet social en faveur des classes populaires et modestes malgré la crise des années 1930. De 1935 à 1944, Paul Cocat est élu maire de la ville de Grenoble. Il désire poursuivre l'héritage de ces prédécesseurs, Paul Mistral et Léon Martin. C'est pourquoi il poursuit la construction d'habitations à bon marché pour continuer de faire croître le parc de logements sociaux de l'Office. Néanmoins, le contexte d'entre-deux-guerres entrave sa volonté et rend sa politique instable et inconstante. L'État réduit et limite drastiquement ses subventions. L'Office ne peut donc se lancer que dans la réalisation de trois projets d'une quarantaine de logements chacun, le long du nouveau boulevard qui a désormais remplacé lesdites fortifications :

- Le groupe du Stade, HBM ordinaires, construit entre 1939-1940 (44 logements)
- Le groupe Moucherotte, HBM semi-améliorées, construit entre 1939 et 1940 (40 logements)
- Le groupe Albert 1er de Belgique, HBM améliorées, construit entre 1932 et 1942 (35 logements)

De 1944 à 1949, l'Hôtel de Ville connait une succession de maires, de partis politiques différents, fragilisant dès lors la politique de logement social intrinsèquement liée à celle de l'urbanisation de la ville. Celles-ci peinent à établir un plan d'urbanisme qui précise le développement urbain de la ville. Les plans d'urbanisme se multiplient, sans jamais mettre d'accord toutes les parties prenantes. Le préfet met alors à l'étude un plan urbain regroupant pour la première fois Grenoble et ses communes avoisinantes. Cette situation de confusion gêne profondément les projets de l'Office de telle manière que le conseil municipal de la Ville demande à l'État d'établir « un plan dépouillé pour permettre une plus grande souplesse dans le développement des quartiers » (Elie et *al.*, 2000 ; p. 28). En conséquence, le bilan de l'Office est extrêmement mince avec seulement 200 logements en plus construits, malgré une demande qui n'a cessé de croître. En 1949, Léon Martin – premier successeur de Paul Mistral à sa mort – est réélu. Sa principale ambition consiste à établir à nouveau une politique de logement social stable et durable pour Grenoble.

4.2. Vers un nouveau modèle

À l'entre-deux-guerres, la France[46] présente un lourd retard en matière de logement social. Malgré les avancées législatives et théoriques[47] qui ont eu lieu au début du 20e siècle, le secteur de la construction publique n'arrive pas à se restructurer pour porter une politique de logement populaire ambitieuse à la hauteur des besoins. Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, le défi à relever est celui d'une meilleure productivité dans le secteur du bâtiment pour reconstruire un parc de logements sociaux et le développer[48]. Les besoins sont tels que la France n'a plus d'autres choix que d'adopter les procédés de constructions dits modernes, à savoir la standardisation et la préfabrication sous fond de principes hygiénistes comme déjà formulés par le Bauhaus : du soleil, de l'espace et de la verdure.

Dans ce contexte de crise profonde, à l'échelle nationale sur les plans politique, économique et urbain, la réponse se trouve dans les débats autour de la planification urbaine. Depuis 1945, la part de la population urbaine ne cesse d'augmenter déclenchant ainsi l'urbanisation soudaine de certains espaces encore ruraux ou agraires à la lisière des villes. Désormais, la crise du logement touche davantage les plus précaires n'arrivant même plus à accéder aux logements sociaux et donc contraints de trouver refuge dans les vieux quartiers insalubres. Il devient donc urgent pour l'État de trouver des procédés de constructions peu onéreux afin de faciliter l'accès à ces classes qui, en réalité, souffrent le plus du manque de logements dignes et confortables. Pour construire vite, en grand nombre et à prix abordable, un nouveau modèle de logement social décrit comme fonctionnaliste, standardisé et collectif est nécessaire : le grand ensemble[49]. L'habitat social compose ainsi un nouveau paysage urbain, celui des barres d'immeubles et des tours[50].

A Grenoble, dans les années 1950, l'expansion industrielle enclenche sans tarder l'urbanisation des quartiers pavillonnaires sud de la ville. Plusieurs projets de construction neuve voient le jour dans les secteurs les plus industrialisés et les moins urbanisés du territoire, c'est-à-dire à la Croix-Rouge, l'Abbaye et la Capuche. Ces projets se présentent principalement sous la forme de barre, à l'architecture sommaire et standardisée en rupture complète avec la typologie

[46] Au même moment, en Allemagne, le gouvernement n'hésite pas à intégrer les principes de l'architecture moderne initiés et portés par le Bauhaus (1919-1933) dans sa politique de reconstruction au lendemain de la Première Guerre. Les architectes du Bauhaus prônaient l'idée qu'une architecture rationalisée et standardisée réduit considérablement les coûts de construction et donc des loyers afin de faciliter l'accès aux logements au plus grand nombre.

[47] Nous faisons référence aux principes hygiénistes et de progrès social des habitations à bon marché ainsi qu'aux principes de l'architecture moderne portés par Le Corbusier dès 1914 avec son système Dom-ino et plus tard la Charte d'Athènes (1931).

[48] Le nombre de logements à construire et reconstruire s'estime à environ 4 millions.

[49] Grâce au modèle des grands ensembles, la France parvient entre 1950 et 1970 à construire le plus grand nombre de logements sociaux de son histoire. Pourtant, dès les années 1980, les grands ensembles (barres et tours) qui incarnaient jusque-là l'image de la modernité au service du peuple, sont critiqués et rejetés tant par ceux qui les habitent que par certains acteurs professionnels estimant qu'ils sont le résultat d'une politique de construction de logements sociaux dont « les soucis de quantité, de rapidité d'exécution, de productivité ont pris le pas sur la recherche de qualités architecturales, urbaines et techniques » (Stébé, 2013 ; p.94).

[50] En 1949, les habitations à bon marché se transforment en habitation à loyer modéré (HLM).

urbaine adoptée par l'Office public dans les années 1920-1940. Le taux de demande en logements sociaux ne diminuant pas, les municipalités doivent continuellement chercher des solutions pour répondre aux besoins des Grenoblois. C'est alors dans cette conjoncture qu'en 1960, le projet de remplacement de la cité-jardins du Rondeau par un ensemble de bâtiments de 1100 logements au total est mis à l'étude. Dans la foulée, le projet de l'ensemble Jouhaux comptant 600 logements, dans le quartier de l'Abbaye, est mis en route pour loger principalement les plus modestes, les ouvriers des industries alentour ainsi que les rapatriés d'Algérie qui arrivent massivement dès 1962. De surcroît, la Ville de Grenoble se trouve aussi confrontée au problème de relogement des quartiers insalubres du centre-ville démolis ou en réhabilitation, un défi n'arrangeant pas ses difficultés face à la crise du logement. Pour remédier à la situation, plusieurs projets de construction neufs, peu onéreux, solides et rapides sont alors entrepris. C'est par exemple, dans ce contexte que le projet du groupe Châtelet avec 260 logements, jouxtant la cité HBM de l'Abbaye, est approuvé et réalisé avec des crédits d'État spéciaux. Ces immeubles en forme de barres à l'architecture très sommaire logent principalement :

> « (…) des familles à reloger et qui seront dans une certaine mesure à rééduquer... elles seront mutées dans les groupes à construire au fur et à mesure des possibilités et ces logements pourront être à nouveau affectés à des locataires provenant d'immeubles insalubres à démolir » (Élie et *al.* ,2000 ; p. 36).

En dix ans, près de 3000 logements sont conjointement construits par l'Office public de la Ville de Grenoble, la Société Coopérative d'Intérêt Collectif (SCIC) et Société Départementale d'habitations à bon marché (SDHBM) portée par les industriels grenoblois. La typologie des grands ensembles standardisés permet ainsi à l'agglomération grenobloise de répondre aux besoins pressants de logements, largement amplifiés par l'afflux des rapatriés d'Algérie en 1962. En 1965, le parc locatif de l'Office atteint finalement les 3500 logements ainsi que de nombreux commerces. Pourtant, malgré ses efforts, le nombre de demandes continue d'augmenter tandis que le parc locatif social n'arrive plus à suivre la cadence. Une réorganisation de l'Office devient alors nécessaire afin d'éviter qu'il ne se transforme en un instrument obsolète de la politique de la Ville.

5. La municipalité d'Hubert Dubedout (1965-1983) : l'Office comme outil décisif de sa politique urbaine

« Il faut que vienne l'ère de ceux qui sauront faciliter la vie dans la cité, créer une valeur d'usage des équipements, faciliter les relations entre les groupes sociaux. »

(Dubedout, 1983 ; p. 29)

5.1. Un projet global pour « refaire la ville ensemble »

Hubert Dubedout, à l'instar de son prédécesseur Paul Mistral, a marqué de manière positive et durable l'histoire de Grenoble. Lorsqu'il est élu maire en 1965, la « cuvette » grenobloise s'est déjà énormément urbanisée autour du centre-ville et de ses axes historiques. Elle s'étend désormais jusqu'à ses limites communales. Mais bien qu'elle se soit considérablement transformée depuis les années 1920-1930, la ville de Grenoble est toujours constituée d'une ville ancienne et d'une banlieue anarchique où se mêlent maisons individuelles, immeubles, industries, hangars, exploitations agricoles, etc. L'abandon du plan Jaussely, à la fin des années 1930, a conduit à un dysfonctionnement urbain notable : manque d'équipements, construction anarchique, spéculation foncière dû à une explosion démographique, déséquilibre entre les quartiers anciens et les quartiers sud, difficulté d'accès à l'eau même dans le centre-ville, circulation infernale, etc. Malgré une succession de plans urbains, notamment celui établi sous le maire Albert Michallon (Plan Henri Bernard), pour rattraper le retard considérable de Grenoble en matière d'aménagement urbain, peu de solutions sont finalement apportées à ces problématiques urbaines, sociales et économiques en raison de nombreux obstacles.

Lorsqu'Hubert Dubedout arrive à l'Hôtel de Ville, il déclare : « nous n'avons trouvé que projets, échanges de vues, promesses » (Parent et Schwartzbrod, 1995 ; p.73). Albert Michallon avait réussi jusque-là à faire retenir Grenoble pour les Jeux Olympiques d'hiver de 1968, mais rien n'avait encore été fait pour les préparer. Les trois ans qui suivirent l'élection de Dubedout furent alors un moment d' « effervescence » exceptionnel pour Grenoble avec la construction de nombreux équipements, pas qu'en lien avec l'événement sportif tant attendu, qui transformèrent profondément son paysage urbain. Le maire tient désormais à affirmer sa volonté politique en faveur d'une nouvelle gestion urbaine à l'échelle de toute l'agglomération grenobloise (Dubedout, 1983 ; p.29). Selon lui, l'« État peut engager un effort important, les organismes gestionnaires décider d'améliorer leur patrimoine, chaque institution engager de nouvelles actions, si la municipalité n'affirme pas sa volonté d'exercer l'autorité nécessaire pour la production des plans de développement, l'échec sera patent »[51] (*Ibid.*). Ses priorités s'organisaient autour de trois axes principaux : « les équipements collectifs, le logement social et le maintien en ville de zones d'emploi » (*Op. cit.,* p.81).

Conscient que la crise du logement est toujours vive avec la construction de logements privés faibles face à la demande, une politique de production de logements sociaux portée par la

[51] C'est à ce moment qu'est créé le Syndicat Intercommunal pour l'Étude des Problèmes d'Urbanisme de la Région Grenobloise.

Ville était de nouveau nécessaire[52]. C'est pourquoi la municipalité Dubedout réagit sans tarder en faisant pression sur le marché du logement. La première action a consisté à créer des Zones à Urbaniser en Priorité (ZUP) obligeant toute nouvelle opération de plus de 100 logements dans la commune à lui être rattachée puis, à privilégier dans ces zones la construction de logements en accession de moyen standing ainsi que des logements locatifs sociaux diversifiés. En conséquence, un certain nombre de promoteurs contestent alors la nouvelle municipalité tandis que d'autres organismes tels que l'Office public d'HLM[53] jouent le jeu pour répondre aux besoins en matière de logements.

À la fin des années 1970, la Ville parvient ainsi à se doter de divers moyens et d'outils pour construire de façon intense des logements sociaux sous forme de programmes de taille moyenne pouvant être répartis dans divers quartiers de la ville, et ce même dans le centre-ville malgré la réticence de la population aisée et du gouvernement. La municipalité atteint finalement son objectif avec plusieurs milliers de logements mis en location et en accession sur le marché grenoblois[54].

5.2. L'Office public de nouveau au cœur de la politique de la Ville

La municipalité d'Hubert Dubedout porte des ambitions claires : « une politique de logement menée et conçue comme un tout », une politique sociale en faveur d'une mixité à l'échelle de toute la commune et « utiliser l'Office comme un outil, privilégié mais non exclusif, de la ville »[55] (Élie et *al.*, 2000 ; p.44). À cette époque-là, la Ville fait face à plusieurs situations conflictuelles. D'abord celle de la construction de nouveaux logements en assurant une cohésion et une mixité sociale, puis celle de l'entretien des premières HBM héritées de l'époque de Paul Mistral et enfin celle des ZUP dans le sud de la ville. L'Office public de Grenoble, dont le rôle a toujours été de construire et de gérer des immeubles de logements sociaux, est désormais confronté à la question du cadre de vie de ses habitants et parfois même à des problèmes sociaux qui lui échappent et qu'il n'a pas l'habitude de traiter (Dubedout, 1983 ; p.49). Pour faire face de manière efficace à ces difficultés, il est nécessaire de faire évoluer les compétences de l'Office.

Plusieurs raisons posent la question de l'insuffisance de l'entretien des anciennes cités et Hubert Dubedout prend cette problématique très au sérieux et tente notamment de la résoudre en augmentant le budget de l'Office. Pour cela, dans les années 1970, la Ville décide de consacrer

[52] La capacité d'achat de la population ne s'élève qu'à 10% en 1965 pour ces logements privés, avec pourtant un besoin de 4000 logements sociaux pour la ville de Grenoble.

[53] La Ville confie par la suite la plupart de ces opérations à l'Office public.

[54] Les prix sont accessibles à 80% de la population.

[55] L'OPHLM était certes un outil privilégié de la politique municipale d'Hubert Dubedout mais, conscient qu'il ne pourrait répondre à lui seul aux multiples besoins de sa politique sociale, d'autres opérateurs publics et privés sont entrés en jeu.

« entre 20 et 50 % de ses investissements annuels au logement social » (Élie et *al.*, 2000 ; p.46). La première réflexion porte à juste titre sur l'échelle d'intervention : l'îlot, l'immeuble, la montée d'escalier, etc. Le manque d'entretien réel de ces bâtiments, en attendant « que "la norme" de dégradation soit atteinte » selon Hubert Dubedout, ne ferait qu'augmenter considérablement le coût des travaux à réaliser (*Ibid.*, p.50). Ce n'était qu'une question de temps avant que la situation ne soit plus réversible. C'est ainsi qu'un dialogue s'installe dans les années 1965 à 1983 entre l'Office et ses locataires pour réaliser les travaux nécessaires à l'amélioration de leur confort et de leurs conditions de vie.

L'heure est donc à la réhabilitation tant des vieux quartiers[56] que des quartiers de l'expansion moderne de la ville, et particulièrement des premières cités de l'Office dans les quartiers Capuche, Abbaye et Jean Macé, qui sont dégradées et dans lesquelles des signes de vandalismes sévissent en permanence. En réalité c'est dans les années 1940 que le Conseil d'Administration de l'Office commence à s'intéresser à l'évolution des cités construites entre 1920 et 1935. Le Conseil déclarait déjà en les visitant que : « la cité de la Capuche emprunte un air maussade à ses façades grises que 16 ans d'existence n'ont pas améliorées, inconvénient largement racheté par les chambres spacieuses et la pièce commune de 18m^2 où les familles nombreuses vivent à l'aise... » (*Ibid.*, p.31). En 1945, il constate à nouveau le mauvais état de certaines et le problème de leur mise aux normes de confort moderne :

> « (…) portes d'entrée cassées, fermetures arrachées, panneaux de portes découpés, barreaux des rampes d'escalier démantibulés, inscriptions sur les murs, vitres cassées... l'aspect de ces cités est tel et les immeubles présentent un tel état de délabrement que l'on se demande si nous ne nous trouvons pas dans quelque vieux quartier de notre ville où domine le taudis ». (*Ibid.*)

Pour les réhabiliter, le Conseil d'Administration met alors à l'étude un programme de travaux à réaliser pour les cirés de la Capuche, de l'Abbaye et Jean Macé, avec la grande difficulté de n'avoir toutefois aucun financement spécifique pour cela. En 1978, les premiers travaux sont engagés, en commençant par la cité Jean Macé. L'Office y crée des salles d'eau, isole les murs, met aux normes les installations électriques. Quant à la Ville, elle réaménage les espaces publics de la cité en concertation directe avec ses habitants. Arrive ensuite la Prime à l'Amélioration du Logement à Usage Locatif Social (PALULOS) qui permet de lancer une étude de réhabilitation profonde pour la cité de l'Abbaye en 1981. Le chauffage collectif y est installé, les façades rafraichies, certains petits logements sont regroupés pour en créer des plus grands et un Domicile Collectif y est installé. En

[56] Rappelons brièvement la réhabilitation exemplaire et expérimentale menée sur le quartier Très-Cloitres par Hubert Dubedout, soucieux d'associer et de respecter les habitants du lieu.

1985, c'est à la cité de la Capuche que l'on offre un coup de jeunesse en isolant, cette fois-ci, de l'extérieur ses façades urbaines noircies.

De ces réhabilitations dites « réparatrices », il était question de « respecter la population en place et de l'associer » (*Ibid.*, p.85). La politique de la ville engagée par Hubert Dubedout était soucieuse d'engager des rénovations ou des réhabilitations respectueuses « des hommes et des pierres » de façon à y maintenir une cohésion sociale. Ces « morceaux de ville » vétustes devaient à tout prix devenir « des quartiers comme les autres ». C'est donc un ambitieux travail de reconquête urbaine qui est mené tant par la réhabilitation des bâtiments que par la requalification des espaces publics et des équipements publics pour insérer ces quartiers dans la ville et valoriser « fortement les habitants compte tenu du rapport étroit qui existe entre l'image d'une cité et celle de ses résidents » (*Ibid.*, p.87).

Les mandats qu'Hubert Dubedout enchaîne de 1965 à 1983 vont marquer durablement les politiques de gestion urbaine, de logement social et de fait la trajectoire de l'Office public de la ville de Grenoble. À cette période, le patrimoine de l'Office passe de 4000 à presque 8000 logements suivant les lignes directrices de la municipalité, avec de nouvelles règles de travail qui lui permettent de gérer à la fois ses biens et les besoins des locataires.



Illustration 25 : Plan général de la ville de Grenoble, modernisation et expansion vers le sud, 1975 (AMMG, 1 Fi 101)

5.3. Une politique urbaine à l'échelle du quartier

L'« horrible village » prédit par Paul Mistral dans les années 1920 a malheureusement pris vie, sous la forme d'une « banlieue urbaine » en désordre et sous équipée (Parent et Schwartzbrod, 1995 ; p.82). Pour mieux l'aménager, il fallait l'urbaniser en mettant de l'ordre autour d'équipements (socio-culturels, éducatifs, sportifs, santé) et d'aménagements publics constitutifs de la ville pour structurer tant la vie sociale que la trame urbaine de ses quartiers. Dans la politique menée par Hubert Dubedout, membre à l'initiative du premier Groupe d'Action Municipale (GAM), l'échelle du quartier représente « la base de toute vie sociale » (*Ibid.*, p.117). Cette ligne directrice, conduit alors sa municipalité à multiplier les équipements collectifs dans les quartiers de manière à « lier le social à l'urbain » (*Ibid.*) et pour que ces équipements soient fréquentés par tous ceux qui en avaient besoin, y compris les plus défavorisés dont l'insertion sociale était difficile, il fallait concevoir en amont des actions le permettant dans chaque quartier.

À Grenoble, les années 1960-1980 sont marquées par le début de la construction foisonnante d'une multitude de bâtiments éducatifs, à usage socio-culturel, à usage sportif, d'accueil pour les personnes âgées et de la petite enfance en réponse aux besoins des habitants de chaque quartier saisis à bras le corps par la municipalité en place. Rapidement, presque tous les quartiers de la ville sont équipés d'un centre socio-culturel, d'une Maison de la Jeunesse et de la Culture (MJC), d'une bibliothèque municipale, de salles polyvalentes, etc. La gestion de ces équipements est spécifique à chaque quartier. Par exemple à l'Abbaye, il fallait mettre en place plusieurs services pour répondre aux besoins d'une population très diversifiée. La Maison pour tous (actuelle MDH Abbaye-Jouhaux) construite au cœur du quartier a permis à un certain moment de le faire. Puis à la suite de revendications de la part de certains jeunes, la cohabitation devenant difficile, de nouveaux équipements de plus petite taille avec un renfort d'action sociale sur place sont créés par la Ville.

La politique municipale amène aussi l'OPHLM à construire des opérations de logements groupés à des services collectifs destinés à des catégories spécifiques de locataires. De nombreux foyers pour personnes âgées sont mis en service dès 1964 et gérés par le « Bureau d'Aide Sociale de la ville », actuel Centre Communal d'Action Sociale (CCAS). L'Office construit par exemple dès 1964 une maison des Jeunes travailleurs et un logement-foyer pour personnes âgées. Puis, sont construits des foyers innovants dénommés des « Domiciles Collectifs » (Do.Co). Le premier est réalisé à l'occasion de la réhabilitation de la cité de l'Abbaye en 1981. C'est au total 11 logements avec services collectifs selon les besoins de ses locataires qui permettent aux anciens habitants, attachés à leur quartier, de continuer à y vivre tout en bénéficiant de services et de soins adaptés à leurs besoins à domicile. D'autres types de foyers sont également construits pour héberger

temporairement les personnes sans domicile fixe et gérés par le Bureau d'Aide Sociale de la ville, par exemple le foyer Henri Tarze à Jean Macé.

Les quartiers de la ville étaient désormais équipés de tous les services nécessaires pour la vie quotidienne et sociale de leurs habitants. Les actions entreprises par la municipalité d'Hubert Dubedout[57] consistaient ainsi à « associer les habitants à la réflexion, de coordonner les diverses administrations, d'équilibrer la composition sociale, et de redonner à ces quartiers une qualité urbaine » (*Ibid.,* p.136). Ces quartiers ont longtemps souffert du chaos urbain et c'est dans ce climat conflictuel que leurs habitants constituèrent des années auparavant des associations pour dénoncer leurs conditions de vie auprès des municipalités en place. La toute première Union de Quartier est d'ailleurs née à la fin des années 1920 dans le quartier de la Capuche, à l'époque isolé et déjà submergé par les fumées noires des industries. Au fil du temps, chaque quartier s'est doté de sa propre Union de Quartier. Ces habitants militants ont d'ailleurs pour certains trouvé leur place dans la municipalité d'Hubedout dès 1965 en devenant conseillers municipaux. Tandis que d'autres ont trouvé à l'Agence d'urbanisme[58] l'espace où conceptualiser leurs besoins et leurs désirs pour faire de leur quartier « la base de l'aménagement urbain » (*Ibid.*, p.83).

Les habitants et usagers des quartiers urbains sont désormais associés aux politiques pour penser l'aménagement de leur lieu de vie quotidien. Dès 1980, la Ville de Grenoble se lance ainsi dans une forme particulière de décentralisation de ses services pour couvrir *in situ* six secteurs géographiques délimités. Chaque secteur regroupe alors plusieurs quartiers qui à leur tour disposent chacun d'une Union de Quartier. Chaque service de proximité, sous la responsabilité d'un « ingénieur de quartier », est chargé de la gestion de son équipe, allant de 30 à 40 personnes selon le secteur, et dont les missions sont :

> « (l')entretien courant et petits aménagements dans les bâtiments communaux (avec une petite équipe d'ouvriers professionnels et un budget permettant de faire intervenir des entreprises pour des travaux ne nécessitant ni études ni appels d'offre); propreté urbaine (avec une équipe d'ouvriers du nettoiement, quelques moyens mécaniques légers, le gros matériel, dont celui de collecte, restant centralisé) ; police municipale ; délivrance de fiches d'état civil ; inscription aux restaurants scolaires. L'entretien des espaces verts reste sous autorité centrale, bien que les équipes soient installées dans les secteurs. » (Duhem, 1986 ; p.115)

[57] Toutes les mesures et expérimentations entreprises par Hubert Dubedout donnent implicitement lieu au rapport *Ensemble, refaire la ville. Pour le développement social des quartiers,* commandité par le Premier ministre Pierre Mauroy avec la constitution d'une commission pour étudier les causes et les solutions à la crise sociale profonde de certains quartiers périphériques en France.

[58] L'Agence d'urbanisme de Grenoble, au départ municipale, est créée dès l'arrivée d'Hubert Dubedout à l'Hôtel de Ville, avec la volonté de porter une politique résolue à l'échelle locale qui s'affranchisse des tutelles nationales. Elle élabore tous les documents d'urbanisme nécessaires à l'aménagement de Grenoble et des communes voisines.

Cette échelle d'action – plus réduite, plus localisée – permettait à la municipalité de mettre en œuvre des moyens financiers, logistiques et humains pour gérer au quotidien la vie pratique des quartiers de la ville. En étant au plus proche des habitants, en travaillant conjointement avec eux et avec les Unions de Quartiers, il était possible de penser des actions concrètes et adéquates à leurs besoins.

Les antennes de proximité ainsi que les divers équipements construits dans chaque quartier ont favorisé l'émergence de pratiques et d'actions socio-culturelles foisonnantes ainsi que des sociabilités inédites, renforçant de fait le sentiment d'ancrage et de chez soi à l'échelle du quartier. Le pari consistant à redonner à ces quartiers une qualité, des raisons d'être aimés et de s'y sentir bien, a été honorablement tenu. En couvrant à la fois les problématiques sociales et urbaines, ces ingénieurs et les Unions de Quartiers ont à vrai dire jouer un rôle important et décisif en termes de concertation et de démocratie. Ils incarnaient la figure de « l'interlocuteur de la population, qui soit clairement identifié, politiquement responsable », engagé et plongé dans l'ambiance du lieu car « rien n'est plus démobilisateur, pour des habitants déjà privés des moyens d'influence les plus courants, que l'anonymat des responsables, la multiplicité des organismes, les cloisonnements et incohérences qui en résultent, quand ce ne sont pas les rivalités et les conflits qui les paralysent » (Dubedout, 1983 ; p.30).

Chapitre 2.

Ce que peut l'approche patrimoniale pour penser le devenir de nos quartiers

« Tout est potentiellement patrimoine parce que tout est chargé de sens, parce que tout a été construit, aménagé, ouvragé, repris, modernisé, refait selon des valeurs humaines qui sont susceptibles, aussi, d'être les nôtres. »

(Limouzin et Icher (dir.)., 2008 ; p.12)

1. Ce qui fait patrimoine : d'une notion équivoque à un cadre théorique situé

1.1. Le patrimoine : quelles origines et quelles ouvertures possibles ?

C'est dans la naissance de la notion de monument historique, comme souvenir à protéger au nom de l'État-Nation, que le patrimoine tire son origine en France (Choay, 1996 et Gravari-Barbas, 2017). De cette analogie datant du 19e siècle, ces deux notions vont sémantiquement se construire ensemble durant les décennies qui suivirent. Le monument historique correspondait ainsi à toutes les « formes de l'art de bâtir, savantes et populaires, urbaines et rurales, toutes les catégories d'édifices, publics et privés, somptuaires et utilitaires (…) » (Choay, 1996 ; p.10) impliquant dans son expérience un travail de mémoire, sur un mode affectif et sensible, dont le but est de « conserver toujours présent et vivant dans la conscience des générations futures le souvenir de telle action ou telle destinée » (Riegl, 2013 [1984]; p.43). Sans ses travaux majeurs, Alois Riegl identifie deux catégories de valeurs dont seraient investis les monuments historiques : les valeurs de remémoration et les valeurs de contemporanéité. Dans le groupe des valeurs de remémoration, nous trouvons par exemple la valeur d'ancienneté qui se manifeste à tous, au premier regard, à travers l'âge du monument, les marques du temps et les traces d'usages. Le culte de la valeur d'ancienneté, noud dit-il, rejette toute intervention ou action de conservation pour laisser place au « jeu des forces naturelles » jusqu'à sa destruction par « décomposition naturelle ». De fait, elle attire l'attention des masses car elle rend « accessible au sentiment ce que l'intellect a élaboré » (*Ibid.*, p.80). Cette valeur est caractérisée par deux éléments essentiels : une utilisation continuelle du monument et la nécessité de le maintenir dans son espace d'existence, « contexte quasi organique » (*Ibid.*, p.100). Dans le cas contraire, il s'agirait plutôt de la valeur historique du monument qui s'intéresse quant à elle uniquement à son état initial et s'opposant farouchement à toute altération temporelle ou naturelle. L'authenticité est alors ce qui prime afin de protéger le patrimoine de toute dégradation et en le conservant le mieux possible dans son état originel. Dans la catégorie des valeurs de contemporanéité, il propose la valeur d'usage[59] du monument qui permet une continuité d'accueil des hommes et de leurs pratiques en son sein (*Ibid.*, p.101). Ici, c'est alors la « praticabilité » du lieu dans le présent qui prime. Vient ensuite la valeur d'art qu'il décompose en deux parties distinctes : la première « valeur de nouveauté » en opposition à la valeur d'ancienneté, qui refuse tout signe de vieillissement ; la seconde « valeur d'art relative » qui relève de « la présence d'éléments

[59] Celle-ci n'étant pas forcément en opposition avec la valeur d'ancienneté.

modernes dans des œuvres anciennes » (*Ibid.*, p.123). À travers ces écrits, Riegl pose la question fondamentale des valeurs dont sont investis les monuments (et le patrimoine dans un sens plus large) en émettant l'hypothèse que dans chaque situation une ou plusieurs valeurs primerait sur les autres. Ces valeurs nous semblent témoigner de la complexité de ces deux notions, longtemps considérées comme synonymes mais qui selon les contextes impliquent de fait des modalités expérientielles et de perceptions différentes.

Avec l'arrivée de l'industrie et ses effets sur les villes, l'architecture et la société, un nouveau rapport au monument s'est alors imposé. Pensant que l'industrialisation conduirait inévitablement à la disparition des monuments historiques, la volonté de les protéger et de les muséifier n'a fait que grandir en France en entrainant dès lors une rupture entre ces sites et leurs usages quotidiens (Choay, 1996). La transformation de l'espace urbain qui en a résulté, avec l'introduction de nouvelles formes urbaines et typologies architecturales, a conduit progressivement à la nécessité de repenser le monument et la question patrimoniale à une toute autre échelle : celle des ensembles urbains considérés comme des objets de « savoir historique » (*Ibid.*, p.133) à protéger de toute destruction potentielle. De cette politique patrimoniale, il est devenu difficile pour les villes du 20e siècle de se renouveler en mettant en œuvre des projets urbains de grande envergure tandis que durant des siècles, sur le territoire national, des styles très hétéroclites ont pu coexister à différentes échelles, faisant émerger des ambiances urbaines et des pratiques des lieux riches et singuliers. C'est ainsi qu'une dialectique entre histoire et modernité va se construire et conduire à la notion de patrimoine urbain. Pour mieux saisir les articulations entre villes « du passé » et villes « du présent », qui dans les faits ne s'opposent pas, au moment où émerge cette notion, Françoise Choay propose trois figures de la ville ancienne qui nous semble intéressante : la figure mémoriale[60], la figure historique[61] et la figure historiale. La figure historiale nous semble ici très intéressante pour comprendre ce qui fait patrimoine dans des espaces ordinaires, du quotidien pour penser leur mutation. Présentée comme une synthèse et une forme de dépassement des figures mémoriale et historique classiques, la figure historiale interroge le patrimoine au prisme d'enjeux d'actualité à l'échelle urbaine, voire métropolitaine. Celle-ci permettrait d'engager ces « tissus urbains anciens » dans leur devenir en regardant vers le passé, de manière à les intégrer harmonieusement dans les aménagements urbains et territoriaux contemporains. Le patrimoine urbain, terme probablement utilisé pour la première fois par Gustavo Giovannoni (1998), s'inscrit dans un réseau urbain (*rete)*

[60] La figure mémoriale de la ville ancienne, prenant appui sur les recherches de Ruskin (2008), endosserait le rôle de monument (valeur de piété), en permettant l'enracinement de ses habitants dans l'espace et le temps, à l'image d'un garant de l'identité collective à différentes échelles territoriales.

[61] La figure historique des villes anciennes relèverait plutôt d'un double rôle. D'abord de nature esthétique, elle prend appui sur les travaux de Camillo Sitte (1902) qui analyse les agencements des villes anciennes et leur capacité à générer des espaces urbains riches et qualitatifs, en opposition aux doctrines modernistes. Puis, un rôle de nature muséal, de protection voire de conservation des édifices ou des ensembles urbains dès lors qu'ils sont reconnus comme patrimoine fragile et précieux à l'image des œuvres d'art, conduisant de fait à la muséification des lieux en les plaçant « hors circuit de la vie » quotidienne.

et constitue dès lors une partie prenante du territoire et ne se réduit plus à un objet autonome en rupture avec la trame urbaine du présent. Entre mouvance et stabilité, à « condition d'être convenablement traités, c'est-à-dire à condition qu'on n'y implante pas d'activités incompatibles avec leur morphologie, ces tissus urbains anciens voient même leur valeur d'usage assortie de deux privilèges : ils sont, comme les monuments historiques, porteurs de valeurs d'art et d'histoire mais aussi de la valeur pédagogique et incitative pour l'invention de nouvelles configurations spatiales. » (Choay, 1996 ; p.147). Giovannoni détermine dans ses travaux trois grands principes au fondement de ce qu'il nomme le patrimoine urbain. Premièrement, tout fragment urbain historique devrait être intégré dans une échelle plus large (réseaux humains et techniques). Symbolisant l'ancrage d'une population dans le présent, sa valeur d'usage au quotidien permet de maintenir le « caractère social de la population » (*Ibid.*, à propos de Giovannoni ; p.149). Deuxièmement, il est nécessaire que tout patrimoine puisse dialoguer avec son contexte bâti immédiat pour permettre une relation des éléments composant le tissu urbain global[62]. Enfin, il se doit d'être préservé et restauré dans le respect de l'*ambiente*, ce qui implique donc des (re)configurations spatiales et matérielles de l'ordre de la reconduction et de la disparition d'éléments potentiellement nuisibles au cadre de vie des habitants ou à l'évolution des usages et besoins du présent (valeur sociale). Gustavo Giovannoni accorde à la fois une valeur historique et une valeur d'usage au patrimoine urbain qui permet de l'associer de manière cohérente à tout projet d'aménagement territorial, et ce à toutes les échelles d'intervention.

Ces quelques auteurs mobilisés ici, nous démontrent que la notion de patrimoine est intrinsèquement liée à celle de valuation et ce, depuis toujours. Avec ses contours qui ne cessent de se transformer, il est l'une des notions les plus équivoques et des plus difficile à définir de manière invariable. C'est donc à partir des valeurs qu'on lui accorde que l'on peut délimiter et préciser ses contours, le reconnaitre, le protéger, le maintenir vivant, le réintroduire dans la vie quotidienne et finalement penser son devenir. Selon Maria Gravari-Barbas (2017), le patrimoine – et de fait ses valeurs – évolue continuellement sous l'influence de trois grands facteurs que sont la mondialisation, les évolutions sociétales et les nouvelles régulations. Le patrimoine, « parce qu'il se construit à la fois dans l'ordre de la réglementation et dans l'aléatoire du projet, dans les administrations et dans l'action quotidienne » (Rautenberg, 2003 ; p.114), il est primordial en tant que chercheur de prendre position face à la pluralité de cette notion, en s'affiliant à un cadre théorique situé et ancré. En partant d'abord de notre expérience sur le terrain, avec pour principal référentiel les valeurs patrimoniales formulées par Pascal Amphoux énoncées en introduction, nous nous situons, nous semble-t-il, dans un tout autre régime de patrimonialité. En voulant s'éloigner

[62] C'est d'ailleurs de cette articulation que résulte l'*ambiente,* l'ambiance du lieu, qui confère toutes ses qualités au patrimoine urbain.

du paradigme des politiques de patrimonialisation qui consistent en une classification (controversée) du patrimoine sous sa forme matérielle ou immatérielle[63], nous souhaitons dans cette recherche explorer une diversité d'éléments tout aussi hétérogène les uns que les autres, dépassant cette classification dichotomique, mais pouvant véritablement *faire* patrimoine pour les habitants du lieu en question, à une époque où de nouveaux enjeux et défis émergent. Cette posture implique par conséquent un nouveau rapport à ce que l'on pose comme bien commun dans une société. En effet, qu'il « soit dit naturel ou culturel, qu'il soit « majeur » ou « mineur », qu'il soit domestique ou public, le patrimoine qualifie notre rapport au temps et permet de structurer le présent de part en part en organisant la transmission » (Rautenberg, 2003, à propos d'A. Micoud dans *Le bien commun des patrimoines*, 1995 ; p.121). Il est donc question de ce qu'un groupe social a à cœur de transmettre et de perpétuer comme bien commun inhérent à leur ancrage dans le temps et dans l'espace. Pour François Hartog (2012) par exemple, le patrimoine serait l'indice d'une « crise du temps », relevant d'une « conscience, le plus souvent inquiète, que quelque chose (…) a disparu ou est en passe de disparaître » (*Ibid.,* p. 207). Dans cette nouvelle conception du patrimoine, il serait d'après lui davantage question de qui nous sommes, de notre identité plutôt que de ce qui a été ou de ce qui constitue notre héritage. Cette problématique, profondément ancrée dans un territoire donné, remet alors la mémoire au cœur du débat. Le patrimoine se présenterait ainsi comme une invitation « à l'anamnèse collective » (*Ibid.,* p.205) dans les moments charnières de notre Histoire, un recours nécessaire permettant de réinterroger notre rapports au temps ainsi que les interactions établies entre les temps passé, présent et futur.

Pendant longtemps, la question patrimoniale a relevé du ressort de l'État-Nation dans notre société. Désormais, il n'existe plus *un* patrimoine (national) institué par une figure régalienne mais bien *des* patrimoines (locaux) dont les valeurs et les significations des uns ne sont pas forcément celles des autres. C'est dans les années 1980 qu'un tournant décisif s'est opéré, et notamment lorsque les procédures réglementaires de concertation publique se sont généralisées. Les « propres » (Micoud, 1995) n'ont cessé de se démultiplier au nom de patrimoines à protéger à toutes échelles[64] et dans une diversité florissante d'acteurs engendrant ainsi les phénomènes connus du tout-patrimoine (Neyret, 2004) et de l'omni-patrimonialisation (Gravari-Barbas, 2014). Une dichotomie entre patrimoine national et patrimoine local, patrimoine universel et patrimoine particulier, patrimoine savant et patrimoine social, s'est donc installée en se complexifiant à mesure que le jeu d'acteurs de ces processus de patrimonialisation s'élargissait. On assiste à l'époque, à un glissement

[63] C'est au tournant des années 1980 qu'en France le patrimoine culturel voit le jour au service des politiques et institutions publiques, en embrassant un large éventail de formes immatérielles, d'échelles et d'acteurs.

[64] Nous pensons ici aux travaux de Nathalie Heinich et particulièrement à son ouvrage *La fabrique du patrimoine : « De la cathédrale à la petite cuillère »,* 2016.

de la reconnaissance patrimoniale depuis le regard des experts savants vers celui des acteurs sociaux et locaux donnant lieux à deux approches patrimoines : la première plutôt savante et juridiquement légitime associée à la grande histoire ; et la seconde de nature singulière, discrète, se construisant petit à petit un cadre de légitimation et se nourrissant principalement de « savoirs, pratiques, productions matérielles et symbolique (…) non seulement des minorités ou des groupes sociaux marginaux, mais bien de l'ensemble des catégories sociales (…) » (Rautenberg, 2003 ; p.117). Pour les acteurs locaux (associations, usagers ou habitants à titre individuel), la question patrimoniale relève avant tout dans leur réalité quotidienne d'une « connaissance commune de l'histoire locale » (*Ibid.,* p.114) et de la mémoire du lieu comme héritages communs à transmettre. Dès lors, le patrimoine n'est plus un simple regard tourné vers le passé et à figer mais « une ressource politique, symbolique, matérielle et cognitive de nos sociétés occidentales pour penser leur rapport au monde » dans le présent et le futur (*Ibid*). De nombreux travaux supposent qu'il y aurait alors deux types de patrimoines en coexistence : un patrimoine dit légitime, régi par un cadre réglementaire et un patrimoine dit social, s'appuyant sur sa reconnaissance d'éléments faisant patrimoine par un groupe d'acteurs. Toutefois, ces deux typologies partageraient l'objectif commun de révéler et de constituer un héritage à transmettre aux générations futures.

Finalement, sans vouloir opposer patrimoine national et patrimoine local, patrimoine universel et patrimoine particulier ou encore patrimonialisation majoritaire/dominante et patrimonialisation minoritaire[65], notre recherche vise à faire un pas de côté pour révéler de façon pragmatique des éléments qui font patrimoine dans des quartiers ordinaires qui en temps normal ne font pas l'objet d'une étude patrimoniale. C'est en cheminant entre ces différents auteurs et champs disciplinaires, en s'appuyant sur leurs référentiels théoriques et méthodologiques, que nous aspirons à trouver les repères et outils adéquats pour y parvenir.

1.2. Mettre en récit pour faire patrimoine

Selon Michel Rautenberg, toute conception du patrimoine serait sujette à des variations infinies mais qui relèverait toujours d'un processus de construction par des acteurs sociaux ou des institutions publiques. Ce processus consisterait à investir des biens matériels ou immatériels d'une qualité et de valeurs significatives à transmettre afin d'enraciner les individus dans un espace-temps. Et ce, davantage pour le patrimoine dit « social » qui prend appui sur les liens d'attachement qui se nouent entre un groupe d'individus et son environnement (Rautenberg, 2010). Toutefois, lorsqu'il

[65] Quelle(s) catégorisation(s) pour les patrimonialisations « minoritaires » ? enjeux épistémologiques », Journée d'étude, *Calenda*, publié le jeudi 03 novembre 2022, https://calenda.org/1028743

est pris dans des stratégies et des enjeux à différents niveaux, il peut être dénaturé de ses qualités d'usages et de ses valeurs sociales. Ces éléments de patrimoine sont alors mis à distance de la vie quotidienne du groupe qui en est légataire par « un regard "globalisant" et "universel" sur le populaire » en lui « ôtant sa part d'autonomie symbolique » pour le mettre en scène (*Ibid.,* p.6). Le groupe est alors désapproprié de ce qu'il a reconnu et institué jusque-là comme étant son propre patrimoine.

Dans notre recherche, nous nous appuyons principalement sur l'hypothèse que ce qui fait patrimoine dans les cités de la Capuche, de l'Abbaye et Jean Macé, s'apparente un processus dynamique et évolutif qui articule conjointement trois valeurs patrimoniales : une valeur historique, une valeur d'usage et une valeur de renouvellement[66]. La valeur historique, traditionnellement reconnue dans le champ patrimonial, consiste à faire ressurgir un souvenir, une mémoire en suscitant des émotions fortes, tantôt positives et tantôt négatives en donnant « un mode sensible de présence » au patrimoine matériel bâti et particulièrement aux monuments et mémoriaux historiques (Choay, 1996 ; p.15). À cette valeur incontestée, s'ajouteraient alors les valeurs d'usage et de renouvellement que nous propose Pascal Amphoux de manière à dépasser cette dichotomie classique entre patrimoine matériel et patrimoine immatériel, patrimoine savant et patrimoine social. En ne nous intéressant plus aux formes et aux matérialités conventionnelles revêtues par ce qui fait patrimoine mais plutôt aux valeurs qu'il incarne au regard d'un groupe social, nous faisons ainsi un pas de côté pour saisir la question patrimoniale à travers d'autres repères[67].

Concevoir ce qui fait patrimoine comme un organisme vivant qui intègre des mutations, des reconductions tout autant que des disparitions permet de décentrer le regard « des choses vers les hommes, vers les usages qu'ils font de l'histoire, de la mémoire et du territoire » (Hatzfeld, 2015 ; p.11). Cette posture consiste à porter une attention particulière à des espaces ordinaires où la question du patrimoine n'est en règle générale pas posée, voire ignorée ou méprisée. En restant toujours loin de l'idée du tout patrimoine[68], cette approche pose alors la question de ce qui compte avec « la volonté de reconnaissance de personnes et de populations, de leur légitimité, en tant que personnes ordinaires, à décider de ce qui fait patrimoine » (*Ibid.,* p.12). Par-là, nous donnons une reconnaissance à un patrimoine « qui ne répond pas aux canons qui le désignent habituellement :

[66] Ces trois valeurs sont définies en introduction.

[67] Les valeurs historique, d'usage et de renouvellement sur lesquelles nous nous appuyons ici nous permettent de définir les contours de notre conception du patrimoine dans des contextes situés avec une visée projectuelle/urbanistique forte. D'ailleurs, notre thèse n'a pas pour objectif de révéler des éléments de patrimoine à catégoriser par la suite selon ces trois valeurs mais plutôt à les traduire en intentions de projet à proposer à ceux qui fabriquent la ville.

[68] Cette politique du tout patrimoine serait née, selon Régis Neyret, au 21e siècle avec un intérêt grandissant pour le patrimoine dit du quotidien, ordinaire à l'échelle des quartiers et cités comme moyen de valorisation de ces espaces par la réactivation des mémoires locales. Le label « Architecture contemporaine remarquable » est la preuve de la volonté des politiques publiques de suivre « la demande sociale » autour d'une notion qui ne cesse de se dilater.

le beau, le noble, le monumental, la grande histoire » (*Ibid.,* p.10) et « qui acquiert sa qualité patrimoniale non par injonction de la puissance publique ou la compétence scientifique, mais par la démarche de ceux qui se le transmettent et le reconnaissent » (Rautenberg, 1998 ; p.288). Nous portons ainsi attention à des éléments qui d'habitude appartiennent à la sphère privée ou intime, mais que nous éprouvons quotidiennement sans même en être conscients. Ces éléments à peine visibles au regard ordinaire seraient « tout autour de nous, ils apparaissent, disparaissent, se transforment au fur et à mesure que la réalité elle-même change » (Lapoujaude, 2017 ; p.32). Tout l'enjeu réside alors dans notre capacité à mettre en œuvre une démarche à même de les saisir (les *percevoir*) pour ensuite les partager en leur donnant une légitimité d'existence (les *faire voir*). En les *instaurant*[69], on ouvrirait alors les portes d'un univers aussi vaste qu'évanescent formant une véritable « nébuleuse des possibles » pour penser le devenir de nos villes.

De cette manière, nous intégrons activement dans le processus ceux qui habitent le lieu, qui le pratiquent quotidiennement et qui l'ont investi de significations affectives au fil de leurs expériences (Noschis, 2011 [1984]). Leur définition de ce qui fait patrimoine est pour la plupart du temps très différente de celles des politiques et des aménageurs. Conventionnellement, la tâche qui consiste à révéler ce qui fait patrimoine à l'échelle d'un édifice, d'un ensemble urbain ou d'un collectif d'individus, incombe à un professionnel expert du patrimoine, dont le regard scientifique et objectif ne laisse place à aucune émotion ou jugement subjectif. Mais nous défendons, ici, l'idée que c'est dans la parole habitante que s'expriment et s'articulent le mieux ces trois valeurs patrimoniales. Empreinte d'attachements et d'affects, elle nous donne accès à des éléments investis de significations, qui du point de vue distancié de l'expert ne sont pas toujours perçus comme faisant patrimoine (Heinich, 2012). En mettant au cœur du processus l'expérience vécue de l'habitant, nous faisons émerger un « récit puissant » qui accorde une « affordance patrimoniale »[70] aux éléments le constituant car : « Pour qu'il y ait patrimoine, il faut que les caractéristiques de l'entité (matérielle ou "immatérielle") (…) puissent être considérées par les membres d'un groupe comme la trace d'une histoire racontable, comme le support d'un récit de soi qui, idéalement, sera reçu, entendu, approprié et partagé par les destinataires de cette histoire et ainsi inséré dans une histoire collective (familiale ou communautaire) » (Candau et *al.*, 2015 *;* p.34).

En construisant une approche située de la patrimonialité[71], nous pouvons alors saisir ce qui fait patrimoine dans les cités de la Capuche, de l'Abbaye et Jean Macé à travers un processus de

[69] Pour Souriau, « instaurer consiste à assoir l'existence d'un être comme on établit une institution, une cérémonie ou un rituel » (Lapoujade, 2017 ; p.65).

[70] Le terme d'affordance est ici entendu dans le sens de Gibson, c'est-à-dire des actions potentielles de certains sujets percevant sur un objet, par ses qualités matérielles.

[71] La patrimonialité est définie comme « un ensemble de représentations patrimoniales liées à l'expérience, au point de vue où le sujet est au cœur du processus » (Watremez, 2008 ; p.13).

reconnaissance d'éléments en « permanente tension entre la mémoire et l'oubli, le souvenir et l'occultation, l'histoire du lieu et la grande Histoire, la parole des gens et le discours institutionnel » (Duchêne et *al.*, ; p.49). Mais finalement, ce qui prime avant tout dans notre démarche c'est le soin et l'attention que nous portons aux récits habitants les plus ordinaires et les plus sensibles au moment où ils nous sont donnés en partage pour dire ce à quoi ils sont le plus profondément attachés dans leur cité, dans leur quartier (Laugier et *al.* ; 2009).

1.3. Réinvestir des héritages pluriels pour faire projet

Dans un contexte où la fabrique patrimoniale devient un levier urbanistique essentiel pour penser le renouvellement de nos villes contemporaines, il est important de donner une légitimité à ces fragments urbains ordinaires et discrets mais dont les récits sont intenses et vifs. Avec l'émergence de nouvelles formes de patrimoine, les habitants de ces lieux ont désormais la possibilité « de se forger un patrimoine en propre, une visibilité, une légitimité » (Veschambre, 2008 ; p.39) en réinvestissant des héritages pour s'inscrire dans le temps et dans l'espace bien que ces processus demeurent souvent socialement sélectifs selon l'auteur. C'est dans cette ambition que notre recherche désire donner une reconnaissance aux qualités matérielles, sociales et sensibles de ces cités d'habitations sociales sans pour autant prétendre à un quelconque processus de patrimonialisation des lieux. Au contraire, nous souhaitons en premier lieu que ces éléments de patrimoine participent des sentiments d'émerveillement et de fierté des habitants de ces lieux même s'ils sont politiquement considérés comme inaptes à être patrimonialisés (Veschambre, 2007).

Le devenir patrimonial de ces cités tient, nous semble-t-il, à la capacité de nos politiques urbaines et sociétales à les intégrer dans des projets urbains contemporains pour refaire la ville avec elles. Comme nous le suggère Michel Rautenberg en introduction de l'ouvrage collectif *Campagnes de tous nos désirs : Patrimoines et nouveaux usages sociaux* (Bérard et *al.*, 2000), quel que soit leurs formes, révéler des héritages nous « permettrait surtout de nommer le présent » à partir d'un détour que l'on opère par le passé tout en regardant vers l'avenir. C'est dans cette intention que notre recherche s'inscrit car lorsque ces lieux d'habitations sociales interrogent dans des contextes de renouvellement urbain, ceux qui les habitent ont le sentiment d'être dépossédés de leur « chez-soi » et de leur histoire. C'est alors l'argument patrimonial qui leur vient au secours afin d'assurer leur stabilité (Duchêne et *al.*, 2013) et davantage si, à l'issue du renouvellement, les anciens sont remplacés par de nouveaux habitants pour qui la mémoire du lieu est méconnue voire anecdotique. En réalité, leur besoin de stabilité et de permanence du cadre spatial traduit leur besoin de maintien de « la configuration sociale » du lieu comme bien commun (*Ibid.*). C'est ce que nomme Michel

Rautenberg, une « patrimonialisation par appropriation », c'est-à-dire la reconnaissance d'un patrimoine qui s'affranchit de toutes normes patrimoniales établies par les institutions politiques mais qui se nourrit de l'expérience vécue et de l'attachement d'un groupe d'individus envers son milieu de vie quotidien. L'appropriation de leur quartier, d'abord par la dimension spatiale puis par la dimension socio-affective, conduit non seulement à un désir et à un besoin de valoriser et transmettre un patrimoine, mais aussi à une possibilité de constituer en vain *«* des enjeux sociaux et politiques de captation de ressources (symboliques et économiques) » (Veschambre, 2007 ; p.379) à mobiliser lors de toutes reconfigurations des lieux. Ces éléments de patrimoine peuvent alors faire l'objet soit d'une patrimonialisation dans le cadre d'une réactivation contemporaine de traces et d'héritages par leur valorisation et reconnaissance, soit d'une démolition qui relève quant à elle d'une dévalorisation ou de l'effacement d'une mémoire, ou encore d'une mise en mémoire dans le cadre du réinvestissement de traces et de production de nouvelles marques. L'enjeu majeur de ces processus étant le besoin des habitants et/ou des usagers à disposer du droit de présence et de légitimité dans la ville (Veschambre, 2008).

Pour Grégory Busquet, l'urbanisme devient même « l'outil de cette valorisation en même temps que le patrimoine devient un outil de développement urbain » (2017 ; p.56). Dans certains contextes, ces processus de reconnaissance patrimoniale par appropriation deviennent des vecteurs essentiels de mobilisation citoyenne face à des projets urbains qui entraîneraient la disparation ou l'altération de ce qui constitue pour eux leur patrimoine. Les valeurs affective et symbolique investies dans ces espaces urbains ordinaires du quotidien engagent de fait leurs habitants dans un combat qui a pour objectif de préserver et transmettre leurs mémoires et leurs expériences. Toute transformation des lieux devient ainsi sujette à débat et à négociation avec les habitants et/ou usagers tandis que dans d'autres contextes, pour diverses raisons, ces processus s'avèrent fragiles, voire négligés. Se pose alors la question du rôle du discours patrimonial et de ses formes dans les projets de renouvellement urbain des cités d'habitations à bon marché construites au début du 20e siècle.

2. L'attachement au lieu comme indice de ce qui fait patrimoine

2.1. L'intuition à l'origine d'un rapprochement conceptuel[72]

Nombreux sont les auteurs qui soulignent l'importance de l'attachement des sociétés à ce qu'ils considèrent comme étant leur patrimoine. Par exemple, André Chastel, dans l'ouvrage de pierre Nora (1986) s'exprime en ces termes : « Aucun élément patrimonial n'a de sens en dehors de l'attachement des sociétés intéressées (…) » (p.446). Michel Rautenberg, dans son célèbre ouvrage *La rupture patrimoniale* (2003), fait aussi état de ce caractère particulier du patrimoine. Selon lui, ce qui serait justement commun au patrimoine savant et au patrimoine social, c'est bien « l'attachement affectif et symbolique » qui leur sont portés (p.117). Enquêter sur ce qui fait patrimoine dans des espaces du quotidien, à travers le regard de leurs habitants, nous a conduit à articuler la notion de patrimoine avec celle d'attachement au lieu (*place attachment*) pour construire un autre regard patrimonial qui soit situé et ancré. Cela nous a permis de nous éloigner de la problématique qui consiste à questionner « ce que l'on pourrait démolir ou garder » dans ces cités à « ce qui compte[73] » véritablement pour ceux qui y habitent.

Comme énoncé dans l'introduction, le rapprochement entre ces deux notions résulte directement de notre expérience à l'Abbaye où les récits étaient imprégnés d'émotions face au risque de démolition de la cité de l'Abbaye. D'après les travaux de Nathalie Heinich, l'émotion apparaît « comme la preuve du patrimoine : si la preuve du pudding, selon un célèbre adage, est qu'on le mange, la preuve du patrimoine serait qu'on en est ému. » (2013). Les émotions seraient à la fois des indices, des preuves et les opérateurs du patrimoine du point de vue des « profanes », en opposition aux « experts ». Les émotions patrimoniales, définies par l'auteur comme positives ou négatives, se manifestent soit sous une forme atténuée soit de manière vive et par des modalités d'expression différentes d'une expérience patrimoniale à une autre suivant les axes individuel/collectif et privé/public.

Dans *Esquisse d'une typologie des émotions patrimoniales* (2013), Nathalie Heinich nous révèle à partir d'un répertoire d'émotions patrimoniales (issues de son étude) trois valeurs patrimoniales : la valeur d'authenticité, la valeur de présence et la valeur de beauté. Puis, à partir de ces valeurs, elle nous propose par analyse axiologique de monter en généralité en définissant des registres de valeurs

[72] L'intuition signifie ici la capacité que nous avons à sentir, éprouver « la vérité d'un objet » (Blay, 2003).

[73] C'est-à-dire, ce qui est investi de sens, de valeurs affectives, sociales ou symboliques.

qui rassemblent en un même paquet (registre) plusieurs valeurs analogues. Elle identifie ainsi une douzaine de registres de valeurs : les registres civique, domestique, économique, épistémique, esthétique, éthique, fonctionnel, herméneutique, juridique, pur, réputationnel. Cette catégorisation, que nous vous livrons grossièrement ici, permet de rendre compte de l'impact des émotions et plus généralement des affects dans les processus axiologiques qui touche l'objet patrimonial. C'est pourquoi, nous supposons dans notre recherche que l'affectivité présente dans les récits habitants nous révèlent de la même manière ce qui fait patrimoine dans les cités de la Capuche, l'Abbaye et Jean Macé. Par « affectivité », nous désignons l'ensemble des émotions, sentiments et passions qu'ils soient individuels ou collectifs (Akoun et Ansart, 1999 ; p. 12-13). Celle-ci se manifeste à travers différents modes d'expression allant d'une réaction physiologique spontanée (émotion) qui peut se renforcer dans le temps malgré la disparition du stimulis (sentiment) à un comportement psychique (affect) qui lui, puise dans nos souvenirs inconscients « sous le signe de l'après-coup » (Bochet et Racine., 2002 ; p.121). Ces divers « contenus émotionnels » (Cayla, 1995), bien qu'autonomes chacun à sa façon, présentent des rapprochements intéressants nous permettant de les mobiliser individuellement ou conjointement selon la situation affective à laquelle nous sommes confrontés. En introduisant ici le terme d'affectivité, nous soutenons de fait l'idée que « la ville n'apparaît pas comme un objet de pure représentation, de représentation intellectuelle par exemple, mais comme un objet qui peut nous affecter profondément » (*Op. cit.*, à propos de R. Ledrut, 1973 ; p.119). De notre point de vue, les manifestations de l'attachement au lieu par l'affectivité, les gestes ou encore les mots sont autant de signes à prendre en compte pour déceler ce à quoi des individus tiennent et ce à quoi ils affectent une valeur affective, symbolique ou sociale. Dans notre thèse, l'émotion est sans aucun doute l'une des manifestations les plus concrètes de l'attachement des habitants à leur cité, mais n'en constitue pas pour autant le seul indice. C'est pourquoi les travaux de Nathalie Heinich mobilisés au début de notre réflexion sont petit à petit complétés par ceux développés sur l'attachement au lieu.

Au fur et à mesure du développement de notre cadre théorique, nous nous appuyons principalement sur les travaux anglo-saxons développés en psychologie environnementale. Les premiers travaux sur l'attachement au lieu débutent dans les années 1960, notamment par des études en phénoménologie (Bachelard, 1961) puis par des études portant sur des problématiques de perception environnementale, de phénoménologie environnementale ou encore en psychologie sociale. En 1963, par exemple, Marc Fried (psychologue) publie ses travaux au sujet de la relation qu'entretenaient les ouvriers du *West End* à Boston à leur lieu de résidence dans le cadre de transformations urbaines et dans lesquels il écrit : « la réaction affective à la perte du *West End* peut être décrite précisément comme une réaction de deuil montrant la plupart des caractéristiques d'un

deuil quand on pleure la disparition de quelqu'un » (1963, p.167). Mais c'est surtout dans un ouvrage phare, intitulé *Place Attachement*, qu'une série d'études et de recherches interdisciplinaires sur le sujet sont regroupées sous la direction d'Altman et Low (1992). Celui-ci rend compte d'une multiplicité d'approches théoriques, méthodologiques et empiriques en s'appuyant principalement sur les liens qui s'établissent entre espaces et individus : « *we invited scholars from a diversity of disciplines and with differing perspectives to set forth their own definitions, analyses, theories, and research and field-work on place attachment* » (*Ibid.*, p.4). De ce concept complexe et équivoque, les auteurs s'accordent sur le fait que le terme « attachement » renvoie aux affects tandis que le terme « lieu » renvoie quant à lui au cadre spatial auquel les gens sont émotionnellement et culturellement attachés au gré de leurs expériences personnelles, collectives ou culturelles. L'attachement au lieu implique ainsi par nature différents paramètres à questionner : l'affectivité, des échelles et des formes spatiales multiples, divers acteurs (individuel/collectif), des relations interpersonnelles et sociales et des aspects temporels. Selon les auteurs, l'attachement au lieu permet de faire naître et de maintenir l'identité d'un individu, d'un groupe ou d'une société en jouant « un rôle dans la promotion de l'estime de soi, de la valeur et de la fierté de soi au niveau individuel, collectif et culturel » (*Ibid.*, p.10). De manière générale, l'attachement au lieu peut être défini comme « un lien affectif (positif ou négatif) entre des personnes et des lieux spécifiques (à différentes échelles) » (*Ibid.*, p.274). Puis, les auteurs définissent cette notion de manière plus précise selon leur objet d'étude. Pour certains, l'attachement au lieu représente alors un lien positif entre des personnes et leur lieu de résidence quotidien (Hidalgo et Hernández, 2001) tandis que pour d'autres il soulève davantage la question de l'engagement affectif envers des lieux (Hummon, 1992).

Dans la littérature francophone, les recherches portant sur l'attachement au lieu sont moins nombreuses. Néanmoins, certains auteurs ont guidé notre réflexion et notre positionnement théorique en venant compléter nos références anglo-saxonnes. Par exemple, en géographie, Alain Debenedetti considère qu'il y a attachement dès lors qu'un espace prend du sens et devient lieu. L'attachement au lieu, comme phénomène universel, permettrait alors de mieux saisir la relation qui se noue entre les hommes et leur environnement. Dans les travaux francophones, l'attachement au lieu est principalement mobilisé à travers les notions d'identité, d'appartenance au lieu et d'appropriation spatiale (Sencébé, 2004). L'attachement au lieu aurait ainsi un rôle important dans les processus identitaires collectifs, en permettant l'ancrage d'individus ou de communautés dans leur milieu de vie et leur engagement envers des figures d'attachement (Sébastien, 2016). Il existerait ainsi un lien inhérent entre attachement au lieu et engagement au lieu et c'est précisément dans son rapport patrimonial que l'attachement au lieu se manifeste le mieux face au besoin de protéger « les entités aimées » (*Ibid.*). Plus encore, le sentiment d'attachement au lieu renforcerait le désir de

connaissance de l'histoire et de la mémoire du lieu afin de participer à leur transmission. Ainsi, tout comme la notion de patrimoine, l'attachement au lieu ne peut se satisfaire d'une seule définition et voit ses contours se redessinaient selon l'objet de recherche dont il se saisit. Néanmoins, tous ces auteurs convergent vers une seule et même préoccupation qui se trouve être à l'origine du concept : le désir et la volonté de rester à proximité de ou des figures d'attachement (Ainsworth et Bell, 1970 ; Bowlby, 1980).

2.2. Pour une approche sensible et située du patrimoine

Dans notre recherche, l'attachement au lieu, au regard de ce qui fait patrimoine, témoignerait d'une qualité ou d'une valeur investie dans ce qui compose à la fois matériellement et immatériellement chacune des cités étudiées. Il traduit la volonté et le désir de rester à proximité des entités auxquelles on tient. C'est pourquoi nous considérons dans notre recherche, l'attachement au lieu comme un lien affectif positif entre un individu ou un groupe d'individus et son lieu de résidence quotidien. En étant dans « un rapport cognitif, affectif et corporel au monde » dans lequel ils sont littéralement *immergés* quotidiennement, ils sont tout autant façonné par leur milieu de vie que ce milieu est marqué et construit par leurs usages, leurs représentations et leurs expériences (Rosa, 2018). Par leur « présence intense » dans un espace, les habitants donnent du sens à leur lieu de vie au fil de leurs usages et des événements de la vie courante chargés en émotions (Noschis, 2011 [1984]). Comprendre le rapport affectif qui s'installe entre l'habitant et son habitat, l'homme et son environnement immédiat, nous amène alors à questionner les processus de construction de l'identité de celui-ci. C'est en effet, dans la confrontation avec les lieux et les structures sociales de son milieu de vie que l'individu nourrit continuellement son identité et le sentiment d'appartenance au lieu ou à un groupe. Cette articulation entre lieu et affectivité, relevant d'une dynamique entre « les propriétés physiques d'un lieu et la force des liens émotionnels lui étant rattaché » (Sébastien, 2016 ; p.24), engendre inévitablement un processus d'identification[74] du lieu et de ses habitants au-delà même des limites du lieu en question.

Parce qu'il est perçu et vécu comme un espace chargé de significations et investi d'usages et de valeurs symboliques (Dechézelles et Olive, 2016 ; p.12), les individus s'attachent profondément au lieu avec lequel ils se familiarisent par l'expérience (Caro, 2020). Le lieu, dans sa matérialité, devient ainsi le « support des liens affectifs qui se nouent entre habitants, entre l'habitant et son appartement, son café, les magasins qu'il fréquente, etc. » (Noschis, 2011 ; p.28).

[74] Nous entendons par « identification », le passage de l'échelle de l'individu au groupe ou du groupe à la société qui donne à voir l'identité du premier depuis un point de vue extérieur plus large.

Pierre Sansot (2004) s'interrogeait justement sur ce qui permet l'attachement à un lieu, à une ville ou à un être. Selon lui, c'est plutôt les signes (être en état de manque) plutôt que les causes qui devraient nous intéresser pour comprendre nos attachements, en avançant qu'à Grenoble « nous sommes de nulle part et de partout, mais en même temps nous avons des attachements... nous ne sommes pas des êtres insensibles… » (*Ibid.*, p.38-39). Il est vrai que nous ne nous attachons pas tous aux mêmes choses ni aux mêmes êtres, que des liens peuvent se nouer puis se dénouer au fils du temps et des expériences. Nos attachements se font à différentes échelles, à différentes intensités et impliquent de multiples dimensions (sociale, temporelle, d'usage, symbolique, etc.). Ils se manifestent aussi dans des langages très différents : par l'affectivité qui imprègne les paroles habitantes, par des traces tangibles ou latentes, par des valeurs collectives, par des usages singuliers, des comportements, etc.

Les lieux, par leurs qualités spatiales, leurs aménités et leurs prises affectives (Audas, 2012), se présentent à la fois comme des supports aux relations sociales et comme des producteurs de liens socio-affectifs. Les relations sociales et interpersonnelles dont il est question se déroulent en s'appuyant principalement sur les rencontres de voisinage, les échanges et le partage de valeurs sociales et d'expériences collectives situées. Les lieux affectent en réalité tout autant les comportements sociaux que les individus construisent socialement et symboliquement ces lieux à travers leurs représentations et leurs expériences. C'est avec le temps que les individus sont physiquement, émotionnellement et culturellement attachés à leur milieu de vie. La temporalité joue ainsi un rôle prépondérant dans la construction de l'attachement au lieu. Chaque lieu disposerait ainsi de son propre « génie » lui permettant d'enraciner les individus, les communautés et leurs mémoires pour qu'ils se sentent « chez eux ». Il n'est plus qu'un simple support mais un fédérateur d'actions, de pratiques, d'usages et d'ambiances inédites. Le lieu de vie est ainsi inévitablement un héritage, un bien commun à préserver et à transmettre qui à travers ses caractéristiques physiques, esthétiques, sensibles et sensorielles encourage l'émergence d'une urbanité et d'une sociabilité riches et vives qui rendent nos espaces urbains plus « habitables » (Chalas, 2000) et plus « aimables » (Martouzet, 2014).

Ce que d'autres pourraient nommer le « génie du lieu », nous le nommerons ici l'ambiance du lieu. En étant à « l'articulation des formes sensibles, des formes sociales et des formes construites » (Thibaud, 2013 ; p.120), l'ambiance nous offre la possibilité d'enquêter sur des espaces ordinaires à forte signification affective pour saisir le comment de notre expérience sensible des lieux. Elle permet d'identifier « des manières d'être particulières qui engagent aussi bien le sujet lui-même que le monde dans lequel il se trouve » (Thibaud, 2012 ; p.8). C'est d'ailleurs en partie par l'ambiance qu'un lieu « se dote de vie et se prête à des attachements » (Thibaud, 2016 ; p.6). Capable

d'activer des expériences passées par la mémoire, elle incite tout autant à imaginer des situations à venir. En suggérant « des manières d'être ensemble », elle rend nos milieux de vie plus familiers, plus appropriables en engageant des processus d'attachements aux lieux qui fixent et ancrent tant spatialement que socialement leurs habitants. Lorsque l'on interroge ce qui fait patrimoine à partir de notre rapport sensible au monde, l'ambiance nous offre effectivement les clés nécessaires pour comprendre et appréhender deux dimensions essentielles que nous mobilisons quotidiennement de manière conjointe, à savoir « l'espace ambiant » pragmatique et fonctionnel ; et « l'espace affectif et qualifié » qui serait « celui de nos humeurs et de nos sensations, celui des atmosphères qui nous enveloppent et des sentiments qui nous traversent » (Thibaud, 2012 ; p.5). Nous construisons ainsi un regard de la patrimonialité qui s'appuie principalement sur notre présence au monde, sur notre résonnance avec notre milieu de vie qui laisse place aux tonalités affectives de l'expérience *in situ*. Elle implique une posture de recherche qui nécessite de se rendre attentif et soucieux du contexte que l'on étudie. En opérant sur le mode de « l'infraordinaire, se donnant sur le mode de l'évidence, elle s'efface devant les affaires courantes et passe généralement inaperçue » (Thibaud, 2018 ; p.73). L'ambiance relèverait ainsi tout comme les êtres virtuels (Lapoujade, 2017) d'éléments « à peine visibles au regard ordinaire » mais dans lesquels nous sommes plongés au point de n'en prendre conscience qu'au moment ou un « changement soudain de tonalité ou de qualité »[75] s'opère (*Op. cit.*). L'ambiance donne un ton particulier à la vie collective d'une cité tout autant qu'elle s'imprègne à son tour de la vie sociale, des pratiques ordinaires et des sensibilités de ses habitants. Elle est un levier considérable (d'un point de vue politique aussi) pour penser les devenirs de nos territoires.

Toutes les notions que nous avons mobilisées jusque-là peuvent sembler dissonantes voire incongrues prises séparément, mais nous sommes convaincus que c'est dans leur complémentarité que nous pouvons trouver les outils transversaux et les méthodes d'enquête et d'analyse nécessaires et capables de « redonner droit de cité aux cycles saisonniers, aux micro-événements de la vie quotidienne, aux mémoires habitantes et aux imprégnations lentes et diffuses du milieu urbain » (Thibaud, 2013 ; p.4). Entre autres, le concept d'attachement au lieu est souvent mobilisé lors de conflits faisant l'objet de lieux ou de fragments de territoires à défendre et à préserver. Ces situations conflictuelles émergent habituellement lors de projets urbains pouvant altérer, transformer ou faire disparaître le lieu dans sa totalité ou partiellement. C'est alors que l'attachement de ses habitants et/ou de ses usagers remonte à la surface, se manifeste concrètement et devient un levier de mobilisations et d'actions collectives et parfois même de démarche de patrimonialisation[76]. Dès lors, toute mutation du lieu est négociée, infléchie et orientée par ses

[75] C'est par exemple ce qui se passe lorsqu'un quartier fait l'objet d'un renouvellement urbain lourd, risquant d'altérer ou d'effacer les qualités spatiales, sociales et sensibles du lieu.

[76] C'est d'ailleurs ce qui s'est passé pour les cités de l'Abbaye et Jean Macé.

habitants qui se sentent investis de la mission de le préserver, de le mettre en valeur et de transmettre son histoire et sa mémoire aux générations à venir (Djament, 2019). Mais plus encore, l'attachement au lieu se révèle être un excellent moteur pour produire les récits du lieu visant à reconnaitre et à mettre en valeur l'histoire et la mémoire collective pour *in fine* l'inscrire dans l'histoire officielle locale.

Cette attitude à l'égard de ce qui fait patrimoine soulève inévitablement la question de l'expérience située et ancrée pour les habitants et le chercheur qui au gré des rencontres et des arpentages éprouve aussi l'ambiance du lieu et s'en imprègne petit à petit. Cela implique une démarche de recherche qui tient compte des singularités de chaque terrain et qui s'appuie fondamentalement sur l'expérience immersive pour questionner la mémoire des lieux dans une relation directe avec leurs habitants pour qu'ils puissent participer à toute décision d'évolution de leurs « chez-soi ».

3. La mémoire du lieu à l'articulation entre éléments de patrimoine et éléments de projet

« Il faudrait que la réhabilitation vienne au secours de ces derniers (les récits de rues ou de quartiers). Elle le fait déjà en enregistrant et diffusant les mémoires qui se racontent chez le boulanger, au café ou à la maison. Mais c'est en les déracinant de leurs lieux. Des fêtes, des concours, l'aménagement de "lieux de paroles" dans les quartiers ou les immeubles rendraient aux récits les sols où ils poussent. Si "l'événement c'est ce qu'on raconte", la ville n'a d'histoire, elle ne vit qu'en préservant toutes ses mémoires. »

(De Certeau et Giard, 1990 ; p.204)

3.1. Choisir son héritage pour trouver un juste milieu

Ici, nous nous inspirons principalement des travaux de Patrick Geddes, biologiste et botaniste qui poursuit des études en sciences naturelles à Londres avant de s'intéresser à la géographie, la sociologie et l'urbanisme. Par son expérience au contact de la nature et ses observations minutieuses, il a élaboré des outils pour pouvoir saisir ce qui fait patrimoine dans un territoire et par-là penser son évolution « vitale ». Dans son rapport au monde, fondé sur l'expérience immersive, il défend l'idée que nos territoires ressembleraient à des organismes vivants qui évoluent dans le temps, dans le cadre d'un « vaste système interconnecté, à l'intérieur duquel chaque élément ou « objet » le constituant dépend à la fois d'un système plus petit et plus grand, et qui maintiennent leur équilibre vital par une interaction permanente » (Chaudier, 2015 ; p.29). Pour maintenir la vitalité d'une ville ou d'un lieu tout en permettant son évolution, il serait primordial de faire un diagnostic minutieux par l'observation et la marche « en creusant dans le substrat mémoriel de la ville » (*Ibid.,* p.31). Ainsi, nous prendrions conscience à la fois des disparitions potentielles que des reconductions et des apparitions nouvelles de traces et d'éléments composant matériellement le lieu. Mais on ne peut comprendre un lieu simplement par l'arpentage et l'observation, aussi minutieux soient-ils. Il est donc nécessaire de compléter le « diagnostic » de celui qui pense le renouvellement de la ville par la mémoire des habitants. Cette approche implique de penser le présent comme « l'interface dans laquelle se construisent des liens entre passé et futur » (*Ibid.,* p.52) donnant à lire le territoire comme un organisme vivant qui évolue dans le temps et visant à « conserver au maximum une existence présente » (*Ibid.,* p.50) pour trouver un juste milieu entre muséification et table rase.

Notre approche du patrimoine implique un corpus d'études composé d'éléments pluriels et de nature diverse. C'est pourquoi, le terme d'héritage[77] est ici très intéressant pour mieux saisir notre conception de ce qui fait patrimoine à l'Abbaye, la Capuche et Jean Macé. En plus de dépasser la forme matérielle que l'on octroie *de facto* au mot patrimoine, celui d'héritage induit une posture qui vise à choisir « ses ancêtres » de manière intentionnelle (Geddes, 1925) : « L'héritage ne représente pas le poids subi du passé, mais une sélection continue et consciente opérée volontairement en fonction du futur » (De Biase et *al.*, 2016 ; p.11). Choisir son héritage, son devenir ou son histoire en opérant une sélection d'éléments parmi un tout plutôt que d'éprouver passivement le passé, rend compte de notre rapport au monde et au temps (Hartog, 2012). Ce qui fait patrimoine tiendrait donc « d'un certain passé dont une forme de visibilité importe au présent » pour penser le futur (*Ibid.*). Ces éléments choisis font sens, comptent et disposent d'une valeur

[77] C'est le terme utilisé par Patrick Geddes dans ses travaux où nous ne retrouvons d'ailleurs jamais celui de patrimoine.

socio-symbolique pour ceux qui habitent le lieu. Ils en constituent principalement les « gènes du lieu » et participent de la construction de l'identité collective qui ancre dans l'espace et le temps un groupe d'individus.

C'est en prenant le temps et le soin d'écouter et d'observer la ville et ses habitants (*civic survey*), que l'on peut saisir le mieux ces éléments de nature tangible, latent et labile qui composent notre héritage. En adoptant une posture qui nous rend attentifs à tous ces potentiels, on est « capable de tenir ensemble la grande échelle et les petits détails. (…) capable de remonter, au-delà de l'actualité des phénomènes, le fleuve du temps » (De Biase et *al.*, 2016 ; p.16). Et pour ce faire, il est primordial d'inclure pleinement les habitants en accordant de l'importance autant à leurs histoires de vie qu'à leurs expériences les plus quotidiennes, leurs besoins et leurs attaches (*social heritage)*. Finalement, peu importe la typologie des éléments qui font patrimoine dans un territoire, une ville ou une cité, la constante qui persiste toujours c'est bien celle d'être un héritage à transmettre : « c'est-à-dire un gisement que l'on peut soit dilapider, soit exploiter comme une valeur ajoutée ; (…) c'est un transmetteur de sens apte à favoriser le développement culturel ; et c'est un espace de rencontre destiné à conforter le lien social » (Neyret, 2004 ; p.236-237). C'est en adoptant une posture d'écoute attentive qu'il est possible de saisir les voix les plus intimes et fragiles, les détails qui paraissent les plus insignifiants, les gestes et les attitudes les plus banals, tout ce qui rend finalement le quotidien possible. C'est ce que l'éthique de l'ordinaire nous permet de faire. Elle « oblige à mettre ensemble des éléments d'une réalité souvent fragmentée » (Laugier, 2017). La posture du *care* (du soin, de l'attention) transforme nos valeurs et ouvre de nouvelles perspectives dans le cadre d'une relation de confiance et de compassion avec les autres et notre environnement (Lussault, 2012). Elle appelle « notre attention sur ce qui est juste sous nos yeux, mais que nous ne voyons pas, par manque d'attention tout simplement, ou mépris » (Laugier, 2009 ; p.80)[78].

En mettant en récit la vie quotidienne, nous rendons compte de ce qui compte véritablement pour les habitants du lieu et sa vitalité. Nous nous disposons à *voir* ce qui est nécessaire et inhérent au bon déroulement de la vie urbaine quotidienne et ordinaire. Nous rendons alors « visible ce qui est précisément visible, c'est-à-dire de faire apparaître ce qui est si proche, ce qui est si intimement lié à nous-mêmes qu'à cause de cela nous ne le percevons pas » (*Ibid.,* p.86). Cette éthique, essentielle à notre survivance, désigne ainsi « une activité générique qui comprend tout ce que nous faisons pour maintenir, perpétuer et réparer notre "monde", de sorte que nous puissions y vivre aussi bien que possible. Ce monde comprend nos corps, nous-mêmes et notre environnement, tous éléments que nous cherchons à relier en un réseau complexe, en soutien à la

[78] Cette posture, Michel Lussault la trouve justement transposable aux approches de la géographie ou de l'urbanisme pour interroger nos modes d'habiter et notre relation au monde.

vie » (*Ibid.*, à propos de Joan Tronto ; p.205). Michel Lussault nous propose ainsi le concept de *care* spatial appelant à la fois à « porter attention » et à « prendre soin » de nos habitats en constante reconfiguration ainsi que de leurs habitants humains et non humains. Ce concept se révèle être autant une attitude qu'un levier d'actions s'appuyant tous deux sur des principes essentiels tels que la prévenance, la responsabilité ou la compassion.

3.2. L'épaisseur mémorielle pour réactiver « la mémoire du futur »

Nous considérons que l'entrée mémorielle permet l'appréhension d'un lieu dans son épaisseur en lisant à la fois dans le passé et le présent son devenir possible qui « ferait patrimoine avant même son existence physique » (Torres A. et *al.*, 2016 ; p.109). Patrick Geddes nous invite en effet à se saisir tout territoire comme un organisme vivant qui renfermerait en son noyau les gènes constitutifs de son ADN (Acide Désoxyribonucléique) à l'image d'une cellule. Ces gènes, essentiels au bon fonctionnellement de tout organisme, influenceraient continuellement son développement et prédéterminerait toute évolution future. Par ce « patrimoine génétique », nous pourrions saisir les éléments qui se sont transmis, reconduits ou disparus pour comprendre la manière dont chaque lieu s'est constitué dans le temps mais surtout la situation dans laquelle il se présente à nous au moment où nous y enquêtons. C'est ce qu'il nomme le « *survey before planning* » qui constitue à la fois une méthode et un outil de conception qui permettrait une première ébauche du projet. En réunissant la pratique de la marche, les rencontres et le recueil des récits, cette démarche donne à lire la mémoire d'un lieu qui, elle, est soumise à de multiples fluctuations et renouvellements et dont la continuité est possible à travers sa transmission entre les différentes générations qui se succèdent *in situ*.

La mémoire du lieu constituerait ainsi un bien commun, un héritage permettant de maintenir au mieux une existence présente, tout en rendant possibles des situations urbaines et sociales nouvelles dans le présent et le futur. S'atteler à la déchiffrer implique d'osciller continuellement entre temps passé, présent et potentiels devenirs des lieux. Vient alors l'idée que propose Patrick Geddes d'une « mémoire du futur » encore invisible, de nature différente, mais qui se voudrait constitutive de tout organisme vivant. Ce futur serait « comme "perdu quelque part", là où on ne l'attend pas et se maintiendrait vivant en attendant d'être activé (…) » (Chaudier, 2015 ; p.71-72). En admettant que ces « potentiels latents » soient présents avant même qu'ils ne s'expriment concrètement, nous nous mettons ainsi à contre-pieds des principes de la table rase, qu'elle soit physique ou mémorielle, si souvent mise en œuvre lors de projets de renouvellement urbain visant ces ensembles d'habitations sociales ordinaires. De notre point de vue, la mémoire

du lieu se compose conjointement d'une mémoire urbaine et de ce que nous nommons ici une « mémoire habitante » (*social heritage*). En portant attention à la morphologie du lieu (Levy, 2005), la mémoire urbaine nous donne « à lire, à comprendre et à poursuivre une évolution » des structures matérielles et naturelles du lieu (Torres A. et *al.*, 2016 ; p.109). La mémoire habitante se composerait quant à elle des récits individuels et collectifs traduisant les pratiques, les significations et les expériences quotidiennes des individus qui habitent le lieu. À l'image de la « métamémoire » (Candau, 2009), elle est à la fois « la représentation qu'un individu se fait de sa propre mémoire » ; et « ce qu'il en dit » (*Ibid.,* p.31).

C'est souvent lorsque nos territoires interrogent sur leur devenir et se transforment que la mémoire du lieu, comme bien commun, est mobilisée (Hadbi et *al.*, 2022). La mémoire est alors tant pour les professionnels de la fabrique urbaine que pour les habitants et usagers du lieu, un levier intéressant pour réaffirmer les liens entre une société et son territoire quotidien de manière à lui donner une épaisseur historique légitime (Chalas, 2000). Nous pensons d'ailleurs que dès lors qu'il y a reconfiguration spatiale, il y a inévitablement reconfiguration des mémoires et des récits du lieu. C'est dans ces conditions de transformation, dans ces entre-deux, que les sociétés éprouvent alors le besoin de faire un travail rétrospectif sur elles-mêmes. En cela, « se souvenir, c'est non seulement accueillir, recevoir une image du passé, (mais) c'est aussi la chercher, c'est faire quelque chose » (Rautenberg, 2003, à propos de Paul Ricœur ; p.31). Le travail de mémoire[79] se présente à nous comme « un exercice de l'esprit » dans lequel il est nécessaire d'oublier et de faire autre chose entre temps pour pouvoir ensuite se souvenir[80]. La mémoire constitue alors un lien symbolique et signifiant entre le passé et le présent (*Ibid.*, p.18). C'est d'ailleurs en ce sens que la mémoire collective et le patrimoine culturel sont si souvent associés. Néanmoins, la mémoire collective est avant tout une production sociale faite d'échanges sociaux et de nature labile et mouvante de manière à s'adapter à toutes les situations de sa transmission tandis que le patrimoine, institué, est quant à lui plus stable. Néanmoins malgré leurs divergences, mémoire et patrimoine se complètent à bien des égards.

Dans certaines situations, la mémoire peut elle aussi être instituée voire patrimonialisée de manière à être utilisée comme un outil de création artistique ou culturelle au service d'une (re)découverte du passé et de l'histoire du lieu[81]. C'est par ce travail de réactivation de la mémoire du lieu, sous-tendu par des choix politiques, que des « histoires et représentations individuelles ou familiales parviennent à se réunir dans des représentations collectives de l'histoire locale » (*Ibid.,*

[79] L'histoire a pour principal exercice une « visée de vérité » dont dispose aussi la mémoire mais dans une mesure moindre.

[80] Le souvenir étant pour Paul Ricœur (2000) l'objet précis visé par la mémoire.

[81] C'est précisément ce qui s'est déroulé à l'Abbaye dans le cadre du projet d'urbanisme transitoire des Volets verts que nous développons plus tard dans la thèse.

p.61) afin que tout un chacun puisse à son tour s'en saisir et se l'approprier. Par ces actions, la mémoire « vivante » se transforme en un objet « hybride » dont le rôle est de donner « au souvenir de l'événement passé une forme stabilisée » (*Ibid.*, p.145) et archivable. En recherchant ce qui peut faire sens dans la mémoire du lieu[82], il n'est pas seulement question de porter un regard nostalgique sur une époque perdue et révolue, mais bien une manière de tisser, de construire des liens entre passé, présent et futur[83].

Pour Paul Ricœur (2000), la mémoire s'exprimerait à trois niveaux : le moi (individuel), le collectif et les proches (à l'intermédiaire entre le « je »/individuel et le « on »/collectif). Elle s'établit dans la « dynamique des interactions orales et verbales quotidiennes », dans l'articulation même entre l'individuel et le collectif. Elle aurait donc besoin d'un lieu pour se faire au gré des échanges et des rencontres. Effectivement, la mémoire implique inévitablement un rapport au cadre spatial ainsi qu'au cadre temporel dans lesquels elle se construit, se fixe et se transmet par les différents individus à qui elle est rapportée (Halbwachs, 1997). Pour Maurice Halbwachs, l'espace est un cadre qui « reflète les attaches, les traditions, les mœurs et les goûts d'une société » (*Ibid.*, p.195). Le lieu, ayant reçu « l'empreinte du groupe, et réciproquement », il constitue un cadre fixe et immobile sur lequel s'attache nos souvenirs à travers son appropriation symbolique. C'est pourquoi, à chaque changement du cadre spatial, c'est la stabilité même du groupe qui en est impactée et dès lors qu'il y a rupture, c'est une nouvelle mémoire qui commence. Ce n'est « plus vraiment le même groupe ni la même mémoire collective » car le groupe « ne dure et ne se souvient que dans la mesure où il s'appuie sur cette figure stable de l'espace » (*Ibid.*, p.235) de manière à pouvoir « retrouver le passé dans le présent » (*Ibid.,* p.236) nous dit-il. De la même façon, le temps, comme milieu continu dans lequel on est plongé, « sert de cadre commun à la pensée d'un groupe » qui permet de « retrouver hier dans aujourd'hui » (*Ibid.*, p.180). À l'inverse de l'histoire, la mémoire collective « remonte dans le temps jusqu'à une certaine limite » (*Ibid.*, p.166) car lorsque l'on recherche un souvenir, l'esprit ne repasse pas « en revue toutes les images » (*Ibid.*, p.180) de manière chronologique, mais « il cherche à retrouver ou reconstituer le souvenir » en prenant appui sur un cadre de données temporelles, « qui est celui d'un groupe donné ».

Dans notre recherche, nous nous référons plus largement à une mémoire du lieu qui mêle tant une mémoire urbaine et naturelle (tracés et formes bâties, cours d'eau, paysage, etc.) qu'une mémoire habitante. La mémoire habitante dont il est question ici fait référence aux mémoires individuelles, collectives et sociales qui se croisent et interagissent quotidiennement dans un cadre

[82] Mémoire du lieu et mémoire officielle ou locale ne s'opposent pas, bien au contraire, elles se nourrissent l'une l'autre.

[83] Pourtant, il arrive que son institutionnalisation, par la sélection ou la modification de certains éléments au profit d'autres, conduise à son délitement.

spatial et temporel donné. Allant du principe que « chaque mémoire individuelle est un point de vie sur la mémoire collective » (*Ibid.*, p.94), notre mémoire serait donc en permanent « déplacement » de manière à conjuguer ensemble les souvenirs de l'individu et du collectif. Celles-ci se pénètrent l'une l'autre, car la mémoire individuelle mobilise la/ les mémoires collectives dans le but de renforcer, confirmer ou combler certains souvenirs tandis que la mémoire collective enveloppe à son tour ces mémoires individuelles sans jamais se confondre avec elles. La mémoire se construit donc par des cadres et des représentations collectifs, et non pas seulement par l'histoire apprise et faite de dates, de faits, d'événements, de formules et de noms mais plutôt de « courants de pensée et d'expérience où nous retrouvons notre passé (…) parce qu'il en a été traversé », c'est-à-dire par l'histoire vécue (*Ibid.*, 113). C'est pourquoi les mémoires sont par nature multiples, « largement instables, fluctuantes, (et) en perpétuelle recomposition » (Rautenberg, 2003 ; p.44), capables de s'ajuster[84] aux divers contextes dans lesquels elles sont mobilisées selon qu'elle est encadrée par des institutions (mémoire sociale), qu'elle est portée par un groupe pour qui cette mémoire est « constitutive de l'image (qu'il) se fait de lui-même » (mémoire collective), ou qu'elle rassemble un ensemble de souvenirs que tout un chacun puisse mobiliser pour répondre à une sollicitation extérieure (mémoire vécue).

L'entrée mémorielle nous paraît être un levier essentiel et nécessaire de manière à lire dans le passé et le présent cette « mémoire du futur » d'un autre genre. Tout projet commencerait ainsi par la réactivation de la mémoire du lieu (Hadbi, 2023) qui rend possible une double lecture : rendre compte d'éléments qui font patrimoine et rendre compte d'éléments latents qui font projet lorsqu'ils sont traduits, réactivés et rendus visibles pour prendre « position vis-à-vis du passé et de l'histoire » et construire notre avenir (Rautenberg, 2003 ; p.47).

3.3. Renouveler : maintenir, transmettre et réparer

Si la mémoire du lieu constitue l'articulation concrète entre éléments du passé, pratiques contemporaines et potentiels de projet, elle rend dès lors possible l'appréhension de tout espace à travers « ses enjeux, ses potentialités et ses failles » (Chaudier, 2015 ; p.78). La démarche de « *conservative surgery* » que Patrick Geddes propose, c'est-à-dire faire projet par la réactivation de cette mémoire, consiste justement en un acte chirurgical visant « un maintien de la vie et l'assurance d'une transmission d'une génération à une autre, par la réparation ou l'ablation de tissus anciens –

[84] Nous défendons ici, l'idée que « pour garder sa valeur sociale, la mémoire collective ne peut pas être fixée dans un cadre formel et des procédures contraignantes » (Rautenberg, 2003 ; p.81). Toute mémoire doit pouvoir se modeler selon les sollicitations auxquelles elle doit répondre. C'est d'ailleurs en quoi elle se différencie de la mémoire officielle et institutionnelle qui organise, fige et hiérarchise des événements marquants et significatifs pour toute une nation avec l'intention de rassembler ses membres autour de mêmes repères historiques.

lésés – pour en permettre le renouvellement » (*Ibid.,* p.82). Ce processus qui ne s'attèle surtout pas à conserver passivement ou à figer des éléments dans le temps et l'espace, rend possible une évolution naturelle du lieu qui tient compte des préoccupations et besoins contemporains de ses habitants[85]. La démarche de Patrick Geddes est régie par un équilibre à trouver entre préserver et démolir, figer et défaire pour assurer la transmission d'héritage d'une génération à une autre tout en laissant place à « de nouvelles pousses régénératrices (…) s'appuyant sur leurs racines, un déjà-là profond » (*Ibid.,* p.86). Le temps présent se dessine alors comme une interface donnant accès d'une part à des éléments déjà-là « profonds » sur lesquels s'appuyer et d'autre part à une mémoire du futur « en gestation » inscrite dans les gènes du lieu avant même qu'elle ne se manifeste. Il est l'espace-temps où une multitude de combinaisons est possible « entre des lieux anciens (…) et des situations nouvelles » (De Certeau et *al.*, 1990 ; p.201). C'est en ce sens que notre démarche vise à révéler des éléments qui font patrimoine en s'appuyant sur les expériences et les attaches de ceux qui habitent ces lieux. En réinvestissant des traces, des récits et des usages, nous réactivons les mémoires de ces lieux, nous les rendons visibles aux yeux de ceux qui fabriquent la ville pour leur accorder la légitimité et la pertinence qui leur sont dues dans tout processus de transformation urbaine.

Ces quartiers urbains ordinaires, nés de la volonté de produire des logements sociaux dignes et confortables au siècle dernier, sont de nos jours les fragments de nos milieux de vie qui font l'objet de projets de renouvellement urbain parfois très douloureux. Leurs habitants doivent rapidement tourner la page, se détacher de ce qu'ils ont connu jusque-là et se projeter dans un autre espace et un autre groupe social. Néanmoins, de la même manière que nous interrogeons le devenir de ces lieux du point de vue de ceux qui les habitent et qui continueront de les habiter, il va sans dire qu'il est primordial de tenir compte des nouvelles générations qui vont s'y installer. C'est pourquoi nous pensons que la transmission de la mémoire du lieu entre anciennes et nouvelles générations comme bien commun partageable, recomposable et évolutif serait un moyen efficace pour faire fédérer collectivement anciens et nouveaux habitants. Faire projet ne consiste pas à donner place aux habitants et à leurs récits en fin de dessin du projet mais bien à les mettre au cœur du processus en prêtant attention à leurs expériences, leurs attaches, leurs besoins et désirs en amont. En révélant ce qui fait patrimoine, nous pouvons identifier des enjeux de projet[86] capables de préfigurer des ambiances à venir pour chacune des cités de la Capuche, l'Abbaye et Jean Macé.

[85] C'est pourquoi le terme anglais « *conservative* » se rapproche plus de celui de « réparatrice » en français, en analogie à la biologie cellulaire où il est parfois nécessaire de faire une ablation pour réparer l'organisme.

[86] Nous empruntons cette formule à Pascal Amphoux pour qui les enjeux de projet, à l'inverse des objectifs de projet, se trouvent dans une logique de temporalité « récursive ».

En réactivant la mémoire du lieu, nous ne pouvons plus faire projet en faisant abstraction de ce « récit collectif partagé » qui souvent échappe aux décideurs et concepteurs (Amphoux, 2007).

Au cours des dernières décennies, le patrimoine est devenu une ressource inédite « pour reconstruire le territoire, pour le penser, pour réanimer les liens sociaux, pour inscrire la société et l'économie locales dans une dynamique d'échanges culturels et marchands » (Rautenberg, 2003 ; p.119)[87]. Se transmettant de génération en génération, il permet notamment d'agir à l'échelle locale, « au scalpel » pour reprendre la métaphore de Patrick Geddes. Il est d'autant plus une ressource symbolique à forte valeur sociale pour les habitants et usagers du lieu lorsqu'il s'agit de patrimoines ordinaires et populaires pour qui la continuité d'usage et de sens est vitale. Ces patrimoines dits « fragiles, mobiles, fluctuants » ont une puissante résonnance dans leurs contextes quotidiens car ils « prennent tout leur sens dans les rapports sociaux » (*Ibid.*, p.143) dans lesquels ils se maintiennent en vie, se transforment et évoluent constamment.

[87] Pour Yvon Lamy (1996), il existerait trois niveaux de patrimoine selon qu'il relève d'une politique publique, d'une mobilisation sociale ou d'un terrain de rencontre entre l'administration et les associations.

Chapitre 3.

Une manière d'être et de faire à la Capuche, l'Abbaye et Jean Macé

1. Enquêter des territoires constitutifs du paysage urbain grenoblois

Cités de la Capuche, de l'Abbaye et Jean Macé

Les habitations à bon marché de la ville de Grenoble ont été pensées dès leur origine comme des fragments de territoires remarquables et signifiants permettant de réguler la trame urbaine et d'impulser l'urbanisation de la ville dans les décennies qui suivirent leur construction. Aujourd'hui, à l'approche de leur centenaire, les cités de la Capuche, de l'Abbaye et Jean Macé (pour ce qu'il en reste) incarnent symboliquement les témoins précieux d'une politique urbaine et sociale qui a fait basculer la ville de Grenoble dans la modernité. Dans notre recherche, nous nous concentrons particulièrement sur l'échelle de la cité et son environnement urbain immédiat. Cela comprend d'un point de vue spatial et symbolique les bâtiments construits par l'Office, les cours intérieures et les rues adjacentes. Tandis que l'échelle du quartier fait plutôt référence au contexte urbain plus large dans lequel chacune d'elle se trouve aujourd'hui insérée, en comprenant d'autres habitations et d'autres programmes[88]. La pertinence de les étudier conjointement mais sans pour autant être dans la comparaison nous permet de constituer un corpus d'étude consistant qui porte une attention particulière à des fragments urbains certes à l'origine similaires mais qui pour diverses raisons connaissent des destins très contrastés. Leur typologie urbaine ainsi que la distribution intérieure des appartements ont permis aux concepteurs d'établir un juste équilibre entre indépendance de chaque famille et vie collective. Avant que la ville ne s'étende et ne s'urbanise petit à petit autour d'elles, leur implantation géographique a favorisé l'émergence d'une « vie de quartier » riche et dynamique avec des pratiques inédites, issues des multiples cultures sociales de leurs habitants qui se côtoyaient quotidiennement. Grâce au transfert de leurs modes de vie d'origine et l'importation de leurs imaginaires et perceptions, les habitants de ces cités se sont auto-organisés à l'image de véritables villages dans la ville, où tout le monde se connaissait pour pallier à la fois à leur isolement et à la pauvreté de l'époque.

Ces cités, qui ont vraisemblablement su résister à l'épreuve du temps, se présentent aujourd'hui à nous comme des repères incontestables dans la ville mais aussi dans le temps. Face à l'urbanisation fulgurante de Grenoble, l'échelle du quartier et plus particulièrement celle de la cité en tant qu'unité collective s'est transformée en un refuge, c'est-à-dire « un de ces lieux où l'on a

[88] Parfois, il sera nécessaire de mobiliser l'échelle du secteur pour mieux appréhender ces cités et leur évolution. Le secteur regroupe différents quartiers à l'image de l'arrondissement pour d'autres villes. Il correspond au découpage géographique et administratif de la ville de Grenoble.

encore prise sur l'espace, où l'on possède une place assignée avant toute convention ou toute initiative de notre liberté » (Sansot, 1994 ; p.263). D'ailleurs, Grenoble a historiquement organisé son territoire au moyen d'une politique urbaine de quartiers visant « à créer, au cœur même des quartiers, une convivialité sociale qui s'organise autour des équipements publics » (Novarina, 1997 ; p.132). Encore aujourd'hui, il n'est pas simple pour ses aménageurs et ses élus de dépasser cette échelle d'intervention de manière à créer des coutures significatives entre les différentes entités (quartiers, secteurs) qui la composent et ce, malgré une politique urbaine actuelle qui a le souci de saisir le territoire de la métropole dans sa globalité. La municipalité en place (mandats d'Éric Piolle) ambitionne justement de tenir une politique urbaine à même de répondre aux besoins et enjeux contemporains auxquels nos territoires urbains font face. L'objectif principal réside dans sa volonté d'adopter un urbanisme « remontant » par le biais de démarches de démocratie participative laissant place à l'expérimentation et alliant acteurs et population locale. En se rendant plus à l'écoute de la mémoire urbaine[89], des ambiances, des pratiques et besoins des individus lors de ses renouvellements urbains, la Ville aspire à changer radicalement sa démarche de projet. Toujours soucieuse de perpétuer son image de ville-laboratoire dans un contexte politique et social où l'incertitude et l'imprévisible sont les maîtres mots, elle a engagé depuis peu une réflexion intéressante, mais qui nous semble encore mince, sur le décalage qui existe entre le temps long des projets de renouvellement urbain et la vie urbaine quotidienne afin de pouvoir maintenir en vie les lieux le temps de leur transformation. C'est pourquoi nous pensons qu'il est aujourd'hui plus que jamais essentiel de se questionner avec justesse sur la place que l'on donne à ces cités d'habitations à bon marché des années 1920-1935, qui sont appelées à se transformer, dans nos villes contemporaines et futures au regard de leurs qualités et de leurs valeurs patrimoniales.

[89] La Ville de Grenoble s'est lancée depuis quelques années déjà dans une course aux labels et autres titres patrimoniaux de manière à travailler son histoire et sa mémoire locales comme ressources. Cette posture rompt de manière franche avec la tradition de la table rase dauphinoise.

2. *Voir* et *faire voir* : une posture de recherche qui nous engage

Notre démarche d'étude implique de penser chaque terrain à partir de ses spécificités en s'intéressant à la mémoire du lieu et à ce que ses habitants considèrent comme étant leur héritage. En se mettant dans une relation directe avec eux pour révéler ce qui fait patrimoine dans leur quartier, toute transformation du lieu à venir est alors infléchie par leurs expériences, leurs attaches et leurs besoins. Effectivement, « les récits appartiennent aux lieux, c'est-à-dire à cet espace (dont ils sont l'indice éphémère et inépuisable) où l'expérience peut être référée par une pratique qui l'agit, réseau de gestes individuels ou collectifs qui jalonnent l'urbanité des lieux dans leur répétition quotidienne » (Tixier, 2020 ; p.100). C'est donc au fil de nos expériences, à l'épreuve du temps, que nos histoires de vie et nos pratiques les plus ordinaires et quotidiennes composent « la toile de fond » qui régit nos manières d'être et de faire dans un lieu. C'est alors en portant une attention particulière à ces existences dont la consistance et la fixité peuvent être tout aussi labiles que constantes, que nous pouvons saisir ces éléments qui opèrent un passage entre le monde du déjà-là et celui des possibles. Il incombe ainsi au chercheur, la tâche de voir et de dire ces récits de manière à les mobiliser dans tout processus de renouvellement des lieux.

David Lapoujade à propos d'Étienne Souriaux, défend deux figures qui nous paraissent ici majeures dans la construction de notre posture. D'abord, la figure du *témoin* comme personnage qui « a eu le privilège de voir, sentir ou penser » (Lapoujade, 2017 ; p.19) ces existences moindres, ces mondes fragiles et sensibles. Son rôle consiste à témoigner en faveur de leur importance ou de leur beauté. De celui qui voit, il devient celui qui a la responsabilité de les *faire voir*. À la suite de quoi se dessine la figure de *l'avocat* qui donne cette fois-ci « une force, une ampleur à ce dont on a été le témoin privilégié » (*Ibid.*, p.20). L'avocat plaide alors en leur faveur afin de les instaurer, c'est-à-dire d'asseoir leur existence et leur donner la légitimité de se « poser ». Dès lors, il est indispensable de se questionner sur les gestes et les processus à même de le faire. C'est en ce sens que notre recherche pose précisément la question de l'expérience immersive et des méthodes qu'elle met en œuvre. Comment *percevoir* ces existences fragiles, à partir de quel point de vue ? Comment amener ces existences à la conscience de ceux qui fabriquent nos villes pour qu'ils puissent les saisir lors de toute transformation des lieux ? Et enfin, comment transformer nos manières de faire pour « changer les regards, engager des pratiques et donner corps à une valeur d'usage autant que de renouvellement pour tout patrimoine discret de l'habiter à qui veut y prêter attention » (Tixier, 2020 ; p.103). De notre posture de chercheur, nous nous devions d'être tant les

témoins que les avocats et les écrivains (*Ibid.*) de ces existences plurielles et labiles, voire évanescentes.

Cette posture ne va pas sans engager la sensibilité et l'affectivité du chercheur confronté à des terrains chargés en émotions et en significations affectives. En s'immergeant *in situ, il* s'imprègne petit à petit des lieux, de leurs récits et de leurs ambiances et noue inévitablement des relations avec les habitants et les acteurs locaux qu'ils côtoient. On partage leurs souvenirs, leurs quotidiens, leurs regrets et leurs espoirs. Notre point de vue se transforme alors au fil de nos enquêtes et nous prenons conscience de ce qui se joue véritablement au-delà des enjeux et des actions urbaines et/ou politiques engagées. Dès lors, notre empathie, notre intuition et notre affectivité en général sont transformées « en ressources épistémologiques pour produire des connaissances et des idées » situées (Bousquet et *al.*, 2022, à propos de A. Kahl ; p.92). En effet, il nous semble que dans ce type de situation, c'est-à-dire de transformations de nos espaces de vie les plus ordinaires et du quotidien, c'est dans notre capacité à nous laisser être affecté et à nous rendre vulnérable, que nous pouvons nous engager dans des « arrangements entre des personnes qui ont différentes relations affectives avec les lieux » (*Ibid.*, p.18) : entre ceux qui habitent, ceux qui y habiteront, ceux qui le traversent, ceux qui l'investiguent et ceux qui pensent à son devenir. Le chercheur prend alors place dans un système d'acteurs complexe lui permettant « une compréhension collective plus fine des jeux de pouvoir » dépendant de nombreux facteurs (*Ibid.*, p.93)[90]. Il devient ainsi pleinement acteur du lieu à travers une posture qui n'est pas toujours facile à tenir et qui le met en permanente tension entre implication et distanciation, attachement et détachement au lieu, aux individus et à son sujet d'étude.

Dans cette articulation que reprend Nicolas Tixier (2020) sous le triptyque du *voir,* du *dire* et du *faire*, le récit du lieu apparaît comme « l'acte de narration collective qui fait exister le lieu » (p.100). Se mettre à l'écoute du récit du lieu, le révéler et le saisir lorsqu'il est question de songer au futur d'un lieu et d'un groupe d'individus permet de « poser » publiquement la ligne à tenir à l'image d'un trajet qui raconte une histoire et qui établit « *des relations* entre des événements passés, en retraçant un chemin dans le monde » (Ingold, 2013 ; p.120). C'est en cela que ce qui fait patrimoine dans les récits situés dessine des lignes de projet qui construisent de fait une continuité[91] entre passé, présent et futur. Faire projet nous renvoie à la dimension génétique de tout territoire que nous propose Patrick Geddes, c'est-à-dire des caractères essentiels à transmettre au fil du temps et sujets aux variations (mutations) pour assurer leur survie et permettre à toute chose le passage d'un état à un autre.

[90] La question des attachements et des affects est éminemment politique dans le champ de l'aménagement urbain et de la fabrique de nos territoires.

[91] La continuité implique un processus du devenir en tant que propriété fondamentale de toute chose.

« (…) les mémoires sont largement instables, fluctuantes, en perpétuelle recomposition. »

(Rautenberg, 2003 ; p.65)

3. Enquêter : rendre manifeste des pratiques d'habiter et des modes d'existence pluriels

3.1. Avant-propos

Notre approche pose inévitablement des questions méthodologiques. Il nous faut mettre en œuvre les outils aptes à saisir les récits les plus quotidiens et familiers, les histoires locales, les traces et signes les plus fins, les expériences et les pratiques d'habiter les plus insaisissables. Il est donc impératif de penser chaque cité selon ses spécificités. C'est alors à partir d'une base commune, en mesure de s'ajuster aux circonstances et aux singularités de chacun de nos terrains d'étude, que nous aspirons à révéler ce qui fait patrimoine à la Capuche, l'Abbaye et Jean Macé pour penser leurs devenirs.

Pour cela, nous avons mis en place une démarche d'enquête qui conjugue trois méthodes qualitatives principales (l'inventaire, l'itinéraire/l'entretien non directif et la reconduction photographique) permettant d'une part une immersion *in situ* du chercheur-enquêteur et d'autre part la considération de l'habitant-enquêté comme « un virtuose de l'expérimentation esthétique, sociale, technique, corporelle et mentale » (Hennion, 2004 ; p.15). Le récit de vie incarné ici principalement par la méthode des itinéraires s'est présenté non pas comme un moyen exclusif pour enquêter sur ce qui fait patrimoine à la Capuche, l'Abbaye et Jean Macé, mais comme une méthode qui dans son articulation avec les autres formes d'observation et les autres sources documentaires s'est révélée être extrêmement efficace.

Notre méthodologie n'a cessé de s'ajuster, en impliquant parfois des temps d'attachement et d'engagement intenses sur le terrain et d'autre fois des temps de distanciation nécessaires pour nous. Sur le terrain nous n'étions pas seulement chercheur-enquêteur. Il a fallu par moments endosser le statut du simple usager des lieux tandis que d'autres fois nous devenions, à peu de choses près, un voisin-ami le temps d'une rencontre ou d'un itinéraire. Nous devions ainsi « jongler » en permanence entre des objectifs d'études à tenir et le besoin de s'en écarter de manière à se rendre personnellement disponible, attentif et à l'écoute de ceux qui nous livraient leurs propres récits.

3.2. S'immerger, arpenter, inventorier

Dresser un portrait inédit de chaque cité

Notre première « mission » consistait à nous immerger *in situ*, à plonger dans l'ambiance du lieu pour « chercher sur le terrain, des choses qui ont de l'intérêt » vis-à-vis de notre objet d'étude (Heinich, 2012 ; p.25). Cette étape, à mi-chemin entre l'inventaire et la démarche de « *survey* » de Patrick Geddes, permet de dresser un portrait de chaque cité avec l'objectif principal de saisir le lieu à travers la marche, les rencontres et la mise au jour d'éléments expressifs en vue de préciser, plus tard, nos axes de recherche. C'est à ce moment que nous rassemblons une multiplicité de documents de nature différente (des documents universitaires, des thèses, des documents de type patrimonial, des archives à la fois privées et publiques, des photographies, des récits, des vidéos, des films, de la presse, des documents graphiques, etc.), sans prétendre à l'exhaustivité, mais avec l'intention de rendre compte de l'articulation qui s'établit concrètement entre patrimoine et attachement au lieu dans chacune des cités. Ces documents permettent en effet de « spatialiser » des mémoires souvent fragiles et labiles tout en faisant émerger les premiers éléments de patrimoine. En même temps, nous multiplions les rencontres : avec ceux qui y ont habité, ceux qui y habitent encore, les acteurs locaux, les collectifs et les associations sur place pour déterminer au mieux les sources à exploiter. Leurs récits viennent alors recouper les documents inventoriés pour les compléter, les nuancer et les rendre plus intelligibles. Nous rassemblons ainsi un corpus d'étude inédit pour chaque cité.

Pour nous, il était nécessaire d'établir ce portrait dont l'objectif premier consiste à rendre compte des objets, des pratiques, des usages, des écrits, des ambiances et finalement de tout ce qui pouvait nous paraître comme singulier et propre à chacune des cités de la Capuche, de l'Abbaye et Jean Macé. C'est pourquoi nous avons eu à cœur de nous impliquer entièrement sur le terrain en activant notre intuition, en nous rendant pleinement disponible et à l'écoute de ceux qui le connaissent le mieux. Pour cela, il fallait s'étonner de tout ce qui nous entourait, donner de l'importance aux paroles et aux gestes les plus quotidiens et les plus ordinaires. Enfin, cette démarche n'a cessé de faire des allers-retours permanents entre les terrains, nos différentes méthodes d'enquête et nos balises théoriques, car au fur et à mesure que l'on avançait dans l'établissement de ces inventaires, de nouveaux éléments apparaissent tandis que d'autres s'amenuisaient ou disparaissaient au profit d'autres.

3.3. Révéler ce qui fait patrimoine par le récit de vie

Itinéraires et entretiens non directifs

La mémoire habitante est indispensable pour comprendre la manière dont s'est constitué un lieu. Au-delà même d'enrichir les éléments repérés lors de l'immersion *in situ* en les rendant plus significatifs, elle se trouve être au cœur de la méthodologie mise en œuvre dans notre thèse. Comment alors la saisir de manière à la rendre intelligible d'un point de vue extérieur et lui donner une légitimité d'être dans les processus de fabrique et de transformation de nos espaces urbains ordinaires ? C'est pourquoi il nous faut construire les démarches et mobiliser les outils à même de « saisir le vécu social, le sujet dans ses pratiques, dans la manière dont il négocie les conditions sociales qui lui sont particulières » (Préface de Balandier dans Ferrarotti, 2013 [1983]; p.10) pour accéder à cette mémoire substantielle *par l'intérieur*. C'est ainsi dans la méthode des itinéraires de Jean-Yves Petiteau[92] qui consiste « à suivre celui qui nous guide par le corps et la parole sur un territoire qu'il invente et construit par la mise en scène de son récit » (Petiteau et *al.*, 2018 ; p.5) que nous trouvons les dispositifs à même de *faire voir* ces existences fragiles, fondues dans le paysage de la vie quotidienne et si souvent imperceptibles *par l'extérieur*. Jean-Yves Petiteau la définit comme étant : « Une démarche centrée sur l'écoute sensible de ceux qui interrogent dans leur culture et expérience quotidienne le territoire réel et imaginaire qu'ils habitent. Leur récit déstabilise tout travail d'enquête savante ou journalistique fondé sur le recueil d'un témoignage ou d'une opinion. Leur prise de parole inaugure par l'énonciation de références et contextes d'ordinaire négligés ou invisibles "un passage à l'acte" qui agence dans l'espace-temps des rapports qui construisent et ménagent un territoire » (*Op. cit.*, p.111). Et ce, dans l'objectif d'atteindre « la mémoire involontaire » comme étant « l'essence du temps localisé » (*Ibid.*, p.118). C'est en se remémorant, en écrivant l'histoire « à l'envers », nous dit-il, que l'on donne une valeur d'usage aux choses en agissant sur la mémoire d'ici et maintenant et en devenir : « Et le souvenir, tantôt volontaire, tantôt involontaire, n'intervient qu'à des moments précis de l'apprentissage, pour en contracter l'effet, ou pour ouvrir une voie nouvelle » (Petiteau, 2006, en citant Gilles Deleuze dans *Proust et les signes* ; p.2). Dès lors elle recompose le passé qui n'est plus avec « les présents » en rendant possible des futurs. La méthode des itinéraires cherche ainsi non pas à établir un ordre ou une logique des souvenirs de la mémoire dite volontaire, mais plutôt à atteindre ce qui déstabilise la hiérarchie de nos souvenirs.

[92] Jean-Yves Petiteau était anthropologue et sociologue au CNRS, membre de l'UMR AAU (Ambiances, Architectures, Urbanités).

Éprouvé comme une « aventure physique » que partagent l'enquêté et l'enquêteur à un instant *t*, l'itinéraire rassemble, dans sa forme, des fragments de nature différente sur un même support en sélectionnant « des éléments du territoire, des détections sensibles, et des éléments de vie sociale » (Toussaint, 2014 ; p.47). Tout comme le transect urbain (Tixier, 2016), cette méthode permet de mettre en articulation les postures d'analyse et de projet d'ordinaire dissociées. Par sa dimension narrative, en étant « entre le grand récit d'une ville et les micro-récits d'usages » (*Ibid.,* p.147), la méthode des itinéraires donne la possibilité de penser nos territoires de demain en prenant en compte l'ambiance des lieux, les histoires et expériences vécues de ceux qui les habitent. En effet, habiter, « c'est narrativiser (…). Il faut réveiller les histoires qui dorment dans les rues et qui gisent quelquefois dans un simple nom, pliées dans ce dé à coudre comme les soieries de la fée » pour penser la réhabilitation de nos milieux de vie, nous dit Michel de Certeau (De Certeau et Giard, 1990 ; p.203). La méthode des itinéraires se présente comme « le fruit d'une hybridation disciplinaire que les auteurs bricolent » (Petiteau et *al.*, 2018 ; p.115) pour permettre une forme de souplesse et la possibilité de l'ajuster si besoin. À de nombreuses reprises, nous avons d'ailleurs dû nous adapter aux personnes enquêtées en réalisant « en remplacement » de l'itinéraire, un entretien non directif afin de rester le plus proche possible de ce que permet l'itinéraire (lui-même issu d'une méthode non directive). Par exemple, nous nous sommes adaptée aux conditions physiques des personnes âgées enquêtées qui ne pouvaient se déplacer en marchant durant 1 à 2 heures. Nous avons alors réalisé des entretiens à domicile (ou un tiers lieu) car elles tenaient malgré cette difficulté à nous livrer leur récit afin de le transmettre et de participer d'une manière ou d'une autre à notre recherche, à la transformation de leur cité. Tandis que pour d'autres, la crise sanitaire du Covid-19 nous a contrainte à poursuivre notre recherche dans le cadre d'un confinement soumis à des autorisations de sorties. Dans cette situation, nous avons plutôt réalisé des entretiens non directifs *in situ,* dans les cours intérieures des cités[93].

Cette démarche méthodologique relève profondément de la mise en confiance et de la considération de l'autre. Lorsque nous nous présentons et énonçons notre sujet d'étude, nous faisons attention à ne pas être/paraître « directif ». Nous veillons à rester sincère sur notre démarche et nos intentions, non pas pour influencer le récit qui nous sera livré mais pour que l'enquêté nous « donne » son récit tout en étant conscient des enjeux et des objectifs auxquels il servira. Plutôt que d'énoncer frontalement notre objet d'étude, c'est-à-dire en évoquant sa dimension patrimoniale qui risque au vu de la polysémie de ce terme nous éloigner des expériences quotidiennes ordinaires des habitants et risquer de susciter en eux le sentiment d'illégitimité et de

[93] La capacité de cette méthode à s'adapter et à s'ajuster aux différentes circonstances du terrain nous a permis de mener à bien notre recherche en tenant compte de chaque situation qui se présentait à nous.

n'avoir « rien à dire », nous faisons le choix d'évoquer en premier lieu les qualités et valeurs sociales des cités, leur attachement au lieu et leur expérience vécue. De fil en aiguille, nous finissons par aborder la question de ce qui fait patrimoine dans leurs cités à travers leurs propres récits de vie et l'ambiance des lieux, avec toujours cette dimension projectuelle qui permet d'amorcer le potentiel devenir de leurs cités[94].

« Réaliser un itinéraire nécessite plusieurs étapes. »

(Petiteau et *al.*, 2018 ; p.111)

L'itinéraire se déroule habituellement comme suit. Après avoir établi une relation de confiance et de sympathie avec l'enquêté, par une ou plusieurs rencontres préalables, nous convenons d'un rendez-vous pour réaliser l'itinéraire qu'il lui incombe de choisir. Pendant que nous marchons sur les traces de sa vie, nous l'enregistrons vocalement à l'aide d'un dictaphone et d'un micro-cravate. Nous ne prenons jamais de notes afin de rester pleinement à son écoute et de nous immerger entièrement, à ses côtés, dans l'ambiance du lieu. Nous devons rester très attentifs tout au long de l'itinéraire. Celui qui nous guide « par le corps et la parole » va continuellement osciller entre temps passé, présent et futur des lieux. Ses émotions, ses besoins et ses désirs éveillés par les signes et les traces qu'ils rencontrent sur notre cheminement vont le conduire à préciser au fur et à mesure son point de vue par la mise en scène de son récit. Il fait des allers-retours constants en mettant en relation des expériences et des lieux multiples. Parfois nostalgique et d'autres fois contrarié, il nous livre de manière inédite son attachement au lieu, ce qui lui parait être essentiel et qui fait l'identité même du lieu. Il n'hésite pas à nous interpeller également sur ce qui devrait être « réparé ». Nous nous devons d'accorder de l'importance à chaque parole, chaque silence, chaque geste, chaque émotion. Au même moment, une troisième personne que l'on nomme « photographe » nous accompagne discrètement pour prendre « un cliché à chaque modification de parcours, temps d'arrêt, variations du mouvement ou changements émotionnels perceptibles » (Petiteau, 2006 ; p.1). Ce dernier est dans une posture de « spectateur » qui entend par bribes les échanges, sans que jamais sa présence « ne soit un obstacle à ce que les choses se disent » (Toussaint, 2014 ; p.73). Il veille à rester attentif tout au long du parcours et du récit afin de capturer les moments charnières où un « ange passe »[95].

[94] Doutant de la légitimité de leurs récits, certains habitants nous ont parfois confié qu'ils ne voyaient pas ce qu'ils pourraient nous raconter d'intéressant ni en quoi cela pourrait nous aider. Nous rétorquions que tout était intéressant pour nous, que nous n'avons pas d'attente précise mais que nous voulions avant tout partager avec eux leur vécu et recueillir leur précieux témoignage.

[95] Expression que l'on prête à Jean-Yves Petiteau lorsqu'il évoque le moment auquel le photographe doit prendre un cliché.

Une fois l'itinéraire terminé, le chercheur retranscrit intégralement le récit. Après une lecture attentive du chercheur et parfois même une première relecture du guide (l'enquêté), l'itinéraire est monté sous forme de roman-photo où la « cadence » entre l'image et le texte est essentielle. Cette forme a été retenue par Jean-Yves Petiteau pour deux raisons précises : la première, pour la possibilité de restituer et valoriser dans une forme accessible à tous, le parcours et le récit par l'expression écrite et/ou orale ; la seconde, pour les « arrêts sur image » que permet cette articulation image/texte créant ainsi des séquences qui s'enchaînent en référence aux procédés cinématographiques (Petiteau et *al.*, 2018). Lorsque l'on monte un itinéraire, nous devons veiller à « la coexistence de temporalités différentes » tout au long du récit, de la même manière que les variations émotionnelles constituent un repère majeur dans la mise en forme de celui-ci. Lorsque nous mettons en forme les récits, puis en sélectionnant et en choisissant l'enchaînement des paroles et des événements, nous les manipulons et bricolons de fait, malgré nous[96]. Il en va de notre rôle (le chercheur) d'en donner « une forme et une image cohérentes », un texte global intelligible de tous, autrement difficilement dicible, et qu'il « convient d'appeler un *récit du lieu* » (Amphoux et Tixier, 2017 ; p.14). C'est là la puissance de ce récit du lieu qui permet d'inclure dans la démarche celui qui « prétend n'avoir rien à dire », « celui pour qui le quotidien ne concerne que lui », « celui pour qui la vie ordinaire ne saurait rien avoir d'extra-ordinaire » (*Ibid.*).

> « **Révéler ce que leur parole permet d'énoncer en termes de programme et d'enjeux de projet** ».
>
> (Amphoux et Tixier, 2017 ; p.14)

Le montage d'un itinéraire doit pouvoir rendre la parole en lui donnant une consistante autre qui permet d'inscrire chaque parole individuelle dans un territoire de représentations vivantes et cohésives (*Ibid.*). Chaque itinéraire est unique et inédit dans son expérience et son expression mais « aucun itinéraire ne détient à lui seul la clef de lecture d'un territoire. Chaque nouveau récit est à la fois une re-lecture ou une ré-écoute de l'espace et à la fois une échappée » (*Op. cit.* ; p.121). L'itinéraire permet de faire émerger des idées, des intentions pour faire projet soit par l'imagination ou la fiction, soir par la contestation ou par la critique face à des décisions ou changements qui s'opèrent où qui ont déjà eu lieu. C'est alors dans l'analyse que nous pouvons révéler par association et/ou extrapolation des intentions de projet émanent du récit du lieu. Pascal Amphoux nous dit d'ailleurs que « réciter le lieu » consiste à associer une description

[96] Nous devons néanmoins rester vigilants à ne pas déformer ou caricaturer la parole dont nous sommes garants et la possibilité de pouvoir la corriger ou la faire évoluer si besoin, à tout moment.

du lieu et le vécu de celui qui « le récite ». Il constitue en réalité une posture de projet, car « on croit faire parler les gens lors des enquêtes mais en réalité on fait parler les lieux par la parole des habitants ». Effectivement, lors des itinéraires et des entretiens menés, les habitants nous livrent leur parole en témoignant autant de leur vie quotidienne et de leur attachement au lieu que de ce qui fait patrimoine dans les cités de la Capuche, de l'Abbaye et Jean Macé. La méthode des itinéraires est en cela un outil privilégié pour appréhender et comprendre la manière dont s'est constitué un territoire. Elle permet justement, par un protocole spécifique, de saisir un lieu dans son quotidien, par les usages et pratiques de ses habitants. Différent de la flânerie, de la dérive ou de la marche, l'itinéraire permet de revenir à ce qui fait la singularité de chaque lieu en impliquant une posture qui nécessite de porter une attention particulière à chaque territoire (Tixier, 2017). Il n'est pas question d'aller d'un point à un autre mais bien d'entreprendre une aventure avec des « points intermédiaires » où l'on peut faire autre chose que l'itinéraire pendant qu'il se déroule, où l'on peut rencontrer un ou d'autres habitants, les saluer, s'engager dans une autre discussion, faire des achats, participer à un événement ; et même dévier du trajet de départ (*Ibid.*). Il y a donc une « épaisseur du trajet » qui tient compte de la réalité du terrain. Ce n'est pas uniquement une méthode que l'on applique à un territoire de manière détachée mais bien un « engagement pragmatique » qui s'ancre dans un contexte précis (Petiteau et *al.*, 2018 ; p.112).

« L'expérience des itinéraires repose sur le renversement du rapport d'hospitalité. »

(Petiteau et *al.*, 2018 ; p.116)

La méthode des itinéraires repose essentiellement sur le retournement des rôles qui s'opère entre l'enquêteur et l'enquêté. Lorsque le chercheur se rend sur le terrain, endossant le rôle du profane et de l'inexpert, il sollicite les habitants des lieux comme experts de l'objet d'étude par l'expérience vécue. L'enquêté devient ainsi acteur à part entière et dépasse le simple statut d'informateur. Dans son récit, nous trouvons tant des descriptions du quotidien que des pratiques d'habiter ou encore des souvenirs, des imaginaires, des préoccupations ou des besoins. Son récit porte de la même manière sur plusieurs échelles : de l'individuel à l'urbain, en passant par le cocon familial et le voisinage/le quartier. Les méthodes que l'on pourrait nommer « biographiques » (mobilisant l'histoire de vie des personnes enquêtées) et dans lesquelles nous pourrions ranger celle des itinéraires opèrent « un renversement *épistémologique* des postures traditionnelles du chercheur et des sujets de recherche » (Ferrarotti, 2013 [1983] ; p.17). Par l'écoute active, c'est avant tout l'enquêté et *son* histoire qui sont mis en valeur. Elle implique sur le terrain un partenariat entre le chercheur et l'enquêté qui les amène à en être tous les deux profondément affectés.

Finalement, ce que permet l'itinéraire c'est de *faire l*e récit d'une expérience vécue sur un territoire donné. La forme narrative orale et spontanée que porte cette méthode non directive nous conduit à la rapprocher d'une autre méthode issue de l'ethnosociologie : le récit de vie[97]. En effet, dès lors qu'un individu « raconte à une autre personne, chercheur ou pas, un épisode quelconque de son expérience vécue » (Bertaux, 2005 ; p.36) nous pouvons considérer qu'il y a bien du récit de vie qui permet au chercheur d'appréhender « un monde » *par l'intérieur,* c'est-à-dire à partir des connaissances acquises par « l'expérience directe » de l'enquêté sur ce « monde ». Le verbe raconter, c'est-à-dire « faire le récit de » traduit justement ce passage de la forme discursive à la forme narrative selon Daniel Bertaux. Avec la méthode des itinéraires, l'enquêté nous livre son expérience en situation en mêlant récits de vie et parcours situé pour rendre compte de l'ambiance du lieu à la croisée de ses dimensions spatiales, sociales et sensibles, dans une dynamique diachronique et à mi-chemin entre le singulier et le commun. Les lieux sont intimement liés à la manière dont se construit notre perception du monde et donc à notre parcours de vie. C'est en cela que l'itinéraire se présente comme un outil efficace pour faire émerger nos souvenirs, des anecdotes et histoires personnelles, nos usages et nos attachements tout en partant d'une problématique ayant pour objet l'espace construit. L'itinéraire nous donne à lire un récit du lieu inédit qui s'appuie fondamentalement sur les histoires de vie[98] de ses habitants et en conjuguant des temporalités multiples. Vécu comme une « micro relation sociale » où le chercheur joue à l'absent, la méthode des itinéraires amène à « voir l'universel à travers le singulier », « l'objectif fondé sur le subjectif » et « le général à travers le particulier » (Ferrarotti, 2013 [1983] ; p.56) par l'intermédiaire du récit de vie comme témoignage d'expériences vécues.

[97] Oscar Lewis est à l'origine de la codification et formalisation de cette méthode (récit de vie) pour appréhender le quotidien, la vie sociale et les pratiques sociales.

[98] Nous reprenons ici le terme d'histoire de vie qui a longtemps été consacré au concept de récit de vie en référence au terme anglais *life history*. Selon Daniel Bertaux, le terme histoire fut remplacé par celui de récit car il présentait l'inconvénient de ne pas faire de distinction entre l'histoire vécue et le récit qui en était fait. Ici, ce terme permet de remettre en relation l'Histoire avec les histoires multiples venant « du bas » qui renvoient à la « mémoire collective de la quotidienneté » (Ferrarotti, 2013 [1983]; p.34).

3.4. Éprouver les ambiances, observer les usages et les pratiques par la reconduction photographique

Il est important dans notre recherche de prendre en considération la matérialité des espaces que l'on étudie au même titre que les récits habitants recueillis. Partant de l'idée que la dimension construite des lieux constitue un « vecteur d'intégration de la population dans un cadre de vie » (Rémy, 2015 ; p.25)., l'espace organiserait ainsi les rapports et structures sociales en favorisant parfois des liaisons et d'autres fois des ruptures. Le tout en composant avec des dynamiques de « visibilité » et de « voilement » à différentes échelles (*Ibid.,* p.156). Enquêter par la dimension matérielle implique donc d'articuler espace et temps afin de saisir la manière dont se structure la vie quotidienne dans espace donné. Étant vécu comme « une ressource qui permet aux individus et aux groupes de s'affirmer et de communiquer » (*Ibid.,* p.43), l'espace induit une appropriation socio-symbolique qui conduit à l'émergence d'usages et de pratiques d'habiter qui se déploient au-delà du logement et de la sphère privée/familiale. Les limites entre espace public et espace privé deviennent alors plus complexes à définir et nouvelles typologies d'espaces à mi-chemin entre privé/public, individuel/collectif émergent en conséquence. La matérialité d'un lieu pose inévitablement la question de l'implication affective de ses habitants/usagers qui elle-même impacte l'intensité d'appropriation des lieux, la qualité des rapports interpersonnels, l'ancrage et l'identité individuelle et collective de chacun d'entre eux. Cela nous amène alors à la question de la mémoire qui se « constitue en se concrétisant dans des objets qui signifient soit un monde perdu, soit l'émergence d'un monde nouveau, soit un monde dont il faut effacer le trace » (*Ibid.*, p.158). Il y aurait donc dans tout espace des « marquages », des signes et des indices qui nous permettent de l'appréhender dans son signifié vécu. Nous nous sommes alors interrogés sur ce qui dans les pratiques, les usages quotidiens et dans l'ambiance du lieu nous renseignent sur les processus d'appropriation et d'attachement au lieu de leurs habitants. Et par là même nous révèle en creux des éléments qui font patrimoine à l'Abbaye, la Capuche et Jean Macé, perceptibles cette fois-ci *par l'extérieur* au moyen d'observations méthodiques attentives à tout phénomène de la vie quotidienne.

Pour saisir ces lieux dans leur quotidien le plus ordinaire, sur un temps plus ou moins long, en n'y habitant pas mais en prenant le temps de l'observation attentive aux signes et codes inscrits dans la matérialité des lieux, nous faisons le choix de nous inspirer de la méthode des reconductions photographiques développée par Camilo José Vergara[99] qu'il détaille dans son ouvrage New American ghetto. Il parvient à décrire, par la reconduction photographique, c'est-à-dire mêmes points de vue, de manière régulière et sur un temps long, le quotidien urbain et les évolutions dans

[99] Camilo José Vergara est photographe chilien, immigré aux États-Unis où il poursuit alors des études en sociologie urbaine. Il publie une série d'ouvrages qui documentent l'évolution des ghettos afro-américains par la méthode des de la reconduction photographique.

le temps de quelques quartiers New-Yorkais. Cette méthode révèle ce qu'il catégorise dans son ouvrage comme « stigmates », formes lisibles et photographiables, traces d'une histoire locale singulière et inédite. La série photographique par la reconduction et donc par la multiplicité (multiplicité également des personnages-photographes dans notre étude) est, pour diverses raisons, différente de la prise de vue unique et instantanée (Tixier, 2017). Elle implique une attention particulière à un lieu, à un usage, à une ambiance ou à un phénomène. Nous nous mettons dans une posture qui active d'abord le regard puis les autres sens. En donnant la possibilité d'ajouter quelques notes à chaque photographie, nous l'enrichissons par des éléments difficiles à capter par la prise de vue : un son, une odeur, une sensation éprouvée, un événement passé et manqué, une rencontre, etc. La série photographique participe à « raconter » le lieu, à faire émerger le récit du lieu comme non pas comme un espace conçu donné à voir mais comme un espace vécu et éprouvé, documenté par la photographie.

La reconduction photographique en mêlant image et texte ne constitue pas uniquement une méthode d'enquête. Elle est une archive numérique qui documente un espace dans son évolution temporelle et qui participe à la constitution d'un héritage (Bazin, 2019 ; à propos de Camilo José Vergara). « Tout ce qu'il (Vergara) y trouve (sur le terrain) non seulement lui donne des informations, mais lui donne aussi à réfléchir. Tous les éléments qu'on trouve sur le terrain sont non seulement des informations mais aussi des données qui donnent à réfléchir et qui composent les pièces d'un gigantesque montage urbain à partir de quoi construire sa propre pensée » (*Ibid.*, p.8). C'est pourquoi il est nécessaire de mettre en place une méthode de montage à même de rendre compte de l'effet de la série photographique en rassemblant les photographies de mêmes points de vue sur un même support, et ce de manière intelligible. En parallèle de cela, il est primordial pour notre recherche d'établir une méthode analytique qui puisse à son tour rendre compte de ce qui à la Capuche, l'Abbaye et Jean Macé fait patrimoine à partir de catégories thématiques redondantes émergeant des photographies et des textes les accompagnant.

Pour les cités de la Capuche, de l'Abbaye et Jean Macé, c'est donc en binôme ou individuellement que plusieurs personnes extérieures[100] aux cités arpentent les lieux dans un créneau de deux heures, le tout sur un laps de temps de trois à quatre jours. Ils prennent ainsi le temps de déambuler, flâner, observer, écouter, s'arrêter, faire des détours, faire des rencontres, etc. Ils « capturent » les usages, les pratiques et les ambiances de ces cités et de leurs environnements à toutes échelles d'observation. Pour cela, des protocoles avec des consignes précises sont communiqués à chaque

[100] Pour les cités de la Capuche et Jean Macé, les reconductions photographiques ont été principalement réalisées avec l'aide des doctorants de l'ENSAG (MHA et CRESSON), architectes ou urbanistes ; et pour l'Abbaye, avec les acteurs professionnels de l'étude de renouvellement urbain de la cité ainsi que quelques étudiants de l'Institut d'Urbanisme de Grenoble/ENSAG.

participant en amont dans son observation située. Les photographies sont attendues au format horizontal, accompagnées de quelques notes pour les mettre en récit. Au total, chaque personne ou binôme collecte douze photographies : six sont à point de vue fixe signifié sur site par un marquage au sol et six autres à point de vue libre. Attachée à mettre en œuvre des méthodes sous-tendues par un protocole scientifique tout en étant capable de nous adapter aux réalités du terrain ainsi qu'à la sensibilité de celui qui est en investigation sur place, il nous a paru utile, voire indispensable, de donner la possibilité de produire une série de photographies à point de vue dit « libre » pour compléter les reconductions « fixes ».

Finalement, cette démarche donne lieu à deux albums photographiques distincts pour chaque cité étudiée. Le premier album rend compte des reconductions photographiques dans leur ensemble, en mettant en vis-à-vis les points de vue fixes et libres de chaque série photographique[101]. Par cette composition, il est possible au lecteur de découvrir les photographies et les notes les accompagnant, individuellement ou conjointement. Le second album organise, quant à lui, les photographies et leurs annotations en catégories thématiques par récurrence d'éléments. Il témoigne ainsi de ce qui dans les traces, dans les usages quotidiens et l'ambiance du lieu, à l'instar des stigmates de C. José Vergara, fait patrimoine à la Capuche, l'Abbaye et Jean Macé d'un point de vue extérieur mais qui pour la plupart se recoupent avec les récits habitants recueillis par la méthode des itinéraires[102].

***

Nous vous proposons dans les pages qui suivent de parcourir le protocole mis en œuvre et communiqué à chaque participant pour le guider. C'est à l'Abbaye que nous avons commencé les reconductions photographiques, en 2017. Étudiante en master 2 et en stage à BazarUrbain avec Nicolas Tixier, nous avons expérimenté ce protocole à l'occasion de temps publics qui réunissaient tous les membres du groupement Particules en charge de l'étude de renouvellent urbain de la cité de l'Abbaye. Nous avons ensuite reconduit le protocole pour les cités de la Capuche et Jean Macé en 2018, mais cette fois uniquement dans le cadre de la thèse, ce qui lui a valu quelques ajustements.

[101] Ces albums sont disponibles dans les tomes 2, 3 et 4 pour chaque cité concernée.

[102] Ces albums thématiques sont disponibles dans ce 1er tome aux parties 2 des chapitres 4, 5 et 6 pour chaque cité concernée.

3.4.1. Protocole des reconductions photographiques à l'Abbaye

Les reconductions photographiques à l'Abbaye se sont déroulées au printemps 2017, dans le cadre de l'étude de renouvellement urbain de la cité et portée par le groupement Particules associé localement à BazarUrbain. Dans la mission de stage, il nous a été confié d'exécuter *in situ* le protocole initié par Nicolas Tixier pour observer les usages, les pratiques et l'ambiance du lieu. C'est donc dans le cadre d'une semaine ponctuée d'ateliers publics et de temps de travail collectifs entre les membres du groupement que nous avons organisé le programme des reconductions en veillant à la rotation toutes les deux heures des binômes ou des participants individuels. Puis une fois de retour au bureau de l'équipe (situé dans la cité de l'Abbaye), les participants devaient nous transmettre leurs photographies et les textes les accompagnant, afin de pouvoir *a posteriori* les assembler et monter les albums photographiques.

Le premier jour, c'est Nicolas Tixier et Lou Bellegarde qui ouvrent le bal pour expérimenter et repérer les prises de vue fixes imposées à tous les participants sur la carte de terrain. Le deuxième binôme a néanmoins eu du mal à se repérer avec précision sur site malgré la carte annotée qui doit les guider (voir pages suivantes). Sur le terrain, il est difficile de se placer « au bon endroit » et donc d'avoir les mêmes cadrages d'un binôme à l'autre. Nous décidons à ce moment-là de repartir sur site pour marquer le sol avec des points de repère permettant d'exécuter des cadrages similaires entre chaque participant. Cet ajustement a été indispensable pour permettre la mise en œuvre d'un protocole collectif dans lequel il fallait tenir au maximum une régularité et une cohérence d'ensemble.

Ci-dessous, le planning et les consignes données aux participants avant d'aller sur site.

Quartier de l'Abbaye - Atelier public 1 - Espaces publics - Observation des usages, relevé des ambiances

Consignes : En binôme, arpenter le quartier, prendre le temps de l'observation, des rencontres. Prendre des photos (**format horizontal uniquement**) et prendre quelques notes, ensemble ou séparemment. Description des usages, des pratiques, des ambiances. Tant des espaces publics, que des lieux type magasins, halls, MDH, etc. Toutes échelles d'observation.
Périmètre : place de la Commune 1871, rue Elie Cartan, avenue Jeanne d'Arc, les vieilles cités avec leurs cours intérieures et les rues qui les entourent.
De retour au local d'Actis, choisir 12 images uniquement (dont 6 selon le point de vue indiqué sur la photo aérienne, leur donner une légende de 1 à 2 lignes, 6 photos libres. Remettre le tout à Ryma au format numérique

Contact organisation : Ryma Hadbi / ryma.hadbi@gmail.com

	mercredi 8 mars 2017	jeudi 9 mars 2017	vendredi 10 mars 2017	samedi 11 mars 2017
8:00		Théo Marchal et Nicolas Burtin		Ryma Hadbi
9:00			Aurélie Planté et Nöelle Torriero	
10:00		Charline Sowa + Samah Belhamiti et Ryma Hadbi		Fabienne Boudon
11:00			Bénédicte Chaljub + Théo Coucoux et Fleur Romano	
12:00		Ryma Hadbi		Samah Belhamiti
13:00	Nicolas Tixier et Lou Bellegarde		Théo Marchal et Alex Lupascu	
14:00				Lou Bellegarde et Aurélie Planté
15:00	Samah Belhamiti et Ryma Hadbi		Pauline Lefebvre	
16:00				
17:00	Théo Marchal et Fabienne Boudon		Afaf Abdin	
18:00				
19:00	Ryma Hadbi et Aurélie Planté		Mathier Verdet	
20:00				

Ci-contre la carte du périmètre établi pour la cité de l'Abbaye avec les repères des 6 points de vue fixes.

Cité de l'Abbaye, Grenoble, 2017.



3.4.2. Protocole des reconductions photographiques à la Capuche et Jean Macé

Pour les cités de la Capuche et Jean Macé, les reconductions photographiques se sont simultanément déroulées à l'automne 2018. Cette fois, nous expérimentons notre méthode uniquement dans le cadre de notre thèse, avec la participation de quelques collègues doctorants et amis qui ne connaissaient pas ou peu les lieux à observer. Sur place, nous ne disposions d'aucun local qui nous permettraient de nous retrouver une fois les reconductions photographiques terminées tandis qu'à l'Abbaye, la disponibilité de toute l'équipe sur place au même moment nous a permis d'être physiquement et instantanément disponible sur le terrain en cas de problèmes. Nous pouvions, à l'Abbaye, débriefer directement avec chaque participant et parfois même les accompagner sur le terrain le temps qu'ils s'habituent et trouvent leurs repères. Alors qu'à la Capuche et à Jean Macé, le programme s'est constitué avec la difficulté de devoir mobiliser des participants extérieurs à notre étude sur le principe du volontariat et de la solidarité entre doctorants/amis. Au vu du nombre de participants, nous-même y compris[103], nous avons réussi à planifier les reconductions photographiques sur un laps de temps de trois jours pour les deux cités. C'est d'ailleurs pour toutes ces raisons qu'il nous a fallu mettre en place un protocole plus formalisé et plus précis qu'à l'Abbaye pour éviter certains écueils et difficultés rencontrées à l'Abbaye.

***

Ci-après, le protocole intégral communiqué au format numérique aux participants en amont des reconductions photographiques.

[103] Il a même été nécessaire pour nous de « combler » les créneaux vides dans l'une ou dans l'autre cité, et ce à plusieurs reprises.

N.B. : Si vous avez la moindre question ou problème sur le terrain, n'hésitez pas à m'écrire ou m'appeler au
06 XX XX XX 11.

Si vous vous désistez, merci de me prévenir 24h au moins en avance pour que je trouve un autre participant.

> Sur le terrain vous aurez besoin de :

- Un smartphone ou un appareil photo de bonne qualité

- Un carnet et un stylo pour prendre des notes pour chacune des photos

- Pensez à regarder la météo pour être bien habillés s'il fait froid… pour que l'expérience ne soit pas désagréable pour vous ☺

> Se rendre à la cité Jean Macé en transports en commun :

(12 Rue Ernest Hareux, 38000 Grenoble)

Prenez le bus C1 (de Victor Hugo par exemple) en direction de « cité Jean Macé », descendez au terminus « Cité Jean Macé ». Vous êtes arrivés.

> Se rendre à la cité de la Capuche en transports en commun :

(77 Rue de Stalingrad, 38100 Grenoble)

Prenez le bus C3 (attention à ne pas vous tromper de direction, si vous venez du centre il faut aller direction centre du graphisme et si vous venez de Grand Place il faut aller direction Victor Hugo). Descendez à l'arrêt Capuche. Vous êtes tout proche (1 minute à pied).

> Pourquoi de la reconduction photographique ?

Pour comprendre les usages et les pratiques d'un quartier dans le temps long, il est intéressant de s'inspirer de la méthode des reconductions photographiques développées par le photographe Camilo José Vergara et qu'il détaille dans son ouvrage « *New American ghetto* ». Il décrit par la reconduction photographique (mêmes points de vue, de manière régulière, sur un temps long) le quotidien urbain et les évolutions dans le temps de lieux à New York. Cette méthode permet de saisir un lieu et d'appréhender les ambiances, les usages et les éléments qui créent l'identité du/des lieux. Elle en révèle aussi ce qu'il catégorise comme stigmates, formes lisibles photographiables, traces d'une histoire locale singulière.

> CONSIGNES : Description DES USAGES, DES PRATIQUES, DES AMBIANCES.

Toutes échelles d'observation (espaces publics, habitation, détail, immeubles, école, hall d'entrée...).

Seul(e) ou en binôme, **arpenter le quartier, prendre le temps de l'observation, des rencontres**.

Prendre des photos au format horizontal uniquement et prendre quelques notes, d'une ligne à trois lignes, pour compléter la photographie

Les notes qui accompagnent chaque photo sont à prendre sur place (pour décrire l'ambiance du lieu, un événement non capté par la photo, une histoire, une discussion, une rencontre, ou tout ce que vous voulez…).

Les 6 points de vue fixes sont choisis et placés sur une carte :

- Vous avez en document joint à ce fichier, les prises réelles des 6 photos obligatoires pour chaque cité afin de vous donner une idée de ce à quoi ça ressemble.

- Et, une carte pour chaque cité afin de vous situer et vous orienter sur place. Au sol, les points de vue fixes sont marqués avec une flèche blanche pour vous placer et orienter le sens de prise de la photo.



Les 6 points de vue libres sont complétement libres, vous devez seulement rester dans le périmètre établi sur la carte (en pointillés jaunes).

Cela peut être à toute échelle d'observation (un détail architectural, une rue, un bâtiment, un hall d'immeuble, un espace commercial, un arrêt de bus, bref tout ce qui attire votre attention, qui vous questionne).

N'oubliez pas les notes écrites, à faire sur place aussi !

> De retour chez vous :

Une fois terminé, choisir uniquement 12 images au format horizontal (les 6 points de vue fixes obligatoires en respectant l'ordre des numéros sur la carte, et 6 points de vue libres que vous avez choisi de faire dans le périmètre imposé).

Vous numérotez ces images de 1 à 12 en suivant la chronologie des points de vue fixes comme indiqués sur la carte.

> Sur le document Word ci-contre, réécrire les notes de chaque photographie en respectant les numéros des photographies correspondantes.

> Me remettre le tout au format Word et JPEG (numéroté de 1 à 12) par mail ou wetransfer : ryma.hadbi@gmail.com

> Voilà, c'est terminé !

Et encore, merci infiniment pour votre participation et votre engagement.

> Notes à remettre sous fichier Word en suivant le modèle ci-dessous (pour chaque cité et pour chaque reconduction réalisée)

Nom(s) prénom(s), lieu, date, heure

Points de vue fixes

1 : ….

2 :

3 :

4 :

5

6 :

Points de vue libres

7 : ….

8 :

9 :

10 :

11 :

12 :

Ci-dessous, le planning pour la cité de la Capuche.

Quartier de la Capuche - Observation des usages, pratiques et ambiances

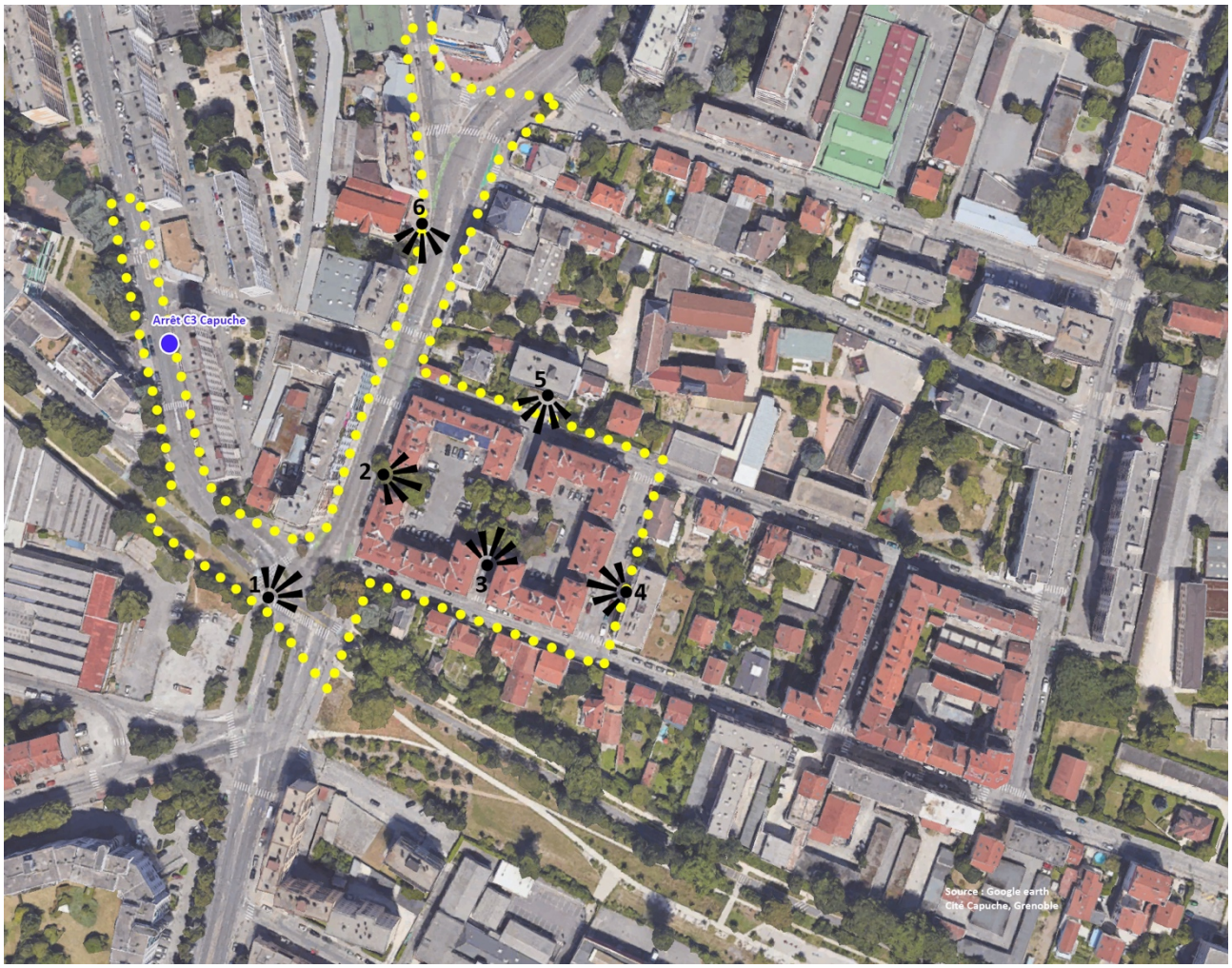
Consignes : Seul(e) ou en binôme, arpenter le quartier, prendre le temps de l'observation, des rencontres. Prendre des photos (**format horizontal** uniquement et prendre quelques notes pour compléter la photographie), 6 points de vue fixes placés sur une carte et 6 points de vue libres.
Description des usages, des pratiques, des ambiances. Toutes échelles d'observation (espaces publics, habitation, immeubles, école, hall d'entrée...).

Contact : Ryma Hadbi / ryma.hadbi@gmail.com

	lundi 8 octobre 2018	mercredi 10 octobre 2018	samedi 13 octobre 2018
8:00	Ryma Hadbi		
9:00			
10:00	Mailys Toussaint		
11:00			
12:00	Walid Ighil Ameur et Ryma Hadbi	Jinane Diab	
13:00			Manon Scotto
14:00	Walid Ighil Ameur	Ichraf Aroua	
15:00			Ryma Hadbi
16:00		Fatma Mrad	
17:00			Ryma Hadbi et Fatma Mrad
18:00		Luciana ROCA	
19:00			
20:00		Ryma Hadbi	
21:00			

Ci-contre, la carte du périmètre établi pour la cité de la Capuche avec les repères des 6 points de vue fixes.

Cité de la Capuche, Grenoble, 2018.



Ci-dessous, le modèle des prises de vue fixes à la Capuche pour aider à cadrer les photographies.

Cité de la Capuche

1



2



3



4



5



6



Ci-dessous, le planning pour la cité Jean Macé.

Quartier Jean Macé - Observation des usages, pratiques et ambiances

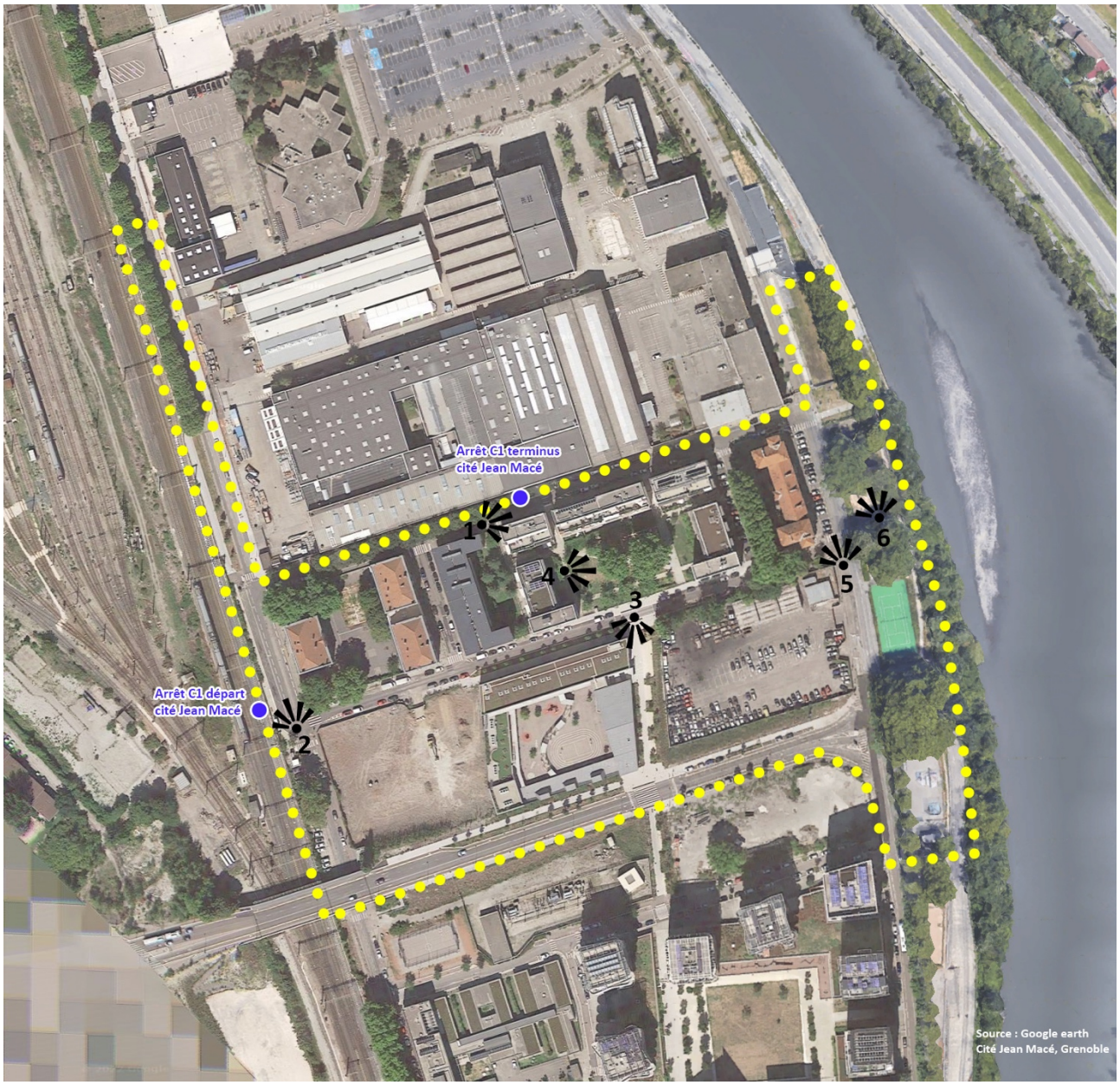
Consignes : Seul(e) ou en binôme, arpenter le quartier, prendre le temps de l'observation, des rencontres. Prendre des photos (**format horizontal** uniquement et prendre quelques notes pour compléter la photographie), 6 points de vue fixes placés sur une carte et 6 points de vue libres.
Description des usages, des pratiques, des ambiances. Toutes échelles d'observation (espaces publics, habitation, immeubles, école, hall d'entrée...).

Contact : Ryma Hadbi / ryma.hadbi@gmail.com

	lundi 8 octobre 2018	mercredi 10 octobre 2018	samedi 13 octobre 2018
8:00		Ryma Hadbi	
9:00			Luciana ROCA
10:00		Ryma Hadbi	
11:00			Ryma Hadbi
12:00		Ryma Hadbi	
13:00			Fatma Mrad
14:00	Ryma Hadbi	Ryma Hadbi	
15:00			
16:00	Mailys Toussaint	Ichraf Aroua	
17:00			
18:00	Luciana ROCA		
19:00			
20:00	Ryma Hadbi et Walid Ighil Ameur		
21:00			

Ci-contre, la carte du périmètre établi pour la cité Jean Macé avec les repères des 6 points de vue fixes.

Cité Jean Macé, Grenoble, 2018.



Ci-dessous, le modèle des prises de vue fixes à Jean Macé pour aider à cadrer les photographies.

Cité Jean Macé

1



2



3



4



5



6



« L'ambition empirique immédiate et l'objectif analytique ultérieur [...] sont étroitement liés. »

(Wacquant, 2007 ; p.6)

4. Analyser : croiser les récits, incarner des figures

4.1. « La table et les ciseaux » : dépouiller, recouper et analyser les récits

Une fois les itinéraires et les entretiens non directifs intégralement retranscrits, nous nous trouvons en possession d'un amas considérable de récits à dépouiller et à analyser conjointement, avec la volonté de ne vouloir ni censurer ni oublier une parole. Nous nous mettons alors à faire une lecture consciencieuse de chaque texte retranscrit en accordant de l'importance aux éléments les plus ordinaires, les plus quotidiens, voire les plus curieux à l'image d'une démarche d'élucidation excitante (Chalas, 2000). Nous voulions surtout dépasser l'ignorance et l'imagerie[104] que nous rencontrons d'ordinaire dans les paroles habitantes pour justement accéder à ce que nomme Yves Chalas le discours d'existence. Le recours à ce discours d'existence nous paraissait être une nécessité méthodologique, car il autorise un regard en profondeur et dans l'épaisseur des logiques d'habiter. Effectivement, c'est « par le détour qu'elles (les personnes enquêtées) opéraient à travers leur propre vie » (*Ibid.*, p.15) qu'il nous est possible d'accéder aux pratiques, aux usages et significations authentiques que les habitants donnent à leur espace de vie. Pour comprendre ce qui fait patrimoine à la Capuche, l'Abbaye et Jean Macé à travers la complexité des expériences vécues de leurs habitants, il nous fallait donc opérer ce détour en y prêtant « la plus bienveillante attention ». Chaque récit que nous lisons nous raconte, par le discours d'existence, ce qui fait « véritablement ou authentiquement sens, réalité, fondement dans l'appropriation de leur espace et dans leurs relations aux choses et aux êtres de cet espace » (*Ibid.*). Ces récits relèvent fondamentalement de l'imaginaire, car l'image reste le principal support de leur vécu pour matérialiser ce que nomme Yves Chalas comme étant « la sphère des idées » pour mythologiser « l'environnement matériel » (*Ibid.*, p.24). Puis, ces images une fois qu'elles sont amassées et croisées répondent à deux logiques : la contradiction et la redondance, une double logique qui est spécifique aux mythes (*Ibid.*, à propos de Claude Lévi-Strauss et Gilbert Durand). Néanmoins, ces récits ne constituent pas des mythes mais s'organisent plutôt comme tels, en se structurant à partir de leur contradiction et en s'illustrant par leur redondance pour construire un récit « qui se répète sous diverses formes, afin que l'auditeur ou le lecteur finisse par y consentir » (*Ibid.,* p.28).

D'un récit à l'autre, nous retrouvons donc les mêmes images. C'est pourquoi il est nécessaire de travailler nos textes ensemble de manière à en extraire des manières d'êtres, des modes

[104] L'ignorance dans les paroles habitantes désigne ici une absence ou un manque de culture urbanistique ainsi qu'une forme d'indifférence vis-à-vis de ses savoirs (Chalas, 2000 ; p.8). L'imagerie désigne l'ensemble des clichés et préjugés dans l'air du temps se rapportant à un objet ou à un phénomène, elle est « le prêt à penser du moment que délivre immédiatement toute personne » (*Ibid.*, p.10).

de vie, des pratiques et significations affectives communes à tous ces récits. Pour ce faire, nous optons pour la méthode de « la table et les ciseaux », un outil de traitement de textes « qui permet d'étaler sur la surface d'une table ou d'un plancher les thèmes découpés dans la totalité des réponses. En fait, il s'agit d'un moment essentiel de l'analyse, puisque l'on franchit alors la frontière qui sépare le « diachronique » du « synchronique »[105] . Ce qui est dévoilé dans la durée de l'enquête est ainsi projeté dans l'espace, offert au regard de l'analyste qui découpe et établit des corrélations insoupçonnables quand on additionne des opinions partielles. Ainsi, la parole individuelle, vague et confuse, se recompose en thèmes communs, comparables ou opposables » (Duvignaud, 1981 ; p.16). Le dépouillement se compose de deux étapes : une première qui consiste à déstructurer les récits puis, une seconde qui consiste à les restructurer en colonnes cohérentes de significations[106] une fois remis à plat sur « la table ». Nous commençons alors par disposer tous les récits à dépouiller sur « la table », puis nous découpons un premier paragraphe que l'on vient poser sur celle-ci. Quand un paragraphe va dans le même paquet qu'un paragraphe déjà disposé sur « la table », nous l'ajoutons par-dessus ; et lorsqu'il est question d'une nouvelle image, nous constituons un nouveau paquet sur « la table ». Les catégories de regroupement se dessinent alors au fur et à mesure de la restructuration de nos récits en révélant des images signifiantes qui reviennent d'un récit à l'autre. Puis, nous remettons à plat une deuxième fois les bouts de textes pour reclasser, réorganiser les paquets ou en créer de nouveau. En déplaçant les textes, nous cherchons en fait à constituer des récits collectifs et partagés cohérents de sens et suivant un ordre, souvent chronologique ou historique. Le dépouillement par la méthode de « la table et les ciseaux » permet donc de rassembler par paquets des extraits de récits similaires dans leur contenu, en se laissant guider par la redondance ou la contradiction d'une même image, d'un même signifié revenant d'un récit à l'autre.

Cette démarche qui se présente comme une lecture mythique des données, suivant Yves Chalas, donne une profondeur et une épaisseur aux récits individuels de départ pour les recomposer finalement en un récit collectif à plusieurs voix dont l'objectif est de *faire voir*, *dire* ce qui fait patrimoine dans ces cités. Les extraits retenus qui composent notre récit collectif sont ceux qui revenaient à « une fréquence notable et (…) qui paraissaient les plus claires » pour illustrer au mieux « la reconstruction utopique » de notre corpus (Duvignaud et Corbeau, 1981 ; p.17). L'objectif n'étant pas de mobiliser un panel exhaustif mais plutôt les paroles habitantes les plus saisissantes et les plus signifiantes, la reconstruction utopique s'est avérée être un outil très intéressant pour notre recherche. En effet, elle relève d'une « expérience narrative de pensée » qui permet de réinvestir des « données textuelles (…) dans et par la lecture » (Gaudez, 2008 ; p.79). Elle rend

[105] Pour les spécialistes de l'imaginaire, le mythe se compose de deux éléments essentiels qui sont, la diachronie et la synchronie.

[106] La déconstruction puis la reconstruction en « paquets de significations » rappellent en effet « l'opération de démontage du mythe », expression empruntée à Claude Lévi-Strauss (Chalas, 2000 ; p.28).

possible la « distribution des éléments de l'enquête dans un tout qui prend la forme d'une relation, voire d'un récit » (*Ibid.*, à propos de Jean Duvignaud dans *Chebika*). Enfin, cette forme narrative donne lieu à la production d'une connaissance qui implique une dimension théorique fondée essentiellement sur une dimension empirique en opérant le passage « le passage du monde du texte au monde du lecteur, c'est-à-dire l'intersection du monde configuré par le texte et du monde où l'action va se déployer » (*Ibid.*).

4.2. La typologie figurative : révéler des pratiques, des récits et des imaginaires authentiques

Il se dégage de chaque paquet de récits rassemblés en colonnes de significations cohérentes une thématique, une idée essentielle qu'Yves Chalas propose de nommer « une figure » et qu'il définit comme étant un rassemblement cohérent d'images semblables[107] « à mi-chemin entre le concret et l'abstrait, l'objectif et le subjectif, le positif et le négatif, l'individuel et le collectif, le sensible et l'intelligible, etc. » (Chalas, 2000 ; p.29). C'est d'ailleurs la raison pour laquelle les noms des figures sont comme des résumés extrêmement condensés, réduits à un ou quelques mots pour témoigner au mieux « des différents ensembles de significations superposées synchroniquement » (*Ibid.*, p.30). Une figure correspond en fait « à ces reconstructions utopiques » dont parle Max Weber (1965) et qui caractérisent selon lui toute forme typologique[108]. Selon lui, nous obtenons « un idéal-type en accentuant unilatéralement un ou plusieurs points de vue et en enchaînant une multitude de phénomènes donnés isolement, diffus ou discrets, que l'on trouve parfois en très grand nombre, tantôt en petit nombre et par endroits pas du tout, qu'on ordonne selon les précédents points de vue choisis unilatéralement, pour former un tableau de pensée homogène » (Weber, 1965 ; p.181). L'idéal-type tel que conçu par ce dernier se présente plutôt comme un instrument d'appréhension d'un objet de recherche à travers une méthode d'objectivation sans dimension empirique en amont et qui s'appuie sur une méthode « de rationalité des expériences, activités humaines, significations ». Néanmoins, Weber affirme qu'il y a bel et bien une part de subjectivité dans le concept d'idéal-type même s'il ne constitue ni une réalité historique ni une réalité « authentique ». Il permet plutôt de clarifier un contenu empirique à partir d'images « dans lesquelles nous construisons des relations en utilisant la catégorie de possibilité objective, que notre imagination formée et orientée d'après la réalité juge comme adéquate » (*Ibid.,* p.85). Plus tard,

[107] Nous nous appuyons dans notre analyse principalement sur ses écrits et études urbaines où il rend compte des imaginaires sociaux qui inventent la ville.

[108] D'autres auteurs ont également mobilisé cette notion dans des travaux similaires, portant essentiellement sur la mythologie et l'imaginaire, comme par exemple Claude Lévi-Strauss (1974), Gilbert Durand (1994), Alain Pessin ou Henry Torgue (1980), etc.

Alfred Schütz poursuit d'ailleurs ce procédé en le « subjectivant » car il considérait que « ce serait une grave incompréhension que de croire que le but de la construction des modèles en sciences sociales (…) soit que des formes de comportements irrationnels soient interprétées comme si elles étaient rationnelles » (dans Noschis, 1985 ; p.95-96). C'est pourquoi il est indispensable d'exécuter des opérations de typologie pour répondre à une recherche qui s'appuie essentiellement sur le terrain, car l'idéal-type de Weber « reflète la vie sociale telle qu'elle *pourrait être* sous certaines conditions de cohérence rationnelle. Pour ce qui est de l'étude de la vie sociale dans sa réalité observable, il ne peut donc que servir de terme de référence » (Coenen-Huther, 2003 ; p.543).

Pour répondre à notre recherche d'étude, qui part d'abord de la réalité du terrain, il est donc nécessaire d'adopter la méthode de la typologie figurative qui permet, par la catégorisation des pratiques quotidiennes, de récits ordinaires et d'expériences habitantes, de « "*voir enfin*", d'amener à la conscience ce qui, sinon, se dérobe à la lisibilité, à la saisie directe » (Chalas, 2000 ; p.30). Elle donne « une univocité significative » à l'objet de notre recherche par la constitution d'outils que le chercheur crée « volontairement et arbitrairement, suivant les nécessités de l'investigation, et qu'il abandonne de la même manière, s'ils ne rendent pas le service escompté (Pessin et Torgue, 1980 ; p.64). En effet, c'est à partir des figures révélées que nous pouvons reconstituer « le dessin de cette pensée cachée sous l'apparence », nous dit Jean Duvignaud (1981, p.16), car les images que nous retrouvons d'un récit à l'autre ne se présentent jamais sous la même forme ou « à l'état pur ». La reconstruction utopique donne ainsi à lire une représentation homogène d'éléments qui, isolés, semblent disparates. Elle permet le passage de « chaque acte individuel » en la « totalisation d'un système social » plus général (Ferrarotti, 2013 ; p.55) en permettant de comprendre comment fonctionnent chacune de ces cités « grâce à la mise en rapport de cas particuliers, de ce qu'ils contiennent de données factuelles replacées dans leur ordre diachronique, d'indices descriptifs ou explicatifs proposés par les sujets, grâce à la découverte de récurrences d'un parcours de vie à l'autre et à la mise en concepts et en hypothèses de ces récurrences » (Bertaux, 2005 ; p.27). Les figures qui émergent dans notre étude portent inévitablement une forme d'utopie fondée sur un rapport imaginaire et sensible à la ville. L'imagination, comme trame de lecture de la ville ou d'un lieu, a la capacité « d'établir des liens nouveaux entre le visible et l'invisible, entre des objets et des valeurs, entre l'expérience du monde et des réflexions métaphysiques » en sollicitant le sujet à travers son « aura affective » et sa « tonalité psychique » (Wunenburger, 2014, à propos de G. Durand ; p.31). L'intérêt de travailler avec l'imaginaire social dans des recherches urbaines réside justement dans sa capacité à « rendre l'urbain à la vie quotidienne » (Pessin et Torgue, 1980 ; p.183) et donc à révéler des images, des figures qui fabriquent et inventent la ville et qui se retrouvent finalement dans toutes les civilisations. Ces imaginaires sociaux permettent d'établir des liens inédits entre temps

passé, présent et futur d'un lieu ou d'un groupe d'individus. Suivant Claude Lévi-Strauss (1974), le mythe se rapporte toujours à un ou des événements passés (pouvant être parfois très lointains) mais qui forment une structure permanente qui se transmet au fil du temps et des générations, à l'image d'un héritage ou d'un bien commun croisant simultanément les temps passé, présent et futur.

Enfin, cette démarche propose d'appréhender à partir de l'imaginaire social et des pratiques habitantes des « modèles d'intelligibilités » de la réalité urbaine pour saisir nos espaces de vie dans leur dynamique d'évolution et leurs significations socio-symboliques. Les figures constituent ainsi des moyens de compréhension de notre objet d'étude, à proposer par la suite à ceux qui fabriquent nos territoires quotidiens ordinaires afin qu'ils puissent les appréhender par leur signifié vécu. Par l'incarnation de ce qui fait patrimoine à la Capuche, l'Abbaye et Jean Macé en figures puis leur traduction en enjeux de projets, nous rendons compte de qualités à préserver, qu'elles soient un détail architectural ou une valeur humaine (entraide, bienveillance), autant que d'éléments à réparer ou défaire (Hadbi, 2023). Elles motivent donc le dessein du projet en lui donnant un sens commun et partageable entre ceux qui fabriquent et réinventent nos milieux de vie et ceux qui l'habitent et/ou le pratiquent.

4.3. À la croisée des corpus : tracés, formes et usages des lieux

Nous émettons l'hypothèse que nos territoires, témoins indéniables « des gestes et des comportements de (nos) sociétés passées » (Laurent et Fondrillon, 2010), abritent en eux les traces et codes d'une « mémoire du futur » qu'il importe de mettre au jour lors de tout projet de renouvellement urbain. Cette approche s'appuie, comme développé plus haut dans la thèse, essentiellement sur les travaux du biologiste Patrick Geddes pour qui se sont des allers-retours permanents entre le récit, la carte et le terrain qui permettent de rendre lisibles et visibles ces traces et ces codes qui perdurent, disparaissent ou se renouvellent dans le temps et dans l'espace. En croisant les récits de vie des habitants, les cartographies et les documents inventoriés, un dialogue s'installe effectivement entre ces différents corpus pour leur donner de la profondeur et de l'épaisseur pour *in fine* corroborer certains éléments de patrimoine identifiés et en révéler d'autres, restés jusque-là silencieux, voire inapparents, malgré notre démarche immersive sur le temps long. À l'instar des mémoires orales sensibles et intimes, ces éléments sont difficilement saisissables car sujets à de nombreuses recompositions notamment au gré des actions de l'Homme sur son territoire quotidien. La cartographie, comme outil de représentation et d'analyse, nous a alors semblé constituer un support précieux et utile où peuvent justement se croiser et se rencontrer les différents matériaux qui composent nos corpus en continuant de faire des allers-retours permanents entre éléments recueillis et immersion sur site par la marche attentive. Pour spatialiser les éléments de patrimoine identifiés dans les cités étudiées, nous combinons alors une succession de cartographies pour révéler toutes formes, tracés urbains ou naturels, usages qui nous paraissent être caractéristiques du lieu et repérés de manière manifeste ou tacite dans la mémoire habitante.

L'intérêt de cette approche réside, nous semble-t-il, dans sa capacité à rendre compte d'usages, de tracés et de valeurs des lieux relevant tant du passé que du présent et du futur (Torres A., 2016). Elle s'appuie sur une posture de recherche et de projet active et attentive à l'écologie sensible et aux singularités de chaque lieu comme pivots fondamentaux pouvant radicalement changer l'ambiance et l'identité du lieu. Notre thèse ne prétend pas à mener quelconque étude relevant de la stratigraphie urbaine mais aspire à une forme d'exploration cartographique des cités de la Capuche, de l'Abbaye et Jean Macé par le redessin et le recoupement de plusieurs cartographies, photoaériennes et photographies avec les récits de vie recueillis. Pour ce faire, nous nous inspirons alors des réflexions portées par Albert Levy sur les études de morphologie urbaine dans son article « Formes urbaines et significations : revisiter la morphologie urbaine » (Levy, 2005), pour qui la morphologie urbaine ne peut être réduite à la stricte description de la forme urbaine en tant que structure bâtie et matérielle. Il est nécessaire de l'articuler avec les usages, les pratiques et les valeurs socio-affectives lui étant affectés (*Ibid.*, p.27). C'est donc en s'intéressant à l'articulation

« entre forme sociale, espace et sens » (*Ibid.*, p.29) qu'il est possible de comprendre comment ces cités ancrées chacune dans leurs quartiers respectifs, se sont constitués au fil du temps à coups de mutations et d'évolutions successives pour en révéler ce qui y fait patrimoine dans « ses gènes » pour reprendre les propos de Patrick Geddes. Toute la difficulté de cette exploration réside alors dans notre capacité à articuler forme spatiale et sociale pour en donner une représentation intelligible mais elle présente l'avantage d'être à la fois descriptive, analytique (voire interprétative à un certain niveau) et prospective[109].

Par notre expérience de terrain et par la constitution d'un corpus déjà riche sur l'histoire urbaine et le récit de chacune de ces cités, nous identifions les structures où se cristallisent le mieux ce qui fait patrimoine à l'Abbaye, la Capuche et Jean Macé du point de vue de leur morphologie urbaine : les formes urbaines (plein/vide), les tracés, les cours d'eau, l'emprise des végétaux et les ouvertures paysagères. Il faut alors se questionner sur leur connexion et leur insertion dans le tissu urbain global de la ville de manière à nous renseigner sur la composition, la nature et l'identité même des terrains sur lesquels elles se sont construites à l'origine. En portant un regard sur la diversité des usages et des fonctions de chacun de ces quartiers ainsi qu'à leurs mutations passées et à venir (espaces urbains, marchés, écoles, commerces, industries, associations, etc.) nous pouvons presque retracer et brosser des portraits « d'ambiances » de ces quartiers. Puis, d'un point de vue prospectif, cette démarche nous permet d'examiner plusieurs enjeux quant à leurs potentiels devenirs : la capacité de ces cités à participer au renouvellement de la ville sur elle-même ; leur capacité à être réinvestie et « digérée » en tant que patrimoine urbain ordinaire ; leur capacité à s'adapter aux modes d'habiter et de vie contemporains et futurs ; leur capacité à se transformer pour répondre aux problématiques et défis actuels et futurs, etc.

En prêtant une attention particulière à la typologie parcellaire de chacune d'elles et de leurs environnements proches, nous pouvons par exemple identifier si la trame urbaine relève plutôt du lotissement, du faubourg, du village ou du quartier industriel, et cela en tenant compte des activités et fonctions passées, actuelles et en devenir de chacun. Quant au rapport établi entre les pleins et les vides, il nous renseigne particulièrement sur les formes de sociabilité qui se jouaient et qui se jouent aujourd'hui dans chacune d'elles. Les cours intérieures de ces cités offrent par exemple des opportunités et des prises non négligeables pour le développement d'une vie de quartier et de relations sociales riches et dynamiques. En effet, la relation qu'entretiennent les individus avec les espaces publics urbains de leur milieu de vie diffère fortement selon qu'ils disposent ou non d'espaces extérieurs privés (balcons, jardins, etc.) ou semi-privés. Cela impacte de fait les liens de

[109] Pour ce faire, nous nous inspirons de la recherche menée par Adrian Torres A. à Valencia (2016) pour laquelle il propose divers éléments d'analyse pertinents pour étudier la morphologie urbaine d'un lieu donné.

voisinage et leur engagement collectif au sein de la vie de quartier. Puis, comme nous le disait Stendhal, à Grenoble, au bout de chaque rue nous pouvons apercevoir une montagne. Effectivement, dans notre recherche, les ouvertures sur le grand paysage ainsi que les points de vue sur les montagnes environnantes sont omniprésents dans les récits habitants. Elles sont présentées comme des perspectives paysagères auxquelles ils sont attachés et qui représentent des échappées face à la densité urbaine. Ces ouvertures connectent en quelque sorte leurs cités et leurs quartiers au territoire grenoblois plus large. Durant de nombreuses années, les habitants des cités de la Capuche, de l'Abbaye et Jean Macé avaient le sentiment d'habiter à la campagne et dans des villages aux portes de la ville. Puis, au milieu du siècle dernier, ces faubourgs se sont petit à petit urbanisés jusqu'à devenir les quartiers de la ville que nous connaissons aujourd'hui. Pourtant, les traces et les marques de leur histoire rurale continuent de persister et de prévaloir tant matériellement que dans les mémoires. Ces quartiers n'ont pour certains jamais cessé d'être traversés et irrigués par de nombreux affluents de l'Isère et du Drac en subissant les avantages et désagréments de l'hydrographie du lieu malgré leur canalisation définitive dans les années 1960-1970. De nombreux éléments en témoignent sur site : arbres centenaires et majestueux, granges et pavillons ici et là, parcelles de jardins très fertiles, résurgence de certaines sources ou canaux, etc. Finalement, ces indicateurs nous renseignent en premier lieu sur la richesse organique de ces fragments de territoires pourtant aujourd'hui si denses et urbanisés, sur la perméabilité de leurs sols et sur leur capacité et potentiels à répondre aux enjeux de nos modes d'habiter en matière d'écologie urbaine.

DEUXIEME PARTIE :
RECITS DES LIEUX, THEMATIQUES ET FIGURES D'ANALYSE

Chapitre 4.

Ce qui fait patrimoine à l'Abbaye



Illustration 26 : Cité de l'Abbaye, vue depuis la MJC Abbaye-Jouhaux, 2022 (Ryma Hadbi)

1. Portait de la cité de l'Abbaye (1929-2018)

1.1. La cité aux trois cours

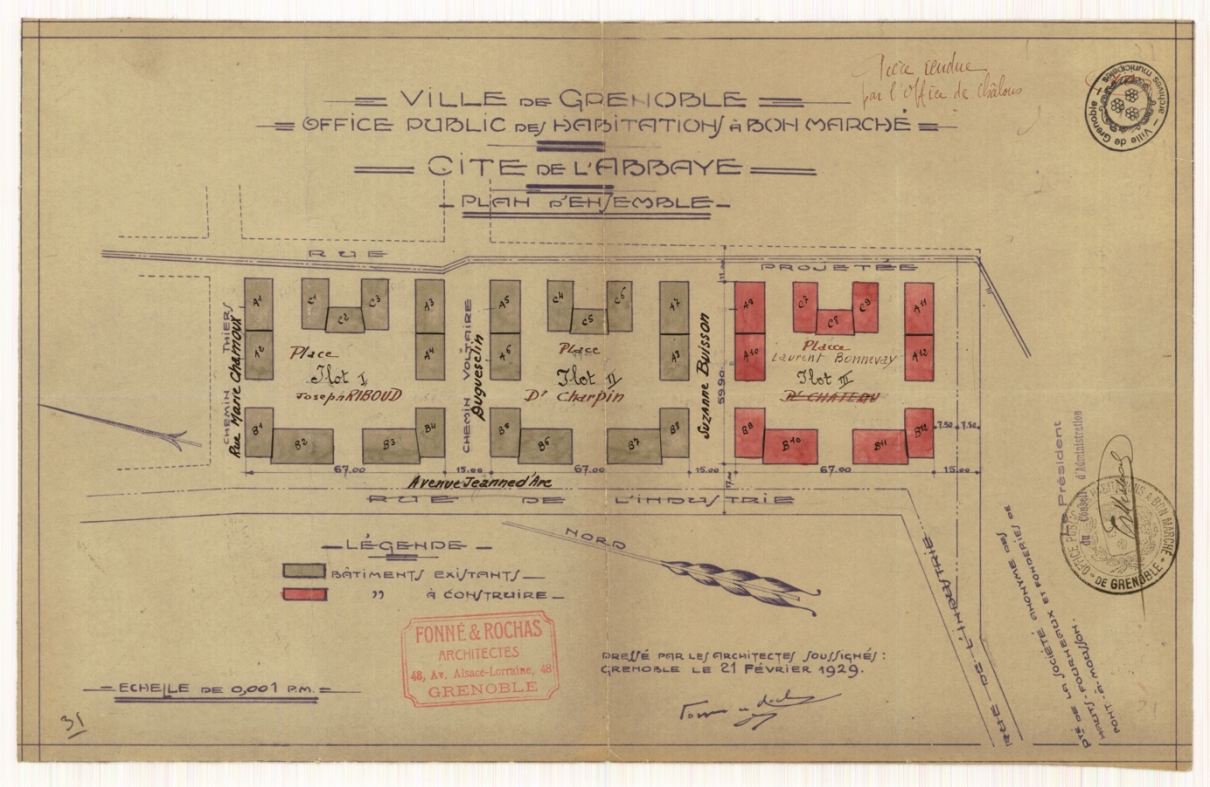


Illustration 27 : Plan d'ensemble de la cité de l'Abbaye, 1929 (AMMG, 9 Fi 28)

Pour répondre au nombre croissant de demandes en logement social, la Ville de Grenoble et son Office se mettent à la recherche d'un terrain dès 1927 pour y construire un nouveau programme d'habitations collectives à bon marché. Suivant les orientations du plan d'extension Jaussely, la Ville acquiert alors un terrain situé dans le quartier de l'Abbaye, entre les faubourgs sud de la Bajatière et de la Croix-Rouge. Rapidement, l'Office qui reçoit le terrain en donation met à l'étude le projet de construction de la cité de l'Abbaye. Ce sont les architectes Fonné et Rochas qui remportent finalement le projet, après que trois cabinets aient déposé un avant-projet. La cité de l'Abbaye, construite entre 1929 et 1931, au milieu des champs et des fermes au sud-est de la ville, se compose de trois îlots symétriques orientés sur la rue de l'Industrie (actuelle avenue Jeanne d'Arc) et traversés par un réseau de voiries pénétrantes[110]. Sa forme urbaine s'inspire considérablement de celle de la cité d'habitations collectives de la Capuche édifiée quelques années

[110] Au départ, et ce dès les avant-projets, seuls deux îlots sont prévus. Mais en février 1929, l'Office fait le choix d'acquérir un terrain mitoyen pour y faire construire un troisième îlot identique aux deux premiers.

auparavant par les architectes Rome et Rabilloud, également lauréats pour le projet de l'Abbaye et dont la proposition influence indéniablement la composition définitive de la cité.

Chaque îlot est structuré par cinq bâtiments en périphérie de la parcelle qui laissent place à une cour intérieure arborée. La composition de la cité de l'Abbaye offre ainsi trois cours intérieures, dénommées respectivement place Joseph Riboud (1ère cour), place André Charpin (2e cour) et place Laurent Bonnevay (3e cour). Les trois îlots sont autonomes et séparés par des rues orientées est-ouest. Leurs bâtiments sont conçus par les architectes pour être des pavillons indépendants, de pierre et de pisé de mâchefer, de 4 à 5 niveaux avec rez-de-chaussée surélevés, caves semi-enterrées et lavoirs collectifs. Les 15 immeubles en forme de I (type A), L (type B) et U (type C) qui composent la cité dans son ensemble, comptent au total 264 logements. Son architecture de style local, caractéristique des années 1930, avec une toiture à deux pans en tuiles rouges et des façades agrémentées de détails décoratifs, nous révèle l'attention particulière que porte l'Office à l'égard de ce programme, pour ne pas tomber dans l'édification de grands immeubles quelconques allant à l'encontre de leur idéologie. Chaque façade est agrémentée d'ouvertures soulignées par des encadrements et les volets en bois ainsi que le sous-bassement sont revêtus de pierre locale. Le ciment moulé en guise de chainage d'angle marque la limite de chaque niveau. Les cages d'escaliers sont légèrement mises en relief et la toiture en croupe souligne la verticalité et le caractère indépendant de chaque immeuble. Quant à la Ville de Grenoble, fière de son engagement, elle fait apposer sur chaque porte d'entrée les armoiries de la ville en style art décoratif d'époque. À l'intérieur, les montées sont spacieuses et lumineuses, ornées de verrières octogonales et de rampes d'escalier en fonte. Les appartements sont quant à eux traversants et disposent d'éléments architecturaux soignés notamment dans la pièce à vivre avec une cheminée dont le décor lui donne un caractère assez raffiné d'autant plus que la hauteur sous-plafond est de 2 mètres 70. Le traitement architectural et les éléments décoratifs de la cité de l'Abbaye témoignent de la volonté de l'Office et de la municipalité socialiste de Mistral de donner accès à des logements sociaux de qualité, et ce même aux plus modestes.



Illustration 28 : Détails architecturaux de la cité de l'Abbaye, 2021 (Ryma Hadbi)

Ses locataires étaient principalement des ruraux venus des campagnes alentour pour travailler en ville, des ouvriers, des fonctionnaires ou encore des employés de la Ville. La place Joseph Riboud présentait néanmoins une singularité, car elle a longtemps été habitée par des militaires et leurs familles. Plus tard, c'est la communauté des gens du voyage qui se sédentarise dans le quartier de l'Abbaye, en occupant les bâtiments du Châtelet aujourd'hui démolis et reconstruits, ainsi que quelques montées de la cité de l'Abbaye. Puis, elle a accueilli les immigrés italiens des quartiers historiques du centre-ville, à la suite de leur rénovation urbaine. C'est donc pour toutes ces raisons que, dans les cours de l'Abbaye, nous avions une vie collective et des modes de vie très hétérogènes, qui tiraient leurs origines de toutes ces cultures qui sont à la fois rurales et populaires. À présent, l'Abbaye est un quartier populaire avec une histoire, une mémoire collective, des récits individuels et collectifs riches et significatifs d'une époque particulière dans laquelle les modes de vie et les formes de sociabilités se sont développés sur fond de solidarité et d'hospitalité.

La cité de l'Abbaye est le témoin d'une histoire et d'une mémoire urbaine inédites qui renvoient à la construction des toutes premières habitations à bon marché de l'Office public sous la municipalité de Paul Mistral, hors des fortifications et des polygones spéciaux. Plus tard, elle incarne le lieu de sédentarisation de la communauté des gens du voyage à Grenoble, qui au départ est installée dans les champs alentour dans leurs caravanes. Aujourd'hui, le nom du quartier de l'Abbaye suscite encore de nombreuses interrogations et reste un mystère non résolu pour ses habitants qui ont à cœur de connaître et de transmettre l'histoire de leur quartier. Selon certains récits, un couvent aurait été fondé dans le quartier à proximité d'une source d'eau, à bains froids, sous le nom de couvent de l'Abbaye. Mais dans d'autres récits, ce couvent n'aurait jamais existé. D'autres encore nous racontent qu'il tient ce nom d'un moulin situé près de Grolles et dénommé « le moulin de l'Abbaye ».

1.2. Réhabiliter ou démolir ?

C'est à plusieurs reprises que l'Office redonne un coup de jeunesse à la cité de l'Abbaye afin d'améliorer les conditions de vie quoditiennes de ses habitants. Par exemple, en 1979, la cité est entièrement réhabilitée par l'architecte Michel Chabut.



Visite hier matin de l'O.P.H.L.M. à l'Abbaye :

Les taches... de couleur

Le 5 Juin 1985

Deux cent soixante logements, soit environ une population de 750 personnes. Voilà ce que se proposait de voir hier matin Mme Phion, présidente de l'O.P.H.L.M. qui, pour sa visite hebdomadaire, avait choisi le quartier de l'Abbaye.

Une visite destinée, à l'origine, à apprécier le travail de peinture dans les montées, fait au printemps dernier, pour un coût de 150 000 F.

Un travail, mené par Michel Chabut, ingénieur-chef des services techniques, et Jean-Pierre Bachellé, responsable du secteur, qu'Alain Carignon avait jugé nécessaire il y a un an, suite à une forte demande de la population.

Mais au cours de sa visite, Mme Phion, accompagnée de deux conseillères municipales, a pu constater que tous les problèmes n'étaient pas encore réglés.

Colorier l'extérieur et l'intérieur

Ce quartier des trois places (Laurent-Bonnevay, Charpin et Riboud), construit il y a 50 ans, avait déjà, extérieurement parlant, des allures de neuf : crépi rustique, volets bleus et roses, emblème de la ville de Grenoble sur chaque porte d'immeuble, petits parcs en sable, la réhabilitation datait de 1981.

Restait à colorer les montées et à installer chauffage et salle de bain. Crépi blanc, escaliers rouges, verts, bleus, c'est place Bonnevay que les travaux sont les plus avancés.

Ajoutez à cela un collectif de personnes âgées, qui communique avec 11 stutios de rez-de-chaussée, et quelques pots de géraniums aux balcons et vous comprendrez pourquoi Mme Phion enregistre chaque année près de 500 demandes d'attribution ou de mutation pour ce quartier.

Le prix de la saleté

Mais le principal problème reste la saleté. Les personnes âgées très nombreuses dans le quartier se plaignent de l'état des rez-de-chaussée, des papiers qui traînent à l'extérieur et du sable que les enfants mettent sur les bancs. Pourtant le nettoyage se fait une fois tous les 15 jours dans les montées. Mais en période de vent, les papiers volent jusqu'au Chatelet, le quartier voisin.

Que faire ? La question reste posée. Pour l'heure, il reste 18 montées à repeindre. Ce sera chose faite en 1986. Coût supplémentaire de l'opération : 250 000 F.

A l'Abbaye, comme ailleurs, la propreté n'a pas de prix.

Denis MAGNIN

Devant le collectif personnes âgées (gauche à droite) : Mme Leduc, M. Bachellé, Mme Rinhart, Mme Buttard, M. Chabut, Mme Phion, Mme Bugada.

Illustration 29 : Article du Dauphiné Libéré, 5 juin 1985 (archive privée d'un habitant de la cité)

Au tournant des années 2000, le devenir de la cité de l'Abbaye est mis au centre des débats et suscite alors l'intérêt tant de ses habitants que des acteurs de l'aménagement urbain et des élus locaux. Considérée comme l'ultime témoin non transformé des programmes de l'Office public entre 1920 et 1935 par les professionnels locaux du patrimoine, la réflexion autour de son renouvellement est d'autant plus cruciale. Bien que labellisée « Architecture contemporaine remarquable » en 2003 par le ministère de la Culture pour ses qualités architecturales et urbaines, la possible démolition de la cité n'est pas écartée des multiples *scénarii* débattus. Dans sa volonté d'assurer le renouvellement urbain du quartier de l'Abbaye, la Ville de Grenoble en accord avec le bailleur Actis propriétaire de la cité, se prononce furtivement en 2008 en faveur d'une démolition-reconstruction complète de la cité, en réponse à l'indignation des locataires face à la vétusté de leurs logements. Bien qu'étant reconnue comme patrimoine du XXe siècle sans pour autant être protégée, l'amélioration du confort et des conditions de vie prévaut sur la dimension patrimoniale. Pourtant, les experts du patrimoine garantissent que cela « peut se faire dans le cadre d'une réhabilitation », et ce dans l'intérêt d'une « histoire sociale de la ville à préserver »[111]. C'est alors durant une décennie entière (2008-2017) que la cité va faire l'objet de profonds questionnements sur son devenir. Les études et les évaluations sur son état technique, ses qualités architecturales, urbaines et sociales se multiplient et suscitent désormais l'intérêt de nombreux collectifs et défenseurs du patrimoine « ordinaire » et « social ».

Dans cette atmosphère ponctuée de désaccords entre les habitants, les aménageurs, les élus et Actis[112], on s'interroge fortement sur ce qui restera de la mémoire de la ville et de ses habitants si elle venait à être entièrement démolie et encore plus si ses habitants venaient à être délogés de manière définitive du quartier. D'autant plus que le délogement progressif de ses locataires a déjà débuté en 2011 avec la non-reconduction des contrats de location par le bailleur. C'est pourquoi beaucoup s'accordent à dire que cette décision résulte tout simplement de l'intention du bailleur à programmer « une mort anticipée des lieux »[113]. Pour essuyer les critiques, Actis décide alors de lancer en 2011-2012 une étude auprès du cabinet Pierre-Antoine Gatier[114] qui propose alors trois *scénarii* chiffrés :

- Le premier scénario en faveur d'une réhabilitation avec isolation par l'extérieur, conservation de la structure (façades et planchers) et conservation de la distribution intérieure d'origine, pour 20 543 000 € H.T.

[111] Dossier réalisé par la FAPI et Patrimoine et Développement du Grand Grenoble. Cité de l'Abbaye – Grenoble, avril 2016, p.10

[112] Actis, anciennement Office Public d'Habitations à Bon Marché de la ville de Grenoble, est toujours un établissement public rattaché à la métropole grenobloise. Il est l'un des bailleurs sociaux les plus importants du territoire.

[113] Dossier réalisé par la FAPI et Patrimoine et Développement du Grand Grenoble. Cité de l'Abbaye – Grenoble, avril 2016, P.12

[114] Pierre-Antoine Gatier est architecte en Chef des Monuments Historiques, Inspecteur Général des Monuments Historiques. Son cabinet est établi à Paris.

- Le deuxième scénario en faveur d'une réhabilitation avec isolation par l'intérieur, conservation de la structure (façades et planchers) mais modification de la distribution intérieure, pour 22 329 000€ H.T.

- Le troisième scénario en faveur d'une démolition-reconstruction, pour 25 104 000€ H.T.[115]

En 2013, l'État (par le ministère de la Culture et de la Communication) statue sur un avis défavorable à la démolition de la cité en considérant ce scénario comme « préjudiciable » d'autant plus que « la ville souhaite être retenue comme « ville d'art et d'histoire » »[116]. Pourtant, si la démolition-reconstruction est financée par le ministère du Logement en faveur de la construction de logements neufs (dans le cadre des contrats QPV), dans le cas d'une réhabilitation aucune ligne budgétaire n'est proposée via le ministère de la Culture. Ces divergences engagent alors le sort de la cité dans des enjeux politiques d'une tout autre échelle. Dans le discours des élus locaux, il est désormais question de mettre « l'État face à ses contradictions ». C'est pourquoi Actis présidé par Éric Piolle, conjointement maire de la ville de Grenoble, acte en 2015, la démolition des trois bâtiments en U. Cette décision, annoncée comme la seule solution envisageable en l'absence de soutien financier fait alors basculer les choses. Pour la première fois, une position est enfin assumée et dessine une perspective pour la cité de l'Abbaye. Les professionnels du patrimoine persistent alors à défendre l'idée qu'« une réhabilitation bien étudiée » pourrait satisfaire toutes les parties prenantes tout en permettant « le maintien réel d'une mémoire des habitants sur ce quartier. La population vieillissante (environ 40 % de plus de 60 ans) reste très attachée à ces lieux qui leur ont permis de former et d'entretenir des liens familiaux et amicaux »[117]. Les débats et les questionnements se démultiplient à nouveau sur fond d'incompréhension et de scepticisme de la part des habitants et des collectifs citoyens de tout genre. Des divergences opposent désormais les habitants de la cité aux collectifs de défenseurs du patrimoine. Le groupement des locataires de la cité de l'Abbaye n'était pas contre une démolition-reconstruction qui aurait simplifié les choses et fait avancer le projet, sous conditions d'être relogés en priorité dans les nouveaux immeubles. Ce scénario leur ressemblait être le meilleur compte tenu de l'état de leurs logements. À l'inverse, les collectifs constitués par les riverains de la cité soutenaient fermement que la démolition d'un

[115] Fédération des associations patrimoniales de l'Isère : https://www.sitesetmonuments.org

[116] *Op. cit,* p.9, Grenoble obtient finalement ce label en 2017.

[117] *Ibid.*, p.10

ensemble urbain aussi remarquable serait préjudiciable pour l'histoire de la ville, la mémoire du quartier et ses habitants.



Illustration 30 : Démolition du bâtiment en U et récupération des matériaux en vue de leur réutilisation, place Joseph Riboud, 2017 (Ryma Hadbi)

1.3. Prendre part au côté de Particules/BazarUrbain

C'est finalement en 2016-2017 que la Ville de Grenoble et Actis mandatent l'agence d'architectes-urbanistes Particules[118] pour réaliser une nouvelle étude sur le renouvellement urbain de la cité de l'Abbaye en l'inscrivant dans un projet social et urbain plus large et dans un cadre de concertation avec les habitants du quartier. L'un des enjeux majeurs de l'étude réside dans la réalisation d'un diagnostic « vivant » recueillant tant la mémoire habitante que les usages, les pratiques et les ambiances de la cité dans son milieu urbain[119]. C'est alors dans ce contexte, en stage à BazarUrbain[120] cotraitant de Particules, que nous commençons notre enquête à la recherche de ce qui fait patrimoine à l'Abbaye (Hadbi, 2017). Nous nous immergeons dans le quartier de l'Abbaye parfois en solitaire et parfois aux côtés de l'équipe Particules[121], à une période où l'ambiance du quartier est plutôt tendue. Au printemps 2017, au moment où nous menons nos itinéraires et entretiens à domicile, il reste encore une partie importante d'anciens habitants notamment dans les cours André Charpin et Laurent Bonnevay[122]. Entre-temps, les habitants continuent à être délogés pour des raisons d'insalubrité et de non-conformité des appartements et sont relogés au mieux à proximité et au pire dans d'autres quartiers de la ville.

De notre statut d'étudiant[123], navigant entre Particules, BazarUrbain, Actis, la Maison des Habitants[124], les habitants et les collectifs associatifs, nous ne retrouvons littéralement embarqués dans une ambiance poignante et riche en émotions. De ces incertitudes liées au risque de perte d'un patrimoine reconnu, nous nous trouvons dans un moment charnière propice à l'émergence d'un récit du lieu au service du projet de renouvellement urbain de l'Abbaye. Les productions autour de l'histoire du quartier et de la mémoire de ses habitants sont déjà nombreuses et précieuses pour notre étude. Les habitants de l'Abbaye connaissent très bien l'histoire de leur quartier et ont contribué, à de nombreuses reprises, à la production de documents de tout type pour la valoriser et la partager. C'est avec beaucoup de fierté et d'entrain qu'ils livrent le récit de ce lieu particulier de la ville à travers leurs récits personnels. Assez rapidement, nous nous attachons à notre tour au lieu et à ses habitants. Affectée par ce qui se joue sur place pendant notre immersion, il devient

[118] Agence Particules : http://www.particule-s.eu/includes/xco-170909-lb-bo-portfolio_ecran.pdf

[119] En 2017, lors de notre étude, il reste encore une partie importante d'habitants, surtout dans les cours André Charpin et Laurent Bonnevay.

[120] Collectif BazarUrbain : https://www.bazarurbain.com/

[121] Nous réalisons par exemple des reconductions photographiques qui impliquent toute l'équipe sur place du 8 au 11 mars 2017 pour recueillir les usages, pratiques et ambiances des lieux.

[122] Les habitants déjà délogés ont signé une charte de relogement leur permettant de revenir s'il le souhaite en priorité dans les nouveaux immeubles de la cité, une fois le projet engagé et terminé. Cette charte est finalement annulée au moment où Actis cède son patrimoine à l'Établissement Public Foncier Local du Dauphiné.

[123] Parfois identifiée comme membre de Particules ou employée d'Actis, il a été nécessaire à certaines reprises de rappeler mon statut et mon rôle dans ce contexte de façon à me tenir à l'écart des tensions et mener à bien notre recherche.

124 La Maison des Habitants Abbaye-Jouhaux est un lieu incontournable du quartier. Haut lieu de la vie collective, elle est un véritable soutien pour les habitants.

difficile de garder ses distances et de trouver un équilibre entre implication et distanciation. La vie de quartier y est encore très riche et la mémoire collective encore vive. À l'image d'une grande famille, ce qui fait patrimoine à l'Abbaye c'est d'abord ses habitants : *« le patrimoine ici, c'est nous »* avec leur enfance, leur vécu, leurs expériences quotidiennes et leurs attaches. Pour les habitants de la cité, peu importe le scénario envisagé, car finalement les relations de voisinage et les liens familiaux sont bien plus importants à préserver que les bâtiments pour leur valeur patrimoniale. Que ce soit dans les « vieilles cités » ou dans de nouveaux immeubles, ce qui compte c'est de rester ensemble et surtout « dans ce coin-là » du quartier.

En novembre 2017 au moment où l'étude suit toujours son cours, la Ville se lance pourtant dans la démolition du premier bâtiment en U de la place Joseph Riboud, démolition déjà actée en 2015. Cette décision nourrit alors davantage le sentiment de confusion et de méfiance des habitants et usagers du lieu envers la municipalité en place tandis que l'étude mandatée à Particules était appréciée comme un temps de remise à plat des éléments et de reconnaissance d'un patrimoine social et urbain de la part des élus. Tous se demandent si finalement l'étude de renouvellement urbain arrivera à faire reconsidérer le scénario de démolition avec ce premier immeuble qui disparaît avant même les conclusions de l'étude. Les discussions sur le devenir de la cité s'intensifient d'un cran et trouvent leur place dans une démarche de concertation qui réunit les différents acteurs du projet pour « construire ensemble » le projet et « trancher » définitivement sur la question. Des récits recueillis *in situ*, la cité de l'Abbaye se présente comme un témoin historique précieux qu'il faut à tout prix préserver et transmettre aux générations futures : « le passé, ça ne s'efface pas. Regardez, depuis 1930, il y a beaucoup de choses qui se sont passées ici »[125]. « C'est un peu une présence, c'est un repère, quelque chose qui a toujours été là » à tel point que le devenir du quartier ne s'envisage pas sans elle. « Elle est un héritage. Elle est le visage du quartier. Tout le monde la connait ». En 2018, la Ville et la SPL SAGES statuent définitivement en faveur d'une réhabilitation lourde de 12 bâtiments sur 15 avec trois bâtiments à démolir et reconstruire[126] (184 logements rénovés et 48 logements neufs), la requalification des trois cours[127], de l'avenue Jeanne d'Arc et de la Place du marché (place de la Commune 1871).

Depuis sa construction dans les années 1930, la cité de l'Abbaye constitue un parc de logements locatifs exclusivement social pour la ville de Grenoble avec la cohabitation de différents

[125] Toutes les paroles habitantes mobilisées dans cette partie sont issues d'itinéraires réalisés à l'Abbaye en 2017.

[126] Dans le cadre du projet de renouvellement urbain de l'Abbaye, les bâtiments ont été rachetés par l'EPFL. Actuellement, seul un bâtiment, place Joseph Riboud, a été démoli. La démolition des deux autres bâtiments suscite à nouveau des questionnements dépendant d'enjeux politiques à plus grande échelle et qui concernent l'inscription d'un site patrimonial plus large incluant la cité de l'Abbaye et les équipements publics du secteur sous l'angle de l'histoire singulière de la municipalité socialiste de Mistral. La démolition des deux autres bâtiments en U porterait de fait préjudice au caractère « d'ensemble homogène » de la cité mis en avant par la Ville dans sa quête aux labels.

[127] Les cours sont présentés dans l'OAP de l'Abbaye comme des « éléments d'ambiances structurants » dans le quartier.

parcours de vie à l'échelle des trois cours. Aujourd'hui, presque cent ans après, il est question de mettre en œuvre à la fois une mixité sociale et une mixité d'usages dans le cadre de son renouvellement par l'implantation d'entreprises, de startups, de structures socio-culturelles, etc[128]. L'objectif de cette programmation consiste à ne pas transformer profondément l'identité du quartier tout en permettant à l'Abbaye de se réinventer et pour promouvoir une meilleure image des lieux. L'Abbaye, comme une grande partie des quartiers sud de Grenoble, souffre effectivement depuis des décennies d'une dévalorisation urbaine. D'ailleurs, la question de la mixité sociale ne fait pas consensus dans le projet de renouvellement urbain de l'Abbaye. Ce débat soulève en réalité des problématiques contemporains auxquelles sont confrontés nos territoires urbains et ruraux. Particules établit alors une feuille de route opérationnelle attentive et soucieuse du récit du lieu pour poser les conditions *sinequanone* pour renouveler la cité de l'Abbaye : d'abord, territorialiser la cité suivant un périmètre de réflexion élargi pour affirmer la fonction de centralité du quartier de l'Abbaye ; puis tenir des ambitions programmatiques identifiées dès le diagnostic en maintenant une part de logement social *in fine*, en préfigurant de nouveaux usages et une mixité programmatique.

En 2020, la cité est complètement vidée de ses habitants[129], ses volets sont fermés, un bâtiment a déjà disparu, ses cours sont désertées et ses montées scellées. La cité est déjà bien dégradée : vitres cassées, dépôts sauvages de déchets et d'encombrants, voitures incendiées dans les cours, logements squattés, squares détériorés, etc. Tous ces phénomènes ont malheureusement contribué à accentuer l'image négative de la cité et témoignent franchement de la problématique concernant le décalage entre le temps d'élaboration d'un projet urbain et sa concrétisation : « Ils nous ont fait partir pour laisser mourir, laisser se délabrer ! », s'indigne une ancienne habitante de la cité. Pour remédier à cela, l'axe de l'occupation temporaire de la cité et de ses espaces publics le temps du projet urbain (2019-2030) devient alors une évidence pour toutes les parties prenantes afin de conserver une activité sur site le temps de son renouvellement.

C'est ici, que s'arrête notre immersion à l'Abbaye pour révéler ce qui y fait patrimoine. Nous repartirons sur le terrain plus tard, en 2022 dans le cadre d'un projet avec l'association Noxi[130] pour enquêter cette fois-ci sur les modalités de son renouvellement et de sa réalité urbaine quotidienne durant cet entre-deux.

[128] À terme le projet prévoit 232 logements familiaux, dont 35% de logements sociaux.

[129] Dans le déroulement des événements qui ont mené la cité à cette situation, il n'était plus possible de maintenir les habitants sur place même avec le scénario de la réhabilitation lourde.

[130] L'association NOXI est créée en 2021 par Lou Bellegarde et Fabienne Boudon dans le but d'ouvrir un espace de débats sur la production architecturale et urbaine contemporaine.





Illustration 31 : Place Laurent Bonnevay vidée de ses habitants, panneaux du projet de renouvellement urbain de la cité apposés sur la façade principale, 2021 (Ryma Hadbi)

2. Photographier l'Abbaye, éprouver ses ambiances

Appréhender un lieu par l'extérieur

L'Abbaye nous est présentée dans les reconductions photographiques comme une espèce de quartier entre ville et village où l'ambiance y est particulière : vues imprenables sur Belledonne et Chartreuse ; parcs, places, cours intérieures ; arbres majestueux ; hétéroclicité architecturale, etc. La cité, même pour ceux qui n'y habitent pas, semble être un repère visuel et symbolique indéniable. Son histoire est littéralement gravée sur ses murs. Sa présence et son « aura » sont remarquables y compris pour ses usagers les plus occasionnels. Sur la place de la Commune de 1871, elle se dresse fièrement à l'image d'un monument. À ses côtés, la Maison des Habitants et les cités blanches (cité Moyrand) viennent refermer la place où s'installe quotidiennement le légendaire marché de l'Abbaye. Il est agréable de passer d'un espace public à l'autre, d'une cour à l'autre, d'un îlot à l'autre. À chaque lieu son ambiance, nous dit-on. Il y a effectivement, à l'Abbaye, quelque chose de particulier qu'on ne peut ressentir qu'en se prêtant au jeu de la flânerie, le temps d'un après-midi ensoleillé. Son pouvoir de rémanence, nous laisse ainsi entrevoir la vie qu'il y avait autrefois.

Les pages suivantes organisent, par thématiques, ces éléments récurrents relevés dans les reconductions photographiques.

« Parce que c'est écrit sur les murs. »















« Des centaines de prénoms sont écrits sur les murs de tous les bâtiments de la cité. »

« Au-dessus de chaque porte d'entrée des immeubles apparaît le blason de la ville. (...) c'est une preuve de la fierté de la collectivité pour cette réalisation. »

« Derrière moi, on ne le voit pas, mais il y a une douzaine de prénoms gravés sur le mur. »

« Un jour peut-être, ce quartier s'appellera l'ABI. »

« Les bâtiments parlent d'eux-mêmes. »

« Il y a pas mal de tags et d'écrits sur les murs des cités. On peut les lire partout. »

« Les bâtiments sont gris et on peut lire des prénoms gravés dessus. Cela donne un sentiment d'abandon du quartier. »

« Jamais je n'ai retrouvé ce que j'avais à l'Abbaye.
Tant qu'on ne vit pas dans ces maisons,
on ne peut pas le comprendre. »
















« Passage d'un îlot à un autre. »

« La couleur fatiguée de la façade donne un effet de dégradé selon l'ensoleillement. Tandis que le vert des volets lui donne de la vie. »

« Présence des armoiries de Grenoble au-dessus des entrées. »

« Un balcon bien vivant aux couleurs accordées. »

« Ton sur ton. »

« Paraboles et étendages. La rue, la façade et les portes ont un style. »

« Porte fermée. »

« On imagine que les habitants se sentent encore bien dans leurs logements. »

« Les pigeons habitent les fenêtres fermées de la cité.»

« Bâtiment « parasite », complètement fermé, et qui bouche la perspective et l'ouverture entre les îlots. »

« Raymonde venait de sortir ses draps et sa couette sur le rebord de la fenêtre. Comme tous les vendredis. C'était son jour de repos. »

« Fatima terminait son ménage. Elle venait de secouer son chiffon par la fenêtre. Son linge séchait au soleil depuis une heure. Il lui restait à préparer le déjeuner pour son fils. »

« Il entendait quelques oiseaux chanter sur l'arbre situé en face de sa fenêtre. Enfin le printemps, se disait Salim qui envisageait de sortir promener son chien. »

« Le panoptique. L'ancien lavoir fait penser à une sorte de scène ou même une arène que tout le monde peut regarder depuis sa fenêtre. »

« L'Abbaye, c'est les trois cours. »











« Entre corbeaux à l'Abbaye et oiseaux exotiques à Châtelet, les ambiances sonores sont différentes. »

« Les oiseaux… Sentiment d'être dans le film d'Hitchcock. Un bruit assourdissant résonne en plein cœur de l'îlot. Les hauts arbres hébergent une dizaine de corbeaux. »

« Le square n'est pas utilisé que par les enfants. »

« La fumée qui s'évacue par cette ouverture nous intrigue, serait-ce une fuite du chauffage urbain ? »

« De nombreux bouts de bois restent au sol autour du seul jeu d'enfants du square, qui a l'air peu fréquenté et un peu délaissé. Le lieu ne respire pas la vie. »

« Les nids des corbeaux sont nombreux dans les platanes, on les entend croasser très fort, cela sature un peu l'ambiance sonore. Sinon, le square reste très calme. »

« Qualité des cours. Entre usages privés et vie collective. »

« Dans la cour centrale, deux femmes discutent assises sur deux bancs à l'angle du square. »

« Cour Riboud. Le square est vide. Il fait beau. »

« Châtelet c'était des bâtiments normaux,
ce n'était pas grave de démolir, mais pas là. »










« Une vue vers la nouvelle résidence *Le Novelus* prend le rôle de commère vis- à-vis des vieilles bâtisses, avec ses lampadaires modernes et leur éclairage puissant contrairement à ceux des vieilles cités. »

« On observe une dualité étrange entre les vieilles cités grises et les nouveaux bâtiments immaculés, pourtant il semble qu'ils ne sont pas plus habités. »

« On constate une forte discontinuité architecturale entre les deux bords de la voie, la rupture est très marquée entre deux ensembles individuellement cohérents et géométriques. Les deux formes se répètent des deux côtés de la voie. »

« La composition de l'îlot neuf reprend le travail minéral du soubassement de l'Abbaye, ainsi que le travail vertical des volumes. »

« Architecture balnéaire. »

« L'identité des bâtiments n'est pas claire, ils se ressemblent tous. Il est difficile de les différencier pour se repérer. »

« Pleine lune et jeux de lumière. Volets clos. J'aime bien ces immeubles finalement. »

« Les ombres des cités se projettent les unes sur les autres. Elles sont un tout, un tout remarquable. »

« Ça s'appelle la place de la Commune alors que presque tout le monde ici dit la place du marché. »














« La Maison des Habitants est fermée mais on peut entrevoir à travers les parois vitrées ce qui s'y passe encore à l'intérieur. Elle est à la fois un repère et un écran où l'on voit des gens faire des activités ou travailler. Probablement, ils sortiront par l'arrière de la MDH. »

« Le vélo semble être un mode de transport pour venir au marché. Pourtant, garer son vélo n'est pas évident partout. »

« La petite fille au manteau violet a ramassé une orange et une banane, elle est toute contente. Elle interpelle sa maman pour lui montrer ce qu'elle a trouvé. Sa maman semble lui dire que c'est bien, et de les garder pour plus tard. »

« Les pigeons investissent le marché en fin de matinée. Ils se régalent. »

« Quotidien, vie de quartier, espace confortable. »

« Quotidien, vie de quartier, espace confortable. »

« Ce chemin est bien défini à l'inverse des autres chemins piétons sur la place de la commune. D'ailleurs, beaucoup de gens utilisent ce passage. »

« La tonnelle le long de l'église ménage un passage piéton en dehors du marché quand celui-ci est plein comme aujourd'hui. Les vendeurs ne peuvent pas s'étendre plus et sont collés au grillage de la tonnelle. »

« Le marché commence à disparaître et dans quelques minutes on ne verra plus aucune trace qui rappellerait sa présence passée. »

« Le nettoyage prend place. Détritus, cagettes, camions... puis plus rien. Le marché s'en est allé. »

« Le centre du marché est réservé aux vendeurs de denrées non alimentaires. On trouve les vendeurs de vêtements, d'articles tout à 1 euro, de matelas, de bijoux, de montres, et de lunettes de soleil essentielles aujourd'hui. Les primeurs, bouchers, fromagers qui ont des stands plus grands et des camions réfrigérés sont placés sur les extérieurs du marché. »

« Le nettoyage de la place du marché est presque fini. Une personne gare sa voiture sur la place et se dirige vers la MDH. Une autre voiture se gare à proximité de la précédente. »

3. Figures de l'Abbaye : imaginaires, pratiques et modes d'habiter

Appréhender un lieu par l'intérieur

Les itinéraires et entretiens à domiciles sur lesquels se fonde l'analyse typologique qui suit ont eu lieu au printemps 2017. Les cinq itinéraires ont duré en moyenne entre 45 minutes et une heure et demie. Nous avons globalement marché autour des vieilles cités de l'Abbaye, dans un périmètre allant de l'école Grand-Châtelet jusqu'à la rue Léon Jouhaux en remontant vers le parc Paul Mistral, accompagné d'un photographe amateur. À ces itinéraires s'ajoutent quatre entretiens à domicile qui ont duré en moyenne entre une et deux heures.

Entretien avec Isabelle M., le 01-03-2017 à 17 h 30

Isabelle est une dame d'une quarantaine d'années. Elle a toujours vécu dans le quartier de l'Abbaye entourée de sa famille. Dans les vieilles cités, elle habitait la cour Joseph Riboud. Elle a été relogée au 72 bis avenue Jean Vallès à Grenoble dans de nouvelles résidences. Elle regrette d'être partie et elle sent qu'elle a été déracinée. Avec du recul, elle pense qu'il aurait mieux valu rester dans son « appartement jusqu'à ce que la pelleteuse arrive ». Elle voudrait être relogée en priorité dans les nouveaux bâtiments qui se construisent au Châtelet ou encore mieux, dans ceux qui remplaceront les vieilles cités, pour retrouver ses habitudes à l'Abbaye. Son parc en bas de chez elle et la solidarité qu'il y avait entre voisins lui manquent. C'était comme dans un village. Elle n'a jamais réussi à s'adapter ailleurs. Elle est très attachée à son quartier. C'est son « repère », sa maison. Pour elle, quand on part de l'Abbaye, automatiquement on y revient et tant qu'on y pas vécu, on ne peut pas le comprendre.

Itinéraire avec Cécile M. et ses deux enfants, le 08-03-2017 à 13 h 30

Cécile, accompagnée de sa fille Éloise et de son fils Virgile, habite le quartier de l'Abbaye depuis 2008. Leur maison jouxte une des plus anciennes granges du quartier située au 54 rue Léon Jouhaux. Ils nous emmènent à la découverte de leurs lieux préférés dans le quartier. Ils partagent avec nous leurs envies et leurs idées pour améliorer le quartier tant spatialement que culturellement. Nous commençons alors notre balade à la Pirogue, un café-restaurant associatif de la Maison des Habitants. Nous traversons ensuite le parc Condé situé au cœur de la cité Moyrand pour nous

diriger vers la bibliothèque Abbaye-les-Bains. Puis, nous rebroussons notre chemin par la rue Dupleix où nous apercevons de loin la place du marché et la cité de l'Abbaye. La place du marché est un point de repère central dans le quartier. Quant à la cité de l'Abbaye, tout le monde la connait. Cécile se questionne alors sur son devenir. Va-t-elle disparaître ? Sinon, pourquoi les volets y sont toujours fermés et pourquoi plus personne n'y habite ?

Entretien avec Béatrice M., sa belle-fille et son petit-fils, le 10-03-2017 à 12 h

Béatrice M. est une dame d'environ 80 ans. Elle habite le quartier depuis les années soixante. Elle est « la doyenne » des vieilles cités, on l'appelle le Loup blanc. Les années passées à l'Abbaye comptent. Elle a ses habitudes et parfois on l'installe sur le marché. On lui apporte une chaise et quelques fruits. Tout le monde la connait dans le quartier. Elle souhaite être relogée dans les nouvelles constructions du Châtelet avec son fils dont elle dépendant au quotidien. Elle ne veut pas quitter son quartier, c'est son repère. Son petit-fils de 19 ans habite le bâtiment parallèle et nous confie que toute sa famille est très attachée à leur quartier. Ils ne comprennent pas les raisons pour lesquelles ce sont des « étrangers au quartier » qui habitent en premier les nouveaux bâtiments. Les habitants des vieilles cités devraient pourtant être prioritaires pour loger dans les résidences du Châtelet au vu de la démolition de la cité de l'Abbaye. Ils ont le sentiment d'être incompris et oubliés.

Itinéraire avec Michel S., le 14-03-2017 à 15 h

Michel S. a toujours habité le quartier de l'Abbaye, dans une copropriété située rue Moyrand. Notre itinéraire s'est déroulé en deux temps. Nous avons tout d'abord parcouru le quartier en partant de la bibliothèque Abbaye-les-Bains jusqu'au Châtelet. Nous avons ainsi traversé le parc Condé puis la place du marché pour enfin arriver à la cité de l'Abbaye. Dans le quartier, les vues sur les montagnes sont particulières. Elles seraient « une consolation » face au manque d'espaces verts. Il nous fait également remarquer la présence d'arbres ancestraux hérités du passé agricole du quartier de l'Abbaye. Puis dans un second temps, nous nous installons à l'intérieur de la bibliothèque « Abbaye-les-Bains » pour discuter autour de la photo aérienne du quartier. Il nous précise alors que de l'autre côté de l'avenue Jeanne d'Arc ce n'était plus son quartier. Pour lui, la cité de l'Abbaye c'était un autre quartier, mais qui reste sans aucun doute un repère, une présence. Ce sont des constructions remarquables tant sur le plan urbain que par leurs façades.

Bref entretien avec un ancien habitant de la cité de l'Abbaye resté anonyme

Habitant de la cité de l'Abbaye depuis sa construction, il connait parfaitement l'histoire du quartier. Nous avons échangé de manière brève sur la place du marché lors d'un atelier de concertation dans le cadre de l'étude de renouvellement urbain de la cité de l'Abbaye et de ses abords. Il m'a remis une série de documents d'archives qu'il a constitué au fil du temps pour retracer l'évolution de ce lieu singulier de la métropole grenobloise auquel il est très attaché. Il sera, d'ailleurs, le dernier habitant à partir des trois cours avant le lancement du projet d'urbanisme transitoire.

Itinéraire avec Aziz S., le 20-03-2017 à 14 h 30

Cet homme d'une soixantaine d'années habitait la cité Léon Jouhaux. À l'époque, on l'appelait « la cité des pieds noirs ». Il a vécu dans le quartier durant toute son enfance. Ses amis vivaient dans les vieilles cités de l'Abbaye. Il nous raconte l'ambiance du quartier à une époque où les cours de la cité étaient remplies. Les habitants vivaient dehors. Ils s'installaient partout dans le quartier avec leurs chaises et leurs tables. C'était convivial, il y avait comme une ambiance « de vacances », nous dit-il. Les gens entretenaient la vie de quartier, ils étaient solidaires. Et que dire du marché de l'Abbaye ? Tout le monde venait à l'Abbaye pour faire ses courses, c'était « phénoménal » ! Pour lui, l'Abbaye représente une histoire urbaine et sociale forte de Grenoble. Elle est imprégnée par les histoires des différentes générations qui s'y sont succédées. Démolir la cité de l'Abbaye serait une erreur humaine et politique selon Aziz, tandis que la garder « c'est entretenir l'espoir » et préserver la mémoire du lieu.

Itinéraire avec Mériem B. et Dalia G., le 29-03-2017 à 10 h 30

Ces deux dames ne se quittent jamais. Elles connaissent bien le quartier de l'Abbaye. Meriem a habité le Châtelet et les cités de l'Abbaye. Dalia, quant à elle, habitait un appartement avenue Jeanne d'Arc, mais elle fréquentait quotidiennement les cités. Elles sont toutes les deux très attachées à la cité de l'Abbaye. Elles nous confient leur désir de revenir y vivre. Pour elles, elle ne devrait pas être démolie, le passé « ça ne s'efface pas comme ça ». Que restera-t-il de l'Abbaye si la cité n'existe plus ? Leur attachement et l'histoire de ce lieu singulier « sont écrits sur les murs », nous disent-elles. La cité de l'Abbaye incarne matériellement la mémoire du lieu et sa façade sur la place du marché est un repère pour tout le quartier. C'est pour cette raison qu'elles soutiennent le choix de certains habitants qui refusent de quitter la cité.

Entretien avec Jean-Pierre et Odette G., en présence de la mère d'Odette, le 04-04-2017 à 15 h

Jean-Pierre et Odette ont passé toute leur enfance dans les vieilles cités de l'Abbaye, place Laurent Bonnevay autrefois dénommée « troisième cour ». Il y avait quelque chose de particulier dans cette cour, c'était comme une famille. D'ailleurs, aujourd'hui encore, ils continuent de se retrouver une fois par an pour passer la journée ensemble. La mère d'Odette, âgée de 98 ans, est la doyenne de la cité. Nous avons le plaisir de faire cet entretien en sa compagnie, à son domicile. Dans leur récit, ils partagent avec nous leurs souvenirs de l'Abbaye à l'époque où c'était « la zone », où il n'y avait encore rien à part les cités et les champs. Ils se remémorent avec précision ce qu'il y avait autour de leur cité : les jardins à la place du Châtelet, les fermes, le Boissard, le Verderet, la piscine Abbaye-les-Bains, la place de la Commune dite la place du marché, les commerces rue de l'Industrie et l'école Jules Ferry. Ils se souviennent encore de la construction des cités Châtelet et Moyrand dans les années 1950/1960. Au départ, les gens du voyage ne logeaient pas dans les cités. Ce n'est qu'après les années 1960, qu'ils intègrent les cités de l'Abbaye et du Châtelet au même temps que les immigrés italiens et espagnols rapatriés des vieux quartiers du centre-ville. Jean-Pierre est très attaché au quartier de l'Abbaye et pour lui, sa richesse réside dans le fait qu'il soit cosmopolite.

Itinéraire avec Antoine J., le 17-04-2017 à 16 h 30

Commerçant au marché de l'Abbaye et habitant de la deuxième cour de la cité de l'Abbaye, Antoine nous raconte l'histoire et l'évolution du quartier. Durant notre itinéraire, nous rencontrons des dames qui habitaient autrefois le Châtelet. Nostalgiques, elles nous confient leur attachement au quartier. Aujourd'hui, elles se retrouvent régulièrement à l'emplacement des anciens lavoirs des vieilles cités pour regarder ce qu'est devenu le quartier de leurs racines. Antoine nous explique qu'à l'Abbaye c'était comme un village. Ils étaient en famille. Tout le monde se connaissait, tout le monde se mélangeait. L'Abbaye est un quartier populaire avec une bonne ambiance. Il y a quelque chose de particulier à l'Abbaye qui fait qu'on s'y sent bien. Certains sont là depuis des décennies, d'autres y sont même nés. L'Abbaye c'est leurs racines et c'est pour cette raison qu'ils souhaitent rester dans le quartier malgré la démolition des cités.

À ces récits, s'ajoutent par la suite des entretiens menés au sein de l'association Noxi[131] au printemps 2022, et avec laquelle nous faisons le pari de retourner enquêter à l'Abbaye, mais cette fois pour rendre compte de ce qui se joue sur place dans cet entre-deux à l'aune des dispositifs mémoriels et transitoires mis en œuvre par la ville. Plusieurs acteurs du projet de renouvellement urbain et transitoire prennent part à ces entretiens : Serge Durieux (Direction de l'action territoriale du secteur 5), Nicolas Quantin (architecture-urbaniste, Direction de l'Urbanisme et de l'Aménagement, Ville de Grenoble, chef de projet Abbaye), Lou Bellegarde (architecte urbaniste co-fondatrice de Particules), Laure Nicoladzé (Grand Collectif/Regards des Lieux) et Hippolyte Roullier (Plateau Urbain). Avec Yasmina Benabderrahmane, nous réalisons également une série de micro-entretiens sur la place du marché auprès des commerçants du marché et de quelques habitants nostalgiques du temps passé. Ces entretiens ont principalement nourri notre réflexion sur le statut expérimental de l'Abbaye dans le cadre de son renouvellement urbain.

[131] L'association NOXI est créée en 2021 par Lou Bellegarde et Fabienne Boudon dans le but d'ouvrir un espace de débats sur la production architecturale et urbaine contemporaine. C'est alors dans ce cadre qu'en 2022, NOXI forme une équipe interdisciplinaire composée d'elles-mêmes, de Yasmina Benabderrahmane (artiste plasticienne), de Nicolas Tixier et Pascal Amphoux, (architectes et chercheurs), de Ryma Hadbi (doctorante en urbanisme) et de Camille Jouin (chargée de production) pour questionner ce qui se joue à l'Abbaye au moment de son renouvellement urbain.

3.1. La mémoire rurale

« Ont surgi de terre tous ces bâtiments. »[132]



Illustration 32 : Photoaérienne du quartier de l'Abbaye, 1948 (IGN Géoportail - remonter le temps)

[132] *L'Abbaye au fil du temps / groupe femmes Abbaye-Grenoble,* Grenoble : service reprographie, 1997, p.15

3.1.1. La Terre-Mère

C'est naturellement que la figure de la Terre-Mère a émergé dans les récits de l'Abbaye. Très attachés à leur quartier, à leur « terre », les habitants de l'Abbaye ont encore en mémoire les champs de blé qui entouraient la cité, les fermes ici et là, les jardins individuels et collectifs, les ruisseaux qui parcouraient la plaine, les sources d'eau froide, etc. L'histoire rurale et agraire du quartier est encore vive et fortement ancrée dans les récits de vie et l'imaginaire collectif. La figure de la Terre-Mère, mythologique et ancestrale, symbolise la fertilité et la générosité. En incarnant la vie et son cycle naturel, elle est la terre qui donne vie, nourrit et protection à l'Homme. La Terre-Mère cristallise ici l'attachement des habitants de l'Abbaye à leur quartier et à cette cité « sortie de terre », au milieu de nulle part. Territoire fertile, nourricier et hospitalier, l'Abbaye a littéralement « enfanté » des générations en leur offrant tout ce dont ils avaient besoin pour s'épanouir.

Au fil des décennies, ils ont vu leur quartier se transformer. Aujourd'hui, presque cent après sa naissance au-delà des fortifications, la figure de la Terre-Mère ouvre des pistes de réflexions passionnantes quant au devenir possible de ce lieu particulier de la ville, en termes d'enjeux écologiques et de qualité de vie pour ses habitants. Elle nous semble constituer une prise intéressante pour déclencher, faire émerger des imaginaires, des représentations singulières et penser le renouvellement du quartier à partir d'une posture de projet à mi-chemin entre « héritages et fictions » (Tixier, 2017).

« Ici, il y avait des jardins magnifiques. Les gens c'était des ouvriers. Tout le monde travaillait et parallèlement tout le monde avait un jardin, enfin ceux qui le voulaient. Ils avaient de beaux jardins, c'était magnifique. Il y avait des pommes de terre, des haricots verts, des petits pois. »

« Ici, c'était les terrains de mon grand-père. Là, la ferme Guichard.
Là, il y avait des jardins. Aujourd'hui, ils remettent des jardins mais
moi j'ai toujours vu des jardins dans le quartier. »

« Les jardins, on les appelait les jardins de la caisse d'épargne,
je ne sais pas pourquoi ! Est-ce que c'est parce que le terrain appartenait
à cet organisme-là ? Je sais que les jardins qu'il y avait là où il y a le
lycée, ils appartenaient à la ferme Guichard. »

« Quand il faisait chaud en été, on mangeait dans le jardin.
On avait un cerisier on se mettait dessous. Ma mère descendait
tout et le soir on mangeait dans le jardin. »

« La ferme Guichard était une grande exploitation.
Ils étaient maraîchers, ils faisaient des légumes pas de fruits.
Il y avait plus que 30 vaches, entre 50 et 100 moutons.
C'était une belle exploitation. Je vous en parle parce que j'allais
chercher notre lait là-bas tous les jours. »

« Le marché était tout en terre et à la place des bâtiments
de Moyrand, il y avait des vergers. »

« Et derrière c'était des cultures, il y avait du blé, de tout.
C'était immense. »

« Il paraît même que la cité de l'Abbaye était un champ de blé.
C'est un monsieur qui me l'a dit, apparemment c'était à son
grand-père. Il faut qu'il se fasse connaître ce monsieur. »

« Je vous situe le contexte : les cités, les jardins et les fermes. Vous connaissez les fermes ? La ferme Guichard à la place du lycée Argouges, la ferme Perrin vers la piscine. Là, il y avait au bout de la rue où il y a le coiffeur la ferme Amblard je crois, je ne me souviens plus du nom… »

« C'était que des maraîchages ou des terrains vagues. On faisait beaucoup de vélo, c'était super. On dépassait même le garde-barrière, il y avait beaucoup de cours d'eau à ciel ouvert. »

« Il y avait un joli robinet en laiton aux lavoirs. L'eau coulait en permanence. Elle était d'une fraîcheur ! On buvait dans le bassin et des fois on tombait dedans. »

« Sur les terrains de la Poterne, il y avait la Mogne qui passait par là. Une année, elle a inondé les cités. C'est rentré dans les appartements du rez-de-chaussée. C'était un beau ruisseau, il y avait des truites, des écrevisses. Quand on allait à l'école, on prenait des boîtes de conserve, on les mettait dans un coin dans l'eau et quand on sortait, on allait les récupérer et on avait des poissons. »

3.1.2. La campagne

« Ici, c'était la campagne », nous disait-on à chaque rencontre. La construction de la cité à l'extérieur de la ville, sur la plaine agricole sud peu urbanisée, à une époque où nous ne trouvions que quelques maisonnées éparpillées ici et là aux côtés de fermes agricoles, témoigne encore de nos jours de l'intention de la municipalité Paul Mistral d'étendre et de moderniser la ville de Grenoble. La ville était jusque-là étouffée à l'intérieur de ses remparts et commençait à faire face à « une horrible banlieue » *extra-muros* dont le développement hasardeux était craint. Symbole d'une époque particulièrement marquante de la modernité grenobloise, la cité de l'Abbaye a amorcé l'urbanisation des quartiers sud en embrassant les faubourgs existants et en organisant d'une certaine manière son plan urbain.

Durant de nombreuses années, l'Abbaye est perçue et vécue comme un territoire rural aux portes de la ville : « Il n'y avait rien d'autre ici à part la cité ». À l'inverse de la figure de la Terre-Mère symbolisant l'attachement fort à un territoire fertile, généreux et protecteur, la figure de la campagne nous renseigne sur les caractéristiques spatiales, sociales et ambiantales du quartier à une certaine période : densité, échelle, typologie architecturale, écologie sensible du lieu, éléments paysagers, usages et pratiques quotidiennes particulières, etc. Elle nous livre des éléments intéressants sur la morphologie et l'identité du lieu à son origine. La figure de la campagne à l'Abbaye, profondément ancrée dans les mémoires habitantes, n'est pas une exception grenobloise. Bien au contraire, elle renforce les représentations et imaginaires classiques mettant en opposition ville et campagne (Chalas, 2000) et impliquant l'idée d'un intérieur et d'un extérieur à la ville. Elle est un moyen pour les individus d'un territoire de s'ancrer tant spatialement que temporellement et de se mettre en résonance avec son histoire. Ils se mettent en lien avec un monde passé dont ils ont été témoins ou dont ils ont connaissance/conscience et s'inscrivent alors dans un territoire dont l'épaisseur historique compte et est signifiante.

À l'Abbaye, deux éléments semblent dominer et persister davantage dans la mémoire vive : les arbres « sensationnels » et les vues imprenables sur les montagnes. Traces et symboles de l'histoire rurale de leur quartier, ils constituent des repères matériels et tangibles auxquels ils peuvent se référer pour réactiver leurs souvenirs et partager le récit du lieu. Par exemple, l'arbre exprime ici l'idée d'un enracinement profond et durable (Schlanger, 1995) en attestant de l'ancienneté du lieu . Enfin, il nous rattache également à la météorologie du lieu, au cycle et à l'évolution naturelle des territoires et des êtres.

« C'est un vieux quartier. Ils ont commencé à construire ici en 1927. Autour, il n'y avait que des champs, il n'y avait rien. Grenoble a commencé un peu à s'allonger, ils ont commencé à faire des bâtiments mais au départ c'était des champs. C'était la campagne ici. »

« C'est fou, mais ici c'était la campagne. Il y avait tous les oiseaux que vous pouvez imaginer. J'habitais au troisième, le père Vincent était chasseur et il tirait depuis sa fenêtre pour chasser les alouettes. »

« Celle-ci, c'est une des plus vieilles fermes du quartier.
Quand on est arrivé dans le quartier, il y a un voisin qui nous a donné un papier sur l'histoire du quartier. »

« La ferme Guichard sur le lycée actuel c'était des maraîchages.
Il y avait beaucoup de terrains libres et ça s'est rempli complètement au fil du temps. »

« En fait il y a très longtemps, une personne me disait que toute cette zone-là c'était un marécage et on avait un cours d'eau qui passait par là, le Verderet. Ensuite, ça a été assaini et asséché pour construire.
Ça remonte à plus d'un siècle maintenant. »

« Là, c'était la zone, il n'y avait rien du tout à part les cités, les fermes, les vaches et les ruisseaux. »

« Quand on traversait, il y avait tout de suite un horticulteur.
Il n'y avait pas les cités Moyrand. Monsieur Sorel faisait des fleurs. On l'appelait le père Sorel. »

« Tous ceux du coin ils ont appris à nager dans le Verderet.
La piscine, il fallait avoir des sous pour y aller.
C'était la première piscine de Grenoble. Alors cette piscine-là,
moi j'ai une photo. Il faut savoir que c'était une piscine qui était
alimentée par de l'eau de source. Juste derrière la piscine, il y
avait une roue à eau qui tournait comme un moulin et qui
alimentait la piscine. C'était de l'eau pure. »

« Vous voyez la sortie bibliothèque, le Verderet arrivait là. Il était
canalisé. Il est toujours canalisé d'ailleurs. Il sortait au parc Paul Mistral,
puis rue de la mutualité là-bas. Nous on dit le Verderet.
Il y en a qui disent Verdaret mais en vrai c'est Verderet. »

« Ma grand-mère est morte en 1960 et ils avaient juste planté les
arbres. Je ne sais plus s'ils avaient commencé à construire le
Châtelet. Peut-être qu'ils avaient commencé. Ils avaient mis plein
d'arbres, les platanes là. Ceux qui restent, on les a vus les planter. »

« On a vu planter ces arbres parce que c'était dans nos jardins.
C'était quand ils ont construit les HLM derrière, le Châtelet.
Voilà je m'en rappelle, j'avais quatorze ans quand ils ont fini,
c'était en 1956. »

**« Ici, ils coupent tous les arbres pour en replanter un,
avant qu'on se mette à l'ombre dessous moi je serai
momifié. Les arbres ils les coupent, ils disent qu'ils sont
malades, mais c'est n'importe quoi, un arbre c'est comme
un être humain si on le soigne, il guérit. »**

« Il reste un arbre du Boissard, vous savez au bout de la rue Dupleix, en face de l'ancienne antenne de la mairie. Il y a un gros platane qui est comme ça ! Ce n'était que des arbres comme ça qu'il y avait dans ce bois ! »

« Juste derrière l'horticulteur, il y avait un manoir qu'on ne voyait pas de l'extérieur parce qu'il y avait des arbres sensationnels. On ne le voyait même pas depuis la rue Léon Jouhaux, d'ailleurs elle ne s'appelait pas comme ça. »

« Là, il y a un saule très ancien, l'âge de l'arbre est assez élevé il y a un écriteau. »

« Les quatre platanes que vous voyez là, dans la cour, c'est d'époque. Avant il n'y avait pas tous ces machins verts, c'était brut quoi. »

« Ils ont coupé des platanes alors qu'on les a toujours vus. Ils avaient largement 60 ans. Ceux de la cour ils sont encore plus vieux. »

« On n'a pas vraiment d'espaces verts à part le parc Paul Mistral. La vue sur les montagnes reste notre consolation. ».

« On a quand même des vues particulières sur les montagnes. De tous les axes, on voit toujours un petit bout de Belledonne, du Vercors, de la Chartreuse. Il faudrait maintenir ces ouvertures que l'on a et ne pas construire des choses trop hautes. De toute façon le sous-sol ne s'y prête pas, c'est une chance. »

3.2. Un héritage urbain et social



Illustration 33 : La cité de l'Abbaye et son marché, 2016 (Ville de Grenoble/Particules)

3.2.1. Le rep(è/ai)re

La cité de l'Abbaye est vécue par les habitants et les usagers du quartier comme une présence historique, physique et visuelle essentielle dans le paysage urbain à l'image d'un repère à tel point que le devenir du quartier ne s'envisage pas sans elle. « Elle est le visage du quartier ». « Tout le monde la connait », elle a toujours été là. C'est effectivement, après la construction de la cité que le quartier s'est ensuite petit à petit urbanisé autour d'elle. Il fût également un temps où l'Abbaye se vivait dans un périmètre préétablit par ses habitants. Et pour y être admis, il fallait presque avoir leur bénédiction : « C'était là la limite. Sorti de là, sorti de l'Abbaye, c'était fini ». L'Abbaye a abrité tant des résistants, que des habitants passionnément attachés à leur cité et des membres du banditisme grenoblois. Enfin, pour beaucoup, la cité de l'Abbaye représente leur repaire, leur refuge. « Disons que dès qu'on part de la cité, parce que moi je suis partie un an, et bien elle me manquait. Je n'arrivais pas à m'y faire ailleurs. Automatiquement, quand on part de l'Abbaye, on revient à l'Abbaye. Je vois mes sœurs, mes nièces et tout et bien elles reviennent ». Ce n'est pas facile à expliquer, il faut l'avoir vécu pour le comprendre, nous dit-on. Il y a « quelque chose de particulier à l'Abbaye ».

« Il y a une histoire dans ce quartier. Les gens ont besoin d'avoir des repères et de ne pas faire table rase. »

« Il faut garder le patrimoine, ça donne une belle identité. Dans toutes les villes, une place c'est toujours à côté d'un monument. Ici, ce sont ces bâtiments qui font que la place est une place. »

« Il n'y a pas de personnalité. La seule chose qui fonde une identité, une identité visuelle ici, c'est cette cité. »

« Ici c'est le cœur de tout le monde, de tous ceux qui ont vécu ici, les grands-mères, arrières grands-mères… »

« Les cités sont le point de repère d'un quartier fait de bric et de broc. »

« C'est vrai que ces immeubles, c'est tout le monde qui les connait. »

« La cité, c'est la structure du quartier. »

« Les cités c'est une architecture originale.
C'est un héritage. Elles sont le visage du quartier. »

« Ces bâtiments, ce n'est pas classé mais pas loin et puis ça a une présence, sans parler des façades, ça reste remarquable sur le plan. …
C'est un peu une présence, ça n'a pas un charme particulier, mais c'est un repère, quelque chose qui a toujours été là. »

« C'est ici que je veux rester, dans la cité de l'Abbaye. J'ai mon point de repère là. »

3.2.2. La Résistance

Ces cités, construites à l'entre-deux-guerres dans les quartiers *extra-muros*, n'ont pas été épargnées par les horreurs et les conséquences de la Seconde Guerre. Les cités d'habitations collectives de la Capuche, l'Abbaye et Jean Macé étaient des lieux propices et favorables à l'émergence discrète de groupes et de mouvements de la Résistance. Par leur situation géographique, leur forme urbaine et la distribution des appartements autour de la cour intérieure, il était facile de s'y faufiler, de s'y cacher ou de s'en échapper en cas de besoin. Le contexte socio-économique de l'époque a également contribué à l'émergence d'actions d'entraide, de solidarité et de partage entre leurs habitants renforçant alors les liens de voisinage et leur attachement au lieu. Ces pratiques ont par la suite perduré et donné naissance à des lieux où on avait le sentiment de faire partie d'une seule et même grande famille.

La guerre et la Résistance ont profondément marqué les esprits, et ces cités sont devenues les symboles d'un temps à la fois effrayant et glorieux. Il s'est passé des choses importantes à l'Abbaye, « des gens de la cité y ont perdu la vie ». Il ne faut pas « les oublier ». La figure de la Résistance, en plus de participer à la fabrication d'une identité collective, permet de situer et de légitimer les « petites » histoires personnelles et intimes dans ce que l'on peut nommer la « grande histoire ».



Illustration 34 : Plaque commémorative de la cité de l'Abbaye, 2021 (Ryma Hadbi)

« L'Abbaye, ça a toujours été un quartier historiquement très marqué. Pendant la guerre c'était un coin où il y avait des résistants, d'ailleurs, des gens ont été fusillés. Il y a des plaques commémoratives sur les murs. Là, c'était un truc, là ça bougeait. C'était un quartier très résistant. »

« Il y avait des résistants ici. Ils se sont fait prendre sur le champ, ce n'est pas pareil. Dans les déportés, il y a un coureur cycliste Bernard Gauthier, vous avez dû entendre parler de lui.
C'est le père de la fleuriste là-bas. Il a été pris avec mon père. »

« "1939-1945" : Ils vont l'enlever cette plaque commémorative ? C'est du temps de la guerre. C'est pour les enfants morts pour la France. Qu'est-ce qu'ils vont en faire hein ? ».

« Ça, c'est la fameuse plaque commémorative qu'on avait déplacée et ça avait fait un scandale parce qu'on l'avait mis à l'autre bout où il y avait avant un tas de balayures. On l'a donc remise là. »

« Une personne âgée qui travaillait à l'usine Lustucru me racontait que lorsqu'il y avait les Allemands, une jeune femme avait été fusillée dans une rue proche de Jean Bart (Argouges).
Elle m'a dit qu'il y avait des milices et des Allemands qui circulaient dans les cours de l'Abbaye. »

**« Son papa est mort en déportation. Son nom est sur la plaque commémorative de la cité c'est pour ça qu'on ne veut pas qu'ils enlèvent la plaque. J'ai dit, et s'ils démolissent ?
Alors, j'ai fait des photos ! Là on voit son papa, Gonnet Jean. »**

3.2.3. La renommée

Le quartier de « l'Abbaye est imprégné d'une belle histoire, avec des plus et des moins ». Les habitants nous racontent les diverses réputations qu'a pu avoir le quartier. Une image parfois négative avec le banditisme mais bien plus souvent positive : lieu de la résistance pendant la guerre, lieu mythique de la sociabilité et de la mixité culturelle à Grenoble, cité labellisée patrimoine 20e siècle en 2003 et plus récemment lieu d'expérimentations urbaines et artistiques. Aujourd'hui, l'Abbaye est avant tout un quartier populaire, riche en mémoires et en histoire. Ses habitants ont à cœur de les transmettre et de les partager. Car si pour certains l'Abbaye est un quartier « à l'image ternie », pour ses plus fidèles habitants et usagers elle est un lieu particulier dans la ville où l'hospitalité et la convivialité sont les maîtres-mots. Sa renommée va d'ailleurs considérablement influencer la décision de la Ville et de son bailleur lorsqu'il est question de statuer sur son devenir. Elle va susciter l'intérêt de nombreux professionnels et collectifs de sauvegarde du patrimoine. Sa « popularité » va ainsi dépasser les frontières du quartier et de la ville pour trouver écho à l'échelle nationale et « faire pencher » la balance vers sa réhabilitation.

« Il y a eu ici une histoire très forte, très très forte, je vous assure. Moi je pense que les gens n'accepteront pas s'ils prévoient de démolir. C'est une connerie. D'abord, c'est une connerie humaine et puis politique. »

« L'histoire de ce quartier fait patrimoine parce qu'il a été connu par la France entière mais pas pour la violence qu'il y a eu. Bon, il y a eu quelques histoires de banditisme qui ont fait éclater le quartier. L'Abbaye a toujours été connue pour ça. D'ailleurs, les gens quand ils passaient par là dans les années 1975-1980, ils ne passaient pas dans la cité, ils avaient peur. »

« Ici, c'est une histoire marquante. C'est comme la rue Saint-Laurent, c'était les Italiens qui sont arrivés après la guerre 14/18. C'est un quartier qui était marqué par la présence italienne et quand les Gitans sont arrivés, ils sont venus ici. À l'époque, dans les années 1960, Grenoble était encore une petite ville. »

« Mais ici, à l'Abbaye, c'est très chargé en histoire. »

« Ils savent que c'est fini ici et ce sera fini avec les gens qui vont vieillir et mourir ici. C'est ce qu'ils attendent puis ils démoliront. »

« La ville a prospéré avec l'histoire de la résistance, les grands maires et les Jeux olympiques et l'Abbaye fait partie de toute cette histoire. »

3.2.4. La relique

La figure de la relique renvoie à l'idée d'un objet qui subsiste dans le temps et auquel on attache une valeur socio-affective et symbolique puissante. Témoignant d'une histoire passée et d'une époque antérieure, son effet rémanent comme trace matérielle et tangible de ce qui a été et qui n'est plus – en tout cas dans les mêmes conditions – lui donne une valeur quasi religieuse et mystique. C'est en cela que la cité de l'Abbaye dans son ensemble, nous apparait comme une relique. Relique de la grande histoire du logement social en France, relique de l'histoire locale urbaine, sociale et politique du début du siècle dernier, relique incarnant la trace du passage successif de plusieurs familles d'origines et de classes sociales différentes. « La garder, c'est entretenir l'espoir. On garde une histoire qu'on n'efface pas. On garde l'histoire du lieu. »

Elle est ce qui reste à transmettre aux générations futures pour maintenir une continuité temporelle et de sens dans un territoire dont les récits sont riches et multiples. Emplie de valeurs et de symboles, la relique joue ainsi les rôles de catalyseur et d'amplificateur d'émotions collectives partageables pour induire une distension de l'axe individuel vers l'axe collectif et faire éprouver le sentiment d'appartenance à un groupe social (Quéré, 2021).

« Les gens s'assoient ici et regardent l'Abbaye.
Ils se souviennent. »

« Jean Macé, Abbaye et Capuche et leurs groupes scolaires ont été construits selon le même type d'architecture. Jean Macé n'est plus là et la Capuche a été rénovée de l'extérieur. Il ne reste que la cité de l'Abbaye. »

« Regarde par là-bas, c'est des souvenirs. Il s'est passé des choses à l'Abbaye. Pendant la guerre ça existait déjà. Il s'est passé des choses ici. Eux, ils veulent tout dégager, oublier, mais ça ne marche pas comme ça. Les souvenirs on ne les balance pas,
il ne faut pas. Il y a des gens qui ont des souvenirs ici. »

« Moi je pense que la cité est à classer et à réhabiliter.
Ça, c'est un morceau de l'histoire de Grenoble. »

« Le passé, ça ne s'efface pas, ce n'est pas vrai. Renouvelez, laissez les bâtiments côté marché. C'est beau ! Regarde depuis 1930, il y a beaucoup de choses qui se sont passées ici.
Là, il n'y a personne qui habite. Ils laissent tout mourir. »

« Il faut laisser des souvenirs un peu. Il ne faut pas tout démolir.
Les gens ils se rappellent de tout ce qu'il y a là. Ça, il ne faut pas le démolir. Démolir derrière oui pourquoi pas, mais la façade sur le marché laissez-la comme ça. »

« Les gens, on n'efface pas leur histoire comme ça pour des raisons de rentabilités. Démolir ça pour mettre quoi en plus ? L'Abbaye, ça a une histoire. C'est une erreur de démolir. »

« Qu'ils laissent au moins quelque chose pour dire que l'Abbaye a existé. »

« Quand on a démoli les cités ouvrières de Jean Macé,
il a été dit que l'on garderait l'Abbaye. »

« Si on détruit tout, il n'y a plus d'histoire. J'ai habité 15 ans au 57 avenue Jeanne d'Arc et j'ai fait le tour des immeubles en 20 ans. Ce n'est pas bien de démolir, il ne restera rien du quartier. Les immeubles ils sont costauds. C'est encore du solide. »

« Je suis attachée à ces ensembles historiquement, si ça vaut le coup il faut les garder. »

« Ces bâtiments c'est un héritage, il y a une histoire,
une volonté politique de Paul Mistral. Une volonté d'enlever
les populations pauvres des taudis dans lesquels ils vivaient. »

« Tout ça, c'est l'Abbaye jusqu'à l'école du Grand-Châtelet. Mais bon qu'est-ce qu'il en reste et qu'est-ce qu'il va en rester ? C'est pour ça qu'il faut laisser les gens qui veulent rester ensemble, qu'ils les laissent ensemble même lorsqu'ils les relogent. »

« Il n'y a pas longtemps, l'évier de ma cuisine se bouchait (appartement à la cité Capuche.) Alors j'ai démonté, mais c'est d'époque. On a donc fait venir le monsieur de l'entretien, on lui a dit qu'il fallait le changer parce qu'il ne tient plus qu'à moitié et il nous a dit : je ne peux pas le changer car c'est ancien et je n'en trouve plus de ces objets-là, je ne peux en trouver qu'à l'Abbaye. Il n'y a qu'à la cité de l'Abbaye où il y a les mêmes aujourd'hui. »

« Pour moi, les vieilles cités sont importantes pour l'histoire du quartier. Sans elles, il n'y aura plus rien. Il faudra gratter pour retrouver de l'histoire ici. »

3.2.5. L'authenticité

Nous nous inspirons ici du concept d'« aura » de Walter Benjamin et des travaux menés sur la dialectique de l'authenticité chez Benjamin par Christine Schmider (2014) pour nommer cette figure. Dans notre recherche, la figure de l'authenticité rend compte des qualités architecturales et esthétiques de la cité de l'Abbaye et de l'attention particulière portée par l'Office dans la conception d'une « œuvre » architecturale domestique pourtant destinée aux classes les plus modestes. Cette figure atteste ainsi de la valeur patrimoniale de la cité de l'Abbaye reconnue patrimoine XXe siècle en 2003. La figure de l'authenticité nous paraît essentielle pour souligner le caractère « singulier » de ces bâtiments à une époque où le mal-logement continue d'être la norme et où l'industrialisation et la standardisation de l'architecture voit le jour. Avec son architecture de style local, agrémentée de détails et d'ornementations certes discrètes mais inédites et signifiantes tant pour l'Office que pour la municipalité et les Grenoblois, la cité de l'Abbaye peut être comparée à « une œuvre d'art » authentique.

Armoiries de la ville apposées à chaque montée, matériaux locaux, rampes d'escalier en fonte, réflexion portée sur la forme des ouvertures, portes en bois d'époque, cheminées, carreaux en céramique, plancher en bois, hauteur sous plafond, etc., autant d'éléments qui attestent de « son existence unique au lieu où elle se trouve » (Benjamin et *al.*, 2000 ; p.71). Pour Walter Benjamin, l'authenticité d'une œuvre résiderait en effet dans « ce qu'elle contient de transmissible par son origine, de sa durée matérielle à son pouvoir de témoignage historique » (*Ibid.,* p.73). C'est d'ailleurs ce *hic et nunc* qui fait son authenticité et son unicité et même la reproduction la plus parfaite ne saurait nous faire éprouver ce « quelque chose » particulier qui émane de la cité et qui nous embarque.



Illustration 35 : Cité de l'Abbaye, détails (Particules/BazarUrbain)

« Les cités de l'Abbaye, quand vous levez la tête, vous voyez tout le travail qui y a été fait, c'est magnifique ! »

« La cité est labélisée patrimoine 20e siècle.
C'est un quartier qui garde un visage convivial grâce à ces cités et au marché. Ce n'est pas des cubes standards comme on fait là au châtelet. »

« C'était de petits appartements mais c'était trop bien quand on a eu la première douche, le téléphone. Avant, on avait de grosses bassines et on se lavait dedans. On nous avait mis des douches vous savez, on disait des sabots. Nous on avait une grosse bonbonne dans la cuisine, le mazout et les cheminées. On chauffait toute la maison et ça chauffait bien, pas comme ici et pourtant c'est tout neuf là. »

« Quand même, aux cités on avait le confort, on avait l'eau courante, le chauffage. Il y avait le confort. On avait des petites choses, ce qu'il nous fallait et on était bien. »

« Au départ, on n'avait pas de douche. Alors je me rappelle, je me lavais à l'évier, il était petit. En 1967, ils ont relogé certains dans la première cour le temps de faire les travaux. Ça n'a pas duré longtemps environ dix mois, un an. C'est là où ils ont tout refait. Ils ont diminué certaines chambres pour mettre une petite salle de bain avec un lavabo, une douche et les toilettes étaient déjà là. »

« C'est vrai que bien agencé, c'est de beaux appartements. Il y a encore des cheminées dans les chambres, le parquet en bois au sol, le plafond. C'est joli comme habitation mais par contre tout ce qui est plomberie et électricité ça date des années 1930. »

« Mes pièces me manquent. J'avais de grandes pièces, du plancher en bois. Quand on rentrait dans ces appartements, il y avait un vécu, il y avait quelque chose. Ces appartements nous attirent et ça continue de vivre. Dès qu'on rentrait dans un appartement, on sentait la chaleur, il y avait un vécu social. Je ne sais pas, c'est bizarre. On se sentait chez nous, on était tout de suite embarqué. »

« Jusqu'au 5 janvier 2017, j'habitais au 9 place Joseph Riboud. Je suis parmi les derniers habitants de Riboud. J'y habitais depuis 1998. C'était très bien. Mon appartement n'avait pas de problème, pas d'humidité, pas de problèmes sonores, sauf l'été à cause de la place. Les murs des bâtiments sont épais. Les caves très grandes, 5 x 4 m environ, même si elles sont un peu humides, à cause de la terre au sol. Dans les appartements, le chauffage est très bien, les plafonds sont hauts. »

« Il y avait des bassins, des lavoirs. On faisait bouillir le linge dans la lessiveuse et on allait laver le linge dans les lavoirs. L'eau coulait en permanence. Il y avait un toit au-dessus des lavoirs. Sous les toits, il y avait des galetas où entreposer. Quand j'y habitais, il n'y avait pas de salle de bain. Je suis partie en 1961. »

« Moi je suis contre la démolition, absolument contre.
Ils vont détruire tout un quartier. Il y a des portes magnifiques.
Je suis allée chez des gens, c'est magnifique, c'est de très jolis
appartements. Aujourd'hui, tout est fermé mais c'était magnifique. »

« Mais c'est vrai qu'en regardant de dessus, à part la qualité des
façades et de l'intérieur bien sûr qui est assez vétuste,
c'est assez bien posé, bien droit. C'est remarquable sur le site
quand on regarde les constructions, c'est assez carré. »

**« Il faut garder les couleurs des volets, le blason de la ville sur
les portes… C'est beau ça ! Ils sont bêtes de vouloir démolir,
il faut faire une manifestation. Je pense qu'il faut juste
renouveler l'intérieur, agrandir ou rapetisser des pièces, voilà.
Moi, j'aime bien les portes avec les petites fleurs là
(les armoiries de la ville), c'est joli. »**

3.3. L'enracinement au lieu

« Quand j'ai besoin de prendre l'air,

je viens respirer à l'Abbaye. Mes racines sont là. »[133]

[133] *L'Abbaye au fil du temps / groupe femmes Abbaye-Grenoble,* Grenoble : service reprographie, 1997, p.26-27

3.3.1. Le berceau

Le berceau exprime dans l'imaginaire commun le lieu de naissance ou d'origine d'un individu, d'un groupe social voire même d'une idéologie. Il est le lieu qui accueille en toute sécurité un nouveau-né, qui le réconforte et qui constitue sa première maison. Ainsi, l'attachement à une figure ou à un lieu commencerait donc à se construire dès le berceau, et ce jusqu'à « la tombe » (Bowlby, 1988). Pour beaucoup d'habitants de la cité, ils y vivent depuis sa construction. Ils sont ses premiers locataires et ne l'ont plus jamais quitté depuis. Certains y sont nés, mis au monde par une voisine dans un appartement de l'immeuble. Ils n'ont connu que ces cités. Ils sont désormais les anciens, les doyens de leur cour, de leur cité ou du quartier et au fil du temps, ils se sont profondément attachés au lieu et à leur voisinage, devenu une seconde famille. Ils y ont leurs habitudes et leurs repères. « Ils ont leurs racines » à l'Abbaye et c'est pour cela qu'ils ne veulent/peuvent pas « s'en aller comme ça ». En effet, c'est avec le temps et avec « l'immobilité » parfois involontaire que les racines poussent (Chalas et Torgue, 1988 ; p.109). Le lieu d'enracinement ne se limitant pas au logement privé, c'est parfois tout le quartier, comme territoire de nos pratiques quotidiennes, qui est perçu et vécu comme étant notre berceau. La figure du berceau renvoie ainsi à ce lieu particulier auquel notre histoire de vie est intrinsèquement liée et où l'on se sent chez soi, en sécurité comme nulle part ailleurs.

« Je suis née dans la première cour puis je suis allée dans la troisième cour. J'ai toujours été là. »

« Ici, tout le monde se connait ce n'est pas comme dans les grandes résidences ou les trucs assez *select*. C'est pour ça que la majeure partie des gens qui sont nés ici, on ne peut pas les déraciner comme ça, ce n'est pas possible ! »

« Ceux qui sont nés ici, bon la moitié sont malheureusement décédés, et bien ils ne veulent pas partir hors de la zone. »

« Je suis né ici. L'âme du quartier ce n'est pas la communauté des gens du voyage, ils n'étaient pas là à l'origine, peut-être c'est une deuxième partie de l'âme du quartier. »

« Nos enfants, ils ont grandi là-dedans. Mon fils quand il est né, il est allé directement aux vieilles cités. »

« Nous c'est là qu'on a habité en premier. Ma mère et ses parents ont été rapatriés du centre-ville à la rue Washington après ils ont pris leur vieillesse là-dedans et puis nous on est né dans le quartier quoi, dans les vieilles cités. »

« Moi, j'ai toujours vécu ici. J'étais dans le Châtelet ensuite je suis parti place André Charpin. J'habite la deuxième cour encore aujourd'hui mais bon je suis en attente de 2 à 3 ans donc à la limite ça ne me dérange pas d'y rester. J'ai tellement l'habitude et je suis tellement bien ici que…. »

« Nous, on a arrêté de voyager c'est-à-dire qu'on n'a jamais voyagé, bon au départ on n'était pas sédentarisé. Mon grand-père est né à la montée Chalemont, rue Saint-Laurent, en 1918.
Ensuite ils sont restés ici, ils n'ont plus bougé d'ici. Une caravane, je ne m'en suis jamais servi moi. »

3.3.2. L'ancrage

La figure de l'ancrage, comme forme d'attachement à un lieu, relève d'une double métaphore selon Bernard Debarbieux (2014) : la première renvoie à l'idée d'une ancre que l'on jette à un emplacement sécurisé pour immobiliser le navire puis qu'on lève lorsque nous souhaitons reprendre la route ; et la seconde renvoie à l'idée de point d'ancrage qui consiste en un dispositif fixe dans un sol ou dans un mur auquel on s'attache pour s'immobiliser. L'idée de l'ancrage traduit ainsi notre rapport au monde, notre façon d'être au lieu en s'y fixant durablement de manière volontaire ou involontaire, ou en faisant le choix se s'y « arrêter » temporairement pour se ressourcer puis s'en « aller ».

Avoir occupé un logement à l'Abbaye pendant des décennies, constitue pour ses habitants une raison suffisamment légitime pour rester dans le quartier quel que soit le scénario envisagé pour la cité. Effectivement, les années passées à l'Abbaye comptent : « ma mère a toujours occupé le logement ici, celui de mon grand-père. Elle est toujours restée là ». Ces familles n'ont d'ailleurs parfois connu que l'Abbaye. Ils nous racontent avec beaucoup d'émotions leur arrivée et leur installation dans le quartier, là où ils ont construit leur vie et fondé leurs familles. Cet ancrage se dévoile d'ailleurs concrètement dans l'espace public par de nombreux écrits sur les murs de la cité : acronymes, prénoms[134], petits mots attachants, déclarations d'amour à leur cité, etc.

« Ma mère est restée à l'Abbaye jusqu'à 97 ans.
Elle ne voulait pas quitter son quartier même s'il n'y avait pas
d'ascenseur. C'était chez elle. »

« Ce que je demande c'est : rester ici. On me donnerait
l'avenue Jeanne d'Arc, je ne la veux pas. Je veux ici,
mon côté c'est ici. Il y a 60 ans que je suis là, ça compte ça ! »

[134] Nous avons mené un travail photographique à ce sujet qu'il est possible de découvrir dans le tome 2 intitulé *« Le patrimoine ici, c'est nous ». Cité de l'Abbaye, Grenoble.*

« Disons que dès qu'on part du quartier, parce que moi je suis partie un an, et bien il me manquait. Je n'arrivais pas à m'y faire ailleurs. Automatiquement, on part de l'Abbaye, on revient à l'Abbaye. Je vois mes sœurs, mes nièces et tout et bien elles reviennent. »

« Parce que c'est écrit sur les murs ! Il y en a qui ne veulent pas partir. Ils ne veulent pas déménager, ils y sont encore là. »

« S'il ne me donne pas un appartement ici et avec mon fils dans le même palier alors je reste ici. Je ne demande rien. Ils le savent que je ne bougerai pas de là, à part si c'est un appartement dans l'Abbaye sinon je reste là. »

« Vous savez s'il n'y avait pas tous ces problèmes de conformité d'électricité et tout parce qu'une fois ça a pris feu et bien on serait resté. J'aurais pris ma vieillesse là-bas à un ou deux étages plus bas. »

« C'est vrai que nous on a cherché à revenir dans le coin. »

« Mais je vais vous dire, il y en a beaucoup qui vont revenir aux nouveaux logements qui remplaceront les bâtiments des vieilles cités. »

« C'est notre quartier, on mangeait dehors, on dormait presque dehors. »

« La majeure partie des gens qui sont partis ils ont signé une charte comme quoi ils pourraient revenir. C'est-à-dire que ceux qui sont partis même dans du neuf, si ça se démolit et qu'ils refont des bâtiments, les gens ont la priorité pour revenir. Vous voyez comme ils aiment leur quartier ! »

« Mes parents ils ne voudront jamais partir, ils diront soit on a un logement là (Châtelet), sinon on ne part pas. Si les bâtiments n'existent plus, mais qu'on est toujours à l'Abbaye ce n'est pas grave. »

« Là dans les nouveaux bâtiments du Châtelet, on devait être prioritaire mais ils ont ramené des gens d'autres quartiers. C'est pourtant normal que ces nouveaux bâtiments soient en priorité pour ceux qui sont là depuis longtemps, pour les premiers de l'Abbaye, et pas pour des étrangers au quartier. »

« Ici les gens qui habitent depuis je ne sais pas combien de temps. Il faut leur vendre pas cher. Il faut faire des négociations avec la Caisse des Dépôts et des Consignations et puis on leur vend leurs appartements, ils deviennent propriétaires et ils finissent leurs vies dedans. Après, ils les lèguent à leurs gosses ou petits-enfants. »

« C'est mon quartier. J'ai habité les cités dans les années 70 et j'y suis toujours. »

« Les gens ne veulent pas sortir du quartier.
Les anciens veulent revenir dans les cités. »

« Il y a des familles qui sont restées là, la famille S., la famille J..
Je suis contre la démolition, car on peut les réhabiliter c'est sûr.
Il y a beaucoup de gens qui sont attachés à ce quartier. »

« Madame S. a toujours vécu à l'Abbaye avec ses enfants et
ses petits-enfants. Elle s'y est installée quand elle s'est mariée.
Elle avait plus de 90 ans quand elle est décédée.
Elle était au dernier étage, toute sa vie. »

« À l'Abbaye, c'est vraiment leur quartier, c'est familial.
Il y a déjà en temps normal cette idée de "c'est mon quartier,
je ne veux pas que tu viennes dans mon quartier". C'est comme
pour leur maison, on dit "je ne veux pas que tu rentres dans ma
maison". C'est normal, c'est notre maison et en fait c'est pareil
pour le quartier. Ils doivent être prioritaires, c'est chez eux.
Notre quartier c'est chez nous, c'est notre lieu de vie.
On y tient quoi ! »

3.3.3. L'odonyme symbolique

« Les villes existantes ont derrière elles un passé parfois fabuleux, elles ont été nommées par les hommes qui les ont aimées et qui y vécurent. »

(Sansot, 1994 ; p.11)

Au départ isolée au milieu de nulle part, la cité de l'Abbaye ainsi que ses alentours ne disposaient pas de toponymes officiels. Ses habitants ont au fil du temps octroyé des noms symboliques à certains lieux, à certaines rues, certains croisements pour pouvoir se repérer dans le quartier et s'approprier les lieux. Puis, la Ville, dans son extension sur la plaine sud, s'est mise à nommer officiellement les espaces publics du quartier. Pour le faire, elle s'est alors appuyée sur l'histoire du lieu en tâchant d'affecter aux espaces des noms symboliquement et politiquement chargés de sens.

En effet, la nomination d'un lieu, officielle ou officieuse, n'est pas un acte anodin. Elle constitue une véritable opération de territorialisation essentielle à l'Homme et qui « peut être considérée comme une technologie sociale qui attribue aux lieux et aux territoires des fonctions et des références et participe de l'instauration et/ou de la révélation d'un ordre social et politique » (Giraut, 2020). C'est à ce titre qu'une revue spéciale a été publiée dans les Affiches du Dauphiné Libéré entre 1975 et 1976 par la Jeune Chambre Économique, intitulée *Les mille et une rues de Grenoble*[135] et dans laquelle nous pouvons retracer l'histoire et la signification de chaque rue, de chaque quartier, de chaque ensemble bâti et espace public de la ville.

À l'Abbaye, nous avons très vite constaté le vif intérêt des habitants pour les odonymes[136] de leur quartier. Ils sont souvent issus des pratiques propres au lieu ou relevant de l'imaginaire collectif. Ils nous livrent ainsi une part du récit du lieu et nous mettent en résonnance avec l'histoire du lieu et les histoires de vie de ceux qui y ont habité. Au quotidien, ils jouent plusieurs rôles : se repérer, établir des frontières symboliques et mentales, immortaliser/rappeler un événement ou encore s'ancrer dans une chronotopie du lieu.

[135] Disponible à l'URL : https://archives.grenoblealpesmetropole.fr/data/frac38185_1bib_002757_1.pdf (consulté en avril 2019)

[136] L'odonymie, comme branche de la toponymie, s'intéresse plutôt aux noms des rues, des impasses, des avenues, des chemins, des espaces publics de tout genre voire même aux établissements et structures publics du lieu.

« Ici, c'était le bâtiment A11. En face, c'était le C9 et à côté le A10. Enfin, c'était comme ça avant. Il n'y avait pas de noms de places, il n'y avait rien. Puis, je crois qu'après, dans les années 1955-1956, je ne sais pas, je ne me souviens plus, ils ont mis les trois plaques… Je crois que ça correspond aux noms des personnes qui étaient à l'origine du projet de la cité. Alors Bonnevay, c'était un avocat, je crois. Mais nous, on disait première cour, deuxième cour, troisième cour. »

« Les cités de l'Abbaye sont ici, du grand Châtelet au petit Châtelet. Si vous faites des recherches, ça vous fausse tout ! Et là, c'est l'avenue de l'Abbaye. On a fait les cités de l'Abbaye là. »

« L'Abbaye, c'est les trois cours. On avait l'Abbaye centre et l'Abbaye tout court. On appelle l'Abbaye centre là où ils ont tout détruit et tout reconstruit. La rue Poincaré et tout ça font partie de l'Abbaye. Nous, on était dans les vieilles cités de l'Abbaye mais le Châtelet c'était aussi les cités de l'Abbaye. »

« Alors il y avait ce secteur, les cités et là il y avait un chemin à la place de la route René Cassin. Avant il n'avait pas de nom, c'était un chemin. On l'appelait le chemin noir, je ne sais pas pourquoi peut-être parce qu'il n'y avait pas de lumière ? Il n'y avait rien et là derrière, il y avait des jardins. »

« Il y a une dame elle m'a racontée l'histoire d'une femme française, Madeleine. Les Allemands ont couru derrière elle, ils ont tiré sur elle. Regardez, cette dame a des souvenirs de tout ça. Et c'est pour ça que vers Jeanne d'Arc, il y a le chemin de la Madeleine. »

« C'était là la limite, la place du marché. Ça, c'est l'Abbaye, on les appelle les vieilles cités. Et au milieu, c'était le Grand Châtelet. »

« Après, on arrive au carrefour entre Claude Genin et Jeanne d'Arc et sur la gauche à l'angle il y avait une boîte aux lettres, pour nous c'était un repère. Tu vas où ? Je vais à la boîte aux lettres. Rendez-vous à la boîte aux lettres. C'est resté, on le dit toujours. On utilise toujours ce terme, la boîte aux lettres mais il n'y en a plus je crois. »

« Vous avez entendu l'expression des cités blanches ? C'est entre la place du marché et le parc. On les appelle toujours comme ça. »

« Quand on était gamins, Jouhaux on l'appelait le quartier des pieds noirs. Tous les pieds noirs étaient installés à Léon Jouhaux. »

« Abbaye-les-Bains. Alors, "les Bains" doit provenir de l'ancienne piscine qui était dans l'ancien bâtiment. Je me suis posé la question du terme "Abbaye", est-ce que ce bâtiment n'était pas dans le prolongement d'une ancienne Abbaye ? »

« Avant, la Place de la Commune 1871 s'appelait la place du marché et comme ce n'était pas officiel, alors elle a été renommée Place de la Commune 1871 par la ville. Aujourd'hui, il faudrait laisser la place pour le marché. »

« On était à la place du marché, enfin place de la Commune, pardon. Ça s'appelle la place de la Commune 1871 alors que presque tout le monde ici dit la place du marché. C'est dommage, on sait tous que c'est la place du marché, mais elle a un nom. C'est l'histoire de la Commune de Paris. »

3.4. Urbanité et sociabilité

« À l'Abbaye, on se connaît tous :

c'est un peu comme un village qui vieillit bien. »[137]

[137] *L'Abbaye au fil du temps / groupe femmes Abbaye-Grenoble,* Grenoble : service reprographie, 1997, p.6-7

3.4.1. Le quartier-village

La figure du quarter-village renvoie à une époque ultérieure à celle de la campagne. À Grenoble, elle renvoie précisément aux prémices de l'urbanisation de la campagne grenobloise. En effet, quelques décennies après la construction de la cité de l'Abbaye, de nouvelles constructions apparaissent petit à petit dans le quartier qui ne cesse de se densifier jusqu'à devenir un village en marge de la ville-centre. Cette image repose non pas sur des critères quantitatifs, mais plutôt sur des critères paysagers relatifs à la vie de village dans l'imaginaire social, c'est-à-dire des constructions éparses de faibles hauteurs à l'architecture de style local en coprésence de champs et d'ouvertures paysagères. Celle-ci s'appuie également sur des pratiques sociales et des valeurs précises faisant référence à deux formes de proximité : la proximité sociale et/ou familiale et la proximité entre l'habitation, le travail/l'école et les lieux de loisirs/de service (Chalas, 2000).

Cette image, à mi-chemin entre l'échelle de la ville anonyme et de la famille, est en réalité un modèle qui fait rêver tant les habitants que les aménageurs et décideurs politiques. Elle se rapporte à des manières d'habiter – solidarité, sociabilité, proximité – relevant de l'imaginaire social collectif et structurant en termes tant spatial (échelle et densité) que social (valeurs et codes sociaux) et sensible (ambiance de village). Cette image de village urbain « restaure une échelle à laquelle les initiatives individuelles et les transformations concrètes de l'environnement sont possibles », « favorable à la sociabilité et au développement d'un sentiment du "vivre-ensemble" » et « à des dynamiques de "co-construction " » (Zask, 2018, à propos de Jean Jacobs et Lucien Kroll ; p.162)[138].

Ainsi, habiter la cité de l'Abbaye c'est comme habiter un village où tout le monde se connait et forme une grande famille : « Disons que l'histoire de ce quartier c'est quand même, c'était familial quoi, si l'autre avait faim il allait mangeait chez l'autre ». Dans les récits recueillis, la solidarité et la bienveillance animaient leur quotidien, ils avaient tout ce dont ils avaient besoin à proximité, dans le quartier, et les cadres bâti et paysager renvoyaient indéniablement à l'image du village. « L'Abbaye c'était un village. C'était un quartier tranquille, on s'en foutait de nous. Aujourd'hui, on ne sait pas où ça va. On est en train de se faire envelopper par la ville. Il faut que ce quartier reste à visage humain… ».

[138] Ce modèle pose néanmoins la problématique d'une ville qui pourrait se développer par parties distinctes, décousues.

« Il faut vivre dans ce quartier pour comprendre ce qu'on a vécu. Moi j'ai pris les habitudes de là-bas. Il y avait une solidarité, c'était naturel. Jamais on ne retrouvera ce qu'on a vécu dans les vieilles cités. Il y a quelque chose dans ce quartier qui est inexplicable. »

« À l'Abbaye, les gens sont simples, on n'est pas plein de chichi. Voilà, s'il y en a un qui a un problème, il va dire "ah ! cette femme a un problème", mais pas par curiosité c'est par solidarité. Par exemple, les enfants quand ils descendaient dans les cours on se sentait en sécurité, on n'avait pas peur pour les petits. Si un petit était en danger, quelqu'un intervenait alors qu'ici on est dépaysé. »

« Il y avait une solidarité naturelle. Par exemple, je disais à une voisine tu peux récupérer mon petit ? Et moi, mercredi, je récupérais ses enfants. On avait des échanges comme ça naturellement. »

« Ici, c'était comme un petit village, alors je parle toujours de la troisième cour parce que c'est là où j'ai vécu. »

« Ma mère était veuve et elle s'est remariée sept, huit ans plus tard avec quelqu'un de la cour. C'est une spécificité de la cité ça aussi. »

« Je me rappelle que chaque dimanche, les habitants mangeaient tous ensemble, le samedi aussi. Ils sont solidaires et il n'y a pas de problème, c'était mélangé. Le temps que j'ai vécu dans la cité, c'était bien. »« Ici, tout le monde se connait c'est-à-dire que si demain quelqu'un fait une petite grillade, si l'autre passe à ce moment-là il lui dit viens manger avec nous ! »

« Ici on est très solidaire entre nous, il y a très longtemps une femme qui avait perdu son mari, elle est allée voir ma grand-mère et elle lui a dit : comment je vais faire pour enterrer mon mari, je n'ai pas de sous ? Ma grand-mère lui a dit ne t'inquiète pas. À l'époque, on avait fait une quête, tout le monde a donné 50, 50, 50 et elle lui a dit tu verras ton mari il partira avec un cercueil. Tout le monde l'a aidée. Ici, si quelqu'un est en peine, on partage tout avec lui. »

« Moi j'ai pris l'habitude à l'Abbaye, quand quelqu'un sonnait je lui disais d'entrer, mais ici ce n'est pas comme ça. A l'Abbaye, je n'ai jamais fermé ma porte, je dormais la porte ouverte et je n'avais pas peur. Là-bas si quelqu'un rentrait c'était normal. Les gens nous disaient, mais ce n'est pas possible comment vous vivez ! »

« Une copine à moi vivait provisoirement à l'Abbaye, quand elle est partie, elle m'a dit jamais je n'ai retrouvé ce que j'avais à l'Abbaye. Tant qu'on ne vit pas dans ces maisons, on ne peut pas le comprendre. Ça se fait automatiquement. Si t'as un problème, on te dépanne. »

« Ce matin, on a enterré une fille du quartier. On s'est tous revu. »

« Vous voyez, ils ont tellement été dans le bien-être ici !
C'est un niveau social qui n'est pas comme dans les grandes résidences
où la majorité des personnes ne se connaissent pas. »

**« C'est vrai que c'est bien conditionné, il y a tout à côté.
Il y a les grandes surfaces, le bureau de tabac, la pharmacie
et puis tous les gens se connaissent. »**

**« Le samedi, des fois, je vais au marché. J'ai les larmes qui
coulent toutes seules. Je me dis que là où je suis maintenant,
jamais ça ne remplacera notre marché, la patinoire, le parc
Paul Mistral, nos écoles. On avait tout à proximité, on était
vraiment bien, on avait tout pour rester installé. »**

3.4.2. La mixité heureuse

La figure de la mixité heureuse fait essentiellement référence à la mixité sociale et culturelle que l'on trouve dans la cité, et dans le quartier de l'Abbaye en général, et ce depuis sa construction dans les années 1930. Elle renvoie également à la mixité de programme et d'usages du quartier qui rendent de fait la vie au quotidien pratique : habitations, espaces publics, commerces, établissements scolaires et publics, associations socio-culturelles, équipements sociaux et culturels, etc. C'est d'ailleurs une thématique dont la Ville s'est saisie dans le projet de renouvellement urbain de la cité et de ses abords avec la volonté de la maintenir voire de la consolider. Le quartier de l'Abbaye est effectivement un quartier cosmopolite, populaire avec une vie de quartier riche et dynamique. Les habitants et usagers des lieux tiennent à cette caractéristique qu'il considère comme faisant partie de l'identité même du lieu. D'ailleurs, ils se sont toujours montrés très attentifs sur le sujet tant dans le dessein du projet urbain que pendant le montage du projet d'urbanisme transitoire pour éviter une quelconque « dérive » qui entraînerait soit la gentrification soit la paupérisation de la cité de l'Abbaye et du quartier.

« Moi j'adore mon quartier, il est cosmopolite. J'adore ça !
C'était un quartier populaire avec des gens simples et sympas.
Moi je posais mon vélo dehors pendant des jours et il était
toujours là. »

« Au départ, les bâtiments c'était pour l'administration ici, militaires, gendarmes, facteurs et avec l'évolution des choses c'est devenu un quartier populaire. »

« Il n'y a pas de problème dans le quartier de l'Abbaye, c'est calme. Dès que tu es là-dedans, que tu connais une ou deux personnes, je te jure que tu es tranquille. Moi je restais avec les gitans dehors jusqu'à deux heures du matin sans problème. »

« Ici, l'été quand il faisait beau, c'était magnifique et les gens entretenaient la vie de quartier. »

« Les gens de l'Abbaye c'est des gens qui vivaient dehors et ça a généré une espèce de culture collective. En fait tout le monde se rassemblait et ils mangeaient ensemble, ils partageaient.
Les femmes arabes amenaient le couscous, le méchoui et tout et les gitans ramenaient leur truc à eux et puis voilà. Ça, ça créait des liens mais c'est fini tout ça parce que les décideurs publics ont décidé que ça allait changer en rasant et en mettant ça. »

« Les gens se respectent. On dit "l'Abbaye, l'Abbaye" mais en fait l'Abbaye c'était très bien, c'était chaleureux. C'est pour ça que les gens veulent rester ensemble et ne pas partir et ça, c'est dur à faire comprendre. »

« Tout le monde se connaissait, c'était une grande famille, il y avait de tous des Italiens, des Espagnols, des Arabes. C'était une famille. Il n'y a jamais eu de distinction d'origine. Vous voyez, les Algériens sont arrivés dans les années 1960, à l'époque ils vivaient dans le quartier, on était tous ensemble, on jouait au ballon, on mangeait ensemble. »

« À l'Abbaye il y avait un domicile collectif, je travaillais là.
Les personnes âgées du quartier y vivaient comme si c'était chez elles. Par exemple la mamie B. habitait la cité de l'Abbaye et avec le temps elle ne pouvait plus vivre seule dans son appartement alors ils l'ont placée en priorité dans le domicile collectif et c'est formidable ça. Elle n'était pas toute seule, j'allais la voir, je m'occupais d'elle.
Elle venait de la Mûre, elle a travaillé à l'usine. »

3.4.3. La coquille

« L'homme, l'animal, l'amande, tous trouvent le repos maximum dans une coquille. »

(Bachelard, 1961 ; p.152)



Illustration 36 : Place Laurent Bonnevay, 2017 (Particules/B. Chaljub)

Parce que l'Abbaye, « c'est les trois cours ! »

Première, deuxième et troisième cour. Respectivement dénommée place Joseph Riboud, place André Charpin et place Laurent Bonnevay. À chacune son nom, à chacune ses habitants et à chacune son ambiance. À première vue, elles semblent identiques par leur aménagement urbain pourtant, les usages et les pratiques de leurs habitants ont su les différencier au fil du temps. Néanmoins, il est vrai qu'elles ont bien quelque chose en commun : « Elles accueillent les gens ! ».

L'image de la coquille fait par essence appel à la métaphore « du caché et du manifeste » (Bachelard, 1961). Dans notre recherche, elle permet de rendre compte de qualités spatiales et sociales, de prises affectives et d'ambiances singulières pour chacune des cours de la cité de l'Abbaye. Espaces hybrides, à mi-chemin entre le logement familial et l'espace public, ces cours constituent de véritables coquilles protégées, recluses des flux anonymes et de l'agitation urbaine. Discrètement signifiées par un franchissement entre deux bâtiments de faible hauteur donnant sur la rue principale, ces coquilles restent accessibles et perméables à quiconque le souhaite. Connectées par un réseau de voirie à la trame urbaine, elles sont des espaces publics très appréciés par les habitants de la cité. Malgré leur aménagement urbain simple et sommaire – quelques bancs, quelques jeux d'enfants, des platanes plantés à l'origine au centre de la place – elles offrent des possibilités d'appropriations et d'usages multiples et variés.

Ces coquilles, habitées et vécues comme des extensions du logement privé sur l'espace public, sont un lieu de repos pour leurs habitants. À l'ombre sous les platanes alignés en deux rangées et entourées de bâtiments, ces places étaient, avant le délogement des habitants, des hauts lieux de la vie sociale dans la cité, à l'image d'un « salon en plein air » où l'on peut se rassembler à toute occasion (Zask, 2018 ; p.32). Dans la littérature grecque, c'est d'ailleurs par « Le platane (…) grâce à son impressionnante longévité de plusieurs siècles » qu'une place devient un lieu de rencontre accueillant et convivial, un repère central et permanent pour la vie commune (*Ibid.*).

« Vous voyez les cours de la cité, c'est vide. Moi j'ai connu une époque ici où c'était plein de vie. Les gens descendaient, ils se mettaient avec des chaises et des tables de camping et ils s'installaient au milieu du quartier enfin là, dans tous les coins. »

« Nous, on disait première cour, deuxième cour, troisième cour. Bizarrement, c'était assez cloisonné. C'était chacun sa cour. »

« Ici c'est marqué. La troisième cour c'est presque comme une famille, ça y ressemble. Les autres cours c'est impersonnel. »

« Ici, c'était occupé mais ce n'était pas un jardin d'enfants. C'était un jardin pour les habitants. Les gens descendaient, il n'y avait pas le marquage de stationnement au sol comme maintenant, ils se garaient à la bonne franquette. Ils descendaient avec leurs chaises et ils mangeaient ici. Ils étaient en vacances en fait. Ça créait une ambiance et des relations qui faisaient que c'était convivial. »

« Si quelqu'un avait envie de faire un barbecue dans la cour ça ne dérangeait pas et si quelqu'un passait et bien il mangeait. Il y avait souvent des choses conviviales comme ça. Il y avait des réunions de famille. C'était la vie quoi, c'était vivant. C'était comme une famille. »

« Les cités c'est comme-ci on était dans nos caravanes, je ne sais pas si vous pouvez comprendre, mais on sortait les tables, les chaises, on vivait dehors dans les cours. »

« On n'avait pas de balcons mais on avait nos parcs quand on sortait des montées. Nous on habite dans une cour, et le parc c'est là où il y a les bancs et les jeux au milieu. On l'appelait le parc, on avait chacun notre parc. C'était les trois parcs. Cette cour, qu'est-ce qu'elle nous manque ! »

« Pour vous situer la rivalité qu'il y avait entre ces trois cours, les anciens avant moi c'était autoproclamé les meilleurs, les meilleurs des cités. La troisième cour, c'était les meilleurs. Alors une fois par an, pour ceux qui restent, les meilleurs de la troisième cour on se retrouve et on passe une journée ensemble, on mange, etc.
Et il n'y a que dans la troisième cour que ça se fait ça. »

« La troisième cour ici elle était démarquée de la première. La première cour était surtout occupée par les militaires, ils avaient droit à des appartements. La deuxième cour n'était pas très marquée. Les gens de la deuxième cour venaient avec nous, ils étaient acceptés. Il y en avait qui venaient avec nous et d'autres qui allaient avec la première cour.
Elle n'était pas trop marquée cette cour en identité. »

« Il y avait le lait à la ferme et puis il y avait aussi le laitier qui passait dans la cour avec une petite camionnette et tu descendais avec ta casserole, tu allais chercher ton lait. C'était au détail, il mettait la crème au détail. Il passait dans la cour là et il sifflait. »

« Je pourrai presque vous dire, si je faisais un effort de mémoire, tous les noms des habitants de la troisième cour ! Mais les noms des autres cours j'en connais deux ou trois. C'est pour vous dire que c'était bien marqué, c'était des territoires en fait. Il y avait des rivalités. »

« En été, les gens descendaient leurs tables et ils allaient là sur le trottoir. Ils jouaient à la belotte et tout parce qu'il faisait chaud dans les appartements en été. C'était sympa.
On jouait aux boules sur le petit bout de place qu'il y a là, dans la cour. »

« On était bien. On se mettait tous ensemble en bas de nos bâtiments, on savait que ça ne craignait pas. »

« On faisait des matchs là derrière et dans la cour aussi.
On commençait à 9 h jusqu'à midi, on allait manger puis on revenait à 14 h et on jouait encore jusqu'à 16 h ou 17 h. C'était comme ça tous les jours. On en a cassé des carreaux ! À l'époque, c'était la zone là, il n'y avait rien, il y avait les fermes et les cités, c'est tout. »

« On attachait des balançoires, des pneus. Ils étaient durs à grimper ces arbres, les branches étaient hautes. Voilà, la vie de la cité quoi. »

« Dans les années 1950, il n'y avait pas de voitures, pas de barrières autour du square. Sur la vidéo les volets sont orange, mais je les ai connus blancs, à une époque cela a été marron aussi. Il ne faut pas fermer la place, il suffit de mettre cinq platanes et quatre bancs. »

« Dans la cour, il y a surtout les enfants en été. De temps en temps, les gens mangent entre eux en bas. »

« Les vieilles cités vont être démolies, s'ils pouvaient faire les mêmes cours au moins. Je sais, ça ne sera jamais l'Abbaye, mais ce sera sympathique au moins si on garde les cours. Je n'aurais jamais dû partir, j'aurais dû rester dans mon appartement jusqu'à ce que la pelleteuse arrive. Moi je déconseille aux gens de partir. »

3.4.4. L'enfant-roi

La figure de l'enfant-roi a émergé lors de l'inventaire réalisé pour la cité de l'Abbaye. Dans l'ouvrage *L'Abbaye au fil du temps* nous avons été profondément marqués par une citation en particulier : « Pour nous, les Gens du Voyage, l'enfant est roi » (p.2-3). Puis, lors de nos rencontres, de nombreux récits et témoignages nous semblaient y faire écho y compris en dehors de la communauté des gens du voyage.

La cité de l'Abbaye nous est racontée comme « une grande famille » où l'enfant est roi. Que ce soit dans les appartements, dans les cours de la cité, sur la place de la Commune, dans le parc Condé, à la Maison des Habitants ou encore à la Bibliothèque Abbaye-les-Bains, l'Abbaye est un immense terrain de jeux propice à l'épanouissement de l'enfant et plus généralement à une vie de famille au quotidien. Les habitants se remémorent avec beaucoup de nostalgie leurs aventures dans le quartier. Ils en gardent de très bons souvenirs. Aujourd'hui, la vie de quartier s'opère majoritairement à travers les actions des structures socio-culturelles très engagées auprès des habitants, jeunes et âgés, du secteur.

Cette figure illustre parfaitement la place de l'enfant et de l'enfance à l'Abbaye. Elle rend compte des aménités territoriales du lieu, de ses potentiels d'usages et d'expériences tout en dressant le portrait social du quartier. Le quartier de l'Abbaye se présente ainsi comme un concentré d'équipements, d'espaces et de services fondamentaux pour une vie de famille pratique au quotidien.

« La Maison des Habitants, c'est un truc où tu t'éclates !
Ils ne sont pas de la communauté, mais ils nous connaissent tous.
Ils nous ont tous vu grandir. »

« La Maison de l'Enfance, on y allait souvent pour faire des sorties familiales. On avait la garderie aussi, c'était sur la place de la Commune à la place de la Pirogue. Après, ils ont mis la garderie aux cités blanches et à sa place ils ont mis l'espace personnes âgées. »

« La MJC c'était un point de départ pour les sorties de ski, en saison d'hiver. Il y avait un bus et on achetait son ticket. On allait direction Chamrousse et tout. »

« Il y avait la Maison de l'Enfance qui était sur la place où il y avait la Marelle avant qu'ils la détruisent. C'est là où il y a les nouveaux bâtiments. On faisait des sorties à la journée, on partait pique-niquer. Avec cinq francs on passait la journée là- bas. On faisait la cuisine, on faisait pas mal de choses. On allait au ski. »

« On n'était pas encore marié quand on allait voir la télévision chez madame B. tous les deux. On mettait des pièces et ça marchait pendant une heure, c'était un franc. Alors, on se retrouvait tous les deux chez la voisine. Elle prenait tous les gosses du quartier qui voulait regarder la télé. Tout le monde allait chez elle. »

« Quand on était petit, on n'avait rien mais on était bien. On jouait à la marelle, à la corde à sauter, on se mettait tous ensemble en bas de nos bâtiments. On savait que ça ne craignait pas. »

« On allait à l'école Jules Ferry. Il n'y avait qu'une école à l'époque, il n'y avait pas celle du Châtelet. »

« On aime bien la bibliothèque parce que c'est calme.
C'est un endroit important pour nous. Il y a des livres partout,
je joue à l'ordinateur, je rencontre mes copains ici. »

« Moi je faisais des cours de cuisine à la Maison des Habitants.
Chaque jour on fabriquait un gâteau différent. Un jour, on a fabriqué
un cookie avec des boules M&M's dedans. C'était trop bon.
On faisait tout, tout seul. »

« Ici, ce qui est intéressant ce sont les jeux musicaux. Ça s'appelle
des blind-tests, ça a lieu une fois par mois. On se met en équipe,
ils passent des morceaux de musique et on doit reconnaitre le titre
et l'auteur. Ensuite on compte les points et le gagnant a un CD ou
un livre. Ces petites animations, ça permet de rencontrer du monde
et c'est tous âges. »

« Là c'est un petit parc devant la bibliothèque. Comme on ne peut pas
manger dans la bibliothèque, on va s'asseoir dans le petit coin. Souvent,
il y a plein de personnes qui viennent s'asseoir et ils mangent. En fait,
notre école est juste à côté alors tout le monde vient ici. »

« Mon fils était tout petit quand on allait à la piscine.
C'était bien parce que ça faisait un petit bar à côté, aujourd'hui
c'est la bibliothèque. Moi je buvais mon café et lui se baignait.
Mais ce n'était pas très propre, c'était une piscine privée. »

« Quand j'étais enfant, j'ai appris à nager dans cette piscine Abbaye-les-
Bains. À l'époque, ce n'était pas chauffé alors en hiver l'eau était propre,
mais gelée. En été, il y avait de la mousse au fond.
C'est génial d'avoir sauvé ce bâtiment. »

3.4.5. Le personnage public

Nous nous appuyons ici, sur les travaux de Jane Jacobs qui dépeint dans son ouvrage *Déclin et survie des grandes villes américaines* (1991) le rôle des personnages publics de rue dans la vie sociale de certains quartiers résidentiels. Le personnage public est une figure importante dans ces cités aux codes et valeurs très familiales. Il se distingue des autres habitants par sa personnalité, son « aura », son statut, sa manière de se mettre en relation avec les autres pour engager le contact et établir des liens de confiance. Il joue un rôle essentiel dans la vie quotidienne et le fonctionnement social de la cité. Il « entretient des rapports fréquents avec une quantité de personnes » et se sent « suffisamment intéressé par ce qui se passe dans la rue pour jouer ce rôle » (*Ibid.*, p.77). Il facilite les contacts, rapproche et crée des « réseaux de confiance et de respects mutuels » entre les différents habitants du quartier (*Ibid.*). Dans les cités étudiées, ce sont souvent les doyens de la cité, les premiers habitants ou les aînés, à l'image des « grands-parents » dans une famille, qui endossent ce rôle. Ils sont connus de tous et respectés tant par les petits que par les grands. À l'Abbaye la considération des anciens est primordiale. Elle constitue un signe de respect et d'estime qu'on leur porte au quotidien, et ce dans les gestes les plus ordinaires et banals.

« Des fois, on m'amène au marché. Je suis connu comme le loup blanc. On me donne une chaise, du raisin, une pomme. C'est mon repère. Je suis la doyenne de l'Abbaye. La doyenne de l'Abbaye c'est moi et après moi c'est la sourde et muette, celle qui est sourde et muette si vous la connaissez. »

« Tous ils viennent me voir et ils m'appellent grand-mère,
même s'ils ne sont pas mes petits fils. Je suis très
respectée à l'Abbaye. »

« Le père Bartoche faisait les claquettes dans la deuxième cour
quand il y avait le bal. C'était un personnage. Il y en avait des
personnages ici, ils avaient de la présence ! »

« Le père Trimaille, tu t'en rappelles ? On l'appelait Fifi.
Ah c'était une figure ! Il était sympa. Tout le monde le
connaissait là, tout le monde ! »

« Maman, c'est la doyenne du quartier. Madame M., c'est la maman de
la Marianne, elle est plus jeune que maman. »

« Il y a le Manite aussi qui fait les matelas au marché.
Il habite la deuxième cour. C'est une figure ici à l'Abbaye ! »

3.4.6. La place du marché



Illustration 37 : Place du marché, quartier de l'Abbaye, 2022 (Ryma Hadbi)



Illustration 38 : Place du marché, parvis de la Maison des Habitants, 2022 (Ryma Hadbi)

La place du marché à l'Abbaye, officiellement dénommée place de la Commune 1871, est un espace public à l'échelle du quartier qui offre une multitude de fonctions et de potentiels d'usages : installation quasi quotidienne du célèbre marché de l'Abbaye, parvis pour la Maison des Habitants, espace de stationnement lorsqu'il n'y a pas de marché, place publique qui donne à voir la façade urbaine de la cité, lieu d'apprentissage du vélo pour les plus jeunes, etc. Malgré son décor aseptisé et pauvre, elle répond parfaitement aux caractéristiques propres d'une place publique. Elle est « délimitée et ouverte », compartimentable et subdivisible tant spatialement que fonctionnement et peut accueillir une mixité sociale et d'usages (Zask, 2018). Sa qualité principale réside même dans sa flexibilité et sa polyvalence quotidienne bien que ce soit le marché qui semble la caractériser le plus dans les usages quotidiens et l'imaginaire social collectif. « Dans les années 1970, c'était un truc de fou ici ! Tout le monde venait au marché de l'Abbaye. L'Abbaye c'était comme Saint-Bruno ! C'était un marché phénoménal ! Tout le monde venait faire ses courses ici ». Encore aujourd'hui, il continue d'attirer les Grenoblois de tous les quartiers.

Par nature, les places de marché « forment un espace de sociabilité à la fois politique et domestique » qui procure une ambiance particulière et dont la cohérence et l'attractivité « dépendent de la fluidité des passages entre les diverses activités » (*Ibid.,* p.136). À l'Abbaye, elle est le lieu de sociabilité, de rencontre et de mixité par excellence. C'est sur la place du marché que les anciens viennent « se poser » pour contempler les vieilles cités. Pendant le marché, ils retrouvent leurs anciens voisins, leurs amis et familles autour d'un stand ou en marge du marché. L'ambiance y est chaleureuse et sympathique, « les gens s'y sentent bien ». « Tout le monde se connait ici, les commerçants du marché connaissent bien les habitants ».

Depuis leurs appartements, ils assistaient à la vie intense du marché. Les habitants de la cité avaient pour habitude de « descendre » tous les matins pour faire un tour au marché. « On faisait les choses au quotidien, on allait faire nos courses tous les jours au marché ». La place du marché est ainsi cet épicentre autour duquel s'organise la vie du « quartier-village » de l'Abbaye. Enfin, cette place véhicule un imaginaire puissant en matière d'hospitalité, de vivacité, d'interaction sociale et de mixité auxquels les habitants de l'Abbaye tiennent profondément.

« C'est un monument historique ce marché.
C'est vraiment un point central je dirais du quartier »

« Alors, vous avez le marché à côté. Il doit dater de 1950. Ce n'était pas un marché comme ça avant. C'était des gens qui faisaient un peu les produits du jardin et après ils ont commencé à mettre des personnes qui vendent des vêtements. »

« Le Boissard a été vendu. La Ville a racheté et après il y a eu le marché, les maraîchers. On a vu les premiers arriver. Le premier qui est venu sur le marché, c'est Serano avec une petite charrette à la main. »

« Moi, je l'ai toujours vu ce marché. Il est moins bien maintenant mais il est vivant. Moi, je me mettais à la fenêtre je voyais mon marché et je revivais. »

« Alors sur la place du marché j'y ai laissé des paires de chaussures. On jouait au foot. »

« C'est sur la place du marché qu'on leur a appris à faire du vélo quand ils étaient petits. »

« Le marché, tout le monde y vient. Il est économique, on trouve tout ce qu'il nous faut. Ça aide les gens qui sont en difficulté. Il ne faut pas l'enlever. Pour les gens pauvres comme moi, ça nous arrange, on peut acheter des habits, de la vaisselle. Le marché ici, il apporte aux gens et pas qu'à ceux d'ici. »

« Je viens au marché tous les jours comme ça j'achète au jour le jour ce dont j'ai besoin et je ne fais pas de gaspillage. »

« Ce que j'aime beaucoup c'est le marché de l'Abbaye, j'y vais depuis quasiment 20 ans. Maintenant, 2 ou 3 fois par semaine. »

« Là, la place du marché, c'est une place où l'on va très régulièrement, souvent le week-end. Le marché de l'Abbaye est quand même super connu ! »

« On avait notre marché, nos magasins, c'était vivant et correct. »

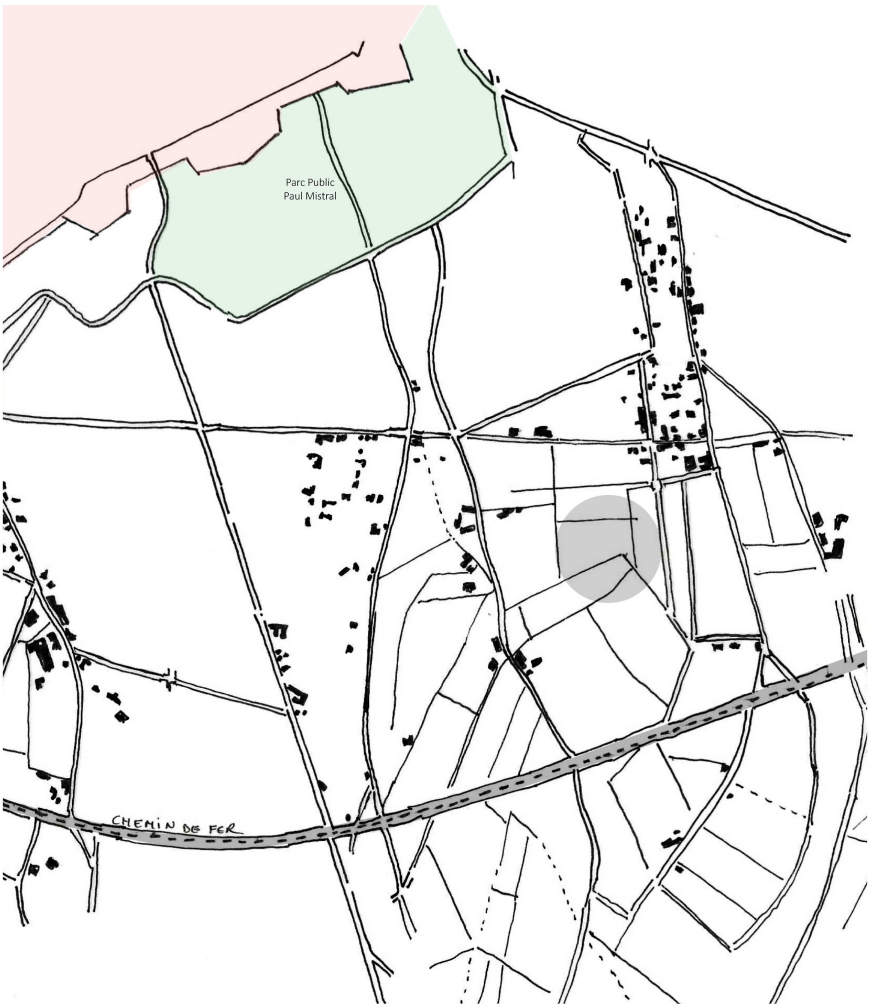
« Moi j'aime bien le marché. C'est mon habitude d'y aller. »

« Vous voyez, une place de marché qui est devenu un parking ! Vous voyez comment on convertit et on reconvertit les lieux, mais finalement on change l'histoire d'un lieu. Une place de marché transformée en parking… »

4. L'Abbaye : la campagne urbanisée

Tracés, formes et usages du lieu

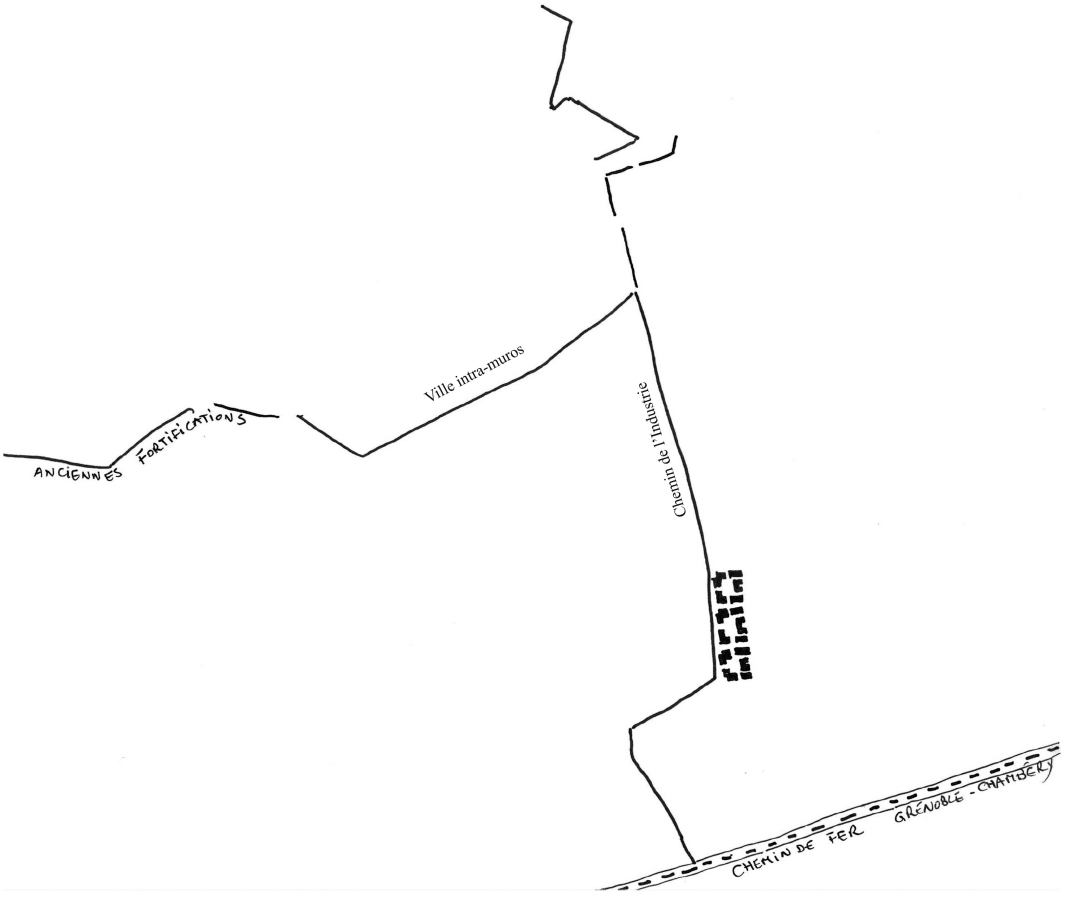
Les éléments dont nous rendons compte ici n'ont pas pour intention d'être exhaustifs, mais plutôt de révéler des éléments de la mémoire urbaine et naturelle du lieu significatifs pour les habitants de l'Abbaye. Cette exploration souhaite être l'occasion pour notre recherche de mettre au jour le potentiel et la richesse du quartier et de la cité en termes d'usages et d'ambiances tant passés, que présents et potentiellement à venir du lieu.



Plaine sud extra-muros de Grenoble, quartier de l'Abbaye, 1923
Source et crédits : Ryma Hadbi, d'après le plan Jaussely

Planche_1

• **Tracés , axes et formes urbaines**



Source et crédits : Ryma Hadbi

Planche_2

C'est au bout du chemin de l'Industrie orienté nord/sud (actuelle avenue Jeanne d'Arc), sur la plaine agricole extra-muros, que la cité de l'Abbaye est édifiée au début des années 1930. À l'articulation entre un système parcellaire de faubourg et un système parcellaire agricole, la cité s'insère dans un site en bande, en formant trois coeurs d'îlots structurants et traversants qui permettent désormais d'établir des connexions tant nord-sud qu'est-ouest.

Dans les années 1950, de nouveaux immeubles émergent alors sur la plaine : les cités Moyrand à l'ouest de la cité de l'Abbaye et la cité du Châtelet à l'est. De nouvelles connexions s'établissent désormais autour des chemins reliant ces cités et leurs espaces publics. L'Abbaye est toujours vécue comme un ensemble d'habitations en bout de ville. Au-delà, c'est encore la campagne. L'ambiance y est particulière. L'Abbaye est comme un village dans la ville où s'alternent petits immeubles à l'architecture de style local, cours intérieures, petits commerces, place du marché, jardins, fermes, maisons de faubourg ...

Ce n'est que dans les années 1960-1970 que la plaine commence à s'urbaniser petit à petit autour de la cité et des grands axes préexistants, tout en épousant la forme du parcellaire agricole de la plaine. Dans les années 1980, la plaine achève finalement sa course à l'urbanisation pour devenir un quartier urbain majeur du sud de la ville quand bien même il subsiste encore de nombreux éléments témoignant à la fois de l'ambiance de faubourg et de l'ambiance rurale du quartier.

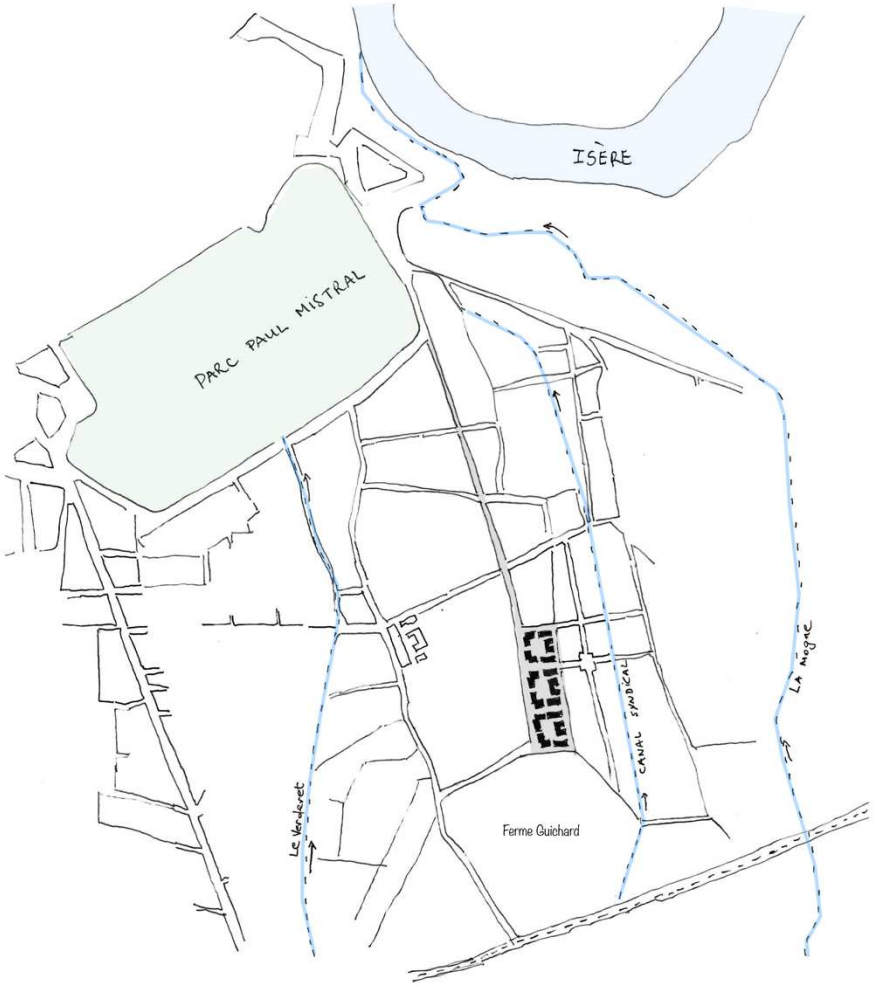
« Celle-ci, c'est une des plus vieilles fermes du quartier. Quand on est arrivé dans le quartier, il y a un voisin qui nous a donné un papier sur l'histoire du quartier. »



Rue Léon Jouhaux, 2018
Source et crédits : Ryma Hadbi

Planche_3

À la croisée des faubourgs de Bajatière et de la Croix-Rouge, bornée au nord par le parc Paul Mistral, au sud par la ferme Guichard (lycée André Argouges), à l'ouest par le ruisseau du Verderet et à l'est par celui de la Mogne, la cité se dresse comme un ensemble bâti homogène remarquable dans le paysage grenoblois.



Cité de l'Abbaye, années 1930
Source et crédits : Ryma Hadbi

Planche_4



Extrait du plan général de la ville de Grenoble, 1936
Source et crédits : AMMG, côte Fi 000036

Planche_5

« C'est fou, mais ici c'était la campagne. Il paraît même que la cité de l'Abbaye était un champ de blé. Il y avait beaucoup de terrains libres et ça s'est rempli complètement au fil du temps. »



Photographie aérienne du quartier de l'Abbaye, 1925
Source et crédits : Portail IGN - Institut National de l'Information Géographique et Forestière, https://remonterletemps.ign.fr/

Planche_6

« Là, c'était la zone, il n'y avait rien du tout à part les cités, les fermes, les vaches et les ruisseaux. »



Photographie aérienne du quartier de l'Abbaye, 1948
Source et crédits : Portail IGN - Institut National de l'Information Géographique et Forestière, https://remonterletemps.ign.fr/

Planche_7

« Ici, c'était comme un petit village. On avait tous un petit jardin. »



Photographie aérienne du quartier de l'Abbaye, 1960
Source et crédits : Portail IGN - Institut National de l'Information Géographique et Forestière, https://remonterletemps.ign.fr/

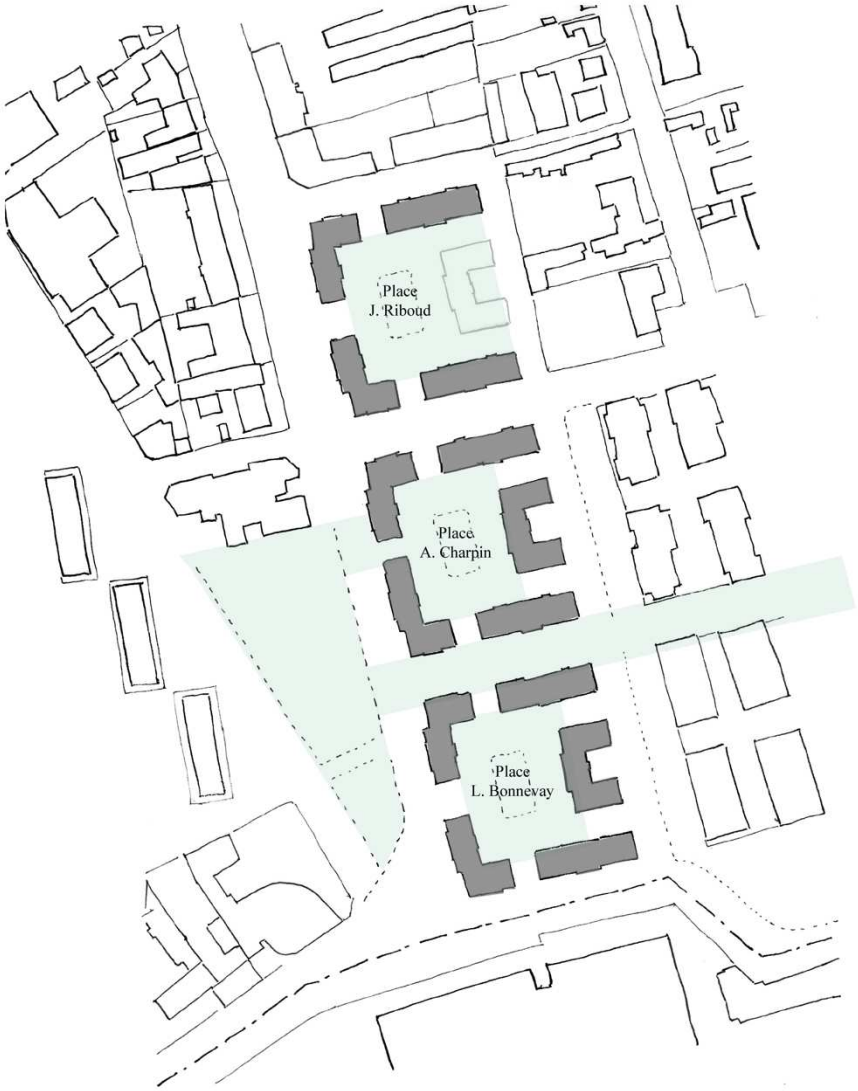
Planche_8

« C'était un quartier tranquille, on s'en foutait de nous. Aujourd'hui, on ne sait pas où ça va, ça s'est urbanisé de partout. On s'est fait envelopper par la ville. »



Photographie aérienne du quartier de l'Abbaye, 1980
Source et crédits : Portail IGN - Institut National de l'Information Géographique et Forestière, https://remonterletemps.ign.fr/

Planche_9



Forme urbaine et espaces publics alentours, cité de l'Abbaye, 2022
Source et crédits : Ryma Hadbi

Planche_10



Photographie aérienne de la cité de l'Abbaye, 2021
Source et crédits : Portail IGN - Institut National de l'Information Géographique et Forestière, https://remonterletemps.ign.fr/

Planche_11

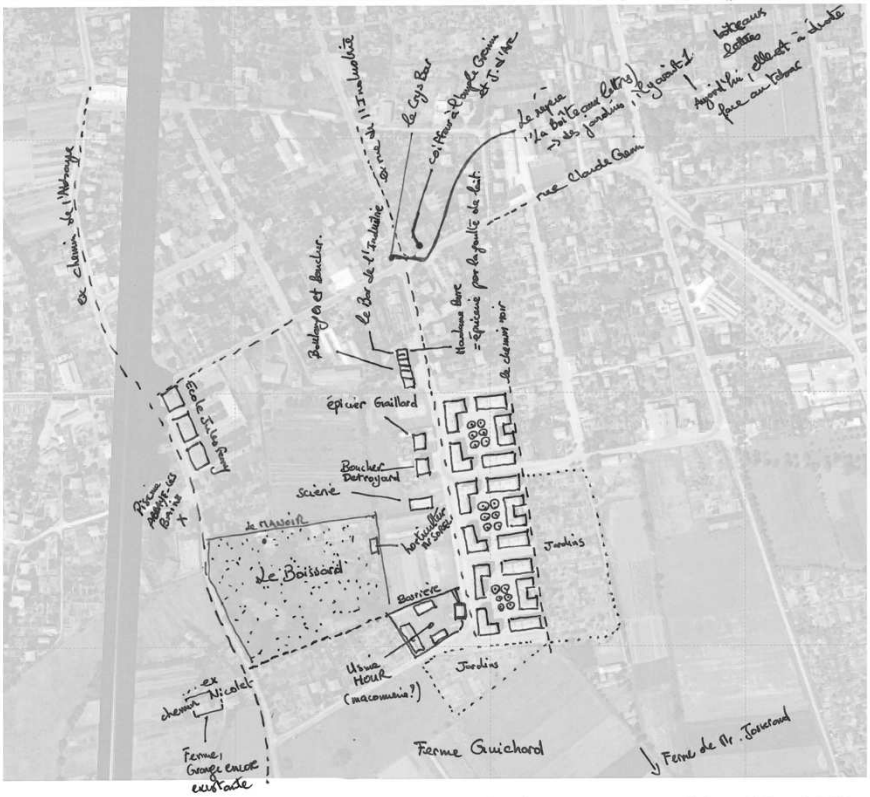


Place Laurent Bonnevay, cité de l'Abbaye, 2021
Source et crédits : Ryma Hadbi

Planche_12

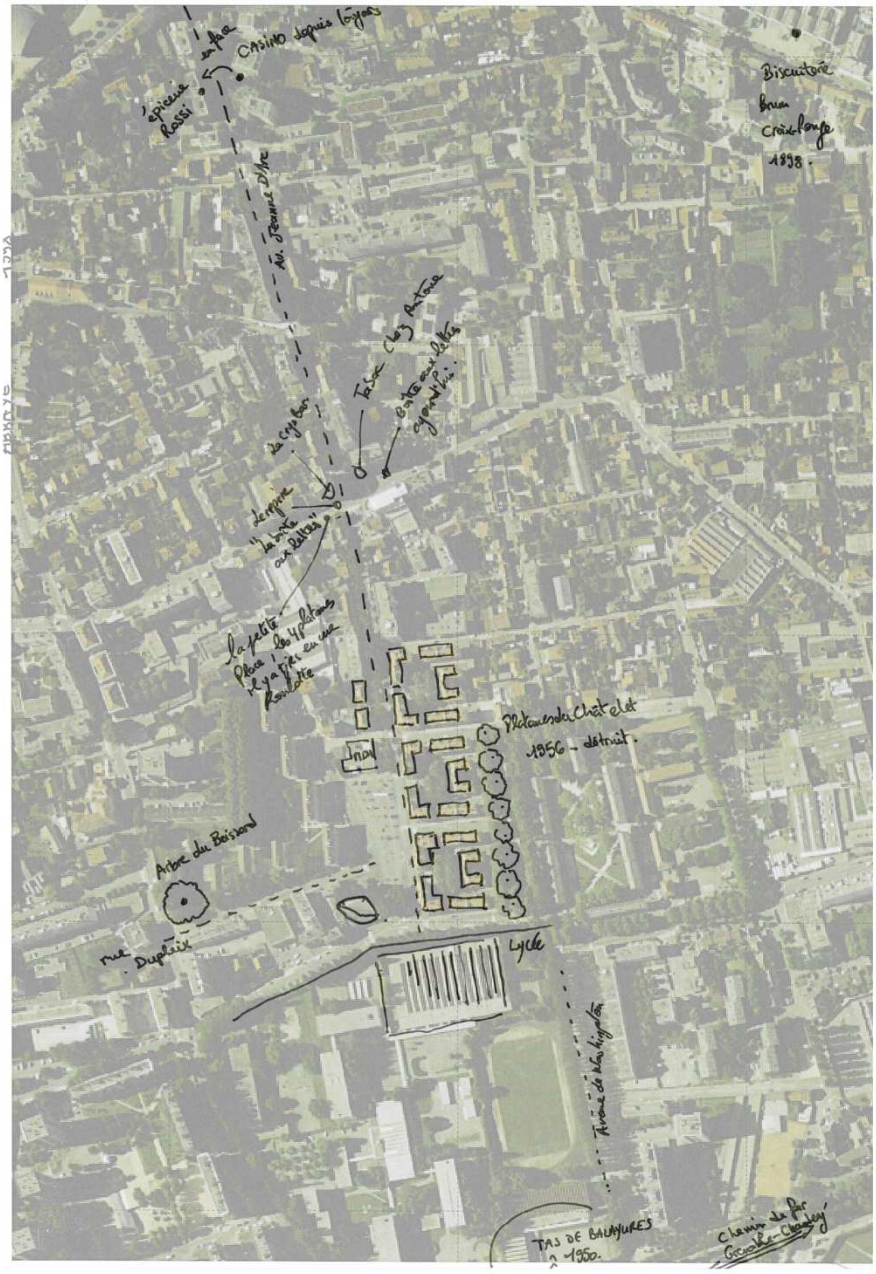
• Lieux, fonctions et usages

Durant nos entretiens, nombreux sont les habitants qui nous ont raconté l'Abbaye des années 1940-1950. Entre lieux et repères phares de la vie quotidienne, ils nous laissent imaginer l'ambiance qui y régnait dans le passé.



D'après les souvenirs et expériences d'habitants de la cité de l'Abbaye
Source et crédits : Ryma Hadbi

Planche_13



D'après les souvenirs et expériences d'habitants de la cité de l'Abbaye

Planche_14

À l'Abbaye, certains lieux et commerces font partie intégrante de l'histoire urbaine du quartier. Ils structurent tant spatialement que symboliquement l'espace et le quotidien des habitants. Ils constituent un héritage essentiel à prendre en compte lors de toute mutation du quartier, pour leurs qualités et de leurs potentiels d'usages et d'ambiances.



Photographie aérienne du quartier de l'Abbaye, 2022
Source et crédits : Google Earth, annotations apportées par Ryma Hadbi

Planche_15

• **Mémoire naturelle, richesse des sols et perméabilité**



Cité de l'Abbaye

Extrait de la carte d'Etat Major de la ville de Grenoble, 1843
Source et crédits : Portail IGN - Institut National de l'Information Géographique et Forestière, https://remonterletemps.ign.fr/

Planche_16

1_Hydrographie du lieu

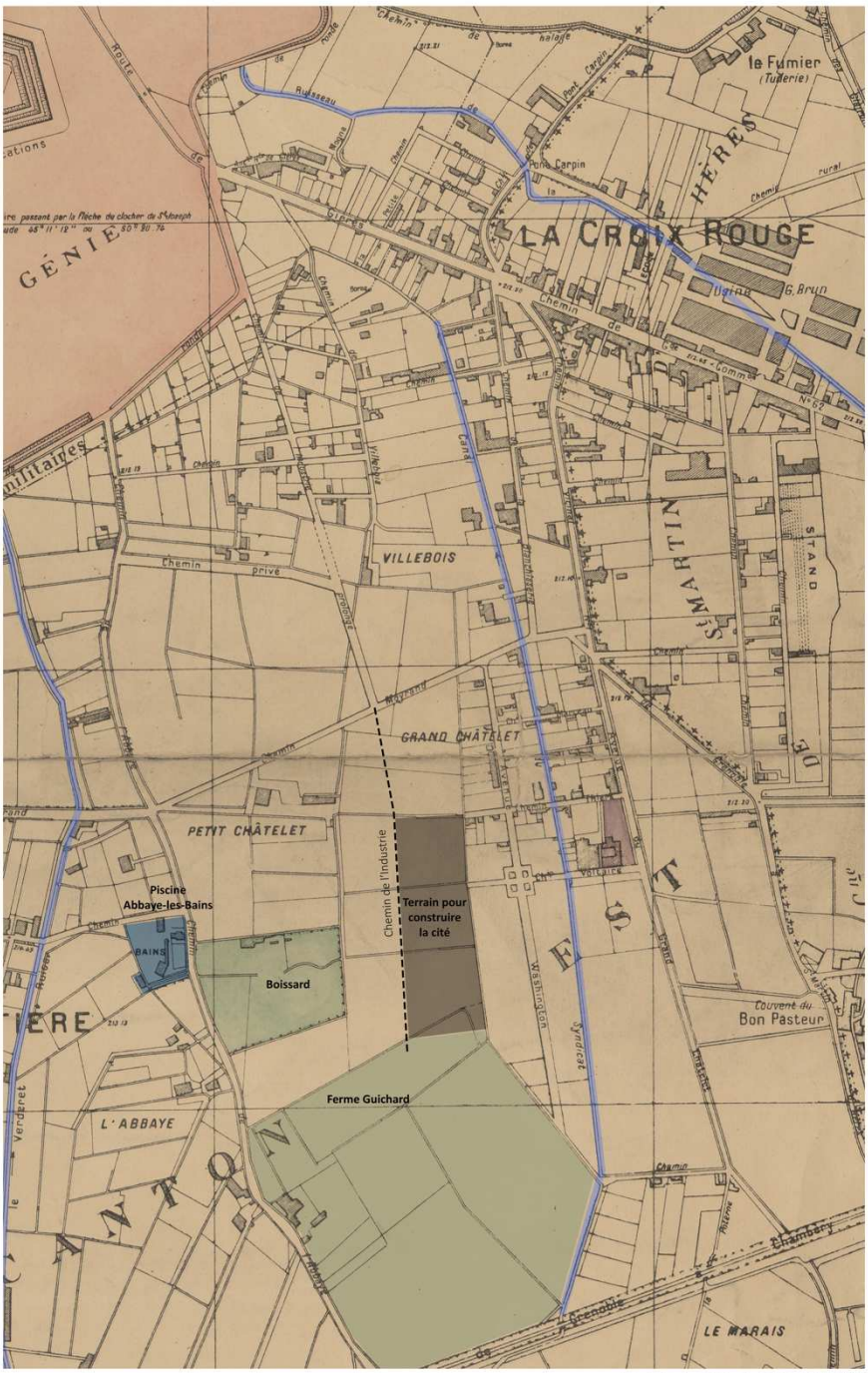
La plaine où se construit la cité de l'Abbaye était traversée par deux ruisseaux principaux, celui du Verderet et de la Mogne, ainsi que d'un canal, dénommé le canal Syndical. Le Verderet et La Mogne, qui parcouraient par ailleurs toute la plaine sud pour aller se déverser naturellement dans l'Isère, constituaient de véritables « frontières » pour le quartier.

Le Verderet arrivait derrière la bibliothèque Abbaye-les-Bains. Dans les mémoires, le souvenir d'avoir appris à nager dans ce ruisseau est encore vif. «La piscine, il fallait avoir des sous pour y aller. C'était la première piscine de Grenoble. Il faut savoir que c'était une piscine qui était alimentée par de l'eau de source. Juste derrière la piscine, il y avait une roue à eau qui tournait comme un moulin et qui alimentait la piscine. C'était de l'eau pure ». Les récits que nous avons recueillis à l'Abbaye sont imprégnés de l'imaginaire autour de l'eau qui coulait à flots, des sources d'eau pure et des ruisseaux qui parcouraient tout le quartier. La Mogne, à la limite communale entre Grenoble et Saint-Martin-d'Hères, traversait le quartier et les terrains dits de la Poterne à l'est de la cité. Elle aurait même « inondé les cités. C'est rentré dans les appartements du rez-de-chaussée». Les habitants de la cité le décrivent comme «un beau ruisseau, il y avait des truites et des écrevisses. Quand on allait à l'école, on prenait des boîtes de conserve, on les mettait dans un coin dans l'eau et quand on sortait, on allait les récupérer et on avait des poissons ».

Avec l'urbanisation du quartier, autour de la cité de l'Abbaye, ces trois cours d'eau vont progressivement être canalisés. Le canal Syndical a été le premier à disparaître avec la construction des immeubles du Châtelet. Puis, c'est le Verderet qui fut canalisé au moment de la construction des immeubles le long de la rue Léon Jouhaux (ancien chemin de l'Abbaye). Enfin, le ruisseau de la Mogne est le dernier a disparaitre du paysage au même temps que les terres agricoles qu'ils parcouraient.

« Ici, c'était la zone. Il n'y avait rien du tout à part les fermes, les vaches et les ruisseaux. »

Planche_17



Extrait de plan de la ville de Grenoble, 1915
Source et crédits : AMMG, côte 1 Fi 21,
annotations de Ryma Hadbi

Planche_18

Parfois, des résurgences sont visibles à certains endroits. Mais souvent c'est par la richesse du sol, par sa fertilité et l'emprise d'anciens végétaux que les habitants se remémorent ou prennent conscience, dans le présent, de ce patrimoine « génétique » qui continue de vivre discrètement sous nos pieds et qui pourrait être réactivé comme matière à faire projet.



Extrait de plan de la ville de Grenoble, 1954
Source et crédits : AMMG, côte 1 Fi 59,
annotations de Ryma Hadbi

« Vous voyez la sortie de la bibliothèque, le Verderet arrivait là. Il était canalisé. Il est toujours canalisé d'ailleurs. Il sortait au parc Paul Mistral, puis rue de la mutualité là-bas. »

Planche_19

2_Sol et végétaux

« Dans la cité, on a poussé avec les arbres. »[1]

À l'Abbaye, les habitants nous racontent avoir vu les arbres être plantés et pousser en même temps qu'eux. Ils distinguent ainsi deux types de végétaux dans leur quartier : ceux plantés avant les cités, dont ceux du fameux « Boissard » , et ceux plantés lors de la construction des cités de l'Abbaye ou du Châtelet. Par leur gabarit, ils animent l'espace public et sont de véritables repères qui signalent la présence d'un espace public abrité au coeur des immeubles. « **Chaque cité avait ses arbres** » qui rappellent désormais le temps de l'urbanisation de la campagne grenobloise. Ces arbres centenaires ont une forte valeur socio-symbolique pour les habitants du quartier, « **on les a toujours vus, c'est des repères** ». Ils représentent des traces précieuses de l'histoire du quartier, mais aussi des indices essentiels qui attestent de la fertilité du sol et de la présence abondante de l'eau en sous-sol.

Ci-après, entourés en blanc, deux arbres historiques et majestueux qui font la fierté des habitants du quartier et incarnent de fait cette mémoire rurale de l'Abbaye auxquels ils sont profondément attachés.

« Ils ont coupé des platanes alors qu'on les a toujours vus. Ils avaient largement 60 ans. Ceux de la cour, ils sont encore plus vieux. »

[1] **L'Abbaye au fil du temps / groupe femmes Abbaye-Grenoble**, Grenoble : service reprographie, 1997, p.8-9

Planche_20





L'arbre du Boissard entouré en pointillé blanc

Planche_21

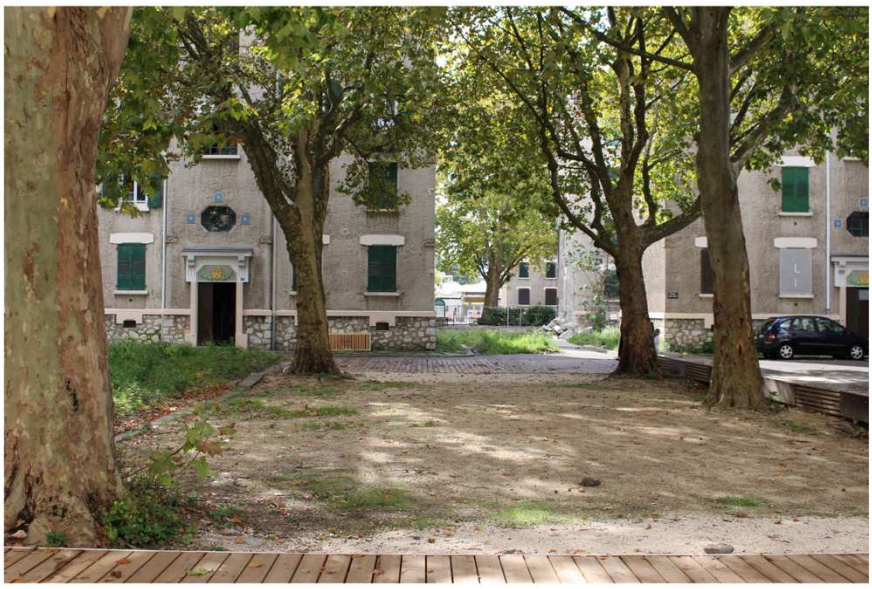
« Il reste un arbre du Boissard, vous savez au bout de la rue Dupleix, en face de l'ancienne antenne de la mairie. Il y a un gros platane qui est comme ça ! Ce n'était que des arbres comme ça qu'il y avait dans ce bois ! »

« Là, il y a un saule très ancien, l'âge de l'arbre est assez élevé il y a un écriteau. »



L'arbre du Boissard, rue Léon Jouhaux, Grenoble, 2022
Source et crédits : Ryma Hadbi

Planche_22





Cité de l'Abbaye, 2022
Source et crédits : Ryma Hadbi

Planche_23

3_Ouvertures paysagères

Les champs et les jardins qui parcouraient la plaine autrefois agricole ont permis à l'Abbaye de profiter d'ouvertures paysagères particulièrement plaisantes pour les habitants du quartier. Par exemple, la ferme Guichard aujourd'hui devenue le lycée André Argouges constitue un élément essentiel de l'identité paysagère du lieu en permettant par sa faible hauteur le maintien d'une vue panoramique sur les montagnes de Belledonne malgré l'urbanisation massive du quartier. La place du marché permet elle aussi une vue dégagée et une prise de recul mettant en valeur la façade urbaine de la cité de l'Abbaye. Ces ouvertures paysagères sont perçues et vécues comme des échappées belles précieuses par les habitants du quartier qui face à la densité urbaine de leur environnement quotidien permettent de reconnecter les lieux avec le grand paysage.

« Il faudrait maintenir ces ouvertures que l'on a et ne pas construire des choses trop hautes. De toute façon le sous-sol ne s'y prête pas, c'est une chance ! »

« La vue sur les montagnes reste notre consolation. »

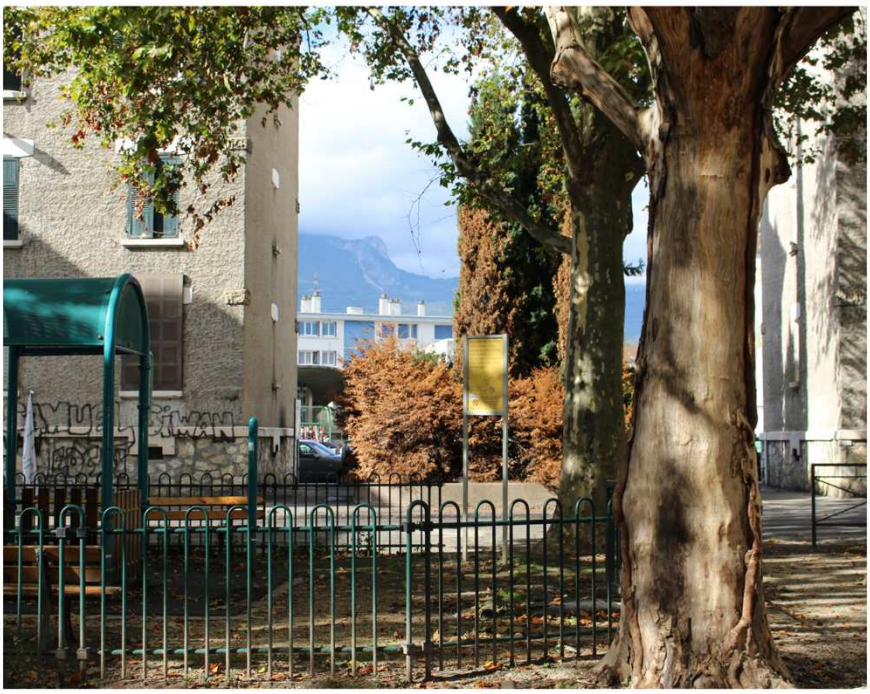
Planche_24





Série de photographies à l'Abbaye, 2021-2022
Source et crédits : Ryma Hadbi

Planche_25





Série de photographies à l'Abbaye, 2021-2022
Source et crédits : Ryma Hadbi

Planche_26

Chapitre 5.

Ce qui fait patrimoine à Jean Macé



Illustration 39 : Cité Jean Macé, en arrière-plan l'usine Merlin Gerin, 2021 (Ryma Hadbi)

1. Portrait de la cité Jean Macé (1931-2021)

(ancienne cité des Abattoirs)

1.1. La première cité HBM au nord de la ville

Après avoir bâti les cités de la Capuche et de l'Abbaye au sud de la ville, l'Office projette de construite une nouvelle cité au nord-ouest de la ville à proximité des sites industriels Berriat, Abattoirs et Polygone. Ce choix avait pour objectif de répondre aux besoins croissants en logements sociaux de ce secteur et ainsi rééquilibrer l'implantation des cités HBM. L'occasion pour la municipalité d'acquérir un terrain à céder gratuitement à l'Office se présente finalement pour un terrain dans le quartier des Abattoirs tout proche de l'usine Merlin Gerin[139]. Le site est isolé de la ville et coincé entre l'Isère, le chemin de fer et les abattoirs de Grenoble. Seuls des industries et équipements y sont déjà présents.

En 1929, les architectes Fonné et Rochas présentaient un avant-projet de 150 logements répartis en huit immeubles en R+3 et R+4 constituant la première tranche de la cité construite entre 1931-1932. Les logements conçus étaient plus petits que ceux des cités précédentes : 96 logements de type 3, 36 de type 2 et 18 de type 1 pièce. La cité des Abattoirs, en référence au quartier des Abattoirs dans lequel elle est construite, s'organisait « autour d'une grande cour ouverte divisée en îlots suivant un tracé de voirie. » (Delacourt, 1996 ; p.187). Le choix de l'ilot ouvert permettait selon eux une aération parfaite et un accès facile de chaque pavillon (Élie et al., 2000). Le plan masse de la cité nous révèle une hiérarchisation des bâtiments avec trois types de pavillons bien distincts et une forte symétrie par l'accentuation des bâtiments centraux de type B en R+4.

[139] En 1920, Paul-Louis Merlin et Gaston Gerin créent leur usine spécialisée en matériel électrique dans le quartier des Abattoirs. En 1992, elle fusionne avec le groupe Schneider Electric.



Illustration 40 : Photoaérienne du quartier Jean Macé, composition urbaine de la cité et du groupe scolaire, 1971

(IGN Géoportail - remonter le temps)

La volumétrie et les décrochements s'inspiraient principalement de la cité de l'Abbaye mais avec un traitement architectural plus simple. Seuls le soubassement filant, les RDC surélevés, les caves semi-enterrées et la modénature des ouvertures rappellent à l'identique l'Abbaye. Chaque pavillon est marqué par une toiture en croupe et les montées par un traitement décoratif particulier pour les signifier. La Commission Nationale demandait pour cette cité une amélioration du traitement des façades par l'ajout de balcons à chaque logement. Finalement, la livraison de la première partie de la cité à l'automne 1932 marque la fin d'une génération d'habitations collectives à bon marché de la Ville de Grenoble sous la houlette de Paul Mistral, décédé subitement dans la même année.

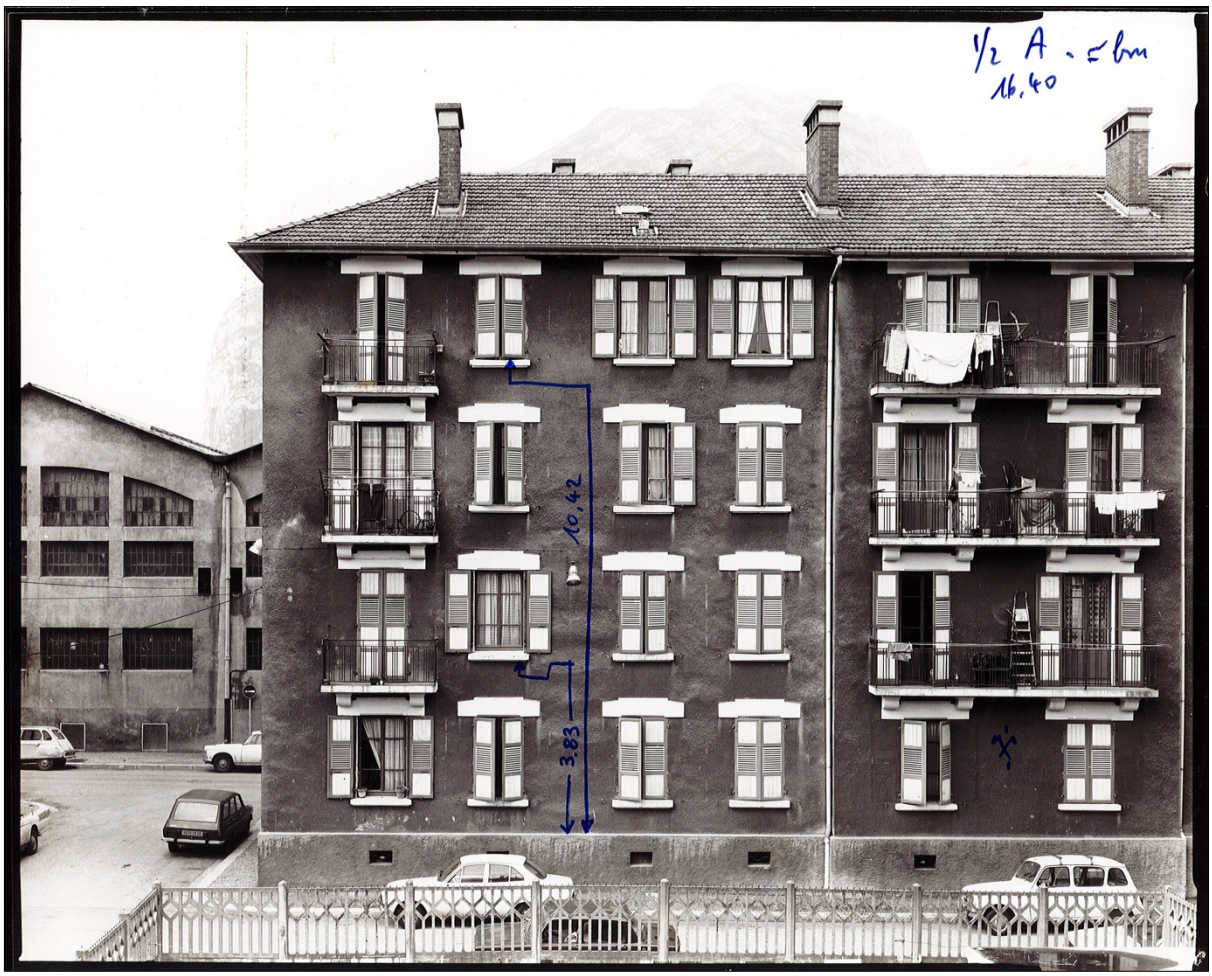


Illustration 41 : Façade de la cité Jean Macé, vue depuis la cour intérieure, date inconnue (Actis, H11-J)

En 1934, la Ville acquiert une parcelle résiduelle appartenant à la Société d'HBM « Mon Logement » pour compléter le projet de la cité des Abattoirs et ainsi satisfaire les demandes de logements des ouvriers de la compagnie Paris-Lyon-Marseille et des industries installées dans le quartier. Cette deuxième tranche comporte un seul bâtiment avec un corps central en R+2 et deux ailes de retournement en R+3 en prolongement de la cité et permettant de refermer sa façade Est en bordure du quai de l'Isère tout en s'ouvrant vers l'intérieur de la cité existante. Ce sont les architectes membres du Conseil d'Administration de l'Office, Rome et Bot ainsi que Fonné, Rochas et Descotes-Genon qui signent ce programme composé de 28 logements plus confortables (16 appartements de type 3 et 12 de type 2 pièces) et de deux commerces livrés entre 1935 et 1936, sous la municipalité de Léon Martin. Le traitement architectural du pavillon complémentaire est plus simple avec des façades enduites, sommaires et rythmées par des balcons doubles. La façade présente une forte symétrie avec une cage d'escalier succinctement signifiée, des appartements en RDC surélevés, un soubassement filant et des caves semi-enterrées.



Illustration 42 : Façade de l'immeuble construit en 1935, vue depuis le quai Paul Louis Merlin, date inconnue (Actis, H11-P17)



Illustration 43 : Façade de l'immeuble construit en 1935, commerce au RDC, vue depuis la rue F. Rouvière, date inconnue (Actis, H11-P12)

1.2. Réhabiliter ensemble la cité Jean Macé

La cité des Abattoirs renommée cité Jean Macé au milieu du 20e siècle a été lourdement réhabilitée en 1980 par l'OPHLM. Pour achever comme il se doit son coup de jeunesse, la municipalité décide de réaménager les « espaces libres » de la cité.

> *« Il y avait notre ancien président qui habitait là, Monsieur Grange. On a travaillé depuis 1977, tous les deux, pour la rénovation du quartier. Avant, le quartier était sale. Les trottoirs, c'était de la terre partout. Donc on a vu le maire de l'époque, Monsieur Hubert Dubedout, avec qui d'abord on s'est bien disputé puis qui nous a fait ce qu'on demandait. Dubedout a rénové le quartier. Il a refait les trottoirs en béton et tout. C'est lui qui nous fait le plus de travaux dans le quartier, et il y avait tout à faire ! C'est lui qui nous a fait une place centrale magnifique. Ce n'est pas de celle-là que je parle, celle dont je vous parle a été détruite. »*

Les services de la Ville débutent ainsi l'étude d'un projet de transformation de la cour de la cité soumis à discussion dans le cadre d'une concertation avec les habitants de la cité afin de répondre à leurs besoins et accompagner l'évolution des lieux tout en préservant au mieux ses qualités existantes : « Il est important de penser que la population de Jean Macé peut changer dans l'avenir, notamment si la cité accueille davantage de jeunes ménages avec des enfants. Le projet proposé prend donc en compte cette préoccupation »[140].

[140] Extrait du bulletin d'information municipale, *Des espaces libres pour la cité,* janvier 1980 (source : AAMG, cote 613W).

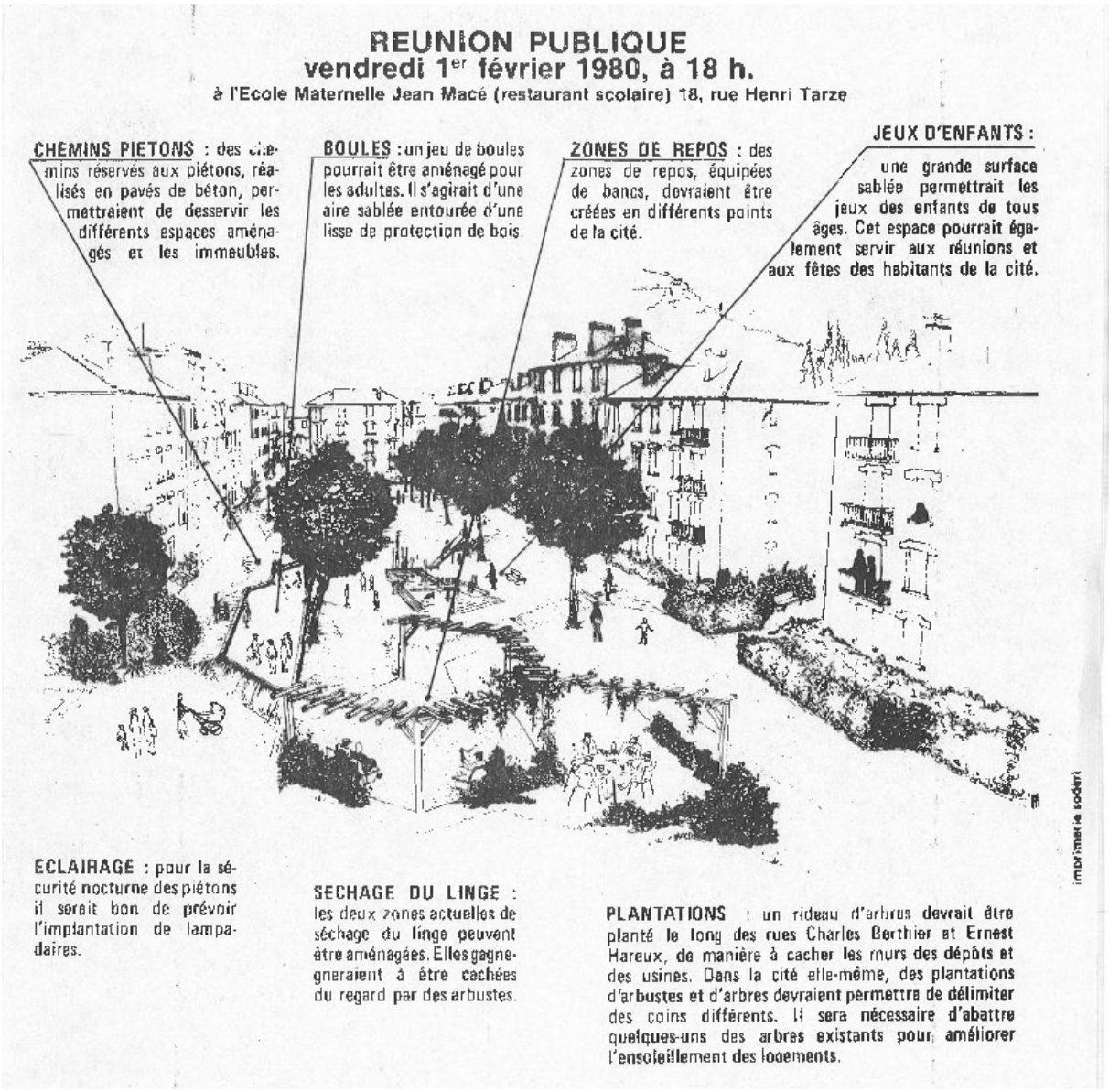


Illustration 44 : Extrait du marché de travaux pour l'aménagement des espaces publics de la cité Jean Macé, 1980 (AMMG, 613 W 9)

Trois points sont portés à discussion dans le cadre du réaménagement de la cité entre les habitants, les élus, les techniciens de la ville et l'Union de Quartier Jean Macé : d'abord, la réorganisation de la circulation automobile de la cité autour de la cité et non plus à l'intérieur ; puis, le type d'aménagements proposés ; et enfin, les équipements qu'ils seraient nécessaires d'implanter dans la cour. Le projet retenu pour la nouvelle place se présentait alors comme suit :

- des stationnements en périphérie de la cité pour libérer la cour intérieure, aux rues E. Hareux et C. Berthier, ainsi que le renforcement d'un parking existant

- un aménagement qui permet de créer un espace de loisirs convivial partagé entre les enfants, les adultes et les personnes âgées

- l'installation d'une scène et d'une piste en dur pour les fêtes de quartier et autres événements dans la cour, en réponse aux souhaits des habitants

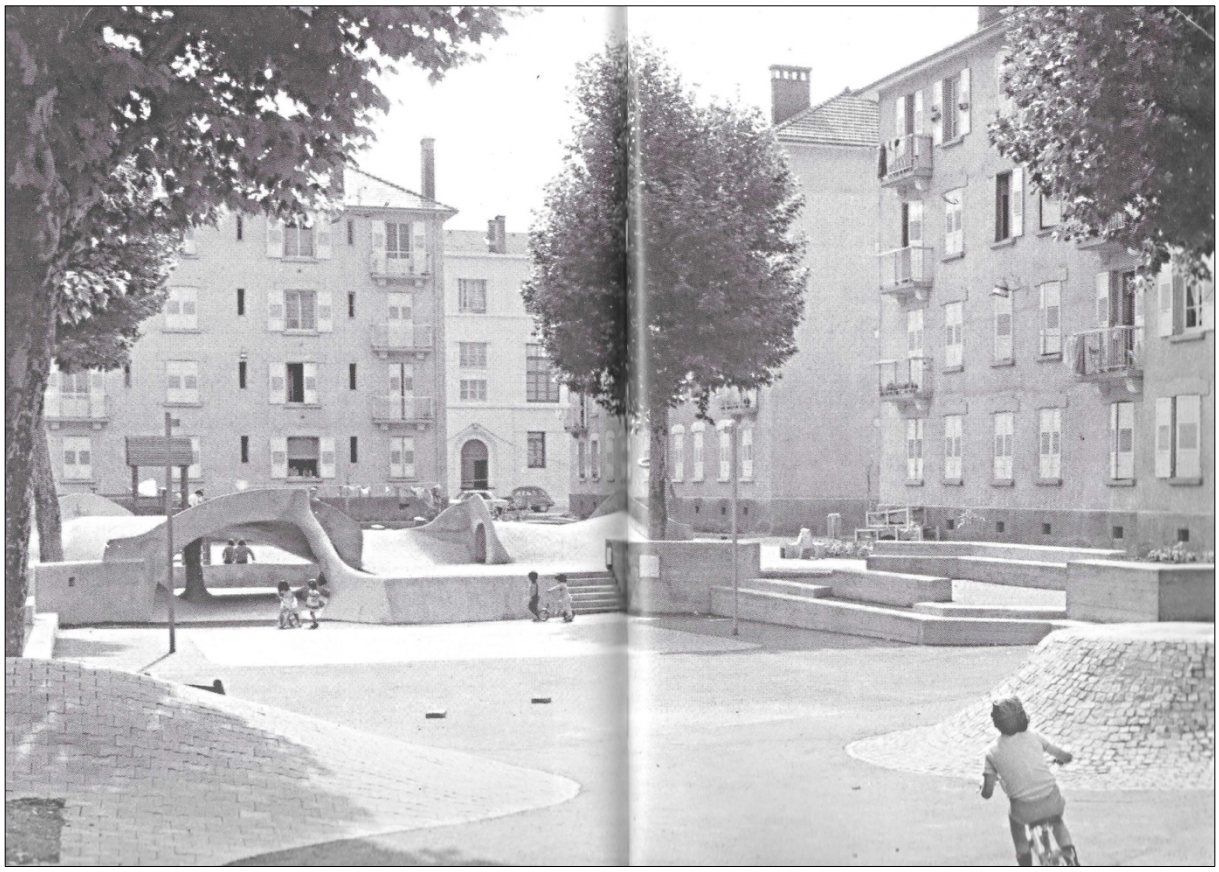


Illustration 45 : Cour de la cité Jean Macé réaménagée, *circa* 1980 (Fournier et *al.,* 2004 ; p.74-75)

1.3. Jean Macé, « un monde à part » à Grenoble

L'histoire de la cité Jean Macé a donc commencé en 1932 dans un quartier très industriel du siècle dernier, enserrée entre l'Isère, le chemin de fer et les abattoirs de Grenoble. C'était une cité très ouvrière avec une forte cohésion, d'abord avec les cheminots de la société Paris-Lyon-Marseille puis avec les ouvriers de Merlin Gerin. La cité Jean Macé était « un monde à part, personne ne venait par-là ». « On ne nous connaissait pas ! » Sa situation particulière, à l'extrémité de la ville et dans un site très enclavé, favorise alors l'auto-organisation de ses habitants avec une vie « communautaire » extrêmement forte qui s'est créée entre « des individus qui travaillaient ensemble, passaient les week-ends ensemble et qui élevaient leurs enfants ensemble ». C'est d'ailleurs de là qu'est née l'Union de Quartier longtemps pilotée exclusivement par les anciens du quartier très engagés et attachés à leur cité. Ils avaient même un maire avec ses adjoints : « c'était la cité libre des Abattoirs ». « On était nombreux, vous imaginez des familles de 4 ou 5 enfants ? On sortait en bande, en plus on avait tous le même âge à peu près ». Jean Macé a vu naître et grandir des gens de haut niveau, « des ingénieurs sont sortis de Jean Macé et c'était des enfants d'ouvriers ». L'école faisait littéralement partie de la vie de la cité. On y faisait les réunions de quartiers, les fêtes de quartiers, les mariages, etc. « Elle faisait partie de tout ça ! ». Les habitants faisaient des adhésions au quartier. Nous avions une carte contre quelques francs et à chaque événement, ils passaient pour la « quête ». La vie de quartier y été riche et joyeuse. Il y avait des valeurs importantes : la solidarité, la bienveillance et l'entraide. Puis, il y a eu la guerre et ses aléas : « les hommes n'étaient pas là alors les femmes s'entraidaient entre elles et quand c'était terminé, elles ont continué à avoir cette façon de faire. Nous les enfants on a continué dans l'entraide ».

Tout comme à l'Abbaye, la cour intérieure était le lieu de vie privilégié par les habitants de la cité. Ils y organisaient les fêtes de quartier, les bals et carnavals. Ils y regardaient les matchs de football avec des télévisions installées aux rez-de-chaussée. Et puis, il y avait les lavoirs dans lesquelles les femmes se retrouvaient plusieurs fois dans la semaine pour laver leur linge mais surtout pour discuter et échanger sur les nouvelles de la cité. Ils appelaient ça « radio-bassin. Tout le monde savait ce que faisait l'autre. Tout le monde savait tout ! ». Les habitants étaient très engagés dans l'organisation de la vie quotidienne du quartier. « On ne s'ennuyait jamais ». « Là, c'est la fanfare de Jean Macé, le Bigophone, les boulistes et d'ailleurs le terrain de boules existe toujours sur les quais ». Avec la guerre, un important foyer de résistance s'est constitué au sein de la cité et depuis, plusieurs rues du quartier sont aux noms de ses résistants. « Nous avons la chance, dans notre quartier, d'avoir des rues dont les noms reflètent bien notre histoire » (Fournier et *al.*, 2006 ; p.87). Henri Tarze était un résistant qui travaillait à Merlin Gerin, Ernest Hareux et Charles Berthier étaient peintres. Tous sont sortis de l'école Jean Macé. D'autres noms de rue rappellent l'époque

des abattoirs : rue Villard-de-Lans pour le bétail provenant de Villard, rue de la Mûre pour les bovins de la Mûre. « Ils donnaient aux rues les noms des lieux d'où provenait le bétail ».

Et puis après, « c'était tout Merlin Gerin ». Il avait tout racheté dans le quartier sauf la cité Jean Macé. À la sortie de l'école, les jeunes étaient pris dans l'usine et ils y faisaient toute leur carrière et parfois de génération en génération. C'était une époque où le paternalisme était manifeste et Paul-Louis Merlin en était un à Grenoble, plus particulièrement à Jean Macé. « À Grenoble des personnes comme Paul-Louis Merlin ou Bouchayer c'était des gens très importants et pas seulement pour les usines et pour le travail qu'ils ont amené. C'est incroyable ce qu'ils ont fait pour les Grenoblois ». Paul-Louis Merlin était surnommé « le vieux ». Parfois il venait à pied ou à vélo depuis Saint-Martin-le-Vinoux. « Il y avait les dames qui tricotaient sur le trottoir avec leurs petits bébés et il s'arrêtait toujours pour discuter avec elles. Ils parlaient de la famille : qu'est-ce que tu as, tu as un garçon ? Il a quel âge ? Bon, alors il viendra travailler chez moi ». Et c'est ainsi que la cité Jean Macé est passée d'une cité de cheminots à une cité ouvrière, avec les valeurs et les codes qui étaient ceux de la classe ouvrière. La cité et ses habitants vivaient au rythme des usines, des sonneries des entrées et sorties du personnel de Merlin Gerin. Même les commerces et restaurants du quartier travaillaient au rythme des entreprises du quartier (*Ibid.,* p.65).

Il y a eu pendant longtemps une évolution à peu près douce, jusqu'à l'arrivée des nouveaux immeubles avec le renouvellement urbain mais « quand ils ont cassé, ça a bien changé » et pas uniquement sur le plan urbain. Lorsqu'en 2002 la décision de démolition-reconstruction est annoncée, un ouvrage intitulé *Un quartier de ville : Jean Macé. Les abattoirs : mémoire pour demain* est publié par l'Union de Quartier. Pour les habitants de Jean Macé, il est très difficile « de s'arracher du lieu où l'on a grandi » (*Ibid.*, p.101). Par conséquent, ce livre rassemble l'histoire et les témoignages de nombreux anciens de Jean Macé se voulant être la mémoire de demain pour leur quartier en pleine recomposition avec le projet de la Presqu'île. Dans ce nouveau récit, le nouveau Jean Macé est pressenti par la Ville comme l'interface symbolique entre éléments historiques hérités du passé industriel de son territoire urbain et éléments contemporains s'inscrivant dans sa quête effrénée à la métropolisation. Depuis sa reconstruction achevée en 2014, la cité compose avec les tours et résidences construites à proximité pour constituer finalement le quartier Confluence-Presqu'île. Pourtant, les choses ne sont pas si simples au quotidien du fait de l'histoire de cette cité si longtemps isolée, de sa configuration spatiale, de son échelle et de ses pratiques d'habiter singulières d'antan. Maintenir la vie sociale et l'ambiance familiale qu'il y a eu autrefois dans la cité s'avère finalement plus difficile malgré le soin porté à la reconstruire « presque à l'identique » lors de son renouvellement urbain. Les anciens et nouveaux habitants espèrent désormais à « retrouver

ce qui a fait l'esprit et la joie de vivre de Jean Macé et dont témoignent ces mémoires » encore vives dans les esprits une fois que le projet d'ampleur métropolitaine sera achevé (*Ibid.*).

1.4. Un renouvellement urbain douloureux (2002-2021)

Dès 2002, la cité Jean Macé commence à se vider petit à petit de ses habitants en attendant sa reconstruction prévue entre 2008 et 2014. Pour la première fois, les vies quotidiennes de la cité et de ses habitants sont bouleversées. La démolition a été certes douloureuse, mais bien conscients que les murs ne tenaient plus, ce scénario paraissait être une évidence pour ses habitants. Celle-ci a d'ailleurs eu lieu par tranche, avec un dispositif dit de « tiroir » pour que les habitants des derniers immeubles détruits puissent être relogés directement dans les premières « résidences » construites, tandis que les premiers habitants ont été relogés dans d'autres quartiers avec la garantie de pouvoir revenir dès les premières reconstructions même si finalement très peur reviendront dans le quartier. Aujourd'hui, il ne reste plus qu'un seul des neuf immeubles de la cité. Il s'agit de celui construit en 1935 le long du quai Paul Louis Merlin, témoignant ainsi de l'histoire passée du quartier des Abattoirs. Il est effectivement le pavillon le moins abîmé par les bombardements de 1944 qui avaient littéralement fendu les murs de la cité. Le groupe scolaire Jean Macé, qui faisait partie de la vie de la cité et dont une salle est encore à disposition de l'Union de Quartier au 1 rue Joseph Lyonnaz, n'est plus utilisé depuis l'inauguration de la nouvelle école Simon Lagrange en février 2018. Présentée par la municipalité comme une école à la croisée des quartiers Jean Macé, Clos des Fleurs, Cambridge (et peut-être Esplanade), ce projet s'inscrit dans le cadre du renouvellement plus global du secteur 1, dont la démographie a fortement augmenté depuis la construction des nouvelles résidences dans le quartier. Pour l'instant, le devenir du groupe scolaire Jean Macé reste encore incertain malgré la volonté des anciens de le conserver au titre de témoin d'une histoire particulière de la ville dans la même veine que les cités HBM grenobloises.

Avec cette reconfiguration spatiale et sociale, la cité Jean Macé fait face à des changements d'échelle qui impactent directement l'ambiance du lieu et ses qualités. À l'est, au lieu des entrepôts de Merlin Gerin, se sont construites de nouvelles résidences dénommées le « Clos des fleurs ». De l'autre côté de la voie ferrée se construisent le nouveau quartier résidentiel Cambridge et le campus Giant-Presqu'île. À présent, Jean Macé n'est plus le village gaulois isolé, seul au bout de la ville. Avec ces nouvelles constructions, le quartier comprend désormais trois entités distinctes tant par leur histoire que par leurs habitants et leurs formes urbaines (Jean Macé, Clos des Fleurs, Cambridge). Avec ces transformations intenses, « figurez-vous qu'il y a quelques années, ils ont souhaité changer de nom à la cité Jean Macé en résidence je ne sais quoi. Ça a été refusé par les

habitants ! » À première vue, cette anecdote peut paraître anodine, mais elle révèle en réalité l'attachement des habitants à la toponymie de leur quartier. La dénomination « cité » renvoie directement aux symboles, aux valeurs et pratiques qu'incarnent la cité ouvrière dans l'imaginaire collectif[141]. C'est alors au sein de l'Union de Quartier que se négocient ces mutations en associant les habitants de Jean Macé (anciens et nouveaux) avec ceux des résidences nouvellement édifiées dans le secteur pour maintenir au mieux les qualités spatiales et sociales qui se rapportent à l'identité de la cité d'origine et aux valeurs qu'elles portaient telles que l'entraide, la solidarité et la convivialité. Le projet de renouvellement urbain de la cité Jean Macé a tenté de conserver au mieux le plan masse de la cité originelle en reprenant la forme urbaine de l'îlot ouvert par la construction d'immeubles répartis autour d'une place publique centrale.

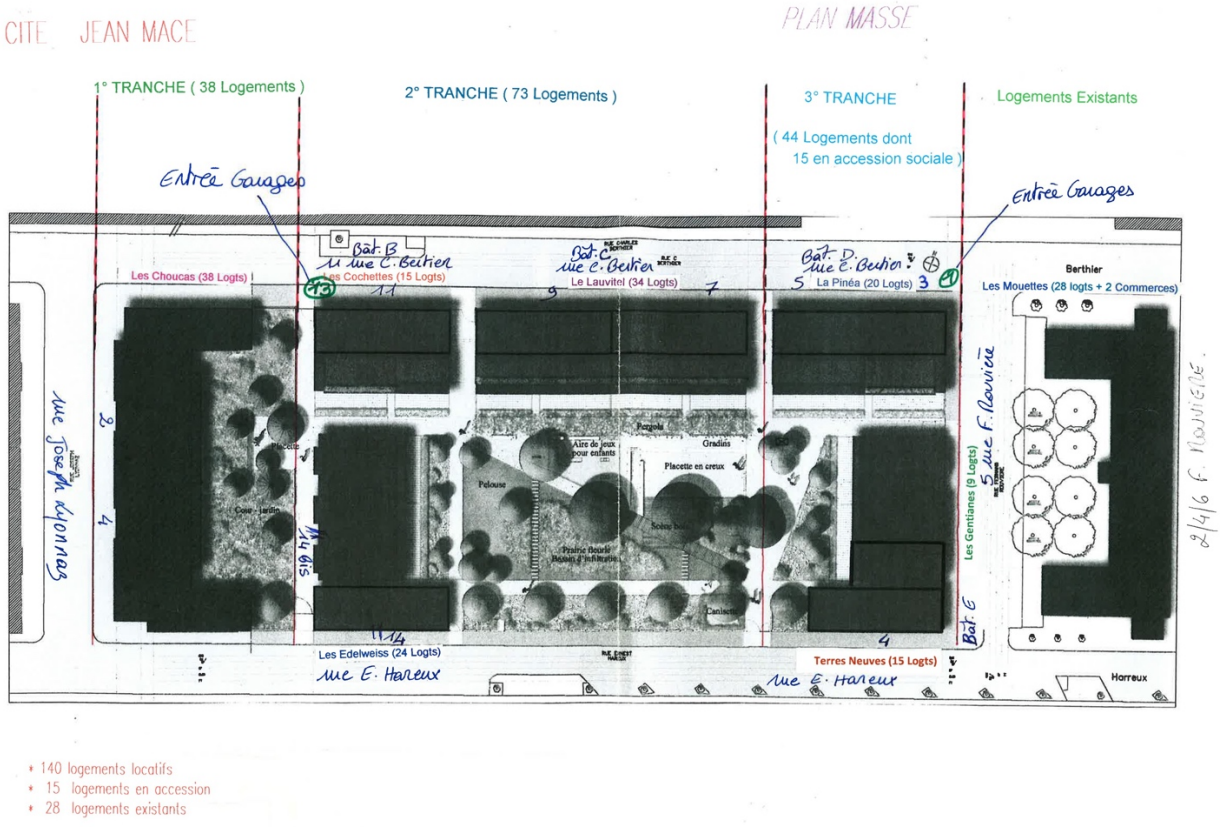


Illustration 46 : Plan d'ensemble de la nouvelle cité Jean Macé, composition urbaine et espaces publics (Actis)

[141] À Jean Macé, la dénomination des lieux nous permet de lire dans le présent, le passé de ce lieu chargé en histoire.

Par ce redessin, les aménageurs ont cherché à préserver ce qui semblait constituer les qualités spatiales et ambiantales de la cité pour maintenir et permettre une continuité des qualités socio-affectives qui ont fait la renommée de la cité durant des décennies. Pourtant, suivant les dires des habitants, les anciens bâtiments avaient « quelque chose de particulier, un geste architectural qui était différent. Ça faisait une unité. Alors que là ce ne sont que des bâtiments accolés ». La place centrale a été conservée, mais « ce n'est pas pareil, elle est moins personnelle. Il y avait quelque chose de personnel qui s'est cassé ». Avant, « il y avait des possibilités de vie très importantes ». Finalement, les nouveaux bâtiments de la cité Jean Macé ressemblent aux résidences contemporaines conventionnelles que l'on peut retrouver dans tous les nouveaux projets en France. Leur architecture est quelconque, les façades sont agrémentées de balcons, les halls d'entrée et les montées identiques et sans caractères. Ce qui faisait « la joie et l'esprit » de Jean Macé s'est petit à petit désagrégé, altéré par les ambitions d'un projet démesuré et conçu *ex-situ*, en décalage de la réalité urbaine quotidienne du lieu.

> *« À Jean Macé, ils ont perdu leur histoire. Pourtant, ils ont défendu leur quartier corps et âmes, mais ils n'ont jamais été entendu. Il y avait un gars super à l'Union de Quartier, monsieur Lauriot. Il représentait souvent cette problématique : recomposition du quartier, fracture physique avec le chemin de fer entre Jean Macé et Presqu'île. Il avait une espèce de lucidité très intéressante. »*







Illustration 47 : Série photographique à Jean Macé, 2021 (Ryma Hadbi)

1.5. Enquêter un lieu en pleine recomposition

« J'ai été voir hier à Jean Macé. Il y avait à peu près les mêmes bâtiments qu'ici, à l'Abbaye. Ils en ont réhabilité un, c'est super beau ! Je ne comprends pas qu'ils ne fassent pas ça ici, ça a toute une histoire l'Abbaye… »

Le contexte dans lequel nous nous immergeons à Jean Macé est différent de celui que nous avons connu à l'Abbaye. Ici, les mutations dont il était question pour la cité de l'Abbaye ont déjà eu lieu. Nous enquêtons à une période particulièrement douloureuse pour les anciens de Jean Macé qui voit leur quartier se recomposer à différentes échelles. Les problématiques et les enjeux singuliers que cela implique imprègnent tous les récits que nous recueillons, que ce soit les récits des habitants de la cité Jean Macé, du Clos des Fleurs, de Cambridge ou encore des commerçants et des acteurs locaux. Le renouvellement de la cité, dont l'objectif consistait à lui redonner un nouveau souffle tout en la désenclavant, s'inscrit en réalité dans un projet de secteur plus global où il est question pour la Ville et la métropole de Grenoble de démontrer leur capacité d'être un « laboratoire » en matière de projets urbains durables et innovants[142]. À terme, c'est tout le secteur nord-ouest qui serait renouvelé avec la création de « l'écoquartier » Presqu'île dans lequel se déliterait presque la cité Jean Macé.



Illustration 48 : Vue d'ensemble du quartier Jean Macé à droite, Clos des Fleurs à gauche, et l'école Simone Lagrange au centre (bâtiment rouge), 2020 (Ryma Hadbi)

[142] Ce projet faramineux né en fait à la suite de la candidature de la Ville et de la métropole Grenoble Alpes à l'appel à projets Écocité lancé à l'échelle nationale en 2009.

Les immeubles du Clos des Fleurs ont considérablement modifié le paysage et l'ambiance du quartier qui, à l'origine, n'était composait que de quelques maisons individuelles, de bâtiments à faible hauteur, d'entrepôts et d'industries. Ces tours d'immeubles en R+10 à l'architecture contemporaine, voire excentrique, ont suscité de grands débats que l'Union de Quartier a portés en amont du projet : densification massive, afflux important de nouveaux habitants dans le quartier, hauteur des immeubles qui changent les rapports d'échelles et l'identité du lieu, etc. En réalité la volonté de densifier le secteur remonte à la municipalité de Michel Destot (1995-2014) qui aspirait déjà à l'obtention du statut de métropole pour Grenoble. Le territoire urbain de Grenoble étant naturellement cantonnée par son environnement immédiat (rivières et montagnes) a conduit à la densification de la ville par la typologie de la tour. Sur place, c'est toute la vie de quartier et les habitudes du quotidien qui en sont profondément bouleversées. Les habitants de Jean Macé ont aujourd'hui le sentiment que leur quartier « leur échappe », qu'il s'est transformé en gigantesque chantier interminable et incongru qui ne tient pas compte de leurs besoins à court et à long terme. Jusque-là, c'était l'Union de quartier Jean Macé-Arago-Martyrs pilotée en majorité par les anciens de la cité qui régissait la vie du quartier en jouant le rôle d'intermédiaire avec la Ville, mais avec le renouvellement urbain du secteur et sa recomposition, l'Union de Quartier se voit elle-même impactée par ces transformations. Elle doit se reconstituer en intégrant désormais les habitants du Clos des Fleurs et de Cambridge (Presqu'île) et dont le destin commun est de ne faire qu'un seul et même « quartier » à terme. Ce nouveau quartier renommé « Grenoble Confluence » comprendrait ainsi trois entités, Jean Macé, Clos des Fleurs et Cambridge (Presqu'île), qui dans le fond sont très différentes tant par leur forme urbaine que par leurs habitants et les pratiques des lieux. C'est donc légitimement mais surtout symboliquement qu'il a fallu renommer ce fragment de territoire et son Union de Quartier même si cela n'enchantait pas les plus anciens résolus à toujours nommer leur quartier Jean Macé.

Au moment où nous enquêtons à Jean Macé, la Maison des Habitants Chorier-Berriat ainsi que l'Union de Quartier Jean Macé-Arago-Martyrs sont très actives sur le terrain pour accompagner les mutations urbaines et sociales du quartier tout en accueillant les nouveaux arrivants de Cambridge sur la Presqu'île. En effet, historiquement, la Presqu'île a longtemps été un terrain militaire en bout de ville, au croisement de l'Isère et du Drac. Le long du chemin de fer nous ne trouvions que quelques habitations de la société Paris-Lyon-Marseille et de l'autre côté de la voie ferrée, se dressait distinctement au milieu des usines et des entreprises, la cité Jean Macé et quelques maisons de ville, en lisière du quartier centre-gare. Les deux structures citées précédemment parient en fait sur l'histoire et la mémoire des lieux comme bien commun à partager mais aussi à faire évoluer entre anciens et nouveaux habitants pour construire ce nouveau quartier ensemble. Par

l'ancrage mémoriel, ils aspirent à créer des liens et à faire « des ponts » entre chacune de ces entités qui dans les faits ne se rencontrent que très peu du fait de la configuration complexe des lieux et des infrastructures qui les traversent. Nous collectons ainsi sur le terrain une série d'éléments très riches et très intéressants pour appréhender ces processus de transformations engagés à Jean Macé ainsi que leurs effets sur les dimensions spatiale, sociale et sensible du lieu. Il nous est rapidement révélé la difficulté qui réside dans la reconstruction de ce quartier « neuf » sur une trame ancienne. Le chemin de fer représente une véritable barrière physique entre les quartiers Jean Macé/Clos des Fleurs, et Cambridge. Même si « sur le papier » ce *no man's land* peut paraître simple à franchir, il n'y a aujourd'hui aucune nouvelle infrastructure, autre que la rue Durand Savoyat très empruntée par les automobilistes, qui permette un passage simple et sécurisé à l'échelle des piétons. La distance qui les sépare telle que perçue et vécue nourrit davantage cette fracture matérielle. Et puis, pour les habitants de Jean Macé, la Presqu'île est « un autre quartier qui n'a pas fini de grandir. Par rapport à nous, ici, il y a un déséquilibre c'est évident ». Leur quartier est encore en devenir, absorbé par les ambitions de l'écoquartier de l'autre côté des rails : « des projets dans le quartier il y en a plein, mais théoriquement soit tout est réalisé dans deux ans et tout s'enchaînerait et ça serait le plus beau quartier du monde, soit on va rester encore au milieu de nulle part parce qu'il n'y aura toujours rien de ce côté ».

Le quartier souffre de l'absence de lieux communs aux trois entités, d'autant plus que la Maison des Habitants se situe à l'extérieur du quartier, à une trentaine de minutes à pieds. Jean Macé nous est ainsi présenté comme un « cœur ouvert », un cœur « à prendre » qui aspire à écrire l'histoire et la mémoire de demain de ce lieu en pleine transformation et dans lequel les modes d'habiter et les histoires ne font que se juxtaposer pour l'instant. Naturellement, nous défendons ici l'idée selon laquelle pour qu'il y ait signification du lieu, il faut du temps (Duvignaud, 1995) car le symbole ne naît pas immédiatement lors de l'aménagement mais il prend son sens au fil du temps (*Ibid.*, p.154). Tandis que, nous voudrions de nos jours, qu'il « y ait du sens avant même qu'il y ait de l'histoire ». De la même manière, il faut qu'il puisse y avoir de l'interaction sociale, des échanges pour qu'il y ait signification. Il faut ainsi pouvoir mettre en scène la vie quotidienne pour faire émerger des symboles communs entre les différents habitants. Se pose alors la question de la prise de conscience, entre les différentes générations, de cette mémoire héritée à Jean Macé car en plus de devoir écrire une nouvelle page ensemble, il faut d'abord réussir à transmettre « l'âme du quartier » aux nouveaux habitants. Comment donc leur faire prendre conscience de cette mémoire à laquelle tiennent les anciens de Jean Macé sans qu'elle ne paraisse ou ne devienne complètement anecdotique ? Finalement, à quoi nous nous rattachons en tant qu'individu et en tant que collectif sachant qu'il est question d'une double problématique à Jean Macé c'est-à-dire réussir à fédérer

collectivement Jean Macé et Clos des Fleurs qui sont sur « le même côté de la rive » et ces deux derniers avec Cambridge qui se trouve « de l'autre côté de la rive ». Nous pensons que la réactivation de la mémoire du lieu dans cette situation permet de créer un cadre de référence tant spatial que temporel et symbolique pour ancrer des individus et donner une signification profonde à un territoire. À partir de la mémoire des anciens, il est possible pour les nouveaux arrivants de (re)construire des imaginaires et des représentations dans lesquels ils se projettent et qui transforment la mémoire collective en mémoire sociale mobilisable quotidiennement par tout un chacun. Le renouvellement urbain est par nature une rupture franche qui crée une discontinuité temporelle, spatiale et sociale mais qui permet également l'émergence d'un nouveau groupe social et d'une nouvelle mémoire collective « qui se présente en partie comme la réactivation ou la recomposition de bribes de la mémoire collective ancienne » (Amphoux, 1995 ; p.251). Certains lieux vont jusqu'à devenir dans ces processus d'urbanisation des « laboratoires du lien social en train de se faire » et propices au rassemblement, au partage de souvenirs, à l'établissement de relations sociales nouvelles : place publique, cour intérieure, parc pour enfants, écoles, salles polyvalentes, etc. Tandis que dans d'autres situations, il peut s'avérer nécessaire, voire primordial, d'enclencher ces processus par la mise à disposition de lieux communs et l'organisation d'événements favorables à l'émergence de cette nouvelle mémoire.

L'atmosphère dans laquelle nous nous immergeons à Jean Macé soulève ainsi une série de questions intéressantes qui nourrissent notre recherche davantage du point de vue projectuel. Qu'est-ce que le travail de mémoire peut apporter au projet de renouvellement urbain ? Quels en sont ses effets, ses dérives possibles et ses limites ? Quelles méthodes et postures mobiliser pour identifier les valeurs patrimoniales et la ligne de récit à tenir au service du projet urbain ? De quoi et de qui doit-on prendre soin ? Que met-on alors en partage ? De quoi rend-on compte et par quels moyens pour impulser des enjeux de projets à mobiliser lors de toute transformation des lieux à l'image de boussoles, de repères ? Le cas d'étude de Jean Macé pourrait constituer une ressource intéressant pour les cités de l'Abbaye et de la Capuche, un peu comme un « retour d'expérience » permettant d'observer, d'analyser et d'identifier les éléments positifs et négatifs, les écarts entre conception, perception et réalité urbaine, les potentielles « anomalies » et la capacité de résilience du processus mis en œuvre.

2. Photographier Jean Macé, éprouver ses ambiances

Appréhender un lieu par l'extérieur

« Ici se termine la ville de Grenoble ». Jean Macé n'est pas un quartier comme un autre, nous dit-on. Situé au fin fond de la ville, presque aux pieds des montagnes, on y va que si l'on y a un intérêt. L'ambiance y est campagnarde et pourtant nous ne sommes qu'à cinq minutes du centre-ville. Très bien desservi, le quartier n'aurait ainsi rien à envier aux autres quartiers grenoblois. En nous y baladant, nous éprouvons avec beaucoup de plaisir les sonorités singulières du lieu, le climat rafraîchissant, la faible densité urbaine et la quiétude qui y règnent. La cité se trouve aujourd'hui à l'articulation entre éléments hérités du passé industriel du quartier Jean Macé et éléments en devenir du quartier avant-gardiste Confluence. Cela se fait sentir même dans le langage quotidien de ses habitants : l'ancienne école, la nouvelle école, les nouveaux bâtiments, l'ancienne cour, les anciens du quartier, les nouveaux habitants, etc. Tous ces éléments sont des repères majeurs pour les habitants de la cité pour qui la vie de quartier y est aujourd'hui, comme partout ailleurs, sujette aux temporalités, à la présence/absence des habitants, à l'hyper mobilité et aux modes de vie contemporains. Enfin, nous pressentons comme une fracture profonde à la fois en termes d'ambiances, d'usages/fonctions et de modes d'habiter entre le Jean Macé d'hier, d'aujourd'hui et de demain.

Les pages suivantes organisent, par thématiques, ces éléments récurrents relevés dans les reconductions photographiques.

« Avec le bus C1, c'est bien desservi. Quand on ne peut pas conduire, on prend le C1 pour aller en ville et ça va vite ! »









« Terminus Bus C1, cité Jean Macé. »

« Personne à l'arrêt de bus. Passage fréquent de trains. Son des livraisons de marchandises. »

« Après avoir déposé les grands, les mamans pressent le pas vers le bus. »

« 08h27 : "Bonjour. Attention, viens là, il y a le bus qui passe". »

« C1 à l'arrêt. 5 personnes à l'intérieur du bus. Certains courent pour avoir le bus. »

« Le bus vient jusqu'ici. »

« C1. Direction Meylan Maupertuis. Les bus s'enchaînent.
À ma gauche, une petite cabane en bois pour les employés du réseau TAG. »

« Dans la cour, il y avait beaucoup de monde à un moment puis depuis un an on a vu qu'il ne restait plus que les petits. »







« Personne. On a l'impression d'être à la campagne : chant d'oiseaux, vent frais, silence. »

« 08h28 : Deux filles attendent dans le parc en attendant d'aller à l'école. "Qu'est-ce que tu as oh ! Tu as trop peur d'être en retard toi… " »

« Il y a des gens sur les balcons, certains regardent la place ou se détendent. Neuf garçons jouent ensemble avec deux ballons et un avec un scooter. Trois filles jouent à cache-cache. Les filles m'approchent pendant que j'écris. Bonsoir !
Elles rigolent beaucoup. Je joue en ouvrant ma veste pour les cacher. L'ambiance est réconfortante et vivante. Cela contraste avec les autres espaces. »

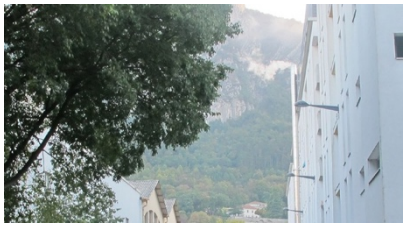
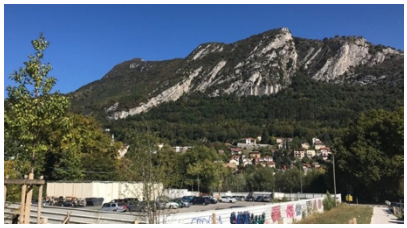
« Dans le parc, on ne se sent pas observés depuis les balcons, ça donne envie d'y lire un livre. »

« Mi-ombre, mi-soleil. Odeurs du déjeuner. »

« Ici, c'est la fin de la ville, celui qui vient ici c'est parce qu'il y habite ou y travaille. Jean Macé, c'est comme un village. »

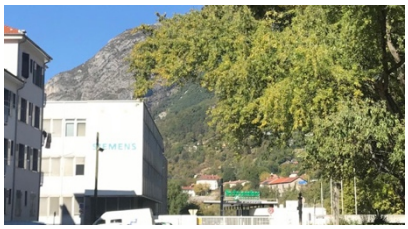


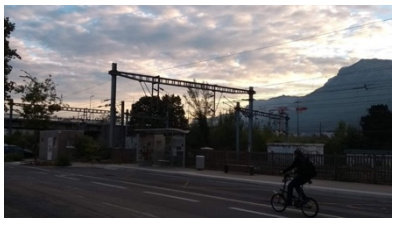






« Aucune personne ne marche, seulement quelques voitures qui passent. Une frontière entre le vert des arbres et l'asphalte. J'écoute la rivière. »

« Chant d'oiseaux de tous les côtés. On a l'impression de ne pas être en ville. »

« Apaisée. Corbeaux et autres oiseaux. Le vent souffle dans les arbres. On est bercé par tous ces sons. »

« La rue est vide. J'écoute le son constant du trafic dans une avenue et le son des enfants qui jouent à ma droite. Il y a juste trois passants, des hommes qui utilisent leurs téléphones et ne regardent pas la rue. »

« Chant d'oiseaux. Cris et rires d'enfants. La cheminée de l'immeuble fume. Cela me rappelle la cheminée d'une usine. »

« Le parking et la montagne. »

« Point de vue intéressant, ouverture vers la montagne. »

« Aux pieds des montagnes. »

« Et soudain une large ouverture sur le paysage. »

« Courant d'air. Au loin, le bruit des voitures. »

« École exposée plein soleil. De là où je prends la photo, il fait très frais. »

« Sous les arbres, il fait bon. On est tranquille. »

« Toujours le calme. Schneider électrique en vert et la montagne… »

« On voit la chartreuse, la rue est calme et on entend les habitants discuter chez eux. »

« Un environnement harmonieux, apaisant par la présence du végétal et la perspective sur la montagne. Interrompue par le bruit du train. »

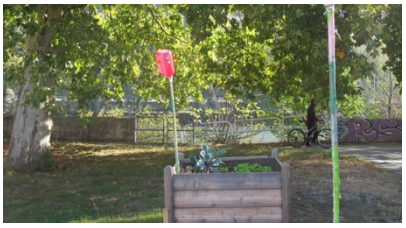
« Les montagnes accueillent cette partie de la ville, mais elles couvrent les nuances du coucher du soleil. »

« La montagne occupe tout le paysage. On quitte la ville. »

« Aujourd'hui, il faut trouver de nouveaux moyens, d'autres opportunités pour faire se rencontrer les gens. »











« Une dame, d'environ 60 ans, est en train de jardiner. Elle a apporté un petit caddie avec des outils de jardinage. »

**« Une femme fait du jardinage dans le petit jardin collectif.
Elle est concentrée et passe d'un bac à l'autre. »**

« "Les jardins suspendus Jean Macé". Jardiner le mercredi après-midi et le samedi matin. Oignons, poivrons, salades, tomates, petits melons… »

« Curiosité, le ministère du bonheur et sa page Facebook affichent les citations des contributeurs. »

« Quai Paul Louis Merlin. Un homme sur le trottoir. Une dame à sa fenêtre au RDC des Mouettes. Ils discutent depuis un bon moment. »

« Dans ces cités, on a vécu une certaine histoire ensemble. C'était une époque particulière. »











« Fresque : le quartier Jean Macé d'hier. Mémoire du passé de la cité et du quartier. Installée face à la nouvelle école. »

« Les deux arbres au milieu semblent être ceux de l'ancienne cour de la cité. »

« Merlin-Gerin. »

« Rue Ferdinand Rouvière. Ancien bâtiment de la cité Jean Macé. Le seul pas démoli. »

« Copropriété « Les Mouettes », 4 rue Fernand Rouvière. Je sonne à l'interphone, on m'ouvre la porte. J'entre dans le hall. C'est une tout autre ambiance ! L'odeur est différente de celle des autres immeubles, mais aussi la lumière, les couleurs, la convivialité du lieu. Porte en bois, escaliers à paliers intermédiaires, paliers lumineux avec vue sur l'extérieur, caves semi-enterrées… »

« La cité Jean Macé, plaque commémorative pour les personnes mortes pour la France. »

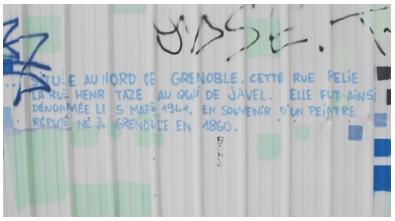
« Le charme de l'ancien et de la vie qu'on ne contrôle pas. »

« Une tout autre échelle. Le nouveau quartier Clos des Fleurs. Une des filles dit "On va vers l'école ? ", l'autre répond, "à notre ancienne école ?" »

« Dans la cité, tous les noms de rues ont une signification bien particulière. »







« Rue “Roger Jausserand (1917-2009), résistant et déporté”. Au n°25, à droite, le CCAS, le POHI et le SIA. Au 12 rue Henri Tarze, le centre d’accueil intercommunal. »

« 8 rue Ernest Hareux, sur le mur en tôle de la fourrière : “La rue Ernest Hareux a été dénommée au cours de la séance du conseil municipal du 05 mars 1941”, le peintre “consacra de nombreuses toiles à notre ville…” »

« Quai Paul Louis Merlin. Sur le mur en tôle de la fourrière municipale, on explique l’origine du nom de la rue “Charles Berthier”. »

3. Figures de Jean Macé : imaginaires, pratiques et modes d'habiter

Appréhender un lieu par l'intérieur

Les quatre itinéraires réalisés à Jean Macé ont duré en moyenne entre une et demie et deux heures. Nous avons marché avec les habitants du quartier dans un périmètre allant de l'usine Schneider (Merlin Gerin), passant par la cité Jean Macé puis les résidences du Clos des Fleurs, au coin de la rue Arago et de la rue Jean Macé, jusqu'à la limite du quartier centre-gare. À ces itinéraires se sont ajoutés six entretiens qui ont duré quant à eux entre 45 minutes et deux heures. À Jean Macé, nous avons rencontré à la fois des habitants, dont les parcours de vie sont très contrastés, et des acteurs professionnels qui travaillent dans/sur le quartier. Cette diversité d'enquêtés nous a parfois conduit à devoir nous adapter et à ajuster notre méthodologie d'enquête afin que chacun d'eux puisse nous livrer son récit en se sentant légitime et dans les meilleures conditions possibles avec la crise sanitaire de la covid-19 qui s'est invitée entre-temps.

Entretien avec Véronique V., le 14-02-2018 à 10 h

Véronique est agente de développement local dans le secteur 1 de la ville de Grenoble, à la Maison des Habitants Chorier-Berriat. Elle nous explique comment Jean Macé, par sa mémoire collective passée, est aujourd'hui un quartier dont le « cœur est à prendre ». Après sa démolition-reconstruction, la cité a dû se recomposer à plusieurs échelles avec de nouvelles entités, pourtant habituée à vivre en quasi-autarcie depuis des décennies. Désormais intégrée dans le projet urbain Presqu'île, elle constitue un nouveau quartier composé à la fois de Jean Macé, du Clos des Fleurs et de Cambridge. Cette recomposition a été un moment de transition douloureux et difficile. La Maison des Habitants, consciente des potentiels de ce quartier mais aussi de ses problématiques, tente alors de mettre en place les solutions et actions nécessaires pour les faire se côtoyer, redynamiser ces lieux et leur donner les possibilités de créer ensemble une vie collective conviviale.

Entretien avec Alain L., Monique et Roger G., le 14-03-2018 à 10 h

Au local de l'Union de Quartier Arago-Jean Macé-Martyrs, situé au 1 bis rue Joseph Lyonnaz, nous rencontrons Monique, Roger et Alain. Ensemble, nous redécouvrons le livre *Un quartier de ville. Jean Macé, les abattoirs : mémoire pour demain*, un projet qui est né lors de la prise de

décision de démolition de la vielle cité Jean Macé. Il rassemble les récits de vie de plusieurs anciens habitants du quartier. Ce lieu de rencontre a, par ailleurs, une valeur symbolique forte, il se situe dans l'ancienne école Jean Macé qui est aujourd'hui l'un des rares témoins matériels de la cité Jean Macé originelle riche en histoires et en souvenirs. Le quartier a la chance « d'avoir des rues dont les noms reflètent bien son histoire ». Ici, Joseph Lyonnaz (1896-1958) était un ancien collaborateur de l'Union de Quartier à l'époque où elle se nommait encore l'Amicale des Abattoirs.

Itinéraire avec Nabil C., le 22-05-2019 à 16 h

Nabil vit dans le quartier Jean Macé depuis 1995. Il a tout d'abord habité l'ancienne cité ouvrière, au 2 rue Jozeph Lyonnaz avant de déménager dans l'ancien bâtiment réhabilité, le long du quai Paul Louis Merlin. Nous faisons le tour de la cité en allant de la cour intérieure à l'ancienne école Jean Macé, puis vers la nouvelle école Simone Lagrange pour, enfin, finir aux jardins suspendus de Jean Macé. On découvre avec lui l'histoire de la cité des abattoirs ainsi que les différentes activités qui se sont succédées sur les terrains qui la jouxtent. Les terrains vagues étaient nombreux à Jean Macé et à la Presqu'île il n'y avait encore rien. Le quartier a beaucoup changé depuis la démolition de la cité Jean Macé. À partir de là, de nombreux projets ont vu le jour, d'autres sont restés en suspens et d'autres sont encore à penser pour retrouver une nouvelle manière de vivre ensemble avec le Clos des Fleurs et la Presqu'île. Il se demande comment faire pour faire fédérer les habitants, comment révéler le potentiel du quartier en allant au-delà des débats conventionnels « stériles ». Jean Macé n'est pas un quartier comme les autres, il y a une forme de quiétude particulière qu'il voudrait préserver malgré les transformations.

Itinéraire avec Roger et Monique G., le 25-06-2019 à 9 h

Roger et Monique sont les personnages incontournables de la cité Jean Macé. Ils sont connus et respectés par tous les habitants, toutes générations confondues. Leur amour et leur engagement dans la vie du quartier sont inébranlables, et ce depuis leur enfance. Ils sont profondément attachés à leur lieu de vie et vivent parfois des moments douloureux lors des transformations urbaines de leur quartier qui doit se recomposer avec les nouvelles constructions du Clos des Fleurs et de la Presqu'île. Au fur et à mesure de notre discussion, ils nous livrent l'histoire de la cité Jean Macé, à l'époque dénommée cité des cheminots en lien avec les ouvriers de la société Paris-Lyon-Marseille puis cité des Abattoirs en référence aux abattoirs de Grenoble installés dans le quartier.

On découvre également l'histoire passionnante du célèbre Paul-Louis Merlin qui faisait vivre le quartier au rythme de ses usines et la riche vie collective qu'il y avait au sein de cette cité ouvrière. C'est ainsi qu'à travers leur récit, ils nous confient tout autant leurs souvenirs et leurs expériences que leurs inquiétudes et leurs envies pour ce quartier autrefois isolé et coincé entre l'Isère et le chemin de fer.

Itinéraire avec Marie-Laurence, le 29-06-2019 à 9 h 30

Marie-Laurence habite le Clos des Fleurs depuis 2013. Elle était la première à y emménager. Le parc au cœur des immeubles est pour elle une véritable chance pour les habitants qui peuvent y célébrer les fêtes de quartier. La ville avait pour projet de créer une allée verte passant en plein milieu du parc du Clos des Fleurs, mais les habitants ont catégoriquement refusé cette idée. Leur parc, ouvert durant la journée mais fermé le soir, leur offre une forme de sécurité et de tranquillité qu'ils ne voulaient pas avoir à sacrifier. C'est à partir de là qu'elle intègre l'Union de Quartier avec qui elle continuera de s'engager dans la préservation des qualités urbaines et paysagères de son quartier. Le débat autour du parc Henri Tarze est d'ailleurs un des « combats » auquel elle a pris part. Elle nous guide ainsi tout au long de notre promenade pour nous faire découvrir les lieux auxquels elle est attachée. Sa terrasse est, sans doute, son havre de paix surplombant le parc du Clos des Fleurs, au cœur de ces architectures originales qui laissent place à des vues remarquables.

Itinéraire avec Gaëlle L., le 24-07-2020 à 18 h

Le trajet que Gaëlle réalisait plusieurs fois dans la journée entre chez elle, rue Arago, et l'école Jean Macé est encore gravé dans sa mémoire. L'école et la cité Jean Macé étaient ses terrains de jeux favoris. Elle se souvient particulièrement d'un chien nommé Elsa avec qui elle jouait en prenant le chemin de l'école. Après avoir quitté le quartier pendant plusieurs années, elle décide de se réinstaller dans l'immeuble de son enfance. Elle est profondément attachée à Jean Macé pour la qualité de vie qu'il offre. Et depuis son retour, elle constate quotidiennement les nombreux changements à la fois urbains et sociaux qui ont eu lieu à la suite du renouvellement urbain du quartier. Elle fait désormais partie de l'Union de Quartier avec laquelle elle tente de créer des événements qui donneraient l'envie aux habitants de réinvestir de nouveau l'espace public. Enfin, nous nous quitterons aux jardins suspendus de Jean Macé où la bibliothèque de Saint-Bruno est venue ce jour-là pour des lectures aux enfants.

Entretien avec Jacqueline et Laurent propriétaires du restaurant Chez Marcel, le 04-09-2020 à 17 h

Jacqueline et Laurent sont les sympathiques propriétaires du restaurant « Chez Marcel » depuis 10 années. Ils ont repris la boutique à Marcel qui a tenu 37 années avant eux et qui lui-même l'avait repris à Dominique. Ils ont souhaité garder l'esprit du restaurant en travaillant non-stop de 7 h à 19 h du lundi au vendredi. Historiquement, « Chez Marcel » on pouvait manger un morceau à n'importe quelle heure, de 5 h à 3h du matin. Il travaillait au rythme des abattoirs, des chevillards et des usines du quartier. Ils voudraient participer à faire renaître le dynamisme de ce quartier autrefois très animé. Ils sont l'un des rares commerces qui a survécu durant toutes ces années. On retrace ainsi, avec eux, les évolutions marquantes de Jean Macé – Arago – Martyrs, depuis les abattoirs jusqu'aux projets contemporains en cours et à venir. Le quartier a fortement évolué, ils le voient se transformer petit à petit en une « cité-dortoir ». Avec le sentiment d'être oubliés, délaissés face à l'expansion fulgurante de la Presqu'île, de l'autre côté du chemin de fer, ils n'hésitent pas à proposer leurs idées pour « tirer vers le haut » Jean Macé et lui donner un nouveau souffle.

Entretien avec Ivka L., le 10-10-2020 à 14 h

Ivka habite le quartier Jean Macé depuis 1994. Avec son conjoint, ils font le choix d'intégrer l'Union de Quartier Arago-Jean Macé-Martyrs pour s'engager pleinement dans la vie de quartier et les transformations urbaines du secteur. Elle nous raconte sa première rencontre avec l'ancienne cité Jean Macé, sa première impression en découvrant le potentiel qu'offrait la cour de la cité et surtout, comment ce quartier historique de Grenoble s'est transformé au cours de ces dernières années pour revêtir un visage plus contemporain. Il est aujourd'hui difficile, dans ce quartier autrefois très dynamique, de tisser des liens entre les habitants. En manque de structures et de lieux de rencontres, il faut créer de nouvelles opportunités pour faire revivre ensemble Jean Macé, le Clos des Fleurs et Cambridge. Peut-être que les jardins suspendus de Jean Macé sauront attiser la curiosité de certains pour leur donner l'envie de prendre part dans la vie de quartier ?

Entretien avec Djemili N., le 26-11-2020 à 13 h 30

Cet ancien habitant de la nouvelle cité Jean Macé a déménagé en juillet 2020 à la Presqu'île, de l'autre côté du chemin de fer. Après avoir passé 11 ans à Jean Macé, il décide de partir au moment où l'ambiance du quartier commence à se dégrader. Au départ, l'idée d'un quartier en retrait de la ville, tranquille et familial, à l'image d'un village dans la ville, l'avait poussé à s'y installer. Tout se passait bien et le parc au cœur de la cité, sécurisé et convivial, était une véritable aubaine

pour lui et ses enfants. Malheureusement, comme dans tous les quartiers, il arrive parfois que les incivilités de certains habitants altèrent l'ambiance collective. Aujourd'hui, à la suite de sa reconstruction et de son intégration dans la Presqu'île, Jean Macé semble ne plus être un quartier à part de la ville et tend à perdre les qualités et les valeurs qui lui étaient associées de par son histoire.

Entretien avec monsieur B. et madame A. Ingelbach, le 27-11-2020 à 13 h 30

Monsieur et Madame Inglebach habitent le quartier Jean Macé depuis 37 ans. Pourtant, ils n'ont jamais eu le sentiment d'appartenir à ce quartier autrefois artisanal dans lequel ils y avaient installé leur entreprise. Habitant rue de la Mûre, à l'autre bout de la cité Jean Macé, ils nous racontent comment les abattoirs ont laissé des traces de natures différentes : l'atelier « cheville centrale » rue de la Mûre, les S en ferrailles au plafond de leur habitation, les tanneries dans leur cave, le restaurant « Chez Marcel », le parc Henri Tarze, etc. Aujourd'hui, le quartier change de nom. C'est le quartier « Confluence » qui rassemble désormais la Presqu'île et Jean Macé, même si selon eux il y a une fracture et un déséquilibre évidents entre ces deux entités. Les projets sont nombreux, mais ils peinent à se concrétiser et cela dure déjà depuis des années. En intégrant l'Union de Quartier, ils souhaitent apporter leur pierre à l'édifice en participant à l'évolution et à la revitalisation de leur quartier.

3.1. Jean Macé d'hier

« Le plus beau cadeau qu'on fait aux anciens de la cité,
c'est de leur demander de raconter l'histoire de Jean Macé.
C'est très émouvant… »

3.1.1. La mémoire collective

« Voilà, c'est le quartier de Jean Macé à gauche et à droite c'est la Presqu'île de demain. On a représenté ce qu'il y avait à l'époque : la gare de Grenoble, le parc de Grenoble, la cité Jean Macé, les abattoirs, Merlin Gerin qui est maintenant Schneider Electric. »



Illustration 49 : Fresque réalisée par l'association *Histoire de…* avec les enfants de l'école Jean Macé, 2021 (Ryma Hadbi)

La cité Jean Macé d'hier a vécu près de 80 ans (1931-2005), avec la particularité d'être une cité très ouvrière avec une cohésion forte, où tout le monde se connaissait. Dans tous les récits recueillis, que ce soit auprès des anciens ou d'habitants plus récents, l'histoire du quartier et la mémoire collective des plus anciens habitants sont extrêmement poignantes. C'est avec beaucoup d'émotions et de fierté qu'ils nous ont livré leurs témoignages, souvenirs et anecdotes d'une vie passée au sein de cette cité particulière dans le paysage grenoblois. La figure de la mémoire collective renvoie ici à la mémoire des habitants qui ont connu la cité Jean Macé d'antan, à leurs expériences vécues et à leurs attaches. Cette mémoire est devenue au fil du temps « constitutive de l'image que le groupe se fait de lui-même » (Rautenberg, 2003 ; p.44).

Faite d'éléments du quotidien, d'histoires banales, d'anecdotes, d'habitudes et de rencontres qui n'ont de sens que pour les habitants qui les partagent, elle joue un double rôle : d'abord, elle nous raconte le passé de ce lieu et de ses habitants, puis elle construit un lien entre le présent et le passé (*Ibid.*). Tant que ses porteurs restent vivants elles continuent de se transmettre principalement à l'oral. Ce n'est qu'au moment où l'on sent qu'elle risque de se déliter que le besoin de l'écrire se manifeste afin d'en conserver une trace permanente. Lorsqu'elle « n'a plus pour support un groupe » et que le récit vivant de cette mémoire se confronte à des « sociétés nouvelles » dans lesquelles il risque de disperser voire d'être oublié, car ces souvenirs ne sont tout simplement pas les leurs, le seul moyen de la préserver est de la fixer « par écrit en une narration suivie puisque, tandis que les paroles et les pensées meurent, les écrits restent. » (Halbwachs, 1997 ; p. 130). C'est ce qui s'est passé à Jean Macé au moment de son renouvellement urbain donnant ainsi lieu à la production d'un ouvrage mythique *Un quartier de ville. Jean Macé, les abattoirs : mémoire pour demain* (2006). Ce livre qui rassemble ainsi de nombreux témoignages et récits d'habitants se veut être la mémoire pour demain, un enjeu de taille pour un quartier qui tenterait de créer toutes les conditions nécessaires pour l'émergence du nouveau Jean Macé « à naître »[143].

Cette mémoire, faisant patrimoine et fondamentalement constitutive de l'identité du groupe et du lieu, a fait l'objet d'un travail, d'une sélection et de traductions qui sont nécessaires pour devenir accessible aux autres. « Je connais l'histoire du quartier pourtant je n'y habitais pas à cette époque. Ma fille aînée a eu une documentation à l'école quand on est arrivé. Elle l'a ramenée à la maison et je l'ai lue. J'ai vu aussi d'anciennes photos du quartier dans le local de l'Union de Quartier ».

[143] En plus de l'ouvrage, un travail conséquent sur l'histoire et la mémoire du lieu a été entrepris à la fois par les structures socio-culturelles du secteur et des associations locales du patrimoine, avec la participation des anciens de la cité et des enfants de l'école Jean Macé/Simone Lagrange.

« Le quartier Jean Macé à l'époque, il commençait à l'église et il finissait au bâtiment de la SNCF en bas du pont. C'est ça l'ancien Jean Macé. »

« Ici, il y avait beaucoup d'industries. »

« La vieille cité, je l'ai connue. Ça faisait vraiment rectangulaire, il n'y avait pas cet immeuble-là qui coupe la cité en deux places. »

« J'habitais au 2 rue Jospeh Lyonnaz, à l'époque où il y avait encore le bassin au milieu de la grande cour. Il y avait des bancs, le bassin, beaucoup de gens d'un certain âge. »

« Tout ça donc c'était les abattoirs jusqu'aux usines Merlin Gerin qui étaient là-bas. Les abattoirs ont été déplacés plus loin sur la Presqu'île et puis à la place il y a eu les immeubles du Clos des Fleurs. »

« Nous ça fait dix ans qu'on est là, avant c'était Marcel qui a tenu 37 ans. Marcel a racheté à Dominique qui lui a tenu 8 ans on m'a dit. Dominique, il l'a racheté à une dame qui l'a créé et depuis 10 ans qu'on est là, j'essaye de savoir son nom mais personne n'a réussi à me le donner. Si vous vous le trouvez, je veux bien que vous me le disiez. Même les Grillot ne savent pas. Ils ont connu Dominique, mais pas avant. »

« En fait, ici, c'était le quartier des Abattoirs. Jacqueline m'avait raconté qu'il y avait les tripiers, ceux qui vendaient du bœuf comme dans les souks, les quartiers de bijoutiers, etc. »

« Des gens qu'on n'avait jamais vus sont venus manger ici et ils nous ont dit : nous on est venu manger des entrecôtes chez Marcel à minuit, à 3 h du matin parce qu'on sortait de boîte. Chez Marcel on savait qu'on pouvait manger un bout de viande à n'importe quelle heure de la journée, à 11 h du matin, l'après-midi ou à 2 h du matin. Son fourneau n'était jamais éteint. »

« Les abattoirs étaient à la place des immeubles du Clos des Fleurs. C'était tout le long, là. Les bêtes arrivaient vivantes sur le site des abattoirs et après autour des abattoirs, il y avait ce qu'on appelait les chevillards. Ce sont ceux qui achetaient les bêtes mortes et les semi-détaillaient pour ensuite aller en boucherie. »

« À la place de la nouvelle école, c'était vide, c'était un terrain. Je l'ai toujours connu comme ça. À l'époque, il y avait les chambres froides des abattoirs puis ça a été démoli. »

« Il y avait des wagons sur la rue Henri Tarze qui rentraient directement dans les usines et dans les abattoirs. »

« Il y avait des rats tout le long de l'Isère car il y avait tous les petits bouchers qui jetaient leurs détritus au bord de la rivière.
C'était magnifique à voir. Les petits rats traversaient la route devant nous et ils plongeaient dans l'Isère. »

« Les gars de la cité c'était surtout des cheminots qui avaient leurs jardins au polygone. On mettait des pieux pour avoir l'eau. La nappe phréatique n'est pas loin. Il y avait des étangs, par infiltration, et dans ces étangs on allait se baigner quand on était gamins. »

« À l'époque on élevait les lapins dans les caves alors on appelait le pattier, peau de lapin. On avait l'aiguiseur de couteau aussi, tu avais le gars qui venait avec sa roulette. Puis, il y avait aussi le vitrier qui passait une fois par mois donc quand on avait une vitre cassée c'est lui qui la réparait.
Ils passaient tous, dans tous les quartiers. On avait aussi un matelassier. »

« Il y avait la boyauderie vers chez nous là-bas, ils brûlaient les déchets. Ça sentait mauvais. Quand il y avait le vent du sud, à la cité Jean Macé on ne respirait plus. Heureusement, c'était presque toujours le vent du Nord. D'ailleurs, quand ça sentait mauvais on disait ça y est, c'est le vent du sud. »

« Ça, c'est le quartier des Abattoirs de Grenoble. Il y avait des maquignons qui venaient. Je vais vous montrer, il y avait des wagons qui sortaient de là et ils arrivaient juste là. Donc, les moutons arrivaient à pied depuis les alpages, de l'Oisans et tout. Et la rue ici, par exemple, il y avait plein de bistrots, des cafés et là c'était tous les maquignons qui vendaient de la viande. Il y avait un boucher. Quand on faisait les fêtes, c'était lui qui nous faisait à manger, il nous livrait et tout. »

« Là, il y avait des bovins qui se sauvaient, ils traversaient la voie ferrée. Ils sentaient qu'il y avait quelque chose, ça devait sentir le sang et tout et donc on allait les rattraper au Polygone, là où il y a les nouveaux immeubles Cambridge maintenant. C'était à l'armée.
Ils allaient les chercher là-bas et ils les abattaient sur place. »

« Il y avait sept cafés et restaurants parce que les maquignons qui venaient pour vendre leurs bêtes c'était des gens qui avaient de l'argent, il y avait du marchandage et tout. Avant il n'y avait pas de chèque ni rien, et tout ça se faisait dans les cafés-restaurants. »

« Les commerces étaient rue Arago. On avait une droguerie, un coiffeur, deux épiceries, la boulangerie et puis le bureau de tabac. »

« Tous les cafés, restaurants étaient rue Villard-de-Lans. »

« Quand vous passez par la rue Henri Tarze, vous voyez encore écrit sur une façade *Cheville Centrale.* »

« Véro tenait une épicerie à la cité Jean Macé, dans l'immeuble rénové au bord de l'Isère. Elle y était quand on est venu il y a dix ans. Au début c'est sa maman qui tenait la boutique. »

« A l'époque, il y avait un bar-restaurant dans la cité.
Il n'y a même pas 7 ans qu'elle a fermé Véro. »

« J'ai une photo prise rue Durand Savoyat dans le petit bistrot qu'il y avait parce que là où il y avait le centre d'accueil avant c'était un café avec une petite cour dedans et on pouvait y danser le soir, après la guerre en 1945. La rue Durand Savoyat, c'est notre lieu de rencontre avec les filles. On se promenait là. »

« Aujourd'hui, il reste un café, un restaurant rue
Henri Tarze et un rue de la Mûre. »

« Maintenant il faut qu'on vive autrement, mais c'est une richesse pour nous cette mémoire. »

3.1.2. La relique

La figure de la relique est l'une des images les plus récurrentes et communes entre les cités de l'Abbaye, de la Capuche et Jean Macé. Ces cités sont perçues comme d'authentiques objets qui ont subsisté à travers le temps et qui constituent la trace et les symboles d'une histoire urbaine et sociale de Grenoble particulière à laquelle on attache beaucoup de valeur. À Jean Macé, la figure de la relique fait référence à deux objets distincts, mais intimement liés. Le premier fait référence au bâtiment de la cité Jean Macé qui a été construit le long de l'Isère et qui est le seul à avoir été conservé et réhabilité durant le renouvellement urbain du quartier. Ce bâtiment est à la fois un héritage pour les habitants de la cité dans leur vie quotidienne et pour la Ville dans son engagement dans la construction d'HBM à travers l'Office public. Le deuxième renvoie aux traces matérielles et tangibles des abattoirs de Grenoble qui pour les habitants de Jean Macé constituent un patrimoine qui les inscrit plus largement dans l'histoire locale et qui fait partie intégrante de l'identité du lieu.



Illustration 50 : Seul bâtiment conservé et réhabilité de la cité Jean Macé, volets d'origine, 2021 (Ryma Hadbi)

« Aujourd'hui, Jean Macé a changé. Il ne reste plus que cet immeuble-là au bord de l'Isère. »

« Je pense qu'il y a un patrimoine qui a disparu lorsqu'ils ont tout cassé. »

« Ils ont gardé un bâtiment au bord de l'Isère !
Ils ont gardé ce patrimoine. »

« Ça, c'est un des vieux bâtiments qui a été rénové parce que les gens n'ont pas voulu partir, donc on l'a rénové. Il est bien, mais on n'a pas les mêmes commodités que chez nous. Il y a encore les salles d'eau avec les w.c. à l'intérieur, les caves sont humides et tout.
Donc c'est vieux, ça date des années 1930. »

« Les arbres là, c'est nous qui les avons fait planter à l'époque. On avait demandé à la mairie de faire l'emplacement avec les arbres. Les deux premiers là non, ils sont nouveaux, mais les deux gros là-bas ils sont d'origine. »

« Il y a un immeuble d'origine qui est resté au fond. Il est d'ailleurs mentionné par un des habitants à l'Abbaye. Il a dit "regardez ce qu'ils ont fait à Jean Macé, pourquoi ne pas le faire chez nous". »

« Comme c'est le dernier immeuble qui restait, qu'on n'a pas détruit, on a demandé à garder ces volets. On a refusé qu'ils mettent des volets neufs. »

« Donc vous voyez, on a fait presque à l'identique la nouvelle cité et ce qu'on voit là derrière, entre les deux bâtiments neufs, c'est la vieille usine Merlin Gerin. »

« Ça, c'est d'origine. On a essayé de garder les vieux murs des abattoirs. Ils voulaient tout démolir, mais nous on a refusé. Vous allez voir les meurtrières. »

« Voilà, l'ancien mur des abattoirs. Il est beau avec ses meurtrières, comme dans un château fort. C'est le seul élément patrimonial ici, il date de longtemps. »

3.1.3. La Résistance

Dans les années 1940, la cité Jean Macé a été un foyer actif de la Résistance à Grenoble. Bon nombre des de ses habitants et du personnel de l'usine Merlin Gerin se sont engagés pour combattre l'Occupation. Située à proximité du site stratégique de Pique-Pierre qui a été bombardé, la cité a subi des dégâts conséquents allant jusqu'à faire fendre ses murs. Avec la Guerre, il y a également eu la pénurie des denrées alimentaires, le départ des hommes pour combattre l'adversaire, les rondes allemandes dans la cour de la cité, l'école réquisitionnée, etc. Tous ces événements ont eu un effet considérable sur les relations sociales et les valeurs qui animaient les habitants : entraide, solidarité, partage, engagement… Dans la mémoire des plus anciens, l'époque de la Résistance est encore très vive et saisissante.



Illustration 51 : 11 novembre 1948, Monique R. déposant une gerbe pour son papa
(Fournier et *al.*, 2004 ; p.34)

« Mon papa a son nom sur la plaque commémorative
de l'école Jean Macé. »

« Il y a eu la guerre qui a ramené un fort foyer de résistance. Depuis cette époque-là, on a eu des noms de résistants comme Henri Targue, Élie Vernet et toutes les nouvelles rues par ici se nomment comme ça. C'est tous des gens qui ont été résistants. »

« Ici, il y avait un foyer de résistance durant la guerre. Sur les murs de la vieille école de Jean Macé, il y a une plaque commémorative. »

« Le papa de Monique a fait partie du commando qui a fait exploser le polygone scientifique en 1944. Il est décédé après la guerre parce qu'il était à l'armée, il s'occupait du déminage. Il a sa plaque ici. »

« Madame E. me racontait beaucoup de choses sur ce qui se passait avant dans la cité. Elle me racontait que pendant les évènements de la Seconde Guerre mondiale, le mur de l'appartement s'était écroulé à cause des fissures. Il y a eu des bombardements c'est pour ça. C'est sûrement pour ça qu'ils ont dû démolir après. »

« Il y a tous les gars de Merlin Gerin qui ont été tués dans le maquis à l'époque. »

3.2. Signification socio-affective du quartier

« Dans la cité, tous les noms de rues ont des noms bien particuliers. Par exemple Henri Tarze c'était un résistant qui travaillait chez Merlin Gerin, Ernest Hareux était peintre, Berthier aussi. »



Illustration 52 : Rue Charles Berthier, cité Jean Macé, 2021 (Ryma Hadbi)

3.2.1. L'attache

Les plus anciens habitants sont comme « nés » dans la cité. Ils se sont pour la plupart installés à Jean Macé au tout début de sa construction avec leurs parents désormais décédés. Puis, ils ont fondé à leur tour leur propre famille dans la cité. « Certains n'ont connu que Jean Macé », nous dit-on. « Ici, c'est la rue où j'ai habité toute ma vie. J'habitais un peu plus haut. Ma famille est venue là, et on a toujours habité au même endroit ». L'image de l'attache renvoie profondément à la présence d'un individu ou d'un groupe dans un lieu, qui au fil du temps prend ses marques et ses habitudes sur place. C'est là où ils ont alors tous leurs souvenirs. Au fil de leur vie, ils créent un lien symbolique et affectif indéfectible et quasi généalogique ce lieu et leur voisinage (Low, 1992, p.166-167). L'intensité d'une attache à un lieu varie d'habitude d'une personne à une autre mais, à Jean Macé, c'est fascinant de voir qu'elle concerne l'ensemble des habitants.

La place centrale est vécue comme une véritable extension de leur « maison » sur l'espace public. Le quartier était pour eux comme un village paisible à l'écart de l'agitation urbaine. « À un moment, je suis partie en ville, place Paul Vallier. Il y avait tellement de bruits et tout que quand ma maman est décédée, je suis revenu habiter là ». C'est en fait la cité dans son ensemble avec le voisinage qui participe de ce sentiment. « C'est la cité Jean Macé qui comptait pour moi, j'y étais attachée. J'étais attachée à l'ambiance, au confort. On dialoguait, on rigolait. Quand il y avait des fêtes, des kermesses, il y avait de l'ambiance et puis il y avait les camarades de mes enfants qui venaient les voir pour descendre jouer dans la cour. On a gardé de bons souvenirs ». Au moment de la reconstruction de la cité, beaucoup ont souhaité rester et grâce à une démolition-reconstruction par opération tiroirs certains n'ont même pas eu à quitter le quartier. « Quand ils ont démoli chez nous, l'immeuble ici était déjà fait, alors on a juste fait le transvasement. On a été relogé directement. On a été les premiers habitants du nouveau quartier, le 8 juin 2008. Je me rappelle encore de la date ! ». Pour ceux qui ont dû partir, en attendant la reconstruction, cela a été très douloureux, « jusqu'à présent ça m'a traumatisé de devoir quitter comme ça la cité Jean Macé. J'y étais attachée, c'était vraiment comme une famille. Ça faisait un moment que j'y étais déjà, environ 25 ans ».

Aujourd'hui, le quartier a profondément changé et cela a commencé petit à petit dès le départ des abattoirs et des entreprises du quartier. Ces transformations ainsi que l'évolution des modes de vie ont eu d'indubitables conséquences sur l'intensité de l'attachement des habitants les plus jeunes et des nouveaux habitants de la cité : « la nouvelle génération, par rapport à l'emploi, n'arrive pas à rester ici sauf pour celui qui achète. C'est une époque différente de celle de leurs parents qui eux ont connu un autre Jean Macé ».

« Les anciens de Jean Macé sont tous pratiquement nés dans Jean Macé dans les années 1930. Ça fait qu'ils ont habité ou habitent encore la cité depuis 70 à 90 ans ! »

« Avec mes parents on est venu en 1938, mais on a habité d'abord l'Abbaye pendant quelques mois. Ce qui s'est passé c'est que mon père était cheminot et ils ont fait ici la cité, qu'on appelait la cité des cheminots. Alors tous les gens sur leurs boîtes aux lettres c'était bien marqué PLM (Paris-Lyon-Marseille). »

« Ma voisine, au rez-de-chaussée, fait partie des anciennes de Jean Macé. Elle a toujours vécu là, dans son appartement. »

« Il y a encore dans le quartier des gens, on ne va pas dire qui sont nés dans la cité, mais qui sont là depuis longtemps et qui connaissent tout du quartier. »

« Avec Monique on est **partis quelque temps** quand on s'est mariés puis on est revenus là parce qu'au centre-ville je ne m'y plaisais pas du tout. Et puis, on a aidé les gens dans le quartier. Monique elle s'occupe maintenant surtout des personnes âgées. Moi j'approche de mes 84 ans. »

« J'habitais la rue Arago un peu plus loin et le plus étonnant en fait, c'est que je suis revenue au point de départ parce qu'on a déménagé quand j'avais 14 ans. Puis je suis revenue et j'ai acheté un appartement dans le même immeuble où j'habitais quand j'étais petite. Mon frère pareil, il est revenu dans le quartier et a acheté juste derrière les immeubles du Clos des Fleurs. »

« Certains viennent nous voir encore. Ça fait 50 ans qu'ils sont partis mais ils reviennent quand même pour voir comment leur quartier est devenu. »

« Mes parents sont venus ici pour travailler. Mon papa travaillait dans les chemins de fer et Monique est venue avec sa maman pour rejoindre son mari qui était militaire de carrière pendant la guerre. »

« Avec Monique on est partis quelque temps quand on s'est mariés puis on est revenus là parce qu'au centre-ville je ne m'y plaisais pas du tout. Et puis, on a aidé les gens dans le quartier. Monique elle s'occupe maintenant surtout des personnes âgées.
Moi j'approche de mes 84 ans. »

« Jean Macé est un très beau quartier qui a évolué. C'est pour ça que j'ai souhaité rester ici, depuis que je me suis installé la toute première fois. C'est pour ça qu'on a acheté. J'aime bien Jean Macé, je me sens bien ici. »

« Avant on était 100 ou 120 boulistes et maintenant on se retrouve 3 ou 4 la semaine et le week-end un peu plus parce qu'il y a des anciens qui reviennent pour jouer. La Ville va sûrement le supprimer à cause de la voie sur berges. »

« J'ai eu un gros chagrin de partir. Beaucoup sont partis et il y a eu aussi des décès. On nous a proposé de revenir dans le secteur mais j'ai dit non. C'est trop tard, ça y est. »

3.2.2. L'odonyme symbolique

À l'origine, la cité Jean Macé « s'appelait la cité des abattoirs parce que les abattoirs étaient juste là ». Les noms des rues du quartier font d'ailleurs pour la plupart référence à cette époque particulière : « Rue de la Mûre, c'est parce que c'est par là qu'arrivaient les bovins de la Mûre. La rue Villard-de-Lans, c'est par là qu'arrivaient dans le quartier les vaches de Villard pour ensuite finir aux abattoirs de Grenoble et ainsi de suite. Ils donnaient aux rues, les noms des lieux d'où provenait le bétail en fait ». Puis, aux abords immédiats de la cité, les rues ont des noms bien particuliers en lien avec ceux qui y ont vécu et qui ont grandement participé à la vie collective du quartier : « Henri Tarze c'était un résistant qui travaillait chez Merlin Gerin », « Rouvière était directeur de l'école et président de l'Amicale des Abattoirs », « Lyonnaz était un ancien du quartier qui travaillait chez Merlin Gerin » et puis le quai Paul Louis Merlin fait quant à lui référence au « patron » de l'usine Merlin Gerin.

Tout comme à l'Abbaye, nous avons spontanément constaté l'attachement et l'affection des habitants de la cité Jean Macé pour la toponymie de leur quartier. La figure de l'odonyme symbolique renvoie ainsi à tous les noms des rues, impasses, avenues, chemins, espaces publics et établissements publics de la cité et se rapportant à l'histoire et à la mémoire du lieu. Plus que des repères spatiaux, ces odonymes racontent l'histoire du lieu et de ses habitants. Ils cristallisent dans le présent le souvenir de certains personnages et immortalisent des événements. Enfin, il est impensable de changer de nom à la cité malgré les mutations spatiales et sociales des lieux : « la cité continuera de s'appeler Jean Macé, c'est son histoire. Le nom ne changera pas. On ne peut pas l'appeler autrement ! ».

L'attachement des habitants à la dénomination de leurs espaces de vie témoigne profondément de leur désir de préserver le récit du lieu et leurs récits de vie car il n'est pas question de noms quelconques, mais de noms et prénoms d'habitants qui ont été des résistants pendant la guerre, de personnes précieuses à leurs yeux comme d'anciens présidents de l'Union de Quartier, instituteurs de l'école, ou encore employés/employeur de l'usine Merlin Gerin. Ces odonymes constituent un patrimoine significatif pour eux, qui au quotidien leur permet de garder un lien avec leur passé et leurs souvenirs ; et davantage aujourd'hui avec le renouvellement urbain du secteur. « C'est l'ensemble du quartier avec la Presqu'île qui s'appelle désormais Confluence. Roger, ça lui a fait mal au cœur ! »

« Figurez-vous qu'il y a quelques années, ils ont souhaité changer de nom à la cité Jean Macé en résidence je ne sais quoi et ça a été refusé par les habitants ! »

« Avant c'était la cité des Abattoirs, mais moi je n'ai pas connu cette époque. Ça s'appelait comme ça parce qu'il y avait les abattoirs à la place de la fourrière avant qu'ils ne soient transférés sur le terrain du Clos des Fleurs. Jean Macé c'est par rapport aux cheminots, à Merlin-Gerin. C'est son histoire et ça restera Jean Macé. »

« On l'appelait aussi la cité des cheminots. Il y a eu beaucoup de cheminots puis les ouvriers de Merlin Gerin. »

« Les *Avios*, c'est les abattoirs et le quai de la graille, la graille c'est les corbeaux. On avait donné ce nom *Avios* parce que c'était les abattoirs. Il y a un livre où il y a tous les noms des rues, des quartiers de Grenoble. »

« On est tous ensemble maintenant, l'Union de Quartier s'appelle Confluence. Avant c'était Jean Macé-Arago-Martyrs. Moi j'étais contre ce nom, mais bon. Nous, on aime garder nos anciens trucs. »

« Voilà Jean Macé avec Arago et Martyrs qui s'appelle maintenant Confluence. Moi je ne voulais pas. Et comme c'est moi qui m'occupe du tennis, j'avais gardé l'ancien nom mais on me l'a enlevé et on a mis à la plae Confluence. »

« On appelait ce terrain le parc Tarze depuis des années sauf que le maire s'est mis à l'appeler le terrain Tarze en disant que ça n'a jamais été un parc. »

« Monsieur Merlin Gerin a quand même un quai à son nom ! »

« Pour moi, c'est encore Merlin Gerin (à propos de Schneider).
On l'appelle toujours Merlin Gerin. »

« Depuis que je suis ici, les noms des rues n'ont pas changé.
Ça a toujours été comme ça. »

« On va tourner là. Cette rue a toujours existé, c'est la rue du Villard-de-Lans. Pourquoi ? Parce que les bêtes à cornes venaient surtout de Villard-de-Lans et les moutons venaient de l'Oisans. »

« Il y a deux rues, les rues Rouvière et Lyonnaz. Ce sont deux anciens instits et présidents de l'Union de Quartier. »

« Là, c'est la rue Joseph Lyonnaz. C'est un ancien du quartier qui est devenu ingénieur puis responsable de l'usine H Merlin Gerin qui était là. C'est pour ça qu'on a donné ce nom à cette rue. »

« Rouvière était le grand directeur de l'école à l'époque. Il faisait l'Amicale des Abattoirs en 1935-1936 parce que la cité a été construire en 1932 et ça s'est terminé en 1935. C'était des habitants du quartier. »

3.3. Urbanité et sociabilité

Cette partie regroupe plusieurs figures qui nous semblent dépeindre avec beaucoup de justesse et de finesse les qualités de Jean Macé en termes d'urbanité et de sociabilités. Elles établissent de véritables passerelles entre le Jean Macé d'hier, d'aujourd'hui et de demain en mobilisant les mémoires individuelles et collectives, les pratiques habitantes, les usages et les ambiances du quartier pour témoigner des richesses et ressources du lieu. Autant d'éléments pivots qu'on ne peut ignorer à la fois pour raconter Jean Macé, pour l'appréhender dans sa réalité vécue et pour concevoir son potentiel devenir. Nous faisons le choix, dans cette partie, de vous livrer différemment les récits recueillis toujours en les rassemblant par « paquets d'images » pour donner corps à nos figures, mais en les recomposant cette fois sous la forme d'un récit du lieu à plusieurs voix. Cette forme narrative nous a semblé être la plus appropriée pour *faire voir* ce qui fait patrimoine à Jean Macé dans les récits ordinaires et les expériences quotidiennes de ses habitants et qui sinon se « déroberait » à notre conscience.

3.3.1. Le personnage public

Dans la cité, il y a une personne, je ne sais pas si elle est encore là, mais elle est là depuis *x* temps et elle connait tout du quartier. Elle avait 97 ans quand on m'en a parlé. Je crois que c'est un monsieur. /// Roger par exemple, c'est un personnage ! Il est connu par tout le monde. C'est la mémoire du quartier même s'il y a d'autres anciens. /// C'est lui le personnage du quartier, tout le monde le connait avec son béret rouge et il est très respecté. /// Ça marche plutôt bien entre les anciens et les nouveaux habitants. /// Il y a quelque chose qui marche particulièrement bien, c'est quand Roger fait avec Actis la fête des voisins. Là, même les adultes viennent, mais dans les autres animations c'est vrai que c'est plus rare d'attraper du monde. /// Ici, à Jean Macé, ce n'est pas facile de se faire sa place (en parlant du nouveau président de l'Union de Quartier). Ici, ils connaissent plus les anciens que les nouveaux qui habitent à côté, au Clos des Fleurs par exemple même s'ils s'impliquent dans l'Union de Quartier. /// Dans l'Union de Quartier, on retrouve Roger et sa femme, Alain et sa femme, la génération un peu des 70 ans. Ces 4 personnes, ils portent l'histoire de Jean Macé au titre de l'Union de Quartier. /// Ce qui est curieux, c'est qu'en tant qu'Union de Quartier ils nous connaissent tous dans le quartier et surtout on connait tous les enfants. Roger était le père Noël et moi aussi. Et quand on se baladait avec des élus et qu'on arrivait à l'école, les élus n'en revenaient pas qu'on soit connu comme ça. /// Une fois, il y avait l'architecte Portzamparc et Jacques Chiron, il était adjoint au maire je crois. Il lui avait présenté le président de l'Union de Quartier de Jean Macé en lui disant « voici le chef du village gaulois », et en fait il se trompait parce que le chef du village gaulois ça a toujours été Roger ! /// Roger est moins dans les rues maintenant mais avant il était tout le temps dehors c'est pour ça que tout le monde le connaît ici. Il va au cabanon de boules, il marche, il regarde tout ce qui va ou qui ne va pas, il parle aux gens. C'est quand même un personnage qui a le contact !

3.3.2. Le paternalisme

Ce Merlin Gerin ! Qui n'a pas connu Merlin ? /// L'histoire de cette cité c'est vraiment depuis qu'elle a été créée dans les années 1932. C'était une cité ouvrière très liée à l'usine Merlin Gerin. /// Au tout début, la cité c'était pour les cheminots après c'est devenu pour les employés de Merlin Gerin. /// Paul-Louis Merlin, on l'appelait le vieux et son fils qui a pris la suite c'était Paul Merlin. Le vieux avait 80 ans quand il est parti de l'usine et son fils Paul a repris l'usine dans le même esprit que son père. /// J'ai été à l'école ici à partir de 2 ans. J'ai fait la maternelle en haut puis je suis venue ici jusqu'au certificat d'études. Après je n'ai pas été bien loin. J'ai été au centre d'apprentissage Merlin Gerin de l'époque et j'ai travaillé juste en face là. Je suis parti à 58 ans mais j'avais déjà 44 ans de maison. J'ai d'abord commencé par le bas puis j'ai évolué et tous mes collègues c'est pareil. /// Je suis toujours resté à l'usine puis ils m'ont dit qu'il était temps que je parte (rires). J'ai commencé à 14 ans. J'ai fait l'école technique, puis je suis montée petit à petit et j'ai fini responsable d'un groupement pour le matériel des sous-marins nucléaires à Merlin Gerin. /// Le vieux, il avait une ondine. C'était la dauphine supérieure. Elle était décapotable et parfois il venait à pied ou à vélo. Il habitait Saint-Martin-le-Vinoux. Il y avait les dames qui tricotait sur le trottoir avec leurs petits bébés, leurs enfants et il s'arrêtait puis il discutait avec ces dames tout le temps. Il parlait de la famille « qu'est-ce que tu as, tu as un garçon ? Il a quel âge ? Bon alors il viendra travailler chez moi ». /// J'ai fait toute ma carrière à Merlin Gerin et mon fils a fait pareil mais il n'était pas content quand je lui ai dit d'aller à l'école technique de Merlin Gerin comme moi. Il voulait poursuivre ses études mais maintenant il est bien content parce qu'il a un bon métier. Je lui ai dit si tu ne m'avais pas écouté tu ferais quoi aujourd'hui ? tu ne ferais peut-être rien du tout ! /// Là, c'était les équipes de football de chez nous. C'était des gars de la cité Jean Macé et c'est Merlin Gerin qui nous subventionnait. D'ailleurs, on avait une grosse équipe à l'époque, trop grosse d'ailleurs. On était obligé d'abandonner. /// Merlin Gerin nous payait aussi les vacances. La première fois c'était en Corse, on avait 14 ou 15 ans. C'était deux années de suite, ensuite, on est allé en Italie puis en Yougoslavie. On était toujours 25 ou 30 personnes. On a gardé de bons souvenirs ! /// Je pense que pour les anciens qui ont quand même vécu une vie importante dans la cité qui était énormément liée à Merlin Gerin avec les jeunes embauchés chez lui, ça faisait une vie tout ça. Ça faisait un truc quoi et ça a disparu. /// À l'époque on parlait beaucoup de paternalisme et Paul-Louis Merlin en était un ici à Grenoble. Il était aussi important que Louis Néel qui a développé le CEA, la Presqu'île.

3.3.3. L'école

Alors là vous avez l'ancienne école. C'est là où on a été au certificat d'études jusqu'à 13 ans. /// Moi, j'ai été à la maternelle ici. J'avais 5 ans à l'époque, ils m'ont mis à la maternelle juste là et Monique aussi. C'est notre école. /// C'est un bon souvenir cette école. Elle n'a pas l'air d'être trop abîmée. /// Nous on voulait qu'elle soit rénovée mais ils nous ont dit que ça coutait très cher./// On avait une petite salle des fêtes qui était à côté de l'ancienne école. La salle des fêtes a été démolie à un moment, car elle n'était plus aux normes. C'était une salle de quartier qu'on mettait en location et qui finançait les activités du quartier et une partie a servi aussi aux habitants pour faire des anniversaires, des mariages, des réceptions… /// La salle des fêtes de l'Union de Quartier était là. On rentrait par cette petite porte qui nous donnait accès à la salle. /// À l'étage de l'école, il y avait un laboratoire où on avait appris à développer des photos. Il y avait aussi la classe de musique où on apprenait à jouer de la flûte. On avait fait une classe de neige et je crois qu'on avait fait les photos nous-mêmes, elles étaient en noir et blanc. Je me souviens qu'on avait fait des films. On faisait aussi les spectacles dans la cour, je m'en souviens car j'ai encore des photos. /// L'école était juste à côté pour mes enfants quand on habitait la cité. Mon fils travaille dans les chemins de fer. Donc lui il voyait les trains dans le quartier et son but c'était ça, ce métier-là. /// On a fait partie un peu du quartier Jean Macé dans la mesure où nos enfants allaient à l'école Jean Macé, même si on n'y a pas habité. /// Il y avait une bonne atmosphère dans cette école. On allait à la piscine à Chorier Berriat. /// C'est important l'école pour se connaître dans un quartier. /// Il y avait une solidarité très forte avec des valeurs qui étaient celles de la cité ouvrière et en fait cette école faisait partie de tout ça. /// Je me rappelle quand on est arrivé dans le quartier après sa reconstruction, l'école a failli fermer. Elle ne trouvait pas d'élèves. La directrice de l'école demandait s'il y avait des femmes enceintes et s'il y avait des enfants pas encore inscrits. /// Maintenant, il y a la nouvelle école Simone Lagrange qui remplace tout. /// La nouvelle école elle est quand même un petit peu en charnière entre les deux quartiers mais ce n'est pas facile de les faire se rencontrer. /// Pour les élèves, c'est super. Ils aiment leur nouvelle école car c'est tout neuf. /// Il y a une équipe d'enseignants importante. Il y a 12 classes, ce n'est pas rien. L'équipe se muscle, elle se stabilise. Peut-être que l'école grossit trop vite ? Pour les anciens de la cité, il y avait 7 ou 8 classes à l'école Jean Macé, ça restait de taille humaine et là, c'est plus grand. /// Bon, on ne s'initie pas dans les affaires de l'école. Ils nous tiennent au courant voilà. Monique a une réunion avec eux chaque mois pour savoir comment ça se passe. On y a un petit local pour l'Union de Quartier. /// La relation entre le Clos des Fleurs, Jean Macé et Cambridge c'est l'école, c'est les enfants mais sinon il n'y aurait pas vraiment de relation.

3.3.4. L'enfant-roi

Ici, c'était notre terrain de jeux quand on était gamins. Ce parc n'existait pas, c'était libre mais pas abandonné, il n'y avait pas d'arbres. Il y avait de grandes pentes qui descendaient jusqu'à l'Isère. En hiver, l'Isère était glacée et c'était glacé jusque-là alors on descendait par là pour aller jouer au hockey sur glace avec un bâton et une boîte de sardines. On a inventé ça ! Et donc avant il n'y avait pas de murette ni rien on descendait directement alors que maintenant il y a une sorte de lagune. Vous verrez, ce n'est pas mal ! /// On était nombreux, vous imaginez des familles de 4 ou 5 enfants. Quand on sortait, on sortait en bande. /// Il y avait des jeux en face de l'école, ça faisait des tunnels. On passait dessous, on allait dessus. C'était juste là, avant qu'ils ne construisent ces immeubles. C'était un jeu étrange mais on s'amusait comme des fous à jouer à cache-cache. /// Avant, à Jean Macé, les enfants avaient une enfance magnifique. Mon fils a gardé contact avec ses copains qui sont devenus aujourd'hui des adultes. Il a toujours gardé contact avec ses camarades de la cité. ///Actuellement, c'est les enfants qui font vivre le quartier. C'est grâce aux enfants que les adultes se rencontrent sinon les gens ne vont pas dans le parc au milieu. /// Pendant que les enfants jouent, les parents discutent entre eux. Il n'y aurait pas les enfants, les parents ne se rencontreraient même pas ! /// Hier soir, il y avait encore les gamins qui jouaient dans le parc du Clos des Fleurs à 22 h. C'est la police municipale qui vient le fermer chaque soir, normalement à 21 h. /// Ce que j'aime beaucoup ce sont les enfants qui jouent dans le parc. Déjà quand j'étais à Échirolles, j'habitais devant une école et je les entendais crier, jouer et là c'est pareil. J'aime bien ça !

3.3.5. Le village dans la ville

J'ai rencontré les anciens pour la galette des Rois des anciens de la cité. Ils étaient tous pratiquement nés dans Jean Macé ! Ça faisait entre 70 et 90 ans qu'ils étaient là. Ils se sont tous à peu près connus dans le quartier, comme monsieur et madame Grillot. C'est impressionnant ! C'est dans les villages qu'on grandit, qu'on vit et qu'on vieillit et bien là c'est comme ça à Jean Macé ! /// Il y avait une vie extrêmement forte et puis effectivement tout une vie communautaire qui s'est créée parce que c'est des gens qui passaient les week-ends ensemble, les enfants étaient élevés ensemble… /// Dans ces cités on a vécu une certaine histoire ensemble. Ce sont des personnes qui se sont unies, qui ont partagé des choses et puis ça correspond à une époque. /// On se connaissait tous, il n'y avait pas de problèmes. /// Les voisins étaient… C'était comme en famille, voilà. Le contact était facile. /// Quand on faisait une fête de quartier, on prenait des gars qui faisaient un orchestre et une fois on s'est retrouvé à 500 ou 600 personnes ! Alors c'est nous qui faisions à manger sur la grande place d'avant. Pour le repas du foot, on était plus de 300 personnes et c'est nous avec Monique qui avons fait à manger dans les bassins. On avait fait la croûte dans les bassins. Puis, on servait les gens à table. /// On dansait, on louait un orchestre pour la fête du quartier. Merlin Gerin nous prêtait les camions et tout pour le transfert et la Ville de Grenoble nous ramenait les tables, les chaises et on restait toute la nuit sur la place. /// Le midi, après le manger, les dames se réunissaient sur le trottoir pour discuter et tricoter au soleil, bon avant il n'y avait pratiquement pas de circulation. Le mieux, c'était le lavage du samedi. C'était radio bassin. /// On passait pour la quête du quartier. On faisait les adhésions au quartier. On leur faisait une carte contre quelques francs. Chacun donnait ce qu'il pouvait. /// On a eu aussi la guerre et les hommes n'étaient pas là. Les femmes s'entraidaient entre elles et quand c'était terminé, elles ont continué à avoir cette façon de faire. Après, nous les enfants on a continué dans l'entraide. /// Ce secteur-là, c'était comme en famille, on se connaissait tous ! On se rendait service. /// Ça s'est auto-organisé dans le temps avec une Union de Quartier purement Jean Macé dont font toujours partie et qu'ont toujours piloté les anciens de Jean Macé. /// L'Union de Quartier est là, déjà pour faire le médiateur entre la mairie et le quartier ensuite on vient en aide par exemple quand la mairie organise quelque chose. Pour le barbecue, on a fait la communication, on a coupé les légumes, on a installé les tables. /// Une fois, on était sur le journal avec un collègue. C'est pendant qu'ils démolissaient le quartier. Ils avaient fait un article « Le dernier village gaulois ». Je suis là-dessus. /// On avait un maire avec ses adjoints, c'était la cité libre des Abattoirs.

/// J'aime bien Jean Macé, je me sens bien ici ! C'est comme un village où en même pas 5 minutes je suis au centre-ville. On dit le quartier Jean Macé mais ce n'est pas un quartier. /// Quand on faisait nos courses à l'Intermarché, on n'arrivait pas à partir parce qu'à chaque fois on rencontrait quelqu'un et on parlait. /// Quand je suis dans le jardin partagé le samedi avec la tondeuse, il y a ce monsieur de la cité Jean Macé qui me dit « laissez, je vais passer avec la débroussailleuse cet après-midi, c'est plus rapide ». Il y a aussi un monsieur qui habite en face, depuis pas très longtemps, il est venu construire avec nous cette table. Un jour on retournait le compost, un autre monsieur est venu nous aider. /// Il y a encore une bonne ambiance, les gens se respectent. Il faut juste que les mentalités et les cultures évoluent. Il faut des réflexions nouvelles, de nouveaux comportements en lien avec notre temps.

3.3.6. La place du village

Voilà l'ancienne place, elle tenait tout l'ensemble au milieu là. On faisait la course en sac, il y avait plein de jeux. /// Dans l'ancienne cour, il y avait des bancs et les arbres qui sont là-bas. /// Les gamins s'étaient plaints qu'ils n'avaient rien pour jouer alors ils nous ont refait la place. Elle était chouette. Mais je ne te raconte pas les dégâts qu'il y a eu parce que les gamins avec leurs vélos, ils allaient trop vite et les jeunes le soir ils faisaient de la musique, ils s'amusaient. Et ceux qui habitaient en face, ils n'étaient pas contents. Là, ils avaient mis une passerelle une fois. /// Donc c'est notre place centrale, à l'époque il y avait 2 bassins où les gens venaient laver leur linge et puis il y avait des étendages pour étendre le linge. C'était un peu cloisonné. /// C'est le maire Hubert Dubedout qui nous a refait une place centrale magnifique dans les années 1980. Elle a été détruite. ///La place était plus grande, on y faisait les fêtes de quartier et ça marchait avant. On faisait ça avec monsieur Grange. /// Puis, il y avait H. Tazieff qui travaillait à la Ville de Grenoble qui venait nous voir souvent et qui n'était pas content parce que quand il est venu voir la place centrale on avait mis beaucoup de béton, il nous a engueulés ! Alors la deuxième fois qu'on a fait la place on a pensé à ça et on a fait des espaces verts. Dans les années 1970, il y avait un grand tunnel que les gamins voulaient mais ça a dégénéré parce que les gamins et même les adultes restaient à des heures indues l'été. Alors, tout le monde rouspétait et quand on l'a refaite, ils ont tous dit on ne veut plus de tunnel ! /// La cité devait être refaite à l'identique c'est-à-dire des bâtiments de chaque côté et une grande place centrale, mais bon ce n'est pas grave. On a encore un jardin au milieu qui est bien. Vous avez vu dans le livre comment elle était avant ? Ce n'est pas pareil maintenant. Cet immeuble ne devait pas exister. On aurait dû avoir une grande place mais pour meubler un peu ils ont fait cet immeuble en plus. /// Mon balcon donnait sur le parc et je surveillais mes enfants quand ils jouaient sur la place. Il y avait un terrain de foot, avec des grillages autour au milieu de la cour. /// Je ne sais plus comment était exactement le quartier avant, mais on avait vraiment le cœur historique de Jean Macé, ça faisait vraiment quelque chose comme ça avec les anciens bâtiments et l'école qui était là. /// Mon impression c'était des bâtiments anciens, un petit peu obsolètes mais avec des possibilités de vie très importantes notamment avec la place au milieu. Je trouvais que c'était sympa. Le nouveau parc est bien, mais c'est un jardin public c'est tout. Tandis qu'il y avait quelque chose de particulier, un geste architectural qui était différent.

Ce n'était pas du n'importe quoi. Ils vous ont montré des photos ? C'est ce côté-là. Ça faisait une unité alors que là ce sont des bâtiments accolés. /// Quand il y a un événement à Jean Macé, ça se passe sur la place centrale, dans la cour. Les enfants sont dans la cour et les parents les regardent depuis leurs balcons. /// La place au milieu c'était une aubaine pour nous, les parents. Les enfants pouvaient descendre pour jouer sans qu'on soit trop avec eux. Ils descendaient par la deuxième porte, la porte du parc. /// Dans la cour de la cité, il y avait beaucoup de monde à un moment puis, depuis un an on a vu qu'il ne restait plus que les petits. Avant, il y avait des adolescents mais maintenant ils sont partis aux Martyrs, aux nouveaux immeubles de Cambridge sur la Presqu'île.

3.4. Environnement urbain et cadre bâti

« Pour vous dire quelques mots sur Jean Macé, c'est un quartier à part. Dans le découpage de la ville de Grenoble, Jean Macé se trouve sur le secteur 1 sauf que dans la carte du secteur 1 quand on la regarde il se trouve complètement à l'extrême. La réalité de Jean Macé c'est que c'est un sous-quartier du secteur 1. C'est une bulle à la différence de l'Abbaye qui est dans un cœur de ville. »

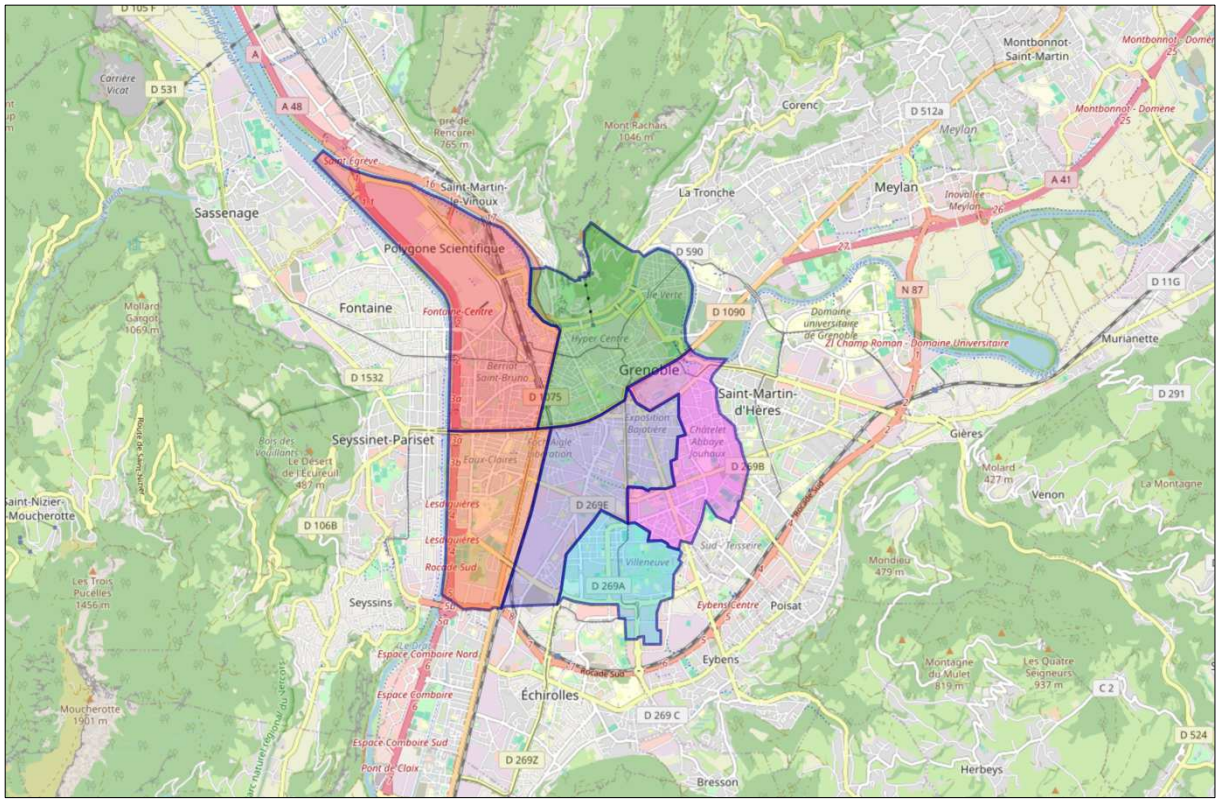


Illustration 53 : Carte des secteurs de Grenoble, en rouge le secteur 1
(Ville de Grenoble : www.grenoble.fr)

3.4.1. Le quartier-connecté

Les récits recueillis sont imprégnés, tout autant que les reconductions photographiques, de l'image d'un quartier hyper connecté au reste du territoire urbain tout en étant perçu et vécu comme un quartier à l'extérieur de la ville. La circulation des bus y est permanente ; la ligne de bus C1 porte d'ailleurs le nom de la cité en référence à son terminus situé aux pieds des immeubles de celle-ci ; le quai de la Graille, la rue Arago et la rue Jean Macé mènent tous au centre-ville en quelques minutes ; la piste cyclable très utilisée à la fois par les employés et les habitants du quartier parcourt le quartier d'est en ouest ; etc. Cette caractéristique du quartier est très appréciée par les habitants car elle induit l'idée d'une vie pratique avec la proximité immédiate de la ville pour bénéficier de ses services, commerces et loisirs tout en alimentant l'imaginaire d'un quartier tranquille, paisible, à l'écart de l'agitation urbaine du centre-ville.

La figure du quartier-connecté rend ainsi compte de la réalité quotidienne concrète des habitants de Jean Macé à travers leurs trajets, leurs expériences et leurs habitudes . C'est à partir de ces « liaisons » que se construisent réellement les représentations et perceptions spatiales et symboliques du lieu dans un schéma d'interactions qu'ils établissent entre divers territoires. La figure du quartier-connecté dessine également, en creux, des frontières, des limites ou des ruptures qui peuvent brider ou entraver des pratiques et usages des lieux et davantage dans un contexte de reconfiguration urbaine du secteur visant à regrouper diverses entités dans un seul et même « quartier ». Le devenir du quartier se joue également sur le plan des réseaux urbains et des échanges qui s'établissent entre les quartiers, mais aussi avec les communes voisines.

« Tant qu'on ne refait pas ce lien entre ici Jean Macé et Presqu'île, ça ne marchera pas. Ce lien existait avant, avec le bus 34. Avant, la ligne 34 partait de Sassenage à Meylan, elle remontait les Martyrs (Presqu'île) et elle passait le pont, elle faisait un tour à Jean Macé puis allait à la gare et continuait jusqu'au centre-ville et Meylan.
Cette ligne tout le monde l'aimait parce qu'elle allait partout, mais comme ils ont mis le tram au milieu, ils ont enlevé cette ligne et ils ont fait un bus C6 qui fait Fontaine-Sassenage et qui revient sur Europole ».

« Ici, on a un arrêt de bus qui va jusqu'à la gare.
Toutes les dix minutes, il y a un bus. On est bien desservi. »

« Avec le bus C1, c'est assez bien desservi en termes de transport en commun. Au printemps, je me suis fait opérer du pied alors je ne pouvais plus conduire, du coup je prenais le C1 pour aller en ville et ça va vite. Il y en a régulièrement. »

« Avant, le bus c'était le 34. C'était un petit bus qui arrivait de plus loin, je crois de Sassenage, et donc on l'attrapait juste là et on allait jusqu'à Teisseire chez notre grand-mère les mercredis. »

« Et donc là, c'est la promenade qui va jusqu'à Porte de France.
Au début, je la prenais à vélo puis quand j'ai su que c'était interdit j'ai arrêté. Mais c'est une façon assez sympa d'aller à pied en ville.
C'est très pratique, on peut même aller à la gare à pied.
On ne se casse pas la tête. »

« Il faudrait que le bus C1 fasse le tour. On a fait une lettre au maire et au président de la métropole pour leur proposer 2 solutions : prolonger le bus C6 temporairement pour que déjà ceux de l'école puissent prendre le bus parce que le C1 s'arrête ici ou faire une prolongation du bus C1. »

« Avec l'Union de Quartier, on avait fait une proposition à la SMTC et à la marie en leur disant que la facilité pour nous et pour faire un lien, c'est que le bus C1 au lieu qu'il ait son terminus ici en bas des rails côté Jean Macé, il faudrait que le C1 monte le pont pour aller sur la Place de la Résistance puis Europole et qu'il revienne en passant par ici pour desservir les magasins d'ici.
C'est tellement simple et évident en fait ! »

3.4.2. Le « no man's land »

Le quartier Jean Macé se trouve inséré entre des éléments naturels et traversé par une infrastructure contraignante qui ne peut être ignorée et encore moins lors d'un projet de renouvellement urbain tel que mené sur le secteur. C'est cette problématique que pose la figure du « *no man's land* » qui s'est avérée être une image récurrente dans les récits recueillis lorsqu'il était question de discuter des liens existants ou à venir entre Jean Macé-Clos des Fleurs et Cambridge situé sur la Presqu'île. « Ces rails de train font une séparation entre l'ancien Jean Macé et la nouvelle Presqu'île et tant qu'il n'y aura pas une autre structure de jonction intelligente, on n'arrivera jamais à relier ici (Jean Macé) à là-bas (Presqu'île) ». La figure du « *no man's land* » rend compte de ces territoires vides, inhabités, voire inhabitables, qui souvent sont des infrastructures territoriales utiles et nécessaires à plus grande échelle, difficilement déplaçables, et qui dans la réalité urbaine quotidienne ont un impact direct sur les usages et les pratiques. « Dans le projet urbanistique, sur le papier ça marche oui, mais quand on est dans une vie sociale concrète ça ne fonctionne pas ! »



Illustration 54 : Photographie depuis la voie ferrée, en arrière-plan l'ancien groupe scolaire Jean Macé et les tours du Clos des Fleurs, 2018 (Ryma Hadbi)

« Tout au bout là-bas on a le chemin de fer qui sépare le quartier. Ici on a Jean Macé, le Clos des Fleurs et ici un nouveau quartier en pleine construction qui s'appelle Cambridge. »

« Avant, il y avait beaucoup de choses qui n'existaient pas ici. La Presqu'île, c'était du terrain vague. »

« Moi je faisais de l'aide aux devoirs à une fille qui habite de l'autre côté, à la Presqu'île. Avant ils habitaient Saint-Bruno et bien ils l'ont laissé à l'école là-bas car c'est plus pratique pour y aller. Il faut juste prendre le tram alors qu'ici c'est compliqué de passer à pied depuis Cambridge pour venir à l'école Simone Lagrange à cause du chemin de fer au milieu. »

« Jean Macé paraît loin pour les habitants de Cambridge. Ce n'est pas la porte à côté pour eux, surtout avec le chemin de fer au milieu. Le passage n'est pas simple. À part l'école, il n'y a rien qui les attire ici. »

« Il n'y a aucune relation entre les quartiers. Il n'y a même pas un arrêt là-haut au pont qui enjambe le chemin de fer pour que les gens puissent se dire : tiens je monte le pont et j'ai le tram. »

« Ils disent qu'on fait soi-disant partie de la Presqu'île, mais moi je leur ai dit il y a quand même un truc au milieu, le chemin de fer, qui gêne ! Il y a beaucoup de monde qui est arrivé de l'autre côté et qui aurait pu faire fonctionner les choses ici mais le passage se fait très peu entre nous. En plus le tram qu'ils leur ont mis les fait aller directement à la gare, au centre-ville, donc… »

3.4.3. Les confins

Laurent Matthey nous propose dans son ouvrage *Paragéographie* (2018), la figure des confins qui nous semblent parfaitement résonner avec la situation de Jean Macé. Situé en marge de la ville, enserrée entre la voie ferré et l'Isère, la cité fait front à une limite infranchissable, le Néron, qui se dresse fièrement. Au-delà de la cité et de l'usine Merlin Gerin, c'est le pont de Pique-Pierre qui mène à Saint-Martin-le-Vinoux et puis après « il n'y a plus rien ». Ici, « c'est la fin de la ville ». Autrefois, c'était le lieu où la Ville installait tout ce dont elle ne voulait pas à l'intérieur de ses « murs », mais à proximité : des usines polluantes, des entrepôts, des terrains vagues, les abattoirs, la fourrière, etc.

L'image des confins, définis comme les parties d'un territoire situées à son extrême limite et à la frontière d'un autre[144], implique une multitude de représentations collectives et individuelles. C'est un lieu à l'ambiance particulière et où les sociabilités et les pratiques divergent de fait de celles d'un quartier en cœur de ville. Plus qu'une simple caractéristique spatiale ou géographique du lieu, elle est une qualité d'un point de vue social et atmosphérique à laquelle tiennent les habitants de la cité et désirent préserver. Ce territoire, où désormais un futur métropolitain s'impose afin de les « intégrer au reste de la ville », nous offre de multiples potentiels d'usages et de réinvention pour penser son devenir en tenant compte de ses caractéristiques géographiques et naturelles pour en tirer avantage plutôt que de s'en détourner.



Illustration 55 : Le Néron, au bout de la rue Henri Tarze, 2021 (Ryma Hadbi)

[144] Définition établie par le dictionnaire Larousse.

« On a Merlin Gerin qui est là. Vous voyez l'Isère, le Drac de l'autre côté et la situation de Jean Macé à l'extrémité de la ville, sur une bordure de la ville en fait. C'est devenu une cité qui s'est vraiment retrouvée au bout de la ville. »

« Les gens de la cité Jean Macé c'était un monde à part.
Personne ne venait par là avant. »

« C'est un quartier qui est calme, on est à l'extérieur de Grenoble. Pendant la guerre, j'allais à l'école cours Jean Jaurès et quand on discutait avec les autres élèves qui habitaient Grenoble ils ne savaient pas où était Jean Macé. Ça n'existait pas pour eux, ils ne savaient pas ce que c'était.

« Il y avait Jean Macé puis pas grand-chose. »

« Ici, c'est la fin de la ville, celui qui vient ici c'est parce qu'il y habite ou pour Schneider. Mais l'avantage c'est qu'on est quand même près de tout. »

« Le quartier Jean Macé, on est en ville sans être en ville. C'est un village sans être… »

« Nous, on était retiré de Grenoble. La nuit vous êtes à la campagne chez nous. C'est très calme. »

« Quand on voulait aller en ville, parce que nous ce n'était pas la ville ici c'était la campagne, on partait en vélo et on le laissait quelque part en ville. »

« Pour nous c'était presque une barrière la cité Jean Macé. C'était presque un autre quartier. »

« À Jean Macé, ils vivaient quasiment en autarcie puis ils sont venus se relier au cœur de quartier de Saint-Bruno pour les équipements et services, avant de former Presqu'île-Confluence. »

« L'avantage du quartier c'est qu'il était en retrait, mais plus maintenant. Les habitants de l'ancien immeuble le long de l'Isère sont embêtés par des jeunes qui viennent des autres quartiers pour faire la fête ici, car c'est un peu éloigné de la ville et donc loin des yeux de la police. »

3.5. Le quartier en renouvellement

« La Presqu'île, elle est importante et elle n'a pas fini de grandir. Par rapport à nous ici, il y a un déséquilibre, c'est évident. »



Illustration 56 : Vue d'ensemble sur le quartier Confluence-Grenoble depuis La Bastille, 2020 (Ryma Hadbi)

3.5.1. La rupture

La figure de la rupture rend compte du sentiment éprouvé par les habitants de la cité Jean Macé, au moment où nous enquêtons, d'être dans une sorte d'entre-deux douloureux, dans un état intermédiaire des lieux. C'est un moment où s'opère le passage entre un temps passé et un autre à venir, entre un mode d'habiter et un autre, entre une ambiance et une autre. Le présent est ainsi marqué tant par les souvenirs du passé que par les appréhensions de l'avenir. Il y avait autrefois, « une vie de quartier bien développée ». « Moi, à mon avis, ça a changé parce que les hommes et les femmes travaillent. D'abord, avec la disparition de radio bassin lors de l'arrivée de la machine à laver, puis ça a été la télévision et les couples qui travaillent. Ça casse pas mal de choses tout ça finalement pour la vie de quartier ». Et puis, plus récemment « quand ils ont cassé la cité et qu'ils ont construit le Clos des Fleurs », ça a tout changé. Pour les habitants de Jean Macé, « c'est super dur ! C'est une période de transition douloureuse et complexe ». Finalement, le projet urbain du secteur « est venu modifier toute la vie du quartier ! »

« On sent qu'il y a une magnifique histoire mais qu'il y a aussi une grande douleur aujourd'hui. »

« Le quartier a changé depuis le projet de démolition-reconstruction de la cité. »

« Aujourd'hui dans le quartier Jean Macé, il y a une partie qui a été rasée et des champignons ont poussé, ça s'appelle le Clos des Fleurs. Ce sont des tours d'une dizaine, douzaine étages. Du coup, on se retrouve avec des gens qui déjà au Clos des Fleurs ne se côtoient pas entre eux et qui vivent plutôt par tour, avec un côté logement social et un côté résidentiel.. Puis la cité Jean Macé et le Clos des Fleurs, ces deux-là ne se côtoient pas du tout aujourd'hui. »

« Il y a des tensions parce que les anciens de Jean Macé voudraient faire une Union de Quartier plus large mais ceux du Clos des Fleurs disent "les vieux on n'en veut plus, ils doivent nous laisser la place". »

« On a aujourd'hui de grands immeubles là. Ça change !
On aimait mieux les usines. Ça faisait travailler. »

« Dans l'ancienne cité, on sentait qu'il y avait eu de la vie. Bon, là ils ont un petit parc au milieu à Jean Macé mais ce n'est pas pareil. Il est moins personnel. Avant, il y avait quelque chose de personnel et ça s'est cassé. Je pense qu'il y a un patrimoine qui a disparu. »

« Le changement le plus dur ça a été la démolition-reconstruction qui s'est faite en trois étapes. La première étape c'est celle du fond, la deuxième celle du milieu et la dernière celle-ci.
Nous, on est toujours dans l'ancien.

« Ce qui est rigolo c'est que c'est deux ambiances, deux caractères différents le nouveau Jean Macé et le bâtiment réhabilité. Et ce qui nous sépare c'est juste une route, la rue Fernand Rouvière. »

« Tout le monde a eu très peur à la construction du Clos des Fleurs.
Il y avait quelques petites rues avec déjà quelques habitations donc ils avaient peur d'être envahis par ces constructions très hautes.
Ça devait être plus haut que ça à l'origine. »

« On est arrivé au moment où il y avait plein de discussions sur les projets, l'avenir du quartier. Il y a eu des immeubles et des maisons qui ont été détruits sur les Martyrs alors les gens n'étaient pas contents, ils voulaient du soutien. On est rentré dans l'Union de Quartier à ce moment-là. »

« Ils nous avaient fait voir le projet du Clos des Fleurs et on a essayé de faire deux ou trois étages de moins parce que c'était beaucoup plus haut au départ. Alors, on a rouspété, on leur a dit mais la cité elle n'a que 4 étages. Bon ils ne nous ont pas suivis complètement parce qu'il fallait bien construire des logements pour les gens, mais ce n'est quand même pas comme à Cambridge. »

« Finalement, ici, c'est un nouveau quartier à partir d'une structure ancienne. »

« Aujourd'hui, les abattoirs ce n'est plus notre truc.
On n'y pense plus sauf à un endroit précis qui nous met hors de nous : le parc Tarze. C'est un parc qu'on ne peut pas utiliser. »

« Nous, si on voulait rester propriétaire on pouvait aller dans l'ancien bâtiment le long de l'Isère. Mais, on a voulu du moderne parce que l'ancien bâtiment les façades sont refaites et tout mais à l'intérieur ce n'est pas moderne. Pour faire une salle de bain, ce n'est pas facile là-bas. C'est un vieux truc des années 1935. »

« Il fallait quitter Jean Macé rapidement pour la démolition-reconstruction de la cité, c'est comme ça que j'ai été relogé ici à la cité Capuche, rue des Charmilles. Sur le plan psychologique, c'était dur de tout quitter. »

« L'Union de Quartier aurait pu être un véritable levier pendant le renouvellement urbain. Mais elle s'est avérée inopérante parce que du côté des élus et des aménageurs on a du mal à écouter les habitants, mais sûrement aussi de les accompagner de manière positive. »

3.5.2. La fracture sociale

Au moment où a été décidée la démolition-reconstruction de la cité Jean Macé, une enquête a été mandatée par la Ville de Grenoble et le bailleur Actis auprès de Sophie Ebermeyer et Mélanie Sevin pour amorcer la concertation avec les habitants de la cité de manière à sortir de « l'affrontement » pour construire un dialogue fondé sur l'écoute[145]. Dans son article, Sophie Ebermeyer a soulevé une problématique qui nous semble intéressante à requestionner maintenant que le renouvellement de la cité a eu lieu : à Jean Macé, s'agit-il de cohésion sociale ou de repli sur soi ? Nous pouvons y lire : « Jean Macé est aussi un quartier "refuge", où l'on peut éprouver le sentiment du repli ("Quand quelque chose ne va pas, c'est toujours l'extérieur qui est responsable"), où la crainte de la personne extérieure, largement qualifiée d'"étranger" par les habitants, renforce la peur de partir (…). Apparaissent ainsi des limites en matière de capacité d'intégration du quartier : les nouveaux arrivants parviennent-ils réellement à se faire accepter ? » (Ebermeyer, 2003 ; p.93). La figure du repli est d'habitude connotée négativement lorsqu'il est question de fabrique urbaine, néanmoins si on y prête plus d'attention en faisant notamment un pas de côté et en adoptant d'autres repères, le repli peut constituer dans certaine situation une plus-value, une qualité des lieux qu'il est intéressant de préserver et de reconduire tout en prenant soin de « corriger » ce qui (peut) pose(r) problème. À Jean Macé, la figure du repli, qui renvoie aussi à celle de refuge ou de village dans la ville, constitue un levier intéressant qu'il aurait été utile de saisir comme une ressource pour penser son renouvellement : la cité étant à la fois perçue comme proche et loin de la ville, ouverte et repliée sur elle-même. Il est indéniable que la situation géographique et les caractéristiques spatiales de la cité et de son milieu urbain ne peuvent être ignorées ni balayées d'un revers de main au profit d'un objectif de projet qui s'avère décontextualisé visant à répondre à des enjeux de renouvellement urbain classiques et universels qui s'appliquent sur tous nos territoires, tous azimuts.

C'est donc spontanément que la figure de la fracture sociale a émergé des récits habitants en constituant le premier regret, contrecoup de ce projet urbain qui visait avec toutes les bonnes intentions à « désenclaver », « intégrer » le quartier à la ville, et cela au détriment des prises socio-affectives que l'idée d'une cité « refuge » peut offrir. Dans des cités comme Jean Macé ou encore l'Abbaye, où l'attachement des habitants à leur quartier est intense, il devrait davantage être question de vies humaines et de relations de voisinage, d'histoires personnelles et collectives, de souvenirs et de sentiment de bien-être que d'enjeux urbains et politiques génériques. C'est la

[145] Cette enquête publiée en 2003, dans le numéro 365 de la revue Économie & Humanisme, s'intitule « Le défi de vivre ensemble. Grenoble-Jean Macé, fin d'un quartier ouvrier ? ».
Elle est consultable à l'adresse suivante : www.revue-economie-et-humanisme.eu/bdf/docs/r365_90_finquartierouvrier.pdf

problématique de la mixité et de son échelle d'application que la figure de la fracture sociale soulève et qui d'ailleurs trouve écho dans celle du repli identifiée par l'étude de Sohpie Ebermeyer. Dans cette cité « ouvrière », il a régné durant des décennies une forme d'homogénéité sociale[146] des habitants conduisant à une cohésion collective remarquable : « les habitants disent qu'il (le quartier) est calme et sécurisant et évoquent ensuite les liens de solidarité, ou bien font référence à leur attachement au lieu, porteur d'une histoire personnelle et familiale. Il en ressort que le quartier vit fort bien, comme en témoigne ce phénomène suffisamment rare aujourd'hui pour être souligné : une solidarité et des liens se tissent, non seulement à l'intérieur des générations (par les amitiés nouées) mais également entre elles : "Les jeunes connaissent les adultes et les adultes connaissent les jeunes", (…) "C'est calme, on peut compter les uns sur les autres. C'est un quartier tranquille, on est en retrait mais proche du centre-ville." (…) "Je suis né ici, j'ai mes racines" » (*Ibid.*, p.92). Le renouvellement d'une cité ou d'un quartier ne se résume pas uniquement à la transformation de la forme urbaine, à la densité ou au réaménagement d'espaces publics. Il faut nécessairement porter une attention particulière aux sociabilités et valeurs socio-affectives qui s'établissent, à l'attachement de longue date des habitants et à sa conséquence sur leur engagement individuel et collectif dans leur lieu de vie.

Les dimensions sociale et sensible d'un lieu sont souvent difficiles à appréhender et sont pour la plupart du temps perturbées voire altérées lors de projets urbains qui parient davantage sur la dimension bâtie du lieu en supposant que les habitudes et les pratiques reprendront naturellement leurs cours une fois le projet achevé. Pourtant, « en renouvelant le quartier les habitants ont été relogés ailleurs. Ils ne sont pas tous revenus et ça, ça a tout changé. Maintenant, on ne connait plus beaucoup de personnes. Ça a beaucoup changé ». Progressivement, la démolition-reconstruction de la cité, pourtant reconstruite presque à l'identique, a conduit à une double fracture sociale : d'abord à l'échelle de la cité, puis à l'échelle du quartier avec la construction des nouveaux immeubles « à l'identité différente ». « C'était une ambiance familiale. Nous avions des voisins dont on récupérait les enfants à l'école. On a vécu ensemble, nos enfants ont grandi ensemble mais maintenant c'est différent. Chacun ferme sa porte et c'est tout ». « Les enfants avaient l'habitude de jouer tous ensemble dans le parc. Sauf qu'à un moment, en regardant depuis nos balcons on se rendait compte qu'il y avait des jeunes de 18 ou 20 ans qui ne sont même pas du quartier, avec nos enfants d'à peine 8 ans. On a perdu en sécurité avec la transformation du quartier ».

[146] Par leurs histoires de vie, leur arrivée dans le quartier, leur travail, leurs intérêts et loisirs, etc. Nous ne parlons ni de mixité culturelle ni de mixité générationnelle ici.

« Ce n'est plus pareil maintenant. Ce n'est pas les mêmes mentalités ».Enfin, la figure de la fracture sociale révèle la puissance du rôle des aînés dans le maintien de l'ambiance du lieu dans ces cités à renouveler et qui dispose déjà d'une histoire, d'un vécu, d'une vie de quartier riches. Ils endossent souvent les rôles du garant du vivre-ensemble, du faiseur de mémoire, du transmetteur des codes et des valeurs du groupe. Ils incarnent une forme de continuité entre les temps passé, présent et futur du lieu. « Donc en fait, pour les gens qui sont là, non seulement il y a une histoire du lieu dont il faut prendre conscience à travers les anciens ; et une histoire à créer ensemble entre les différentes entités du quartier. Finalement, avec qui ils vivent et à qui ils se rattachent ? ». Toute la particularité de ce projet urbain, « c'est la mixité forcée à tous niveaux ».

« Qu'est-ce qui nous motive, nous rassemble, nous fédère ? Il faut quelque chose de fédérateur et tant qu'on ne l'a pas trouvé, on ne peut rien faire ensemble. »

« Mon fils m'avait dit, quand j'ai été relogé à la Capuche : maman si tu veux tu peux retourner à Jean Macé. Mais je lui ai dit ce n'est plus la même chose. Je n'y suis pas retournée. »

« En fait, pendant les reconstructions, les personnes qui sortaient du quartier étaient prioritaires pour revenir. Mais finalement très peu sont revenus. »

« Une grosse population de nouveaux habitants défavorisés est arrivée depuis le sud de Grenoble. Donc maintenant, on a une population plus cosmopolite. »

« Il y en a plein de l'Abbaye qui sont arrivés ici dans du logement social. On se retrouve avec une pluralité de personnes culturelles et aujourd'hui il faut arriver à les faire côtoyer et vivre ensemble et pour ça, il leur faut une raison commune. »

« Nous avons été tranquille pendant 5 ans après la reconstruction. Puis le choc ça a été quand ils ont démoli et reconstruit les derniers bâtiments. Ça a coïncidé avec les projets de Villeneuve et et Mistral et donc ils ont relogé des habitants de ces quartiers dans les derniers immeubles construits à Jean Macé. Ce sont des personnes avec leurs histoires, leurs vies, ça s'est très bien passé avec certains mais avec d'autres ça n'allait pas. »

« J'ai été témoin de la transformation de ce quartier. Malheureusement, il est devenu comme les quartiers du sud. »

« Ce ne sont que 2 ou 3 familles mais qui ont malheureusement influencé le reste qui se disait pourquoi moi je me tiendrais à carreau, car on avait l'impression que ces familles étaient intouchables. Actis n'a pas joué le jeu non plus. Dans le contrat de location, c'est bien écrit qu'en cas de problème de voisinage, Actis doit intervenir mais ils n'ont rien fait. »

« Ça change beaucoup le fait que tout le monde travaille aujourd'hui. Les modes de vie ont changé et ça change la manière dont un quartier évolue. Ça change tout ! C'est complètement différent. »

« On nous reproche un peu le fait qu'on n'arrive pas à faire de projets ensemble avec le Clos des Fleurs parce qu'ils sont de leur côté et nous du nôtre. Moi, je dis que pour le vivre-ensemble, il faut trouver la bonne formule, le bon engrenage. »

3.5.3. Le quartier-dortoir

La cité Jean Macé était les seules habitations dans ce secteur très industriel où s'alternaient locaux d'activités, entrepôts, artisanat et commerces. On y construisait peu d'habitations : « Quand on s'est installé ici, on a demandé à la mairie de pouvoir surélever pour construire notre appartement au-dessus de notre entreprise, mais il n'était pas question ! Ils nous ont dit "non, c'est un quartier où il faut faire des usines, du travail". » Avec la délocalisation et/ou la cessation de toutes ces activités, le quartier s'est alors retrouvé pris dans la course à la densification urbaine de la ville qui a conquis les marges urbaines longtemps délaissées et isolées. En effet, la situation urbaine du quartier Jean Macé fait que si l'on n'y habite pas ou que l'on n'y travaille pas « on n'a aucune raison d'y aller ». « Dans les jardins, dans les parcs on voit qu'il n'y a personne dans la journée. Personne ne s'arrête ici, il n'y a rien qui attire. C'est un quartier qu'on traverse ». Tandis que lorsqu'il il y avait les abattoirs, Merlin Gerin et toutes les autres activités autour, il y avait une profusion de bars-restaurants entre les rues Villard-de-Lans, le quai de la Graille, la rue Arago et la rue Tarze. À l'heure actuelle, il ne reste au total que 2 restaurants et à ce rythme-là, « s'il n'y a pas de volonté de changement, ça va devenir un quartier-dortoir ».

« À un moment, il y avait beaucoup de vie dans les quartiers, car on a réussi à mélanger le commerce, l'activité et l'habitation ». Au siècle dernier, le quartier était à la fois le lieu du logement, du travail, de la consommation, du loisir et de la sociabilité pour ses habitants et usagers. Le quartier était le lieu de « l'identité habitante urbaine », il « servait de blason à ses habitants » (Chalas, 2000 ; p.98). La figure du quartier-dortoir s'oppose ainsi à celle du quartier-village synonyme de proximité sociale et familiale, de proximité entre habitat, travail et loisir. À Jean Macé, ce sont les usines et les abattoirs qui rythmaient la vie de la cité et du quartier tout entier. C'est d'ailleurs la fonction du travail qui a d'abord quitté le quartier suivie ensuite par les commerces (bouchers, restaurants, bars, etc.) qui gravitaient justement autour des abattoirs et des usines du quartier. Seule l'école a persisté dans le quartier, à proximité de l'habitation. Depuis, les distances de mobilité et de sociabilité n'ont pas cessé de s'étendre pour dépasser définitivement les frontières du quartier et parfois même de la ville.

« Ça devient une cité dortoir comme à l'Abbaye.
Tant qu'on ne mettra pas les trois ensembles
(activité, commerce et habitation) on ne fera pas
repartir les quartiers comme on avait connu les
quartiers des années 1970. »

« Beaucoup ne restent pas longtemps dans la cité, ce n'est pas la majorité mais ça tourne quand même assez. Quand le Clos des Fleurs s'est ouvert, il y a des gens qui venaient tout juste de s'installer dans Jean Macé mais ils ont déménagé au Clos de Fleurs puis à Cambridge. C'est cette envie en fait d'aller toujours dans du plus neuf. »

« Bon je n'aime pas la politique, je sais qu'il y a des histoires de budget et tout mais c'est vraiment devenu un quartier-dortoir. Bon il reste quelques entreprises, mais… »

« Pendant 9 ans, on a travaillé dur au restaurant pour
essayer d'attirer les habitants du quartier, mais en fait ils
n'étaient juste pas là. En fait, c'est un quartier-dortoir.
Le matin ils partent et le soir ils rentrent chez eux. »

« Ici, c'est devenu un quartier-dortoir et de transit parce qu'avec la gare routière et SNCF il y a énormément de passages que ce soit de cars ou de voitures. »

« L'Intermarché ne pouvait pas fonctionner qu'avec les habitants d'ici. Il n'y a que 1500 habitants pour une surface de 800 mètres carrés, il aurait fallu deux fois plus d'habitants ! »

« Il y a 40% de logements sociaux sur le quartier, c'est beaucoup pour un quartier qui n'a pas d'autre vie. Il n'y a aucune autre activité, pas vraiment de commerces, personne ne s'arrête dans le quartier, il n'y a rien. »

« Aujourd'hui, le quartier on le traverse, c'est tout. On attend qu'il y ait un changement au niveau de l'Intermarché. C'est une petite place où il pourrait y avoir plusieurs choses, il y a déjà le restaurant *Chez Marcel*. »

3.5.4. L'urbanité abîmée

De quelle manière peut-on préserver et maintenir l'urbanité de nos quartiers si seule la fonction de l'habiter y persiste et que les temporalités des projets urbains sont en discordance avec la temporalité des usages quotidiens des habitants du lieu ? L'urbanité, comme capacité d'un lieu a organisé son espace de manière à favoriser les interactions sociales et l'attachement de ses habitants, s'est retrouvée profondément abîmée à Jean Macé d'une part, par les mutations fonctionnelles du secteur et d'autre part par la démolition-reconstruction du quartier. L'urbanité d'un lieu est un élément constitutif de l'image qu'il renvoie, à l'extérieur, en matière de cadre de vie, de potentiels d'usages et de sociabilités. Avec les usines et les abattoirs présents sur place, il y a eu une profusion de bars, de restaurants, de commerces, d'entreprises, de flux, etc. : « Il y avait de l'activité 24h sur 24h, 7 jours sur 7 ». Le quartier attirait beaucoup de monde. Il n'y avait pas que les habitants de la cité, il y avait tous les employés des activités autour.

Quant à la vie quotidienne dans la cité, elle était principalement régie par l'Union de Quartier pilotée par les anciens de Jean Macé fortement impliqués dans la vie du quartier et soucieux de son image. Le quartier ne manquait pas d'espaces communs et de lieux de rencontres : l'école, la salle des fêtes, le local de l'Union de Quartier, la place au milieu de la cité, le bar-épicerie de Véro au rez-de-chaussée de l'immeuble le long de l'Isère, le tennis, le terrain de boules, les berges de l'Isère, le parc de la ville, la place Paul Huillier, Chez Marcel, etc. Tous ces lieux ont alors favorisé et consolidé au fil du temps les liens sociaux et d'attachement jusqu'à en faire un quartier « familial » et chaleureux où tout le monde se connaît et s'entraide. La démolition-reconstruction de la cité a eu des effets sur les habitudes et la vie sociale, et la construction du Clos des Fleurs a été vécue comme « un afflux important de nouveaux habitants étrangers au lieu » dans le quartier.

Tous ces éléments mis bout à bout font que la cité et le quartier tout entier peinent à retrouver ce qui faisait autrefois l'ambiance et la joie de Jean Macé. Les espaces publics sont littéralement abîmés par les projets en cours et/ou en attente. Les commerces ont pour la grande majorité fermé et bientôt c'est Schneider et Siemens qui quitteront à leur tour le quartier. Le renouvellement urbain, qui s'échelonne sur de nombreuses années, a engendré une rupture franche dans les habitudes, les pratiques habitantes et les relations sociales qui se trouvaient être déjà « menacés » par l'évolution générale de nos modes de vie. Désormais, il devient primordial de s'interroger sur les conditions nécessaires pour faire « repartir » cette vie qui a fait la renommée du quartier durant des décennies ? À travers quelles actions, quelles structures, quels acteurs ?

« L'ambiance du quartier avant c'est que tout le monde se connaissait. Il y avait l'épicerie qui faisait office de bar et tout le monde se réunissait là-bas. Il y avait cette ambiance-là un peu au début de notre installation puis c'est parti. Ça a évolué, ça évolue avec le temps. »

« Notre souci c'était de faire vivre ces 2 quartiers et avec la directrice du centre de loisirs on a émis l'idée de créer un jardin partagé, pas ici, mais au parc Tarze derrière le foyer. Puis, on nous a dit qu'il était pollué et on a eu cet emplacement ici. On nous a mis des bacs et on a commencé à cultiver puis on a fait de la permaculture. »

« Il y a quand même la place Mandela au-dessus qui se construit avec le nouvel immeuble. Ça va être un avenir pour le quartier Confluence. Il y aura une piscine. Ils ont dit que ce sera abordable pour tout le monde. »

« Aujourd'hui, les gens sont moins impliqués. On est plus centrés sur nous-mêmes. Ce n'est pas le même rythme de vie en fin de compte. »

« Aujourd'hui, on n'arrive pas à faire vivre Clos des Fleurs, Jean Macé et Presqu'île ensemble.
C'est le travail qu'on essaye de mener. »

« Il nous manque des services de la mairie sur le quartier. C'est le grand manque. On n'est pas suffisamment nombreux dans l'Union de Quartier finalement. On n'arrive pas à dynamiser tout ça. »

« L'Union de Quartier a une salle vers l'école.
Ils ont le tennis, le terrain de boules. »

« Il manque quand même pas mal d'équipements et de services dans le quartier pour faire se rencontrer les gens. »

« On essaye de faire venir la Maison des Habitants jusque-là. On essaye de leur trouver un local dans le quartier pour que justement ils puissent être présents et organiser des choses sur place. »

« La Maison des Habitants est loin. Il est question de faire quelque chose ici, ils ont un point d'attache, mais ils ne sont pas sur place. Le quartier Berriat c'est quand même un autre quartier aussi. Il faut traverser la voie SNCF, ça change tout. »

« Alors, la Maison des Habitants est à un kilomètre et demi d'ici, sans aucun moyen de transport direct. Ça fait loin. »

« Il y a beaucoup de services à la Maison des Habitants mais ça fait loin. Si on pouvait transvaser certaines activités ici dans le quartier, ce serait bien. Ça pourrait apporter un peu de vie. »

« En général, pour qu'un quartier fonctionne il faut que les habitants s'impliquent. Moi j'aime bien quand même ce quartier même si ça manque de vie un petit peu, comme disait le monsieur. Maintenant, les gens s'attendent à chaque fois que les autres organisent des choses. »

« Il n'y a pas d'implication, on n'arrive pas à créer de lien durable. »

« Ici, on a de nouveaux habitants qui arrivent et il n'y a aucun lieu de vie commun, pas de salles communes, pas de projets communs alors qu'il y a 3000 habitants qui arrivent petit à petit. »

« On fait des accueils en bas d'immeubles pour essayer de relier les nouveaux habitants avec la Maison des Habitants, leur expliquer qu'il y a une Union de Quartier de l'autre côté du chemin de fer, une école… »

« Aujourd'hui il n'y a plus rien. L'inconvénient, aujourd'hui, c'est que si on veut faire une réception ou une manifestation on n'a plus de salle adaptée. Ça fait partie de l'évolution du quartier. »

« Ma femme et ses copines voulaient faire des ateliers comme un atelier couture, pâtisserie, gâteaux avec la responsable de la MJC qui est super sympa, mais ça n'a pas marché, car on n'avait pas accès à ce local occupé par l'Union de Quartier. »

« On s'est rendu compte qu'il y a une vie qui dort dans ce quartier, il y a quelque chose qui dort et il faut juste savoir comment le réveiller pour faire partir le quartier comme avant. Bien sûr, pas autant qu'à l'époque des abattoirs parce qu'à cette époque c'était une autre vie, c'était du 24/24. »

« S'il y avait des commerces, ce serait plus vivant.
Moi, je me souviens qu'il y avait une petite épicerie
dans la cité à l'époque. »

« Mais est-ce que créer ces structures, ces opportunités pour impliquer plus, pour se faire rencontrer, ça marcherait ? Et puis, c'est pour de bonnes raisons qu'ils ne s'impliquent pas ou moins. C'est juste que ça ne tourne pas. Quand certains arrêtent, il n'y a pas d'autres qui reprennent. »

« Moi je dis que rassembler tout le monde c'est impossible,
ce n'est pas évident. Si sur une montée de dix habitants,
on a 4 ou 5 c'est déjà bien ! »

« Il n'y a pas assez de lieux de rencontres, c'est pour ça que les gens ne se rencontrent pas finalement. Mais c'est très drôle parce qu'il y a cette place au milieu de la cité. Et il y a ce parc pour les enfants, les habitants de Jean Macé y viennent et ceux du Clos des Fleurs aussi viennent de temps en temps avec les plus petits. Mais on voit que les gens restent entre eux. »

« Peut-être que cette table (dans le jardin partagé)
sera un endroit où ils viendront s'installer au printemps,
je ne sais pas. Ça permettrait de recréer des liens mais
ce n'est pas simple. Je suis peut-être pessimiste. »

« On veut garder cette salle pour nous au moins (l'Union de Quartier) parce qu'elle est très agréable pour un tas de raison. On en a une dans la nouvelle école mais elle est 3 fois plus petite. »

« La mairie voudrait que cette place (Paul Huillier) devienne la place du village mais bon je ne vois pas où ils vont mettre l'église et la mairie. »

« Je l'ai toujours dit de toute façon, si vous voulez que quelque
chose fonctionne il faut 3 conditions : de l'activité, du commerce
et de l'habitation. Quand l'habitant s'en va au boulot, c'est
celui qui vient travailler qui fait marcher le commerce.
Quand le travailleur s'en va, c'est l'habitant qui prend la place
et quelque part le commerce a 2 chances de travailler.
Si vous en enlevez un des 3, automatiquement ça boite. »

3.5.5. L'inachevé

La cité Jean Macé est à présent enserrée dans un quartier en devenir pour plusieurs années encore. La figure de l'inachevé vient ici rassembler les récits qui nous racontent le quotidien parfois pénible du fait des habitudes bouleversées, les routes en chantier, les terrains vagues en attente d'un projet, l'ancienne école Jean Macé sans projet, le « parc » Tarze qui suscite de vives inquiétudes, les promesses pas tenues, etc. Effectivement, des projets, il y en aurait beaucoup « sur le papier » et « dans les esprits des élus » qui voudraient donner à ce lieu une dynamique métropolitaine et en faire un modèle de projet urbain en termes d'innovation, de performance environnement et de cadre de vie, parfois même au détriment des besoins et/ou désirs des habitants du lieu. Sur le terrain au quotidien, les habitants de Jean Macé ont le sentiment de vivre dans un quartier qui ne finit pas de se transformer, où les projets ne cessent de naître pour ensuite disparaître avec une politique de la Ville confuse et indécise. La figure de « l'inachevé » rend ainsi compte des difficultés qu'impliquent ces projets urbains de grande envergure associant une pluralité d'acteurs et d'échelles et des temporalités de projet en décalage absolu des besoins et usages immédiats des habitants du lieu. Finalement, c'est l'image du quartier et le cadre de vie des habitants qui se trouvent impactés pendant que se décide et se négocie à distance le devenir du lieu. Toute cette situation engendre alors un sentiment d'inquiétude profonde chez les habitants qui craignent que cela n'altère profondément et définitivement l'ambiance du lieu et les qualités qui en constituent son identité.

« Des projets dans le quartier il y en a plein, mais théoriquement soit tout est réalisé dans 2 ans et tout s'enchaînerait et ça serait le plus beau quartier du monde soit on va rester encore au milieu de nulle part parce qu'il n'y aura toujours rien. »

« Mais quelle est la volonté d'avenir ? Ils ont fait l'école Simone Lagrange mais il reste de voir quel est le projet de l'ancienne école ? Qu'est-ce qu'elle va devenir ? Le projet de ces terrains aussi... »

« Nos élus veulent relancer tout ce quartier, c'est ce qu'ils annoncent mais nous on ne voit rien arriver ! »

« Donc ça, c'est un terrain appelé terrain Mory. On ne sait pas très bien ce qu'ils veulent faire de ça et je pense qu'ils ne savent pas non plus. Alors pour l'instant ça sert d'entrepôt à un loueur de voitures. »

« Le parc Tarze a toujours été comme ça, les arbres sont anciens. On a demandé à ce qu'ils nous fassent un espace vert, mais bon ça traîne. C'est un beau parc, maintenant c'est en friche. Ils voulaient y faire des constructions, mais nous on a refusé. »

« Vous voyez, il y a des gens qui viennent dans le parc Tarze mais ils veulent le bétonner. On a fait une réunion chez Marcel, des pétitions, des signatures qu'on a portées à la mairie, des articles dans *Grenews* mais on n'a pas encore gagné. »

« Il est dit qu'ils garderont une grosse partie en parc mais ils vont quand même construire un immeuble, enfin 2 immeubles dans la longueur. »

« Là, il va y avoir de nouveaux bâtiments en face de l'école c'est pour ça que le bus ne passe pas en ce moment. Ils font les travaux d'infrastructures. »

« On ne sait pas ce que va devenir l'ancienne école. Il n'y a pas encore de projet. »

« Le quartier a énormément évolué. Bientôt la prochaine transition avec le départ de la fourrière. Logiquement, c'est pour bientôt. Ils vont construire des logements. »

« Ce terrain était à un moment utilisé pour mettre des préfabriqués puis il y a eu un stade. Maintenant, c'est une friche où il y a un projet de reconstruction. »

« Dans les projets, il devrait y avoir une passerelle piétonne ici en 2020 pour relier l'Esplanade et le quartier Jean Macé. » **« Ça fait plusieurs années qu'on nous parle d'une passerelle qui relierait l'esplanade à ici. Mais on a tout entendu ! Au début elle devait même être piétonne. Cette passerelle je l'ai vu plus que dessinée, je l'ai vu en croquis, un beau croquis mais pour l'instant il n'y a rien de fait. »**

« Il y a un projet de passerelle sur l'Isère et il va être fait un de ces jours mais pas tout de suite. Ça va faire une relation avec l'Esplanade entre autres avec l'école. »

« Ces projets-là (Presqu'île), ils n'existaient même pas dans la tête de quelqu'un alors que ceux d'ici, de Jean Macé, ils étaient déjà dessinés et en maquette, mais ils n'ont pas eu lieu alors que là-bas, de l'autre côté, ils sont tous en train de sortir de terre. »

« On en a vu passer des projets ici depuis le temps ! »

« Ils sont toujours en travaux à la Presqu'île. Ils auront un grand parc plus tard, c'est toujours en construction. »

« On attend qu'il y ait un changement au niveau de l'Intermarché. C'est une petite place où il pourrait y avoir plusieurs choses, il y a déjà le restaurant. »

« Il y a une pharmacie qui peut s'installer dans le local d'Intermarché, un kiné et une sage-femme aussi. On pourrait y faire plusieurs choses. Il y a du potentiel sur la place Huillier mais ça ne bouge pas pour le moment. »

« D'après la SMTC, dans leurs projets, l'arrêt Émile Gueymard et Arago devraient fusionner et le nouveau serait le long du grillage du terrain Mory, pour que les gens prennent la voie verte, qu'ils arrivent sur la place du "village" (Paul Huillier) et qu'ensuite ils repartent. »

« Il y aurait une diagonale qui viendrait faire une liaison avec le parc du Clos des Fleurs, ce serait une frange verte pour aller directement vers l'école depuis la place Paul Huillier. »

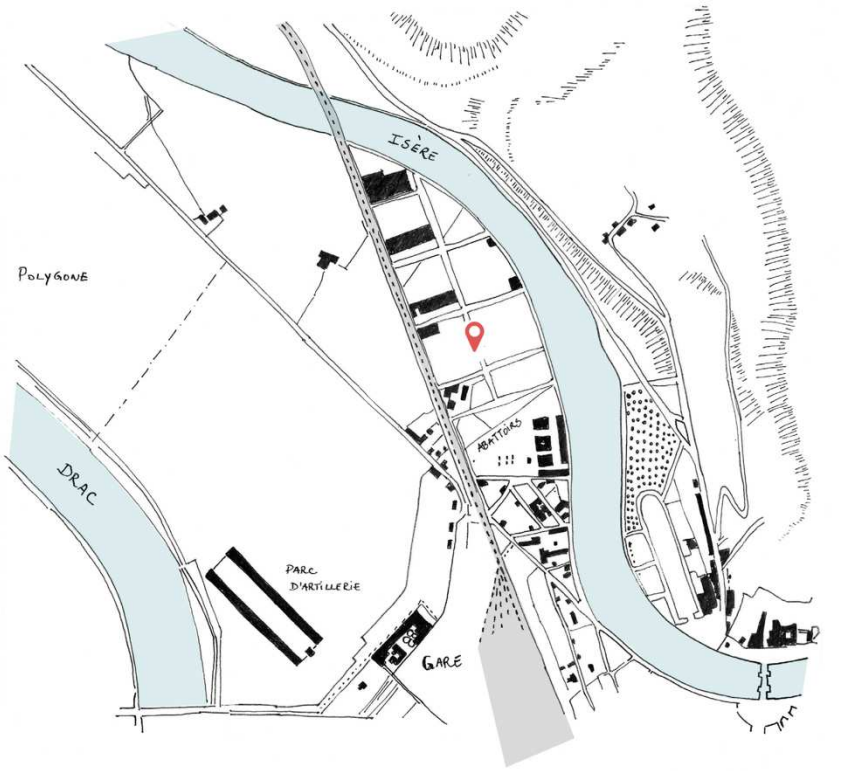
« Nous on a demandé que le bus C1 enjambe le pont et fasse une boucle sur la Presqu'île pour faire le lien entre ici et là-bas, là-bas et ici. Mais en définitive, cela fait 4 ans qu'on en parle et ils ont toujours une bonne excuse pour ne pas le faire. »

« On nous disait qu'après le Clos des Fleurs, il y avait d'autres projets qui devaient démarrer puis ils auraient refait toutes les routes. En fait tout devait s'enchaîner, mais quand les bâtiments du Clos des Fleurs ont été terminés les autres projets sont restés en sommeil. »

4. Jean Macé : le village au bout de la ville

Tracés, formes et usages du lieu

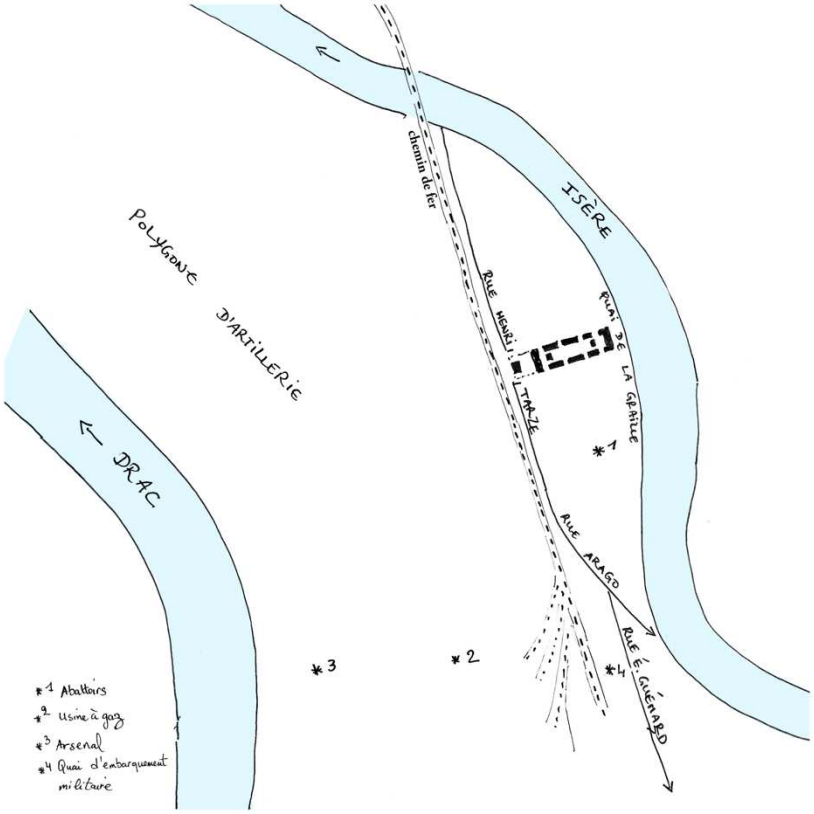
Les éléments dont nous rendons compte ici n'ont pas pour intention d'être exhaustifs, mais de révéler des éléments de la mémoire urbaine et naturelle du lieu significatifs pour les habitants de la cité Jean Macé (cité des Abattoirs). Cette exploration se veut être une occasion de (re) *dire* ce qui fait patrimoine à Jean Macé comme ressource précieuse en termes d'usages, de sociabilités et d'ambiances de ce quartier dont les racines sont incontestablement profondes.



Quartier des Abattoirs, années 1915
Source et crédits : Ryma Hadbi

Planche_1

• **Tracés , axes et formes urbaines**



Source et crédits : Ryma Hadbi

Planche_2

L'histoire de la cité Jean Macé est intrinsèquement liée à celles des cheminots (société PLM), des abattoirs de Grenoble et de l'usine Merlin Gerin. Elle s'est construite au début des années 1930 dans un secteur industriel coincé entre l'Isère et la voie ferrée qui en font une presqu'île en bout de ville. Étant à proximité de la gare de Grenoble, de l'autre côté de la porte de la Graille, le quartier va très rapidement devenir un site attractif et plein de vie.

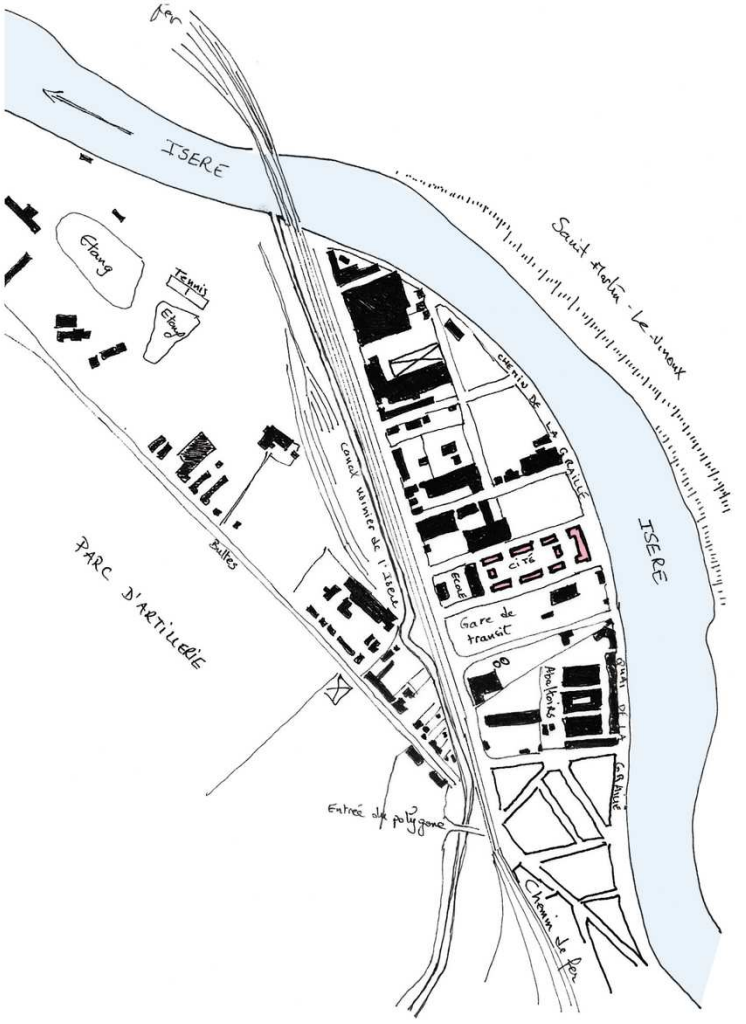
Les premiers habitants de la cité (anciennement dénommée cité des abattoirs) s'installent dans les lieux en 1932 alors que les travaux ne sont pas encore achevés et qu'il reste tout à faire dans le quartier. De sa forme longitudinale, parcourant d'est en ouest le quartier, la cité Jean Macé se présente comme un rectangle de 9 immeubles au total renfermant en son cœur, une place. Sur le même îlot se construit le groupe scolaire Jean Macé pour y accueillir les enfants du quartier en plein développement : **« l'école faisait partie de la cité, c'était notre école ».**

Isolée du reste de la ville, la cité des abattoirs s'auto-organise alors : **« On avait un maire avec ses adjoints, c'était la cité libre des abattoirs »**. L'Amicale des abattoirs (Jean Macé) naît en effet de la rencontre des premiers habitants de la cité qui avaient à cœur de défendre le bien-être du quartier et d'y instaurer une ambiance conviviale et familiale.

Le quartier Jean Macé est ainsi sorti de terre au début du siècle dernier, s'étendant du pont de Pique-Pierre traversant l'Isère à la rue Arago ; de l'Isère à la voie ferrée rue Henri Tarze ; et empiétant sur le Polygone d'artillerie :

« Il y avait des bovins qui se sauvaient et allaient au Polygone. À l'époque, c'était encore à l'armée » ;
« Aujourd'hui, il y a le pont pour aller aux Martyrs (Polygone), nous quand on y allait,
on traversait la voie ferrée. Il y avait quelques habitations de l'autre côté. On traversait pour aller
jouer au foot parce qu'on avait un terrain de foot qu'on avait pris sur le terrain militaire » ;
« Les gars de la cité c'était surtout des cheminots qui avaient leurs jardins au polygone.
On y avait tous un jardin à l'époque » ;
« On allait se promener avec les filles au polygone, gentils comme tout ».

Planche_3



Cité des Abattoirs (Jean Macé), 1938
Source et crédits : Ryma Hadbi

Planche_4

« Je ne sais pas si vous êtes déjà passée devant un abattoir, mais c'est absolument horrible, c'est une odeur pestilentielle, ça sent la mort. Et la cité, elle s'est construite là, au milieu de tout ça. »



Photographie aérienne du quartier des Abattoirs, 1925
Source et crédits : Portail IGN - Institut National de l'Information Géographique et Forestière, https://remonterletemps.ign.fr/

Planche_5

« La cité Jean Macé avait une particularité énorme. Elle était coincée entre l'usine Merlin Gerin et l'usine de javel, donc quelque chose de très industriel du début du siècle. Et ici, là les abattoirs de Grenoble. »



Site de construction de la cité HBM des Abattoirs (Jean Macé), 1925
Source et crédits : Portail IGN - Institut National de l'Information Géographique et Forestière, https://remonterletemps.ign.fr/

Planche_6

« Les gens de la cité Jean Macé c'était un monde à part.
Personne ne venait par là. On ne nous connaissait pas ! »



Photographie aérienne du quartier Jean Macé, 1948
Source et crédits : Portail IGN - Institut National de l'Information Géographique et Forestière, https://remonterletemps.ign.fr/

Planche_7

« Il y a eu une évolution à peu près douce jusqu'à l'arrivée des nouveaux immeubles. Quand ils ont cassé, ça a changé. Ça a bien changé. Il y avait une solidarité très forte, avec des valeurs qui étaient celles de la cité ouvrière. Et cette école faisait partie de tout ça... »



Photographie aérienne du quartier Jean Macé, 1959
Source et crédits : Portail IGN - Institut National de l'Information Géographique et Forestière, https://remonterletemps.ign.fr/

Planche_8

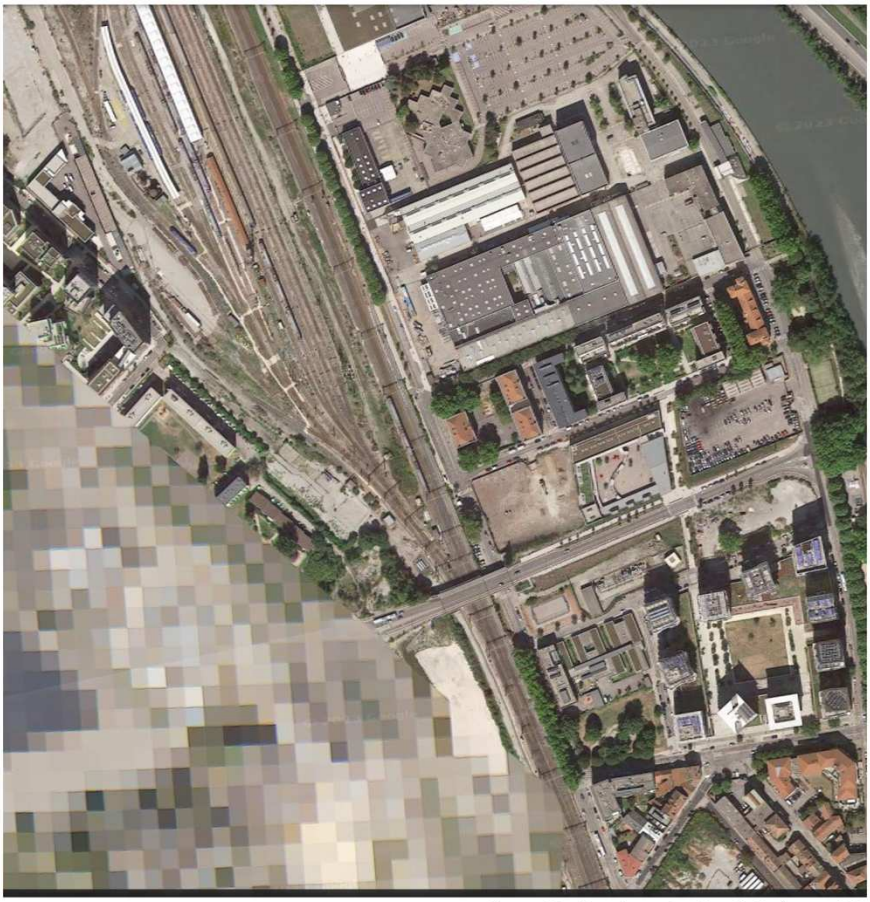
« Les abattoirs sont partis dans les 1970. Ils étaient à la place des immeubles du Clos des Fleurs. Les bêtes arrivaient vivantes sur le site et après autour des abattoirs, il y avait les chevillards. »



Photographie aérienne du quartier Jean Macé et Presqu'île, 1975
Source et crédits : Portail IGN - Institut National de l'Information Géographique et Forestière, https://remonterletemps.ign.fr/

Planche_9

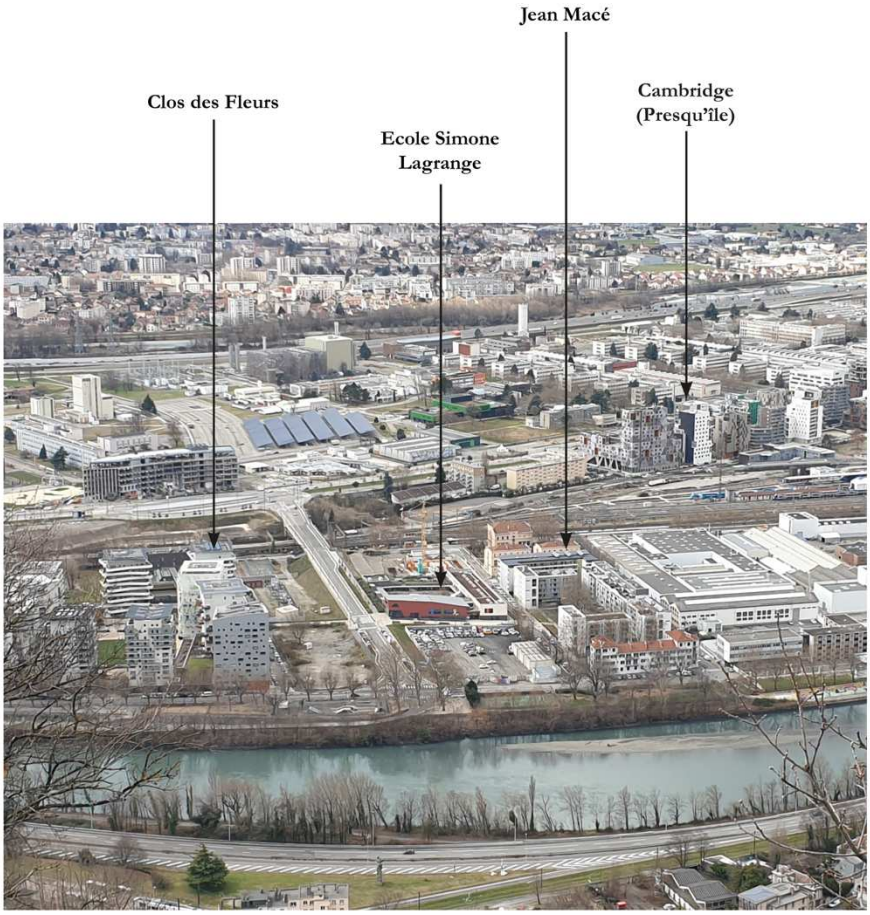
« Aujourd'hui, dans ce quartier, on a un projet urbanistique qui dit que ça, c'est un seul et même quartier (Jean Macé, Clos des fleurs, Cambridge). Et la nouvelle école à Jean Macé, l'école Simone Lagrange, doit accueillir tous les enfants de ce nouveau quartier. »



Photographie aérienne du quartier « Grenoble Confluence », 2023
Source et crédits : Google Earth

Planche_10

> Un quartier « qui meurt » aujourd'hui pour qu'un autre puisse « voir le jour » demain



Photographie des quartiers Jean Macé, Clos des Fleurs et Cambridge (Grenoble Confluence), Vue depuis la Bastille, 2020
Source et crédits : Ryma Hadbi

Planche_11

« Avant, ça s'appelait la cité des abattoirs puis c'est devenu la cité Jean Macé. D'ailleurs, on avait même un maire avec ses adjoints, c'était la cité libre des abattoirs. »

Avec la volonté de désenclaver le « dernier village gaulois », la cité Jean Macé s'est retrouvée malgré elle enserrée dans le projet métropolitain de la Presqu'île de Grenoble. Constitué de trois secteurs distincts : le secteur Durand Savoyat (Jean Macé et Clos des Fleurs), le secteur Cambridge et le secteur Giant (centres de recherche scientifique), le projet urbain de la Presqu'île pose néanmoins un problème majeur sur le terrain : « comment on arrive aujourd'hui à transmettre l'âme du quartier aux nouveaux, comment leur permettre de prendre connaissance de l'histoire du lieu et de faire de cette histoire quelque chose pour eux qui évoluent ? ». Faire se côtoyer ces différentes entités n'est pas chose facile au quotidien, « **il y a une histoire à créer ensemble, à savoir avec qui on vit et à quoi on se rattache** ». À Jean Macé, « ils ont toujours vécu quasiment en autarcie. Aujourd'hui, on leur demande de se relier au Clos des Fleurs et à Cambridge sur la Presqu'île ». Jean Macé se trouve alors dans « une configuration de cœur ouvert » au moment où l'on y enquête. « Ils ne savent plus quelle est leur appartenance, en quoi leur histoire est importante, avec qui ils doivent fédérer pour faire un projet de demain ». C'est « une période de transition très difficile et douloureuse », et ce, depuis la démolition de la cité et la construction des tours du Clos des Fleurs.

Le secteur est en pleine mutation et l'Union de Quartier, jusque-là exclusivement portée par les anciens de Jean Macé, doit s'adapter et évoluer pour prendre en compte les réalités et les besoins des habitants. Au moment où se construit ce quartier, il faut continuer à maintenir les liens du passé, inventer les espaces-temps pour conforter les liens dans le présent. Et enfin, prévoir les lieux de vie communs de demain. Aujourd'hui, c'est un nouveau quartier qui prend vie et « **on doit vivre autrement, mais cette mémoire c'est une richesse, un joyau** ».

Planche_12

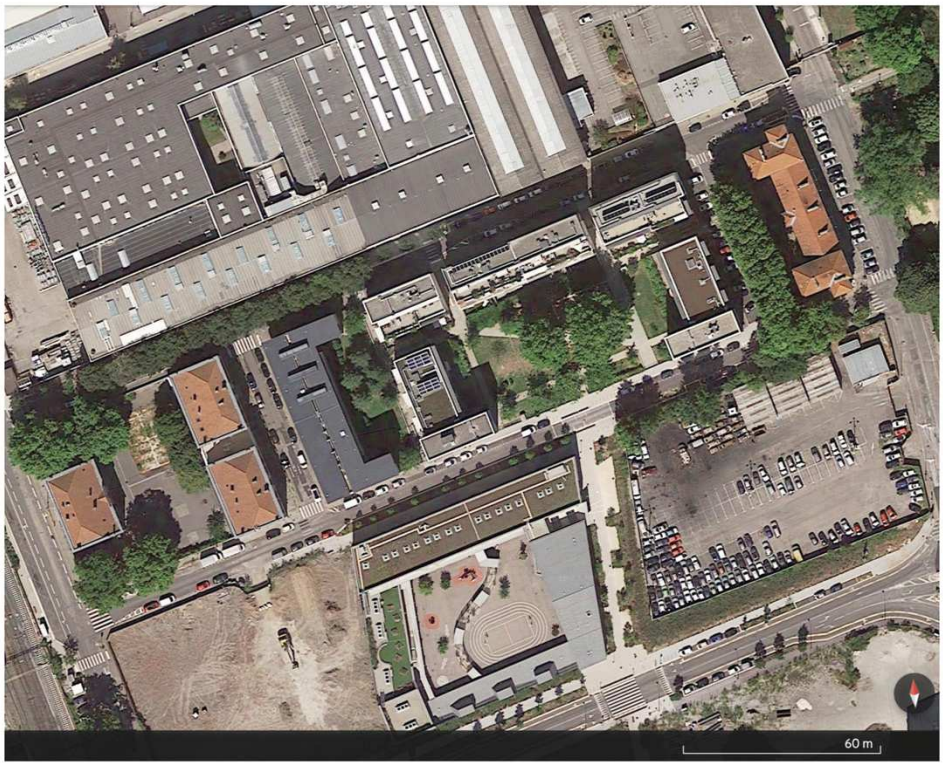
« Je ne sais plus comment était exactement le quartier avant, mais on avait vraiment le cœur historique de Jean Macé, ça faisait vraiment quelque chose comme ça avec les anciens bâtiments et l'école qui était là. »



Photographie aérienne de la cité Jean Macé, 1971
Source et crédits : Portail IGN - Institut National de l'Information Géographique et Forestière, https://remonterletemps.ign.fr/

Planche_13

« Il y a quelques années, ils ont souhaité changer de nom à la cité Jean Macé en résidence je ne sais quoi et ça a été refusé par les habitants. L'histoire de cette cité c'est vraiment depuis qu'elle a été créée dans les années 1932. C'était une cité ouvrière très liée aux cheminots puis à l'usine Merlin Gerin . »



Photographie aérienne de la cité Jean Macé, 2023
Source et crédits : Google Earth

Planche_14

« L'avantage du quartier c'est qu'il était en retrait, mais ce n'est plus le cas maintenant. »



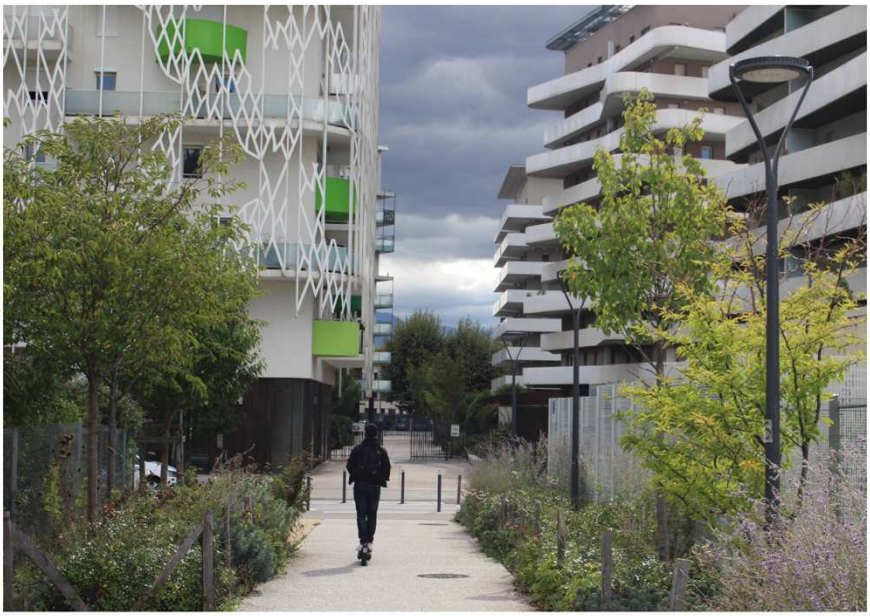
Fresque grand format « La Presqu'île de demain », affichée en face de l'école Simone Lagrange, 2021
Source et crédits : Association *« Histoire de... »*, photographie de Ryma Hadbi

Planche_15



Rue Durand Savoyat, école Simone Lagrange, entrée de la MJC, 2021
Source et crédits : Ryma Hadbi

Planche_16



Passage piéton reliant Jean Macé à Clos des Fleurs, secteur dit Durand Savoyat, 2021
Source et crédits : Ryma Hadbi

Planche_17



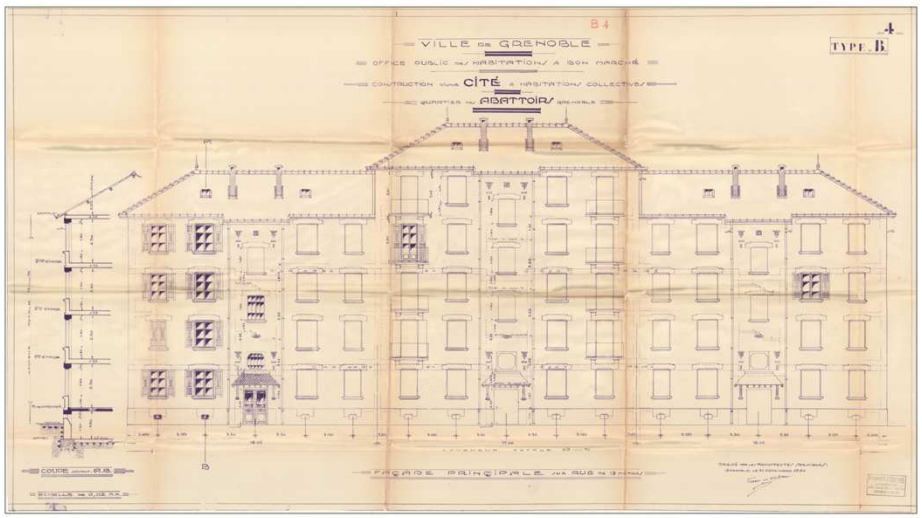
Parc du Clos des Fleurs, fontaine et aire de jeux, 2019
Source et crédits : Léa Agal

Planche_18

> La place « au milieu » de la cité

Un élément essentiel de l'ambiance du lieu et de la vie de quartier

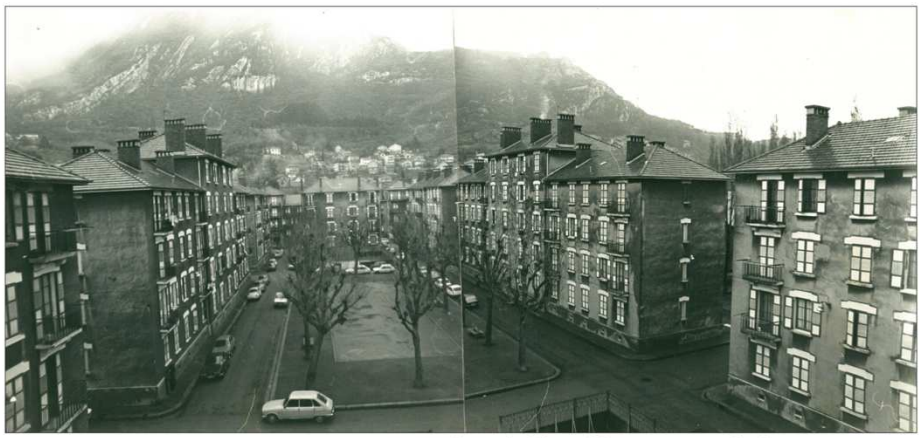
« La cité Jean Macé, c'était des bâtiments anciens, un petit peu obsolètes mais avec des possibilités de vie très importantes notamment avec la petite place au milieu. Je trouvais que c'était sympa. Le nouveau parc est bien mais c'est un jardin public c'est tout. Tandis qu'il y avait quelque chose de particulier, un geste architectural qui était différent. Ça faisait une unité alors que là ce sont des bâtiments accolés. »



Façade principale sur rue de 13 mètres et coupe du type B, 1930,
Source et crédits : Actis, réf. G27-D

Planche_19

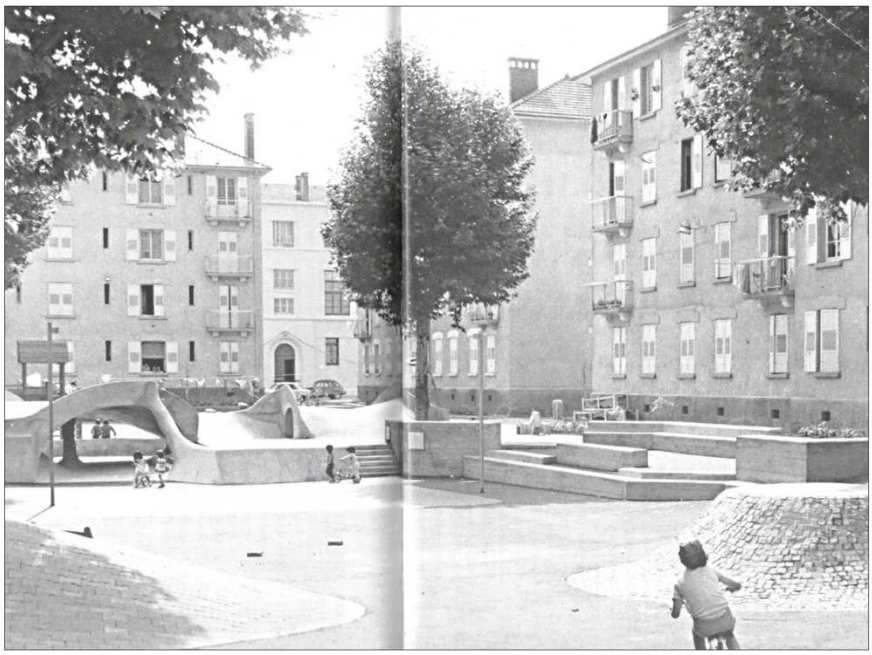
« Voilà l'ancienne place, elle tenait tout l'ensemble au milieu là. A l'époque il y avait deux bassins où les gens venaient laver leur linge et des étendages. Il y avait aussi des bancs et les arbres qui sont là-bas. »



Photographie de la cour de la cité Jean Macé avant démolition-reconstruction, 1979
Source et crédits : AMMG, côte 587 W 84

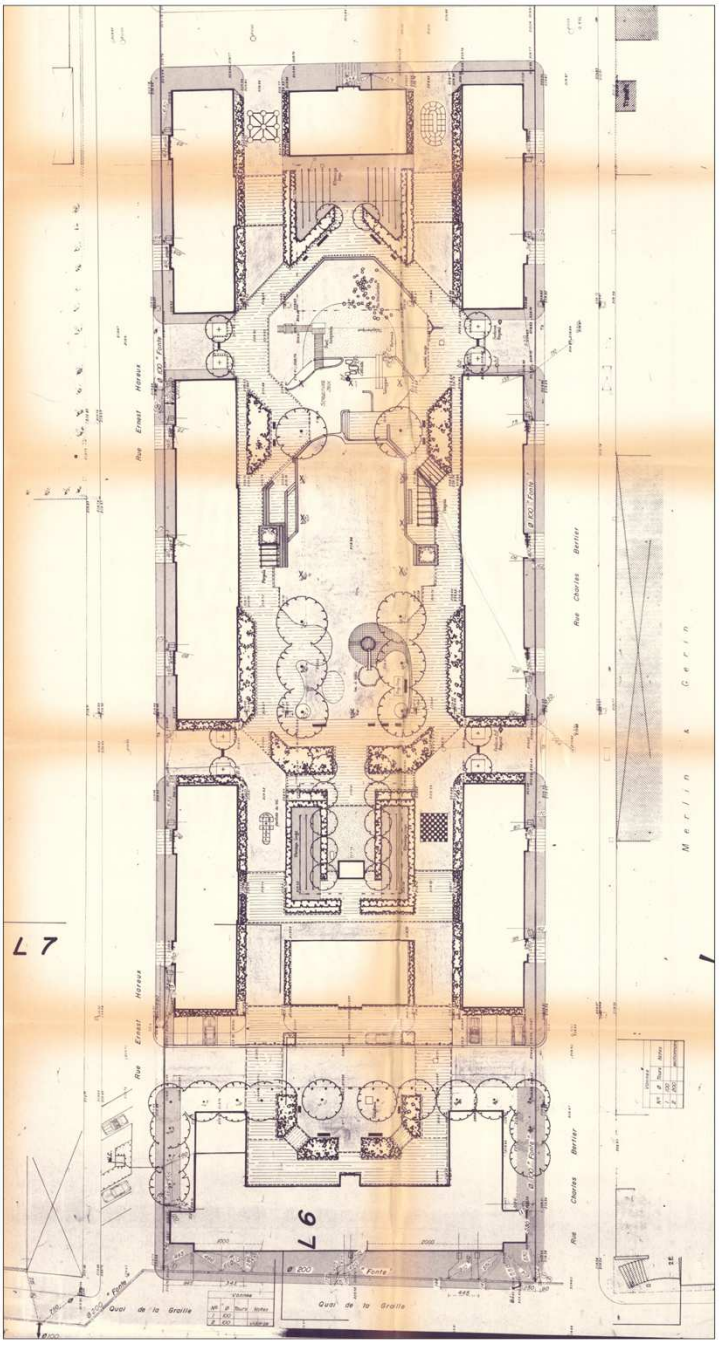
Planche_20

« C'est le maire Hubert Dubedout qui nous a refait une place centrale magnifique dans les années 1980. Elle a été détruite. »



Photographie de la cour de la cité Jean Macé, années 1980
Issue de l'ouvrage « Jean Macé. Les abattoirs : Mémoire pour demain », p.74-75

Planche_21



Plan d'aménagement de la nouvelle cour de la cité Jean Macé, 1980,
Source et crédits : Actis, réf. H11-T

Planche_22

> La place au coeur du projet de renouvellement urbain

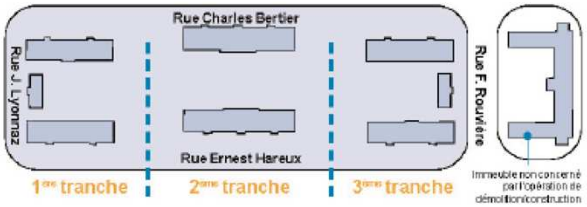
« La cité devait être refaite à l'identique c'est-à-dire des bâtiments de chaque côté et une place centrale, mais bon ce n'est pas grave. On a encore un petit jardin au milieu qui est bien. Cet immeuble ne devait pas exister. On aurait dû avoir une grande place mais pour meubler un peu ils ont fait cet immeuble en plus. »



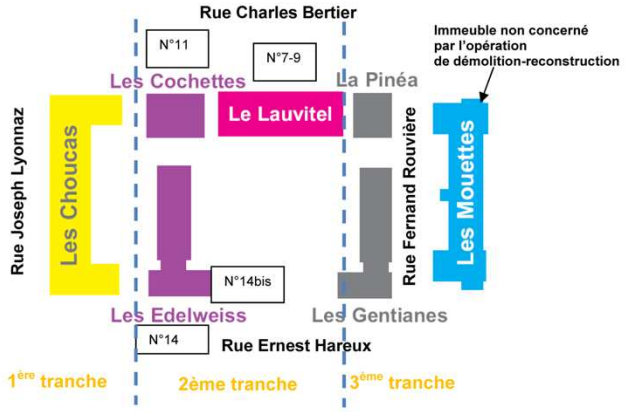
Cité Jean Macé, « la place au milieu », 2018
Source et crédits : Maïlys Toussaint

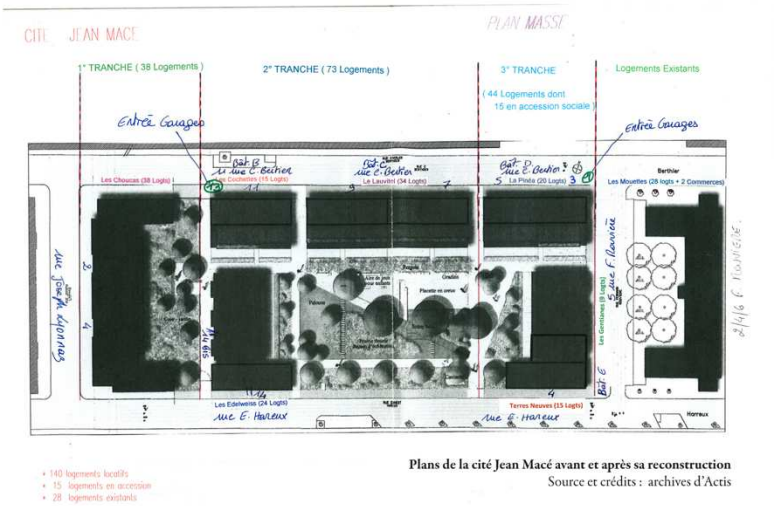
Planche_23

« Finalement, ici, c'est un nouveau quartier à partir d'une structure ancienne. »



Plan de la cité Jean-Macé avant travaux

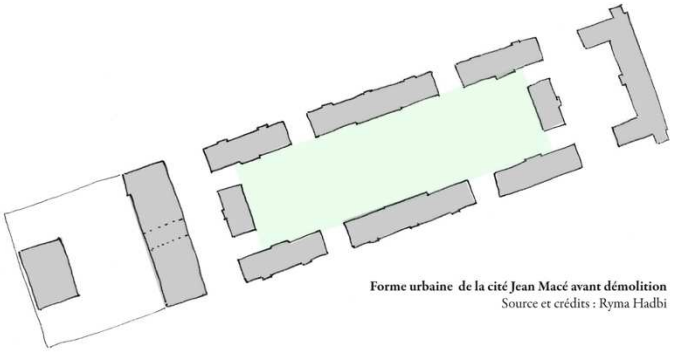




Plans de la cité Jean Macé avant et après sa reconstruction
Source et crédits : archives d'Actis

Planche_24

« Dans la cour de la cité, il y avait beaucoup de monde avant.
Aujourd'hui, il ne reste plus que les petits. »

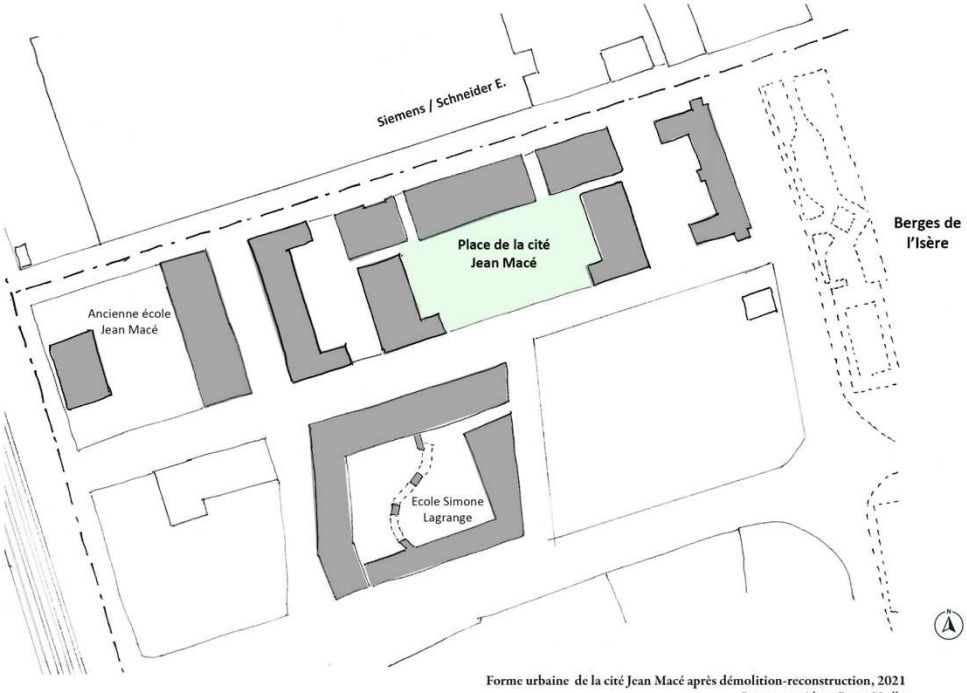


Forme urbaine de la cité Jean Macé avant démolition
Source et crédits : Ryma Hadbi



Photographie de la cour, coupe du monde 1982
Issue de l'ouvrage « Jean Macé. Les abattoirs : Mémoire pour demain », p.82

Planche_25

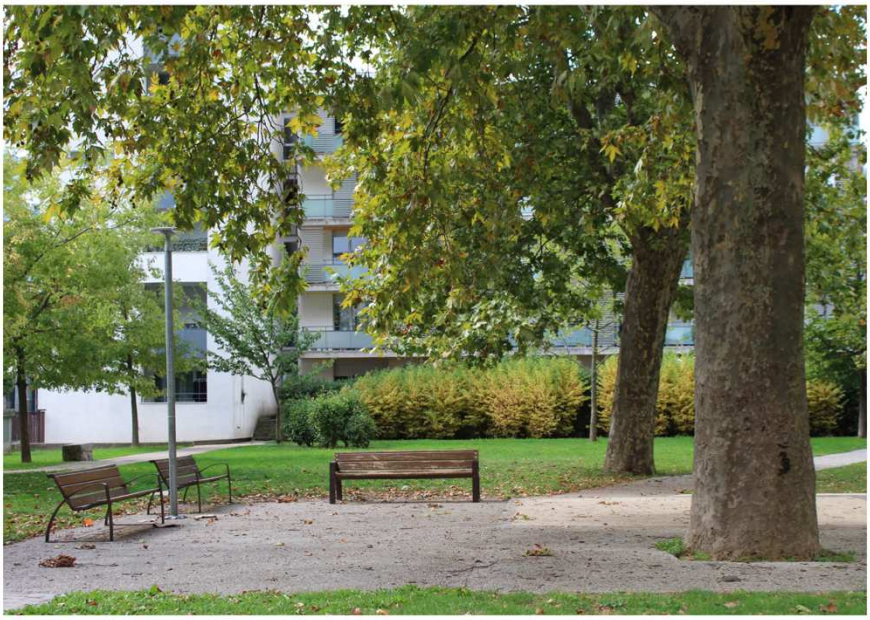


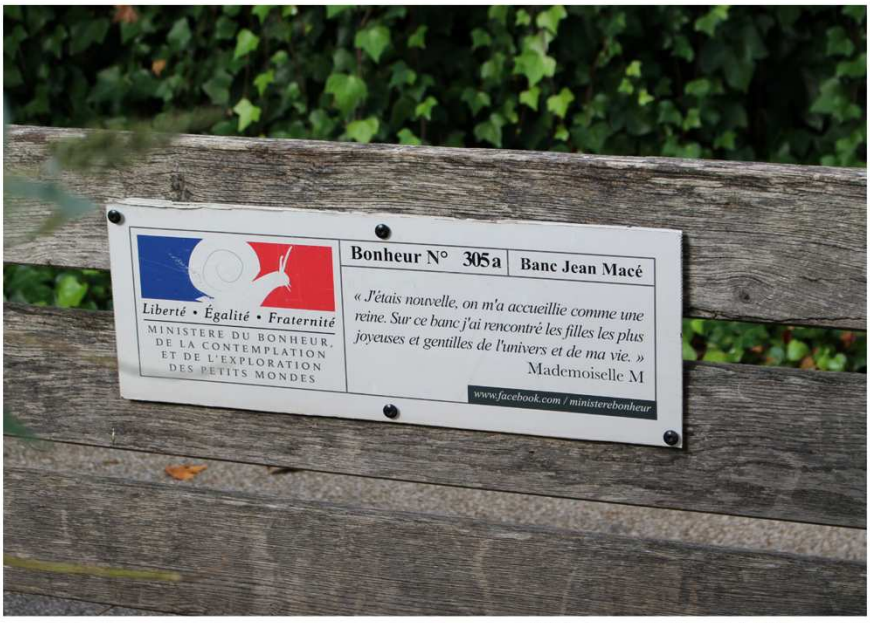
Forme urbaine de la cité Jean Macé après démolition-reconstruction, 2021
Source et crédits : Ryma Hadbi



Cité Jean Macé, 2020
Source et crédits : Ryma Hadbi

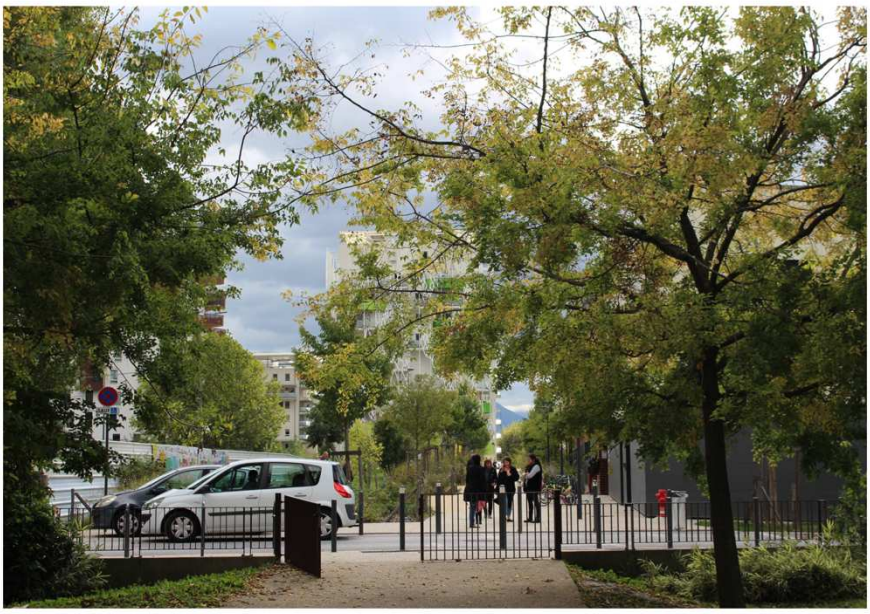
Planche_26





Série de photographies de la cour de la cité Jean Macé, 2021
Source et crédits : Ryma Hadbi

Planche_27





Série de photographies de la cour de la cité Jean Macé, 2021
Source et crédits : Ryma Hadbi

Planche_28

• Lieux, fonctions et usages

La « vitalité du quartier est d'autant plus étonnante que l'Isère au nord et son confluent le Drac, à l'ouest, en font une presqu'île, et que le canal de Fontenay et les voies ferrées isolent aussi le quartier, au sud, du reste de la ville. » (Jean Macé. Les abattoirs : Mémoire pour demain, 2006, p.16)

Le quartier des abattoirs (Jean Macé) « grouillait » d'activités toutes aussi diverses les unes que les autres. C'est là où s'implantaient les métiers que l'on souhaitait maintenir hors de la ville (voir le dessin de René Gontard). Chacun y trouvait alors son compte. De nombreuses entreprises s'y installèrent : **« Le charbonnier c'était quelque chose à l'époque. Ici, les murs étaient tout noir avec la fumée du charbon. Chez Cloître, il y avait les chiffonniers. C'était tous des artisans différents. Et l'usine de javel, qu'est-ce que ça sentait mauvais ! ».**

La proximité de la gare et du chemin de fer a favorisé l'implantation de la société PLM sur place et de nombreux entrepôts de transports collectifs. L'usine Merlin Gerin, quant à elle, tournait à plein régime. Les habitants de Jean Macé y étaient employés. Les métiers autour des abattoirs ne cessaient de se démultiplier (chevillards et équarrissage). Le quartier vivait littéralement au rythme des usines et des abattoirs. On pouvait y manger à n'importe quelle heure. Le quartier regorgeait de commerces : bistrots, cafés, restaurants, bouchers, etc. La vie de quartier y était très intense. Il y avait dans la cité même deux épiceries dès la construction du bâtiment le long de l'Isère. Le quartier était à cette époque-là très attractif malgré sa situation, « aux confins » de la ville : habitations, entreprises, commerces, restaurations, loisirs, sports, etc. Jean Macé n'était pas qu'un simple quartier, c'était un village dans la ville !

Mais dans les années 1970, les abattoirs désertent les lieux. S'en suivent alors les équarrisseurs et les chevillards. La majorité des restaurants-bars et cafés de Jean Macé ferment petit à petit. Dans les années 1990, Merlin Gerin est rachetée par Schneider Electric. C'est la fin de l'ambiance ouvrière et paternaliste dans le quartier. Une page se tourne.

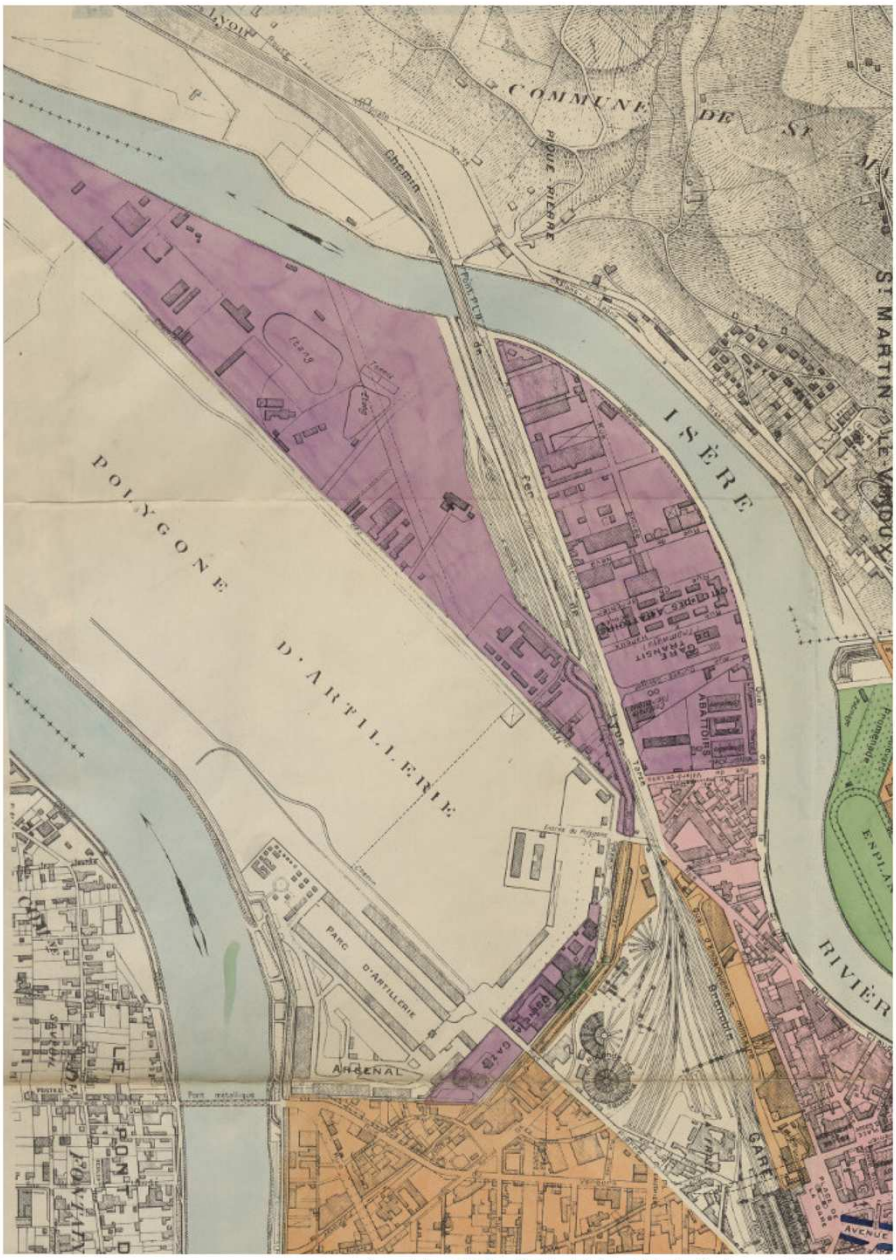
Au début des années 2000, le renouvellement du quartier se discute. Il faut se rendre à l'évidence, la cité ne tient plus debout. Les entreprises et industries ont quitté les lieux. La décision de démolir la cité pour la reconstruire est prise. Dans les années 2010, de nouvelles habitations émergent aux côtés de la cité si longtemps isolée et enserrée dans un tissu exclusivement industriel. S'en suit le tour de la Presqu'île si longtemps occupée par l'armée.

Le quartier adopte alors un nouveau visage en matière d'usages et de fonctions :

« Avant ils nous disaient : c'est un quartier où il faut faire des usines, du travail, pas d'habitations ».

Aujourd'hui, il faut densifier la ville et construire davantage d'habitations dans le quartier, car les entreprises ont plutôt tendance à quitter les lieux en y laissant des terrains en friche. « Ici, ça a beaucoup changé au niveau du commerce. À l'heure actuelle on est quatre établissements dont deux qui font que de la restauration. C'est devenu une cité-dortoir. À un moment, il y a eu beaucoup de vie dans le quartier, car on a réussi à mélanger le commerce, l'activité et l'habitation... »

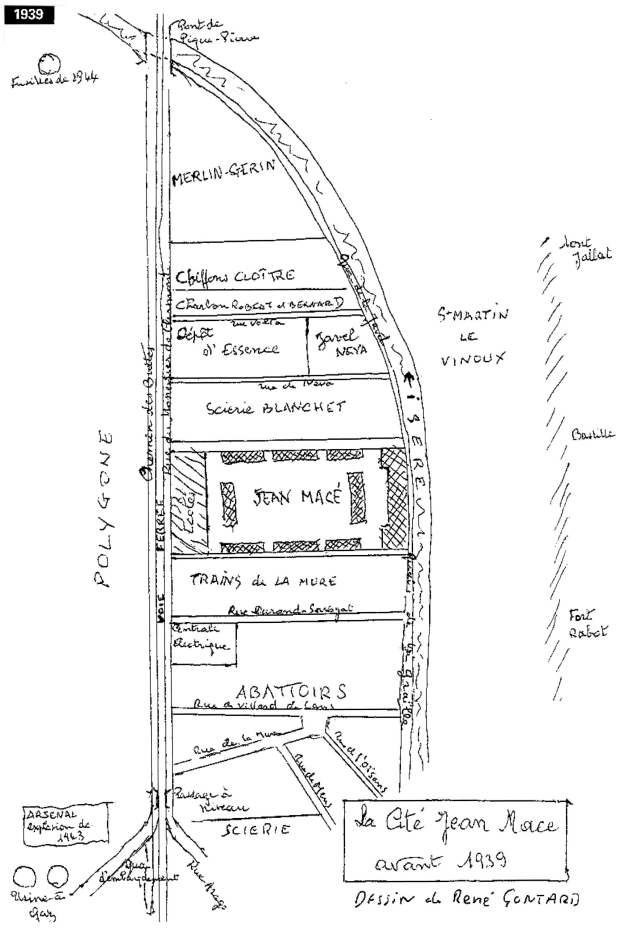
Planche_29



Secteur industriel de Jean Macé (en violet), extrait du plan d'aménagement de Grenoble, 1946
Source et crédits : AMMG, côte 1 Fi 54

Planche_30

Les métiers autour de la cité Jean Macé...



Dessin de René Gontard, habitant de la cité Jean Macé, la cité avant 1939
Issu de l'ouvrage « Jean Macé. Les abattoirs : Mémoire pour demain », p.8

Planche_31

> Traces, indices et héritages

Ce qu'il reste comme témoins du temps passé

1_Les Mouettes, bar-épicerie de la cité Jean Macé



Façade du pavillon Les Mouettes avec locaux commerciaux, *circa* 1970
Source et crédits : Actis, réf. H11-P13

Planche_32

« Il y avait l'épicerie qui faisait office de bar et tout le monde se réunissait là-bas. Ça faisait une ambiance. »



Vue sur les locaux commerciaux des Mouettes, rue Ferdinand Rouvière, 2019
Source et crédits : Fatma Mrad

Planche_33

« Aujourd'hui, Jean Macé a changé. Il ne reste plus que cet immeuble-là au bord de l'Isère qui a été super bien rénové. »



Rue Ferdinand Rouvière, copropriété Les Mouettes, 2020
Source et crédits : Ryma Hadbi

Planche_34



Quai Paul Louis Merlin, copropriété Les Mouettes, 2020
Source et crédits : Ryma Hadbi

Planche_35



Schneider Electric, vue depuis les jardins suspendus de Jean Macé, Quai Paul Louis Merlin, 2021
Source et crédits : Ryma Hadbi

Planche_36

« Ce qu'on voit là derrière, entre les deux bâtiments neufs, c'est la vieille usine Merlin Gerin. »



Usine Merlin Gerin (Schneider E.), vue depuis la place de la cité Jean Macé, 2021
Source et crédits : Ryma Hadbi

Planche_37

« Qui n'a pas connu Merlin ? »



Quai Paul Louis Merlin, 2021
Source et crédits : Ryma Hadbi

Planche_38

« Ils donnaient aux rues les noms des lieux d'où provenait le bétail. »



Rues historiques du quartier Jean Macé-Clos des Fleurs, 2021
Source et crédits : Ryma Hadbi

Planche_39

« Tous les cafés, restaurants étaient rue Villard-de-Lans. »



Mur des abattoirs, rue du Villard de Lans, 2021
Source et crédits : Ryma Hadbi

Planche_40

« Nous ça fait dix ans qu'on est là. Avant c'était Marcel qui a tenu trente-sept ans. Marcel a racheté à Dominique qui lui a tenu huit ans. Dominique lui, il l'a racheté à une dame qui l'a créé mais personne n'a réussi à me donner son nom. »



Place Paul Huillier, Restaurant Chez Marcel, 2021
Source et crédits : Ryma Hadbi

Planche_41



Rue de la Mure, « cheville centrale », 2019
Source et crédits : Léa Agal

Planche_42

« Ça c'est le quartier des Abattoirs de Grenoble. Il y avait des maquignons qui venaient. Je vais vous montrer, il y avait des wagons qui sortaient de là et ils arrivaient juste là. Donc, les moutons arrivaient à pied depuis les alpages, de l'Oisans et tout. Et la rue ici, par exemple, il y avait plein de bistrots, des cafés et là c'était tous les maquignons qui vendaient de la viande. »



Vestiges des abattoirs de Grenoble, parc Henri Tarze, 2021
Source et crédits : Ryma Hadbi

Planche_43

« Ça, c'est d'origine. On a essayé de garder les vieux murs des abattoirs. Ils voulaient tout démolir, mais nous on a refusé. Vous allez voir les meurtrières. »



Rue Henri Tarze, meurtière de l'enceinte des abattoirs, 2021
Source et crédits : Ryma Hadbi

Planche_44

« Le parc Tarze a toujours été comme ça, les arbres sont anciens. On a demandé à ce qu'ils nous fassent un espace vert, mais bon ça traîne. C'est en friche. Ils voulaient y faire des constructions, mais nous on a refusé. »



Parc Henri Tarze, Clos des Fleurs en arrière-plan, 2021
Source et crédits : Ryma Hadbi

Planche_45

4_L'école Jean Macé, au coeur de la vie de quartier



Façade principale du groupe scolaire Jean Macé (1935), 2021
Source et crédits : Ryma Hadbi

Planche_46

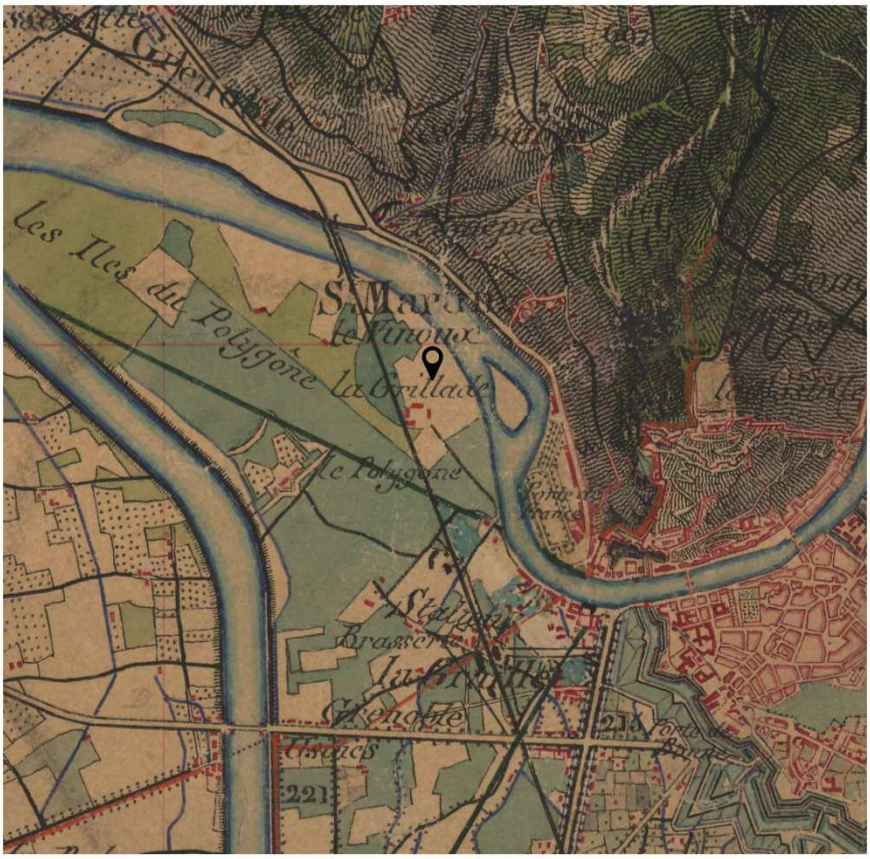
« Mon papa a son nom sur la plaque commémorative de l'école Jean Macé. »



Ecole Jean Macé, 1 rue Joseph Lyonnaz,
Local de l'Union de Quartier, plaque commémorative, 2021
Source et crédits : Ryma Hadbi

Planche_47

• **Mémoire naturelle, atmosphère, sols et végétaux**
Jean Macé, le village aux « confins » de la ville



Extrait de la carte d'Etat Major de la ville de Grenoble, 1843
Source et crédits : Portail IGN - Institut National de l'Information Géographique et Forestière, https://remonterletemps.ign.fr/

Cité Jean Macé

Planche_48

« Là-bas, il y avait la boyauderie, c'est-à-dire les équarrissages, ils traversaient et ils jetaient tout dans l'Isère. »

« Ici, c'était notre terrain de jeux quand on était gamins. Ce parc n'existait pas, c'était libre mais pas abandonné. Il n'y avait pas d'arbres. Il y avait de grandes pentes qui descendaient jusqu'à l'Isère. »



Glissade sur l'Isère, enfants de la cité Jean Macé, années 1940-1950
Issue de l'ouvrage « Jean Macé. Les abattoirs : Mémoire pour demain », p.37

Planche_49

« En hiver, l'Isère était glacée et c'était glacé jusque-là, alors on descendait par là pour aller jouer au hockey sur glace avec un bâton et une boîte de sardines. On a inventé ça ! Et donc avant il n'y avait pas de murette ni rien on descendait directement alors que maintenant il y a une sorte de lagune, vous verrez, ce n'est pas mal. »



Glissade sur l'Isère, enfants de la cité Jean Macé, années 1940-1950
Issue de l'ouvrage « Jean Macé. Les abattoirs : Mémoire pour demain », p.37

Planche_50



Banc de sable dans l'Isère, quartier Jean Macé, 2021
Source et crédits : Ryma Hadbi

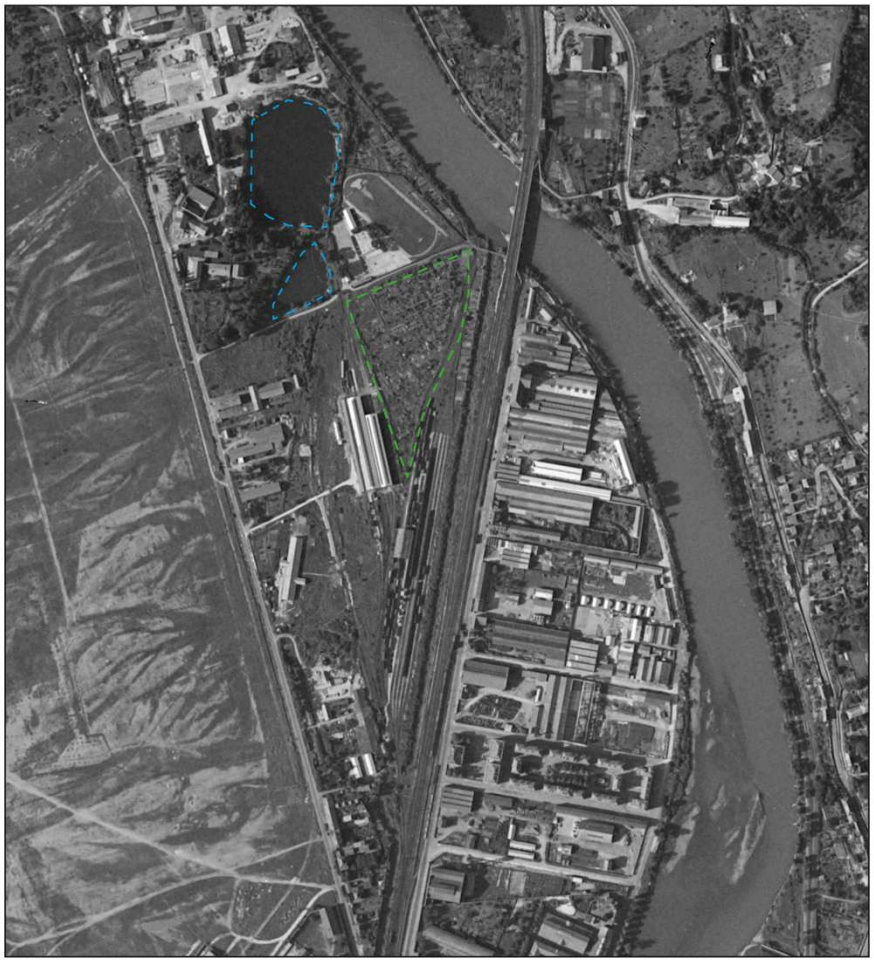


Berges de l'Isère, quartier Jean Macé, 2018
Source et crédits : Ryma Hadbi

Planche_51

« Avant, on avait tous un jardin au polygone, on y avait tous de l'eau parce que la nappe phréatique n'est pas loin.

Il y avait des étangs par infiltration et dans ces étangs on allait se baigner quand on était gamins. »



Photographie aérienne du Polygone d'artillerie, 1948, étangs en pointillé bleu, jardins ouvriers en pointillé vert (annotations personnelles)
Source et crédits : Portail IGN - Institut National de l'Information Géographique et Forestière, https://remonterletemps.ign.fr/

Planche_52

« Nous, on était retiré de Grenoble. La nuit vous êtes à la campagne chez nous. C'est très calme. »



Série photographie, quartier Jean Macé, 2019-2021
Source et crédits : Ryma Hadbi

« Je n'avais jamais remarqué cet arbre ! Elles sont belles ces pommes ! »



Planche_53

« Les arbres là, c'est nous qui les avons fait planter à l'époque.
On avait demandé à la mairie de faire l'emplacement avec les arbres. »



Copropriété Les Mouettes, 2021
Source et crédits : Ryma Hadbi

« Les deux gros arbresl à-bas ils sont d'origine.
Les deux premiers là non, ils sont nouveaux. »



Place centrale de la cité Jean Macé, 2021
Source et crédits : Ryma Hadbi

Planche_54

« Notre souci c'était de faire vivre Jean Macé et Clos des Fleurs ensemble, alors on a émis l'idée de créer un jardin partagé, pas ici, mais au parc Tarze derrière le foyer. Puis, on nous a dit qu'il était pollué et on a eu cet emplacement ici. On nous a mis des bacs et on a commencé à cultiver puis on a fait de la permaculture. »





« Peut-être que cette table sera un endroit où ils viendront s'installer au printemps, je ne sais pas. Ça permettrait de recréer des liens... »



Les jardins suspendus de Jean Macé, 2021
Source et crédits : Ryma Hadbi

Planche_55

« Ce parc, il a toujours été comme ça. On a demandé à ce qu'ils nous fassent un espace vert, mais ça traîne. C'est en friche. Ils voulaient y faire des constructions, mais on a refusé. Les arbres sont anciens. Ici, c'était les abattoirs de Grenoble. »

« On appelle ce terrain le parc Tarze depuis des années, sauf que le maire s'est mis à l'appeler le terrain Tarze en nous disant que ça n'a jamais été un parc. »



Parc Henri Tarze, en arrière-plan le centre social, 2019
Source et crédits : Léa Agal

Planche_56

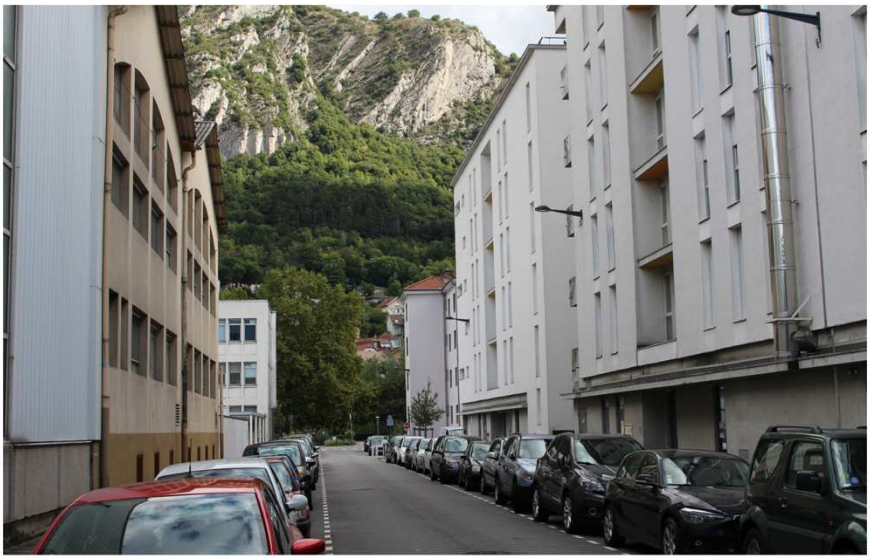
3_Ouvertures paysagères, atmosphère singulière

Édifiée sur une presqu'île anciennement extra-muros , au croisement de l'Isère et du Drac, Jean Macé dénote du reste de la ville. En nous y promenant, nous éprouvons le sentiment de plus être en ville. Entre vestiges industriels, cité ouvrière, ville et montagnes, l'ambiance y est bien singulière. L'atmosphère y est d'ailleurs différente, **« Jean Macé ce n'est pas un quartier, c'est un village »**.

Les massifs se dressent fièrement au bout de chaque rue du quartier. Ils dominent majestueusement les lieux en offrant des panoramas inédits sur les pentes emblématiques de la ville et sur les communes voisines. Ils nous paraissent si proches, nous rappelant qu'ici nous sommes « aux confins » de la ville de Grenoble : **« Après Jean Macé, il n'y a plus rien. C'est la fin de la ville. Celui qui vient ici c'est parce qu'il y habite ou travaille chez Schneider ».**

Planche_57

« On a Merlin Gerin qui est là ; l'Isère et le Drac de l'autre côté ; et la situation de Jean Macé à l'extrémité de la ville, sur une bordure de la ville en fait. »



Vue sur le Mont Jalla, rue C. Berthier, 2021
Source et crédits : Ryma Hadbi



Vue depuis les jardins suspendus de Jean Macé, le Vercors en arrière-plan, 2021
Source et crédits : Ryma Hadbi

Planche_58

« Rue Ferdinand Rouvière, entre les deux petits monticules on a une trouée et c'est de là que vient le vent dans la cité. C'est pour ça qu'il fait bon ici, mais il fera chaud aujourd'hui. »



Le Néron, quai Paul Louis Merlin, 2021
Source et crédits : Ryma Hadbi



Chartreuse, Saint-Martin-le-Vinoux, depuis la rue D. Savoyat, 2021
Source et crédits : Ryma Hadbi

Planche_59

Chapitre 6.

Ce qui fait patrimoine à la Capuche



Illustration 57 : Cité de la Capuche, rue de Stalingrad, 2021 (Ryma Hadbi)

1. Portrait de la cité de la Capuche (1924-2021)

1.1. Naissance d'une typologie d'HBM collectives à Grenoble

Au lieu-dit de la Capuche, s'étalaient à perte de vue des champs, des marécages et des ruisseaux qui couraient le long de la plaine sud pour aller se déverser dans l'Isère et le Drac. Le vent y soufflait d'ailleurs si fort qu'on ne pouvait se trouver là sans mettre sa capuche147. En octobre 1922, la Ville décide d'y acquérir un terrain sur lequel se construira la future cité de la Capuche par l'Office à qui elle cède gratuitement le terrain. Pour ce projet, c'est le choix de l'immeuble collectif sous la forme de l'îlot ouvert qui prévaut. Construite en un seul bloc par les architectes Rome et Rabilloud, entre 1924 et 1925, la cité HBM de la Capuche se compose de deux îlots de bâtiments en R+3 sur caves semi-enterrées et traversés par un réseau de voiries. Ces deux ensembles bâtis, fermés sur l'extérieur et délimités par la rue Pierre Bonnard, sont orientés sur l'axe historique nord-sud qu'est la route d'Échirolles (actuelle rue de Stalingrad). Le plan d'ensemble de la cité, symétrique suivant l'axe est-ouest, est composé de trois types de pavillons.

[147] Une autre anecdote raconte que la dénomination du quartier proviendrait plutôt du fait que l'on y portait une capuche pour se protéger des nombreux moustiques qui y proliféraient dans les marécages.

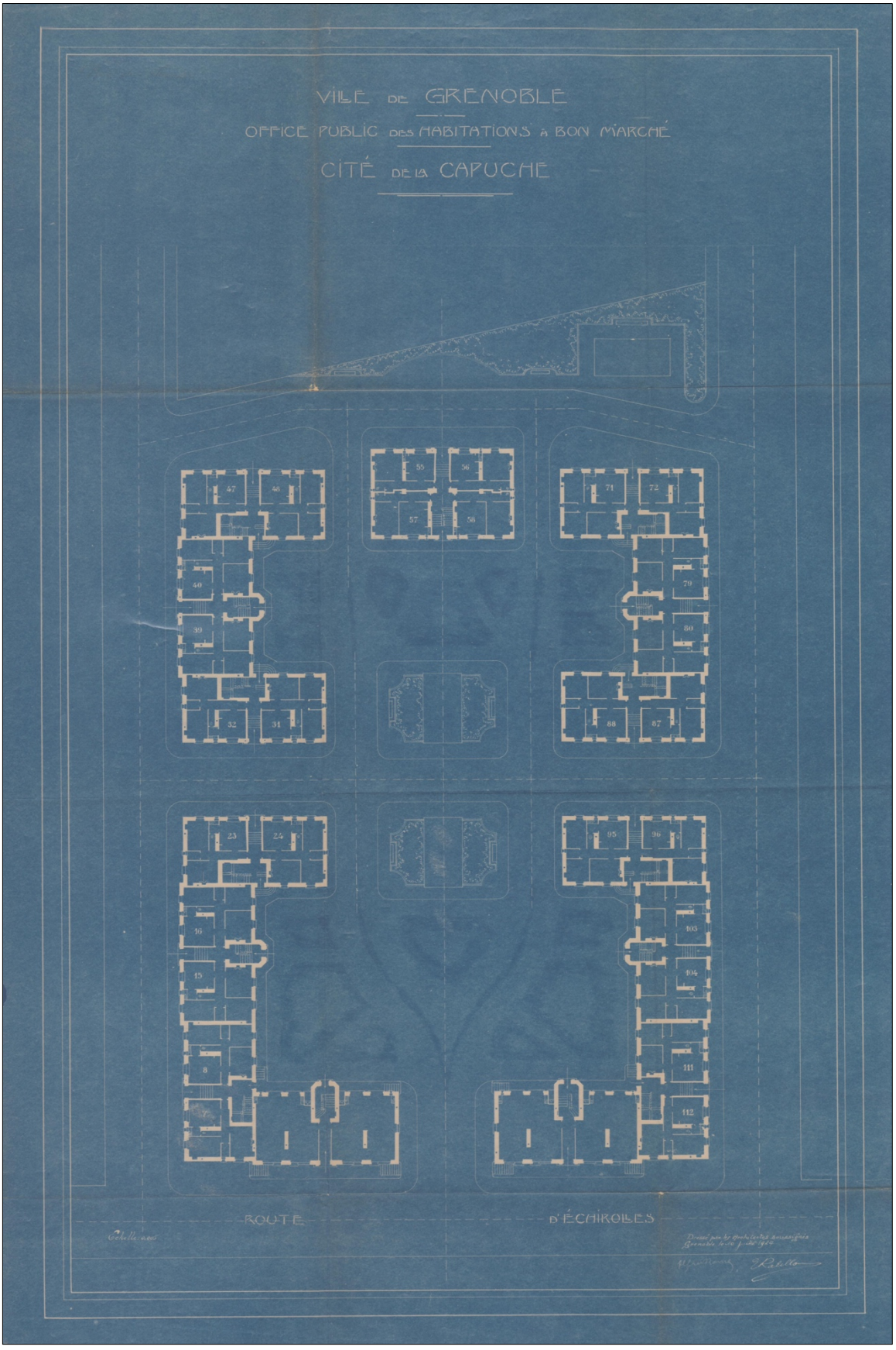


Illustration 58 : Plan de la cité de la Capuche et ses espaces publics, 1924 (AMMG, 1O 100)

Sans détail ni traitement particulier, son architecture de style local et d'époque affiche des façades enduites avec une corniche légèrement en saillie pour marquer le rez-de-chaussée ainsi que le dernier niveau de manière très sommaire. Seule la façade principale sur la rue de Stalingrad est ornée des armoiries de la Ville au niveau des entrées principales. Les balcons commerciaux surélevés sur la rue de Stalingrad apportent de l'épaisseur et une forme de vivacité à l'ensemble de la cité qui aujourd'hui se fond discrètement dans le paysage urbain tant par sa typologie que par son traitement architectural. Certains détails attirent néanmoins notre attention. Les entrées sont par exemple signifiées par un encadrement en saillie et par un traitement au sol de type pavage qui contraste avec le bitume de la chaussée. Les immeubles de la cité sont tous traversants grâce à la forme urbaine adoptée par les architectes. Avec des bâtiments en périphérie de l'îlot laissant place à un espace public intérieur, chaque montée dispose d'une double entrée très appréciée par les locataires : une porte côté cour et une porte côté rue. Au rez-de-chaussée surélevé, sur la route principale, 4 locaux commerciaux sont prévus dès la construction. Néanmoins, lorsque les premiers locataires s'installent dans la cité isolée, au milieu des champs et loin des écoles, la mairie installe provisoirement – le temps de la construction du groupe scolaire Ferdinand Buisson, une école maternelle dans les locaux commerciaux situés 75 rue de Stalingrad. Dans la foulée, une petite cour d'école d'environ 100 m^2 est aménagée sous le balcon surélevé, empiétant alors sur la cour intérieure de la cité.

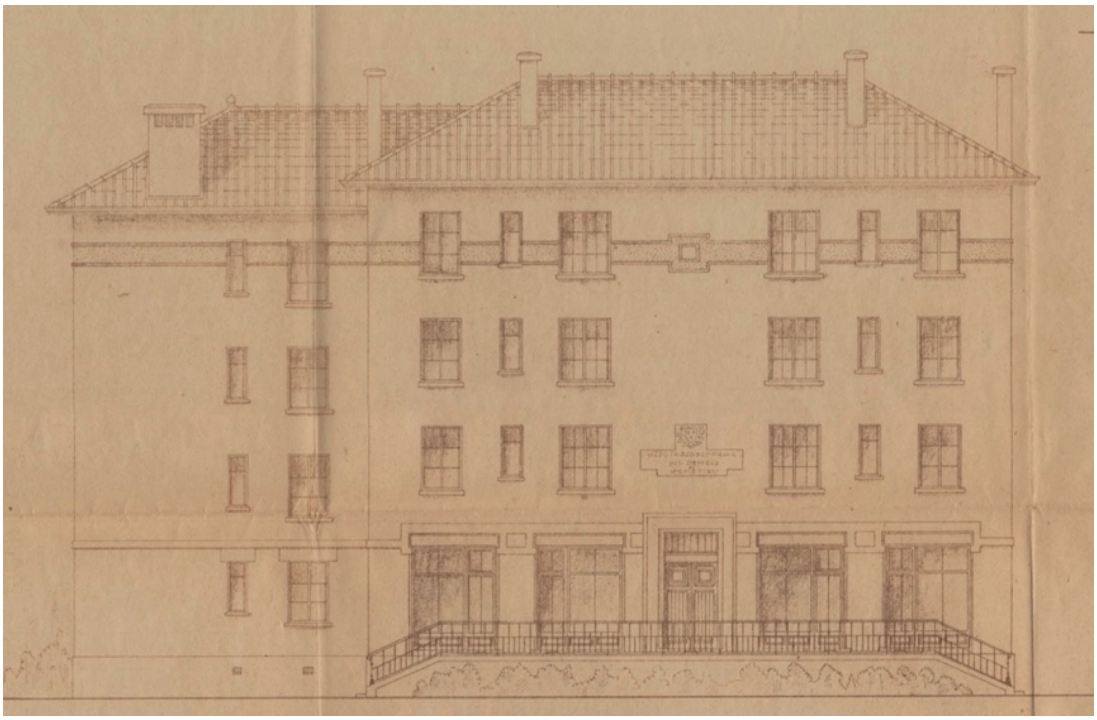


Illustration 59 : Façade de la cité de la Capuche (extrait), sur route d'Echirolles (Stalingrad), 1924 (AMMG, 1O 100)



Illustration 60 : Série photographique dans la cité de la Capuche, 2021 (Ryma Hadbi)

Au total, le projet de la Capuche comporte 128 logements sur un total de 8 bâtiments d'habitations collectives. Chaque bâtiment comporte le même type de logement : 80 logements de type 4 pièces, 32 logements de type 3 pièces et enfin 16 logements de type 2 pièces. La cité aurait accueilli les visiteurs de l'Exposition Internationale de la Houille Blanche et du Tourisme organisée en 1925 par la Ville en servant temporairement d'hôtel. Les appartements auraient été meublés par les futurs locataires en contrepartie d'une réduction de leurs loyers lors de l'attribution définitive des logements de la cité. Située à quelques pas du centre-ville, entre les futurs boulevards et la voie ferrée au sud. Ses premières locataires ne s'y installent qu'en novembre 1925. En comparaison aux autres programmes réalisés par l'OPHBM de la Ville, la cité de la Capuche semble sommaire dans la conception de son plan, mais aussi dans sa réalisation à travers le choix d'une architecture assez élémentaire avec peu de détails architecturaux. Néanmoins, elle a marqué un tournant décisif dans les choix de l'Office en matière de typologie urbaine à adopter pour constituer le premier parc de logements locatifs publics de la Ville de Grenoble. Aujourd'hui, les cités de la Capuche et de l'Abbaye sont les seuls témoins de cette période particulièrement remarquable de l'histoire urbaine et sociale de Grenoble et de son Office toujours très actif dans la région grenobloise sous le nom d'Actis.

1.2. Une cité banalisée par la réhabilitation

En 1985, tandis que les cités de l'Abbaye et Jean Macé ont déjà connu leur réhabilitation, la cité de la Capuche débute la sienne pour redonner un coup de jeunesse à ses façades noircies par les fumées et les poussières des usines alentour. Profitant de ces travaux pour se mettre aux normes et passer au chauffage urbain, les espaces publics au sein de l'îlot se transforment également avec la suppression de la rue Pierre Bonnard qui sépare les deux îlots. Dessinant initialement deux cours, avec chacune son square en périphérie, ce nouvel aménagement laisse place à un seul square central réunissant les deux cours d'origine en une seule et même cour intérieure. De cette rue, il ne reste aujourd'hui que les entrées latérales, à l'image de brèches donnant un aperçu sur la vie intérieure de la cité, à l'abri de l'agitation urbaine de la rue de Stalingrad très fréquentée.

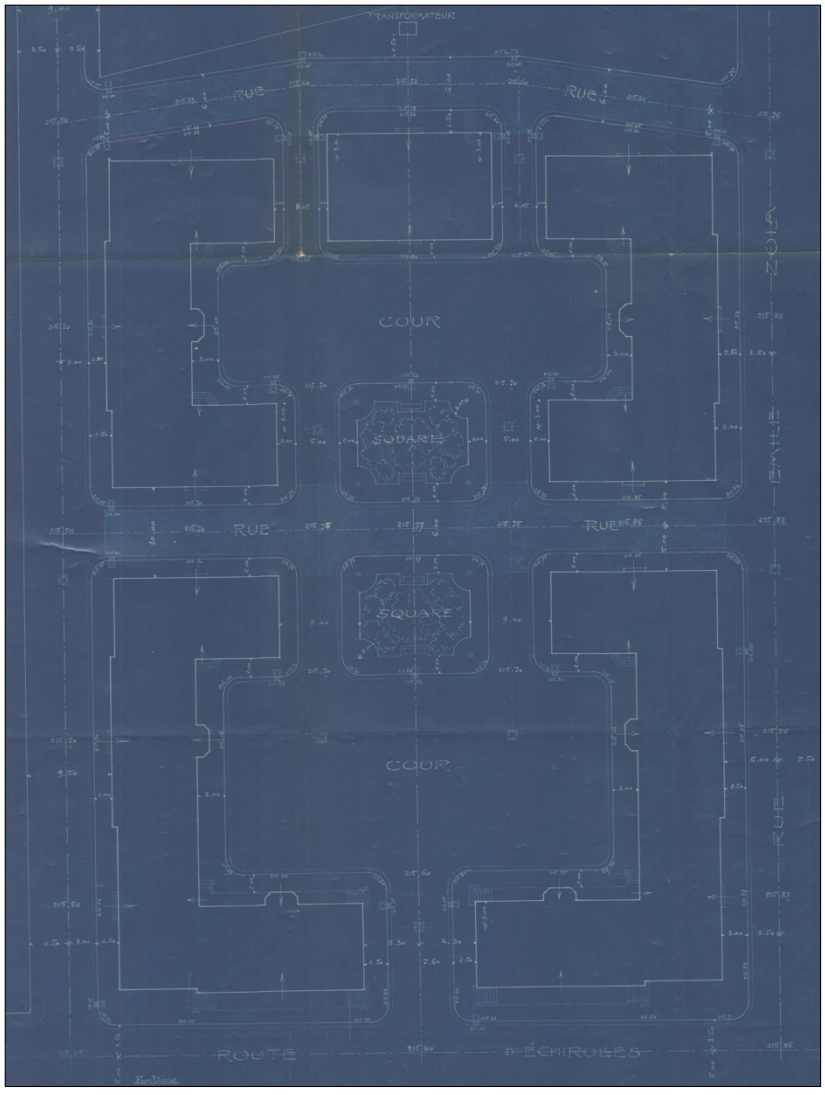


Illustration 61 : Plan de la cité de la Capuche, trottoirs et chaussées, 1924 (AMMG, 1O 100)



Illustration 62 : Place docteur Gallimard, cité de la Capuche, 2021 (Ryma Hadbi)

De ce choix, c'est tant les rapports d'échelle et de densité que la vie collective et l'ambiance du lieu qui en sont impactés. Les qualités esthétiques et sensibles de la cour ont particulièrement pâti des modifications spatiales survenues au fil du temps ; d'abord avec le redessin de la cour puis avec l'installation de plusieurs équipements techniques urbains autour du square central et enfin avec l'omniprésence anarchique des voitures au sein de la cour. Le square s'est progressivement transformé en rond-point pour les automobilistes qui pénètrent dans la cité à la recherche d'une place de stationnement. C'est finalement une tout autre composition architecturale et sociale qui se met en place en rompant à bien des égards avec les intentions premières de ces cités d'habitations collectives à bon marché telles que voulu par les membres de l'Office et Paul Mistral.



Illustration 63 : Cité de la Capuche, aménagement de la cour intérieure (place docteur Gallimard), 2021 (Ryma Hadbi)

Plus tard, en 1990, l'isolation par l'extérieur de la cité de la Capuche est entreprise. Les corniches en saillie, les encadrements d'origine ainsi que les armoiries de la ville sont alors supprimés. Depuis, les experts du patrimoine affirment à l'unisson que l'isolation par l'extérieur a conduit à la banalisation de la façade urbaine de la cité et par conséquent à la perte de son identité. En renonçant aux signes et traces matérielles qui permettaient jusque-là de l'identifier dans son paysage urbain très hétéroclite, c'est sa valeur patrimoniale historique qui a été balayée d'un revers de main. Aujourd'hui, elle semble être tombée dans « l'oubli », contrairement aux cités de l'Abbaye et Jean Macé qui par l'étendue de leur façade urbaine et leur style architectural particulier marquent encore les esprits à l'image d'objets-reliques manifestes fixant une mémoire urbaine significative de la ville. Mais ce ne sont pas seulement les travaux d'isolation extérieure ni le réaménagement de la cour intérieure (deux actions spatiales néanmoins décisives) qui ont engendré son invisibilisation et l'altération de son identité. Les modes de vie ont évolué, les pratiques et les liens de voisinage se sont transformés à mesure que le profil de ses habitants a changé. De plus, l'urbanisation du quartier avec l'expansion de la ville vers le sud a participé au changement de l'ambiance urbaine et de l'écologie sensible de l'environnement dans lequel elle a été conçue à l'origine. Toutefois, c'est grâce à son plan compact, son échelle et sa densité qu'elle reste aujourd'hui discrètement, voire parfaitement, insérée dans la trame urbaine de la ville.



Illustration 64 : Vue sur la cité de la Capuche depuis la rue de Stalingrad, 2021 (Ryma Hadbi)

1.3. Enquêter un quartier à l'identité plurielle et complexe



Illustration 65 : Photoaérienne de la plaine sud-est, la cité entourée en rouge, Grenoble, 1948
(IGN Géoportail - remonter le temps)

Le quartier de la Capuche est historiquement un « entre-deux », à la frontière entre la ville et la plaine agricole sud de Grenoble. En le traversant, de nombreuses traces de son histoire agraire puis industrielle nous saisissent. Son urbanisation dans les années 1950, anarchique et par opportunités immobilières, lui donne l'allure d'un patchwork. Sa morphologie urbaine est encore aujourd'hui celle d'un faubourg qui résiste à l'urbanisation dense de la ville. Son tissu urbain diffus lui donne une ambiance particulière qui fait sans aucun doute toute son originalité : « il y a plein de rues, de petits immeubles avec des cours, des maisons avec jardins. C'est ce qui donne un autre cachet au quartier ». Avec une succession d'éléments architecturaux, urbains et paysagers qui se juxtaposent pour former un tout, son identité est complexe et plurielle. Son organisation dite « par défaut » le rend mystérieux : « Il n'y a pas d'évidences dans ce quartier. On a du mal à l'identifier à

cause de son organisation urbaine ». La multitude de séquences urbaines qui s'alternent rendent difficile la reconnaissance d'une entité globale. « Il y a peu de repères identifiables. On ne vient ici que par chicanes successives ». On y trouve à la fois des équipements industriels, des équipements structurants de la métropole, des lieux socioculturels, des établissements scolaires, des services et activités commerciales ainsi qu'un vaste parc de logements mixtes à la fois par ses formes urbaines et par sa population. Tout y est à « portée de main » et « accessible » et pourtant, au quotidien, le quartier pâtit de l'absence d'un lieu repère, d'un haut lieu fédérateur, qui rassemble ses multiples entités à l'image du fameux marché de l'Abbaye nous a-t-on dit.

La cité de la Capuche, propriété du bailleur social Actis, bien qu'elle soit qualifiée comme étant un patrimoine par les professionnels du métier, elle semble complètement effacée, voire méprisée au quotidien, dans la réalité vécue. « On entend rarement parler de faits positifs ou même négatifs au sujet de la cité de la Capuche. C'est resté relativement neutre ». « Elle est tombée dans l'oubli ». Discrète d'un point de vue architectural, entourée d'habitations très hétéroclites et insérée dans un milieu urbain dont la densité ne nous permet pas une prise de recul pour l'identifier, c'est ce qui rend la cité de la Capuche très intéressante pour notre recherche. Cela fait quelques décennies déjà que la cité de la Capuche se dégrade et se transforme en un espace presque « repoussant ». On assiste à une dévalorisation accélérée des espaces publics de la cité et surtout de la cour intérieure. Le dépôt de déchets encombrants et le stationnement anarchique dans la cour, que connaissent aussi d'autres quartiers grenoblois, sont majoritairement liés aux mauvaises pratiques des personnes n'habitant même pas la cité. Les incivilités, le non-respect des lieux et du voisinage altèrent profondément l'ambiance collective. Autrefois conçue comme un véritable cocon et vécu comme un lieu de partage à l'échelle de la cité, la cour prend des airs de place publique fendue dans l'anonymat de la ville dense avec son lot d'inconvénients.

Ce secteur de la ville connaît des mutations profondes, des mutations à la fois urbaines et sociales. De l'autre côté de l'ancienne voie ferrée, le projet de la ZAC Flaubert suscite l'attention et l'intérêt de tous les acteurs mais tout comme les « toits rouges de la Capuche », il n'est pas question de redonner une seconde jeunesse à la cité. Pourtant, dans quelques années, la cité de la Capuche jouxtera le sous-quartier Flaubert qui ambitionne de devenir un lieu emblématique et manifeste sur les questions de transition énergétique et de durabilité à Grenoble. Tout ce projet repose sur une manière de faire projet qui prend en compte les acteurs, la mémoire du lieu et les besoins de ses habitants. La Ville veut y faire l'éloge de la mixité sociale et programmatique dans le prolongement des multiples identités déjà existantes qui composent le quartier. Pourtant, malgré sa proximité géographique, la cité de la Capuche reste toujours à la marge des projets urbains, et ce depuis sa construction en 1924. En étant conforme aux normes contemporaines et en s'insérant

parfaitement dans le paysage hétéroclite du quartier, il n'y a pas de raisons pour qu'elle fasse l'objet d'un renouvellement urbain : « Elle se tient bien. Il n'y aura donc pas de travaux dans les prochaines années », nous dit-on. Pourtant, elle pourrait apporter des éléments de patrimoine et de projet essentiels à la fois pour le quartier et pour son propre devenir. Par une démarche de projet qui mettrait véritablement en lien les multiples entités du quartier de la Capuche, il serait possible de révéler, par la mémoire du lieu, des enjeux de projet précieux à saisir pour penser à la fois la transformation du secteur et tout renouvellement à venir de la cité de la Capuche de manière à préserver au mieux « une existence présente » (Chaudier, 2015) tout en « réparant » ce qui doit l'être pour améliorer le cadre de vie de ses habitants.

1.4. L'intuition au cœur de notre démarche

Nous nous immergeons dans le quartier de la Capuche en dernier, à la rencontre de la plus ancienne cité HBM de la ville de Grenoble. Ici, à l'inverse des cités de l'Abbaye et Jean Macé nous ne sommes confrontés ni au risque de perte d'un patrimoine reconnu ni à un projet de renouvellement urbain. Pour commencer, nous nous mettons naturellement à la recherche de tous documents qui porteraient sur l'histoire de cité de la Capuche dans les archives publiques de la Ville, dans les archives privées d'Actis ainsi que dans les bibliothèques municipales et universitaires. En parallèle, nous prenons très à cœur l'immersion *in situ* en passant des journées entières dans la cité avec l'espoir d'attiser la curiosité de l'un de ses habitants à l'égard de notre enquête. Néanmoins, nos premières recherches et rencontres ne sont pas convaincantes. Nous faisons face d'une part, à un manque flagrant de documents ressources qui pourraient nous aider à constituer un corpus d'études signifiants et d'autre part, à la quasi-absence de personnages-ressources capables de nous renseigner et d'orienter nos investigations. Le peu d'habitants que nous rencontrons sont locataires depuis peu et n'éprouvent pas le sentiment d'être légitime pour discuter de leur quartier qu'ils connaissent encore « très peu ou mal ». Malgré notre ténacité à rappeler que cela ne constitue pas un problème, les réponses restent négatives. C'est alors principalement de la méfiance et des doutes sur la légitimité d'une telle thématique de recherche à propos de la Capuche que nous récoltons. De l'extérieur, elle nous semble disposer des mêmes réseaux et structures sociales que ses deux jumelles. Comme les premiers jours à flâner dans la cour de la cité ne sont pas très concluants, nous nous adressons donc à plusieurs d'entre eux : la Maison des habitants, l'Union de Quartier Capuche-Stalingrad et Grands Boulevards, et la Confédération Nationale du Logement qui dispose d'un local au sein même de la cité. À notre grande surprise, la majorité de ces interlocuteurs ignorent où se trouve la cité de la Capuche et donc quelles personnes du quartier y habitent. Les questions les plus récurrentes sont : « où se situe-t-elle exactement », « à quoi ressemble-t-elle », « vous voulez

parler de l'usine Lou transformée en cité HLM », « quand est-ce qu'elle a été construite », « pourquoi vous vous intéressez particulièrement à celle-ci, elle n'a rien de spécial », etc.

Une phase de détachement devenait nécessaire pour réajuster notre méthodologie. Il nous paraissait alors évident que ces difficultés nous livraient en réalité les premières pistes d'appréhension du quartier de la Capuche. Et si la particularité de notre terrain résidait justement dans la difficulté à pouvoir y enquêter ? Ou peut-être que cela révélait simplement l'impertinence de notre objet d'étude dans un contexte urbain ordinaire ne réunissant pas les conditions nécessaires classiques pour se saisir de la thématique patrimoniale ? En effet, à l'Abbaye et Jean Macé, nous avions rencontré un enthousiasme collectif et un désir fort à partager leurs récits, l'histoire et la mémoire de leurs quartiers et cités. Il était plutôt simple de rencontrer leurs habitants, les acteurs locaux, de trouver des documents-ressources, des archives, etc. Le contexte dans lequel nous enquêtions à la Capuche n'était assurément pas en notre faveur tandis qu'à l'Abbaye et Jean Macé la question patrimoniale était déjà posée dans le cadre de leur transformation. Toutefois, nous avions le sentiment de passer à côté de quelque chose d'essentiel. Le sentiment de « mal nous y prendre » ne nous quittait pas. L'atmosphère de la cité, nos premiers repérages et notre intuition nous signalaient qu'il était nécessaire de se mettre en rupture avec nos terrains d'études précédents et d'ajuster notre posture.

Nouvelle manière de faire et d'être

Nous faisons alors le choix de suivre principalement nos intuitions au risque même de nous éloigner de la problématique de notre recherche. Nous prenons donc la liberté d'amender autant que nécessaire le protocole mis en œuvre quitte à en établir un nouveau pour la cité de la Capuche. Nous essayons alors différentes approches sur site, car jusque-là flâner dans le quartier, nous rendre disponible par notre présence dans la cour et aborder les habitants en bas de chez eux ne fonctionnait pas. Bien au contraire, nous avions l'impression de paraître suspect. C'est pourquoi nous demandons conseil à l'Union de Quartier pour savoir de quelle manière procéder pour approcher les habitants de la cité. L'Union de Quartier nous confirme la difficulté qu'elle éprouve aussi à intéresser les habitants de la Capuche et nous propose d'essayer leur méthode, c'est-à-dire distribuer des flyers dans toutes les boîtes aux lettres. Elle nous conseille d'y annoter que nous collaborons avec elle, de manière à paraître plus légitime et éviter tout sentiment de méfiance des habitants. Nous nous mettons rapidement à la distribution de flyers dans quasiment toutes les boîtes aux lettres des 8 immeubles de la cité malgré la difficulté d'accéder aux halls sécurisés par digicode. Pourtant, des semaines vont passer et nous n'aurons aucun retour. Suite à l'échec de la méthode « flyer », nous repartons à nouveau sur place pour insister directement auprès des

personnes que nous croisons sur la place Dr Gallimard et aux pieds des immeubles. Au deuxième jour, la chance semble avoir tourné. Nous rencontrons un agent d'Actis avec qui nous échangeons longuement en insistant particulièrement sur nos difficultés « à attraper » les habitants de la cité. En mettant l'accent sur notre statut d'étudiant, il accepte de réaliser un entretien in situ puis de tenter de nous mettre en relation avec certains habitants qu'il connait. Nous commençons alors à croire que notre obstination finira par porter ses fruits. Pourtant le temps passe et nous n'avons aucune nouvelle.

En conséquence, nous repartons à nouveau sur le terrain, mais cette fois-ci avec les aléas de la pandémie du Covid-19. Nous sommes en novembre 2020 et un autre confinement est décrété en rendant plus complexe la circulation libre des individus dans l'espace public. Les doctorants peuvent poursuivre leurs travaux de recherche sur le terrain du moment qu'ils respectent les règles de distanciation. Déterminés, nous arpentons donc la cour pendant des jours avec une tout autre stratégie : ne plus nous adresser à toutes les personnes que nous croisons. Dans ce contexte de confinement, les habitants de la cité se sont habitués à notre présence. Depuis leurs fenêtres, certains m'observent depuis des jours, d'autres nous saluent et d'autres s'adressent directement à nous. Munie des enquêtes déjà réalisées à l'Abbaye, notre « requête » paraît plus sérieuse, plus légitime. Nos premières conversations sont assez banales, elles nous servent surtout à tisser des liens de confiance. Sans jamais vouloir influencer leurs récits et encore moins de les contraindre à participer à notre recherche, nous veillons subtilement à ce que le fil rouge de la discussion reste celui de notre étude. Un jour, au moment où nous quittions la cité, nous échangeons avec une dame qui semblait intriguée par notre présence depuis quelque temps. Elle salue notre démarche malgré le contexte sanitaire et nous dit qu'elle compatit avec nous, car sa fille en première année de licence est également touchée par les contraintes de la pandémie et suit désormais tous ses cours en distanciel. Nous discutons longuement de cette situation et nous lui faisons part de nos difficultés à mener à bien notre recherche. À la fin de la discussion, nous lui demandons de nous « aider » en acceptant de réaliser un entretien dans la cour de la cité : « Vous pourriez me raconter votre vécu dans la cité, votre ressenti ? Ce que vous savez de l'histoire de la cité et ce à quoi vous tenez ici par exemple ? ». En insistant sur notre frustration, elle compatit et accepte.

Cette expérience va ainsi conforter l'idée que nous nous faisons de ce terrain particulier. Nous adoptons ainsi, à mesure que les jours passent, une posture autre que celle du chercheur. Nous mettons de côté notre objectif principal qui est de recueillir le récit du lieu, pour « parler de tout et de rien » avec les habitants de la cité. En effet, même lorsque les discussions s'éloignaient à tout point de vue de notre enquête, nous ne mettions jamais fin à la discussion. C'est comme cela que nous avons réussi à nouer des relations presque de voisinage avec quelques-uns des habitants

de la cité. Nous commencions enfin à repérer quelques « personnages » pertinents pour notre recherche. Nous décidons alors de nous présenter personnellement à leur domicile ou de leur laissant un mot dans leur boîte aux lettres lorsqu'ils étaient absents. De fil en aiguille, nous réussissons alors à réaliser nos premiers entretiens non directifs dans la cour ou à leur domicile (le confinement ne nous autorisant pas à parcourir le quartier librement pour réaliser un itinéraire). Puis, par heureux hasard, lors d'un entretien, nous apprenons qu'une dame habite la cité depuis plus de 90 ans ! On nous conseille alors d'aller directement nous présenter à elle, à son domicile rue des Charmilles.

Rencontre avec la doyenne de la cité de la Capuche.

Nous sonnons à son interphone. Elle nous ouvre la porte du hall d'entrée de l'immeuble et nous attend sur le palier du rez-de-chaussée haut. Nous nous présentons à elle, nous présentons notre recherche, nous lui expliquons comment nous avons pris connaissance d'elle puis nous explicitons plus en détail nos intentions. Très poliment, elle nous demande en quoi son témoignage serait intéressant. De son point de vue, elle « n'a pas grand-chose » à nous dire et sa mémoire commence à lui « faire défaut ». Nous insistons tout de même. Nous lui expliquons que son récit est sans aucun doute le plus précieux à recueillir et que ce serait un honneur de partager avec elle un bout de son vécu à la Capuche. Face à ses doutes, nous lui demandons de prendre le temps d'y réfléchir et nous lui laissons nos coordonnées téléphoniques. Pour finir, elle nous explique qu'elle en parlera d'abord avec son fils et qu'ensuite elle nous contactera pour donner une réponse. En partant de la cité, nous avons le sentiment de ne pas avoir fait tout ce qu'il fallait, ni dit ce qu'il fallait pour la mettre véritablement en confiance et faire pencher la balance en notre faveur. Nous sommes pourtant si proche du but. Sans perdre de temps, nous rédigeons une lettre où nous lui exprimons nos motivations. Nous joignons une copie de notre carte étudiante et une copie de notre travail à l'Abbaye. Nous repartons le soir même à la Capuche, nous glissons la lettre dans sa boîte aux lettres en espérant sincèrement qu'elle et son fils prennent le temps de les lire attentivement. Par chance, quelques jours plus tard, nous recevons l'appel de son fils qui nous propose un entretien au domicile de sa mère en sa présence. Bien entendu, nous acceptons.

Ryma Hadbi

Le 18 novembre 2020, Grenoble

Chère madame B.,

Je me permets de vous faire ce courrier afin de vous faire part de ma bonne foi ainsi que de ma sincérité.

Je suis membre du laboratoire de recherche CRESSON à l'école d'Architecture de Grenoble, inscrite à l'Université Grenoble Alpes pour un doctorat en Sciences Humaines, plus précisément en Urbanisme. Cela fait désormais 4 années que je travaille sur les cités de la Capuche, l'Abbaye et Jean Macé. À ce jour, je pensais qu'il n'y avait plus d'anciens habitants dans la cité Capuche. Après quatre ans, j'ai eu la chance de vous rencontrer. L'espoir m'est revenu !

Dans les deux autres cités, cités jumelles à celle où vous habitez, j'ai eu la chance d'échanger avec d'anciens habitants, certains étant nés dans ces cités. Ce fut un bonheur et un grand honneur de pouvoir récolter leurs témoignages, leurs récits de vie, leurs histoires, leurs mémoires. Les témoignages des premiers habitants de la cité sont tellement précieux et encore plus à la Capuche. La cité de la Capuche souffre aujourd'hui de sa perte d'identité.
Je souhaiterais de tout mon cœur qu'avec mon travail de recherche, cette cité reprenne confiance en elle, qu'on la distingue du reste du paysage urbain et surtout que les décideurs (pour tout changement de la cité) sachent la vie qu'il y a eu et ce qu'elle est devenue et ce qu'elle pourrait être dans le futur grâce à ce travail de mémoire à la fois des habitants et du lieu. Afin de pouvoir à long terme prendre conscience de la qualité de cet espace et de lui permettre de se renouveler dans les meilleures conditions.

Je sais, il n'est pas facile de rencontrer un étranger et de lui parler de ses souvenirs, de son enfance, de son histoire en rapport avec son vécu dans la cité. Mais croyez-moi, votre témoignage est le plus précieux de tous. Je serai très honorée de pouvoir discuter avec vous. Comme je vous l'ai dit, il s'agit d'une discussion sympathique, sans questionnaire, ni rien. Une simple discussion amicale.

Aujourd'hui vous êtes sûrement la doyenne de la cité. Les habitants que j'ai rencontrés m'ont parlé de vous, c'est comme cela que je vous ai trouvé. Je connais également l'agent de secteur d'Actis, Kamel Sfaxi, si vous souhaitez lui parler de moi avant qu'on se rencontre. Tous les mots ne suffiront pas pour vous dire combien je suis motivée, heureuse et honorée de pouvoir vous rencontrer.

En espérant de tout mon cœur avoir un retour positif, je vous remercie de m'avoir lue et prenez bien soin de vous en ces temps difficiles.

(Je vous mets une copie de ma carte étudiante pour preuve de mon identité, ainsi qu'un document réalisé avec la mairie de Grenoble au sujet de la cité de l'Abbaye pour découvrir mon travail).

Sans équipe ni projet urbain formellement identifiables par les habitants, seulement doctorante solitaire armée de persévérance et d'empathie (affective et cognitive), nous avons finalement pu mener à bien notre recherche à la cité de la Capuche en « rusant »[148]. C'est en nous adaptons à chaque fois qu'il était nécessaire, mais surtout en nous mettons pleinement à l'écoute du lieu et de ses habitants que nous avons pu faire ces quelques entretiens et itinéraires. Notre expérience à la Capuche questionne en fin de compte la place du chercheur dans des dispositifs-actions en cours et formellement identifiables dans un lieu pour enquêter, mais cela questionne également sa capacité à s'y inscrire et les effets que cela engendre sur son enquête et inversement.

[148] Non pas péjorativement, mais dans l'idée de mobiliser les moyens et stratagèmes nécessaires, habiles et parfois innovants pour parvenir à ses objectifs.

2. Photographier la Capuche, éprouver ses ambiances

Appréhender un lieu par l'extérieur

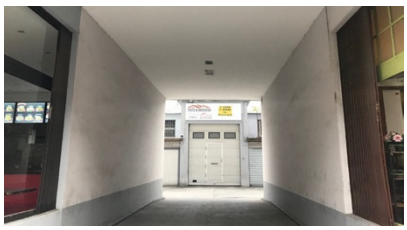
En parcourant la cité de la Capuche et ses abords, nous prenons rapidement conscience de l'effet de coupure brutal entre la rue de Stalingrad, axe routier très emprunté, et la place Dr Gallimard, espace public en cœur d'îlot, établissant ainsi le passage d'une ambiance à une autre. La cité nous apparaît alors comme une « muraille protectrice » face à l'agitation urbaine de ce quartier à l'identité plurielle. Paraissant « enclavée » et « refermée sur elle-même » à l'image d'un cocon au sein duquel se déploie une vie paisible et tranquille, son échelle et sa densité lui permettent de s'insérer harmonieusement dans ce drôle de paysage urbain composé d'architectures de toutes sortes. Nous y franchissons des espaces aux ambiances et statuts pluriels : espaces public, semi-public, privé. Les usages, la matérialité des sols, les compositions urbaines et paysagères plutôt simplistes ponctuent chacun d'eux. En plus de hiérarchiser les espaces, ils donnent l'impression tantôt d'être aux portes de la cité et tantôt d'être « sur l'arrière » de la cité. Dans cette ambiance de faubourg, s'articulent de manière joyeuse ouverture et fermeture des points de vue sur le paysage environnant et lointain. Le quartier de la Capuche s'annonce ainsi riche en émotions et enchanteur à bien des égards à qui veut bien y prêter attention le temps d'une balade.

Les pages suivantes organisent, par thématiques, des éléments récurrents relevés dans les reconductions photographiques.

« C'était un véritable patchwork ici, entre habitations et usines. »














« Paysage hétérogène : cité HBM, maisons individuelles, copropriété avec de larges balcons, immeubles types des années 1960… »

« Drôles de voisins. Patchwork. Comment appeler ce collage de tous types de bâtiments ? Maisons de maître, immeubles de sept étages et plus, cité de la Capuche… Ça me donne l'impression d'avoir été projetée dans un immense collage. »

« Tiens ! Un bout de montagne au loin, au-dessus des toits de maisons.
Ce que j'aperçois me fait me sentir un peu plus à Grenoble. Et cette vieille maison de maître m'interroge. C'est une drôle de voisine pour une cité… »

« J'ai du mal à qualifier cet endroit, mélange de pavillonnaire, de petits immeubles. Des voitures stationnées bloquent mon regard qui voudrait observer l'accroche des bâtiments au sol. »

« Ruelle surélevée d'un toit, ça me fait penser au *sabat* des médinas tunisiennes. »

« Maison d'Hansel et Gretel ? »

« Immeuble imposant et enseigne lumineuse "tabac". »

« Sympathique entrée de maison. Ambiance de campagne. »

« Ancienne usine LOU, réhabilitée en logements HLM. »

« 55 et 57 rue Émile Zola, c'était les immeubles qui donnaient sur l'ancien chemin de fer, aujourd'hui devenu autoroute à vélos. Qu'y avait-il dans ces lieux ?
Une petite entreprise, un entrepôt ? Un garage mécanique ? »

« Mur coloré qui égaye le lieu. Vestige du passé industriel du quartier. »

« Rail de l'ancien chemin de fer. Chemin en courbe. Mémoire du quartier. »

« La cité arrive jusque-là. Elle a toujours été enclavée, fermée sur elle-même avec les quartiers annexes. »














« Une dame donne à manger aux pigeons. Place ombragée à l'inverse de la rue de Stalingrad. »

« Face à moi, le cœur d'îlot de La Capuche m'attire. Ça a l'air calme, paisible. Derrière moi le bruit des voitures et des mobylettes m'agresse. Dans la cité, j'entends des habitants se saluer vivement, ça me fait penser à un quartier méditerranéen. Juste à cet endroit, deux jeunes discutent avant de se séparer, comme si cet endroit était un point de rendez-vous habituel, une porte d'entrée de la cité. »

« Cette entrée semble aller vers un parking. L'entrée avec les arbres contraste avec la rue qui est derrière moi. C'est comme une invitation à changer d'attitude, vers une attitude plus apaisée comme pour rentrer se détendre à la maison. Il n'y a personne qui marche ou qui traverse ce lieu pendant que je suis là. »

« Sortie de voitures depuis la cité. Elles chantent dans la voiture "allez, allez… " »

« Rue très calme, j'entends le son des téléviseurs depuis les appartements de l'immeuble derrière moi. »

« En face de moi, le calme de la cour qui m'invite à y pénétrer. Ambiance de matin. Chants d'oiseaux. Derrière moi, le bruit incessant des véhicules qui passent à toute vitesse. »

« Ici j'ai de nouveau l'impression d'être hors de la cité, à ses portes. Les deux grands arbres face à moi me donnent envie de m'asseoir sur la petite place intérieure de la cité. Elle me fait d'ailleurs penser à la place d'un village. J'ai envie d'y aller. »

« Point de transition entre le public et le semi-public. Elle est marquée par le son, le traitement au sol et le paysage. »

« Passage accueillant. Un homme fait des pompes sur le banc. »

« Il semble qu'une vie plus calme se déroule et se cache derrière ces blocs. »

« Entrée piétonne dans le quartier, passage du bruit au calme. »

« Ouverture étroite à l'arrière du quartier. »

« La rue de Stalingrad traverse tout, du centre-ville jusqu'à Échirolles. Ça circule nuit et jour. »







« C'est bruyant autour de moi. Une alternance de calme et de bruits qui suit celle des feux tricolores. Je ne m'étais jamais arrêtée à ce carrefour, mais il n'en donne pas envie. L'échelle est celle de la voiture, à la limite du cycliste, mais pas du tout du piéton. J'observe un fort contraste de séquences sonores et visuelles : d'un côté agitation, cinétique, vitesse, de l'autre le vide, la lenteur, le silence. »

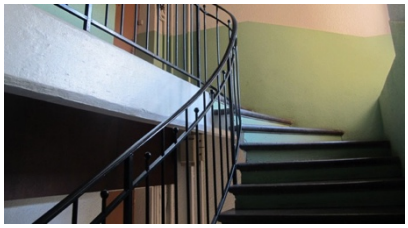
« Vacarme de la rue : un mouvement routier, le bruit des voitures. Un moment ça s'arrête : c'est le calme, puis ça recommence… Et le rythme se poursuit en désordre… »

« Magasins, passants, voitures, la vie s'intensifie. »

« Feu au rouge. Quelques secondes de calme avant que les voiturent ne se remettent à rouler à toute allure. »

« Son des roues de vélo sur le bitume, son des chaînes à vélo. Moteurs de voitures. Le bus s'approche, c'est le C3 en direction de Victor Hugo. On ne s'arrête jamais. Si, on s'arrête au feu rouge. »

« Ici, on a l'impression d'habiter dans des petites maisons. C'est une petite quiétude, une petite villégiature. »














« Ambiance de cité HBM grenobloise. Elle me rappelle l'Abbaye, en plus spacieuse et mieux entretenue. »

« À l'italienne. »

« 19 rue des Charmilles. Petite jardinière accrochée aux volets. »

« Je peux entendre les discussions des habitants depuis leurs appartements. Ils semblent qu'ils aient des invités. Ça sent le café au lait. »

« Ambiance italienne avec le linge qui sèche aux fenêtres et ces fils électriques qui traversent la rue. »

« Point d'eau à disposition, précieux et rare. »

« Cité de la Capuche. Rue de Stalingrad. Plaque commémorative éclairée par le lampadaire fixé à la façade de l'immeuble. »

« Ces petits pavés ont l'air insignifiants. Pourtant, pour moi, ils symbolisent véritablement l'entrée de l'immeuble. C'est une vraie entrée, pas luxueuse, mais presque. Elle est signifiée, elle est signifiante. »

« Ce crépi est vibrant sous la lumière. Il brille sous le soleil, j'ai l'impression qu'il s'anime quand je passe devant. Il est chaud lorsque je m'appuie dessus pour écrire. Il est presque vivant, agité par les ombres et les éclats qu'il génère. »

« À certaines fenêtres il y a des étendoirs avec un système particulier pour les relever. Ils ont l'air d'être d'origine. »

« Vie de quartier, le linge s'étend même au rez-de-chaussée ? »

« De retour à la civilisation. Je suis de nouveau beaucoup moins à l'aise dans ce contexte urbain. J'ai l'impression de gêner les voitures qui passent. La cité de la Capuche m'apparait, d'ici, comme une muraille protectrice où il faisait bon de prendre le soleil. »

« Le repère de la cité, c'est la cour.
C'est le point culminant, tous les locataires
viennent là. C'est en plein milieu. »



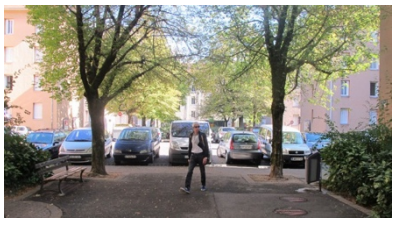










« Les enfants jouent dans le parc, on peut les entendre d'ici. Surprises par les "auréoles" de lumières sur le bâtiment 19 de la cité Capuche. »

« Le parc pour enfants est à l'ombre grâce aux arbres. Léger vent frais. Il fait très bon. Les marrons tombent et rebondissent sur le sol souple de l'aire de jeux. »

« Des enfants jouent au parc. Certains avec un ballon, ils sont seuls. D'autres sont avec leurs parents. »

« Enfin le bruit des voitures s'amenuise. Je me sens plus à l'aise. J'entends l'aspirateur du logement situé à ma gauche, le téléphone qui sonne dans celui de droite. Le soleil me chauffe le dos, c'est très calme. Des habitants se croisent dans le petit parc. Ils échangent sur la météo, ils ont l'air de bien se connaitre. Le temps semble s'être arrêté, j'entends même le bruit des feuilles qui se dérobent sur le sol. »

« Même à ce moment de la journée, la cour de la cité nous invite à y entrer. Sentiment de sécurité. »

« Il y a plus de voitures que de personnes. Les bâtiments protègent la place. Une fille joue dans l'aire de jeux et son père est assis sur le banc. Le vent passe dans les feuilles. Quelqu'un écoute du « rap français » à la maison. La place est calme et à chaque fois qu'une voiture passe elle fait un son dominant. »

« L'automne a jonché la terre, un coin sympa pour s'assoir sur les bancs publics. »

« Ces espaces entre les bâtiments me semblent très paisibles. »

« Place Dr Gallimard. Chant des oiseaux qui s'opposent à celui des voitures de la rue de Stalingrad. »

« Scène paisible, ou hyperactive, selon l'emploi du temps des enfants. »

« Circuler autour du jardin pour enfant, au cœur d'ilot. »

« Jardin d'enfants vide. Il n'y a personne en ce moment. »

« Le jardin du quartier était vide, la verdure, les châtaigniers étaient impressionnants et ont donné une clôture visuelle pour cet espace qui semblait fermé sur lui-même sans la présence des personnes à l'intérieur. »

« Place Docteur Gallimard ombragée mais encore un peu bruyante. Elle est un début d'échappée depuis la rue Stalingrad vers la cour intérieure de la cité. »

« Des personnes passent en longeant la cité. D'autres rentrent chez elle, dans la cité. Le parc de jeux reste vide. »

3. Figures de la Capuche : imaginaires, pratiques et modes d'habiter

Appréhender un lieu par l'intérieur

Nous n'avons pu réaliser que deux itinéraires à la Capuche. Il a été difficile de mettre en place notre méthode d'enquête, d'une part en raison de la méfiance et/ou de l'absence d'habitants-ressource et d'autre part en raison de la pandémie de Covid-19 qui s'est invitée dans nos vies pour plusieurs mois. Ces itinéraires ont duré entre une et deux heures. Nous avons marché autour de la cité de la Capuche, dans un périmètre allant du parc Flaubert à la Maison de la Culture, en remontant la rue de Stalingrad vers les boulevards jusqu'au parc Pompidou pour enfin retomber sur la cité HBM des années 1920. À ces itinéraires s'ajoutent sept entretiens qui ont duré quant à eux entre 30 minutes et deux heures. Ils se sont déroulés sur place à domicile ou dans la cour intérieure hormis un entretien dans les locaux de la Maison des Habitants avec l'agente de développement local de l'époque.

Itinéraire avec Jean-Pierre V., le 01-06-2019 à 16 h

Passionné par les chemins de fer, Jean-Pierre nous emmène sur les traces de l'histoire urbaine du quartier de la Capuche. Il nous raconte comment la ville de Grenoble s'est urbanisée en dehors de ses remparts, vers le sud, en prenant appui sur les chemins déjà existants. La Capuche était à la lisière entre la ville et la campagne. C'était une plaine fertile parcourue par une multitude de ruisseaux et de canaux avant de devenir une plateforme industrielle dynamique de Grenoble. Un réseau de divers embranchements de lignes ferroviaires parcourait tout le quartier d'est en ouest. C'était les embranchés de la Capuche. À partir des cartes de Cassini et d'État-Major, Jean-Pierre repère chaque trace qui témoigne de la mémoire du lieu. Il nous guide ainsi du parc Flaubert jusqu'à la cité de la Capuche en passant par l'avenue Berthelot et la rue Émile Zola. Il nous confie que la cité de la Capuche n'a pas de valeur particulière pour lui, qu'elle ne fait pas parler d'elle, mais qu'il y a bien une chose qui le rattache à ce lieu : la plaque commémorative du groupe de résistants Louis Clavel, fixée sur le mur de la cité, rue de Stalingrad.

Entretien suivi d'un itinéraire avec Viviane T., le 01-09-2020 à 10 h

Viviane s'installe dans le quartier de la Capuche en 1973. Elle y trouve un appartement confortable et idéalement situé à proximité d'équipements scolaires et de commerces qui lui donnent l'impression d'être dans un village dans la ville. La rue de Stalingrad a toujours été la partie la plus urbanisée du quartier avec une multitude de commerçants. Mais, petit à petit, avec l'installation des grandes surfaces et la délocalisation des industries de la Capuche, les commerces ferment l'un après l'autre. Le quartier de la Capuche commence alors à se transformer et une nouvelle population s'installe : des étudiants, de jeunes couples, etc. La Capuche est un quartier très recherché car tout y est à portée de main. On peut tout faire à pied car il se situe entre le centre-ville et les quartiers sud de Grenoble, mais ce que Viviane apprécie le plus, c'est son ambiance particulière qui lui donne un « autre cachet ». On se sent presque encore à la campagne : arbres anciens, densité faible, maisons avec jardins, cours intérieures et passages en chicane.

Entretien avec Serge G., le 06-11-2020 à 11 h

Serge habite le quartier de la Capuche depuis 25 ans. Sa maison se trouve le long de l'ancienne ligne de chemin de fer allant de Grenoble à Chambéry. On retrace ainsi avec lui l'histoire complexe et plurielle du quartier de la Capuche. À l'origine, la Capuche se situe hors des remparts de la ville, elle est une plaine agricole fertile parcourue par les ruisseaux et où l'on trouve quelques habitations dispersées le long du chemin d'Échirolles. Plus tard, les premières industries vont s'y installer, la ville va s'étendre petit à petit vers le sud et l'urbanisation du quartier devient alors inévitable. Le quartier de la Capuche est une sorte d'entre-deux, où l'on peut encore entrevoir les différentes traces témoignant de son histoire. Aujourd'hui, il se vit comme un ensemble de quartiers qui se juxtaposent et sans identité forte collective. Rien ne fait vraiment référence ni repère et pourtant, le quartier dispose d'une multitude de structures et d'équipements d'envergure métropolitaine. Il se questionne alors sur l'échelle des opérations, la densité, mais aussi les tracés et l'organisation urbaine de cet « entre-deux, entre-trois, entre-quatre » de la ville. Il postule que toutes ces traces, ces éléments significatifs et représentatifs de son évolution sont des leviers très intéressants pour faire projet « à la pince à épiler ».

Entretien avec un agent d'Actis, le 06-11-2020 à 14 h 15

Nous faisons une petite promenade autour de la place Dr Gallimard pour discuter de la cité de la Capuche et de ses diverses transformations urbaines et sociales. Il travaille ici depuis une dizaine d'année. Il connaît la plupart des habitants de ces 15 bâtiments construits en 1925.

Certains y vivent depuis des décennies déjà, tandis que d'autres viennent tout juste d'emménager. La cité de la Capuche est calme, elle se tient bien et ne pose pas de problème. Les appartements ne restent pas bien longtemps vides. Dès qu'un logement se libère, un locataire est choisi parmi la multitude de demandes qu'Actis doit traiter. Le quartier est à proximité de tout et c'est sûrement l'une des raisons pour laquelle beaucoup de locataires ne souhaitent pas déménager et que de nouveaux locataires souhaitent y habiter.

Entretien avec Valérie C., le 16-11-2020 à 10 h

Valérie habitait Place de la Convention à Échirolles, un quartier très dynamique et bruyant. En emménageant à la cité de la Capuche, elle avait l'impression de ne plus être en ville. Elle nous fait ainsi part de ses premières impressions sur ces « petits immeubles » qui forment la place Dr Gallimard. Par sa forme urbaine, la cité lui procure le sentiment d'être isolé de l'agitation de la ville. Sa densité et son architecture lui donnent l'impression d'habiter une maison « en province ». Depuis son arrivée dans la cité, il y a déjà six ans, elle se sent comme dans un cocon grâce à l'ambiance conviviale qui y règne. La cité est encore plus agréable au quotidien du fait de la proximité de plusieurs commerces, services et transports en commun. Tout y est à portée de main. Que pourrait-on faire de plus dans la cité pour l'améliorer ? Pour elle, il s'agirait de déminéraliser un peu les espaces publics notamment la cour, pour amener un peu de verdure. Autrement, la cité de la Capuche est « une petite quiétude » à laquelle elle tient beaucoup.

Entretien avec Yamina L., le 24-11-2020 à 10 h 30

Nous avons rencontré une habitante particulière de la cité de la Capuche. Yamina était auxiliaire de vie à l'Abbaye durant toute sa carrière, d'une certaine manière c'est comme si elle y avait habité. Pendant des années, elle a eu le plaisir de côtoyer les plus anciens de la cité de l'Abbaye dans le domicile collectif. Passionnée par l'histoire, elle profitait de ces moments passés auprès d'eux pour en savoir davantage sur la mémoire de chacune de ces cités. En arrivant à Grenoble, elle habite tout d'abord quelque temps le quartier de l'Abbaye, puis elle emménage dans la cité Jean Macé jusqu'à sa démolition pour enfin s'installer rue des Charmilles à la Capuche. Son déménagement à la Capuche a été un véritablement déchirement d'autant plus qu'elle ne voulait pas s'y installer. Elle était très attachée à Jean Macé et à l'ambiance familiale qui y régnait. Pourtant, après sa reconstruction, elle n'a pas souhaité repartir y vivre. Elle nous confie que pour elle, « ce n'était plus pareil, tout a changé ». À la Capuche, elle n'arrive toujours pas à s'habituer. Elle regrette les qualités de « sa maison » à Jean Macé, son balcon, la convivialité de la cour et la solidarité entre

voisins : toutes ces choses qu'elle n'a pas retrouvées à la Capuche et auxquelles elle tenait. C'est d'ailleurs en se remémorant constamment ses souvenirs à Jean Macé qu'elle arrive à nous faire part de son expérience à la Capuche. Malgré son détachement pour la cité de la Capuche, elle la désigne comme un patrimoine de la ville et se rend surtout compte de sa résistance face au temps contrairement aux cités de l'Abbaye et Jean Macé.

Entretien avec Huguette B., accompagnée de son fils Alain, le 25-11-2020 à 14 h

Huguette est la doyenne de la cité Capuche, elle y habite depuis 1925. Elle n'avait encore que 9 mois lorsque ses parents décident de s'y installer. C'était encore la campagne. Il y avait des champs, des maisons avec jardins, le chemin de fer, quelques commerces, et c'est tout. Elle allait se promener dans les champs au sud de la cité avec sa grand-mère, près d'une maison à l'allure de château. Elle se souvient encore de l'école qui se trouvait sur le balcon de la cité, au 75 rue de Stalingrad, juste à côté de sa maison. Ils avaient installé dans la cour, encore sans nom, une palissade pour que les enfants puissent y jouer. Un médecin des pauvres habitait la cité, de l'autre côté du balcon. Il s'appelait Dr Gallimard et il donnera plus tard son nom à la cour de la cité. La Capuche ne faisait pas parler d'elle, c'était tranquille. Tout le monde se connaissant, plus ou moins bien, mais il n'y a jamais eu d'Amicale ou d'Union de Quartier qui auraient pu rassembler les habitants. Quelques fêtes étaient parfois organisées à l'occasion de Noël par exemple. Le quartier a beaucoup changé, il s'est fortement urbanisé à partir des années 1960 et beaucoup d'usines et d'entreprises s'y sont installées. Aujourd'hui, elle nous confie qu'elle n'a jamais cherché à quitter sa maison, et c'est sûrement ce qui compte le plus pour elle dans la cité. Elle s'y est toujours bien sentie.

Entretien avec M., le 25-11-2020 à 11 h

M. habite la cité de la Capuche depuis 35 ans. Il s'y était installé à contrecœur. Pour lui, les bâtiments ne présentent aucune qualité architecturale ni paysagère et au fil des années il ne cesse de constater la dégradation tant spatiale que sociale de la cité de la Capuche. Les mentalités et les modes de vie ont beaucoup changé et cela a eu un impact direct sur l'ambiance du lieu. Il observe quotidiennement des actes d'incivilités et un laisser-aller à la fois des locataires et du bailleur. Pour lui, rien n'est fait pour améliorer les choses. Les habitants ne s'impliquent plus. Il n'y a pas de « force » collective qui pourrait prendre les choses en main et si cela perdure il a le sentiment que plus personne ne voudra s'installer dans la cité de la Capuche. Cette situation le préoccupe fortement, car il reste attaché à son lieu de vie. Vivre à la Capuche lui permet d'être proche de tous

les services dont il a besoin et d'avoir tout à portée de main. Ils souhaitent néanmoins déménager s'il arrive à avoir « un coup de cœur » ailleurs, car cette situation l'affecte considérablement.

Entretien avec Fanny S., le 28-09-2018 à 14 h

Fanny est agente de développement local à la Maison des Habitants Capuche depuis mai 2018. Elle découvre le quartier lorsqu'elle commence à y travailler. Elle comprend vite que ce secteur de la ville peine à créer des liens entre les habitants. Il y a de nombreux équipements et espaces publics pourtant les habitants ont le sentiment qu'il manque des lieux de rencontre collectifs à l'image du marché de l'Abbaye ou de « La Prairie » à Mistral. Le quartier Capuche n'a pas une seule identité, mais plusieurs. Il se compose en réalité de plusieurs quartiers qui se juxtaposent. La Maison des Habitants n'arrive d'ailleurs pas à « toucher » les habitants tant ce secteur de la ville est grand. Ils souhaiteraient en définitive de leurs actions culturelles, valoriser l'histoire et la mémoire de ce quartier anciennement agraire et industriel, pour faire donner habitants le sentiment de partager une mémoire commune.

***

En parallèle de récits, nous avons fait deux rencontres ni enregistrées, ni retranscrites, mais très enrichissantes qui ont permis d'amender ou de nuancer certains propos en apportant un éclairage complémentaire.

3.1. Un héritage urbain et social

« Cette cité est un patrimoine parce qu'elle date des années 1920 quand même. Cette cité est donc la plus ancienne, plus ancienne que l'Abbaye et Jean Macé. »



Illustration 66 : La cité de la Capuche dans son milieu urbain, à l'angle des rues Stalingrad et Émile Zola, 2021 (Ryma Hadbi)

3.1.1. La relique

La cité de la Capuche, tout comme celle de l'Abbaye, témoigne d'une histoire urbaine et sociale passée mais qui aura marqué durablement l'imaginaire collectif grenoblois. Cette figure garde ici tout son sens mais diffère sur certains points avec celle de l'Abbaye. Suite à sa réhabilitation dans les années 1980 avec l'isolation par l'extérieur, ses détails architecturaux et éléments patrimoniaux ont été gommés, effacés. Désormais, à part sa forme urbaine et sa typologie architecturale qui nous rappellent celles de l'Abbaye et de Jean Macé, c'est principalement dans la configuration architecturale de ses appartements et montées que résident le mieux les valeurs patrimoniales historique et d'usages de cette cité HBM.

Pour les appartements qui n'ont pas encore été entièrement rénové, « il y a encore des carreaux 10 par 10 centimètres des années 1920 », des parquets en bois, la cheminée dans le séjour, les menuiseries en bois, etc. Autant d'éléments qui nous rappellent l'ancienneté de la cité. La distribution des pièces est d'origine : espaces de vie donnant côté rue et les chambres orientées sur la cour. Nous pouvons encore y voir les menuiseries en bois, l'évier séparé, la hauteur sous plafond impressionnante, les nombreux rangements sous les fenêtres, etc. « Les gens, ils aiment bien ». Il y a dans ces appartements quelque chose d'authentique, une « *aura* » qui par sa permanence atteste et témoigne à travers le temps de l'histoire du lieu.

Lorsqu'on entre dans une montée, on a l'impression de changer d'époque rien qu'à l'odeur particulière qui nous rappelle les immeubles haussmanniens du centre-ville, l'escalier est en colimaçon ancien, la rampe en fonte, on est baigné dans la luminosité qui pénètre par les ouvertures qui donnent sur la cour intérieure, etc. Sa résistance matérielle et sa durabilité à l'épreuve du temps attise même la curiosité de certains habitants : « Elle est plus ancienne que Jean Macé et l'Abbaye pourtant la matière est meilleure, ça résiste mieux ! ».

« Historiquement les locataires ont aménagé ici en janvier 1925. Ça remonte à loin ! Ça tient debout quand même, ce n'est pas un désastre. C'est bien entretenu. Au niveau du patrimoine on s'en occupe. On ne laisse pas les choses se délabrer. »

« Les appartements sont bien, ils sont traversants. Il y a des fenêtres sur les deux façades. Il y a des parquets en bois, des cheminées mais on les a condamnées. Chaque appartement a une cave. Tu vois, c'est d'anciennes caves. Il y a aussi des greniers, mais ils ne sont plus accessibles aux locataires. »

« L'Abbaye c'était les années 1930, Jean Macé pareil, mais la matière, le matériau de construction entre les trois cités n'a pas été le même. Il y a eu les fissures à Jean Macé à cause des bombardements mais ici, à la Capuche j'ai l'impression qu'il y a plus de résistance. »

« Toutes les personnes disent c'est de vieux quartiers. Pourtant les murs tiennent encore debout par rapport aux constructions d'aujourd'hui. »

« La cité de la Capuche a un rapport d'échelle qui fait qu'elle est parfaitement insérée dans la ville. »

« Je pensais la dernière fois au monsieur (l'architecte) qui a fait la maquette de la cité, il a quand même eu de l'idée ! »

« Les fenêtres étaient en bois à l'époque. Les portes vous voyez, elles sont d'époque, les vitres sur les portes aussi. »

« On est quand même bien nous ici. Je trouve que ça a été bien aménagé. On a un évier qui est fermé, des placards un peu partout. Je pensais à ma sœur qui habite un peu plus loin dans immeuble construit bien après et elle n'a pas tout ça. »

« Après ce qui est bien, c'est qu'ils ont mis une couleur qui évite qu'on voie trop le béton. Je viens du midi et ça, c'est nos couleurs pour les maisons. Donc ça ne fait pas grande bâtisse et tout. En face par exemple, on voit bien que c'est des bâtiments, c'est la couleur "bâtiment". »

« C'est des appartements de 1903 si je ne dis pas de bêtises donc ils sont très très vieux mais ils sont très bien entretenus. L'isolation a été faite depuis l'extérieur. »

« On a de vieux arbres, l'été c'est bien. Dans les appartements on est bien aussi parce que c'est de vieux appartements avec ces espèces de grosses briques qui ne retiennent pas la chaleur. C'est comme dans les anciennes maisons de nos grands-parents, quand on y allait on disait "qu'est-ce qu'il fait bon !" alors que dehors il fait hyper chaud. Ici, on a l'impression d'être dans une petite maison. »

« Dans la chambre de ma fille, il y a une cheminée.
C'est très joli. C'est comme une sorte d'insert noir avec
une plaque de marbre autour. »

« Les appartements sont très bien ! À l'intérieur, c'est propre
et sain. »

« Celle-ci c'est l'ancienne cité de la Capuche, c'est celle
d'origine celle-là. »

« On a deux entrées, une côté rue et une côté cour.
C'est bien ça ! Parce que quand on revient des courses
on n'est pas obligé de faire le tour par là et celui qui se
gare il n'a pas besoin de faire le tour de son bâtiment
pour rentrer chez lui. On a deux accès. »

« Le quartier plus large s'appelle aussi la Capuche. Comme c'était
un peu en dehors de la ville, il y avait plus de vent qu'ailleurs alors
les gens en sortant ils mettaient leur capuche, c'est pour cette
raison que le quartier s'appelle la Capuche. »

« Il y avait un docteur des pauvres à l'époque qui s'appelait
docteur Gallimard et il était là dans les locaux. D'ailleurs,
la place ici porte son nom, c'est la place docteur Gallimard. »

3.1.2. La Résistance

Tout comme la cité de l'Abbaye et Jean Macé, la Capuche n'a pas été épargnée par les horreurs et les conséquences de l'Occupation de la Seconde Guerre. Cette époque a particulièrement marqué l'histoire des lieux. La cité de la Capuche était un lieu idéal pour se cacher lorsque l'on faisait partie de la Résistance. Il était facile de s'en échapper en cas de besoin. D'ailleurs, sur les murs de chacune d'elles, il a été fixé une plaque commémorative avec les noms des habitants de la cité ayant perdu leur vie pour la France. À la Capuche, il y eut un groupe de résistants durant la Seconde Guerre mondiale qui semble retentir davantage dans les mémoires locales. Même en n'y habitant pas, pour certains « l'histoire de ce groupe Louis Clavel nous rattache à ce quartier, à cette cité » toutefois discrète et dont l'histoire reste peu connue. Nous avons recueilli peu de témoignages sur la cité de la Capuche au sujet de cette époque, sûrement car nous n'avons eu accès qu'à très peu de personnes témoins de ces événements ou ayant connaissance de ce qui s'est passé à l'époque par le biais d'anciens habitants. La plaque commémorative apposée sur la façade de la cité, rue de Stalingrad, est le symbole incontournable de cette mémoire. La figure de la Résistance permet d'ancrer l'histoire de la cité de la Capuche dans l'histoire officielle nationale et locale. Elle rappelle ces récits collectifs et universels « qu'on ne veut pas oublier comme ça ».



Illustration 67 : Plaque commémorative apposée sur la façade principale de la cité, rue de Stalingrad, 2021 (Ryma Hadbi)

« Les noms qui sont sur la plaque commémorative, ce sont des personnes de la cité. Je ne me rappelle plus des noms. Il y a eu une commémoration, mais je ne m'en rappelle plus. Ils étaient de la cité. Ils ont fait de la résistance. Il y a eu madame V, elle tenait un magasin de journaux juste après ce balcon-là, elle était dans la Résistance. Sa fille a aussi fait partie de la résistance. »

« Il y a des plaques commémoratives à l'Abbaye, Jean Macé et même ici à la Capuche. Il y en a une sur la rue de Stalingrad. La Capuche, je ne connais pas beaucoup son histoire. »

« La seule chose qui me rattache à ce quartier, à cette cité, c'est l'histoire par le biais d'une connaissance à moi. C'est ce groupe Louis Clavel qui était un groupe de résistants durant la Seconde Guerre mondiale. »

« Les cités HBM étaient des endroits où il y avait la possibilité de se cacher pendant la guerre. Je pense que Louis Clavel était de la cité de la Capuche. »

3.1.3. L'attache sentimentale

À la Capuche, l'attachement au lieu relève principalement d'une attache relative aux souvenirs qui se sont fixés sur place. Au fil du temps et de nos expériences, nous accumulons inévitablement des souvenirs, des histoires, des images et des traces dans notre lieu de vie. Notre présence récurrente et/ou durable dans un lieu fait alors naître le sentiment d'être chez soi. La maison est d'ailleurs souvent l'échelle à laquelle se déploie le mieux cette forme d'attachement au lieu, car elle constitue une image de soi (Bachelard, 1961). Toutefois, ce sentiment peut dépasser les frontières du logement privé et se prolonger à l'échelle de la montée (voisinage), du bâtiment, de la cité voire même du quartier (aménités). « On est là dans nos quartiers tout le temps, à part quand on bosse. C'est chez nous, c'est notre lieu de vie. On y tient quoi ! », car il devient un espace significatif marqué par des attaches affectives dont l'intensité varie d'une personne à l'autre.

La cité de la Capuche procure pour certains de ses habitants le sentiment d'être leur place, bien qu'il ne soit pas partagé par tous. Néanmoins, lorsqu'ils éprouvent ce sentiment cela participe de fait à une appropriation presque existentielle du lieu à tel point qu'il se transforme en sentiment d'appartenance « : un lieu est à nous parce qu'on est à lui, il fait partie de nous parce que nous faisons partie de lui » (Ripoll et Veschambre, 2005). C'est l'espace de nos habitudes, de nos expériences, de notre vie. « Moi, je ne me vois pas aller ailleurs ! Je ne sais pas trop ce qui compte… Ce qui compte, c'est ma maison. Peut-être que si je m'éloignais, je pourrais dire ce à quoi je tiens d'autre parce que ça me manquerait ? »

« Je suis venue là en 1925, j'avais 9 mois et j'y suis encore. C'était à mes parents et on n'est jamais partis. Ma foi, on n'a jamais cherché à s'en aller. Finalement, on est pas mal ! On quand même bien nous ici. »

« Il y a des gens qui tiennent à la cité ici, il y en a qui ne veulent pas partir. C'est sentimental, ils ont vécu là. Par exemple, il y en a qui ont perdu leur mari ici, leurs enfants ont grandi là. C'est un attachement. Ils se sentent mieux ici, ils ne veulent pas être arrachés, perdre leurs souvenirs et tout ça. C'est sentimental. »

« Une fois, quand je travaillais dans le secteur de l'Abbaye, en rentrant à la maison ici, j'ai vu un monsieur dans la cour. C'était un monsieur qui avait passé son enfance ici, dans la cité Capuche. Alors je lui ai posé des questions, je lui ai demandé à quelle date ils ont construit la cité et il m'a dit en 1920 si je ne me trompe pas. Il m'a dit qu'il avait passé son enfance ici. »

« Je tiens à ce quartier (cité) parce que je suis encore ici. J'y suis attachée quand même parce que j'ai beaucoup de souvenirs ici. J'ai tout à proximité et il y a des personnes que j'estime beaucoup. Aller ailleurs et s'y habituer, ce n'est pas évident non plus. »

3.1.4. La cité effacée

La figure de la cité effacée évoque deux caractéristiques propres à la Capuche. Premièrement, celle d'une cité qui a toujours été isolée, « renfermée sur elle-même » du fait de sa forme urbaine, donnant ainsi l'impression d'être un quartier à part entière dans le quartier. Elle est restée « relativement neutre » et discrète au fil du temps. C'est une cité tranquille nous dit-on, en référence à l'image de la cité de l'Abbaye. Son échelle et sa configuration spatiale font qu'elle s'inscrit parfaitement dans la trame urbaine de la ville jusqu'à se fondre dans la masse hétéroclite de son milieu urbain. Au moment de l'isolation par l'extérieur de ses murs, les corniches en saillie, les encadrements d'origine et les armoiries de la Ville ont été supprimés. En renonçant à ces quelques éléments architecturaux symboliques qui permettaient de la signifier, « sa valeur patrimoniale a été complètement lissée et gommée ». Sa normalisation l'a ainsi faite tombée dans l'oubli. Avec ses façades urbaines rudimentaires et noircies, elle n'est pas (ou peu) appréciée comme étant un héritage architectural et urbain de la ville de Grenoble. Deuxièmement, la cité de la Capuche donne l'impression d'être inerte, comme figée dans le temps. « Depuis que je suis là, ça n'a pas beaucoup changé ici. On a l'impression que c'est mort ». Elle n'a profité de la dynamique d'aucun projet sur le secteur. « Elle se tient bien » et répond aux normes. Il n'est donc pas question ni de faire des travaux ni de penser son renouvellement malgré les dégradations et difficultés que ses habitants subissent et qui pourtant altèrent *crescendo* l'ambiance du lieu.



Illustration 68 : Façade urbaine de la cité de la Capuche, 2021 (Ryma Hadbi)

« Les gens n'y prêtent pas une attention particulière, ils ne font pas la différence entre la cité et les autres constructions. Ce sont les immeubles de la rue Émile Zola, voilà. »

« La cité Capuche est tombée dans l'oubli finalement parce qu'elle ne pose pas problème. Ce qui est intéressant c'est de savoir pourquoi elle ne pose pas de problèmes ? »

« Tout est aux normes ici. En tout cas dans le futur proche, dans les 20 ans à venir, il n'y a pas de gros travaux de prévus. S'ils doivent engager des travaux ce sera au niveau des portes d'entrée, pour les changer, au niveau de la façade rue et de la cour. »

« La rue de Stalingrad était la séquence la plus urbaine de l'époque et finalement il n'y a qu'une petite façade urbaine de la cité Capuche. La cité fait un petit pâté de maisons, un petit îlot et donc ça ne contribue pas à son identification. Lorsqu'on traverse Jean Macé ou l'Abbaye, on est sur une façade urbaine incomparablement longue. C'est tout ça, plus la banalisation de l'architecture qui est quand même un sacré échec qui a fait tomber dans l'oubli la cité Capuche. »

« La cité de la Capuche des années 1920 je ne la connais pas du tout. J'ai vu dans tout le quartier une évolution de la population avec une forte mixité générationnelle mais pour cette cité je n'ai pas vu une évolution particulière. »

« Cette partie est restée neutralisée, elle n'a pas profité de la dynamique des Jeux olympiques. Il n'y a finalement que les quartiers sud qui en ont profité. Les quartiers anciens et les toits rouges de la Capuche n'ont pas bougé. »

« On n'entend pas parler de cette cité. Les murs de la cité ont été ravalés. Elle n'est pas dégradée, elle est entretenue. Elle est fermée sur elle-même par rapport aux quartiers annexes. »

« Dans les années 1980, il y a eu des travaux d'isolation, je pense, pour la cité. La couleur de la façade n'a pas changé, je l'ai toujours vue de cette couleur. Les persiennes étaient métalliques aussi. Il me semble que ça n'a pas changé du tout. »

« Les bâtiments étaient plus gris, mais ils ont été doublés pour l'isolation. Ils étaient gris mais *grosso modo*, ça n'a pas changé. »

« La couleur des bâtiments a toujours été comme ça, il me semble. Les murs n'ont jamais été refaits. »

« Quand ça s'est urbanisé, ça n'a pas influencé l'ambiance de la cité. C'était plus facile pour les commerces. Il y a eu plus de commerçants dans la rue. »

« J'avais 32 ans quand je suis arrivée ici, la cité était comme ça en elle-même, à part la route qui passait au milieu de la place. »

« Moi je n'identifie pas bien où est la cité de la Capuche. C'est presque sur le boulevard ? Mais, on est vraiment à 2 pas en fait, c'est vers les Charmilles ! »

3.2. Un « quartier » à l'identité plurielle



Illustration 69 : Série photographique, quartier de la Capuche, 2018-2021 (Ryma Hadbi)

3.2.1. Le quartier industriel

Dans les récits , c'est la figure du quartier industriel qui prédomine lorsqu'il est question de se remémorer ce qu'était la Capuche dans le temps. C'est « dans cette zone, hors des remparts et le long de la voie de chemin de fer » que s'est construit la cité de la Capuche. Le chemin de fer traversait la plaine agricole d'ouest en est comme une balafre dans la trame urbaine. Le quartier s'est alors urbanisé autour de cet axe avec la structuration d'un centre d'activités industrielles important prédit par le plan d'extension Jaussely. En se baladant dans le quartier, nous pouvons encore voir les vestiges et traces de cette histoire industrielle : rails du chemin de fer conservé à certains endroits, édifices industriels reconvertis, ateliers transformés en maisons, activités industrielles encore présentes, etc. Le Parc Flaubert est aménagé en 2014 sur cet ancien site industriel délaissé et tombé en friches durant des années. Il est désormais devenue une « enclave verte » et un lieu associatif et culturel pour tous les Grenoblois. « L'arc du sourire » demeure ainsi le tracé urbain de référence dans le quartier et autour duquel se structure encore aujourd'hui les projets et les événements du secteur.



Illustration 70 : Sur les traces du chemin de fer sud de Grenoble, parc Flaubert, quartier de la Capuche, 2021 (Ryma Hadbi)

« C'est avec cette ligne de chemin de fer qui traversait une plaine à l'origine quasiment déserte que s'est bâti progressivement le quartier, entre usines, habitations et ensemble d'habitations, comme celui de la cité Capuche. »

« C'est ce tracé du chemin de fer qui pendant près d'un siècle jusqu'en 1967-1968, au moment des Jeux olympiques, a prévalu. »

« Ils ont profité de cette ligne de chemin de fer pour créer un plateau industriel avec des voies de débord, des voies de garage, de stockages pour permettre aux trains circulant sur cette ligne de desservir cet ensemble. »

« Dans les quartiers, pour l'urbanisation, on s'est toujours appuyé sur ce qui était déjà existant, c'est-à-dire les routes, les rues existantes et désormais la ligne de chemin de fer qui formait une sorte de barrage, barrière. »

« Tout le quartier était sillonné de wagons de marchandes vides ou pleins. »

« Pour pas que les usines soient lésées, on a commencé à créer des lignes annexes qui se promenaient partout pour desservir les industries. C'est le plan des embranchés de la Capuche. »

« Quand je suis arrivée, il n'y avait absolument rien ici. Il y avait la ligne de chemin de fer, il y avait des trains de marchandises qui roulaient la nuit et ça allait rejoindre un dépôt. »

« Il y avait la voie de chemin de fer qui passait par là et il y a avait comme une gare de triage. Il y avait aussi au moins un ferrailleur à la place de la Bifurk. Il y avait des wagons de ferrailles qui chargeaient et déchargeaient. »

« Les industries étaient polluantes. Il y avait des dépôts de charbon. Ici à la place de l'Alliance, il y avait une usine de caoutchouc. Ce sont des usines très polluantes et pendant un moment on n'a pas pensé à les sortir de là. »

« J'ai toujours vu la ligne de chemin de fer. Il n'y avait pas beaucoup de passage de trains. Il y avait une barrière qui se levait. Il y avait un garde-barrière et quand le train passait la barrière se baissait. Il n'y a jamais eu d'accidents. »

« Quand je suis arrivée, le parc Flaubert était déjà construit mais une dame m'a dit qu'avant il y avait une gare de fret. C'est vrai qu'il y a encore les rails du train pour garder l'âme du quartier. C'est le seul truc que je sais de l'histoire du quartier. »

« Quand je travaillais ici, dans cette zone qui n'était pas encore intéressante pour l'urbanisme, il y avait des ferrailleurs. Ils avaient des wagons qui venaient des embranchements, ils chargeaient leur ferraille tous les soirs et allaient à la gare de triage puis aux usines de traitement de la ferraille. »

« À Hutchinson il y avait beaucoup d'ouvriers qui venaient de partout, pas que du quartier. Dans la rue Émile Zola, il y avait un chaudronnier. Dans l'immeuble en bas, il y avait un cordonnier. Au bout de la rue, il y avait les skis Rossignol et au fur et à mesure tout ça c'est parti et ça s'est construit différemment. »

« Il y a une médiathèque sur la rue de Stalingrad en allant vers le Clos d'Or. Avant, c'était une société de bâtiment, d'électricité. Il y avait beaucoup d'ouvriers quand même mais ils n'habitaient pas forcément le quartier. »

« Il y avait l'usine Lou et l'usine Fit. Un peu plus loin, il y avait Neyret Beylier qui avait une usine, au bout du chemin de fer. »

« Alors à la Capuche, il y avait la société Lou, la société de lingerie. Il y avait beaucoup de femmes qui y travaillent. Quand je suis arrivée ici, c'était toujours ouvert. Ça a commencé à aller mal il y a quand même 20 ou 25 ans et après ça a été transformé en appartements. »

« Il y avait beaucoup d'ouvriers dans la cité mais pas que. Et ils travaillaient un peu partout, pas que dans les usines du quartier. »

3.2.2. Le patchwork

La figure de patchwork se réfère à l'identité plurielle du quartier de la Capuche où l'on peut y trouver des constructions aux formes urbaines, aux styles architecturaux et aux usages très divers. « C'est un véritable patchwork ici, entre habitations et usines ». Le patchwork se définit comme un ensemble d'éléments disparates, de nature différente et variée que l'on assemble pour n'en former qu'un. Cette image fondée donc sur l'idée de l'assemblage de morceaux différents qui se juxtaposent sans jamais véritablement se raccorder, s'inspire de la figure du puzzle révélée par Yves Chalas lors de ses recherches à Échirolles (Chalas, 2000 ; p.45).Effectivement, le secteur de la Capuche se présente comme une pièce urbaine dans laquelle se juxtaposent plusieurs sous-quartiers, différentes ambiances et séquences urbaines. Cette caractéristique découle en fait de son histoire complexe et riche : « On était hors des remparts, hors des traces. On est dans un urbanisme par défaut, de coup par coup, d'opportunités. Ça amène une sorte de diversité, d'éclectisme mais aussi de chaos ! ». Il n'y a pas de repères, d'éléments fédérateurs dans le quartier et pourtant « on a la Culture, la banque, l'éducation, l'académie universitaire. Il ne manque qu'une église ! On a tout ici, mais ça ne fait pas référence. Peut-être parce que c'est à petite échelle ? C'est un petit élément dans un quartier, dans un entre-deux, entre-trois, entre-quatre ». D'ailleurs, les habitants de la Capuche ont du mal à se sentir appartenir à la même histoire, au même lieu. « Il n'y a pas une identité du secteur 4 et notre enjeu c'est de dire qu'il y a une histoire, une vraie mémoire à cultiver pour valoriser le lieu et faire sentir aux gens qu'ils appartiennent à une histoire commune. » Mais ne serait-ce pas ce qui fait l'ambiance singulière et le charme de ce fragment de territoire de la ville de Grenoble ? Ne faudrait-il pas veiller à préserver ces ambiances urbaines qui donne du cachet au lieu et qui nous étonnent, nous émerveillent à chaque coin de rue lorsque nous nous y promenons ?

« Ce n'est pas un secteur très dynamique, ni en réputation ni en réalité. On dit que c'est un secteur administratif plutôt. En fait, il y a une histoire de vie mais c'est vrai qu'il y a "des" quartiers dans un même quartier. Ce sont des quartiers qui se juxtaposent, qui ne se côtoient pas et qui ne se sentent pas appartenir à la même histoire. »

« Le quartier est une somme de micro séquences, micro ambiances et de programmes diversifiés. »

« Il est difficile d'identifier une entité globale, un même quartier. »

« Nous, quand on explique aux gens comment venir chez nous et bien on a du mal. Ça veut dire qu'au niveau de l'urbanisme c'est un quartier qui est très difficile… Même notre maison elle est difficile à rejoindre dans l'organisation du plan urbain. **»**

« C'est un quartier dont l'organisation est faite par défaut plutôt que par réflexion. »

« Ici, il y avait une alternance entre les maisons et les ateliers. D'ailleurs on le voit sur le plan de 1953. L'école des Charmilles s'est montée au milieu de tout ça. La rue Léo Lagrange a été créée plus tard le long de la servitude du chemin de fer. »

« Il y a un passage ici, une chicane. C'est quand je me promène que je me dis aujourd'hui je n'ai pas envie d'aller de ce côté alors je découvre des passages comme ça entre les différents bâtiments. En fait, beaucoup de constructions ici ont des cours et ça crée des petits passages comme ça. »

« Au-delà des qualités particulières de ces maisons le long de l'ancienne voie ferrée, tout a été brouillé, gommé. On a un dédale de chicanes urbaines. On ne vient ici que par chicanes successives. C'est intéressant aussi. »

« Ces maisons des années 1920 à 1930, même de 1950, sont le témoignage de cet entre-ville. On est sorti des remparts vers l'agriculture. »

« On retrouve tout ici. On est au bord de la voie ferrée qui mène de Grenoble à Chambéry et c'est là où se développent toutes les interfaces de la modernité de la ville : à la fois l'industrie, le commerce, l'artisanat et l'agriculture bien sûr, qui à l'époque était un élément dominant du quartier. »

3.2.3. La plaine fertile

Il reste à la Capuche de nombreuses traces, quelques pratiques et de multiples témoignages sur la mémoire agraire du quartier. La cité de la Capuche a été construite à la lisière de cette plaine agricole fertile, parcourue par les canaux et ponctuée de moulins. Ce n'est qu'à la deuxième moitié du siècle dernier que le secteur commence à s'urbaniser au-delà de la voie ferrée en accueillant principalement un plateau industriel conséquent. Avec son tissu urbain où s'entremêlent aujourd'hui maisons individuelles, grandes parcelles jardinées, sources d'eau, immeubles de faible hauteur, cours intérieures, verdure, arbres fruitiers et chicanes successives, l'ambiance du quartier a des airs de campagne : « On est quand même dans une organisation agricole où l'organisation cardinale nord-sud, est-ouest est de mise ». « La ligne de maisons individuelles le long de la voie ferrée est finalement parfaitement est-ouest. L'arc du sourire contourne la ville généreusement en passant par la Capuche. On est ravi qu'elle soit devenue une ligne cyclable car elle est très efficace et très agréable ». La cité se trouve aujourd'hui cœur de cette plaine, à mi-chemin entre les « toits rouges de la Capuche » et un secteur encore peu dense où la nature semble encore résister à l'urbanisation (secteur dit d'ambiances paysagères « ville parc » dans le Plan Local d'Urbanisme intercommunal de Grenoble).

Dans cette zone autrefois marécageuse, les ruisseaux s'écoulaient depuis Eybens vers l'Isère alimentant ainsi la Capuche, ses canaux, ses cultures et ses moulins. Le quartier porte aujourd'hui « dans ses gènes » les héritages multiples de son histoire hydrographique. L'imaginaire collectif est empreint de cette idée de plaine fertile au cœur de la ville et au potentiel incroyable : « Lorsque l'on connait un peu l'histoire du quartier, on peut expliquer certaines "curiosités", par exemple la limite parcellaire de cette maison où en fait passait un ruisseau aujourd'hui canalisé ». Le sol y est très fertile. « Toutes les maisons ont de l'eau à provision, c'est un cadeau incroyable ! Ça nous a permis d'avoir une sorte d'autonomie et d'impact ». Certes pour l'urbanisation cela peut être contraignant, mais pour des enjeux d'agriculture urbaine et le développement de pratiques écologiques durables, elle est un levier très intéressant pour le quartier et la ville tout entière.

« Il y avait un étang un peu plus loin. Les gens allaient y pêcher. Je me souviens que mon père allait y pêcher mais il n'a jamais rien trouvé, mais enfin, il y allait. On l'appelait l'étang Millat.Ça devait appartenir à une usine ça aussi puis ça a été tout bouché. »

« Sur ce plan, on voit le lieu-dit Capuche avec ses quelques maisonnettes à gauche et à droite et on aperçoit les canaux, les ruisseaux comme ça. Il y en a plein à travers la plaine. Voilà, le plan Jaussely avec la future gare et les allées rayonnantes. La gare de marchandises est la seule à avoir été construite. »

« Là, pour la marre du parc Flaubert, ils n'ont pas eu besoin de cherche l'eau très loin. Elle est juste là en dessous, elle monte dès qu'on fait un trou. »

« On voit au milieu le petit ruisseau avec une autre antenne de petit ruisseau et à la jonction, il y avait un moulin. Aujourd'hui on l'appelle le moulin aux idées, c'est là où il y a l'Espace Vie Sociale (EVS). C'était déjà un moulin minotier. »

« Il y avait un moulin un petit peu plus loin et il y avait toujours de l'eau. Je ne sais pas d'où elle venait cette eau et alors elle passait vers la rue Émile Zola là derrière et elle passait rue docteur Bordier. »

« Regardez cette petite maison qui date d'un certain temps.
Regardez sa limite parcellaire. On est là, le ruisseau est là
et il fait le tour derrière. Il se promène et puis il y a un
embranchement ici qui est canalisé, il n'est pas dessiné.
Il ressort ici, on voit un maillage de canaux sur la carte
et voilà il passe ici, on est là sur ce tronçon où il passe. »

« Ces deux petits ruisseaux parcouraient la plaine jusqu'à la Capuche. Ici, on voit des lignes d'arbres, ce sont des petits canaux dans tous les sens, souvent ce sont des canaux d'irrigation et des choses de ce style-là. »

« Si vous remontez la rue des Charmilles, à la rue docteur Bordier, sur le côté il y a une propriété et il y a un endroit qui devait être un ruisseau. On devine encore, un peu plus loin aussi, le passage dans deux autres propriétés.
C'est le Verderet qui venait d'Eybens. »

« La rue Émile Zola est ici et un de ces petits
ruisseaux est encore marqué sur le cadastre.
On ira tout à l'heure pour voir. »

« Il y avait un canal qui devait longer ici, rue Dr Bordier.
On voit l'IUFM qui est derrière, donc le canal passait sur ce délaissé-là. »

« Le ruisseau canalisé passe le long de la rue Émile Zola. Il s'en va, il fait le tour et on le retrouve par là. Ça irrigue les propriétés de la rue Émile Zola, on puise dedans pour irriguer. C'est pour ça qu'ils ont de si beaux jardins, l'eau est juste en dessous. »

« D'après la ville de Grenoble, il y aurait un canal qui passe et qui traverse là, avec la maison. La nappe phréatique fait des dégâts aux garages. »

« Une de mes amies qui habite par-là m'a signalé qu'il y avait de l'eau qui remontait par moment dans certains garages. C'est parce qu'en dessous il y a d'anciens ruisseaux de la plaine qui remontent. »

« On a tous des pieux dans nos jardins. On a de l'eau à volonté ici, dans toutes les maisons c'est comme ça. Historiquement, chaque maison avait son jardin et donc il y avait un pieu. Il suffit de descendre un bout de tuyau percé à trois mètres. L'eau est à deux mètres. »

« On a un sol incroyable. L'eau est à deux mètres, elle est contraignante pour l'urbanisme mais elle est un cadeau pour l'agriculture et l'agronomie bien qu'on soit dans des sols avec des eaux sans doute abimées par l'épopée industrielle.
Il faut être lucide mais à chaque fois qu'on a fait des tests sur l'eau. »

« Le monsieur ramasse des noisettes, je crois.
Ici, dans le parc Flaubert, il y en a pas mal. »

« Je cueille des fruits pour faire de la confiture, peu de personnes les connaissent ici en France. Ça s'appelle *thana* en albanais (des cornouilles en français). »

« Donc au bout de ce jardin-là, sur le relevé cadastral, on est environ sur deux mètres ou deux mètres et demi sur l'ancien canal. Un voisin qui est maçon et qui habite dans l'immeuble à côté me racontait qu'il a eu un mal fou à venir à bout de ce canal dans lequel les gens péchaient des poissons il y a soixante ans. Il y avait des truites formidables, paraît-il. »

« Mon voisin c'est un paysan installé en ville mais avec une vraie culture paysanne. Il ne jette rien, il cultive, il est autonome six mois sur le plan alimentaire sur une petite parcelle du quartier. Là, c'est son fils qui a repris le jardin. C'est quand même intéressant pour l'avenir ! »

3.3. Le faubourg dans la ville

La thématique du faubourg dans la ville a émergé petit à petit, à la croisée des récits de vie recueillis, des marches *in situ* et des cartographies inventoriées. Seules quelques constructions s'établissaient au lieu-dit de la Capuche sur les servitudes militaires donnant ainsi lieu à des polygones exceptionnels constructibles. À l'arrivée de Paul Mistral à l'Hôtel de Ville qui souhaitait étendre la ville sur la plaine sud en embrassant ainsi cette « banlieue horrible » qui se développait de l'autre côté des remparts, le faubourg de la Capuche s'est petit à petit transformé en un quartier à part entière de la ville. Le projet de la cité de la Capuche a ainsi permis de préfigurer l'organisation urbaine de ce faubourg et son insertion dans la trame de la ville. Aujourd'hui, le quartier de la Capuche est inscrit dans les documents d'urbanisme comme un secteur de la ville où perdure encore cette ambiance urbaine et paysagère de faubourg. Une ambiance particulièrement historique à laquelle les acteurs de la fabrique urbaine et les habitants du secteur tiennent. Elle constitue effectivement un élément essentiel de projet pour allier cadre de vie et densité urbaine lors des projets urbains engagés à Capuche.

L'ambiance de faubourg dont il est question dans cette partie se rapporte aux caractéristiques spatiales et bâties, aux modes d'habiter et aux pratiques sociales spécifiques qui alimentent directement l'image du faubourg. D'abord dans la manière dont les aménageurs la conçoivent, puis dans la manière dont les habitants et usagers du lieu la perçoivent et l'éprouvent au quotidien. La densité semble être le paramètre essentiel pour qualifier cette ambiance particulière. Selon Manon Vivière, ce paramètre se décline alors en 3 dimensions conjointes : l'intensité comme valeur paysagère ; la compacité comme valeur architecturale ; l'urbanité comme facilitateur du lien social (2012, p.763-764). Chacune de ces dimensions s'incarne dans des formes urbaines, architecturales et représentations sociales diverses donnant lieu à ces faubourgs aux ambiances plurielles et faites de bric et de broc (pour reprendre la figure du patchwork) dans nos villes et métropoles (*Ibid.*) La cité de la Capuche se trouve ainsi insérée dans ce quartier à l'ambiance et à l'identité de faubourg, à mi-chemin entre esprit de campagne et hyper-urbanité, entre promiscuité et intimité (figure du cœur d'îlot), entre pratiques urbaines et modes d'habiter ruraux. Enfin, il nous semble que ces lieux constituent sans aucun doute des territoires clés dans la « reconquête » urbaine des quartiers sud par la Ville et la métropole de Grenoble pour penser leurs renouvellements.



Illustration 71 : Extrait du Plan Local d'Urbanisme Intercommunal de Grenoble,
la cité de la Capuche à la croisée des ambiances de faubourg (violet) et de ville parc (vert)
(www.grenoblealpesmetropole.fr)

3.3.1. La campagne résistante

Le quartier de la Capuche est comme « une petite villégiature » dans le sud de la ville. La construction de la cité Capuche en 1924 dans ce qui était autrefois la campagne environnante de la ville, le long de la voie ferrée et de la rue de Stalingrad, constitue à présent un souvenir et une image encore vive dans les mémoires. Tout comme l'Abbaye, la cité incarne une époque particulièrement marquante de l'histoire urbaine de la ville. Première cité d'habitations collectives à bon marché bâtie au sud de la ville, elle va amorcer l'urbanisation progressive de la campagne grenobloise. C'est alors durant des décennies que la cité est vécue comme étant « les seuls bâtiments » construits « au milieu de rien », aux côtés de quelques maisonnées avec jardins. Aujourd'hui malgré la densification du secteur, l'organisation « néo-paysanne » du quartier a persisté et dépend désormais que de quelques « pivots clés » hérités de ce passé pas si lointain que cela.

L'image de la campagne résistante incarne ainsi une typologie de configuration spatiale particulière avec des pratiques habitantes et une ambiance rurale qui se maintiennent dans le temps présent en résistance à la densification urbaine de la ville. Elle fait également référence à l'opposition traditionnelle entre ville et campagne, intérieur et extérieur de la ville. « Ici on est en ville, mais quand même en dehors. C'est moins rustique qu'au début certes, mais ce n'est pas comme sur les boulevards ou dans le centre ». La figure de la campagne nous renseigne donc sur le cadre de vie et les caractéristiques urbaines et sensibles de la cité de la Capuche et de son milieu environnant. « Il y a plein de petites rues ici avec des cours, des jardins, des maisons. C'est ce qui donne un autre cachet, une ambiance particulière au quartier. » C'est ce qui fait l'originalité du lieu et c'est ce à quoi ses habitants tiennent.

« Vous savez toutes les maisons qu'il y a rue Émile Zola, on ne soupçonne pas que les terrains arrivent jusqu'à la piste cyclable. Elles ont des jardins magnifiques ! Ça vient jusque-là, c'est la même parcelle. »

« Quand ces maisons ont été construites, c'était la campagne ici alors ils achetaient du terrain avec. Ces arbres je les ai toujours connus, c'est très arboré. Depuis 4 ou 5 ans avec le changement climatique, les arbres ont beaucoup poussé ! »

« En face, rue de Stalingrad, c'était aussi des petites maisons avec des jardins. Maintenant, ce sont de grands immeubles. »

« Il y avait le champ de la Barrière. On avait un voisin qui était jeune à l'époque, il faisait des partis de foot là-bas. Il n'y avait pas de grandes constructions avant. »

« De ce côté, c'était vraiment la campagne. Il y avait des maraîchers, mais très vite ils ont disparu ! Il y a eu les supermarchés. »

« Ici c'était la campagne, c'est pour ça qu'il y a toutes ces maisons sur la rue Émile Zola et de génération en génération les familles conservent cet avantage d'avoir une maison en ville. Quand je suis arrivée, on n'avait pas l'impression d'être en ville. »

« Ici, on était plutôt à la campagne. Quand ma mère est venue s'installer ici, en 1925, elle a dit à mon père "mais où tu m'emmènes, à la campagne" ? Elle habitait rue d'Alembert avant, ils étaient plus en ville. »

« Quand ils sont venus là, il n'y avait rien. Ce n'était pas habité. J'ai toujours entendu ma mère dire qu'on était à la campagne ici. Il n'y avait rien, les magasins se sont ouverts après. »

« On était un peu à la campagne. Après ça a pris des proportions… Les maisons sont montées et tout. »

« La Maison des Habitants, elle n'y était pas avant. C'était des jardins, des villas avec des jardins tout le long là. On avait un bon quartier. »

« Un petit peu plus loin, il y avait un petit château. Je ne sais pas à qui c'était. Il y avait ma grand-mère avec nous quand on est venu habiter là. Elle allait me promener vers les portes de ce château. Il y avait 2 blocs en ciment, on s'asseyait là. On se baladait dans les champs. »

« Avant, je me rappelle quand ma mère et moi on allait au bassin pour laver le linge, la porte on avait qu'à la tourner de dehors, juste avec la poignée. Elle laissait la porte ouverte, il n'y a jamais rien eu. Il y avait moins de gens qui circulaient quand même. C'était la campagne ici. »

« On n'a pas l'impression d'être au début du centre-ville de Grenoble à part si vous arrivez à Foch Ferrié où c'est déjà les gros bâtiments de Grenoble. Je veux dire ce n'est pas imposant et étouffant. Ce n'est pas comme le plein centre-ville, place Grenette, etc. Là, c'est un petit quartier à l'entrée de Grenoble-centre qui peut faire petit quartier de province quoi, pas de centre-ville. J'ai toujours adoré ce quartier ! »

« C'est vrai qu'aujourd'hui ça reste moins urbanisé que dans d'autres quartiers, mais je me sens quand même en ville pas à la campagne. Ça a évolué énormément. Il n'y avait rien avant. Si vous prenez l'avenue Berthelot par exemple pour aller vers Carrefour Echirolles, il n'y avait pratiquement rien ! C'était des champs. »

« On voit des petits immeubles, des petites maisons avec des jardinets. Ils ont de la chance, ils peuvent faire leurs petits légumes, quelques arbres fruitiers. Ça vaut de l'or aujourd'hui ! »

« Vous voyez, on est entouré de verdure, de petits jardins, de petites maisons. Maintenant, ils nous construisent de grands immeubles. »

« Par exemple, mes voisins ont tous une seule peur c'est qu'un jour on vende ces parcelles de jardin à un promoteur qui avec les 2 maisons auraient assez de terrain pour faire une opération immobilière aussi importante que celle-là et donc qui ferait basculer le quartier et qu'on rentre dans autre chose. »

3.3.2. La quiétude

L'ambiance de faubourg de la cité et du quartier de la Capuche se cristallise principalement dans le sentiment de quiétude de leurs habitants. « C'est un quartier sympathique et agréable à vivre. Il est à l'abri des gros problèmes urbains ». La cité a toujours été calme, « on n'a jamais eu de problèmes ici ». Quand on habite dans la cité, « on n'a pas l'impression d'être en ville », particulièrement côté cour. En fait, « la cité c'est comme une petite quiétude » où l'on peut se ressourcer à l'écart de l'agitation urbaine.



Illustration 72 : Quiétude, cour intérieure de la cité de la Capuche, 2018 (Ryma Hadbi)

« Moi je tiens vraiment à la qualité de vie ici. C'est un endroit où il fait bon vivre et puis c'est pratique et c'est joli. »

« C'était tranquille ici. On avait quand même une cité qui était tranquille. Je n'ai jamais entendu quelqu'un se plaindre. »

« Je suis venue une semaine avant d'emménager pour poser une petite pancarte devant la porte parce que j'ai vu qu'il y avait plein de gens qui se garaient devant. Je savais que j'allais arriver avec un gros camion et je voulais me garder la place pour sortir les meubles facilement. Ça s'est très bien passé, personne ne s'était garé. On n'a pas arraché le mot alors je me suis dit chouette ! »

« Quand je suis arrivée ici je me suis dit, mais ils sont où les gens ? On n'entend rien, à part les voitures qui rentrent et qui sortent. Même dans ma montée, on n'entend rien. Pour vous dire, pendant 6 mois je pensais que j'habitais toute seule dans le bâtiment. »

« C'est une cité super calme, on n'a pas de soucis. Ce n'est pas un quartier chaud comme on dit. »

« Ce qui est bien dans le quartier (cité), c'est que c'est familial. Il y a beaucoup de familles avec des enfants ou des personnes âgées. Tout le monde s'entend plus ou moins bien. »

« C'est paisible ici, tu vois, tu rentres dans n'importe quelle montée c'est tranquille. »

« Regarde les montées, il y a 3 étages et 2 appartements par étage. Ça fait au total 8 appartements par bâtiment. Ce n'est pas beaucoup ! Il n'y a pas trop de monde, ça ne brasse pas beaucoup. Les gens ils travaillent, ils rentrent chez eux. Il n'y a pas de soucis particuliers de vols, de vandalisme... »

« Ça a toujours été une cité calme. »

« C'est convivial ici. J'avais déjà cette impression quand je passais devant en bus. Je me disais, j'adore ces petits bâtiments, ça veut dire qu'il n'y a pas beaucoup de monde, ça veut dire pas beaucoup de bruits et pas beaucoup d'histoires, mais je n'étais jamais entrée dans ce quartier (cité). »

3.3.3. Le « tout à portée de main »

« Dans la cité, on se sent aussi bien parce qu'il y a plein de commerces et de services autour. S'il fallait que je prenne le bus à chaque fois que je dois faire une course je pourrais dire que la cité en elle-même est bien, mais les alentours non ». Avec les transports en commun qui traversent Grenoble de bout en bout en passant par la Capuche, ses habitants ont le sentiment d'être à proximité de tous les services et commerces nécessaires au quotidien. C'est dès l'origine que l'Office a implanté sur les balcons de la rue de Stalingrad des commerces ainsi qu'une école maternelle le temps de construire à quelques rues de là le groupe scolaire Ferdinand Buisson. Plus tard, avec l'industrialisation et l'urbanisation du quartier, d'autres commerces s'installent le long de la rue de Stalingrad. Viennent ensuite les équipements et espaces verts structurants à l'échelle de la ville qui s'implantent dans le secteur pendant et après les Jeux olympiques d'hiver. Tous ces espaces, services et équipements rendent ainsi la cité et son milieu urbain attractif : « C'est un quartier qui est très recherché, car il y a tout à proximité » et on y prend rapidement ses marques et ses habitudes. C'est ce que Yves Chalas nomme dans son étude sur la ville, « la vie pratique » : « Avec ses mouvements répétitifs, ses contacts épisodiques, ses déplacements rituels et son caractère de nécessité, la vie pratique permet aux habitants de vérifier leurs racines, de les établir, de les renouveler, ou de prendre conscience de leur inexistence » (Chalas, 2000 ; p.44).

« Beaucoup sont attachés à la cité car tout est à proximité. Ils ont pris cette habitude d'avoir tout à côté. »

« Quand je suis arrivée, on n'avait pas l'impression d'être en ville parce qu'avec tous les commerces et l'école, ça faisait un petit village. On avait tout à portée de main. »

« Il y avait tous les petits commerces, la pharmacie, le docteur, etc. mais avec l'installation de Super U qui s'est très rapidement développé en faisant de la viande, du pain ; c'était moins cher donc tout le monde s'est rabattu sur le supermarché et les commerces ont fermé. »

« Le quartier est proche du centre-ville. Il y a tous les services à proximité, et les écoles aussi. »

« Dans le quartier, il y avait l'école Ferdinand Buisson, le primaire. Il y avait le lycée Mounier, le collège Charles Munch. Dans la rue, il y avait un bar, une boulangerie, le boucher, le coiffeur, la pharmacie. Alors j'ai dit, c'est ici que je m'installe. »

« Pour aller à l'école, mes enfants traversés la rue Émile Zola, ils montaient sur le trottoir rue Dr Bordier et ils arrivaient à l'école. Ils passaient par la rue Dr Bordier pas par Stalingrad, c'est direct, plus rapide et plus sûr. »

« Là, tout est bien pour moi. On a le tramway,
le bus 16, le bus C3 et le bus C5 plus bas. »

« Je suis près du tramway, de Grand'Place, du centre-ville où je vais à pied et j'en reviens à pied souvent donc tant que je peux, je reste chez moi. »

« La rue de Stalingrad elle traverse tout, du centre-ville jusqu'à Échirolles. On est bien desservi en bus dans le quartier. »

« Le fast-food là-bas, c'était un pressing. La droguerie a toujours été là. À côté, c'était un magasin de vêtements pour femme. À côté, c'était une coiffeuse. À la place du magasin africain, c'était un fleuriste. À la place de l'auto-école, il y avait une grande librairie. Là-bas au fond, c'était une boucherie-charcuterie. Dans le petit angle juste à côté, c'était une épicerie boulangerie. »

« Maintenant on va un peu plus loin, à l'Unico (Super U).
Avant, on n'avait qu'à traverser la rue. On n'était pas obligé d'aller en ville sauf si on voulait quelque chose de spécial.
On avait tout sous la main. »

« Il n'y avait pas tellement d'épiceries, de magasins. On avait une épicerie sur le balcon de l'autre côté. Il y avait ensuite le tabac, le boucher et là l'école maternelle. La laitière venait le matin, elle nous réveillait avec son sifflet. Je ne sais même pas où on allait chercher notre pain ? Ah si, il y avait la petite épicerie là en face, vers les années 1930. Ce bâtiment, c'était une épicerie en bas. »

« On a une profusion d'équipements structurants dans le quartier, c'est ça le paradoxe. On a un quartier qui se remplit et qui se vide car c'est aussi un quartier résidentiel. »

« La Maison des Habitants fait un petit café les mardis et jeudis. Des fois, ils sortent une petite table et des chaises sur le trottoir et ils parlent avec les gens. »

« Avec la Maison des Habitants on profite de la culture à tarifs intéressants. Puis, il y a aussi les sorties à la journée. Nous sommes allés à Vienne et à Annecy pour voir le carnaval d'Annecy. »

« La Maison des Habitants était à notre disposition pour nos démarches, la gérontologie, la mixité entre les enfants, les familles et les personnes âgées, pour les sorties.
Et donc je me suis mise à participer à des activités. »

« La MDH ça dynamise, il y a des ateliers couture, cuisine, il y a art floral, peinture. Il y a surtout des personnes à la retraite ou âgées dans ces activités-là. Les familles c'est surtout pour les sorties. Les sorties sont très sympathiques. »

3.3.4. Le cœur d'îlot

À mi-chemin entre la figure de la coquille et la figure de la place publique, le cœur d'îlot se présente ici comme un espace public ouvert délimité par des immeubles et traversé par un réseau de voies piétonnes et/ou motorisées. La cour de la cité de la Capuche conjugue donc des caractéristiques tant de la coquille à savoir un lieu protégé, reclus aux qualités socio-spatiales et aux possibilités d'appropriation et d'usages multiples ; que de la place publique à savoir un lieu où l'on peut faire se côtoyer l'habitude et l'événement (Chalas, 2000), la proximité sociale et l'anonymat/l'individualisation, le passage occasionnel dans le lieu et l'appropriation socio-affective du lieu. Ce cœur d'îlot, dénommé place Dr Gallimard, est un repère central pour la vie collective de la cité de la Capuche. « La cour, c'est la tranquillité ». Étant « en retrait » de l'agitation de la rue de Stalingrad et « enclavée » par les immeubles, « on peut rester tranquillement dans son petit coin. On peut avoir son petit repos » qu'on soit habitant ou usager extérieur au lieu.



Illustration 73 : Parc pour enfants, cour intérieure de la cité de la Capuche, 2021 (Ryma Hadbi)

« La cité donne l'air d'être comme fermée
sur elle-même par rapport aux quartiers
annexes avec sa forme. »

« Les habitants descendent leurs enfants dans la place docteur Gallimard pour jouer souvent en fin d'après-midi, surtout le mercredi. Les voisines discutent entre elles pendant que les enfants jouent. C'est vraiment sympa. Il n'y a pas de personnes extérieures. »

« Cet espace, on l'appelle la cour. C'est la cour. C'est-à-dire qu'elle n'avait pas de nom autrefois. »

« On avait un maraîcher qui venait d'Échirolles. Il s'appelait Beaubleu. Il venait le matin avec sa corne et les gens allaient acheter. Il venait dans la cour, à cheval et avec une charrette. C'était de bonne heure, on entendait siffler. »

« Sur le balcon, c'était une école maternelle. Sous les fenêtres, il y avait une palissade vous voyez et on descendait dans la cour. Les enfants se mettaient là dans la cour pour jouer. C'était surtout les enfants de la cité qui était là. On était tous à cette école. »

« Le parc au centre était différent. Il y avait 2 morceaux de parc, la rue Bonnard passait au milieu là. Les parcs étaient clôturés. »

« Dans la cour, les enfants s'amusaient, on ne craignait rien. Celui qui venait en voiture allait doucement, il connaissait la cour. Mais il n'y a jamais eu de problèmes. On ne craignait rien. »

« Le repère du quartier, je veux dire de la cité, c'est la cour. C'est le point culminant, tous les locataires viennent là. C'est en plein milieu et il y a des bancs et tout, les jeux pour enfants. »

« Là, à 4 heures ou 4 heures et quart, il y a tous les gosses qui sont dehors, dans le parc. Moi j'habite juste là donc je les entends. Ils restent là jusqu'à 5 heures, 5 heures et demie et ça vit. »

« Nous, Actis, on fait la fête des voisins chaque année, on organise un pot. C'est en juin. On le fait au pied des immeubles. On essaye, on fait des affichages, on donne le programme. Certains viennent avec leurs enfants, d'autres travaillent. Ça fait des connaissances. »

« Mais, l'été ça vit trop. Tout le monde est dehors. Et pas spécialement dans la cour. Vous voyez, il y a un petit recoin entre ces deux bâtiments où il y a deux bancs et une fontaine au milieu. Alors là, c'est l'entrée barbecue, c'est là où ils font le barbecue. Ce n'est pas dérangeant. C'est les habitants de la cité qui le font. »

« Dans le parc, il y a une dizaine d'enfants, peut-être 5 ou 6 parents vers 16 heures mais finalement ce n'est pas énorme. Ça ne fait pas un gros pourcentage. Alors qu'à la place de la Convention, à Échirolles, c'était complètement l'inverse ! Et il y avait surtout des femmes avec leurs enfants, il y avait de la musique aussi. Il y avait des jeunes aussi. »

3.4. (Vers) L'inhabitable

Si l'espace habitable est celui des habitudes, l'inhabitable serait donc celui du détachement, de l'indifférence et/ou de l'absence. Il fut une époque où le quartier était à la fois le lieu du logement, du travail, du loisir, de la culture et de la sociabilité. Il « apparaissait comme le lieu, le seul lieu, de l'identité habitante urbaine » (Chalas, 2000 ; p.98). La ville était d'ailleurs découpée et vécue par quartier, à l'image de villages dans la ville. À Grenoble, ce découpage a prévalu durant des décennies dans la politique de la Ville et il continue encore aujourd'hui à se faire sentir malgré les efforts de la municipalité à recréer des coutures entre chaque quartier urbain. C'est inévitablement que les frontières de nos habitudes ont fini par s'étendre au-delà des quartiers avec la mondialisation et la désindustrialisation. D'abord celles du travail, puis de la consommation, du loisir et progressivement de la sociabilité. Le logement est ainsi devenu au fur et à mesure de notre hyper-mobilité le point fixe de nos pratiques urbaines (*Ibid.*, p.99) tandis que le quartier n'était plus ou peu ce milieu de vie quotidien par excellence qu'il fût un temps. Avec la mutation de nos modes de vie et d'habiter, qui ont d'une manière ou d'une autre engendré ce que l'on peut nommer un déclin de l'urbanité dans les quartiers, il y a eu un appauvrissement de l'enracinement et de l'identification au lieu de vie, au quartier. Les liens de voisinage de proximité, l'engagement collectif, l'appartenance et l'appropriation de nos lieux de vie quotidiens se sont graduellement affaiblis. À la Capuche, nous avons identifié 3 figures qui nous semblent dépeindre avec finesse ce processus : la figure de **l'anomie**, la figure de **l'urbanité dissonante** et la figure du **désuet**.

3.4.1. L'anomie

Nous empruntons la figure de l'anomie à Jean Duvignaud qui dans son ouvrage *Hérésie et subversion. Essais sur l'anomie* rend hommage aux différents auteurs qui avant lui ont développé cette notion (Jean-Marie Guyau et Émile Durkheim). Pour Jean Duvignaud, « si le mot d'anomie a un sens, il désigne les manifestations incasables qui accompagnent le difficile passage d'un genre de société qui se dégrade à un autre qui lui succède dans la même durée et qui n'a pas encore pris forme » (Duvignaud, 1986 ; page de couverture). Cette idée de mutations de la société, de ses modes de vie et de ses régimes d'habiter, à la croisée entre un monde originel en voie de disparition et un autre à venir, serait inhérente à notre condition humaine. Nous serions alors, selon lui, « condamnés à innover ou à crever » durant ce passage (*Ibid.*, p.26).

À la Capuche, la figure de l'anomie fait référence à la sociabilité affaiblie et à la désintégration sociale que connaît la cité depuis quelques décennies déjà et qui semblent se poursuivre « sans que personne ne fasse rien pour changer les choses ». Nous définissons ici la sociabilité comme « la forme ludique de la socialisation », « la trame même, et sans doute par excellence, de la *culture* dans son expression la plus concrète, la plus répétitive, la plus quotidienne » (Javeau, 1985 ; p.182-183). Tout comme Jean Duvignaud, Claude Javeau nomme cette tendance à la désintégration sociale, l'anomie dès lors que l'altération sociale l'emporte sur l'intégration sociale et les relations interpersonnelles spontanées. Claude Javeau utilise la métaphore intéressante du réseau de télévision par câble qui vient se superposer au réseau des voies, des passages et des relations sociales dans l'espace public. Il évoque ainsi l'impact de nos nouveaux modes de vie, dont la télévision ou encore la mobilité, sur notre engagement dans nos quartiers et sur la qualité de nos relations de voisinage. Il nous dit : en « fixant les téléspectateurs à domicile », on accroît la « dépopulation » des espaces et le « relâchement sensible de la solidarité de voisinage » (*Ibid.*, p.184). Tandis qu'habiter un espace implique de revenir sans cesse sur ses pas, c'est-à-dire « répéter pour fixer l'espace et se fixer dans l'espace » (Chalas, 2000 ; p.59). Les notions de fixité, d'habitudes, de répétition sont donc primordiales pour enclencher tout processus de sociabilité dans nos espaces de vie quotidiens.

La figure de l'anomie soulève à la Capuche des problématiques intéressantes. D'abord, celle de la mixité : à quelle échelle devrait s'opérer la mixité sociale, culturelle et générationnelle ? À l'échelle du palier, de la montée, de l'immeuble, de la cour , de la cité dans son ensemble ? Puis, celle de la mixité entre le locatif privé/social et l'accession à la propriété. Si le logement dont nous sommes locataires n'est qu'une étape, parfois très courte, de notre parcours résidentiel ou que l'on y habite « par défaut » en attendant mieux, quel degré d'investissement, d'engagement et d'attachement au lieu peut-on espérer ? L'appauvrissement de la vie sociale dans la cité de la

Capuche a conduit à un détachement des habitants envers leur lieu de vie. La vie de quartier y est fragilisée d'autant plus qu'il n'y a ni structures collectives, ni « personnages publics », ni événements qui rassemblent autour de codes, de valeurs sociales ou de souvenirs partageables et significatifs. « Avant, on était en famille ici, on se connaissait tous » tandis qu'aujourd'hui beaucoup d'anciens sont partis et les nouveaux locataires ont des pratiques et habitudes différentes. La fixité résidentielle semble jouer un rôle prépondérant dans l'affaiblissement des sociabilités à la Capuche. Les nouveaux locataires seraient comme indifférents envers l'histoire et la mémoire du lieu, mais aussi inconscients de ses qualités d'usages. Contrairement à l'Abbaye et à Jean Macé où les anciens jouent un rôle fondamental dans la transmission de la mémoire collective, de l'ambiance du lieu et des valeurs sociales qui sont les leurs, à la Capuche ce serait plutôt « chacun pour soi et Dieu pour tous » nous a-t-on dit maintes fois. Il est très intéressant de s'interroger sur ces circonstances, leur origine, leur cause et leurs effets. Il nous semble que la réponse réside à la fois dans l'implantation géographique de la cité par rapport à la ville-centre, dans l'évolution urbaine du secteur, et dans « l'effacement » de l'identité et de la valeur patrimoniale de la cité au fil du temps.

« Aujourd'hui, on ne se fréquente plus entre voisins. On était plus soudé avant. Comme je vous ai dit mes voisins du dessus, je pourrais les rencontrer dans la rue, je ne les reconnaitrais pas ! »

« Ici, c'est vraiment mixé, il y a un mélange, il y a un peu de tout. Certains te diront c'est tranquille, d'autres te diront non, c'était mieux avant. Mais bon, les gens bossent, le soir ils rentrent chez eux. Moi je ne vois pas ces différences-là. Après, c'est des affinités aussi. »

« La population a vieilli, certains sont décédés, d'autres ont déménagé, il y en a qui sont partis en EHPAD. Après, quand les appartements se libèrent, il y a de nouveaux arrivants. La dégradation se fait de fil en aiguille et il y a ceux qui s'en foutent de tout. »

« Il y a eu pas mal de décès. Au RDC, la personne est décédée. Il y a eu de nouveaux locataires mais il n'y a pas vraiment de communication avec eux. C'est chacun chez soi. C'est dommage. »

« Par exemple, là-bas vers les portes d'entrée les gens descendaient et ils se mettaient avec leurs chaises, ils discutaient entre eux. C'était une autre mentalité. »

« Avant, il y avait des tas d'enfants. Il y en a encore, mes voisins du haut ont deux enfants mais on ne les voit pas beaucoup. »

« Avant, on vivait tous ensemble, enfin séparément, mais tout le monde s'entendait bien. »

« La population a changé mais ça reste quand même toujours un quartier mixé, toujours avec des personnes qui ont été les premières à s'installer dans les immeubles dès leur construction. »

« Il y a beaucoup de personnes avec de grosses difficultés qui ne s'adaptent pas. Donc c'est à toi de t'habituer à eux parce qu'eux ils ne changeront pas leurs habitudes. Si ça continue comme ça, plus personne ne viendra habiter ici… »

« Moi je me suis installé ici parce que j'avais une mauvaise situation. Je n'étais pas content au départ, ça ne me plaisait pas. »

« On se connaissait tous avant. Tout le monde connaissait tout le monde. Il y avait de grosses familles, il y avait surtout 2 grosses familles : une qui habitait dans le coin et une le bâtiment d'en face-là. Il y avait 14 ou 15 enfants chez Q. et J. Maintenant, je ne reconnais plus personne. »

« On est parmi les loyers les moins chers d'Actis. Les locataires ont une grosse aide et avec ça ils ne se responsabilisent pas. Quand vous payez un loyer plein de votre poche et quand vous avez un loyer où sur 500 euros vous payez seulement 150 euros, vous ne faites pas attention à tous ces petits à côtés. Il n'y a rien qui vous sensibilise au lieu. »

« On était en famille ici. La sœur de mon mari c'était ma copine. »

« Avant, on s'entendait bien. C'était bien dans la cité. J'avais des collègues qui habitaient dans la montée. On allait à l'école ensemble. On était bien. On avait un bon quartier. »

« Je me rappelle que les femmes descendaient leurs chaises sous les fenêtres là. Ça tricotait, ça discutait, les enfants s'amusaient. C'était plus familial je dirais. Je pense que ça a changé parce que moi j'ai grandi, je suis partie travailler. Certains sont partis d'un côté et certains de l'autre. Les amis que j'avais dans la montée sont tous partis. »

« Avant, toutes les allées faisaient une enveloppe pour le gars qui nettoyait le quartier (la cité). C'était comme ça avant. Moi je m'en occupais dans mon allée. »

« Il y a des gens qui ne se croisent pas, même s'ils habitent la même montée. Ce n'est pas le nombre qui importe, c'est plus les habitudes. Les gens parfois ne se croisent pas parce qu'ils travaillent de telle heure à telle heure et puis ils rentrent chez eux et c'est tout. »

« Je suis à la Capuche depuis une dizaine d'années mais je ne fréquente pas beaucoup de monde. C'était boulot-maison. Ce n'était pas comme à la cité Jean Macé et puis je pense que c'est parce que mes enfants ont grandi. »

« Comme c'est retreint, que c'est un espace réduit, logiquement, ça devrait être convivial. On devrait discuter et tout mais là, non. »

« Ici, les gens ne vivent pas dehors comme dans certains quartiers. Il y a des enfants dans le parc vers 16 h, mais ça fait quoi une dizaine d'enfants et peut-être 5 ou 6 parents. Pour le nombre de locataires qu'on est, ça fait peu. »

« Il y a la Confédération Nationale du Logement là, mais je les ai rarement vus ouverts. Ils ont des permanences. C'est un peu un point de repère quand on se donne un rendez-vous. Niveau animation je n'ai jamais rien vu. En réalité il y a de la place pour faire une petite kermesse ou quelque chose mais il n'y a rien. Il pourrait le faire, mais ils n'ont jamais rien proposé. »

« Il n'y a pas d'Union de Quartier ou de choses qui organisent des événements ou des rencontres. Il y a eu des fêtes dans la cité mais ce n'était pas fréquent. Chacun était quand même bien chez soi, vous voyez. »

« Actis fait la fête des voisins chaque année, on organise un pot. Ça se passe en juin, on le fait au pied des immeubles.
On essaye, on fait des affichages, on donne le programme.
Certains viennent avec leurs enfants, d'autres travaillent.
Ça fait faire des connaissances quand même. »

3.4.2. L'urbanité dissonante

Dans le quartier de la Capuche, il y a une multitude d'éléments qui devraient contribuer de fait à une urbanité de qualité : espaces urbains structurants, équipements publics et socio-culturels, commerces, espaces de production et d'activité, diversité des formes d'habitat, mixité sociale et générationnelle, etc. Néanmoins, les habitants éprouvent le sentiment qu'« il n'y a pas de lieux de rencontres fédérateurs qui fassent sens » du fait de l'absence de « repères identifiables majeurs sur le plan urbain ». La répartition spatiale de tous ces éléments donne l'impression qu'ils sont « éparpillés » à travers le secteur sans véritable organisation urbaine réfléchie. Le sentiment de vivre dans un quartier construit « par défaut », où « tout a été brouillé, gommé » prédomine dans les récits habitants et des professionnels locaux. C'est de ce sentiment de chaos urbain malgré les potentiels d'usages incontestables du lieu qu'a émergé la figure de l'urbanité dissonante, c'est-à-dire d'une urbanité dont l'assemblage des éléments qui la constituent « sonnent » faux. L'urbanité exprime dans notre étude, la capacité d'une ville ou d'un lieu à organiser son espace de manière à favoriser les interactions sociales et l'attachement/l'identification de ses habitants au lieu. C'est tant la densité urbaine, l'échelle, la diversité que la mixité sociale et d'usages qui participent donc à une forme d'urbanité « saine » du lieu. Michel Lussault définit justement l'urbanité comme étant « le couplage de la densité et de la diversité des objets de société dans l'espace » (Lévy et Lussault, 2003 ; p.966). C'est donc à partir de l'organisation spatiale d'un lieu, par les espaces publics et communs qu'il met à disposition de ses habitants et usagers, qu'un rythme, une dynamique de flux et d'interactions sont mis en œuvre.

Cette idée de rupture de rythme auquel se réfère la figure de l'urbanité dissonante du quartier Capuche résulterait principalement de l'histoire du lieu et plus particulièrement de son passé industriel qui a de fait abîmé les espaces publics et impacté profondément la configuration urbaine du secteur. Les habitants du quartier préfèrent aller « en dehors » de leur quartier pour leurs loisirs, la consommation, leur divertissement, leurs relations sociales voire même pour se ressourcer. C'est pour dire combien les sentiments de « manque de convivialité » des espaces d'espaces publics urbains du lieu (quartier et cité) impactent inévitablement les relations de voisinage, les formes de sociabilité et les processus d'attachement au lieu. Il semble même que certains lieux par exemple le marché à l'Abbaye, le parc à Saint-Bruno ou encore d'autres Maisons des Habitants de la ville, considérés comme de hauts lieux de la sociabilité pour les autres quartiers, font rêver de nombreux habitants de la Capuche qui ne demandent qu'à disposer de ce type d'espaces et d'ambiances dans leur quartier. L'urbanité apparaît ici comme un élément primordial dans l'image que renvoie un lieu en termes de qualités spatiales, sociales et sensibles. Elle joue un rôle essentiel dans la capacité d'un lieu à « se faire aimer ». C'est pourquoi nous pouvons dire que

l'urbanité fait patrimoine dans nos villes contemporaines, car elle est « la remémoration nostalgique des anciennes "formes de vie urbaine" » (Rautenberg, 2015) qui nourrissent notre imaginaire sur la ville et dont nous avons à cœur de prolonger le souvenir. La problématique autour du travail de la mémoire, du récit du lieu paraît être un levier intéressant. Dire qu'il y a « une histoire, une vraie mémoire à cultiver pour valoriser le lieu, pour faire sentir aux gens qu'ils appartiennent à une histoire commune » pourrait changer ce sentiment d'habiter dans un quartier à l'urbanité dissonante, qui pourtant dispose en réalité de toutes les aménités dont rêvent ses habitants.

« La Capuche c'est le carrefour entre plusieurs quartiers, c'est l'entre-ville. Le quartier n'a pas vraiment d'identité forte. Il a une identité complexe. Alors que l'Abbaye c'est un vrai lieu, avec un marché, etc. Un marché c'est fédérateur. On n'a pas ces équipements-là ici. »

« Il y a un petit marché qui se tient à la Capuche une seule fois par semaine, il me semble. Le grand marché pour nous ça a toujours été Saint-Bruno. À la Capuche, on va à Saint-Bruno pour le marché, certains vont à l'Abbaye. On est entre les deux. Ça dépend des préférences des uns et des autres. »

« On a le square la Fleur qui n'est pas vraiment un lieu de vie comme par exemple la place du marché de l'Abbaye qui fait vivre le quartier. Mais on a de la vie quand même dans le square la Fleur parce que les enfants descendent pour jouer, on a fait des animations. »

« La MDH a un rayon d'action très faible mais on arrive à toucher la Capuche. Pour Beauvert ou Alliés-Alpins, c'est plus compliqué. Même si on diffuse l'information, ce n'est pas facile de faire venir les habitants quand même. Il y a des secteurs où il y a plusieurs MDH donc ils sont mieux couverts, mais nous on a un grand secteur et on galère un peu. Je crois qu'on doit être le plus gros secteur de la ville. »

« Il n'y a pas de lieu où on peut se retrouver par exemple comme La Prairie dans le quartier Mistral ou le parc Saint-Bruno à Chorrier-Berriat. Bon, on a le parc Pompidou mais il est quand même assez jeune et plutôt décentré. »

« On a la Culture, la banque, l'éducation, l'académie universitaire, on a tout ici pourtant, ça ne fait pas référence. »

« À la MDH Capuche, je faisais de la couture quand j'ai été à la retraite pour continuer à faire des activités et ne pas rester isolée. Je faisais aussi des ateliers pour apprendre l'informatique. Pour la couture, j'apprenais à d'autres personnes à en faire. »

3.4.3. Le désuet

Certaines caractéristiques dans l'apparence extérieure de la cité, dans l'agencement de ses espaces publics et de ses appartements qui lui donnent un air désuet et qui procurent le sentiment d'habiter un lieu en rupture avec nos pratiques, usages et besoins d'aujourd'hui. Nous avons recueilli de nombreux témoignages, doléances et propositions faisant état de cet aspect « vieillot » et inadapté de la cité. La figure du désuet nous permet de faire état des ajustements, des requalifications ou des réparations possibles à différentes échelles pour redonner un coup de jeune à la cité et la remettre « au goût du jour ». Cette image nous renseigne également sur sa capacité à se renouveler et se réinventer avec ses qualités spatiales, d'usages et d'ambiances tout en « faisant voir » sa valeur patrimoniale. En effet, la configuration interne des appartements et la répartition des immeubles autour de la cour centrale consentent à la modularité et à la flexibilité des lieux de manière à pouvoir s'adapter aisément aux pratiques et besoins de l'air du temps. Elle questionne ainsi d'une part le potentiel d'intégration de ces cités HBM dans les projets urbains contemporains à partir de leur typologie architecturale et urbaine, et d'autre part la capacité des bailleurs-propriétaires à s'adapter aux mutations de nos modes de vie et des comportements, c'est-à-dire leur capacité à réagir rapidement aux problématiques nouvelles qui se posent au quotidien pour leurs habitants.



Illustration 74 : Encombrants déposés sur les trottoirs de la cité de la Capuche, place Dr Gallimard, 2018 (Ryma Hadbi)

« Regardez là derrière, il y a des canapés, des pneus, des télévisions, etc. Il n'y a pas que les habitants de la cité qui déposent ça. Moi je n'ai jamais vu personne du bâtiment le faire. Ça se passe la nuit en plus. J'ai vu moi, en journée, les habitants de l'immeuble en face déposer ici dans notre cour leurs déchets de peintures, de carrelage, des cartons, etc. »

« En fait l'évier est comme dans une niche, tu peux mettre juste une machine à laver et l'évier. Dans le temps, il n'y avait pas de salle de bain, c'était des cagibis. La salle de bain aujourd'hui est dans cet ancien cagibi et donc il n'y a pas de fenêtre dans ma salle de bain, bon ils ont mis une ventilation pour changer l'air. C'est vraiment mal conçu ici, mais à la cité Jean Macé c'était tout bien précis. »

« Je ne m'attendais pas à venir ici, à la cité de la Capuche, parce que ça ne me plaisait pas. Il n'y a pas de balcons et puis les pièces sont mal agencées. Par exemple, la cuisine est mal conçue alors pour vider l'eau des pâtes je dois aller jusqu'au bout, dans l'angle, dans le petit cagibi. Ce n'est pas bien, je reproche ça et c'est très petit. »

« Voilà le plan ! Ils auraient dû faire autrement, rénover. La niche avec l'évier ce n'est pas pratique. Il n'y a pas de balcon et les toilettes n'ont pas de fenêtres. »

« Ça fait très vieillot. »

« Les appartements sont mal insonorisés. Donc quand vous avez des enfants au-dessus de chez vous, vous imaginez ? Déjà sur du béton on arrive à entendre, alors des parquets en bois… Il y a des endroits où il y a du carrelage et en dessous c'est des poutres avec du sable. »

« Il n'y a aucune qualité paysagère, regardez, il n'y a pas de vue. Quand vous descendez, vous avez ce square et heureusement qu'il est clôturé. Regardez les bancs, celui-là il a une planche cassée depuis plus d'un an, ils ne l'ont pas changé. »

« Je n'ai pas de vue moi. Quand j'ouvre ma fenêtre, j'ai ce bâtiment en face. »

« L'isolation est extérieure, ils ont mis des fenêtres double vitrage. Ça fait une dizaine d'années. C'était un plan d'investissement qui ne ressemblait à rien en fait. Ils auraient pu créer des balcons s'ils avaient voulu. Les fenêtres que vous voyez, elles ont des sous bassement depuis l'intérieur, par exemple dans la cuisine il y a un creux avec des placards et dans les autres pièces c'est juste un creux alors ils ont mis les radiateurs là. Ils auraient pu créer des balcons sur pilotis comme ils font ailleurs. »

« En termes de qualité, il y a un chauffage collectif maintenant. On a des radiateurs dans toutes les pièces. »

« L'évolution du quartier ne va pas aller dans le bon sens parce qu'ils ne feront pas en sorte qu'il s'améliore. Par exemple, quand on signale que le goudron du parc de jeux se décolle et que c'est dangereux pour les enfants, ils ne font rien pour régler le problème. »

« Comment voulez-vous qu'un enfant s'amuse dans ce parc ? Il n'y a que du goudron. Le peu de verdure qu'on a, c'est des haies qui sont des pissotières. Là, ça ne ressemble à rien. »

« À part s'ils démolissent la cité, ce ne sera pas serein ici. Il faudrait faire des immeubles moins hauts et avec une autre perspective, faire quelque chose de plus joli avec une autre dimension. Il faut aussi un parc réservé qu'aux habitants qui soit un peu en hauteur et surtout fermer le quartier (la cité). Là, le parc est ouvert à tout le monde. »

« Il y a beaucoup de personnes qui n'habitent pas la cité, qui viennent stationner dans la cour et les répercussions sont que ceux qui habitent ici n'ont pas où se garer alors ils se mettent là où ils peuvent et après le camion poubelle ne peut plus passer sur cette bande-là. »

« Maintenant, là vous ne pouvez plus vous garer. Il n'y avait pas de voitures ici dans la cité. Avant, dans la cour, les enfants s'amusaient. On ne craignait rien. »

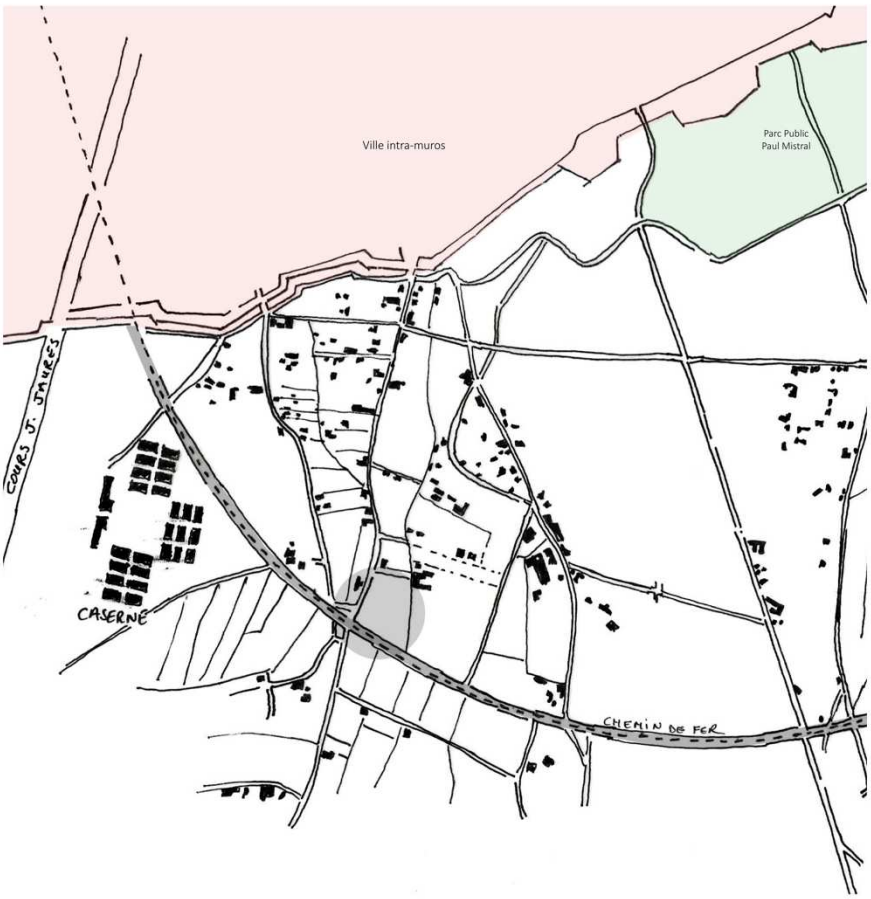
« Là, c'est un parking privé (dans la cour). Normalement, c'est pour les habitants de la cité, mais certains viennent et laissent leur voiture des jours ici ou même l'abandonnent. »

« C'est devenu un quartier (une cité) où les gens viennent poser leur voiture dans la cour. Comme c'est ouvert à tout le monde, il y en a même qui viennent déposer leurs déchets ici. Regardez, il y a une machine à laver là-bas sur le trottoir. »

4. La Capuche : le quartier aux mille visages

Tracés, formes et usages du lieu

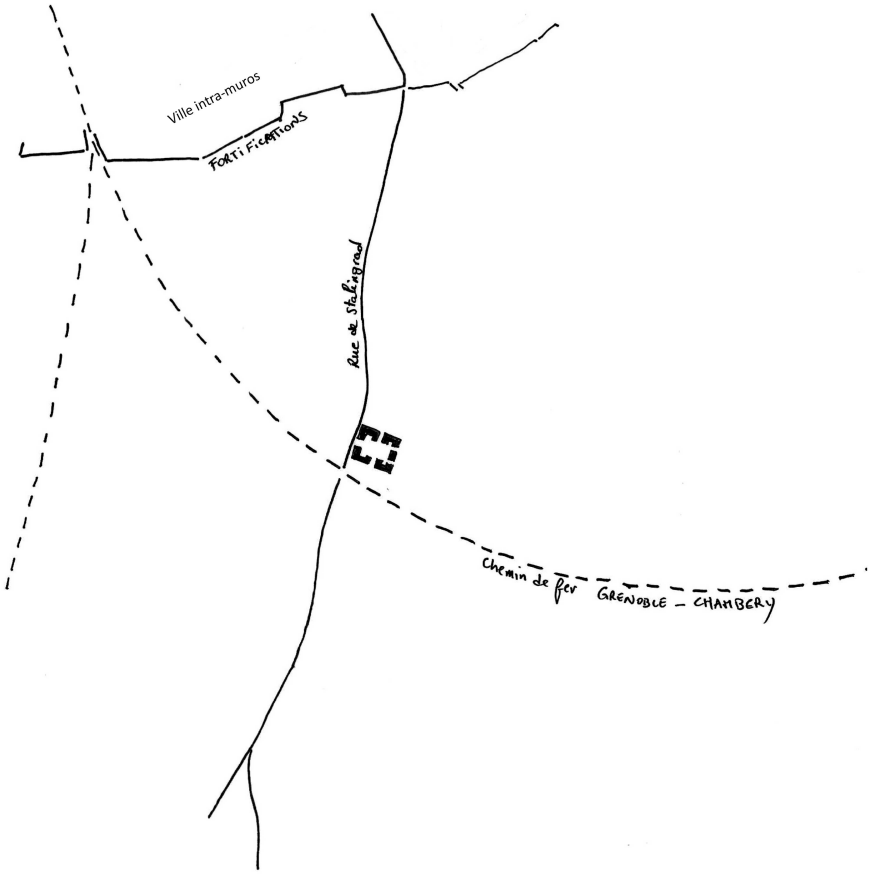
Les éléments dont nous rendons compte ici n'ont pas pour objet d'être exhaustifs mais de rendre compte, à partir des récits habitants et des documents d'archives, d'éléments de la mémoire urbaine et naturelle de la Capuche qui soient significatifs et qui pourraient faire matière à projet à l'échelle de la cité et du quartier. Cette exploration aspire à *dire* expressément le potentiel et la richesse du lieu en termes d'usages et d'ambiances tant passés que présents et possiblement futurs.



Plaine sud extra-muros de Grenoble, quartier de la Capuche, 1923
Source et crédits : Ryma Hadbi, d'après le plan Jaussely

Planche_1

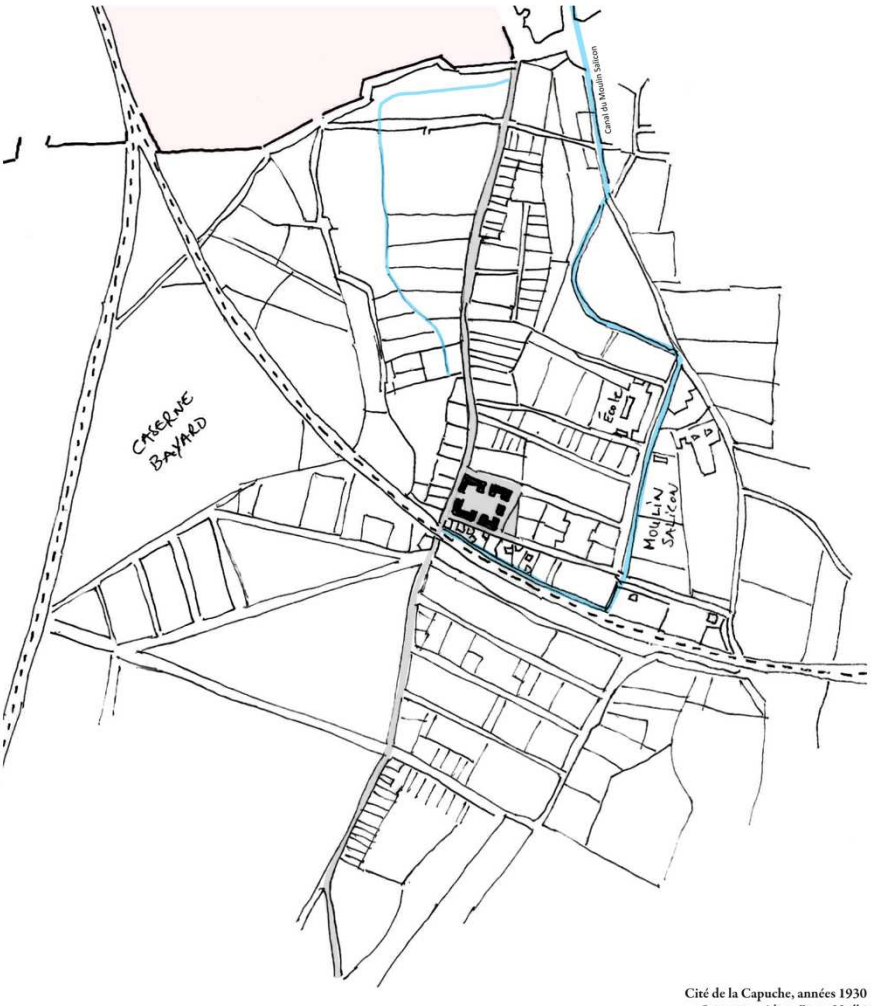
• **Tracés , axes et formes urbaines**



Source et crédits : Ryma Hadbi

Planche_2

C'est de l'autre côté des fortifications, sur la plaine marécageuse, entre les toits rouges du faubourg de la Capuche et le chemin de fer que la cité de la Capuche est édifiée en 1924. La Ville décide en effet d'acquérir une parcelle le long du chemin d'Échirolles (rue de Stalingrad) juste en amont de la voie ferrée qui traverse la plaine d'ouest en est, pour impulser l'urbanisation et la modernisation de Grenoble, en suivant les orientations du plan d'urbanisme prévu par Léon Jaussely. Enserrée dans un tissu parcellaire de type rural, elle est la première cité d'habitations collectives à bon marché construite par l'Office public sur la plaine sud très peu urbanisée. Des éléments préexistants structurent le site de la Capuche : le **chemin d'Échirolles** très emprunté à l'ouest, le **Moulin Salicon** et son canal à l'est, le **faubourg de la Capuche** au nord et le **chemin de fer** marqué par une **bande de maisons individuelle**s au sud. Au-delà de la rue Émile Zola, c'était littéralement la campagne.



Cité de la Capuche, années 1930
Source et crédits : Ryma Hadbi

Planche_3



Photographie de la cité de la Capuche depuis la rue de Stalingrad, 1979
Source et crédits : AMMG, côte 587W 40

Planche_4



Photographie de la cité de la Capuche depuis la rue de Stalingrad, 2021
Source et crédits : Ryma Hadbi

Planche_5

« Quand mes parents sont venus là, en 1925, il n'y avait rien.
Ce n'était pas habité. C'était la campagne. Il n'y avait rien !



Photographie aérienne du quartier de la Capuche, 1926
Source et crédits : Portail IGN - Institut National de l'Information Géographique et Forestière, https://remonterletemps.ign.fr/

Planche_6

« Ici, on était un peu à la campagne. Après ça a pris des proportions... Par exemple, en face, rue de Stalingrad, c'était de petites maisons avec jardins et maintenant ce sont de grands immeubles. »



Photographie aérienne du quartier de la Capuche, 1950
Source et crédits : Portail IGN - Institut National de l'Information Géographique et Forestière, https://remonterletemps.ign.fr/

Planche_7

« On n'a pas l'impression d'être au début du centre-ville de Grenoble à part si vous arrivez à Foch Ferrié où c'est déjà les gros bâtiments de Grenoble. Je veux dire ce n'est pas imposant et étouffant. Là, c'est un petit quartier à l'entrée de Grenoble-centre qui peut faire petit quartier de province quoi, pas de centre-ville. J'ai toujours adoré ce quartier ! »



Photographie aérienne du quartier de la Capuche, 1960
Source et crédits : Portail IGN - Institut National de l'Information Géographique et Forestière, https://remonterletemps.ign.fr/

Planche_8

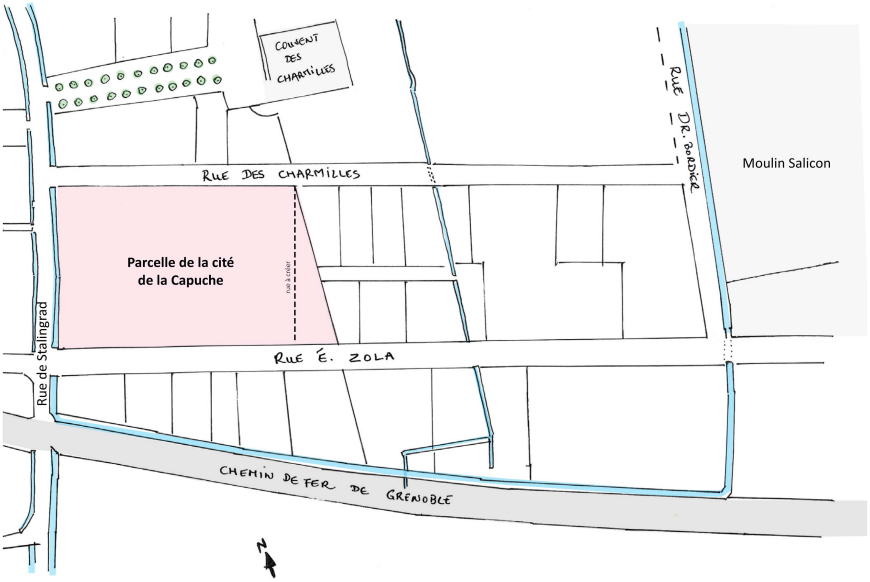
« C'était un véritable patchwork ici, entre habitations et usines. Aujourd'hui ça reste moins urbanisé que dans d'autres quartiers mais je me sens quand même en ville, pas à la campagne. »



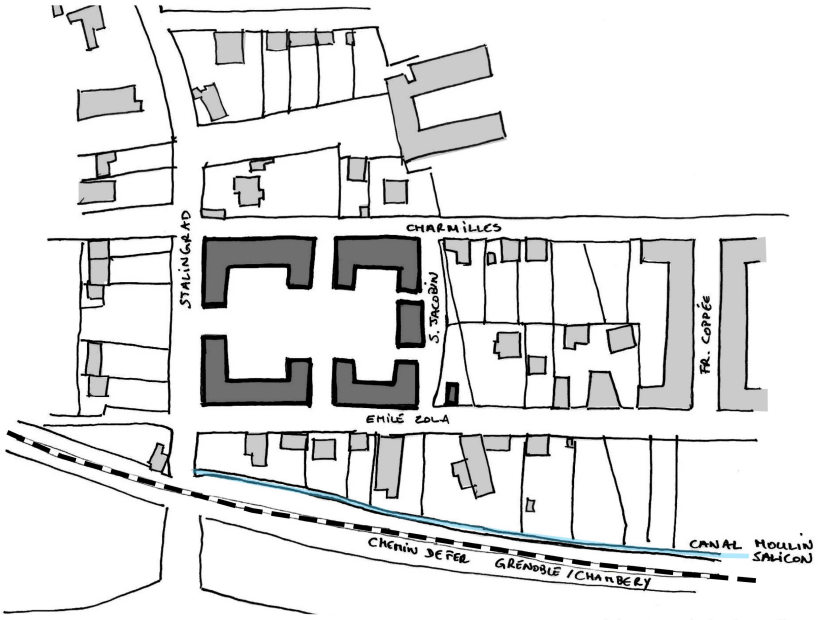
Photographie aérienne du quartier de la Capuche, 1987
Source et crédits : Portail IGN - Institut National de l'Information Géographique et Forestière, https://remonterletemps.ign.fr/

Planche_9

> Composition du bâti et des espaces publics

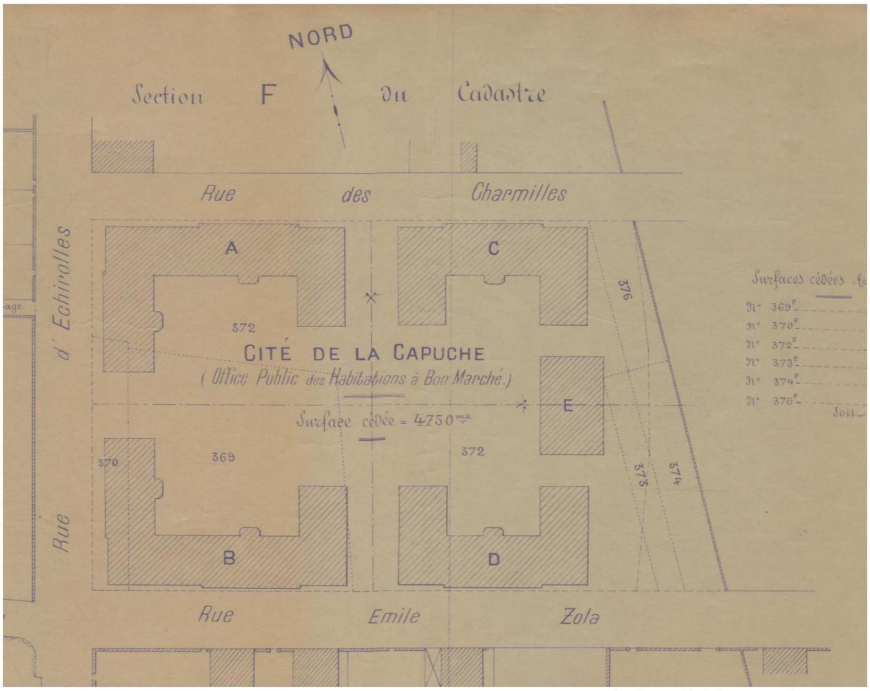


Parcellaire et canaux autour de la cité Capuche, *circa* 1920
Source : Ryma Hadbi, d'après des documents d'archives de la Ville de Grenoble

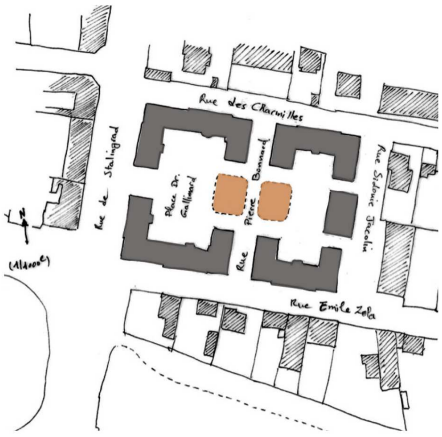


Insertion de la cité Capuche dans le parcellaire, 1935
Source et crédits : Ryma Hadbi

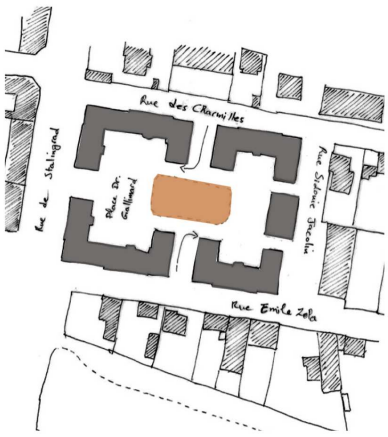
Planche_10



Plan d'ensemble de la cité Capuche, *circa* 1923
Source et crédits : AMMG, côte 1O 100



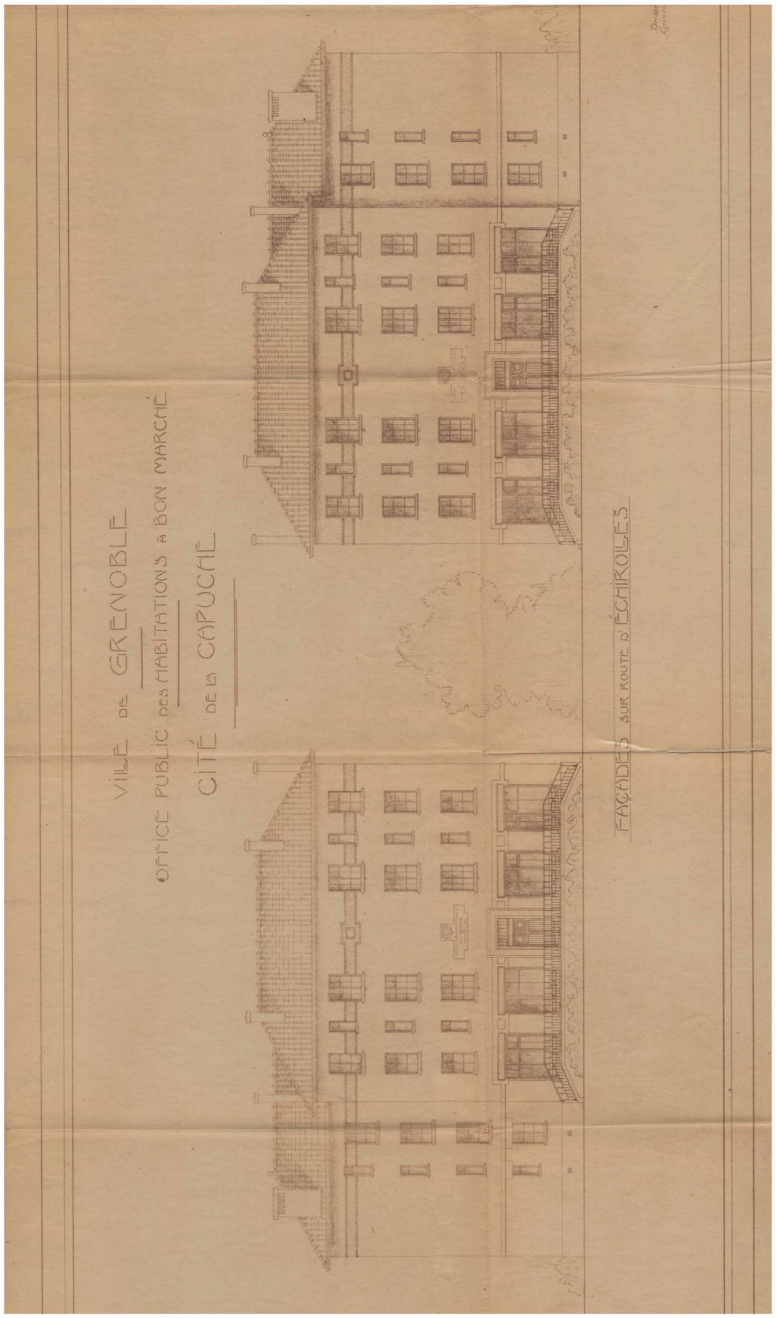
Cour intérieure de la cité, Place Dr Gallimard, avant 1987
Source et crédits : Ryma Hadbi



Réaménagement de la cour intérieure de la cité, Place Dr Gallimard, après 1987
Source et crédits : Ryma Hadbi

Planche_11

> Identité architecturale, armoiries de la ville aposée sur la façade principale



Façades de la cité de la Capuche sur route d'Echirolles, *circa* 1923
Source et crédits : AMMG, côte 1O 100

Planche_12

• Lieux, fonctions et usages

Le quartier Capuche, une identité plurielle et complexe

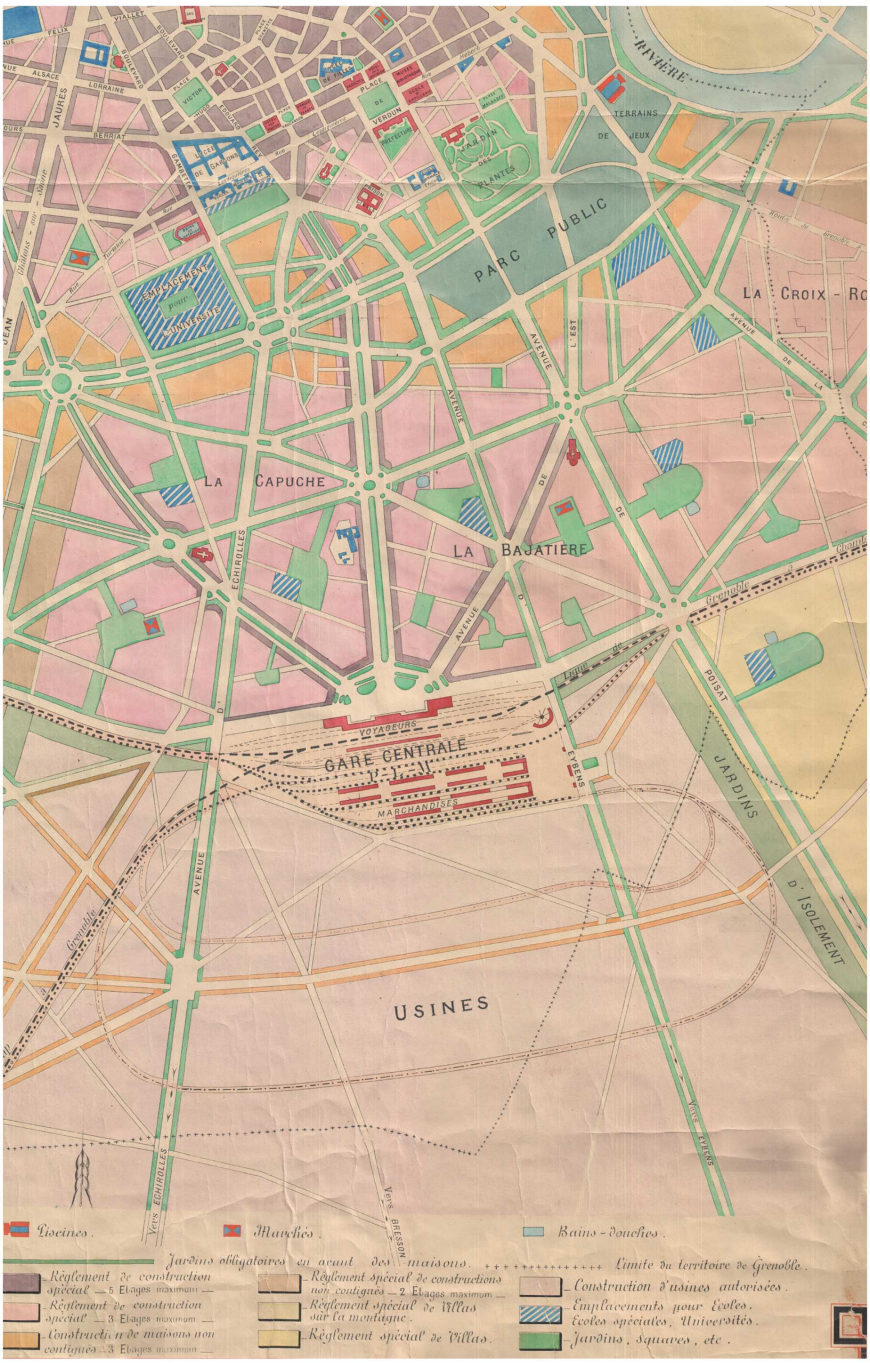
Le quartier de la Capuche, comme nous le connaissons aujourd'hui, s'est principalement structuré autour d'un centre d'activités important favorisé par la présence de la ligne de chemin de fer Grenoble-Chambéry et par sa situation géographique, au croisement entre le nord et le sud de l'agglomération. « **Il y avait des visionnaires qui ont bien senti que cette pleine allait se remplir.** (...) Jaussely en avait déjà une bonne idée. C'est pour cela qu'ils ont profité de cette ligne de chemin de fer pour créer un plateau industriel avec des voies de débord, des voies de garage, de stockages pour permettre aux trains circulant sur cette ligne de desservir cet ensemble que l'on appellera les embranchés de la Capuche ». Dans les années 1950-1960, le quartier commence à s'urbaniser davantage en accueillant de plus en plus d'industries.

« C'est avec cette ligne de chemin de fer qui traversait une plaine à l'origine quasiment déserte que s'est bâti le quartier progressivement entre usines, habitations, usines, ensemble d'habitations comme celui de la Capuche. »

Au moment des Jeux olympiques, dans les années 1967, le chemin de fer est finalement déplacé plus au sud laissant néanmoins ses tracés et son réseau actifs pour continuer à desservir les industries et entreprises de la Capuche (Les embranchés de la Capuche). La Maison de la Culture est construite à la place « d'anciennes usines et hangars » et l'avenue Berthelot est créée pour mener du centre-ville au stade. Dans le même élan, une profusion d'équipements, d'activités et de services urbains voit le jour dans le quartier.
Dans les années 1980, la plaine achève finalement sa course à la densification, avec des opérations au coup par coup qui engendre un paysage hétéroclite, aux ambiances plurielles héritées à la fois de son histoire agraire et industrielle. La Capuche devient alors un quartier urbain majeur du sud de la ville à l'interface entre la ville intra-muros et la plaine urbanisée :
« On a tout à portée de main ici, on est proche du centre-ville et des quartiers sud. On est à l'entre-deux. » ; « On a la Culture, la banque, l'éducation, l'académie universitaire. Il ne manque qu'une église ! »

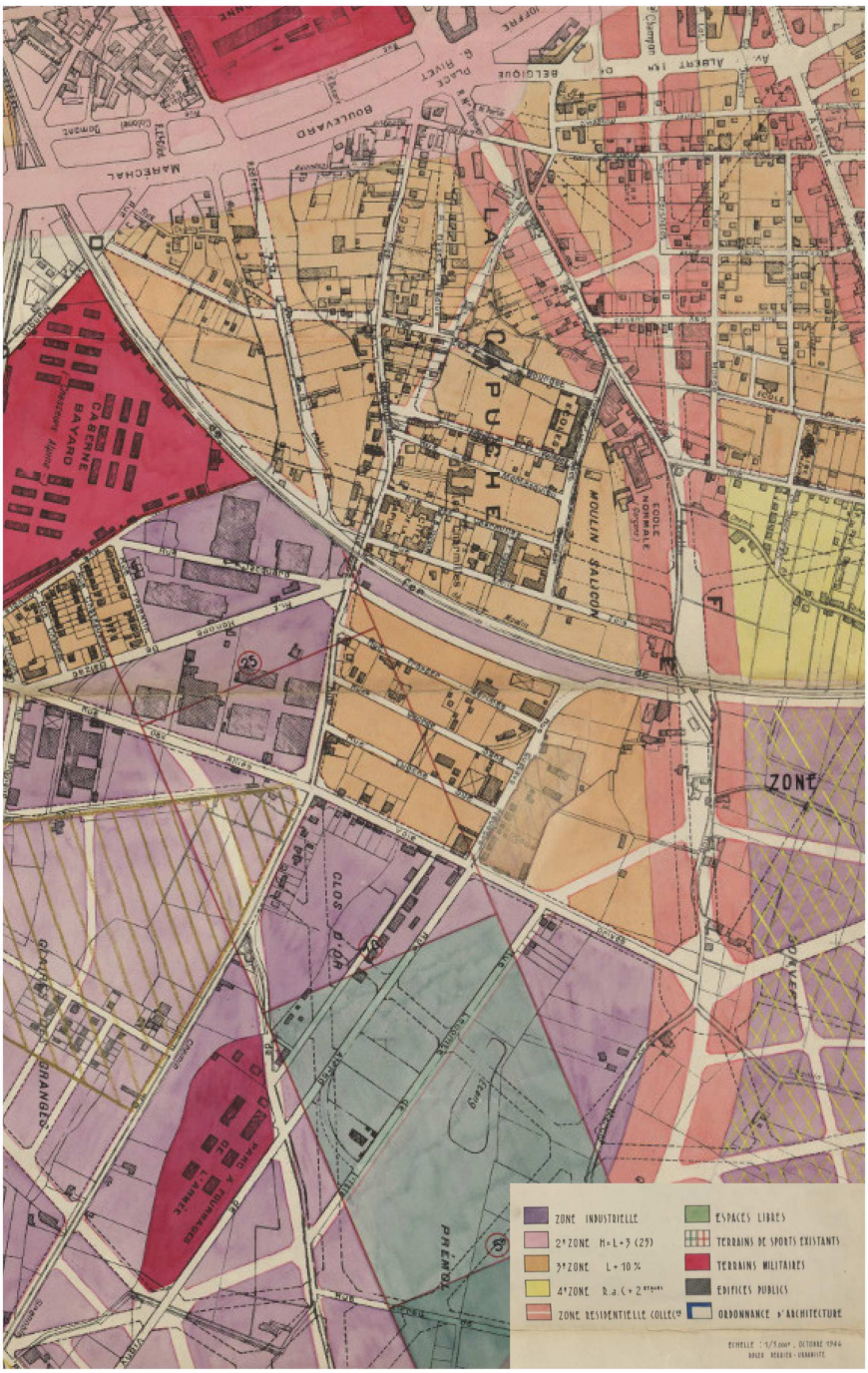
Dans les années 2000, lorsque les dernières industries sont délocalisées, le site ferroviaire qui a longtemps marqué l'identité du quartier reste à l'abandon et en friche. Dix ans plus tard, des projets murissent autour de son devenir et devient alors un parc urbain essentiel au cœur d'un site en pleine mutation. Ce secteur, que l'on nomme Flaubert, se trouve en fait pris dans la reconquête métropolitaine des anciens faubourgs et des sites industriels de la métropole. Le secteur continue de se transformer jour après jour pour laisser place dans quelques années à un écoquartier expérimental aux formes urbaines et architecturales en capacité de répondre aux besoins de demain en matière d'écologie et de cadre de vie. Malgré cela, cette dynamique ne semble pas profiter aux « toits rouges » de la Capuche qui demeure quant à elle inerte voire en déclin.

Planche_13



Extrait du plan d'aménagement, d'embellissement et d'extension (Jaussely), 1923
Source et crédits : AMMG, côte 1 Fi 23

Planche_14



Extrait du plan d'aménagement de Grenoble, quartier de la Capuche, 1946
Source et crédits : AMMG, côte 1 Fi 54

Planche_15

« Ici, on est sorti des remparts vers l'agriculture. On retrouve tout d'ailleurs dans le quartier. On est au bord de la voie ferrée qui mène de Grenoble à Chambéry et c'est là où se développent toutes les interfaces de la modernité de la ville : à la fois l'industrie, le commerce, l'artisanat et l'agriculture bien sûr qui à l'époque était un élément dominant du quartier. »



Photographie d'itinéraire à la Capuche, 2019
Source et crédits : Léa Agal

Planche_16

Une **ambiance de faubourg** fragile qui ne tient désormais qu'à quelques « pivots-clés» ...

« On voit des petits immeubles, des petites maisons avec des jardinets. Ils ont de la chance, ils peuvent faire leurs petits légumes, quelques arbres fruitiers. Ça vaut de l'or aujourd'hui ! »



Identité et mémoire des lieux, 2020-2022
Sources et crédits : Ryma Hadbi

Planche_17

« Mes voisins ont tous une seule peur c'est qu'un jour on vende ces parcelles de jardin à un promoteur qui ferait une grosse opération et qui ferait alors basculer l'ambiance du quartier et qu'on rentre dans autre chose. »



Typologies architecturales et paysage urbain de la Capuche, 2021-2022
Sources et crédits : Ryma Hadbi

Planche_18



Typologies architecturales et paysage urbain de la Capuche, 2021-2022
Sources et crédits : Ryma Hadbi

Planche_19

• **Mémoire naturelle, richesse des sols et perméabilité**



Cité de la Capuche

Extrait de la carte d'Etat Major de la ville de Grenoble, 1843
Source et crédits : Portail IGN - Institut National de l'Information Géographique et Forestière, https://remonterletemps.ign.fr/

Planche_20

Tout comme l'Abbaye, le lieu-dit de la Capuche était traversé par de nombreux ruisseaux et canaux qui venaient de la plaine sud pour aller se « jeter » dans l'Isère. « Les lignes d'arbres que l'on voit sur les cartes, ce sont des petits canaux qui vont dans tous les sens. Souvent ce sont des canaux d'irrigation et des choses de ce style-là ». La Capuche « c'était la campagne ». Il y avait surtout des champs autour de la cité, des maisons individuelles et des jardins. Ce n'est que bien plus tard « que les immeubles sont montés » et que les commerces se sont installés. Aujourd'hui, ce sont le parcellaire du quartier, la typologie architecturale des habitations ainsi que la végétation qui témoignent de l'histoire riche et plurielle du quartier Capuche. Il ne reste que peu de témoins de cette époque et c'est donc principalement à partir de traces et d'indices que nous arrivons à (re)faire l'historique du lieu et ainsi à en saisir sa mémoire. « Mon voisin est un témoin intéressant, il nous parlait de sa jeunesse. C'est lui qui nous a accueillis dans le quartier. Il nous racontait par exemple comment il allait se baigner dans un étang à moins d'un kilomètre, avant qu'il y ait l'aérodrome à la place de l'Arlequin ».

En rencontrant la doyenne de la cité de la Capuche, nous avons appris qu'il y avait tout proche de la cité, un canal dit le canal du Moulin Salicon qui passait le long de la voie ferrée, sur les propriétés des maisons de la rue Émile Zola, la rue Dr Bordier pour enfin alimenter un moulin du même nom. Les anciens se souviennent spécialement de ce canal à ciel ouvert qui parcourait la rue qu'ils empruntaient « pour aller à l'école » et dans lequel certains « pêchaient des truites ». Le Moulin Salicon faisait partie des quelques moulins que l'on trouvait en ville au siècle dernier. D'après les documents d'archives, il semble avoir disparu dans les années 1965. Avec l'épopée industrielle et l'urbanisation progressive du quartier, tous les ruisseaux et canaux du quartier ont été définitivement canalisés et il ne restera désormais que quelques récits habitants, des traces et des signes inédits qui nous rappellent la proximité de la nappe phréatique et de ces canaux souterrains. Il arrive par exemple qu'il y ait des résurgences dans certains garages et sous-sols. La qualité du sol (le substrat) et l'emprise des végétaux témoignent quant à eux de la présence de l'eau dans le quartier et donc de l'incroyable fertilité du sol.

En parcourant attentivement le quartier, nous relevons effectivement plusieurs traces, ves-tiges physiques plus ou moins discrets qui portent en eux la mémoire du lieu : des parcelles à la géométrie particulière qui peuvent attiser les curiosités, des murets en pierre persistant malgré la modernisation de la plaine, des jardins abondants, des espaces publics, des rues et chemins aux ambiances dépaysantes, des ouvertures paysagères étonnantes sur les mas-sifs alentour qui enchantent le quotidien des habitants, etc... Autant de qualités et de poten-tiels qui en constituent le patrimoine « génétique » de la Capuche et qu'il nous incombe de révéler pour qu'ils puissent être réactivés et mobilisés comme des atouts et des opportuni-tés formidables pour faire projet en matière de cadre de vie, d'écologie urbaine et sensible.

« On a un sol incroyable. L'eau est à deux mètres, elle est contraignante pour l'urbanisme mais elle est un cadeau pour l'agriculture (urbaine) et l'agronomie bien qu'on soit dans des sols avec des eaux sans doute abimées par l'épopée industrielle. Il faut être lucide mais à chaque fois qu'on a fait des tests sur l'eau, c'était bon. »

Planche_21

1_Hydrographie du lieu

> L'étang Millat

« Il y avait un étang un peu plus loin. Les gens allaient y pêcher. Je me souviens que mon père aller y pêcher mais il n'a jamais rien trouvé. On l'appelait l'étang Millat. Ça devait appartenir à une usine ça aussi puis ça a été tout bouché. »



Extrait de plan de la ville de Grenoble, Étang Millat, 1938
Source et crédits : AMMG, côte 1 Fi 49

Planche_22

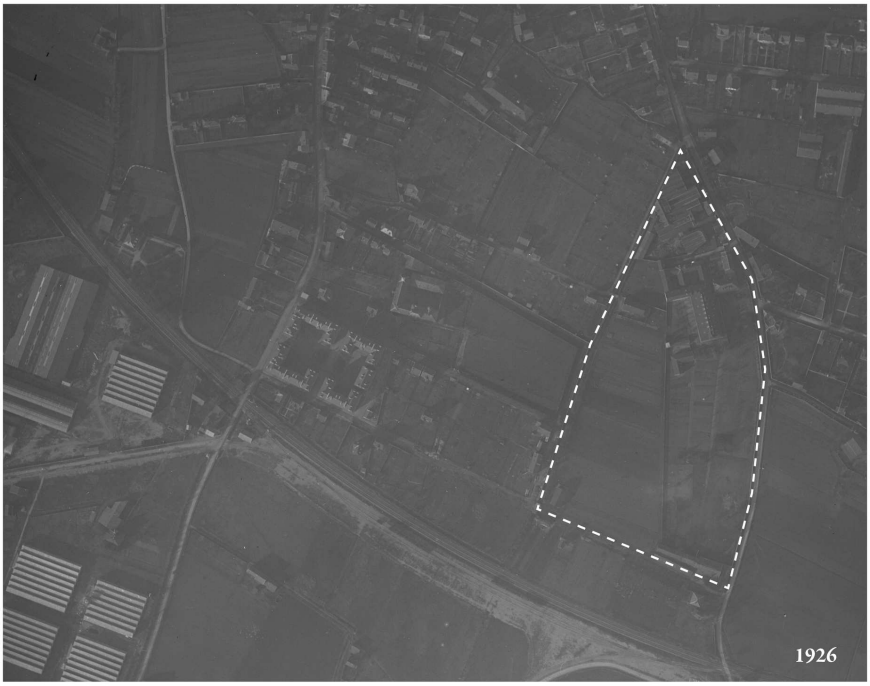
> Le Moulin Salicon

« Il y avait un moulin un petit peu plus loin et il y avait toujours de l'eau. Je ne sais pas d'où elle venait cette eau et alors elle passait vers la rue Émile Zola là derrière et elle passait rue Dr Bordier. »



Extrait de plan de la ville de Grenoble, Moulin et canal Salicon, 1915
Source et crédits : AMMG, côte 1 Fi 21

Planche_23





Photographies aériennes du quartier de la Capuche
Source et crédits : Portail IGN - Institut National de l'Information Géographique et Forestière, https://remonterletemps.ign.fr/

Planche_24

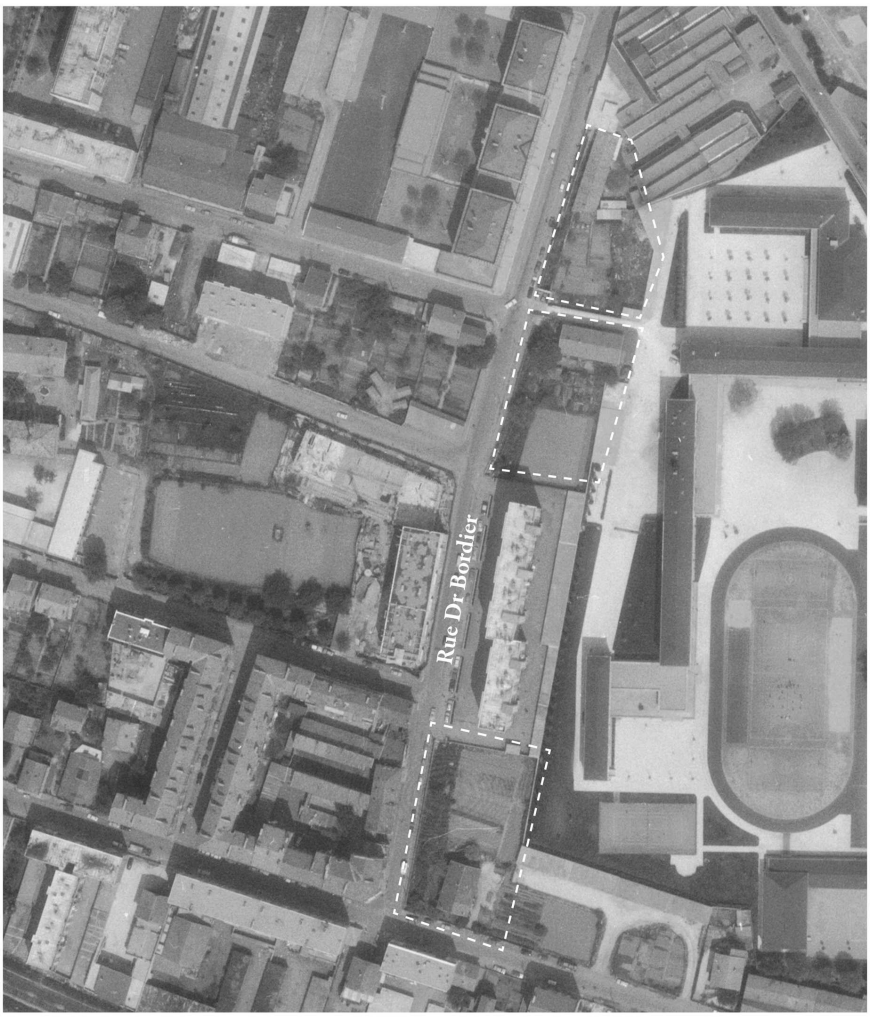
« Regardez cette petite maison, regardez sa limite parcellaire. On est là, le ruisseau est là et il fait le tour derrière. Il se promène et puis il y a un embranchement ici qui est en fait canalisé. Lorsque l'on connait un peu l'histoire du quartier, on peut expliquer certaines curiosités comme cette limite parcellaire où passait un ruisseau aujourd'hui canalisé. »



Parcelle clôturée témoignant du passage souterrain du canal du Moulin Salicon, au croisement des rues Emile Zola et Dr Bordier, Grenoble, 2022
Source et crédits : Ryma Hadbi

Planche_25

« En remontant la rue Emile Zola puis la rue Dr Bordier, sur le côté il y a une propriété et il y a un endroit qui devait être un ruisseau. On devine aussi un peu plus loin, son passage dans deux autres propriétés. »



Photographie aérienne du quartier de la Capuche, 1963
Source et crédits : Portail IGN - Institut National de l'Information Géographique et Forestière, https://remonterletemps.ign.fr/

Planche_26



Retracer le chemin du canal Salicon *in situ* , quartier de la Capuche, 2022
Source et crédits : Ryma Hadbi

Planche_27

> La rue Emile Zola, entre mémoire du lieu et potentiels d'avenir



Rue Emile Zola, ambiance de faubourg, 2020-2021
Source et crédits : Ryma Hadbi

« Le ruisseau canalisé passe le long de la rue Émile Zola. Il s'en va, il fait le tour et on le retrouve par là. Ça irrigue les propriétés de la rue Émile Zola, ils puisent dedans pour irriguer. C'est pour ça qu'ils ont de si beaux jardins.
L'eau est juste en dessous. »

« On a tous des pieux dans nos jardins. On a de l'eau à volonté ici, dans toutes les maisons c'est comme ça. Historiquement, chaque maison avait son jardin et donc il y avait un pieu. Il suffit de descendre un bout de tuyau percé à trois mètres.
L'eau est à deux mètres. »

« Donc au bout de ce jardin-là sur le relevé cadastral, on est environ sur deux mètres ou deux mètres et demi sur l'ancien canal du Moulin Salicon. Un voisin qui est maçon et qui habite dans l'immeuble à côté me racontait qu'il a eu un mal fou à venir à bout de ce canal dans lequel les gens péchaient des poissons il y a soixante ans. Il y avait des truites formidables paraît-il. »

« Une de mes amies qui habite par-là m'a signalé qu'il y avait de l'eau qui remontait par moment dans certains garages de la rue Emile Zola. C'est parce qu'en dessous il y a d'anciens ruisseaux et canaux de la plaine qui remontent. »

Planche_28

« Toutes les maisons qu'il y a rue Émile Zola, on ne soupçonne pas que leurs terrains arrivent jusqu'à la piste cyclable. Elles ont des jardins magnifiques ! »



Maisons de la rue Emile Zola depuis le parc Flaubert, 2019
Source et crédits : Léa Agal

Planche_29

« Je cueille des fruits pour faire de la confiture, peu de personnes les connaissent ici en France. Ça s'appelle "thana" en albanais (des cornouilles en français). »



Extrait d'itinéraire, cueillette au parc Flaubert, 2020
Source et crédits : Ryma Hadbii

« On est une plaine très fertile, c'est incroyable. Encore cet été, dans mon potager les tomates sont montées jusqu'à trois mètres de haut. On a un sol incroyable ici ! »

« Mon voisin c'est un paysan installé en ville mais avec une vraie culture paysanne. Il ne jette rien, il cultive, il est autonome six mois sur le plan alimentaire sur une petite parcelle du quartier. Là, c'est son fils qui a repris le jardin. C'est quand même intéressant pour l'avenir ! »

Planche_30

> Les arbres historiques, traces tangibles quotidiennes du passé rural de la Capuche

« Quand ces maisons ont été construites, c'était la campagne ici. Ces arbres je les ai toujours connus, c'est très arboré. »

« Quand mes parents se sont installés là, il n'y avait rien. Ce n'était pas habité. C'était la campagne avec des champs et des petites maisons. »



Extrait d'itinéraire, Placette ombragée au 79 rue de Stalingrad, 2020
Source et crédits : Ryma Hadbii

Planche_31

« Il y une grande différence a entre la stérilité d'un toit en tuile ou autre et la fécondité, la qualité d'un toit végétal avec seulement quelques mètres carrés de terre. Et finalement dans ce quartier il y a des milliers de mètres carrés de toitures de garages à investir. »





Garages et box de stockage des maisons et résidences de la rue Emile Zola, 2020
Source et crédits : Ryma Hadbii

Planche_32

3_Ouvertures paysagères

La cité de la Capuche se trouve à la lisière entre ce que l'on peut nommer « les faubourgs denses de Grenoble » et « la campagne résistante » qui reste peu urbanisée par rapport au reste de la ville (caractéristique que le projet de l'écoquartier Flaubert tente de préserver malgré ses tours denses). Au nord de la cité, c'est entre deux immeubles que l'on entrevoit un bout de montagne. Au sud de la cité, où se trouvent essentiellement des parcs urbains, des terrains à bâtir, quelques entrepôts, des bâtiments de faible hauteur et quelques maisons, ce sont de formidables panoramas qui s'offrent à nous. En étant profondément un quartier urbain à proximité du centre-ville tout en ayant gardé ses qualités paysagères d'antan et les traces de son histoire, il est un lieu singulier à Grenoble où l'on peut s'abandonner à la rêverie en ayant le sentiment d'être dans « **une sorte de villégiature vers le sud** » de la ville.



Rue Emile Zola, vue sur Belledonne, 2021
Source et crédits : Ryma Hadbi

Planche_33



Rue Emile Zola, vue sur la Chartreuse, 2021
Source et crédits : Ryma Hadbi



Parc Flaubert, vue sur le massif de la Chartreuse, 2019
Source et crédits : Léa Agal

Planche_34

TROISIEME PARTIE :

RESULTATS ET OUVERTURES

Note de lecture

Ce chapitre conclusif se structure en cinq parties distinctes. La première partie (Changer de ton à la Capuche) est spécifiquement consacrée à notre expérience immersive dans la cité de la Capuche. Elle permet également de livrer les résultats et conclusions sur lesquels notre recherche a abouti en matière d'ambiance sonore du lieu. La deuxième partie (Maintenir "en vie" la cité de l'Abbaye) rend compte des actions et événements qui ont lieu à l'Abbaye depuis la fin de notre enquête *in situ* en 2019. Ainsi, nous nous sommes particulièrement intéressés à l'expérimentation d'urbanisme transitoire menée par la Ville dans la cité, en attendant sa réhabilitation. Dans la troisième partie (Jean Macé, une ambiance qui ne tenait qu'à un fil), nous interrogeons les conséquences du renouvellement urbain de la cité Jean Macé sur l'ambiance du lieu, à la croisée des dimensions bâties, sociales et sensibles. La quatrième partie propose de croiser nos trois terrains d'études pour en donner une lecture commune. Enfin, la cinquième et dernière partie de ce chapitre suggère de conclure d'une certaine manière notre travail doctoral et d'ouvrir enfin sur des pistes de recherche que nous estimons intéressantes à poursuivre dans d'autres aventures à venir…

1. Changer de ton à la Capuche

Prendre la mesure du lieu

Enquêter à la Capuche a révélé la manière dont le terrain nous engage en tant que chercheur sur un temps long. Nous sommes graduellement affectés par l'ambiance du lieu et les émotions de ceux que nous rencontrons autant que finalement, nous les affectons par notre présence et notre enquête. L'immersion nous a offert l'avantage de « brosser » ce lieu avec une vision diachronique de ses phénomènes et des situations, tout en sachant repérer le temps voulu les moments clés auxquels il fallait « s'accrocher ». Les doutes, les problématiques inattendues, les présupposés et les hypothèses mises à mal font partie du jeu. S'immerger *in situ* n'est en rien une aventure tranquille, et davantage encore dans une cité ordinaire du paysage grenoblois. Nous n'avons cessé d'ajuster notre posture à la réalité urbaine et quotidienne du lieu, en oscillant entre temps d'attachements et temps de détachements. Par notre persévérance, nous avons fait de ces difficultés une ressource et nous en avons déduit deux postures à adopter conjointement. :

- **« lâcher prise »** pour simplement se mettre à l'écoute, se laisser affecter par le terrain et les rencontres de façon à leur porter attention. Cette posture nous a amenée a jongler entre des objectifs d'étude à tenir et le besoin de s'en éloigner à certains moments.

- **faire de l'incertitude et du hasard des facteurs constitutifs de l'enquête** à la Capuche. Notre recherche a finalement tenu à notre capacité d'adaptation et de résilience face à des situations souvent inattendues mais profitables.

La posture immersive met en réalité à rude épreuve les protocoles et les théories, mais c'est ce qui en fait toute sa richesse. C'est finalement tout le processus mis en œuvre – la démarche et l'engagement du chercheur – qui prévaut et nous révèle sans aucun doute une part importante du récit du lieu.

Le quartier de la Capuche (comme échelle qui l'emporte dans les discours) est un secteur de la ville de Grenoble assez particulier. Par sa superficie et son histoire, il se compose de plusieurs quartiers qui se juxtaposent. Cette configuration altère justement chez ses habitants le sentiment d'appartenir au même lieu, à la même histoire. L'impression de ne disposer d'aucun lieu commun et central significatif hante les esprits bien que dans les faits le secteur est doté d'une multitude d'équipements et d'espaces publics. Ces derniers sont – suivant les dires – excentrés et inhospitaliers pour *faire* quartier. La Capuche se vit donc en réalité par sous-quartiers (Capuche, Alliés-Alpins, Beauvert, Reyniès, Grands-Boulevards et Exposition-Bajatière), eux-mêmes

traversés par d'importants flux urbains quotidiens de personnes et de véhicules n'y habitant pas. Mais alors, comment favoriser l'union et une vie de quartier collective dans un quartier « patchwork » ? Même, est-ce nécessaire ? N'est-ce pas plutôt l'échelle de ce qui *fait* véritablement quartier qu'il faut revoir ? Ici, il n'est pas question d'absence d'identité ou d'histoire du lieu, mais plutôt de chaos en termes d'organisation urbaine. La multiplicité des séquences urbaines, de programmes, de récits et d'ambiances n'a jamais été une problématique, mais plutôt une richesse qui constitue le charme même de la Capuche ; un lieu atypique de la ville où l'on peut « s'émerveiller à chaque coin de rue » à qui se prête au jeu de l'investigation attentionnée. Chaque sous-quartier dispose en fait de son propre espace public « central », de sa « petite histoire », de ses pratiques et dynamiques singulières. C'est alors au chercheur de savoir identifier les brèches et d'identifier les opportunités à saisir pour s'imprégner du lieu et pouvoir *a posteriori* le *dire*.

La cité de la Capuche se fond parfaitement dans le décor du quartier au paysage très hétéroclite. Contrairement à la cité de l'Abbaye, son échelle ainsi que son style architectural lui permettent de rester très discrète. Recluse par rapport au reste du quartier, ses habitants y vivent presque en autarcie : « on ne sait pas qui y vit », « on ne les connait pas » tandis que les habitants des cités Jean Macé et de l'Abbaye sont connus et identifiés par tous dans leurs quartiers. Leurs histoires de vie sont même intrinsèquement liées à celle de leur cité (forme d'identification entre l'individu et son lieu de vie). Pour nous, cela résulte principalement de l'absence de personnages-publics (anciens habitants connus de tous par exemple) ou de collectif d'habitants actif et dynamique à l'échelle de la cité de la Capuche. Puis, dans une autre mesure, à la fragilité des relations de voisinage. Les plus anciens habitants sont pour la plupart partis. Les autres se sont repliés sur eux-mêmes. Les nouveaux habitants vivent à un autre rythme, avec un autre mode de vie et ne se sentent pas forcément proches des anciens. Ces dernières années, plusieurs comportements et incivilités ont altéré l'ambiance du lieu en la rendant presque hostile. Plus récemment encore, une population fragile se serait installée dans la cité, n'arrangeant pas la situation qui continue de se dégrader avec des incivilités quotidiennes, selon plusieurs habitants. Le bailleur social Actis semble avoir fait le choix d'attribuer un immeuble tout entier aux demandeurs les plus précaires et en difficulté. L'ensemble du voisinage devient par conséquent plus méfiant. Les habitants se rencontrent de moins en moins, les liens se dénouent et ne se créent plus. Les habitants se désengagent, ne s'impliquent pas ou plus dans la vie collective, qui devraient pourtant être favorisée par l'échelle de la cité. Les habitants adoptent ainsi la pratique de « la ville au choix » (Chalas, 2000), c'est-à-dire construire leurs réseaux de sociabilité loin de leur chez-soi. Ces derniers souhaiteraient que le bailleur soit plus attentif aux personnes bénéficiant d'un logement dans la cité, non pas à cause d'une question de mixité sociale et/ou culturelle, mais pour les comportements de certains

qui détériorent les relations sociales et la qualité du lieu au quotidien. Ils aspirent à une application plus ferme du règlement pour maintenir la convivialité du lieu (rappelons la rigueur des contrats de location des cités HBM à leur début) et cela dans le but de ne pas ternir davantage l'image de la cité Capuche qui sinon se transformerait en une cité abandonnée, négligée, dans laquelle personne n'aurait envie de vivre ; car ils tiennent à leur cité, à leur chez-soi et à leur quiétude.

Enquêter sur ce qui dans les usages quotidiens, les pratiques ordinaires et les récits de vie fait patrimoine à la Capuche du point de vue de ses habitants, dans un espace-temps où la cité semble inerte, effacée de tout projet urbain malgré les dégradations (matérielles et immatérielles) qu'elle subit, amène à nous questionner sur la légitimité même de notre recherche. Les approches théoriques et méthodologiques, telles que mobilisées ici, ont permis de déclencher une prise de conscience chez les habitants ainsi que les acteurs locaux de la qualité de la cité Capuche. Notre démarche a tenu à recentrer les regards et les attentions sur la valeur historique, d'usage et de renouvellement de la cité, sans pour autant ignorer ses problématiques. En constituant un corpus d'études, nous avons tenté de reconstituer le récit du lieu jusque-là éparpillé et souvent méconnu. « Ici, le malheur c'est que les gens ne connaissent pas la valeur de ce qu'ils ont, la valeur de là où ils vivent ». « Ils ne connaissent pas l'histoire de leur lieu de vie ». C'est pourquoi il est nécessaire, voire impératif, de « dire » les qualités du lieu en travaillant son histoire et sa mémoire. Notre approche vise principalement à donner une reconnaissance à la cité de la Capuche comme patrimoine du quotidien, la rendre *visible* et en conséquence réveiller les consciences sur le besoin d'en prendre soin et d'en faire notre héritage de demain.

En engageant la reconstruction d'un récit positif de lieux longtemps ignorés ou « impopulaires », avec l'ambition de les rendre plus « aimables », c'est permettre à chacun de se (ré)enchanter à l'idée d'y habiter, d'avoir envie de les parcourir, de prendre plaisir à partager leur histoire, etc. Nous partageons ici, l'idée que l'écriture – du récit du lieu – « a une capacité à reconfigurer des affects et ré-enchanter notre rapport au monde, à activer de nouvelles manières de percevoir des milieux de vie » (Thibaud, 2023 ; p.6). C'est d'ailleurs, en partie, le travail que tente de mener la Maison des Habitants sur le secteur à travers ses actions : « l'objectif c'est dire que tous ces quartiers qui composent le secteur partagent finalement la même histoire, la même mémoire et qu'il y a des choses qui ont de la valeur, des choses qui comptent dans ce quartier, auxquels les habitants sont attachés » en appuyant l'idée que « ce gros quartier » a bel et bien une mémoire à valoriser et à faire connaître. C'est un véritable enjeu pour la Capuche et surtout pour la cité HBM qui depuis des décennies s'est effacée aux côtés des opérations urbaines au coup par coup du quartier. Il y a besoin de travailler la mémoire du lieu, de changer de ton « ne serait-ce que pour endiguer la dégradation des quartiers sud de la ville de Grenoble. Il faut redonner un nouveau

souffle, une vraie identité, des raisons de s'émerveiller de son quartier et de l'aimer ». Avec la volonté profonde de (re)connaître la qualité les « vies minuscules et de leur génie propre et méconnu » (Baudouin, 2023 ; p.41) qui composent nos quartiers et de les transmettre. Pour cela, il faut savoir faire quelques pas de côtés, décaler les regards, adopter de nouveaux outils, composer et innover les méthodes, faire et défaire ; s'aventure à éprouver les lieux, à se laisser affecter le temps qu'il faut. En somme, saisir la réalité urbaine de chaque lieu et faire de la mémoire urbaine une ressource, une étape essentielle pour penser tout renouvellement. Faire projet en faisant d'abord patrimoine, non pas pour patrimonialiser ou figer les lieux, mais pour *dire* « ces vies minuscules », ces « existences moindres » (Lapoujade, 2017), ces gestes ambiants (Thibaud, 2023), les rendre légitimes et les donner comme héritages et traces à mobiliser lorsque l'on a besoin.

Préserver l'ambiance du lieu : le sonore comme clé de lecture

Si l'on fait le choix de passer outre l'idée simpliste consistant à dire que la cité de la Capuche par sa forme urbaine « est isolée », « refermée sur elle-même » par rapport au reste du quartier, nous percevons alors une qualité du lieu authentique et précieuse. En effet, que ce soit dans les récits habitants ou dans ceux récoltés lors des reconductions photographiques à la Capuche, la piste de l'ambiance sonore apparaît comme une valeur considérable en termes de qualités d'usages et de cadre de vie du lieu. Partant de ce constant empirique, nous nous proposons donc de questionner ce qui fait patrimoine dans la composition urbaine, dans les modes d'habiter, les pratiques et les rapports de voisinage à la Capuche à partir de leur « couleur sonore » (Augoyard, 2009).

Bien qu'aucune de nos méthodes d'enquête n'ait pour objectif de se concentrer sur l'identité sonore des terrains étudiés, nous identifions pourtant au moment de l'analyse de nos données, une série de paroles portant sur cette dimension en particulier[149]. C'est donc *ex-sit*u qu'un « relief, une sonorité inconnue, un sens mystérieux qui excitaient notre curiosité et nous poussaient à entreprendre une démarche d'élucidation » (Chalas, 2000 ; p.23) nous a menés sur la piste de l'identité sonore de la cité de la Capuche pour saisir les valeurs patrimoniales historiques, d'usage et de renouvellement potentiel du lieu. C'est pourquoi nous travaillons la thématique du son exclusivement à partir de paroles d'habitants et d'usagers de la Capuche, partant du principe que l'espace renferme en lui-même, par sa matérialité et son acoustique, l'histoire sonore des lieux que nous habitons. Il abrite en lui cette mémoire qui fait patrimoine et qui se maintient comme en « suspend », le temps de sa réactivation. Il nous a alors semblé, pour qui souhaite regarder de plus près la question du sonore dans nos expériences urbaines ordinaires et quotidiennes, que le

[149] Nous retrouvons également des éléments relevant d'autres sensorialités : l'odorat, la kinesthésie, le toucher, la météorologie, etc., mais c'est le sonore qui y est le plus prégnant.

répertoire des effets sonores est l'outil le plus à même de rendre compte de l'interaction qui existence entre dimensions spatiales, sociales et d'usages à la Capuche, et cela en reliant « avec cohérence les domaines de la perception et de l'action, de l'observation et de la conception, de l'analyse et de la création » (Augoyard et Torgue, 1995 ; p.11)[150].

Jean-François Augoyard, dans son article sur la couleur sonore des villes (2009) formule l'hypothèse que ce qui d'ordinaire s'apparente à du brouhaha urbain, à du bruit parasite ou encore à du silence, nous renseigne en réalité sur la manière dont « sonne » un lieu. Partant du postulat que « chaque ville fait *son* bruit » (*Ibid.,* p.40), chaque lieu disposerait donc d'une identité sonore qui nous permettrait de saisir ses qualités et ses potentiels de renouvellement. S'inspirant des travaux de Murray Shafer (1979) autour du paysage sonore et qui prône la préservation de cette empreinte comme « capital humain » vital, fait de l'identité sonore d'un lieu un patrimoine. L'identité sonore (ou couleur sonore) étant « des jeux de timbres, des nuances d'intensité, des séquences rythmiques » (*Op. cit.*) qui nous rappellent que le monde qui nous entoure produit continuellement « une musique » dans laquelle nous baignons et que nous éprouvons souvent de manière inconsciente. Et pour en prendre conscience, il nous faut justement « prêter l'oreille » en nous mettons dans une posture d'écoute active et attentive de l'environnement qui nous entoure et de ceux qui l'habitent quotidiennement. Et finalement, saisir la manière dont « sonne » les lieux. Le son, « produit croisé de signaux, de performances spatio-acoustiques et de compétences sonores ordinaires d'auditeurs-acteurs » (*Ibid.*) dessinerait donc des lieux suivant les usages qui s'y prêtent. Le son ayant le pouvoir de déborder des murs, autant que de surgir des façades ou d'être confinés (*Ibid.*, p.41), l'identité sonore d'un lieu dépendrait donc de nombreux paramètres issus de champs divers : forme urbaine et architecturale du lieu, configuration spatiale, rythmes, écologie du lieu, sociabilités, etc. Nous retrouvons là, l'intérêt de notre recherche à croiser de toutes ses dimensions pour saisir ce qui fait patrimoine dans les cités que nous étudions.

Toutefois, lorsqu'il est question d'enquêter en milieu urbain, nous ne percevons pas des sons isolés mais plutôt des *effets sonores* faisant littéralement corps avec l'identité des lieux (*Ibid.*, p.42-43). L'effet sonore se situe « à mi-chemin entre l'universel et le singulier, à la fois modèle et guide » (Augoyard et *al.*, 1983 ; p.135)[151], un paradigme capable de rendre compte du vécu sonore en s'appuyant impérativement sur des exemples pour révéler un discours plus général sur l'objet d'étude (Augoyard et Torgue, 1995). Établis comme des outils élémentaires de composition de

[150] L'équipe CRESSON, Centre de Recherche sur l'Espace Sonore et l'environnement urbain, a fondé durant des décennies sa culture de recherche sur une approche sensible et située des espaces habités, en se centrant plus particulièrement sur leur dimension sonore. S'appuyant sur des méthodes et outils pluridisciplinaires, l'équipe va progressivement s'élargir aux multiples dimensions perceptives de l'expérience urbaine pour ainsi poser les bases de la recherche sur le champ des ambiances architecturales et urbaines.

[151] à l'image d'un paradigme capable de rendre compte du vécu sonore en s'appuyant impérativement sur des exemples pour révéler un discours général sur les sons (Augoyard et Torgue, 1995)

l'environnement sonore (*Op. cit.*), le lexique des effets sonores est utile tant pour les acousticiens que pour les architectes, urbanistes et sociologues pour appréhender un lieu à travers les expériences quotidiennes de ceux qui l'habitent et le pratiquent, en rendant compte des interactions qui existent entre dimensions construites, sonores et d'usage (Pirhosseinloo, 2019). Ils ne sont pas des objets en soi qui changent selon les situations, mais dépendent du rapport qui existe entre l'observateur qui peut se déplacer et l'objet émetteur qui lui, peut être modifié selon les contextes et les événements. Partant du postulant que l'espace sonore est le domaine de compétence de l'habitant et/ou de l'usager (Boubezari, 2001) qui le font, défont et refont « au rythme des changements des situations sonores » (*Ibid.,* p.24), l'effet sonore permet d'appréhender un milieu urbain par « sa couleur sonore », d'en comprendre les usages et de nourrir le travail des « concepteurs » lorsqu'ils se saisissent de la « matière urbaine » (Augoyard et *al.*, 1983 ; p.8). C'est dans cette veine que notre réflexion ici, prétend se situer et s'ancrer. Nous aspirons à rendre compte des phénomènes sonores à la Capuche, à partir du lexique des effets sonores, pour « dire » et « faire voir » l'ambiance et les qualités d'usages de la cité comme étant de véritables ressources dans lesquelles puiser pour faire projet (Tixier, 2017).

Par sa forme urbaine, la cité de la Capuche se trouve à présent parfaitement insérée dans la trame urbaine de la ville bien qu'elle ait été bâtie en pleine de la campagne à l'origine. Malgré de successives mutations qui lui ont valu la perte de son identification et de son identité – rappelons ici les figures de l'urbanité dissonante, de l'anomie et du désuet exposées dans le chapitre 6 – ils subsistent encore des éléments et des détails manifestes également d'un point de vue esthétique. Les entrées sont par exemple soulignées par un encadrement en saillie et par un traitement au sol de type pavage qui contraste avec le bitume de la chaussée. Les pavillons traversants permettent à ce que chaque montée dispose d'une double entrée très appréciée par les locataires, une porte du côté cour et une porte du côté rue. Mais aujourd'hui, il nous semble que la valeur patrimoniale de la cité de la Capuche se trouve à une autre échelle. C'est précisément dans sa forme urbaine, dans les usages et les rapports entre espaces public, semi-public et privé. Malgré ses faiblesses évidentes et son style un peu « vieillot », ces éléments constituent des potentiels et des ressources de réinvention en matière de valeur d'usage et de cadre de vie majeurs. En croisant les récits, nous avons relevé 4 effets sonores caractéristiques de l'ambiance de la cité de la Capuche et qui cristallisent des qualités spatiales, sociales et sensibles du lieu.

Aux portes de la cité : proximité sonore et dilatation spatiale

- *J'entends les assiettes derrière moi. Une famille est à table, en train de déjeuner devant la télé. J'ai du mal à qualifier cet endroit, mélange de pavillonnaire, de petits immeubles. Des voitures stationnées bloquent mon regard qui voudrait observer l'accroche des bâtiments au sol. Je comprends ici que tout autour de moi il y a des gens, je les entends, leur présence est palpable. J'apprécie cette proximité sonore.*

- *J'entends l'aspirateur du logement situé à ma gauche, le téléphone qui sonne dans celui de droite. Le soleil me chauffe le dos, c'est très calme.*

- *Je peux entendre les discussions des habitants depuis leurs appartements. Ils semblent qu'ils aient des invités. Ça sent le café au lait.*

- *Face à moi, le cœur d'îlot de la Capuche m'attire. Ça a l'air calme, paisible. Derrière moi le bruit des voitures et des mobylettes m'agresse. Dans la cité j'entends des habitants se saluer vivement, ça me fait penser à un quartier méditerranéen. Juste à cet endroit, deux jeunes discutent avant de se séparer, comme si cet endroit était un point de rendez-vous habituel, une porte d'entrée de la cité.*

- *Rue très calme, j'entends le son des téléviseurs depuis les appartements de l'immeuble derrière moi.*

- *En face de moi, le calme de la cour qui m'invite à y pénétrer. Ambiance de matin. Chants d'oiseaux. Derrière moi, le bruit incessant des véhicules qui passent à toute vitesse.*

- *Sur la placette, deux jeunes discutent avant de se séparer comme si cet endroit était un point de rendez-vous habituel, une porte d'entrée de la cité.*

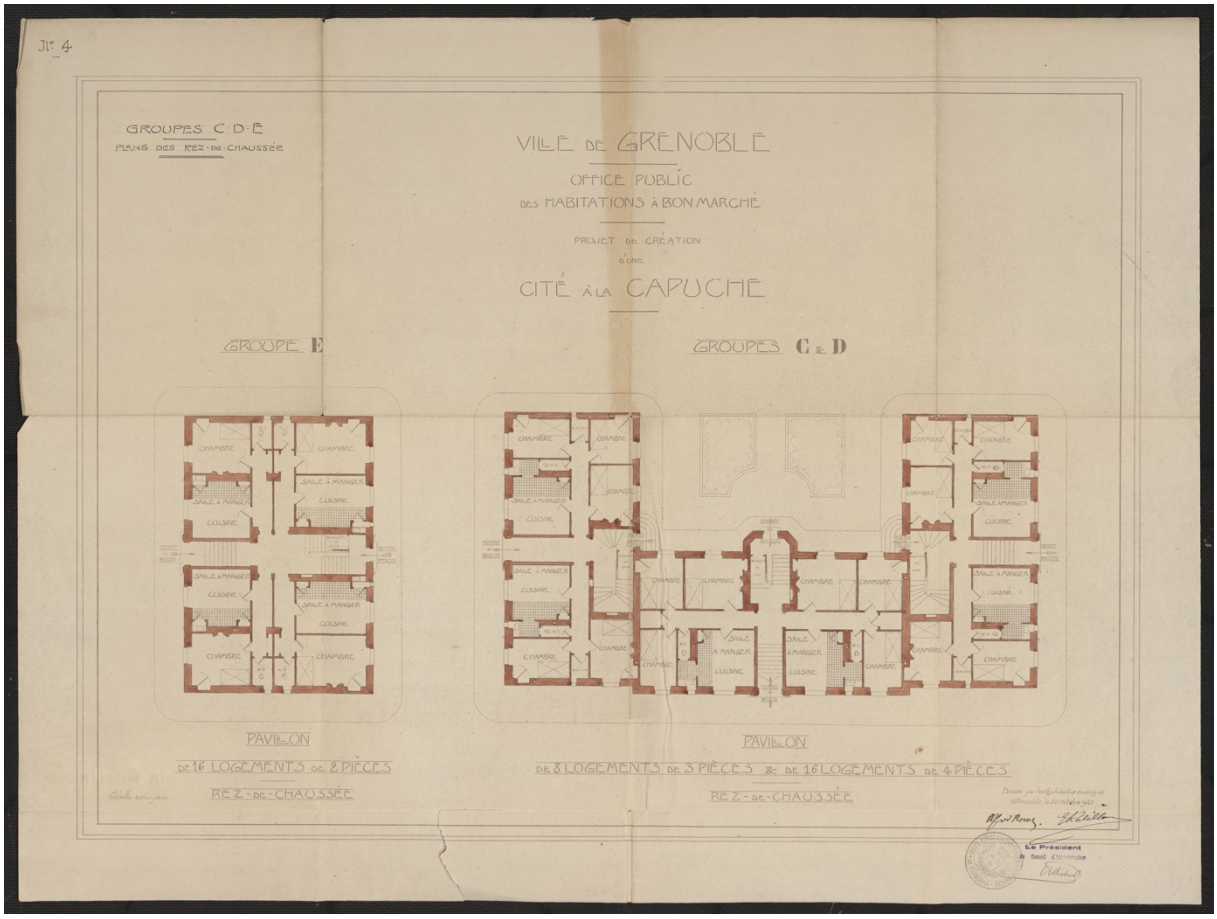


Illustration 75 : Projet de création d'une cité à la Capuche, plan du rez-de-chaussée, 1923 (AMMG, 10 Fi 110)

En regardant de près le plan d'ensemble de la cité et les plans des appartements, nous remarquons que les espaces de vie (cuisine, salle à manger et salon) sont tous orientés vers l'extérieur de l'îlot : rues des Charmilles, rue Sidonie Jacolin, rue Émile Zola et rue de Stalingrad. Les chambres quant à elles sont majoritairement orientées vers l'intérieur de l'îlot, côté cour pour assurer une atmosphère plus calme et tranquille à ces pièces. Cette composition provoque chez l'usager le sentiment d'être tantôt à la porte d'entrée de la cité et tantôt au niveau d'une porte de sortie. Deux ambiances s'affrontent : celle de façades urbaines animées et celle d'arrières-immeubles plus paisibles et discrets loin du vacarme urbain environnant. La cité de la Capuche se dresse alors, dans le paysage urbain, comme une « muraille protectrice » au sein de laquelle le rythme ralentit. Sa façade urbaine, rue de Stalingrad, donne l'impression d'incarner la porte d'entrée principale de la cité. Une « porte » qui prend la forme d'une petite placette à franchir, insérée entre deux immeubles et soulignée par la présence de majestueux arbres et quelques mobiliers urbains. À cet endroit, c'est le rythme frénétique de la rue de Stalingrad qui domine, nous avons le sentiment d'être encore à l'extérieur de la cité. Cette « entrée » nous laisse entrevoir un cocon plus paisible, où l'on peut se reposer et dans lequel on assiste aux pratiques ordinaires et quotidiennes d'une vie

de quartier. Quand on longe la cité par les rues latérales des Charmilles, Jacolin, et Émile Zola, nous éprouvons une tout autre ambiance. On se sent très proche des espaces de vie. À certains endroits, on a l'impression d'être à l'intérieur des appartements. Selon les horaires auxquelles on y passe, on peut entendre le bruit des couverts, des personnes installées à table et qui mange en regardant la télévision, le son du micro-onde, les interphones ou les téléphones fixes qui sonnent, des discussions de famille, le bruit des aspirateurs, etc. Par exemple, au moment du café, ce sont des bouts de conversations, des éclats de rire et surtout l'odeur du café au lait, de gâteaux ou de pains qui cuisent ou qui ont fini de cuire et qui sont posés sur les rebords de fenêtre pour refroidir.

Ces dimensions sonores qui relèvent des expériences quotidiennes et ordinaires des habitants de la cité de la Capuche peuvent être caractérisés par deux effets mettant en interaction les dimensions spatiales, sonores et d'usages du lieu : *l'hyperlocalication* « effet perceptif lié au caractère ponctuel d'une source sonore, focalisant irrésistiblement l'attention de l'auditeur sur le point d'émission » (Augoyard et Torgue, 1995 ; p.69) et *l'ubiquité* « effet lié aux conditions spatio-temporelles de propagation, et marquant la difficulté ou l'impossibilité de localiser une source sonore » (*Ibid.,* p.141). Le son en question pourrait ainsi venir de « partout et nulle part à la fois ». La distribution des appartements, la configuration spatiale de la cité ainsi que son gabarit et son rapport à l'espace public, la proximité des immeubles, les commerces en rez-de-chaussée, le cœur d'îlot, les multiples coins et recoins dans la cité, génèrent le sentiment d'une proximité sonore agréable et chaleureuse. Le son déborde naturellement des logements sur l'espace public, il crée une forme de dilatation du privé sur le public et vice versa. Nous avons ainsi le sentiment de constamment osciller entre proximité et distanciation, entre vacarme et calme en crescendo ou brutalement, entre anonymat et voisinage. Sujette aux rythmes urbains, aux modes de vie et usages des habitants, l'ambiance de la cité véhicule et implique des imaginaires et représentations particulières, très appréciées par ses habitants et ses usagers temporaires : « la cité me fait penser à un quartier méditerranéen », à « l'ambiance italienne » ou encore « à une villégiature dans le sud de la ville ».

Agitation urbaine : rythmes, flux, intensités

- *C'est bruyant autour de moi. Une alternance de calme et de bruits qui suit celle des feux tricolores. Je ne m'étais jamais arrêtée à ce carrefour, mais il n'en donne pas envie. L'échelle est celle de la voiture, à la limite du cycliste, mais pas du tout du piéton. J'observe un fort contraste de séquences sonores et visuelles : d'un côté agitation, cinétique, vitesse, de l'autre le vide, la lenteur, le silence.*

- *Vacarme de la rue : un mouvement routier, le bruit des voitures. Un moment ça s'arrête : c'est le calme, puis ça recommence… Et le rythme se poursuit en désordre…*

- *Magasins, passants, voitures, la vie s'intensifie.*

- *Feu au rouge. Quelques secondes de calme avant que les voiturent ne se remettent à rouler à toute allure.*

- *Son des roues de vélo sur le bitume, son des chaînes à vélo. Moteurs de voitures. Le bus s'approche, c'est le C3 en direction de Victor Hugo. On ne s'arrête jamais. Si, on s'arrête au feu rouge.*

- *Place Docteur Gallimard ombragée, mais encore un peu bruyante. Elle est un début d'échappée depuis la rue Stalingrad vers la cour intérieure de la cité.*

La rue de Stalingrad, anciennement dénommée chemin d'Échirolles, est l'un des axes nord-sud les plus historiques de Grenoble. Il menait du centre-ville de Grenoble vers les communes voisines au sud. Il a toujours été très emprunté et c'est encore le cas aujourd'hui. Sur place, on assiste à des vagues de circulation permanentes d'automobiles, de bus, de vélos, de trottinettes, de piétons, etc. Tous régis et rythmés par une série de feux tricolores qui se suivent le long de la rue de Stalingrad. La façade principale est composée au rez-de-chaussée de balcons commerciaux et aux étages d'appartements traversant de type 3 pièces, dont les pièces de vie s'ouvrent sur l'intense vie urbaine de la rue de Stalingrad. De ce côté, les appartements subissent tous les aléas et pollutions que présente l'intensité de ces flux, de la foule et des débordements potentiels. Lorsque leurs fenêtres sont ouvertes, ils baignent littéralement dans cette agitation urbaine. Malgré la délocalisation des usines qui a permis au quartier de « reprendre du souffle », la façade principale de la cité continue de se dégrader et de noircir.



Illustration 76 : Flux permanents, rue de Stalingrad, La Capuche, 2018 (Ryma Hadbi)

Lorsque l'on se trouve sur ce croisement de la rue de Stalingrad, nous ne nous sentons pas « à notre place », rien ne nous invite à y rester ni même à y circuler de manière sereine. Nous sommes comme « en alerte », attentifs à toutes les sonorités qui pourraient nous avertir d'un danger. Cet effet de *vague* se caractérise par une intensification progressive des sons qui le composent, déferlant à certains moments puis en suspens, « crescendo, point maximal, rupture du son rapide ou progressive, et decrescendo » (*Ibid.*, p.158). *In situ*, on assiste à un mouvement cyclique qui se répète à intervalles réguliers. La cité s'érige alors comme une frontière protectrice, intégrée harmonieusement dans ce paysage urbain sonore. Les sons de sources et de natures diverses nous renseignent sur l'urbanité même du milieu dans lequel se situe aujourd'hui la cité de la Capuche : circulation automobile, cycliste et piétonne, desserte de transports en commun, discussions en bas des immeubles, réunions au niveau des vitrines commerciales de la rue, portes des boutiques qui s'ouvrent puis se ferment en claquant, sons des aspirateurs depuis les appartements de la cité et des immeubles voisins, discussions sur les balcons des immeubles, salutations brèves, etc. Cet effet est très intéressant pour son pouvoir métaphorique. En impliquant l'image de la vague et de son ressac, il rend compte de représentations, d'usages et d'ambiances que nous avons tous éprouvé à un moment ou un autre dans nos expériences et rapport avec la ville dense. Elle enclenche également des pistes de réflexion intéressantes sur la capacité de nos villes contemporaines à réinvestir un patrimoine architectural et urbain en prenant soin de ces qualités et en « réparant » ce qui devrait l'être pour répondre aux besoins et enjeux actuels.

L'échappée belle

- *Enfin, le bruit des voitures s'amenuise. Je me sens plus à l'aise. Des habitants se croisent dans le petit parc. Ils échangent sur la météo, ils ont l'air de bien se connaitre. Le temps semble s'être arrêté. J'entends même le bruit des feuilles qui se dérobent sur le sol.*

- *Face à moi, le cœur d'îlot de La Capuche m'attire. Ça a l'air calme, paisible. Derrière moi le bruit des voitures et des mobylettes m'agresse. Dans la cité j'entends des habitants se saluer vivement, ça me fait penser à un quartier méditerranéen.*

- *L'entrée avec les arbres contraste avec la rue qui est derrière moi. C'est comme une invitation à changer d'attitude, vers une attitude plus apaisée comme pour rentrer se détendre à la maison.*

- *Point de transition entre le public et le semi-public. Elle est marquée par le son, le traitement au sol et le paysage.*

- *Entrée piétonne dans le quartier, passage du bruit au calme.*

- *En face de moi, le calme de la cour qui m'invite à y pénétrer. Ambiance de matin. Chants d'oiseaux. Derrière moi, le bruit incessant des véhicules qui passent à toute vitesse.*

- *Scène paisible, ou hyperactive, selon l'emploi du temps des enfants.*

- *Les marrons tombent et rebondissent en faisant un léger bruit sur le sol souple de l'aire de jeux.*

La cour de la cité apparait depuis la rue de Stalingrad comme une brèche qui nous invite à y pénétrer et à « changer d'attitude ». Elle est une échappée belle où il « fait bon de prendre le soleil » et qui nous invite au repos, loin du vacarme urbain avoisinant. Cet effet de *coupure* d'une ambiance à une autre, d'une expérience urbaine à une autre, d'un vécu à un autre depuis la rue de Stalingrad vers la cour intérieure est caractérisé par la « chute soudaine d'intensité qui peut être associée à un brusque changement d'enveloppe spectrale ou à une modification de la réverbération » (*Ibid.,* p.38). Cet effet se présente comme l'un « des grands modes d'articulation sonore entre les espaces et les lieux ». La coupure est manifeste et perceptible. Elle permet de dessiner des lieux, des fonctions et des usages à des échelles différentes.

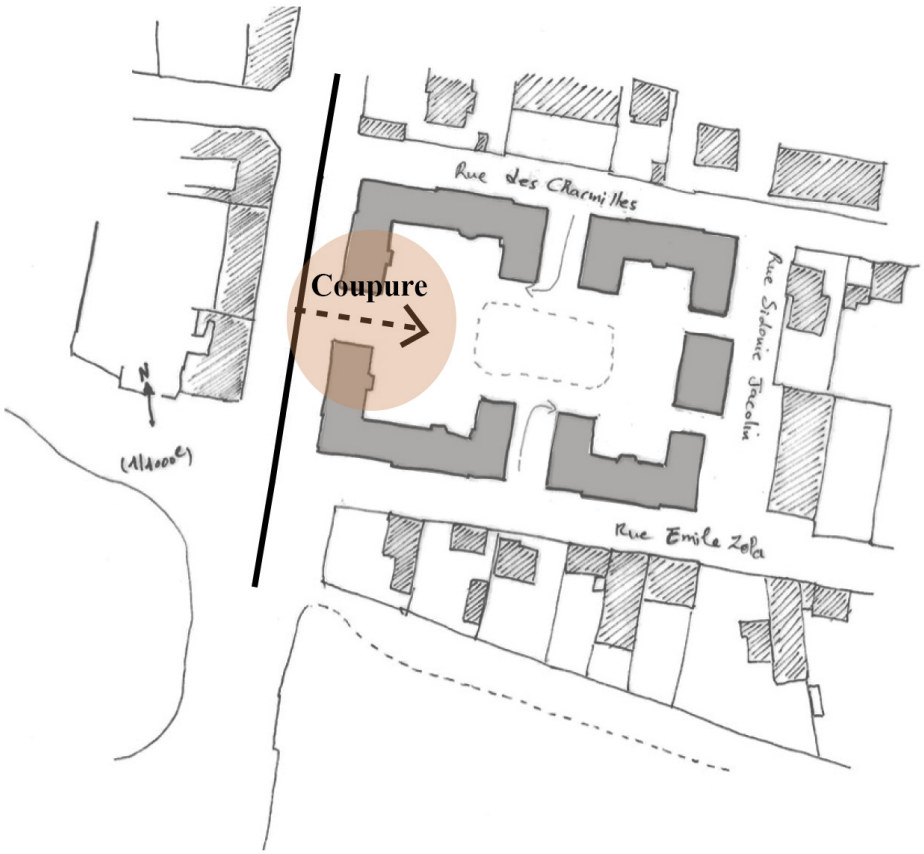


Illustration 77 : Effet de coupure entre la rue de Stalingrad et la place Dr Gallimard (Ryma Hadbi)



Illustration 78 : Franchissement entre la rue de Stalingrad et la place Dr Gallimard, 2021 (Ryma Hadbi)

La thématique de l'échappée belle nous semble constituer un levier puissant en termes de projet urbain pour penser le devenir de la cité du point de vie du cadre de vie qu'elle offre. La cité est perçue comme une « petite quiétude » dans le quartier qui se densifie petit à petit et comme étant « à l'abri des gros problèmes urbains » que connaissaient les autres quartiers du sud de la ville. Elle offre en effet des prises socio-spatiales et affectives riches et variées en matière de pratiques habitantes et d'usages au quotidien et lors d'événements particuliers.

Une quiétude au cœur du *brouhaha* urbain

En portant un regard attentif aux relations établies entre sonorité et densité, sonorité et cadre de vie, entre sonorité et qualité des relations sociales par les habitants eux-mêmes, nous avons pu saisir davantage la complexité qui réside dans leurs pratiques et leurs usages. La cité de la Capuche, comme les tout premiers programmes de l'Office, a été conçue dès le départ avec la volonté de « (…) sauvegarder l'autonomie et la cohésion de la famille, développer l'hygiène, recréer pour la classe ouvrière urbaine les saines conditions d'une vie rurale au demeurant idéalisée et mythifiée (la petite maison, ses dépendances, son jardin…) » (Chagny, 1986 ; p.83). Le projet ne devait en aucun cas se résumer à la conception d'immenses immeubles « à l'allure de caserne où s'entassent d'innommables familles » (*Ibid.*) ne reflétant pas les idéologies, les valeurs sociales et morales de l'office en matière de confort et de bien-être. C'est donc par sa conception originelle fondée sur des représentations et imaginaires à référence rurale que la cité continue d'être perçue et vécue comme un lieu singulier dans la ville : un lieu « où il fait bon vivre », « un repaire » où l'on se sent en sécurité, des habitations où l'on a « le sentiment d'être à la campagne », une campagne qui résiste à la densification urbaine des quartiers sud en renouvellement. Par ses caractéristiques physiques, esthétiques, sensibles et sensorielles, la cité offre des prises affectives puissantes et encourage l'émergence d'urbanités et de sociabilités riches qui rendent de fait l'espace plus habitable et plus « aimable » (Martouzet, 2014).



Illustration 79 : Au cœur de la cité de la Capuche, 2018 (Ryma Hadbi)

C'est convivial ici. J'avais déjà cette impression quand je passais devant en bus. Je me disais, j'adore ces petits bâtiments, ça veut dire qu'il n'y a pas beaucoup de monde, ça veut dire pas beaucoup de bruits et pas beaucoup d'histoires /// Quand je suis arrivé ici je me suis dit, mais ils sont où les gens ? On n'entend rien, à part les voitures qui rentrent et qui sortent. Pour vous dire, pendant six mois je pensais que j'habitais toute seule dans le bâtiment /// C'est paisible ici, tu vois. Tu rentres dans n'importe quelle montée c'est tranquille /// J'ai l'impression d'être à la campagne ici. Je n'ai pas l'impression d'être en ville quand je descends de ce côté, dans la cour. Quand je suis du côté rue de Stalingrad, si, parce qu'il y a les voitures qui passent, les bus et tout le reste. Autrement, c'est une petite villégiature /// Regarde les montées, il y a trois étages et deux appartements par étage. Ça fait au total huit appartements par bâtiment. Ce n'est pas beaucoup ! Il n'y a pas trop de monde, ça ne brasse pas beaucoup. Les gens ils travaillent, ils rentrent chez eux. Il n'y a pas de soucis particuliers de vols, de vandalisme à part les graffitis comme partout /// Les habitants descendent leurs enfants dans la place docteur Gallimard pour jouer souvent en fin d'après-midi, surtout le mercredi. Les voisines discutent entre elles pendant que les enfants jouent. C'est vraiment sympa. Il n'y a pas de personnes extérieures /// Le repère du quartier, je veux dire de la cité, je dirais c'est la cour. C'est le point culminant, tous les locataires viennent là. C'est en plein milieu et il y a des bancs et tout, les jeux pour enfants /// Là, à quatre heures ou quatre heures et quart, il y a tous les gosses qui sont dehors, dans le parc. Moi j'habite juste là donc je les entends. Ils restent là jusqu'à cinq heures, cinq heures et demie et ça vit /// L'été ça vit trop. Tout le monde est dehors et pas spécialement dans la cour au milieu. Vous voyez, il y a un petit recoin entre ces deux bâtiments où il y a deux bancs et une fontaine au milieu. Alors là, c'est l'entrée barbecue, c'est là où ils font le barbecue. Ce n'est pas dérangeant. C'est les habitants de la cité qui le font /// La cour, c'est la tranquillité. C'est en retrait. Bon, mon bâtiment donne d'un côté sur la rue de Stalingrad et de l'autre sur la cour. Sinon n'est pas direct sur la rue de Stalingrad. On est enclavé. On peut rester dans son petit coin, on est tranquille. On peut avoir son petit repos.

Ce sentiment de quiétude, presque d'ataraxie dans son chez-soi, nous rappelle un effet sonore particulier, celui de *l'enveloppement*. À la Capuche, les habitants (et les usagers jusqu'à un certain point) éprouvent le sentiment d'être comme « enveloppé » dans un cocon, dans un cœur d'îlot au calme, à l'écart de l'agitation urbaine environnante. Cet effet est caractérisé par la sensation d'être environné par une matière « ayant la capacité de créer un ensemble autonome qui prédomine sur les autres éléments circonstanciels du moment » (Augoyard et Torgue, 1995 ; p. 57). Pouvant parfois s'appliquer à des situations à connotations négatives, il relève ici de « la jouissance » comme marque de l'accomplissement de ce phénomène (*Ibid.*). Finalement, ce secteur sud de la ville a longtemps été le lieu dominical où allaient se promener les Grenoblois. Ses arbres historiques sont les traces des jardins et champs d'autrefois. La cité de la Capuche édifiée en pleine campagne témoignait de la volonté d'un maire déterminé à moderniser la ville de Grenoble en commençant par des programmes d'habitations à bon marché remarquables sur le plan urbain. Avec le temps, la cité s'est progressivement effacée pour se fondre dans la masse hétéroclite du quartier. De prime abord, elle ne présente plus aucune qualité patrimoniale qui attire l'attention, pourtant derrière son aspect monolithique se cache, au cœur de l'îlot, une profusion de qualités architecturales, sociales et sensibles. En d'autres termes, des ambiances singulières et précieuses s'y dissimulent discrètement. Comment dès lors préserver ou refaire vivre les ambiances de ces cités qui posent désormais question quant à leur devenir dans nos villes de demain ? Au-delà de leur entretien régulier nécessaire, quelle politique de reconnaissance et de valorisation doit-on adopter pour éviter que ce qui fait leur authenticité se délite à force de négligences ? Quelle valeur leur donne-t-on dans le paysage urbain et dans l'imaginaire collectif ? Il nous semble, que c'est d'abord en portant soin à ces espaces ordinaires où souvent la question patrimoniale n'est pas encore posée voire négligée, où la question patrimoniale s'attache d'habitude à la dimension construite et se pose *ex-situ,* de manière détachée. Puis, d'avoir la volonté de reconnaître la légitimé de personnes ordinaires « à décider de ce qui fait patrimoine » à partir de leurs expériences vécues (Hatzfeld, 2015 ; p.12). Enfin, il s'agit de trouver les outils adéquats pour faire voir ce qui dans les vies discrètes du quotidien font patrimoine pour ensuite les traduire en éléments de « projetation »[152].

[152] Nous reprenons ici le terme employé par Pascal Amphoux dans son article « Vers un urbanisme de l'incertitude » (2022) pour distinguer le projet assimilé à l'acte de réalisation d'un « faire projet » comme posture *in progress*.

2. Maintenir « en vie » la cité de l'Abbaye

L'Abbaye entre-temps (2019-…) : opportunités, complexités, confusions

En 2020, la Ville de Grenoble prend la décision de se lancer finalement dans un urbanisme transitoire pour maintenir « en vie » la cité de l'Abbaye en attendant son renouvellement. Plutôt que de « laisser mort un patrimoine urbain d'une telle superficie dans un entre-deux, pendant *x* temps, nous fabriquons de la mémoire dans le présent, par sédimentation »[153]. Finalement ce qui devait se construire comme un projet d'urbanisme temporaire pressenti en amont par la maîtrise d'œuvre a semble-t-il glissé petit à petit vers un projet d'urbanisme transitoire, en générant dès lors une confusion des objectifs à tenir sur le long terme pour la cité[154]. Ce qui compte désormais, c'est « accompagner d'une façon ou d'une autre la cité dans sa transition. Il faut entre-temps composer une vie de quartier dans l'immédiat pour littéralement combler le vide avec des aménagements qui « laissent de la place pour qu'il se passe des choses ». Le projet des « Volets Verts » aspire ainsi à insuffler une seconde vie à l'Abbaye, « de préfigurer les futurs espaces publics, d'accueillir plusieurs acteurs socio-culturels et associatifs (Le Grand Collectif et le Collectif Voisin), des services de la Ville de Grenoble, le CCAS (Centre Communal d'Action Sociale) et de déployer plusieurs dispositifs d'hébergement, et de solidarités »[155]. Et pour rester en accord avec la feuille de route préopérationnelle en termes de programmation, la Ville vise à se lancer également dans la mixité fonctionnelle à l'Abbaye avec des activités de l'Économie Solidaire et Sociale aux RDC des immeubles. Dans la charte participative des « Volets Verts » qui lie les résidents, usagers temporaires de l'Abbaye et la Ville de Grenoble nous pouvons lire : « Par leurs activités, les usages développés et les animations proposées, les occupants s'engagent non seulement à respecter et à protéger le patrimoine matériel et immatériel de l'Abbaye, mais également à le mettre en lumière et à le transmettre » (p.4). Mais en réalité, ce projet d'urbanisme transitoire est né d'un concours de circonstances, notamment la réquisition de logements vacants de la cité par le DAL[156] en décembre 2020 pendant que le projet urbain fait encore « du sur-place ». Pour la Ville, c'est donc l'occasion de mobiliser ces immeubles vacants pour répondre à des enjeux de plus grande envergure, à savoir le mal-logement, la vacance, la migration, la précarité ou encore la mixité sociale et culturelle, le temps que le projet de renouvellement urbain se lance et s'achève à l'horizon 2030. L'hébergement

[153] En mars 2022, nous avons réalisé divers entretiens avec les acteurs du projet d'urbanisme transitoire à l'Abbaye pour mieux saisir ce qui se jour sur place. Nous faisons le choix de garder anonyme les personnes enquêtées.

[154] Entretien réalisé avec le Groupement Particules en 2021.

[155] Ville de Grenoble : https://www.grenoble.fr/2277-une-seconde-vie-pour-les-volets-verts.htm

[156] Association Droit Au Logement

d'urgence s'est en fin de compte imposé comme « un mal pour un bien », faisant d'un côté accélérer la mise en route du projet urbain (par la phase préopérationnelle) et d'un autre côté en maintenant « une vie plus ou moins artificielle » sur site.

Pendant que nous écrivons ces lignes, c'est la place André Charpin et ses bâtiments, hormis le bâtiment en U dont le sort reste encore incertain, qui sont investis. Compte tenu de l'équilibre financier du projet, la Ville et la SAGES font le choix de n'occuper que cet îlot, au risque que les deux autres places restent encore quelques années « sans vie ». Ainsi, les montées 9-11 sont occupées par les associations du Grand collectif et du Collectif Voisin. L'espace public de la place a été débitumé au printemps 2021 à l'occasion du lancement des Volets Verts et son aménagement a pour principal objectif de préfigurer de possibles usages de la cour en testant des thématiques assez diverses comme celle de l'îlot de chaleur ou des espaces publics conviviaux. Pourtant, ces collectifs, sur qui reposent l'investissement et l'animation du lieu au quotidien, se rendent compte assez rapidement des limites de leur présence sur place : « nous ne sommes là qu'à des horaires de bureaux, on n'habite pas la cité. Le soir on rentre chez nous, on n'est pas là comme le serait un vrai habitant de la cour ». Les montées 1-3 place Charpin servent quant à elles, principalement à l'hébergement d'urgence des associations AJHIRALP et du CCAS. Enfin, l'une des montées du 5-7 place Charpin devrait accueillir, en septembre 2022, de petites entreprises sociales et solidaires comme prévu sur la feuille de route établie par Particules dans le cadre du projet urbain. Malheureusement, cette action ne verra pas le jour, faute de candidats. Côté Nord, la montée 19 rue Duguesclin est investie par l'association « Abri Jeunes ». Et, dans la montée 17 Duguesclin sont installées diverses structures : au premier niveau, on trouve les brigades solidaires populaires, au deuxième niveau un appartement occupé depuis le printemps 2022 par la Direction de l'action territoriale du secteur, un autre logement sert d'annexe à la Maison des Habitants pour certaines activités, et au troisième ce sont les équipes d'Uni Cités qui s'y installent.

L'urbanisme transitoire fait partie des logiques d'aménagement qui par des structures sociales, culturelles, des activités économiques, solidaires ou de loisirs – et de plus en plus par de l'hébergement d'urgence – permettent de faire passer un espace d'un état à un autre « dans une logique de gestion active du foncier » (Pinard et Morteau, 2019 ; p.9). Il est un outil qui rend possible des « démarches de participation et de concertation dans le devenir des lieux » avec l'objectif de nourrir le projet urbain tant dans sa programmation que dans ses aménagements. Dans notre cas, il est même un « laboratoire d'expérimentations des usages et activités potentiels » de l'Abbaye (*Ibid.)*. Cette démarche a été bien accueillie par les habitants du quartier, car elle a eu pour avantage de faire revivre la cité de l'Abbaye par « attraction » et « stimulation » de la vie du quartier autour d'évènements le temps de sa réhabilitation. Néanmoins, elle n'exclut pas certaines

problématiques et oppositions en cours de route. Cet outil s'est déployé dans les faits dans un espace non habité, vidé de ses habitants le temps de sa réhabilitation. Il n'était pas question de prendre part à une vie existante *in situ*, mais de tirer avantage de la vacance à l'Abbaye pour (re)créer une vie de quartier. Pour ce faire, deux types d'engagements sont portés par le projet des « Volets Verts » : le premier qui consiste à installer des structures temporaires par exemple de l'hébergement d'urgence avec plus de 80 places sur 3 années, comme une manière « d'humaniser » la transformation des lieux (Pinard et Morteau, 2019). Ces structures intègrent alors le projet en sachant pertinemment « qu'il y a un début et une fin à leur installation dans les appartements de la cité », nous dit-on. Elles n'ont donc pas pour vocation d'être maintenues à terme ou d'être incluses dans le projet urbain. En effet, le quartier souffre déjà de paupérisation depuis des décennies et le projet de renouvellement urbain de l'Abbaye incarne la volonté politique d'améliorer l'image du quartier (politique de la ville QPV) en instaurant un certain équilibre en matière de mixité sociale, reconnue comme l'une des qualités principales du quartier. Le second engagement, quant à lui, se caractérise par l'installation d'activités ou d'occupations possiblement pérénisables à terme « si l'on y trouve un intérêt » nous annonce-t-on lors de nos enquêtes. C'est le cas, par exemple, de la création potentielle d'un tiers lieu porté par le Collectif Voisin dans la cité[157]. Ces actions « transitoires » seraient alors des phases test qui prépareraient, préfigureraient à des niveaux différents le projet urbain. Le transitoire permettrait d'engendrer de nouveaux usages, de nouvelles pratiques qui pourraient alimenter et/ou réajuster les enjeux du projet de renouvellement de l'Abbaye.

Se rendant bien compte du retard accumulé dans le projet de renouvellement urbain, la municipalité s'est résolue à mettre un point final aux Volets Verts qui ont finalement « pris le pas » voire entravé le projet urbain en concentrant tous les efforts. Avec l'intention initiale de perpétuer le caractère de faubourg de la cité de l'Abbaye en y installant provisoirement, et en préfiguration, des activités économiques solidaires, le projet transitoire aurait certainement trouvé tout son sens au cœur du projet urbain. Ces formes d'occupation auraient pu être des leviers intéressants pour (re)donner « du cachet » et une seconde jeunesse à ce lieu historiquement symbolique. Mais faute de candidats, cet axe a été abandonné. Toutes les actions inscrites dans le cadre de l'urbanisme transitoire ne seront finalement pas reconduites dès lors que les échéances de chacune toucheront à leur fin. Effectivement, devoir conjuguer projet urbain et projet d'urbanisme transitoire à l'Abbaye n'a pas été une mince affaire. : « le choix de la réhabilitation a rendu les choses plus difficiles. C'est une première » pour la Ville. Désormais, le temps est venu de « capitaliser sur ce

[157] Cela dit, les acteurs locaux se questionnent sur l'utilité d'installer un tiers lieu dans la cité de l'Abbaye « à quelques mètres seulement de la Maison des Habitants Abbaye-Jouhaux » qui incarne un espace de mixité sociale capital pour tout le quartier.

qui a fonctionné »[158] durant les Volets Verts, pour tenter de mettre en synergie les expériences du transitoire et les intentions du projet urbain. Plusieurs raisons mises bout à bout expliquent la difficulté de mettre en route efficacement le projet de renouvellement urbain de l'Abbaye, mais aussi pour le faire coordonner avec celui des « Volets Verts ». Les différents acteurs que nous avons rencontrés s'accordent à dire que ce « tâtonnement » résulte principalement de turbulences liées à des problèmes de gouvernance dans la ville et au sein de son opérateur (SAGES) qui a vu s'enchaîner les directeurs, des soucis financiers et de gestion, les relations tendues au sein des institutions, la multitude d'acteurs « autour de la table », mais aussi à la crise du covid-19 (2020/2021) qui a empêché le maintien des réunions et des rencontres. Les habitants – mais pas que – ont perpétuellement l'impression que le projet de l'Abbaye n'en finira jamais, que la confusion et le désordre persistent. Les choix qui sont faits et les intentions portées par les différents opérateurs deviennent alors difficilement intelligibles et recevables.

L'Abbaye : du potentiel et des écueils pour la Ville

La Ville souhaite entretenir son image de ville-laboratoire, cette fois-ci en matière de transition écologique, d'hospitalité et de démocratie participative. Et pour cela, c'est la cité de l'Abbaye qui se prête au jeu en devenant l'un des projets majeurs de la Ville de Grenoble en matière d'urbanisme transitoire. La démarche globale des Volets Verts à l'Abbaye parie sur l'axe culturel comme facteur constitutif du processus. Par des actions socio-culturels et artistiques, il est question de tisser du lien social entre les occupants temporaires et les riverains de manière à maintenir l'existence d'une vie collective sur site et éviter de faire perdre sa valeur sociale et symbolique à la cité le temps de son renouvellement. Dans les faits, le Grand Collectif dispose de locaux où il y fait des ateliers de travail et organise des expositions, invite et collabore avec de nombreux artistes déjà présents sur le quartier. Au 11 place Charpin, le Collectif Voisin disposant d'une salle polyvalente qu'il partage avec le Grand Collectif, et prend le soin d'accueillir du public dans l'esprit d'un tiers lieu (riverains, usagers, résidents temporaires, etc.). Les deux structures parviennent à mener à bien leur mission et leur présence permet tant bien que mal un « retour de vie » dans la cour vidée de ses habitants initiaux. Mais mobiliser des résidents temporaires, souvent en précarité, qui éprouvent rarement le sentiment d'être « chez eux » mais plutôt d'être en « transit », s'avère difficile pour fédérer une vie collective. Les personnes qui habitent aujourd'hui provisoirement la cité de l'Abbaye sont à la fois des jeunes qui demeurent peu sur place durant la journée (effet de cité-dortoir), des familles dans des situations fragiles et des personnes sans domicile fixe. L'Abbaye ne

[158] Mais comment capitaliser cette expérience ? Avec quels outils, quels indicateurs et quels moyens la ville pourrait-elle évaluer les bénéfices, les risques ainsi que les effets du transitoire sur le projet urbain ?

représente qu'une courte étape de leur vie[159], ce qui semble engendrer au quotidien une forme d'indifférence et/ou de détachement envers le lieu. De notre point de vue, le sentiment d'appartenance à une structure sociale et donc l'ancrage socio-spatial relève inévitablement d'un processus de symbolisation de l'espace habité qui lui nécessite inévitablement du temps (Duvignaud, 1995). Pour que ce processus ait lieu, il nous paraît essentiel de pouvoir se faire rencontrer les différents acteurs afin qu'ils communiquent, construisent et partagent une histoire, une mémoire commune. Ce qui nous amène alors à nous demander de quelle manière composer, (ré)inventer du quotidien dans ce projet d'urbanisme transitoire avec des occupants de passage, temporaires ? Qu'est-ce qui pourrait se manifester sur le plan relationnel et social durant cet entre-deux à l'Abbaye ? Quels seraient les effets sur l'identité du lieu, sur le projet urbain ?

Donner du sens au transitoire par la gouvernance partagée

Outre la difficulté d'impliquer les acteurs dans le projet transitoire, nous avons eu vent durant notre enquête de certaines tensions entre les résidents des structures d'hébergement d'urgence et certains riverains, anciens habitants de la cité, qui ont eu le sentiment d'avoir été « expulsés » dans le cadre du projet urbain pour finalement y loger des personnes « extérieures »[160]. Ces tensions auraient alors installé un sentiment de méfiance chez les jeunes occupants de la structure Abri Jeunes : « Depuis, ils évitent de trop rester sur la place pour éviter les problèmes ». Conventionnellement, les projets d'urbanisme temporaires, transitoires ou encore tactiques nécessitent d'être chapeauté par un personnage sur place qui puisse justement mettre en synergie les différents acteurs et les différentes actions mises en œuvre et ainsi éviter certains écueils et problématiques. Pour l'Abbaye, la ville de Grenoble fait le choix d'une instance collective intitulée la Boussole, « qui réunit tous les acteurs » du projet pour « assurer (son) bon déroulement, la mise en pratique de la charte, l'animation et la gestion quotidienne du site »[161]. C'est l'occasion pour la ville de construire une forme de vie sociale collective, une sorte de « micro-collectivité » qui fasse vivre au quotidien la cité pour entretenir le lien social malgré le vide. Cette instance se caractérise par quatre principaux objectifs :

- « S'inscrire dans l'histoire du lieu
- Tester des usages et des activités

[159] Source : Atelier vidéo de libre parole avec les résidents du 1-3 place Charpin au printemps 2021, réalisé par Jérémie Lamouroux, Grand Collectif (Regards des Lieux).

[160] Notre immersion à l'Abbaye en 2017 avait révélé que le temps passé à l'Abbaye compte et rend davantage légitime le désir d'y rester ou du moins d'y vivre à proximité (Hadbi, 2017) pour ne pas être douloureusement déraciné.

[161] Source : charte participative des « Volets Verts »

- Créer du commun au travers de la co-décision

- Mettre en place une gouvernance collégiale »[162]

L'idée consiste à mener une gouvernance partagée au sein du quartier, à pouvoir égal, entre trois collèges, le collège occupants, le collège voisins/riverains et le collège garants/institutions, qui se réunissent chaque deux mois. Chapeautée par Serge Durieux, la Boussole incarne alors « l'espace-temps » qui permet de les faire se rencontrer. Initialement Directeur de l'Action Territoriale du secteur, il se retrouve littéralement propulsé, un peu malgré lui, au cœur du projet d'urbanisme transitoire avec la mission de veiller « son bon déroulement. « C'est dans le cadre de la Boussole que l'on règle les problèmes pratiques de la vie quotidienne ensemble, que l'on s'informe, que l'on répond aux besoins individuels et collectifs, que l'on propose des animations et des événements pour développer le vivre-ensemble et surtout que l'on réfléchit collectivement au projet d'urbanisme transitoire », nous dit-il. Et pour ce faire, tous les acteurs « doivent s'impliquer activement dans la gestion commune du site »[163]. Pourtant, c'est assez rapidement que des problèmes de cohésion dans le groupe apparaissent. Le manque d'implication de certaines parties rend parfois complexe la programmation d'actions régulières dans l'espace public. Puis, dans les échanges, ce qui prédomine c'est avant tout les problèmes quotidiens auxquels sont confrontés les résidents et usagers. Il devient alors difficile de trouver les bonnes conditions pour réfléchir ensemble sur le projet d'urbanisme transitoire et ses effets sur le projet urbain.

La multitude d'acteurs réunis dans cet « espace-temps » avec chacun leurs intérêts et leurs besoins, ajoute alors un cran de complexité à l'instance. Sans véritable acteur-expert pour mener « la danse », la Boussole donne plutôt l'impression de naviguer « en eaux troubles ». Au départ très ambitieuse, elle est en fin de compte submergée d'objectifs et d'actions à mettre en œuvre pour accompagner la cité dans sa transformation. Nous nous interrogeons alors sur la capacité d'une instance de gouvernance partagée telle quelle, mettant autour de la table toutes les parties prenantes du projet urbain déjà complexe et flottant, pour prendre à bras le corps les enjeux et problématiques du projet d'urbanisme transitoire. Ne faudrait-il pas, malgré tout, un personnage expérimenté et identifiable pleinement dédié au projet transitoire qui puisse naviguer entre les différents acteurs et rendre cet outil efficace, pondérable et concluant ? Dans la situation de l'Abbaye, il est sans aucun doute nécessaire de réinventer les rôles de chaque protagoniste du projet transitoire et du projet de

[162] Source : compte rendu de la première réunion plénière de La Boussole, 8 juillet 2021 à la MDH Abbaye-Jouhaux

[163] Source : présentation de la Boussole, le 10 juin 2021 à la MDH Abbaye-Jouhaux

renouvellement urbain de la cité pour pouvoir les « tenir » individuellement et les faire coexister ensemble pour qu'ils se nourrissent l'un l'autre.

Travailler la mémoire du lieu, une étape nécessaire

Le projet transitoire s'attèle principalement à garder *en vie* le lieu en investissant l'îlot Charpin avec l'idée de faire naître de nouveaux usages et de nouvelles sociabilités dans une ambiance conviviale imprégnée des traces du passé. La cour s'apparente alors à une scène de théâtre où l'on vient expérimenter des pratiques d'habiter et d'usages dans le cadre du projet d'urbanisme transitoire et éventuellement du projet urbain. Cette approche repose effectivement sur la puissance d'appropriation de cette « coquille » (cour de la cité) au travers de ses qualités spatiales et ambiantales pour favoriser les rencontres et les liens entre occupants et riverains. Cette mission c'est celle des deux collectifs d'artistes, Grand Collectif et Collectif Voisin. Les actions socio-culturelles et/ou artistiques menées par ces deux structures sont motivées par leur volonté d'entretenir ce patrimoine urbain historique, sa valeur sociale et sa valeur d'usage. La mémoire habitante a fortement conforté la valeur architecturale de la cité de l'Abbaye, faisant alors pencher la balance en faveur du scénario de la réhabilitation. Reconnue comme faisant patrimoine, elle a rendu légitime et nécessaire la préservation de la cité inscrite dans les documents d'urbanisme de la ville en tant qu'ensemble architectural et urbain homogène remarquable. *De facto*, la mémoire du lieu s'est transformée en une ressource au service du projet urbain et du projet d'urbanisme transitoire. Pourtant, le projet de l'Abbaye tel qu'il se déroule a malgré lui entraîné l'éparpillement de la mémoire de ses habitants en les délogeant. Et pour éviter son délitement, les acteurs du projet l'ont graduellement transformée en un objet « hybride » qui vise à donner « au souvenir de l'événement passé une forme stabilisée » et archivable (Rautenberg, 2003 ; p. 145).

D'après Maurice Halbwachs, la mémoire collective ne pourrait perdurer que si l'on garantit trois conditions qui lui sont inhérentes : « permanence des lieux, continuité temporelle et perpétuation du groupe » (Amphoux, 1997 ; p. 251 à propos d'Halbwachs, 1997 [1950]). Nous entendons ici par mémoire collective l'ensemble « de souvenirs partagés, réactivés régulièrement » (Rautenberg, 2003 ; p.49) au quotidien ou à l'occasion de certains événements. Constituée d'éléments du quotidien, d'histoires intimes, d'anecdotes, d'habitudes et de rencontres, elle n'a de sens que pour les habitants qui la partagent. Elle permet de rassembler des individus autour de valeurs, de codes communs et d'expériences vécues ensemble. Donc, tel qu'il se déploie, le projet de renouvellement urbain de l'Abbaye se trouve en rupture avec la mémoire collective de ceux qui y habitent depuis des générations. Les choix adoptés – volontairement ou fortuitement – ont engendré une discontinuité entre le temps, l'espace et les structures sociales du lieu. À l'Abbaye,

c'est la mémoire sociale comme imaginaire social, système d'ancrage, de significations et de repères qui tend à remplacer les mémoires collectives. La mémoire sociale permet de rendre accessible le passé d'un groupe social en garantissant « la permanence du souvenir d'éléments du passé jugés importants » par des individus extérieurs au lieu (Rautenberg, 2003 ; p.79). C'est donc la « la fixité du message » qui prime (Rautenberg, 2003). Elle permet de (re)plonger, au contact de traces matérielles, de sons, d'odeurs et d'ambiances *in situ,* dans un imaginaire particulier relatant un temps révolu chargé d'histoires.

Cette mémoire se trouve être une matière-ressource pour les projets socio-culturels à l'Abbaye. Par exemple, elle donne vie à une chorale, *Choeur des chansons lointaines*, en juin 2021 pour valoriser la mixité culturelle et sociale qui fonde l'identité du quartier. Elle nourrit également la résidence artistique d'une carnettiste-illustratrice qui a produit un *topozine*, « objet hybride à mi-chemin entre le topo-guide de randonnée et le fanzine, propose une déambulation sensible et ludique, à expérimenter à pied ou dans sa tête, dans quelques rues du quartier de l'Abbaye »[164], et qui dépeint l'ambiance du lieu de manière sensible. Nous la percevons dans l'expérience tactile *Atelier Terre* qui consistait à creuser un trou dans la place Charpin pour découvrir ce qui se trouve sous nos pieds dans la cité. Nous l'apprécions dans *Le bruit qui court* qui proposait une série de portraits photographiques d'anciens habitants de la cité de l'Abbaye couplée à « une sieste musicale et sonore » permettant de s'immerger dans la mémoire des lieux. Mais cela passe aussi par l'entretien du patrimoine bâti par son occupation. Les locaux du Collectif Voisin accessibles au public suscitent l'intérêt des anciens à revenir sur les lieux pour se remémorer leur vie dans la cité, se souvenir des moments passés dans leurs appartements. Une fois dans l'appartement, les anciens leur racontent comment était avec détails leur appartement lorsqu'ils y habitaient, quelques anecdotes, leur quotidien, les souvenirs de la vie dans la cité, etc. Leurs souvenirs sont ancrés dans ces bâtiments auxquels ils tiennent. La cité de l'Abbaye, dans sa matérialité, permet d'« être en lien avec les humains du passé » (Watremez, 2008). Elle incarne un lien physique entre le passé, le présent et le futur. Elle nous plonge dans un imaginaire, une signification du lieu dès lors que nous sommes en contact avec des traces matérielles, des sons, des odeurs sur place. Finalement, avec leurs moyens et leurs outils, ces collectifs se tentent à valoriser la mémoire du lieu mais surtout à la composer avec ce qui se joue désormais sur place, car qui compte maintenant, « c'est que ça continue à vivre ».

[164] Alice raconte une balade à l'Abbaye en novembre 2021 dans le cadre d'une résidence de création aux Volets Verts avec le Grand Collectif : https://aliceraconte.com/une-balade-a-labbaye/



Illustration 80 : Fête de quartier à l'Abbaye, place André Charpin, 2024 (Ryma Hadbi)



Illustration 81 : Au cœur de la cour aménagée le temps de la réhabilitation de la cité de l'Abbaye, fête de quartier, 2024 (Ryma Hadbi)

Cette traduction opérée à l'Abbaye a permis le passage d'une culture « populaire » à une culture « organisée » qui propose une histoire commune faite de l'assemblage de plusieurs mémoires individuelles et collectives jusque-là « éparpillées » et dans laquelle tout un chacun puisse se reconnaître et s'approprier symboliquement et affectivement les lieux. Cette démarche se présente comme « un stratagème qui transcrit, modèle, codifie en un langage plus universel les petites histoires locales, les coutumes infimes que partagent les habitants » d'un lieu (Rautenberg, 2003 ; p.147). Dans le cadre des Volets Verts, c'est d'ailleurs l'image de la cité ouvrière des années 1930 qui reste. La ville souhaite par-là réactiver l'imaginaire social faisant référence aux modes de vie et aux valeurs qui sont celles de la classe ouvrière. Pourtant la cité de l'Abbaye ne constitue, ni par sa forme urbaine ni par le portrait social de ses habitants, une cité ouvrière. En jouant sur la confusion qu'il peut y avoir entre cité ouvrière et cité d'habitations à bon marché des années 1930, la ville de Grenoble démontre ici sa détermination à inscrire sa mémoire locale dans la grande histoire du logement social en France. Les différentes productions autour de la mémoire et de l'histoire du quartier de l'Abbaye rendent d'ailleurs compte de la manière dont « les histoires et représentations individuelles ou familiales parviennent à se réunir dans des représentations collectives de l'histoire locale » (*Ibid.*, p.61).

À présent, la cité est perçue comme le témoin principal du changement, du passage d'un état à un autre de ce bout de territoire urbain. Dans ce contexte, elle favorise l'émergence de récits personnels et collectifs nouveaux qui préfigurent de fait la mémoire à venir, car ce qui se passe aujourd'hui, à l'Abbaye, avec le projet d'urbanisme transitoire, « colore la finalité du projet de renouvellement urbain, qu'on le veuille ou non » nous dit-on. Effectivement, « un projet temporaire ou transitoire laisse toujours une trace qui n'est pas seulement matérielle : traces mémorielles de l'aventure terminée dans l'imaginaire collectif des habitants et de ceux qui l'ont connu, traces organisationnelles des mises en relations d'acteurs et de savoir-faire initialement éloignés les uns des autres, mais ayant dû travailler ensemble sur le projet, traces économiques de possibles porteurs de projets s'étant appuyé sur un accès à moindre de coûts de surfaces disponibles pour développer leur activité professionnelle » (Pradel, 2019). Une nouvelle mémoire serait donc littéralement « en train de se faire ». C'est ce que Pascal Amphoux nomme le phénomène « d'émergence d'une nouvelle mémoire collective, qui se présente en partie comme la réactivation ou la recomposition de bribes de la mémoire collective ancienne » (Amphoux, 1997 ; p. 251).

François Hartog défend l'idée que dans nos sociétés contemporaines, la mémoire n'est désormais plus « qu'histoire, trace et tri » contribuant à la « quotidienne historicisation du présent » (Hartog, 2015 [2003] ; p.171). Ceci, afin de sauvegarder immédiatement, et avant que cela ne soit trop tard, ce que tout un chacun peut reconnaître comme étant « son » patrimoine.

Dans ce présent qui serait en constante fabrication du passé et du futur, presque obsédé par le « devoir de mémoire » (*Ibid.*, p.249), le futur n'aura jamais été aussi incertain. Il s'agirait en fait de l'émergence d'un nouveau régime de la mémoire défini principalement par un rapport discontinu au passé. Pour lui, il n'y aurait plus de « milieux de mémoire » à l'image des sociétés-mémoires du passé mais des « lieux de mémoire » dans lesquels la mémoire est précisément considérée comme « instrument présentiste ». Ces lieux auraient pour objectif de réactiver une mémoire, un souvenir qui recrée un lien continu entre passé et présent. Le présent étant tourné à la fois vers le passé et vers un futur incertain, ce régime chercherait donc à le transformer dans l'immédiat en mémoire. Comme nous l'avons vu à l'Abbaye, la mémoire est véritablement une ressource voire cet « instrument présentiste » dont nous parle François Hartog, pour réussir à maintenir la cité « en vie » le temps de sa réhabilitation. Il s'avère continuellement nécessaire de mobiliser le passé pour faire présent et se projeter. Faire avec l'histoire du quartier, c'est finalement donner « de la temporalité et de la singularité » au lieu (*Ibid.*, p. 244) en constituant des symboles et des repères dans le territoire. C'est dans ce sens qu'elle constitue une mémoire « en train de se faire » qui regarde dans deux directions : vers le passé pour prendre appui sur la mémoire collective de ceux qui ne sont plus et vers le futur pour préfigurer la mémoire de demain. Et cela, dans une logique de « sédimentation, de stratification d'éléments dans le temps et dans l'espace, que l'on vient nourrir volontairement – presque artificiellement – la mémoire du lieu pour ne surtout pas laisser de vide dans l'histoire ». Toutefois, nous nous demandons si à l'Abbaye, les actions menées suffisent à faire émerger une mémoire consistante et signifiante malgré l'absence de groupe social ancré sur place et qui en serait durablement légataire.

Faire avec l'imprévisible et l'incertitude

Pour la Ville, l'Abbaye est un quartier-prétexte (Chalas, 2000) pour expérimenter l'opérationnalité de l'urbanisme transitoire dans un site en renouvellement urbain sur plusieurs années. La cité acquiert ainsi le statut de « lieu des possibles » pour réinventer un quotidien dans l'immédiat sur les bases d'un déjà-là signifiant et garder « vivant » un patrimoine matériel et immatériel, bien que vidé de ses habitants. Notre réflexion s'appuie ici sur la pensée d'Yves Chalas qui nous propose la figure du quartier-prétexte[165] comme faisant partie de l'imaginaire des professionnels de la fabrique de la ville. Le quartier désignerait un objet prétexte pour les aménageurs pour faire de l'urbanisme « à pensée faible » dans des périodes d'entre-deux. Il entend

[165] Le mot prétexte n'est pas « dans le sens péjoratif de faux-fuyant, d'excuse hypocrite ou de complot, pas même au sens plus neutre de semblant, d'apparence, mais au sens dynamique, et peut-être aussi plus positif, d'effectuer une translation » (Chalas, 2000 ; p. 154).

par cette expression (qui vient à l'origine du philosophe italien Gianni Vattimo), un urbanisme dont la pensée est « incertaine, plus complexe, moins systémique » (*Ibid.*, p.152).. En d'autres termes, une pensée architecturale et urbaine caractérisée par un passage « de l'action autoritaire à l'action concertée, de l'idéologie au pragmatisme ; de l'utopie à la modestie, de la certitude à l'incertitude. » (*Ibid.* ; p.4). Cette pensée se manifesterait alors dans des périodes de changements, de bouleversement, de transitions et de mutations profondes de la société, à mi-chemin entre un état régi par des fondements du passé et un autre régi par des perspectives à venir, pas encore établies. Pour l'auteur, c'est d'ailleurs par la pratique de la concertation et de la participation habitante[166] à l'échelle du quartier qu'il se manifeste le mieux. Les professionnels de l'urbanisme et les décideurs politiques sont en quête d'une nouvelle manière de faire projet avec une situation incertaine et encline à l'imprévisible. C'est d'ailleurs, ni de concertation ni de quartier qu'il est vraiment question selon lui, mais plutôt de réinventer les outils à même d'apporter des réponses aux nouveaux objectifs, aux nouvelles ambitions à venir. Le quartier n'est alors qu'un support qui permet de mettre en place une nouvelle démarche, une nouvelle posture conforme aux défis qui nous attendent. Cela pose inévitablement la question de la gouvernance urbaine, de la négociation dans le cadre des projets urbains et de la légitimé de faire avec tous les acteurs du lieu de manière à trouver des réponses à partir du débat public et/ou d'attendre que le projet urbain émerge de ce débat dans les situations les plus incertaines voire d'indécidabilité, pour reprendre les propos d'Yves Chalas.

C'est d'ailleurs ce qui a poussé la Ville de Grenoble à mettre en marche les Volets Verts, initialement annoncés comme un urbanisme tactique qui compose à la fois avec des actions temporaires et transitoires afin de « tirer profit » de cet entre-deux à l'Abbaye pour faire face aux défis auxquels elle confronté, notamment en matière d'hébergement d'urgence. Perçu comme « une alternative aux instruments traditionnels de la fabrique de la ville » (Pinard et Morteau, 2019), cet outil paraît nécessaire pour faire avec l'incertitude et l'expérimentation, deux paramètres qui d'habitude détonnent avec l'idée même de projet urbain. Faire de l'urbanisme transitoire, c'est donc parier sur l'imprévisible et le spontané comme ressources pour faire projet et infuser des possibilités d'usages et d'appropriation par une démarche qui aspire à être plus horizontale, plus démocratique. Mais malgré cette feuille de route établie, le projet renommé « urbanisme transitoire ambitieux et partenarial » se laisser porter au gré des opportunités et des intérêts. Il y a dans l'air des « Volets Verts », et dans le projet de renouvellement urbain de l'Abbaye, ce sentiment que la Ville et ses opérateurs sont sans cesse en porte-à-faux, dans un flottement donnant à penser qu'ils avancent « la tête dans le brouillard », nous dit-on. Cette impression est motivée par la difficulté de la Ville à

[166] À l'Abbaye, c'est le cas dans le dessin du projet urbain et dans les actions mises en place dans le projet d'urbanisme transitoire

mettre en route ses actions, à mettre en synergie les acteurs, à trouver les moyens et outils pour venir à bout de ce chantier qui dure déjà depuis « trop longtemps ». Encore aujourd'hui, le projet peine à se mettre franchement en route. Les habitants du quartier de l'Abbaye se demandent sur ce que va devenir la cité une fois réhabilitée, qui seront ses nouveaux habitants, où stationneront-ils alors leurs véhicules ? Ils sont particulièrement inquiets du risque d'altération de l'ambiance du lieu et de l'image de l'Abbaye.

Il est difficile d'avoir une vision globale précise du projet urbain de la cité de l'Abbaye. Du fait d'une opérationnalité qui « tâtonnent » en permanence et d'un jeu d'acteurs complexe, la place Joseph Riboud qui devait « ouvrir le bal » avec la réhabilitation d'un immeuble et la construction d'un autre est toujours au même état. Il était par exemple prévu que les trois bâtiments en U donnant sur la rue René Cassin soient tous démolis dans le scénario retenu, mais seul celui de la place Riboud l'a été finalement de manière prématurée, sur décision d'Éric Piolle pour « mettre l'État face à ses responsabilités » disait-il à l'époque. Pour les deux autres, rien n'est plus certain du fait de la labélisation « Architecture contemporaine remarquable » de la cité. Le ministère de la Culture met désormais en garde la Ville sur le risque de « dénaturation fondamentale » de la cité s'ils maintenaient leur volonté de tous les démolir. Les acteurs locaux sont de leur côté indécis voire en désaccord quant à la décision à prendre, laissant ainsi le programme de démolition à l'arrêt en attendant d'y voir plus clair et d'estimer les potentielles conséquences de leur positionnement. Ce climat « où le serpent se mord constamment la queue » est devenu une habitude à l'Abbaye, au point que les choses nous semblent échapper à tout entendement au profit d'intérêts à un autre niveau.

Du côté des aménageurs, la réactivation de la mémoire du lieu est vue comme un recours nécessaire. Dans un contexte où le futur est incertain et imprévisible, Pascal Amphoux voit l'émergence d'une nouvelle période, après celle de l'urbanisme programmatique et de l'urbanisme de projet. Il énonce l'idée d'un urbanisme de l'incertitude dans lequel il n'est plus question de « programmer » pour éviter l'incertitude mais « de jouer avec elle », en hybridant programmation et projétation (Amphoux, 2022) pour s'adapter en permanence aux incertitudes qui incombent aux projets mais sans pour autant « perdre le cap » des transformations désirées. Toujours en quête de ses propres marques et références, il nous propose trois notions qui en émanent et qui renvoient à des types d'incertitudes différentes : les confins du territoire qui renvoient à une incertitude spatiale, le récit du lieu qui renvoie à une incertitude temporelle et l'utopie opératoire qui renvoie à l'incertitude du processus de conception lui-même. Nous partageons ici la thèse de Pascal Amphoux pour qui le récit du lieu constitue un outil de gestion du temps dans des situations où le hasard et l'imprévisibilité des évènements sont susceptibles de modifier les ambitions et les

objectifs des projets urbains. Ce n'est donc pas le projet urbain qui doit « réciter la ville », mais c'est aux lieux de se réciter en lui. En se mettant à l'écoute d'un lieu et à la recherche de ses atouts et enjeux singuliers, il en émane *de facto* son récit. Il est nécessaire de faire parler les lieux et pour cela il faut mettre les individus en situation de le faire pour que le génie du lieu se récite à travers eux. « Concrètement, cela veut dire se donner les moyens effectifs (pratiques, contractuels et politiques) de créer, au cœur même des processus de projet, des situations d'énonciation collective de ses enjeux, de développer les techniques et méthodes qui soient favorables à une expression libre, diverse, par principe discutable et à ce titre inachevé, des atouts et enjeux du territoire » (p.55). Le récit du lieu signifie ce passage entre le sens transitif et le sens réflexif nous dit-il, c'est-à-dire le passage d'un récit « porté » sur le territoire à un récit « émanant du territoire, de la conception en surplomb à la conception in situ, de l'objet dessiné au processus en devenir » (*Ibid.*). Et c'est en ce sens que le présent incarne une interface entre le passé et le futur. Le récit du lieu permet alors de combler les « lacunes de la grande histoire » au moyen des petites histoires trop souvent ignorées. Pascal Amphoux conclut ainsi sa position en suggérant de faire de l'urbanisme, le lieu de conjoncture des trois notions énoncées précédemment : le récit par la mise en débat, l'activation de l'imaginaire par l'utopie, l'expérimentation située par la création de zones franches (les confins).

Du côté des élus à l'Abbaye, cet entre-deux semble crucial pour réussir la transition de la cité mais tout autant pour tester de nouveaux outils, de nouvelles méthodes à mobiliser dans d'autres quartiers en profondes mutations (nous pensons au quartier Flaubert par exemple dans le sud de la ville). Tout l'intérêt de cette expérimentation résiderait ainsi dans l'activation (artificielle ?) d'un récit au présent qui par sédimentation, avec la mémoire d'hier, ferait la mémoire de demain à l'Abbaye. De leur point de vue, ce qui se joue aujourd'hui à l'Abbaye se résume de la sorte : « c'est comme quand tu fais des enfants, ton rôle c'est d'être le tuteur pour qu'ils poussent le mieux possible, puis tu les laisses vivre tout seul, c'est ce qu'on souhaite pour la cité... ».

3. Jean Macé, une ambiance qui ne tenait qu'à un fil

À Jean Macé, il n'est plus question de mémoires mais d'ambiances du lieu, du devenir de la cité et de son quartier. Le devoir de mémoire a déjà eu lieu et s'est traduit par l'édition d'un ouvrage référent intitulé « Un quartier de ville : Jean Macé. Les abattoirs : mémoire pour demain ». Ce livre rassemble la mémoire du lieu et les témoignages des habitants de la cité Jean Macé à un moment charnière de son histoire, de manière à cristalliser leurs mémoires, à partager le récit du lieu au service de son renouvellement. Avant qu'il ne s'abime ou qu'il ne se tombe dans l'oubli pendant la démolition-reconstruction et le départ de nombreux anciens, il été utile de faire une rétrospective à l'image d'une thérapie collective nécessaire pour panser les blessures et les angoisses. Du côté des élus et des opérateurs, Jean Macé est comme une interface entre des éléments historiques hérités du passé industriel de la ville de Grenoble et des éléments contemporains à l'affut de sa quête à la métropolisation. Effectivement, il faut désormais vivre autrement, se tourner vers l'avenir en faisant de cette mémoire une richesse, une épaisseur historique et symbolique qui ancre dans le sol et dans le temps.

Comme nous l'avons précédemment rapporté, le quartier Jean Macé (des abattoirs) a longtemps été isolé par sa situation géographique en bout de ville. La typologie architecturale de la cité, les pratiques habitantes, les usages et les activités du lieu ont permis l'émergence d'une vie sociale riche transformant ce quartier à l'origine très industriel en un quartier-village solidaire et familial. Ces valeurs, attribuées principalement à la forme urbaine de la cité, devaient être préservées malgré la démolition-reconstruction de la cité. Pourtant, malgré un redessin quasi à l'identique de celle-ci, retrouver ce qui a pu faire « l'esprit et la joie de vivre de Jean Macé » au quotidien s'est avéré bien plus complexe que cela (Fournier et al., 2006 : p. 101). En effet, habitants, élus et aménageurs ont tous parié sur le maintien de place publique au milieu de la cité pour favoriser les relations familiales et de voisinage qui ont fait la renommée de la cité. À la croisée des dimensions bâtie, sociale et sensible, l'ambiance de la cour permettrait en fait à la cité de se doter à nouveau de vie et de se prêter à des attachements (Thibaud, 2016 ; p.6). Mais en réalité, le nouveau Jean Macé se contente d'être un support matériel à de potentielles actions tandis qu'il incarnait autrefois un espace producteur d'actions collectives, d'usages et de récits communs. De notre point de vue, cela s'explique principalement par le bouleversement d'un milieu, d'une écologie bien plus sensible qu'il n'y paraissait malgré le soin porté par les acteurs du projet à reproduire une cité presque à l'identique pour éviter l'altération des qualités du lieu. En voici quelques générateurs d'ordre à la fois urbains, architecturaux, humains et socio-affectifs :

Le « geste architectural »

Aujourd'hui, Jean Macé a changé. Il ne reste plus que cet immeuble-là au bord de l'Isère qui a été super bien rénové. /// Le dernier immeuble qui reste, au bord de l'Isère, on a demandé à garder ses volets d'origine. On a refusé qu'ils mettent des volets neufs. /// Dans l'ancienne cité, on sentait qu'il y avait eu de la vie. /// Les arbres là, c'est nous qui les avons fait planter à l'époque. On avait demandé à la mairie de faire l'emplacement avec les arbres. Les deux premiers là non, ils sont nouveaux. Ça, aussi c'est d'origine. On a essayé de garder les vieux murs des abattoirs. Ils voulaient tout démolir mais nous on a refusé. Et ce qu'on voit là derrière, entre les deux bâtiments neufs, c'est la vieille usine Merlin Gerin. /// Dans l'ancienne cité, on sentait qu'il y avait eu de la vie. /// Vous voyez, on a refait presque à l'identique la nouvelle cité /// Ils ont remis un petit parc au milieu mais ce n'est pas pareil. Il est moins personnel. Avant, il y avait quelque chose de personnel mais ça s'est cassé. Je pense qu'il y a un patrimoine qui a disparu et ça a tout changé. /// Ils vous ont montré des photos ? C'est ce côté-là. Ça faisait une unité, il y avait un geste architectural qui était différent, alors que là ce sont juste des bâtiments accolés.

La place du village

Je cherche une photo de l'ancienne place avant la démolition. La place était là, au milieu. On faisait la course en sac, il y avait plein de jeux. Dans les années 1970, il y avait un grand tunnel que les gamins voulaient mais ça a dégénéré parce que les gamins et même les adultes restaient à des heures indues l'été. /// Voilà l'ancienne place, elle tenait tout l'ensemble au milieu là. Elle était chouette mais je ne te raconte pas les dégâts qu'il y a eu parce que les gamins avec leurs vélos, ils allaient trop vite et les jeunes le soir ils mettaient de la musique, ils s'amusaient. Et ceux qui habitaient en face, ils n'étaient pas contents. /// On y faisait les fêtes de quartier et ça marchait avant. Celle dont je parle a été détruite, c'est Hubert Dubedout qui nous l'avait faite. Dans la cour de la cité, il y avait beaucoup de monde à un moment mais depuis un an on a vu qu'il ne restait plus que les petits. /// Mon balcon donnait sur le parc et je surveillais mes enfants quand ils jouaient dans le parc. /// La cité, c'était des bâtiments anciens, un petit peu obsolètes mais avec des possibilités de vie très importantes notamment avec la place au milieu. Le nouveau parc est bien mais c'est un jardin public c'est tout tandis qu'avant il y avait quelque chose de particulier. Ce n'était pas du n'importe quoi. /// C'est vrai que la cité devait être refaite à l'identique c'est-à-dire des bâtiments de chaque côté et une grande place centrale. Bon, a encore un petit jardin qui est bien mais cet immeuble ne devait pas exister. On aurait dû avoir une grande place comme avant, mais pour meubler un peu, ils ont fait cet immeuble.

Le quartier-village

Une fois, on a été sur le journal local avec un collègue. C'est pendant qu'ils démolissaient le quartier. Ils avaient fait un article « Le dernier village gaulois ». /// À Jean Macé, ils se sont auto-organisés tous seuls. Il y avait une vie extrêmement forte et puis effectivement toute une vie communautaire qui s'est créée parce que c'est des gens qui passaient les weekends ensemble, les enfants étaient élevés ensemble. /// On avait un maire avec ses adjoints, c'était

la cité libre des Abattoirs. /// On passait pour la quête du quartier. On faisait les adhésions au quartier avec une carte contre quelques francs. Et quand on faisait une fête de quartier on prenait un orchestre. Une fois on s'est retrouvé à 500 ou 600 personnes ! /// On l'appelle le quartier Jean Macé mais en fait, ce n'est pas un quartier. /// Le midi, après le manger, les dames se réunissaient sur le trottoir pour discuter et tricoter au soleil. Le mieux, c'était le lavage du samedi. C'était radio bassin. On a eu aussi la guerre et les hommes n'étaient pas là. Les femmes s'entraidaient entre elles. Et quand c'était terminé, elles ont continué à avoir cette façon de faire. Après, nous les enfants on a continué dans l'entraide. /// Ce secteur-là c'était comme en famille, on se connaissait tous. On se rendait service. /// Ici, je me sens comme dans un village et en même pas cinq minutes je suis au centre-ville. /// Jusqu'à présent, ça m'a traumatisé de devoir quitter comme ça la cité Jean Macé. J'y étais attachée, c'était vraiment comme une famille. Ça faisait 25 ans que j'y étais. J'étais attachée à l'ambiance, au confort. Quand il y avait des fêtes, des kermesses, il y avait de l'ambiance. /// J'ai rencontré les anciens pour la galette des Rois. Ils étaient tous pratiquement nés dans Jean Macé ! Ça faisait entre 70 et 90 ans qu'ils étaient là. Ils se sont tous à peu près connus dans le quartier, comme monsieur et madame Grillot. C'est impressionnant ! C'est dans les villages qu'on grandit, qu'on vit et qu'on vieillit finalement. Et bien là c'est comme ça à Jean Macé !

Le personnage public

Dans l'Union de Quartier, on retrouve dedans Roger et sa femme, Alain et sa femme, la génération un peu des 70 ans. Ces quatre personnes, ils portent l'histoire de Jean Macé. /// Roger, c'est quand même un personnage qui a le contact. Il est connu par tout le monde ici. C'est la mémoire du quartier même s'il y a d'autres anciens. C'est le personnage du quartier. Tout le monde le connaît avec son béret rouge, il est très respecté même par les nouveaux. Il est moins dans les rues maintenant, mais avant il était tout le temps dehors c'est pour ça que tout le monde le connaît ici. Il marche, il regarde tout ce qui va ou qui ne va pas, il parle aux gens. /// Ici, à Jean Macé, ce n'est pas facile de se faire sa place. Les anciens de la cité sont plus connus que les nouveaux qui habitent dans les nouveaux immeubles au Clos des Fleurs par exemple. Même s'ils s'impliquent dans l'Union de Quartier, ce n'est pas pareil. /// Il y a quelque chose qui marche bien, c'est quand Roger fait avec Actis la fête des voisins. Là, même les adultes viennent, mais dans les autres animations c'est plus rare. /// Ce qui est curieux, c'est qu'en tant qu'Union de Quartier ils nous connaissent tous ici et surtout on connait tous les enfants. Quand on se balade avec des élus et qu'on arrive à l'école, ils n'en reviennent pas qu'on soit connu comme ça. Une fois, il y avait l'architecte Portzamparc et l'adjoint au maire, il lui avait présenté le président de l'Union de Quartier en lui disant « voici le chef du village gaulois », mais en fait il se trompaient parce que le chef du village ça a toujours été Roger ! /// À l'époque on parlait beaucoup de paternalisme et Paul-Louis Merlin en était un ici à Grenoble et surtout pour Jean Macé. /// Qui n'a pas connu ce Merlin Gerin ? Merlin Gerin, c'est Merlin ! /// On l'appelait le vieux. Il avait 80 ans quand il est parti. Il parlait avec les dames qui se mettaient dehors au soleil, il leur disait « qu'est-ce que tu as, tu as un garçon ? Il a quel âge ? Bon alors il viendra travailler chez moi. /// Les anciens ont quand même vécu une vie importante très liée à Merlin Gerin. Ça faisait une vie, c'était particulier. Ça faisait un truc en fait et ça a disparu…

Et si l'ambiance ne tenait donc qu'à un fil ? Comment pourrions-nous se donner toutes les chances de parvenir à la saisir dans sa complexité pour la préserver (ou la réparer dans d'autres situations) malgré le scénario de la démolition-reconstruction ? Pour Jean Paul Thibaud, il est nécessaire d'appréhender l'ambiance non pas seulement dans sa dimension spatiale, bâtie telle qu'entrepris lors du renouvellement urbain de Jean Macé, mais bien dans ses dimensions socio-esthétique et affective. Il suggère d'entreprendre une approche sensible des lieux en reconsidérant « la place de l'émotion dans l'expérience ordinaire des citadins et de reconnaître la part active qu'ils jouent dans la production des phénomènes d'ambiance » (Thibaud, 2004 ; p.3). À Jean Macé, ce sont principalement ces deux dimensions qui ont été profondément altérées en relogeant nombre d'anciens habitants dans d'autres quartiers de la ville. Pour le projet urbain, l'ambiance s'avère être un levier considérable à partir du moment où l'on se donne les moyens de comprendre ses mécanismes, de révéler ses caractéristiques et de la qualifier dans sa complexité. Dépendant « des lieux et des circonstances du moment », façonnée par les « actions et pratiques concrètes des habitants », elle mobilise inévitablement « nos façons d'agir et de sentir *in situ* » (*Ibid.*). Elle nécessite de penser chaque situation de manière singulière et située. L'erreur résiderait donc dans le fait d'assimiler l'ambiance « à un environnement construit dépeuplé, délesté de toute présence humaine et activité sociale » alors qu'elle compose de par sa nature même tant avec les formes sensible, sociale et construite (*Ibid.*, p.4). Les habitants sont des acteurs à part entière du milieu étudié « avec leur sensibilité à l'environnement et leur capacité à le transformer » (Thibaud, 2013 ; p.120).

De nombreux récits à Jean Macé relatent la capacité du « génie » du lieu à nous plonger dans un autre monde, et cela s'applique aussi bien à la cité de l'Abbaye. C'est grâce à leur morphologie, leur cour, les traces de la vie, l'odeur des halls d'immeubles, ce fameux geste architectural typique et authentique de l'époque, que l'on éprouve ce mystérieux sentiment d'être dans un entre-deux nous laissant pressentir ce qu'était ces lieux dans le passé, ce qu'ils sont et pourraient être en termes de potentiels d'usage et de renouveau. En étant conscients de l'histoire du lieu et de la mémoire collective, nous sommes *de facto* influencés par les pratiques et usages qui s'y prêtaient, par la solidarité et l'hospitalité de ces lieux et de leurs habitants, par leur puissance de vie et d'attachement au lieu. On se laisse volontiers embarquer par cette ambiance qui enchante. Il y a Jean Macé, malgré sa démolition-reconstruction, une forme de rémanence du lieu qui persiste et qui exalte par le biais de quelques traces et signes de la vie d'autrefois : l'immeuble restauré le long du Quai Paul Louis Merlin, les arbres presque centenaires, les espaces publics, la dénomination symbolique des lieux, des établissements toujours en activité, la profonde camaraderie entre les plus anciens toujours là, etc. Jean Macé opère véritablement une forme d'attraction magique, d'émerveillement voire d'enchantement par son récit qui ancre significativement dans le temps et

l'espace de la ville. L'ambiance a la faculté de nous rendre – habitant, usager ou chercheur – sensibles au « monde ambiant » en donnant le ton aux situations et expériences quotidiennes. Elle nous met en résonnance avec le monde, infléchit nos comportements et nos actions individuelles et collectives *in situ*. Regarder, sentir, éprouver le monde en s'émerveillant des phénomènes les plus diffus et microscopiques de la vie, c'est ce que Jean-Paul Thibaud nomme le mouvement d'atmosphérisation, cet enchantement rendu possible « grâce à l'engagement actif de de corps et gestes » (Thibaud, 2021 ; p.4), faisant ainsi tenir ensemble les multiples dimensions qui composent l'ambiance singulière d'un lieu.

Il nous semble que c'est justement dans ce phénomène que tient Jean Macé sa capacité de renouvellement face à l'évolution permanente de nos villes. Son insertion dans la trame urbaine contemporaine et à venir, ne tient pas uniquement à sa forme urbaine et architecturale et à son échelle mais aux multiples dimensions qui, ensemble, composent son atmosphère sensible comme monde familier qui nous habite et que nous habitons. En cela, l'ambiance, comme fond, perdure dans le temps en s'infiltrant dans nos gestes les plus ordinaires, dans nos expériences quotidiennes pour se « défaire » puis se recomposer » en temps voulu. C'est pourquoi le renouvellement urbain de la cité Jean Macé nous parait très pertinent, à l'image d'un observatoire, pour d'abord capitaliser sur l'expérience à Jean Macé, puis en tirer des leçons et enfin, anticiper sur certaines thématiques dans d'autres sites appeler à se renouveler. Le projet de Jean Macé a malencontreusement eu un effet négatif sur l'image du quartier qui donne le sentiment d'être un chantier interminable, avec des (in)décisions politiques mettant beaucoup trop de temps à répondre aux besoins quotidiens de ses habitants dans le temps présent. Dans une certaine mesure, à force de vouloir « intégrer pour désenclaver » le quartier, son urbanité singulière s'est vue être altérée, abîmée. Une fracture s'est opérée avec le bouleversement des fonctions et du rythme concomitamment. De la même manière, la thématique de la mixité soulève de nombreuses questions : de quelle mixité parle-t-on, à quelle échelle doit-elle s'opérer, mais surtout, devons-nous la faire au détriment des liens interpersonnels déjà établis entre les habitants et au détriment de leur attachement au lieu ?

4. À la croisée des figures de la Capuche, de l'Abbaye et de Jean Macé

4.1. La cité comme extension de soi

Cette dernière partie a pour rôle de revenir sur les questionnements transversaux qui ont émané de notre recherche. À l'Abbaye, la Capuche et Jean Macé, l'approche patrimoniale par l'attachement au lieu de leurs habitants s'est avérée être une nécessité dans la manière d'appréhender nos terrains d'étude pour rendre visible ce qui y fait patrimoine. Ignorer cette condition, nous aurait conduit à développer une problématique ainsi que des hypothèses de recherche hors sol, allant à l'encontre même de notre volonté de nous rendre à l'écoute du lieu et de ses habitants. Les cités de la Capuche, de l'Abbaye et Jean Macé se sont présentées à nous comme des « extensions de soi »[167] de la part de leurs habitants. Ils nous disaient « notre maison », « notre cité », « notre cour », « notre quartier », « notre école ». Les figures du **berceau**, de **l'ancrage** et de **l'attache** nous donnent à lire avec justesse ce sentiment de possession éprouvé envers leur lieu de vie. Cet attachement émotionnel et spatial se traduit d'ailleurs par leur volonté et leur désir de se maintenir à proximité de ce lieu qu'ils considèrent comme une part d'eux-mêmes.

Ce processus joue un rôle essentiel dans la construction du sentiment d'ancrage et de stabilité d'individus (Belk, 1992 ; p.52) dans le temps et dans l'espace. D'un point de vue individuel, la « maison », qui est en réalité un appartement dans le cas de nos cités, est le symbole de l'histoire de leur vie, « une expression de soi » et une « source de sécurité » (*Ibid.*, p.39). Les souvenirs et les mémoires prennent alors « une signification sacrée » et contribuent directement au renforcement de l'identité de l'individu. D'un point de vue collectif, ce type d'attachement au lieu constitue « une source d'ancrage identitaire profond et de permanence des groupes » (*Ibid.*, p.42). Dès lors, ce sont les mémoires collectives, les expériences et les histoires locales que l'on met en partage qui parviennent à donner un sens commun aux objets et lieux ordinaires, sans cela ils ne seraient que des coquilles vides dans nos réalités urbaines quotidiennes. C'est justement dans ce sens qu'éléments tangibles et intangibles se complètement pour renforcer ce qui fait patrimoine à partir de nos attachements. C'est par exemple dans la figure de **l'odonyme symbolique** que cette synergie s'illustre parfaitement et traduit finalement ce passage subtil entre attachement et possession.

[167] Nous empruntons cette notion à Russel W. Belk (1992).

D'après Pierre Sansot, les « monuments » jouent un rôle fondamental à l'échelle des quartiers, car c'est eux qui leur donnent de la valeur et qui par conséquent favorisent l'attachement de leurs habitants d'une part et d'autre part qui enracinent le quartier dans le temps et l'espace de la ville. « Ils servaient de repère » aux hommes (Sansot, 1994 ; p. 259). À l'issue de notre recherche, nous pouvons nous risquer à dire que de ce point de vue, la cité de l'Abbaye est un monument pour ses habitants et pour tout le quartier. Les figures révélées de la **relique** et du **rep(é/ai)re** en sont la preuve[168]. Par sa dimension spatiale, l'attachement au lieu permet en effet d'opérer un passage entre un espace urbain comme objet de « connaissance » et un espace urbain comme lieu de « reconnaissance » (De Certeau et Giard, 1990 ; p.24). Les lieux ne sont donc pas uniquement des supports mais des producteurs de liens socio-affectifs car ils ont la capacité par leurs caractéristiques construites et physiques d'influer sur les comportements et les affects des habitants et usagers des lieux. Dans les cités de l'Abbaye, de la Capuche et Jean Macé, cet aspect est particulièrement notable à travers la figure de **l'authenticité** relative aux appartements, la figure de **la coquille**, de **la place du marché** ou encore de **la place du village**.

Ces caractéristiques physiques doivent être identifiées pour justement comprendre les mécanismes qui sous-tendent l'attachement au lieu. Les espaces habités ne sont pas dénués d'affects et il serait dommageable de ne pas les intégrer en amont des processus d'aménagement urbain. Ces dernières années, ces « phénomènes affectifs » ont d'ailleurs intégré les actions publiques pour devenir des ressources de projet (Feildel et Le Jeloux, 2018). Notre thèse aspire en ce sens à proposer une démarche d'étude à même d'être attentive « aux affects des habitants, à leur sensibilité et à leur relation à "leurs espaces de vie" » (*Ibid.*, p.239) pour révéler ce qui y fait patrimoine. L'expression de l'attachement au lieu témoigne indubitablement des valeurs investies dans le lieu, les objets et les usages. Sans compter que la négation de cette part affective lors de tout processus de projet engendre en conséquence le sentiment de mécontentement et de méfiance chez les habitants des lieux envers les décideurs politiques et les aménageurs.

4.2. Des cités qui font quartier ?

Tout au long de notre recherche, le terme « cité » désignait, d'un point de vue spatial et symbolique, les bâtiments construits par l'Office ainsi que les cours intérieures et les rues adjacentes à ceux-ci tandis que le terme « quartier » désigne la cité dans son environnement urbain plus large. Le « secteur » quant à lui, regroupe plusieurs quartiers différents et représente un découpage

[168] Cette idée renvoie aux travaux de BazarUrbain et à la notion de « monuments du quotidien » que les auteurs développent dans leur ouvrage *Amiens 2030* (2013) disponible à l'URL : https://hal.univ-grenoble-alpes.fr/hal-00975415

géographique et administratif de la ville de Grenoble pouvant s'apparenter à celui de l'arrondissement dans d'autres villes. Dans notre exploration de ce qui fait patrimoine à l'Abbaye, la Capuche et Jean Macé nous avons constamment oscillé entre les échelles de la cité et du quartier et parfois, nous avons eu l'impression que les désignations étaient confuses. À la Capuche, l'idée d'un « quartier dans le quartier » a rapidement émergé des récits habitants, car à l'inverse des cités de l'Abbaye et Jean Macé, certains habitants la désignaient par le terme « quartier » et presque jamais par le terme « cité ». Pour déterminer de quoi ils parlaient précisément, nous leur demandions même s'il parlait de la cité ou du quartier dans son ensemble. Ce à quoi, ils nous répondaient toujours, « je veux dire la cité » ou « je parle de ces bâtiments-là ». Les habitants nous décrivent un ensemble d'immeubles qui par sa forme urbaine, « comme fermé sur lui-même par rapport aux quartiers annexes », fait quartier en soi. La cité de la Capuche se différencierait ainsi du reste des habitations du « grand quartier » du même nom, par son identité architecturale et sociale. Cela, tout en se fondant discrètement dans cette masse urbaine hétéroclite. Les figures du **cœur d'îlot** et du **patchwork** à la Capuche expliquent ce phénomène dû à la multiplicité d'identités et d'ambiances du secteur dans lequel, en réalité, se juxtaposent « des quartiers » qui forment une entité géographique globale.

Toutefois, il nous a semblé que cette particularité de la cité de la Capuche pouvait nous raconter une tout autre réalité. Et si, à l'Abbaye et Jean Macé aussi, la cité constituait aussi « cette portion de l'espace public en général (…) dans lequel s'insinue peu à peu un espace privé particularisé du fait de l'usage pratique quotidien de cet espace » (De Certeau et Giard, 1990 ; p.18) qui désigne les caractéristiques d'un quartier ? N'est-ce pas l'échelle de fixation de « l'habitat des usagers, l'accoutumance réciproque du fait du voisinage, les processus de reconnaissance – d'identification – qui se mettent en place grâce à la proximité, à la coexistence concrète sur un même territoire urbain » (*Ibid.*)? N'est-ce pas à cette échelle que les moments affectifs, les rencontres chaleureuses et les habitudes réconfortantes s'opèrent le mieux dans notre étude ? Dans le quartier de l'Abbaye, la cité est perçue et vécue comme une entité en soi et peu poreuse dans les imaginaires. « C'était là la limite de la cité (avenue Jeanne d'Arc). Sorti de là, sorti de l'Abbaye, c'était fini ». Pour entrer dans ce périmètre et y être admis, il fallait avoir la bénédiction de ses habitants. À Jean Macé, la cité était un monde à part, isolée toute seule au bout de la ville et entourée d'industries. « Pour nous c'était une barrière la cité, c'était presque un autre quartier dans notre quartier Jean Macé-Arago ». Il est très intéressant de voir que le périmètre de la cité ainsi que ses représentations spatiale et symbolique dépendent du point de vue que l'on adopte. Elle est le quartier pour certains, la cité dans le quartier pour d'autres et un quartier dans le quartier pour d'autres. Elle est le lieu dont les contours se font et se défont au gré des hommes (Sansot, 2008).

Ces cités ont la capacité d'être à la fois connectées au reste de la ville et repliées sur elles-mêmes. Il nous semble que cela tient principalement à leur dimension spatiale. Par leur densité et leur échelle, elle persiste parfaitement insérée dans la trame urbaine globale et dans le paysage urbain grenoblois. Leur emprise au sol révèle justement la volonté de l'Office à bâtir des ensembles structurants qui préfigurent la vie à venir. Leur forme urbaine et surtout l'espace public en cœur d'îlot a permis, malgré leur isolement initial, de donner des prises socio-affectives à leurs habitants pour développer une vie « de quartier » dynamique et des relations de voisinage riches jusqu'à déclencher chez les habitants le sentiment d'appartenir à une grande famille. Les cités de la Capuche de l'Abbaye et Jean Macé[169] donnent également des pistes de lecture pertinentes pour questionner les thématiques de la mixité sociale, générationnelle et programmatique à l'échelle du quartier (*cf.* la figure du **« tout à portée de main »**), de la cité (comme un ensemble d'immeubles réunis autour d'un même espace public), de l'immeuble, de la montée et du palier au prisme des enjeux et défis de notre société contemporaine. Cela permettrait de saisir ces problématiques de manière précise et située à tous les niveaux de l'action urbaine et architecturale. En somme, ce sont autant de pistes de réflexion à poursuivre pour appréhender les mécanismes et les effets de ces enjeux sur les valeurs patrimoniales historique, d'usage et de renouvellement des lieux ainsi que sur leurs conséquences directes sur l'attachement au lieu de leurs habitants.

4.3. Les répercussions de l'attachement au lieu sur les conduites, les comportements et les représentations

L'attachement au lieu impacte de front les comportements, les représentations et les actions des habitants envers leur lieu de vie quotidien et cela varie à la fois selon l'axe individuel/collectif et le temps passé. Ces éléments se manifestent concrètement au quotidien par des gestes et des mots qui prennent place dans une réalité de valeurs partagées collectivement et qui favorisent (ou désavantagent) les relations interpersonnelles et de voisinage. Cette expérience socio-affective permet alors d'éveiller le sentiment d'appartenance à un groupe, à un collectif pour qui aboutissent sur des actions collectives telles que la création d'associations, d'unions de quartiers ; l'implication sociale à travers des événements et actions collectives ; et des engagements en faveur de la préservation et de la permanence du lieu et de son récit par la production d'ouvrages, d'archives, de temps de partage de la mémoire collective, etc.

[169] Ces cités ont été et sont pour certaines encore un parc exclusivement social et cela implique des dégâts légitimes quant à leur devenir dans des territoires à la recherche d'une mixité sociale globale (Politique de la ville).

Ainsi, il y a une corrélation majeure entre le degré d'attachement au lieu et la volonté de l'individu/du collectif d'en prendre soin et de le valoriser par différents moyens parce qu'il renvoie à des expériences et souvenirs personnels et familiaux (Deschezelles et Olive, 2016). Le lieu est investi de valeurs socio-affectives qui lui confèrent un sens commun et devient de ce fait un lieu à protéger davantage face au risque de disparition. C'est donc par ce processus que les espaces urbains ordinaires, et plus seulement les édifices et lieux monumentaux cristallisent des modalités d'appropriation existentielle (Rippoll et Veshambres, 2005). Dès lors, ces attaches conduisent à des engagements dans des contextes de transformations urbaines. À l'Abbaye, il était impensable pour ses habitants de quitter le lieu même en cas de démolition de la cité. Rester à l'Abbaye, à cet endroit précis du quartier, c'est ce qui comptait le plus, car « ici, c'est nos racines ». C'est pourquoi le devenir de la cité a fait tant débat et a entraîné une étude de renouvellement urbain avec concertation publique. Leur position est claire, ils sont fiers de raconter l'Abbaye. Ce sentiment de fierté envers leur lieu de vie est également présent à Jean Macé. Durant la démolition-reconstruction, le travail de mémoire a été une véritable thérapie et désormais « Le plus beau cadeau qu'on fait aux anciens de la cité, c'est de leur demander de raconter l'histoire de Jean Macé ». C'est ce qui manque d'ailleurs énormément à la Capuche et explique la figure révélée de **l'anomie,** faisant référence à cette sociabilité affaiblie dans la cité suite au désengagement de certains habitants et au désinvestissement des autres au profit de l'anonymat et de l'individualisation. Les cités de l'Abbaye et Jean Macé ont su maintenir vivants les liens de solidarité, de bienveillance et de convivialité qui ont donné vie à des liens indéfectibles. À l'Abbaye, les anciens de la troisième cour font encore aujourd'hui des retrouvailles chaque année pour partager une journée ensemble et se remémorer les bons souvenirs. À Jean Macé, les anciens se retrouvent chaque année pour partager la galette des Rois. « C'est impressionnant ! C'est que dans les villages qu'on grandit, qu'on vit et qu'on vieillit ensemble. Et bien là c'est comme ça à Jean Macé ! ».

Tous ces éléments nous démontrent l'importance de considérer les attaches et affects lors de toute transformation de ces cités, de ces quartiers urbains où il est avant tout question de vies et d'histoires familiales. Les écouter, les rendre visibles et légitimes c'est le premier pas vers une posture de projet qui met au cœur de sa démarche ce qui fait patrimoine dans ces lieux modestes, discrets mais tant aimés. Et finalement, les acteurs de l'aménagement urbain voient eux aussi leur propre affectivité engagée dans ces processus. Parfois, le devenir d'un lieu ou d'un ensemble bâti tient simplement à la sensibilité des décideurs « nous avons récupéré le projet de l'Abbaye, car à un moment on a su dire "attendez un peu, il y a un patrimoine et un projet urbain à monter, pas seulement un projet immobilier". C'est de cette manière qu'on a pu obtenir un mandat d'étude à l'échelle du quartier. Dans un autre contexte, la cité serait déjà démolie depuis longtemps… ».

4.4. Le récit du lieu comme moyen de survivance des mémoires, des usages et des pratiques d'habiter

Le renouvellement urbain de l'habitat ordinaire et social, qu'il soit par le scénario de la démolition-reconstruction ou celui de la réhabilitation, affecte inévitablement le lien social. À l'Abbaye, les habitants ont été délogés de la cité revendue par la suite à l'Établissement Public Foncier Local du Dauphiné par Actis pour assurer sa réhabilitation. À Jean Macé, malgré une reconstruction par phase permettant de reloger au mieux ses habitants, certains ont quitté le quartier sans revenir une fois la nouvelle cité « livrée ». À la Capuche, sa dernière réhabilitation architecturale ainsi que les transformations urbaines ponctuelles et la politique d'habitat[170] menée par Actis lui ont valu l'altération graduelle de son identité architecturale et symbolique. Toutes ces situations nous démontrent combien l'ambiance de ces cités ne tient qu'à un fil. Qui plus est, chacune d'elle présente des singularités qu'il est fondamental de prendre en compte lors de tout projet de transformations architecturales ou sociales des lieux. C'est pourquoi notre démarche propose la typologie figurative comme outil interdisciplinaire permettant d'abord de saisir les lieux dans leur réalité vécue puis de traduire les figures en véritables enjeux de projet. Les figures invoquent effectivement des thématiques situées, des problématiques et des défis qui constituent autant d'ingrédients possibles pour faire projet. Elles sont des leviers essentiels pour penser les mutations de nos milieux de vie en s'appuyant fondamentalement sur les pratiques d'habiter, l'imaginaire des habitants et les ambiances des lieux comme moyen d'appréhension de l'urbain dans son signifié vécu pour les aménageurs.

En croisant la multiplicité des récits émanant du terrain par la typologie figurative, les individualités s'effacent pour monter en généralité et ne constituer qu'un seul récit, plus global : le récit du lieu. Ce récit du lieu se compose alors tant des mémoires collectives et individuelles que de l'histoire officielle et locale. Il vient au secours de ces territoires ordinaires que le projet urbain menace par la rupture des pratiques, des sociabilités ancrées et de l'ambiance architecturale et urbaine du lieu. Le récit du lieu a la capacité de révéler l'existant tout autant que les envies et besoins des habitants. En s'appuyant sur ces éléments faisant patrimoine, le projet ravive alors le sentiment d'appartenance à un lieu, à un groupe d'individus, à une histoire. Il stimule l'imaginaire et la mémoire. Il motive l'attachement au lieu, les liens sociaux et le sentiment d'être chez soi.

[170] Il y avait une forme de pacte social, dépassant le règlement intérieur classique, auquel on adhérait dès lors qu'on était admis pour habiter ces cités. Ce dernier régissait les relations de bon voisinage et du vivre-ensemble. À l'époque, les locataires étaient conscients des qualités et de la valeur de ces cités, de fait ils en prenaient soin et s'y attachaient.

Cette démarche nous semble ainsi bien plus ambitieuse et avantageuse que l'exécution d'un projet qui ne tient pas compte de ce récit collectif partagé.

Et même, ces cités et leurs habitants n'auraient-ils pas besoin d'appui lors de transformations urbaines pour porter le récit du lieu, leurs envies et leurs besoins ? En réalité, depuis leur origine les cités de la Capuche, de l'Abbaye et Jean Macé sont chapeautées quotidiennement par les Amicales devenues par la suite les Unions de Quartier. « Il y avait un gars super à l'Union de Quartier Jean Macé. Il avait une espèce de lucidité très intéressante sur les problématiques que posait le projet. Ils ont défendu leur quartier corps et âme, mais ils n'ont jamais été entendus. Pourtant ils ont cette structure, l'Union de Quartier, qui pourrait être un véritable levier ». À l'Abbaye, la Maison des Habitants a joué honorablement ce rôle lors de l'étude de renouvellement urbain de la cité et de ses abords. N'est-ce pas finalement ce qui manque cruellement à la Capuche au quotidien ? Cette problématique nous amène donc à nous interroger sur les effets de la présence de ce type de structures à proximité et/ou à l'intérieur même de ces cités et de ces quartiers urbains populaires. Cette question renvoie inévitablement aux travaux de Jean Maglione et plus particulièrement à sa thèse intitulée « Le traitement institutionnel et spatial des exclus. L'îlot du Châtelet dans le quartier de l'Abbaye à Grenoble » (1976) dans laquelle, contrairement à ce que laisse entrevoir notre recherche, il dénonce la manière dont les couches populaires sont en quelque sorte dépossédées d'une partie de leur identité et de leur culture par ces structures et leurs actions. En effet, la plupart des habitants rencontrés durant nos enquêtes nous ont fait part de leur attachement à ces structures qui les connaissent et les accompagnent parfois quotidiennement. Ils s'accordent tous sur les effets positifs que ces structures, incarnées ici par la Maison des Habitants, ont sur la gestion et l'animation de leur quartier, sur la vie sociale, les événements, les moments de partage et de rencontres pour la vie de quartier. Ils soulignent même leur désir de les avoir à proximité pour la praticité que cela implique pour eux : « On essaye de faire venir la Maison des Habitants jusque-là. On essaye de leur trouver un local dans le quartier pour que justement ils puissent être présents et organiser des choses sur place. » ; « Il y a beaucoup de services à la Maison des Habitants mais elle est loin. Si on pouvait transvaser certaines activités ici dans le quartier, ce serait bien et puis ça pourrait apporter un peu de vie. »

5. Faire projet pour faire patrimoine

Si nous partons de l'idée que ce qui fait patrimoine est notre meilleur allié pour penser demain, car il « a déjà fait preuve de sa durabilité dans le temps et dans l'espace » (Neyret, 2004 ; p. 237), notre thèse aspire à donner les outils, les notions et postures à même de révéler ces patrimoines ordinaires, souvent invisibles. Elle rend compte de la capacité de nos territoires urbains à s'appuyer sur des éléments significatifs de leur mémoire pour reconnaître et rendre compte de patrimoines à réinvestir dans le présent ou le futur. Ces héritages pluriels, à valeur historique, d'usage ou de renouvellement, sont des leviers qu'on ne peut ignorer pour opérer un renouvellement des lieux qui implique directement les habitants et les usagers dans le processus de projet. Les cités de la Capuche, de l'Abbaye et Jean Macé ont été conçues dès le départ comme des ensembles architecturaux et urbains homogènes et structurants à l'échelle de la trame urbaine de la ville de Grenoble. Aujourd'hui, un siècle après leur construction, il est essentiel de prendre le temps d'interroger leur capacité d'adaptation, de résilience et de réinvention face aux défis de nos villes contemporaines et aux changements sociétaux. Penser leur renouvellement en considérant leurs habitants comme des ressources et des clés d'entrée vers les imaginaires, les perceptions, les pratiques et les expériences quotidiennes qui constituent l'essence même de chacun de ces lieux nous paraît aujourd'hui fondamental. Y faire projet par sédimentation de ces éléments nous donnerait en effet les moyens de faire perdurer l'ambiance de chacune d'elle comme un « fond » stable et durable qui tisse des liens entre les dimensions construite, sociale et sensible (Thibaud, 2016).

Nos terrains d'étude ont démontré l'importance de la continuité entre les temps passé, présent et futur au moyen du maintien du lien social et des usages des lieux. Celle-ci nous semble particulièrement nécessaire dans des lieux où la temporalité est celle du quotidien et dont la valeur dépend essentiellement des rapports sociaux qui s'y déroulent d'ordinaire, quotidiennement. Cette posture, en plus d'apporter de l'épaisseur et du sens au projet urbain, implique de faire projet en tenant compte de la réalité urbaine de manière à répondre le plus rapidement possible aux besoins des habitants contrairement au décalage existant et persistant encore de nos jours qu'implique les processus de projet urbain, à savoir un décalage entre la réflexion, la décision et l'action. Ces temps de latence et d'inerties dans lesquels plongent nos territoires urbains et qui s'échelonnent en général sur une moyenne de 5 à 10 ans vont à l'encontre même du principe de résilience et d'adaptabilité souhaitée pour nos villes de demain. En se mettant à l'écoute du terrain, c'est toute la démarche de fabrique de la ville qui se réinvente pour se mettre en dialogue avec la

réalité urbaine, celle plus quotidienne des individus. C'est ce dont rend justement compte la figure de **l'urbanité abîmée** à Jean Macé. Le renouvellement urbain tel qu'il s'est déroulé à Jean Macé n'a su ni préserver ni maintenir l'histoire et l'ambiance du lieu qui y font clairement patrimoine, d'abord à cause de la rupture franche des liens sociaux, des habitudes et de l'altération directe du sentiment d'habiter un village dans la ville ; puis du fait de la permanence de « ce chantier qui semble interminable » aux yeux des habitants. D'un point de vue extérieur, il paraît évident qu'à l'issue de ces transformations, « ils ont perdu leur histoire », car malgré leur engagement « on (les décideurs) a du mal d'une certaine manière à les écouter, mais sûrement aussi de les accompagner de manière positive ».

Enfin, nous souhaitons terminer notre proposition par un constat. Il nous a semblé qu'à l'Abbaye tout comme à Jean Macé et à la Capuche, le temps du projet s'avère être le prétexte privilégié pour faire patrimoine dans nos milieux de vie les plus ordinaires et quotidiens. C'est au moment où l'on doit penser demain que l'occasion de rendre visible des héritages de nature plurielle pour les asseoir légitimement et collectivement dans le débat public se présente. C'est à travers cette démarche que l'on peut faire ce travail de mémoire qui consiste *in fini* à redonner aux lieux leurs propres archives et leurs propres récits[171]. Pour conclure, les trois valeurs patrimoniales historique, d'usage et de renouvellement à partir desquelles nous avons précisément construit notre cadre théorique et méthodologique, nous ont petit à petit amenées à interroger notre positionnement au sein des travaux de l'équipe CRESSON (UMR AAU). Nous nous sommes aperçus au fil de notre cheminement que l'ambiance se trouvait au croisement de ces trois valeurs et des trois dimensions (construite, sociale et sensible) qu'elles impliquent et que nous tenions à explorer conjointement pour construire notre approche du patrimoine ordinaire dans nos milieux de vie. L'ambiance a finalement été, discrètement, ce « quelque chose » qui dans la réalité vécue constitue indéniablement le fond dans lequel interagissent les divers éléments de patrimoine révélés à l'Abbaye, la Capuche et Jean Macé.

[171] C'est d'ailleurs ce à quoi aspire notre thèse, et plus particulièrement les tomes 2, 3 et 4.

Références bibliographiques

Adam F., 2008, *Des noms et des lieux : la médiation toponymique au Québec et en Arcadie du Nouveau-Brunswick*. Thèse de doctorat, Paris 4, 410 p. URL : https://www.theses.fr/2008PA040049

Ainsworth M. D. et Bell S. M., 1970, Attachment, exploration, and separation: Illustrated by the behavior of one-year-olds in a strange situation, *Child Development*, 41, p. 49-67. DOI : 10.2307/1127388

Akoun A. et Ansart P., 1999, *Dictionnaire de sociologie*. Paris, Le Robert, 587 p.

Altman I. et Low S. M. (dir.), 1992, *Place Attachment*. New-York, Plenum Press, 314 p.

Amphoux P., 1995, Mémoire collective et urbanisation, *in* Gourdon J.-L., Perrin É. et Tarrius A. (dir.), *Ville, espace et valeurs : un séminaire du Plan urbain*. Paris, France, Éditions l'Harmattan, p.245-255.

Amphoux P., 2007, La notion d'ambiance. Un outil de compréhension et d'action sur l'espace public, *in* Capron G. et Haschar-Noé N. (dir.), *L'espace public urbain : de l'objet au processus de construction,* PU du Mirail, p.71-81. URL : https://hal.science/hal-00995436

Amphoux P., 2022, Vers un urbanisme de l'incertitude, *Raison présente*, 222(2), p. 49-57. DOI : 10.3917/rpre.222.0049

Amphoux P., Hüsler C. et Malfroy S., 2013, *Nouveau plan directeur communal. Patrimoine urbain, bâti et végétal.* Ville de Lausanne, 63 p.

Amphoux P., Thibaud J.-P. et Chelkoff G., 2004, *Ambiances en débats*. Grenoble, À la croisée, 309 p.

Amphoux P. et Tixier N., 2015, Passages augmentés – Patrimoine de demain. Traversées urbaines, la marche, le récit et le numérique, *Programme exploratoire Premier Soutien*. URL : https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01518176

Amphoux P. et Tixier N., 2017, Paroles données, paroles rendues. La marche collective comme écriture du projet urbain, *Europe. Revue littéraire mensuelle*, (1055), p. 196-215.

Audas N., 2011, *La dynamique affective envers les lieux urbains : la place des temporalités individuelles et urbaines*. Thèse de doctorat, Université François Rabelais. École doctorale Sciences de l'homme et de la société, Tours, 621 p. URL : http://www.theses.fr/2011TOUR1802

Audas N., 2012, *Les prises affectives des lieux en tant qu'expression de l'ambiance urbaine*, Thibaud J.-P. et Siret D. (dir.), Communication présentée au Ambiances in action / Ambiances en acte(s) - International Congress on Ambiances, Montreal 2012, Montreal, Canada. URL : https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00745950

Augoyard J.-F., 2009, Les villes ont-elles une couleur sonore ?, *La Géographie : terre des Hommes*, (6), p. 40-43.

Augoyard J.-F., 2010 (1979), *Pas à Pas. Essai sur le cheminement quotidien en milieu urbain*. Bernin (Grenoble), À la Croisée, 222 p.

Augoyard J.-F., Balaÿ O. et Belle O., 1983, *Sonorité, sociabilité, urbanité : méthode pour l'établissement d'un répertoire des effets sonores en milieu urbain*. Grenoble, Laboratoire de recherche sur l'espace sonore (CRESSON), 155 p.

Augoyard J.-F. et Torgue H., 1995, *À l'écoute de l'environnement : répertoire des effets sonores*. Marseille, France, Éditions Parenthèses, 174 p.

Bachelard G., 1961 (1957), *La poétique de l'espace*. Paris, France, Presses universitaires de France, 215 p. URL : https://gastonbachelard.org/wp-content/uploads/2015/07/BACHELARD-Gaston-La-poetique-de-l-espace.pdf

Bachofen C., 1995, Formes urbaines et valeurs, *in* Gourdon J.-L., Perrin É. et Tarrius A. (dir.), *Ville, espace et valeurs : un séminaire du Plan urbain*. Paris, France, Éditions l'Harmattan, p.391-395.

Barrère C., Busquet G., Diaconu A., Girard M. et Iosa I. (dir.), 2017, *Mémoires et patrimoines : des revendications aux conflits*. Paris, France, l'Harmattan, 384 p.

Bazin P., 2019, Camilo José Vergara, un photographe « scientifique » et politique, *IdeAs. Idées d'Amériques*, (13). DOI : 10.4000/ideas.5135

Belk R. W., 1992, Attachment to Possessions, *in* Altman I. et Low S. M. (dir.), *Place Attachment*. Boston, MA, Springer US, p.37-62. DOI : 10.1007/978-1-4684-8753-4_3

Benjamin W., Rochlitz R. et Rusch P., 2000, L'œuvre d'art à l'époque de sa reproductibilité technique, *in* De Gandillac M. (trad.), *Oeuvres. Tome III*. Paris, France, Gallimard, p.67-113.

Bérard L., Marchenay P., Micoud A. et Rautenberg M. (dir.), 2015, *Campagnes de tous nos désirs : Patrimoines et nouveaux usages sociaux*, *Campagnes de tous nos désirs : Patrimoines et nouveaux usages sociaux*. Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 191 p. URL : http://books.openedition.org/editionsmsh/2815

Bertaux D., 2005, *L'enquête et ses méthodes : le récit de vie*. Paris, Armand Colin, 126 p.

Bertaux D., 2016, *Le récit de vie*. Paris, France, Armand Colin, 127 p.

Blanchard R., 1925, Le plan d'extension de Grenoble, *Revue de Géographie Alpine*, 13(3), p. 667-670. DOI : 10.3406/rga.1925.4946

Blay M. (dir.), 2003, *Grand dictionnaire de la philosophie*. Paris, Larousse, 880 p. URL : https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1200508p

Bochet B., 2007, *La ville comme lieu d'investissement affectif*, Communication présentée au colloque La ville mal aimée, ville à aimer, Cerisy-la-Salle, 12 p.

Bochet B., 2008, Les affects au cœur des préoccupations urbaines et urbanistiques : la réintroduction du sensible pour penser et concevoir la ville, *Geographica Helvetica*, 63(4), p. 253-260. DOI : https://doi.org/10.5194/gh-63-253-2008

Bochet B. et Racine J.-B., 2002, Connaître et penser la ville : des formes aux affects et aux émotions, explorer ce qu'il nous reste à trouver. Manifeste pour une géographie sensible autant que rigoureuse, *Géocarrefour*, 77(2), p. 117-132. DOI : 10.3406/geoca.2002.1563

Boito C., 2013, *Conserver ou restaurer ?*. Saint-Front-sur-Nizonne, France, l'Encyclopédie des Nuisances, 163 p.

Boubezari M., 2001, *Méthode exploratoire sur les pratiques intuitives de maîtrise du confort acoustique en milieu habité*. Éole polytechnique de l'université de Nantes, Nantes, 330 p.

Boumaza N., 1997, Grenoble, un mythe urbain moderne, *Revue de Géographie Alpine*, 85(4), p. 175-185. DOI : 10.3406/rga.1997.3943

Bourdin A. et Hirschhorn M. (dir.), 1985, *Figures de la ville. Autour de Max Weber*. AUBIER, 200 p. URL : https://shs.hal.science/halshs-00118310

Bousquet F., Mathevet R., Jankowski F., Barreteau O., Dhénain S., Quinn T., Richard-Ferroudji A. et Di Masso A., 2022, *Attachements et changement dans un monde en transformation*. Versailles, France, Éditions Quae, 126 p.

Bowlby J., 1980, *Attachment and Loss: Loss: Sadness and depression*. Basic Books, 504 p.

Bowlby J., 1988, *A secure base: clinical applications of attachment theory*. London, Routledge, 180 p.

Busquet G., 2017, Introduction à la deuxième partie. Pouvoirs et contre-pouvoirs, *in* Barrère C., Busquet G., Diaconu A., Girard M. et Iosa I. (dir.), *Mémoires et patrimoines : des revendications aux conflits*. Paris, France, l'Harmattan, p.51-62.

Candau J., 2009, *La métamémoire ou la mise en récit du travail de mémoire*, Paris, France. URL : https://www.centrealbertobenveniste.org/formail-cab/uploads/La-metamemoire-ou-la-mise-en-recit-du-travail-de-memoire.pdf

Candau J. et Ferreira M. L. M., 2015, Mémoire et patrimoine : des récits et des affordances du patrimoine, *Educar em Revista*, (58), p. 21.

Caro M., 2020, Éprouver l'attachement au lieu : l'épreuve d'un conflit de proximité, *L'Espace Politique. Revue en ligne de géographie politique et de géopolitique*, (38). DOI : 10.4000/espacepolitique.6696

Cayla F., 1995, La nature des contenus émotionnels, *in* Paperman P. et Ogien R. (dir.), *La couleur des pensées*. Paris, Éditions de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, p.83-97.

Chagny R., 1986, Le logement social à Grenoble dans l'entre-deux-guerres : l'Office public des habitations à bon marché de 1921 à 1938, *Mouvement social*, (137), p. 77-108.

Chalas Y., 2000, *L'invention de la ville*. Paris, Economica Anthropos, 199 p.

Chalas Y. et Torgue H., 1982, Mythe et parole habitante, *Les Annales de la Recherche Urbaine*, 17(1), p. 5-17. DOI : 10.3406/aru.1982.1055

Chalas Y. et Torgue H., 1988, *Fragments et figures du quotidien réhabilité : l'exemple des vieux quartiers de Grenoble*. Grenoble : Université des Sciences Sociales.

Chastel A., 1986, La notion de patrimoine, *in* Nora P. (dir.), *Les lieux de mémoire : II. La Nation - Le territoire, l'État, le patrimoine*. Tome 2. Paris, France, Gallimard, p.405-450.

Chaudier É., 2015, *From old roots to new shoots : entre patrimoine et projet, relecture contemporaine de Patrick Geddes*. Mémoire de master, Institut d'Urbanisme de Grenoble, Grenoble, France, 147 p. URL : https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-01238869

Chauvier É., 2018, Le concept d' « ambiance » à l'épreuve de la vie ordinaire, *Communications*, 102(1), p. 99-110.

Choay F., 1996 (1992), *L'allégorie du patrimoine*. Paris, France, Éditions du Seuil, 270 p.

Coenen-Huther J., 2003, Le type idéal comme instrument de la recherche sociologique, *Revue française de sociologie*, 44(3), p. 531-547. DOI : 10.3917/rfs.443.0531

De Biase A., Levy A. et Castrillo Romón M. A., 2016, Éditorial. Patrick Geddes en héritage, *Espaces et sociétés*, 167(4), p. 7-25. DOI : 10.3917/esp.167.0007

De Certeau M. et Giard L., 1990, *L'invention du quotidien, 2. Habiter, cuisiner*. Paris, Gallimard, 415 p.

Debarbieux B., 2014, Enracinement – Ancrage – Amarrage : raviver les métaphores, *L'Espace géographique*, 43(1), p. 68-80. DOI : 10.3917/eg.431.0068

Debenedetti A., 2005, Le concept d'attachement au lieu : état de l'art et voies de recherche dans le contexte du lieu de loisirs, *Management & Avenir*, n°5(3), p. 151-160.

Debenedetti A., 2007, *Une synthèse sur l'attachement au lieu : conceptualisation, exploration et mesure dans le contexte de la consommation*, Communication présentée au Congrès de l'Association Française du Marketing, Aix-Les-Bains, France. URL : https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01214933

Dechézelles S. et Olive M., 2016, Introduction. Lieux familiers, lieux disputés. Dynamiques des mobilisations localisées, *Norois*, (238-239), p. 7-21.

Delacourt L., 1996, *L'office Public des Habitations à Bon Marché de Grenoble, 1921-1950*. DEA, Université Pierre Mendès France, Institut d'Urbanisme de Grenoble, Grenoble, France, 249 p.

Deleuze G., 1996, *Proust et les signes*. Paris, France, Presses universitaires de France, 219 p.

Djament G., 2019, Patrimonialisations, territorialisations et mobilisations dans la banlieue rouge : Plaine Commune et le patrimoine de banlieue, *L'Espace Politique. Revue en ligne de géographie politique et de géopolitique*, (38). DOI : 10.4000/espacepolitique.6726

Dubedout H., 1983, *Ensemble, refaire la ville. Rapport au Premier ministre du Président de la Commission nationale pour le développement social des quartiers*. Grenoble, France, 122 p.

Duchêne F., Langumier J. et Journel C. M., 2013, Cités ouvrières et patrimonialisation : d'un modèle à ses multiples transformations, *Espaces et sociétés*, (152-153), p. 35-50. DOI : 10.3917/esp.152.0035

Duhem B., 1986, Ingénieur de quartier à Grenoble, *Les Annales de la Recherche Urbaine*, 31(1), p. 114-118. DOI : 10.3406/aru.1986.1260

Durand G., 1994, *L'imaginaire : essai sur les sciences et la philosophie de l'image*. Paris, Hatier, 79 p.

Duvignaud J., 1986, *Hérésie et subversion : essais sur l'anomie*. Paris, la Découverte, 169 p.

Duvignaud J., 1981, *Les Tabous des Français*. Paris, Hachette, 240 p.

Duvignaud J., 1995, Relecture d'Halbwachs : représentations collectives et valeurs d'espace, *in* Gourdon J.-L., Perrin É. et Tarrius A. (dir.), *Ville, espace et valeurs : un séminaire du Plan urbain*. Paris, France, Éditions l'Harmattan, p.144-155.

Duyvendak J. W., Van der Graaf P. et Veldboer L., 2008, *Se sentir chez soi dans la rénovation urbaine. Les effets de renouvellement urbain aux les Pays-Bas et le Royaume-Uni*. Utrecht/Amsterdam : Ministère de l'Équipement des Transports de l'Aménagement du Territoire du Tourisme et de la Mer, Direction Générale de l'Urbanisme de l'Habitat et de la Construction, Secrétariat permanent du Plan Urbanisme Construction (PUCA). URL : www.urbanisme-puca.gouv.fr

Ebermeyer S., 2003, Le défi de vivre ensemble. Grenoble - Jean Macé : fin d'un quartier ouvrier ?, *Économie et Humanisme*, (365), p. 90-93.

Elie C., Fracchiolla P. et Parent J.-F., 2000, *Opale : 80 ans de logement social*. Grenoble, Opale, 95 p.

Fabre D. (dir.), 2013, *Émotions patrimoniales*. Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 408 p.

Feildel B. et Le Jeloux J., 2018, L'expression et la gestion des émotions dans les projets urbains. Les dispositifs participatifs à l'épreuve des affects, *in* Blondiaux L. et Traïni C. (dir.), *La démocratie des émotions*. Paris, Presses de Sciences Po, p.217-242. DOI : 10.3917/scpo.blond.2018.01.0217

Ferrarotti F., 2013 (1983), *Histoire et histoires de vie*. Éditions Téraèdre, 148 p. URL : https://www.decitre.fr/livres/histoire-et-histoires-de-vie-9782336000251.html

Fijalkow Y., 2007, Construction et usages de la notion de quartier-village. Village de Charonne et Goutte d'Or à Paris, *in* Authier J.-Y., Bacqué M.-H. et Guéri-Pace F. (dir.), *Le quartier*. Paris, La Découverte, p.75-85. DOI : 10.3917/dec.bacqu.2007.01.0075

Flamand J.-P., 1989, *Loger le peuple : essai sur l'histoire du logement social en France*. Paris, La Découverte, 369 p.

Fournier M., Grillot R. et Grillot M. (dir.), 2006, *Un quartier de ville. Jean Macé, les abattoirs : mémoire pour demain*. Union de Quartier Arago-Jean Macé-Martyrs. Grenoble : Patrimoine et Développement, 128 p.

Fried M., 1963, Grieving for a Lost Home, *in* Duhl L. J. (dir.), *The Urban Condition People and Policy in the Metropolis*. New York, Basic Books.

Gaudez F., 2008, L'utopie comme méthode : la reconstruction utopique comme expérience « narrative » de pensée, *Sociologie de l'Art*, OPuS 11 & 12(1-2), p. 71-83. DOI : 10.3917/soart.011.0071

Geddes P., 1925, The Fifth of the Talks from my Outlook Tower. Our City of Thought, *Survey Graphic*.

Ghorayeb M., 2019, La loi Cornudet, un urbanisme hygiéniste et social, *Droit et Ville*, 88(2), p. 43-58. DOI : 10.3917/dv.088.0043

Gibson J. J., 1979, *The ecological approach to visual perception*. London : New York, Psychology Press, 332 p.

Giovannoni G., 1998, *L'urbanisme face aux villes anciennes*. Paris, France, Éditions du Seuil, 349 p.

Giraut F., 2020, Dénominations plurielles : quand les noms de lieux se concurrencent !, *EchoGéo*, (53). DOI : 10.4000/echogeo.20167

Gourdon J.-L., Perrin É. et Tarrius A. (dir.), 1995, *Ville, espace et valeurs : un séminaire du Plan urbain*. Paris, France, Éditions l'Harmattan, 582 p.

Grandvoinnet P., 2011, Les emprises militaires dans l'urbanisme grenoblois du XXe siècle : des opportunités foncières au patrimoine paysager, *In Situ. Revue des patrimoines*, (16). DOI : 10.4000/insitu.217

Gravari-Barbas M. (dir.), 2013, *Habiter le patrimoine : Enjeux, approches, vécu*, *Habiter le patrimoine : Enjeux, approches, vécu*. Rennes, Presses universitaires de Rennes, 625 p. URL : http://books.openedition.org/pur/2208

Gravari-Barbas M. (dir.), 2014, *Atelier de réflexion prospective. Nouveaux défis pour le patrimoine culturel*. Synthèse des travaux du consortium PA.TER.MONDI, Rapport final. Paris, EIREST, Université Paris 1, Agence Nationale de la Recherche, 146 p. URL : https://chaire-unesco-culture-tourisme.pantheonsorbonne.fr/sites/default/files/inline-files/Rapport_final_29_04_14_0.pdf

Gravari-Barbas M., 2017, Le patrimoine, de l'objet à la relation, *in* Barrère C., Busquet G., Diaconu A., Girard M. et Iosa I. (dir.), *Mémoires et patrimoines : des revendications aux conflits*. Paris, France, l'Harmattan, p.41-49.

Guerrand R.-H., 2010 (1966), *Les origines du logement social en France, 1850-1914*. Paris : édition de la Villette, 287 p.

Guerrand R.-H. et Moissinac C., 2005, 1921-1935 : le municipalisme expérimental à l'œuvre, *in Henri Sellier, urbaniste et réformateur social*. Paris, La Découverte, p.89-145. URL : https://www.cairn.info/henri-sellier-urbaniste-et-reformateur-social--9782707145413-p-89.htm

Hadbi R., 2017, *Le patrimoine ici, c'est nous. Quartier de l'Abbaye*. Mémoire de master, Institut d'Urbanisme de Grenoble, Grenoble, France, 217 p. URL : https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-01561715

Hadbi R., 2020, Révéler ce qui fait patrimoine pour penser le renouvellement urbain des cités d'habitations à bon marché de Grenoble, *Les Cahiers de la recherche architecturale urbaine et paysagère*, (8). DOI : 10.4000/craup.4606

Hadbi R., 2023, Réactiver la mémoire du lieu, une étape fondamentale pour faire projet. Cités d'habitations à bon marché de la Capuche, l'Abbaye et Jean Macé à Grenoble, *Territoire en mouvement Revue de géographie et aménagement*, (56). DOI : 10.4000/tem.8885

Hadbi R., Hamrouni A. et Join T., 2022, Négocier les mémoires en temps de transformations urbaines, regards croisés entre Grenoble, Saint-Denis (La Réunion) et Tunis [Carnet de Recherche], *Fabrique du sensible & mutations des espaces habités*. URL : https://rencontreaau.hypotheses.org/426

Halbwachs M., 1997, *La Mémoire collective*. Paris, France, Albin Michel, 295 p.

Hartog F., 2012, *Régimes d'historicité : présentisme et expériences du temps*. Paris, Édition du Seuil, 321 p.

Heinich N., 2012, Les émotions patrimoniales : de l'affect à l'axiologie, *Social Anthropology*, 20(1), p. 19-33. DOI : 10.1111/j.1469-8676.2011.00187.x

Heinich N., 2013, Esquisse d'une typologie des émotions patrimoniales, *in* Fabre D. (dir.), *Émotions patrimoniales*. Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, p.195-210. URL : http://books.openedition.org/editionsmsh/3596

Heinich N., 2016, *La fabrique du patrimoine : « De la cathédrale à la petite cuillère »*. Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 283 p. URL : http://books.openedition.org/editionsmsh/2642

Hennion A., 2004, Une sociologie des attachements. D'une sociologie de la culture à une pragmatique de l'amateur, *Sociétés*, 85(3), p. 9-24. DOI : 10.3917/soc.085.0009

Hennion A., 2013, Vous avez dit attachements ?…, *in* Akrich M., Barthe Y., Muniesa F. et Mustar P. (dir.), *Débordements : Mélanges offerts à Michel Callon*. Paris, Presses des Mines, p.179-190. URL : http://books.openedition.org/pressesmines/744

Hidalgo M. C. et Hernández B., 2001, Place attachment : conceptual and empirical questions, *Journal of Environmental Psychology*, 21(3), p. 273-281. DOI : 10.1006/jevp.2001.0221

Howard E., 1998, *Les cités jardins de demain (Garden Cities of To-Morrow)*. Traduit par T. Elzière. Paris, France, Sens & Tonka, 211 p.

Hummon D. M., 1992, Community attachment : Local sentiment and sense of place, *in* Altman I. et Low S. M. (dir.), *Place Attachment*. New-York, Plenum Press, p.253-278.

Ingold T., 2013, *Une brève histoire des lignes*. Traduit par S. Renaut. Bruxelles, Belgique, Zones sensibles, 269 p.

Jacobs J., 1991, *Déclin et survie des grandes villes américaines*. Liège, Belgique, Pierre Mardaga Éditeur, 435 p.

Javeau C., 1985, Société, socialité, sociabilité dans les banlieues, *in* Bourdin A. et Hirschhorn M. (dir.), *Figures de la ville. Autour de Max Weber*. AUBIER, p.173-185. URL : https://shs.hal.science/halshs-00118310

Joly J. et Parent J.-F., 1988, *Paysage et politique de la ville*. Grenoble, Presses Universitaires de Grenoble, 195 p.

Lamy Y., 1996, *L'alchimie du patrimoine : discours et politiques*. Talence, Édition de la Maison des sciences de l'homme d'Aquitaine, 532 p.

Lamy Y., 2017, La formation du champ patrimonial : six grandes controverses, *in* Barrère C., Busquet G., Diaconu A., Girard M. et Iosa I. (dir.), *Mémoires et patrimoines : des revendications aux conflits*. Paris, France, l'Harmattan, p.23-40.

Lapoujade D., 2017, *Les existences moindres*. Paris, Éditions de Minuit, 92 p. URL : http://www.leseditionsdeminuit.fr/livre-Les_Existences_moindres-3225-1-1-0-1.html

Laugier S., 2009, L'éthique comme politique de l'ordinaire, *Multitudes*, (37-38), p. 80-88. DOI : 10.3917/mult.037.0080

Laugier S., 2010, L'éthique du care en trois subversions, *Multitudes*, (42), p. 112-125. DOI : 10.3917/mult.042.0112

Laurent A. et Fondrillon M., 2010, Mesurer la ville par l'évaluation et la caractérisation du sol urbain : l'exemple de Tours, *Revue archéologique du Centre de la France*, (Tome 49). URL : https://journals.openedition.org/racf/1485#tocto2n3

Lévi-Strauss C., 1974, *Anthropologie structurale*. Paris, Plon, 452 p.

Levy A., 2005, Formes urbaines et significations : revisiter la morphologie urbaine, *Espaces et sociétés*, 122(3), p. 25-48. DOI : 10.3917/esp.122.0025

Lévy J. et Lussault M. (dir.), 2003, *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*. Paris, France, Belin, 1033 p.

Limouzin J. et Icher F. (dir.), 2008, *Regards sur le patrimoine*. Montpellier, France, SCéRéN, 212 p.

Low S. M., 1992, Symbolic Ties That Bind, *in* Altman I. et Low S. M. (dir.), *Place Attachment*. Boston, MA, Springer US, p.165-185. DOI : 10.1007/978-1-4684-8753-4_8

Lussault M., 2018, Porter attention aux espaces de vie anthropocènes. Vers une théorie du spatial care, *in* Beau R. et Larrère C. (dir.), *Penser l'Anthropocène*. Paris, Presses de Sciences Po, p.199-218. DOI : 10.3917/scpo.beaur.2018.01.0199

Maglione J., 1976, *Le traitement institutionnel et spatial des exclus. L'îlot du Chatelet dans le quartier de l'Abbaye à Grenoble*. Thèse de doctorat, Getur, Grenoble, 119 p.

Maillot T., Seroz Y. et Vidal J.-M., 1996, *Un village dans la ville : la cité-jardins Paul Mistral, Grenoble 1925-1960*. Vénissieux, France, Éditions Paroles d'aube, 115 p.

Martouzet D., 2014, *Ville aimable*. Tours, Presses Universitaires François Rabelais, 384 p.

Matthey L., 2018, *Paragéographie : voir le monde en géographe, sans que le monde y prenne garde*. Genève, Suisse, A-Type éditions, 117 p.

Micoud A., 1995, *Le bien commun des patrimoines*, Communication présentée au Patrimoine culturel, patrimoine naturel, École nationale du patrimoine, 12 et 13 décembre 1994, Paris, p. 25-38

Molinier P., Laugier S. et Paperman P. (dir.), 2009, *Qu'est-ce que le care ? Souci des autres, sensibilité, responsabilité*. Paris, France, Payot, 302 p.

More T., 2001, *L'Utopie*. Édité par M. Bottigelli, traduit par V. Stouvenel. Paris, France, EJL, 124 p.

Neyret R., 2004, Du monument isolé au « tout patrimoine », *Géocarrefour*, 79(3), p. 231-237. DOI : 10.4000/geocarrefour.746

Nora P. (dir.), 1986, *Les lieux de mémoire. Tome 2 : La Nation - Le territoire, l'État, le patrimoine*. Paris, France, Gallimard, 662 p.

Noschis K., 2011 (1984), *Signification affective du quartier*. Lausanne, Comportements, 166 p.

Novarina G., 1997, Du quartier à la ville ; trente années d'urbanisme dans l'agglomération grenobloise 1965-1995, *Géocarrefour*, 72(2), p. 131-141. DOI : 10.3406/geoca.1997.6248

Paquot T., 2007, Jean Duvignaud (1921-2007). Des coulisses des sociétés à une anthropologie de soi, *Hermès, La Revue*, 48(2), p. 231-235. DOI : 10.4267/2042/30602

Parent J.-F., 1982, *Grenoble : deux siècles d'urbanisation, 1815-1965*. Grenoble, Presses Universitaires de Grenoble, 187 p.

Parent J.-F. et Dulac G., 2005, *Aménager un territoire : 1965/2005, l'agglomération grenobloise et son avenir*. Grenoble, la pensée sauvage, 205 p.

Parent J.-F., Schwartzbrod J.-L. et Frappat P., 1995, *Deux hommes, une ville. Paul Mistral, Hubert Dubedout : Grenoble*. Grenoble, La Pensée sauvage, 207 p.

Pessin A., Torgue H. et Durand G. (Préfacier), 1980, *Villes imaginaires*. Paris, France, Éditions du Champ urbain, 206 p.

Petiteau J.-Y., 2006, *La méthode des itinéraires ou la mémoire involontaire*, Paris. Communication présentée au Colloque Habiter dans sa poétique première, 1-8 septembre 2006, Cerisy-La-Salle, 16 p. URL : https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00380133/document

Petiteau J.-Y. et Pasquier E., 2001, La méthode des itinéraires : récits et parcours, *in* Thibaud J.-P. et Grosjean M. (dir.), *L'Espace urbain en méthodes*. Parenthèses, p.173-196.

Petiteau J.-Y. et Renoux B., 2018, *Dockers à Nantes. L'expérience des itinéraires*. Édité par D. Tallagrand, N. Tixier et M. Toussaint. Annecy, France, École supérieure d'arts Annecy Alpes/Ensa Nantes, 132 p.

Pinard J. et Morteau H., 2019, Professionnels de l'occupation temporaire, nouveaux acteurs de la fabrique de la ville ? Du renouvellement des méthodes en urbanisme à l'émergence de nouveaux métiers, *Revue Internationale d'Urbanisme*, (8). URL : http://www.riurba.review/Revue/professionnels-de-loccupation-temporaire-nouveaux-acteurs-de-la-fabrique-de-la-ville-du-renouvellement-des-methodes-en-urbanisme-a-lemergence-de-nouveaux-metiers/

Pirhosseinloo H., 2019, *Habiter la façade : la conquête d'une épaisseur sensible : les dispositifs de façade épaisse dans les logements collectifs des écoquartiers : conception architecturale et ambiances*. Thèse de doctorat, Université Grenoble Alpes, 394 p. URL : https://theses.hal.science/tel-02634748

Platon, 1966, *La République*. Paris, Flammarion, DL, 510 p.

Plisson B. et Requillard D., 1981, *De Paul Mistral à Hubert Dubedout : 1921-1981 : 60 ans de logement social*. Grenoble, O.P.H.L.M de la Ville de Grenoble, 59 p.

Quéré L., 2021, *La fabrique des émotions*. Paris, PUF, 425 p. URL : https://www.puf.com/content/La_fabrique_des_%C3%A9motions

Rautenberg M., 2003, *La rupture patrimoniale*. Bernin, France, À la croisée, 173 p.

Rautenberg M., 2010, *Patrimoine et populaire sont-ils compatibles ? Éléments pour une discussion critique de la notion de patrimoine populaire*, Lyon. Communication présentée au colloque Patrimoines culturels en Méditerranée orientale : recherche scientifique et enjeux identitaires. Lyon, Maison de l'Orient et de la Méditerranée, 7 p. URL : https://www.mom.fr/sites/mom.fr/files/img/Ressources_numeriques_et_outils/Documents_numerises/Colloques_texte_integral/Patrimoines_culturels_en_Mediterranee_orientale/4eme_atelier/Rautenberg.pdf

Rautenberg M., 2015, L'urbanité comme patrimoine de la ville, *Diogène*, 251-252(3-4), p. 90-102. DOI : 10.3917/dio.251.0090

Rautenberg M., Micoud A., Bérard L. et Marchenay P., 2015, Introduction, *in Campagnes de tous nos désirs : Patrimoines et nouveaux usages sociaux*. Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, p.1-10. URL : http://books.openedition.org/editionsmsh/2821

Rémy J., 2015, *L'espace, un objet central de la sociologie*. Toulouse, France, Érès éditions, 183 p.

Rémy N. et Tixier N. (dir.), 2016, *Ambiances, demain ; Ambiances, tomorrow ; Ατμόσφαιρες, Αύριο, actes du 3e Congrès international sur les ambiances,* 2 vol., Volos, Grèce, Réseau international Ambiances, International Ambiances network, 1016 p. URL : http://halshs.archives-ouvertes.fr/AMBIANCES2016/fr/

Ricœur P., 2000, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*. Paris, Éditions du Seuil, 675 p.

Riegl A., 2013 (1984), *Le culte moderne des monuments. Son essence et sa genèse*. Traduit par D. Wieczorek. Paris, Seuil, 176 p.

Ripoll F. et Veschambre V., 2005, Introduction. L'appropriation de l'espace comme problématique, *Norois*, (195), p. 7-15. DOI : 10.4000/norois.477

Roncayolo M., 2002, *Lectures de villes : formes et temps*. Marseille, France, 386 p.

Rosa H., 2018, *Résonance : une sociologie de la relation au monde*. Paris, France, la Découverte, 535 p.

Roux J.-M., Tixier N. et Aventin C., 2009, *Hem. Les Hauts-Champs. La fabrique d'un quartier*. BazarUrbain, 107 p. URL : https://shs.hal.science/halshs-00395082

Ruskin J., 2008, *Les sept lampes de l'architecture*. Traduit par G. Elwall. Paris, France, Klincksieck, 231 p.

Sansot P., 1994, *Poétique de la ville*. Paris, Méridiens-Klincksieck, 422 p.

Sansot P., 2004, Moi, Grenoble ne me manque pas ! Sur quoi se fonde notre attachement à une ville ?, *Local Contemporain*, (1), p. 37-39.

Schafer R. M., 1979, *Le paysage sonore*. Traduit par S. Gleize. Paris, J.C. Lattes, 388 p.

Schlanger J., 1995, *Les métaphores de l'organisme*. Paris, France, Éditions l'Harmattan, 262 p.

Schmider C., 2014, La dialectique de l'authenticité chez Walter Benjamin. Enjeux politiques et esthétiques, *Noesis*, (22-23), p. 29-42. DOI : 10.4000/noesis.1884

Sébastien L., 2016, L'attachement au lieu, vecteur de mobilisation collective ?, *Norois*, n° 238-239(1), p. 23-41.

Sencébé Y., 2004, Être ici, être d'ici. Formes d'appartenance dans le Diois (Drôme), *Ethnologie française*, 34(1), p. 23-29. DOI : 10.3917/ethn.041.0023

Sitte C., 1902, *L'art de bâtir les villes*. Genève, Suisse, Ch. Eggimann, 197 p.

« Soin & Compassion – Le care comme concept transformateur de l'éthique », 2017, enregistrement vidéo. URL : https://www.youtube.com/watch?v=fedg4bCZWmI&feature=youtu.be

Stébé J.-M., 2013, *Le logement social en France : 1789 à nos jours*. Paris, France, Presses universitaires de France, 127 p.

Tallagrand D., Thibaud J.-P., Tixier N. (dir.), Hadbi R. (Coordinatrice éditoriale) et Provost S. (Traductrice), 2021, *L'usage des ambiances*. Paris, Hermann, 500 p.

Thibaud J.-P., 2004, De la qualité diffuse aux ambiances situées, *Raisons Pratiques*, (14), p. 227-253.

Thibaud J.-P., 2007, *Variations d'ambiances. Processus et modalités d'émergence des ambiances urbaines*. Rapport de recherche, n° 67, Ministère Recherche : FNS ACI ; CRESSON, 317 p. URL : https://hal.science/hal-00993846

Thibaud J.-P., 2012, Petite archéologie de la notion d'ambiance, *Communications*, 90(1), p. 155-174. DOI : 10.3406/comm.2012.2659

Thibaud J.-P., 2013, Ambiances urbaines, écologie sensible, *in* Euzen A., Eymard L. et Gall F. (dir.), *Le développement durable à découvert*. CNRS Éditions, p.120-121. DOI : 10.4000/books.editionscnrs.10672

Thibaud J.-P., 2015, *En quête d'ambiances : éprouver la ville en passant*. Genève, Suisse, MétisPresses, 325 p.

Thibaud J.-P., 2016, *Les puissances de l'ambiance*, Rémy N. et Tixier N. (dir.), Communication présentée au colloque Ambiances, tomorrow. Proceedings of 3rd International Congress on Ambiances. Septembre 2016, Volos, Greece, Volos, vol. 2, p. 689-694. URL : https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01404362/document

Thibaud J.-P., 2018, Les puissances d'imprégnation de l'ambiance, *Communications*, 102(1), p. 67-80.

Thibaud J.-P., 2023, L'enchantement, une intonation de la vie, *in* Brahy R., Thibaud J.-P., Tixier N. et Zaccaï-Reyners N. (dir.), *L'enchantement qui revient*. Paris, Hermann, p.153-164. DOI : 10.3917/herm.brahy.2023.01.0153

Thibaud J.-P. et Grosjean M., 2001, *L'espace urbain en méthodes*. Marseille, Parenthèses, 217 p.

Tixier N., 2016, Transects urbains. Pour une écriture corrélée des ambiances et de l'environnement, *in* Barles S. et Blanc N. (dir.), *Écologies urbaines : sur le terrain*. Paris, France, Economica-Anthropos, p.130-148. URL : https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01518091

Tixier N., 2017, *Le quotidien en projets : Parcours, coupes, travellings et autres transects*. HDR, Sciences humaines et architecture, Université de Grenoble Alpes, Cresson-AAU, ENSAG, 283 p. URL : https://hal.archives-ouvertes.fr/tel-01672065

Tixier N., 2020, Récits du lieu / Lieu des récits, *in* Gatta F. et Sotgia A. (dir.), *L'habiter comme patrimoine*. Marseille, Éditions Imbernon, p.100-103. URL : https://hal.science/hal-03358960

Tixier N., 2023, L'hospitalité, au prisme des ambiances, *in Habiter demain, en toute hospitalité*. Conseil français des urbanistes (CFDU), p.74-83. URL : https://hal.science/hal-04097044

Tixier N., Amphoux P., Marzloff B., Sidhoum N. A., Ambrosino C. et *al.*, 2013, *Amiens 2030 - Le quotidien en projets*. BazarUrbain, 490 p. URL : https://hal.univ-grenoble-alpes.fr/hal-00975415

Torgue H. et Chalas Y., 1981, *La ville latente*. Rapport de recherche, Grenoble : ESU, 224 p.

Torgue H. et Chalas Y., 1987, *Le complexe de Noé ou l'imaginaire aménageur : espaces et pratiques imaginaires d'Echirolles : phase II*. Grenoble : CEPS, Université Pierre Mendès France, 200 p.

Torres Astaburuaga A., 2016, *Réactvier, stratigraphier, naturer – Valencia*. ESAAA. Annecy, France, 160 p.

Torres Astaburuaga A. et Tixier N., 2016, Patrick Geddes in India (1914-1924) : Pour une relecture contemporaine de Valencia, *in* Mantziaras P. et Viganó P. (dir.), *Le sol des villes : ressource et projet*. Genève, Suisse, MetisPresses, p.59-83. URL : https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01518092

Toussaint M., 2014, *Jean-Yves Petiteau et l'expérience des itinéraires : itinéraires de dockers à Nantes, entre récits personnels et ambiance partagée*. Mémoire de master recherche, Institut d'urbanisme de Grenoble, Grenoble, France, 91 p. URL : http://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-01113266

Toussaint M., 2016, La méthode des itinéraires, entre récits de vie et ambiances urbaines. Saisir et partager des ambiances, *in* Rémy N. et Tixier N. (dir.), *Ambiances, demain : Actes du 3e Congrès International sur les Ambiances*, Volos, Grèce, p.399-404. URL : https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01404377v1

Vergara C. J., 1997, *New American ghetto*. Rutgers University Press, 235 p.

Veschambre V., 2007, Patrimoine : un objet révélateur des évolutions de la géographie et de sa place dans les sciences sociales, *Annales de géographie*, 656(4), p. 361-381. DOI : 10.3917/ag.656.0361

Veschambre V., 2008, Traces et mémoires urbaines : enjeux sociaux de la patrimonialisation et de la démolition. Rennes, France, Presses universitaires de Rennes, 315 p.

Vivière M., 2012, *Les faubourgs dans la reconquête métropolitaine - Ambiances et représentations sociales de l'habiter dense*, Montreal, Canada. Communication présentée à Ambiances in action / Ambiances en acte(s) - International Congress on Ambiances, Montréal, 2012, p. 763-766. URL : https://shs.hal.science/halshs-00745946

Wacquant L., 2006, *Parias urbains : ghetto, banlieues, État*. Traduit par S. Chauvin. Paris, France, La Découverte, 331 p.

Watremez A., 2008, Vivre le patrimoine urbain au quotidien : pour une approche de la patrimonialité, *Culture et Musées*, (11), p. 11-35.

Weber M., 1965, *Essais sur la théorie de la science*. Paris, France, Plon, 539 p.

Wunenburger J.-J., 2014, Gilbert Durand : science et expérience de l'imagination symbolique, *La chaîne d'union*, 70(4), p. 28-37. DOI : 10.3917/cdu.070.0028

Zask J., 2018, *Quand la place devient publique*. Lormont, France, le Bord de l'eau, 184 p.

Tables des illustrations

Photographie aérienne de Grenoble, 1948 (Portail IGN, modifiée par Ryma Hadbi) 11

Cité de la Capuche, 2021 (Ryma Hadbi) 12

Cité de l'Abbaye, 2022 (Ryma Hadbi) 14

Cité Jean Macé, 2019 (Léa Agal) 16

Schéma des enceintes successives de la ville de Grenoble (Ryma Hadbi, d'après les plans des archives de la Ville de Grenoble) 46

Plan de la ville de Grenoble, 1883 (AMMG, 1 Fi 6) 47

Plan de la ville de Grenoble, 1902 (AMMG, 2 Fi 1665) 48

Plan général de la ville de Grenoble, 1915, en rouge les zones militaires (AMMG, 1 Fi 21) 50

Plan d'aménagement, d'embellissement et d'extension, projet non abouti, 1923 (AMMG, 1 Fi 23) 52

Plan des terrains militaires à céder à la Ville pour créer les boulevards et le parc Paul Mistral (AMMG, 2 Fi 135) 54

Plan d'ensemble de la cité-jardins du Rondeau, 1921 (AMMG, 1 Fi 74) 61

Perspective de la cité-jardins du Rondeau (AMMG, 10 Fi 76) 62

Schéma de situation des cités Mistral (Rondeau), Capuche, Abbaye et Abattoirs (Jean-Macé) (Ryma Hadbi) 64

Plan général de la ville de Grenoble, 1935 (AMMG, 1 Fi 36) 65

Plans masses des cités de la Capuche, de l'Abbaye et Jean Macé (Delacourt, 1996) 67

Réalisations de l'Office de la ville de Grenoble, en rouge les cités de la Capuche (2), l'Abbaye (3) et Jean Macé (4) (Delacourt, 1996 ; p.250, colorisé par Ryma Hadbi) 69

Tableau intitulé « Le financement des constructions », cités HBM de l'OPHBM de la Ville de Grenoble (Chagny, 1986 ; p.87) 71

Cités de la Capuche (à gauche) et de l'Abbaye (à droite), 1935 (AMMG, 1 Fi 36) 74

Cité Jean Macé (des Abattoirs), 1935 (AMMG, 1 Fi 36) 75

Formulaire d'enquête de l'OPHBM avant l'attribution d'un logement, daté du 16/06/1934 (AMMG) 77

Contrat de location d'un logement à la cité de l'Abbaye, établi par l'OPHBM de la ville de Grenoble, p.1, 1936 (Archives d'Actis, document numérisé)....79

Contrat de location d'un logement à la cité de l'Abbaye, établi par l'OPHBM de la ville de Grenoble, p.2, 1936 (Archives d'Actis, document numérisé)....80

Tableau intitulé « L'augmentation des loyers de 1925 à 1934 », cités de la Capuche et du Rondeau, OPHBM de la Ville de Grenoble (Chagny, 1986 ; p.100)....81

Tableau intitulé « L'éventail des loyers dans les différentes cités en 1938 », OPHBM de la Ville de Grenoble (Chagny, 1986 ; p.101)....82

Plan général de la ville de Grenoble, modernisation et expansion vers le sud, 1975 (AMMG, 1 Fi 101)....92

Cité de l'Abbaye, vue depuis la MJC Abbaye-Jouhaux, 2022 (Ryma Hadbi)....167

Plan d'ensemble de la cité de l'Abbaye, 1929 (AMMG, 9 Fi 28)....168

Détails architecturaux de la cité de l'Abbaye, 2021 (Ryma Hadbi)....170

Article du Dauphiné Libéré, 5 juin 1985 (archive privée d'un habitant de la cité)....172

Démolition du bâtiment en U et récupération des matériaux en vue de leur réutilisation, place Joseph Riboud, 2017 (Ryma Hadbi)....175

Place Laurent Bonnevay vidée de ses habitants, panneaux du projet de renouvellement urbain de la cité apposés sur la façade principale, 2021 (Ryma Hadbi)....179

Photoaérienne du quartier de l'Abbaye, 1948 (IGN Géoportail - remonter le temps)....197

La cité de l'Abbaye et son marché, 2016 (Ville de Grenoble/Particules)....205

Plaque commémorative de la cité de l'Abbaye, 2021 (Ryma Hadbi)....209

Cité de l'Abbaye, détails (Particules/BazarUrbain)....217

Place Laurent Bonnevay, 2017 (Particules/B. Chaljub)....239

Place du marché, quartier de l'Abbaye, 2022 (Ryma Hadbi)....249

Place du marché, parvis de la Maison des Habitants, 2022 (Ryma Hadbi)....249

Cité Jean Macé, en arrière-plan l'usine Merlin Gerin, 2021 (Ryma Hadbi)....281

Photoaérienne du quartier Jean Macé, composition urbaine de la cité et du groupe scolaire, 1971 (IGN Géoportail - remonter le temps)....283

Façade de la cité Jean Macé, vue depuis la cour intérieure, date inconnue (Actis, H11-J)....284

Façade de l'immeuble construit en 1935, vue depuis le quai Paul Louis Merlin, date inconnue (Actis, H11-P17)....285

Façade de l'immeuble construit en 1935, commerce au RDC, vue depuis la rue F. Rouvière, date inconnue (Actis, H11-P12) 286

Extrait du marché de travaux pour l'aménagement des espaces publics de la cité Jean Macé, 1980 (AMMG, 613 W 9) 288

Cour de la cité Jean Macé réaménagée, *circa* 1980 (Fournier et *al.,* 2004 ; p.74-75) 289

Plan d'ensemble de la nouvelle cité Jean Macé, composition urbaine et espaces publics (Actis) 293

Série photographique à Jean Macé, 2021 (Ryma Hadbi) 296

Vue d'ensemble du quartier Jean Macé à droite, Clos des Fleurs à gauche, et l'école Simone Lagrange au centre (bâtiment rouge), 2020 (Ryma Hadbi) 297

Fresque réalisée par l'association *Histoire de…* avec les enfants de l'école Jean Macé, 2021 (Ryma Hadbi) 320

Seul bâtiment conservé et réhabilité de la cité Jean Macé, volets d'origine, 2021 (Ryma Hadbi) 327

11 novembre 1948, Monique R. déposant une gerbe pour son papa (Fournier et *al.*, 2004 ; p.34) 330

Rue Charles Berthier, cité Jean Macé, 2021 (Ryma Hadbi) 332

Carte des secteurs de Grenoble, en rouge le secteur 1 (Ville de Grenoble : www.grenoble.fr).. 348

Photographie depuis la voie ferrée, en arrière-plan l'ancien groupe scolaire Jean Macé et les tours du Clos des Fleurs, 2018 (Ryma Hadbi) 351

Le Néron, au bout de la rue Henri Tarze, 2021 (Ryma Hadbi) 353

Vue d'ensemble sur le quartier Confluence-Grenoble depuis La Bastille, 2020 (Ryma Hadbi) .. 356

Cité de la Capuche, rue de Stalingrad, 2021 (Ryma Hadbi) 441

Plan de la cité de la Capuche et ses espaces publics, 1924 (AMMG, 1O 100) 443

Façade de la cité de la Capuche (extrait), sur route d'Echirolles (Stalingrad), 1924 (AMMG, 1O 100) 444

Série photographique dans la cité de la Capuche, 2021 (Ryma Hadbi) 445

Plan de la cité de la Capuche, trottoirs et chaussées, 1924 (AMMG, 1O 100) 447

Place docteur Gallimard, cité de la Capuche, 2021 (Ryma Hadbi) 448

Cité de la Capuche, aménagement de la cour intérieure (place docteur Gallimard), 2021 (Ryma Hadbi) 449

Vue sur la cité de la Capuche depuis la rue de Stalingrad, 2021 (Ryma Hadbi) 450

Photoaérienne de la plaine sud-est, la cité entourée en rouge, Grenoble, 1948 (IGN Géoportail - remonter le temps) 451

La cité de la Capuche dans son milieu urbain, à l'angle des rues Stalingrad et Émile Zola, 2021 (Ryma Hadbi) 475

Plaque commémorative apposée sur la façade principale de la cité, rue de Stalingrad, 2021 (Ryma Hadbi) 480

Façade urbaine de la cité de la Capuche, 2021 (Ryma Hadbi) 485

Série photographique, quartier de la Capuche, 2018-2021 (Ryma Hadbi) 488

Sur les traces du chemin de fer sud de Grenoble, parc Flaubert, quartier de la Capuche, 2021 (Ryma Hadbi) 489

Extrait du Plan Local d'Urbanisme Intercommunal de Grenoble, la cité de la Capuche à la croisée des ambiances de faubourg (violet) et de ville parc (vert) (www.grenoblealpesmetropole.fr) 502

Quiétude, cour intérieure de la cité de la Capuche, 2018 (Ryma Hadbi) 507

Parc pour enfants, cour intérieure de la cité de la Capuche, 2021 (Ryma Hadbi) 514

Encombrants déposés sur les trottoirs de la cité de la Capuche, place Dr Gallimard, 2018 (Ryma Hadbi) 528

Projet de création d'une cité à la Capuche, plan du rez-de-chaussée, 1923 (AMMG, 10 Fi 110) 578

Flux permanents, rue de Stalingrad, La Capuche, 2018 (Ryma Hadbi) 581

Effet de coupure entre la rue de Stalingrad et la place Dr Gallimard (Ryma Hadbi) 583

Franchissement entre la rue de Stalingrad et la place Dr Gallimard, 2021 (Ryma Hadbi) 584

Au cœur de la cité de la Capuche, 2018 (Ryma Hadbi) 585

Fête de quartier à l'Abbaye, place André Charpin, 2024 (Ryma Hadbi) 596

Au cœur de la cour aménagée le temps de la réhabilitation de la cité de l'Abbaye, fête de quartier, 2024 (Ryma Hadbi) 596

Table des matières détaillée

Résumé....1

Abstract....2

Remerciements....3

Liste des sigles et abréviations....4

Introduction 10

PREMIERE PARTIE :
CHEMINEMENT THEORIQUE ET METHODOLOGIQUE 31

Chapitre 1. Un héritage précieux : les HBM des années 1920-1935 de la ville de Grenoble 33

1. Bref récit de la naissance des Offices publics d'HBM en France....35

1.1. Utopie et hygiénisme....35

1.2. Corrélation entre HBM et urbanisation....40

2. La municipalité socialiste de Paul Mistral (1919-1932) : un tournant historique pour Grenoble....45

2.1. Un territoire entre ville et campagne (19e et 20e siècles)....45

2.2. Préparer la modernisation de Grenoble....49

2.3. Une politique résolue pour lutter contre la crise du logement....56

3. L'Office public d'habitations à bon marché de la Ville de Grenoble entre 1921 et 1935....59

3.1. Un Office dynamique et engagé....59

3.1.1. La cité-jardins du Rondeau (1921-1966)....59

3.1.2. Les cités HBM collectives de la ville de Grenoble (1924-1935)....63

3.2. Le premier parc public locatif de la ville de Grenoble....68

3.3. Des emprunts et des dons pour améliorer les conditions de vie des plus modestes....70

3.4. Le portait social des habitants des cités d'HBM grenobloises 72
3.5. Les Amicales des cités d'HBM grenobloises 81

4. Poursuivre ou défaire l'héritage de Paul Mistral : trajectoires politiques de l'Office entre 1935 et 1965 84

4.1. Une nouvelle politique de logement social pour l'Office 84
4.2. Vers un nouveau modèle 85

5. La municipalité d'Hubert Dubedout (1965-1983) : l'Office comme outil décisif de sa politique urbaine 87

5.1. Un projet global pour « refaire la ville ensemble » 88
5.2. L'Office public de nouveau au cœur de la politique de la Ville 89
5.3. Une politique urbaine à l'échelle du quartier 93

Chapitre 2. Ce que peut l'approche patrimoniale pour penser le devenir de nos quartiers 97

1. Ce qui fait patrimoine : d'une notion équivoque à un cadre théorique situé 99

1.1. Le patrimoine : quelles origines et quelles ouvertures possibles ? 99
1.2. Mettre en récit pour faire patrimoine 103
1.3. Réinvestir des héritages pluriels pour faire projet 106

2. L'attachement au lieu comme indice de ce qui fait patrimoine 108

2.1. L'intuition à l'origine d'un rapprochement conceptuel 108
2.2. Pour une approche sensible et située du patrimoine 111

3. La mémoire du lieu à l'articulation entre éléments de patrimoine et éléments de projet 115

3.1. Choisir son héritage pour trouver un juste milieu 116
3.2. L'épaisseur mémorielle pour réactiver « la mémoire du futur » 118
3.3. Renouveler : maintenir, transmettre et réparer 121

Chapitre 3. Une manière d'être et de faire à la Capuche, l'Abbaye et Jean Macé 125

1. Enquêter des territoires constitutifs du paysage urbain grenoblois 126

2. Voir et faire voir : une posture de recherche qui nous engage 128

3. Enquêter : rendre manifeste des pratiques d'habiter et des modes d'existence pluriels 131

3.1. Avant-propos 131

3.2. S'immerger, arpenter, inventorier 132

3.3. Révéler ce qui fait patrimoine par le récit de vie1333.4. Éprouver les ambiances, observer les usages et les pratiques par la reconduction photographique 139

3.4.1. Protocole des reconductions photographiques à l'Abbaye 142

3.4.2. Protocole des reconductions photographiques à la Capuche et Jean Macé 145

4. Analyser : croiser les récits, incarner des figures 157

4.1. « La table et les ciseaux » : dépouiller, recouper et analyser les récits 157

4.2. La typologie figurative : révéler des pratiques, des récits et des imaginaires authentiques 159

4.3. À la croisée des corpus : tracés, formes et usages des lieux 162

DEUXIEME PARTIE :

RECITS DES LIEUX, THEMATIQUES ET FIGURES D'ANALYSE 165

Chapitre 4. Ce qui fait patrimoine à l'Abbaye 167

1. Portait de la cité de l'Abbaye (1929-2018) 168

1.1. La cité aux trois cours 168

1.2. Réhabiliter ou démolir ? 172

1.3. Prendre part au côté de Particules/BazarUrbain 176

2. Photographier l'Abbaye, éprouver ses ambiances 181

3. Figures de l'Abbaye : imaginaires, pratiques et modes d'habiter 192

3.1. La mémoire rurale 197

3.1.1. La Terre-Mère 198

3.1.2. La campagne 201

3.2. Un héritage urbain et social 205

3.2.1. Le rep(è/ai)re 206

3.2.2. La Résistance 208

3.2.3. La renommée 211

3.2.4. La relique 213

3.2.5. L'authenticité 216

3.3. L'enracinement au lieu 221
3.3.1. Le berceau *222*
3.3.2. L'ancrage *224*
3.3.3. L'odonyme symbolique *228*
3.4. Urbanité et sociabilité 231
3.4.1. Le quartier-village *232*
3.4.2. La mixité heureuse *236*
3.4.3. La coquille *239*
3.4.4. L'enfant-roi *244*
3.4.5. Le personnage public *247*
3.4.6. La place du marché *249*

4. L'Abbaye : la campagne urbanisée 253

Chapitre 5. Ce qui fait patrimoine à Jean Macé 281

1. Portrait de la cité Jean Macé (1931-2021) (ancienne cité des Abattoirs) 282
1.1. La première cité HBM au nord de la ville 282
1.2. Réhabiliter ensemble la cité Jean Macé 287
1.3. Jean Macé, « un monde à part » à Grenoble 290
1.4. Un renouvellement urbain douloureux (2002-2021) 292
1.5. Enquêter un lieu en pleine recomposition 297

2. Photographier Jean Macé, éprouver ses ambiances 301

3. Figures de Jean Macé : imaginaires, pratiques et modes d'habiter 314
3.1. Jean Macé d'hier 319
3.1.1. La mémoire collective *320*
3.1.2. La relique *327*
3.1.3. La Résistance *330*
3.2. Signification socio-affective du quartier 332
3.2.1. L'attache *333*
3.2.2. L'odonyme symbolique *336*
3.3. Urbanité et sociabilité 339
3.3.1. Le personnage public *340*
3.3.2. Le paternalisme *341*
3.3.3. L'école *342*
3.3.4. L'enfant-roi *343*
3.3.5. Le village dans la ville *344*

3.3.6. La place du village ... *346*
3.4. Environnement urbain et cadre bâti ... *348*
3.4.1. Le quartier-connecté ... *349*
3.4.2. Le « no man's land » ... *351*
3.4.3. Les confins ... *353*
3.5. Le quartier en renouvellement ... 356
3.5.1. La rupture ... *357*
3.5.2. La fracture sociale ... *361*
3.5.3. Le quartier-dortoir ... *366*
3.5.4. L'urbanité abîmée ... *369*
3.5.5. L'inachevé ... *375*

4. Jean Macé : le village au bout de la ville ... 380

Chapitre 6. Ce qui fait patrimoine à la Capuche ... 441

1. Portrait de la cité de la Capuche (1924-2021) ... 442
1.1. Naissance d'une typologie d'HBM collectives à Grenoble ... 442
1.2. Une cité banalisée par la réhabilitation ... 447
1.3. Enquêter un quartier à l'identité plurielle et complexe ... 451
1.4. L'intuition au cœur de notre démarche ... 453

2. Photographier la Capuche, éprouver ses ambiances ... 459

3. Figures de la Capuche : imaginaires, pratiques et modes d'habiter ... 470
3.1. Un héritage urbain et social ... 475
3.1.1. La relique ... *476*
3.1.2. La Résistance ... *480*
3.1.3. L'attache sentimentale ... *482*
3.1.4. La cité effacée ... *484*
3.2. Un « quartier » à l'identité plurielle ... 488
3.2.1. Le quartier industriel ... *489*
3.2.2. Le patchwork ... *493*
3.2.3. La plaine fertile ... *496*
3.3. Le faubourg dans la ville ... 501
3.3.1. La campagne résistante ... *503*
3.3.2. La quiétude ... *507*
3.3.3. Le « tout à portée de main » ... *510*
3.3.4. Le cœur d'îlot ... *514*

3.4. (Vers) L'inhabitable 517
3.4.1. L'anomie *518*
3.4.2. L'urbanité dissonante *524*
3.4.3. Le désuet *527*

4. La Capuche : le quartier aux mille visages 532

TROISIEME PARTIE :
RESULTATS ET OUVERTURES 569

1. Changer de ton à la Capuche 571

2. Maintenir « en vie » la cité de l'Abbaye 588

3. Jean Macé, une ambiance qui ne tenait qu'à un fil 602

4. À la croisée des figures de la Capuche, de l'Abbaye et de Jean Macé 607

4.1. La cité comme extension de soi 607
4.2. Des cités qui font quartier ? 608
4.3. Les répercussions de l'attachement au lieu sur les conduites, les comportements et les représentations 610
4.4. Le récit du lieu comme moyen de survivance des mémoires, des usages et des pratiques d'habiter 612

5. Faire projet pour faire patrimoine 614

Références bibliographiques 617

Tables des illustrations 629

Table des matières détaillée 633

THÈSE

Pour obtenir le grade de

DOCTEUR DE L'UNIVERSITÉ GRENOBLE ALPES

École doctorale : SHPT - Sciences de l'homme, du Politique et du Territoire
Spécialité : Urbanisme - Mention Architecture
Unité de recherche : UMR AAU - équipe CRESSON

Tome 2 :

« Le patrimoine ici, c'est nous. »

Cité de l'Abbaye, Grenoble.

Présentée par :

Ryma HADBI

Direction de thèse :

Nicolas TIXIER
Professeur, École nationale supérieure d'architecture de Grenoble, Université Grenoble Alpes — Directeur de thèse

Jean-Paul THIBAUD
Directeur de recherche CNRS, UMR AAU-CRESSON, Université Grenoble Alpes — Co-directeur de thèse

Rapporteurs :

Elson Manoel PEREIRA
Professeur des universités, Université Fédérale de Santa Catarina

Catherine DESCHAMPS
Professeure, École nationale supérieure d'architecture de Paris-La Villette

Thèse soutenue publiquement le **18 octobre 2024**, devant le jury composé de :

Nicolas TIXIER, — Directeur de thèse
Professeur, École nationale supérieure d'architecture de Grenoble, Université Grenoble Alpes

Elson Manoel PEREIRA, — Rapporteur
Professeur des universités, Université Fédérale de Santa Catarina

Catherine DESCHAMPS, — Rapporteure
Professeure, École nationale supérieure d'architecture de Paris-La Villette

Anne DALMASSO, — Présidente
Professeure des universités, Université Grenoble Alpes

Sandra FIORI, — Examinatrice
Professeure, École nationale supérieure d'architecture de Lyon

Vincent VESCHAMBRE, — Examinateur
Conservateur en chef du patrimoine, LE RIZE - Ville de Villeurbanne

Invités :

Jean-Paul Thibaud
Directeur de recherche CNRS, UMR AAU-CRESSON, Université Grenoble Alpes

« Le patrimoine ici, c'est nous. »

Cité de l'Abbaye, Grenoble.

Table des matières

Introduction **4**

L'Abbaye au fil du temps… **5**

Lire, voir et écouter l'Abbaye **11**

Ouvrages et rapports *12*

Articles *17*

Quelques événements et créations culturelles *18*

Filmographie *20*

Archives municipales et métropolitaines de Grenoble *23*

Archives privées d'ACTIS *26*

Autres fonds *30*

Mon nom, mon enfance à l'Abbaye **33**

Observer les usages, éprouver les ambiances **43**

Récits de vie / Récit du lieu **85**

Introduction

Ce tome intitulé « *Le patrimoine ici, c'est nous* » propose de rendre compte du corpus patrimonial constitué pour la cité de l'Abbaye entre 2017 et 2022 dans le cadre de notre recherche doctorale. Il se décline en 5 parties. Une première qui nous donne à lire l'historique de l'Abbaye à travers des événements marquants émanant à la fois de l'histoire officielle locale et des souvenirs de ses habitants. Une deuxième qui fait un inventaire non exhaustif de documents d'archives publiques et privées, de natures très différentes, portant sur l'Abbaye, ses habitants et la vie du quartier. Une troisième partie qui tenait profondément à « donner à voir » l'attachement des habitants de l'Abbaye à leur quartier et particulièrement à leur cité à travers l'inscription de leurs noms et prénoms sur les murs de celle-ci. Une quatrième partie qui témoigne de l'ambiance du lieu par un travail de reconduction photographique collectif. Et enfin, une cinquième partie qui constitue le coeur même de notre travail, à savoir les itinéraires et entretiens réalisés avec les habitants de l'Abbaye qui nous livrent le récit du lieu en s'appuyant essentiellement sur leurs souvenirs, leur vécu et leur attachement au lieu pour révéler ce qui y fait patrimoine.

Je remercie chaleureusement toutes les personnes rencontrées au long de cette recherche. Merci aux habitants de l'Abbaye pour leur accueil, leur disponibilité et leur grande sympathie. Merci à la Maison des Habitants qui a été d'un soutien indéfectible. Merci à ACTIS et aux archives de la ville de Grenoble. C'est grâce à un travail collectif qui nous a tous engagés physiquement et émotionnellement que nous pouvons aujourd'hui donner à voir et à lire ce corpus patrimonial inédit de la cité de l'Abbaye.
Notre souhait est qu'il puisse continuer à faire partie des outils et ressources à mobiliser à chaque transformation du lieu de manière à donner une véritable légitimité d'existence aux « petites histoires », aux ambiances et aux écologies fragiles et sensibles des lieux, à la réalité ordinaire de nos milieux de vie quotidiens, à ce qui a du sens, une qualité et de la valeur aux yeux de ceux qui habitent l'Abbaye au même titre que les récits et l'histoire officiels.

1.

L'Abbaye au fil du temps…

Repères chronologiques et événements marquants

	Abbaye	*Grenoble*	*France*
14-18e siècle	**Lieu-dit de l'Abbaye : Plaine agricole fertile qui approvisionne les marchés de Grenoble**		
À partir de 1832	De nouvelles portes s'ouvrent vers le Sud de Grenoble **L'Abbaye est peuplée le long des chemins principaux**		
1840		Construction de l'enceinte ouest	
1850			Loi des frères Melun « La société d'économie charitable »
1860		Faubourgs formés le long des chemins principaux	
1872	Ouverture de la **Piscine Abbaye-les-Bains**		
1890	Activités industrielles et artisanales dans le quartier (ganterie, blanchisserie, biscuiterie Brun, etc.)		Société française des habitations à bon marché
1894			Loi Siegfried
1912			**Loi Bonnevay**
1919-1932		**Municipalités de Paul Mistral**	
1920		Déclassement des fortifications	
1921		**Création de l'OPHBM** de la ville de Grenoble sous le maire Paul Mistral	
1921-1966		Première HBM de l'office de Grenoble : **Cité-jardin du Rondeau**	

1924			Loi Cornudet
Mai/oct. 1925		**Exposition internationale de la Houille Blanche et du Tourisme**	
1928			Loi Loucheur : relance la construction des HBM
1929-1931	**Construction de la cité de l'Abbaye** *264 logements avec lavoirs*		
1929-1950	**Amicale des cités de l'Abbaye**		
1932		Mort soudaine de Paul Mistral	
1935	**Construction du groupe scolaire Jules Ferry**		
1944			**Résistance**
11/11/1945	**Déportation** de plusieurs habitants du quartier et de la cité		
1949	**Dénomination des cours de la cité : places Laurent Bonnevay, André Charpin et Joseph Riboud**		
1950	**Premier marché de l'Abbaye sur place**		
1950-1955	Le terrain Boissard revendu et racheté par la ville		
1954	Chemin de l'Abbaye renommé rue Léon Jouhaux		
1955-1957	**Construction de la cité du Châtelet** Plantation des platanes du Châtelet		
1956-1958	**Construction de la cité Moyrand**		

1958			Les OPHBM deviennent (>) des OPHLM
1960		Début de la construction de **bâtiments à usage socio-culturels dans les quartiers de la ville**	
1964	Construction de la cité Léon Jouhaux, *« cité des Pieds Noirs »* **Sédentarisation de la communauté des gens du voyage** dans les cités du Châtelet et de l'Abbaye		
1965-1983		**Municipalités d'Hubert Dubedout**	
1966	**Démolition de la dernière ferme** (Guichard), située sur le terrain actuel du lycée André Argouges		
1967	Reconstruction de l'église brûlée		
1970			OPHLM > OPAC
1971	**Ouverture du Centre Social Abbaye-Jouhaux et de la MJC**		
1979	**Première réhabilitation de la cité de l'Abbaye**		
1987		**OPHLM de Grenoble > OPALE de Grenoble**	
1989	Édition de l'ouvrage **:** **« L'Abbaye-Jouhaux, un quartier, une mémoire »**		
1995-2014		**Municipalités de Michel Destot**	
1996	**Seconde réhabilitation de la cité de l'Abbaye**		

1997	Exposition et édition de l'ouvrage : **« Au fil du temps »**	
2002		**OPALE de Grenoble > ACTIS**
2003	**La cité de l'Abbaye labellisée « *Architecture contemporaine remarquable* »**	
2004	Édition de l'ouvrage : **« Ces gens-là : cent ans d'histoire de la communauté gitane à Grenoble »**	
2012	**Étude sur l'état structurel de la cité de l'Abbaye par l'agence Pierre-Antoine Gatier**	
2014	**Démolition du Châtelet** dans le cadre du dispositif QPV	
2014-...		**Municipalités d'Éric Piolle**
2016	**Inauguration de la Maison des Habitants** *(regroupement du Centre Social, de la MJC et de la Pirogue)* **Étude sur le renouvellement urbain de la cité de l'Abbaye** *(Particules)*	
2017	**Scénario retenu pour la cité de l'Abbaye : Réhabilitation partielle** **Démolition du bâtiment en U de la place Joseph Riboud**	
2019	Concession d'aménagement pour réhabiliter la cité de l'Abbaye **Projet d'urbanisme temporaire en réflexion**	
Déc. 2020	Réquisition de logements vacants de la cité par le DAL	

Janv. 2021	**Lancement du projet d'urbanisme transitoire « Les volets verts », place André Charpin**
Printemps 2021	Débitumisation de la place André Charpin et de la rue Suzanne Buisson
2023-2030	Rénovation et végétalisation de la place du marché et de l'avenue Jeanne d'Arc par la métropole
2030	**Fin du projet de renouvellement urbain de l'Abbaye et de ses espaces publics**

2.

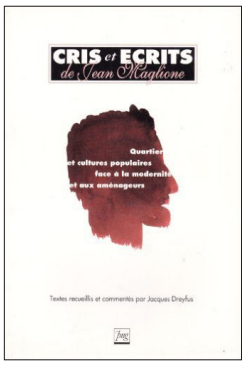
Lire, voir et écouter l'Abbaye

Ouvrages et rapports



L'Abbaye-Jouhaux, un quartier, une mémoire
Marielle CAHORS
Grenoble, 1989, 28 p.

La brochure a été réalisée à partir de l'exposition « L'Abbaye d'hier à aujourd'hui : un quartier s'expose ». Témoin de la vie d'un quartier par les témoignages et les histoires des habitants, en quelques pages, il nous expose le dynamisme et la richesse de ce lieu de Grenoble.
Disponibilité : bibliothèque de l'Abbaye-les-Bains



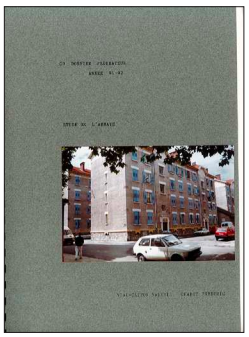
Cris et écrits de Jean Maglione. Quartiers et cultures populaires face à la modernité et aux aménageurs
Jacques DREYFUS
Grenoble : Presses universitaires de Grenoble, 1994, 502 p.

Ce livre recueille tous les écrits de Jean Maglione qui dénonce la manière dont les couches populaires sont dépossédées d'une partie de leur « identité » et « culture » par les actions socioculturelles et les politiques de la ville. Il offre une critique sociale et de l'urbanisme en suggérant des voies pour d'autres politiques qui permettraient aux couches populaires de retrouver une place dans la société.
Disponibilité : bibliothèque de l'Institut d'Urbanisme de Grenoble

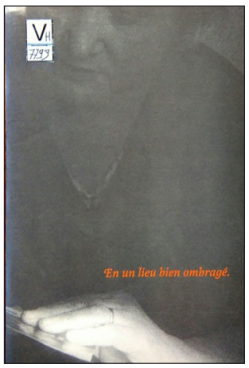
Issu en partie de sa thèse en urbanisme :
Le traitement institutionnel et spatial des exclus. L'Ilot du Châtelet dans le quartier de l'Abbaye à Grenoble
Jean MAGLIONE
Grenoble : Groupe d'études urbaines, 1976, 119 p.
Disponibilité : bibliothèque de l'Institut d'Urbanisme de Grenoble



HBM de l'Abbaye
CAYUELA-COMMANDEUR
Grenoble : ENSAG, mémoire d'étudiants, Dossier Fédérateur C9, le patrimoine et la ville, 1991-1992
Disponibilité : ENSAG

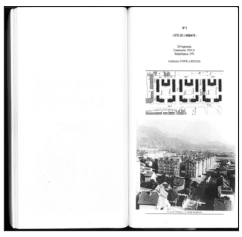


Étude de l'Abbaye
Valérie VIAL-CAFFON et Frédéric CHABUT
Grenoble : ENSAG, mémoire d'étudiants, Dossier Fédérateur C9, le patrimoine et la ville, 1991-1992
Disponibilité : ENSAG



En un lieu bien ombragé
Olivier MENANTEAU
Grenoble : Maison de l'enfance de l'Abbaye Grand-Châtelet, 1994

Photographies artistiques sur le quartier «Abbaye Grand Châtelet» de Grenoble, commandées dans le cadre du programme «Nouveaux Commanditaires» de la Fondation de France.
Disponibilité : bibliothèque d'études et du patrimoine de Grenoble



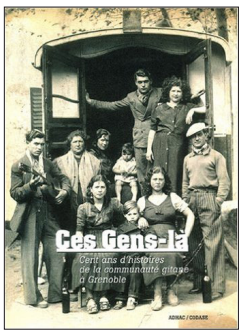
L'Office Public des Habitations à Bon Marché de Grenoble, 1921-1950

Laurent DELACOURT
DEA, Université Pierre Mendès France, Institut d'Urbanisme de Grenoble, 1996, 249 p.
Disponibilité : ENSAG



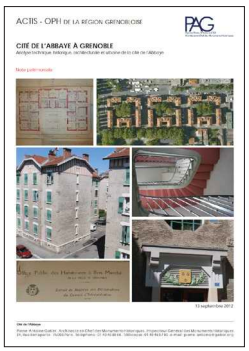
L'Abbaye au fil du temps / groupe femmes Abbaye-Grenoble
Grenoble : service reprographie, 1997, 39 p.

Un groupe de mères de famille du quartier de l'Abbaye, accompagné par la Confédération syndicale des familles et le Centre social, saisit l'opportunité de l'ouverture de la Bibliothèque Abbaye-les- Bains pour mettre en valeur la mémoire de leur quartier.
Disponibilité : bibliothèque de l'Abbaye-les-Bains



Ces gens-là *: cent ans d'histoire de la communauté gitane à Grenoble*
Annabel BROT et al.
Grenoble : ADHAC, CODASE, 2004, 176 p.

Cet ouvrage grand format, abondamment illustré, se compose de récits de vie de familles gitanes et sinté, installées dans l'agglomération grenobloise depuis plusieurs générations.
Disponibilité : bibliothèque de l'Abbaye-les-Bains



Étude patrimoniale. Cité de l'Abbaye à Grenoble. Analyse technique, historique, architecturale et urbaine de la cité de l'Abbaye
Agence Pierre-Antoine Gatier
Grenoble : ACTIS, OPH de la région grenobloise, 2012

Cette étude est composée de deux documents PDF (382 pages et 435 pages) comprenant des notes patrimoniales, des dossiers iconographiques, des études de faisabilité, des propositions de scénarios, etc.
Disponibilité : Ville de Grenoble et ACTIS

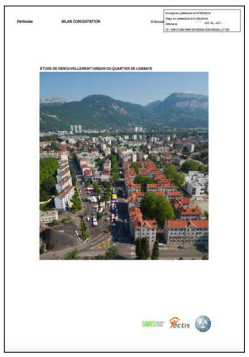


« Le patrimoine ici, c'est nous ». Quartier de l'Abbaye, Grenoble
Ryma HADBI
Grenoble : Institut d'Urbanisme de Grenoble, mémoire de master 2 mention recherche, 2017, 217 p.

Questionner ce qui fait patrimoine c'est penser le patrimoine comme un organisme vivant qui sans cesse évolue, intègre des mutations et des ruptures dans le temps et dans l'espace. De fait, cette réflexion implique un ancrage fort et une expérience in situ nécessaire. Chercher ce qui fait patrimoine à l'Abbaye c'est accorder de l'importance au récit des usages, aux pratiques et aux mémoires des habitants/du lieu. Ces éléments imprégnés d'émotions nous révèlent l'attachement des habitants à leur quartier. Pour répondre à cela, une démarche méthodologique spécifique à l'Abbaye a été mise en place. Celle-ci s'appuie sur les éléments relevés sur le terrain tel que l'inventaire bibliographique (ouvrages et films) qui ont permis de composer le corpus patrimonial. Par ce protocole, on dévoile une multiplicité d'éléments qui font patrimoine à l'Abbaye en plus de la valeur historique de ses bâtiments.
Disponibilité : https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-01561715/document



Dossier d'archives remis par un habitant anonyme de la cité de l'Abbaye
Document PDF, numérisé en 2017, 94 p.



Bilan de concertation. Étude de renouvellement urbain du quartier de l'Abbaye
Groupement Particules
Grenoble : Ville de Grenoble, SPL SAGES, ACTIS, 21/12/2018, 34 p.

Ce document fait le bilan de l'étude de renouvellement urbain da la cité de l'Abbaye à Grenoble. Cette étude incluant la cité HBM de l'Abbaye, les places Laurent Bonnevay, André Charpin et Jospeh Riboud, l'avanue Jeanne d'Arc, la Place de la Commune 1871 et la rue Elie Cartan s'est déroulée entre janvier 2017 et avril 2018. Trois phases se sont succédées **:** une première de diagnostic, une deuxième d'élaboration de scénarios et une troisième de développement d'un plan d'aménagement détaillé. Disponibilité : https://www.grenoble.fr/cms_viewFile.php?idtf=15852&path=Bilan-de-la-concertation-sur-l-etude-de-renouvellement-urbain-du-quartier-Abbaye.pdf



Histoire du logement social dans l'agglomération grenobloise, 99 ans d'Actis (1920-2019)
Actis, Service Communication/Création d'image, mise en page d'Élodie Guivarc'h, photographies d'Actis AMMG/Musée Dauphinois/Couderc,
Grenoble, 2019, 48 p.

Ce livret retrace brièvement les 9 visites guidées organisées par le bailleur social Actis à l'occasion de ses 99 ans. L'exposition qui conclut ce cycle retracent quant à elle l'histoire du logement social en France et plus particulièrement à Grenoble.
Disponibilité : https://www.actis.fr/wp-content/uploads/2021/02/livret-histoire-actis.pdf

Articles

La vie des quartiers à Grenoble, recueil d'articles de presses photocopiés et classés par secteur et par quartier Grenoble : bibliothèque municipale, de 1983-1992, 1994-1999, 2000-2010
Disponibilité : bibliothèque d'études et du patrimoine de Grenoble

« Des Gitans plus Grenoblois que beaucoup de Grenoblois… », entretien avec M. Zambelli (CODASE), Printemps 2001, 2 p.
Disponibilité : http://www.revues-plurielles.org/_uploads/pdf/6_95_16.pdf

« Croquis de quartier : Abbaye-Châtelet », Annabel BROT, dans *Gre.mag : le magazine de la Ville de Grenoble,* Grenoble : Imaye Graphic, Volume numéro 5, Juin-Juillet 2015, p. 34-35
Témoignages d'habitants du quartier.
Disponibilité : http://www.gre-mag.fr/actualites/abbaye-chatelet/

Quel devenir pour l'Abbaye ? Brève histoire de sa construction, réflexions sur son devenir, dossier réalisé par la FAPI et Patrimoine et Développement du Grand Grenoble, Avril 2016, 16 p.
Disponibilité : patrimoine-grenoble.fr/images/nos.../dossier_abbaye_plateforme_avril_2016.pdf

« A Grenoble, la démolition de la cité de l'Abbaye a débuté », Aurélie MASSAIT, article publié le 14/11/2017
Disponibilité : https://france3-regions.francetvinfo.fr/auvergne-rhone-alpes/isere/grenoble/grenoble-demolition-cite-abbaye-debute-1365699.html

« Cité de l'Abbaye : la démolition a débuté sous le regard nostalgique des habitants », Séverine CATTIAUX, dans *Place Gre'net***,** article publié le 16/11/2017
Disponibilité : https://www.placegrenet.fr/2017/11/16/debut-demolition-cite-de-labbaye/162352

« La cité de l'Abbaye a réussi à sauver ses immeubles remarquables », Saléra BENARBIA, dans *Le Dauphiné libéré*, article publié le 9/12/2018

Disponibilité : https://www.ledauphine.com/isere-sud/2018/12/09/la-cite-de-l-abbaye-a-reussi-a-sauver-ses-immeubles-remarquables

« L'Abbaye coule. Volets vers quoi ? », dans *Le postillon, parution à l'improviste,* Journal local, Grenoble et sa cuvette, n°50, printemps 2019, p. 10-11

Disponibilité : https://www.lepostillon.org/Volets-vers-quoi.html

« La Cité Abbaye face à son avenir », Auriane POILLET**,** dans *Gre.mag : le webzine de la Ville de Grenoble*, article publié le 28/02/2019
Disponibilité **:** https://www.gre-mag.fr/actualites/renouvellement-urbain-cite-abbaye-grenoble-patrimoine/

« Volets verts », en 4 épisodes, Auriane POILLET**,** dans *Gre.mag : le webzine de la Ville de Grenoble,* article publié le 12/05/2021
Disponibilité : www.gre-.mag.fr

« Une nouvelle vie de quartier ouvre ses volets », Auriane POILLET**,** dans *Gre.mag : le webzine de la Ville de Grenoble,* article publié le 17/05/2021
Disponibilité : https://www.gre-mag.fr/actualites/abbaye-volets-verts-urbanisme-transitoire/

Quelques événements et créations culturelles



Trésors cachés de mon quartier
Balade historique dans le quartier de l'Abbaye de Grenoble, produit par les CM1 de l'école Jules Ferry, Association *« Histoires de… »,* 2016-2017, 2 p.

Au recto de ce dépliant se trouve une présentation de l'histoire du quartier, des paroles d'habitants et un quizz. Au verso, un plan légendé propose une balade patrimoniale commentée.
Disponibilité : http://www.histoires-de.fr/nos-restitutions/toutes-nos-restitutions/456-exposition-tresors-caches-de-mon-quartier



Histoire du logement social dans l'agglomération grenobloise, 99 ans d'Actis (1920-2019)

Cycle de 9 visites guidées et exposition organisés par le bailleur social Actis, Plateforme de Grenoble, place de Verdun, 12 avril au 11 mai 2019

Disponibilité : https://www.actis.fr/wp-content/uploads/2021/02/livret-histoire-actis.pdf



Exposition « Le bruit qui court »

Série de portraits photographiques d'anciens habitants de la cité de l'Abbaye couplée à une sieste musicale et sonore, Collectif Azimut, Grenoble : cité de l'Abbaye, place André Charpin, printemps-été 2021
Disponibilité : http://azimuts.art/realisations/le-bruit-qui-court/



Une balade à l'Abbaye. Topozine
Carnettiste-illustratrice Alice Raconte, novembre 2021, dans le cadre d'une résidence de création aux « Volets Verts » avec le Grand Collectif, fabriqué artisanalement en 2 exemplaires de 24 pages, format 14x14cm, reliés à la main (couture)

Topozine exposé à la Maison des Habitants Abbaye-Jouhaux et à la Bibliothèque Abbaye-les-Bains en mars 2022.
Disponibilité : https://aliceraconte.com/une-balade-a-labbaye/

Filmographie

« Il faut qu'on filme les cités pour gardes des souvenirs »
Témoignage d'une ancienne habitante des vieilles cités.

C'est en 2005 que le projet **« l'Abbaye fait son cinéma »** se met en place dans le secteur 5 de la ville de Grenoble. Ce travail est principalement mené par la Maison de l'Image (ancien centre AudioVisuel de Grenoble), les structures culturelles, éducatives et socioculturelles de l'Abbaye (Images Solidaires, le lycée André Argouges, le collège Vercors, les écoles primaires, la Maison des Habitants, la Pirogue, etc.). C'est alors dans ce cadre-là que l'école du Grand-Châtelet va se doter durant une dizaine d'année d'un pôle audiovisuel au cœur de sa pédagogie. Juste après, une option « Cinéma Audiovisuel » est mise en place au collège Vercors, pour les classes de sixième.

En 2008, ce travail continue et rassemble de plus en plus de partenaires et de participants avec les « Rencontres Ciné-Abbaye » principalement chapeautées par la Maison des Habitants Abbaye-Jouhaux. Celles-ci consistent alors à faire découvrir autour d'événements ponctuels les réalisations des habitants des quartiers Abbaye, Châtelet et Jouhaux au grand public. Ces projets audiovisuels initiés par la Maison de l'Image ont un double objectif : améliorer l'image et l'attractivité du quartier de l'Abbaye en donnant accès aux pratiques culturelles et artistiques à tous les habitants et favoriser la mixité et le lien social entre les différentes communautés vivants dans le quartier en les mobilisant autour d'un projet collectif. Depuis, cela a donné lieu à une production vidéographique très riche avec et par les habitants du quartier.

Néanmoins, vous remarquerez que le quartier de l'Abbaye fait l'objet de documentation audiovisuelle depuis plusieurs décennies. Il existe en effet une production filmique singulière qui retrace tant son urbanisation, la sédentarisation et l'intégration de la communauté des gens du voyage au quartier que la démolition de l'îlot Châtelet.

Productions et réalisations d' Images Solidaires

Filles d'Ici, Filles de l'Abbaye, court-métrage documentaire produit par Images Solidaires, 2019, 15'

ASKIP, série produite par Images Solidaires – Collectif Azimuts , 2016-2017, 12 épisodes, 3 à 5' par épisode

Cité par ici…, série produite par Images Solidaires, septembre 2016 - mai 2017, 10' par épisode

Rumeurs, film produit par Images solidaires, réalisé par des jeunes de 10-14 ans, décembre 2016, 7'

L'amour dans tous ses états, film produit par Images Solidaires, 2015-2016, 60'
Disponibilité : (Bande d'annonce) http://www.images-solidaires.net/real-amour.php

La cuisine, une affaire de famille ! Groupe nutrition parents-enfants, film produit par Images Solidaires, mai 2014 - avril 2015, 14'
Disponibilité : (Entier) https://www.youtube.com/watch?time_continue=3&v=PKyttHsQ3qM

L'Abbaye a trois temps, film produit par Images solidaires, 2013, 9'
Disponibilité : (Entier) https://www.youtube.com/watch?v=fMnr-3P0DWs&list=PLIAyCyFIMofnbgj9nM5Jbvr9JQ_KN8aGV

La ville aux enfants, film produit par Images solidaires, 2013, 9'
Disponibilité : (Entier) https://www.youtube.com/watch?v=pFkesdBFnLo

Un petit bout de Grenoble, film produit par Images solidaires, 2013, 7'
Disponibilité : (Entier) https://www.youtube.com/watch?v=TSkTnuwChV0&index=9&list=PLIAyCyFIMofnbgj9nM5Jbvr9JQ_KN8aGV

Quartiers de femmes, film produit par Images Solidaires, 2011, 45'
Disponibilité : (Extrait) http://www.images-solidaires.net/real-quartiers-de-femmes.php

Tania, film produit par Images Solidaires, 2011, 16'
Disponibilité : (Bande d'annonce) http://www.journal-tout-en-images.fr/articles/jtitheme/125

Productions et réalisations de la Maison de l' Image, ancien centre audiovisuel de Grenoble

Rencontres sur la place du marché, Web documentaire réalisé à partir du journal participatif « le journal tout en images », produit par la Maison de l'Image, 2017
Disponibilité : http://www.journal-tout-en-images.fr/app/webroot/webdoc/

Lumière dans les yeux, réalisé dans le cadre du journal participatif « le journal tout en images », produit par la Maison de l'Image, 2016, 12'
Disponibilité : (Entier) http://www.journal-tout-en-images.fr/articles/videotheme/14

Le Journal Tout en Images 17, réalisé dans le cadre du journal participatif « le journal tout en images », produit par la Maison de l'Image, 2016, 14'
Disponibilité : (Entier) http://www.journal-tout-en-images.fr/articles/jtitheme/136

Par la fenêtre, réalisé dans le cadre du journal participatif « le journal tout en images », produit par la Maison de l'Image, 2015, 8'
Disponibilité : (Entier) http://www.journal-tout-en-images.fr/articles/videotheme/7

Métiers d'ici, fleuriste, réalisé dans le cadre du journal participatif « le journal tout en images », produit par la Maison de l'Image, 2014, 4'
Disponibilité : (Entier) http://www.journal-tout-en-images.fr/articles/videotheme/5

Jeux d'écriture, réalisé dans le cadre du journal participatif « le journal tout en images », produit par la Maison de l'Image, 2013, 3'
Disponibilité : (Entier) http://www.journal-tout-en-images.fr/articles/videotheme/7

La marelle, réalisé dans le cadre du journal participatif « le journal tout en images », produit par la Maison de l'Image, 2013, 4'
Disponibilité : (Entier) http://www.journal-tout-en-images.fr/articles/videotheme/7

Pour la mémoire de nos anciens, réalisé par E. Gilbert dans le cadre du journal participatif « le journal tout en images », produit par la Maison de l'Image anciennement Centre AudioVisuel de Grenoble, Octobre 2012, 51'

Parole de photographes 1,2 et 3, réalisés dans le cadre du journal participatif « le journal tout en images », produit par la Maison de l'Image, 2012, 5' par épisode
Disponibilité : (Entier) http://www.journal-tout-en-images.fr/articles/videotheme/16

.Instants., réalisé dans le cadre du journal participatif « le journal tout en images », produit par la Maison de l'Image, 2012, 5'
Disponibilité : (Entier) http://www.journal-tout-en-images.fr/articles/videotheme/14

Jeu de piste, réalisé dans le cadre du journal participatif « le journal tout en images », produit par la Maison de l'Image, 2011, 3'
Disponibilité : (Entier) http://www.journal-tout-en-images.fr/articles/videotheme/14

Je m'appelle comme ça, Yves, réalisé dans le cadre du journal participatif « le journal tout en images », produit par la Maison de l'Image, 2011, 2'
Disponibilité : (Entier) http://www.journal-tout-en-images.fr/articles/videotheme/2

Je m'appelle comme ça, Philippe, réalisé dans le cadre du journal participatif « le journal tout en images », produit par la Maison de l'Image, 2011, 3'
Disponibilité : (Entier) http://www.journal-tout-en-images.fr/articles/videotheme/2

Je m'appelle comme ça, Laurent, réalisé dans le cadre du journal participatif « le journal tout en images », produit par la Maison de l'Image, 2011, 2'
Disponibilité : (Entier) http://www.journal-tout-en-images.fr/articles/videotheme/2

Je m'appelle comme ça, Tarak, réalisé dans le cadre du journal participatif « le journal tout en images », produit par la Maison de l'Image, 2011, 2'
Disponibilité : (Entier) http://www.journal-tout-en-images.fr/articles/videotheme/2

Je m'appelle comme ça, Marie, réalisé dans le cadre du journal participatif « le journal tout en images », produit par la Maison de l'Image, 2011, 2'
Disponibilité : (Entier) http://www.journal-tout-en-images.fr/articles/videotheme/2

Je m'appelle comme ça, Alissa, réalisé dans le cadre du journal participatif « le journal tout en images », produit par la Maison de l'Image, 2010, 2'
Disponibilité : (Entier) http://www.journal-tout-en-images.fr/articles/videotheme/2

Autres réalisateurs

Projet secteur 5, Pour illustrer nos propos quelques images… un petit bout de Grenoble, réalisé par la ville de Grenoble à partir d'extraits de films d'Images Solidaires, 2016, 5'

Le Châtelet en rénovation, réalisé par Paul PETIT, produit par la ville de Grenoble, 2011, 14'

Latcho Drom Chatelet, film réalisé par Paul PETIT, produit par la ville de Grenoble, 2012, 42'
Disponibilité : CinéVOD, http://cinevod.bm-grenoble.fr/video/YHFCS-latcho-drom-chatelet

Ombre et lumières, réalisé par Repérages-Hyacinthe Karambiri-Michel Szempruch, production ACEISP, 1995, 25'

Pour Nina, film réalisé par Hyacinte KARAMBIRI, production Repérages, 1994, 20'
Disponibilité : CinéVOD, http://cinevod.bm-grenoble.fr/video/TPTL9-pour-nina

Région Rhône-Alpes entre hier et demain : L'urbanisation des campagnes, film réalisé par Claude HUHARDEAUX, production CRDP de Grenoble, CRDP de Lyon et OFRATEME, 1975, 25'
Disponibilité : CinéVOD, http://cinevod.bm-grenoble.fr/video/43E9E-la-rgion-rhne-alpes-entre-hier-et-demain-lurbanisation-des-campagnes

Fêtes de quartier, réalisateur et producteur inconnus, 50'

Archives municipales et métropolitaines de Grenoble

1. Documents figurés

Photographies, sites urbains ou chantiers, cité de l'Abbaye, Grenoble, 1982, collection de 10 photographies, cote 606 W 23

Photo aérienne, quartier de l'Abbaye (0,80x0,85m), Grenoble, 1975, cote 591 W 24

Plans extraits de la série O : travaux publics, voirie, moyen de transport, régime des eaux. O.P.H.B.M : plan d'ensemble de la cité de l'Abbaye, Grenoble, 1929, cote 9 FI 28

Plans extraits de la série O : travaux publics, voirie, moyens de transport, régime des eaux. Lotissement de l'Abbaye : plan de situation, échelle 1/2000e, 1929, cote 9 FI 157

Carte postale, Grenoble, quartier de l'Abbaye, auteur Eugène FOUSSET, date inconnue (*circa* 1955-1960), cote 19 Fi 1367

2. Permis de construire

Cité de l'Abbaye, Grenoble, dossiers instruits en 1927 par le bureau d'hygiène, cote 1927 BH 192

3. Ensemble des fonds

Dossiers de voirie classés par rues. Cité de l'Abbaye, impasse de l'Abbaye, Grenoble, 1800-1970 (plans, élévations, coupes), cote 1O 1

Office Public H.L.M : financements et emprunts. Emprunt d'1 million pour la construction de la cité de l'Abbaye, Grenoble, 1927-1934, cote 380 W 212

Office Public H.L.M : recensement des locataires. Cité de l'Abbaye, Grenoble, juin 1943, 17 p., cote 380 W 105

Démolitions : cité de l'Abbaye, 3 bassins lavoirs. Correspondance, cahier des prescriptions spéciales, règlement, Grenoble, 1967, cote 1 M 337

Cité de l'Abbaye, état des lieux, aménagement d'espaces verts, 1980, cote 392 W 74



Source et crédits : AMMG, 606 W 23

Juin 1943

Cité de l'Abbaye

Désignation des appartements	Nombre de pièces	Noms et Prénoms		Nombre d'enfants	Profession	Date d'entrée
A¹						
r. d. ch.	4	Bouvet	Emile	2	surveillant	1er Juin 1935
-	4	Mlle Robin		1	modiste	1er Mai 1932
1er étage	4	Martin	Jules	7	chauffeur	1er Décembre 1932
-	4	Pons	Charles	1	employé	1er Juin 1935
2e étage	4	Gervasoni		2	peintre	1er Août 1937
-	4	Thomas	René	4	mécanicien	1er Mai 1930
3e étage	4	Rey	Paul	4	chauffeur	1er Mai 1930
-	4	Rousson		5	manœuvre	1er Novembre 1940
A²						
r. d. ch.	4	Argentier	Eugène	1	serrurier	1er Mai 1930
-	4	Assayrenc	Etienne	1	retraité	1er Janvier 1934
1er étage	4	Faillone		4	plombier	1er Février 1939
-	4	Lopez	Justin	2	employé	1er Mai 1930
2e étage	4	Clavier	Georges	2	employé	1er Mai 1930
-	4 ½	Faillard	Joseph	1	ménagère	1er Mai 1930
3e étage	4 ½	Escallon	Paul	5	ménagère	1er Mai 1931
-	4	Delerme	André	3	employé	1er Mai 1938

Source et crédits : AMMG, 380 W 105

Archives privées d'ACTIS

Ville de Grenoble, Office Public d'Habitations à Bon Marché, construction d'une cité d'habitations collectives, cité de l'Abbaye, Grenoble :

Plan d'ensemble, 1931, réf. H11-I1

Plan du sous-sol type B2, 1931, réf. H11-I2

Plan du sous-sol type C2, 1931, réf. H11-I3

Plan des étages type A4, 1928, réf. H12-A1

Plan des étages type B4, sans date, H12-A2

Plan des étages type C4, sans date, H12-A3

Plan du rez-de-chaussée du type A3, 1928, réf. H12-B1

Plan du rez-de-chaussée du type C3, sans date, réf. H12-B2

Élévation et coupe du type A4, 1927, réf. H12-C1

Élévation et coupe du type A4, 1929, réf. H12-C2

Moulage porte du type A14, 1928, réf. H12-C9

Plan du sous-sol du type A2, 1928, réf. H12-C10

Coupe et élévation du type B5, 1929, réf. H12-D1

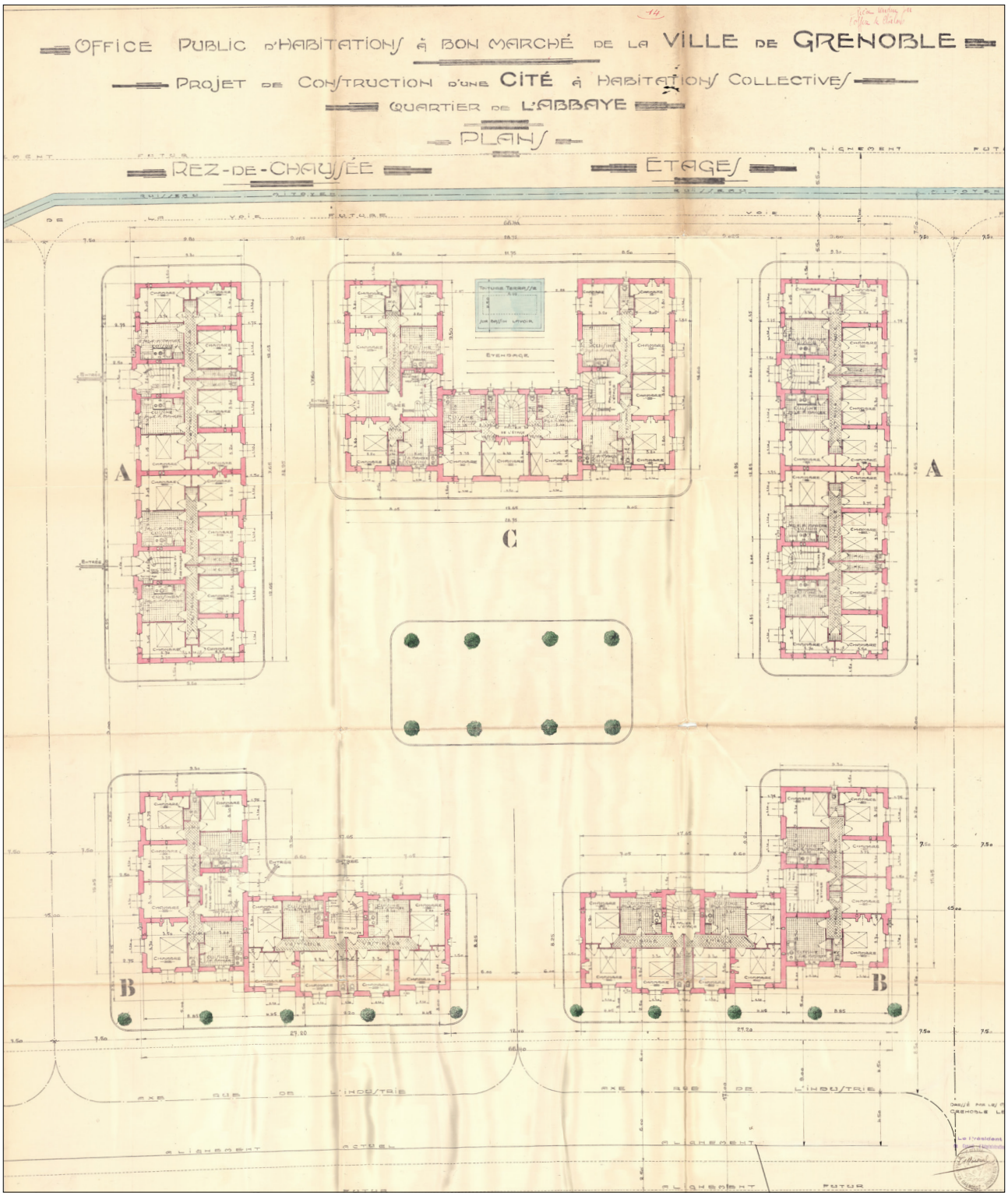
Coupe et élévation du type B5, 1927, réf. H12-D2

Coupe et élévation du type B5, 1928, réf. H12-D3

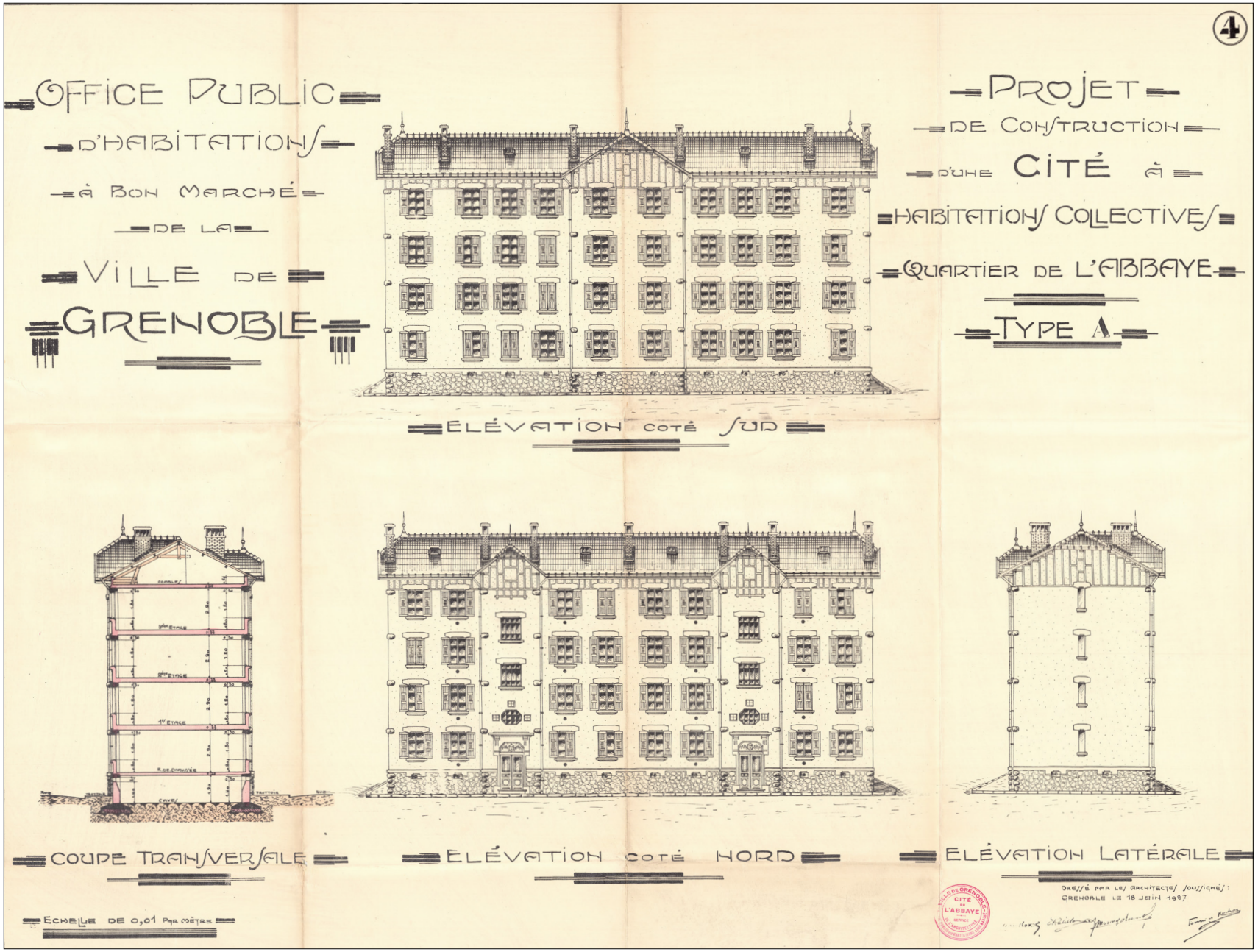
Élévation du type C6, 1927, réf. H12-E1

Plan du sous-sol du type C2, sans date, réf. H12-E7

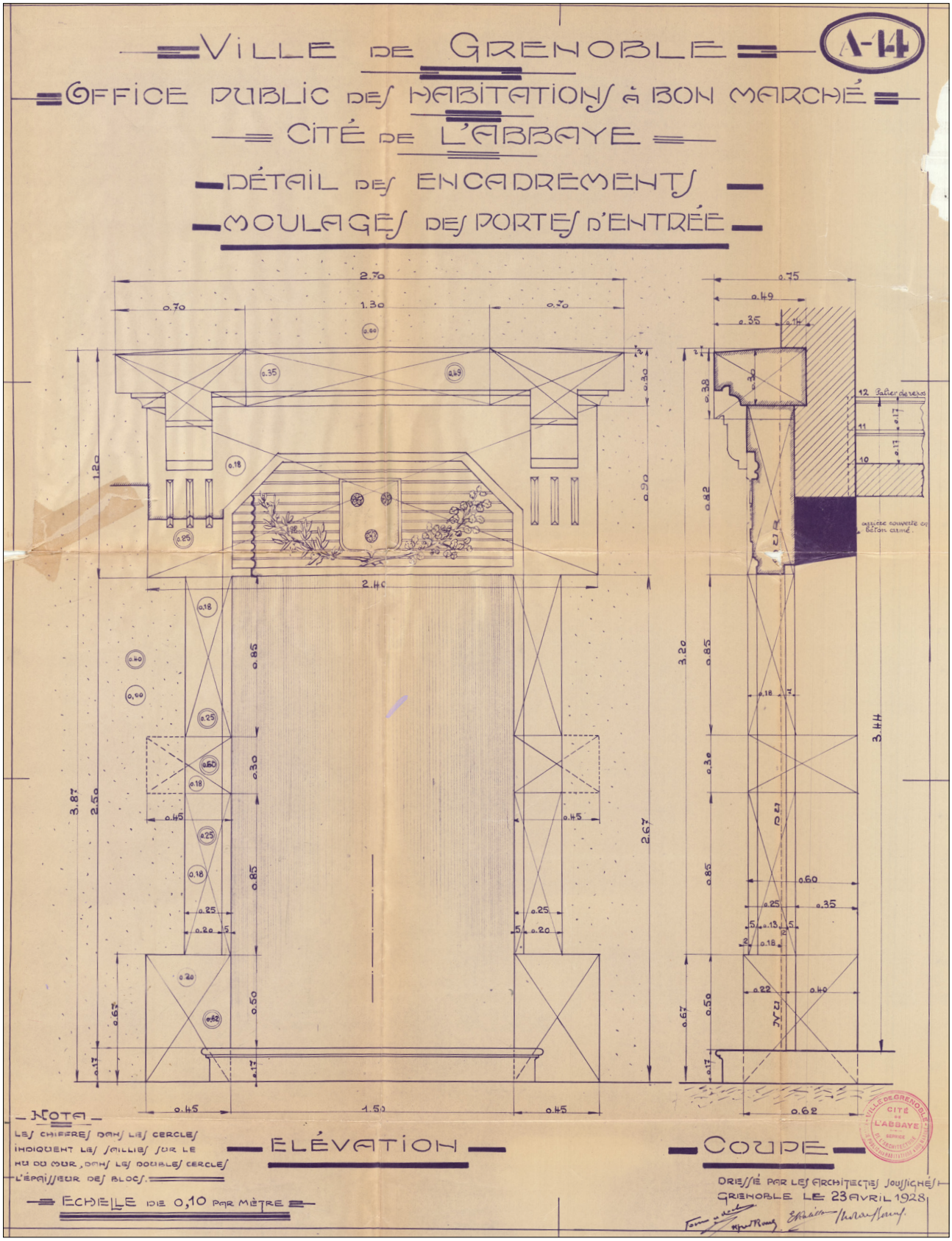
Plan du rez-de-chaussée, îlot entier 1929, réf. H12-F1 et H12-F2



Source et crédits : ACTIS, réf. H12-F1



Source et crédits : ACTIS, réf. H12-C1



Source et crédits : ACTIS, réf. H12-C9

Autres fonds

Carte postale, **Piscine de l'Abbaye les Bains**, Grenoble, date inconnue, auteur inconnu (Photo Réal), URL : http://grenoble-cularo.over-blog.com/2019/12/le-quartier-de-la-bajatiere-du-village-a-la-ville.html

Photographie, **Piscine Abbaye-les-Bains**, Grenoble, auteur inconnu, 1929, URL : http://grenoble-cularo.over-blog.com/2019/12/le-quartier-de-la-bajatiere-du-village-a-la-ville.html

Photographie, **Foire au Palais de la Houille Blanche**, Archives du Musée Dauphinois, 1952, côte F79-7

Carte postale, **Grenoble - cité de l'Abbaye**, auteur inconnu, date inconnue (*circa* 1930-1940), URL : http://grenoble-cularo.over-blog.com/2015/11/les-quartiers-de-l-est-grenoblois-abbaye-et-teisseire.html

Carte postale, **L'Abbaye, près Grenoble - Les cités**, auteur inconnu, date inconnue (*circa* 1930-1940), URL : http://grenoble-cularo.over-blog.com/2015/11/les-quartiers-de-l-est-grenoblois-abbaye-et-teisseire.html

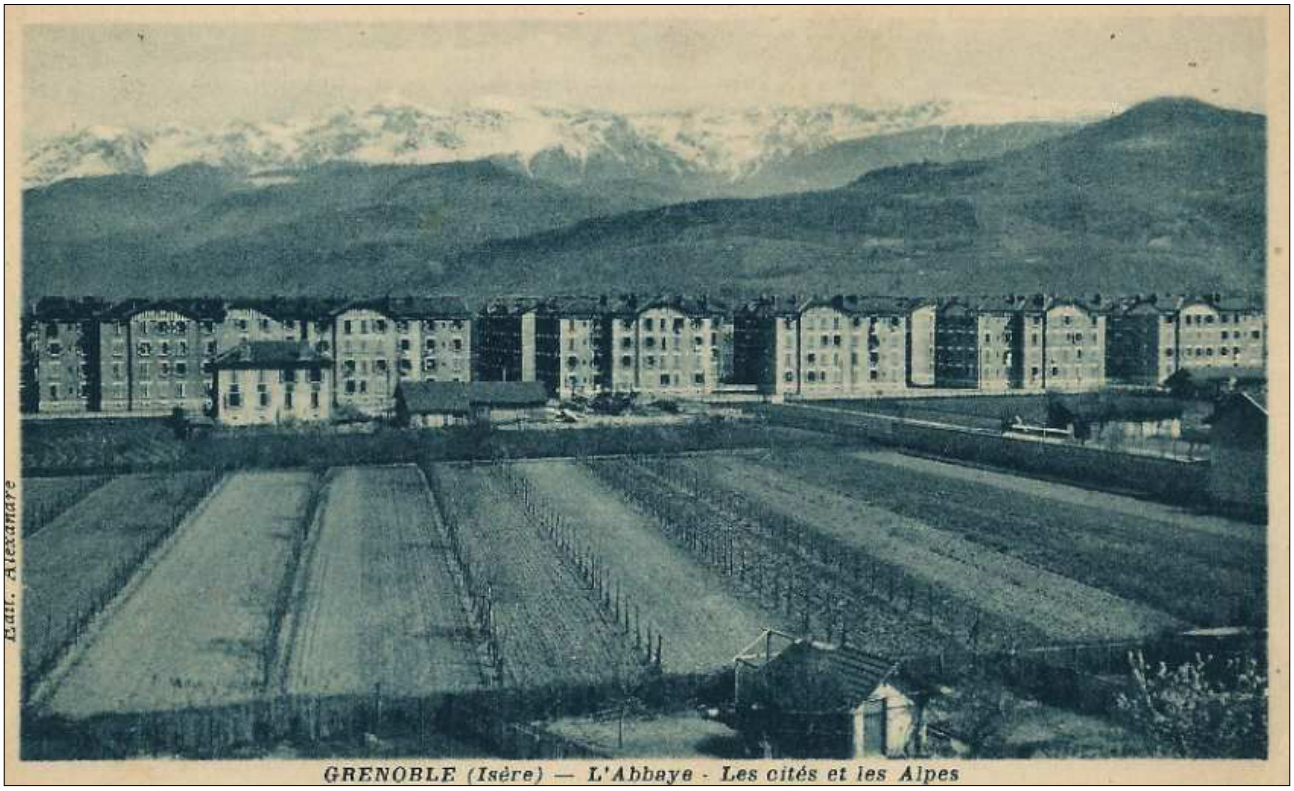
Carte postale, **Grenoble (Isère), L'Abbaye – les cités et les Alpes**, auteur inconnu, date inconnue (*circa* 1930-1940), URL : http://grenoble-cularo.over-blog.com/2015/11/les-quartiers-de-l-est-grenoblois-abbaye-et-teisseire.html

Carte postale, **Grenoble – cité de l'Abbaye**, Grenoble, Eugène FOUSSET, date inconnue (*circa* 1955-1960), URL : http://grenoble-cularo.over-blog.com/2015/11/les-quartiers-de-l-est-grenoblois-abbaye-et-teisseire.html

Photographie, **Marché de l'Abbaye, place de la Commune 1871**, Grenoble, auteur inconnu, date inconnue (*circa*, 1978), URL : http://grenoble-cularo.over-blog.com/2015/11/les-quartiers-de-l-est-grenoblois-abbaye-et-teisseire.html

Photographie, **Cité Moyrand, quartier de l'Abbaye**, Grenoble, auteur inconnu, date inconnue (*circa* 1980), URL : http://grenoble-cularo.over-blog.com/2015/11/les-quartiers-de-l-est-grenoblois-abbaye-et-teisseire.html

Blog en ligne, **Grenoble, histoire d'une métropole depuis 1800**, URL : www.grenoble-cularo.over-blog.com



L'Abbaye – les cités et les Alpes, *circa* 1930-1940



Cité Moyrand, *circa* 1980

3.

Mon nom, mon enfance à l'Abbaye

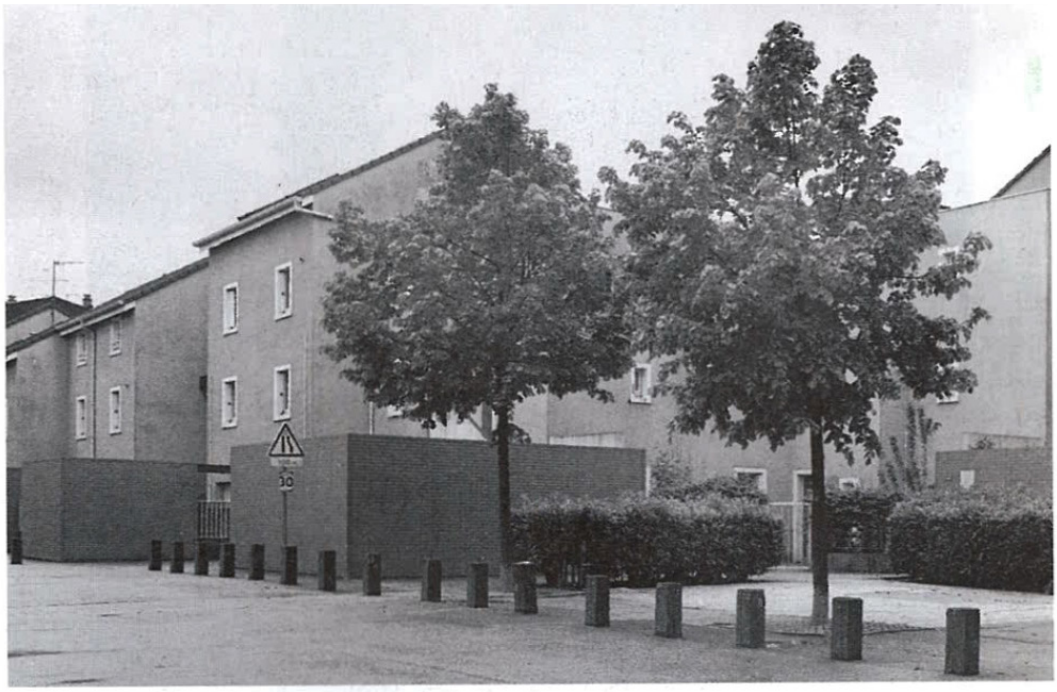
Dans le quartier de l'Abbaye, les ancrages familiaux se matérialisent par des indices tangibles dans l'espace. Ce fût le cas au Châtelet, quartier atenant à la cité et qui a fait l'objet d'une démolion-reconstruction en 2014. A la cité de l'Abbaye, nous retrouvons ces mêmes pratiques propres à la communauté des gens du voyage qui y habite depuis sa sédentarisation dans le quartier, dans les années 1960.

Ces photographies inventorient, entre 2017 et 2018, les prénoms gravés sur les murs de la cité de l'Abbaye par certains de ses habitants au fil de leurs expériences. Marqués sur presque tous les mus et certaines mensuiseries des vieilles cités, ces « gravures » incarnent les traces physiques de leur présence, de leurs souvenirs ainsi que de leur ancrage social et spatial.

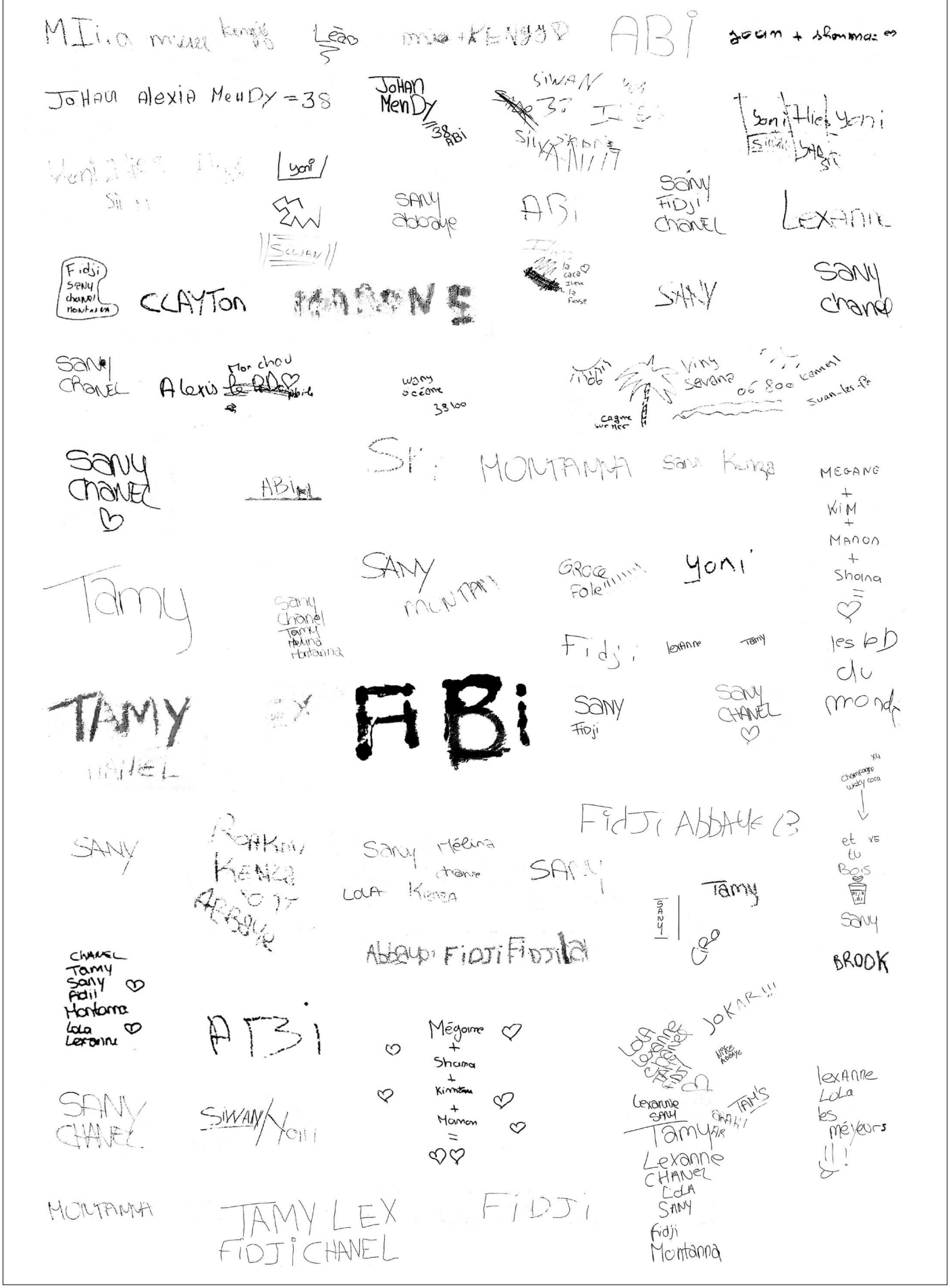
Cet inventaire n'a pas pour objetif d'être exhaustif mais de rendre compte, à un instant *t,* de l'attachement particulier de ces habitants à leur lieu de vie.



**« J'avais gravé mon nom partout, puis on a démoli…
Mon nom, mon enfance ont disparu. »**



Dans *L'Abbaye au fil du temps / groupe femmes Abbaye-Grenoble*, Grenoble : service reprographie, 1997, p.4-5


ABi
JoHan Alexia MenDy = 38
JoHan MenDy
38 ABi
SiWAN
yoni
SANY abbaye
ABi
Sany FiDji chanel
Lexanne
Fidji Sany chanel Montanna
CLAYTon
SANY
Sany chanel
Sany chanel
Alexis
wany océane
38 100
Viny Sevana
06 800
Sany chanel
ABi
MONTANNA
Sany Kenza
MEGANE + KiM + MANON + Shaina = les bb du monde
Tamy
SANY
Sany chanel Tamy Mélina Montanna
GROCE Fole
yoni
Fidji
lexanne
Tamy
TAMY
ABi
Sany Fidji
Sany CHANEL
FidJi Abbaye
SANY
Sany Mélina chanel
LOLA Kenza
SANY
Tamy
SANY
Abbaye FiDJi FiDJi
CHANEL Tamy Sany Fidji Montanna Lola Lexanne
ABi
Mégane + Shaina + Kimmam + Manon = ♡♡
JOKAR!!!
Lexanne SANY
Tamy
Lexanne CHANEL LOLA SANY Fidji Montanna
lexanne Lola les méyeurs !!!
SANY CHANEL
SiWAN/Yoni
MONTANNA
TAMY LEX FiDJi CHANEL
FiDJi



1ère cour, bâtiment 1, rue Duguesclin



1ère cour, bâtiment en U, rue René Cassin



2ème cour, bâtiment 6, place André Charpin



2ème cour, bâtiment 1, rue René Cassin



3ème cour, bâtiment 3, rue Suzanne Dubuisson



3ème cour, bâtiment 3, rue Suzanne Dubuisson



3ème cour, bâtiment en U, rue René Cassin



3ème cour, bâtiment 3, rue Suzanne Dubuisson







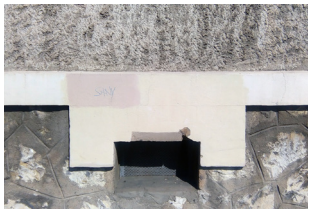














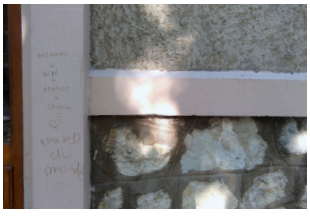














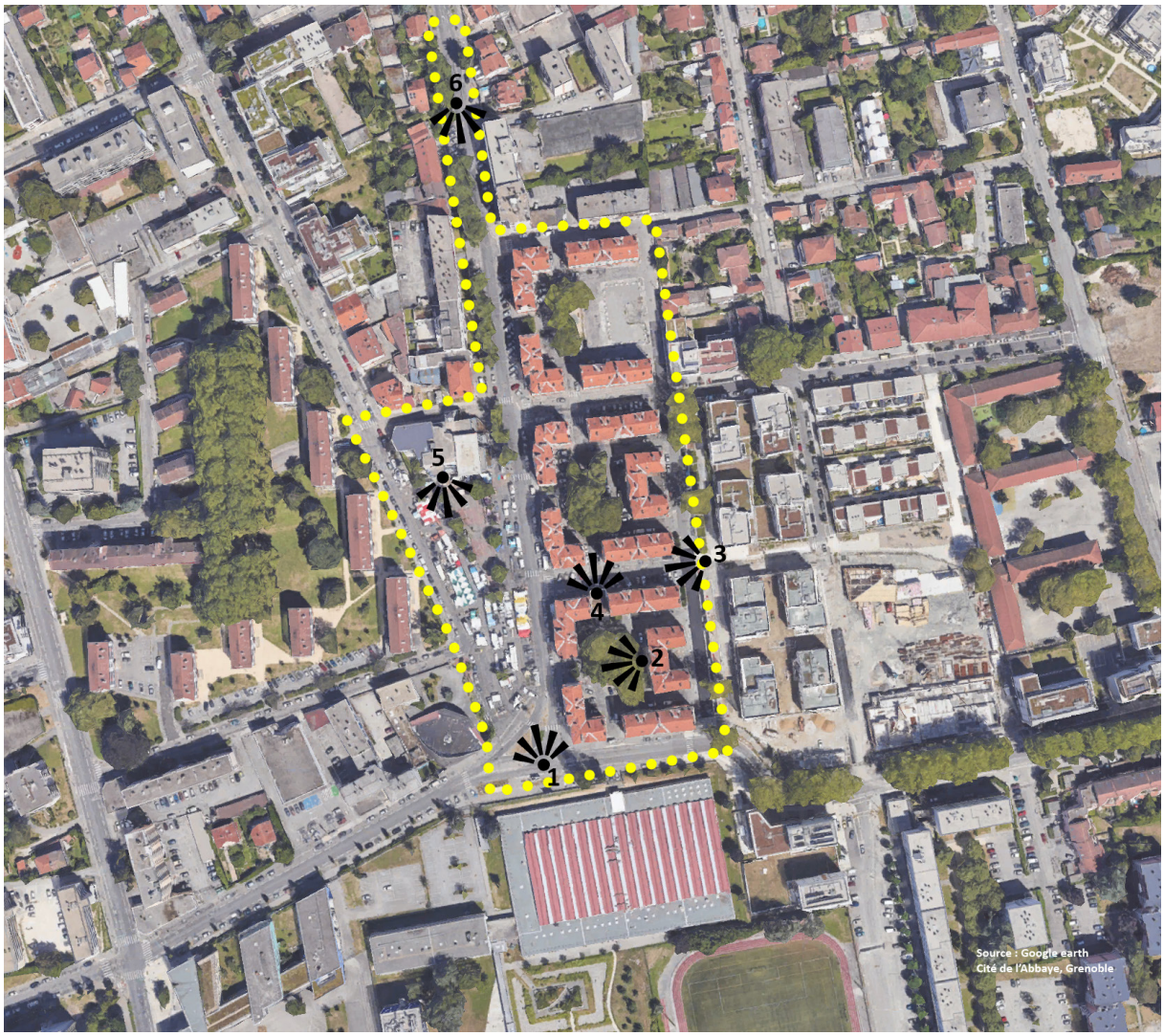
De gauche à droite,

1ère cour, bâtiment 1, place Joseph Riboud,
1ère cour, bâtiment 1, place Joseph Riboud,
1ère cour, bâtiment 1, rue Duguesclin,
1ère cour, bâtiment 2, place Joseph Riboud,
1ère cour, bâtiment 3, place Joseph Riboud,
1ère cour, bâtiment 3, place Joseph Riboud,
1ère cour, bâtiment 3, place Joseph Riboud,
1ère cour, bâtiment 3, place Joseph Riboud,
1ère cour, bâtiment 3, place Joseph Riboud,
1ère cour, bâtiment 7, rue Duguesclin,
1ère cour, bâtiment 9, avenue Jeanne d'Arc,
1ère cour, bâtiment 11, avenue Jeanne d'Arc,
1ère cour, bâtiment en U, rue René Cassin,
1ère cour, bâtiment en U, rue René Cassin,
2ème cour, bâtiment 1, rue Suzanne Dubuisson,
2ème cour, bâtiment 3, rue Suzanne Dubuisson,
2ème cour, bâtiment 7, avenue Jeanne d'Arc,
2ème cour, bâtiment 9, place André Charpin,
2ème cour, bâtiment 19, croisement rue Duguesclin et place André Charpin,
2ème cour, bâtiment 19, rue Duguesclin,
2ème cour, bâtiment en U, rue René Cassin,
2ème cour, bâtiment en U, rue René Cassin,
3ème cour, bâtiment 1, rue Suzanne Dubuisson,
3ème cour, bâtiment 1, rue Charles Rivail,
3ème cour, bâtiment 1, rue Charles Rivail,
3ème cour, bâtiment 1, rue Charles Rivail,
3ème cour, bâtiment 1, rue Charles Rivail,
3ème cour, bâtiment 1, rue René Cassin,
3ème cour, bâtiment 2, place Laurent Bonnevay,
3ème cour, bâtiment 3, rue Suzanne Dubuisson,
3ème cour, bâtiment 4, place Laurent Bonnevay,
3ème cour, bâtiment 4, place Laurent Bonnevay,
3ème cour, bâtiment 4, place Laurent Bonnevay,
3ème cour, bâtiment 9, avenue Jeanne d'Arc,
3ème cour, bâtiment 11, place Laurent Bonnevay,
3ème cour, bâtiment 11, avenue Jeanne d'Arc ...

4.

Observer les usages, éprouver les ambiances

Reconductions photographiques à l'Abbaye


6
5
3
4
2
1
Source : Google earth
Cité de l'Abbaye, Grenoble

Note de lecture

C'est en binôme ou individuellement que différentes personnes du groupement Particules et leurs invités ont arpenté le quartier de l'Abbaye du 8 mars au 11 mars 2017. Sur place, ils ont pris le temps de l'observation, de l'immersion et des rencontres afin d'éprouver l'ambiance des lieux. Ils devaient décrire les usages, les pratiques et les ambiances tant des bâtiments, des détails, des espaces publics que des lieux de type commerces, église, Maison des Habitants, etc. Le périmètre était le suivant : la place de la Commune 1871 (place du marché), la rue Elie Cartan, l'avenue Jeanne d'Arc, le Châtelet, les vieilles cités avec leurs cours intérieures et les rues adjacentes.

Pendant deux heures, ils ont pris des photographies au format horizontal et quelques notes. De retour au local d'Actis, au rez-de-chaussée de la cité de l'Abbaye, ils ont choisi 12 images dont six obligatoires définies selon des points de vue indiqués sur la photo aérienne ci-contre et marqués au sol sur le terrain. Les six autres images étaient libres, sans points de vue prédéfinis. A chacune d'elles, ils ont donné une petite légende de quelques lignes pour mettre en récit leurs illustrations.

Une fois que toutes les images et que tous les textes ont été récupérés, nous les avons compilés dans ce livret pour rendre compte de ce travail photographique collectif réalisé non pas par les habitants du lieu, mais par des professionnels de l'aménagement urbain dont le regard est, ici, distancié et extérieur au quartier.

1



Temps pluvieux et assez frais. Le marché est fini. Deux machines-camionnettes font le nettoyage, balayage pour l'une, lavage pour l'autre.

2



Des dizaines de corbeaux sont posés sur le haut des arbres. Ils se répondent les uns les autres bruyamment. Ils sont les seuls à « habiter » les cours intérieures cet après-midi.

3



Aucune voiture n'est stationnée dans les rues qui sont entre les îlots. Au fond, au niveau de la place de la Commune de rares passants.

4



Les stationnements des cours intérieures sont, pour plus de la moitié, utilisés. Personne. Sauf à un moment un homme qui promène son chien, rejoint la place, la traverse et passe entre les immeubles en face.

5



5, 6 voitures uniquement sont garées sur la gauche de la place. Toutes du côté de la MDH. Une personne longe la place pour se rendre à l'arrêt du C5. Quelques vélos attachés sous le porche de la MDH. Deux jeunes se sont assis sur les bancs en béton le long de la tonnelle au niveau de l'église. Des pigeons cherchent les restes du marché.

6



Un peu de circulation. Quelques vélos, quelques piétons. Les véhicules garés à droite comme à gauche sont pour moitié des utilitaires ou des camionnettes.

Mercredi 8 mars 2017, de 13:30 à 15:30

Observation faite par Lou Bellegarde et Nicolas Tixier



Station de bus C5. Discussion avec une dame qui habite le quartier depuis un peu plus d'un an. « J'aime bien ici. C'est par contre un peu loin du centre. Je prends le bus ou le vélo. Parfois à pieds. Ces bâtiments de la cité ils ont beaucoup de charme. Ils ont bien vieilli. Ce n'est pas sûr que les immeubles d'aujourd'hui seront encore aussi jolis dans longtemps ».



Impossible de deviner ce qu'il y a dans cette halle.
On nous a dit que les façades sont de Jean Prouvé. Ils font des travaux d'isolation de la toiture.



« Vierge sauvée de l'incendie de l'église en juillet 1965 ». C'est aussi une fenêtre sur la Chartreuse.



Des centaines de prénoms sont écrits sur les murs de tous les bâtiments de la cité.

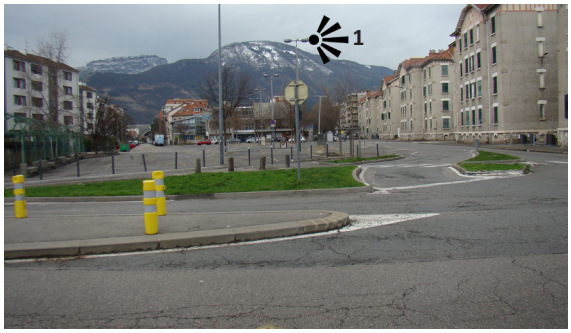


Passage d'un îlot à un autre.



« Il y a tout ce qu'il faut dans l'avenue Jeanne d'Arc, sauf peut-être une épicerie. Le Casino a fermé il y a un an. Et l'après-midi, il n'y a pas le marché. Une petite épicerie peut-être ». On remarque qu'aucun magasin ou café n'utilise le trottoir (fraîcheur de la saison ? Pas de tradition de frontage ?)

1



On aperçoit la place du marché desertée, quelques passages en vélo ou à pied. Les passages en voiture sont plus fréquents et réguliers. On remarque qu'en dehors des horaires du marché la circulation est plus timide.

2



Cet îlot semble être le moins habité, pourtant c'est là où l'on remarque une fréquentation par la présence d'enfants dans le petit square. Les enfants s'amusaient à répondre aux cris des corbeaux.

3



Un volume « intrus » apparaît entre les deux bâtiments d'habitation et interrompt la circulation sur le trottoir. Ce dernier tranche avec l'ambiance du lieu. Il n'y a aucune voiture sur les places dessinées au sol.

4



Le désert total et pourtant dans cet îlot il semble y avoir plus d'habitants que dans les autres. Les corbeaux n'y font même pas leurs nids. La seule discussion audible est celle entre le vent et les branches.

5



Les toitures de l'église et de la halle du lycée flottent dans l'arrière-plan. On remarque un petit cœur sur la « carapace » de l'église arménienne.

6



Je me suis mise au centre de l'avenue Jeanne d'Arc sans aucun risque, il n'y avait pas beaucoup de passage en voiture. Le parking est plein, il ne reste aucune place pour les clients potentiels des commerces de l'avenue.

Mercredi 8 mars 2017, de 15:00 à 17:00

Observation faite par Samah Belhamiti et Ryma Hadbi



Ce côté de la place de la commune, avec ces barres colorées neuves, semble narguer les vieilles cités. Ces bâtiments sont presque sur des talons hauts.



Cet espace est illisible, est-ce un arrière ou un avant de bâtiment, quelles fonctions pourrait-il avoir ? Je ne crois pas pouvoir me permettre de traverser cette ruelle de nuit.



Pas de dialogue entre le bâtiment d'habitations et la maison « château ».



La couleur fatiguée de la façade rend compte d'un effet de dégradé selon l'ensoleillement. Tandis que le vert des volets lui donne de la vie.



Vue sur la nouvelle résidence « Le Novellus », avec ses lampadaires modernes qui éclairent frotement. Il prend le rôle de commère vis-à-vis des vieilles bâtisses.



Présence des armoiries de Grenoble au-dessus des entrées.

1



Le bus passe, personne ne descend. Une famille traverse la place en courant. Un camion la traverse en diagonale. Sept personnes descendent du bus en sens inverse, dont cinq qui traversent la place.

2



Un homme rentre chez lui avec une baguette. La conduite de chauffage a une fuite. Les corbeaux croassent. Dans le square central, un baril a servi récemment à faire un feu.

3



Un bruit d'oiseau exotique se fait entendre depuis les balcons du « Novellus ».

4



Les voitures de l'auto-école font des rondes. En dehors de cela, la cité reste calme. On remarque une grande différence entre l'animation sur l'avenue Jeanne d'Arc et l'intérieur de la cité.

5



Des jeunes (frères et sœurs ?) longent la place en chahutant. Un homme utilise les toilettes publiques.

6



Les voitures sont nombreuses et roulent vite. Les piétons traversent en dehors des passages piétons. Chassé-croisé de voitures, de piétons et de vélos. Notre équipe est en atelier dans le bar.

Mercredi 8 mars 2017, de 17:00 à 19:00

Observation faite par Fabienne Boudon et Théo Marchal



Entre corbeaux à l'Abbaye et oiseaux exotiques à Châtelet. Les ambiances sonores sont différentes.



Salon public, discussion entre voisins ou bien nettoyage de printemps.



Un reste des anciens lavoirs dans les cours des bâtiments en U ?



Un bâtiment des années 1960 ? Rue Claude Genin. Une ancienne caserne de pompiers ou un concessionnaire auto ? La façade est élégante même après la réhabilitation récente.



Le fleuriste rue Claude Genin installe une table sur le trottoir.



L'association Krill a installé ses ateliers depuis sa création il y a 3 ans, rue Elie Cartan. Ouverte aux professionnels des métiers du bois et aux métiers de l'illustration comme à la pratique de loisirs. Les 8 permanents vont au marché de temps en temps et à la Pirogue. Ils sont 30 adhérents environ.

1



Encore des voitures qui passent à une certaine vitesse.

2



La voiture est omniprésente dans le paysage. Il n'y a personne. Les volets fermés des cités n'arrangent pas les choses.

3



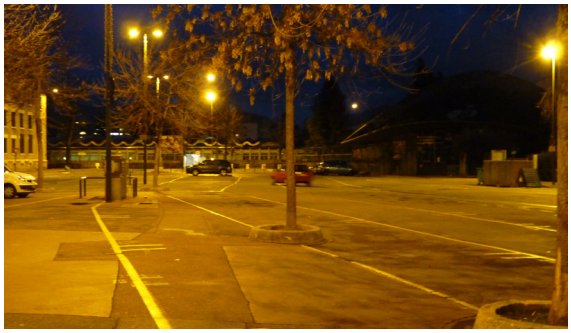
C'est désert, sans vie. Le bâtiment tranche avec l'architecture et l'ambiance du lieu, que ce soit en journée ou de nuit.

4



Le camion est toujours là. C'est un îlot très peu éclairé, peu accueillant. Seules quelques fenêtres témoignent, par l'éclairage, de la vie dans les appartements.

5



La place n'est pas accueillante.

6



La route est sombre, les panneaux d'éclairage de la pharmacie, du tabac et de la boulangerie « Chanas » permettent d'éclairer l'avenue Jeanne d'Arc. Le sigle de la pharmacie est même éblouissant. Il y a très peu de circulation. On entend les personnes assises qui discutent sur la terrasse du bar.

Mercredi 8 mars 2017, de 19:00 à 21:00

Observation faite par Aurélie Planté et Ryma Hadbi



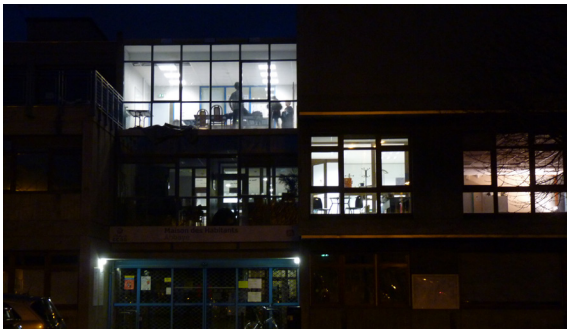
Le lampadaire est inutile à cet endroit.



Deux personnes sympathiques attendent le bus C5 direction « Palais de Justice ».
Une dame : « Je n'habite pas ici, je travaille là, à domicile. J'habite à Renaudie, c'est original. Je ne peux y mettre aucun meuble à cause des angles. »



Il n'y a personne dans la voiture pourtant les lampes sont allumées. Volontaire ?



La Maison des Habitants est fermée mais on peut entrevoir à travers les parois vitrées ce qui s'y passe encore à l'intérieur. Elle est à la fois un repère et un écran où l'on voit des gens faire des activités, travailler. Probablement, ils sortiront par l'arrière de la MDH.



Je répare ma cité comme je peux !



19h – 19h30 : sortie des chiens. Balade le long des vieilles cités sans jamais y entrer avec son chien. On tourne autour des bâtiments.

1



De notre côté, les gens attendent le bus. En face de nous, le marché s'installe. Nous ne savons pas si le calme du marché est relatif à son installation ou si c'est son état normal.

2



Les bâtiments font surgir une ambiance anglo-saxonne. Les corbeaux croissent, on a le sentiment d'être ailleurs. Les jeux pour enfants sont vides ce qui présage la vacance des logements.

3



La rue n'est pas si déserte qu'elle n'en a l'air, les places de parking sont utilisées par les clients du marché. Un couple de personnes âgées charge ses courses.

4



Il y a un peu de passage depuis les places de stationnement vers la place du marché, mais les cœurs des îlots restent vides.

5



Le marché bat son plein, à la petite vitesse d'un jeudi matin. Plusieurs personnes achètent leurs légumes au pied de la MDH.

6



La route est peu circulée, on peut aisément prendre la photo. Derrière nous, un livreur occupe la moitié de la chaussée.

Jeudi 9 mars 2017, de 08:00 à 10:00

Observation faite par Nicolas Burtin et Théo Marchal



On observe une dualité étrange entre les vieilles cités grises et les nouveaux bâtiments immaculés, pourtant il semble qu'ils ne sont pas plus habités.



Un balcon bien vivant aux couleurs accordées.



Une drôle d'appropriation du trottoir nous interpelle : « privé ». Peut-on le transgresser ? S'agit-il d'un ancien café ou hôtel ?



Un bâtiment récent arbore fièrement une imitation pierre en ciment. Petit clin d'œil ?



Ton sur ton.



Un homme de 88 ans nous aborde à cet endroit en croyant que nous sommes là pour « démolir ». « Ils étaient déjà là quand je suis arrivé en 1947 ». C'est un ancien militaire et la discussion se noue rapidement autour du sujet politique. Il propose que l'on construise plutôt dans la Creuse ou en Lozère. Il nous parle des problèmes d'intégration et votera Front National.

1



Le temps gris donne un aspect terne au bâti. Le marché est installé mais on remarque qu'un certain nombre de voitures passent régulièrement.

2



Sentiment d'isolement avec le bruit des oiseaux et le gris du ciel : l'ambiance est particulière. Les cyprès cachent le marché.

3



Fermeture.

4



Il est difficile de savoir où se placer. On a envie d'être sur la chaussée et cela est possible, car les voitures traversent le lieu de temps en temps.

5



Le marché est installé, les étals sont éparpillés. L'ambiance est calme, pas mal de personnes âgées sont là.

6



La voiture est omniprésente mais ce secteur de l'avenue Jeanne d'Arc n'est au final que peu circulant. Il y a une véritable occupation des rez-de-chaussée mais les terrasses sont cachées par les voitures stationnées.

Jeudi 9 mars 2017, de 10:00 à 12:00

Observation faite par Charline Sowa



Le vélo semble être un mode de transport pour venir au marché. Pourtant, garer son vélo n'est pas évident partout.



Les oiseaux… Sentiment d'être dans le film d'Hitchcock. Un bruit assourdissant résonne en plein cœur de l'îlot. Les hauts arbres hébergent une dizaine de corbeaux.



Le square n'est pas utilisé que par les enfants.



Paraboles et étendages. La rue, la façade et les portes ont un style.



Porte fermée.



Des poubelles imposantes sont disposées en plein milieu du passage.

1



Il manque le commerçant de fruits et légumes qui a l'habitude de s'adosser aux arcades qui longent l'église. Apparemment, il s'appellerait « Robert ».

2



On n'entend que les corbeaux. À gauche, de la fumée inodore sort d'une évacuation.

3



Le marché semble être la liaison entre les vieilles cités et les cités colorées. Il est comme la pièce commune d'un appartement. C'est le séjour de l'Abbaye.

4



Les pigeons ont l'air d'apprécier les volets verts des cités.

5



« C'est le marché le plus important, il fonctionne tous les jours. Je vis à 2 arrêts de bus d'ici, je viens pour les fruits et légumes . Robert, au fond, n'est pas toujours là. Il vend en gros surtout. Celui-là c'est mon marchand préféré, il me donne des choses en plus car il me connait bien. Beaucoup viennent ici au marché, même de Saint-Martin-d'Hères, Teisseire et Jouhaux... »

6



Aujourd'hui, il est risqué de se mettre au milieu de l'avenue pour prendre la photographie.
Il y a des places de stationnement libres.

Jeudi 9 mars 2017, de 10:00 à 12:00

Observation faite par Samah Belhamiti et Ryma Hadbi



On imagine que les habitants se sentent encore bien dans leurs logements.



La fumée qui s'évacue par cette ouverture nous intrigue, serait-ce une fuite du chauffage urbain ?



La personne qui a collé l'affiche a choisi un emplacement délicat puisque cette gravure représente les armoiries de la ville. On peut y lire « Journées portes ouvertes des entreprises, 13 > 20 octobre 2016 ».



Un câble d'antenne traverse le mur de la façade où les petites « fenêtres » sont bouchées.



Les pigeons habitent les fenêtres fermées de la cité.



Le palais des sports, au fond, est un repère qui rappelle la proximité au centre-ville et au parc Paul Mistral.
Ici, on a l'impression d'être ailleurs, très loin de la ville de Grenoble. C'est un peu comme un faubourg.

1



Le marché s'en va en laissant place au vide et au calme. On comprend que la vie de quartier est désormais ailleurs, peut-être à la MDH, peut-être à Abbaye-les-Bains ou encore aux pieds des immeubles.

2



Bruit de véhicule, voiture verte. On dépose une dame qui entre dans un immeuble de la cité. Bruit de corbeaux et vols de pigeons. Le bus s'approche. On ne le voit pas mais derrière moi, il y a une douzaine de prénoms gravés sur le mur.

3



Les voitures sont dispersées presque en quinconce. Les volets restent fermés.

4



J'ai l'impression que c'est l'endroit le plus ennuyeux du quartier. Ce fourgon blanc est là depuis hier.

5



Bruit de voitures, bruit de marchands, bruit de cagettes qui s'empilent, bruit de roulettes au sol, bruit des étals qui se démontent, bruit des corbeaux. Un marchand m'interpelle : « Il faudrait des barrières ou des piquets pour nous protéger de l'avenue Jeanne d'Arc ».

6



On remarque toujours le sigle de la pharmacie.
Trois hommes discutent le long des places de parking. Quand les voitures circulent, elles ont tendance à venir toutes en même temps. Juste après c'est calme, pas de voitures pendant un petit moment. Il doit y avoir un feu tricolore juste au-dessus de l'avenue.

Jeudi 9 mars 2017, de 12:00 à 14:00

Observation faite par Ryma Hadbi



La petite fille au manteau violet a ramassé une orange et une banane, elle est toute contente. Elle interpelle sa maman pour lui montrer ce qu'elle a trouvé. Sa maman semble lui dire que c'est bien, et de les garder pour plus tard.



Des chiens rendent visite aux vieilles cités.



Les pigeons investissent le marché en fin de matinée. Ils se régalent.



Un jour peut-être, ce quartier s'appellera l'ABI.



Les espaces que l'on pourrait imaginer non appropriés, délaissés et en arrière-plan du fait du chantier sont peut-être pratiqués par les habitants du quartier de l'Abbaye. Aujourd'hui des coureurs, hier des personnes y promenant leurs chiens...



Les bâtiments parlent d'eux-mêmes.

1



Beaucoup de circulation, les bus ont des horaires très rapprochés.

2



Aucun bruit de circulation. Une ambiance presque cathédrale. On n'entend que les bruits de corbeaux, de chien qui aboie dans une voiture. De la fumée sort d'une bouche d'égout.

3



Le parking est plein. Des personnes traversent cette rue pour aller au marché.

4



La voiture est mal stationnée. Le conducteur est à l'intérieur et lit son journal. Probablement, il attend sa femme qui est au marché.

5



Une vraie ambiance de marché : des gens en groupe qui discutent du match de foot, des commerçants qui déballent leurs marchandises...

6



Le parking est plein, il y a beaucoup de circulations (voitures, piétons, vélos). Des gens sont installés à la terrasse du bar, d'autres sont à la boulangerie.

Vendredi 10 mars 2017, de 09:00 à 11:00

Observation faite par Aurélie Planté et Noelle Torriero



Bâtiment « parasite » complètement fermé et qui bouche la perspective et l'ouverture entre les îlots.



La composition de l'îlot neuf reprend le travail minéral du soubassement de l'Abbaye, ainsi que le travail vertical des volumes.



La seule antenne satellite remarquée. Cela est rare car dans les logements sociaux celles-ci pullulent souvent en façade.



La vue est bouchée à cause des camions. Cet angle est dangereux pour la circulation piétonne.



Des immeubles de différentes hauteurs côtoient les maisons individuelles.



D'anciens bâtiments rénovés. Elles rappellent les cités de l'Abbaye.

1



La route est très fréquentée surtout par le bus. Très belle vue sur les montagnes avec une belle luminosité. Le marché est visible. Sur la fin, les tas de cagettes s'accumulent.
Le carrefour semble compliqué notamment pour les vélos mais la circulation reste tranquille aux abords du marché.

2



Il y a une belle lumière dans le square un peu à l'écart. De nombreux corbeaux croassent. On voit un camion avec une vitre brisée et un bidon dans lequel a été fait du feu. Une dame passe en sifflotant.

3



On entend les bruits des travaux et un peu le marché qu'on aperçoit au loin. On voit un contraste architectural autour de ces espaces. Peu de voitures semblent circuler au sein de l'îlot par rapport à l'avenue Jeanne d'Arc.

4



Ambiance calme, un peu cloîtrée : les nombreux volets fermés donnent une ambiance un peu déconnectée.

5



La place du marché semble vivante : on entend des rires, le rythme et les exclamations. Il fait beau et doux, l'ambiance est décontractée. On constate une grande diversité de personnes qui fréquentent la place (âge, genre) tout comme une diversité d'usages.

6



Un camion est stationné en double file, contraignant la circulation. Certaines voitures vont vite, il semble y avoir des conflits d'usages. C'est un axe dédié à la circulation sur lequel il est compliqué de rester. Le café rassemble et fait vivre le lieu.

Vendredi 10 mars 2017, de 10:00 à 12:00

Observation faite par Théo Courcoux et Fleur Romano



La vitrine de la boucherie a été taguée : « cadavre ».
Un acte militant ?



Les nids des corbeaux sont nombreux dans les platanes, on les entend croasser très fort, cela sature un peu l'ambiance sonore. Sinon, le square reste très calme.



On constate une forte discontinuité architecturale entre les deux bords de la voie. La rupture est très marquée entre deux ensembles individuellement cohérents et géométriques. Les deux formes se répètent des deux côtés de la voie.



Des personnes âgées semblent attendre à côté de l'arrêt de bus. Elles discutent et nous saluent depuis un banc, de l'autre côté de la route. Elles observent le marché depuis un point stratégique.



Des tags recouvrent des fenêtres condamnées. Ils ne débordent pas sur le mur et semblent avoir été posés ici après coup.



De nombreux bouts de bois restent au sol autour du seul jeu d'enfants du square qui a l'air peu fréquenté et un peu délaissé. Le lieu ne respire pas la vie.

1



Le marché parait lointain. La montagne au fond. Peu de piétons. Des voitures circulent. Un abri de bus ensoleillé. Des jeunes attendent.

2



Peu d'habitants traversent l'intérieur de l'îlot. Une maman sort son bébé de la voiture.

3



Le profil de la toiture de l'un des immeubles se dessine sur l'immeuble d'en face. Silence.

4



Une solitude de parking, contraste entre ombre et lumière. Une voiture sort ; elle semble s'être garée là pour que son conducteur puisse aller au marché.

5



Rai de lumière de midi. Un marché plutôt calme.

6



Au milieu de l'avenue Jeanne d'Arc, le soleil est dans mon viseur. Au loin, le rythme de la cité-jardin, ses imposantes façades ordonnancent l'espace public. Elle est un repère dans le quartier.

Vendredi 10 mars 2017, de 11:00 à 13:00

Observation faite par Bénédicte Chaljub



Raymonde venait de sortir ses draps et sa couette sur le rebord de la fenêtre. Comme tous les vendredis. C'était son jour de repos.



Fatima terminait son ménage. Elle venait de secouer son chiffon par la fenêtre. Son linge séchait au soleil depuis une heure. Il lui restait à préparer le déjeuner pour son fils.



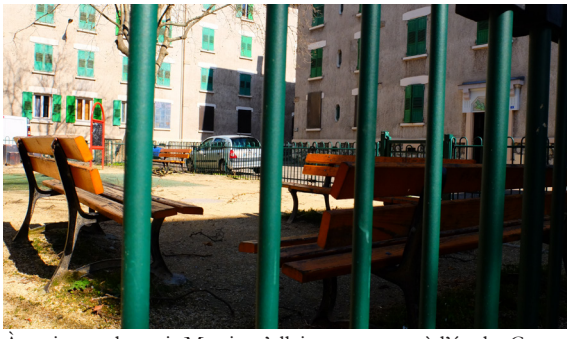
La nuit du mardi au mercredi, sortant du bar du marché, Jean-Pierre avait tenté de séduire son amoureuse de toujours, Mireille, sa voisine du rez-de-chaussée. Il avait descendu ses chaises de cuisine et avait terminé la nuit au service des urgences de l'hôpital.



Malika somnolait encore. Elle n'irait pas à son cours de maths ce matin. Ses parents s'étaient disputés la veille. Ce qui l'avait grandement affectée. Il était 11h30, le soleil ne tapait pas encore sur les volets de sa chambre du premier étage. Elle ira au lycée l'après-midi.



Il entendait quelques oiseaux chanter sur l'arbre situé en face de sa fenêtre. Enfin le printemps, se disait Salim qui envisageait de sortir promener son chien.



À trois ans, le petit Martin n'allait pas encore à l'école. Ce matin, sa maman l'avait descendu dans le square au pied de son immeuble. Y retrouverait-il la petite fille de la veille ?

1



Les restes du marché s'animent encore. Les machines de nettoyage commencent leur travail et les derniers commerçants rangent leurs stands.

2



Les corbeaux chantent, on dirait qu'ils communiquent entre eux. L'un en grave, l'autre en aigu. Le square amène de la richesse et valorise l'îlot.

3



Un homme passe à vélo et le soleil frappe une façade. Derrière nous, deux personnes discutent et l'un d'entre eux nous aborde en nous souhaitant un bon travail.

4



Le grand platane ressort du cadre. Il magnifie l'espace, là où les grilles anti-effraction du rez-de-chaussée nous rappellent l'ambiance sombre et particulière du lieu.

5



Juste après le marché, à la fin du nettoyage, la place est presque entièrement propre. Il reste quelques camions au loin et un petit engin sur la droite. La place dégage une sensation de vide et d'espace très ouvert. On ne la reconnait presque pas.

6



Derrière la fourgonnette, une dizaine d'hommes discutent et nous regardent avec insistance. On se sent très étranger.

Vendredi 10 mars 2017, de 13:00 à 15:00

Observation faite par Théo Marchal et Alex Lupascu



Le panoptique. L'ancien lavoir fait penser à une sorte de scène ou même une arène que tout le monde peut regarder depuis sa fenêtre.



Le même esprit que la cité de l'Abbaye, des logements ouverts sur un espace calme et vert. Néanmoins, ils s'ouvrent complètement sur le parc Condé alors qu'ils se ferment plus sur la rue Elie Cartan. Le grand parc résonne mieux que les petits squares de la cité.



Dans cette rue, on a l'impression de suivre une timeline. Les édifices sont très éclectiques que ce soit dans leurs périodes, leurs programmes mais aussi leurs architectures : aucune uniformité. Entre ville et village.



Une belle appropriation des balcons. Une relation indéniable entre la spatialité et l'activité. Un homme fait une sieste dans son transat, 3 personnes âgées prennent le café ou jouent aux cartes, une femme et sa mère discutent. Une autre personne lit au soleil.



Petites fenêtres, rez-de-chaussée commercial. L'opération parfaite ?



Un habitant qui vit depuis douze ans dans le quartier nous raconte son mal-être. Il se sent forcé, presque emprisonné de vivre dans cet appartement qu'il quitterait volontier. Le rose de l'escalier ne suffit pas à créer de la bonne humeur.

1



Grand paysage, monumentalité.

2



Intérieur - Extérieur, fenêtre sur la montagne.

3



Vide absolu, décor de cinéma.

4



Extérieur - intérieur. Succession de plans.

5



Lignes directrices, lignes fuyantes, échappées, point de sortie.

6



Avenue urbaine.

Vendredi 10 mars 2017, de 15:00 à 17:00

Observation faite par Pauline Lefebvre



Église, matérialité et volumétrie : paroi roche, volume insolite.



Architecture balnéaire.



Costumes de mariés, singularité des populations.



Quotidien, vie de quartier, espace confortable.



On s'en grille une à la sortie.



Arrière de la MDH, profondeur, bâtiment bloc aux adressages multiples.

1



Il y a une belle vue sur la montagne. Même s'il n'y a pas de voiture sur la photo, les voitures et les bus passent régulièrement par ici. Le quartier a l'air tranquille grâce au paysage mais il y a beaucoup de circulations.

2



L'espace intermédiaire n'a pas l'air agréable, il est gris et pauvre. La cour intérieure est calme. On peut entendre les oiseaux.

3



Les bâtiments sont gris et on peut lire des prénoms gravés dessus. Cela donne un sentiment d'abandon du quartier.

4



La voiture prend une grande place dans le quartier. On les voit et on les entend beaucoup.

5



Cette « place » est un grand parking sans clôtures ni limites. Les espaces sont définis par les traits jaunes au sol. La place n'a pas l'air d'être très fréquentée.

6



On entend le bruit des voitures. Cette avenue est assez vivante surtout au pied des immeubles où il y a des commerces. Il y a plus des personnes ici qu'ailleurs dans le quartier.

Vendredi 10 mars 2017, de 17:00 à 19:00

Observation faite par Afaf Abdin



Les parkings à vélos sont peu utilisés. Je n'ai vu que 4 vélos durant l'observation.



Il y a pas mal de tags et d'écrits sur les murs des cités. On peut les lire partout. Les vitres de l'hôtel « Les patinoires » sont cassées. Je demande à un monsieur si je peux prendre une photo mais il me dit « non ». Ce bâtiment nous procure un sentiment de danger.



Les routes sont très dégradées.



La différenciation entre piétons et voitures est très confuse. Cela se voit à la façon dont les gens et les voitures circulent dans le quartier. Les espaces sont mal définis.



L'identité des bâtiments n'est pas claire, ils se ressemblent tous. Il est difficile de les différencier pour se repérer.



Ce chemin est bien défini à l'inverse des autres chemins piétons sur la place de la commune. D'ailleurs, beaucoup de gens utilisent ce passage.

1



J'ai mis du temps à faire cette première prise de vue. Je ne me sens pas à l'aise et pas en sécurité. Pourtant, j'y passe tous les jours en vélo mais la nuit. La place complètement vide n'est pas tant la source de mon inquiétude, c'est plutôt les voitures qui passent à vive allure.

2



Les scooters tournent en boucle. Je me dépêche de faire ma photo, je sens que si je suis admis à l'extérieur de la cité, à l'intérieur c'est autre chose. Je suis sur un territoire qui n'appartient plus à la ville. Je pense être observé.

3



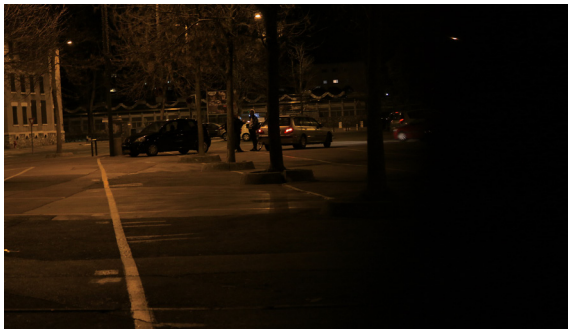
J'ai dû faire vite pour prendre cette photo, le livreur à domicile arrive et je ne veux pas être remarqué.

4



Ça y est, je suis perdu.

5



Une réunion se tient en parallèle de celle de la MDH. J'ai fait dix essais avant d'avoir une photo admissible, avec l'appareil planqué dans ma veste et c'est important de le signaler.
La censure du *deal* mise en image ?

6



L'éclairage est agressif mais ce regain d'animation donne plus de sécurité psychologique. Prendre une photo au milieu de la voirie ne m'a posé aucun problème.

Vendredi 10 mars 2017, de 19:00 à 21:00

Observation faite par Mathieu Verdet



Les éclairages donnent des ambiances et ici, elles ne sont pas maîtrisées. Même cette pubpour de l'eau en bouteille est glauque. Les voitures passent toujours par intermittence.



Un trou à rats. Je ne sais pas quoi en penser... Insolite ?



Là, tout de suite, ça sent le shit.



Et on embouteille, on nous encartonne aussi.



Éclairage très agressif. Pour mieux vendre des lunettes ?



Pleine lune et jeux de lumière. Volets clos. J'aime bien ces immeubles finalement.

1



Les camionnettes occupent tout l'espace, il est encore difficile de lire l'organisation du marché. Tout semble positionné de manière hasardeuse et spontanée.
Est-ce le cas ?

2



La fumée chaude qui remonte du sous-sol me réchauffe les mains. L'odeur du bain, du sauna. Un pigeon se trouve au centre du square, il regarde le papier aluminium jeté au sol. Y aurait-il de la nourriture dedans ?

3



Je me rends compte, à travers l'appareil photographique, qu'à cet emplacement, mon ombre occupe déjà une grande surface au sol. Que sera-t-il d'un immeuble ?
Le soleil quittera définitivement les cours de la cité.

4



08 h 10. Les usagers du marché stationnent déjà dans la rue Suzanne Buisson pour, ensuite, faire leurs courses.

5



07h45, brin de soleil, froid glacial, mains gelées. Le marché s'installe calmement, seuls les bruits d'objets métalliques et de cagettes s'entendent. Les saluts et rires des marchands nous laissent imaginer la bonne ambiance et la convivialité de ce marché.

6



Calme. On entend le marché depuis l'avenue Jeanne d'Arc. Six personnes dans la boulangerie « Chanas ». Ils sont de bonne humeur, souriants. C'est samedi.

Samedi 11 mars 2017, de 08:00 à 10:00

Observation faite par Ryma Hadbi



07 heures 55 minutes, presque 56. Le monsieur s'installe face au soleil, adossé à la barrière probablement chaude. Il se réchauffe en attendant le bus C5.



Le marché n'a pas fini de s'installer, il n'y a qu'un seul client au milieu des marchands et de leurs étalages. Il a l'air d'être un habitué de « Robert ». Matinal. Une fois son sachet rempli, il s'en va discrètement depuis la rue André Argouges.



Un autre usager des transports en commun arrive. En voyant qu'il a raté le bus, il retrousse son chemin vers la place.



Calme, majestueux et lumineux.



Les ombres des cités se projettent les unes sur les autres. Elles sont un tout. Un tout remarquable.



Qualité des cours. Entre usages privés et vie collective.

1



Sur le banc à côté de l'arrêt de bus, 3 hommes âgés de 75 à 85 ans discutent. Ils trouvent le marché plutôt bien et plus sécurisé qu'avant. L'un d'eux me raconte s'être déjà battu avec un voleur à la sauvette mais c'était il y a longtemps. Ils aiment le quartier, car « tous les vieux se connaissent ».

2



« Vous êtes journaliste ? » m'interpelle un homme. Je lui explique la raison de ma présence. Il vit au RDC. Il n'est jamais dans son appartement car « c'est trop déprimant ». Il n'y a aucune présence de vie. « Je n'y suis jamais sauf pour dormir. Je mange chez des amis qui ont des restaurants. Je paye 80 euros, car j'ai les APL ».

3



La cour sud était remplie de voitures. Les stationnements le long des nouvelles opérations de Châtelet sont aussi occupés. Le marché bat son plein.

4



L'ensemble des stationnements des cours est occupé. Les voitures circulent lentement pour trouver une place.

5



Le vendeur de vêtements devant la MDH renseigne deux clientes qui souhaitent acheter une jupe ou une robe.

6



La place sur la chaussée est réduite par la présence des camions du marché. La circulation est plus lente aujourd'hui.

Samedi 11 mars 2017, de 10:00 à 12:00

Observation faite par Fabienne Boudon



La grille du parvis de l'église arménienne n'est pas ouverte. Le vide du parvis tranche avec l'agitation du marché.



La tonnelle le long de l'église ménage un passage piéton en dehors du marché quand celui-ci est plein comme aujourd'hui. Les vendeurs ne peuvent pas s'étendre plus et sont collés au grillage de la tonnelle.



Le centre du marché est réservé aux vendeurs de denrées non alimentaires. On trouve les vendeurs de vêtements, d'articles « tout à 1 euro », de matelas, de bijoux, de montres, et de lunettes de soleil essentielles aujourd'hui. Les primeurs, bouchers, fromagers qui ont des stands plus grands et des camions réfrigérés sont placés sur les extérieurs du marché.



Il y a la queue à la boulangerie. La supérette a quant à elle fermé il y a un ou deux ans.



Beaucoup de personnes quittent le marché, il est 12h environ. Ces deux femmes retraitées sont venues au marché en vélo, elles rentrent chez elles.



Il n'y a plus de place dans les cours de l'Abbaye. Les voitures se garent sur les talus du chantier de Châtelet.

1



Le marché couvre la place. Elle est complètement entourée, protégée, gardée de véhicules. On remarque un flux plus élevé que les autres jours.

2



C'est un jour de week-end mais ceci ne reflète pas forcément l'envie des habitants d'utiliser le petit square.

3



Les places de parking sont relativement prises par les clients fidèles du marché. La place du marché est plus dense que d'habitude. La voie semble plus calme que le reste des jours de la semaine.

4



Les parkings gratuits, les places prises, les voitures se stationnent même sur les trottoirs. La voiture bloque la percée visuelle qui donne habituellement sur l'îlot-patio central.

5



Le marché commence à s'éteindre à cette heure-ci. Il y'a de moins en moins de clients. La vue est étouffée par les parasols et la marchandise du marché. On ne sait pas où on est lorsqu'on se trouve à l'intérieur du marché entouré d'obstacles visuels de tous les côtés.

6



Mis à part le marché au fond de la rue, l'ambiance reste semblable à celle remarquée pendant la semaine. Les véhicules sont aussi nombreux que d'habitude. Les commerces semblent toujours aussi actifs.

Samedi 11 mars 2017, de 12:00 à 14:00

Observation faite par Samah Belhamiti



On entend de loin une musique du style fanfare, elle provient du dernier étage de la MJC. Cela crée une ambiance qui s'harmonise très bien avec celle du marché.



Malgré la sagesse du quartier et son calme constant, on remarque des actes de vandalisme. Celles-ci doivent certainement dater de la nuit dernière.



Pendant le week-end, les habitants peuvent tranquillement profiter du calme de la saison puisque l'orchestre du chantier prend pause.



Des stationnements interdits passent inaperçus, justifiés par la temporalité du marché et du week-end.



Le marché commence à disparaître et dans quelques minutes on ne verra plus aucune trace qui rappellerait sa présence passée.



Le nettoyage prend place. Détritus, cagettes, camions... puis plus rien. Le marché s'en est allé.

1



Un camion du marché part de la place et klaxonne à proximité des marchands qui continuent de ranger. Il se dirige vers la rue Léon Jouhaux. Un deuxième camion passe et répète le coup de klaxon plusieurs fois. En réponse les marchands de la place crient des « ouaiiis » en signe d'au revoir.

2



Une personne qui a l'air âgée est assise sur un des bancs du square. Elle est face au soleil. Il est bientôt 14h. Il y a 3 autres personnes dans le square. Une autre personne est assise, seule, sur un banc et regarde en direction du sud.

3



Au loin, le nettoyage du marché continue. Une femme fait signe à un enfant d'avancer avec sa trottinette. Ils traversent tous les deux la rue.

4



Le camion qui était déjà garé dans le square jeudi est toujours là. Une petite fille habillée tout en rose se balance sur un cheval à ressort.

5



Des sacs volent. C'est la fin du marché. Plusieurs camionnettes de nettoyage tournent sur la place, les derniers marchands finissent de ranger leurs stands. Une dame et un petit garçon longent la MDH. Ils reviennent de la boulangerie et se dirigent vers le parc Condé. Une voiture traverse la place en direction de la rue Dupleix.

6



Plusieurs personnes sont debout devant la terrasse du café. Plus loin c'est la fin du marché. Il y a peu de circulation et le parking est presque plein. Il fait très beau. Une dame qui traverse la rue se fait klaxonner.

Samedi 11 mars 2017, de 13:30 à 15:30

Observation faite par Lou Bellegarde et Aurélie Planté



Un groupe de personnes porte des sacs de supermarché. On ne distingue pas ce qu'il peut en sortir. Le groupe de personnes rentre dans le premier îlot. Un garçon porte des tuyaux à l'épaule. Des personnes déchargent une voiture.



Dans la cour centrale, deux femmes discutent assises sur deux bancs à l'angle du square.



Cour Riboud. Le square est vide. Il fait beau.



Cour Riboud. Un sac plein de clémentines est posé sur une des bornes à ordures.



Le nettoyage de la place du marché est presque fini. Une personne gare sa voiture sur la place et se dirige vers la MDH. Une autre voiture se gare à proximité de la précédente.



Dos à l'église. La grille de celle-ci est fermée. Deux filles passent avec une poussette. Un enfant est assis dedans.

5.

Récits de vie / Récit du lieu

Itinéraires et entretiens à l'Abbaye



© *Photographies de Walid Igbil Ameur*

ANTOINE JUSSI

Itinéraire réalisé le 17 avril 2017 à 16 h 30

Commerçant au marché de l'Abbaye et habitant de la deuxième cour de la cité de l'Abbaye, Antoine Jussi nous raconte l'histoire et l'évolution du quartier. Durant notre itinéraire, nous rencontrons des dames qui habitaient autrefois le Châtelet. Nostalgiques, elles nous confient leur attachement au quartier. Aujourd'hui, elles se retrouvent régulièrement à l'emplacement des anciens lavoirs des vieilles cités pour regarder ce qu'est devenu le quartier de leurs racines. Antoine nous explique qu'à l'Abbaye c'était comme un village. Ils étaient en famille. Tout le monde se connaissait, tout le monde se mélangeait. L'Abbaye est un quartier populaire avec une bonne ambiance. Il y a quelque chose de particulier à l'Abbaye qui fait qu'on s'y sent bien. Certains sont là depuis des décennies, d'autres y sont même nés. L'Abbaye c'est leurs racines et c'est pour cette raison qu'ils souhaitent rester dans le quartier malgré la démolition des cités.





Antoine : La première cour a été faite en 1927, là vous voyez. Après ça a continué de construire jusque vers 1935/1936 pour qu'ils finissent les autres cours. Et à la base, c'était des bâtiments pour l'administration parce qu'il n'y avait rien avant ici. Ce n'était que des champs autour. C'était encore la campagne ici de toute façon. Moi, je suis partie de la rue Mutualité, au centre-ville, quand ils ont démoli et on est venu ici. Alors, ici il y avait un mélange de Gitans, d'Italiens, d'Espagnols. Il y avait une bonne ambiance. Alors, c'est la première cour qu'ils ont faite et donc ça a été fini en 1927 et dans les renfoncements, il y avait de grands lavoirs. À l'époque, il n'y avait pas de machine à laver.

On va continuer à faire les trois cours. C'est dommage qu'ils démolissent. J'ai été voir hier à Jean Macé, il y avait à peu près les mêmes, ils en ont réhabilité un. C'est super beau ! Je ne comprends pas qu'ils ne fassent pas ça ici parce que ça a toute une histoire l'Abbaye. C'était connu dans la France entière par rapport à son histoire. C'était un petit village ici quand même.





Et là, il y avait le quartier Châtelet qui a été construit en 1955 et c'est là qu'on a atterri nous ! Vous voyez, on a atterri là en 1960 et à l'époque c'était des champs. Avant, à la place du lycée Jean Bart (André Argouges), il y avait encore des Gitans qui venaient avec leurs caravanes et leurs chevaux. Le Châtelet a été démoli parce que c'était vétuste. Ce n'était pas aussi costaud que la cité de l'Abbaye. Là, dans les renforcements, il y avait des lavoirs et les gens venaient laver leur linge parce qu'il n'y avait pas de machines à laver.

Bonjour Mesdames !

Les dames : Bonjour !

A. : C'est d'anciens habitants eux aussi. C'est de la famille aussi. Ils sont blonds, ils ne sont pas bruns comme moi parce qu'ils tiennent un peu du style alsacien (rires).

Une dame : Qu'est ce qu'il raconte lui !
C'est le journal ?

A. : Oui, c'est la télévision !



Une dame : Moi je suis venue là, j'avais 15 ans. Regardez ce qu'ils en ont fait. Et bien là, il y avait des lavoirs. C'était bien, mais bon…

A. : Là, c'était le Châtelet.

Une dame : C'est notre quartier, on mangeait dehors, on dormait presque dehors.

Une dame : Il y avait des parapets en pierre où on pouvait s'asseoir.



Une dame : Ils n'ont pas dit qu'ils allaient détruire la cité de l'Abbaye ?

A. : Hier, j'ai été à Jean Macé, j'ai regardé et il y a les mêmes que ça. Ils en ont détruit une partie et ils sont en train de refaire les autres.

Une dame : Ah oui. C'est de belles maisons dedans, c'est de beaux logements !

Une dame : Il y en a pour une fortune de réparations là, les toitures tombent.



A. : On continue ! Ce serait intéressant qu'ils les refassent mais bon c'est toujours pareil, s'il y a plus de frais alors mieux vaut démolir. C'est vrai que bien agencé c'est de beaux appartements. Il y a encore des cheminées dans les chambres, le parquet en bois au sol, le plafond. C'est joli comme habitation mais par contre tout ce qui est plomberie et électricité ça date des années 1930.



Ceux-là, rue Élie Cartan (Moyrand), ils ont été construits en 1956 au même temps que le Châtelet. Et là-bas, c'est les années 1970. Alors là, il y avait un grand grand champ et il y avait un garde-barrière. Le train passait. Et puis là, à l'époque, tous les gens du voyage s'arrêtaient ici. Il y avait une ferme là, c'était la dernière ferme qui restait. Et jusque Teisseire avant c'était que des champs de maïs. Ça, c'est la troisième cour. Mais, disons que l'histoire de ce quartier c'est quand même… c'était familial quoi ! Si l'autre avait faim il allait mangeait chez l'autre. C'était un petit village quoi.



Le quartier a évolué. En grandissant, j'ai vu des évolutions. Ils ont fait les routes, ils avaient fait un stade de foot ensuite ils y ont collé le lycée Jean Bart. À l'époque, ça s'appelait Jean Bart maintenant c'est Argouges. Ils ont changé de nom quand il y a eu le meurtre du professeur Argouges donc ça a tout changé. Mais moi j'ai vu l'évolution en grandissant.



Il y en a qui ont été relogés à côté, à la rue Élie Cartan, dans ce bâtiment-là. Le relogement s'est bien passé dans l'ensemble parce que les gens n'ont pas voulu sortir du quartier et ils ont réussi à les reloger dans la même zone quoi. Pour ceux qui restent dans les vieilles cités, ça va être pareil, je pense.



Ils ont des racines ici, ils ne veulent pas s'en aller comme ça non plus. Il y en a qui sont là depuis 70 ans. J'en connais qui sont nés ici et qui habitent maintenant dans des maisons dans les terres froides. Ils viennent faire un tour ici quand même, c'est-à-dire que quand ils viennent sur Grenoble ils ne peuvent pas s'empêcher de venir faire un tour dans leur quartier. Vous voyez, ils ont tellement été dans le bien-être parce que c'est un niveau social qui n'est pas comme dans les grandes résidences où la majorité des personnes ne se connaissent pas.



Ici, tout le monde se connait c'est-à-dire que si demain quelqu'un fait une petite grillade, si l'autre passe à ce moment-là il lui dit viens manger avec nous alors que dans les grandes résidences ou les trucs assez select ce n'est pas comme ça. C'est pour ça que la majeure partie des gens qui sont nés ici, on ne peut pas les déraciner comme ça, ce n'est pas possible ! Quand je fais la comparaison avec d'autres quartiers, l'Abbaye ce n'est pas un quartier de voyous.



Ceux qui sont nés ici, bon la moitié sont malheureusement décédés, mais je vous dis que ceux qui arrivent à partir d'ici et qui sont nés ici et bien ils ne veulent pas partir hors de la zone. C'est vrai que c'est bien conditionné, il y a tout à côté. Il y a les grandes surfaces, le bureau de tabac, la pharmacie et puis tous les gens se connaissent. Il y a le marché qui est sympa le matin ce qui fait que les gens ils s'y sentent bien quoi et moi aussi d'ailleurs je m'y sens bien.



Moi, j'ai toujours vécu ici. J'étais dans le Châtelet ensuite je suis parti place André Charpin. J'habite la deuxième cour encore aujourd'hui mais bon je suis en attente de deux à trois ans donc à la limite ça ne me dérange pas d'y rester. J'ai tellement l'habitude et je suis tellement bien ici que… Les logements c'est super sympa, il suffit de bien les agencer. Après, il y a toujours des gens qui sont bordéliques. Les appartements sont très bien. Moi je vous dis, il reste encore les cheminées dans les chambres, le parquet par terre en bois et puis les hauts plafonds. C'est des maisons à peu près dans le style haussmannien. C'est joli, c'est vrai que c'est joli.



Alors, vous avez le marché à côté, le marché doit dater de 1950. Ce n'était pas un marché comme ça avant. C'était des gens qui faisaient un peu les produits du jardin et après ils ont commencé à mettre des personnes qui vendent des vêtements. Le marché était tout en terre et à la place des bâtiments de Moyrand il y avait des vergers. Et puis derrière, il y avait une piscine, un bar-piscine. On l'appelait le bar de l'Abbaye et il y avait une piscine municipale dedans. Elle était très vieille, ça datait d'avant la guerre même.



Là, il y avait une église en bois à l'époque à la place de celle-là. Elle a brulé dans les 1970, elle a entièrement brulé. Ensuite, ils ont refait une autre qu'ils ont revendue aux Arméniens. Maintenant, c'est une église arménienne. Il y avait un curé qui était de la paroisse de l'Abbaye, mais maintenant il n'y en a plus. C'est devenu une église orthodoxe maintenant. Elle est utilisée quand même, ils nous la prêtent pour nous les Gitans parce qu'à la base on est catholique.



C'est un vieux quartier et ils ont commencé ici en 1927. Autour il n'y avait que des champs, il n'y avait rien. Grenoble a commencé un peu à s'allonger, ils ont commencé à faire des bâtiments mais au départ c'était tous des champs. C'était la campagne là. À la place du centre social, il y avait une villa. C'était là la limite, la place du marché. C'était le Grand Châtelet et ici, sorti de là, sorti de la cité de l'Abbaye, c'était fini. Ça, c'est l'Abbaye, les vieilles cités. Là, c'est l'Abbaye et au milieu c'était le Grand-Châtelet.



Tout le monde se connait ici, les commerçants du marché connaissent bien les habitants. Nous, on a arrêté de voyager c'est-à-dire qu'on n'a jamais voyagé, bon au départ on n'était pas sédentarisé. Mon grand-père est né à la Montée Chalemont, rue Saint-Laurent, en 1918. Ensuite ils sont restés ici, ils n'ont plus bougé d'ici quoi. Une caravane je ne m'en suis jamais servi moi.



C'est vrai que c'est dommage qu'ils détruisent la cité de l'Abbaye, s'ils pouvaient les réhabiliter comme à Jean Macé parce que quand ils vont démolir là, la majeure partie des gens qui sont partis ils ont signé une charte comme quoi ils pourraient revenir. C'est-à-dire que ceux qui sont partis même dans du neuf, si ça se démolit et qu'ils refont des bâtiments, les gens ont la priorité pour revenir. Vous voyez comme ils aiment leur quartier !



J'ai été voir deux, trois appartements neufs. C'est joli, c'est tout neuf mais niveau insonorisation et qualité de construction ça n'a rien à voir. C'est tout du placo. C'est moderne vous allez me dire. C'était le top la cité de l'Abbaye !



Au départ, les bâtiments c'était pour l'administration, militaires, gendarmes, facteurs et avec l'évolution des choses c'est devenu un quartier populaire. Après la guerre de 1939, c'est devenu populaire quoi. Les arbres sont d'époque. Les quatre platanes que vous voyez là c'est d'époque. Avant il n'y avait pas tous ces machins verts, c'était brut quoi. Ils ont réhabilité une fois ou deux ces bâtiments. Dans le Châtelet, il y avait pas mal de verdure et ils ont tout arraché quand ils ont construit.



Châtelet c'est vrai que c'était vétuste car au départ c'était conçu pour 20 ans et ça a vécu 45 ans ou 50 ans. Ils n'étaient pas construits dans le même esprit que la cité de l'Abbaye. Je dis ça parce que j'ai l'impression que ceux-là ont été construits pour durer des années et des années alors que les autres qu'il y avait au milieu, au Châtelet, ils étaient conçus pour 20 ou 30 ans mais ils les ont gardés quand même 45 ans. Après bon, c'était les habitants… il y en avait qui avaient beaucoup de savoir-vivre et d'autres… Après, les générations changent. Dans un quartier, si vous avez deux ou trois familles qui n'ont aucun savoir-vivre, ils vont détruire le quartier.



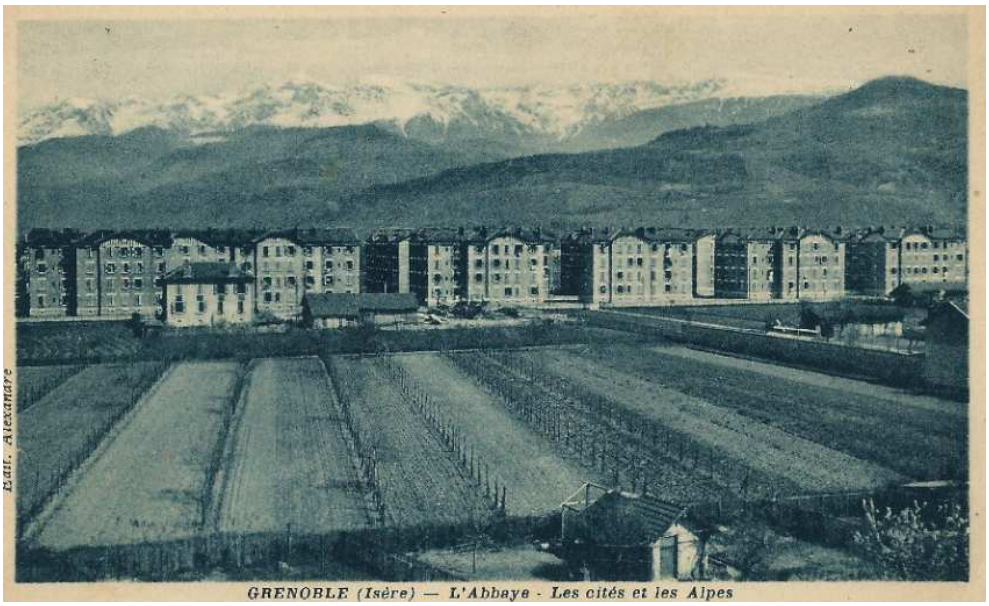
L'histoire de ce quartier ça fait patrimoine parce qu'il a été connu par la France entière mais pas par la violence qu'il y a eu. Bon, il y a eu quelques histoires de banditisme qui ont fait éclater le quartier. L'Abbaye a toujours été connue pour ça. D'ailleurs, les gens quand ils passaient par là dans les années 1975/1980, ils ne passaient pas dans la cité, ils avaient peur, il y a les Gitans. Et puis, quand ils s'apercevaient de ce que c'était vraiment, ils ne voulaient plus partir. Il y en a qui sont venus pour ne rester que trois mois puis ils devaient s'en aller mais ils sont finalement restés 40 ans.



Tout le monde se connaissait, c'était une grande famille, il y avait de tout : des Italiens, des Espagnols, des Arabes. C'était une famille. Il n'y a jamais eu de distinction d'origine. Vous voyez, les Algériens sont arrivés dans les années 1960 à l'époque, ils vivaient dans le quartier et on était tous ensemble. On jouait au ballon, on mangeait ensemble. C'était bien !

Jean-Pierre et Odette Gonnet, le 4 avril 2017 à 15 h

Place Laurent Bonnevay, cité de l'Abbaye, Grenoble



Jean-Pierre et Odette Gonnet ont passé toute leur enfance dans les vieilles cités de l'Abbaye, place Laurent Bonnevay autrefois dénommée « troisième cour ». Il y avait quelque chose de particulier dans cette cour, c'était comme une famille. D'ailleurs, aujourd'hui encore, ils continuent de se retrouver une fois par an pour passer la journée ensemble. La mère d'Odette, âgée de 98 ans, est la doyenne de la cité. Nous avons le plaisir de faire cet entretien en sa compagnie, à son domicile. Dans leur récit, ils partagent avec nous leurs souvenirs de l'Abbaye à l'époque où c'était « la zone », où il n'y avait encore rien à part les cités et les champs. Ils se remémorent avec précision ce qu'il y avait autour de leur cité : les jardins à la place du Châtelet, les fermes, le Boissard, le Verderet, la piscine Abbaye-les-Bains, la place de la Commune dite la place du marché, les commerces rue de l'Industrie et l'école Jules Ferry. Ils se souviennent encore de la construction des cités Châtelet et Moyrand dans les années 1950/1960. Au départ, les gens du voyage ne logeaient pas dans les cités. Ce n'est qu'après les années 1960, qu'ils intègrent les cités de l'Abbaye et du Châtelet au même temps que les immigrés italiens et espagnols rapatriés des vieux quartiers du centre-ville. Jean-Pierre est très attaché au quartier de l'Abbaye et pour lui, sa richesse réside dans le fait qu'il soit cosmopolite.

Odette : Avant, on n'avait pas de chauffage urbain. On avait un poêle qui est encore là d'ailleurs. On se chauffait avec du charbon et les chambres étaient gelées. Le soir, on mettait une brique chaude dans le lit tellement il faisait froid. Il y avait du gel sur les carreaux, on écrivait sur les carreaux tellement c'était gelé.

Jean-Pierre : Et il faisait plus froid avant en hiver que maintenant. Le chauffage n'était que dans la cuisine. Ce serait intéressant de savoir les personnes que vous avez contactées ce qu'elles vous ont dit pour rester dans la logique des dires.

O. : Là, les appartements ils sont pas mal.

J.-P. : La date de construction c'est 1930-1935. Mon grand-père il est venu ici après 1930.

O. : J'ai vu sur le journal, il y a un article sur l'Abbaye.

J.-P. : On l'a appris ce matin à un enterrement d'une personne de l'Abbaye qui est décédée.

O. : La fille de Paul Cocat.

J.-P. : Paul Cocat est parti en franc-tireur.

O. : Vous savez qu'il y a trois cours : première, deuxième et troisième cour.

J.-P. : La première, vous savez, c'est Riboud mais à l'époque ce n'était pas Riboud. C'était première cour, deuxième cour, troisième cour.

O. : Il n'y avait pas les plaques avant.

J.-P. : Il y avait les numéros des bâtiments. Ici, c'était le bâtiment A11. En face, c'était le C9 et à côté le A10. Enfin c'était comme ça, avant il n'y avait pas de noms de places, il n'y avait rien. Puis, je crois qu'après, dans les années 1955-1956, je ne sais pas, je ne me souviens plus, ils ont mis les trois plaques… Je crois que ça correspond aux noms des personnes qui étaient à l'origine du projet. Alors Bonnevay, c'était un avocat, je crois. Nous, on disait première cour, deuxième cour, troisième cour. Bizarrement, c'était assez cloisonné, c'était chacun sa cour.

O. : Ah oui ! La première cour et la deuxième cour on ne les aimait pas.

J.-P. : Chacun sa cour.

O. : Oui, les garçons ne voulaient pas que les filles de la troisième cour aillent avec ceux de la première cour. Les garçons voulaient nous garder. Moi et mon mari nous nous sommes connus là, à 11 ans. En fait on n'avait même pas dix ans et demi.

J.-P. : La troisième cour ici elle était démarquée de la première. La première cour était surtout occupée par les militaires, ils avaient droit à des appartements. La deuxième cour n'était pas très marquée. Les gens de la deuxième cour venaient avec nous, ils étaient acceptés. Il y en avait qui venaient avec nous et d'autres qui allaient avec la première cour. Elle n'était pas trop marquée cette cour en identité.

O. : Alors que la troisième jusqu'à maintenant on fait des retrouvailles.

J.-P. : Enfin, moi je vous dis ce que je ressens après… La communauté des gens du voyage ce n'est pas eux qui font l'identité du quartier, ils sont arrivés bien après.

O. : Oui, mon mari est né ici, c'est un ancien des cités. La communauté des gens du voyage, ce ne sont pas les anciens.

J.-P. : Oui, ils sont venus plus tard, vers les années 1970 ou même plus tard.

O. : Le premier qui a habité dans les cités c'était le Duverney au rez-de-chaussée là-bas. Il vivait dans une roulotte.

J.-P. : Moi je vais vous dire comme c'était structuré ici. Moi je vous parle de la troisième cour parce que j'y suis né. Je pourrai presque vous dire si je faisais un effort de mémoire tous les noms des habitants de la troisième cour. Des fois, je me les retrace comme ça pour faire travailler la mémoire mais les noms des autres cours j'en connais deux ou trois. C'est pour vous dire que c'était bien marqué, c'était des territoires en fait. Il y avait des rivalités.

O. : On vous a dit qu'il y avait des bassins entre les bâtiments là, dans les renforcements derrière ? On allait y laver le linge.

J.-P. : C'est là où on allait nager. C'était de grands lavoirs.

O. : Il y avait un grand bassin et un petit bassin. On lavait le linge dans l'un et on le rinçait dans l'autre et l'eau coulait en permanence.

J.-P. : Alors il y avait ce secteur, les cités et là il y avait un chemin à la place de la route René Cassin, avant il n'y avait pas de nom, c'était un chemin. On l'appelait le chemin noir, je ne sais pas pourquoi peut-être parce qu'il n'y avait pas de lumière, il n'y avait rien et là derrière il y avait des jardins.

O. : Il n'y avait pas le Châtelet encore. Il y avait des jardins.

J.-P. : Maintenant c'est tout en construction.

O. : Et puis on avait nos étendages. On allait étendre notre linge là.

J.-P. : Moi j'étais au troisième et mes parents avaient leur jardin ce qui fait qu'on avait des lapins. Bon, on était pauvre. Le mari de ma mère faisait des journées de 12 heures, 12 heures des fois et il cultivait quand même un jardin. Il y avait presque 1000 m². Il y avait des poules, des lapins, des légumes, on avait des œufs. De temps en temps on mangeait un lapin. À l'époque on était pauvre et les grandes surfaces n'existaient pas. Là, je vous situe le contexte : les cités, les jardins et les fermes. Vous connaissez les fermes ? La ferme Guichard à la place du lycée Argouges, la ferme Perrin vers la piscine. Là, il y avait au bout de la rue où il y a le coiffeur, je crois que ça s'appelait la ferme Amblard, je ne me souviens plus.

O. : Ça fait 64 ans qu'on est là. On connait bien le quartier.

J.-P. : Les jardins, on les appelait les jardins de la caisse d'épargne, je ne sais pas pourquoi ! Est-ce que c'est parce que le terrain appartenait à cet organisme-là ? Je sais que les jardins qu'il y avait là où il y a le lycée, ils appartenaient à la ferme Guichard. Ils faisaient des locations à ceux qui voulaient. C'était une grande ferme, une grande exploitation. Ils étaient maraîchers, ils faisaient des légumes pas de fruits. Il y avait plus que 30 vaches, entre 50 et 100 moutons. C'était une belle exploitation. Je vous en parle parce que j'allais chercher notre lait là-bas tous les jours.

O. : Perrin, c'était une ferme plus petite. Il y avait le lait à la ferme et puis il y avait aussi le laitier qui passait dans la cour avec une petite camionnette et tu descendais avec ta casserole, tu allais chercher ton lait. C'était au détail, il mettait la crème au détail. Il passait dans la cour là et il sifflait.

J.-P. : Madame Guichard c'était la patronne. C'était une dame d'une gentillesse, vraiment… Elle nous donnait toujours une petite pièce et le père Guichard c'était un homme avec des moustaches comme ça, il faisait peur. Il n'était pas méchant mais il n'était pas très sociable, pas très causant on va dire. Il y avait aussi quelques valets de ferme, un s'appelait Raoul et l'autre Henry.

O. : Ils dormaient dans la grange.

J.-P. : C'était des bêtes de somme, ils passaient leur temps à travailler. C'était dur pour eux les pauvres. Ils travaillaient, mangeaient et allaient dormir. Enfin, les cités il faut dire qu'il n'y avait que ça ici. Là, c'était la zone, il n'y avait rien du tout à part les cités, les fermes, les vaches et les ruisseaux. On a appris à nager dans les ruisseaux.

O. : Le Verderet.

J.-P. : Oui, le Verderet. Vous voyez la bibliothèque, à la sortie de la bibliothèque, il arrivait là vous voyez, il était canalisé. Il est toujours canalisé d'ailleurs. Il sortait au parc Paul Mistral, puis rue de la mutualité là-bas. Ma mère qui était une immigrée espagnole habitait avec sa famille dans la rue Mutualité et à l'époque ils faisaient leur lessive dans le Verderet. Nous on dit le Verderet. Il y en a qui disent Verdaret mais en vrai c'est Verderet.

O. : Nous on disait Verdaret, c'est vrai.

J.-P. : Mais officiellement c'est Verderet. Tous ceux du coin ont appris à nager dans le ruisseau. La piscine, il fallait avoir des sous pour y aller. C'était la première piscine de Grenoble. Alors cette

piscine-là, moi j'ai une photo. Il faut savoir que c'était une piscine qui était alimentée par de l'eau de source. Juste derrière la piscine, il y avait une roue à eau qui tournait comme un moulin et qui alimentait la piscine. C'était de l'eau pure. Il y avait des poignées carrées pour ouvrir les cabines. Elle était toujours froide et quand ils la changeaient elle faisait 14 ou 15 degrés. Il n'y avait pas de chlore ni rien. Quand on avait une pièce on allait à la piscine, je me rappelle on partait d'ici en maillot. Vous savez, elle était très belle cette piscine, ils ont conservé en partie les façades, les briques rouges, ça c'est d'origine. Elle était magnifique.

O. : Quand on rentrait, c'était un bar et la piscine était derrière.

J.-P. : Il n'y avait que celle-là, alors tant que le propriétaire était vivant… Il s'appelait Colombino, c'était monsieur Colombino. C'était un gaillard, il avait des moustaches. Dedans, il était assis sur un truc comme une tribune et il commandait. Il nous faisait peur !

O. : On n'avait pas intérêt à rentrer sans payer, on payait vite. On n'arrivait même pas à la hauteur du comptoir.

J.-P. : Il a bien géré son affaire tant qu'il était vivant après il est décédé et il y a eu un héritier. C'était un neveu adoptif ou je ne sais plus, il s'appelait Maurice.

O. : enfin, Maurice, le Momo il a bien tenu l'affaire.

J.-P. : Lui, ce qu'il en a fait c'était… Il n'en a rien fait du tout, voilà. Quand il fallait se mettre aux normes, il a tout laissé tomber. Tous les bassins il les a remplis de terre, je ne sais pas pourquoi. La piscine a évidemment fermé et il a conservé le petit bar.

O. : Il l'a tenu pendant quelques années avant que ça ne devienne la bibliothèque.

J.-P. : Il était alimenté par l'eau de la source. La source elle y est toujours j'en suis sûr.

O. : Ils ont dû la canaliser cette source, ils l'ont peut-être détournée. Il y avait la roue, je ne sais pas si elle y est toujours derrière la bibliothèque.

J.-P. : Devant la piscine, juste avant, il y avait la ferme Perrin. Elle n'était pas sympa, c'était des cultivateurs qui étaient assez insociables.

O. : Et avant le groupe Moyrand, il y avait le Boissard. Nous, on ne l'a pas connu.

J.-P. : Il y avait un semblant de ferme là où il y a le terrain de la poterne, le stade qui s'appelle Stijovic. C'est le nom d'un jeune qui est décédé, c'était un engagé militaire. C'était un ancien joueur du club de football. Nous on l'appelait le stade de la poterne, ça s'appelait comme ça avant. Alors, juste derrière il y avait une maison qui faisait un semblant de ferme, c'est ce qu'on appelle des maisons de campagne un peu allongées. C'était monsieur Josserand. Alors, il avait quelques terres

par-là, c'était un exploitant agricole et c'est lui qui ramassait les poubelles avec son cheval. Ils faisaient toutes les cités.

O. : Et le matin, il nous réveillait quand il faisait *Hu Ho* et les talons du cheval.

J.-P. : Voilà, c'était la collecte des ordures dans les années 1950.

O. : Il y avait un tas d'ordures là-bas au fond, des tas de balayures vers l'avenue Washington là-bas où ils vont construire.

J.-P. : Oui, il y avait un tas de balayures immense. C'était toute la collecte qui était là. Voilà, ils enfumaient ces terrains. On y allait aussi, on ramassait ce qu'on trouvait.

O. : Ah oui ! Toi tu y allais tout le temps.

J.-P. : On ramassait ce qu'on trouvait, de la ferraille, un peu de plomb, quand il y avait du cuivre. Je vous disais qu'on était pauvre, on était de vrais pauvres. Et derrière c'était des cultures, il y avait du blé, de tout. C'était immense.

O. : Il y avait la voie ferrée aussi après le lycée, avenue Jeux olympiques.

J.-P. : Elle faisait Grenoble-Chambéry. Elle passait à 11 heures le soir entre autres et quand on l'entendait arriver, on disait que c'était le vent du Sud, qu'il allait pleuvoir. C'était le baromètre.

O. : Et la biscuiterie Brun quand on sentait les biscuits on disait qu'il allait pleuvoir parce qu'il y avait la biscuiterie à la Croix-Rouge. Ma mère, elle y a travaillé. En quelle année t'as travaillé ?

La maman : J'ai fini de travailler en 1938. Je mettais les biscuits en boîte. Ils sont partis d'ici.

J.-P. : Là, il y avait des rails de train qui venaient de je ne sais pas où vers la poterne et il y avait des petits wagonnets qui étaient tractés par je ne sais quoi et ils étaient remplis de navets. Ils allaient jusqu'à la Croix-Rouge, à la biscuiterie Brun. Je ne sais pas pourquoi, il y a du sucre peut-être dans le navet ?

O. : C'était peut-être de la betterave blanche.

J.-P. : Ici, il y avait des jardins magnifiques. Les gens c'était des ouvriers, ils travaillaient. À l'époque il n'y avait pas de chômage, c'était l'après-guerre. Tout le monde travaillait et parallèlement tout le monde avait un jardin, enfin ceux qui le voulaient. Ils avaient de beaux jardins, c'était magnifique. Il y avait des pommes de terre, des haricots verts, des petits pois.

O. : Son papa est mort en déportation. Son nom est sur le panneau des cités c'est pour ça qu'on ne veut pas qu'ils enlèvent le panneau.

J.-P. : Vous avez vu le panneau là-bas ? Et bien, moi je m'appelle Gonnet et mon père a été déporté. Moi je suis né en 1942 et mon père est mort en 1943 en déportation. Il avait 24 ans. On n'a pas eu le temps de se connaître.

O. : J'ai dit, et s'ils démolissent ? Alors j'ai fait des photos ! Là on voit son papa, Gonnet Jean. Là, en haut, vous voyez, « Gonnet J. ». Je ne pense pas qu'ils le démoliront, mais on ne sait jamais. Comme il parle de démolir, je suis vite allé faire des photos.

J.-P. : L'appartement de ma mère, en haut, il a été squatté alors ils l'ont emmuré.

O. : Alors on en était où ? Au Boissard !

J.-P. : Oui, on était à la place du marché, place de la Commune pardon. L'histoire de la Commune, c'est quelque chose ! Vous ne connaissez pas l'histoire de la Commune ? Renseignez-vous. Alors, ça s'appelle la place de la Commune 1871 alors que presque tout le monde ici dit la place du marché. C'est dommage, on sait tous que c'est la place du marché, mais elle a un nom. C'est l'histoire de la commune de Paris.

O. : La rue Élie Cartan, avant c'était la rue Nicolet. Avant il n'y avait pas le groupe Moyrand.

J.-P. : Quand on traversait, il y avait tout de suite un horticulteur. Il n'y avait pas de cités. Monsieur Sorel faisait des fleurs. On l'appelait le père Sorel.

O. : Il prenait son fusil avec des plombs et il nous tirait dessus.

J.-P : Ma mère, elle était veuve et elle s'est remariée sept, huit ans plus tard avec quelqu'un de la cour. C'est une spécificité ça aussi, je vous dirai après. Bon alors, ils allaient toujours embêter ce monsieur parce qu'il avait des cerisiers, alors un jour il a mis du sel dans son fusil et il a tiré et le mari de ma mère l'a reçu dans les fesses. Et bien il paraît que ce n'est pas rien, il est allé se tremper dans le bassin du lavoir pour se calmer. C'est une histoire vraie ça, c'est authentique ! Alors, il faisait des fleurs et je ne sais pas trop quoi. Et juste derrière ça, il y avait un manoir qu'on ne voyait pas de l'extérieur parce qu'il y avait des arbres sensationnels. On ne le voyait même pas depuis la rue Léon Jouhaux, d'ailleurs elle ne s'appelait pas comme ça.

O. : On l'appelait le Boissard, pourquoi on l'appelait comme ça ?

J.-P. : Il y avait des arbres. Il en reste vous savez au bout de la rue Dupleix, en face de l'ancienne antenne de la mairie. Il y a un gros platane qui est comme ça ! Ce n'était que des arbres comme ça qu'il y avait dans ce bois !

O. : Bon à l'époque ils n'étaient pas aussi gros.

J.-P. : Ils ont tout détruit. C'était un manoir magnifique, je ne l'ai vu qu'une fois ou deux.

O. : Oui moi aussi et sa fille elle venait avec moi à l'école. Le bois était fermé.

J.-P. : On ne pouvait pas rentrer là-dedans. C'était muré.

O. : Oui parce que nous quand on allait à l'école on ne pouvait pas passer, il n'y avait pas la rue Dupleix. On ne pouvait pas y passer parce qu'il n'y avait ni l'église ni rien, c'était le bois. On était obligé de faire le tour par derrière pour aller à l'école.

J.-P. : Ensuite tout a été vendu. La ville a racheté et après il y a eu le marché, les maraîchers. On a vu les premiers arriver. Le premier qui est venu sur le marché, c'est Serano avec une petite charrette à la main.

O. : Et puis tu te rappelles il mettait ses légumes dans la cave de tes parents. Si, il les mettait là pour ne pas les emmener à chaque fois parce qu'il habitait à Eybens. Alors il mettait sa charrette et tous les légumes dans la cave de tes parents.

J.-P. : Alors sur la place du marché j'y ai laissé des paires de chaussures, on jouait au foot. Cette place elle a quel âge ?

O. : Ma grand-mère est morte en 1960 et ils avaient juste planté les arbres. Je ne sais plus s'ils avaient commencé à construire le Châtelet. Peut-être qu'ils avaient commencé. Ils avaient mis plein d'arbres, les platanes là. Ceux qui restent, on les a vus les planter.

J.-P. : Oui, on les a vus les planter parce que c'était dans nos jardins. C'était quand ils ont construit les HLM derrière, le Châtelet, voilà je me rappelle j'avais quatorze ans quand ils ont fini, c'était en 1956.

O. : Oui, mais les arbres ils les ont plantés. Oui, c'est ça 1956, les arbres du Châtelet ils étaient petits. Je me rappelle ma grand-mère disait ils ne vont jamais tenir. Tu te rappelles la mémé disait ça parce les gosses les secouaient et tout.

J.-P. : Ils ont coupé ces platanes-là alors qu'on les a toujours vus. Ils avaient largement 60 ans. Ceux de la cour ils sont encore plus vieux. Vous voyez le marché, il y a une petite rue qui coupe la place et bien c'était une frontière, enfin une séparation avec l'horticulteur à droite et à gauche il y avait l'entrepôt d'une entreprise grenobloise de maçonnerie. C'est là où il y a l'église maintenant. La deuxième partie du marché si vous voulez, c'était tout fermé, il y avait du grillage très haut. C'était l'entreprise HOUR, ils y stockaient plein de choses et les gardiens habitaient dans des baraques en bois. C'était les années 1950, oui voilà.

O. : Et puis on allait à l'école Jules Ferry. Il n'y avait qu'une école à l'époque, il n'y avait pas le Châtelet. À Jules Ferry, il y avait ceux de la cité du stade et de la cité de l'Isère, je ne sais plus comment on l'appelait. Nous on disait cité de l'Isère et ceux-là ils venaient à Jules Ferry parce qu'il n'y avait pas d'école là-bas vers chez eux.

J.-P. : À la place du centre social, aujourd'hui on l'appelle la Maison des Habitants, il faut savoir qu'il y avait une scierie. Il y avait une scierie dans le quartier qui a brûlé, je ne sais plus le nom. Ensuite, il y a eu la scierie Humbert, au fond de la rue Nicolet qu'on appelle la rue Élie Cartan maintenant. Il y avait pas mal de scieries. Il y avait aussi à côté de l'école Jules Ferry une autre scierie qui s'appelait Chardonnet ou Chardonneret.

O. : Ah bon ? Bon, je suis arrivée quand j'avais 10 ans ici.

J.-P. : Voilà, moi j'avais 10 ans d'avance sur toi. Derrière le centre social, le commerce il n'y en avait pas beaucoup.

O. : Il y avait quand même pas mal d'épiceries.

J.-P. : Actuellement il y a un boucher avec des escaliers et bien il y en a toujours eu un là. Il s'appelait Detroyard parce que ce bâtiment existait déjà. Il est vieux le bâtiment. À la place de l'auto-école, il y avait un épicier. Il s'appelait Gaillard, c'était l'épicier du quartier.

O. : Il y en avait plein des épiceries ! Là où il y a un casino fermé maintenant, ça a toujours été un casino jusque pas si longtemps.

J.-P. : Il y avait le boulanger et un autre boucher. Il y avait aussi un bar qui s'appelait le bar de l'industrie.

O. : Parce que l'avenue Jeanne d'Arc s'appelait la rue de l'Industrie il me semble, oui c'est ça. Puis, il y avait encore une épicerie qui faisait la goutte de lait. Les gens qui n'avaient pas de lait pour les enfants ils venaient chercher la goutte de lait chez madame Barre parce que c'était la guerre. Il y avait aussi un coiffeur à l'angle de Claude Genin et Jeanne d'Arc.

J.-P. : Il y avait aussi l'épicerie Rossi en face du casino quand on traverse la route. C'était une baraque en bois.

O. : Je me rappelle on achetait tout au détail, ce n'était pas dans des boîtes. Il y avait aussi l'épicerie des filles. C'était une épicerie plus luxueuse, une épicerie fine. Celle-là c'était plus cher, déjà on n'y allait pas souvent.

J.-P. : On n'y allait pas. Après, on arrive au carrefour entre Claude Genin et Jeanne d'Arc et sur la gauche à l'angle il y avait une boîte aux lettres, pour nous c'est le repère. Tu vas où ? Je vais à la boîte aux lettres. Rendez-vous à la boîte aux lettres. C'est resté, on le dit toujours. On utilise toujours ce terme, la boîte aux lettres. Il n'y en a plus, je crois.

O. : Si, je crois qu'il y en a une encore.

J.-P. : Non elle est chez Antoine, de l'autre côté de la rue. Après, à la boîte aux lettres il n'y avait rien. Il n'y avait que des jardins. Et de l'autre côté de la boîte aux lettres, je traverse le carrefour et

tout de suite sur la gauche, là où il y a le Crys bar, il y avait une cabane en bois c'était à un grec, il coupait les cheveux. Le tabac chez Antoine vous connaissez, au carrefour Claude Genin, il a une histoire parce qu'avant d'être là il était au Crys bar et encore avant il était au bout de la rue Élie Cartan sur la droite à l'angle. Ça s'appelait Broche avant, ils ont bien travaillé. Il y avait à la place de Pablo, le coiffeur Genovese. C'était un gars de la deuxième cour, je le connais.

O. : L'église, ça n'a pas été une église tout de suite parce que nous quand on s'est marié ce n'était pas l'église. On était monté en haut dans des bâtiments.

J.-P. : Attend, nous on s'est marié en 1964 donc il n'y avait pas l'église. Il y avait les catholiques qui occupaient un petit bâtiment dans l'entreprise HOUR, il y avait un curé. C'est la religion qui a implanté un curé ici pour mettre un peu d'ordre dans le quartier. Dans le quartier, il n'y avait pas de curé alors ils l'ont mis là.

O. : Moi, ma communion je l'ai faite à l'église de la Salette alors j'allais jusqu'à la Croix-Rouge, ça faisait loin d'ici.

J.-P. : De toute façon cette église est arrivée après 1964 puis elle avait brûlé. Elle était en bois avant.

O. : D'ailleurs, je me demande s'il n'y a pas encore la Sainte Vierge sur le côté, ils l'ont mise l'année où elle a brûlé.

J.-P. : C'était un ouvrier de la ville, un cantonnier, qui a brûlé des feuilles et ça a brûlé l'église. Après, ils ont en reconstruit une en béton, celle qu'il y a maintenant. Puis, ils l'ont vendu à des Arméniens mais il y a encore des enterrements catholiques. Nous on s'est marié là-bas, dans les bâtiments de l'entreprise HOUR. Le curé était sympa mais il n'a pas eu beaucoup de succès avec nous, les gosses du quartier. Dix ans après le mariage, tout a brûlé même les dossiers. Ce n'était pas un incendie criminel et puis à l'époque c'était calme le quartier, il y avait quelques embrouilles de quartier, mais sans plus.

Ici, c'était comme un petit village, alors je parle toujours de la troisième cour parce que c'est là où j'ai vécu. En été, les gens descendaient leurs tables et ils allaient là sur le trottoir. Ils jouaient à la belotte et tout parce qu'il faisait chaud dans les appartements en été. C'était sympa. Le père Trimaille, tu te rappelles ?

O. : Oui et madame Trimaille aussi.

J.-P. : On l'appelait Fifi. Ah ! c'était des figures ! Ils étaient sympas, tout le monde se connaissait là, tout le monde se connaissait. On jouait aux boules sur le petit bout de place qu'il y a là, dans la cour.

La maman : Oui, il n'y avait pas les grands arbres.

J.-P. : Ah si, ils étaient là ! On attachait même des balançoires, des pneus. Ils étaient durs à grimper ces arbres, les branches étaient hautes. Voilà, la vie de la cité quoi.

Le cantonnier il passait, il s'appelait Prospère, c'est un nom qui m'est resté.

O. : Et celui qui ramassait les peaux de lapin avec son vélo, « Peaux de lapin » il disait et il nous donnait dix centimes.

J.-P. : Oui, tout le monde avait des lapins alors quand ils les mangeaient ils gardaient les peaux et ils les vendaient. Il y avait aussi le chanteur de rues, de temps en temps il y en avait un qui passait. Il chantait là et puis on donnait une pièce. Il vendait aussi des chansons avec les partitions et les paroles. Je me rappelle quand on se chauffait au charbon, il fallait monter un saut par jour.

O. : Nous, on était au rez-de-chaussée et on avait la cave.

J.-P. : On avait une chaleur dans la cuisine ! Vous ne pouvez pas imaginer ! La chaleur du charbon c'était chaleureux. Là c'est impersonnel, mais le charbon vous ne pouvez pas savoir… Il y avait toujours des épluchures d'oranges qu'on mettait dessus et ça sentait bon ! Ça nous a marqué le charbon. Quand on s'est marié, on était aux boulevards et on se chauffait encore au charbon mais il y avait l'ascenseur.

O. : Oui et puis on avait une douche et tout alors qu'ici il n'y avait rien. Alors je me rappelle, je me lavais à l'évier, il était petit. Nous on se lavait toujours là. En 1967, il y a eu des capricornes dans les planchers alors ils les ont tous refaits. Ils ont mis une salle de bain avec une petite baignoire sabot et ils ont mis le chauffage. C'est arrivé en même temps. Après, ils ont enlevé la baignoire pour mettre des douches. Nous on ne l'a pas connu la douche, on est parti. Oui, en 1967, ils les ont relogés dans la première cour le temps de faire les travaux. Ça n'a pas duré longtemps environ dix mois, un an. Tes parents aussi, ils étaient là-bas, dans la première cour mais pas dans la même allée. C'est là où ils ont tout refait. Ils ont diminué certaines chambres pour mettre une petite salle de bain avec un lavabo, une douche et les toilettes étaient déjà là.

J.-P. : Il y avait un tas de balayures à chaque angle des cours, au début il n'y avait pas de poubelles. On allait vider les poubelles dans la rue là-bas. Les poubelles sont venues après. J'allais piéger les moineaux, ils étaient beaucoup sur les tas de balayures, il y en avait beaucoup avant. Ils faisaient tellement de bruit qu'on ne pouvait pas dormir le matin. Ça faisait un peu de viande. On chassait tous dans le coin, tous les gosses de mon âge, enfin pas tous quand même.

O. : Maintenant, toutes les années on fait les retrouvailles des habitants de la troisième cour. Vers le mois d'octobre, on se retrouve.

J.-P. : Pour vous situer la rivalité qu'il y avait entre ces trois cours, les anciens avant moi c'était autoproclamé les meilleurs, les meilleurs des cités. La troisième cour, c'était les meilleurs. Alors une fois par an, pour ceux qui restent, les meilleurs de la troisième cour on se retrouve et on passe une journée ensemble, on mange, etc. Et il n'y a que dans la troisième cour que ça se fait ça.

O. : Maintenant on invite quelques-uns de la première cour parce qu'on est de moins en moins nombreux. La première fois, on était 140 personnes et cette année on était 65. Bon, maintenant on en prend de la première cour enfin pas beaucoup deux, trois personnes. On l'a fait pendant longtemps à Saint-Martin-le-Vinoux, au restaurant la Saucisse. On a commencé à faire ça en 1999 et la première fois qu'on s'est rencontré il y en avait qu'on n'avait pas vu depuis 50 ans. Il y en avait qu'on reconnaissait et d'autres non. La première année c'était bien, c'était dans un champ on avait

pris un traiteur. Une fois, on l'avait fait au Versoud et les anciens nous ont fait une surprise ils sont tous venus. Cette année, on l'a fait vers le parc au bout du cours Jean Jaurès.

J.-P. : Avant, on ne faisait pas de photos, on n'avait pas d'appareil.

O. : Peut-être vers le bassin, j'ai peut-être une photo. Toutes les cours avaient leurs bassins, l'eau était bonne.

J.-P. : Il y avait un joli robinet en laiton. L'eau coulait en permanence. Elle était d'une fraîcheur. On buvait dans le bassin, des fois on tombait dedans. Maintenant, c'est tout dégueulasse, les gens ils balancent leurs trucs. Les gens étaient plus propres avant je ne sais pas pourquoi et pourtant on n'était pas allé plus à l'école que ceux de maintenant.

O. : À l'école Jules Ferry, il y avait l'école des filles et l'école des garçons séparés par la maternelle. Alors, on ne pouvait même pas se faire des signes. Je crois que les filles sortaient cinq minutes avant pour pas que les garçons les attendent. Il ne fallait pas être avec les garçons. Maintenant c'est mixte. Nos enfants aussi sont allés à Jules Ferry, j'ai deux garçons. C'est marrant, on est allé à la même école.

On n'était pas encore marié quand on allait voir la télévision chez madame Bouvrot tous les deux. On mettait des pièces et ça marchait pendant une heure, c'était un franc. Alors, on allait voir la télévision là et on se retrouvait tous les deux chez la voisine. Elle prenait tous les gosses du quartier qui voulait regarder la télé. Tout le monde allait chez elle.

J.-P. : En 1958, il n'y avait pas encore madame Bouvrot. C'est bizarre, il y avait déjà monsieur Bouvrot, je crois. J'étais passionné par le foot, je ne pensais qu'à ça. On faisait des matchs là derrière et dans la cour aussi. On commençait à 9 h jusqu'à midi, on allait manger puis on revenait à 14 h et on jouait encore jusqu'à 16 h ou 17 h. C'était comme ça tous les jours. On en a cassé des carreaux ! À l'époque, c'était la zone là, il n'y avait rien, il y avait les fermes et les cités, c'est tout.

On a quitté le foyer parental en 1964.

O. : On a habité sur les boulevards dans un appartement pendant trois ans puis on a eu un appartement rue Nicolet et en janvier 1972 on a acheté à l'avenue Washington. On a toujours été dans le quartier à part les trois ans sur les boulevards.

J.-P. : Ma mère a toujours occupé le logement ici, celui de mon grand-père Pierre Gonnet car il est décédé 15 jours après que ma mère se soit mariée avec mon père. Alors ils sont restés là avec mon père. Elle est toujours restée là. Mon père s'est fait attraper le 11 novembre 1943 au parc Paul Mistral pendant la cérémonie du 11 novembre qui était interdite. Ils en ont pris 400. Ils sont partis dans les camps de concentration. Dans le quartier, il y en a quelques-uns comme ça.

O. : Oui, l'Abbaye a ses enfants morts pour la France.

J.-P. : Il y avait des résistants ici. Ils se sont faits prendre sur le champ, ce n'est pas pareil. Dans les déportés, il y a un coureur cycliste Bernard Gauthier, vous avez dû entendre parler de lui. C'est le père de la fleuriste là-bas. Il a été pris avec mon père. C'était un cycliste professionnel, on l'appelait dans le milieu monsieur Bordeaux-Paris. Je crois qu'il a gagné la course quatre fois

consécutivement. Alors, maintenant lui il est chez lui. Il a 92 ans et il habite toujours rue Léon Jouhaux.

O. : Lui, il est revenu.

J.-P. : Il a été pris en même temps que mon père, le 11 novembre. Ils ont été mis dans les wagons direction l'Allemagne. Il a pu s'évader parce qu'il était placé à proximité des petits bouts de fenêtre alors ils ont pu la démonter et ils se sont échappés, lui et un autre du quartier.

O. : Il a pu sauter du train.

J.-P. : Pour Noël, il y avait une association « l'Amicale Laïque de l'Abbaye ». Alors, toutes les années ils faisaient une fête pour Noël. On disait la fête de l'Amicale. C'est une fête qui se déroulait à l'hôtel des patinoires là-bas, c'était l'hôtel Rimbaud. C'était toutes les trois cours.

O. : Oui, là toutes les cours étaient réunies.

J.-P. : Et après je ne sais plus si c'était le lendemain ou dans l'après-midi, dans la deuxième cour il y avait un bal. Le père Bartoche faisait les claquettes, c'était un personnage. Il y en avait des personnages ici, ils avaient de la présence.

O. : Moi je suis venue j'avais dix ans.

J.-P. : Je suis né ici. L'âme du quartier ce n'est pas la communauté des gens du voyage, ils n'étaient pas là à l'origine. Ils sont arrivés après 1964, peut-être une deuxième partie de l'âme du quartier.

O. : Le premier c'était le Duverney, il s'est marié avec la Pince.

J.-P. : Jean-Pierre c'était mon copain, mais eux ils allaient à l'école avec nous. Leur père travaillait à la mairie, il était cantonnier. C'était des gitans d'Espagne, d'Andalousie. Après, il y a eu les Sinti, les Manouches… Bon après, eux ils ont fait une certaine réputation au quartier, ils étaient au Châtelet. Au début, au Châtelet c'était des immigrés espagnols et italiens, des Arabes il n'y en avait pas. Après, certains sont venus là.

O. : Oui les Gitans c'était après. On les connait bien. Mon mari connait tout le monde sur le marché, il discute avec tout le monde.

J.-P. : Oui, moi j'adore mon quartier, il est cosmopolite. J'adore ça !

O. : C'est vrai que nous on a cherché à revenir dans le coin.

J.-P. : C'était un petit village. C'est fou, mais ici c'était la campagne. Il y avait tous les oiseaux que vous pouvez imaginer. Moi j'habitais au troisième, le père Vincent était chasseur et il tirait depuis sa fenêtre pour chasser les alouettes.

O. : Maman, c'est la doyenne du quartier. Madame Mercier c'est la maman de la Marianne, elle est plus jeune que maman. Elle a deux filles et un garçon, le Mame.

J.-P. : Madame Mercier était mariée avec un gadjo, Mercier ce n'est pas gitan. Les Servant, c'est un gadjo qui s'est marié avec une Gitanne. Le Mame c'était un bon joueur de boules. La Marianne, elle était belle. Ils ont tous un surnom. Les Modeste c'est des Gitans, les Jussi aussi. Les Manouches, à l'origine c'était des vanniers, ils venaient et il y avait souvent des verdines avec des chevaux là derrière. Ils étaient de l'Europe de l'Est, ils faisaient des paniers. Il y avait des petits cirques aussi. Avant, chez Pablo, il y avait une petite place, les quatre platanes voilà maintenant ils sont comme ça, il y a toujours eu une roulotte là-bas, c'était des vanniers. Ils vivaient comme ils pouvaient. Il y a le Manite qui fait les matelas au marché, il habite dans la deuxième cour.

O. : C'est vrai qu'on a tout vu dans le quartier, on a même un petit jeune qui s'est fait descendre sur la place. Je le connaissais, je l'emmenais à l'école. C'était une époque mais c'est fini. C'était des règlements de compte, mais on ne sait pas pourquoi.

J.-P. : Oui, ce n'était pas la drogue, c'était des règlements de compte et il y en a qui ont disparu aussi.

C'était un quartier populaire avec des gens simples et sympas. Moi, je posais mon vélo dehors pendant des jours et il était toujours là.

O. : On laissait notre ligne dehors dans les jardins.

J.-P. : Quand il faisait chaud en été, on mangeait dans le jardin. On avait un cerisier on se mettait dessous. Ma mère descendait tout et le soir on mangeait dans le jardin.

J'ai connu la précédente locataire avant que ma femme et ses parents n'arrivent là, c'était monsieur et madame Caligari et le mari c'était Léon Caligari, c'était une figure. C'était un mec qui avait fait, il était aux bataillons d'Afrique, il était d'origine corse. Et sa femme, madame Caligari, c'est elle qui a fait accoucher ma mère là-haut. Il y avait beaucoup de familles nombreuses ici et il n'y en a pas un qui a fini voyou, les parents ont du mérite. Ce matin, on a enterré une fille du quartier, la famille Cocat.

O. : Ce matin on s'est tous vu.

J.-P. : Ici c'est marqué. La troisième cour c'est presque comme une famille, ça y ressemble. Les autres cours c'est impersonnel. J'ai oublié de vous dire, sur les terrains de la Poterne il y avait la Mogne qui passait par là. Une année, elle a inondé les cités. C'est rentré dans les appartements du rez-de-chaussée. C'était un beau ruisseau, il y avait des truites, des écrevisses. Quand on allait à l'école, on prenait des boîtes de conserve, on les mettait dans un coin dans l'eau et quand on sortait, on allait les récupérer et on avait des poissons. J'ai de bons souvenirs !

Isabelle Molliet, le 1er mars 2017 à 17 h 30

Avenue Jean Vallès, Grenoble



Isabelle Molliet est une dame d'une quarantaine d'années. Elle a toujours vécu dans le quartier de l'Abbaye entourée de sa famille. Dans les vieilles cités, elle habitait la cour Joseph Riboud. Elle a été relogée au 72 bis avenue Jean Vallès à Grenoble dans de nouvelles résidences. Elle regrette d'être partie et elle sent qu'elle a été déracinée. Avec du recul, elle pense qu'il aurait mieux valu rester dans son « appartement jusqu'à ce que la pelleteuse arrive ». Elle voudrait être relogée en priorité dans les nouveaux bâtiments qui se construisent au Châtelet ou encore mieux, dans ceux qui remplaceront les vieilles cités, pour retrouver ses habitudes à l'Abbaye. Son parc en bas de chez elle et la solidarité qu'il y avait entre voisins lui manquent. C'était comme dans un village. Elle n'a jamais réussi à s'adapter ailleurs. Elle est très attachée à son quartier. C'est son « repère », sa maison. Pour elle, quand on part de l'Abbaye, automatiquement on y revient et tant qu'on y pas vécu, on ne peut pas le comprendre.

Nous c'est là qu'on a habité en premier. Ma mère et ses parents ont été rapatriés du centre-ville à la rue Washington après ils ont pris leur vieillesse là-dedans et puis nous on est né dans le quartier quoi, à l'hôpital, mais on est né là-haut. On avait une épicerie, dès qu'on avait des sous on allait acheter des bonbons et puis on faisait crédit. On faisait l'ardoise et puis nos parents allaient payer les commissions et tout ça. On ne jouait avec rien nous, on n'avait pas de jeux extraordinaires mais on jouait à cache-cache, on jouait à des choses… et puis il y avait la Maison de l'Enfance qui était sur la place où il y avait la Marelle avant qu'ils ne détruisent. C'est là où il y a les nouveaux bâtiments. Puis on faisait des sorties à la journée, on partait pique-niquer, avec cinq francs on passait la journée là-bas, on faisait la cuisine, on faisait pas mal de choses, on allait au ski, etc.

Nous, à côté du château, on avait la ferraille. Dès qu'on trouvait de la ferraille, on l'emmenait pour se faire des sous. Nous, les petits, des fois on prenait un truc et on le démontait pour faire de la ferraille. Même si ce n'était que cinquante centimes ou un franc et bien avant c'était beaucoup. Avant, c'était des trucs comme ça mais on vivait bien, tranquille.

Disons que dès qu'on part du quartier parce que moi je suis partie un an et bien il me manquait. Je n'arrivais pas à m'y faire ailleurs. Automatiquement, on part de l'Abbaye on revient à l'Abbaye. Je vois mes sœurs, mes nièces et tout et bien elles reviennent. C'est nos repères, les gens sont simples on n'est pas plein de chichi. Voilà, s'il y en a un qui a un problème, il va dire « ah ! cette femme a un problème », mais pas par curiosité c'est par solidarité. Par exemple, les enfants quand ils descendaient dans les cours on se sentait en sécurité, on n'avait pas peur pour les petits. On savait que s'il y avait quelque chose quelqu'un allait dire « mais qu'est-ce que tu fais ? ». Si un petit était en danger, on n'allait pas le laisser mourir alors qu'ici on est dépaysé. Ici, ce n'est pas le même environnement, ce n'est pas pareil. Nous, on descendait en bas sur la place, on discutait, on se mettait là, nos petits jouaient ensemble on n'avait pas peur. On savait qu'ils ne craignaient rien parce qu'il y a toujours quelqu'un qui… Il y avait une solidarité, c'était naturel.

On avait notre marché, on avait l'habitude d'aller au marché, de chercher le pain. On faisait les choses au quotidien. Par exemple, je disais à une voisine tu peux récupérer mon petit je ne peux pas et moi mercredi je récupérais ses enfants, on avait des échanges comme ça naturellement et maintenant, il n'y a plus rien.

Il manque ces jeunes-là qui vivent. Je pouvais traverser mon quartier à 4 h ou 5 h du matin je n'avais pas peur j'étais rassurée et puis je voyais que ça bougeait que c'était vivant. Le jour des feux d'artifice quand on rentrait, on s'éparpillait mais quand il y avait des étrangers s'il nous arrivait quelque chose, s'il y avait quelqu'un à la fenêtre on savait qu'il allait intervenir. On n'était pas en danger. Et puis nos jeunes ils étaient corrects, il y en a qui disent que c'est un quartier mais nos jeunes ils étaient bien. Moi, des fois ça me rassurait de les voir, je savais que si mon petit était en danger, ils feraient attention. Par sécurité et prudence, ils vont crier sur l'enfant pour pas qu'il se mette en danger. Moi je rentrais n'importe quand je n'avais pas peur.

Ici, moi ce n'est pas mon quartier, je ne le vis pas pareil, des fois à 6 h du matin je me dis que je ne suis pas chez moi, je suis une étrangère. Je ne suis pas loin de mon quartier, mais je suis une étrangère, j'ai quitté mes racines. En plus, mon père est mort dans l'appartement où j'étais alors ça fait plus de liens et puis ma mère, 84 ans, elle n'y arrive pas. Sa maison c'est sa maison, elle y a toujours vécu.

Il y avait notre marché, nos magasins, c'était vivant et correct. Les gens se respectaient, ils disent que... mais il y a pire ailleurs. Il n'y avait rien du tout qui s'y passait. On disait l'Abbaye, l'Abbaye, mais en fait l'Abbaye c'était très bien, c'était chaleureux. C'est pour ça que les gens veulent rester ensemble et ne pas partir et ça, c'est dur à faire comprendre. Ici, même s'il y avait un bureau de tabac, une boulangerie, une épicerie et bien pour nous ça n'est pas nos repères, on va toujours dans notre quartier. On y va moins, car ça nous fend vraiment le cœur, j'en pleure. Alors, quand ils vont détruire qu'est-ce qu'on va pleurer !

C'est toute notre vie qui défile. On a vu nos enfants, ma petite fille dès qu'elle est née on la emmenée aux maisons. Même ma fille qui a déménagé, elle me dit « maman qu'est-ce qu'on était bien ! ». On était tranquille, il n'y avait pas d'inquiétude. On se connaissait tous. Les commerçants et

tout au marché c'est pareil, c'est un petit marché. Moi, je l'ai toujours vu ce marché, c'est un monument historique ce marché. Il est moins bien maintenant mais ce marché est vivant. Moi, je me mettais à la fenêtre je voyais mon marché et je revivais devant le marché. La boulangerie on l'a toujours vu depuis tout petit. C'était mon quartier. Ici ce n'est pas mon quartier.

L'Abbaye, c'est les trois cours. On avait l'Abbaye centre, l'Abbaye tout court. On appelle l'Abbaye centre là où ils ont tout détruit et tout reconstruit. La rue Poincaré et tout ça, ils font partie de l'Abbaye. Nous on était dans les vieilles cités de l'Abbaye mais le Châtelet c'était aussi les cités de l'Abbaye. Tout ça, c'est l'Abbaye jusqu'à l'école du Grand-Châtelet. Mais bon qu'est ce qu'il en reste et qu'est ce qu'il va en rester ? C'est pour ça qu'il faut laisser les gens qui veulent rester ensemble, qu'ils les laissent.

On n'avait pas de balcons mais on avait nos parcs. Il manque à tout le monde ce parc quand on sortait des allées. Nous on habite dans une cour et le parc c'est là où il y a les bancs et les jeux, c'est au milieu. On l'appelait le parc, on avait chacun notre parc. C'était les trois parcs. Cette cour qu'est-ce qu'elle nous manque ! Ici, il va y avoir une cour mais ce n'est pas les mêmes personnes, ce n'est pas le même environnement. Mais je vais vous dire, il y en a beaucoup qui vont revenir aux nouveaux logements qui remplaceront les bâtiments des vieilles cités. Moi, le mien il ne le détruise pas, ils nous ont fait partir par sécurité parce qu'il y a de l'amiante, des tuyauteries anciennes. Ils ont fait de leur mieux pour entretenir mais quand c'est vieux, c'est vieux. Nous, on voudrait savoir si on va revenir là-bas.

On avait des bacs à linge, des lavoirs. Nous, on s'amusait dans ces bacs et après c'est devenu des fontaines. Dans chaque cour derrière, il y a un renfoncement et là il y a eu les bassins. Ils appelaient ça comme ça. Moi je les ai connus, j'étais petite mais je les ai connus ces bassins. Quand on était petits on allait à la piscine des Bains, aujourd'hui c'est la bibliothèque. C'était un bar et il y avait la piscine dedans. Vous avez entendu l'expression des cités blanches ? C'est entre la place du marché et le parc. On les appelle toujours les maisons blanches.

Nos enfants, ils ont grandi là-dedans, dans les vieilles cités. Mon fils, quand il est né, directement il est allé aux vieilles cités. Il descendait, il allait à Chanas. Il allait partout. Mais là, je lui dis de se méfier. Là-bas, on n'avait pas peur, on n'avait pas de mauvaises pensées. On a connu la Maison de l'Enfance, j'ai retrouvé mes éducatrices. Nous, on allait sur la Place de la Commune pour faire la cuisine de temps en temps quand on était petits. Je pense que ça s'appelle la Place de la Commune par rapport au temps de la guerre, d'ailleurs il y a un monument pour les gens morts parce qu'avant c'était à la caserne. Mon père a eu cette maison parce qu'il travaillait pour l'armée. Avant c'était les militaires qui avaient les appartements ou pour ceux qui travaillaient pour eux et l'Abbaye je crois que c'est parce que ça appartenait au couvent qu'ils ont ensuite vendu pour les militaires pour construire. Ces appartements appartenaient à l'armée. Les gens du voyage, ils étaient rue Poincaré, Washington, à l'Abbaye centre (Châtelet). Avant, on habitait avec mes parents à la rue Poincaré, ils ont eu la maison car mon père travaillait pour les militaires. Bon après les militaires l'on vendu à l'OPALE et ensuite ils ont changé de nom et c'est devenu ACTIS.

Dans les vieilles cités, il y en a beaucoup qui sont partis. C'était petit les appartements, mais c'était trop bien quand on a eu la première douche, le téléphone. Avant, on avait de grosses bassines et on se lavait dedans. On nous avait mis des douches vous savez, on disait des sabots. Nous on avait une grosse bonbonne dans la cuisine, le mazout et les cheminées. Et après, le jour où ils ont fait déménager quelques-uns, ils nous ont mis le chauffage, je crois que c'est quand l'OPALE a racheté aux militaires. Avant, chacun allait chercher le mazout. Malgré que c'était le mazout, on était mieux chauffé qu'ici. On chauffait toute la maison et ça chauffait tout. Ici, on a des chaudières et on paye pour avoir froid. Quand même, aux cités on avait le confort, on avait l'eau courante, le chauffage. Il y avait le confort minimum. C'est ça qui nous dépayse. On avait des petites choses, ce qu'il nous fallait et on était bien et là…

Si quelqu'un avait envie de faire un barbecue dans la cour ça ne dérangeait pas et si quelqu'un passait et bien il mangeait. Il y avait souvent des choses conviviales comme ça. Il y avait des réunions de famille. C'était la vie quoi, c'était une ville vivante. C'était comme une famille. On avait

une cour et il n'y avait que les voitures qui venaient pour se garer à part ça on avait la sécurité avec les portails, les grillages.

On avait le minimum mais on était heureux et là on nous a tout enlevé. Mes pièces me manquent. J'avais de grandes pièces moi, du plancher en bois. Ce n'était pas fait pareil qu'ici. Quand on rentrait dans ces appartements, il y avait un vécu, il y avait quelque chose. Ces appartements nous attirent et ça continue de vivre. Ma mère elle a fait toutes les allées de la cour. Dès qu'on rentrait dans un appartement, on sentait la chaleur, je ne sais pas, il y avait un vécu social. Je ne sais pas, c'est bizarre. On se sentait chez nous, on était tout de suite embarqué. Quand ils m'ont donné cet appartement, j'ai dit je ne le prends pas mais mon mari m'a dit « et si on nous donnait plus loin encore, là on est quand même proche ! » alors j'ai eu peur et j'ai accepté. Mais jamais on ne retrouvera ce qu'on a vécu dans les vieilles cités. C'est inexplicable, il faut le vivre. Il y a quelque chose dans ce quartier. Il faut vivre dans ce quartier pour comprendre ce qu'on a vécu.

Moi j'ai pris les habitudes de là-bas par exemple quand quelqu'un sonne je lui dis d'entrer mais ici ce n'est pas comme ça. Là-haut, je n'ai jamais fermé la porte, je dormais la porte ouverte et je n'avais pas peur. Une fois il y a une cousine qui vient, je lui ai dit monte j'arrive et elle m'a dit « mais tu laisses ta porte ouverte ? » je lui ai dit oui, pour ce qu'il y a à voler ils peuvent y aller. Je dormais la porte ouverte, enfin fermée mais pas à clé. Ici, je la ferme à double tour. Là-bas si quelqu'un rentrait c'était naturel. Les gens nous disaient « mais ce n'est pas possible comment vous vivez ! ». Quand il me manquait du lait, j'allais chez mes voisines je leur demandais de me dépanner et le lendemain je leur rendais. Là, il ne faut rien oublier, ni sel ni sucre ni pain, ni piles d'ailleurs. Bon, ma voisine c'est ma maman, ça va, je peux aller lui demander des choses donc j'ai gardé les mêmes habitudes. Cette vie qu'on a vécu là-bas personne ne la vivra.

Une copine à moi vivait provisoirement à l'Abbaye, quand elle est partie elle m'a dit jamais je n'ai jamais retrouvé ce que j'avais à l'Abbaye et tant qu'on ne vit pas dans ces maisons on ne peut pas le comprendre. Ça se fait automatiquement. Si t'as un problème, on te dépanne. Et puis, c'est des quartiers pas des résidences. On ne juge pas l'autre, on est tous pareils. Une dame ici m'a dit « vous en avez du monde chez vous », alors je lui ai dit j'ai quitté un quartier alors les gens viennent me voir chez moi. Vous savez s'il n'y avait pas tous ces problèmes de conformité d'électricité et tout parce qu'une fois ça a pris feu et bien on serait resté. J'aurais pris ma vieillesse là-bas à un ou deux étages plus bas. Quand on arrive à 50 ans, si on habite au dernier on demande notre mutation au rez-de-chaussée comme ça dans cinq ans on a notre maison plus bas, au rez-de-chaussée.

Le samedi, des fois, je vais au marché. J'ai les larmes qui coulent toutes seules. Je me dis là où je suis maintenant, jamais ça ne va remplacer notre marché, la patinoire, le parc Paul Mistral, les écoles. On avait tout à proximité, on était vraiment bien, on avait tout pour rester installé. Et nous quand on était petit on n'avait rien, mais on était bien, on jouait à la marelle, à la corde à sauter, on se mettait tous ensemble en bas de nos bâtiments, on savait que ça ne craignait pas. La Maison de l'Enfance, on y allait souvent pour faire des sorties familiales. On avait la garderie aussi, c'était sur la Place de la Commune à la place de la Pirogue. Après, ils ont mis la garderie aux cités blanches et à sa place ils ont mis l'espace personnes âgées.

Les vieilles cités vont être démolies, s'ils pouvaient faire les mêmes cours au moins. Je sais ça ne sera jamais l'Abbaye, mais ce sera sympathique au moins si on garde les cours. Je n'aurais jamais dû partir, j'aurais dû rester dans mon appartement jusqu'à ce que la pelleteuse arrive. Moi je déconseille aux gens de partir. Moi je leur dis que tant qu'ils ne leur proposent pas un appartement dans les nouveaux bâtiments à côté (au Châtelet), ce n'est pas la peine. Ici, c'est trop silencieux pour nous, il n'y a que la voiture. Vous avez vu comment c'est les cours à l'Abbaye. Ça accueille les gens ! Vous rentrez dans les appartements vous allez voir, on sent la vie. Mes cousines ont grandi là-bas, là, il n'y a plus rien. En fait, ils nous ont déracinés.



© Photographies de Walid Ighil Ameur

MERIEM ET DALIA

Itinéraire réalisé le 29 mars 2017 à 10 h 30

Ces deux dames ne se quittent jamais. Elles connaissent bien le quartier de l'Abbaye. Meriem a habité le Châtelet et les cités de l'Abbaye. Dalia, quant à elle, habitait un appartement avenue Jeanne d'Arc mais elle fréquentait quotidiennement les cités. Elles sont toutes les deux très attachées à la cité de l'Abbaye. Elles nous confient leur désir de revenir y vivre. Pour elles, elle ne devrait pas être démolie, le passé « ça ne s'efface pas comme ça ». Que restera-t-il de l'Abbaye si la cité n'existe plus ? Leur attachement et l'histoire de ce lieu singulier « sont écrits sur les murs », nous disent-elles. La cité de l'Abbaye incarne matériellement la mémoire du lieu et sa façade sur la place du marché est un repère pour tout le quartier. C'est pour cette raison qu'elles soutiennent le choix de certains habitants qui refusent de quitter la cité.



Meriem : Je suis venue dans le quartier dans les années 1980. C'est ici qu'ils ont décidé de démolir ? Moi je n'aime pas l'idée qu'ils démolissent, c'est des souvenirs.

Dalia : Il faut laisser des souvenirs un peu. Il ne faut pas tout démolir. Les gens ils se rappellent de tout ce qu'il y a là. On l'a dit à l'architecte, on n'est pas content qu'ils démolissent. Ça, il ne faut pas le démolir. Démolir derrière oui mais la façade sur le marché laissez la ! Un peu de souvenirs ! Moi j'adore l'Abbaye. J'habitais là moi, avenue Jeanne d'Arc.



M. : Moi j'habitais là.

D. : J'allais marcher, m'asseoir avec les personnes âgées.

M. : Ce n'est plus pareil, ce n'est plus comme avant. Avant c'était fleuri, il y avait des bancs. On se mettait avec les voisins, on discutait et des fois il y avait des fêtes. C'était bien mais ça a changé, le monde a changé. Aujourd'hui, les gens ils tirent la gueule, ils n'ont pas le sourire. Même si la personne est malheureuse normalement elle devrait avoir le sourire.



M. : Ah le marché ! On vient souvent ici. Moi je viens parce que j'achète mes légumes. On est tout seul alors on prend deux ou trois grammes que pour une personne, voilà.

D. : Il ne faut pas démolir les bâtiments de l'Abbaye. L'Abbaye, c'est l'Abbaye ! Ils sont malades ! Moi j'aime bien ce quartier.



M. : Ici c'était l'espace « personnes âgées », ça s'appelait le Delphiné. J'y ai travaillé 14 ans. J'ai beaucoup travaillé ici.

D. : Il y a beaucoup de gitans ici, moi je m'entendais bien avec eux.

M. : Là, c'était une maison de retraite. Elle était là, j'y ai travaillé 14 quatorze ans. Ils l'ont fermée, ils l'ont condamnée. Ils les ont fait déménager.





D. : Moi je dis qu'ils n'ont rien trouvé d'autre à faire pour vouloir démolir. Vous trouvez que c'est bien là comme ça fermé, condamné ? Il faut qu'ils laissent des choses. Ce n'est pas beau. Au moins qu'ils laissent quelque chose pour dire que l'Abbaye existait. J'ai habité quatre mois chez une amie là quand j'ai divorcé. J'avais la belle vie !

M. : L'entrée de la maison de retraite c'était de l'autre côté.

D. : Il ne faut pas démolir. Vous pensez qu'ils vont nous écouter quand on dit ça ? Quand on a voulu défendre les arbres de 1930 au parc Paul Mistral, ils les ont quand même coupés et ils ont construit le stade.

M. : De toute façon, quand ils décident de faire quelque chose ils le font. Là, il y a un petit parc où les enfants s'amusent, ils s'assoient là. On discute, on descend le café, on rigole, on dit plein de bêtises !





D. : Mais là, on peut les renouveler. Ils gardent les couleurs et tout.

M. : Moi je trouve que c'est dommage !

D. : J'ai fait le film avec la charrette de l'amour. Et là, j'ai tourné un autre film dans les appartements pour l'histoire du voile, je joue la mamie. Le film n'est pas encore sorti, on a juste fait le tournage avec l'association Images Solidaires.

M. : Là ils ont mis des barrières pour le square mais avant il n'y en avait aucune. Les gens ils s'asseyaient, voilà, mais bon c'est dommage. Moi j'habitais là et ma voisine juste là et on discutait par la fenêtre des fois toutes les deux. Je lui disais : alors à quelle heure tu sors ? On va dans le parc ? (rires)

D. : Les appartements sont beaux. Moi je les aime bien.

M. : Oui, j'aime bien aussi sauf les toilettes et la salle de bain car ça faisait les toilettes et la douche en même temps. Donc quand on est deux ce n'est pas pratique, c'est un petit peu compliqué.





D. : Mais là ils peuvent renouveler ! Il faut garder les couleurs des volets, le blason de la ville sur les portes… C'est beau, ça fait penser à des choses positives ! Ils sont bêtes de vouloir démolir, il faut faire une manifestation. Je pense qu'il faut juste renouveler l'intérieur, agrandir ou rapetisser des pièces, voilà. Moi, j'aime bien les portes avec les petites fleurs, c'est joli. Regarde par là-bas, c'est des souvenirs. Il s'est passé des choses à l'Abbaye. Pendant la guerre ça existait. Eux, ils veulent tout dégager, oublier mais ça ne marche pas comme ça. Les souvenirs on ne les balance pas, il ne faut pas. Il y a des gens qui ont des souvenirs ici.

M. : Il y a des gens qui ne veulent pas vivre dans le passé mais dans l'avenir.

D. : Mais non, je ne suis pas d'accord. L'histoire des Allemands et de la guerre c'est marqué dans les livres, 1945 et tout. Comment on va faire, on va enlever ça aussi ? Alors ça, ça fait partie des souvenirs, des petites taches.





M. : Parce que c'est écrit sur les murs ! Il y en a qui ne veulent pas partir. Ils ne veulent pas déménager, ils y sont encore là.

D. : Moi je suis en train de courir pour avoir un logement ici dans ce coin-là. Je ne veux pas aller dans les nouveaux. Ici, ça nous fait penser à des choses. Il faut voir une mamie qui a vécu ici, elle a des souvenirs, même si elle a vécu la guerre et tout mais il y a d'autres souvenirs.

M. : Je pense qu'il y a des dates sur les murs mais on ne les voit pas car ça a vieilli. Mais, je trouve que la construction est belle elle n'est pas comme celle du nouveau Châtelet.

D. : C'est nul le nouveau Châtelet. Ça, c'est plus beau, c'est plus solide. C'est vraiment dommage. Il faut qu'on filme la cité pour garder des souvenirs. S'ils ne veulent plus garder les portes, moi je vais... (rires). C'est vraiment triste de quitter les cours et de trouver ces nouveaux bâtiments. Ce n'est pas la même chose, c'est triste. Qu'est-ce que tu en penses toi ?





M. : C'est triste, je n'aime pas du tout.

D. : Bon à Châtelet c'était des appartements pas très… Je connais des gens qui habitaient dans l'ancien Châtelet, ce n'était pas la même image que la cité de l'Abbaye.… Au Châtelet, ce n'était pas grave de démolir mais pas là. Là, il faut garder. Là-bas ce n'était pas grave, mais la cité de l'abbaye ce n'est pas pareil, il faut renouveler et laisser.

M. : À Châtelet c'était des bâtiments normaux.

D. : C'était un quartier de gitans. Avant, je me rappelle que chaque samedi et dimanche ils mangeaient tous ensemble. Ils sont solidaires et il n'y a pas de problème, c'était mélangé avec les Arabes. Le temps que j'ai vécu là-bas c'était bien. Quand je suis revenu de Bourgoin-Jallieu, j'ai demandé un logement à l'Abbaye, ils m'ont dit « on va démolir ». Je leur ai dit : laissez-moi y habiter et ensuite démolissez. C'est beau ! Le passé, ça ne s'efface pas, ce n'est pas vrai. Renouvelez, laissez les bâtiments côté marché. C'est beau ! Regarde depuis 1930, il y a beaucoup de choses qui se sont passées ici. Là, il n'y a personne qui habite. Ils laissent tout mourir.





M. : Là, on avait le bâtiment de la maison de retraite, les chambres des personnes âgées étaient là. C'était grand. Là, les gens s'asseyaient, ils prenaient le café. Les personnes âgées quand elles voulaient prendre le soleil, elles se mettaient là. Maintenant c'est fermé et pourtant ils ont en dépensé des sous pour ça ! C'est dommage ! C'était une maison de retraite. Tout change, hélas. Moi ça me touche beaucoup parce que j'ai connu ce quartier, j'avais mes amis, mes copines. Mes enfants avaient leurs amis ici, ils s'en rappellent. C'est dommage. Ça change, ça change… Le Châtelet, c'était des bâtiments comme ça. J'y ai habité mais je ne suis pas restée longtemps, je n'aimais pas trop.

D. : La place Laurent Bonnevay. Je ne suis pas d'accord de démolir des souvenirs, de détruire. Regardez quand vous rentrez chez les personnes âgées, elles ont des trucs des années 1900, des souvenirs… Elles te disent ça on me l'a ramené, il y a des photos, etc. Et là, si tu viens et qu'on te parle de l'Abbaye, mais quelle Abbaye, elle est où l'Abbaye ? Elle n'existera plus si on démolit. Qu'est-ce qui va rester ? C'est quoi l'Abbaye ? C'est ces trucs-là tous blancs avec les balcons en bois là et les problèmes d'Actis ? (rires)



M. : Il y a beaucoup de choses à faire ici par exemple des bancs pour les personnes âgées qui n'ont pas où aller quand elles sortent.

D. : Moi mon père a fait la guerre pour la France, il est venu en France. Regarde ce qu'ils ont fait de la marelle. Ils l'ont mise là, elle est devenue jaune. Moi je pleure, ça me fait mal.



M. : Ils veulent du moderne mais le moderne n'est pas au goût des gens. Là, il y avait les appartements du Châtelet. Mes enfants allaient à l'école du Grand Châtelet, ils se levaient à la dernière minute.

D. : Oui là c'était des bâtiments normaux. Ce n'est pas pareil que la cité de l'Abbaye. Il faut garder l'Abbaye. Maintenant, on rentre dans le moderne, c'est des appartements comme ça.

M. : C'est un mauvais modernisme.



D. : La marelle quand je l'ai vu comme ça, j'étais choquée !

M. : Moi je veux toujours revenir ici.

D. : Moi aussi, je fais encore des dossiers chez Actis pour venir ici. Les nouveaux bâtiments, c'est beau sur le dessin mais en vrai pas du tout.

M. : Ça c'est l'avenir, c'est pour les jeunes. Ils ne se souviendront même plus.



D. : Il faut garder des souvenirs. Ce n'est pas tout le monde qui va accepter de déménager. Moi je veux y habiter.

M. : Même l'église a changé. Il n'y avait pas le mur là, avant il y avait un bel arbre. lls ont tout changé, ils ont tout coupé, ils ont tout enlevé. Et l'église elle a brulé toute la nuit mais la vierge elle est encore là. Elle n'a pas vraiment brulé, juste sur les côtés.





D. : Il n'y a pas de problème dans le quartier de l'Abbaye, c'est calme. Dès que tu es là-dedans, que tu connais une ou deux personnes, je te jure que tu es tranquille. Moi je restais avec les gitans dehors jusqu'à deux heures du matin sans problème. De l'autre côté, derrière le marché (Moyrand), ils ont renouvelé, ils ont refait les stores et tout. Pourquoi là-bas et pas ici ? C'est la même chose, c'est la même architecture. Mais ici à l'Abbaye non, ils veulent tout détruire. Pourquoi ? Moi je parle de l'extérieur pas de l'intérieur, c'est l'extérieur qui donne l'image. Corrigez ce qu'il y a à corriger, les murs, les fenêtres… et puis garder.

M. : Au lieu de construire des trucs comme ça, des cages à lapins.

D. : Là c'est plus joli qu'avant ça va, mais là-bas… Regardez, 1, 2, 3, 4, 5, 6, l'une derrière l'autre. C'est beau ! Il y a des *hikayates* (histoires), souvenirs, souvenirs... Il y a une dame elle m'a racontée l'histoire d'une femme française, Madeleine. Les Allemands ont couru derrière elle, ils ont tiré sur elle. Regardez, cette dame a des souvenirs de tout ça, elle se rappelle de la femme qui courait et des Allemands. C'est pour ça que vers Jeanne d'Arc il y a le chemin de la Madeleine.





D. : Tu vois comme la femme a encore le souvenir de ce qui s'est passé, et toi tu viens et tu démolis tout ? Moi ce genre de choses je les raconte à mes enfants ! Il y a beaucoup d'histoires ici ! Moi, en 10 ans je n'ai rien vu de mauvais. J'étais bien ici avec eux.

M. : Mes enfants et mes petits enfants sont allés à l'école du Châtelet parce que ma fille aussi habitait là. La première fois que j'ai habité ici, à Châtelet, j'avais juste une chambre et une cuisine. Aujourd'hui, pour rien au monde je n'habiterais là. Maintenant, il faut attendre longtemps pour déménager. J'ai attendu 18 ans pour déménager à Léon Jouhaux.

D. : Moi si on me donne à l'Abbaye, j'y habite les yeux fermés.

M. : L'Abbaye c'est jusque là-bas, après c'est Saint-Martin-d'Hères. Là, c'est une usine de blanchisserie. Ça a trop changé.



D. : Il faudrait qu'ils renouvellent cette école. Ils ont renouvelé Jules Ferry mais là rien.

M. : Oui, ici ils ne font rien du tout.

D. : J'ai travaillé dans cette école. Ils devraient la renouveler, c'est très vieux. L'école est grande. Tous les gitans sont là. Ils sont très gentils.

M. : Oui ils sont très gentils ! C'est des amis, je les ai fréquentés.



D. : Tu te rappelles, il y avait un magasin arabe tunisien ici. Il s'appelait Amar. Les enfants achetaient chez lui des bonbons. Mes enfants me demandaient toujours un franc pour acheter des bonbons. C'était à l'époque du franc.

M. : J'allais faire mes courses chez lui de temps en temps mais j'allais plus au marché. Maintenant il n'est plus là, tout a changé. Alors, le truc de retraite dont on a parlé c'était un DoCo (Domicile Collectif) ensuite c'est devenu le Delphiné, ça a changé souvent de noms.



D. : 1939-1945, ils vont l'enlever cette plaque commémorative ? C'est du temps de la guerre. C'est pour les enfants morts pour la France. Qu'est-ce qu'ils vont en faire hein ?

M. : Ils vont peut-être faire un truc exprès, un mausolée ou un truc comme ça.



D. : Voilà, il faut renouveler la cité de l'Abbaye comme Moyrand. C'est bien ça !



© Photographies de Walid Ighil Ameur

AZIZ SAHIRI

Itinéraire réalisé le 20 mars 2017 à 14 h 30

Cet homme d'une soixantaine d'années habitait la cité Léon Jouhaux. À l'époque, on l'appelait « la cité des pieds noirs ». Il a vécu dans le quartier durant toute son enfance. Ses amis vivaient dans les vieilles cités de l'Abbaye. Il nous raconte l'ambiance du quartier à une époque où les cours de la cité étaient remplies. Les habitants vivaient dehors. Ils s'installaient partout dans le quartier avec leurs chaises et leurs tables. C'était convivial, il y avait comme une ambiance « de vacances », nous dit-il. Les gens entretenaient la vie de quartier, ils étaient solidaires. Et que dire du marché de l'Abbaye ? Tout le monde venait à l'Abbaye pour faire ses courses, c'était « phénoménal » ! Pour lui, l'Abbaye représente une histoire urbaine et sociale forte de Grenoble. Elle est imprégnée par les histoires des différentes générations qui s'y sont succédées. Démolir la cité de l'Abbaye serait une erreur humaine et politique selon Aziz, tandis que la garder « c'est entretenir l'espoir » et préserver la mémoire du lieu.



Vous voyez la cité, c'est vide. Moi j'ai connu une époque ici où c'était plein de vie. Les gens descendaient, ils se mettaient avec des chaises et des tables de camping et ils s'installaient au milieu du quartier enfin là, dans tous les coins. Là derrière, vous aviez la blanchisserie qu'on appelait la blanchisserie du Verderet. Maintenant c'est une entreprise qui fait du nettoyage pour les grandes entreprises. Vous voyez là c'était plein de vie.



Moi je pense que la cité est à classer et à réhabiliter. Ça, c'est un morceau de l'histoire de Grenoble. Ici, vous avez des Italiens, Maghrébins, Gitans... Le plus, c'est les Gitans. À la fois ils étaient sédentarisés ici et à la fois ils allaient dans le sud pour faire le pèlerinage aux Saintes-Maries-de-la-Mer. Ils garaient leurs caravanes un peu plus loin et ils vivaient le reste de l'année ici. Leurs caravanes étaient posées ici parce que les Manouches c'est comme les gens du sud c'est des itinérants. Être enfermé entre quatre murs ce n'est pas leur truc. Il faut qu'ils soient à l'air libre.



Après, pour l'évolution de la population ici, sont venues des familles italiennes, pas beaucoup de portugaises, surtout italiennes, un peu espagnoles et maghrébines. Donc les gens se sont rencontrés, les filles rencontraient des bonhommes et puis ils ont fondé des familles. Vousa vez des Maghrébines qui sont mariées avec des gitans et ça, ce n'est pas le fait de l'appartenance, c'est le fait de l'amour. Les gens ils se rencontrent, ils s'aiment, ils se plaisent et ils font leur vie.



Mais ici, c'est très chargé en histoire. Ici, c'était occupé mais ce n'était pas un jardin d'enfants. C'était un jardin pour les habitants. Les gens descendaient, il n'y avait pas le marquage au sol de stationnement comme maintenant, ils se garaient à la bonne franquette. Ils descendaient avec leurs chaises et ils mangeaient ici. Ils étaient en vacances en fait. Ça créait une ambiance et des relations qui faisaient que c'était convivial. Bien évidemment, il y avait des conflits mais c'était convivial.



Ce quartier est imprégné d'une belle histoire avec des plus et des moins. Moi je pense plus de positif que de négatif. Les gens ont grandi, il y a eu des règlements de compte, il y a eu des bandes qui se sont formées, il y a eu du trafic. À une époque ici, certains se sont liés avec les bandes des Italo-Grenoblois, des prostituées donc… Puis le milieu, une partie de gens très connus du milieu était ici.



L'Abbaye, ça a toujours été un quartier historiquement très marqué. Pendant la guerre, c'était un coin où il y avait des résistants, d'ailleurs, des gens ont été fusillés. Il y a des plaques commémoratives sur les murs. Là, c'était un truc, là ça bougeait. C'était un quartier très résistant.



Ensuite, ça a suivi avec la guerre d'Algérie. Moi je connais plein de familles dans ces quartiers-là, Jouhaux, Teisseire, Mistral, qui sont des Constantinois et des Sétifiens. Mon père est de Sétif. Avant, c'était la mutualité, c'était le quartier premier où il y avait des Italiens, Espagnols, Maghrébins. Avec les accords d'Évian, les Algériens sont venus travailler ici et se sont installés à l'Abbaye, Teisseire, Jouhaux. Quand on était gamins, Jouhaux on l'appelait le quartier des pieds noirs. Tous les pieds noirs étaient installés à Léon Jouhaux. Ils l'ont fait en même pas huit mois. Ça a été construit vite fait pour les loger.



On était à l'école tous ensemble. Moi je suis allé à Paul Cocat, Jean Racine. À Jouhaux il n'y a pas d'école alors on va à Teisseire. Et bien sûr, quand vous êtes le fils d'un Arabe et d'une Européenne à la fin de la guerre d'Algérie vous vous bastonnez parce que les conflits ils sont transportés ici aussi.



Mais il y a eu ici une histoire très forte, très très forte, je vous assure. Moi je pense que les gens n'accepteront pas s'ils prévoient de démolir. C'est une connerie. D'abord, c'est une connerie humaine et puis politique. Ici, on sait ce qui se passe, on a des infos. Ils sont en train de laisser pourrir pour pouvoir démolir comme ça ils diront ça devient insalubre, il y a péril et basta. Un coup de bulldozer et c'est réglé.



Mais ça va faire des problèmes parce que s'ils construisent modernes et neufs, ça ne plait pas trop aux gens. Ça ne plait pas trop et les gens n'ont pas tous les moyens pour acheter. Ceux qui bossent à deux, qui sont en couple ou qui ont un enfant, oui ils peuvent mais ici les gens qui habitent depuis je ne sais pas combien de temps, il faut leur vendre pas cher. Il faut faire des négociations avec la Caisse des Dépôts et des Consignations et puis on leur vend leurs appartements et ils deviennent propriétaires et ils finissent leurs vies dedans. Après, ils les lèguent à leurs gosses ou petits-enfants.



Mais sinon, c'est une histoire l'Abbaye ! C'est une histoire forte de Grenoble. Vous voyez, vous regardez entre ça et ça, il n'y a pas photo ! Ça, le nouveau Châtelet, c'est des cages à poules, c'est comme ça que ça s'appelle. Maintenant, ils font de plus en plus de petits appartements. La majorité c'est des T3 ou T2 donc ça veut dire que les gens ils n'ont que la place qu'il faut pour vivre. Moi je pense qu'il faut faire le contraire. Il faut de l'espace pour vivre et comme ça ils peuvent vivre chez eux sinon ils ne restent pas chez eux et ils ont tendance à partir, enfin pour ceux qui ont les moyens.



Ça, c'était le marché. Avant dans les années 1970, c'étaiun truc de fou ici. Tout le monde venait à l'Abbaye. L'Abbaye c'était comme Saint-Bruno ! L'Abbaye c'était un marché phénoménal ! Tout le monde venait faire ses courses ici. Il n'y avait pas la concurrence des grandes surfaces comme maintenant. L'église là, je l'ai toujours connue. Tout le monde y aller, même les gens qui n'étaient pas catholiques. Quand des potes mouraient, on y allait tous, on pleurait un coup et voilà. Mais vous voyez, une place de marché qui est devenu un parking !



Vous voyez comment on convertit et on reconvertit les lieux mais finalement on change l'histoire d'un lieu. Une place de marché transformée en parking… On pourrait faire les aménagements nécessaires pour faire une place de marché. Ils voient tout à court terme. Les politiques ne parlent pas avec les habitants c'est pour ça, c'est des courtermistes. Ils veulent faire le bonheur des gens malgré eux. Les gens ne sons pas bêtes, vous savez des fois un groupe d'une trentaine de personnes du quartier peuvent avoir des idées intelligentes et des solutions adaptées.



Vous voyez ce lycée, le lycée Jean Bart, il a été réhabilité plusieurs fois et c'était plein de vie. Tous les gamins du coin et moi y compris, de Teisseire, d'ici, des quartiers à côté, de Saint-Martin-d'Hères ils venaient à Jean Bart. Vous aviez une option technique, mécanique, de l'autre côté la formation médico-sociale, secrétariat. Mais maintenant ça a changé, tout le monde veut faire de l'économie, de la gestion à tout prix.



Mon père s'est installé ici, il a rencontré ma mère et moi j'ai huit sœurs et cinq frères. Notre famille s'est installée à Teisseire, rue Dubois Fontanelle, le 1er octobre 1961 en pleine guerre d'Algérie. Mon père travaillait à Merlin Gerin à l'époque comme plein de gens ici parce qu'il y avait une usine avenue Jean Perrot. On s'est installé à Teisseire dans le cadre du 1% logement alors on a pu habiter dans un logement neuf et c'est la vie de beaucoup de familles ici. Jusque dans les années 1985, il y avait plein d'usines ici. Il y avait du boulot. À partir de 1990, les usines ont fermé.



Maintenant, ils urbanisent à tout va. Regardez là, ils ont fait du neuf alors qu'avant ici il y avait un quartier et ils l'ont rasé. Ça, c'est de l'accession à la propriété. Ici, j'étais éducateur à la maison de l'enfance et ils ont tout détruit pour faire ça et ils vont faire ça demain. C'est une autre perspective. Certes, il faut évoluer et se moderniser mais pas à n'importe quel prix et en emportant des histoires et des vies humaines avec. On dit qu'on est humain mais on met les gens devant le fait accompli.



Moi ici, au lieu de construire je ferais un parc. Je planterais des arbres et je ferais une forêt pour les gens d'ici, ça dédensifie et ça donne une perspective. Regardez cette école, un jour ils vont la raser car il n'y aura pas assez d'enfants. Là, avant c'était comme ici et ils ont rasé.



Au fut et à mesure, ils grignotent et s'ils peuvent, ils vont aussi enlever ces bâtiments. Là-dessous c'est des marécages, c'est de la flotte qui circule en dessous. Mais là, vous voyez, ça a été pensé par des gens intelligents d'où la hauteur des cités. Il y a de la flotte en dessous c'est pour ça. Teisseire, ça a été fait en 1959, ils ont vendu pour pas cher aux habitants et ils l'ont rentabilisé.



Quand j'étais animateur à la maison de l'enfance, on faisait des jumelages pour permettre aux gamins de se rencontrer. Là, avec Teisseire et Abbaye-Jouhaux on avait fait des vacances en Algérie et il y avait un gitan qui est venu avec nous en Algérie. Tout le monde pensait que c'était un Arabe en Algérie car il bronzait très vite. On emmenait les jeunes dans les villes d'origine de leurs parents. Maintenant, ce n'est pas la même mentalité. Maintenant c'est le conflit, c'est toujours sur le registre de la persécution.



C'est comme ça quand on dit aux gens on va vous faire partir, on va démolir les immeubles, pour eux c'est une agression d'où le fait qu'ils sont vachement en velléité. Les gens, on n'efface pas leur histoire comme ça pour des raisons de rentabilités. Démolir ça pour mettre quoi en plus ? Du moderne ? Ça va faire du repli sur soi ! L'Abbaye, ça a une histoire. C'est une erreur de démolir.



Ici, c'est une histoire marquante. C'est comme la rue Saint-Laurent, c'était les Italiens qui sont arrivés après la guerre 14/18. C'est un quartier qui était marqué par la présence italienne ensuite ils sont venus ici puis à la Villeneuve. Les gens ils vivaient ici, ils avaient les ronds pour payer les loyers.



Quand les Gitans sont arrivés, ils sont venus ici. Dans les années 1960, Grenoble était une petite ville. La ville a prospéré avec les Jeux olympiques, l'histoire de la résistance et les grands maires. Il faudrait que les gens soient propriétaires ici comme ça ils entretiennent leur patrimoine. Ce serait sain. La misère, ici, c'est depuis que les entreprises sont parties.



Maintenant, c'est fini. Avant c'était vivant. Il y avait le marché, la maison de l'enfance, les mamans et leurs enfants. C'est lié à l'évolution de la population, au vieillissement et puis les jeunes quand ils voient que ça périt, ils s'en vont ailleurs. Là, c'est de nouveaux habitants, très peu ont été relogés ici. Ils savent que c'est fini ici et ce sera fini avec les gens qui vont vieillir et mourir ici. C'est ce qu'ils attendent puis ils démoliront.



Avant, la majorité des gens d'ici, de l'Abbaye, ils étaient pris par les services publics des OPHLM pour s'occuper des entretiens, le débarrassage et ramassage des détritus. Mais tout ça s'est fini parce qu'eux même ils ont vieilli. Ceux qui travaillaient pour l'OPHLM, aujourd'hui Actis, c'était les familles Servant, Modeste. Les vieux sont là mais les enfants sont partis ailleurs, dans le sud.



Ici, l'été quand il fait beau, c'était magnifique et les gens entretenaient la vie de quartier. Les gens de l'Abbaye c'est des gens qui vivaient dehors et ça a généré une espèce de culture collective. En fait tout le monde se rassemblait et ils mangeaient ensemble, ils partageaient. Les femmes arabes amenaient le couscous, le méchoui et tout et les gitans ramenaient leur truc à eux et puis voilà. Ça, ça créait des liens mais c'est fini tout ça parce que les décideurs publics ont décidé que ça allait changer en rasant et en mettant ça.



Moyrand, ça a été réhabilité. C'est à un organisme privé-public. C'est une autre culture, une autre mentalité que là-bas à l'Abbaye. Ça se mélangeait mais doucement. Il y avait des résistances parce qu'ici c'était une particularité, il fallait avoir l'extrême-onction du quartier pour être admis dans les cités. C'était beaucoup d'Européens là, des ouvriers (Moyrand).



Dans les années 1970/1980, il y a eu la construction de la MJC et du centre social. Et Chanas, c'est la plus ancienne boulangerie ici. Il a connu tout le monde, il a nourri tout le monde ici. Il connait tous les Gitans, tous les jeunes du quartier.



Moi je trouve que garder la cité de l'Abbaye, c'est entretenir l'espoir. On garde une histoire qu'on n'efface pas. On garde l'histoire du lieu. Certes, c'est un problème de coup. Il faut que les gens qui ont vécu, grandi et qui sont nés ici pour certains, qu'on garde la trace de leur passage et de l'histoire de Grenoble et d'eux même.



Il faut qu'on explique aux gens pourquoi on veut les emmener là et les écouter. Il faut partir du principe que les gens sont intelligents. Ici, tu donnes ta parole c'est fini. Tu as dit oui, il faut le faire. Ça marche comme ça ici, j'ai grandi dans cette culture.



L'église, elle a toujours été comme ça. Les manouches c'est des croyants, le curé que j'ai connu avant il ramenait même les protestants. Et puis, chez les gitans c'est eux qui mènent la danse et c'est des débrouillards.



Les gens ils ne sont pas bêtes. Si vous leur demandez leur avis, ils vous diront mais pourquoi démolir ? C'est encore en bon état, réhabilitez et gardez ! Ça va vivre encore 100 ans ça ! Ce n'est pas n'importe quoi, c'est du solide. Ça a été fait à la main et à la pierre de taille.



Ici, ils coupent tous les arbres pour en replanter un, avant qu'on se mette à l'ombre dessous moi je serai momifié. Tout est déstabilisé ici sur la place à cause de la flotte en dessous. Les arbres ils les coupent, ils disent qu'ils sont malades mais c'est n'importe quoi. Un arbre c'est comme un être humain si on le soigne, il guérit. Aujourd'hui, on préfère couper, abattre plutôt qu'entretenir.

A., mars 2017

Place de la Commune 1871, place du marché de l'Abbaye, Grenoble



Habitant de la cité de l'Abbaye depuis sa construction, il connait parfaitement l'histoire du quartier. Nous avons échangé de manière brève sur la place du marché lors d'un atelier de concertation dans le cadre de l'étude de renouvellement urbain de la cité de l'Abbaye et de ses abords. Il m'a remis une série de documents d'archives qu'il a constitué au fil du temps pour retracer l'évolution de ce lieu singulier de la métropole grenobloise auquel il est très attaché. Il sera, d'ailleurs, le dernier habitant à partir des trois cours avant le lancement du projet d'urbanisme transitoire.

Les cités de l'Abbaye sont ici, du grand Châtelet au petit Châtelet. Si vous faites des recherches, ça vous fausse tout et là, c'est l'avenue de l'Abbaye. On a fait les cités de l'Abbaye là. Ici, c'était les terrains de mon grand-père. Ici, c'était la ferme Guichard. Là, il y avait des jardins. Aujourd'hui, ils remettent des jardins mais mi j'ai toujours vu des jardins dans le quartier. Je trouve qu'ils repartent en arrière, c'est comme ça que je vois les choses. La piscine de l'Abbaye, c'était la plus vieille de Grenoble et ils l'ont démolie pour faire la bibliothèque. Je ne suis jamais allé à la bibliothèque. Avant, il y avait une source à côté de la piscine.

Vous voyez c'était les cités. Ces documents sur l'Abbaye je les ai récoltés parce que je travaillais à la mairie. J'avais accès aux archives. J'ai fait un truc sur les routes de Grenoble. On avait fait ça aussi, ce livre « L'Abbaye-Jouhaux. Un quartier, une mémoire ». J'ai écrit avec eux. On l'a fait avec la bibliothèque quand il y a eu l'inauguration. C'est ma mère qui y allait.

Vous voyez à l'Abbaye, vous avez ça sur la cité de l'Abbaye parce qu'on avait un comité de fête et tout. Les cités de l'Abbaye c'était un petit quartier. Ça, c'est quand nous avons inauguré la maison des personnes âgées, le Domicile Collectif. J'en ai plein des documents sur l'Abbaye.

Ça, c'est la fameuse plaque commémorative qu'on avait déplacée et ça avait fait un scandale parce qu'on l'avait mis à l'autre bout parce qu'il y avait avant un tas de balayures. On l'a donc remise là. Moi j'ai rouspété parce que je trouvais qu'elle était aussi bien là-bas. Cette dame, Mireille, était une résistante et justement elle habitait dans le coin là-bas, elle a été déportée.

« Une fresque à l'Abbaye-Châtelet », vous voyez on faisait déjà des fresques à l'époque. On le faisait déjà ici dans le quartier. On avait une équipe de foot à l'Abbaye. L'Abbaye, c'était un quartier ouvrier. Châtelet c'était des immigrés qui venaient surtout d'Italie en 1955 si je me souviens bien. Moi j'habitais là, je suis née dans la première cour puis je suis allé dans la 3e cour. J'habite ici, je suis toujours là. Là vous avez la date de constructions de certains bâtiments. La MJC c'est en 1971. La place du marché a été dénommée par la ville de Grenoble. Elle s'appelait la place du marché avant. C'était un quartier difficile ici.

Regardez tous ces documents. Je vous les laisse, ce sont des photocopies. À chaque fois j'en donne aux élus et tout. Ils ont même des vidéos sur l'histoire du quartier. Il y a même les champs de mon grand-père. Ils ont tout mais on dirait que ça ne change rien.

Béatrice Mercier et son petit-fils, le 10 mars 2017 à 12 h
Place André Charpin, cité de l'Abbaye, Grenoble



Béatrice Mercier est une dame d'environ 80 ans. Elle habite le quartier depuis les années soixante. Elle est « la doyenne » des vieilles cités, on l'appelle le Loup blanc. Les années passées à l'Abbaye comptent. Elle a ses habitudes et parfois on l'installe sur le marché. On lui apporte une chaise et quelques fruits. Tout le monde la connait dans le quartier. Elle souhaite être relogée dans les nouvelles constructions du Châtelet avec son fils dont elle dépendant au quotidien. Elle ne veut pas quitter son quartier, c'est son repère. Son petit-fils de 19 ans habite le bâtiment parallèle et nous confie que toute sa famille est très attachée à leur quartier. Ils ne comprennent pas les raisons pour lesquelles ce sont des « étrangers au quartier » qui habitent en premier les nouveaux bâtiments. Les habitants des vieilles cités devraient pourtant être prioritaires pour loger dans les résidences du Châtelet au vu de la démolition de la cité de l'Abbaye. Ils ont le sentiment d'être incompris et oubliés.

Béatrice Mercier : Le soir, mon fils Daniel vient fermer la porte à clé. Il a le double des clés. Quand il y a quelque chose, je l'appelle par téléphone et il vient tout de suite car je suis diabétique et j'ai une insuffisance rénale. C'est ici que je veux être, dans ce quartier. Ils font des bâtiments là (Châtelet). Ils disent que c'est du privé mais ce n'est pas vrai. Ils mettent des personnes qu'il ne faut pas, des personnes pas convenables. Mais je n'ai rien à dire parce que ça ne me regarde pas alors qu'ils ne regardent pas ceux qui sont là depuis 60 ans.

Vraiment, ils ne font rien du tout pour nous, je ne peux pas me déplacer, je ne peux pas aller chez Actis, ni à Grenoble Habitat. Je ne peux aller nulle part. Il faut qu'il y ait quelqu'un pour me porter et me tenir. La rééducation on me la fait ici, je ne tiens pas l'équilibre. Je ne peux pas. Voilà, s'il ne me donne pas un appartement ici et avec mon fils dans le même palier alors je reste ici. Je ne demande rien. Ils le savent que je ne bougerai pas de là à part si c'est un appartement dans l'Abbaye sinon je reste là.

Je veux rester là, j'ai mon point de repère là. Des fois, on m'amène au marché. Je suis connu comme le loup blanc. On me donne une chaise, du raisin, une pomme. C'est mon repère. Il y a encore des bâtiments qui ne sont pas faits, qu'ils ne disent pas que c'est tout pris. Ce n'est pas vrai. Il me donne un T2 pour moi et un T3 pour mon fils, dans la même montée. C'est ce que je demande : être ici. On me donnerait l'avenue Jeanne d'Arc je ne la veux pas. Je veux ici, mon côté c'est ici. Il y a 60 ans, ça compte ça !

Je suis la doyenne de l'Abbaye. La doyenne de l'Abbaye c'est moi et après moi c'est la sourde et muette, celle qui est sourde et muette si vous la connaissez. Après moi, il y a elle. Tous ils viennent me voir, ils m'appellent grand-mère même s'ils ne sont pas mes petits fils. C'est tout pourri chez moi, allez voir la douche. Je ne peux pas prendre de douche.

Sa belle-fille : Et la chambre, c'est aussi moisi. Chez moi, c'est pareil. Je nettoie tellement que je suis malade, j'ai des tendinites. J'ai demandé un logement dans les nouveaux bâtiments mais ils ont donné aux autres là, des personnes pas convenables. Ils ont donné aux autres pour qui ce n'était pas utile. J'ai demandé, on m'a dit il n'y a pas de logements alors je leur ai dit on attend parce qu'il faut cinq ans pour qu'ils détruisent là alors on a le temps de… mais rien.

Béatrice M. : Il y en a beaucoup des logements ! Vous pensez bien qu'on a des yeux, on a des yeux pour regarder ! Elle nous trompe, elle se fiche de nous, mais nous aussi on se fiche d'elle. Je veux être relogée là, à côté.

Son petit-fils : Les nouveaux logements là-bas, ils étaient prévus d'abord pour ceux qui habitaient dans les vieux bâtiments de l'Abbaye puis ils ajouteraient les étrangers, ceux des autres quartiers mais ils ont d'abord mis les étrangers et ils ont mis ceux de l'Abbaye dans d'autres quartiers. Moi, je leur ai dit je suis là depuis mes six ou sept ans, j'ai toute ma famille, c'est normal que ces nouveaux bâtiments soient pour ceux qui sont là depuis longtemps, pour les premiers de l'Abbaye et pas pour les étrangers. Mais pour eux non, c'est comme ça, ils veulent tous nous séparer dans plusieurs quartiers. Je suis attaché au quartier, ça fait un moment que je suis là. Ma grand-mère elle a beaucoup voyagé, elle est allée à Nice… moi ce n'est pas comme elle, je n'ai pas voyagé beaucoup.

Ici, ils ont tout fait repeindre parce qu'avant c'était vraiment… C'était horrible. Il y avait des tapisseries, ils ont repeint. Ils sont venus, ils ont regardé, ils ont dit on va faire quelque chose et puis rien qui bouge. Il faut qu'on reste là tant qu'il ne nous donne pas un nouveau logement. Ils disent que dans cinq ans ça va être détruit mais bon, s'il nous donne des logements ailleurs...

On veut rester ici, dans le quartier. Je ne me verrai pas dans un autre quartier. J'ai tous mes amis, ma famille ici. Mes parents ils ne voudront jamais partir, ils diront soit on a un logement là, à côté (Châtelet), sinon on ne part pas. Encore à Baja ça va, mais la Villeneuve et tout non. Ma grand-

mère, la pauvre, elle a ses habitudes. Si les bâtiments n'existent plus, mais qu'on est toujours à l'Abbaye, ce n'est pas grave.

C'est dans cette allée qu'on se posait entre jeunes. On se posait là, on se mettait dans les escaliers, on passait des soirées. C'est sûr il y a un attachement mais après un meilleur logement où on sera mieux posé c'est mieux.

L'Abbaye, ça va c'est calme, c'est que des habitants de nous. On est vraiment entre nous, c'est rare qu'il y ait d'autres personnes qui viennent. Ça va c'est calme. Dès qu'il y a un truc dans le quartier, on l'entend parce que ce n'est pas bien isolé les fenêtres et tout. Ici, il y avait une ancienne climatisation installée, devant la fenêtre là. Il était tellement vieux qu'ils l'ont démonté après. Là, c'est là où passent tous les rats dans les caves. On n'a pas les clés des caves, je crois. Il faut les demander à Actis. Il y a des habitants en haut qui ont les clés. Ils savent très bien ce qui se passe à Actis, ils font les fous. Ça fait cinq ans que je suis là et rien n'a bougé. Ils avaient dit cinq ans parce qu'ils allaient détruire les bâtiments un par un.

Au Châtelet, il n'y a que des étrangers d'autres quartiers, il y a un ou deux de l'Abbaye, des potes. Je ne sais pas les autres ce qu'ils font là. Là on était entre nous, entre notre communauté mais s'il y a des étrangers ce n'est rien on n'est pas des sauvages, mais on était entre nous. Là dans les nouveaux bâtiments, on devait être prioritaire mais ils ont ramené des gens d'autres quartiers.

Ici on est très solidaire entre nous, il y a très longtemps une femme qui avait perdu son mari, elle est allée voir ma grand-mère et elle lui a dit « comment je vais faire pour enterrer mon mari, je n'ai pas de sous » et ma grand-mère lui a dit ne t'inquiète pas. À l'époque, on avait fait une quête, tout le monde a donné 50, 50, 50 et elle lui a dit tu verras ton mari il partira avec un cercueil. Tout le monde l'a aidée. Ici, si quelqu'un est en peine, on partage tout avec lui.

La Maison des Habitants, c'est un truc où tu t'éclates. Ils ne sont pas de la communauté mais ils nous connaissent tous. Ils nous ont tous vu grandir, on est pote avec eux. Il y en a qui ont des préjugés sur nous, ils disent c'est des voyageurs et tout, mais c'est comme les Arabes quand on dit qu'ils viennent des quartiers c'est des racailles et tout, mais c'est faux.



© Photographies de Théo Marchal

CECILE, VIRGILE ET ELOISE MOLLION

Itinéraire réalisé le 8 mars 2017 à 13 h 30

Cécile, accompagnée de sa fille Éloise et de son fils Virgile, habite le quartier de l'Abbaye depuis 2008. Leur maison jouxte une des plus anciennes granges du quartier située au 54 rue Léon Jouhaux. Ils nous emmènent à la découverte de leurs lieux préférés dans le quartier. Ils partagent avec nous leurs envies et leurs idées pour améliorer le quartier tant spatialement que culturellement. Nous commençons alors notre balade à la Pirogue, un café-restaurant associatif de la Maison des Habitants. Nous traversons ensuite le parc Condé situé au cœur de la cité Moyrand pour nous diriger vers la bibliothèque Abbaye-les-Bains. Puis, nous rebroussons notre chemin par la rue Dupleix où nous apercevons de loin la place du marché et la cité de l'Abbaye. La place du marché est un point de repère central dans le quartier. Quant à la cité de l'Abbaye, tout le monde la connait. Cécile se questionne alors sur son devenir. Va-t-elle disparaître ? Sinon, pourquoi les volets y sont toujours fermés et pourquoi plus personne n'y habite ?



Cécile : Là, la place du marché, c'est une place où l'on va très régulièrement, souvent le week-end. Le marché de l'Abbaye est quand même super connu et c'est vraiment un point central je dirais du quartier.

Virgile : Moi je passe devant mais je viens moins souvent que toi.

C. : C'est là qu'on leur a appris à faire du vélo quand ils étaient petits.



V. : Mais c'est quand il n'y a rien sur la place. Là, c'est le parc qui a été aménagé parce qu'avant il y avait d'autres choses. Là, ils ont mis une nouvelle attraction. C'est ça, une espèce de petit…

C. : Je trouve que cet endroit il est un peu… il y a un truc qui ne va pas, on n'a pas envie d'y rester. C'est vrai qu'on n'y vient pas souvent. Les familles préfèrent aller au parc Paul Mistral. Souvent, les parents viennent après l'école. Les enfants viennent avec les nounous surtout les lundis.



V. : Il y en avait beaucoup beaucoup mais maintenant il n'y en a plus.

C. : C'est peut-être parce que tu n'y viens plus.

V. : Ah oui, peut-être.



C. : C'est vrai que nous, on n'a jamais pris l'initiative de venir là.

V. : Moi non plus. Oui, on dirait que c'est hanté avec les corbeaux.

C. : Depuis que c'est refait, c'est quand même plus sympa.

V. : Et là surtout il n'y a rien. Ils pourraient mettre un truc par exemple un terrain de foot, après je ne sais pas trop.



C. : La Pirogue c'est le seul endroit où l'on peut se retrouver, prendre un café… C'est vrai que ça manque dans le quartier un endroit où on peut se retrouver comme dans un café.

V. : Ce serait bien de faire des animations, je ne sais pas. Une piscine ? Non, pas une piscine.

C. : Si, ce serait bien une piscine !



V. : Une piscine, mais où ? Je préfère mieux la bibliothèque que la piscine. Il faut un truc pour attirer les gens là où ils ne viennent pas souvent.

C. : Oui, c'est vrai. Il manque un lieu central. À part la place du marché, il manque un endroit où il pourrait y avoir la vie de quartier.

V. : Un cinéma ? Mais il n'est pas loin le cinéma.



C. : Là au bout, c'est le centre de santé juste avant la place du marché et c'est super. C'est un endroit où même si ce n'est pas les médecins référents, ils sont là. On se sent comme dans un petit village, voilà.

V. : C'est bien, pour une fois c'est calme.



C. : Là, c'est la rue Dupleix.

V. : Moi elle me fait un peu peur personnellement. Je ne sais pas pourquoi mais je n'ai pas envie d'y passer tous les jours.

C. : Je pense qu'il y aurait un truc à faire, à imaginer avec cette rue qui va finalement sur la place du marché.

V. : Une bonne animation, un théâtre.



C. : C'est une des plus vieilles fermes du quartier. Quand on est arrivé dans le quartier, il y a un voisin qui nous a donné un papier sur l'histoire du quartier. Il faudrait que je le retrouve.

V. : Bin voilà, c'est l'ancienne et très vieille grange.

C. : Voilà, c'est ça !



V. : Il y a un petit grillage là et les chats passent par là. On va peut-être voir un chat.

C. : Justement ils ont failli faire la bibliothèque ici, je ne sais pas pourquoi ils ne l'ont pas faite. Ils avaient envisagé de la faire ici, je crois qu'il y avait un problème de passage.



C. : C'est vrai que là, il y a plein de gens qui viennent voir si c'est à vendre. Il y a plein d'idées parce qu'il y a un très très grand jardin au fond. Donc là, les gens qui ont cette grange c'est les enfants du monsieur et de la dame qui avaient cette maison à l'origine. En fait ils n'y habitent pas mais très souvent c'est entretenu. Ils viennent, ils tondent, ils récupèrent le courrier. Ils ne sont pas pressés de la vendre. C'est sentimental, je pense, mais ça se dégrade vraiment.



C. : On a vu plein de promoteurs qui sont venus. Ils doivent avoir pas mal de propositions, mais pour l'instant ils ne sont pas prêts à vendre. Il y en a beaucoup qui ne remarque pas la maison. C'est super cet endroit. C'est une très vieille maison mitoyenne.



C. : Éloise, si tu voulais nous montrer un endroit que tu aimes dans ce quartier ce serait lequel ?

Éloise : Ce serait la bibliothèque.

V. : Pour moi, la bibliothèque c'est un loisir.

É. : J'aime bien la bibliothèque.

V. : Moi aussi je l'aime bien. Je l'adore ! Là, il y a un gros arbre tout vieux.



C. : Avant il y avait une maison comme celle-ci à la place de ce grand immeuble. Ça a été vendu par les héritiers, j'imagine. C'est bien, il y a la pharmacie maintenant qui s'est rapatrié ici mais il y a de moins en moins de maisons dans le quartier. Nous on se dit qu'à la place de notre maison, le jour où elle sera vendue, il y aura un immeuble.

V. : Oh non, je ne l'espère pas !



C. : Cette pharmacie est super. C'est vraiment une pharmacie de quartier. On se connait, ils connaissent les habitants. Le côté pas très sympa c'est en face du collège, avec le coiffeur. Là, je pense que ça pourrait être amélioré en termes d'image. Et pourtant, il y a beaucoup de gens qui y passent pour aller au bureau de tabac, chez le coiffeur. Là, c'est un des problèmes du quartier, c'est comme ça partout, les jeunes s'amusent avec les motos pour faire des dérapages, même avec les voitures. Ça nous fait peur parce que les enfants vont à pied à l'école et on se dit un jour il y aura un accident.



V. : Un jour, une moto a foncé dans la pharmacie. Regarde, la bibliothèque est ouverte.

É. : Ce que j'aime bien à l'intérieur c'est que souvent les vendredis il y a des activités. Tu peux jouer au piano, à la guitare. Des fois, il y a des spectacles, des blind-tests.

V. : Et il y a des livres à emprunter comme toutes les bibliothèques. On peut rentrer dans la bibliothèque ? Il y a plein de dessins dans notre exposé qui font la face de la bibliothèque entière.



É. : Ce que j'aime bien à l'intérieur c'est que souvent les vendredis il y a des activités. Tu peux jouer au piano, à la guitare. Des fois, il y a des spectacles, des blind-tests.

V. : Et il y a des livres à emprunter comme toutes les bibliothèques. On peut rentrer dans la bibliothèque ? Il y a plein de dessins dans notre exposé qui font la face de la bibliothèque entière.



C. : Un vendredi par mois, les gens peuvent venir avec leur instrument et jouer de la musique. C'est super !

V. : On vient expliquer comment est fait le quartier. On montre les endroits importants pour nous dans le quartier. On aime bien la bibliothèque parce que c'est calme. Il y a des livres partout, je joue à l'ordinateur, je rencontre mes copains ici.



V. : C'est ça qu'on a pris en photo dans l'exposé, c'est le blason de Grenoble. Tu sais, c'est là où il y a trois enclos d'immeuble qui font une cour, c'est juste à côté (la cité de l'Abbaye). On va faire un petit tour.



V. : Là, c'est de gros gros livres plutôt pour les grands et là c'est les CD. Là c'est les ordinateurs et là c'est la salle où on amène nos instruments ou sinon il y en a déjà et on joue. Des fois, il y a des blind-tests. Là, il y a des magazines. On va là où il y a les BD et livres pour enfants. Alors là, il y a un endroit pour les enfants et c'est le coin où il y a plein de BD. Nous on aime bien se poser et lire des livres. Là c'est un coin pour les tous petits, il y a une estrade comme ça ils s'assoient. Là-bas, c'est les toilettes. Là-bas, c'est les collégiens du Vercors qui s'assoient et font des exposés le vendredi.





É. : C'est presque ça, c'est le temps des ados. Ils parlent de choses d'ados.

V. : Oui, des fois ils ont plein de biscuits et tout, ils nous en donnent. Là c'est un petit parc devant la bibliothèque. Comme on ne peut pas manger dans la bibliothèque, on va s'asseoir dans le petit coin, c'est le livre. Souvent, il y a plein de personnes qui viennent s'asseoir et ils mangent. En fait, notre école est juste à côté alors tout le monde vient ici.

C. : Oui, ils traversent et ils sont à la bibliothèque. Je connais une dame qui travaillait à la bibliothèque et elle me disait que ce n'est pas pareil parce qu'ici c'est animé le vendredi soir alors que dans la nouvelle bibliothèque où elle travaille c'est très calme.

V. : Là c'est la crèche. Ici, il y a plein d'immeubles qui sont presque identiques (Moyrand).





C. : Les immeubles ont été rénovés il n'y a pas très longtemps.

É. : Là, il y a des bancs mais personne ne veut s'y asseoir.

V. : Il faudrait faire un truc pour que ce soit plus éclairé et en été plein de fleurs roses, jaunes, rouges qui éclairent parce que là, personne n'y va jamais.

C. : Il y a énormément de personnes qui prennent le bus 13 comme des mamies, des collégiens parce que 50% des jeunes ici ne vont pas au collège Vercors, il a trop mauvaise réputation. Donc ils vont soit dans le privé soit dans d'autres collèges.



V. : Ici, c'est le petit marché, market. Ils l'ont rénové. Voilà, c'est ça les immeubles (cité de l'Abbaye). On s'approche ! C'est sale ici et c'est pollué. Les gens ils jettent plein de trucs par terre.
J'imagine une machine qui en même temps qu'elle avance, récupère la pollution et recrache de l'air. Une machine qui prend tous les déchets qu'elle voit et qui les jette dans la poubelle.
Voilà, c'est ça les trois enclos.



V. : Du coup, c'est la rue Moyrand ? Non c'est l'avenue de Jeanne d'Arc, c'est ça ! Et là d'ici, si on s'arrête on voit le blason de la ville. Ça, c'est une église et là c'est la MJC.

É. : Je ne vais pas souvent à la MJC. Avant, je faisais de la danse, de la mosaïque.

V. : Moi je faisais des cours de cuisine. Chaque jour on fabriquait un gâteau différent. Un jour, on a fabriqué un cookie avec des boules M&M's dedans. C'était trop bon. On faisait tout tout seul.



C. : Dans le quartier ce qui est sympa c'est le carnaval. Alors quand on l'entend, on s'habille n'importe comment et on descend vite. Et c'est là où on découvre d'autres côtés du quartier. C'est vrai que nous il y a des endroits où on ne va pas.



V. : Là, il y a une pharmacie comme à côté de chez nous. Mon meilleur ami habite dans cet immeuble par là juste à côté de la boulangerie Chanas. C'est bien.

C. : Là, c'est un autre petit pôle commercial mais on y vient moins. Il y a un petit pôle ici et un autre là-bas. C'est vrai que ces immeubles (cité de l'Abbaye) tout le monde les connait.



V. : Les viennoiseries de la boulangerie Chanas sont très bonnes. Le pain est bon mais la meilleure boulangerie c'est celle de l'Abbaye, dans le coin là-bas. À Chanas, je préfère les viennoiseries rectangles avec de la crème anglaise ou je ne sais pas quoi et plein de petits morceaux de chocolat.



V. : Là, c'est la Maison des Habitants. C'est là où on va poser aussi des prospectus de notre exposé avec « Histoire de… ». Ah là, il y a la brocante une fois par an. C'est quoi ça "quartier de l'Abbaye, atelier public" ?

C. : Ces bâtiments ont vocation à disparaître ?

V. : Je crois qu'ils ne veulent pas les refaire. Mais il y en a qui veulent les refaire, enfin je crois.



C. : Moi je n'ai pas d'avis mais c'est vrai qu'ils font partie du quartier. Je ne sais pas pourquoi ils ne sont pas habités, pourquoi les volets sont toujours fermés. C'est peut-être que ça a mal vieilli ?

V. : Ceux-là ? Ah oui ! Tout le monde, tout le monde les connait ! Ça, c'est sûr.



C. : Après si on les démolit, s'ils peuvent nous faire notre petit parc et un café pour se retrouver tous ensemble ce serait bien.

V. : Et de l'animation !



© Photographies de Walid Ighil Ameur

MICHEL SCRALGERLLA

Itinéraire réalisé le 14 mars 2017 à 15 h

Michel Scralgerlla a toujours habité le quartier de l'Abbaye, dans une copropriété située rue Moyrand. Notre itinéraire s'est déroulé en deux temps. Nous avons tout d'abord parcouru le quartier en partant de la bibliothèque Abbaye-les-Bains jusqu'au Châtelet. Nous avons ainsi traversé le parc Condé puis la place du marché pour enfin arriver à la cité de l'Abbaye. Dans le quartier, les vues sur les montagnes sont particulières. Elles seraient « une consolation » face au manque d'espaces verts. Il nous fait également remarquer la présence d'arbres ancestraux hérités du passé agricole du quartier de l'Abbaye. Puis dans un second temps, nous nous installons à l'intérieur de la bibliothèque Abbaye-les-Bains pour discuter autour de la photo aérienne du quartier. Il nous précise alors que de l'autre côté de l'avenue Jeanne d'Arc ce n'était plus son quartier. Pour lui, la cité de l'Abbaye c'était un autre quartier, mais qui reste sans aucun doute un repère, une présence. Ce sont des constructions remarquables tant sur le plan urbain que par leurs façades.



Je passais devant (le Châtelet) mais je ne me souviens même plus de ce que c'était avant. C'était des vieilles constructions comme celle-là (cité de l'Abbaye) mais moins belles. Je ne sais pas si on peut dire moins belles. Là, on n'avait que deux étages alors qu'ici c'est plutôt quatre étages et il a l'air de n'en rester plus rien j'ai l'impression. Alors ils ont enlevé ça. Ah, ils ont déjà mis ça à la place de ça !



Je vais faire un saut pour voir à quoi ça ressemble aujourd'hui. On peut y aller par l'arrière du marché. Quand c'est enfermé comme ça, il faut vraiment venir à pied pour voir au milieu d'un quartier qu'il y a un plan de restructuration. Après, je ne sais pas si ce n'est que des logements sociaux ou pas. Ce n'est pas à 100%, je pense, parce qu'après ça finit par faire des clans et ce n'est pas terrible.



Il faudrait du business un peu par là. Ça ferait un bon complément parce qu'on a du sport, des habitations, de l'activité. Là, c'est vrai qu'ils nous ont enlevés… Là, c'est hôtelier ou c'est une résidence qu'on peut louer. Là, c'est étudiant et là je pense que c'est mixte.



Mais c'est vrai que là, il y avait un grand truc de commerce. Il faisait de la fourniture pour les salles de bain donc carrelage et tout. Ils avaient de la robinetterie, des éléments de baignoire ce genre de choses et ça occupait bien cette partie-là quoi. Et c'était tellement grand que je ne me souviens même plus de ce qu'il y avait à côté. Après, ce n'était pas une zone de trafic non plus, on y allait pour des emplettes, mais voilà ce n'est pas le centre-ville. C'est surtout des entreprises qui venaient. Là, je ne connaissais pas, c'est dommage ça aurait été bien de connaître avant que ce ne soit démoli.



Le quartier faisait un peu « reculé » à l'époque c'est pour ça que les étudiants ne venaient pas vivre ici, il n'y avait pas de tram. Mais maintenant avec les résidences, il y a plus d'offres et les transports ont amélioré les choses. Ça permet aux étudiants d'avoir une vie de quartier, ce n'est pas le cas du campus.



Les cités Moyrand je ne sais pas si c'est le quartier de l'Abbaye, mais je dirais que oui. Elles ont été rénovées. Il y a un parc, enfin un parc c'est un grand mot. En tout cas c'est un espace vert avec des jeux pour enfants. Ça a été fait pour ce quartier-là. Ça reste des logements sociaux, je pense, même si ça a été rénové. Tout ça a été rénové en fait, ça fait un L. En face, non. Ça a été des ravalements classiques. Ça fait quand même un sacré programme !



C'est un peu comme un Monopoli, il y a 13 bâtiments et un gros donc 14 bâtiments qui ont été rénovés. Mais cet espace existait, il a toujours existé avec du stabilisé quand j'étais plus jeune. Mais il n'y avait aucun jeu ou alors il y en avait beaucoup moins. Aujourd'hui, il y a la table de ping-pong et un trampoline. Tout ça n'existait pas avant. On se promenait un petit peu ici car quand je sortais de la bibliothèque, elle était là la bibliothèque, je passais par là et ensuite j'allais sur la place du marché. C'était une zone qu'on traversait.



La bibliothèque était plus petite, elle était en un seul bloc en fait. Là, on voit deux bâtisses séparées alors qu'avant c'était comme un grand rectangle tout en longueur. Je ne sais pas pourquoi ça a été décidé de... Ah si ! Ils ont décidé que les crèches devaient être à côté de l'école. Ils auraient pu faire la crèche de l'autre côté de la route mais ils l'ont faite là. Là, il y a aussi un jardin d'enfants.



L'ancienne bibliothèque était en capacité comme la bibliothèque Teisseire qui a été mise à terre. Elle était après la Chaufferie, c'était dans cette rue-là de l'autre côté. On avait cette bibliothèque intégrée à une école. On avait, je me souviens, un grand préau. Elle devait être démolie car elle a migré vers le bureau de poste de Teisseire.



Maintenant, je ne sais pas ce que ça devient. Je n'y suis pas passé depuis quatre ans, peut-être qu'il y a des logements construits aujourd'hui. Avant c'était un terrain vague, aujourd'hui c'est le parc Ouagadougou. Maintenant, on doit avoir des bâtiments, ça se modernise.



Moi, je n'habite pas très loin de la bibliothèque Abbaye-les-Bains. Je n'ai pas en mémoire les étapes de construction. J'ai comme des flashs et puis d'un coup l'image de ce site avec la nouvelle bibliothèque Abbaye-les-Bains qui a émergé à un moment donné.



On avait, je me rappelle, à la bibliothèque Teisseire des initiations à la calligraphie, on taillait les roseaux, on apprenait à faire les teintes. On avait aussi un atelier de contes. On avait des conteurs, un petit cursus pour se former à être conteur. Il y avait des études de contes et tout. C'était bien parce qu'à la fin on devait restituer quelque chose, on avait un auditoire de jeunes, c'était un peu comme un théâtre et on récitait un conte. C'était pas mal !



Ici, ce qui est intéressant ce sont les jeux musicaux donc ça s'appelle des blind-tests. Cette animation est préparée par le personnel. On se met en équipe, ils passent des morceaux de musique et on doit reconnaitre le titre, l'auteur et ensuite on compte les points et le gagnant à un CD ou un livre. C'est pas mal, ça a lieu une fois par mois environ. Il y en a qui s'entrainent vraiment, ils sont pris par ça. Bon, après il y en a qui le font pour se détendre par pour le score.



C'est ces choses-là qu'on trouve localement. Toutes ces petites animations, ça permet de rencontrer du monde. C'est déjà pas mal, c'est un peu tous âges. Il y a une personne de la bibliothèque qui a des enfants adolescents et qui viennent pour ces animations.



« Abbaye-les-Bains ». Alors, « les Bains » doit provenir de l'ancienne piscine qui était dans l'ancien bâtiment. Lors du basculement en bibliothèque, ce site je pense qu'il était classé alors il ne devait pas être facile de le raser. Alors que celui là-bas à Moyrand, c'était plus simple. C'était sommaire comme architecture donc ils y ont fait une crèche. Et là, ils ont rajouté un parc devant la bibliothèque. Derrière la bibliothèque avant, il y avait un jardin et là je crois que c'est un immeuble. Le bassin de la piscine devait être là.



Je me suis posé la question du terme « Abbaye », est-ce que ce bâtiment n'était pas dans le prolongement d'une ancienne Abbaye ? Mais de mémoire le bâtiment derrière faisait plus une grange. C'était de grandes portes en bois, c'est quelqu'un qui devait avoir une activité agricole. En fait, il y a très longtemps, une personne me disait que toute cette zone-là c'était un marécage et on avait un cours d'eau qui passait par là, le Verderet. Ensuite, ça a été assaini et asséché pour construire. Ça remonte à plus d'un siècle maintenant. C'est intéressant de voir si on a des photos de l'époque.



Là, c'est dommage parce que ce site me fait penser un peu au quartier Hoche où on a ces anciennes maisons militaires et où j'ai fait une partie de mes classes. C'est intéressant parce que c'est une zone en U comme ça. Ils ont fait des logements et au rez-de-chaussée des commerces, un hôtel, une zone commerciale. Est-ce qu'on ne pourrait pas imaginer la même chose ici avec ces anciennes bâtisses, peut-être en gardant cette façade et refaire derrière, enfin à voir.



Mais, c'est vrai qu'en regardant de dessus, à part la qualité des façades et de l'intérieur bien sûr qui est assez vétuste, c'est assez bien posé, bien droit. C'est remarquable sur le site quand on regarde les constructions, c'est assez carré. Ça pourrait devenir quelque chose d'autre : un musée, des bureaux. Peut-être ça permettrait de garder les façades ? Moi je trouve que c'est dommage, mais entre ce genre de bâtisse et les maisons individuelles, c'est vrai que…



C'est un peu une présence, ça n'a pas un charme particulier mais c'est un repère, quelque chose qui a toujours été là.



On a quand même des vues particulières sur les montagnes. De tous les axes, on voit toujours un petit bout de Belledonne, du Vercors, de la Chartreuse. Il faudrait maintenir cette vision que l'on a et ne pas construire des choses trop hautes. De toute façon le sous-sol ne s'y prête pas, c'est une chance. On n'a pas d'espaces verts à part le parc Paul mistral. La vision des montagnes c'est la consolation.



Les arbres, là, ont toujours existé, je crois. À mon avis, c'est des platanes. Ils ont fait des efforts avec des buissons plantés autour de la place du marché, je trouve que c'est pas mal. Il faudrait développer ce genre d'initiatives, boiser avec des buissons. Là, il y a un saule très ancien, l'âge de l'arbre est assez élevé il y a un écriteau.



Là, ce n'était pas ma zone, ce n'était pas mon quartier. De l'autre côté de l'avenue Jeanne d'Arc, on était dans un autre quartier.



L'église Saint-Augustin je ne sais pas quelle forme elle avait dans sa première version. Elle a brulé dans les années 1970 puis elle a été reconstruite. Je l'ai toujours connu là, c'est une forme spéciale. Vue de dessus, elle a une courbure comme un œil. À l'intérieur c'est rustique, il y a trois rangées de bancs et le mur est en pente. La toiture, je ne sais plus ce qu'on voit de l'intérieur, je crois que c'est revêtu de lattes en bois et devant c'est des baies vitrées comme du vitrail. Pour une construction qui doit avoir minimum 40 ans, c'est pas mal. Il y a des offices religieux, il y a une communauté arménienne qui a racheté le bâtiment. Ça fait longtemps que je n'y suis pas retourné.



La place du marché a été regoudronnée à un moment et j'ai l'impression qu'il n ya plus d'arbres sur la place. On ne les remarque plus sauf s'il y en a toujours mais qu'ils sont en périphérie. Je ne suis pas sûr qu'il y ait encore des arbres. Ce qui est marrant ici, c'est plutôt les toilettes publiques. Avant c'était comme ceux du boulevard Gambetta et maintenant c'est des toilettes modernes. C'est bien fait, c'est fait un peu pour les commerçants du marché.

THÈSE

Pour obtenir le grade de

DOCTEUR DE L'UNIVERSITÉ GRENOBLE ALPES

École doctorale : SHPT - Sciences de l'homme, du Politique et du Territoire
Spécialité : Urbanisme - Mention Architecture
Unité de recherche : UMR AAU - équipe CRESSON

Tome 3 :

« La cité, c'est une petite quiétude. »

Cité de la Capuche, Grenoble.

Présentée par :

Ryma HADBI

Direction de thèse :

Nicolas TIXIER Professeur, École nationale supérieure d'architecture de Grenoble, Université Grenoble Alpes	Directeur de thèse
Jean-Paul THIBAUD Directeur de recherche CNRS, UMR AAU-CRESSON, Université Grenoble Alpes	Co-directeur de thèse

Rapporteurs :

Elson Manoel PEREIRA
Professeur des universités, Université Fédérale de Santa Catarina
Catherine DESCHAMPS
Professeure, École nationale supérieure d'architecture de Paris-La Villette

Thèse soutenue publiquement le **18 octobre 2024**, devant le jury composé de :

Nicolas TIXIER, Professeur, École nationale supérieure d'architecture de Grenoble, Université Grenoble Alpes	Directeur de thèse
Elson Manoel PEREIRA, Professeur des universités, Université Fédérale de Santa Catarina	Rapporteur
Catherine DESCHAMPS, Professeure, École nationale supérieure d'architecture de Paris-La Villette	Rapporteure
Anne DALMASSO, Professeure des universités, Université Grenoble Alpes	Présidente
Sandra FIORI, Professeure, École nationale supérieure d'architecture de Lyon	Examinatrice
Vincent VESCHAMBRE, Conservateur en chef du patrimoine, LE RIZE - Ville de Villeurbanne	Examinateur

Invités :

Jean-Paul Thibaud
Directeur de recherche CNRS, UMR AAU-CRESSON, Université Grenoble Alpes

« La cité, c'est une petite quiétude. »

Cité de la Capuche, Grenoble.

Table des matières

Introduction **4**

La Capuche au fil du temps… **5**

Lire, écouter et voir la Capuche **11**

Ouvrages et rapports *12*

Articles *14*

Quelques événements et créations culturelles *15*

Archives municipales et métropolitaines de Grenoble *16*

Autres fonds *21*

Observer les usages, éprouver les ambiances **23**

Récits de vie / Récit du lieu **51**

Introduction

Ce tome intitulé *« La cité, c'est une petite quiétude »* propose de rendre compte du corpus patrimonial constitué pour la cité de la Capuche entre 2018 et 2022 dans le cadre de notre recherche doctorale. Il se décline en 4 parties. La première partie nous donne à lire l'histoire de la cité de la Capuche à travers des événements marquants émanant à la fois de l'histoire officielle locale et des souvenirs de ses habitants. La deuxième partie propose de faire un inventaire des quelques documents d'archives publiques et privées auxquels nous avons eu accès pour nous permettre de mieux saisir la manière dont la cité de la Capuche s'est constituée au fil du temps. La troisième partie témoigne de l'ambiance de la cité dans son milieu urbain grâce à un travail de reconduction photographique collectif attentif aux usages et aux pratiques. Enfin, la quatrième partie constitue en elle-même le coeur de notre recherche doctorale : les itinéraires et entretiens réalisés à la Capuche et dans lesquels apparait en creux ce qui fait patrimoine à la Capuche en s'appuyant sur les souvenirs, le vécu et l'attachement au lieu des habitants.

Je remercie chaleureusement toutes les personnes rencontrées au long de cette recherche. Merci aux habitants du quartier et de la cité de la Capuche pour leur accueil et leur disponibilité. Merci à la Maison des Habitants de la Capuche et particulièrement à Fanny Simon. Merci à ACTIS et aux archives de la ville de Grenoble. Malgré les difficultés d'enquête rencontrées à la Capuche - où les documents et personnes ressources ont été peu nombreux et difficilement accessibles - c'est grâce à un travail collectif et à un état d'esprit persévérant que nous pouvons aujourd'hui donner à voir et à lire ce corpus patrimonial inédit. Notre souhait est qu'il puisse faire partie des outils et ressources à mobiliser lors de tout renouvellement du lieu à venir de manière à accorder une légitimité d'existence aux « petites histoires », au vécu de ses habitants, aux ambiances et aux écologies fragiles et sensibles des lieux, à la réalité ordinaire de nos milieux de vie quotidiens, et à ce qui a du sens, une qualité et de la valeur aux yeux de ceux qui habitent la cité de la Capuche au même titre que les récits et l'histoire officielle.

1.

La Capuche au fil du temps…

Repères chronologiques et événements marquants

	La Capuche	*Grenoble*	*France*
14-18e siècle	**Lieu-dit de la « Capuche » : Plaine marécageuse, villégiature dans le sud de Grenoble**		
1840		Construction de l'enceinte ouest	
1850			Loi des frères Melun « La société d'économie charitable »
1860		Faubourgs formés le long des chemins principaux	
1864	Au milieu des champs de « la Barrière » : **Passage de la ligne de chemin de fer Grenoble-Chambéry**		
1890			Société française des habitations à bon marché
1894			Loi Siegfried
1911	**Couvent et orphelinat des Charmilles**		
1912			**Loi Bonnevay**
1919-1932		**Municipalités de Paul Mistral**	
1920		Déclassement des fortifications	
1921		**Création de l'OPHBM** de la ville de Grenoble sous le maire Paul Mistral	
1921-1966		Première HBM de l'office de Grenoble : **Cité-jardin du Rondeau**	
1924			Loi Cornudet

1924-1925	**Construction de la cité de la Capuche** *124 logements et 4 commerces avec lavoir (terrain annexe)* **École maternelle sur le balcon, 75 rue de Stalingrad**		
Mai/oct. 1925		**Exposition internationale de la Houille Blanche et du tourisme** **Premiers résidents de la cité de la Capuche**	
Nov. 1925	**Installation des premiers habitants de la cité**		
1928			Loi Loucheur : relance de la construction des HBM
1930	**Construction du groupe scolaire Ferdinand Buisson**		
1932		Mort soudaine de Paul Mistral	
1934	**Chemin du Canal Salicon baptisé rue Dr Bordier**		
1944	**Chemin d'Échirolles baptisé rue de Stalingrad**		
Déc. 1944			**Résistance**
1950-1970	**Installation de l'usine Lou**, rue général Ferrié		
1955	**Début de l'urbanisation du quartier Capuche** **L'étang Millat recouvert** (quartier Vigny Musset)		

1958			Les OPHBM deviennent (>) des OPHLM
1960	**Forte urbanisation du quartier** **Installation des SdB** à la place des cagibis Installation de cirques dans la cour de la cité	Début de la construction de **bâtiments à usage socio-culturels dans les quartiers de la ville**	
1965-1983		**Municipalités d'Hubert Dubedout**	
1968		**Jeux olympiques de Grenoble** - création de l'avenue Berthelot - déplacement de la voie ferrée	
1970			OPHLM > OPAC
1979		Délocalisation de l'usine Hutchinson vers Moirans	
1980	Transformation de l'usine Lou en logements sociaux		
1982	Installation de l'Unico rue Édouard Vaillant (Super U)		
1985	**Première réhabilitation de la cité de la Capuche**		
1987	**Réagencement de la cour de la cité** *(voie transversale coupée)*	Aménagement du parc Pompidou à la place de la Caserne des Chasseurs Alpins (1888-1980) **OPHLM > OPALE de Grenoble**	
1990	**Isolation extérieure et double vitrage**		

1995-2014		**Municipalités de Michel Destot**
2000		**Friche industrielle de Flaubert** Installation du camp illégal (migrants et réfugiés)
2002		Installation de la **Bifurk** à la place du hangar de France Télécom **OPALE de Grenoble > ACTIS**
2003		Installation de La Plage
2009	**Installation du local de chauffage urbain dans la cour de la cité**	
2012-...		Début des travaux de la **ZAC Flaubert**
2014-...		**Municipalités d'Éric Piolle** **Aménagement du parc Flaubert**

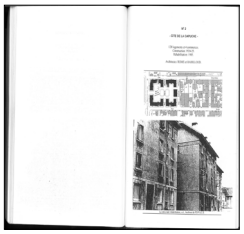
2.

Lire, écouter et voir la Capuche

Ouvrages et rapports



HBM à Grenoble, cité de la Capuche
Catherine AVENTIN et Sandrine COMBAZ
Grenoble : ENSAG, mémoire d'étudiants, Dossier Fédérateur C9, le patrimoine et la ville, 1991-1992
Disponibilité : ENSAG

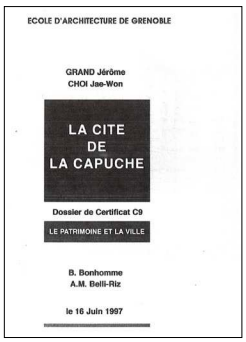


L'Office Public des Habitations à Bon Marché de Grenoble, 1921-1950

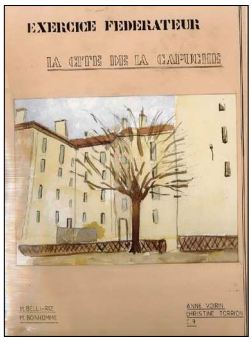
Laurent DELACOURT
DEA, Université Pierre Mendès France, Institut d'Urbanisme de Grenoble, 1996, 249 p.
Disponibilité : ENSAG



La cité de la Capuche
Frank DAVID et Florian GOLAY
Grenoble : ENSAG, mémoire d'étudiants, Dossier Fédérateur C9, le patrimoine et la ville, 1997
Disponibilité : ENSAG



La cité de la Capuche
Jérôme GRAND et Jae-Won CHOI
Grenoble : ENSAG, mémoire d'étudiants, Dossier Fédérateur C9, le patrimoine et la ville, 1997
Disponibilité : ENSAG



La cité de la Capuche
Anne VOIRIN et Christine TORRION
Grenoble : ENSAG, mémoire d'étudiants, Dossier Fédérateur C9, le patrimoine et la ville, 1997
Disponibilité : ENSAG



Diagnostic vivant
Document PDF, groupement SATHY, projet urbain de la ZAC Flaubert, 2017, 63 p.
Document privé transmis par Marine Bouillot



Histoire du logement social dans l'agglomération grenobloise, 99 ans d'Actis (1920-2019)
Actis, Service Communication/Création d'image, mise en page d'Élodie Guivarc'h, photographies d'Actis/AMMG/Musée Dauphinois/Couderc, Grenoble, 2019, 48 p.

Ce livret retrace brièvement les 9 visites guidées organisées par le bailleur social Actis à l'occasion de ses 99 ans. L'exposition qui conclut ce cycle retracent quant à elle l'histoire du logement social en France et plus particulièrement à Grenoble.
Disponibilité : https://www.actis.fr/wp-content/uploads/2021/02/livret-histoire-actis.pdf

Articles

La vie des quartiers à Grenoble, recueil d'articles de presses photocopiés et classés par secteur et par quartier Grenoble : bibliothèque municipale, de 1983-1992, 1994-1999, 2000-2010
Disponibilité : bibliothèque d'études et du patrimoine de Grenoble

« Étude attentionnée d'un fragment urbain », Pierre SANSOT, dans *Le Monde alpin et rhodanien*, Revue régionale d'ethnologie, n°3/4, thématique : Vivre la ville. Approche régionale du champ urbain, éd. Centre alpin et rhodanien d'ethnologie, 1984, p. 193-200
Disponibilité : https://www.lepostillon.org

« Croquis de quartier : La Capuche », Annabel BROT, dans *Gre.mag : le magazine de la Ville de Grenoble,* Grenoble : Imaye Graphic, Volume numéro 7, Nov-Déc. 2015, p. 34-35
Témoignages d'habitants du quartier.
Disponibilité : http://www.gre-mag.fr/actualites/la-capuche/

« La Capuche : un quartier so sweet », Julie FONTANA et dessins Emdé, dans *Gre.mag : le magazine de la Ville de Grenoble,* Grenoble : Imaye Graphic, Dossier Reportages – Histoire, publié le 05/09/2018
Disponibilité : http://www.gre-mag.fr/actualites/la-capuche-un-quartier-so-sweet/

Quelques événements et créations culturelles



Audio-guide à la Capuche
Produit avec les CE1 de l'école Élisée Chatin et les enfants de la MJC Lucie Aubrac, Association « Histoires de… », 2015-2016, bande-son et plan papier du quartier

L'association « Histoires de… » a réalisé un audio guide qui dévoile l'histoire du quartier de La Capuche sur la base de témoignages d'habitants en partenariat avec l'école Élisée Chatin et la MJC Lucie Aubrac.
Disponibilité : https://www.histoires-de.fr/nos-restitutions/toutes-nos-restitutions/350-l-audioguide-la-capuche-mon-quartier-d-hier-a-aujourd-hui



Balade patrimoniale
Marine Bouillot et Jean-Pierre Verdier dans le cadre des Bifurkations, n°4, 6 octobre 2018, quartier Capuche-Flaubert, *in situ*

La balade patrimoniale menée dans un premier temps par Jean-Pierre Verdier relate l'histoire agraire puis pastorale et industrielle du quartier Capuche-Alliés-Clos d'Or. Dans un second temps, c'est avec Marine Bouillot que nous parcourons la ZAC Flaubert en direction de la MC2 où elle nous livre le récit de l'histoire moderne et contemporaine de l'urbanisation du sud grenoblois.



Histoire du logement social dans l'agglomération grenobloise, 99 ans d'Actis (1920-2019)

Cycle de 9 visites guidées et exposition organisés par le bailleur social Actis, Plateforme de Grenoble, place de Verdun, 12 avril au 11 mai 2019

Disponibilité : https://www.actis.fr/wp-content/uploads/2021/02/livret-histoire-actis.pdf

Archives municipales et métropolitaines de Grenoble

1. **Documents figurés**
   Photographies, sites urbains ou chantiers, cité de la Capuche, Grenoble, 1979, cote 587 W 40

2. **Permis de construire**

   Cité de la Capuche, Grenoble, dossiers instruits en 1923 par le service d'urbanisme, cote 1923 PC 164

3. **Ensemble des fonds**

   Dossiers de voirie classés par rues (1800-1970). Chemin et cité de la Capuche, Grenoble, 1924, (plans et façades), cote 1O 100 :

   - Plan cité de la Capuche, trottoirs et chaussées
   - Plan d'ensemble de la cité de la Capuche
   - Façades de la cité de la Capuche sur route d'Echirolles
   - Façades de la cité de la Capuche sur rue et sur l'esplanade
   - Plan de la cité de la Capuche

   Plan de la cité Capuche, annexe des lavoirs, Grenoble, date inconnue, cote 380 W 249

   Office Public H.L.M : construction de la cité de la Capuche. Emprunts et subventions, Grenoble, 1923-1925, cote 380 W 244

   Office Public H.L.M : construction de la cité de la Capuche. Adjudications, devis, cahiers des charges, Grenoble, 1924-1925, cote 380 W 243

   Office Public H.L.M : construction de la cité de la Capuche. Aliénation du terrain du lavoir, Grenoble, 1958-1965, cote 380 W 246

   Projet de création d'une cité à la Capuche, plan d'ensemble, 1923, cote 10 Fi 101

   Projet de création d'une cité à la Capuche, plan d'ensemble, 1923, cote 10 Fi 102

   Projet de création d'une cité à la Capuche, façade colorée, 1923, cote 10 Fi 103

   Projet de création d'une cité à la Capuche, façade en noir et blanc, 1923, cote 10 Fi 104

   Projet de création d'une cité à la Capuche, façade en noir et blanc, 1923, cote 10 Fi 105

   Projet de création d'une cité à la Capuche, façade en noir et blanc, 1923, cote 10 Fi 106

   Projet de création d'une cité à la Capuche, façade en bleu d'architecture, 1923, cote 10 Fi 107

   Projet de création d'une cité à la Capuche, façade en bleu d'architecture, 1923, cote 10 Fi 108

   Projet de création d'une cité à la Capuche, détails des étages, 1923, cote 10 Fi 109

   Projet de création d'une cité à la Capuche, plan du rez-de-chaussée, 1923, cote 10 Fi 110

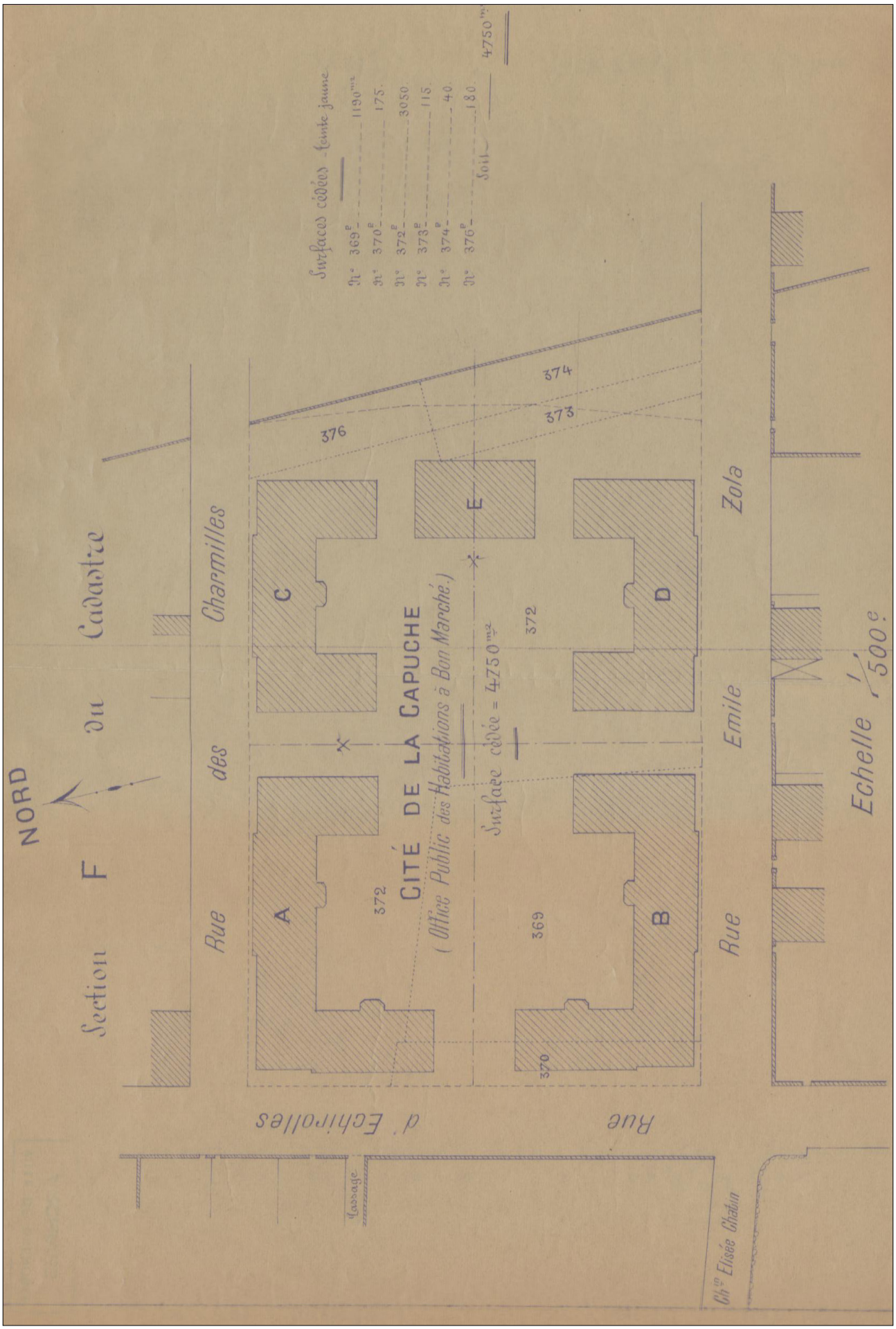
   Projet de création d'une cité à la Capuche, plan des étages, 1923, cote 10 Fi 111

   Projet de création d'une cité à la Capuche, plan des étages, 1923, cote 10 Fi 112

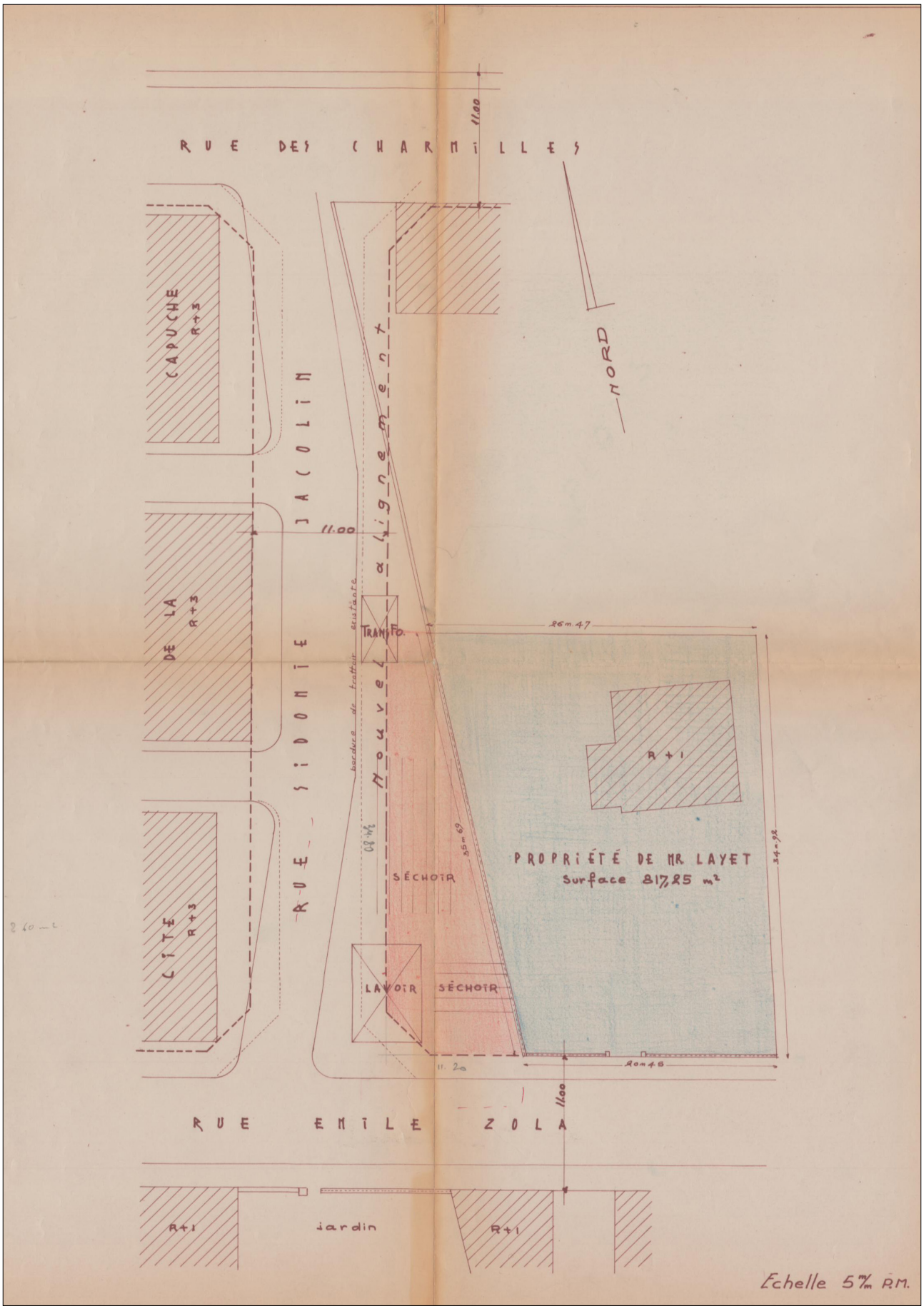
   Projet de création d'une cité à la Capuche, 1925, cote 10 Fi 113

   Projet de création d'une cité à la Capuche, 1925, cote 10 Fi 114

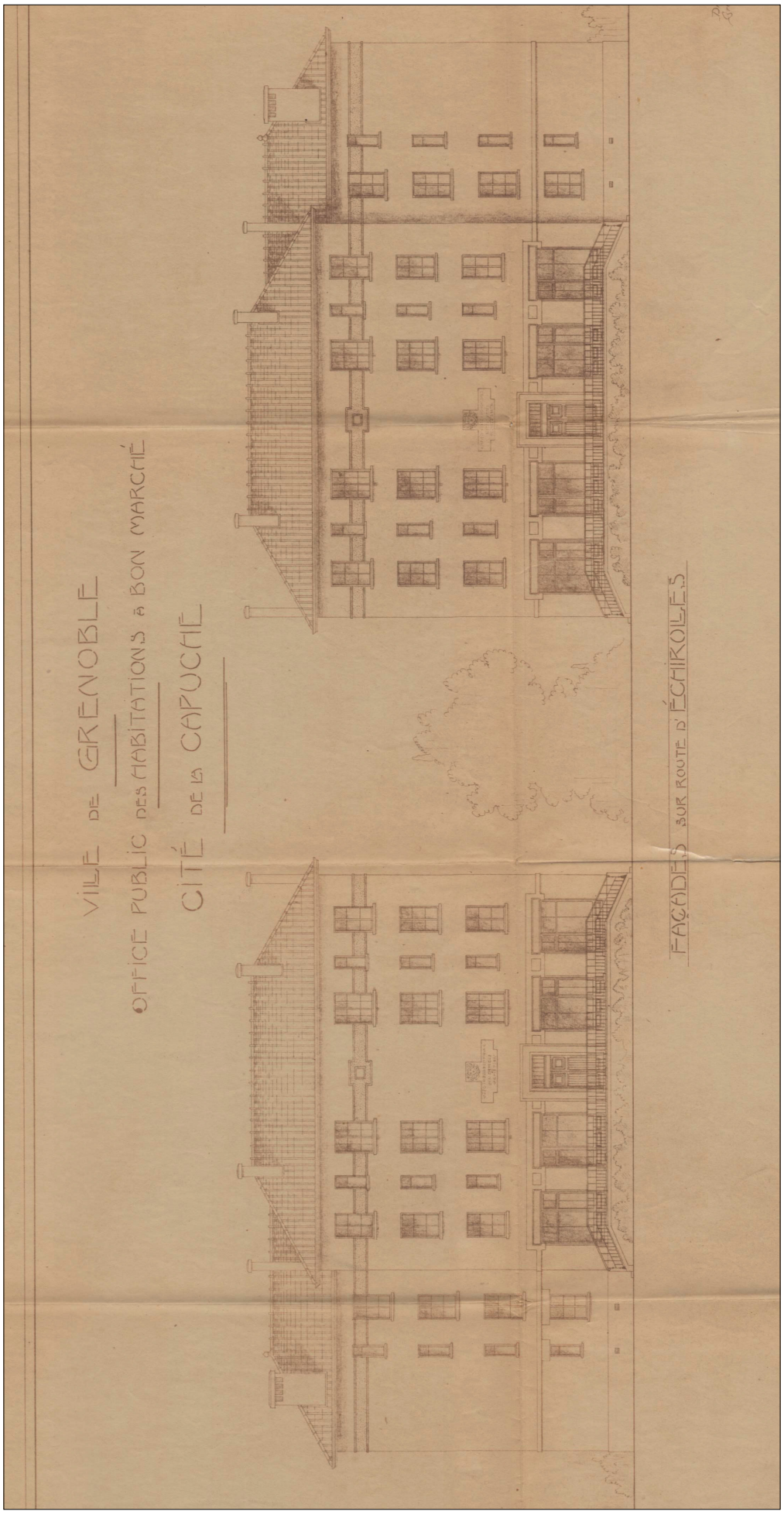
   Projet de création d'une cité à la Capuche, 1925, cote 10 Fi 115



Source et crédits : AMMG, 1O 100



Source et crédits : AMMG, 380 W 249



Source et crédits : AMMG, 1O 100



Source et crédits : AMMG, 587 W 40

Autres fonds

Blog en ligne, **Grenoble, histoire d'une métropole depuis 1800**,
URL : www.grenoble-cularo.over-blog.com



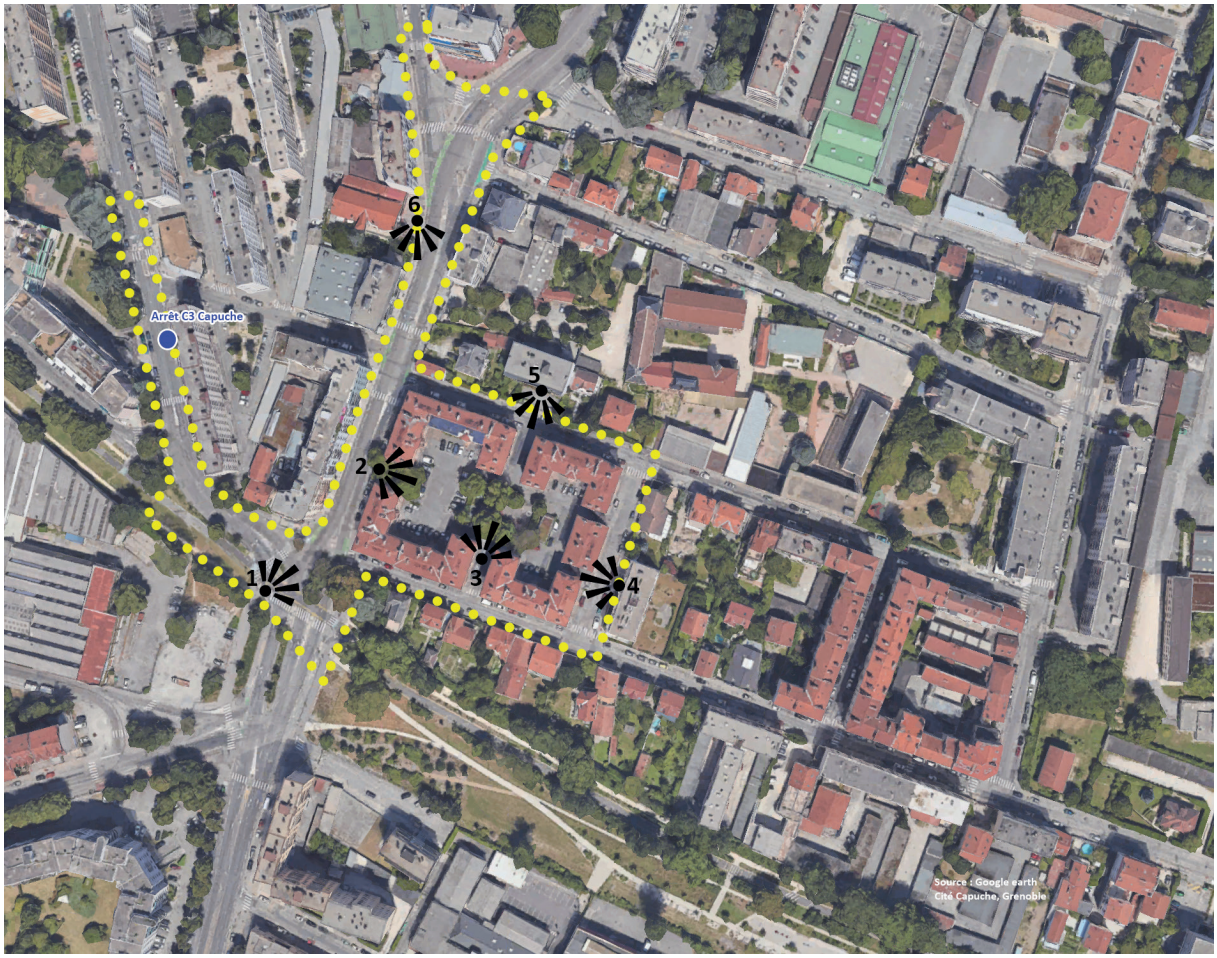
« **La cité vue avenue de Stalingrad** », date inconnue

Source et crédits : http://grenoble-cularo.over-blog.com

3.

Observer les usages, éprouver les ambiances

Reconductions photographiques à la Capuche


Arrêt C3 Capuche
1
2
3
4
5
6
Source : Google earth
Cité Capuche, Grenoble

Note de lecture

C'est individuellement, et parfois en binôme, que plusieurs doctorants de l'équipe AAU-CRESSON ont arpenté le quartier de la Capuche les 8, 11 et 13 octobre 2018. Sur place, ils ont pris le temps de l'observation, de l'immersion et des rencontres afin d'éprouver l'ambiance des lieux. Ils devaient décrire les usages, les pratiques et les ambiances tant des bâtiments, des détails, des espaces publics que des lieux de type commerces, établissements publics, Maison des Habitants, etc. Le périmètre était le suivant : la rue Général Férrié, la rue de Stalingrad, la rue Emile Zola, la cité de la Capuche avec sa cour intérieure et ses rues adjacentes.

Pendant deux heures, ils ont pris des photographies au format horizontal et quelques notes. De retour à leur bureau, ils ont choisi 12 images dont six obligatoires définies selon des points de vue indiqués sur la photo aérienne ci-contre et marqués au sol sur le terrain. Les six autres images étaient libres, sans points de vue prédéfinis. A chacune d'elles, ils ont donné une petite légende de quelques lignes pour mettre en récit leurs illustrations.

Une fois que toutes les images et que tous les textes ont été récupérés, nous les avons compilés dans ce livret pour rendre compte de ce travail photographique collectif réalisé, non pas par les habitants du lieu mais par des professionnels de l'aménagement urbain dont le regard est, ici, distancié et extérieur au quartier.

1



Son des roues de vélo sur le bitume, son des chaînes à vélo. Moteurs de voitures. Le bus s'approche, c'est le C3 en direction de Victor Hugo. On ne s'arrête jamais. Si, on s'arrête au feu rouge.

2



En face de moi, le calme de la cour qui m'invite à y pénétrer. Ambiance du matin. Chants d'oiseaux. Derrière moi, le bruit incessant des véhicules qui passent à toute vitesse.

3



Parc pour enfants. Un homme se trouve dans le parc. Il semble attendre quelqu'un ou quelque chose. Il fume, il quitte le parc et monte dans sa voiture. On entend les portes des voitures, prêtes à démarrer, claquer.

4



Vent frais, 3 vélos rouges attachés aux panneaux de signalisation. Ici, c'est toujours calme.

5



Barrière. Je la franchis pour prendre la photo. Un homme, à sa fenêtre, fume une cigarette, sûrement sa cigarette du matin, en regardant vers la cité de la Capuche.

6



Feu au rouge. Quelques secondes de calme avant que les voiturent ne se remettent à rouler à toute allure.

Lundi 8 octobre 2018, de 08:00 à 10:00

Observation faite par Ryma Hadbi



Maison des Habitants Capuche, à une minute à pied de la cité. Les employés commencent à arriver à vélo. Sur les murs de la MDH, exposition de « Et pourquoi pas ? » de la Bifurk.



Hall de l'immeuble 21. J'ai de la chance, la porte s'ouvre, une dame vient de sortir. Je cours pour y entrer avant que la porte ne se referme.



Ambiance de cité HBM grenobloise. Elle me rappelle l'Abbaye, mais en plus spacieuse et mieux entretenue.



Au dernier étage, la porte est d'origine, en bois laqué blanc. Elle semble condamnée. J'entends à travers la porte comme un son de machineries.



Vue d'ensemble sur la cité de la Capuche.
Un habitant monte les escaliers. Je peux entendre ses pas depuis le RDC.



« Amicale des locataires CNL Capuche ». En même temps que je lis cet écriteau, le personnel de nettoyage passe d'un hall à l'autre. Depuis les fenêtres entrouvertes, j'entends le bruit des aspirateurs.

1



Croisement de flux, à chacun son tour.

2



Entrée piétonne dans le quartier, passage du bruit au calme.

3



Circuler autour du jardin pour enfant, en cœur d'ilot.

4



Ouverture étroite à l'arrière du quartier.

5



Il semble qu'une vie plus calme se déroule et se cache derrière ces blocs.

6



Magasins, passants, voitures, la vie s'intensifie.

Lundi 8 octobre 2018, de 10:00 à 12:00

Observation faite par Maïlys Toussaint



La façade en bord de route est toute noircie, pollution ?



Passage accueillant. Un homme fait des pompes sur le banc.



Scène paisible, ou hyperactive, selon l'emploi du temps des enfants.



Vie de quartier, le linge s'étend même au rez-de-chaussée ?



Point d'eau à disposition, précieux et rare.



Appel du balcon :
« Et moi vous ne me prenez pas en photo ? »

1



Rayons de soleil, rue très arborée. Une moto passe au feu rouge.

2



Calme. Rien ne bouge.

3



Des personnes passent en longeant les bâtiments de la cité. D'autres rentrent dans leurs appartements. Le parc reste vide.

4



Un hélicoptère survole le quartier. Bruit des couverts et des assiettes.

5



C'est l'heure du passage du facteur.

6



Face au soleil.

Lundi 8 octobre 2018, de 12:00 à 14:00

Observation faite par Ryma Hadbi et Walid Ighil Ameur



Sympathique entrée de maison. Ambiance de campagne.



Café-Brasserie Choux, du monde à la terrasse.



Autoroute à vélos, tantôt ombragée et tantôt ensoleillée. Ça donne envie de faire du vélo.



Rail de l'ancien chemin de fer. Chemin en courbe. Mémoire du quartier.



Place Dr Gallimard. Chant des oiseaux qui s'opposent à celui des voitures de la rue de Stalingrad.



Caddie de courses dans le parc. Serait-ce un jeu pour les enfants ?

1



Vent frais, les arbres nous protègent du soleil.

2



Place Docteur Gallimard ombragée mais encore un peu bruyante. Elle est un début d'échappée depuis la rue Stalingrad vers la cour intérieure de la cité.

3



Personne dans le parc.

4



Une dame attend que je prenne la photo pour passer. Elle porte un pot de fleurs. Je crois que c'est une orchidée.

5



Plein soleil. Un homme, à sa fenêtre, tient sa cocotte-minute le temps qu'elle évacue la vapeur.

6



Courant d'air. Passage incessant des voitures.

Lundi 8 octobre 2018, de 14:00 à 16:00

Observation faite par Walid Ighil Ameur



NightShop38 au 67 rue de Stalingrad.



À certaines fenêtres il y a des étendoirs avec un système particulier pour les relever. Ils ont l'air d'être d'origine.



Marrons, demi-marrons, marrons écrasés, partout dans la cité.



« Dépôt d'encombrants interdit ».



Caves semi-enterrées, RDC surélevés. C'est l'arrière-boutique des commerces donnant sur la rue de Stalingrad.



Mur coloré qui égaye le lieu. Vestige du passé industriel du quartier.

1



Au début, rien n'était vraiment intéressant pour moi, et je ne comprenais pas même le choix des points marqués par Ryma pour la prise des photos. En traversant la rue, j'étais prise par la voix des gens et surtout celui des petits enfants qui roulent à vélo, ou qui cherchent un banc pour s'assoir.

2



La verdure, les arbres donnent un cadre assez beau à ces espaces négatifs entre les bâtiments.

3



Les gens me regardaient en prenant les photos. Je sentais que c'était un peu bizarre pour eux. C'est une vue sur un jardin bien caché. J'y passe parce que je poursuis les points de vue à photographier dans l'ordre chronologique.

4



Des espaces rigides créés par la similarité des bâtiments. Je n'entendais rien dans ces espaces.

5



J'ai passé du temps à trouver le numéro 5, je n'osais pas passer de l'autre côté de la barrière. Une fois à l'intérieur, une femme qui habite le bâtiment m'a demandé amicalement la raison de la prise de la photo.

6



Une rue assez active par rapport aux autres rues dans ce quartier. J'ai pris un peu de temps en me baladant dans cette rue. Je regardais les magasins, le type et la nature des commerces.

Mercredi 10 octobre 2018, de 12:00 à 14:00

Observation faite par Jinane Diab



Ma vue était attirée par la partie droite de la rue malgré un poitn de vue fixe orienté sur la cité. Il me semble que le mouvement (véhicules, commerces avec un petit café sur le trottoir) était plus attirant.



Cet espace, de petite taille, entre les bâtiments me semblait très paisible : de petits éléments y sont aménagés.



Le jardin du quartier était vide. La verdure, les châtaigniers étaient impressionnants et ont donné une clôture visuelle pour cet espace qui semble fermé sur lui-même sans la présence des personnes à l'intérieur.



La rue est plus étroite que les rues de mes premières photos. Il me semble avoir été la seule à être présente dans la rue.



Je choisis toujours de prendre des photos des rues pour capturer le gabarit des immeubles.



Photo prise à gauche de la rue Stalingrad : un gabarit très évasé et ouvert. Les bâtiments sont comme des points de repère dans la rue.

1



Vacarme de la rue : un mouvement routier, le bruit des voitures. A un moment ça s'arrête : c'est le calme, puis ça recommence… Et le rythme se poursuit dans le désordre…

2



Point de transition entre le public et le semi-public. Elle est marquée par le son, le traitement au sol et le paysage.

3



Des feuilles d'arbre transportées par l'air… C'est l'automne, ça s'entend, ça se sent même dans l'odeur de l'air…

4



Interdit aux véhicules, mais pas aux gens…c'est filtré …
Il y'a une femme qui joue avec ses clés. Ce bruit a attiré mon attention pendant un moment.

5



5 : J'y étais gênée, un bruit de travaux dont la source est invisible. C'est assourdissant…

6



C'est la rue : les voitures passent… Sur le trottoir des gens marchent et moi je ressens le froid…

Mercredi 10 octobre 2018, de 14:00 à 16:00

Observation faite par Ichraf Aroua



Une rue où une série de voitures sont stationnées.



Pratiques de l'espace public : approprié par deux garçons qui jouent à la trottinette sur le trottoir ombragé par les arbres.



Jardin d'enfants vide. Il n'y a personne en ce moment.



Art et nature. Graffitis et verdure.



Accessibilité.



Graffitis sur porte de garage. La porte devient un support d'expression urbaine.

1



Feu rouge, voitures à l'arrêt, mais ce n'est pas le cas pour le skateur.

2



L'automne a jonché la terre, un coin sympa pour s'assoir sur les bancs publics.

3



Aire de jeux pour les enfants du quartier.

4



Sens interdit et odeurs de nourritures qui s'échappent des fenêtres des cuisines qui ouvrent directement sur la rue.

5



Barrière, panneaux signalétiques et bruit du trafic de la rue principale.

6



Le ciel est gris, il commence à pleuvoir, peu de passants et un trafic routier pas très important.

Mercredi 10 octobre 2018, de 16:00 à 18:00

Observation faite par Fatma Mrad



Thon Crew ?? Ça veut dire quoi ?



Maison d'Hansel et Gretel ?



Piste cyclable ; point de vue intéressant. J'ai failli me faire écraser par un cycliste.



Immeuble imposant et enseigne lumineuse « tabac ».



Rampe et cyclistes.



Ruelle surélevée d'un toit, ça me fait penser au « sabat » des médinas tunisiennes.

1



Je viens d'arriver en vélo. Cette traversée a beaucoup de mouvement, rythmé par les feux tricolores. Personnes, voitures, camions, vélos. La zone d'asphalte est ouverte et plate, elle contraste avec ce que j'écoute. Mon écoute est plus « fermée » et elle n'accompagne pas ma vue.

2



Cette entrée semble aller vers un parking. L'entrée avec les arbres contraste avec la rue qui est derrière moi. C'est comme une invitation à changer d'attitude, vers une attitude plus apaisée comme pour rentrer se détendre à la maison. Il n'y a personne qui marche ou qui traverse ce lieu pendant que je suis là.

3



Il y a plus de voitures que de personnes. Les bâtiments protègent la place. Une fille joue dans l'aire de jeux et son père est assis sur le banc. Le vent passe dans les feuilles. Quelqu'un écoute du « rap français » à la maison. La place est calme et à chaque fois qu'une voiture passe elle fait un son dominant.

4



Cette entrée ne m'invite pas comme les autres (point de vue 2 et 3). L'étroit trottoir indique clairement que c'est un endroit pour les véhicules et la distance entre les bâtiments aussi. Il y a un homme au dernier étage du bâtiment derrière moi. Il parle fort avec quelqu'un sur son balcon.

5



Je me suis dirigée vers le devant du bâtiment pour prendre cette photo. Pour entrer, j'ai franchi une barrière, j'ai eu le sentiment d'avoir pénétré dans une propriété privée. Néanmoins, l'endroit n'est pas accueillant pour y rester.

6



Un espace de passage, surtout de véhicules. L'ambiance est très différente de celle de la cité. J'ai l'impression que ce n'est pas un lieu pour faire une balade.

Mercredi 10 octobre 2018, de 18:00 à 20:00

Observation faite par Luciana Roça



Une île d'asphalte. De ce point de vue, c'est une voie pour les voitures (et seulement les voitures), ce n'est pas une rue de quartier pour marcher, se balader sans objectif précis.



Le ciel est nuageux. La rue est intéressante avec les graffitis, mais en même temps les graffitis sont sur les murs de bâtiments qui tournent le dos à la voie.



Les gens boivent de la bière. Je n'ose pas m'approcher plus pour prendre la photo.



Une place entre les bâtiments : c'est un endroit où les gens se rencontrent. Les enfants jouent et courent. Il y en a qui boivent de l'alcool devant une porte du bâtiment.



Les mirages du quotidien et la surveillance des espaces publics.



La montagne et les arbres couvrent l'horizon. Les voies des vélos et des voitures se croisent et sont plus calmes qu'à mon arrivée.

1



Le café-brasserie Choux est fermé. Rues bien éclairées.

2



Même à ce moment de la journée, la cour de la cité nous invite à y entrer. Sentiment de sécurité.

3



Un couple d'environ 20/25 ans est assis sur un banc. Ils discutent.

4



Un chat se balade dans les rues. Un homme sort de l'immeuble 6 rue Simon Jacolin, il regarde le chat comme habitué à sa présence.

5



Coups de klaxon depuis la rue Stalingrad.

6



Circulation assez fréquente, surtout à vélo.

Mercredi 10 octobre 2018, de 20:00 à 22:00

Observation faite par Ryma Hadbi



20h30 : NightShop38 ouvert.



Cité de la Capuche. Rue de Stalingrad.
Plaque commémorative éclairée par le lampadaire fixé à la façade de l'immeuble.



Toutes les places de parking sont occupées dans la cour.



Montée d'escalier du 21 place Dr Gallimard, cour de la cité.



Immeubles traversants.



55 et 57 rue Émile Zola. C'était les immeubles qui donnaient sur l'ancien chemin de fer, aujourd'hui devenu autoroute à vélos. Qu'y avait-il dans ces lieux ? Une petite entreprise, un entrepôt ? Un garage mécanique ?

1



C'est bruyant autour de moi. Une alternance de calme et de bruits qui suit celle des feux tricolores. Je ne m'étais jamais arrêtée à ce carrefour, mais il n'en donne pas envie. L'échelle est celle de la voiture, à la limite du cycliste, mais pas du tout du piéton. J'observe un fort contraste de séquences sonores et visuelles : d'un côté agitation, cinétique, vitesse, de l'autre le vide, la lenteur, le silence.

2



Face à moi, le cœur d'îlot de la Capuche m'attire. Ça a l'air calme, paisible. Derrière moi le bruit des voitures et des mobylettes m'agresse. Dans la cité j'entends des habitants se saluer vivement, ça me fait penser à un quartier méditerranéen. Juste à cet endroit, 2 jeunes discutent avant de se séparer, comme si cet endroit était un point de rendez-vous habituel, une porte d'entrée de la cité.

3



Enfin le bruit des voitures s'amenuise. Je me sens plus à l'aise. J'entends l'aspirateur du logement situé à ma gauche, le téléphone qui sonne dans celui de droite. Le soleil me chauffe le dos, c'est très calme. Des habitants se croisent dans le petit parc. Ils échangent sur la météo, ils ont l'air de bien se connaitre. Le temps semble s'être arrêté, j'entends même le bruit des feuilles qui se dérobent sur le sol.

4



J'entends les assiettes derrière moi. Une famille est à table, en train de déjeuner devant la télé. J'ai du mal à qualifier cet endroit, mélange de pavillonnaire, de petits immeubles. Des voitures stationnées bloquent mon regard qui voudrait observer l'accroche des bâtiments au sol. Je comprends ici que tout autour de moi il y a des gens, je les entends, leur présence est palpable. J'apprécie cette proximité sonore.

5



Ici j'ai de nouveau l'impression d'être hors de la cité, à ses portes. Les deux grands arbres face à moi me donnent envie de m'asseoir sur la petite place intérieure de la cité. Elle me fait d'ailleurs penser à la place d'un village. J'ai envie d'y aller.

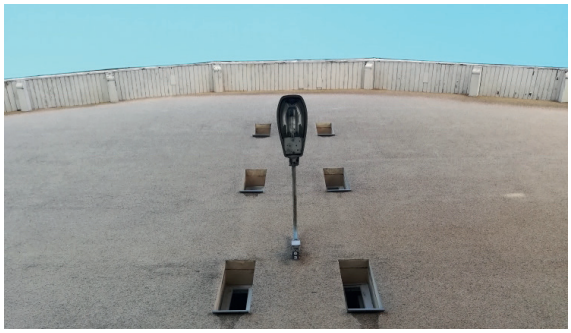
6



De retour à la civilisation. Je suis de nouveau beaucoup moins à l'aise dans ce contexte urbain. J'ai l'impression de gêner les voitures qui passent. La cité de la Capuche m'apparait, d'ici, comme une muraille protectrice où il faisait bon de prendre le soleil.

Samedi 13 octobre 2018, de 13:00 à 15:00

Observation faite par Manon Scotto



Cette découpe du ciel m'intéresse. Je me sens dans un espace contenu, je peux cadrer le ciel si je lève les yeux. Le rose de la façade crépie tranche avec le bleu intense du ciel. Cet espace me donne l'impression d'être à une échelle que je peux appréhender.



Ce crépi est vibrant sous la lumière. Il brille sous le soleil, j'ai l'impression qu'il s'anime quand je passe devant. Il est chaud lorsque je m'appuie dessus pour écrire. Il est presque vivant, agité par les ombres et les éclats qu'il génère.



Tiens ! Un bout de montagne au loin, au-dessus des toits de maisons. Ce que j'aperçois me fait me sentir un peu plus à Grenoble. Et cette vieille maison de maître m'interroge. C'est une drôle de voisine pour une cité…



Ces petits pavés ont l'air insignifiants. Pourtant, pour moi, ils symbolisent véritablement l'entrée de l'immeuble. C'est une vraie entrée, pas luxueuse, mais presque. Elle est signifiée, elle est signifiante.



A quoi sert cette barrière entre l'immeuble qui fait face à la cité de la Capuche et la rue ? A éviter le stationnement ? Sûrement, mais elle me parait tellement « gadget ». N'importe qui peut passer à côté, dessus, dessous. Elle est anecdotique et pourtant elle délimite l'espace de la cité de la Capuche.



Drôles de voisins. Patchwork. Comment appeler ce collage de tous types de bâtiments ? Maisons de maître, immeubles de sept étages et plus, cité de la Capuche… Ça me donne l'impression d'avoir été projetée dans un immense collage.

1



Plein soleil. Pas mal de circulation. Le parc Flaubert semble être très fréquenté.

2



Une dame donne à manger aux pigeons. Place ombragée à l'inverse de la rue de Stalingrad.

3



Des enfants jouent au parc. Certains avec un ballon, ils sont seuls. D'autres sont avec leurs parents.

4



Rue très calme, j'entends le son des téléviseurs depuis les appartements de l'immeuble derrière moi.

5



Ambiance italienne avec le linge qui sèche aux fenêtres et ces fils électriques qui traversent la rue.

6



Courant d'air agréable. La cave à vin Bacchus est ouverte.

Samedi 13 octobre 2018, de 15:00 à 17:00

Observation faite par Ryma Hadbi



Le parc pour enfants est à l'ombre grâce aux arbres. Léger vent frais. Il fait très bon. Les marrons tombent et rebondissent sur le sol souple de l'aire de jeux.



Je peux entendre les discussions des habitants depuis leurs appartements. Ils semblent qu'ils aient des invités. Ça sent le café au lait.



Aux Charmettes/Charmilles/ Arrêt de bus 16 direction Lycée du Grésivaudan.



Ancienne usine LOU, réhabilitée en logements HLM.



Au bout de la rue Hippolyte Muller, le bar tabac « Le relax ». Il y a du monde à la terrasse. Juste après c'est la « grande » cité du quartier Capuche.



2 rue Hippolyte Muller. Ulisse Grenoble Solidarité. Il y a du monde à l'intérieur.

1



Deux familles traversent la rue. Les enfants ont perdu leur ballon de baudruche rouge. Un homme les observe depuis son balcon.

2



Oiseaux au sol. Les deux bancs sont occupés, les gens discutent.

3



Des enfants jouent dans le parc. Ils crient, parlent et pleurent. Leurs mamans sont là.

4



Sortie de voitures depuis la cité. Elles chantent dans la voiture « allez, allez… »

5



Les enfants jouent dans le parc, on peut les entendre d'ici. Surprises par les « auréoles » de lumières sur le bâtiment 19 de la cité Capuche.

6



Coups de klaxon.

Samedi 13 octobre 2018, de 17:00 à 19:00

Observation faite par Ryma Hadbi et Fatma Mrad



Une superhéroïne a rattrapé le ballon de baudruche des enfants.



Containers à poubelles et local chauffage. Il y a des voitures partout. Bizarrement, il n'y a aucune mauvaise odeur.
Une dame nous demande pourquoi on prend des photos des poubelles. On lui explique notre travail.



À l'italienne.



Je ne comprends pas.



19 rue des Charmilles. Petite jardinière accrochée aux volets.



Paysage hétérogène : cité HBM, maisons individuelles, copropriété avec de larges balcons, immeubles type des années 1960…

4.

Récits de vie / Récit du lieu

Itinéraires et entretiens à la Capuche

Fanny Simon, le 28 septembre 2018 à 14 h

Maison des Habitants Capuche, 58 rue de Stalingrad, Grenoble



Fanny Simon est agent de développement local à la Maison des Habitants Capuche depuis mai 2018. Elle découvre le quartier lorsqu'elle commence à y travailler. Elle comprend vite que ce secteur de la ville peine à créer des liens entre les habitants. Il y a de nombreux équipements et espaces publics pourtant les habitants ont le sentiment qu'il manque des lieux de rencontre collectifs à l'image du marché de l'Abbaye ou de La Prairie à Mistral. Le quartier Capuche n'a pas une seule identité, mais plusieurs. Il se compose en réalité de plusieurs quartiers qui se juxtaposent. La Maison des Habitants n'arrive d'ailleurs pas à « toucher » les habitants tant ce secteur de la ville est grand. Ils souhaiteraient en définitive de leurs actions culturelles, valoriser l'histoire et la mémoire de ce quartier anciennement agraire et industriel, pour faire donner habitants le sentiment de partager une mémoire commune.

Je suis ce qu'on appelle un agent de développement local en charge de l'animation territoriale. Ça veut dire soutenir les projets des habitants, des associations, tous types de projets et aussi de faire du lien entre les partenaires et les habitants. On a pour ça plusieurs dispositifs, il y a par exemple les jardins partagés de Beauvert. Il y a le dispositif qui s'appelle le fond de participation des habitants aussi. Je suis arrivée sur ce poste au mois de mai, c'est donc assez frais et je ne suis pas de Grenoble. C'est en fait un quartier que je ne connais pas. On a eu au mois de mai l'inauguration d'un nouvel équipement qui s'appelle l'Espace de Vie Sociale. Le principe c'est celui d'un centre social, mais qui est animé par les habitants. Il y a une coordinatrice de la ville qui est mise à disposition des habitants. Les décisions, les arbitrages doivent quand même passer dans un conseil municipal mais c'est aux habitants de proposer et programmer leurs activités. L'inauguration a eu donc lieu en mai et il y a eu toute une programmation sur l'histoire du quartier Capuche-Alliés-Alpins-Clos d'Or.

En fait, ce quartier a énormément évolué en 50 ans, il a beaucoup changé. Les habitants ont vu les transformations, ils sont quand même assez jeunes, ils ont la soixantaine. Ils disent que quand ils étaient petits ils voyaient le train, un moulin ici, etc. Donc lors de cette inauguration on a fait le choix de faire une balade patrimoniale qui retrace l'histoire agraire, pastorale et industrielle de ce quartier. Nous avons travaillé avec une dame de l'école d'architecture, elle est architecte-urbaniste, elle s'appelle M. Elle a eu rendez-vous avec les habitants qui gèrent cet espace pour recueillir la parole des habitants et puis à partir de là et de ses recherches à elle, elle a constitué une balade patrimoine dans le quartier qui a duré plus d'une heure et demie. Elle commençait du Clos d'Or où il y a l'Espace de Vie Sociale.

Derrière, il y a d'ailleurs un petit parc où ils travaillent sur l'aménagement de cet espace avec la participation des habitants. C'est super intéressant, c'est tous les vendredis. Il y a un menuisier sur place qui travaille avec des palettes pour aménager le parc. C'est accompagné par la coordinatrice du lieu et par le service de la ville qui s'appelle espace public et citoyenneté. Tout ça, ça prend bien, il y a même un groupe scolaire à côté, Alphonse Daudet, dont les enfants en périscolaire ont dessiné une marelle.

On est allé ensuite à la bibliothèque de l'Alliance, le parc de l'Alliance, puis le Pacifique. On est passé ensuite dans les quartiers Alliés-Alpins, là où il y a les anciennes maisons qui appartenaient à une usine avec des rues bombées, un peu plus au sud. D'ailleurs, en passant en voiture on ne peut pas ouvrir les portes. Et on a voulu continuer ça avec un autre événement.

Donc là on a renouvelé ça avec la Bifurk qui faisait leurs portes ouvertes. Eux, ils sont à la recherche de l'histoire de leur bâtiment qui était une friche industrielle. Nous on travaille sur la mémoire du quartier. Donc on a voulu travailler ensemble. On voudrait associer aussi « et pourquoi pas ? » qui recueillent la parole habitante avec des sujets spécifiques. Pour l'instant on travail que sur de l'événement, on organise des balades dans le quartier mais il n'y a pas de recueils qui sortent finalement de ces balades-là et c'est ce qu'on voudrait faire finalement.

Donc, il va y avoir deux balades bientôt. Une première, dans le quartier Flaubert où il y a un bâtiment qui s'est construit. Il y aura aussi une école. Toute cette zone, en fait, a été réhabilitée et la Bifurk se trouve dans cette zone. D'ailleurs, la Bifurk réoriente un peu son projet « associatif » parce qu'avant ils étaient coupés des riverains, mais aujourd'hui de plus en plus ils sont en proximité. Ils ont d'ailleurs posé un budget sur un café associatif et tout. Nous, c'était donc important de faire découvrir ce lieu puis de repasser par l'Espace de Vie Sociale, les quartiers Alliés-Alpins juste à côté et ensuite Clos d'Or. Là, ce sera vraiment axé sur l'histoire agricole, pastorale et industrielle du quartier. On travaille toujours avec M. pour ces balades. Elle a recueilli certaines photos du quartier. Et la deuxième, ce sera sur l'urbanisation moderne avant même les Jeux olympiques, aussi sur la Maison de la Culture et de sa construction avec l'arrivée des Jeux olympiques et la façon dont ça a changé les plans. Donc voilà, on parlera de l'architecture moderne et du bâtiment Terra Nostra. Avant, on était sur de grands ensembles et aujourd'hui plus sur de petits îlots avec des questions d'écoconstructions, etc. En fait, c'est pour comprendre les dynamiques qui se jouent.

Je ne sais pas si vous allez avoir beaucoup de monde de la cité Capuche. On a communiqué au niveau de l'Espace de Vie Sociale mais ceux qui viennent sur la Bifurk, ce n'est pas vraiment des gens de la Capuche. C'est surtout des gens de la Ville et à proximité. Il y a une minorité de personnes.

Dans la salle du haut, il y a un atelier en ce moment sur la mémoire du quartier. Ce sont des personnes âgées, il y en a qui sont du quartier de la Capuche. C'est dans le cadre de la PAGI (Pôle Animation Gérontologique et Intergénérationnelle). La Maison des Habitants (MDH) a un rayon d'action très faible et pourtant on a un immense secteur. Mais on touche la Capuche. Pour Beauvert ou Alliés-Alpins, c'est plus compliqué. Mais ici à la Capuche on est proche, alors on arrive à les toucher. Même si on diffuse l'information, ce n'est pas facile de faire venir les habitants quand même. Il y a des lieux comme le secteur 6 où il y a plusieurs MDH donc ils sont mieux couverts, mais nous on a un grand secteur et on galère un peu. Je crois qu'on doit être le plus gros secteur de la ville.

Moi je n'identifie pas bien où est la cité de la Capuche. C'est presque sur le boulevard ? On est vraiment à deux pas en fait, vers les Charmilles. Ce projet de mémoire de quartier c'est parce que ce n'est pas un secteur très dynamique, ni en réputation ni en réalité. On dit que c'est un secteur administratif plutôt. En fait non, il y a une histoire de vie mais c'est vrai qu'il y a des quartiers dans un même « quartier ». Il n'y a pas une identité du secteur 4. Ce sont des quartiers qui se juxtaposent, qui ne se côtoient pas. Et notre enjeu c'est de dire il y a une histoire, une vraie mémoire à cultiver pour valoriser, pour faire sentir aux gens qu'ils appartiennent à une histoire commune.

Par rapport à d'autres lieux, en termes d'espaces publics il y en a peu. Il manque des lieux de rencontre. On est sur de grands boulevards. C'est dû à l'histoire industrielle du quartier. À Beauvert, il y a plus d'espaces de rencontres. Sur le quartier Alliés-Alpins, il y a quand même des liens de voisinages. Mais c'est vrai qu'il n'y a pas de lieu où on peut se retrouver par exemple comme La Prairie dans le quartier Mistral ou le parc Saint-Bruno à Chorrier-Berriat. Bon, on a le parc Pompidou mais il est quand même assez jeune et il est plutôt décentré. D'ailleurs les gens s'en plaignent beaucoup en disant qu'il manque de convivialité, qu'il n'y a pas grand-chose. Ce serait intéressant de savoir pourquoi il y a ce sentiment. On a le square la Fleur qui n'est pas vraiment un lieu de vie comme par exemple la place du marché de l'Abbaye qui fait vivre le quartier. Mais on a de la vie quand même dans le square la Fleur parce que les enfants descendent pour jouer, on a fait des animations.

Après c'est la lutte, le conflit qui créent cet engagement et cette mise en avant de la mémoire, comme par exemple à l'Abbaye ou Jean Macé. Ce n'est pas le cas ici. Cet été, il y a eu des histoires sur le parc des Charmilles et un collectif d'habitants s'est monté. Encore une fois, c'est sur une zone de conflit et c'est là où on a l'émergence de collectifs. Paradoxalement, nous ça nous aide à créer du lien, des projets, etc. Mon souci aujourd'hui c'est de pouvoir restituer des paroles habitantes. On arrive à faire des événements, mais pour valoriser c'est dur. C'est pour cette raison que je voulais travailler avec l'association « et pourquoi pas ? ». Il y a aussi l'association « Histoires de... ». On m'a aussi conseillé de voir les archives municipales pour un travail que la ville a mené sur le patrimoine du 20e siècle. Ils ont fait un travail conséquent apparemment !



© Photographies de Léa Agal

JEAN-PIERRE VERDIER

Itinéraire réalisé le 1er juin 2019 à 16 h

Passionné par les chemins de fer, Jean-Pierre nous emmène sur les traces de l'histoire urbaine du quartier de la Capuche. Il nous raconte comment la ville de Grenoble s'est urbanisée en dehors de ses remparts, vers le sud, en prenant appui sur les chemins déjà existants. La Capuche était à la lisière entre la ville et la campagne. C'était une plaine fertile parcourue par une multitude de ruisseaux et de canaux avant de devenir une plateforme industrielle dynamique de Grenoble. Un réseau de divers embranchements de lignes ferroviaires parcourait tout le quartier d'est en ouest. C'était les embranchés de la Capuche. À partir des cartes de Cassini et d'État-Major, Jean-Pierre repère chaque trace qui témoigne de la mémoire du lieu. Il nous guide ainsi du parc Flaubert jusqu'à la cité de la Capuche en passant par l'avenue Berthelot et la rue Émile Zola. Il nous confie que la cité de la Capuche ne représente pas grand chose pour lui, elle ne fait pas parler d'elle contrairement à l'Abbaye. Mais, il y a bien une chose qui le rattache à ce lieu : la plaque commémorative du groupe de résistants Louis Clavel fixée sur le mur de la cité, rue de Stalingrad.



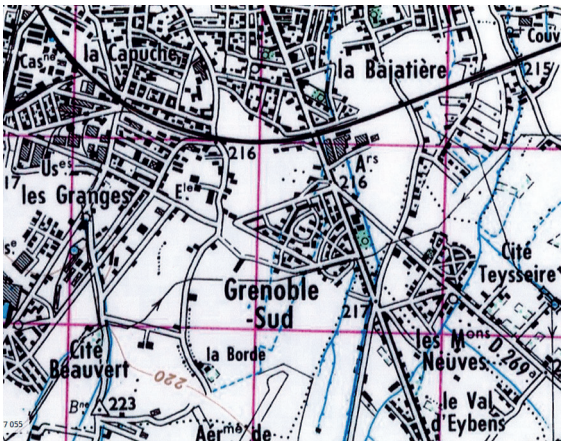
Au commencement, il y avait la grande plaine alluvionnaire constituée par les alluvions de l'Isère et du Drac. Elle était très peu occupée en urbanisation, seules les voies principales existaient et il y avait toujours au milieu de la plaine tous ces petits ruisseaux qui couraient, qui sortaient en résurgence de la nappe phréatique à une occasion ou une autre mais sans être exploités hormis par de petits moulins artisanaux, des moulins de meuneries essentiellement.



L'urbanisation de la plaine n'a pas commencé avant le milieu du 19e siècle sachant qu'au milieu du 19e siècle il y avait la ville fortifiée de Grenoble que les militaires surveillaient comme la prunelle de leurs yeux. L'arrivée du chemin de fer a été une histoire de longue haleine entre la ville et les autorités militaires. Grenoble était considérée comme une plateforme importante pour le potentiel ennemi qui venait du territoire du nord de l'Italie ou de royaumes non inféodés au Royaume d'Autriche.



L'enceinte avait pour but de verrouiller le territoire et donc en dehors des remparts et autour des remparts l'urbanisation ne pouvait se faire qu'avec l'autorisation des militaires. Le cours Saint-André, l'actuel Jean-Jaurès, existait depuis le 17e siècle. Ça a été construit avec le but d'une digue pour protéger Grenoble des inondations du Drac qui venait juste d'être canalisé.



Toute la plaine au sud était ponctuée de fermes dont on retrouve les noms, par exemple La Grange, ferme de l'Abbaye, les Glaires, etc. Les glairons ça veut dire la rivière ou le ruisseau chargé de cailloux. La Borde c'est la borderie, c'est une métairie.



Vers le milieu du 19e siècle, le chemin de fer a fait son apparition d'abord pour le transport des marchandises puis accessoirement pour le transport des personnes. L'arrivée du chemin de fer s'est faite à Lyon dans les années 1850, vers Marseille dans les années qui ont suivi avec l'idée de relier les capitales provençales telles que Grenoble et Chambéry mais il a fallu négocier le tracé sur des reliefs pas faciles entre Lyon et Grenoble.



Quand le chemin de fer a pu arriver à Grenoble en 1856, il s'agissait de savoir où allait s'implanter la gare de Grenoble. Les bourgeois du centre-ville de Grenoble tenaient à ce que leurs immeubles rapportent car ils les louaient pour les ouvriers, notamment les gantiers. C'était d'un intérêt vital pour eux. Ils voulaient que le chemin de fer arrive en centre-ville et pour cela le chemin de fer devait traversait les fortifications et ça, c'était impensable pour les militaires. Les militaires avaient instauré des zones de servitudes autour des fortifications urbaines de Grenoble.



Dans la première zone de servitude, c'était un terrain stratégique de défense donc toute construction en dure était interdite. Dans la zone numéro trois, on avait le droit de construire en dur mais la destruction était possible sous l'injonction des militaires, de manière à faire un espace complètement ras devant les militaires en cas d'attaque. C'était l'objet de discussions entre les bourgeois grenoblois et les propriétaires fonciers qui voulaient qu'elle soit en ville ou le plus proche de la ville et les militaires qui voulaient qu'elle soit le plus loin de leur installation militaire.



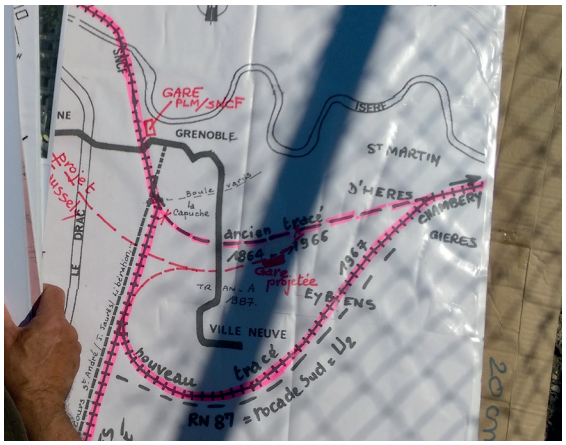
Au bout de deux ans, entre 1856 et 1857, un compromis a enfin été trouvé pour que la gare soit située dans la zone de servitude numéro 2 ou numéro 3, je ne sais plus. Mais la gare a été construite loin des remparts avec une construction en dure mais avec l'obligation de la démolir en cas d'arrivée de l'ennemi. Ce qui fait qu'en 1857, la gare de Grenoble était située à l'extérieur des remparts au bout d'une avenue qui n'existait pas encore pour aller jusqu'à la gare, la rue de la gare n'existait pas encore. Et pour aller chercher cette avenue, il fallait sortir de la ville soit par la porte de Bonne soit par la porte de Créqui et rejoindre le cours.



Quand on descendait du train, qu'on avait pris le dernier train et qu'on avait dépassé l'heure et le délai d'ouverture de la porte, on se retrouvait coincé à l'extérieur de la ville. Je ne sais plus qui raconte ça, ce n'est pas Stendhal, c'est plus tard que ça, il dit qu'en arrivant en retard à la gare ou en ayant bu un dernier coup au bar de la gare de Grenoble, il s'est retrouvé coincé devant les portes de la ville. Il était obligé de coucher dans un des hôtels qui s'étaient construits près de la gare. Voilà les contraintes de la gare de Grenoble.



La gare est enfin implantée pour desservir la ville de Grenoble mais avec des inconvénients et bien plus tard il a fallu envisager le prolongement de la ligne vers Chambéry en passant par le sud de Grenoble. Les ingénieurs du chemin de fer Paris-Lyon-Marseille avaient bien pensé qu'un jour la ville de Grenoble allait s'agrandir. Plutôt que de faire un raccourci très près des fortifications, ce que les militaires leur avaient toujours interdit, ils se sont tout de suite implantés dans le sud de la ville. Et c'est ce tracé qui pendant près d'un siècle jusqu'en 1967/1968, au moment des Jeux olympiques, a prévalu.



C'est ce tracé sur le bord duquel le quartier de la Capuche a été construit au moment où les fortifications ont commencé à disparaître. C'est ces fortifications qu'on voit sur ce plan d'état-major. La deuxième ligne de fortifications on la voit sur ce plan-là ainsi que la ligne de chemin de fer vers Chambéry qui traverse. À l'intérieur des nouvelles fortifications des années 1870, la ville a commencé à s'étendre au-delà de la gare. La ligne de chemin de fer ne constituait plus un obstacle ou peu. Elle traversait les fortifications.



Les militaires ne pouvaient pas refuser ce passage dans les remparts puisque c'est eux qui ont demandé la construction de cette ligne qui allait à Veynes parce qu'elle faisait une jonction avec les troupes alpines stationnées à Briançon. Ils avaient donc des raisons stratégiques. C'était une rocade, elle tournait autour des remparts. Ça s'appelle comme ça dans le jargon du chemin de fer. Au-delà de ces remparts, il y a eu la construction de casernes car celles à l'intérieur des remparts ne suffisaient plus. Il a fallu construire la caserne de Bayard dans le quartier de la Capuche.



Dans les quartiers, pour l'urbanisation, on s'est toujours appuyé sur ce qui était déjà existant, c'est-à-dire les routes, les rues existantes et désormais la ligne de chemin de fer qui formait une sorte de barrage, barrière. Ici, au niveau de la rue de Stalingrad avant c'était le chemin d'Échirolles qui allaient du centre-ville jusqu'à Échirolles et même plus loin, il y avait un passage à niveau qui était un obstacle pour la circulation des personnes et des biens.



La rue de Stalingrad était un chemin déjà existant, on le voit sur la carte de l'état-major. On retrouve la rue d'Eybens, la route d'Italie, le cours Jean-Jaurès, et les anciens chemins. Là on retrouve le chemin d'Échirolles qui est donc aujourd'hui la rue de Stalingrad et regarde, là, on voit la jonction entre la rue de Stalingrad et l'avenue Léon Blum plus bas. On voit au milieu le petit ruisseau avec une autre antenne de petit ruisseau et à la jonction il y avait un moulin. Aujourd'hui on l'appelle le moulin aux idées, c'est là où il y a l'Espace Vie Sociale. On y était passé l'autre fois. C'était déjà un moulin minotier.



Ces deux petits ruisseaux parcouraient la plaine jusqu'à la Capuche. Ici, on voit des lignes d'arbres, ce sont des petits canaux dans tous les sens, souvent ce sont des canaux d'irrigation et des choses de ce style-là.



La rue Émile Zola est ici, et un de ces petits ruisseaux est encore marqué sur le cadastre. On ira tout à l'heure pour voir. J'ai une amie qui habite dans une résidence là-bas et elle me dit : « explique-moi, pourquoi il y a de l'eau qui arrive dans mon garage et qui ressort ? On nous a dit qu'il y a un ruisseau là ». Je lui ai dit oui il y en a par-là, regarde le plan. C'est la réponse à l'existence de l'eau dans les garages.



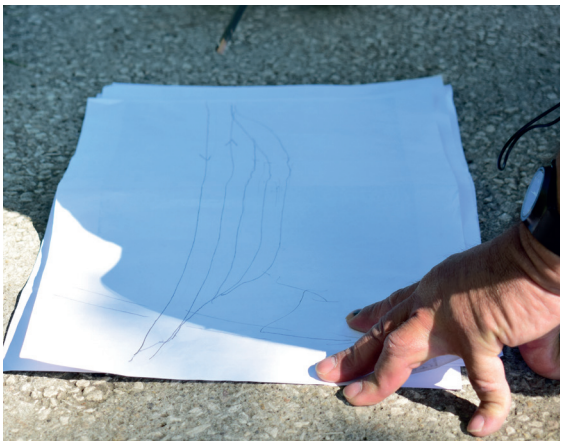
Donc le quartier de la Capuche s'est construit dans cette zone, hors des remparts, le long de la voie de chemin de fer. En 1967 c'est juste avant que la ligne de chemin de fer ne soit déclassée et transférée au sud au moment des Jeux olympiques. L'ancien tracé est ici, le quartier de la capuche est ici, le nouveau tracé est ici et contourne tout le sud de l'agglomération et en particulier la Villeneuve.
Dans le projet Jaussely, il était prévu de déplacer la gare et de la transférer ici vers la Bajatière et de créer tout un centre-ville rayonnant à partir d'ici.



Donc voilà comment l'urbanisation de Grenoble a poussé vers le sud progressivement et comment à un moment le quartier s'est trouvé structuré par la voie de chemin de fer existante qui était la grosse artère entre Grenoble et Chambéry. C'était un trafic important bien que le trafic commercial principal fût celui de Lyon directement à Chambéry. C'est avec cette ligne de chemin de fer qui traversait une plaine à l'origine quasiment déserte que s'est bâti le quartier progressivement entre usines, habitations, usines, ensemble d'habitations comme celui de la cité Capuche.



Ce quartier s'est vraiment structuré autour d'un centre d'activités important profitant d'une ligne à double voie comme on l'a vu sur la photo. Les industries se trouvaient déjà dans le sud de Grenoble, vers Échirolles, Jarrie, etc. mais on sentait bien que cette plaine allait être occupée.



Il y avait des visionnaires qui ont bien senti que cette pleine allait se remplir on ne sait pas trop comment. Jaussely en avait déjà une bonne idée. Ils ont donc profité de cette ligne de chemin de fer pour créer un plateau industriel avec des voies de débord, des voies de garage, de stockages pour permettre aux trains circulant sur cette ligne de desservir cet ensemble, ce futur ensemble industriel ou du moins celles qui existaient déjà. Je n'ai pas de plans exacts de la ligne de chemin de fer tel qu'elle a existait à ce moment-là.



Sur ce plan, on voit le lieu-dit Capuche avec ses quelques maisonnettes à gauche et à droite et on aperçoit les canaux, les ruisseaux comme ça. Il y en a plein à travers la plaine. Voilà, le plan Jaussely avec la future gare et les allées rayonnantes. La gare de marchandises est la seule à avoir été construite. On est sur une des deux voies du chemin de fer venant de Grenoble vers Chambéry.



L'autre voie se trouvait à peu près au niveau de la pelouse, vers la piste cyclable. On était légèrement en talus par rapport aux rues d'à côté, il n'y avait pas de protections en plus. Pendant longtemps les chemins de fer comme ça c'était des zones ouvertes. C'était aux gens de faire attention et il y avait des panneaux le long de la voie. Le trafic de marchandise avait des horaires et le trafic de passagers avait des horaires très stricts.



Sur cette carte de Cassini, on se trouve là où il n'y a rien. Il n'y a que des ruisseaux qui courent dans la nature et qui vont inonder Grenoble et ses faubourgs tous les quatre matins. Là, sur cette carte, on est sur l'ancienne ligne de chemin de fer, on retrouve les fameux ruisseaux dont on parlait, un ici et un deuxième qui longe la route. On est au niveau d'un passage à niveau qui n'existe pas encore sur cette carte. La Maison de la Culture, l'externat Notre-Dame, l'IUFM sont là. Ici, c'est le chemin d'Échirolles qui sort des remparts, c'est l'actuelle rue de Stalingrad qui continue jusqu'à Grand'Place, Carrefour. Là, c'est l'Avenue Léon Blum.



Sur ces anciens chemins ont été construites des rues et sur les anciens ruisseaux ils ont construit des moulins, des usines. En 1953, sur le plan, on est ici au niveau du passage à niveau de la Capuche, on voit la cité de la Capuche juste là. Le chemin de fer qui est supprimé au moment des Jeux olympiques en 1967/1968 et qui est devenu le parc Flaubert. La Maison de la Culture est là à la place d'anciennes usines et hangars qui ont été démolis. L'avenue Berthelot est ici, elle a été créée au moment des Jeux olympiques pour aller vers le Stade.



Je vais vous montrer une des deux voies de chemin de fer. Le tout dominait, sans clôtures. Quand c'était au niveau d'une usine, il y avait le mur de l'usine et quand c'était au niveau des quartiers d'habitations il y avait à peine une barrière, juste des passages à niveau avec une petite barrière qui se baissait. C'était très peu sécurisé. À l'époque les gens étaient raisonnables et les enfants on leur disait de ne pas aller y jouer car il risquait de se faire écraser. Ils allaient se balader sur les talus, mais pas sur le chemin de fer.



On voit les traces des lignes principales de l'ancien chemin de fer, c'était là au niveau de la piste cyclable et de la piste piétonne et à partir d'ici, il y avait un ensemble de voies parallèles pour faire le plateau industriel. C'est ce qu'on appelle les lignes de débord pour desservir toutes les industries qui commencent à se créer vers le Sud.



La rue de Stalingrad, c'était la liaison avec le vieux village d'Échirolles qui commençait à s'industrialiser vers la fin du 18e siècle et tout le courant du 19e siècle. Il drainait beaucoup de population. Quand les populations ne passaient pas par ce qu'on appelle aujourd'hui le cours Jean Jaurès, elles devaient passer par ici pour rejoindre le vieux village d'Échirolles. C'est un passage très fréquenté même aujourd'hui.



Ici dans l'herbe, il y a la deuxième voie, elle est dans le passage clouté. Les trains roulent dans ce sens vers Chambéry. On va faire attention à ne pas gêner les vélos qui passent. Les voies étaient parallèles, elles ne suivent pas exactement le tracé de la piste cyclable et de la voie piétonne. Il y avait la voie côté ville et l'autre voie de ce côté du plateau industriel. La route était ici et à partir de cet endroit-là, quand un train de marchandises était destiné aux usines ou autres activités par ici, le train se « garait » et on déchargeait les wagons puis on s'en allait.



Ça, c'est quand il y avait le trafic régulier de voyageurs et de marchandises entre Grenoble et Chambéry. Plus tard, quand la voit a été neutralisée, on a supprimé cette voie et on a gardé que celle-là qui s'arrêtait à l'avenue Berthelot. Pour pas que les usines soient lésées à un moment, plutôt que de faire seulement du chargement et du déchargement de marchandises, on a commencé à créer des lignes annexes qui se promenaient partout pour desservir les industries. C'est le plan des embranchés de la Capuche, on regardera le plan après.



On voit le plateau industriel et on voit tout le tas de petites lignes qui étaient annexées à la ligne principale. L'armée était installée ici et elle bénéficiait aussi du chemin de fer, elle amenait ses animaux et le fourrage. Ils ont tout cimenté donc on ne voit pas toutes les lignes. On voit là, le départ d'une des lignes de débord, on la retrouve rue de Jacquard et rue Honoré de Balzac.



Une fois passée l'euphorie des Jeux olympiques, la ville de Grenoble a pris un essor considérable. Elle s'est développée au-delà de ses remparts, au-delà du chemin de fer. Le plan Jaussely, on avait tiré un trait dessus. Le plan Bernard, on s'est plus appesanti sur la construction de la Villeneuve et tout mais cette partie est restée neutralisée, elle n'a pas profité de la dynamique des Jeux olympiques. Il n'y a finalement que les quartiers sud qui en ont profité. Les quartiers anciens et les toits rouges de la Capuche n'ont pas bougé. Les industriels non plus. Elles étaient polluantes.



Il y avait des dépôts de charbon. Ici à la place de l'Alliance, il y avait une usine de caoutchouc. Ce sont des usines très polluantes et pendant un moment on n'a pas pensé à les sortir de là. Quand je travaillais ici, dans cette zone qui n'était pas intéressante pour l'urbanisme, il y avait des ferrailleurs, des entreprises qui collectaient de la ferraille. Ils avaient des wagons qui venaient des embranchements, ils chargeaient leur ferraille tous les soirs et allaient à la gare de triage puis aux usines de traitement de la ferraille.



C'était des restes d'usine ici, il n'y avait plus d'usines qui fonctionnaient à plein. L'usine de caoutchouc Fit polluait et on commençait à avoir une conscience environnementale donc on l'a priée de partir. Les gens qui y travaillaient venaient d'un peu partout. Un de mes amis y travaillait, l'usine a fermé dans la fin des années 1970. Moi, je suis arrivé en 1980. Les ferrailleurs tournaient à plein régime, les dépôts de charbon au sud aussi vers là où il y a Vigny Musset. Ils traitaient du charbon et ils le distribuaient dans les commerces de combustibles.



Ici on est donc sur le talus de la voie ferrée, aujourd'hui c'est la piste cyclable. De ce côté, il y a des propriétés privées. À l'époque, il n'y avait pas de constructions. La limite parcellaire était légèrement plus à l'écart. Et puis, quand on s'est dit que cette ligne de chemin de fer allait disparaître un jour, on a rapproché la limite parcellaire vers la ligne de chemin de fer. C'est des maisons qui sont arrivaient après la Seconde Guerre mondiale, après 1945, le temps que tout ça s'urbanise.



On voit ici, une des voies de débord. On est probablement sur celle du milieu. On est encore sur une autre voie de débord, on voit le rail et de l'autre côté aussi. Quand on va un peu plus loin, on en voit une autre.



Le standard c'est 1 mètre 434 centimètres entre chaque rail donc si on fait le calcul, là en cherchant on va trouver le rail. Il est enfoui sous la terre. C'était la dernière voie de débord puis on se retrouvait dans les propriétés privées des entrepôts et des usines. Là on est à l'extrême limite du terrain de la société Paris-Lyon-Marseille de l'époque qui contrôlait ce trafic.



L'eau de la Fontaine est potable. C'est l'eau de Grenoble, la meilleure !



Là, il y a eu une usine et à la fin, c'était un entrepôt de stockage. Ce grand hangar est relativement moderne quand tu vois le bardage bac acier contrairement aux autres usines avec la toiture en shed ou en double shed. C'est France Télécom qui a récupéré ce hangar pour en faire un dépôt de câbles téléphoniques. On n'était pas encore complément passé ni à la fibre optique ni aux câbles modernes. C'était encore les gros câbles et certains étaient en cuivre encore et étaient embobinés dans des bobines que l'on transporté sur les wagons.



Ils arrivaient de la gare de Grenoble par la gare de triage jusqu'ici. Ils étaient déposés ici dans ce hangar de France Télécom. Il a été le dernier « industriel » du secteur à demander un embranchement particulier sur la ligne dans le cadre du syndicat des embranchés de la Capuche. Ça a duré quatre ou cinq ans puis quelque temps plus tard ils sont passés à la fibre optique. Ils n'avaient plus besoin de ces grosses bobines donc plus besoin de stocker du gros matériel.



Cet hangar de France Télécom a donc été abandonné à la fin des années 1990. Il a été repris par la ville de Grenoble pour y faire des activités ludiques. Il a été repris par la ville de Grenoble pour y faire des activités ludiques.



Moi, j'ai connu ce terrain encore occupé de wagons de marchandises qui venaient tous les matins et repartais tous les soirs avec un trafic ferroviaire qui venait de la gare. C'était une locomotive diesel avec les wagons accrochés derrière. La locomotive décrochait les wagons puis repartait par la voie principale qui subsistait encore vers la gare de Grenoble.



Le syndicat des embranchés de la Capuche faisait appel à une société de gestion, la Société d'Exploitation Ferroviaire. Ils avaient un petit locotracteur diesel, les employés décrochaient les wagons puis ils les emmenaient avec le locotracteur vers les usines, les entreprises pour les décharger. Ils ramenaient ensuite les wagons vides des entreprises.



Ils faisaient les allers-retours comme ça toute la journée pour desservir les entreprises et tout le quartier, la rue Honoré de Balzac, la rue Flaubert et ce qui restait de la rue de Stalingrad, était sillonné de wagons de marchandes vides ou pleins qui étaient tractés par cette locomotive diesel qui les ramenait ici le soir. Les employés de la société reformaient un train de wagons pleins ou vides et la locomotive de la SNCF revenait le soir pour raccrocher le tout et repartir avec vers la gare de Grenoble. Ça a duré jusqu'à la fin des années 1990.



Les rails n'étaient pas très bien entretenus, les aiguillages aussi. Ça pouvait grincer. Les wagons s'abimaient vite parce qu'on y transportait de la ferraille. C'était assez spectaculaire. Une fois, un train a déraillé à cause d'une pierre dans les rails. Il fallait le remettre sur les rails. Ça a pris quand même du temps, le temps que les services de la SNCF arrivent depuis Chambéry pour le faire. Mon bureau était installé là-bas, on était aux fenêtres et on les regardait faire.



Là, c'est la toute dernière voie qu'ils ont créée pour desservir le quai de déchargement de France Télécom. Je les ai vus la créer, c'était en 1985/1986. À droite, il y avait des ferrailleurs, à gauche aussi. Là-bas, il y avait des usines. Là-bas, il y avait une entreprise qui recevait du charbon.



Cette voie était la plus empruntée, il y avait beaucoup d'incidents voire des accidents car la voiture commençait à augmenter en trafic et les gens ne connaissaient plus ou pas le Code de la route qui dit qu'un convoi ferroviaire est toujours prioritaire donc ils voulaient passer de force. Les gens se retrouvaient parfois coincés sous les wagons, dans les wagons, sous la locomotive, etc.



Là, on voit la ligne de chemin de fer, la ligne de débord et un aiguillage qui permettait ensuite d'aller vers une autre ligne.



Il est bien connu qu'à Grenoble où que tu regardes, au bout de la rue, il y a toujours une montagne. Là, pour la marre du parc Flaubert, ils n'ont pas eu besoin de cherche l'eau très loin. Elle est juste là en dessous, elle monte dès qu'on fait un trou.



Le bâtiment où j'ai travaillé pendant 30 ans se situe ici, entre le bâtiment de la Chambre de l'agriculture que j'ai vu construire et les nouveaux immeubles de Flaubert qui sont en train de monter. Donc, nous, on regardait le balai des trains depuis notre bureau.



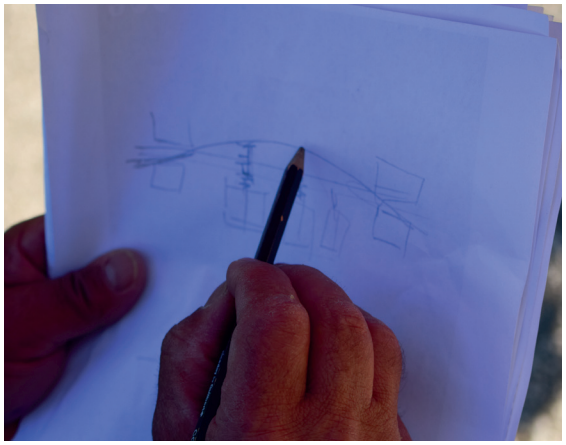
De l'autre côté, il y a une jolie vue avec la voie qui monte. Au moment des Jeux olympiques quand l'avenue Berthelot a été créée, elle menait au stade d'inauguration. Il était à l'emplacement de la DIRECCTE. Cette voie qui était nouvelle, en 1968, a coupé l'ancienne ligne de chemin de fer qui passait ici et qui continuait direction Saint-Martin-d'Hères. Maintenait, c'est la voie cyclable.



Comme la ligne se coupait, les gars des industries qui avaient leur trafic ici, ils leur ont créé cette voie annexe qui se terminait ici en rond jusque vers la fin du parking de la Chambre de l'agriculture. Elle leur permettait de faire des manœuvres sans avoir à couper la route et de toute façon ils ne pouvaient plus. L'aiguillage permettait de reprendre la voie principale.



Il y avait déjà pas mal d'emplois dans le secteur à l'époque et donc tous les matins il y avait des bouchons sur l'avenue Berthelot et sur la rue Gustave Flaubert parce qu'ils prenaient tout leur temps pour faire leurs manœuvres. Pour pas qu'il y ait de problèmes entre l'avenue Berthelot et les trains, ils ont créé un heurtoir qui permettait aux wagons et aux trains de s'arrêter pour ne pas aller sur la route.



Les rails n'arrivaient pas courbés, c'est les gars qui les cintraient sur place. Depuis les bureaux on entendait « tchou, pfff, tchou, pfff, tchouu ». Ça pompait pour cintrer les rails. Ils mesuraient la courbure du rail et quand c'était bon, « tchouk », on arrête.



À l'emplacement de la Chambre de l'agriculture qu'on a vu, le mien là, le bâtiment qui reste, le bâtiment du ministère a été démoli, il y avait une ferme. L'exploitant avait été exproprié ou acquit à l'amiable. Sa ferme a été rasée. Il a subsisté qu'un hangar en bois pendant très longtemps. Dans les premiers temps où j'étais là en 1981/1982, on y stockait nos dossiers à mettre aux archives. Ce vieux hangar en bois de la vieille ferme était prêt à s'écrouler.



Il y avait des ateliers, des usines construites entre les deux guerres ou après la Seconde Guerre. C'était un véritable patchwork ici, entre habitations et usines. La charrette là, elle servait au transport du foin.



On va rentrer à la Capuche par la rue Émile Zola. On est un petit peu loin par rapport à tout à l'heure mais on va y revenir. On voit l'emprise ferroviaire qui est entre la maison moderne en bois qui s'appelle Terra-Nostra et cette maison et la haie que l'on voit là.



C'est des maisons qui ont été construites après les années 1940/1950, en tout cas après la Seconde Guerre mondiale. Ils se sont installés relativement près du chemin de fer, c'est une époque où ça ne gênait pas les gens d'avoir le bruit des trains qui passaient tous les jours.



Ce type d'immeuble est récent aussi mais la maison derrière est plus ancienne. Derrière les garages là-bas, tout l'emplacement arboré c'est celui de la ligne de chemin de fer. Les garages sont construits sur la limite de propriété avec l'emprise ferroviaire et c'est par là, semble-t-il, qu'il y a des remontées d'eau dans certains garages.



On sent qu'on est en creux là. On est à l'abri du vent ici, on peut regarder le plan. On va s'installer à l'ombre.



On est sur la rue Émile Zola. La Chambre des agriculteurs est par ici. Mon bâtiment était là. La grange de la ferme se trouvait ici. La Maison de la Culture est là. Là, c'est le château d'eau de la gendarmerie. Les petits ruisseaux qui sont ici, qui s'en vont par ici et le moulin qui est aujourd'hui l'Espace Vie Sociale, une fois passés par le moulin ils vont bien quelque part. Et bien, ils vont dans des tuyaux, ils sont canalisés et on les retrouve un peu partout ces ruisseaux du début.



Le ruisseau il est le long là. La rue Émile Zola est ici. Ce ruisseau s'en va, il fait le tour et on le retrouve par là. Ça irrigue les propriétés, on puise dedans pour irriguer. On est dans ce virage. On va aller regarder le petit bout de rue en question, la rue Dr Bordier.



Une de mes amies qui habite par-là m'a signalé qu'il y avait de l'eau qui remontait par moment dans certains garages. C'est parce qu'en dessous il y a d'anciens ruisseaux de la plaine qui remontent la nappe phréatique. Il suffit qu'à un moment donné pour un problème de voirie on fasse des tuyaux et bien l'eau trouve un barrage et remonte dans les garages.

Une dame : Ah ! C'est pour ça que son jardin est si beau !

J.-P. : Bin oui ! On a l'eau juste en dessous !



On va traverser. Regardez cette petite maison qui date d'un certain temps. Regardez sa limite parcellaire. On est là, le ruisseau est là et il fait le tour derrière. On l'a vu sur la carte précédente. Le ruisseau est là, il se promène et il y a un embranchement ici qui est canalisé, il n'est pas dessiné. Il ressort ici, on voit un maillage de canaux sur la carte et voilà il passe ici, on est là sur ce tronçon où il passe.



C'est pour ça que la limite parcellaire est comme ça. Voilà comment on explique certaines choses ici quand on connait un peu l'histoire et les cartes du quartier. Il y avait un canal qui devait longer ici aussi. On voit l'IUFM qui est derrière, donc le canal passait sur ce délaissé-là. Bien entendu quand on crée une ligne de chemin de fer, c'est comme quand on crée une autoroute, il faut toujours laisser passer l'eau. Si on fait un barrage ou autre à l'eau, ça ne va pas. L'eau doit toujours passer en tout temps, même en temps de crues. Les compagnies de chemin de fer étaient très soucieuses sur ça. Elles créaient des aqueducs souterrains.



Ici, il y avait une alternance entre les maisons et les ateliers. D'ailleurs on le voit sur le plan de 1953. L'école des Charmilles s'est montée au milieu de tout ça. La rue Léo Lagrange a été créée plus tard le long de la servitude du chemin de fer. Là, la maison style basque date juste d'avant la guerre ou d'après la guerre. Là, c'est des villas un peu plus anciennes du début du siècle faites avec le ciment moulé grenoblois.



La cité de la Capuche je ne l'ai pas connu en tant que tel. À mon avis, ce n'est pas comme l'Abbaye qui a connu l'arrivée des pieds noirs après la fin de la guerre d'Algérie. On entend rarement parler de faits positifs ou même négatifs à la Capuche. C'est rester relativement neutre. On n'entend pas parler de cette cité. Les murs de la cité ont été ravalés. Elle n'est pas dégradée, elle est entretenue. La cité elle était fermée sur elle-même avec les quartiers annexes.



La seule chose qui me rattache à ce quartier, à cette cité, c'est l'histoire par le biais d'une connaissance à moi. C'est ce groupe Louis Clavel, qui était un groupe de résistants durant la Seconde Guerre mondiale. Je pense que Louis Clavel était de la cité de la Capuche. C'était des endroits où il y avait la possibilité de se cacher. Donc ce groupe de résistance était des francs-tireurs.



Ce sont les Italiens qui occupaient Grenoble de novembre 1942 à juillet 1943. Quand les Italiens se sont rangés du côté des Alliés et que les Allemands ne les ont plus considérés comme leurs alliés, ils leur ont demandé de dégager et se sont installés. Puis de l'été 1943 à l'été 1944, les Allemands ont mis une pression formidable sur les résistants grenoblois qui étaient déjà bien organisés face aux Italiens, au gouvernement de Vichy, etc. Donc il y avait les groupes de résistants qui se cachaient dans les montagnes et dans la nature et qui avaient des antennes en ville.



Le groupe Petit Louis faisait partie de ces antennes qui arrivaient à se cacher en ville. C'était papa et maman dans la journée ici et à certaines périodes. La nuit ils se regroupaient et allaient avec des explosifs faire sauter ci ou ça. Ils faisaient des coups contre les Allemands. Ils ont fait sauter pas mal de choses. À la sortie de la guerre, certains étaient morts. Moi j'ai connu un des membres qui était le mari à une copine. Maintenant, il doit avoir 95 ans et ne doit pas être en très bon état. Il faisait partie des maquis du Grésivaudan.



Voilà, c'est le seul truc qui me rattache à la cité de la Capuche, cette plaque commémorative.



On retrouve ici sur le plan tout le tissu urbain, toutes les maisons entre la rue Émile Zola et le parc. La cité avait été construite puis ceux qui n'avaient pas peur d'entendre le train se sont installés le long du chemin de fer. La rue Émile Zola a été construite quand la Capuche a été construite.



À l'emplacement du petit bosquet, avant la création du parc, il y avait une petite guitoune avec un toit en tuile ou en métal et ça faisait 10 mètres sur 5. C'était le local de gestion de la société d'exploitation ferroviaire qui gérait le trafic ferroviaire sur toute la zone jusqu'à ce qu'il n'y en ait plus. France Télécom est partie 5 ans après, les ferrailleurs ont été vidés de la zone. Les autres ont été évacués sur d'autres endroits quand ils n'avaient pas mis la clé sous la porte. Puis, d'un seul coup, cette cabane s'est retrouvée seule en plein milieu du paysage.



Puis début des années 2000, sont arrivés des migrants et réfugiés d'un peu partout et ils ont trouvé ce grand terrain vague un petit peu dur au sol. Il y avait de la friche, de la ronce, des orties.



Moi j'habitais au bout de la rue des alliés et je travaillais ici. Quand je venais à pied, de temps en temps, c'était cet itinéraire que je prenais au lieu de prendre les chemins en goudron. Je passais par ici, c'était vraiment la jungle. En tant qu'amateur de trains et de chemins de fer, je ne pouvais pas m'empêcher de passer sur les rails, à l'endroit où il y avait les rails. À chaque fois, je prenais des photos pour mon cousin qui lui aussi est amateur de chemins de fer en lui disant regarde ce que sont devenues les lignes de chemin de fer.



Pendant un moment, la ville de Grenoble a eu pour projet de faire la jonction en utilisant cette emprise entre les boulevards et Saint-Martin-d'Hères par une rocade routière. C'était dans les années 1980, on commençait à avoir une conscience pour l'environnement alors il y avait des gens anti-goudrons, anti-voitures, etc. Il y a eu une opposition des gens du quartier pour créer cette rocade qui passerait par le quartier.



On avait supprimé un passage à niveau ferroviaire qui était pénalisant pendant longtemps, il aurait fallu faire quoi ? Encore un autopont comme celui qu'on avait démoli ailleurs ? Non ! Donc c'est resté une voie verte et c'est devenu une vraie voie verte.



Tout à l'heure je vous ai montré les voies de débords qui faisaient le plateau industriel. Là c'est la dernière ligne. Les rails sont sous les cailloux, ça a été fait avec l'aménagement paysager du parc.



Là, c'était le heurtoir quand ils ont neutralisé. C'est à ce niveau-là qu'arrivaient les tampons des wagons qui permettaient d'arrêter les wagons s'ils partaient à roue libre. Voilà donc un heurtoir d'origine. Là, on est plus large que 1 mètre 34, on a une ligne qui s'en va rue Jacquard, et une autre rue Honoré de Balzac. Donc il y avait un aiguillage là, c'est la jonction à peu près au milieu du buisson.

Huguette et Alain Boissel, le mercredi 25 novembre 2020 à 14 h

Cité de la Capuche, 23 rue des Charmilles, Grenoble



Huguette est la doyenne de la cité Capuche, elle y habite depuis 1925. Elle n'avait encore que 9 mois lorsque ses parents décident de s'y installer. C'était encore la campagne. Il y avait des champs, des maisons avec jardins, le chemin de fer, quelques commerces, et c'est tout. Elle allait se promener dans les champs au sud de la cité avec sa grand-mère, près d'une maison à l'allure de château. Elle se souvient encore de l'école qui se trouvait sur le balcon de la cité, au 75 rue de Stalingrad, juste à côté de sa maison. Ils avaient installé dans la cour, encore sans nom, une palissade pour que les enfants puissent y jouer. Un médecin des pauvres habitait la cité, de l'autre côté du balcon. Il s'appelait docteur Gallimard et il donnera plus tard son nom à la cour de la cité. La Capuche ne faisait pas parler d'elle, c'était tranquille. Tout le monde se connaissant, plus ou moins bien, mais il n'y a jamais eu d'Amicale ou d'Union de Quartier qui auraient pu rassembler les habitants. Quelques fêtes étaient parfois organisées à l'occasion de Noël par exemple. Le quartier a beaucoup changé, il s'est fortement urbanisé à partir des années 1960 et beaucoup d'usines et d'entreprises s'y sont installées. Aujourd'hui, elle nous confie qu'elle n'a jamais cherché à quitter sa maison, et c'est sûrement ce qui compte le plus pour elle dans la cité. Elle s'y est toujours bien sentie.

Huguette : Quand je suis venue là, en 1925, j'avais 9 mois et j'y suis encore. Ce que je peux vous raconter c'est que je suis allée à l'école juste-là, sur le balcon. C'était une école maternelle. Sous les fenêtres, il y avait une palissade, vous voyez, et on descendait dans la cour. Les enfants se mettaient là, dans la cour pour jouer. C'était surtout les enfants de la cité qui était là. On était tous là.

On a eu le père Noël, on a fait Noël là. C'est un monsieur qui habitait la cité qui faisait le père Noël mais je ne vois pas ce qui pourrait être intéressant vraiment. Avant, on s'entendait bien. C'était bien dans la cité. J'avais des collègues qui habitaient dans la montée. On allait à l'école ensemble. C'était bien, on était bien. Maintenant, je ne reconnais plus personne, par exemple les voisins du dessus je ne les connais pas. Je peux les rencontrer dans la rue, je ne sais pas qui c'est. Mais là, on se connaissait tous avant. Tout le monde connaissait tout le monde. Il y avait de grosses familles, il y avait surtout deux grosses familles : une qui habitait dans le coin et une le bâtiment d'en face-là. Il y avait 14 ou 15 enfants chez Q. et J.

La place elle a toujours été comme ça. À l'époque, il n'y avait que la palissade qu'ils avaient faite pour l'école. Ils y emmenaient les enfants quand il faisait beau temps. Je me rappelle ma mère m'apportait un lait de poule quand on était dans la cour. C'était juste sous notre fenêtre.

Alain : Je me rappelle quand j'étais petit, dans les années 1960, il y avait un cirque qui venait de temps en temps.

H. : Ah oui, c'est vrai il y a eu des cirques.

A. : Ils mettaient la tente comme ils pouvaient dans les espaces verts, c'était des terrains de jeux.

H. : Il y avait même les balançoires comme à la foire, de grandes balançoires. Une de mes sœurs, plus grande que moi, elle était malade à cause des balançoires. Mais sinon, ça n'a jamais changé. La couleur des bâtiments a toujours été comme ça, il me semble. Les murs n'ont jamais été refaits ?

A. : Non, les bâtiments étaient plus gris mais ils ont été doublés, pour l'isolation. Ils étaient gris mais grosso modo, ça n'a pas changé.

H. : Ah oui, c'est vrai. Tu as raison. On vivait tous ensemble, enfin séparément, mais tout le monde s'entendait bien. Il y a peut-être eu des petites histoires, mais pas grave. C'était une cité tranquille. Depuis mes 9 mois, je suis là. C'était à mes parents et on n'est jamais partis. Ma foi, on n'a jamais cherché à s'en aller. Finalement, on n'était pas mal ! On était quand même bien nous ici, je trouve que ça a été bien aménagé. Regardez, on a un évier qui est fermé, on a des placards d'un peu partout. Je pensais à ma sœur qui habite un peu plus loin, son immeuble a été construit bien après, mais elle n'a pas tout ça. C'est quand même bien aménagé ici. Je pensais la dernière fois au monsieur qui a fait la maquette de ça, il a quand même eu de l'idée. Au fond du couloir, on avait avant une pièce comme l'évier vous voyez, on y accrochait nos manteaux, tout ça. Ils nous ont en fait une petite salle de bain enfin une salle de douche, il n'y a pas de baignoire.

A. : Si, quand ils l'ont fait, il y avait une baignoire.

H. : Oui, celui qui voulait avait une petite baignoire carrée. On l'a eu, tu as raison. Vous voyez je ne m'en rappelais pas. On a préféré la douche alors ils nous ont mis la douche. C'était un placard avant où on mettait tous les vêtements. Pour se doucher, on avait un évier fermé dans la cuisine. Si on voulait se laver, on fermait l'évier et on était tranquille. Vous voyez parce qu'on a quand même de la

place, bon ce n'est pas grand mais on pouvait se laver avec une bassine dedans. Il y a une machine à laver maintenant. C'est quand même pas mal agencé.

A. : Quand ils ont fait la salle de bain, c'était le début des années 1960. Je me rappelle parce que pendant les travaux j'étais allé à Valence avec ta grand-mère.

H. : Il y avait ma mère à ce moment-là.

A. : Ensuite, il y a eu les travaux d'isolation, l'extérieur, les fenêtres. Mais ça, c'était dans les années 1990, je crois, car mon père était décédé.

H. : Oui, ils nous ont mis des doubles vitrages.

A. : Les fenêtres étaient en bois à l'époque. Les portes vous voyez, elles sont d'époque, les vitres sur les portes aussi. Il n'y a pas longtemps, l'évier se bouchait. Alors bon j'ai démonté, mais c'est d'époque. Alors on a fait venir le monsieur de l'entretien, on lui a dit qu'il fallait le changer parce qu'il ne tient plus qu'à moitié et il nous a dit « mais d'abord je ne peux pas le changer car c'est cassé et puis je ne peux plus en trouver, ces objets-là je ne peux les trouver qu'à l'Abbaye. Il n'y a plus qu'à l'Abbaye où il y a les mêmes ». Alors il a resserré un peu et voilà. Il y a beaucoup de choses finalement d'époque encore dans l'appartement.

H. : Ils nous ont mis l'eau chaude sur l'évier, avant il n'y avait pas d'eau chaude.

A. : Le quartier s'est bien construit depuis les années 1960. Avant, il y avait un bassin, un lavoir. Si vous sortez, un peu plus loin à l'extrémité de la cité, à la rue docteur Bordier, il y a un immeuble blanc à 4 étages, à l'époque il y avait un bassin. Je m'en rappelle, je le voyais quand j'étais petit. Les gens aller faire leur linge là-bas. C'était couvert.

H. : Il y avait un étendage. C'était couvert. Et en face, rue de Stalingrad, c'était des jardins. Enfin, il y avait des petites maisons au fond et devant là, c'était les jardins des maisons. Ça leur appartenait. Maintenant, on a les grands immeubles. Il y avait le champ de la barrière. On avait un voisin qui était jeune à l'époque, il faisait des partis de foot là-bas. Il n'y avait pas de grandes constructions avant.

A. : Vous savez, la voie de chemin de fer passait là où il y a la piste cyclable, c'était juste à côté. Moi les immeubles en face je les ai toujours vus.

H. : Eh bien, avant c'était des petites maisons avec des jardins et là où il y avait le chemin de fer, c'était des champs. Il y avait donc ce champ où les jeunes faisaient du foot. On avait un maraicher qui venait d'Échirolles, il s'appelait Beaubleu. Il venait le matin avec sa corne et les gens allaient acheter. Il venait dans la cour, il devait venir à cheval et avec une charrette. C'était de bonne heure, on l'entendait siffler. Ma mère achetait chez lui. J'ai toujours vu la ligne de chemin de fer. Il n'y avait pas beaucoup de passage de trains. Il y avait une barrière qui se levait. Il y avait un garde-barrière et quand le train passait la barrière se baissait. Il n'y a jamais eu d'accidents là. Il y avait un moulin un petit peu plus loin et il y avait toujours de l'eau. Je ne sais pas d'où elle venait cette eau et alors elle passait vers la rue Émile Zola là derrière et elle passait rue docteur Bordier.

A. : On le voit encore. Si vous remontez la rue des Charmilles, à la rue docteur Bordier, sur le côté il y a une propriété et il y a endroit qui devait être un ruisseau. On devine encore, un peu plus loin aussi, le passage dans deux autres propriétés. C'est le Verderet qui venait d'Eybens.

H. : Oui, ça passait là. Il y avait une usine, dont je ne me rappelle plus le nom et il devait se servir de cette eau. On voyait ces ruisseaux. Je me rappelle une de mes camarades est tombée dedans. Je l'ai un peu poussée, je ne me rappelle pas avoir vu le fond. (rires)

Je suis allée à l'école Lesdiguières pendant deux ans, car celle-ci, Ferdinand Buisson, n'était pas encore faite. Quand elle a été construite après, je suis allée là. Autrement j'allais rue Lesdiguières, 4 fois par jour. C'est ma mère qui m'y emmenait avec une dame de la cité. Elles se relayaient pour venir nous chercher. On avait 6 ans, on était jeunes et moi j'avais eu un accident de voiture, je me suis faite renverser et après j'avais bien peur des voitures. Pour aller à l'école, il fallait passer à la place du marché Auchan, il y avait un garage de camions. J'avais très peur de passer, c'était de gros camions, des cars aussi, je crois. Il y avait l'usine Lou et l'usine Fit. Un peu plus loin, il y avait Neyret Beylier qui avait une usine, au bout du chemin de fer là.

A. : Il y avait la voie de chemin de fer qui passait et il y a avait comme une gare de triage. Il y avait aussi au moins un ferrailleur où il y a la Bifurk maintenant. Il y avait des wagons de ferrailles qui chargeaient et déchargeaient. Il y avait des wagons-citernes aussi là où a été fait le parc Flaubert. Ils ont gardé les rails à certains endroits.

H. : Il y avait un étang aussi un peu plus loin. Les gens allaient y pêcher. Je me souviens que mon père aller y pêcher mais il n'a jamais rien trouvé, mais enfin, il y allait. On l'appelait l'étang Millat. Ça devait appartenir à une usine ça aussi puis ça a été tout boucher. Vous voyez faut parler pour se rappeler. Les maisons le long de la voie de chemin de fer, il y en avait quelques-unes. Ils ont fait des immeubles un peu plus tard en remontant la rue Émile Zola. Avant, c'était que des petites maisons.

Je ne me rappelle pas qu'il y ait eu des réunions entre locataires ici, à part les cirques qui venaient. On n'organisait pas vraiment de fêtes. Il n'y avait ni Union de Quartier, ni rien de tout ça. Chacun était quand même bien chez soi vous voyez.

A. : Mon père habitait l'allée d'à côté avec sa famille et puis il y avait le frère de ma mère qui habitait l'allée d'à côté aussi. Bon, après ils sont tous partis. La famille n'était pas loin.

H. : Oui, on était en famille ici. La sœur de mon mari c'était ma copine. Moi, je ne me vois pas aller à ailleurs. Je ne sais pas trop ce qui compte. Ce qui compte, c'est ma maison. Peut-être que si je m'en éloignais d'ici, je trouverais plus de choses qui me manqueraient ? Mais bon, ce n'est quand même pas la même ambiance avec les voisins, évidemment moi aussi j'ai changé. Mes voisins ça fait quelque temps qu'ils sont là, mais je ne pourrais pas les reconnaitre.

A. : Vous vous connaissiez tous, parce que vous étiez de la même génération aussi.

H. : Oui, c'est vrai. Je me rappelle que les femmes descendaient leurs chaises sous les fenêtres là. Ça tricotait, ça discutait, les enfants s'amusaient. C'était plus familial peut-être. Je pense que ça a changé parce que moi j'ai grandi, je suis partie travailler. Certains sont partis d'un côté et certains de l'autre. Moi je travaillais aux nouvelles galeries. Les amis que j'avais dans la montée sont tous partis. Finalement, je n'ai pas tellement eu de vrais collègues. À part la sœur de mon mari qui était à côté, on était de la même génération. On ne se fréquente plus entre voisins, en fait.

Le quartier a vraiment changé. Là, l'épicerie on l'avait déjà dans la maison qui est là en face. Cette maison aussi ça fait un genre de petit château. Elle était là l'épicerie. Mon père y a travaillé parce qu'il était cordonnier et le propriétaire était cordonnier aussi, je ne sais plus, et derrière la maison il y avait un petit atelier où mon père allait travailler. Je ne me rappelle plus comment il s'appelait. Il n'y avait pas tellement d'épiceries, de magasins. On avait une épicerie sur le balcon de l'autre côté. Il y avait ensuite le tabac, le boucher et là l'école maternelle. La laitière venait le matin, elle nous réveillait avec son sifflet. Je ne sais même pas où on allait chercher notre pain ? Ah si, il y avait la petite épicerie là en face, vers les années 1930. Ce bâtiment, c'était une épicerie en bas. On avait presque tout sur la main. Maintenant on va plutôt un peu plus loin, à l'Unico (Super U). Avant, on n'avait qu'à traverser la rue. On avait un petit casino là. On était quand même pas mal desservi, on n'était pas obligé d'aller en ville sauf si on voulait quelque chose de spécial. On avait tout sous la main. Ma mère allait cours Jean Jaurès au marché, il n'y en a jamais eu ici. Je me souviens qu'une marchande m'avait donné une banane, je me souviens de ça.

Ici, on était plutôt à la campagne. Quand ma mère est venue là donc quand ça c'est ouvert ici la maison, elle a dit à mon père « mais où tu m'emmènes, à la campagne ? ». Elle habitait rue d'Alembert, alors ils étaient plus en ville. Quand ils sont venus là, il n'y avait rien. Ce n'était pas habité quoi alors elle lui disait « mais tu m'emmènes à la campagne ? ». Ça, je l'ai toujours entendu le dire. Il n'y avait rien, les magasins se sont ouverts après. Ici, on est quand même en ville, mais en dehors. C'est moins rustique qu'au début. Un petit peu plus loin, il y avait un petit château. Je ne sais pas à qui c'était. Il y avait ma grand-mère avec nous quand on est venu habiter là. Elle allait me promener vers les portes de ce château. Il y avait deux blocs en ciment, on s'asseyait là. C'était pour me faire sortir (rires). On allait se balader dans les champs mais je n'ai jamais bien trainé quand même.

La Capuche n'a pas beaucoup changé à part les gens. On était plus soudé, on se connaissait bien, plus ou moins, mais on se connaissait. Comme je vous ai dit ceux du dessus, je pourrais les rencontrer dans la rue je ne les reconnaitrais pas. Il n'y a pas tellement de déménagements. Je n'ai pas l'impression.

A. : Je n'ai pas l'impression, ils sont là depuis un moment tes voisins.

H. : Celui d'en face je le connais. Après, je sors de moins en moins c'est sûr. Je connais une dame qui est là aussi depuis longtemps. Un jeune aussi qui vit seul dans 4 pièces. Après quand les gens partent, ça se remplace. Souvent ce sont des étrangers. Avant, il y avait des tas d'enfants. Il y en a encore, en haut il doit y avoir deux.

A. : Oui, la dame qui fait sécher ses tapis sur le balcon elle a deux filles.

H. : Je crois qu'elle habite au 3e étage. Il n'y a pas beaucoup d'enfants qui jouent dans la cour. Avant, on était toute une bande. Le parc de la maternelle était clôturé avec de simples bouts de bois reliés avec du fer, c'est tout. Au sol, c'était pareil que maintenant. Ils avaient fait ça comme ça et ils nous sortaient dans la cour. J'oublie beaucoup de choses, mais l'école je m'en rappelle. Cet espace, on l'appelle la cour. C'est la cour. C'est-à-dire qu'elle n'avait pas de nom autrefois.

A. : En fait, dans l'autre allée, à côté, il y avait un médecin qui s'appelait Gallimard. La place s'appelle Gallimard par rapport à ce médecin. Je crois qu'il ne faisait payer que ceux qui avaient des sous.

H. : Oui, c'était un très très bon docteur. Il était gentil.

A. : Avant qu'il ne soit décédé, la cour n'avait pas de nom et donc ils lui ont donné son nom.

H. : Oui, avant c'était juste la cour. Mais là, c'est la place Dr Gallimard. Je n'y pensais plus à ça. Il y avait le docteur, c'était le docteur des pauvres. Il habitait là dans la cité, au premier, de l'autre côté du balcon. Ici, il y avait beaucoup d'ouvriers et ils travaillaient d'un peu partout, pas que dans le quartier. Il y avait un, monsieur F. ici, il travaillait à la ville. Il y en avait qui avait quand même de bonnes places ! Moi, mon père était cordonnier. La chambre que j'ai là-bas, mon père en avait fait son atelier. Il réparait toues les chaussures du quartier. Il se faisait payer quand même. En plus, il travaillait dans une usine. Mais à ses moments perdus, il travaillait là comme cordonnier. Une année, il y avait un gars qui avait besoin de ses chaussures et il est allé les lui réparer sous un bec de gaz dans le champ de la barrière, vers la voie de chemin de fer. Il est allé les lui finir là-bas pour ne pas faire de bruit, pour ne pas gêner, c'était un soir. Il ne fallait pas faire de bruit quand même, il y avait un règlement.

On avait un monsieur qui s'occupait de la Capuche, monsieur C. Il habitait l'allée à côté. S'il y avait un démêlé ou si on avait besoin de quelque chose, on allait le trouver et c'est lui qui s'occupait de régler cette affaire. C'était des gens bien. Il y avait des gens bien. Ici, on l'appelle la cité Capuche.

A. : Mais le quartier plus large s'appelle aussi la Capuche. Comme c'était un peu en dehors de la ville, il y avait plus de vent qu'ailleurs alors les gens en sortant ils mettaient leur capuche, c'est pour cette raison que le quartier s'appelle la Capuche. Je ne sais pas si c'est vrai, mais c'est ce que j'ai lu quelque part, je ne sais plus où. J'habite à la gare, je trouve que ça ne souffle pas plus que là-bas. Enfin, je n'ai pas vraiment fait attention à ça.

H. : On est dans un courant d'air. Les noms qui sont sur la plaque commémorative, ce sont des personnes de la cité. Je ne me rappelle plus des noms. Il y a eu une commémoration, mais je ne m'en rappelle plus. Ils étaient de la cité, mais je ne m'en rappelle plus. Ils ont fait de la résistance. Il y a eu madame V., elle tenait un magasin de journaux juste après ce balcon-là, elle était dans la résistance. La fille V. elle a fait partie de la résistance.

A. : Il y en avait un que tu connaissais, je n'ai plus le nom en tête. Tu m'en avais parlé, il faisait de la résistance.

H. : C'était tranquille ici. On avait quand même une cité qui était tranquille. Je n'ai jamais entendu quelqu'un se plaindre. Il n'y a jamais rien eu. C'était une cité calme. Elle ne faisait pas parler d'elle. On était un peu à la campagne, ma mère c'est ce qu'elle a dit à mon père. Nous, on n'était pas en ville. Après ça a pris des proportions… Les maisons sont montées et tout. Même avant les maisons, il y avait les cars. Moi avant j'allais à l'école en ville, il n'y avait pas de car. J'allais à pied, 4 fois par jour, ma mère 8 fois. J'avais 6 ans à l'époque, je ne pouvais pas y aller seule. Après, elle s'est arrangée avec une voisine qui avait une fille du même âge que moi pour se relayer. Il n'y avait pas de car, il n'y avait rien. Il y avait quand même le ménage à faire, le diner et tout. Alors, emmener les enfants, revenir, repartir, c'était beaucoup. Ce n'était pas drôle. Alors quand ils ont construit l'école Ferdinand Buisson, on était tranquille.

Quand ça s'est urbanisé, ça n'a pas influencé l'ambiance de la cité. C'était plus facile pour les commerces. Il y a eu plus de commerçants dans la rue. Il fallait qu'on aille un peu plus loin avant. Il y avait l'épicerie là, mais qui ne vendait pas de viandes par exemple. Mais par exemple pour les vêtements il fallait aller en ville pas comme maintenant. Les routes étaient faites ici, la rue de Stalingrad, les rues qui entourent la cité. Le petit immeuble là, qu'on voit à l'angle, en allant Gustave Rivet, il n'existait pas.

A. : Avant quand on voulait aller à la place Gustave Rivet en prenant la rue de Stalingrad, cette rue-là, je ne sais plus son nom (rue des Déportés du 11 novembre 1943), elle n'existait pas. Elle est récente.

H. : Oui, la rue des Déportés c'est après parce que là où est le gros magasin Auchan, c'était le garage Ricoux. Je m'en souviens parce que quand j'étais jeune je devais passer par là pour aller à l'école et j'avais toujours peur. J'avais peur des voitures. La rue Émile Zola, il y avait déjà des maisons de faites. La Maison des Habitants elle n'y était pas avant. C'était des jardins, des villas avec des jardins tout le long, là. On avait un bon quartier. Maintenant, je vous ai dit je ne connais plus personne. Dans ma montée, je ne connais que trois personnes. Il y a une dame qui a deux filles, elle a l'air très gentille mais je ne la connais pas plus. Mon voisin en face est gentil. Je connais madame G.

A. : Les autres on les voit moins.

H. : Oui, on les connait à peine. Il n'y a pas d'Union de Quartier ou de choses qui organisent des événements ou des rencontres. On avait un monsieur qui habitait par-là, il avait un magasin de cycles en ville. Il habitait dans la cité, il avait deux garçons. Il y avait quelques fois des fêtes. Il faisait faire de la gymnastique, de la culture physique à ses enfants. Je ne me rappelle pas du nom. Oui, il y a eu des fêtes dans la cité. Mais ce n'était pas fréquent. Maintenant, il n'y a rien. Il y a beaucoup d'étrangers, mais ils ne font rien. On n'est plus que trois anciens dans l'allée, mais ils ne sont pas aussi anciens que moi. Je dois être la plus ancienne de la cité. Il n'y a pas plus ancien que moi.

On n'a pas à se plaindre ici, on n'a pas d'histoires, on n'a pas peur. Bon, je ferme bien mes portes. Avant, je me rappelle quand ma mère et moi on allait au bassin pour laver le linge, la porte on avait qu'à la tourner de dehors, juste avec la poignée. Elle laissait la porte ouverte, il n'y a jamais rien eu. Il y avait moins de gens qui circulaient quand même.

A. : Il n'y avait pas grand-chose à voler non plus.

H. : Non, mais enfin des petits chapardages comme ça il n'y en avait pas. Peut-être parce qu'on était un peu à la campagne. Ma mère ne fermait pas la porte. Maintenant, là vous ne pouvez plus vous garer. J'avais une amie dans la montée, son père était le seul à avoir une voiture. Il n'y avait pas de voitures ici dans la cité. Dans la cour, les enfants s'amusaient, on ne craignait rien. Celui qui venait en voiture allait doucement, il connaissait la cour, il n'y a jamais eu de problèmes. On ne craignait rien. Je n'ai pas de photos de la cité. Si au moins j'en avais une de la palissade par exemple, mais je n'en ai pas de la cité. À l'époque on n'avait pas d'appareil photographique. Voilà, je ne me souviens plus de beaucoup de choses, mais il y a certaines images qui restent malgré le temps qui passe.

Yamina Louchiche, le mardi 24 novembre 2020 à 10 h 30

Place Dr Gallimard, cité de la Capuche, Grenoble



Nous avons rencontré une habitante particulière de la cité de la Capuche. Yamina était auxiliaire de vie à l'Abbaye durant toute sa carrière, d'une certaine manière c'est comme si elle y avait habité. Pendant des années, elle a eu le plaisir de côtoyer les plus anciens de la cité de l'Abbaye dans le domicile collectif. Passionnée par l'histoire, elle profitait de ces moments passés auprès d'eux pour en savoir davantage sur la mémoire de chacune de ces cités. En arrivant à Grenoble, elle habite tout d'abord quelque temps le quartier de l'Abbaye, puis elle emménage dans la cité Jean Macé jusqu'à sa démolition pour enfin s'installer rue des Charmilles à la Capuche. Son déménagement à la Capuche a été un véritablement déchirement d'autant plus qu'elle ne voulait pas s'y installer.

Elle était très attachée à Jean Macé et à l'ambiance familiale qui y régnait. Pourtant, après sa reconstruction, elle n'a pas souhaité repartir y vivre. Elle nous confie que pour elle, « ce n'était plus pareil, tout a changé ». À la Capuche, elle n'arrive toujours pas à s'habituer. Elle regrette les qualités de « sa maison » à Jean Macé, son balcon, la convivialité de la cour et la solidarité entre voisins : toutes ces choses qu'elle n'a pas retrouvées à la Capuche et auxquelles elle tenait. C'est d'ailleurs en se remémorant constamment ses souvenirs à Jean Macé qu'elle arrive à nous faire part de son expérience à la Capuche. Malgré son détachement pour la cité de la Capuche, elle la désigne comme un patrimoine de la ville et se rend surtout compte de sa résistance face au temps contrairement aux cités de l'Abbaye et Jean Macé.

Une fois, quand je travaillais dans le secteur de l'Abbaye, en rentrant à la maison ici, j'ai vu un monsieur dans la cour. C'était un monsieur qui avait passé son enfance ici, dans la cité Capuche. Alors je lui ai posé des questions, je lui ai demandé à quelle date ils ont construit la cité et il m'a dit en 1929 si je ne me trompe pas. Il m'a dit qu'il avait passé son enfance ici. Il y avait un docteur des pauvres à l'époque qui s'appelait docteur Gallimard et il était là dans les locaux. D'ailleurs la place ici porte son nom, c'est la place docteur Gallimard. C'était un docteur des pauvres, il soignait les gens et en échange ils lui donnaient des fruits, des légumes, etc. C'est comme ça que j'ai appris par ce monsieur l'histoire de cette place. J'aime bien les témoignages comme ça, c'est très enrichissant.

Et là je me suis dit, l'Abbaye c'était les années 1930, Jean Macé pareil, mais la matière, le matériau de construction entre les trois cités n'a pas été le même. C'est ce qu'on m'a expliqué. Moi, j'étais mieux à la cité Jean Macé qu'ici. Bon l'Abbaye j'y habitais un peu quand même, car c'était mon lieu de travail. J'étais auxiliaire de vie. Quand j'habitais à la cité Jean Macé et que j'ai su qu'ils allaient démolir et que je devais déménager, je n'ai pas accepté. J'ai refusé deux fois ici, à la Capuche. Je n'avais pas envie de venir là. J'avais vu qu'il n'y avait pas de balcons. Mais bon, après il fallait quitter les lieux rapidement et c'est comme ça que j'ai accepté de venir habiter à la cité Capuche, rue des Charmilles. En fait, sur le plan psychologique c'était dur, j'étais trop bien à Jean Macé. Je n'ai pas pu m'adapter ici, à la Capuche.

Quand je me suis installée à Jean Macé, mes enfants étaient petits, Ismaël avait à peine trois ans et maintenant il a une trentaine d'années. C'est devenu des hommes. Gabi, mon autre fils a passé toute son enfance là-bas depuis sa naissance. Il m'avait dit, quand j'ai été relogé à la Capuche : « maman si tu veux, tu peux retourner à Jean Macé ». Mais je lui ai dit ce n'est plus la même chose. Je n'y suis pas retournée, je ne sais pas comment sont les appartements mais ils ont gardé un patrimoine au bord de l'Isère ! Ils ont gardé ce patrimoine. C'est dommage parce que les pièces étaient bien et avec un balcon. Moi, mon appartement donnait sur le parc et je surveillais mes enfants quand ils jouaient dans la cour, dans le parc des enfants. Le parc était à peu près comme ici. Il y avait un terrain de foot avec des grillages autour, c'était au milieu de la cour. Les voisins étaient… C'était comme en famille, voilà. Le contact était… J'ai connu madame E., madame B. Et l'école était juste à côté aussi pour mes enfants.

Ils allaient à l'école juste à côté ! Mon fils travaille dans les chemins de fer, il était devenu cheminot au départ et maintenant il est contrôleur sur les quais à Bordeaux. Il a été muté. Donc lui il voyait les trains dans le quartier et son but c'était ça, ce métier-là. Ce secteur-là c'était comme en famille, on se connaissait tous. On se rendait service. Quand je me suis retrouvée à l'hôpital, madame E. s'est occupée de mes enfants. Elle était à la retraite, elle travaillait juste à côté à Merlin-Gerin. Elle y a travaillé toute sa vie. J'ai gardé un bon souvenir de la cité Jean Macé. Quand j'y étais il n'y avait plus beaucoup qui travaillait à Merlin Gerin, mais il y en avait quand même.

Madame E. me racontait beaucoup de choses sur ce qui se passait avant dans la cité par exemple sur le lavoir dans la cité. Il y avait plein de choses qui s'y passaient. Elle me racontait que pendant les évènements de la Seconde Guerre mondiale, le mur de l'appartement s'était écroulé à cause des fissures. Il y a eu des bombardements c'est pour ça. C'est sûrement pour ça qu'ils ont dû démolir après. Elle a passé toute sa vie là-bas.

À l'Abbaye, il parait qu'il y avait des champs et des fermes à la place du lycée Jean Bart, mais maintenant c'est le lycée Argouges. On me disait qu'il y avait des fermes où on allait chercher du lait. Quand il y avait les Allemands, une personne âgée me racontait qu'elle travaillait à l'usine Lustucru et elle me disait qu'une jeune femme avait été fusillée dans une rue proche de Jean Bart. Elle m'a dit qu'il y avait des milices et des Allemands qui circulaient dans les cours de l'Abbaye. J'aime beaucoup l'histoire et avec les personnes âgées j'ai appris beaucoup de choses, c'était très enrichissant pour moi, j'avais 25 ans. Je voulais toujours savoir ce qui s'était passé dans ces quartiers, leur histoire. Il y avait des maisons qui étaient en train de se construire quand madame S. a emménagé à l'Abbaye. Elle m'expliquait que quand elle a emménagé à la cité de l'Abbaye, ce n'était pas encore complètement fini. Elle était au dernier étage, toute sa vie. Elle me disait, les escaliers n'étaient pas encore finis et tout. Elle travaillait à l'usine Brun. Ici à la Capuche, il y avait beaucoup d'usines et de travail aussi. Beaucoup d'Italiens sont venus s'installer à l'Abbaye. Elle a toujours vécu à l'Abbaye, ses enfants et

ses petits-enfants. Elle s'y est installée quand elle s'est mariée. Elle avait plus de 90 ans quand elle est décédée.

Mais j'ai su que les matériaux de construction n'étaient pas les mêmes dans chacune des cités. Il y a eu les fissures à Jean Macé à cause des bombardements. Mais ici, à la Capuche j'ai l'impression qu'il y a plus de résistance. Moi je suis ici, à la Capuche, depuis une dizaine d'années mais je ne fréquente pas beaucoup de monde ici. C'était boulot-maison. Ce n'était pas comme à la cité Jean Macé. Je ne sais pas… Bonjour, bonjour, bonsoir. Voilà, il y avait le boulot. Je travaillais à temps plein et puis chaque 15 jours je travaillais même le week-end. Je n'avais pas le temps et puis je pense que c'est parce que mes enfants ont grandi ! Ce n'était plus la même chose. Ils se sont envolés de leurs propres ailes.

Quand je suis arrivée à la cité de la Capuche, ils ont fait des travaux dans les caves et les greniers. Ils ont condamné les greniers. Moi, quand je suis arrivée j'y avais mis tous mes cartons de déménagement. Il y avait donc un grenier. Moi avant je me chauffais avec un radiateur à gaz puis ensuite il y a eu le cumulus puis ils ont fait les travaux pour mettre des radiateurs avec le chauffage urbain. Ils ont donc enlevé les cumulus et les radiateurs au gaz. Mais les pièces ne sont pas les mêmes qu'à la cité Jean Macé, c'est mal agencé je trouve. Je leur ai dit comment ça se fait que le tuyau de gaz soit dans le coin ce qui fait que j'ai dû mettre ma cuisinière dans le coin. J'aurais pu mettre mon frigo dans le coin. Ils auraient pu le faire plus loin pour que la cuisinière soit vers l'évier. En fait l'évier est comme dans une niche, tu peux mettre juste une machine à laver et l'évier. En fait dans le temps, il n'y avait pas de salle de bain, c'était des cagibis. La salle de bain aujourd'hui est dans cet ancien cagibi et donc il n'y a pas de fenêtre dans ma salle de bain, bon ils ont mis une ventilation pour changer l'air.

C'est vraiment mal conçu ici mais à la cité Jean Macé c'était tout bien précis. Il y avait dans la cuisine, à Jean Macé, mon placard, la cuisinière, ma machine à laver à côté, l'évier et ensuite la fenêtre directe et on avait des cagibis, des placards contre le mur alors je rangeais toutes mes provisions, ma boîte à outils. Puis, il y avait le balcon et j'avais plein de plantes. J'adore les plantes. Chez moi c'était l'arche de Noé, j'avais des tortues et trois chats. Mes enfants avaient chacun leur chat. C'était vivant à la maison. Le balcon n'était pas très grand, mais c'était bien parce que j'y étendais mon linge parce qu'il y avait les rayons de soleil sur mon balcon et c'était des portes-fenêtres. Quand tu étais dans le salon, tu ouvrais les portes-fenêtres et c'était directement le balcon. Il y avait aussi l'ancienne cheminée. J'aime bien tout ce qui est rustique, ancien. Et j'avais tout refait mais deux après il fallait partir. J'en ai pleuré, je n'ai pas accepté au début de partir. J'ai eu du mal à m'y faire, jusqu'à présent. Ici, ils m'ont fait du mauvais travail dans l'appartement. La tapisserie est lézardée, elle n'est pas bien faite et moi je suis très minutieuse dans ce que je fais. À jean Macé, j'avais vraiment tout refait, même les portes et tout.

J'ai eu un gros chagrin de partir. Beaucoup sont partis et il y a eu aussi des décès. On nous a proposé de revenir dans le secteur mais j'ai dit non, c'est trop tard, ça y est. Et puis, je me suis rapprochée de mon boulot à l'Abbaye, je prenais le tramway et le bus depuis ici. Je n'aime pas déménager. Mais ce n'est pas évident, jusqu'à présent ça m'a traumatisé de devoir quitter comme ça la cité Jean Macé. J'y étais attachée, c'était vraiment comme une famille. Quand il y avait un problème, on me le disait. Ça faisait un moment que j'y étais déjà, environ 25 ans. Dans ma montée à Jean Macé, il y avait madame E. avec sa maman. Mes voisins, au premier c'était des enseignants, ils travaillaient tous les deux. Moi, je travaillais à l'Abbaye, je n'ai jamais changé d'ailleurs. J'ai eu une dépression quand je suis partie, je n'ai pas accepté. Ils ne m'ont pas laissé le temps de savoir où je voulais aller.

Quand je suis venue ici, j'ai tout négligé. Par exemple il n'y a pas de balcon ici pour prendre de l'air, m'asseoir, mettre des fleurs. C'est bon pour le moral pourtant. Par exemple à l'Arlequin, c'est vraiment des cages à poules. C'est tout groupé et ils ont mélangé tout le monde, les bons et les mauvais, pour que ça équilibre. En plus, il y avait des cas sociaux. Ils ont cru bien faire mais ça n'a pas marché. J'avais fait une formation là-bas, jamais je n'y habiterais pas.

J'aurais voulu faire de la haute couture moi, je me débrouille pas mal. À la Maison des Habitants de la Capuche, je faisais de la couture quand j'ai été à la retraite pour continuer à faire des activités et ne pas rester isoler. Je faisais aussi des ateliers pour apprendre l'informatique. Pour la couture, j'apprenais

à d'autres personnes à en faire. Ils ont vu que j'étais minutieuse. Là, avec le confinement tout est fermé donc je ne fais plus ces activités. J'en fais depuis un an ou un an et demi.

Ici, c'est quand même calme, ça va mais c'est chacun pour soi et Dieu pour tous. Parfois, il y a quand même des engueulades, j'entends crier. Dans ma montée, ça va. Il y en a une aussi qui fait la commère du quartier. Peut-être que l'époque d'avant et celle d'aujourd'hui ce ne sont pas les mêmes, c'est pour ça. Il y a eu une évolution. Aujourd'hui, il y a de la méfiance, les choses ont changé. Maintenant, même pour les fréquentations ce n'est plus pareil, avant on était très solidaires. Là, par exemple, ils jettent tellement d'affaires. La dernière fois j'ai trouvé un anorak tout neuf dans la poubelle, là. Moi quand je n'utilise plus quelque chose je le donne, je ne le jette pas comme ça. C'est un exemple, mais voilà ça montre ce changement. Ça a beaucoup changé. Même les contacts, on se dit juste bonjour, bonsoir. Les liens aussi, il n'y a plus d'entraide comme avant, par exemple avant, si une personne tombe malade et bien l'autre l'aide si elle a besoin pour faire ses courses.

Vous voyez ça a beaucoup changé. Ce que je reproche c'est qu'il y a des personnes âgées qui ont besoin qu'on aille les voir pour savoir si tout va bien, si elles ont besoin de quelque chose, pour voir du monde. Moi je le faisais bénévolement avec une dame sur les boulevards, j'allais prendre de ses nouvelles, mais maintenant personne ne fait ça. Il y a eu pas mal de décès, surtout en automne et au printemps il y en a beaucoup. Au rez-de-chaussée, la personne est décédée. Il y a un roulement de nouveaux locataires mais il n'y a pas vraiment de communication, il n'y a rien. C'est chacun chez soi. C'est dommage.

Avant à Jean Macé il y avait de l'ambiance, on rigolait. Les enfants avaient une enfance magnifique. Mon fils a gardé contact avec ses copains qui sont devenus aujourd'hui des adultes. Il a toujours gardé contact avec ses camarades de la cité Jean Macé. On était parti ensemble à Disney Land avec un de ses copains et sa mère. Mon fils est très attachant comme moi. Maintenant, c'est fini. Ici, il n'y a rien au niveau de l'ambiance. Ça n'a rien à voir avec la cité Jean Macé. Depuis que je suis là, ça n'a pas beaucoup changé ici. On a l'impression que c'est mort.

À l'âge de 23 ans, je suis venue à Grenoble puis je suis allée habiter d'abord le quartier de l'Abbaye et j'ai cherché du travail. Au début, je travaillais à l'usine de la blanchisserie. Je connaissais la patronne, car je me suis occupée d'elle plus tard jusqu'à la fin de vie. Je ne voulais pas continuer à travailler à l'usine et donc j'ai demandé au centre s'il y avait un travail et je suis devenue auxiliaire de vie comme ça. Donc je suis restée à l'Abbaye pendant trois mois, à l'avenue Washington où ils ont démoli puis je suis allée chemin Pinal, c'est un patrimoine ça aussi et ça appartient à la mairie. Avant il y avait des cochets, chemin Pinal.

Cette cité est un patrimoine aussi parce qu'elle date des années 1920 quand même. Cette cité est donc la plus ancienne. Elle est plus ancienne que Jean Macé et l'Abbaye pourtant la matière est meilleure, ça résiste mieux. On voit des fissures à la cité de l'Abbaye et à Jean Macé aussi à cause des bombardements. Madame E. me disait que le mur de la cuisine s'était écroulé à cause des bombardements, ils ont dû le reconstruire. C'était chaud là-bas à l'époque, plus qu'ici. Mais, il y a eu les Allemands à l'Abbaye aussi. Il y a des plaques commémoratives, même ici à la Capuche. Mais ici, je ne connais pas beaucoup son histoire pourtant j'aime bien découvrir l'histoire des lieux et tout ça, c'est très intéressant. Ici, c'est vrai que je ne fréquente pas beaucoup les gens même ma voisine d'à côté, juste bonjour, bonsoir. Ma voisine est là depuis plus longtemps que moi.

C'est la cité Jean Macé qui comptait pour moi, j'y étais attachée. J'étais attachée à l'ambiance, au confort. On dialoguait, on rigolait. Quand il y avait des fêtes, des kermesses, il y avait de l'ambiance et puis il y avait les camarades de mes enfants qui venaient les voir pour descendre jouer dans la cour. Gabi et moi on a gardé de bons souvenirs. Ici, ça n'a rien à voir. Ici, je partais travailler le matin et je rentrais le soir tard. À Jean Macé aussi je travaillais mais je m'occupais aussi de mes enfants donc j'avais plus de liens par les enfants. J'aime bien le contact humain, mais les gens sont individualistes ici.

Toutes les personnes disent c'est de vieux quartiers. Pourtant les murs tiennent encore debout par rapport aux constructions d'aujourd'hui. Je connais ce monsieur que vous avez interrogé à la cité de l'Abbaye, c'était le voisin de mon fils. Il est vendeur au marché de l'Abbaye (en regardant l'ouvrage

produit sur ce qui fait patrimoine à l'Abbaye). Mais c'est bien que la cité de l'Abbaye reste, c'est un patrimoine. Les murs ont l'air de tenir. À l'Abbaye, il y avait un domicile collectif et je travaillais là. Les personnes âgées du quartier y vivaient comme si c'était chez elles. Nous on intervenait. Par exemple, la mamie B. habitait la cité de l'Abbaye et avec le temps elle ne pouvait plus vivre seule dans son appartement alors ils l'ont placée en priorité dans le domicile collectif et c'est formidable ça. Elle n'était pas toute seule, j'allais la voir, je m'occupais d'elle. Elle venait de la Mûre elle, elle habitait la cité de l'Abbaye. Elle a travaillé à l'usine, dans le temps où il y avait beaucoup d'usines dans le quartier. Et donc jusque-là fin de vie, elle est restée au domicile collectif. On l'avait aidée à déménager. Ils avaient une chambre individuelle et une petite salle de bain. Ils mangeaient en collectivité. Ils avaient fait ça pour les personnes âgées. Moi, je mangeais avec les personnes âgées. Je travaillais dans tout le quartier de l'Abbaye, il est grand le quartier. J'allais à domicile pour m'occuper des personnes âgées.

Je ne m'attendais pas à venir ici, à la cité de la Capuche, parce que ça ne me plaisait pas. Il n'y a pas de balcons et puis les pièces sont mal agencées. Comme par exemple la cuisine, elle est mal conçue alors pour vider l'eau des pâtes je dois aller jusqu'au bout, dans l'angle, dans le petit cagibi. Ce n'est pas bien, je reproche ça et c'est très petit. La salle à manger est grande. Je vais vous faire un plan, regardez. Alors, quand on rentre, il y a le couloir et ça donne au fond sur la salle de bain. Là, c'est une chambre et en face aussi c'est une chambre. Alors le couloir il est long, quand tu rentres ici c'est les toilettes. Là, c'est le salon quand tu rentres un peu et là, en face, c'est la salle à manger. En fait, ça fait cuisine et salle à manger et là je suis sûre qu'avant c'était un cagibi et ils ont créé la salle de bain parce que dans le temps il n'y avait pas de salle de bain, on se lavait dans les bassines. Elle est toute petite la salle de bain. Quand tu rentres là, il y a la porte. C'est assez grand quand même la salle à manger-cuisine et donc il y a tous les éléments de la cuisine ici, la cuisinière, une table de travail et le frigo. Et puis là, il y a une toute petite niche où il y a la machine à laver et l'évier. Il y a une porte entre la petite niche et la salle à manger, je l'ai enlevée. Et dans la petite niche, il y a une petite fenêtre.

Moi c'est un T3, les T2 ils ont une petite fenêtre dans la cuisine et la salle de bain, mais moi je n'en ai pas dans la salle de bain. Regarde, là il y a l'évier puis la machine à laver et une petite table pour la vaisselle et le rangement et un placard. Regarde la cuisinière normalement elle devrait être là et le frigo ici, l'inverse en fait pour que la cuisinière soit proche de l'évier. Là, j'ai mis la table, le living et la fenêtre est ici. C'est une grande fenêtre là. C'est grand ici. Le problème c'est vraiment cette niche et la cuisinière à l'autre bout. Alors dans cet appartement ici, il y a deux cagibis pour avoir des espaces de rangement. Mon fils il a un T2, dans cet immeuble-là. La cuisine c'est à peu près pareil. Il a une salle de bain avec une petite fenêtre, les toilettes à part, un salon et une chambre.

Voilà le plan ! Ils auraient dû faire autrement, rénover. La niche avec l'évier ce n'est pas pratique. À Jean Macé c'était mieux et puis il n'y a pas de balcon ici. Les toilettes n'ont pas de fenêtres. À l'Abbaye certains avaient les toilettes et la salle de bain ensemble, mais il y avait une fenêtre.

Il faut que je marque les dates de construction de chacune des cités pour ne pas oublier. La Capuche c'est 1924/1925, l'Abbaye c'est 1928/1931 et Jean Macé c'était 1931/1932 puis 1935 pour le bâtiment le long de l'Isère.

Viviane Tedone, le mardi 1er septembre 2020 à 10 h

Entretien à domicile suivi d'un itinéraire improvisé

Rue Émile Zola, Grenoble



Viviane s'installe dans le quartier de la Capuche en 1973. Elle y trouve un appartement confortable et idéalement situé à proximité d'équipements scolaires et de commerces qui lui donnent l'impression d'être dans un village dans la ville. La rue de Stalingrad a toujours été la partie la plus urbanisée du quartier avec une multitude de commerçants. Mais, petit à petit, avec l'installation des grandes surfaces et la délocalisation des industries de la Capuche, les commerces ferment l'un après l'autre. Le quartier de la Capuche commence alors à se transformer et une nouvelle population s'installe : des étudiants, de jeunes couples, etc. La Capuche est très recherchée car tout y est à portée de main, on peut tout faire à pied car il se situe entre le centre-ville et les quartiers sud de Grenoble. Mais ce que Viviane apprécie le plus, c'est son ambiance particulière qui lui donne un « autre cachet ». On se sent presque encore à la campagne : arbres anciens, densité faible, maisons avec jardins, cours intérieures et passages en chicane.

Je suis arrivée à Grenoble en 1973 à la recherche d'un logement. J'habitais Villefranche-sur-Mer et en faisant mon marché à Nice, j'ai vu une pancarte « association de femmes seules, cheffes de famille ». J'étais divorcée à l'époque. J'habitais Digne, avant de repartir sur la côte. Mes enfants étaient restés en pension chez les bonnes sœurs à Digne. J'avais un petit logement. Je ne voyais pas d'issus là-bas pour faire face et faire venir mes enfants et c'est pour ça que j'ai donc pris contact avec cette association et qu'ils m'ont dit que c'était sur Grenoble. Ils m'ont conseillé vivement d'aller à Grenoble. C'est comme ça que je suis arrivé à Grenoble. Je suis venue à la recherche d'un appartement. Je n'en revenais pas que dans une ville comme Grenoble, avec la neige et le froid, il n'y ait pas à l'époque de système de chauffage.

Quand j'ai atterri dans ce quartier, j'ai trouvé un logement au premier étage avec une cuve à la cave, une autopompe qui alimentait directement le chauffage et là j'ai dit ça, ça me convient déjà beaucoup plus ! Dans le quartier, il y avait l'école Ferdinand Buisson, le primaire. Il y avait Mounier, Charles Munch. Dans la rue, dans le secteur, il y avait un bar, une boulangerie, le boucher, le coiffeur, la pharmacie. J'ai dit voilà, c'est ici que je m'installe car j'avais deux enfants d'âge scolaire et quand il faudra qu'ils aillent au secondaire, il y a le lycée Mounier. Moi je travaillais toute la journée en continu, ils pourront aller et venir en toute sécurité depuis l'école Ferdinand Buisson et le lycée Mounier. Voilà, j'ai vécu comme ça un certain temps au premier étage.

Après sept ans toute seule, j'ai rencontré monsieur Tedone et je me suis mariée avec lui. Dans le quartier, tant que les enfants étaient jeunes, il y avait des relations avec les autres enfants mais moi en partant le matin et en rentrant le soir je n'avais pas trop de contact avec les familles et puis le soir c'était les enfants, les devoirs, etc. Voilà les années sont passées comme ça puis, j'ai eu une vie plus équilibrée à tout point de vue puisqu'il y avait deux salaires. Puis, là-dessus il y a eu un autre divorce donc de nouveau seule, mais je suis quelqu'un de dynamique. Alors, je faisais des activités avec la Maison des Habitants.

Je suis amie depuis 20 ans avec Térèse, la compagne de monsieur Verdier. Puis, les années passent, j'ai été en préretraite. J'ai travaillé d'abord rue de Stalingrad où il y avait la société Hutchinson Mapa-Fit, vous savez les gants Mapa. Puis, la société est allée s'installer à Moirans donc il y avait un quart d'heure pour le ramassage et on partait travailler. Moi, ça ne me convenait pas pour mes enfants, s'il y en avait un qui était malade il fallait que je puisse vite rentrer pour m'en occuper donc j'ai passé le concours au Crédit Agricole, ici au siège, avenue de Berthelot. J'ai toujours recherché la qualité, pas de perte de temps, pas de frais de transport et toujours le souci de me dire si j'ai un enfant qui est malade je peux rentrer le soigner. J'ai fini donc ma carrière au Crédit Agricole. Il y a eu une fusion, ils nous ont fait des propositions et je suis partie comme ça en préretraite. Ça fait déjà un certain nombre d'années que je suis à la retraite. Ma vie aujourd'hui c'est ça, j'aime marcher, sortir, danser, j'aime le cinéma. Tous les mardis après-midi, c'est notre cinéday avec Térèse et avec la Maison des Habitants, je fais des activités, des sorties à la journée.

Pour revenir au quartier, le Super U s'est installé et au fur et à mesure tout a fermé, plus de boucherie ni de boulangerie. Ça a tué les petits commerces. Pendant ce laps de temps, la population a beaucoup vieilli et il y a peut-être maintenant 10 ou 12 ans, de nouveaux habitants se sont installés. Il y a des étudiants, de jeunes couples, une population très mixée qui s'est installée dans le quartier. Le quartier est devenu plus jeune, plus dynamique mais moi je ne connais pratiquement plus personne. Quand les petits commerces ne travaillaient plus, je me suis rabattue sur les commerces avenue Malherbe à côté du Crédit Agricole.

Je faisais ma journée au travail puis je rentrais, je n'avais pratiquement plus de contact dans le quartier. Les gens avaient vieilli, sont décédés, ont déménagé. Une nouvelle population s'est installée à partir de 2005. Puis, tout le secteur sud s'est développé avec Vigny Musset, le parc Flaubert, la Bifurk et les nouvelles constructions des projets de la ville. Ça a changé complètement le quartier. Le parc Flaubert il y a du bon et du mauvais. Si vous entendez, il y a des paniers de basket, c'est très bien mais de 8 h du matin à minuit « toc, toc » avec de la musique forte, c'est un grand inconvénient. Ça a aussi attiré une population de prostituée et de drogue sur le parc, nous sommes quand même proches de la Capuche, rue Général Ferrié. Comme toute évolution, il y a du bon et du mauvais.

Malgré mon âge je monte encore mes quatre étages. J'ai une vue magnifique et un appartement très agréable. Je suis près du tramway, de Grand'Place, du centre-ville où je vais à pied et j'en reviens à pied souvent. Donc pour l'instant, tant que je peux, je reste chez moi par la suite, on verra. Dans l'immeuble, avec quelques couples d'un certain âge, on a un bon contact. Il y a une bonne solidarité, les enfants jouent dans la cour de l'immeuble. C'est très sympathique.

Jean-Pierre Verdier avait fait une conférence sur l'évolution de la voie là, qui était une ancienne voie ferrée. Moi quand je suis arrivée, les anciens parlaient de l'ancienne voie de chemin de fer. Tout ce quartier sud, à l'origine il y avait un petit aéroport, des champs, des marécages et au fur et à mesure ça s'est complètement transformé, ça s'est étendu sur Échirolles, Pont-de-Claix, etc.

À Hutchinson il y avait beaucoup d'ouvriers qui venaient de partout, pas que du quartier. Dans la rue Émile Zola, là où il y a la M.U.F.T.I et la construction d'appartement pour étudiants, il y avait un chaudronnier. Dans l'immeuble en bas, il y avait un cordonnier. Au bout de la rue, il y avait les skis Rossignol et au fur et à mesure tout ça s'est parti et ça s'est construit différemment.

La population a changé mais ça restait quand même toujours un quartier mixé, mais toujours avec des personnes qui ont été les premières à être venues s'installer dans les immeubles dès leur construction. Mon immeuble est au moins de 1960. Mais avec le temps cette population a vieilli, est décédée, a déménagé ce qui fait que le quartier s'est transformé et il y a eu une nouvelle mixité de population.

Quand la société Hutchinson est partie et que je suis allée au Crédit Agricole, c'était complètement différent. Il y avait Hutchinson et il y avait une société le long de la rue de Stalingrad et de la rue où il y a la piste cyclable en allant vers le parc Pompidou, je crois que c'était là. Il y a une médiathèque sur la rue de Stalingrad en allant vers le Clos d'Or, avant la médiathèque où il y a maintenant un parking c'était une société de bâtiment, d'électricité. C'était des ouvriers, il y avait beaucoup d'ouvriers quand même mais ils n'habitaient forcément le quartier. Alors à la Capuche, il y avait une société Lou, la société de lingerie. Il y avait beaucoup de femmes qui y travaillent. Quand je suis arrivée ici, c'était toujours ouvert. Ça a commencé à aller mal il y a quand même 20 ou 25 ans et après ça a été transformé en appartements. Ce changement a attiré une nouvelle population. Ça s'est surtout dégradé. Ça a une mauvaise réputation aujourd'hui.

La cité de la Capuche des années 1920 je ne la connais pas du tout. J'ai vu dans tout le quartier une évolution de la population avec une forte mixité générationnelle mais pour cette cité je n'ai pas vu une évolution particulière.

La Maison des Habitants (MDH), j'ai pris contact avec eux il y a 6 ou 7 ans. Comme beaucoup de personnes, on ne savait pas ce que c'était vraiment. On pense que c'était un centre social et si on n'avait pas de besoins spécifiques on n'y allait pas et puis j'ai découvert que pas du tout. La Maison des Habitants était à notre disposition pour nos démarches, la gérontologie, la mixité entre les enfants, les familles et les personnes âgées, pour les sorties. Et donc je me suis mise à participer à des activités. Je suis donc avec les Maisons des Habitants Capuche, Bois d'Artas à côté du monoprix de la Caserne de Bonne et celle des Allobroges au centre-ville. Maintenant, la MDH Capuche s'est un petit plus développé dans le culturel. C'est pour cette raison que j'allais aux Allobroges où il y avait des visites guidées au musée avec un guide extraordinaire et des tarifaires incroyables. C'était formidable de nous mettre cela à disposition pour continuer à profiter de la culture. Puis, il y avait aussi les sorties à la journée, nous sommes allés à Vienne, à Annecy pour voir le carnaval d'Annecy. Je me suis un petit peu investi dans le cadre des personnes qui n'ont pas d'ordinateurs pour envoyer l'écho sur le papier. Donc une fois par mois quand l'écho est imprimé je vais au Bois d'Artas et je l'expédie. Car on m'a cabriolé il y a deux ans, on m'a tout voulait et je n'ai plus d'ordinateur. La MDH ça dynamise, il y a des ateliers couture, cuisine, il y a art floral, peinture. Il y a surtout des personnes à la retraite ou âgées dans ces activités-là. Les familles c'est surtout pour les sorties. Les sorties sont très sympathiques.

À l'angle de Berthelot et de la rue Émile Zola, il y a un camp illégal. Ils ne l'ont pas détruit même quand ils ont relogé la famille et donc, d'autres sont venus s'y installer. Ils vivent dans des conditions très précaires et catastrophiques. Nous sommes envahis par les rats car il y a tous les déchets qui restent là-bas. Personne ne fait rien pour changer cela. Pourtant nous, de l'avenue Berthelot jusqu'au

25 rue Émile Zola nous sommes taxés zone résidentielle parce qu'on n'a pas de vis-à-vis, on a le tramway, la Maison de la Culture. C'est vrai qu'on a une très belle vue ! C'est pour toutes ces raisons que nous sommes quartier résidentiel. Alors on ne comprend pas pourquoi le maire n'intervient pas, c'est immonde de laisser des gens vivre dans des conditions pareilles. Il n'y a pas si longtemps que ça, il y avait un camp au niveau des anciennes lignes de chemin de fer. Cela fait six ou sept ans seulement.

J'ai la vue sur tout le parc. Les jardins sont à la petite maison à côté. Vous voyez, on est entouré de verdure, de petits jardins, de petites maisons. Maintenant, ils nous construisent de grands immeubles. On va passer de l'autre côté de l'appartement, du côté de la rue Émile Zola, pour voir. La ville a le projet de démolir les maisons de là jusque-là et de construire des immeubles juste ici. Là, c'est le restaurant de l'IUFM qu'ils veulent conserver ouvert au public. Ils veulent faire des voies vertes qui couperont la rue Émile Zola pour rejoindre le parc Flaubert. Alors pour l'instant, je profite de ma vue, on voit la tour Perret, la Bastille. La vue est magnifique !



VIVIANE TEDONE

Itinéraire réalisé le 1er septembre 2020 à 11 h



Avant, il n'y avait aucun problème pour se garer au niveau de la rue Émile Zola mais maintenant les familles ont deux ou trois voitures. Ceux qui n'ont pas de garages, vous les voyez chercher une place pour se stationner. Moi j'ai un garage. D'après la ville de Grenoble, il y aurait un canal qui passe et qui traverse là avec la maison. La nappe phréatique fait des dégâts aux garages mais personne ne veut prendre le problème.



Là c'est la Ressourcerie, il y en a une à la Capuche, une rue Général Ferrié et une ici, rue Émile Zola. Ces maisons existaient déjà vous voyez mais à partir d'ici ça a été construit il n'y a pas si longtemps, avec la M.U.F.T.I, la résidence pour étudiants. Quand je suis arrivée, c'était des petits ateliers et là il y avait la société Rossignol. Tout ça, c'était la société Rossignol. Ça a beaucoup changé. Là, il paraît que c'est une maison où l'on reloge des détenus mais je n'en sais pas plus. Ici, ça s'est énormément construit, l'externat Notre-Dame a vendu du terrain. Regardez là, c'est un dépotoir. Ceux qui sont partis ont laissé ces constructions et d'autres s'y sont installés.



Moi quand je me promène sur la piste cyclable je vais jusqu'au domaine universitaire, ça fait 7 ou 8 kilomètres. C'est très agréable et je me sens en sécurité, pas trop de circulations ni trop de pollution. Avant, quand il y avait le camp illégal à cet endroit, il y avait plein de papier toilette et de déchets sur la piste cyclable.



Le monsieur ramasse des noisettes ?

Le monsieur : Non, c'est des fruits pour faire de la confiture, peu de personnes les connaissent ici en France. Ça s'appelle « thana » en albanais (des cornouilles en français).

Viviane : Parce qu'il y a des noisetiers ici dans le parc Flaubert. Bonne cueillette. (rires) Je ne connais pas du tout ce fruit.



Quand je suis arrivée, il n'y avait absolument rien. Il y avait la ligne de chemin de fer, il y avait des trains de marchandises qui roulaient la nuit et ça allait rejoindre un dépôt. Au bout, les anciens appelaient ça « l'ancien passage à niveau ». Moi je disais, mais je ne vois pas de passage à niveau ni de barrières, pourquoi ils appellent ça comme ça ?



Avant, ici c'était la campagne c'est pour ça qu'il y a toutes ces maisons et de génération en génération les familles conservent cet avantage d'avoir une maison en ville. Quand je suis arrivée, on n'avait pas l'impression d'être en ville parce qu'avec tous les commerces et l'école, ça faisait un petit village.



On avait tout à portée de main. Il y avait tous les petits commerces, la pharmacie, le docteur, etc. mais avec l'installation de Super U qui s'est très rapidement développé en faisant de la viande, du pain c'était moins cher donc tout le monde s'est rabattu sur le supermarché et les commerces ont fermé. C'est vrai qu'aujourd'hui ça reste moins urbanisé que dans d'autres quartiers mais je me sens en ville pas à la campagne. Ça a évolué énormément.



Il n'y avait rien avant. Si vous prenez l'avenue Berthelot par exemple pour aller vers Carrefour Echirolles, il n'y avait pratiquement rien ! C'était des champs. La Villeneuve existait. C'est tout ce secteur sud qui s'est énormément urbanisé par exemple Vigny Musset, l'avenue Berthelot jusqu'au carrefour Échirolles. De ce côté c'était vraiment la campagne, il y avait des maraichers mais très vite ils ont disparu ! Il y a eu les supermarchés. Et sur la rue de Stalingrad et l'avenue Léon Blum, il y avait les industries d'ailleurs, vous avez toujours Caterpillar. Tout ce secteur c'était très industriel.



Il y a un petit marché qui se tient à la Capuche une seule fois par semaine, il me semble. Le grand marché, ça a toujours été Saint-Bruno. La capuche, on va à Saint-Bruno pour le marché, certains vont à l'Abbaye. On est entre les deux. Ça dépend des préférences des uns et des autres. On est au cœur de la ville, moi souvent je descends à pied.



C'était un chemin de fer de marchandise qui passait la nuit, il ne faisait pas trop de nuisances, donc ça ne gênait pas les maisons. Même moi, en arrivant il fonctionnait encore et en dormant du côté rue Émile Zola, on n'a jamais eu de nuisances. Là, on voit les maisons qui sont rachetées et retapées.



Là, derrière c'est la cité HLM que vous étudiez. Dans les années 1980, il y a eu des travaux d'isolation, je pense, pour la cité. La couleur de la façade n'a pas changé, je l'ai toujours vue de cette couleur. Les persiennes étaient métalliques aussi. Il me semble que ça n'a pas changé du tout. C'est l'ancienne cité, c'est celle d'origine celle-là. Bon la cité n'est pas bien fréquentée, comme je vous ai dit le changement de population et le brassage qu'il y a eu a fait qu'elle a une mauvaise réputation, c'est à éviter surtout le soir. Les gens n'y prêtent pas une attention particulière, ils ne font pas la différence entre la cité et les autres constructions. Ce sont les immeubles de la rue Émile Zola, voilà.



C'est sur cet emplacement qu'il y avait la société dont je ne me souviens pas du nom. L'ancien passage à niveau était là. Les gens appelaient ça comme ça quand je suis arrivée. Les rails, on les retrouve là d'ailleurs. Il y avait ces immeubles. Les rails vous voyez ils les ont conservés, ça venait de la gare routière. Il y avait un dépôt là où ils construisent les immeubles en ce moment. On traversait facilement les rails, je n'ai jamais vu de barrières.
Bon, il n'y avait pas la piste cyclable.



Cette maison je l'ai toujours vu. Vous savez toutes les maisons qu'il y a rue Émile Zola, on ne soupçonne pas que les terrains arrivent jusqu'à la piste cyclable. Elles ont des jardins magnifiques ! Ça vient jusque-là, c'est la même parcelle. Quand ces maisons ont été construites, c'était la campagne ici alors ils achetaient du terrain avec.
Ces arbres je les ai toujours connus, c'est très arboré. On est à la campagne ici ! Depuis quatre ou cinq ans avec le changement climatique, les arbres ont beaucoup poussé, je ne vois même plus les immeubles en face. C'est très agréable et ça lutte contre la pollution.



Moi, je ne connais personne de la cité Capuche. Adressez-vous à la Maison des Habitants Capuche pour savoir qui habite dans la cité pour les rencontrer. Je suis sûre qu'il y a des personnes qui sont dans la cité depuis longtemps. Tout ça existait quand je suis arrivée ici mais depuis plusieurs années, la rue de Stalingrad se meurt. Certains commerces viennent s'installer, ils essayent mais peu de temps après ils ferment.



Il y a plus de circulation ici, ça vit plus, il y a plus de monde pas comme dans notre rue. Tout ça a toujours existé quand je suis arrivée. Bon, ils ont ravalé certains immeubles, mais c'est la même physionomie. La rue de Stalingrad elle traverse tout, du centre-ville jusqu'à Échirolles. On est bien desservi en bus dans le quartier. Là, vous avez Grenoble Solidarités. Vous voyez la cité vient jusque-là ! Il y a des petits immeubles qui se sont construits. En face du Super U, ils construisent un immeuble. À chaque fois qu'il y a un bout de terrain qui se libère, ça se construit directement.



Les Charmilles, c'est une école privée. Vous voyez tous les immeubles de la rue de Stalingrad je les ai toujours connus comme ça. Les Charmilles et l'externat Notre-Dame c'est des écoles privées. Il n'y a que l'école Ferdinand Buisson qui était publique et qui l'est encore. Les enfants de la Capuche viennent à Ferdinand Buisson. C'est une grande école, il y a tout le premier cycle depuis la maternelle.



Là, c'est une maison et c'était un garage. Puis, il y a d'autres petits garages, il y en a beaucoup dans le quartier.
Voilà la Maison des Habitants et la crèche. Comme supermarchés, il y a plus haut un Auchan et sur les boulevards il y a l'Intermarché. Ça fait longtemps qu'ils existent. C'est un quartier qui est recherché car il y a tout à proximité et puis il y a une mixité générationnelle.
Ici, on va sur la rue de Stalingrad. Il y a plein de petites rues parallèles où on retombe sur la rue de Stalingrad.



Pour aller à l'école, mes enfants traversés la rue Émile Zola, ils montaient sur le trottoir rue Dr Bordier et ils arrivaient à l'école. Ils passaient par la rue Dr Bordier pas par Stalingrad, c'est direct, plus rapide et plus sûr. On le voit quand c'est des constructions anciennes.



Jusque-là, ces les constructions qui existaient déjà. On voit des petits immeubles, des petites maisons avec des jardinets. Ils ont de la chance, ils peuvent faire leurs petits légumes, quelques arbres fruitiers. Ça vaut de l'or aujourd'hui ! Avec la crise du covid, il y a un retour aux sources. Vous voyez cet immeuble gris à l'angle est récent à l'inverse du reste, mais cela fait déjà quelques années qu'il est là, on voit bien la différence de style architectural. Là, au bout on arrive place Gustave Rivet sur les boulevards. Vous voyez, il y a toujours des arbres anciens. Voilà, encore un petit garage.



Pour l'école, il y a une entrée dans cette rue, rue Paul Bourget, et une autre là-bas, rue Dr Bordier. Avant, il y avait une entrée pour les filles et une pour les garçons mais dans la cour de récréation, tout le monde se retrouvait.



Voilà, on est rue Dr Bordier, elle est quand même grande l'école, elle fait toute la rue là, tout le tour. Mes enfants venaient là et mon immeuble est au bout de la rue. Mes enfants traversaient sur le trottoir et ils étaient en sécurité. Je pouvais aller tranquillement au boulot. L'école n'a jamais été rénovée. Elle est ancienne. En 1973 quand je suis arrivée, elle existait déjà depuis un bon nombre d'années.



Cette pharmacie a toujours existé. On était vraiment un petit village, on avait tout à portée de main. On va reprendre la rue et on va passer devant la cour des écoles. Regardez, la rue Émile Zola est au bout, on voit mon immeuble. C'est vrai qu'avec le trajet qu'on a fait on n'a vraiment pas la même notion. Je vous ai dit l'école est vraiment proche de mon immeuble. Là, c'est la rue Édouard Vaillant. Il y a deux grandes cours dans l'école, elles sont sympas et bien ombragées. Là, c'est la cantine, il y en a toujours eu.



Voilà la nouvelle construction. Il y a plein de petites rues ici avec des cours, des jardins, des maisons. C'est ce qui donne un autre cachet, une ambiance au quartier. Malheureusement, au fur et à mesure l'ambiance se dégrade. On a des voitures brulées, des vitres cassées, etc. mais bon ce n'est pas comme dans les quartiers comme Mistral ou autre. Ça se dégrade quand même comme partout d'ailleurs mais ça reste un quartier sympathique et agréable à vivre. Il est à l'abri des gros problèmes urbains.



Voici le Super U qui était tout petit au départ puis qui est devenu un supermarché. Les prix sont relativement chers. Les personnes âgées qui ont du mal à se déplacer viennent là et les autres on se rabat ici en dépannage sinon on va aux grandes surfaces chaque 15 jours pour les grands ravitaillements. Les personnes âgées vont à ce qui est le plus proche d'eux, soit Super U soit Auchan.On n'est pas loin de la caserne de Bonne qui est très agréable. On est près de Chavant aussi.



Il y a une vie culturelle à Grenoble, des concerts, des théâtres, des cinémas et moi j'ai besoin de cette vie culturelle c'est pour cela que je ne suis pas partie à Aix-les-Bains même si c'est vraiment très paisible. Et puis, là-bas on se sent en vacances. Ici, c'est quand même la grande ville. On va passer à la Maison des Habitants Capuche.



Il y a surtout des bars sur cette partie de la rue de Stalingrad. Le petit marocain est resté, je crois, deux mois puis ça n'a pas marché. Quand on veut aller au restaurant, on n'a pas envie de rester dans son quartier. On a envie de s'évader, d'aller au centre-ville par exemple. Donc on n'est pas leur clientèle et les gens du centre-ville ne viennent pas rue de Stalingrad pour un restaurant sauf si on nous donne l'adresse, qu'on nous recommande le restaurant. On a un bureau de poste, mais qui fonctionne au ralenti, il a des horaires spéciaux.



La rue de Stalingrad était vivante jusqu'à la rue Émile Zola mais les boutiques ferment, les coiffeurs, les boutiques de vêtement, de retouche, etc. Il n'y a que les tabacs, bars, boulangerie, pâtisserie et le Auchan finalement qui résistent. On va refaire un tour par la rue Général Férié pour retomber sur Lou, la Capuche.



Il y a vraiment une mixité à la fois de la population, des activités et des constructions. Ça reste quand même vivant mais les petits commerces ferment malheureusement. Vous voyez la fréquentation de ces bars ne donne pas envie de venir prendre un café ou un verre ici. Je préfère aller à la caserne de Bonne ou en ville où il y a une ambiance familiale. Malheureusement, ça ne donne pas envie.



À l'époque, ils construisaient toujours avec une certaine quantité de garages, ça créait au même temps de l'espace. Il y a un passage ici, une chicane. C'est quand je me promène que je me dis aujourd'hui je n'ai pas envie d'aller de ce côté alors je découvre des passages comme ça. Avant, ici c'était un terrain vague puis ils ont construit mais pas quelque chose qui choque. Ça s'intègre bien avec le reste. Les appartements-villas comme ça c'est sympathique. Nous, à la rue Émile Zola, on a fait le ravalement de notre façade en 1992. Il y a des immeubles qui auraient vraiment besoin d'être refaits



Mais la circulation ici, ça ne s'arrête jamais. La rue de Stalingrad, la rue Général Férié, c'est nuit et jour que ça circule. Beaucoup de constructions ont des cours, il y a des petits passages. C'est dans cet esprit qu'ils construisaient avant. C'est vrai que malgré la circulation, le contexte du quartier fait qu'on ne se sent pas agressé comme dans d'autres quartiers où dès qu'on arrive on est oppressé. Voilà les établissements Lou transformés en logements avec aussi la MJC. Le marché se tient ici, sur cette place mais c'est peu fréquenté



Là, il y a une épicerie Episol, il y a beaucoup de familles qui y viennent. Je n'ai jamais fait le marché ici, je crois que je suis venue une fois et les prix sont élevés. Moi je vais à l'Abbaye pour mes fruits et légumes, tous les dimanches. À Saint-Bruno, on est les uns sur les autres et puis les prix sont élevés. L'Abbaye a une certaine image mais quand vous allez sur le marché de l'Abbaye on ne le ressent pas du tout.



On voit les rails, ça empruntait cet itinéraire depuis la gare routière jusque Flaubert où il y avait le dépôt. Là, c'est le parc Pompidou avec le gymnase. Il est tranquille ce parc, on n'est pas embêté. Il y a toutes les activités dans le gymnase et à des tarifs attractifs. On voit toujours le chemin de fer. Il y a toujours eu les arbres mais ils n'étaient pas aussi importants avant, mais d'année en année la végétation s'est étoffée. Je vous ai dit moi, de mon balcon, il y a une série d'immeubles que je ne vois plus tellement les arbres ont poussé.





J'ai une voisine qui a des problèmes de santé alors elle a dû déménager, car elle ne peut plus monter les escaliers. Sa fille lui a pris un studio dans la résidence à la caserne de Bonne et c'est extraordinaire. Ça fait une trentaine de mètres carrés mais on a l'impression que c'est immense parce qu'il y a une grande pièce qui donne sur une grande terrasse.

Il y a les repas livrés, le concierge, des activités et elle est directe sur le parc de la caserne de Bonne. Tout est fait pour les personnes âgées et en handicap. Il y a aussi des étudiants, des jeunes. Je me suis dit que lorsque je ne pourrais plus monter les escaliers je louerais mon appartement et je louerais un appartement là-bas car la perspective d'aller en EHPAD ne me réjouit pas du tout. La Maison des Habitants est un soutien aussi.

Valérie Canton, lundi 16 novembre 2020 à 10 h

Place Dr Gallimard, cité de la Capuche, Grenoble



Valérie habitait Place de la Convention à Échirolles, un quartier très dynamique et bruyant. En emménageant à la cité de la Capuche, elle avait l'impression de ne plus être en ville. Elle nous fait ainsi part de ses premières impressions sur ces « petits immeubles » qui forment la place Dr Gallimard. Par sa forme urbaine, la cité lui procure le sentiment d'être isolé de l'agitation de la ville. Sa densité et son architecture lui donnent l'impression d'habiter une maison « en province ». Depuis son arrivée dans la cité, il y a déjà six ans, elle se sent comme dans un cocon grâce à l'ambiance conviviale qui y règne. La cité est encore plus agréable au quotidien du fait de la proximité de plusieurs commerces, services et transports en commun. Tout y est à portée de main. Que pourrait-on faire de plus dans la cité pour l'améliorer ? Pour elle, il s'agirait de déminéraliser un peu les espaces publics notamment la cour, pour amener un peu de verdure. Autrement, la cité de la Capuche est « une petite quiétude » à laquelle elle tient beaucoup.

Je suis arrivée ici il y a cinq ou six ans, je ne me souviens plus. J'ai emménagé en décembre. Je suis venue une semaine avant pour poser une petite pancarte devant la porte parce que j'ai vu qu'il y avait plein de gens qui se garaient devant. Je savais que j'allais arriver avec un gros camion et je voulais me garder la place pour sortir les meubles et accéder facilement au camion. Ça s'est très bien passé, personne ne s'était garé. On n'a pas arraché le mot alors je me suis dit, chouette ! Ça me changeait d'Échirolles où on ne peut rien laisser traîner, même pas un vélo parce qu'on sait qu'on ne le retrouvera pas. Donc je me suis installée, j'ai fait mon déménagement très bien et pendant au moins six mois je n'ai vu personne dans la montée, pas de bruit. Ça me changeait beaucoup d'Échirolles où en fait on avait une place piétonne avec tous les bâtiments autour et beaucoup de résonnance. Puis là, plus aucun bruit et quand j'entendais plus ou moins quelqu'un descendre, je me disais il va pleuvoir ! (rires). Je regardais pour voir qui c'était. Je pensais que j'étais seul dans l'immeuble.

Ce qui est bien dans le quartier, c'est que c'est familial. Il y a beaucoup de familles avec des enfants ou des personnes âgées, entre parenthèses les deux extrémités d'âges. Tout le monde s'entend plus ou moins bien. En me promenant avec mon chien, j'ai remarqué que les personnes âgées habitent toutes au rez-de-chaussée, ce qui est très intelligent parce que c'est des bâtiments de trois, quatre étages avec rez-de-chaussée et il n'y a pas d'ascenseurs.

C'est des appartements de 1903 si je ne dis pas de bêtises donc ils sont très très vieux mais ils sont très bien entretenus. L'isolation a été faite depuis l'extérieur, on a les VMC qui évacuent pour éviter les moisissures, il y a les détecteurs d'incendie. Il y a eu un incendie dans l'appartement au-dessus de chez-moi. C'était en avril et à l'époque on ne les avait pas, mais après ils nous les ont installés et puis c'est devenu obligatoire.

J'ai un F3 qui est quand même de 77 mètres carrés. C'est relativement bien ! Après je ne sais pas si les appartements au rez-de-chaussée sont aussi grands. Je ne sais pas, je ne les connais pas. C'est propre, les appartements sont bien. Moi, ils m'ont rénové tout mon appartement car l'ancien locataire avait tout détruit. Ils m'ont tout refait. Il y avait encore le système des vieux petits moellons, vous savez des carrelages orthogonaux grenat et qui craquent quand vous marchez. Moi, ils m'ont remis du lino. Ils m'ont tout changé. Il y avait encore les lavabos à pierre blanche, comme les sortes de lavoirs avant. D'autres locataires ont ça encore dans la cuisine. Moi, ils m'ont mis un lavabo neuf avec des placards et tout. Par contre on n'a pas de baignoire, on a un coin douche. On a les toilettes séparées.

Il y avait une petite kitchenette qui faisait office de cuisine dans le salon quand c'était un F4, mais c'était trop petit alors les gens ne prenaient pas. Alors ils ont basculé le salon en cuisine, avec la petite kitchenette qui est juste à côté. La cuisine fait donc 19 mètres carrés environ. C'est énorme, moi j'ai rentré tout mon salon dedans, mes canapés, mon meuble télévision, mes meubles de cuisine, la table. Donc j'ai fait dans la même pièce cuisine-salon.

Après, il y a la pièce du salon qui fait à peu près 17 mètres carrés, comme on est que ma fille et moi on en a fait la chambre de ma fille. Dans ce salon qu'on a aménagé en chambre, il y a une cheminée. C'est très joli, c'est comme une sorte d'insert noir et une plaque de marbre autour. Bon, ça a été bétonné parce qu'on ne peut plus faire de feu, ça ne marche plus. Quand on ouvre l'insert, on voit que c'est bétonné et c'est surtout pour pas que les oiseaux rentrent dans les appartements. Je veux bien un moineau, mais un corbeau je n'en veux pas !

Dans mon appartement, il y a des briques rouges dans le mur et ils ont remis un revêtement au placoplatre dessus. Mon chien m'avait fait un trou dedans, j'ai dû reboucher avec du plâtre et tout. En fait, le mur est fait de briques rouges, puis il y a un coup de béton, et ils ont mis aussi une isolation pour retenir la chaleur. Les appartements sont très bien ! On a le double vitrage et on n'a pas d'humidité, aucune trace d'humidité. En fait, moi je m'en fiche de l'aspect extérieur, ce que je recherche c'est que l'intérieur soit bien, propre et sain.

À l'Abbaye ça devient insalubre ? À l'Abbaye, c'est typique là-bas, c'est trois, quatre étages. C'est un peu comme chez nous. C'est joli et il y a le marché aussi. J'ai vu en passant en bus qu'ils avaient fait des nouveaux immeubles tous neufs et très beaux, mais il n'y a pas à la location, il n'y a qu'à la vente. À l'Abbaye, c'est vraiment leur quartier, c'est familial. Il y a déjà en temps normal cette idée de « c'est

mon quartier je ne veux pas que tu viennes dans mon quartier ». C'est comme pour leur maison, on dit « je ne veux pas que tu rentres dans ma maison. » C'est normal, c'est notre maison et en fait c'est pareil pour le quartier. Ce n'est pas normal de faire venir des étrangers au quartier pour les loger lorsqu'on est en train de construire après avoir abattu leurs immeubles. Ils doivent être prioritaires, c'est chez eux. Mais c'est normal ! On est là dans nos quartiers tout le temps, à part quand on bosse. C'est chez nous, c'est notre lieu de vie. On y tient quoi !

L'environnement où est situé le quartier (la cité), on ne dirait pas comme ça car c'est reculé, mais toutes les places de parking qu'il y a dans la cour c'est très recherché parce que dès que vous sortez d'ici, tout est payant même sur le trottoir de la rue de Stalingrad. Tout est payant devant la banque, la poste, etc. Ce qui est très intéressant ici, c'est qu'il y a la banque, la poste, Auchan en remontant, il y a aussi le Lidl, il y a le vétérinaire. Il y a deux pharmacies, une avant le Auchan et une au carrefour de l'Alliance. Ça, c'est important pour les familles. Moi ce que je regarde quand je vais dans un quartier, c'est d'abord la pharmacie. Je ne peux pas vivre dans un endroit où je dois faire des kilomètres pour aller à la pharmacie. Puis, je regarde s'il y a un bureau de tabac. Il y en a trois ici, juste en tournant au feu à gauche, en remontant vers Auchan et à Foch Ferrié, il y a le Beaulieu. Et puis la rue derrière, Émile Zola, il y a plein de petites maisons. De ce côté-là aussi.

On n'a pas l'impression d'être au début du centre-ville de Grenoble à part si vous arrivez à Foch Ferrié où c'est déjà les gros bâtiments de Grenoble. Je veux dire ce n'est pas imposant et étouffant. Ce n'est pas comme le plein centre-ville, place Grenette, etc. Là, c'est un petit quartier à l'entrée de Grenoble centre qui peut faire petit quartier de province quoi, pas de centre-ville. J'ai toujours adoré ce quartier !

Quand j'habitais Échirolles et que je travaillais à Grenoble, je passais devant avec le bus 16. Je disais, mais qu'est-ce que j'aime ce quartier (cette cité), c'est trop mignon parce que c'est de petites habitations. Vous savez quand vous allez à Malherbe c'est de grandes tours. Là, c'est un HLM mais on ne dirait pas et en plus, il y a 50% qui sont des familles et 50% des personnes âgées. Là, à quatre heures ou quatre heures et quart, il y a tous les gosses qui sont dehors, dans le parc. Moi j'habite juste là donc je les entends. Ils restent là jusqu'à cinq heures, cinq heures et demi et ça vit. Même avec le confinement ça vit. Ah, et il y a l'école Ferdinand Buisson juste derrière.

Mais, l'été ça vit trop. Tout le monde est dehors et pas spécialement que dans la cour. Vous voyez, il y a un petit recoin entre ces deux bâtiments, il y a deux bancs et une fontaine au milieu. Alors là, c'est l'entrée barbecue, c'est là où ils font le barbecue. Ce n'est pas dérangeant, c'est les habitants de la cité qui le font mais ce qui est gênant et qui devient récurrent c'est les gens qui viennent boire de l'alcool dans cet espace-là. Moi, le matin je sors tôt avec le chien et la poubelle en face de la fontaine elle est remplie de bouteilles de bière en verre. Et pendant le premier confinement, les gens laissaient de la bouffe partout par terre, des cartons de pizzas et tout. Normalement, quand tu manges dehors tu ne laisses pas tes déchets comme ça, tu les ramasses, surtout si la poubelle déborde déjà ! Le problème c'est que comme il y a des buissons ça attire les rats.

Le quartier n'a jamais été aussi laisser-aller que maintenant au niveau des poubelles. Juste pour les poubelles ! Derrière là, c'est caché vous ne le voyez pas, mais c'est rempli de poubelles. Actis s'en occupe quand ils voient que vraiment ça déborde. Il y a un monsieur en vélo qui fait partie de la ville, je crois, qui fait le tour pour voir s'il y a des poubelles, des encombrants, etc., mais le problème c'est que quand ils font venir le camion-benne pour les encombrants ça nous coûte 150 euros de charges par bâtiment. Les charges c'est sur un an, alors on passe vite de 150 euros à 450 ou même 1000 euros. Donc les charges augmentent à chaque fois. Regardez là derrière, il y a des canapés, des pneus, des télévisions, etc. Il n'y a pas que les habitants de la cité qui déposent ça. Moi je n'ai jamais vu personne du bâtiment le faire. Ça se passe la nuit en plus. Mais ce que j'ai vu moi, en journée, c'est que les habitants de l'immeuble en face sont venus déposer ici dans la cour leurs déchets de peintures, de carrelage, des cartons, etc. En plus, là on parle d'intelligence. Les cartons ils pourraient les plier. Il y a plein de bennes, combien il en faut pour que les gens soient propres ? Si une est pleine, il faut aller déposer dans l'autre benne c'est tout. C'est comme ça que le quartier c'est laisser-aller en termes de propreté. On a les agents d'Actis et de la mairie qui passent. Il y a un monsieur qui fait le ménage et qui s'occupe de signaler tout ça et il a son chef qui passe pour contrôler tout ça environ une fois par

mois. Il avait remarqué une étiquette sur les cartons, avec le nom et l'adresse, donc il a pris en photo pour faire une amende au locataire. On a une déchetterie pas loin, à la Villeneuve. Là, comme ça, ça nous coûte de l'argent.

À part ça c'est un très bon quartier, la cité et le quartier global. Dans la cité on se sent bien et comme autour il y a plein de commerces, de services autour ça fait qu'on se sent encore mieux parce que s'il fallait que je prenne le bus à chaque fois que je dois faire une course je dirais que le quartier (la cité) est bien, mais les alentours non. Là, tout est bien pour moi. On a le tramway, le bus 16, le bus C3 et le bus C5 plus bas. Pour moi c'est bien.

Après, quoi faire de plus ? Bon c'est vrai que les espaces verts… On pourrait enlever un peu de goudron, de béton. C'est le problème pour les gens qui vivent dans des cités comme ça. Après ce qui est bien, c'est qu'ils ont mis une couleur qui évite qu'on voie trop le béton.

Je viens du midi et ça, c'est nos couleurs pour les maisons. Donc ça ne fait pas grande bâtisse et tout. En face par exemple, on voit bien que c'est des bâtiments, c'est la couleur « bâtiment ». On a deux entrées, une côté rue et une côté cour. C'est bien ça, parce que quand on revient des courses on n'est pas obligé de faire le tour par là et celui qui se gare il n'a pas besoin de faire le tour de son bâtiment pour rentrer chez lui. On a deux accès.

Après il n'y a pas de bagarre, pas d'histoires et s'ils veulent boire, moi, à la rigueur ça ne me gêne pas tant qu'ils ne balancent pas les canettes sur ma fenêtre. Il y a beaucoup de personnes qui n'habitent pas la cité, qui viennent stationner dans la cour. Moi je le vois, car quand je promène mon chien c'est à des heures où les gens vont travailler ou qu'ils viennent travailler et c'est tous ceux d'en face. Ils ont des boxes dans leurs immeubles mais pas suffisamment par rapport au nombre d'habitants. Je ne dis pas spécialement ceux de l'immeuble en face. Même le médecin vient se garer ici, il y a son étiquette de médecin sur la voiture. Comme « il doit travailler », il laisse sa voiture ici, mais il prend la place des locataires. Et à cause des gens comme ça qui n'habitent pas la cité et qui se garent là, le camion poubelle ne passe plus. Avant, il passait tous les matins, il passait par là, déjà ce n'était pas évident avec les voitures garées, et puis il faisait le tour en face, il ramassait les poubelles puis il arrivait chez nous. Mais le problème chez nous c'est qu'il n'y a pas de place pour se garer, alors les gars se garent face aux poubelles ou au milieu de la route. Alors, à 6 h du matin, il klaxonne et réveille tout le monde. Puis, comme il n'y arrivait plus, maintenant c'est le monsieur qui fait le ménage qui les enlève les deux jours de la semaine et les met au bout de la rue comme ça le camion poubelle a la place de ramasser tout. Et pour nous, ça fait moins de bruit. Il fallait voir, les gars des poubelles parlent fort comme au bar ! Et deux fois par semaine comme ça le matin tôt pendant quatre ans c'est dur ! Et puis, ils klaxonnaient et les gens ne se levaient pas pour déplacer leurs voitures et donc ils faisaient demi-tour en marche arrière et ils repartaient sans ramasser la poubelle. Voilà les répercussions : les gens qui n'habitent pas là se garent, après ceux qui habitent ici n'ont pas où se garer et le camion poubelle ne peut plus passer sur cette bande-là. Là, ils ont refait les lignes de stationnement parce que les gens se garaient n'importe comment. Mais les gens n'ont pas encore compris que là où il n'y a pas de bandes, on ne se gare pas, par exemple cette voiture. Voilà, c'est des petits problèmes d'éducation. C'est un effet boule de neige. Des fois, il y en a qui arrivent vite en voiture, on les entend on se met sur le côté. Mais par rapport à là où j'habitais, à Échirolles qui était aussi familial, c'est moins dangereux. C'est moins violent de vivre ici surtout avec des enfants et puis comme je vous ai dit c'est très agréable avec les commerces et tout ce qu'il y a autour.

Moi je tiens vraiment à la qualité de vie ici. Il n'y a pas de jeunes qui viennent fumer ou mettre de la musique à fond. Les gens ne se disputent pas pour des trucs bêtes qui font de grandes histoires après. Regardez, c'est la tranquillité. En plus, on est en retrait, bon à part mon bâtiment qui donne sur la rue. On n'est pas direct sur la rue de Stalingrad. On est enclavé, on peut rester dans son petit coin, on est tranquille. On peut avoir son petit repos. L'après-midi, il y a des jeunes qui viennent manger quand ils vont en cours. Il y a une école, les Charmilles, juste là derrière. Les jeunes viennent pique-niquer là, ils ont leur petit sandwich, leur salade. C'est un endroit où il fait bon vivre. On tient à cette qualité de vie puis c'est pratique et c'est joli. On a de vieux arbres, l'été c'est bien.

Dans les appartements on est bien aussi parce que c'est de vieux appartements avec ces espèces de grosses briques qui ne retiennent pas la chaleur comme dans les anciennes maisons de nos grands-parents quand on y allait et qu'on disait « qu'est-ce qu'il fait bon ! » alors que dehors, il fait hyper chaud. Ici, on a l'impression d'être dans une petite maison, c'est une petite quiétude, voilà.

Bon, après il y a des personnes moins bien que d'autres et qui partout ne s'entendront jamais avec personne. Puis, on a le parc Flaubert à côté, bon je n'y vais plus à cause des chiens sans laisse. Je ne sais pas si le fait de sortir mon chien fait que je rencontre plein de gens. Je discute avec les personnes âgées, avec les gens qui habitent les villas et qui ont des chiens aussi.

C'est convivial. J'avais déjà cette impression quand je passais devant en bus. Je me disais, j'adore ces petits bâtiments, ça veut dire qu'il n'y a pas beaucoup de monde, ça veut dire pas beaucoup de bruits et pas beaucoup d'histoires, mais je ne suis jamais entrée dans ce quartier (cité). Et puis, quand j'ai visité l'appartement je me suis dit, mais ils sont où les gens ? Parce qu'à la Place de la Convention à Échirolles, même la nuit il y a du bruit !

Quand je suis arrivé ici je me suis vraiment dit, mais ils sont où les gens ? On n'entend rien, à part les voitures qui rentrent et qui sortent. Même dans la montée on n'entend rien, pour vous dire pendant six mois je pensais que j'habitais toute seule dans le bâtiment. Ma mère me disait « mais il y a des noms sur les boites aux lettres ! ». Je lui ai dit peut-être qu'ils ont déménagé ! Mais, maintenant j'ai fait copain-copain avec tout le monde. À côté, on a un couple avec un enfant, en haut ce sont deux étudiantes. Ma voisine va déménager, car ils sont six, ils vont prendre un plus grand appartement. En haut, il y a un couple avec un chien et à côté c'est une dame avec deux enfants.

Avant, on avait les anciens locataires, ils sont restés six mois. Une nuit, j'entends des gens qui crient et on me balançait des trucs à la fenêtre. C'était au mois d'avril de ma première année, donc j'avais les fenêtres ouvertes. Là je me suis dit, oh non, ça va recommencer le bazar comme à Échirolles ! Et puis là, ils me disent : « madame, il y a le feu au-dessus de chez vous ! ». Là, on est sorties comme ça avec ma fille, le chien. On est sorties dehors sans chaussures. Ces locataires étaient gentils, on ne les voyait jamais. Ils ont été relogés ailleurs. On a appris qu'ils faisaient de la culture de cannabis, ils étaient partis en week-end en laissant une lumière allumée qui a chauffé une étagère en bois. Tout a pris feu, l'appartement a été dévasté. Quatre mois de travaux pour te refaire. Ils ont été expulsés et relogés ailleurs. Moi, j'ai été inondée car les radiateurs sont alimentés en eau et avec la chaleur ils ont explosé, ajoute à ça l'eau des pompiers. Heureusement, il n'y a eu qu'une seule chambre qui a pris l'eau. Mais ce qui est bien, c'est la solidarité, à peine sorties de l'immeuble ils me disaient : « venez madame avec votre fille, mettez-vous à l'abri dans la voiture ». Voilà, la solidarité. Les gens en face ils étaient au spectacle, en train de filmer et tout. Tout le monde a des portes blindées. C'est de bonnes portes blindées. À cette époque, on n'avait pas encore de détecteurs de fumée et je n'ai rien senti, je dormais. C'est des jeunes du quartier qui ont vu la fumée qui nous ont balancé des trucs à la fenêtre pour qu'on sorte. Maintenant, on a des détecteurs de fumée. De temps en temps, ils font des contrôles.

Quand je suis arrivée, le parc Flaubert était déjà construit mais quand je suis arrivée une dame m'a dit qu'avant il y avait une gare où il stockait de la nourriture, enfin une gare de fret. C'est vrai qu'il y a encore les rails du train pour garder l'âme du parc. C'est le seul truc que je sais du coup de l'histoire du quartier. Il y avait un camp de Roms qui s'était « imposé » là où ils construisent les immeubles de Flaubert. C'était une petite ville presque. Ils ont tout détruit aux tractopelles d'ailleurs, c'était énorme. Mais bon, ce n'était pas dangereux, moi je n'ai jamais eu de problèmes en passant devant. Il faut se mettre aussi à la place de ces personnes qui n'ont même pas un logement. Ce n'est pas facile. Je n'ai rien contre tant qu'on ne m'agresse pas et qu'on ne me vole pas.

Le repère du quartier, je veux dire de la cité, c'est la cour. C'est le point culminant, tous les locataires viennent là. C'est en plein milieu et il y a des bancs et tout, les jeux pour enfants. Par rapport à d'où je viens, j'ai l'impression d'être à la campagne ici. Je n'ai pas l'impression d'être en ville quand je descends de ce côté, dans la cour. Quand je suis du côté rue de Stalingrad, si, parce qu'il y a les voitures qui passent, les bus et tout le reste. Autrement, c'est une petite villégiature. C'est la Floride. (rires)

Il faudrait qu'ils enlèvent un peu le goudron, qu'ils nous mettent un peu d'herbe. Les petits, des fois, ils tombent et ils se font mal, on les entend pleurer. C'est agressif le béton, le goudron. Mais bon ça a été fait il y a tellement longtemps. Quand je suis arrivée, c'était déjà comme ça. Rien n'a changé. Je pense qu'il y a toujours eu ça. Je dirais que ça mériterait un peu d'herbe. Au début, j'avais peur des cambriolages car je suis au premier étage alors je ne voulais pas ouvrir les fenêtres. Je suis seule avec ma fille. Mais quand je me suis installée, finalement on est bien. Il n'y a rien de négatif. Du côté rue on n'entend pas les voitures, car c'est du double vitrage sauf en été car on ouvre les fenêtres, mais c'est minime par rapport à tout le reste.

Vous voyez la petite lucarne entre les deux fenêtres là, ça, c'est la petite kitchenette au départ, c'est petit ! Dans la petite kitchenette, on ne peut mettre qu'un évier double-porte et une machine à laver. Il n'y a pas de portes ni rien, juste un encadrement et maintenant c'est la cuisine enfin le salon. L'avantage des anciennes constructions c'est que c'est de grands espaces. Nous, on est bien dans les chambres surtout ma fille qui a pris le salon. On est bien dedans. Et ne parlant du prix ! C'est 545 euros toutes charges comprises.

On a accès à tout. On n'a pas besoin de marcher pendant dix minutes pour prendre le bus ou la voiture pour faire les courses, aller à la poste. Pour les personnes âgées, c'est pratique. Pourvu qu'ils n'augmentent pas les loyers. Moi je suis arrivée il n'y a que six ans mais peut-être que ceux qui sont là depuis des années doivent avoir des loyers moins chers. Moi en tout cas je ne changerai pas sauf si on me donne un rez-de-chaussée avec jardin. (rires)

Il y a la Confédération Nationale du Logement là, mais je les ai rarement vus ouverts. Ils ont des permanences. C'est un peu un point de repère quand on se donne un rendez-vous. Niveau animation je n'ai jamais rien vu. En réalité il y a de la place pour faire une petite kermesse ou quelque chose mais il n'y a rien. Il pourrait le faire, mais ils n'ont jamais rien proposé. À Échirolles, on avait beaucoup de fêtes : la brocante, l'apéritif des habitants. Actis ici ils ne font pas. J'ai vu des papiers passer, mais rien ne s'est monté, peut-être parce qu'il y a moins de jeunes ? Il y a plus de personnes de 50 ou 60 ans. Il y a très peu de jeunes couples. Les enfants sont déjà grands, 14 ou 15 ans, les petits il n'en y a pas des masses sauf s'ils ne les sortent pas. Je vous ai dit, les locataires je les connais mais sans les connaître. Ils ne vivent pas dehors comme dans certains quartiers. Il y a des enfants dans le parc vers 16 h, mais ça fait quoi une dizaine d'enfants et peut-être cinq ou six parents.

Pour le nombre de locataires qu'on est, ça fait peu. Par rapport à d'habitude ça fait du monde, mais ce n'est pas beaucoup. Si on fait le compte, il y a 12 blocs. Ça fait quoi, 130 familles ? Donc finalement ce n'est pas énorme, ça ne fait pas un gros pourcentage qui sont dans la cour. À la Place de la Convention, à Échirolles, c'était complètement l'inverse ! Surtout des femmes avec leurs enfants, il y avait de la musique aussi, il y avait des jeunes aussi.

L'annexe de la mairie est sur la rue de Stalingrad, en remontant vers le centre-ville. Bon il n'y a pas de lien avec eux, rien du tout. Ils font des petits trucs les mardis et jeudis, je crois, ils font un petit café. Quand je passe devant c'est marqué. Enfin, là avec le confinement ils ne font plus rien, mais après le premier confinement du printemps ils avaient mis une pancarte qui disait « nous sommes réouverts pour les petits cafés du mardi et jeudi ». Donc il y a des gens qui y vont, mais le problème dans ce genre de chose c'est qu'il y a toujours des gens qui viennent juste pour profiter. C'est malheureux. On vient, on parle, on boit un petit café pas faire son repas. Je sais qu'ils font des cours de couture, ils font passer des petits papiers de communication. La dernière fois, je suis allée leur demander s'ils faisaient le renouvellement des cartes d'identité, mais ils m'ont répondu non, donc faut aller à la mairie. Je me suis dit, mais elle sert à quoi l'annexe de la mairie en fin de compte ? Des fois, ils sortent une petite table et des chaises sur le trottoir et ils parlent avec les gens. Autrement non, ils ne font rien d'autre.

Avec le confinement, on s'est mis à écouter plus de sons comme les oiseaux et ici, il y en a beaucoup, on les entend beaucoup parce qu'il y a quand même pas mal d'arbres, mais c'est surtout les buissons qui les attirent. Mon chien, il les chasse. Il y a des petits moineaux. Il y a de la nourriture dans les buissons alors ils viennent là, ils doivent y faire leur nid.

S., le 6 novembre 2020 à 14 h 15

Place Dr Gallimard, cité de la Capuche, Grenoble



Nous faisons une petite promenade autour de la place Dr Gallimard pour discuter de la cité de la Capuche et de ses diverses transformations urbaines et sociales. Il travaille ici depuis une dizaine d'année. Il connaît la plupart des habitants de ces 15 bâtiments construits en 1925. Certains y vivent depuis des décennies déjà, tandis que d'autres viennent tout juste d'emménager. La cité de la Capuche est calme, elle se tient bien et ne pose pas de problème. Les appartements ne restent pas bien longtemps vides. Dès qu'un logement se libère, un locataire est choisi parmi la multitude de demandes qu'Actis doit traiter. Le quartier est à proximité de tout et c'est sûrement l'une des raisons pour laquelle beaucoup de locataires ne souhaitent pas déménager et que de nouveaux locataires souhaitent y habiter.

C'est bien de rencontrer des gens qui sont installés ici depuis longtemps. Je connais deux personnes assez anciennes ici, mais je n'arrive pas à les avoir. Je suis passée une fois, je lui en ai parlé elle m'a dit pas de problème pour parler de la cité. Mais quand je suis repassé, je ne l'ai pas trouvée et depuis, je n'ai pas eu l'occasion de la voir. Une de ces dames a 25 ans ici et l'autre 28 ou 29 ans depuis qu'elle est dans le quartier. Mon objectif serait que tu les rencontres elles et une autre personne qui sont là depuis 10 ans et une autre personne plus récente. Ce serait bien ! Tu vois, ces habitants ont vu les changements. Moi, je travaille là c'est vrai, mais je ne vois pas beaucoup de choses. Les locataires partent, viennent. C'est mieux d'avoir les opinions des habitants, des opinions diverses selon le temps qu'ils ont passé ici.

Historiquement les locataires ont aménagé ici en janvier 1925. Ça remonte à loin ! Ça tient debout quand même, ce n'est pas un désastre. C'est bien entretenu, au niveau du patrimoine on s'en occupe. On ne laisse pas les choses se délabrer. On a un agent sur place qui fait du nettoyage et moi je m'occupe de tout ce qui est réclamations des parties communes et des appartements. Je fais aussi les états des lieux entrants et sortants.

Là, on est sur la place Docteur Gallimard. Comme tu vois, c'est un espace qui a été conçu récemment, avant il n'y avait pas de parc enfant. C'était juste un petit parc simple, on l'a fait récemment ce parc. Les locaux poubelles aussi c'est récent., le local de la compagnie de chauffage aussi. Tout ça n'était pas là au départ lorsque les bâtiments ont été construits.

Dans le quartier, il y a un brassage de personnes diverses, de nationalités diverses. Bon, avec le temps les anciens ont vu une certaine différence. Pour eux ça a changé, ils voient ce changement. Le quartier est proche du centre-ville. Il y a tous les services à proximité, il y a les écoles aussi. Ici, ça part, ça vient.

Il y a pas mal de gens qui ont habité là longtemps et qui sont décédés dans leurs appartements. Leurs enfants en grandissant sont partis ailleurs. Il y a des gens qui tiennent à la cité ici, il y en a qui ne veulent pas partir. C'est sentimental, ils ont vécu là. Par exemple, il y en a qui ont perdu leur mari ici, leurs enfants ont grandi là. C'est un attachement. Ils se sentent mieux ici, ils ne veulent pas être arrachés, perdre leurs souvenirs et tout ça. C'est sentimental. Les raisons sont diverses bien sûr et puis, beaucoup disent que tout est à proximité, ils ont pris cette habitude d'avoir tout à côté. Il y a des montées où ça se passe super bien, c'est tranquille, pas de bruits et d'autres où c'est plus pénible, mais en général c'est calme ici.

C'est une cité super calme, on n'a pas de soucis. Ce n'est pas un quartier chaud comme on dit. Ici, c'est que du locatif. S'il y a une seule personne qui devient propriétaire, ça change de statut. Ça devient une copropriété. Regarde les montées, il y a trois étages et deux appartements par étage. Ça fait au total huit appartements par bâtiment. Ce n'est pas beaucoup ! Il n'y a pas trop de monde, ça ne brasse pas beaucoup. Les gens ils travaillent, ils rentrent chez eux. Il n'y a pas de soucis particuliers de vols, de vandalisme à part les graffitis comme partout. Il y a des gens qui ne se croisent pas même s'ils habitent la même montée. Ce n'est pas le nombre qui importe, c'est plus les habitudes. Les gens parfois ne se croisent pas parce qu'ils travaillent de telle heure à telle heure et puis ils rentrent chez eux et c'est tout.

Actis fait la fête des voisins chaque année, on organise un pot. Ça se passe en juin, on le fait au pied des immeubles. On essaye quoi, on fait des affichages, on donne le programme. Certains viennent avec leurs enfants, d'autres travaillent. Ça fait des connaissances.

Il y a des gens qui te diront qu'avant c'était mieux, d'autres te diront je ne sais pas comment c'était avant. Ça dépend. On a fait pas mal de choses pour rénover la cité, pour l'entretenir. C'est au fur et à mesure qu'il faut faire l'entretien. Ici, on appelle ça la Capuche (cité). La cité fait partie de la Capuche (quartier), mais bon la Capuche c'est grand ça va jusqu'à la Bajatière là-bas.

Il y a 15 bâtiments ici. Ce n'est pas beaucoup. Si on compte 8 appartements par bâtiment, ça fait au total 120 foyers. À l'Arlequin, tu les trouves dans un seul bâtiment. C'est ça la différence ici. C'est paisible ici, tu vois, tu rentres dans n'importe quelle montée c'est tranquille. Les gens sont chez eux, ils n'entendent pas ceux qui montent, qui descendent.

Bon, ici il n'y a pas du tout d'ascenseurs, les rez-de-chaussée sont surélevés des deux côtés, il y a quelques marches. La cité a été construite avant les règlementations PMR c'est pour ça. Les personnes âgées arrivent à monter les 4 ou 5 marches avec les béquilles par exemple, mais pour monter les étages, c'est plus compliqué. Alors elles font des demandes de mutation, elles descendent au rez-de-chaussée si on a des appartements libres. On n'a pas de personnes handicapées ici, mais des personnes âgées oui, mais personnellement, en dix ans je n'ai vu personne faire une demande de mutation pour passer au rez-de-chaussée. Par exemple en ce moment, les appartements sont tous occupés. Il n'y a pas de mauvaise réputation pour la cité. Dès qu'un appartement se vide, on fait quelques travaux et il est repris tout de suite après. On a des dizaines de dossiers de demande après Actis fait la sélection, ils choisissent le locataire.

Les appartements sont bien, ils sont traversants, il y a des fenêtres sur les deux façades. Il y a des parquets en bois, des cheminées, mais bon on les a condamnées. Il y a des caves aussi, on peut aller voir. Je vais te montrer une cave. Chaque appartement a une cave. Tu vois, c'est d'anciennes caves. Il y a aussi des greniers, mais ils ne sont pas accessibles aux locataires. On y a mis les moteurs VMC et ils permettent d'accéder à la toiture s'il faut faire des travaux ou quelque chose. Les activités dans les locaux sur la rue de Stalingrad, comme l'auto-école, je les ai toujours connus. Nous, Actis, on n'a pas de rapport avec la Maison des Habitants.

Tu sais les personnes âgées aiment parler, partager leur histoire, mais ce n'est pas facile d'arriver comme ça et de demander aux gens de discuter de leur vie. Ils ne t'ouvrent pas la porte facilement. Avec l'uniforme de travail, c'est autre chose, il y a déjà une confiance. J'irais taper à la porte et leur demander de te parler, on prendra des rendez-vous. Moi ça fait dix ans que je travaille ici, surtout le service technique. Je suis tout le temps sur le terrain, je ne m'occupe pas que d'ici. Je m'occupe de George Sand, de Lou, de Reyniès. Je m'occupe de 36 montées dans différents sites au total, je ne suis pas qu'ici. Je m'occupe de tout ce qui est technique, des états des lieux, des espaces communs, des espaces extérieurs aussi, etc. Je vadrouille beaucoup, je ne suis pas dans la cité tout le temps. L'agent de nettoyage précédent est parti à la retraite au mois de février 2020, il était là pendant 30 ans ! Il travaillait seulement ici à la cité Capuche. Il connait tout le monde. Toute sa carrière c'était ici, à la Capuche, il ne bougeait pas.

Ici, il y a la CNL (Confédération Nationale du Logement) qui a un local avec des permanences. Des habitants en font partie, ils élisent quelqu'un qui chapeaute tout ça. Il a été élu récemment leur président, mais ça change beaucoup. Par exemple, on a refait le traçage au sol pour les places de stationnement. C'était les recommandations de la CNL. Là, c'est un parking privé normalement, c'est pour les habitants de la cité, mais certains viennent et laissent leur voiture des jours ici ou même l'abandonnent. La CNL nous demande de changer des choses par exemple les portes. Tu vois, les anciennes portes pèsent des tonnes. On met des portes blindées maintenant. On est en train de les poser au fur et à mesure. On enlève les anciennes portes en bois parce qu'avec le temps elles se sont usées et même les gens ne se sentent pas en sécurité. Une porte blindée ça a trois verrous. Les anciennes portes en bois c'était une simple poignée. La CNL est là pour nous dire au jour le jour s'il y a des choses à changer, des choses qui ne fonctionnent pas, des demandes de locataires, etc. Les mandats durent deux ou trois ans seulement et ils changent de président.

Les appartements, c'est un style particulier. Les gens, ils aiment bien. Il y a encore des carreaux 10 par 10 centimètres des années 1920. Il y a des appartements où on a refait le sol, on a mis du lino. Il y a quand même beaucoup d'appartements qui sont encore carrelés d'origine, depuis les années 1920. Il y a des toilettes et salles de bain, avant c'était des sabots. Mais la salle de bain a été mise depuis longtemps, il y a une toute petite baignoire dans la salle de bain. Les personnes qui ont un handicap, on leur met des douches, il suffit qu'ils nous ramènent un certificat de handicap. Le seul point négatif c'est que ce n'est pas accessible aux personnes à mobilité réduite. On ne peut pas faire de rampes ou autre.

Ici, ils ont le gaz de ville, c'est normalisé. Au niveau électricité, c'est pareil. Tous les appartements sont aux normes. On est en train de faire les diagnostics amiante et tout. Tout est aux normes ici. En tout cas dans le futur proche, dans les 20 ans à venir, il n'y a pas de gros travaux de prévus. Elle se tient bien. S'ils doivent engager des travaux ce sera au niveau des portes d'entrée, pour les changer,

au niveau de la façade rue et de la cour. Quand on intervient dans les appartements, ça se passe toujours bien.

Les gens qui habitent dans la cité voient une évolution, des gens qui partent et qui reviennent. Ils voient les changements et leurs raisons. Les habitants descendent leurs enfants dans la place Dr Gallimard pour jouer, souvent en fin d'après-midi et surtout le mercredi. Les voisines discutent entre elles pendant que les enfants jouent. C'est vraiment sympa. Il n'y a pas de personnes extérieures. Il n'y a pas de vandalisme. Dans l'ensemble, c'est vivable par rapport à d'autres quartiers. Ici, il y a des gens qui sont là depuis 20 ou 25 ans. Les gens restent. Ici, c'est vraiment mixé, il y a un mélange, il y a un peu de tout. Mais comme partout, certains te diront c'est tranquille, d'autres te diront non, c'était mieux avant, aujourd'hui il y a beaucoup d'étrangers. Mais bon, les gens bossent, le soir ils rentrent chez eux. Moi je ne vois pas ces différences-là. Après, c'est des affinités aussi. Certains disent, non il n'y a pas de problème ça n'a pas changé même au niveau de la propreté, et d'autres vont tout remettre sur les autres en te disant ça a changé depuis que certains habitants sont arrivés. Ils leur collent tout sur le dos.

M., le mercredi 25 novembre 2020 à 11 h

Place Dr Gallimard, cité de la Capuche, Grenoble



M. habite la cité de la Capuche depuis 35 ans. Il s'y était installé à contrecœur. Pour lui, les bâtiments ne présentent aucune qualité architecturale ni paysagère et au fil des années il ne cesse de constater la dégradation tant spatiale que sociale de la cité de la Capuche. Les mentalités et les modes de vie ont beaucoup changé et cela a eu un impact direct sur l'ambiance du lieu. Il observe quotidiennement des actes d'incivilités et un laisser-aller à la fois des locataires et du bailleur. Pour lui, rien n'est fait pour améliorer les choses. Les habitants ne s'impliquent plus. Il n'y a pas de « force » collective qui pourrait prendre les choses en main et si cela perdure il a le sentiment que plus personne ne voudra s'installer dans la cité de la Capuche. Cette situation le préoccupe fortement, car il reste attaché à son lieu de vie. Vivre à la Capuche lui permet d'être proche de tous les services dont il a besoin et d'avoir tout à portée de main. Ils souhaitent néanmoins déménager s'il arrive à avoir « un coup de cœur » ailleurs, car cette situation l'affecte considérablement.

Ça fait 34 ou 35 ans que je suis ici et le quartier a vachement évolué dans le mauvais sens. Il y a une dégradation qui s'est faite, certainement moins importante qu'ailleurs. Malgré tout on a une incivilité de la part de certaines personnes qui jettent tout, qui s'en foutent de tout. Je veux bien être humain et tout, mais ça veut dire quoi ça ? C'est faire ce qu'on veut et s'en foutre des autres ? Il y a des gens qui habitent le quartier, au lieu d'aller jeter leurs déchets ménagers, leurs planches et tout à la déchetterie, ils les mettent là et qui se garent n'importe comment, ça dérange moralement. Moi, ça me dérange et je le vois tout ce manège.

Je n'ai pas de vue moi, j'ouvre ma fenêtre j'ai ce bâtiment en face. Même toutes ces réunions là-bas de certaines personnes qui pissent par terre, pourtant il y a des enfants qui passent mais ils s'en foutent. Ces gens habitent dans la cité et ils pissent là-bas au fond dans le coin. Ils sont là à des heures pas possibles. Moi, je ne peux plus passer là-bas, ça pue l'urine. Moi ça me prend la tête. J'en ai marre de bouger pour les autres. Quand il y a des réunions, les gens viennent pour dire n'importe quoi. Ils ne disent rien de sensé. Il y a des choses qui devraient se dire. On ne peut pas faire semblant de ne pas voir. Par exemple, quand j'emploie certains termes pour parler des origines, ils me disent que ça fait propos racial, mais moi je dis ce que je vois.

Les gens sont des je-m'en-foutistes. Quand il faut s'exprimer, ils ne parlent pas devant tout le monde. Ils demandent à voir la directrice d'Actis pour parler à part. Mais moi comme j'ai une grande gueule, ça ne plait pas bien. Moi, je le dis comme je le ressens. Ma femme me dit, mais « qu'est-ce que tu en as à faire ? ». Mais moi ça me travaille. Ce laxisme me travaille. Si j'appelle par exemple la municipalité pour leur signaler les voitures qui restent garer ici pendant un certain temps, il faut leur signaler l'immatriculation, la marque et la couleur et comment vous vous appelez. À un moment, je vais verbaliser à leur place ou quoi ? Ils croient que c'est mon plaisir de les appeler pour leur dire tout ça. Ils me disent qu'ils sont débordés. Il faut que je parte d'ici pour que j'arrête de me marteler le cerveau avec tout ça.

J'avais 32 ans quand je suis arrivée ici, la cité était comme ça en elle-même à part la route qui passait au milieu de la place. Le parc était différent. Il y avait deux morceaux de parc, la rue passait au milieu là. Les parcs étaient clôturés. La population n'était pas la même. En ce moment, c'est n'importe quoi. Les jeunes des Charmilles viennent dans le parc ils cassent tout. Ils mangent, ils balancent tout par terre. Avant, ça ne se faisait pas. C'était une autre population, c'était beaucoup de français, des anciens de la cité. Par exemple, là-bas vers les portes d'entrée les gens descendaient et ils se mettaient avec leurs chaises, ils discutaient entre eux. C'était une autre mentalité. La population a vieilli, certains sont décédés, d'autres ont déménagé, il y en a qui sont partis en EHPAD.

Après, quand les appartements se libèrent, il y a de nouveaux arrivants. La dégradation se fait de fil en aiguille et il y a ceux qui s'en foutent de tout. Déjà, les appartements sont mal insonorisés. Donc quand vous avez des enfants au-dessus de chez vous, vous imaginez ? Déjà sur du béton on arrive à entendre, alors des parquets en bois… Il y a des endroits où il y a du carrelage et en dessous c'est des poutres avec du sable. Par exemple ceux qui habitaient au-dessus de chez moi, c'était des français, monsieur et madame G. Vous pouviez manger par terre chez eux. C'était toujours niquel. Ils sont partis, car ils avaient des problèmes de santé. Maintenant, ils sont décédés. Après eux, il y a eu des Africains et quatre fois j'ai été inondé et il y a toujours eu du tapage avec de gros baffles insonorisés.

Vous voyez, ça plus le reste, c'est affreux. Il y a une hypocrisie monstrueuse dans ce quartier, je veux dire dans ces bâtiments (la cité). Certains, durant les réunions de la CNL, ils viennent et ils ne disent rien. Ils sont là et ils attendent pour picorer parce qu'ils ramènent des apéritifs et tout ça. Je veux dire pourquoi inviter ces gens, faites des réunions simples avec des gens qui ont des choses à exposer pas juste écouter. C'est devenu catastrophique.

Le quartier (cité) par lui-même a été mal agencé. Il y a beaucoup de gens de l'extérieur et des personnes avec de grosses difficultés et qui ne s'adaptent pas. Donc c'est à toit de t'habituer à eux parce que, eux, ils ne s'habitueront pas à toi et ils le font à ciel ouvert. C'est devenu un quartier (une cité) où les gens viennent poser leur voiture, normal et comme c'est ouvert à tout le monde, il y en a qui viennent déposer leurs déchets ici. Regardez, il y a une machine à laver là-bas, posée sur le trottoir. Les gens ne s'investissent pas et ils ne respectent pas où ils sont. Regardez cette dame, elle va prendre le sens

interdit, voilà, c'est un exemple. Et ce ne sont pas des gens qui habitent ici. Il y a un sens interdit pourtant là. Il y a un sens de circulation dans la cour.

En termes de qualité, il y a un chauffage collectif maintenant. On a des radiateurs dans toutes les pièces. L'isolation est extérieure, ils ont mis des fenêtres double vitrage. Ça fait une dizaine d'années. C'était un plan d'investissement qui ne ressemblait à rien en fait. Ils auraient pu créer des balcons s'ils avaient voulu. Les fenêtres que vous voyez, elles ont des sous bassement depuis l'intérieur, par exemple dans la cuisine il y a un creux avec des placards et dans les autres pièces c'est juste un creux alors ils ont mis les radiateurs là. Ils auraient pu créer des balcons, faire des balcons sur pilotis comme ils ont en fait à certains endroits.

Moi je me suis installé ici parce que j'avais une mauvaise situation, on m'avait proposé de venir ici. Je n'étais pas content au départ, ça ne me plaisait pas. Ça fait très vieillot, je quittais un appartement avec balcon, des trucs comme ça. C'était par rapport aux moyens. Il y a 34 ans, l'ambiance n'était pas pareille. À l'époque, il y avait beaucoup d'anciens, ils apprenaient à me connaître parce qu'on discute et tout. La mentalité était différente. Ici, l'évolution a été mauvaise. La dégradation a commencé il y a une vingtaine d'années déjà, mais pas de la même façon. Plus les gens déménageaient plus les gens qui s'installaient à leur place étaient des familles avec des difficultés ou des personnes qui s'en foutent de tout. Je crois que sur les 126 logements, il y a dans le quartier (la cité) peut-être 80% qui ont des aides au logement, donc ils ne payent presque pas de loyer. Ils ont une grosse aide et avec ça ils ne se responsabilisent pas parce que quand vous payez un loyer plein de votre poche et que vous voyez les charges et tout ça, et quand vous avez un loyer où sur 500 euros vous payez seulement 150 euros, vous ne faites pas attention à tous ces petits à côtés. Il n'y a rien qui vous sensibilise en fait. On est parmi les loyers les moins chers de chez Actis.

Il n'y a aucune qualité paysagère, regardez, il n'y a pas de vue. Quand vous descendez, vous avez ce square et heureusement qu'il est clôturé. Regardez les bancs, celui-là il a une planche cassée depuis plus d'un an, ils ne l'ont pas changé. Vous voyez le bois commencent à pourrir. Je leur ai demandé de mettre d'autres bancs en fer et d'arrondir les angles pour pas que les enfants se fassent mal mais ils ne le font pas. Encore les portes du parc s'ouvrent à l'intérieur maintenant, avant elles s'ouvraient à l'extérieur et tapaient sur les voitures. Le monsieur qui vient nettoyer le parc, il souffle et envoie tout dans les buissons, il s'en fout. Puis, il y a des personnes avec qui le dialogue n'est pas facile. Comme c'est retreint, que c'est un espace réduit, logiquement, ça devrait être convivial. On devrait discuter et tout mais là non. Les gens sont là à critiquer les incivilités qu'ils voient mais ils n'agissent pas. Là, il n'y a plus de vie ni rien. Comment voulez-vous qu'un enfant s'amuse dans ce parc ? Il n'y a que du goudron. Le peu de verdure qu'on a, c'est des haies qui sont des pissotières. Là, ça ne ressemble à rien.

Le fast-food là-bas, c'était un pressing. La droguerie a toujours été là. À côté, c'était un magasin de vêtements pour femme. À côté, c'était une coiffeuse. À la place du magasin africain, c'était un fleuriste. À la place de l'auto-école, il y avait une grande librairie, là où il y a les deux gros volets blancs de la cité. Là-bas au fond, c'était une boucherie-charcuterie. Dans le petit angle juste à côté, c'était une épicerie boulangerie. Ça a commencé par l'un puis ça a suivi. Il y a plus de 20 ans, la rue de Stalingrad c'était vivant. Tout a coulé à cause des grandes surfaces. On a le Super U, Auchan, Intermarché sur les boulevards, un Lidl plus bas et au fond un carrefour. Ça a en partie tué les petits commerces. Il y avait un grand marché sur la place où il y a Lou. Il y avait du monde, c'était deux fois par semaine, je crois. Maintenant, on a abandonné le marché pour aller en grandes surfaces.

Là où il y a le parc Flaubet, il y avait le train qui passait. C'était différent, c'était des champs et des cultures jusque vers Teisseire. Il n'y avait pas d'usines non plus, c'était des champs et il y avait aussi des hangars pour les trains. Trop de verdures de ce n'est pas bien non plus. Au parc Flaubert, ils devaient construire tout le long. Mais ils ne l'ont pas fait parce qu'ils ne veulent pas couper les arbres et tout.

Moi j'attends de partir, mais si je déménage c'est pour un coup de cœur. Je veux un endroit où on a accès à tout, comme ici. Là, vous avez le médecin à côté, les magasins, on a tout à côté mais malheureusement à cause de la population qu'ils logent dans le quartier (cité) ça se dégrade. À un

moment, personne ne voudra venir y vivre. J'avais habité à l'Arlequin au début, mais maintenant personne ne veut y habiter. Moi je veux un balcon mais on me dit que je suis trop exigeant. Actis ne résonne qu'à sa façon, pour eux avoir un balcon c'est non essentiel. Je demande une vue, c'est normal non ?

À part s'ils démolissent la cité, ce ne sera pas serein ici. Il faudrait faire des immeubles moins hauts et avec une autre perspective, faire quelque chose de plus joli avec une autre dimension. Il faut aussi un parc réservé qu'aux habitants qui soit un peu en hauteur et surtout fermer le quartier (la cité). Là, le parc est ouvert à tout le monde. L'évolution du quartier ne va pas aller dans le bon sens parce qu'ils ne feront pas en sorte qu'il s'améliore. Par exemple, quand on signale que le goudron du parc de jeux se décolle et que c'est dangereux pour les enfants, ils viennent à six pour regarder ça, pourtant il n'y a pas besoin d'être autant pour ça, et après ils ne font rien pour régler le problème. Je leur avais dit que pour régler ce problème de stationnements au milieu, il faut avancer le parking, enlever ces conteneurs et mettre les voitures en alignement mais ils ne veulent pas le faire. On n'avance pas. Ça va continuer à se dégrader.

Ici, beaucoup ont peur, ils se renferment sur eux. Ils ne s'expriment pas quand il y a un problème. Je leur ai dit donnez-moi la responsabilité du quartier pour le nettoiement, le stationnement et tout, vous verrez. Ils m'ont dit non, mais vous êtes trop directs, etc. Moi ça ne me dérange pas de m'occuper de ça, je vais régler les choses. On a le bureau de la Confédération Nationale du Logement (CNL) mais elle ne sert à rien. La gestion se fait à la CNL. Personne ne dit rien. Si seulement dans une réunion on venait à 50 personnes pour débattre et parler vraiment, il y aurait une force. Il faut faire comprendre qu'il y en a ras-le-bol et agir. Les actions feraient changer les choses.

Ça me révolte ! Je tiens à ce quartier (cité) parce que je suis encore ici. J'y suis attachée quand même parce que j'ai beaucoup de souvenirs ici, j'ai tout à proximité et il y a des personnes que j'estime beaucoup. Aller ailleurs et s'y habituer, ce n'est pas évident non plus c'est pour cela qu'il faut que j'ai un coup de cœur pour déménager. J'aimerais me retrouver dans un endroit par-là, dans un bâtiment assez récent puis après si on tombe, il y a les maisons de retraite. Moi je suis quelqu'un qui a le regard sur tout, je vois tout alors ce qui se passe ici, ça me lamine.

Mais qu'est-ce que je peux bien dire de plus sur le quartier ? La population qu'ils ont mise dans le quartier ces dernières années a créé une dégradation. Ici, c'est chacun pour soi. Je vous ai dit tout à l'heure que ce n'était pas comme ça avant. La population a changé. Il y a beaucoup la peur aussi, la peur des représailles alors personne ne dit rien. Les gens aiment bien rester dans leur cocon et ne rien dire mais moi je ne suis pas comme ça.

La Maison des Habitants ne fait rien de spécial pour la cité mais de toute façon qu'est-ce qu'ils pourraient faire ? Ils n'ont pas ce pouvoir. Il y a un trop gros laisser-aller ici. J'ai proposé par exemple, pour le problème des stationnements, de faire des places réservées pour les locataires avec des barrières et de payer chaque mois. Il y en a qui aimeraient avoir ça mais on m'a dit le bitume ne vous appartient pas. Puis, j'ai demandé qu'on fasse fermer la cour mais ils ne veulent pas. Là, majoritairement, les voitures qu'il y a ce sont des voitures extérieures.

Prenons le cas de la CNL, c'est une confédération normalement et on devrait payer une adhésion de tant par année mais ça ne se fait plus. Mais eux, qu'est-ce qu'ils font ? Avant, toutes les allées faisaient une enveloppe pour le gars qui nettoyait le quartier (la cité). C'était comme ça avant. Moi je m'occupais de ça dans mon allée ou le monsieur du dernier qui est décédé maintenant. On mettait ce dont on avait envie dans l'enveloppe. À chaque allée, il y avait une enveloppe puis on les réunissait. Si chacun met 5 euros, ça fait de l'argent au final ! Il y en a qui mettait 10 euros.

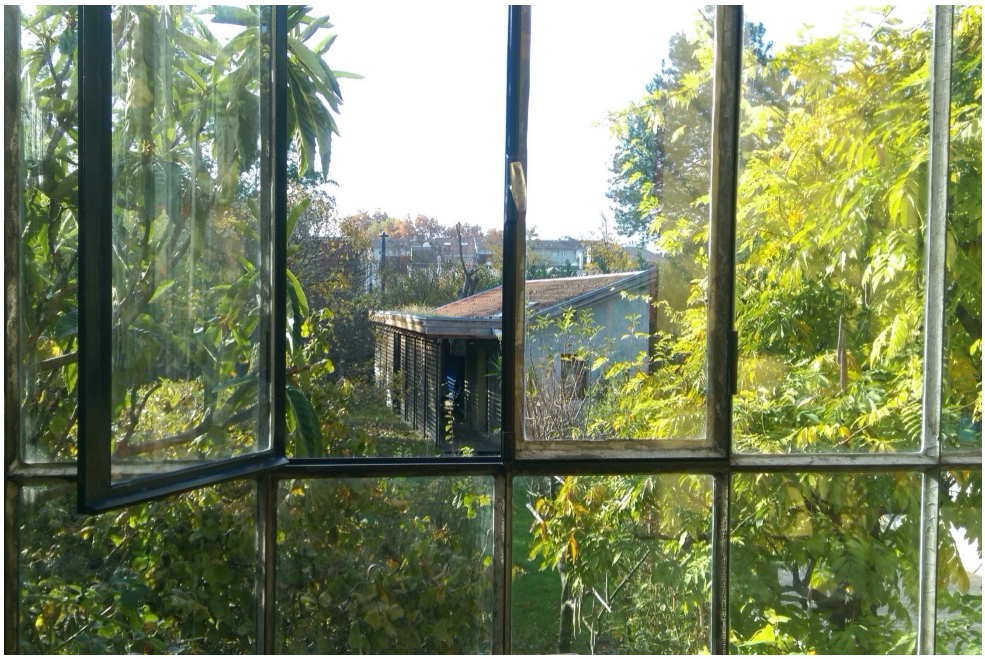
Avant, le facteur on discutait avec lui, on le connaissait. Quand il vendait son calendrier, on le connaissait mais maintenant ce n'est pas pareil. Il vient, il ne s'attarde plus, il pose son courrier et il s'en va. Ça a beaucoup changé, c'est l'évolution du monde. Bon ça, c'est il y a plus de 20 ans. La solidarité n'était pas la même. Les gens qui faisaient l'enveloppe ce n'est plus les mêmes aujourd'hui et puis le gars qui faisait le nettoiement, il faisait très bien son boulot. On avait des allées très propres.

Maintenant, ça se dégrade. Celui qui le fait maintenant, il ne s'implique pas vraiment alors il ne peut pas être aimé comme le précédent. Les gens ne s'impliquent pas aujourd'hui. Quand je faisais le

nettoiement, dans la fonction publique, j'avais des contremaîtres qui passaient vérifier si j'avais fait correctement mon travail. Maintenant, ils ne passent plus. Le gars vient, il vide les poubelles et les laisse en vrilles. On avait mis des corbeilles marron pour les déchets alimentaires mais tout le monde mettait n'importe quoi dedans. J'ai demandé à ce qu'on les enlève, ils m'ont dit non il faut sensibiliser les gens. Ici, la pédagogie, ça ne fonctionne pas. Tout le monde s'en fout. Ils vivent comme ça, ils s'en foutent de tout. Comment voulez-vous les sensibiliser ? Ils savent ce qui se passe ici, mais ils ne veulent rien faire. Il n'y a pas de force. C'est eux qui créent les ghettos. Mais qui crée ces ghettos, si ce n'est pas eux ? Ici, comme la majorité ne respecte rien, ça a évolué dans le mauvais sens.

Serge Gros, le vendredi 6 novembre 2020 à 11 h

Rue Émile Zola, Grenoble



Serge Gros habite le quartier de la Capuche depuis 25 ans. Sa maison se trouve le long de l'ancienne ligne de chemin de fer allant de Grenoble à Chambéry. On retrace ainsi avec lui l'histoire complexe et plurielle du quartier de la Capuche. À l'origine, la Capuche se situe hors des remparts de la ville, elle est une plaine agricole fertile parcourue par les ruisseaux et où l'on trouve quelques habitations dispersées le long du chemin d'Échirolles. Plus tard, les premières industries vont s'y installer, la ville va s'étendre petit à petit vers le sud et l'urbanisation du quartier devient alors inévitable. Le quartier de la Capuche est une sorte d'entre-deux, où l'on peut encore entrevoir les différentes traces témoignant de son histoire. Aujourd'hui, il se vit comme un ensemble de quartiers qui se juxtaposent et sans identité forte collective. Rien ne fait vraiment référence ni repère et pourtant, le quartier dispose d'une multitude de structures et d'équipements d'envergure métropolitaine. Il se questionne alors sur l'échelle des opérations, la densité mais aussi les tracés et l'organisation urbaine de cet « entre-deux, entre-trois, entre-quatre » de la ville. Il postule que toutes ces traces, ces éléments significatifs et représentatifs de son évolution sont des leviers très intéressants pour faire projet « à la pince à épiler ».

Ces maisons des années 1920 à 1930, même de 1950, sont le témoignage de cet entre-ville. On est sorti des remparts vers l'agriculture. On retrouve tout d'ailleurs ici. On est au bord de la voie ferrée qui mène de Grenoble à Chambéry et c'est là où se développent toutes les interfaces de la modernité de la ville : à la fois l'industrie, le commerce, l'artisanat et l'agriculture bien sûr qui à l'époque était un élément dominant du quartier. Donc au bout de ce jardin-là, sur le relevé cadastral, on est environ sur deux mètres ou deux mètres et demi sur l'ancien canal. Un voisin qui est maçon et qui habite dans l'immeuble à côté me racontait qu'il a eu un mal fou à venir à bout de ce canal dans lequel les gens péchaient des poissons il y a soixante ans. Il y aurait des truites formidables, paraît-il.

Cet immeuble est contemporain, il est des années 1960 c'est donc dans ces années-là que ça se passait et où on neutralisait les canaux qui sont des affluents du Verderet. La pensée de ce quartier c'est de relier l'urbanisme à son territoire, à son paysage et à ses ressources historiques, à son épaisseur historique dans cette épopée de l'industrie. C'est la ville qui sort finalement de ces remparts et qui est sécurisée par les endiguements successifs de nos rivières. Pour moi, c'est un témoignage premier, des témoins qui pourraient devenir des sortes de manifestes de réconciliation entre la ville et son grand territoire. Donc, c'est intéressant de savoir qu'il y a encore un portillon qui nous permettrait d'accéder à ce canal. Bon, ils ont été pour la plupart du temps muré, car c'était devenu des non-lieux.

Bon, il y a ce petit parc qui est surtout un passage, qui est presque un lieu d'insécurité nocturne. C'est vrai qu'il y en a qui redoutent d'y passer car ça brasse un peu la nuit. C'est un grand mot de dire que c'est un parc. C'est plutôt une coulée verte, une lanière est-ouest qui va s'épaissir si tout va bien dans le quartier. C'est assez bien vu par les urbanistes et les paysagistes de l'équipe. On pense qu'il y a une opportunité tout à fait intéressante pour faire un beau projet alternatif qui réussisse à recoudre tous ces quartiers périphériques qui ont des éléments d'institution et d'équipements premiers et d'échelle métropolitaine. Il y a potentiellement une sorte de lien, de suture, de polarités dont il faut trouver un peu le sens. Ce serait intéressant. C'est le principe de la ZAC Flaubert. Pour l'instant ça a un peu marqué le pas pour des raisons économiques et de démarches administratives, politiques.

Là, en ce moment, il y a un projet qui est en train de se monter vous avez vu. C'est un bâtiment de logements à l'accession et de logements sociaux qu'on a voulu un peu manifeste, audacieux et qui serait le premier bâtiment à logements en R+9. Bon je ne sais pas si c'est la solution pour l'avenir surtout dans des villes comme les nôtres qui sont déjà fortement denses… C'est l'idée de fabriquer des logements passifs et biosourcés et c'est cette dimension biosourcée qui est vraiment attendue et annoncée. Donc c'est des circuits courts, des matériaux les plus sains possibles. Ce bâtiment teste, expérimente pour penser des constructions qui auraient besoin de très peu d'énergie voire qui ne soit pas loin de l'autonomie énergétique avec des matériaux locaux. On utilise du bois, des fibres de bois et un peu de béton car on est en site assez sismique ce qui nous oblige à prendre des précautions. C'est donc un bâtiment hybride avec à la fois du bois et du béton, mais avec une forte dominance du bois. C'est une première sur ces immeubles avec aussi, d'emblée, la mixité sociale et de l'accession. C'est aussi une marque du quartier comme dans le quartier de Bonne et l'idée c'est d'avoir au moins 50% de logements sociaux sur le quartier, mais aussi de composer avec les activités du quartier qui sont historiques et qu'on veut conserver.

Il y a aussi l'histoire de la terre. On essaye d'organiser une consultation pour essayer de développer l'utilisation de la terre dans le logement contemporain. Bon les gens n'aiment pas trop quand les choses bougent. Ils aiment quand ça bouge, mais pas devant chez eux. On peut y aller tant qu'on ne change pas leurs habitudes. L'idée de la mairie, là, c'est de les changer fondamentalement. Ils veulent essayer de tirer des leçons des opérations urbaines antérieures. À côté, il y a Vigny-Musset au sud qui est une opération qui a environ 30 ans. C'est une opération qui est un peu désuète. On l'avait annoncé et prédit d'une certaine manière malheureusement car son plan était un compromis un peu hybride sur une trame haussmannienne revisitée et qui ne paraissait pas très porteuse et qui surtout mettait un système urbain un peu mécanique et qui était en reconquête sur un tissu où de notre point de vue il y avait déjà une histoire.

Donc, c'est là qu'il y a un changement d'éthique aujourd'hui avec le quartier Flaubert. Il compose avec les trames, les organisations, les traces, avec l'épaisseur et même avec les acteurs. C'est nouveau d'intégrer les acteurs économiques par exemple Richardson qui est le vendeur de sanitaires.

Richardson est embarqué dans le truc, Point P aussi. On leur a dit qu'il n'était pas question qu'ils partent, on aimerait les garder. Ça, c'est assez nouveau. Il y a aussi un partenariat avec la Maison de la Culture, avec le lycée technique des mobilités pour dire et si ce quartier devenait un peu un manifeste des nouvelles mobilités alternatives et futures. Il y aussi le conservatoire et d'autres. L'idée c'est de voir comment on fait monter la mayonnaise d'un projet avec les acteurs sur place et avec l'histoire mais aussi avec le territoire, le grand paysage, la mise en lien. Comme le disait Flaubert, « une montagne au bout de chaque rue » mais plus que ça, de vrais espaces partagés, publics au cœur d'un projet urbain qui redonne de vraies ouvertures vers la ville depuis chez-soi.

Donc toute la pensée urbaine faite par l'équipe Sathy retenue, avec le paysagiste, c'est une façon de tricoter le projet avec ces principes rapidement dits en discutant et en négociant avec les riverains du territoire. Ça demande une bonne maitrise du projet et une certaine agilité pour pouvoir rebondir sur des opportunités. C'est une démarche passionnante et alternative à un système mécanique comme par exemple une trame posée sur la ville sans reconnaitre qu'elle peut avoir des qualités d'évolution. C'est la question de la table rase ou de l'évolution, de la trace, de la valorisation de la trace, de l'histoire. C'est un beau débat sur les méthodes et les valeurs de l'urbanisme.

À Jean Macé, ils ont perdu leur histoire. Il y avait un gars super à l'Union de Quartier, monsieur Lauriot. Il représentait souvent cette problématique : recomposition du quartier, fracture physique avec le chemin de fer entre Jean Macé et Presqu'ile. Il avait une espèce de lucidité très intéressante. Ils ont défendu leur quartier corps et âmes, mais ils n'ont jamais été entendu. Pourtant ils ont cette structure, l'Union de Quartier, qui pourrait être un véritable levier mais qui s'avère assez inopérante parce qu'on a du mal d'une certaine manière à écouter les habitants, mais sûrement aussi de les accompagner de manière positive. On est finalement toujours contre.

J'avais animé pendant une dizaine d'années un site qui s'appelait « comprendre la ville » dans le premier mandat de Destot et une partie du second avec des universitaires. L'idée c'était d'acculturer les habitants à toutes ces questions. On faisait ça au moins une fois par mois, un samedi matin, sur lequel on introduisait une problématique ensuite on allait faire une visite anticipée et préparée avec les acteurs du quartier. Puis, on revenait en salle pour débattre des écarts entre la définition, la formulation théorique des choses avec des références, des intervenants et les réalités du terrain. On aimait bien hybrider les choses. Nous étions un petit groupe de réflexion et la ville était mécène de cette initiative. À l'époque, l'adjoint à l'urbanisme voulait qu'on fasse une sorte d'université populaire. Il nous l'avait demandé comme ça et donc le CAUE était un peu la personne qui pilotait cette démarche pendant plus de dix ans. On allait aussi faire des visites. On est allé à Saint-Étienne, Lyon, pour voir comment était traitée la question de la fabrique de l'espace public ou celle du patrimoine dans les autres villes Rhône-Alpines. On avait comme ça des commerçants qui participaient, énormément d'habitants. On a eu jusqu'à cent personnes qui étaient venu un samedi matin ! Cette formule de trois heures convenait assez bien. On s'était investi dans ce système-là mais on a vu au bout d'un moment la difficulté pour les services d'intégrer l'esprit critique et les propositions d'habitants quels qu'ils soient, des retraités, des commerçants, des Unions de Quartiers, etc. On a finalement vite mis le doigt sur les failles du système et au bout d'un moment on était plus en train de dénoncer l'organisation de la fabrique urbaine dans les services. On a essayé d'avoir des débats pour faire évoluer les méthodes mais comme on n'était pas entendu on a décidé d'arrêter. On avait prévenu le maire qu'on était au bout des choses avec des habitants très passionnés par tout ça et on arrivait à déminer, à expliciter et à identifier les limites des systèmes. C'était intéressant pour moi. Ça réhaussait le niveau de la lucidité et de la critique urbaine. Ça manque beaucoup aujourd'hui.

Là, on discute beaucoup avec le maire pour installer un conseil scientifique critique en amont des projets sur Grenoble. On croit beaucoup à un partenariat professionnel-universitaire-société civile pour essayer d'échanger en amont, avant que les choses ne soient dans le rouge, dans l'actualité, pour éviter des fausses routes comme par exemple la Villeneuve avec la politique descendante de Paris qui ne pense qu'à couper, qu'à raser pour renouveler en éradiquant. C'est donc de donner du recul pour pouvoir digérer les inerties, les logiques dominantes des opérateurs en particulier pour essayer de faire remonter la question des usages par les habitants, de la mémoire, des envies et des besoins.

On a beaucoup travaillé sur la place de l'habitant dans le projet urbain. On a organisé des voyages à l'étranger en particulier à Tübingen où tout le renouvellement urbain se fait à partir des projets des habitants. On part d'une consultation d'habitants pour réfléchir sur la traduction des usages au projet. Ça marche très bien, c'est en train de se diffuser sur l'ensemble de l'Allemagne jusque Berlin. Ça marche depuis 25 ans. L'idée c'est de faire un urbanisme remontant en faisant de la mise en projet des aspirations des habitants : « Ici, comment on fait, est-ce que vous avez une idée de comment aménager cet îlot, est-ce que vous êtes prêts à vous investir personnellement, à parti d'un concept d'aménagement vous pouvez proposer un principe d'aménagement et un programme ? ». C'est exactement l'inverse de chez nous. Et donc maintenant les villes en Allemagne accompagnent ces initiatives d'habitants qui ne sont pas des bandes d'habitants mais des gens qui se mobilisent avec un projet où il y a déjà des règles établies par les collectivités comme l'organisation de la ville, la mixité sociale, la mixité d'activités, la résilience, la réversibilité si possible, l'accueil des migrants, etc. Dans chacun des projets urbains, c'est comme ça dans plusieurs villes allemandes.

C'est assez intéressant de voir comment concrètement on va chercher des expertises puis pour tout ce qui est au sujet de la mise en œuvre du projet on s'appuie surtout sur les habitants pour éviter les phénomènes inerciques d'une opération qui devient très vite désuète. On voit que certains rez-de-chaussée de Vigny Musset, trente ans après n'ont jamais été investis. C'est donc le processus qu'il faut interroger, à la fois le processus de fabrication et le programme et impliquer les habitants c'est s'assurer de ramener une épaisseur du vécu et de l'intensité dans le programme qui s'adapte à la pensée d'une époque avec une sorte de rapidité et d'instantanéité au moment du passage de la réflexion des besoins à l'action. Ce serait dix fois plus rapide que les process actuels et qui sont en général plus inspirés par des promoteurs qui reproduisent ce qui est déjà commercialisé et souvent avec une pensée qui date déjà de 10 à 15 ans. Il faut donc raccourcir les délais pour accélérer les transformations et être dans des démarches autres que des démarches descendantes ou qui n'obéissent qu'à la loi du marché qui est toujours décalée de la pensée urbaine. Il y a minimum 5 à 10 ans de décalage et donc on est toujours en train de fabriquer des villes qui seront totalement décalées des besoins des habitants. Et comme elles sont encore monolithiques est monofonctionnelle malgré ce qu'on l'on raconte, elles s'avèrent peu résilientes.

À Jean Macé on a pu voir comment on passait de la vision de l'architecte en chef qui a une vision depuis Paris de l'aménagement de la Presqu'île et la plus-value que l'on peut donner lorsqu'on fait réfléchir des équipes locales. J'ai mobilisé des équipes locales pour créer des alternatives à la pensée unique, quelle que soit la valeur du concepteur. La SEM se demandait comment faire pour penser les îlots, ils ont été assez lucides pour savoir qu'il fallait des contre-pouvoirs pour enrichir les projets.

Le syndrome de la table rase chez les Dauphinois est considéré comme une sorte de bon sens, post néo-paysan ou de pragmatisme ou d'activisme. Ça leur va bien de ne pas s'intéresser à l'épaisseur historique et à tourner des pages en fait. Norte ville s'est fabriquée sur ces innovations industrielles liées aux caractéristiques typo-morphologiques du territoire et aux ressources naturelles incroyablement généreuses qui nous entourent et qui sont en même temps contraignantes. Cette épopée d'évolution de notre territoire a généré beaucoup d'éléments, de traces qui font son premier patrimoine. C'est son environnement son premier patrimoine. On a toujours lutté pour garder les traces non pas par nostalgie, mais de considérer que les traces sont des leviers pour faire projet. A priori même si on n'a pas à « l'instant t » un projet, il faut pouvoir conserver les éléments les plus intéressants soit les systèmes urbains, soit les beaux bâtiments avec des valeurs, des équipements avec des valeurs qui pourraient créer des vocations dans le futur. La sédimentation comme ça d'éléments forts, caractérisés, stimule l'imaginaire et l'appartenance à un territoire et à son histoire. C'est bien plus riche que la table rase ou la réinterprétation néo-patrimoniale.

Mon voisin est un témoin intéressant, il nous parlait de sa jeunesse. C'est lui qui nous a accueillis dans le quartier. Il nous racontait comment il allait se baigner à moins d'un kilomètre. Je connais des bribes, mais je n'ai pas l'épaisseur du vécu. Il me racontait qu'il allait se battre avec ses trois frères contre les jeunes des alpins. Il y avait une petite rivalité de quartiers à l'époque parce qu'il voulait draguer les mêmes filles. C'est des histoires du quotidien comme il y en a dans tous les villages, dans tous les quartiers. Mais rien que ça, c'est intéressant ! Lui, c'était le cantonnier du quartier. Il a balayé le quartier

pendant 50 ans, physiquement. Il connaissait tout le monde dans le quartier. Il voyait ce qui fonctionnait, ce qui ne fonctionnait pas avec un regard critique sur la ville. Il est intéressant de le faire parler de ces éléments-là. Il venait de l'Oisans. Ses parents avaient migré, ils étaient paysans et le travail était dur. Ils avaient capitulé et sont venus travailler en ville. Il avait amené des photos historiques de sa jeunesse où on le voyait se baigner dans les cours d'eau avant qu'il y ait l'aérodrome qui a été remplacé par l'Arlequin au moment des Jeux Olympiques. Il était nostalgique. C'est un beau témoin de cette histoire de l'évolution de Grenoble avec ses montagnes, de ces itinéraires de vie d'habitants. C'était des paysans installés en ville mais avec une vraie culture paysanne. Il ne jette rien, il cultive, il est autonome six mois sur le plan alimentaire sur une petite parcelle du quartier. Là, c'est son fils qui a repris le jardin. C'est quand même intéressant pour l'avenir ! Quand il me voyait laisser de la pelouse, il ne comprenait pas pourtant j'ai 50 mètres carrés de potager. Il me disait qu'il fallait que je retourne tout ça. Je lui disais que je n'avais pas le temps de le faire car je travaille. Lui, c'était un vrai double actif, salarié pour faire rentrer de l'argent et paysan dans l'âme. C'est une belle évocation de l'épaisseur de ce quartier qui n'est pas si ancien que ça !

La cité Capuche est tombée dans l'oubli finalement parce qu'elle ne pose pas problème. Ce qui est intéressant c'est de savoir pourquoi elle ne pose pas de problèmes ? Il y a deux choses : d'abord, elle a été totalement banalisée par l'isolation extérieure donc toute sa valeur patrimoniale a été lissée, gommée et puis, elle ne pose pas de problème parce qu'elle a un rapport d'échelle qui fait qu'elle est parfaitement insérée dans la ville. J'étais chez une amie en face de la cité, et j'entendais une dispute familiale assez violente. Mais bon, il y en a dans toutes les communautés humaines où il y a de la précarité. L'échelle fait que ça reste en pleine mixité et c'est tout l'intérêt de ce quartier d'avoir cette mixité qui est un peu le fruit de l'évolution, du hasard. Par exemple cet immeuble qu'on voit, il n'a pas beaucoup de qualités.

La plupart des immeubles-là n'ont pas vraiment de qualités à la différence de ces cités qui ont été dessinées. Il y en a une autre intéressante aussi, c'est la petite cité là derrière, rue François Coppé. Elle a été un ensemble assez patrimonial un peu plus tardif, mais qui doit être des années 1930. Là, on obéit plutôt à la logique parcellaire et à la fabrication urbaine. Là, on fabrique une rue avec deux fronts de rue et avec une sorte d'interconnexion, de densité avec des gens qui échangent, qui éclairent ensemble à toutes les fêtes de fin d'année. Par exemple ils se font passer des messages par une ficelle. À l'occasion du Covid, on a vu que les gens descendaient dans la rue. Il y avait une choriste qui jouait tous les soirs, on avait le droit à un petit concert. Les gens qui y habitent ont une sorte de décor urbain et une échelle qui est propice à cet espace public qui, une fois débarrassé des voitures, est devenu un vrai espace pour piétons. C'est assez différent d'une cité composée comme celle de la Capuche, Jean Macé ou de l'Abbaye.

La question de l'échelle de ces cités dans la ville est très intéressante à analyser. Il serait intéressant d'analyser aussi leur connexion au système urbain général. C'est quoi le rapport d'échelle ? Une des clés de lecture serait le rapport d'échelle d'un habitat. Par exemple, l'Abbaye par rapport à la Capuche, c'est deux fois la Capuche ? Et Jean Macé ce serait à peu près pareil à l'Abbaye. Peut-être il y a des clés de lecture sur la question de l'échelle d'une opération dans la ville. On parlait tout à l'heure de métissage ou de reprise en main d'un système urbain dominant. Finalement, la capacité d'une ville à reconnaître un patrimoine, à le digérer et le réinvestir, je trouve que la question de l'échelle est sans doute une clé majeure.

La Capuche c'est le carrefour entre plusieurs quartiers, c'est l'entre-ville. Le quartier n'a pas vraiment d'identité forte. Il a une identité complexe, plurielle alors que l'Abbaye c'est un vrai lieu avec un marché, etc. Un marché c'est fédérateur. On n'a pas ces équipements ici pourtant on a des équipements industriels issus de notre histoire, le Marché d'Intérêt National, le marché de gros. On a un tas d'équipements, on n'en manque pas. On a une profusion d'équipements structurants, c'est ça le paradoxe. On a un quartier qui se remplit et qui se vide car c'est aussi un quartier résidentiel. Il y a aussi tous les établissements scolaires, on a tous les ordres, il ne manque qu'une église. On a la Culture, la banque, l'éducation, l'académie universitaire, on a tout ici pourtant ça ne fait pas référence. Peut-être parce que c'est à petite échelle aussi, c'est un petit élément dans un quartier, dans un entre deux, entre trois, entre quatre. C'est tout l'enjeu de recomposer, de réinstaller comme ça des

séquences d'urbanisme en reconnaissant qu'elles sont des entités qui font relais et qui sont la marque de ce territoire.

Avec la ville de Grenoble, on poussait l'identification d'un travail plus fin sur le plan du repérage pour le Plan Local d'Urbanisme pour essayer de nommer, d'identifier des ambiances urbaines et de faire l'éloge de la mixité. Ça a été difficile mais on commence à le faire. L'équipe de la Sathy a vraiment bien relayé cette question-là. Ça ne fait plus débat aujourd'hui mais il va falloir le tenir dans le temps. On a quand même la première couche de l'opération Yves Lion avant que ça ne soit la Sathy. C'était une fois de plus un parachutage comme ce qu'avait fait Vasconi à la Presqu'île à l'époque. Ça n'a pas changé grand-chose car c'est une pensée venue d'ailleurs alors que l'équipe de Sathy a enquêté et a la culture de la complexité et de faire avec, de composer avec. C'est un beau travail de repérage.

Il y a un vrai enjeu de changement de ton ne serait-ce que pour endiguer la dégradation des quartiers sud de Grenoble. Il faut qu'on redonne un nouveau souffle, une vraie identité qui n'est pas que l'atterrissage d'une pensée de renouvellement des quartiers mais qui est une contribution pour réinventer d'autres raisons de s'émerveiller de son quartier, de l'aimer, d'en être fier. Il va falloir refabriquer un récit positif de tout ça.

Avant de venir vivre ici, on habitait le quartier Saint-Bruno. À Saint-Bruno on avait une vie sociale plus forte parce qu'on n'avait pas de jardin ou juste un tout petit. Avec trois enfants on faisait société au parc, au jardin et ça c'est un élément déterminant de l'ouverture sociale. On s'est rendu compte qu'en ayant un jardin et en mettant une ouverture automatique à mon garage, j'ai perdu 30% des relations avec mes voisins. Quand je fabriquais un embouteillage le temps de rentrer dans mon garage, donc je descendais de la voiture pour ouvrir le garage, c'était l'occasion d'avoir des échanges avec mes voisins mais du moment où je peux ouvrir à distance mon garage et m'engloutir rapidement dans ma parcelle, c'est perdu. Je me retrouve dans un système de lotissement. C'est intéressant de voir comment la domotique nous prive des relations réelles. Aujourd'hui je fais signe rapidement à mes voisins, bon s'ils veulent me dire quelque chose ils viennent me voir mais j'aurais toujours eu le digicode je ne les connaitrais pas comme je les connais. Il y a aussi l'école, mes enfants connaissaient les autres enfants par l'école. Moi je n'aurais pas eu d'enfants, je ne connaitrais pas les gens du quartier.

Là, on est en train de montrer un projet de rue avec les habitants du quartier. On se dit que cette rue Émile Zola n'a pas d'âme particulière. C'est une transversale est-ouest. Les voitures roulent très vite. Elle a un potentiel mais elle est marquée par une banalisation, les gens se détournent d'elle. Il n'y a pas de qualités urbaines, c'est un peu un espace de non-lieu, de passage, de trafic, de dégradation urbaine, etc. Des voisins montaient une pétition pour se plaindre de tout ça et ma femme a discuté avec eux et leur a dit et si on faisait projet au lieu de se plaindre ? Elle est sociologue, urbaniste d'origine. Elle a donc proposé de faire un projet urbain. On a alors écrit à la ville pour leur dire on va faire un projet de rue. On est allé rencontrer dans les immeubles des tas de gens et maintenant on a une liste de gens qui habitent la rue mais je n'en ai pas qui habitent la cité. C'est significatif ! On a des gens de tous âges, de toute origine sur la liste. On s'est déjà un peu réuni et la ville a dit allez-y, c'est super, on vous appuie, on est prêt à vous accompagner. L'idée c'est de travailler sur la qualité de l'espace public, peut-être sur les grands pignons par exemple avec une murale, la désimperméabilisation des sols, des toitures végétales qui sont de lieux incroyables pour la Nature.

Un petit bout de toit comme ça, ça a beaucoup changé pour moi. La différence qu'il y a entre la stérilité d'un toit en tuile et la fécondité, la qualité d'un toit végétal avec seulement quelques mètres carrés de terre est incroyable. Et finalement, dans ce quartier il y a des milliers de mètres carrés de toitures de garages. L'idée c'est de réinvestir tous ces sujets. En fait c'est commencer par se questionner sur la rue pour ensuite se questionner sur nos modes de déplacements, de comportements, etc.

Ma femme était CPE au lycée Argouges, elle connait tous les jeunes de l'Abbaye. Elle connait bien en particulier la sociologie des jeunes et je pense que la clé est là. Il faut voir maintenant la capacité et les envies des jeunes aussi pas que des anciens. Il n'y a pas mal de couples avec de jeunes enfants qui viennent d'arriver dans le quartier. C'est intéressant de voir comment chacun se projette. On a

différentes personnalités et itinéraires à croiser dans le quartier et ça aide à sortir des pensées ou convictions des professionnels.

Nous, quand on explique aux gens comment venir chez nous et bien on a du mal. Ça veut dire qu'au niveau de l'urbanisme c'est un quartier qui est très difficile… Même notre maison elle est difficile à rejoindre dans l'organisation du plan urbain. Il n'y a pas d'évidences dans ce quartier. C'est un quartier dont l'organisation est faite par défaut. On a du mal à l'identifier à cause de l'organisation urbaine par des opérations qui sont faites par opportunités successives plutôt que par réflexion. On était hors des remparts, hors des traces. On est dans un urbanisme par défaut, de coup par coup, d'opportunités. Ça amène une sorte de diversité, d'éclectisme mais aussi de chaos !

J'ai fait plusieurs visites avec Henry Torgue et d'autres dans le quartier pour essayer d'identifier des éléments, de s'émerveiller du charme d'un lieu insolite, désuet, un lieu qui est un petit miracle dans la ville mais aussi pour identifier la violence d'opérations non concertées où on alterne des constructions hautes et des maisons.

Par exemple, mes voisins ont tous une seule peur c'est qu'un jour on vende ces parcelles de jardin à un promoteur qui avec les deux maisons auraient assez de terrain pour faire une opération aussi importante que celle-là et donc qui ferait basculer le quartier et qu'on rentre dans autre chose. Il y a quelques pivots comme ça. Toutes les semaines on a un courrier d'un promoteur qui nous dit « on est prêt à acheter votre maison », etc. On a souvent eu des échanges pour dire pas question. Ça fait à peu près 25 ans qu'on est là. Mon côté militant et peut-être aussi un peu sentimental est de considérer que l'équilibre de cette organisation un peu néo-paysanne ici dépend de ces quelques pivots. C'est une sorte de villégiature vers le sud parce qu'au départ c'est les champs ici, c'est le maïs, les cultures, etc.

On est une plaine très fertile, c'est incroyable. Encore cet été, dans mon potager les tomates sont montées jusqu'à trois mètres de haut. On a un sol incroyable. L'eau est à deux mètres, elle est contraignante pour l'urbanisme mais elle est un cadeau pour l'agriculture et l'agronomie bien qu'on soit dans des sols avec des eaux sans doute abimées par l'épopée industrielle. Il faut être lucide mais à chaque fois qu'on a fait des tests sur l'eau, c'était bon parce qu'on a tous des pieux dans nos jardins. On a de l'eau à volonté ici, dans toutes les maisons c'est comme ça. Historiquement, chaque maison avait son jardin et donc il y avait un pieu. Il suffit de descendre un bout de tuyau percé à trois mètres. L'eau est à deux mètres. Moi, je suis descendu jusqu'à huit mètres. Je m'étais renseigné auprès des services à la DDA pour voir comment déclarer, ils m'ont dit qu'il n'y a rien à déclarer, mais c'était il y a 20 ans maintenant ça doit être plus surveillé. Toutes les maisons ont de l'eau à provision, c'est un cadeau incroyable. L'eau du jardinage vient de là. Ça nous a permis d'avoir une sorte d'autonomie et d'impact, par exemple je recycle les eaux de pluie, je vais chercher l'eau derrière. Si ça n'avait pas été de gros travaux, j'aurais mis par exemple l'eau de la nappe pour les w.-c. On aurait pu travailler vers une sorte d'autonomie. Cette serre par exemple elle chauffe toute la maison. Elle est orientée sud, l'été on la couvre et l'hiver elle chauffe toute la maison. On a une maison qui chauffe très facilement. On a une qualité de vie et de rapport à l'environnement qui est exceptionnel. Il y avait juste une verrière à l'origine, moi j'en ai fait une véranda car il y a beaucoup de vent du Drac. On a un microclimat là. En hiver, il fait 20 degrés ici et en été on ouvre les fenêtres, on bâche le haut et on n'a pas trop chaud. C'est installer une démarche bioclimatique dans son projet. C'est vrai que l'organisation urbaine s'y prêtait.

Au-delà de ces qualités particulières de maisons qui sont le long de l'ancienne voie ferrée, comme tout a été brouillé, gommé, on a aujourd'hui beaucoup de difficultés à se repérer. Il y a peu d'éléments repères, identifiables, majeures sur le plan urbain. On a un dédale de chicanes urbaines. On ne vient ici que par chicanes successives. C'est intéressant aussi, c'est une des clés. Ça, la petite échelle et la multiplicité des ambiances et des séquences fait qu'il y a du mal à identifier une entité globale et un quartier. C'est une somme de micro séquences, micro ambiances et de programmes diversifiés. Pour moi c'est l'ingrédient principal, ce sont des leviers formidables pour refaire projet, mais des projets au scalpel, à la pince à épiler et pas des projets à la table rase. C'est pour cela qu'on a accompagné l'équipe de projet Sathy. Je continue à les suivre.

Il faudrait travailler sur le tracé ferré, c'est surtout lui qui fait référence. On est quand même dans une organisation agricole où l'organisation cardinale nord-sud, est-ouest est de mise. Quand on est dans du plat en général ça fonctionne comme ça avec un système d'écoulement qui vient d'Eybens jusque vers l'Isère et est sur l'organisation du Drac et de l'Isère. On a nécessairement un quadrillage plutôt orthogonal nord-sud, est-ouest. Cette ligne de maisons individuelles le long de la voie ferrée est finalement parfaitement est-ouest. On a l'arc du sourire qui est la courbe qui passe du quartier de la gare et qui contourne la ville assez généreusement. On est ravi qu'elle soit devenue une ligne cyclable car elle est très efficace et très agréable. Et autour d'elle, elle donne des axes structurants en étoile. C'est des liens radioconcentriques et ça conduit aussi à des alignements comme cette rue Émile Zola.

Pourtant, la rue Émile Zola pour la trouver, on doit passer par des chicanes. Elle ne se prend pas directement par la rue de Stalingrad. La rue de Stalingrad était la séquence la plus urbaine de l'époque et finalement il n'y a qu'une petite façade urbaine de la cité Capuche. La cité fait un petit pâté de maisons, un petit îlot et donc ça ne contribue pas à son identification. Pourtant lorsqu'on traversait Jean Macé ou l'Abbaye, on est sur une façade urbaine incomparablement longue. C'est tout ça, plus la banalisation de l'architecture qui est quand même un sacré échec qui a fait tomber dans l'oubli la cité Capuche. C'était les prémices d'Actis, mais maintenant ils sont très sensibles à ça.

On a un groupe de travail à Actis sur ces sujets-là. On les sensibilise sur tout ça. Le déclencheur a été le quartier du Village Olympique à l'occasion d'une exposition installée à la Plateforme. Ils ont découvert la pensée de Novarina. On a donc complètement changé la logique de pilotage de la rénovation et d'entretien de la cité Olympique depuis qu'ils ont découvert ça. Je les avais invités à l'exposition et ils se sont rendu compte qu'ils avaient fait des erreurs et depuis on a fait des balades urbaines avec tous les services. Ils avaient invité tout leur personnel pour voir l'exposition. C'est rare pour un bailleur. Ça date déjà de plus de dix ans. Ils ont donc fait la rénovation avec les moyens qu'ils avaient en respectant cette logique-là. Il y a une vraie continuité à travers le personnel. On se connait depuis longtemps, il y a une confiance. On respecte ce qu'ils ont fait. On a trouvé les mots pour critiquer ce qu'ils ont fait et on leur a dit que c'était réversible et au prochain coup on allait chercher de vrais architectes pour faire un vrai projet de rénovation.

Il y a une vraie équipe qui fait du bon boulot à Actis. Chaque opération est visitée par un collectif (l'architecte, les membres du CA et des personnels qu'on invite) après travaux en ayant laissé les gens s'installer après un an ou deux pour voir ce qui fonctionne ou pas et ce qu'on pourrait faire. En fait, on ne se satisfait pas seulement de l'inauguration. On a donc mis en place un cahier de recommandations des usages avec eux qu'on diffuse à toutes les équipes qui font du projet. Il y a ce retour d'évaluation et de l'écoute de la parole des habitants qu'on a mis en place ensemble, il y a déjà une douzaine d'années. C'est intéressant ça aussi. Il y a très peu de bailleurs qui le font finalement. Les habitants ont plein de choses à raconter, au début ils râlent et c'est normal mais après ils nous disent que c'est super, qu'ils sont bien.

THÈSE

Pour obtenir le grade de

DOCTEUR DE L'UNIVERSITÉ GRENOBLE ALPES

École doctorale : SHPT - Sciences de l'homme, du Politique et du Territoire
Spécialité : Urbanisme - Mention Architecture
Unité de recherche : UMR AAU - équipe CRESSON

Tome 4 :

« Il y avait un geste architectural différent. »

Cité Jean Macé, Grenoble.

Présentée par :

Ryma HADBI

Direction de thèse :

Nicolas TIXIER Professeur, École nationale supérieure d'architecture de Grenoble, Université Grenoble Alpes	Directeur de thèse
Jean-Paul THIBAUD Directeur de recherche CNRS, UMR AAU-CRESSON, Université Grenoble Alpes	Co-directeur de thèse

Rapporteurs :

Elson Manoel PEREIRA
Professeur des universités, Université Fédérale de Santa Catarina
Catherine DESCHAMPS
Professeure, École nationale supérieure d'architecture de Paris-La Villette

Thèse soutenue publiquement le **18 octobre 2024**, devant le jury composé de :

Nicolas TIXIER, Professeur, École nationale supérieure d'architecture de Grenoble, Université Grenoble Alpes	Directeur de thèse
Elson Manoel PEREIRA, Professeur des universités, Université Fédérale de Santa Catarina	Rapporteur
Catherine DESCHAMPS, Professeure, École nationale supérieure d'architecture de Paris-La Villette	Rapporteure
Anne DALMASSO, Professeure des universités, Université Grenoble Alpes	Présidente
Sandra FIORI, Professeure, École nationale supérieure d'architecture de Lyon	Examinatrice
Vincent VESCHAMBRE, Conservateur en chef du patrimoine, LE RIZE - Ville de Villeurbanne	Examinateur

Invités :

Jean-Paul Thibaud
Directeur de recherche CNRS, UMR AAU-CRESSON, Université Grenoble Alpes

« Il y avait un geste architectural différent. »

Cité Jean Macé, Grenoble.

Table des matières

Girpmbsargmh ,,,

Introduction

Ce tome intitulé « *Il y avait un geste architectural différent* » propose de rendre compte du corpus patrimonial constitué pour la cité Jean Macé, anciennement dénommée cité des Abattoirs, entre 2018 et 2022 dans le cadre de notre recherche doctorale. Il se décline en 4 parties. La première partie donne à lire l'histoire de Jean Macé à travers des événements marquants émanant à la fois de l'histoire officielle locale et des souvenirs de ses habitants. La deuxième partie fait état des quelques documents d'archives publiques et privées auxquels nous avons eu accès et qui nous ont permis de mieux saisir la manière dont la cité Jean Macé s'est constituée au fil du temps. La troisième partie témoigne quant à elle de l'ambiance de la cité dans son milieu urbain grâce à un travail de reconduction photographique collectif attentif aux usages et aux pratiques. Enfin, la quatrième partie constitue en elle-même le coeur de notre recherche doctorale : les itinéraires et entretiens réalisés à Jean Macé-Clos des Fleurs et dans lesquels il apparaît en creux ce qui y fait patrimoine en s'appuyant sur les souvenirs, le vécu et l'attachement au lieu des habitants.

Je remercie chaleureusement toutes les personnes rencontrées le long de cette recherche. Merci aux habitants et à l'Union de Quartier Jean Macé-Arago-Martyrs, aujourd'hui renommée Confluence. Merci pour leur sympathique accueil et leur disponibilité. Merci à la Maison des Habitants Chorier-Berriat qui a su m'orienter vers « les personnages publics » du quartier. Merci à ACTIS et aux archives de la ville de Grenoble. Nous avons partagé beaucoup d'émotions avec les anciens du quartier qui ont à coeur de maintenir en vie la mémoire et l'ambiance du lieu malgré ses transformations. Grâce à un travail collectif attentif, nous pouvons aujourd'hui donner à voir et à lire ce corpus d'études inédit. Notre souhait est qu'il puisse désormais faire partie des outils et ressources à mobiliser pour se souvenir de Jean Macé d'hier et pour continuer à penser le Jean Macé (Confluence) de demain, en faisant du temps présent une interface riche et formidable. Cela permettrait d'accorder une légitimité d'existence aux récits ordinaires que nous portons ici, aux ambiances et aux écologies fragiles et sensibles de ce lieu, à sa réalité urbaine quotidienne et à ce qui a du sens et de la valeur aux yeux de ceux qui l'habite au même titre que les récits et l'histoire officiels.

1.

Jean Macé au fil du temps…

Repères chronologiques et événements marquants

	Jean Macé	*Grenoble*	*France*
1840		Construction de l'enceinte ouest	
1850			Loi des frères Melun « La société d'économie charitable »
1858	**Construction de la gare de Grenoble** **Société Paris-Lyon-Marseille (PLM)**		
1860		Faubourgs formés le long des chemins principaux	
1890			Société française des habitations à bon marché
1894			Loi Siegfried
Fin 19e siècle	**Construction et mise en fonctionnement des Abattoirs de Grenoble**		
1912			**Loi Bonnevay**
1919-1932		**Municipalités de Paul Mistral**	
1920	**Installation de l'usine Merlin Gerin** *(Paternalisme)* Présence de **nombreuses activités industrielles dans le quartier** : scierie, dépôts, fabrique de javel, société PLM, chevillards, etc.	Déclassement des fortifications	
1921		**Création de l'OPHBM** de la ville de Grenoble sous le maire Paul Mistral	
1921-1966		Première HBM de l'office de Grenoble : **Cité-jardin du Rondeau**	

1924			Loi Cornudet
1927	**Ouverture du Centre social d'accueil municipal** *Rue Durand Savoyat*		
1928			Loi Loucheur : relance de la construction des HBM
1931-1932	**Construction de la cité des Abattoirs** *150 logements avec lavoirs* **Amicale des Abattoirs**		
1932		Mort soudaine de Paul Mistral	
1935	**Construction du groupe scolaire des Abattoirs** **Construction du bâtiment « des épiceries » le long de l'Isère** *(30 logements et 2 commerces)*		
1938			PLM > SNCF
13/11/1943	**Explosion du polygone militaire par Aimé Requet** *Habitant de la montée militaire au 3 rue Charles Bertier*		
1944			**Résistance**
16/08/1944	**Bombardement du pont de Pique-Pierre**		
Après 1945	Lancement de cultures collectives et bénévoles à Pique-Pierre		
1950	Construction de la **piscine Merger** par le comité d'entreprise de Merlin Gerin		
1958	**Premiers travaux de rénovation** *(carrelage, tapisserie, fenêtres)*		Les OPHBM deviennent (>) des OPHLM

1960		Début de la construction de **bâtiments à usage socio-culturels dans les quartiers de la ville**	
1965	Le restaurant du 7 Rue Villard-de-Lans racheté par Dominique, renommé **« Chez Dominique »**	**Municipalités d'Hubert Dubedout**	
1968	**Démolition de la piscine Merger** **Création de l'Union de Quartier Gare-Jean Macé-Martyrs**		
1970	**Installation des baignoires-sabots** **Départ des Abattoirs, l'usine H de Marlin Gerin s'installe à leur place**		OPHLM > OPAC
1975	Le restaurant de Dominique racheté par Marcel, renommé **« Chez Marcel »**		
1978	**Union de Quartier Jean Macé – Martyrs**		
1978-1988	**Lourde réhabilitation de la cité Jean Macé :** *Étanchéité, aménagements des Sdb, mise aux normes, isolation, démolition des lavoirs*		
1982	Fête de quartier dans la cité (Coupe du monde)		
1987	Club de tennis	**OPHLM > OPALE de Grenoble**	
1988	**Huisseries en PVC**		
1989	**Possibilité de racheter son logement dans la cité**		
Fin 1980 Début 1990	**Départ des entreprises > friches industrielles**		

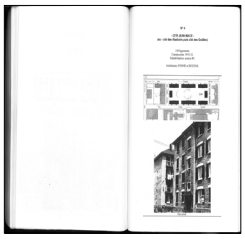
1990	**Des logements de la cité bénéficient de l'APA**	
1992	**Rachat de Merlin Gerin par Schneider SA**	
1995-2014		**Municipalités de Michel Destot**
1999	**Union de quartier Arago-Jean Macé-Martyrs**	
2002	**Décision de démolir Jean Macé** *Le quartier commence à se dépeupler*	**OPALE de Grenoble > ACTIS**
2003	**Publication de l'enquête sociologique** menée par Sophie Ebermeyer à Jean Macé	
2005	**Début des démolitions à Jean Macé**	
2006	Publication de l'ouvrage : **« Un quartier de ville. Jean Macé : les abattoirs mémoire de demain »**	
2007		Initiation du **projet GIANT** sur le polygone scientifique
Print. 2008	**Première tranche démolie et reconstruite, rue Joseph Lyonnaz**	
2009		**Projet Ecocité** remporté par la métropole de Grenoble : Projet Presqu'île
2010	**Restaurant « Chez Marcel » racheté par J. et Laurent** **Deuxième tranche de la cité livrée**	

2011-2013	**Construction du Clos des Fleurs** Construction du tramway de la Presqu'île	
2014	**Fermeture de l'épicerie-bar du bâtiment le long de l'Isère** **Troisième tranche de la cité livrée**	
2014-...		**Municipalités d'Éric Piolle**
2015	Installation d'Intermarché aux Clos des Fleurs **Construction de l'îlot résidentiel Cambridge sur la Presqu'île**	
2016	**Inauguration des jardins suspendus de Jean Macé**	
2019	**Table de pique-nique** aux jardins suspendus de Jean Macé	

2.

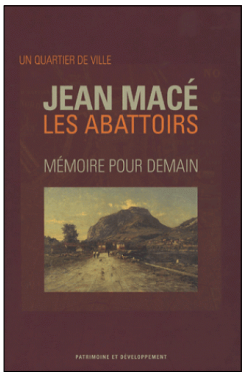
Lire, écouter et voir Jean Macé

Ouvrages et rapports



L'Office Public des Habitations à Bon Marché de Grenoble, 1921-1950

Laurent DELACOURT
DEA, Université Pierre Mendès France, Institut d'Urbanisme de Grenoble, 1996, 249 p.
Disponibilité : ENSAG



Un quartier de ville. Jean Macé : les abattoirs : mémoire pour demain
Maurice FOURNIER, Monique GRILLOT, Roger GRILLOT et al.
Grenoble : Patrimoine et Développement. Publié par l'Union de quartier Arago-Jean Macé–Martyrs, en collaboration avec Destot Michel, 2006, 128 p.

Cet ouvrage raconte l'histoire du quartier Jean Macé. Une histoire quia débutée dans les années 30 entre rivière et voie ferrée avec la construction de cette cité ouvrière. Après soixante-quinze ans de vie, la cité est démolie. Ce live est la mémoire de demain.
Disponibilité : bibliothèque d'études et du patrimoine de Grenoble



Histoire du logement social dans l'agglomération grenobloise, 99 ans d'Actis (1920-2019)

Actis, Service Communication/Création d'image, mise en page d'Élodie Guivarc'h, photographies d'Actis/AMMG/Musée Dauphinois/Couderc, Grenoble, 2019, 48 p.

Ce livret retrace brièvement les 9 visites guidées organisées par le bailleur social Actis à l'occasion de ses 99 ans. L'exposition qui conclut ce cycle retracent quant à elle l'histoire du logement social en France et plus particulièrement à Grenoble.
Disponibilité : https://www.actis.fr/wp-content/uploads/2021/02/livret-histoire-actis.pdf

Articles

La vie des quartiers à Grenoble, recueil d'articles de presses photocopiés et classés par secteur et par quartier Grenoble : bibliothèque municipale, de 1983-1992, 1994-1999, 2000-2010
Disponibilité : bibliothèque d'études et du patrimoine de Grenoble

« Le défi de vivre ensemble. Grenoble-Jean Macé, fin d'un quartier ouvrier ? », Sophie EBERMEYER, dans *Economie et Humanisme,* Revue trimestrielle, n° 365, juin-juillet, 2003, p. 90-93
Disponibilité *: www.revue-economie-et-humanisme.eu/bdf/docs/r365_90_finquartierouvrier.pdf*

« Cité Jean Macé : le "dernier village gaulois" survivra-t-il à la métropole ? », dans *Le postillon, parution à l'improviste,* Journal local, Grenoble et sa cuvette, n°2, octobre 2009, p. 4-7
Disponibilité : www.les-renseignements-genereux.org/var/fichiers/postillon/Postillon-2.pdf

« Croquis de quartier : Jean Macé », Laurent BARBOTIN, dans *Gre.mag : le magazine de la Ville de Grenoble,* Grenoble : Imaye Graphic, Volume numéro 2, Décembre 2014, p. 34-35
Témoignages d'habitants du quartier.
Disponibilité : http://www.gre-mag.fr/actualites/jean-mace/

Quelques événements et créations culturelles



Le quartier Jean Macé : d'hier à demain
Parcours-découverte du quartier Jean Macé de Grenoble, produit par les élèves de l'école Jules Ferry, Association *« Histoires de… »,* 2016-2018, 2 p.

Ce dépliant historique et informatif a été réalisé avec les enfants du groupe scolaire Jean Macé pour faire connaître le quartier transformé à travers son histoire et la mémoire de ses habitants.
Disponibilité : https://www.histoires-de.fr/nos-restitutions/toutes-nos-restitutions/463-depliant-le-quartier-jean-mace-d-hier-a-demain



Du quartier Jean Macé d'hier à la Presqu'île de demain
Jeu sur le quartier Jean Macé de Grenoble, Association *« Histoires de… »*, 2018-2019

Ce jeu est réalisé avec les enfants du groupe scolaire Jules Ferry et les habitants du quartier. Diffusé auprès d'un large public, il permet de faire connaître le quartier aux nouveaux habitants et à tous ses usagers.
Disponibilité : https://www.histoires-de.fr/nos-projets/nos-projets-en-milieu-urbain/576-grenoble-jean-mace-presqu-ile-du-quartier-jean-mace-d-hier-a-la-presqu-ile-de-demain?highlight=WyJqZWFuIiwibWFjXHUwMGU5IiwiamVh-biBtYWNcdTAwZTkiXQ==



Un panneau-fresque pour le projet « **Du quartier Jean Macé à la Presqu'île de demain** »
Association *« Histoires de… »,* 2016-2022, grand format

Cette fresque installée en face de la nouvelle école Simone Lagrange retrace l'histoire du quartier Jean Macé d'hier, d'aujourd'hui et nous raconte la Presqu'île de demain à travers les thématiques de l'innovation ert de l'écologie dans le quartier.
Disponibilité : https://www.histoires-de.fr/toute-l-actualite/893-un-troisieme-panneau-pour-la-presqu-ile



Par ici le bonheur

Evénement-action pilotée par la Maison des habitants Chorier Berriat et accompagnée par la SEM InnoVia, M. Dankwart et Laeticia Caracol,
2017-2018

Cette démarche menée par le « ministère du bonheur, de la contemplation et de l'exploration des petits mondes » vise à évaluer le bonheur des habitants de la Presqu'île-Jean Macé grâce à une machine « à calculer le bonheur ». C'est à travers des ateliers, des animations, des rencontres et des formations qu'ils réfléchissent à des actions concrètes pouvant augmenter la qualité de vie et le bien-être des habitants du quartier.

Disponibilité : http://www.gre-mag.fr/actualites/le-bonheur-est-dans-la-presquile/



Histoire du logement social dans l'agglomération grenobloise, 99 ans d'Actis (1920-2019)

Cycle de 9 visites guidées et exposition organisés par le bailleur social Actis, Plateforme de Grenoble, place de Verdun, 12 avril au 11 mai 2019

Les visites guidées et l'exposition à la Plateforme organisées par Actis à l'occasion de ses 99 ans retracent l'histoire du logement social en France et plus particulièrement à Grenoble
Disponibilité : https://www.actis.fr/wp-content/uploads/2021/02/livret-histoire-actis.pdf



Grenoble Secteur 1 - Du quartier Jean Macé d'hier à la Presqu'île de demain
Web documentaire sur le quartier de la Presqu'île sur l'application *Genially,* Association *« Histoires de… »*, 2022-2023

Disponibilité : https://www.histoires-de.fr/nos-projets/nos-projets-en-milieu-urbain/912-grenoble-secteur-1-du-quartier-jean-mace-d-hier-a-la-presqu-ile-de-demain-2



Une balade sur la Presqu'île
Reportage, carnettiste-illustratrice Alice Raconte, avril-mai 2022, dans le cadre d'une commande de la Maison des Habitant.e.s Chorier-Berriat, 13 p.

C'est dans d'une commande de la MDH Chorier-Berriat que l'artiste a réalisé ce reportage qui consiste en récit écrit et illustré se référant sur le point de vue d'habitant.e.s au sujet de l'évolution du quartier de la Presqu'île à Grenoble.
Disponibilité : https://aliceraconte.com/une-balade-sur-la-presquile/

Chansons « en vogue et de création locale »

(issues de l'ouvrage Un quartier de ville. Jean Macé : les abattoirs : mémoire pour demain, 2006)

« Match gagné, Match perdu »

sur l'air des *Chevaliers de la table ronde*, paroles de MM. Barde, Henry, Gautier, Simiand

(sur l'air des Chevaliers de la table ronde)

Match gagné

Nous avons cinq avants qui brillent
trois demis qui en mettent un coup
deux arrières sûrs et impassibles
et un goal qui bloque tout

et MERGER oui oui oui
et MERGER oui oui oui
et MERGER sera champion !

Match perdu

Nos cinq avants sont de vrais guenilles
trois demis qui ne font rien du tout
deux arrières qui jouent comme
des quilles
et un goal qui fait rien du tout

et MERGER non non non
et MERGER non non non
et MERGER sera pas champion !

« Les gars des abattoirs »

paroles de MM. Barde, Henry, Gautier, Simiand

Les gars des abattoirs

Refrain
C'est nous les gars
les gars des abattoirs
ceux du pont de Pique-pierre
à la barrière
On s'en fait pas
Advienne que pourra
Chantant toujours gaiement
l'âme fière
le vin, l'amour
pour nous sont des chansons
que l'on fredonne tous à l'unisson
Et quand à la cité
un ordre fut voté
cette loi renommée
c'est vive la gaieté
Tralala la, la la la, la la

1. Sur le goudron qui brille
   le long des abattoirs
   il y a des jolies filles
   qui viennent pour nous voir
   Mais ces petites gamines
   qui viennent rôder le soir
   s'en retournent bien vite
   le cœur rempli d'espoir.

2. Le dimanche pour s'distraire
   pour s'amuser un brin
   on va au pont de Pique-pierre
   pour voir passer les trains
   Et lorsque midi sonne
   au clocher des Avios
   chez Merlin plus personne
   tout le monde à l'apéro

« Sur les bords de l'Isère »

paroles de MM. Barde, Henry, Gautier, Simiand

Sur les bords de l'Isère

Refrain

Sur les bords de l'Isère
ah oui c'est là qu'on est le mieux
pour être heureux
On y vit sans misère
chacun chantant toujours gaiement
à qui mieux mieux
Sur les bords de l'Isère
les amoureux s'en vont par deux
le cœur joyeux
et nous chantons bien en cadence
du matin jusqu'au soir
Et vive et vive les abattoirs !

Couplet

Dans la cité quand tout est noir
et que là-haut la lune brille
on voit rôder le soir
tous les garçons
toutes les filles
Y savent bien que pour se plaire
il n'y a pas besoin de faire de manière
Couchés sur les bords de l'Isère
on voit la Bastille à l'envers !

Archives municipales et métropolitaines de Grenoble

1. Documents figurés

Photographies, sites urbains ou chantiers, cité Jean Macé, Grenoble, 1979, collection de 42 photographies, cote 587 W 84

2. Permis de construire

Jean Macé Martyrs, quartier, dossiers instruits en 1931 par le bureau d'hygiène, cote 1931 BH 196

Jean Macé Martyrs, quartier, dossiers instruits en 1935 par le bureau d'hygiène, cote 1931 BH 110

3. Ensemble des fonds

Office Public H.L.M : recensement des locataires. Cité de la Graille, Grenoble, juin 1943, 11 p., cote 380 W 102

Office Public H.L.M : construction de la cité des Abattoirs (ou Jean Macé). Construction et financement, Grenoble, 1930-1933, cote 380 W 241

Office Public H.L.M : construction de la cité des Abattoirs (ou Jean Macé). Groupe complémentaire, Grenoble, 1935-1937, cote 380 W 242

Office Public H.L.M : logements. Demandes enquêtées à la cité des Abattoirs, Grenoble, 1932-1935, cote 380 W 40

Cité Jean Macé : marché de travaux pour l'aménagement des abords, Grenoble, 1980, 12 p., cote 613 W 9



Source et crédits : AMMG, 587 W 84 - photographie 14





Source et crédits : AMMG, 587 W 84 - photographie 41

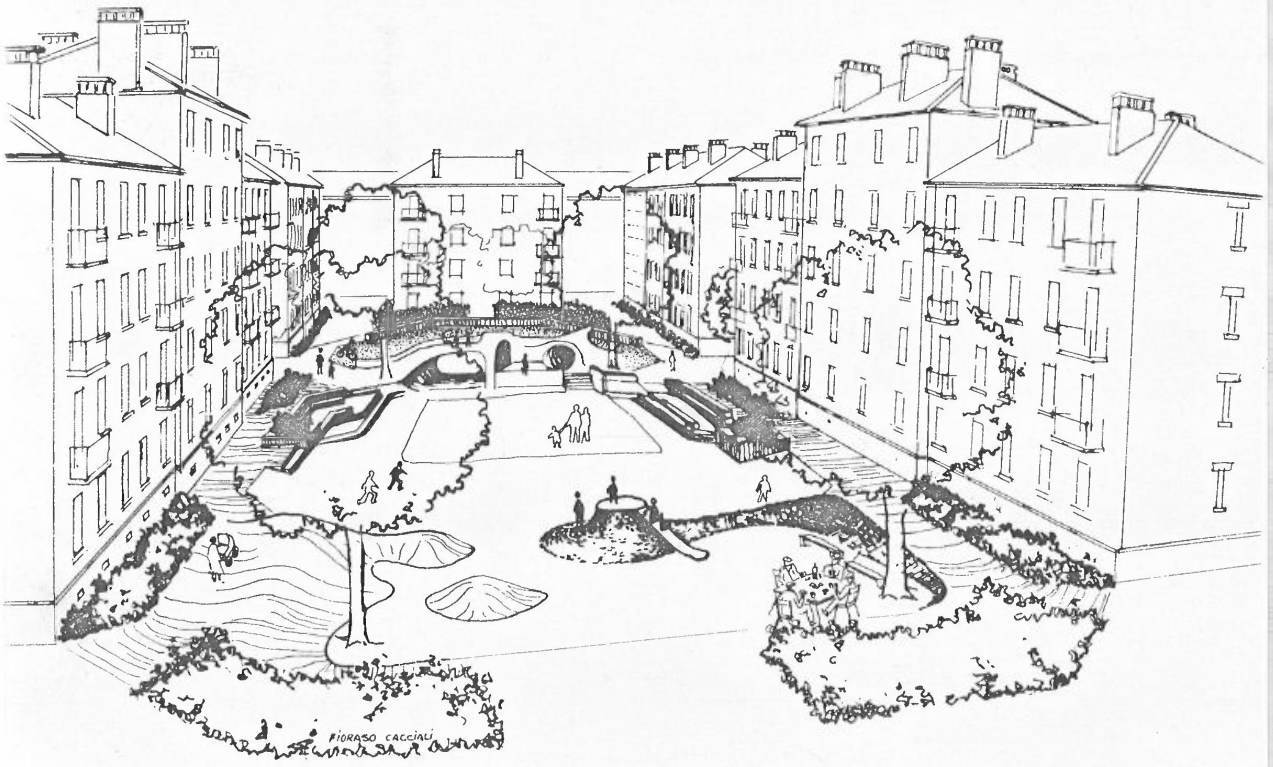
information municipale GRENOBLE avril 1980

la nouvelle place de la cité jean macé

Au cours de la réunion publique du 1er février dernier, organisée par la Municipalité et l'Union de Quartier, un projet sommaire d'aménagement de la place de la cité vous avait été présenté. Un accord de principe s'était dégagé de l'assemblée, malgré quelques remarques.

Après prise en compte de ces demandes, un projet détaillé a été élaboré par les élus et les techniciens qui vous proposent d'en prendre connaissance et de donner un dernier avis avant le début des travaux.

venez voir la maquette,
mercredi 23 avril 1980
de 14 à 20 h, place de la cité, dans la camionnette aménagée.



venez donner un dernier avis avant travaux

réunion publique

mardi 29 avril 1980 à 18 H 30
dans la salle de restaurant de l'Ecole Maternelle, 18 rue Henry Tarze.

Source et crédits : AMMG, extrait du document 613 W 9, p. 9

Archives privées d'ACTIS

Ville de Grenoble, Office Public d'Habitations à Bon Marché, construction d'une cité d'habitations collectives, cité Jean Macé (des Abattoirs), Grenoble :

Plan des étages du type B, 1930, réf. H11-A

Façade Est, 1935, réf. H11B

Façade principale côté Ouest, 1935, réf. H11-C

Photographies, bâtiment 12 rue Ernest Hareux, sans date, réf. H11-D1 à H11-D3

Plan des caves du type B, 1930, H11-G

Façade Sud du pavillon à habitations collectives avec locaux commerciaux, 1935, réf. H11-H

Photographie, façade depuis la cour intérieure avec l'usine Merlin Gerin en arrière-plan, sans date, réf. H11-J

Plan du rez-de-chaussée du type A, 1930, réf. H11-L

Plan des caves du type A, 1930, réf. H11-N1

Plan des caves du type B, 1930, réf. H11-N8

Plan des caves du type C, 1930, réf. H11-N15

Plan du rez-de-chaussée du type C, 1930, réf. H11-O2

Photographies, façades du pavillon à habitations collectives avec locaux commerciaux, sans date, réf. H11-P1 à H11-P21

Plan des étages du type C, 1930, réf. H11-Q4

Plan du rez-de-chaussée et des étages du type B, 1930, réf. H11-R1

Plan prévisionnel, restauration d'immeubles, 1ère tranche 118 logements, cité Jean Macé à Grenoble, 1978, réf. H11-S6

Cité Jean Macé, plan d'aménagement de la cour intérieure, service Eaux et Assainissement (80.11.37 SEA), 17/11/1980, réf. H11-T

Plan topométrique, rue Charles Berthier, cour intérieure avant aménagement, 1971, réf. H11-U

Cité Jean Macé, plan masse, 178 logements, sans date, réf. H11-V1

Façade principale sur rue de 15 mètres et coupe du type C, 1930, réf. H11-Z

Coupe AB du pavillon à habitations collectives avec locaux commerciaux, 1935, réf. G27-A

Façade principale sur rue de 13 mètres et coupe du type A, 1930, réf. G27-B

Élévation de la façade postérieure du type A, 1930, réf. G27-C

Façade principale sur rue de 13 mètres et coupe du type B, 1930, réf. G27-D

Façade côté cour du type C, 1931, réf. G27-E

Source et crédits : ACTIS, réf. H11-V1

II

Plan MASSE

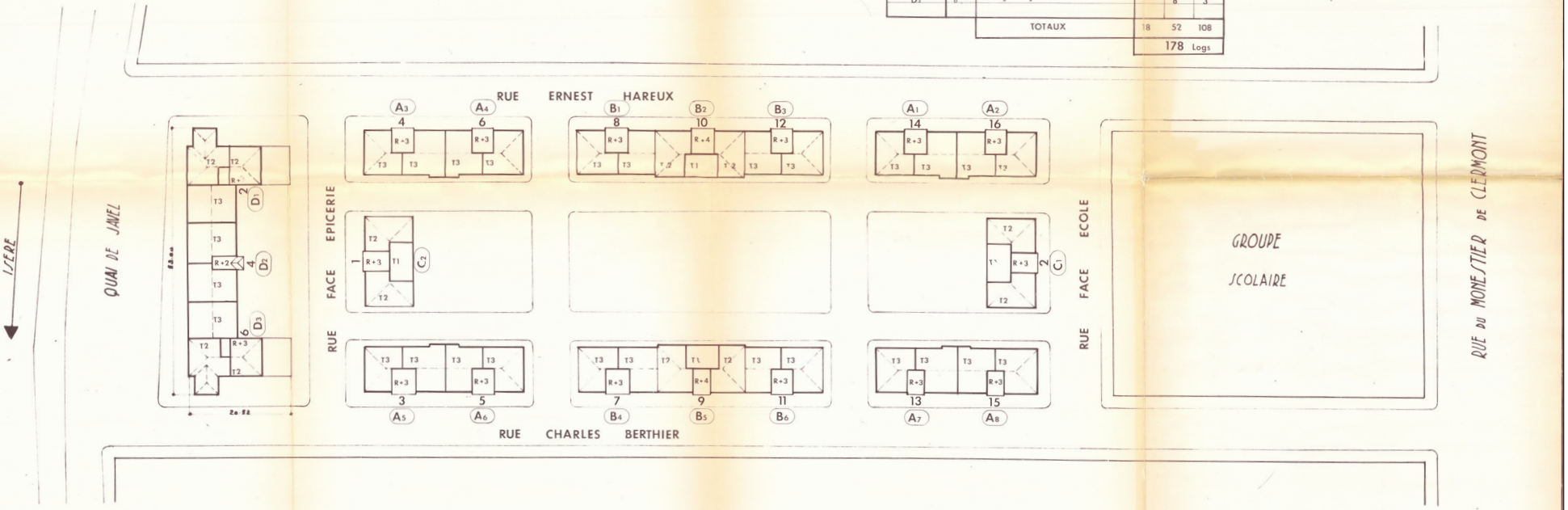
O.P.H.L.M.

de la VILLE de GRENOBLE
2, rue de Belgrade
~ GRENOBLE ~

~ Cité Jean MACÉ ~

NORD

CELLULES	ADRESSES N°	ADRESSES Noms des Rues	Répartition par type F1	F2	F3
A1	14	Ernest Hareux			8
A2	16	" "			8
A3	4	" "			8
A4	6	" "			8
A5	3	Charles Bertier			8
A6	5	" "			8
A7	13	" "			3
A8	15	" "			8
B1	8	Ernest Hareux			8
B2	10	" "	5	10	
B3	12	" "			8
B4	7	Charles Berlier			8
B5	9	" "	5	10	
B6	11	" "			8
C1	2	Face Ecole	4	8	
C2		Face Epicerie	4	8	
D1	2	Cote Epicerie		8	3
D2	4	" "			6
D3	6	" "		8	3
		TOTAUX	18	52	108
			178 Logs		



Source et crédits : ACTIS, réf. H11-L

VILLE DE GRENOBLE

OFFICE PUBLIC DES HABITATIONS À BON MARCHÉ

CONSTRUCTION D'UNE CITÉ À HABITATIONS COLLECTIVES

QUARTIER DES ABATTOIRS GRENOBLE

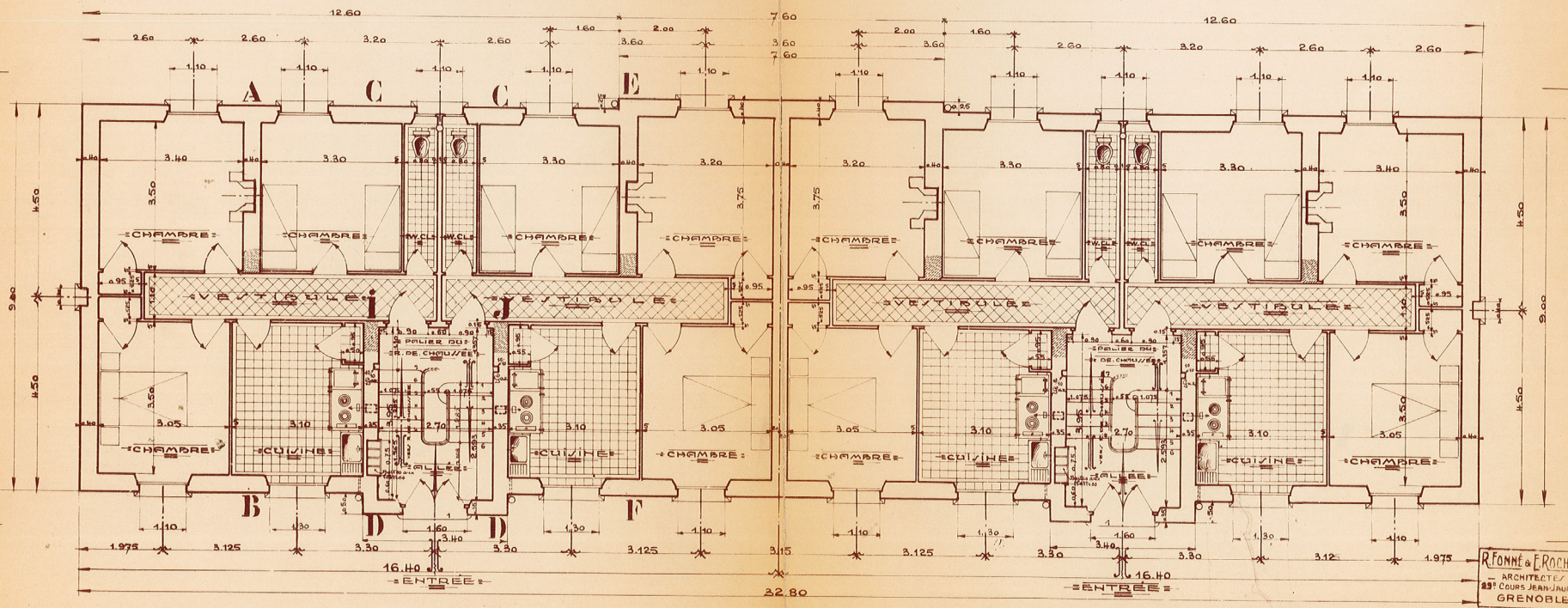
PLAN DU REZ-DE-CHAUSSÉE

2

TYPE . A.

s.a.r.l. ZANOTTI frères
Peinture - Plâtrerie - Vitrerie
Avenue de Grugliasco
38130 ECHIROLLES
Tél: 06.40.04
R.C. 71 B 217 INSEE 336-38151-1003

Signifie parties à exécuter en Béton gras de gravier et ciment.

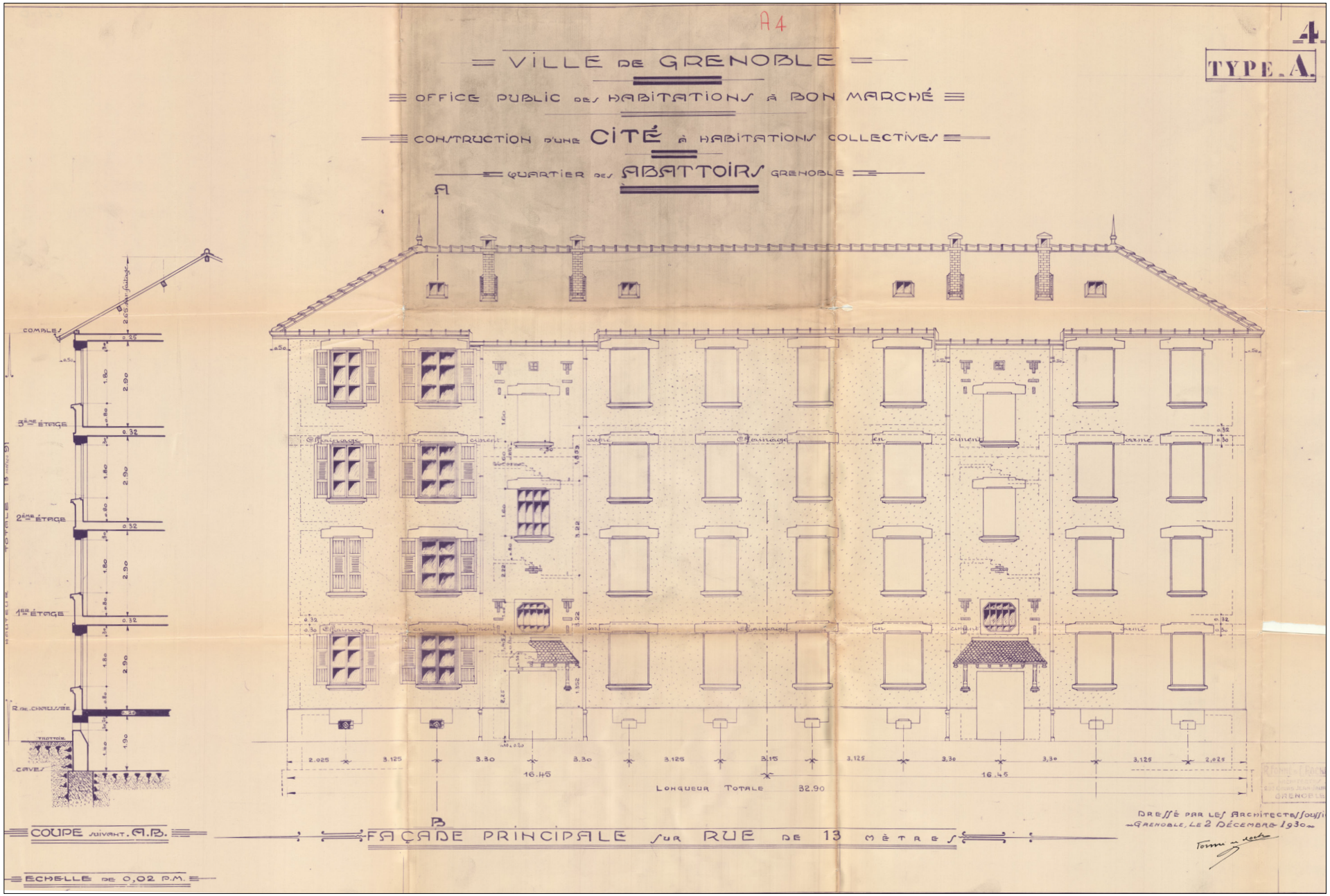


ÉCHELLE DE 0,02 P.M.

RUE DE 13 MÈTRES

DRESSÉ PAR LES ARCHITECTES SOUSSIGNÉS :
GRENOBLE LE 13 NOVEMBRE 1930.

R. FONNÉ & E. ROCHAS
ARCHITECTES
29e COURS JEAN-JAURÈS
GRENOBLE


A4
4
TYPE A.
VILLE DE GRENOBLE
OFFICE PUBLIC DES HABITATIONS À BON MARCHÉ
CONSTRUCTION D'UNE CITÉ À HABITATIONS COLLECTIVES
QUARTIER DES ABATTOIRS GRENOBLE
A
B
COMBLES
3ème ÉTAGE
2ème ÉTAGE
1er ÉTAGE
R. DE CHAUSSÉE
TROTTOIR
CAVES
2.025
3.125
3.30
16.45
LONGUEUR TOTALE 32.90
COUPE SUIVANT A.B.
FAÇADE PRINCIPALE SUR RUE DE 13 MÈTRES
ECHELLE DE 0,02 P.M.
DRESSÉ PAR LES ARCHITECTES/SOUSSI
GRENOBLE, LE 2 DÉCEMBRE 1930



Source et crédits : ACTIS, réf. H11-J

Autres fonds

La cité Jean Macé, Merlin Gerin, les Abattoirs et le pont SNCF sur l'Isère de Pique Pierre, Grenoble, Photographies de Trevor HORNSBY, 2006-2012, URL : http://trevor.hornsby.free.fr/Grenoble4/Grenoble-les_abattoirs.html

Carte postale, **Vallée du Drac et de l'Isère, Terrasse du Téléférique de la Bastille**, Grenoble, auteur inconnu, 1921-1965, URL : http://img.over-blog-kiwi.com/1/43/80/55/20150507/ob_8faf39_vue-sur-cite-jmace.PNG

Carte postale, **Grenoble : Les abattoirs, vue prise depuis les hauteurs de Saint-Martin-le-Vinoux**, auteur inconnu, Musée Dauphinois, Grenoble (Isère), date inconnue, côte SN2010.7.1013, URL : https://musees.isere.fr/

Blog en ligne, **Grenoble, histoire d'une métropole depuis 1800**, URL : www.grenoble-cularo.over-blog.com



Source et crédits : Musée Dauphinois, côte SN2010.7.1013

3.

Observer les usages, éprouver les ambiances

Reconductions photographiques à Jean Macé


Arrêt C1 terminus
cité Jean Macé
Arrêt C1 départ
cité Jean Macé
1
2
3
4
5
6
Source : Google earth
Cité Jean Macé, Grenoble

Note de lecture

C'est individuellement, et parfois en binôme, que plusieurs doctorants de l'équipe AAU-CRESSON ont arpenté le quartier Jean Macé les 8, 11 et 13 octobre 2018. Sur place, ils ont pris le temps de l'observation, de l'immersion et des rencontres afin d'éprouver l'ambiance des lieux. Ils devaient décrire les usages, les pratiques et les ambiances tant des bâtiments, des détails, des espaces publics que des lieux de type commerces, école, entreprises, etc. Le périmètre était le suivant : la rue Henri Tarze, la rue Charles Berthier, les berges de l'Isère, le quai Paul Louis Merlin, la nouvelle cité Jean Macé avec sa cour intérieure et l'école Simone Lagrange.

Pendant deux heures, ils ont pris des photographies au format horizontal et quelques notes. De retour à leur bureau, ils ont choisi 12 images dont six obligatoires définies selon des points de vue indiqués sur la photo aérienne ci-contre et marqués au sol sur le terrain. Les six autres images étaient libres, sans points de vue prédéfinis. A chacune d'elles, ils ont donné une petite légende de quelques lignes pour mettre en récit leurs illustrations.

Une fois que toutes les images et que tous les textes ont été récupérés, nous les avons compilés dans ce livret pour rendre compte de ce travail photographique collectif réalisé, non pas par les habitants du lieu mais par des professionnels de l'aménagement urbain dont le regard est, ici, distancié et extérieur au quartier.

1



Devant moi, Saint-Martin-le-Vinoux. À gauche, Siemens, l'ancienne usine Merlin-Gerin qui jouxtait la cité Jean Macé.

2



C1. Direction Meylan Maupertuis. Les bus s'enchaînent. À ma gauche, une petite cabane en bois pour les employés du réseau TAG.

3



Nouvelle école de la cité Jean Macé et du Clos des Fleurs. École Simone Lagrange.

4



Mi-ombre, mi-soleil. Odeurs du déjeuner.

5



Courant d'air. Au loin, le bruit des voitures.

6



Sous les arbres, il fait bon. On est tranquille.

Lundi 8 octobre 2018, de 14:00 à 16:00

Observation faite par Ryma Hadbi



À la recherche du soleil pour une séance de vitamine D.



Toilettes. Sur l'écriteau il est noté que le 06 octobre 2017, les toilettes ont été nettoyées et désinfectées. À l'intérieur, l'état des w.c. est terrifiant.



Rue Ferdinand Rouvière. Ancien bâtiment de la cité Jean Macé. Le seul pas démoli.



La montagne occupe tout le paysage. On quitte la ville.



Travaux de rénovation dans un appartement.



La cité Jean Macé, plaque commémorative pour les personnes mortes pour la France.

1



Le bus vient jusqu'ici.

2



Et soudain une large ouverture sur le paysage.

3



Des styles architecturaux inimaginables se côtoient.

4



Dans le parc, on ne se sent pas observés depuis les balcons, ça donne envie d'y lire un livre.

5



Passage piéton vers les berges.

6



Les mamans sortent les enfants.

Lundi 8 octobre 2018, de 16:00 à 18:00

Observation faite par MaÏlys Toussaint



Voitures, balcons, alignés, rationalisés, et une touche de couleur.



Le charme de l'ancien et de la vie qu'on ne contrôle pas.



Aux pieds des montagnes.



Brins d'herbe sous haute protection.



Curiosité, le ministère du bonheur et sa page Facebook affichent les citations des contributeurs.



Les berges à proximité, les habitants sont gâtés.

1



La rue est vide. J'écoute le son constant du trafic dans une avenue et le son des enfants qui jouent à ma droite. Il y a juste 3 passants, des hommes qui utilisent leurs téléphones et qui ne regardent pas la rue.

2



C'est ma dernière photo. Le bus s'arrête. Il fait frais et les rues sont calmes. Je n'ai vu aucun train passé pendant mon parcours.

3



L'école est fermée, ce qui donne l'impression que ce passage est presque abandonné. Au loin, la route avec la circulation rapide des véhicules. Par contre, j'écoute les enfants qui jouent sur la place à côté.

4



Il y a des gens sur les balcons, certains regardent la place ou se détendent. 9 garçons jouent ensemble avec 2 ballons et 1 avec un scooter. 3 filles jouent à cache-cache. Les filles m'approchent pendant que j'écris. « Bonsoir ! ».
Elles rigolent beaucoup. Je joue en ouvrant ma veste pour les cacher. L'ambiance est réconfortante et vivante.
Cela contraste avec les autres espaces.

5



Aucune personne ne marche, seulement quelques voitures qui passent. Une frontière entre le vert des arbres et l'asphalte. J'écoute la rivière.

6



Un homme fume et regarde sa fille. L'espace est un peu vide, mais plus joyeux que le point de vue fixe numéro 5, peut-être grâce aux arbres et au square.

Lundi 8 octobre 2018, de 18:00 à 20:00

Observation faite par Luciana Roça



Je suis arrivée à la cité Jean Macé à vélo. Après avoir marché un peu, j'ai pris cette photo : seulement 4 personnes qui marchent, les bus et les voitures roulent et quelques vélos vont en direction de la gare, mais pas dans la direction inverse. La police municipale est présente avec sa voiture. Comme c'est la fin de journée, après le travail, il n'y a pas beaucoup de gens. J'ai l'impression que c'est un quartier vide.



Ce coin et ce paysage ne m'invitent pas à rester ici. J'écoute les feuilles et le vent avec le trafic, ponctué par quelques véhicules dans la rue où il y a l'arrêt de bus. Personne ne passe pendant que je suis ici.



L'horizon et les nuages sont croisés par les câbles du train. De ce point de vue, les montagnes semblent lointaines et la lumière est douce. Ainsi, j'ai l'impression que c'est un espace ouvert et calme.



Les montagnes accueillent cette partie de la ville, mais elles couvrent les nuances du coucher du soleil.



L'école est fermée et vide. La cour de récréation semble abandonnée sans l'enjouement des enfants.



Ça, c'est un espace vert entre deux bâtiments, mais ce n'est pas confortable de passer par la porte ouverte et de rester là.

1



Arrivée en bus, une vieille dame traverse et entre dans la cour de l'immeuble par le petit portillon métallique sur ma droite.

2



C1 à l'arrêt.
5 personnes à l'intérieur du bus.
D'autres courent pour ne pas rater le bus.

3



L'école est comme un objet posé sur un terrain entre la cité Jean Macé et le Clos des Fleurs.

4



Aucune lumière, il fait sombre, il n'y a personne dehors. Depuis les fenêtres ouvertes, on entend les habitants discuter et le bruit des couverts.

5



De l'autre côté de l'Isère, les voitures semblent passer à toute vitesse.

6



En fond sonore, les moteurs de voitures. Quelques personnes promènent leurs chiens.

Lundi 8 octobre 2018, de 20:00 à 22:00

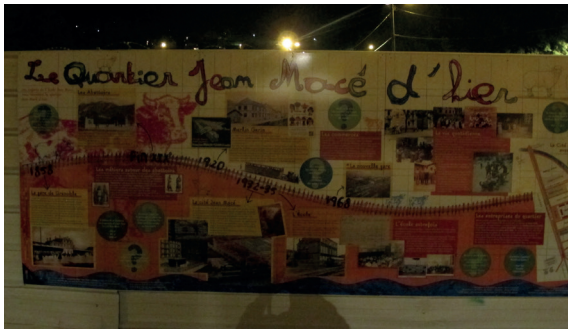
Observation faite par Ryma Hadbi et Walid Ighil Ameur



Portillon toujours ouvert, il me semble que c'est le seul à ne jamais être fermé.



Aucun vélo à l'horizon.



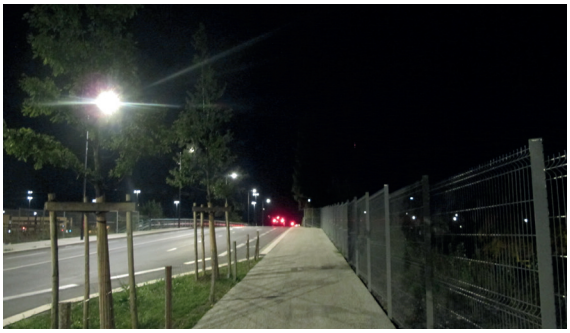
Fresque : le quartier Jean Macé d'hier. Mémoire du passé de la cité et de son quartier. Installée face à la nouvelle école.



La presqu'île de demain. Comme pour préparer les habitants aux changements à venir.



Passage entre le Clos des Fleurs et l'école Simon Lagrange. Un train vient de passer.



Route très bruyante. Passage à vélos très fréquents. On n'est plus à Jean Macé.

1



Chants d'oiseaux. Cris et rires d'enfants.
La cheminée de l'immeuble fume. Cela me rappelle la cheminée d'une usine.

2



Le train SNCF passe. La porte de la petite cabane TAG est ouverte, une personne nettoie les lieux.

3



08h27 : « Bonjour. Attention, viens là, il y a le bus qui passe ».

4



08h28 : Deux filles attendent dans le parc en attendant d'aller à l'école. « Qu'est-ce que tu as oh ! Tu as trop peur d'être en retard toi… »

5



Direction Siemens-Schneider Electric.

6



Autre ambiance, comme isolée de la cité Jean Macé.

Mercredi 10 octobre 2018, de 08:00 à 10:00

Observation faite par Ryma Hadbi



Cheminée



Après avoir déposé les grands à l'école, les mamans pressent le pas vers le bus.



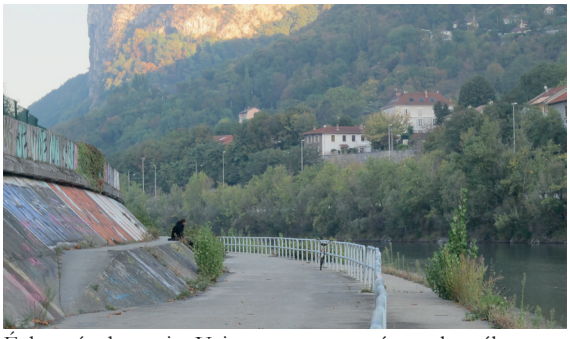
Les parents quittent l'école assez vite. On entend les enfants qui jouent dans la cour de l'école. Les retardataires s'activent.



08h46 : montée dans les classes.



Les cris ont cessé. Rangées d'élèves.



Échappée du matin. Voie assez empruntée par les vélos.

1



Apaisée. Chants de corbeaux et d'autres oiseaux. Le vent souffle dans les arbres. On est bercé par tous ces sons.

2



Personne à l'arrêt de bus. Passage fréquent de trains. Son des livraisons de marchandises.

3



École exposée plein soleil. De là où je prends la photo, il fait très frais.

4



Les deux arbres au milieu, au loin, semblent être ceux de l'ancienne cour de la cité.

5



Derrière moi, un homme nettoie le terrain de tennis. J'entends son balai se frotter au sol.

6



Il fait sûrement encore froid pour que le parc soit fréquenté. En attendant, les bus et les camions de livraison s'enchaînent.

Mercredi 10 octobre 2018, de 10:00 à 12:00

Observation faite par Ryma Hadbi



Un train vient de passer. Au même moment, les employés du chemin de fer inspectent les rails. L'un d'entre eux siffle régulièrement dans une sorte de trompette comme pour avertir ou signaler quelque chose.



10h15 : Pas encore de récréation.



Merlin-Gerin.



« Les jardins suspendus de Jean Macé ». Jardiner le mercredi après-midi et le samedi matin. Oignon, poivron, salade, tomate, petits melons…



J'entre dans l'usine Siemens par un portail grand ouvert.
C'est par là que les livraisons de marchandises se font.
Je sors mon appareil photo, on m'interpelle.
« Excusez-moi, vous n'avez pas le droit » en me faisant un signe de la main pour me dire de sortir.



Ici se termine Grenoble.

1



Terminus Bus C1, cité Jean Macé.

2



Changement de conducteurs de bus.

3



12h00 : portail de l'école ouvert. Les enfants jouent dans la cour. Les parents arrivent pour récupérer leurs enfants.

4



Fontaine d'eau à ma droite. Je ne l'avais encore jamais remarquée.

5



Quai Paul Louis Merlin. Les Mouettes. Siemens-Schneider Electric.

6



Les employés de Schneider et Siemens déjeunent dans le petit parc.

Mercredi 10 octobre 2018, de 12:00 à 14:00

Observation faite par Ryma Hadbi



Direction Clos des fleurs.



La cantine, depuis une fenêtre rue Ernest Hareux.



Ancienne école Jean Macé, rue Joseph Lyonnaz. Un couple y fait entrer ses courses. La dame va ensuite stationner sa voiture dans la cour de l'école, rue Charles Berthier.
L'école semble être habitée. À l'interphone, il y a quatre noms. Pas de boîtes aux lettres.



7 rue Charles Berthier. Je sonne. Je prétexte avoir oublié mes clés. Gentiment, on m'ouvre la porte de l'immeuble.
Je prends l'ascenseur pour monter au 3e puis au 6e afin de voir à quoi cela ressemble à l'intérieur.
Pas de vue sur l'extérieur depuis les paliers.



Copropriété « Les Mouettes », 4 rue Fernand Rouvière.
Je sonne à l'interphone, on m'ouvre la porte. J'entre dans le hall. C'est une tout autre ambiance !
L'odeur est différente de celle des autres immeubles, mais aussi la lumière, les couleurs, la convivialité du lieu.
Porte en bois, escaliers à paliers intermédiaires, paliers lumineux avec vue sur l'extérieur, caves semi-enterrées…



Séance de tennis. Son des balles qui rebondissent sur le sol.

1



Grincement des roues du train. Son des déchargements de matériaux métalliques dans les entrepôts de Siemens.

2



Deux garçons jouent au ballon. Ils attendent le bus.

3



Très calme. Le portail est fermé.

4



Personne. On a l'impression d'être à la campagne : chant d'oiseaux, vent frais, silence.

5



Il y a toujours du linge aux balcons des Mouettes.

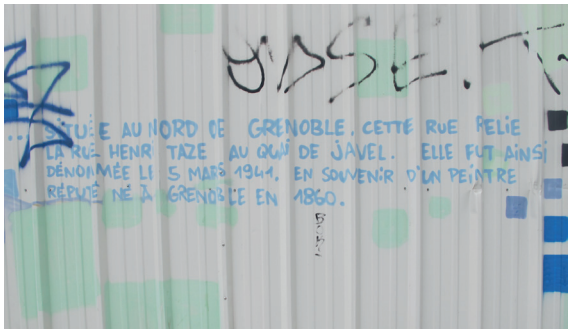
6



Tout au fond, un homme est assis sur le banc. Il parle au téléphone. Il tient son chien en laisse. Des enfants passent, ils vont au skate park : « Maintenant il y a du monde, tout à l'heure c'était vide, on y va quand même ? »

Mercredi 10 octobre 2018, de 14:00 à 16:00

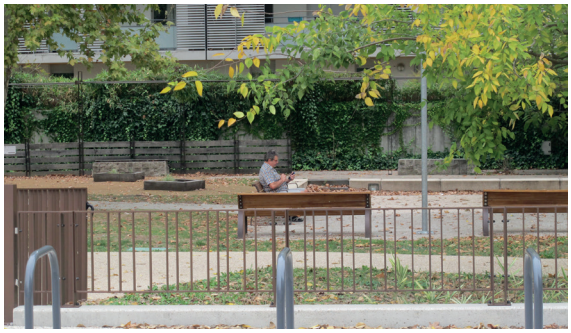
Observation faite par Ryma Hadbi



Quai Paul Louis Merlin. Sur le mur en tôle de la fourrière municipale, on explique l'origine du nom de la rue « Charles Berthier ».



8 rue Ernest Hareux, sur le mur en tôle de la fourrière on peut lire :
« La rue Ernest Hareux a été dénommée au cours de la séance du conseil municipal du 05 mars 1941 », le peintre « consacra de nombreuses toiles à notre ville… »



14h16 : cour de la cité Jean Macé.



Fourrière municipale de Grenoble, vue depuis la rue Durand Savoyat.



Une toute autre échelle. Le nouveau quartier Clos des Fleurs. Une des filles dit : « On va vers l'école ? », l'autre répond, « à notre ancienne école ? ».



Rue Roger Jausserand (1917-2009), résistant et déporté.
Au n°25, à droite, le CCAS, le POHI et le SIA.
Au 12 rue Henri Tarze, le centre d'accueil intercommunal.

1



Le calme, ici je me sens zen. Le son d'un violon. Une mélodie qui m'a emporté loin.

2



Un environnement harmonieux, apaisant par la présence du végétal et la perspective sur la montagne mais interrompu par le bruit du train.

3



Un contexte architectural contemporain avec différentes expressions ; d'un jeu de couleurs sur la façade à un jeu de volumes.

4



Prédominance du végétal, un coin calme à habiter.

5



Entre le parc et la résidence.

6



Pratique de l'espace public : une femme qui joue avec son enfant dans le parc. C'est familial.

Mercredi 10 octobre 2018, de 16:00 à 18:00

Observation faite par Ichraf Aroua



La cité c'est pour nous tous avec nos différences…



Appropriation de l'espace public (le skate park) par les jeunes (graffitis et jeu de skateboard).



Un passage vert.



Des résidences ayant des espaces de divertissement pour les enfants : une aire pour respirer…



Le crayon jaune comme mobilier urbain à côté de l'école, un élément signalétique.



La touche artistique et à la fois enfantine représentée par la fleur collée sur la fenêtre.

1



Ici, je sens un contraste avec le point de vue 5 par rapport à la lumière. L'endroit est presque bleu, le soleil semble froid. Les oiseaux sont loin et il y a des voitures qui passent de temps en temps.

2



Cinq personnes à l'arrêt de bus. La rue est calme. J'écoute : train, bus, voitures avec des intervalles entre eux. Je suis surpris que le train ne fasse pas plus de bruit mais il est plus remarquable que les autres sons. Le vent frais du matin souffle dans les arbres autour de moi. Ce son s'ajoute aux sons bas et constants du trafic sur le pont à côté. La lumière du soleil est douce et de couleur chaude.

3



Une mère et son enfant sont passés devant l'école.
Le véhicule de service est devant le portail de l'école.
Malgré ce petit mouvement, l'école me semble stérile sans le mouvement du quotidien scolaire.

4



Le soleil anime la place presque vide. J'écoute le son constant du trafic qui compose un *humming* parfois fort et parfois faible, mais aussi le son des feuilles au vent. 3 enfants passent, 2 sortent de la place et 1 arrive en vélo. Il n'y a pas beaucoup de fenêtres ouvertes dans les appartements. Quelqu'un utilise l'aspirateur.

5



La ligne entre le vert et l'asphalte est toujours présente.
Je ne sens plus le soleil.

6



L'aire de jeux est vide, mais après cette photo et pendant que je prends ces notes, 2 filles sont arrivées et jouent. Elles me disent bonjour, elles sourient. Je ne comprends pas quelle langue elles parlent entre elles.

Samedi 13 octobre 2018, de 09:00 à 11:00

Observation faite par Luciana Roça



Sans les travailleurs, ce chantier semble abandonné.
Un endroit de déchets.



Les couettes au soleil. Les fenêtres montrent que les habitants sont réveillés.



La couleur de la lumière et la porte ouverte invitent à entrer dans la cour.



La couette, le drap, le petit drapeau. La lumière chaude contraste avec l'ombre froide.

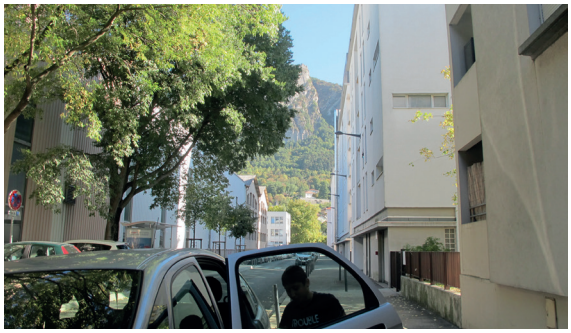


Une femme fait du jardinage dans le petit jardin collectif.
Elle est concentrée et passe d'un bac à l'autre.



Les filles jouent et derrière il y a un « mur d'appartements ». Elles ont beaucoup de complicité. Je ne comprends pas quelle langue elles parlent. Hors de l'espace de la photo, à ma gauche, à côté du terrain de sport, une famille arrive pour nettoyer les jouets des enfants à la fontaine publique.

1



Une mère de famille à ses enfants : « Allez, faites vite. Montez ! Il faut qu'on dépose votre frère. Allez, installez-vous ! »

2



Pas un bus. Pas une voiture. Pas un train. Personne.

3



Chant d'oiseaux de tous les côtés. On a l'impression de ne pas être en ville.

4



Il y a 5 minutes, trois enfants étaient assis au fond du parc. Aujourd'hui, il n'y a pas mal de personnes dans le quartier. Ils entrent et sortent des immeubles. Certains habitants sont sur leurs balcons et font du rangement.

5



Le portail de Siemens et Schneider Electric est fermé, c'est le week-end. Aucun son des camions de livraisons et de déchargements.

6



Un jeune homme assis sur un banc, il n'a pas l'air d'être du quartier. Les joggeurs passent sur les côtés du parc.

Samedi 13 octobre 2018, de 11:00 à 13:00

Observation faite par Ryma Hadbi



Une dame, d'environ 60 ans, est en train de jardiner.
Elle a apporté un petit caddie avec des outils de jardinage.



Quai Paul Louis Merlin. Un homme sur le trottoir.
Une dame à sa fenêtre au RDC des Mouettes.
Ils discutent depuis un bon moment.



Passage très emprunté par les habitants pour aller de la rue Charles Bertier à la rue Ernest Hareux.



Entrée d'un des nouveaux immeubles qui donnent sur la petite cour.



Ancienne école Jean Macé. Petite cabane. Des enfants étaient venus mercredi, avec leur animatrice, pour prendre des objets de cette cabane. Ils y ont joué un moment.



Vue d'ensemble depuis la rue Henri Tarze. À gauche Jean Macé, en face l'école Simone Lagrange, à droite le Clos des Fleurs.

1



On voit la chartreuse. La rue est calme et on entend les habitants discuter chez eux.

2



Rue pratiquement déserte, seul le bruit du vent qui caresse les feuilles des arbres la berce.

3



Bâtiment de l'école en bois et de couleur rouge. Ça donne un peu de couleur au quartier.

4



Beaucoup de soleil. Cris des enfants à l'intérieur des appartements derrière moi.

5



Toujours le calme. Schneider électrique écrit en vert et la montagne…

6



Le parc est vide. Des jeux rouges…

Samedi 13 octobre 2018, de 13:00 à 15:00

Observation faite par Fatma Mrad



L'école est là !



Point de vue intéressant, ouverture sur la montagne.



Le parking et la montagne.



Bâtiment champignon.



Terrain vide ou abandonné.



Des adolescents qui jouent au skate.

4.

Récits de vie / Récit du lieu

Itinéraires et entretiens à Jean Macé

Véronique Vic, le 14 février 2018 à 10 h

Maison des Habitants Chorier Berriat, Grenoble



Véronique est agente de développement local dans le secteur 1 de la ville de Grenoble, à la Maison des Habitants Chorier Berriat. Elle nous explique comment Jean Macé, par sa mémoire collective passée, est aujourd'hui un quartier dont le « cœur est à prendre ». Après sa démolition-reconstruction, la cité a dû se recomposer à plusieurs échelles avec de nouvelles entités, pourtant habituée à vivre en quasi-autarcie depuis des décennies. Désormais intégrée dans le projet urbain Presqu'île, elle constitue un nouveau quartier composé à la fois de Jean Macé, du Clos des Fleurs et de Cambridge. Cette recomposition a été un moment de transition douloureux et difficile. La Maison des Habitants, consciente des potentiels de ce quartier mais aussi de ses problématiques, tente alors de mettre en place les solutions et actions nécessaires pour les faire se côtoyer, redynamiser ces lieux et leur donner les possibilités de créer ensemble une vie collective conviviale.

Je n'ai pas lu le livre « *Un quartier de ville. Jean Macé, les abattoirs : mémoire pour demain* ». L'histoire, c'est effectivement celle des abattoirs. Je ne l'avais jamais vu. C'est émouvant parce que quand je vois ces photos et que habitants nous racontent tout ça, je trouve que c'est super émouvant. C'est chouette. Il faudrait que je l'emprunte pour le lire. Alors qui témoigne à l'intérieur ? Donc c'était monsieur Destot qui l'avait fait. Roger Grillot, oui il est toujours là monsieur Grillot, mais c'est des personnes bien âgées. C'est surtout à lui que je pense pour la rencontre.

Il y a à l'Abbaye un caractère spécifique. Dans ces cités on a vécu une certaine histoire ensemble. Ce sont des personnes qui se sont unies, qui ont partagé des choses et puis ça correspond à une époque quoi, le monde ouvrier. Nous on l'a vécu aussi sur Saint-Bruno. Ici, c'était aussi un quartier ouvrier avec les ganteries, avec Raymond Bouton. C'était des ateliers avant et après la guerre. Et c'était des ateliers qui étaient devenus complètement féminins comme pour Raymond Bouton qui a créé une seconde activité après-guerre pour permettre aux femmes de garder leur travail et de permettre aux hommes de réintégrer les entreprises. Enfin, il y a vraiment des histoires hyper fortes. Ici, à Saint-Bruno c'est aussi un quartier qui a toutes ses entreprises qui ont fermés et d'un point de vue architectural et immobilier c'est devenu pour la plupart des projets immobiliers comme Lustucru ou Raymond Bouton qui a été rasé. Et comment les gens vivent ça, comment certains sont restés, mais que d'autres sont partis poussés par le nouveau projet immobilier et économique. Ça a repoussé les frontières. Mais je trouve que c'est intéressant de voir ça et je pense qu'on le vit dans d'autres quartiers aussi.

Et pour arriver à Jean Macé, c'est à peu près ce qui se vit aujourd'hui avec le projet urbanistique qui vient modifier la vie du quartier quand même. Comment on garde la mémoire collective d'un lieu comme ça ? Pourquoi pas un lieu commun pour garder cette mémoire ? J'aime bien votre façon de travailler, de faire tout ce travail d'étude et de savoir revenir vers les habitants, venir prendre en compte leur demande et leur retransmettre ce travail.

Pour vous dire quelques mots sur Jean Macé, c'est un quartier à part. Dans le découpage de la ville de Grenoble, Jean Macé se trouve sur le secteur 1 sauf que dans la carte du secteur 1 quand on la regarde il se trouve complètement à l'extrême. Là, on a le Drac, l'Isère, le boulevard Joseph Vallier et le cours Jean Jaurès. Le secteur 1 est là-dedans, c'est toute cette partie-là. Il est vraiment à l'extrême et la réalité de Jean Macé c'est que c'est un sous-quartier du secteur 1 qui jusqu'à lors a été très mal desservi en transports en commun, en commerces. Voilà, c'est une bulle à la différence de l'Abbaye qui est dans un cœur de ville.

(*En regardant une carte du quartier*)

On a Merlin Gerin qui est là, vous voyez l'Isère, le Drac de l'autre côté et du coup de sa situation à l'extrémité de la ville, sur une bordure de la ville en fait, c'est devenu une cité. Ça c'est auto-organisé au cœur de la cité et de façon un peu différente je suppose de l'Abbaye ou d'autres qui sont quand même dans la ville. À Jean Macé ils se sont vraiment retrouvés au bout quoi. Après c'est la grande route de Lyon et ensuite c'est l'Isère et le Drac qui vont se retrouver. Donc ils se sont auto-organisés là-bas. Il y a comme une vie extrêmement forte et puis effectivement toute une vie communautaire qui s'est créée parce que c'est tous des gens qui travaillaient aux abattoirs. Les weekends ils les faisaient ensemble, les enfants étaient élevés ensemble.

Ils ont fait un grand mur sur l'école, vous verrez, avec l'association *Histoire de…* et c'est vraiment sympa. Alors voilà, l'histoire de Jean Macé c'est ça. Ça s'est auto-organisé avec quelque chose qui s'est créé, une Union de Quartier purement Jean Macé dont font toujours partie et qu'ont toujours piloté les anciens de Jean Macé. C'est-à-dire, on retrouve dedans monsieur Grillot et sa femme, monsieur Lauriot et sa femme, la génération un peu des 70 ans. Ces quatre personnes, ils portent l'histoire de Jean Macé au titre de l'Union de Quartier. Eux, c'est déjà les premières personnes à rencontrer. C'est les premiers maillons de Jean Macé qui vont vous renvoyer vers d'autres gens. Ils adorent, le plus beau cadeau qu'on leur fait c'est de raconter l'histoire de Jean Macé. Le fait que vous meniez ce travail, cette thèse, ça va les passionner. Ils ont tellement de choses à raconter qu'ils pourraient suffire, l'histoire pourrait suffire à eux-mêmes. C'est vraiment les premières personnes à rencontrer sur l'histoire de cette époque-là de Jean Macé.

En ce moment, ils sont en train de vivre une époque de transition et je dirais même une époque douloureuse, mais du coup vous allez vous retrouver dedans en allant faire ce travail avec eux. Ce quartier a déjà vécu une transformation il y a à peu près 4 ans. Je ne sais plus comment était exactement le quartier, mais on a vraiment le cœur historique de Jean Macé, ça faisait vraiment quelque chose comme ça avec les grands bâtiments anciens et l'école qui était là (*en dessinant sur sa feuille une sorte d'îlot avec un cœur central*). Là, on allait vers la route de Lyon, là c'était le cul-de-sac avec Merlin Gerin et l'Isère qui descendait. Et aujourd'hui le quartier Jean Macé, il y a une partie qui a été rasée et des champignons ont poussé dans le quartier et ça s'appelle le Clos des Fleurs. Ce sont des tours d'une dizaine, douzaine étages.

Du coup, on se retrouve avec des gens qui ici (au Clos des Fleurs) ne se côtoient pas entre eux et qui vivent plutôt par tour, avec un côté logement social et un côté résidentiel. Donc déjà là on ne se côtoie pas et ça et ça (Jean Macé « originel » et le Clos des Fleurs), ces deux-là ils ne se côtoient pas aujourd'hui. Donc il y a des tensions parce que les gens qui sont là (les anciens de Jean Macé) ils voudraient faire une Union de Quartier plus large mais ceux du Clos des Fleurs disent « les vieux on n'en veut plus, ils vont nous laisser la place ». Et aujourd'hui, on n'arrive pas à essayer de faire vivre tout ça ensemble.

Donc tout le travail qu'on essaye de mener à pas de souris et avec un gant de velours c'est déjà ça. Et ce n'est pas fini, pour vous expliquer globalement parce que vous allez vous retrouver avec ça, on a quelque chose qui se trouve à une autre échelle en face. Aujourd'hui dans le plan immobilier et urbanistique, donc là je vais reprendre le dessin : là on a le Drac, là le boulevard Joseph Vallier avec le pont Catane, on va retrouver l'Isère et tout au bout là-bas on a le chemin de fer qui sépare le quartier, ici on a Jean Macé, le Clos des Fleurs et ici un nouveau quartier en pleine construction qui se trouve au polynôme. C'est un quartier où c'est que des habitations qui s'appelle Cambridge. Ce qu'on appelle la Presqu'île, ce n'est pas que ça (Cambridge) mais bien tout ça. Et de l'autre côté de l'Isère, on a le projet de l'esplanade qui est en plein mouvement aussi, dans le secteur 2 de l'autre côté de l'Isère et du cours Jean Jaurès. Et dans les projets, il va y avoir ici une passerelle piétonne en 2020 qui va se construire pour relier l'esplanade et le quartier Jean Macé.

Donc aujourd'hui, dans ce quartier, on a un projet urbanistique qui dit que ça, c'est un seul et même quartier (Jean Macé, Clos des fleurs, Cambridge). Et on a la construction d'une nouvelle école à Jean Macé qui doit accueillir tous les enfants de Cambridge. Donc là on se retrouve avec une double voire une triple problématique : Faire se côtoyer Jean Macé et Clos des Fleurs et faire se côtoyer Cambridge avec Jean Macé/Clos des fleurs sachant qu'on a le chemin de fer au milieu. Dans le projet urbanistique oui ça marche, mais quand on est dans une vie sociale ça ne se passe pas comme ça.

Donc ici on a de nouveaux habitants qui arrivent et il n'y a aucun lieu de vie commun, pas de salles communes, pas de projets communs alors qu'il y a 3000 habitants qui arrivent petit à petit. On fait des accueils « nouveaux arrivants » en bas d'immeubles pour essayer de les relier avec la Maison des Habitants, leur expliquer qu'il y a une Union de Quartier de l'autre côté, une école là, qu'on peut imaginer des pédibus enfin bon…

Là, c'est le no man's land (entre Jean Macé et Cambridge). À Jean Macé, il n'y a plus de commerces. Les gens sont obligés d'aller à Saint-Bruno ou de l'autre côté du chemin de fer pour les commerces. Le problème qu'on a c'est, comment on arrive aujourd'hui à dire que le premier projet social à prendre en compte c'est comment donner l'âme du quartier aux nouveaux, comment leur permettre de prendre connaissance de l'histoire et de faire de cette histoire quelque chose pour eux qui évoluent. Et, comment amener ces gens à se côtoyer sachant que demain il y aura une passerelle ici, et que les gamins de l'esplanade risquent de venir à l'école Simone Lagrange. Donc en fait, pour les gens qui sont là, non seulement il y a l'histoire à créer ensemble (Jean Macé et Clos des Fleurs), mais après avec qui ils vivent et à qui ils sont rattachés. Ils vivaient jusque-là quasiment en autarcie puis ils sont venus se relier plutôt au cœur de quartier de Saint-Bruno. Aujourd'hui, on leur demande de se relier à Cambridge.

Du coup, aujourd'hui on est vraiment dans une configuration d'un cœur ouvert, vraiment d'un cœur ouvert. C'est-à-dire qu'ils ne savent plus quelle est leur appartenance, en quoi leur histoire est importante, avec qui ils doivent fédérer pour refaire un projet de demain. C'est super dur. Donc, c'est une période de transition et une période qui est très difficile. Ça a commencé avec la démolition de la cité et la construction du Clos des Fleurs.

Aujourd'hui, on a une Union de Quartier qui anciennement était l'Union de Quartier Jean Macé et dont le président était jusqu'il y a un mois, monsieur Lauriot. Cette Union de Quartier elle s'est dit comment on fait pour que l'Union de Quartier évolue, prenne en compte les besoins du secteur. Mais en même temps, on n'a pas envie d'être évincé, on a envie d'y apporter quelque chose. C'est assez dur en ce moment. On est du coup plutôt sur une Union de Quartier qui se recrée avec des espèces de sous-commissions qui vont essayer de se côtoyer : une Jean Macé, une Clos des Fleurs, une Cambridge. C'est l'Union de Quartier Arago- Jean Macé-Presqu'île. Les Unions de Quartier sont en fait des référents d'un secteur géographique de la ville. Donc elle s'appelle Union de Quartier Jean Macé-Arago, parce que c'est la grosse rue qui traverse là, et Presqu'île qui vient de se rajouter. Ils se sont posés la question de faire deux Unions de Quartier, une de ce côté (Jean Macé) et une de l'autre côté (Cambridge). Mais sachant qu'on risque d'avoir des lieux de vie communs, une école commune et que peut-être ensemble ils pourraient réfléchir autrement, pour l'instant ils sont plus dans une Union de Quartier qui évolue avec trois sous-commissions qui vont essayer chacune de prendre en compte les réalités et les besoins de chacun et en même temps tenter de créer des « passerelles ».

Je vous raconte tout ça parce qu'on va forcément vous parler de cette réalité-là. Aujourd'hui c'est douloureux quoi. Et du coup, on est vraiment, je pense, dans cette question de dire comment garder un cœur de quartier et comment la mémoire va rester. Si effectivement ces gens-là (Clos des Fleurs et Cambridge) veulent prendre conscience de l'histoire de ce quartier et se dire que c'est super important d'avoir quelque chose qui marque la mémoire du quartier et qu'on continue avec, c'est notre joyau. Maintenant il faut qu'on vive autrement, mais c'est une richesse pour nous cette mémoire. Dans un premier temps il est intéressant de rencontrer Monsieur Lauriot et monsieur Grillot. Puis dans un second temps je pourrais vous faire rencontrer les nouveaux ceux qui vivent la version nouvelle du quartier.

Dans le Clos des Fleurs, il y a eu des relogements mais il y a aussi énormément de personnes nouvelles qui viennent de l'Abbaye, de Mistral. Il y en a plein de l'Abbaye qui sont arrivés ici dans du logement social. On se retrouve avec une pluralité de personnes culturelles et aujourd'hui il faut arriver à les faire côtoyer et vivre ensemble et pour ça, il leur faut une raison commune. Une des spécificités de ce quartier c'est aussi cette mixité forcée. On a aussi sur le quartier Jean Macé le centre d'accueil communal, le foyer Henri Tarze et qui sont dans le cœur de quartier. C'est des gens de passage et du coup comment ils arrivent à faire avec. C'est un sacré quartier qui est passionnant. On sent qu'il y a une magnifique histoire et qu'il y a aussi une grande douleur aujourd'hui.

Il serait important de rencontrer *Histoire de…* Ils font un deuxième temps de travail à Jean Macé avec l'école parce qu'ils sont vraiment considérés dans ce quartier maintenant. Ils ont déjà rencontré plein d'habitants du quartier qui leur ont fait part d'une partie de la mémoire du lieu. Vous pourrez comme ça avoir des liens dans le quartier et puis récolter des informations, de la matière.

Pour finir la petite histoire sur ce quartier, nous on a depuis un an mis en place une espèce d'équipe pour essayer d'aller approcher les habitants et créer des liens. On a une action qui s'appelle « Par ici le bonheur » : ce sont deux personnes, un comédien et une dame avec une démarche pédagogique. Ils travaillent sur la notion du bonheur qui se cultive comme au Bouton. L'idée, ça a été de faire une première approche artistique en disant que le ministre du bonheur a envoyé en délégation ici monsieur D. (le comédien) pour rencontrer les habitants et a décidé que cette cité allait être une cité exploratoire pour mesurer le bonheur national. C'est un truc qui parait très utopique mais qui pourrait être réaliste. Et elle, elle mesure avec une machine le bonheur par les indices de bonheur qui sont des boules de couleur à mettre dans la machine. C'est pour aider les habitants à mesurer leur indice de bonheur lors d'ateliers en leur demandant : pour vous qu'est-ce qui peut créer le

bonheur dans votre quartier ? Et cela fait un an que l'on travaille avec les habitants avec des petits ateliers. C'est pour permettre de faire émerger des envies, pour construire l'avenir de demain, leur faire prendre conscience qu'il y a de belles choses. Les gens ont dit des petites phrases pour exprimer ce que c'est le bonheur pour eux et avec ces phrases ils ont fait des petits panneaux qu'ils vont « semer » dans le quartier.

Monique, Roger Grillot et Alain Lauriot, le 14 mars 2018 à 10 h

Ancienne école Jean Macé, 1 bis rue Joseph Lyonnaz, Grenoble



Au local de l'Union de Quartier Arago-Jean Macé-Martyrs, situé au 1 bis rue Joseph Lyonnaz, nous rencontrons Monique, Roger et Alain. Ensemble, nous redécouvrons le livre « *Un quartier de ville. Jean Macé, les abattoirs : mémoire pour demain* », un projet qui est né lors de la prise de décision de démolition de la vielle cité Jean Macé. Il rassemble les récits de vie de plusieurs anciens habitants du quartier. Ce lieu de rencontre a, par ailleurs, une valeur symbolique forte, il se situe dans l'ancienne école Jean Macé qui est aujourd'hui l'un des rares témoins matériels de la cité Jean Macé originelle riche en histoires et en souvenirs. Le quartier a la chance « d'avoir des rues dont les noms reflètent bien son histoire ». Ici, Joseph Lyonnaz (1896-1958) était un ancien collaborateur de l'Union de Quartier à l'époque où elle se nommait encore l'Amicale des Abattoirs.

Alain Lauriot : Ici comme ça a été refait, à l'inverse de l'Abbaye, les anciens habitants ne sont plus forcément là. D'ailleurs, ils sont partis dans des conditions très correctes parce que les personnes de l'Union de Quartier ont été impliquées dans la reconstruction notamment sur un sujet qui a été négocié par l'ancien président. En fait, pendant les reconstructions, les personnes qui sortaient du quartier étaient prioritaires pour revenir. Mais finalement très peu sont revenus.

Monique Grillot : Personne n'est revenu.

A.L. : Ceux qui l'ont fait ce sont ceux qui, au gré du phasage du projet, sont passés d'un immeuble ancien à un autre bâtiment neuf qui les intéressait.

M.G. : Ils sont quand même partis deux ou trois ans le temps de construire le nouveau bâtiment. Et puis, c'est des personnes d'un certain âge et certains se sont habitués dans leur nouveau quartier. Et tous ceux qui sont ici, ce sont des anciens.

Roger Grillot : Et quand ils ont démoli chez nous, l'immeuble ici était déjà fait alors on a juste fait le transvasement.

M.G. : On a été relogé directement.

A.L. : Il y a un immeuble d'origine qui est resté au fond. Il est d'ailleurs mentionné par un des habitants à l'Abbaye. Il a dit « regardez ce qu'ils ont fait à Jean Macé, pourquoi ne pas le faire chez nous ». Regardez, cette école où on vous reçoit, nous on voulait qu'elle soit rénovée mais ils nous ont dit que ça coutait très cher. Ils ont préféré refaire une école neuve à côté mais ce n'est pas vrai, ça ne coûte pas plus cher. Le message qu'on a reçu après c'était « ce n'est pas plus cher mais quand on voit la différence on préfère faire du neuf ».

M.G. : Pour le moment, ils gardent cette école car le quartier Cambridge n'a pas d'école là-bas et ils pensent qu'il y aura beaucoup d'élèves alors, s'ils sont en surclasse, il y aura ici des classes pour dépanner. Mais bon, elle peut rester encore quelques années.

A.L. : On veut garder cette salle pour nous au moins parce qu'elle est très agréable pour un tas de raison. On en a une dans la nouvelle école mais elle est trois fois plus petite.

R.G. : Mais là on peut avoir une classe pour nous, on peut demander peut-être.

M.G. : Oui, il faut que tout soit tout neuf. Il ne faut pas mettre du vieux dans du neuf. Après, il y a des avantages et des inconvénients dans tout.

R.G. : Pour les élèves, c'est super. Ils aiment leur nouvelle école, c'est tout neuf.

A.L. : Alors, la Maison des Habitants est à un kilomètre et demi d'ici, sans aucun moyen de transport direct.

M.G. : Il faut aller jusqu'à la gare puis à Saint-Bruno.

A.L. : Figurez-vous qu'il y a quelques années, ils ont souhaité changer de nom à la cité Jean Macé en résidence je ne sais quoi et ça a été refusé par les habitants. L'histoire de cette cité c'est vraiment depuis qu'elle a été créée dans les années 1932, c'était une cité ouvrière très liée à l'usine Merlin Gerin.

M.G. : Non d'abord aux cheminots puis Merlin Gerin. On l'appelait la cité des cheminots. Il y a eu beaucoup de cheminots, puis les ouvriers de Merlin Gerin.

A.L. : Elle avait une particularité énorme, elle était coincée entre l'usine Merlin Gerin et l'usine de javel donc quelque chose de très industriel du début du siècle. Et ici, là, c'était des abattoirs.

M.G. : Les abattoirs de Grenoble.

A.L. : Je ne sais pas si vous êtes déjà passée devant un abattoir mais c'est absolument horrible. C'est une odeur pestilentielle, ça sent la mort. Vous voyez, la cité était coincée par l'Isère, par la voie ferrée et par les abattoirs.

M.G. : Et là, il y avait la boyauderie, c'est-à-dire les équarrissages, ils traversaient et ils jetaient tout dans l'Isère. Quand on allait en ville à l'école, on était là « *pouuff »,* ça sentait mauvais.

R.G. : Il y avait beaucoup d'habitants le long de l'Isère. Il y avait des rats car il y avait tous les petits bouchers qui jetaient leurs détritus au bord de l'Isère. C'était magnifique à voir. Les petits rats traversaient la route devant nous. Il n'y avait que ça et ils plongeaient dans l'Isère.

A.L. : Les gens de la cité Jean Macé c'était un monde à part. Personne ne venait par là.

M.G. : On ne nous connaissait pas !

A.L. : Après, il y a eu la guerre qui a ramené un fort foyer de résistance. Depuis cette époque-là, on a eu des noms de résistants comme Henri Targue, Élie Vernet et toutes les nouvelles rues par ici se nomment comme ça. C'est tous des gens qui ont été résistants. Mais auparavant cette rue s'appelait rue de l'Oisans, celle-ci rue de la Mûre, rue de Mens.

R.G. : Aussi rue Villard-de-Lans.

A.L. : C'est les rues par lesquelles arrivaient les moutons.

R.G. : Les bovins arrivaient tous là.

M.G. : Rue de la Mûre, c'est par là qu'arrivaient les bovins de la Mûre. Par la rue Villard-de-Lans, on avait les vaches de Villard et ainsi de suite. Ils donnaient aux rues les noms des lieux d'où provenait le bétail.

A.L. : Pendant longtemps, ici, il y avait le terrain de boules de l'Amicale des Abattoirs. Mais il y a peu de boulistes aujourd'hui.

Vous savez ce que c'est la cheville ? Les maquignons qui allaient à la montagne pour acheter des bœufs ils les ramenaient aux abattoirs et les gens qui faisaient le lien entre les maquignons et les abattoirs c'était les chevillards. Quand vous passez par la rue Henri Tarze vous voyez écrit sur une façade « Cheville ». Aujourd'hui, les abattoirs ce n'est plus notre truc, on n'y pense plus sauf à un endroit précis qui nous met hors de nous, c'est un parc mais qu'on ne peut pas utiliser. Et là, on a quelque chose d'important qui s'appelle le centre d'accueil intercommunal qui reçoit des SDF, le bâtiment est tout neuf.

M.G. : Il était rue Durand Savoyat avant.

A.L. : Mais c'est aussi un foyer pour les familles qui recherche un logement. Et puis ce parc a été libéré et là, on nous l'interdit parce qu'il est pollué.

R.G. : Mais il ne faut pas en rigoler. Les bouses de vaches et tout ça, ça fait du méthane !

A.L. : Alors après cette cité, il y a eu les ouvriers de Merlin Gerin qui se sont installés et on a eu une cité vraiment très ouvrière avec une cohésion très forte. Dans le bouquin, il y a une photo de la coupe du monde 1982. Vous allez voir ce qui a été fait dans la cité, pour nous c'est hier. Et lorsque les bâtiments ont été refaits, avec la possibilité de revenir, il y a eu aussi des nouveaux. Une grosse population de nouveaux habitants défavorisés sont arrivés depuis le sud de Grenoble. Donc ici on a une population plus cosmopolite. Mais on est dans une période où le communautarisme devient important, enfin pas trop, mais…

M.G. : Il y avait 300 personnes le jour de la coupe du monde 1982. Ah tiens, Roger est là.

R.G. : Il y avait des télévisions le long des rez-de-chaussée pour qu'on puisse voir le match et en même temps on servait à boire et à manger.

A.L. : Il y a eu une évolution à peu près douce jusqu'à l'arrivée des nouveaux immeubles.

M.G. : Quand ils ont cassé, ça a changé. Ça a bien changé.

A.L. : Il y avait une solidarité très forte avec des valeurs qui étaient celles de la cité ouvrière.

M.G. : Il y avait des cheminots.

A.L. : Et cette école faisait partie de tout ça.

R.G. : C'est-à-dire que nous, moi, j'ai été à la maternelle ici. J'avais cinq ans à l'époque, ils m'ont mis à la maternelle juste là à côté et Monique, aussi. Avec mes parents on est venu en 1938, mais on a habité d'abord l'Abbaye pendant quelques mois. Par contre, ce qui s'est passé c'est que mon père était cheminot et ils ont fait ici la cité qu'on appelait la cité des cheminots. Alors tous les gens sur leurs boîtes aux lettres c'était bien marqué SNCF, non PLM, Paris-Lyon-Marseille. À l'époque ce n'était pas encore la SNCF. Mes parents sont venus du Jura, mon père était fromager. À l'époque, il y avait de grosses meules qui faisaient 100 ou 80 kilos et mon père voulait un travail plus tranquille. Alors avec ma mère et mes trois sœurs ils sont venus habiter à l'Abbaye, puis comme ils ont construit la cité des Abattoirs, ils sont venus habiter les abattoirs. Et donc depuis 1938, je suis ici. Je suis né en 1936.

La cité à l'époque elle a bien évolué. Les gars c'était surtout des cheminots qui avaient leurs jardins au polygone, aujourd'hui c'est là où ils sont en train de construire. Avant, on avait tous un jardin là-bas, on avait tous de l'eau parce que la nappe phréatique n'est pas loin. On mettait des pieux pour avoir l'eau. Ensuite, on avait, un terrain de football dans le grand terrain du polygone scientifique, c'était un terrain militaire. Il y avait des étangs par infiltration et dans ces étangs on allait se baigner quand on était gamins.

A.L. : Regardez sur cette photo les enfants en train de s'amuser et de faire des glissades sur l'Isère gelée. Et de temps en temps, la glace se cassait et ils tombaient dans l'eau. Quand ils revenaient à l'école, ils se prenaient des taloches par l'instit et surtout, ils ne disaient rien à leurs parents. Ils se séchaient à moitié à poil dans le lavabo.

R.G. : Alors tous les hivers, juste en face, c'était gelé et on faisait du patin. L'Isère se déplaçait et l'eau stagnait donc on était en repli.

M.G. : C'était presque à la place du jardin.

R.G. : Au milieu de l'Isère là, vous aviez une gravière. Et on faisait du patin.

A.L. : C'était janvier 1956.

R.G. : Oui, c'était en 1956. Moi, j'habitais ici et j'allais à l'usine Merlin Gerin juste là. J'avais du pot. Il faisait moins 20°. Vous savez quel est le premier boulot que j'ai fait quand on m'a mis là ? Et bien quand on m'a mis là en hiver 1956 la première chose que je devais faire c'était allumer le poil. Je mettais du bois pour chauffer.

M.G. : Et à l'école ici, en 1956, ils amenaient du lait chaud.

A.L. : Il y a deux rues, les rues Rouvière et Lyonnaz qui sont deux anciens instits et présidents de l'Union de Quartier. C'est assez curieux quand même.

M.G. : Rouvière était le grand directeur de l'école à l'époque.

R.G. : Il faisait l'Amicale des Abattoirs en 1935-1936 parce que la cité a été construire en 1932 et ça s'est terminé en 1935.

M.G. : C'était des habitants du quartier.

R.G. : Voilà les abattoirs de Grenoble, rue du Villard-de-Lans.

M.G. : On avait beaucoup de bars.

R.G. : Il y avait sept cafés et restaurants parce que les maquignons qui venaient pour vendre leurs bêtes c'était des gens qui avaient de l'argent, il y avait du marchandage et tout. Avant il n'y avait pas de chèque ni rien, et tout ça se faisait dans les cafés-restaurants. Il y avait de bons repas, beaucoup de viande. Quand ils faisaient leurs grands repas, les bouchers et tout, ils invitaient toujours un néophyte qui ne connaissait pas le système alors ils disaient « ah oui s'il venait manger avec nous, il n'y a pas de problème ». Alors il y avait de la viande bien sûr et quand le néophyte venait manger ils lui disaient « tu vas manger du lapin », mais ce n'était pas du lapin c'était du chat ! Il y avait plein de chats là-bas. Et seulement à la fin, ils lui disaient que c'était du chat. Ce n'était pas nous ça, c'était les maquignons de l'époque. Le bistro chez Paulette, on mangeait de la viande. Tous ces cafés-restaurants étaient rue Villard-de-Lans.

M.G. : Et les commerces étaient rue Arago. On avait une droguerie, un coiffeur, deux épiceries, la boulangerie et puis le bureau de tabac.

R.G. : Et il y avait le boucher sur le quai de la Graille, avant la construction du bord de l'Isère. Il reste un café, un restaurant rue Henri Tarze et un dans la rue de la Mûre.

M.G. : C'est trois-là ont toujours été là, mais ils ont changé de propriétaires.

R.G. : Bon, le secteur était pour les travailleurs de Merlin Gerin, maintenant ça s'appelle Schneider Electric. Ça avait commençait sur le bord de l'Isère au pont pique-pierre. Vous voyez le pont du chemin de fer ? Il y avait un petit estanco de 30 ouvriers. C'est Paul-Louis Merlin qui avait créé ce petit travail après il a évolué. Il y avait Cloître qui ramassait tous les encombrants, les peaux de bêtes, les livres. On posait tout chez lui. Ça s'appelait Cloître, c'était une grande maison avec des ouvriers bien sûr. Il y avait des wagons sur la rue Henri Tarze qui rentraient directement dans les usines et dans les abattoirs.

A.L. : Il y avait pattier à Lyon.

R.G. : Oui, il y avait aussi pattier.

R.G. et M.G. : Pattier, peau de lapin, peau de lapin. (en chantant)

R.G. : À l'époque on élevait les lapins dans les caves alors on appelait le pattier, peau de lapin. On avait l'aiguiseur de couteau aussi, tu avais le gars qui venait avec sa roulette. Puis, il y avait aussi le vitrier qui passait une fois par mois donc quand on avait une vitre cassée c'est lui qui la réparait. Ils passaient tous, dans tous les quartiers. On avait aussi un matelassier.

Les mémés de l'époque elles ne travaillaient pas, enfin elles travaillaient à la maison. Elles avaient trois ou quatre gamins, il y en avait même une qui avait huit gamins ici.

Le midi, après le manger, elles se réunissaient sur le trottoir pour discuter et tricoter au soleil, bon avant il n'y avait pratiquement pas de circulation. Le mieux, c'était le lavage du samedi. Toutes les dames faisaient leur linge le samedi. Elles pouvaient le faire dans la semaine, mais non c'était le samedi. Maintenant, on ne peut plus aller laver le linge au bassin pour raconter toutes les histoires qu'elles avaient à raconter parce qu'il y en a plus. C'est fini, on se voit beaucoup moins.

M.G. : C'est parce qu'il y avait celles qui travaillaient dans la semaine qui venaient raconter un peu leurs histoires qu'on le faisait le samedi.

R.G. : C'était radio bassin, on disait ça quand on était jeune. Il y avait même des dames qui venaient faire un premier lavage le matin et elles revenaient l'après-midi refaire un deuxième lavage sur le même linge !

M.G. : Je me rappelle ma maman, la première année où elle a eu sa machine à laver, elle mettait son linge dans la machine et elle le reprenait pour le relaver dans le bassin.

R.G. : Parce qu'il parait que les machines à l'époque ne rinçaient pas bien. Tout le monde allait au bassin pour tremper son linge dedans. Mais c'était pour discuter.

M.G. : Oui, c'était pour discuter.

Alors ça, c'est quand ils nous ont cassé notre belle place, la place qu'on avait avant.

R.G. : Alors ça, c'est la deuxième place. On en avait eu une avant celle-là.

M.G. : Oui, alors les gamins se sont plaints qu'ils n'avaient rien pour jouer alors ils nous ont mis celle-là. Elle était chouette. Mais je ne te raconte pas les dégâts qu'il y a eu parce que les gamins avec leurs vélos allaient trop vite et les jeunes le soir ils faisaient de la musique, ils s'amusaient. Et ceux qui habitaient en face, là, ils n'étaient pas contents. Là, ils avaient mis une passerelle une fois.

R.G. : La nuit, les jeunes revenaient du cinéma à 23 h/00 h, ils étaient sur la passerelle, il y avait du bruit.

A.L. : Aujourd'hui, ce serait un désastre parce que de nos jours le ramadan prend une place importante ici et pendant le ramadan, les habitants qui ne le font pas deviennent fous à cause du bruit dans la place.

R.G. : Il y avait le bal du quartier qui durait des fois deux jours avec des jeux pour les enfants et les adultes.

M.G. : Il doit y avoir dans le livre la fête de la cité. Ça, c'est l'ancienne place.

A.L. : Tu n'as pas une photo du bal ?

M.G. : Non. Je cherche l'ancienne place avant la démolition. La place était là, au milieu. On faisait la course en sac, il y avait plein de jeux.

A.L. : Je n'en reviens pas que tout ça ait été démoli et que vous n'ayez rien eu à la place !

R.G. : Là, c'est la fanfare de Jean Macé. Il y a le frère de Monique sur la photo.

A.L. : Sur cette photo, la fille c'est Monique. Le papa de Monique a fait partie du commando qui a fait exploser le polygone scientifique en 1944. Il est décédé après la guerre parce qu'il était à l'armée, il s'occupait du déminage. Il a sa plaque ici.

M.G. : Je n'ai pas connu mon père, j'avais deux ans quand il est décédé. Il était démineur.

R.G. : On faisait la course en sac. Là, c'est les équipes de football chez nous. C'est des gars de la cité Jean Macé et c'est Merlin Gerin qui nous subventionnait. D'ailleurs, on avait une grosse équipe à l'époque, trop grosse d'ailleurs, on était obligé d'abandonner. J'y suis à certains endroits sur les photos.

M.G. : Voilà l'ancienne place, elle tenait tout l'ensemble au milieu là.

R.G. : Avant, il y avait le stade au polygone. C'est nous qui l'avions fait. Puis, il y a eu le stade des cheminots, c'est juste un peu plus loin, avenue des martyrs, il faut prendre la rue Churchill. C'est là où ils construisent les nouveaux bâtiments.

Et là vous voyez, c'était radio-bassin. Tout le monde savait ce que faisait l'autre, tout le monde savait tout. Là, c'est la fanfare de Jean Macé, le Bigophone, les boulistes. D'ailleurs le terrain de boules existe toujours il est sur les quais.

M.G. : Cette photo, c'est le jour de l'inauguration de la plaque commémorative.

Et là, c'est nos chansons. On avait un monsieur qui aimait bien faire les chansons puis on les chantait dans la rue.

R.G. : Là c'est Merlin Gerin, la première usine avec le bus qui amenait les ouvriers. Puis il nous a servi de restaurant quand il était HS. Merlin Gerin a racheté tout ça, sauf la cité.

M.G. : Moi je me rappelle de la scierie Blanchet.

R.G. : Juste en face ici il y avait des blanchets. Ça a été racheté par Merlin Gerin. Là, c'était le marchand de charbon.

M.G. : Chez Cloître, il y avait les chiffonniers. C'était tous des artisans différents. Et l'eau de javel qu'est-ce que ça sentait mauvais.

R.G. : Chez Cloître, il y en a qui trouvaient des livres et des timbres de collection. Ils se faisaient des fortunes.

Et maintenant, ici, il y a Siemens et bientôt il n'y aura plus rien. Ils vont être rapatriés en Allemagne. Avant, c'était tout Merlin Gerin.

M.G. : Le charbonnier c'était Robert et Bernard.

R.G. : On allait se faire prêter une carriole, on allait chercher notre charbon directement puis on lui ramenait sa carriole. Le charbonnier c'était quelque chose à l'époque. Ici, c'était tout noir.

M.G. : Les murs étaient tout noir avec la fumée du charbon.

R.G. : Et eux quand ils montaient le charbon aux étages, ils avaient une sorte de cageot qu'ils mettaient sur le dos. Ils étaient tout noir après. Là, c'est le charbon avec les chevaux et les chars. Et un peu plus loin, on avait Boucher. Un peu plus loin après les abattoirs, il y avait le déménageur avec les chevaux.

M.G. : Ça s'appelait Boucher.

R.G. : Avec mes parents le soir quand les chevaux passaient, on ramassait le crottin pour le mettre dans notre jardin et la route était propre ! Quand on raconte ça, on se dit « nom d'un chien ! Qu'est-ce que c'est que ces gens-là ! » (rires)

M.G. : Après ça a bien évolué.

R.G. : Là, quand on faisait une fête de quartier on prenait des gars qui faisaient un orchestre et une fois on s'est retrouvé à 500 ou 600 personnes ! Alors c'est nous qui faisions à manger sur la grande place d'avant. Pour le repas du foot, on était plus de 300 personnes et c'est nous avec Monique qui avons fait à manger dans les bassins. On avait fait la croûte dans les bassins. Puis, on servait les gens à table.

M.G. : Une année, on avait fait le couscous et puis il s'est mis à pleuvoir et tous les gens qui avaient déjà payé leur part sont venus avec leurs gamelles chercher leurs repas. On était aux bassins. On avait trouvé ça sympa parce que tout aurait pu rester.

R.G. : Mais comme ils avaient payé, voilà.

M.G. : Non, il y en a qui n'avaient pas payé. Ils nous demandaient s'il en restait et puis hop, on leur en donnait. C'était vraiment sympa.

R.G. : À l'époque, les mamans et leurs enfants passaient le soir quand il y avait un mariage pour faire une quête. Tu sais tout le monde le faisait que ce soit pour un décès, une naissance, un mariage.

M.G. : On faisait les décès et les mariages surtout, pas vraiment les naissances. Comme on se connaissait tous, il n'y avait pas de problème. Chacun donnait ce qu'il pouvait.

R.G. : On passait pour la quête du quartier. On faisait les adhésions au quartier. On leur faisait une carte contre quelques francs. Et puis il y avait une personne très âgée qui n'avait pas beaucoup de revenus, alors on n'est pas passé lui demander. Je me suis fait engueuler. Elle est venue nous demander pourquoi on n'était pas passé chez elle. Elle avait un carnet où elle marquait ce qu'elle donnait chaque année. Elle marquait tout parce que pour elle, il fallait qu'elle donne quelque chose. Mais bon on ne fait plus ça. Ça fait longtemps.

M.G. : Il y avait une vie de quartier bien développée. Moi, à mon avis personnel, ça a changé parce que les hommes et les femmes travaillent.

R.G. : Et la télévision aussi.

M.G. : D'abord, la disparition de radio bassin avec l'arrivée de la machine à laver, puis ça a été la télévision et les couples qui travaillent. Ça casse pas mal de choses tout ça.

R.G. : Chez moi, on était quatre enfants, certains en avaient cinq. D'autres avaient même huit enfants, une famille qui s'appelait M. Ils viennent nous voir encore. Ça fait 50 ans qu'ils sont partis mais ils reviennent quand même pour voir comment leur quartier est devenu.

M.G. : Oui, ils reviennent voir leur quartier et parfois ils râlent parce que c'était plus beau, c'était mieux avant.

R.G. : Maintenant, vous voyez des filles qui jouent au football, elles jouent même très bien. Elles sont professionnelles. Bin nous sur la place centrale, le samedi, c'était réservé pour le football et on avait deux filles plus grandes que nous parce que quand on a 15 ou 16 ans, les filles sont déjà des femmes et nous les hommes on grandit un peu moins vite. Alors on les avait mis arrière toutes les deux. Et alors, c'était le moment où les habitants qui étaient au rez-de-chaussée fermaient leurs volets sinon on cassait les vitres. Et puis, il y en a qui ne voulait pas fermer alors la vitre se cassait et le ballon passait dans l'appartement et ils ne voulaient pas le redonner. Bon c'est des anecdotes pas trop mal.

A.L. : Il y avait de la solidarité quand même ici, à l'époque.

M.G. : Oui, on a eu aussi la guerre et les hommes n'étaient pas là. Les femmes s'entraidaient entre elles. Et quand c'était terminé, elles ont continué à avoir cette façon de faire. Après, nous les enfants, on a continué dans l'entraide.

R.G. : Le terrain de football c'est Merlin-Gerin qui nous le payait. Je me faisais un petit salaire moi. Par contre, on avait pris dans l'équipe des professionnels qui jouaient à Grenoble et qui ont pris leur retraite. Il y a un norvégien d'ailleurs qui est sur la photo là et ils touchaient de la monnaie. On avait un russe qui avait fui à l'époque l'Union soviétique, il a joué à Saint-Étienne aussi mais le pauvre il aimait beaucoup la boisson, il buvait tout et n'importe quoi.

A.L. : Une fois, il y avait l'architecte Portzamparc et Jacques Chiron, il était adjoint au maire, je crois, ils leur avaient présenté le président de l'Union de Quartier de Jean Macé en leur disant « voici le chef du village gaulois », et en fait ils se trompaient parce que le chef du village gaulois ça a toujours été Roger ! (rires)

R.G. : Une fois, on était sur le journal avec un collègue. C'est pendant qu'ils démolissaient le quartier. Ils avaient fait un article « Le dernier village gaulois ». Je suis là-dessus.

A.L. : Et ça marque parce qu'il y a deux ou trois ans on avait organisé le repas des anciens à Noël, on était un certain nombre d'habitants de Jean Macé. C'était organisé par table et à l'époque, un des hommes du conseil municipal qui s'appelle Pillot, il était plus jeune que les anciens habitants, il arrive à la table et il dit « ah ! voilà les voyous de Jean Macé ». Ils étaient tous vexés ! Il a dit ça à des gens qui avaient 80 ans quoi !

R.G. : Mais c'est vrai qu'à l'époque on était des voyous. Enfin, pas des voyous comme maintenant, on ne se droguait pas mais on se battait. Alors, il y avait un antagonisme avec les Italiens de la rue Saint-Laurent. Parce qu'à un moment les Italiens venaient dans le coin et ils habitaient Saint-Laurent. Ils partaient d'Italie parce qu'ils n'avaient pas de boulot. Nous, on avait 15 ans/17 ans et on se battait parce que de temps en temps, il y avait un qui passait dans le quartier et on disait « vite, vite, vite, il y a les Italiens qui arrivent ». Puis, après c'est nous qui allions à la rue Saint-Laurent. Et quand on allait au cinéma, on était 20 ou 30 à pied, par exemple le cinéma le *coucou*, on était à 20 ou 30 et à l'entracte, il y avait du *striptease*. Nous, on y allait pour ça, enfin c'était gentil. On était tous au premier rang ! (rires)

Quand on passait en ville, à Grenoble il y avait beaucoup d'ouvriers dans certains coins puis il y avait des coins un peu plus aisés et quand ils nous voyaient passer rue Montorge tout ça, ils disaient « ça y est Jean Macé est passé », parce qu'on était des chenapans. On était nombreux, vous imaginez des familles de quatre ou cinq enfants. Quand on sortait, on sortait en bande.

M.G. : Ah oui, en plus ils avaient tous le même âge à peu près. Il y avait l'âge des 2 ans, l'âge des 15 ans.

R.G. : Ça faisait du bruit quoi, parce qu'avant il n'y avait pas de cars on allait tous à pied.

A.L. : Moi je suis complètement étranger à tout ça. J'étais à côté de Lyon, je ne connaissais pas du tout ça. Quand ils racontent tout ça, cette espèce d'unité… Ce qui est curieux, c'est qu'en tant qu'Union de Quartier ils nous connaissent tous ici et surtout on connait tous les enfants. Roger était le père Noël, moi aussi. Et quand on se baladait avec des élus et qu'on arrivait à l'école, les élus n'en revenaient pas qu'on soit connu comme ça. Mais dès que les enfants vont au collège, on ne les revoit plus, c'était fini ! On ne les voit même plus dehors. On n'arrive pas à avoir les jeunes avec nous pourtant il y a un tennis, un skate park. Ils sont utilisés par tout Grenoble, mais pas par les gosses d'ici.

R.G. : On ne sait pas où ils sont. Quand ils sont gamins, ils viennent nous voir nous faire la bise puis dès qu'ils vont au collège c'est fini. Ils ont honte de dire bonjour ou de faire la bise à des vieux. Mais bon, on a tous été comme ça.

M.G. : J., un petit voisin, il me disait bonjour et quand il est allé au collège plus rien et maintenant qu'il est à l'université il se remet à me dire bonjour. C'est une période.

R.G. : Je vous raconte une anecdote un peu gentille. Il y avait de grandes poubelles en fer et nous quand les poubelles étaient vides, on les remplissait à moitié d'eau puis on les attachait aux poignées de porte au rez-de-chaussée puis on sonnait et quand le gars il ouvrait sa porte, ça se renversait chez lui ! (rires)

M.G. : Et monsieur Grillot il a raconté ça à notre fils et puis il a refait la même chose, mais avec la poubelle pleine, pas de l'eau. C'était une copine à nous à qui il avait fait ça, alors elle nous avait dit « attendez que je coince votre fils ! » Non, il ne faut pas raconter ça aux enfants.

R.G. : À l'époque, on quittait l'école à 14 ans. Il y avait 35 ou 40 dans la classe et le prof il avait intérêt à serrer la vis. Moi, j'étais un gentil garçon et j'écrivais très bien alors je passais écrire au tableau et qu'est-ce qu'on ne faisait pas au prof ! Un jour, il y en a un qui faisait semblant de faire un shampoing au prof derrière son dos, il était chauve, pendant qu'il surveillait un autre élève et là le bouchon du tube de colle tombe et il en a eu plein la tête ! Je m'en rappellerais toujours. On était sur l'estrade avec des livres sur les bras, on devait tenir comme ça sinon c'était un coup sur la tête. On était des garnements mais pas des voyous. Ceux qui sont sortis de cette école ils ont eu de bons métiers, des chefs d'entreprise et tout. On a eu des professionnels de football, le chanteur Michel Fugain, le père Magdane qui s'appelait Magdanski. Et Magdanski c'était mon patron avant, c'était un des cadres supérieurs de Merlin-Gerin. Il avait un ton assez sec, pas de plaisanteries. Il m'aimait bien, j'étais gentil. On a eu des gens de haut niveau. Des ingénieurs sont sortis de Jean Macé et c'était des enfants d'ouvriers. Aujourd'hui, je ne sais pas ce qui va sortir de Jean Macé.

M.G. : On était 35 par classe, il y avait au total 4 classes. Les mamans avaient beaucoup d'enfants. Il y avait la maternelle aussi.

R.G. : Moi, je suis sorti de l'école à 13 ans et j'ai fait le concours pour être pris dans l'école technique de Merlin Gerin et ils m'ont pris. Puis, j'ai fait toute ma carrière à Merlin Gerin et mon fils a fait pareil mais il n'était pas content quand je lui ai dit d'aller à l'école technique de Merlin Gerin. Il voulait poursuivre ses études mais maintenant il est bien content parce qu'il a un bon métier. Je lui ai dit si tu ne m'avais pas écouté tu ferais quoi aujourd'hui, tu ne ferais peut-être rien du tout !

A.L. : À l'époque on parlait beaucoup de paternalisme et Paul-Louis Merlin en était un ici à Grenoble. Il était aussi important que Louis Néel qui a développé le CEA, la Presqu'île.

M.G. : Ah oui, il a fait de bonnes choses.

A.L. : À Grenoble des personnes comme Paul-Louis Merlin ou Bouchayer c'était des gens très importants pas seulement pour les usines ou pour le travail qu'ils ont amené, mais pour l'ensemble de la ville. C'est incroyable ce qu'ils ont fait. Roger m'a raconté la première fois qu'il est allé en Corse, c'est Paul-Louis Merlin qui a emmené des gamins de 14 ans en Corse !

R.G. : Paul-Louis Merlin, on l'appelait le vieux et son fils qui a pris la suite c'était Paul Merlin. Le vieux avait 80 ans quand il est parti de l'usine et son fils Paul a repris l'usine dans le même esprit que son père.

M.G. : Ils nous ont fait une piscine, ça a été construit dans les années 1950. Ils l'ont démolie pour faire l'autoroute en 1968.

R.G. : Alors le vieux, il avait une ondine. C'était la dauphine supérieure, elle était décapotable et parfois il venait à pied ou à vélo. Il habitait Saint-Martin-le-Vinoux. Il y avait les dames qui tricotait sur le trottoir avec leurs petits bébés, leurs enfants et il s'arrêtait puis il discutait avec ces dames tout le temps. Il parlait de la famille « qu'est-ce que tu as, tu as un garçon ? Il a quel âge ? Bon alors il viendra travailler chez moi. »

Et alors, des cheminots on est passé à Merlin Gerin parce que tous les gens qui sont venus là au début c'était des cheminots c'est-à-dire qu'ils travaillaient aux chemins de fer. À l'époque, le chemin de fer c'était un métier d'avenir et après ça périclitait un peu alors on est venu à Merlin Gerin, pas toute la cité mais presque.

M.G. : On dit plus facilement Merlin Gerin que Schneider aujourd'hui.

R.G. : Pour moi, c'est encore Merlin Gerin. On l'appelle toujours Merlin Gerin. Ça a été une grande entreprise avec 30 000 ou 40 000 ouvriers et pas qu'à Grenoble. On avait des usines au Brésil, beaucoup d'usines. C'est des gens de chez nous qui partaient pour voir quel travail il pouvait faire pour Merlin Gerin. J'avais un collègue qui était parti un an au Brésil, il était à la retraite mais ils l'ont appelé pour qu'il aille former des gens dans nos usines. Au Brésil, c'était des petites usines, de petites sociétés de 10, 15, 50 personnes maximum. Il y a aussi des gens de chez nous qui sont partis au Canada. Le canadien avait besoin de cadres donc des amis à moi sont partis au Canada et puis ils ont fait leur vie là-bas, ils sont restés. D'autres sont partis dans d'autres pays et ils y sont restés aussi. Je suis parti à 58 ans mais j'avais déjà 44 ans de maison. J'ai d'abord commencé par le bas puis j'ai évolué et tous mes collègues c'est pareil. Merlin Gerin nous payait les vacances. La première fois c'était en Corse, on avait 14 ou 15 ans. C'était deux années de suite, ensuite, on est allé en Italie puis en Yougoslavie. On était toujours 25 ou 30 personnes. On a gardé de bons souvenirs !

M.G. : Les chansons que vous trouvez dans le bouquin sur Jean Macé c'est le chanteur Robert Simiand. Il y a monsieur Barde, monsieur Gautier et monsieur Simiand. Et puis, nous on les chante encore parfois. Celle sur le bord de l'Isère, c'est celle qu'on chante le plus. Il y en a d'autres. Il faut demander à Colette.

G.R. : Des fois, ce n'était pas bien marrant aussi, il y avait des crêpages de chignon entre les mamans et les papas. Mais bon, c'est comme ça partout.

A.L. : La chanson *« les gars des abattoirs »,* c'est écrit *« au clocher des Avios »,* c'est vieux ça les *Avios.*

R.G. : Les *Avios*, c'est les abattoirs et le quai de la graille, la graille c'est les corbeaux. On avait donné ce nom *Avios* parce que c'était les abattoirs. Il y a un livre où il y a tous les noms des rues, des quartiers de Grenoble. Dans la cité, tous les noms de rues ont des noms bien particuliers, par exemple Henri Tarze c'était un résistant qui travaillait chez Merlin Gerin, Ernest Hareux était peintre, Berthier aussi.

M.G. : Ils sont tous de l'école Jean Macé.

R.G. : Puis rue Villard-de-Lans parce que les maquignons venaient de Villard, rue de la Mûre, etc. C'est des noms de rues en rapport avec les abattoirs. La graille, il paraît que ça veut dire corbeau, je l'ai appris il n'y a pas longtemps.

M.G. : Il y avait le centre d'accueil municipal au niveau du pont, les personnes à la rue venaient manger et dormir là et la journée ils partaient. Tous les soirs, ils revenaient prendre une douche, dîner, dormir et prendre le petit déjeuner. C'était les parents de madame Roux qui s'en occupaient et quand ses parents sont partis c'est elle et monsieur Roux qui ont pris la place. Après, ils l'ont démoli parce qu'ils ont fait un autre plus récent juste à côté.

A.L. : L'Amicale des Abattoirs s'est créée en 1935 et elle est à l'origine de l'Union de Quartier.

R.G. : Avant, ça s'appelait cité des Abattoirs puis c'est devenu cité Jean Macé.

M.G. : Quand j'étais à l'école, c'était déjà Jean Macé.

R.G. : On avait un maire avec ses adjoints, c'était la cité libre des Abattoirs. J'ai une photo prise rue Durand Savoyat dans le petit bistrot qu'il y avait parce que là où il y avait le centre d'accueil avant c'était un café avec une petite cour dedans et on pouvait y danser le soir, après la guerre en 1945. La rue Durand Savoyat, c'est notre lieu de rencontre avec les filles. On se promenait là.

M.G. : Il n'y avait rien à l'époque à part le centre. Il n'y avait rien.

R.G. : On allait se promenait au polygone, gentils comme tout. Quand je suis parti à l'armée, en Afrique du Nord, j'avais 20 ans et je suis resté 30 mois. Toutes les copines que je connaissais, on se connaissait tous, quand je suis revenu il n'y avait plus personne. Elles étaient toutes mariées, nom de Dieu ! Un jour, je rencontre une en vélo, une des cheminots, ce n'était pas toi.

M.G. : Ah bon…

R.G. : Je la connaissais bien tu vois et je lui ai demandé si on pouvait se voir et si elle voulait aller au cinéma et elle m'a dit qu'elle était fiancée. Nom de Dieu, ce n'était pas possible ! Ils étaient tous mariés. Il ne restait plus personne. Alors au début, quand j'étais en Afrique du Nord je correspondais, on s'écrivait des petits mots puis d'un seul coup je n'ai plus eu de mots. Alors, je me suis dit bon moi aussi je n'écris plus et c'est après que j'ai compris pourquoi ! Ils s'étaient tous mariés. Heureusement, un jour, il y avait Monique au terrain de boules, je m'étais cassé le poignet en jouant au foot et je suis passé par le jeu de boules et j'ai vu une grande fille qui s'amenait en vélo avec de longs cheveux. Et puis depuis on est marié. Heureusement que je m'étais cassé le poignet !

M.G. : En plus tu m'avais arrêtée pour me dire que tu ne venais pas au mariage de mon frère parce qu'il s'était cassé le poignet mais aussi parce qu'il avait perdu sa sœur. Il était à l'armée avec mon frère.

R.G. : En 1958, ils ont refait tous les intérieurs des appartements. C'est-à-dire qu'il y a eu un bombardement au pont pique-pierre mais ils l'ont loupé bien sûr. Par contre à la cité il n'y avait plus de fenêtres, plus de portes dans les intérieurs. Les murs ont tenu le coup, mais enfin.

Alors c'est là qu'il y a eu un grand renouvellement des intérieurs du coup ils ont refait les tapisseries, les peintures, les fenêtres et tout. En 1977, ils avaient tout refait.

M.G. : Les toilettes, on en a toujours eu. On avait un grand couloir et les toilettes étaient au fond du couloir. Et les salles de bain ?

A.L. : En 1978, c'était l'étanchéité parce qu'il y avait un problème énorme. C'est pour ça qu'après ils ont démoli les immeubles, c'était en mâchefer et ils n'ont pas bien résisté. On voyait à travers les murs. En 1988, ils mettent le PVC. En 1989, les locataires ont la possibilité de racheter leur appartement.

R.G. : À l'époque, pas beaucoup ont racheté leur appartement.

A.L. : À l'époque, les HLM ne savaient pas comment faire parce que les espaces étaient trop étroits et le papa d'Hélène, c'est Hélène qui raconte ça, avait bricolé une salle d'eau à lui et en fait le gars des HLM était venu voir et ça lui avait plu. Alors ils se sont servis du modèle pour faire les salles de bain dans les appartements.

R.G. : Il faut dire qu'on avait déjà les toilettes en 1936. Par contre, on a été parmi les premiers habitants à avoir des toilettes individuelles. Nous, quand on était rue Strasbourg il y avait une toilette par palier et à Jean Macé chacun avait ses toilettes, mais il nous manquait les douches, on les a faites bien plus tard.

M.G. : On était les premiers à rentrer dans les nouveaux immeubles en 2008.

A.L. : La première tranche a été livrée au printemps 2008, puis la deuxième en automne 2010 et une troisième plus longue, parce qu'après la vente des appartements il y'avait un habitant qui contestait.

R.G. : Nous, si on voulait rester propriétaire on pouvait aller dans l'ancien bâtiment le long de l'Isère. Mais, avec Monique on a voulu du moderne parce que l'ancien bâtiment les façades sont refaites et tout mais à l'intérieur ce n'est pas moderne. Pour faire une salle de bain, ce n'est pas facile là-bas. C'est un vieux truc des années 1935.

M.G. : Il y en a qui ont dû faire un renfoncement dans leur cuisine pour faire une salle de bain. Mais, il y a de grandes pièces là-bas.

A.L. : Donc la dernière tranche a été livrée en 2014, c'est le dernier immeuble là-bas au fond.



© Photographies de Léa Agal

ROGER ET MONIQUE GRILLOT

Itinéraire réalisé le 25 juin 2019 à 9 h

Roger et Monique sont les personnages incontournables de la cité Jean Macé. Ils sont connus et respectés par tous les habitants, toutes générations confondues. Leur amour et leur engagement dans la vie du quartier sont inébranlables, et ce depuis leur enfance. Ils sont profondément attachés à leur lieu de vie et vivent parfois des moments douloureux lors des transformations urbaines de leur quartier qui doit se recomposer avec les nouvelles constructions du Clos des Fleurs et de la Presqu'île. Au fur et à mesure de notre discussion, ils nous livrent l'histoire de la cité Jean Macé, à l'époque dénommée cité des cheminots en lien avec les ouvriers de la société Paris-Lyon-Marseille puis cité des Abattoirs en référence aux abattoirs de Grenoble installés dans le quartier. On découvre également l'histoire passionnante du célèbre Paul-Louis Merlin qui faisait vivre le quartier au rythme de ses usines et la riche vie collective qu'il y avait au sein de cette cité ouvrière. C'est ainsi qu'à travers leur récit, ils nous confient tout autant leurs souvenirs et leurs expériences que leurs inquiétudes et leurs envies pour ce quartier autrefois isolé et coincé entre l'Isère et le chemin de fer.



Là, c'est la rue Joseph Lyonnaz. C'est un ancien du quartier qui est devenu ingénieur puis responsable de l'usine H Merlin Gerin qui était là. C'est pour ça qu'on a donné ce nom à cette rue.
Et là vous voyez notre ancienne école, on la loue maintenant à certaines personnes par exemple des gens qui viennent le soir pour faire des études de japonais ou je ne sais plus. C'est tout loué là ou donné, je ne sais pas.



J'ai été à l'école ici à partir de 2 ans. J'ai fait la maternelle en haut puis je suis venue ici jusqu'au certificat d'études. Après je n'ai pas été bien loin. J'ai été au centre d'apprentissage Schneider Electric, Merlin Gerin de l'époquen et j'ai travaillé juste en face là. Puis, j'ai été à plusieurs endroits de Grenoble et des environs comme Meylan, avec l'usine. Je suis toujours restée à l'usine jusqu'à 58 ans puis ils m'ont dit qu'il était temps que je parte (rires).
Ça fait 44 ans à l'usine.



J'ai commencé à 14 ans. J'ai fait l'école technique, puis je suis montée petit à petit et j'ai fini responsable d'un groupement pour le matériel des sous-marins nucléaires à Merlin Gerin. Je me déplaçais chez les fournisseurs pour voir la qualité du matériel. Je partais le matin, je revenais le soir. Mais on n'était pas dans le nucléaire. On travaillait pour les sous-marins, mais seulement d'un point de vue électricité et informatique. Ici, je suis restée 10 ans, je suis parti 10 ans à Teisseire dans une usine Merlin Gerin puis je suis revenue là et je suis restée 15 ans dans le service de la marine.



Tous les collègues de ma promotion ont continué leurs études pour être ingénieur, mais moi je n'ai pas voulu. Je ne suis pas ingénieur. Et mes collègues ingénieurs, il y en a qui ont perdu la tête parce qu'à l'époque on nous demandait beaucoup de choses. Donc pour l'école je vous ai tout dit. Maintenant, ce n'est plus notre école.

MG : Comment ça, ce n'est plus notre école ?

RG : Si, c'est mon école et celle de Monique aussi.

MG : Oui c'est mon école.



RG : Alors moi je suis originaire de l'Ain et Monique de la Saône-et-Loire.

MG : Mes parents sont de la Saône-et-Loire, moi je suis née à Grenoble.

RG : Mes parents sont venus ici pour travailler. Mon papa travaillait dans les chemins de fer et Monique est venue avec sa maman pour rejoindre son mari qui était militaire de carrière pendant la guerre. Il a son nom sur la plaque commémorative de l'école.



MG : Oui, j'ai mon papa qui est décédé. Il était démineur.

RG : Il y a tous les gars de Merlin Gerin qui ont été tués dans le maquis à l'époque.
Alors là vous avez vu l'ancienne école, c'est là où on a été au certificat d'études jusqu'à 13 ans. Après j'ai demandé à entrer dans l'école technique de Merlin Gerin puis on nous a peut-être pris par protection parce qu'on habitait le quartier. Jean Macé existe depuis 1930. Vous avez le livre sur l'histoire du quartier ?



Avec Monique on est partis quelque temps quand on s'est mariés puis on est revenus là parce qu'au centre-ville je ne m'y plaisais pas du tout. Et puis, on a aidé les gens dans le quartier. Monique elle s'occupe maintenant surtout des personnes âgées. Moi j'approche de mes 84 ans.
Alors celle-là c'est notre nouvelle école qui doit avoir 2 ou 3 ans je crois, parce que l'ancienne école était vétuste. Bon ils sont contents mais parfois les instits ont des ennuis. C'est nouveau et il y a des travaux qui ont été mal faits. On va aller à l'école, c'est chouette.



Dans la vieille école, j'étais avec des instits qui nous apprenaient bien, mais qui n'étaient pas faciles, on recevait de bonnes claques. On montait sur l'estrade, ils nous mettaient à genoux et ils nous mettaient des livres et à chaque fois qu'un bras se baissait : badaboum ! Ils étaient sévères à l'époque ! Mais on a beaucoup de personnes dans le quartier qui ont été à un certain niveau, des chefs d'entreprises et tout. On a eu aussi des professionnels de football. On avait une équipe de football. Quand j'ai commencé à jouer c'est Merlin Gerin nous sponsorisait et puis il ne voulait plus sponsoriser ni payer les joueurs. Alors ça a été la fin de ma carrière. Il y en a qui sont allés dans l'équipe professionnelle de football de Grenoble.

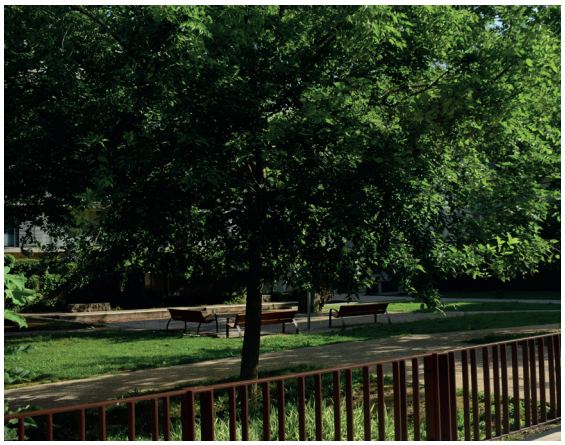


Ici, c'est notre petit jardin. Alors, la cité normalement elle devait être refaite à l'identique c'est-à-dire des bâtiments de chaque côté et une place centrale, mais bon ce n'est pas grave. On a encore un petit jardin qui est bien. Vous avez vu dans le livre comment elle était. Cet immeuble ne devait pas exister. On aurait dû avoir une grande place mais pour meubler un peu on a fait cet immeuble. Donc ça, c'est la nouvelle construction. Avant, il y avait une grande cour et on y faisait les fêtes de quartier et ça marchait avant. On faisait ça avec M. Grange.



MG : Dans l'ancienne cour, il y avait des bancs et les arbres qui sont là-bas.

RG : Les arbres là c'est nous qui les avons fait planter à l'époque. On avait demandé à la mairie de faire l'emplacement avec les arbres. Les deux premiers là non, ils sont nouveaux, mais les deux gros là-bas ils sont d'origine.



Donc c'est notre place centrale, à l'époque il y avait deux bassins où les gens venaient laver leur linge et puis il y avait des étendages pour étendre le linge. C'était un peu encloisonné. Après c'est nous qui avons fait les imbéciles, on a dit on ne veut plus de bassins, enlevez-les parce que c'était devenu des dépotoirs. Mais on aurait dû garder les bassins d'origine comme on fait maintenant en gardant ce qui est ancien quoi.



On va voir l'école. Monique a une réunion chaque mois pour savoir comment ça se passe avec les instits dans le quartier. Mais on ne s'initie pas dans les affaires de l'école. Ils nous tiennent au courant voilà. La directrice est très bien, ils sont tous très bien. On a droit à un petit local ici pour la cité Jean Macé.
La fresque représente le quartier à l'époque. Voilà, c'est le quartier de Jean Macé à gauche et à droite c'est la Presqu'île de demain. On a représenté ce qu'il y avait à l'époque : la gare de Grenoble, le parc de Grenoble, la cité Jean Macé, les Abattoirs, Merlin Gerin enfin maintenant c'est Schneider Electric. On ira voir tout ça après, c'est de l'autre côté.



Alors, le nom de la nouvelle école Simone Lagrange, c'est celui d'une ancienne résistante.
Les Abattoirs de Grenoble ça a été fait dans les années 1930/1937. Ici, il y avait beaucoup d'industries.
Là, ils nous ont fait une fourrière. Avant c'était un immeuble enfin un garage pour poids lourds. Là où il y a l'école aussi c'était un terrain vague puis on a construit l'école et le terrain vague qui se situe après l'école Actis va y construire aussi je crois.



Donc vous voyez, on a fait presque à l'identique la nouvelle cité et ce qu'on voit là derrière, entre les deux bâtiments neufs, c'est la vieille usine Merlin Gerin. Enfin, ce n'est pas la plus vieille. Moi j'ai travaillé là quelques années aussi mais on tournait dans l'usine, un peu partout parce qu'on était gamins on sortait tout juste de l'école technique.
Vous verrez tout à l'heure, entre les deux petits monticules on a une trouée et c'est de là que vient le vent dans la cité et c'est pour ça qu'il fait bon ici. Mais il fera chaud aujourd'hui.



Là c'est des vieux arbres aussi de 1930. Et ça c'est un des vieux bâtiments qui a été rénové parce que les gens n'ont pas voulu partir donc on l'a rénové. Il est bien, mais on n'a pas les mêmes commodités que chez nous. Il y a encore les salles d'eau avec les WC à l'intérieur, les caves sont humides et tout. Donc c'est vieux, ça date des années 1930.



Ici, c'était notre terrain de jeux quand on était gamins. Ce parc n'existait pas, c'était libre mais pas abandonné, il n'y avait pas d'arbres. Il y avait de grandes pentes qui descendaient jusqu'à l'Isère. En hiver, l'Isère était glacée et c'était glacé jusque-là alors on descendait par là pour aller jouer au hockey sur glace avec un bâton et une boîte de sardines. On a inventé ça ! Et donc avant il n'y avait pas de murette ni rien on descendait directement alors que maintenant il y a une sorte de lagune, vous verrez, ce n'est pas mal.



Alors Ivka, la femme de l'ancien président de l'Union de quartier a créé un jardin suspendu, c'est un joli jardin, c'est une bonne idée. Il y a du monde au jardin on va voir ce qu'ils font. Ça à l'air de bien fonctionner. Vous voyez ils ont fait une fresque sur le mur de Merlin Gerin. Et nous, bientôt on aura peut-être le droit de faire autre chose. Là c'est Schneider, et là c'est Siemens. Ça a bien déménagé. Bon on va voir ici si on voit les arbres... Là, c'est l'Isère, mais c'est sale. Alors au milieu de l'Isère, on voit déjà un peu une sorte de petite île. L'hiver on jouait au hockey là.



Là, vous avez le jardin suspendu. On va voir Ivka et on lui demande ce qu'elle fait un peu.

I : Alors aujourd'hui, il y a une activité avec des étudiants.

RG : Alors, il y a des fraises ?

I : Non, il n'y en a plus, il y a eu beaucoup de monde alors…



RG : Alors ça, c'est mon entreprise. J'y ai travaillé pendant 20 ans. Enfin, pas ici, j'ai travaillé un peu plus loin à l'usine mère là-bas au fond, au bout. Et maintenant, c'est Siemens qui a racheté. Normalement, c'est une autre entreprise qui devait venir, pas Siemens. Ça devait être une entreprise autrichienne. Ça fait de l'emploi quand même. Le quai s'appelle Paul-Louis Merlin. Au début, c'était une cité ouvrière avec les chemins de fer Paris-Lyon-Marseille. Certaines personnes sont venues de Savoie, moi je viens du Jura… et quand on est arrivé là avec mes parents, on était à l'école primaire et puis on faisait nos examens et Merlin Gerin embauchait ses apprentis. Puis, tu dois être à l'usine.



La vieille cité qu'on a rénovée, elle n'est pas vilaine ! On a gardé les anciens volets, on ne voulait pas mettre de volets roulants neufs comme ça. La cité était toute avec des volets en bois. Comme c'est le dernier immeuble qui restait, qu'on n'a pas détruit, on a demandé à garder ces volets. On a refusé qu'ils mettent des volets neufs.
Il y avait notre ancien président qui habitait là, M. Grange. On a travaillé depuis 1977 tous les deux pour la rénovation du quartier.



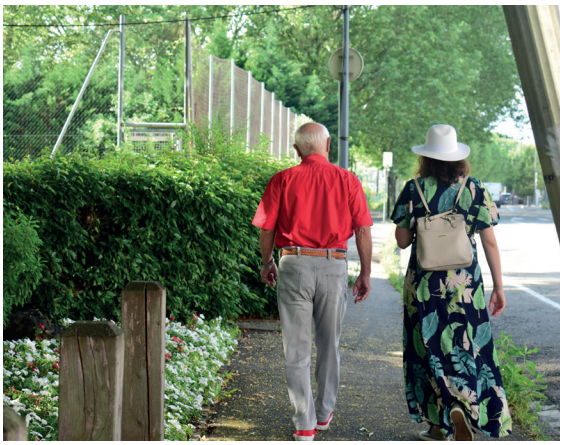
Avant le quartier était sale. Les trottoirs c'était de la terre partout. Donc on a vu le maire de l'époque, M. Hubert Dubedout, avec qui d'abord on s'est bien disputé puis il a fait ce qu'on demandait. Il a rénové le quartier, il a refait les trottoirs en béton et tout, ça a bien marché. C'est lui qui nous fait le plus de travaux dans le quartier, il y avait tout à faire ! C'est lui qui nous a fait une place centrale magnifique, pas celle-là, celle dont je parle a été détruite.



Puis, il y avait Haroun Tazieff qui travaillait à la ville de Grenoble qui venait nous voir souvent et qui n'était pas content avec nous parce que quand il est venu voir la place centrale on avait fait beaucoup de béton, il nous a engueulés. C'était pour les gamins. Alors la deuxième fois qu'on a fait la place on a pensé à ça et on a fait des espaces verts. Dans les années 1970, il y avait un grand tunnel que les gamins voulaient. Mais ça a dégénéré parce que les gamins et même les adultes restaient à des heures indues l'été. Alors, tout le monde rouspétait. Et quand on l'a refaite, ils ont tous dit on ne veut plus de tunnel !



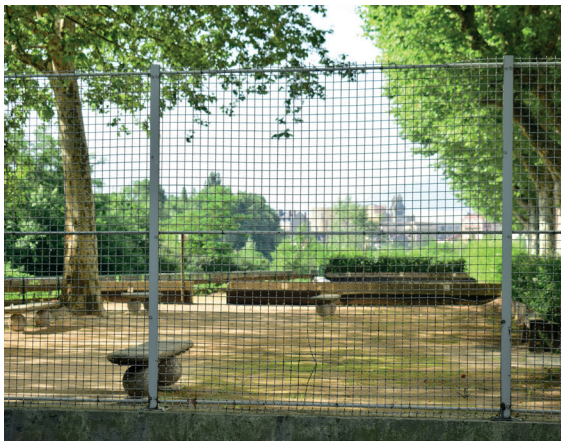
Alors là, il y a une petite histoire pour le tennis. Le parc est assez bien entretenu, ce n'est pas mal fait, c'est propre, les gens le tiennent propre. C'est un joli parc je trouve. Il y a aussi un petit coin sauvage là-bas au fond dans le coin. Les gens viennent en soirée quand il fait un peu plus frais, ils s'y promènent avec leurs bébés souvent. Dans la cour de la cité, il y avait beaucoup de monde à un moment puis depuis un an on a vu qu'il ne restait plus que les petits. Avant, il y avait des adolescents mais maintenant ils sont partis aux Martyrs, aux nouveaux immeubles. Pour nous, c'est pas mal parce qu'à 21h on est couché. Mais en été, ça va revenir, il va faire chaud et les gens resteront dehors.



Là, c'est la fourrière. Et là, le tennis. Je vais vous dire pourquoi ils nous ont fait ce tennis. On avait un vieux tennis de l'autre côté là-bas et on parlait de la voie sur berges à faire. L'entreprise qui devait faire la voie sur berges était embêtée par plusieurs associations. Alors ils nous ont demandé à nous, l'Union de quartier, si ça nous dérangeait qu'ils fassent la voie sur berges. Alors on leur a dit nous au contraire ça nous arrange. Et en compensation, l'entreprise Pascal a financé notre nouveau tennis pour faire la voie sur berges. En dessous là, il y a un collecteur d'eaux usées. Avant il n'y en avait pas et tous les déchets allaient dans l'Isère maintenant, ça va. On avait souvent des inondations.



Le tennis est à l'Union de quartier. A la place de l'ancien tennis il y a maintenant un skate-park. Les gamins l'ont déjà tagué. Ils font beaucoup avec leurs planches à roulettes et surtout avec les vélos. Ils s'amusent bien, il est assez complet. C'est assez fréquenté par des gens de l'extérieur du quartier parce que nos gamins, ceux qu'on a à Jean Macé, ils sont encore trop petits. Et là, je ne sais pas ce qui se passe, mais il y a beaucoup de gens qui y viennent.



Alors là, c'est le club boulistes, c'est moi qui m'en occupe. Avant on était 100 ou 120 boulistes et maintenant on se retrouve 3 ou 4 la semaine et le week-end un peu plus parce qu'il y a des anciens qui reviennent pour jouer. La ville va sûrement le supprimer à cause de la voie sur berges, il faut que ce soit un espace vert.

Là, c'est le Clos des Fleurs. C'est la même Union de quartier avec Jean Macé. Et nous, l'union de quartier, on a été invité par la municipalité et l'entreprise SEM INOVIA quand ils ont fait la construction.



Ils nous avaient fait voir le projet et on a essayé de faire 2 ou 3 étages de moins parce que c'était beaucoup plus haut. Alors, on a rouspété, on leur a dit mais la cité elle n'a que 4 étages. Bon ils ne nous ont pas suivis complètement parce qu'il fallait bien construire des logements pour les gens, mais ce n'est quand même pas comme aux Martyrs. Vous avez vu ce qu'ils nous ont fait là-bas ? Enfin…

On va visiter le Clos des Fleurs. Là, ça circule pas mal, ça va sur les Martyrs puis sur les autoroutes mais on n'entend presque pas depuis la cité Jean Macé. La nuit vous êtes à la campagne chez nous.



Alors là, ils vont faire de nouvelles constructions normalement plus basses que le Clos des Fleurs. Ça va être plus bas vers la cité Jean Macé puis ça va remonter du côté du Clos des Fleurs. Ce n'était pas prévu qu'on fasse des constructions comme ça, mais il faut bien loger les personnes.

La fourrière, c'est pareil, nous, on aimerait bien qu'elle reste. Ça ne nous dérange pas. La nuit il n'y a personne, le matin il y a quelques voitures et en plus on ne les entend même pas. Le quartier il est tranquille !



Là, c'est le bâtiment de l'école c'est une sorte de bateau, ce n'est pas vilain. Les enfants du Clos des Fleurs vont à l'école par ce passage. Ils appuient sur le bouton et ça devient rouge pour les automobilistes. Alors le soir, vers 18h30-19h, il y a une queue de là jusqu'à la voie sur berges, peut-être même jusqu'à l'Isère. Là, on a un passage assez agréable sauf ce machin qui va être construit donc ici, ça ne bougera pas. Là, on ne sait pas ce qu'on va faire, c'est à EDF.



On a eu peur pour le Clos des Fleurs, parce que collés les uns contre les autres comme ça… Mais les Martyrs c'est pire que chez nous. Vous verrez quand on va passer à l'intérieur du parc des Clos des Fleurs, ça fait quand même plus vaste. D'ici, on dirait qu'il y a beaucoup d'immeubles. C'est vrai, il y en a beaucoup mais de l'autre côté c'est encore assez convenable. Bon ce n'est pas ce qu'on espérait, mais ça va. C'est ouvert. C'est propre, c'est bien entretenu. Il n'y a qu'un ou deux immeubles qui sont à la location. Quand on est à l'intérieur, ça fait une autre impression. Ça fait moins resserré. C'est plus aéré. Ils ont fait une grande place centrale qui est pas mal.



Au début, on avait pas mal rouspété pour ces grands immeubles, nous on ne connaissait pas ! Même les Martyrs à l'époque c'était un terrain militaire interdit. Puis ils ont fait la centrale atomique. Et puis c'était interdit de construire des bâtiments très hauts. Maintenant comme la centrale ne fonctionne plus, c'est autorisé. Personnellement je n'aime pas trop.

On est tous ensemble maintenant, l'Union de quartier s'appelle Confluence. Avant c'était Jean Macé-Arago-Martyrs. Moi j'étais contre ce nom, mais bon. Nous, on aime garder nos anciens trucs. Avant, la cité s'appelait la cité des Abattoirs parce que les Abattoirs étaient juste là.



Là, il y avait tous les maquignons, les bistrots, des cafés tout le long. Il y avait des gars qui vendaient de la viande en gros, c'était tout dans le coin là. Et la place, ici, elle existe aussi depuis la cité Jean Macé. Quand on faisait des bals à la cité, on venait sur la place ici.

On devait avoir la salle des fêtes pour Jean Macé ici, mais on a refusé, on avait dit qu'on allait embêter tout le monde. Puis Intermarché s'est installé là, mais ça n'a pas tenu. Les gens n'achetaient pas ici, et nous on va à l'Intermarché de l'autre côté à l'esplanade. On y va en bus, en tram. C'est bon, on ne va pas s'inquiéter.



Ça c'est le quartier des Abattoirs de Grenoble. Il y avait des maquignons qui venaient. Je vais vous montrer, il y avait des wagons qui sortaient de là et ils arrivaient juste là. Donc, les moutons arrivaient à pied depuis les alpages, de l'Oisans et tout. Et la rue ici, par exemple, il y avait plein de bistrots, des cafés et là c'était tous les maquignons qui vendaient de la viande. Il y avait un boucher. Quand on faisait les fêtes, c'était lui qui nous faisait à manger, il nous livrait et tout. Je ne sais pas ce qu'ils veulent faire ici ! Avant, ça, c'était une guérite. Je ne me rappelle plus de ce que c'était ça. Nous, on dansait sur la place centrale là. Il y avait le bal, un orchestre.



Il y avait tous les bouchers qui étaient là, ils se réunissaient dans le restaurant qui s'appelait à l'époque, je ne me rappelle plus le nom avant que ça soit Chez Marcel… Alors j'ai une petite anecdote : une fois par semaine, il y avait un repas. Ils invitaient tous les gens de l'extérieur, ils leur faisaient du lapin. C'était du lapin pour tout le monde, et à la fin du repas ils leur disaient : vous savez ce qu'on mange là ? Et bien vous avez mangé du chat ! À l'époque, après la guerre, il n'y avait pas un chat dans le quartier. Il ne fallait pas laisser traîner les chats. C'est pratiquement comme un lapin. C'était bien en sauce, tout le monde était content. À la fin du repas, il n'y avait pas un qui n'était pas content.



C'était tous des maquignons ! Vous savez c'était de grands repas, des repas de viandes. Les abattoirs étaient juste là !

MG : Quand on passait là, ça ne sentait pas bon. On devait se boucher le nez.

RG : C'était infect. Il y avait la boyauderie vers chez nous là-bas, ils brûlaient les déchets. Ça sentait mauvais. Quand il y avait le vent du sud, à la cité Jean Macé on ne respirait plus. Heureusement, c'était presque toujours le vent du Nord. D'ailleurs, quand ça sentait mauvais on disait ça y est, c'est le vent du sud.



Alors on va passer par ici, on va vous faire voir ce qu'on a fait. Ici, les immeubles n'existaient pas. Il y avait ces petites maisons, le bistrot. Avant il y avait de grands bouchers qui habitaient ici. Le grand immeuble n'est pas très vieux. J'avais des collègues qui habitaient ici. Ils venaient à l'école chez nous, mais c'était tous des revendeurs de viandes. Il y avait des revendeurs de viandes en pagaille jusqu'en haut. On va tourner là. Cette rue a toujours existé, c'est la rue du Villars-de-Lans. Pourquoi ? Parce que les bêtes à cornes venaient surtout de Villars-de-Lans et les moutons venaient de l'Oisans et tout.



Ce parc, il a toujours été comme ça. On a demandé à ce qu'ils nous fassent un espace vert, mais bon ça traîne, ça traîne… Voilà l'entrée, c'est un beau parc. Maintenant c'est en friche. Ils voulaient y faire des constructions, mais nous on a refusé. On voulait faire un parc, mais on ne sait pas comment ça va se faire. Les arbres sont anciens. Le parc n'est pas sale, ça s'est amélioré. Avant il y avait des campeurs, c'était sale, on a rouspété puis ils ont été délogés. De l'autre côté, il n'y avait que des cafés et les soirs c'était plein. À l'époque ça buvait beaucoup. C'était les Abattoirs de Grenoble.



Ça, c'est d'origine. On a essayé de garder les vieux murs. Ils voulaient tout démolir, mais nous on a refusé. Vous allez voir les meurtrières. Là, on va directement à la gare par là. Ici, il y avait une voie ferrée qui rentrait dans le parc avec les animaux. Les wagons arrivaient là et rentraient dedans. Nous on était retiré de Grenoble. Il y avait la gare, elle était très belle d'ailleurs l'ancienne gare puis ils l'ont démolie pour faire un moderne bien sûr. Ici, on a conservé ce mur, mais je ne peux pas vous dire de quand il date. Quand on était gamins, on se prenait les rails. On était tous en vélos à l'époque.



Le matin, avant, sur cette rue c'était plein de vélos qui allaient travailler à Merlin Gerin. Il y avait 1000 personnes qui allaient travailler à Merlin Gerin. Là, il y avait des bovins qui se sauvaient, ils traversaient la voie ferrée. Ils sentaient qu'il y avait quelque chose, ça devait sentir le sang et tout parce qu'on les tuait ici et on allait les rattraper au Polygone, là où il y a les nouveaux immeubles Cambridge maintenant. C'était à l'armée. Ils allaient les chercher là-bas et ils les abattaient sur place. Maintenant ils ont fait un nouveau centre d'accueil. Avant, on avait un petit centre de l'autre côté sur la rue Durand-Savoyard. Il a été démoli, ils ont en fait un tout neuf. Ce n'est pas trop mal. On ne les entend pas.



On a eu un ancien président, avec sa femme, c'est eux qui s'occupaient du centre d'accueil. Et puis là, il y a la friche qui prend, l'herbe pousse. Mais comme ça ce n'est pas trop mal. Alors, il y a le pont pour aller aux Martyrs. Nous quand on y allait, on traversait la voie ferrée. Il y avait quelques habitations de l'autre côté. On traversait pour aller jouer au foot pace qu'on avait un terrain de foot qu'on avait pris sur le terrain militaire.



Et là, ils nous ont fait un mini stade de football. C'est le nom d'un ancien résistant de Grenoble. Le mini stade est bien fréquenté, il y a beaucoup de gamins qui viennent. Ça a amélioré le coin ici, finalement là ce n'est pas si vilain que ça dans le fond.

MG : Au contraire c'est beau.



RG : Avant, on avait un car le dimanche vers une heure de l'après-midi pour aller au stade, car on jouait tous au ballon. Autrement, il fallait aller à pied ou à vélo parce qu'on n'avait pas de voitures. Quand on voulait aller en ville, parce que nous ce n'était pas la ville ici c'était la campagne, on partait en vélo et on le laissait quelque par en ville. Par exemple, moi je le laissais place Victor Hugo, puis un jour je revenais avec des copains à pied et je l'ai retrouvé une semaine après encore attaché à l'arbre. Ils ne me l'ont pas piqué. Bon ici, c'est souvent tagué, c'est dommage. Alors ils viennent souvent faire un petit coup de peinture.



C'est un quartier qui est calme, on est à l'extérieur de Grenoble. Pendant la guerre, j'allais à l'école cours Jean Jaurès parce que les Allemands avaient pris l'école pour eux. Ils habitaient l'école. Et nous on a été cours Jean Jaurès pendant deux ou trois ans. Et quand on discutait avec les autres élèves qui habitaient Grenoble, ils ne savaient pas où était Jean Macé. Ça n'existait pas pour eux. Ils ne savaient pas ce que c'était. Là, il y avait Jean Macé puis pas grand-chose. Il y avait des petites industries.



Il y avait une usine de ganterie où on a vu les immeubles à la rue Villard-de-Lans, un peu plus loin, non pas une ganterie, c'était une mégisserie. Il refaisait les peaux de bêtes et tout pour les travailler parce que Grenoble c'est une ville de gants. À l'époque, les gens avaient tous des gants alors la mégisserie était là. Ma mère travaillait là. Après ils ont été au centre, boulevard Gambetta, il y avait une usine qu'on appelait la ganterie, ils y faisaient les gants. C'était assez important les gants à Grenoble.Là où il y avait le plus d'industries, c'est de l'autre côté je vais vous montrer. Là, c'était un hangar et maintenant ils vont nous faire 3 immeubles et ils nous ont mis en attendant quelques bagnoles qu'ils ont trouvés brûlées.



Nous on voulait un jardin et tout, mais bon ! C'est un bel emplacement. À un moment c'était un terrain libre, on venait jouer au foot ici. C'était un joli terrain. Ça a toujours été clôturé comme ça, c'est de vieux murets ça !
Ici, on a un arrêt de bus qui va jusqu'à la gare. Toutes les dix minutes il y a un bus. On est bien desservi. On va jusqu'aux entreprises Schneider Electric. Ça va jusqu'au pont. Avant on pouvait y aller en voiture.



Là, c'est l'entrée de la maternelle. C'est encore marqué là. Alors moi je suis venu là, j'ai fait l'école maternelle. Je ne voulais pas à l'école, je pleurais. Pourtant il y avait tout ce qu'il fallait, même un dortoir pour coucher les gamins. Les mamans ne travaillaient pas à l'époque alors elles venaient chercher les gamins pour manger à la maison puis elles les ramenaient l'après-midi. Le matin, il y en avait qui faisait la sieste. Bon Monique, c'est pareil. Elle est venue à la maternelle. Et là, c'était garçons et filles puis après c'était séparé. On nous a séparés.
L'arbre là, il est ancien. C'est un vieux truc.



MG : Ah tiens, il y a toujours le terrain des poules. Avant, il y avait plein de poules. Maintenant, l'école a changé de place.

RG : Alors là, c'est la rue Charles Berthier. J'y ai habitais quand mes parents sont venus du Jura. Mon père a travaillé à la SNCF, enfin ça s'appelait PLM (Paris-Lyon-Marseille). C'était un métier d'avenir. Mais mon papa est mort 2 ans après. Et donc ma maman était veuve avec 4 enfants. Elle a travaillé à la mégisserie « Reynier » pour faire les peaux. Toute sa vie elle a fait ça. Là, il y avait beaucoup de femmes qui ne travaillaient pas et qui élevaient les enfants.



Alors dans les familles, il y avait 3, 4, 5, même 8 enfants dans 4 pièces. Ce n'est pas mal quand même !
Il y avait de jolies filles dans le quartier, mais ils venaient de la ville pour prendre nos filles. Alors nous on n'était pas content ! C'était à nous ! Alors quand on était gamins on se battait à coups de pierre, la rue Saint Laurent et Jean Macé. Il y avait Saint-Bruno aussi.



Alors au fond, c'est l'usine Schneider Electric. Après, il y a le pont de pique-pierre, on passait dessous. Il existe toujours ce passage mais il est interdit aux voitures. Autrefois, il y a eu des voitures parce que Merlin Gerin à l'époque se garaient sous le pont. Mais un jour, l'Isère est montée et a tout emmené. Alors maintenant, c'est interdit de passer en voiture. C'est dommage.
Là, c'est nos arrêts de bus. Ils vont être légèrement modifiés, ils iront vers le pont là-bas. Oh mince, ils enlèvent la petite maison. Je n'avais même pas remarqué. C'était pour les gars des bus, ils prenaient le café et tout.



On va tourner ici, c'est la rue où j'ai habité toute ma vie. J'habitais un peu plus haut. Ma famille est venue là, et on a toujours habité au même endroit. A un moment, je suis partie en ville place Paul Vallier. Il y avait tellement de bruits et tout que quand ma maman est décédée, je suis revenu habiter là. Après j'ai acheté puis j'ai revendu.
Du coup, maintenant, on se retrouve en location parce que je me suis dit qu'à mon âge… Quand ils allaient démolir, ils m'ont demandé si je voulais acheter et aller dans le bâtiment le long de l'Isère, mais j'ai refusé. J'ai dit non, on a vendu. C'est Actis qui nous l'a racheté. Enfin, à l'époque ça ne s'appelait pas Actis.



Voilà Jean Macé avec Arago et Martyrs. Qui s'appelle maintenant Confluence. Moi je ne voulais pas et comme c'est moi qui m'occupe du tennis, j'avais gardé l'ancien nom. Mais on me l'a enlevé et on a mis Confluence. Alors là c'est l'école des garçons et là des filles et il y avait un barrage, on n'avait pas le droit d'aller voir les filles. Puis, quand c'est devenu un peu vétuste ils nous ont fait des bungalows. Des fois, les filles venaient chez nous parce qu'on avait un piano. Ah ce n'était pas triste, on rigolait bien dans les classes. Et ici, à un moment on a placé un bungalow tout le long, c'était notre salle des fêtes.



Un jour j'arrive le matin, je me dis mais elle a une salle tête cette salle des fêtes et en fait j'avais raison, elle vrillait. Du coup, ils nous l'ont démolie. Et pour en avoir une maintenant et bien ce n'est pas facile !
Avant, là c'était comme le vieil immeuble là-bas, enfin il n'y a pas si longtemps que ça, environ 40 ans. Il reste juste ce petit bout là-bas. Ça a été construit au même moment que l'école. J'ai travaillé là à un moment, j'avais 18 ans. On tournait dans l'usine. Je n'avais qu'à traverser la rue. Puis, j'ai travaillé là-bas au bout, là où il y a l'Isère. C'était juste à côté aussi, puis après on m'a muté. Quand on m'a dit tu es muté à Teisseire je ne voulais pas y aller.



Je leur disais il n'y a pas de cars, ils me disaient prends ton vélo, je disais je n'en ai pas ils me disaient tu y vas quand même ! Et maintenant, on habite là. On a été les premiers habitants du nouveau quartier. On est arrivés les premiers, le 8 juin 2008. Je me rappelle de la date. Puis, maintenant il y a eu beaucoup de personnes qui ont acheté. D'autres qui sont partis à la campagne. Il y a de nouveaux arrivants. C'est très bien. Mais bon, il commence à y avoir des petits problèmes. Bon ce n'est pas encore bien grave.

MG : Il faut surveiller quand même.



MG : Oui, ce n'est plus les mêmes mentalités.

RG : Aujourd'hui pour faire la fête ce n'est pas facile. Il n'y a plus de bals, il n'y a plus rien…
Avant, les gens aimaient bien danser. L'autre fois, on était invité au baptême de mon arrière-petite-fille et on s'est mis à danser.
Ils nous regardaient avec de gros yeux : « c'est qui ces gros machins ! » (rires)

MG : Notre fille nous regardait et disait : « mais ça ne va pas la tête ! » (rires).



RG : Avant, on faisait les fêtes de quartier, sur la grande place. C'était super.

MG : On a fait la fête il n'y a pas longtemps.

RG : Oui mais enfin l'après-midi. Nous le soir, on dansait, on louait un orchestre. Merlin-Gerin, enfin, Schneider Electric il nous prêtait les camions et tout pour le transfert et la ville de Grenoble nous ramenait les tables, les chaises et on restait toute la nuit. Ce n'est plus pareil. Ce n'était pas les mêmes mentalités. Aujourd'hui il n'y a plus de bals rien du tout.



© Photographies de Fatma Mrad

NABIL CHETOUF

Itinéraire réalisé le 22 mai 2019 à 16 h

Nabil vit dans le quartier Jean Macé depuis 1995. Il a tout d'abord habité l'ancienne cité ouvrière, au 2 rue Jozeph Lyonnaz avant de déménager dans l'ancien bâtiment réhabilité, le long du quai Paul Louis Merlin. Nous faisons le tour de la cité en allant de la cour intérieure à l'ancienne école Jean Macé, puis vers la nouvelle école Simone Lagrange pour, enfin, finir aux jardins suspendus de Jean Macé. On découvre avec lui l'histoire de la cité des abattoirs ainsi que les différentes activités qui se sont succédés sur les terrains qui la jouxtent. Les terrains vagues étaient nombreux à Jean Macé et à la Presqu'île il n'y avait encore rien. Le quartier a beaucoup changé depuis la démolition de la cité Jean Macé. À partir de là, de nombreux projets ont vu le jour, d'autres sont restés en suspens et d'autres sont encore à penser pour retrouver une nouvelle manière de vivre ensemble avec le Clos des Fleurs et la Presqu'île. Il se demande comment faire pour faire fédérer les habitants, comment révéler le potentiel du quartier en allant au-delà des débats conventionnels « stériles ». Jean Macé n'est pas un quartier comme les autres, il y a une forme de quiétude particulière qu'il voudrait préserver malgré les transformations.



Alors, l'histoire du quartier Jean Macé pour moi commence à partir des années 1995-1996. C'est là où j'ai intégré le quartier. J'habitais au 2 rue Jospeh Lyonnaz. À l'époque, il y avait encore le bassin au milieu de la grande cour, il y avait des bancs, le bassin, beaucoup de gens d'un certain âge.



Alors on avait une petite salle des fêtes qui était à côté de l'ancienne école. On va aller vers l'école. La salle des fêtes a été démolie à un moment, car elle n'était plus aux normes. C'était une salle de quartier qu'on mettait en location et qui finançait les activités du quartier et une partie a servi aussi aux habitants pour faire des anniversaires, des mariages, des réceptions…



Le quartier a changé depuis le projet de démolition-reconstruction parce qu'ils considéraient que le béton « mâché » s'effritait. C'est là où il y a eu le projet avec Actis. C'était encore l'Opale à l'époque et ils disaient il faut démolir et reconstruire. C'est donc comme ça qu'on a fait le projet de démolition- reconstruction et qu'on a travaillé sur la charte du relogement avec le choix de reloger en priorité les habitants qui souhaitent revenir.



À l'époque, j'habitais là. Il n'y avait qu'un seul immeuble, une seule montée. Voilà, une montée qui était ici. Après ils ont démoli et on a reconstruit ces deux montées. La salle des fêtes de l'Union de Quartier était là, elle était mitoyenne à l'école. On rentrait par cette petite porte qui nous donnait accès à la salle. Ce qui est démoli là, c'est là où il y avait la crèche momentanément parce qu'il manquait des classes. Aujourd'hui il n'y a plus rien. L'inconvénient, aujourd'hui, c'est que si on veut faire une réception ou une manifestation on n'a plus de salle adaptée. Ça fait partie de l'évolution du quartier.



Avant, il y avait beaucoup de choses qui n'existaient pas. Il y avait le terrain vague, même le quartier en soi, la Presqu'île, c'était du terrain vague. Il y a une dizaine d'années, il y avait une station d'essence qui était là. Après ils ont tout démoli, délocalisés. Il n'y avait qu'une chaufferie, une station d'essence, à part ça il n'y avait rien d'autre.



À la place de la nouvelle école, c'était vide, c'était un terrain. Je l'ai toujours connu comme ça. À l'époque, il y avait les chambres froides des abattoirs puis ça a été démoli. C'est resté un terrain vague parfois prêté aux forains pour garer leurs camions. Mais au départ, c'était des chambres froides des Abattoirs. À un moment, il était prêté aussi à des SDF avec une association qui les aidait à faire des logements temporaires en préfabriqués pour passer l'hiver.



En face il y avait le foyer municipal, maintenant c'est un terrain vague puisqu'ils ont reconstruit le foyer là-bas. Il y a six ou sept ans, le foyer était sur la rue Durand-Savoyat et la fourrière était de l'autre côté du pont. C'est là qu'il y avait le foyer.
Ils ont déplacé la fourrière, ils ont démoli puis ils y ont remis le foyer sur la rue Henri Tarze et à la place de l'ancien foyer ici, ils ont laissé un terrain vide. On va passer devant tout à l'heure. Suite à ça, ce terrain va devenir en construction. Ce terrain, il était à un moment utilisé pour mettre du préfabriqué, puis il y a eu un stade, maintenant c'est une friche. Il y a un projet de reconstruction maintenant.



Le quartier Jean Macé, on est en ville sans être en ville. C'est un village sans être… Ce qui nous sépare c'est une route, voilà. Après il y a eu de gros projets en face, au Clos des fleurs qui a généré beaucoup d'habitations et aussi la Presqu'île qui a pris une grande ampleur. C'est le cycle de la ville.



À l'époque, il y avait beaucoup de propriétaires. Il y a une partie vendue, certains sont partis, d'autres sont restés, d'autres ont voulu revenir. Par rapport à la mixité sociale, elle doit se faire. En général, ça ne marche pas parce qu'on a ghettoïsé les gens selon leur profil : s'il travaille ou pas, les revenus, etc. La mixité elle ne se fait pas comme ça. Il faut mettre celui qui travaille avec celui qui ne travaille pas, celui qui a de forts revenus avec celui qui en a moins pour que les gens se sentent intégrés.



Aujourd'hui, vous vivez dans une montée, il y a des gens qui ne vous parlent pas et d'autres qui vous parlent, tout ça parce qu'avec ça on a instauré la peur de l'autre. C'est ce qu'on a créé, ni plus ni moins. Alors qu'à l'époque ici, l'ambiance était conviviale, les gens se parlaient, il y avait des fêtes, des réceptions. Aujourd'hui, on fait des fêtes de quartier et on souhaite avec l'ancienne génération aller au-delà des fêtes de quartier, mais il faut trouver des formules adaptées pour ne pas avoir des problèmes de culture, d'origine, d'alimentation. Mais quand on parle, on rentre dans des débats stériles donc où serait le juste milieu dans cette histoire ?



À l'époque, il y avait des gens d'un certain âge qui ont grandi ici ou qui sont même nés ici, les enfants ont grandi, ils sont partis, les parents sont restés là, certains n'ont connu que Jean Macé. Alors que la nouvelle génération, par rapport à l'emploi aussi, n'arrive pas à rester ici sauf celui qui achète. C'est un autre mode de vie. C'est ça les anciens dépôts puis ils ont mis la fourrière ici. Je pense que la fourrière est là depuis facile huit ans.



Le changement le plus dur ça a été la démolition-reconstruction qui s'est faite en trois étapes. La première étape c'est celle du fond, la deuxième celle du milieu et la dernière celle-ci. Nous, on est toujours dans l'ancien. Ce qui est rigolo c'est que c'est deux cultures, deux caractères différents et ce qui nous sépare c'est juste une route, la rue Fernand Rouvière. Ils ont refait ça il y a environ un an. Ils ont refait toutes les façades, les volets, repeint les montées. Tout a été refait. Il reste quelques anciens, ils sont propriétaires. Ils sont retraités. Les autres se sont de nouveaux habitants qui ont acheté, ils ont investi et certains relouent ou même ont revendus.



Vu que la route nous sépare, on n'a pas la même… comment dire ? De l'autre côté, ils ont le parc au milieu et de temps en temps ils ont la nuisance du parc quand ils jouent au ballon par exemple. Nous on n'a pas cette problématique-là, on n'a pas de parc. Nous ce qui nous gêne c'est surtout le stationnement abusif. Le quartier évolue énormément depuis des années. Les problématiques ne sont plus les mêmes. Il y a des nouveaux, des départs, des décès, des naissances, etc. On a toujours souhaité que ce quartier reste en stationnement gratuit et on a eu le revers de la médaille.



L'Union de Quartier a une salle vers l'école, ils ont le tennis, le terrain de boules. Nous on a le parc ici qui appartient à la ville. Les autres, ils ont la cour qui appartient à Actis. Elle est prise en charge par les locataires par les charges locatives. Là-bas, c'était l'ancien centre d'accueil municipal, là où on voit les pierres. Les gens reprochent un peu le fait qu'on n'arrive pas à faire de projets ensemble avec le Clos des fleurs parce qu'ils sont de leur côté et nous du nôtre.



Moi, je dis que pour le vivre-ensemble il faut trouver la bonne formule, le bon engrenage. Qu'est-ce qui nous motive, nous rassemble, nous fédère ? Il faut quelque chose de fédérateur et tant qu'on ne l'a pas trouvé, on ne peut rien faire ensemble. Quels projets communs on peut avoir en commun, à quel moment ? Après, moi je dis que rassembler tout le monde c'est impossible, ce n'est pas évident. Si sur une montée de dix habitants, on a quatre ou cinq c'est déjà bien ! Après, si c'est toujours les mêmes qui se retrouvent à un moment donné ils vont se lasser, c'est pour ça qu'il faut trouver le juste milieu, des projets innovants, comment rassembler les gens, etc.



La réflexion, c'est qu'est-ce qu'on veut ? Qu'est-ce qu'on veut pour nos enfants ? Quels projets on souhaite ? Votre voisin dans l'immeuble vous lui parlez une fois par hasard, vous ne le connaissez pas vraiment. Les gens sont devant leurs télévisions, leurs téléphones, il n'y a plus de liens, on ne le crée pas en plus, il y a la peur de l'inconnu, de l'autre. C'est pour ça qu'à mon sens il faut avoir une nouvelle réflexion sur comment vivre-ensemble.





À l'Union de Quartier ils arrivent à un certain âge, ils n'ont plus 20 ans et pour tout ça il faut du temps, de l'énergie mais aussi essayer de fédérer et ne pas toujours être entre soi, entre potes quoi. Pour l'instant ça ne marche pas. Je dis toujours pour que ça fonctionne ilf aut tout le monde, des hommes et des femmes. Si les femmes veulent faire un truc sportif ou une activité ce serait bien, mais faut voir comment le monter. Après on me dit « et alors il n'y a pas de mecs ? », donc faut trouver un moyen pour éviter ces débats stériles, sans queue ni tête.

Ici, à Jean Macé, ce n'est pas facile de se faire sa place (en parlant du nouveau président de l'Union de Quartier). Ici, ils connaissent plus les anciens que les nouveaux qui habitent à côté, au Clos des Fleurs par exemple, même s'ils s'impliquent dans l'Union de Quartier. Donc, comment trouver sa place ?
Les Unions de Quartier au début ça a été créé par les partis socialistes pour des raisons politiques. Je vais avoir un président d'Union de Quartier qui va faire ma propagande, du soutien, il va parler de moi.





Maintenant ça a changé mais au départ c'était ça. C'est pour ça que les gens disent « je ne suis pas là pour faire de la politique mais pour apporter quelque chose au quartier, apporter du bien-être à mes enfants ».
C'est comme pour les fêtes, c'est bien mais à un moment comment on fait pour se mélanger plutôt que d'avoir les anciens d'un côté, les autres de l'autre côté ? Les générations n'arrivent pas à se croiser, les cultures n'arrivent pas à se croiser. Chacun reste sur sa position et on n'avancera pas de cette façon.

Quelle est la bonne solution ? J'ai toujours l'idée que ça doit venir de la base et pas du haut pour que ça marche. Aujourd'hui, chacun veut s'investir si le projet l'intéresse lui. C'est ça le malheur, on ne discute pas pour trouver des projets communs. On est là parce que telle chose nous intéresse sinon on n'y va pas. C'est pour ça que le rôle du président de l'Union de Quartier est de fédérer, trouver le bon dosage, le juste milieu et ce n'est pas facile ! Ce n'est pas évident.



On a des locaux adaptés : il y a une salle à l'école, il y a le terrain de boules, le tennis. Il y a des lieux et ça fait des revenus pour l'Union de Quartier. C'est pour ça que je dis qu'il faut faire des choses qui créent des liens. Faire découvrir la culture aux enfants, faire des petits tournois, faire des moments conviviaux.



Mais faut aller les chercher et ne pas attendre que les gens viennent. Il faut chercher les compétences dans le quartier pour savoir les exploiter mais vu qu'on n'échange pas, personne ne sait qui fait quoi dans la vie. Tout le monde se connaît, on se dit bonjour, mais personne ne sait quelle aide on peut apporter à l'autre et est-ce qu'il en a besoin. Par exemple si tu veux bricoler quelque chose mais que tu ne sais pas, tu demandes à ton voisin qui s'y connait et il t'apprend à bricoler ou créer des ateliers de bricolage, de jardinage.



Mais pour ça il faut qu'on apprenne à se connaître, à échanger et à se respecter. Ce n'est pas de rester braquer. Là, pour le jardinage les anciens s'en occupent dans le jardin partagé de Jean Macé. Mais encore une fois qui commande ? Qui a fait le bon de commande ? Comme on ne sait pas qui a fait le bon de commande les gens restent sur leur… ils se demandent est-ce que ça vaut le coup, ça ne vaut pas le coup ? Voilà.



Ah ! Avant que ça ne devienne Schneider, ce Merlin-Gerin ! Qui n'a pas connu ce Merlin-Gerin ? Merlin-Gerin c'est Merlin ! À l'époque de Merlin-Gerin, il n'y avait pas Siemens. L'entrée n'a pas changé du tout. Ils avaient une grande bibliothèque pour le personnel à l'intérieur de Merlin-Gerin. Merlin-Gerin c'était…



Là, c'est le petit jardin qu'ils ont créé à la demande de certains pour faire du jardinage. C'est un petit potager, du jardinage.



Au début, tout début, les employés de Merlin-Gerin c'était les habitants de la cité mais au départ la cité c'était pour les cheminots après c'est devenu pour les quelques travailleurs de Merlin-Gerin. Puis avec le temps, les gens sont partis parce que Merlin Gerin n'est plus le même. Ils ont dissocié la structure, ils ont revendu à Siemens une partie. Le départ de Merlin-Gerin a marqué les esprits parce qu'à l'époque c'était un des premiers gros employeurs de la ville. Quand je suis arrivée, ils étaient encore là mais je n'ai pas connu Merlin.



Merlin-Gerin !



Vous avez la dame au rez-de-chaussée qui est une voisine et qui est une ancienne du quartier. Elle fait partie des anciennes de Jean Macé. Elle a toujours vécu là, dans son appartement. La dame, ici, c'est une ancienne du quartier aussi. Quand j'ai acheté, j'ai dû tout repeindre, refaire tout l'appartement, il était ancien avec toutes les couleurs de l'époque. Moi aussi je suis au rez-de-chaussée. Je suis en hauteur, surélevé, ce n'est pas désagréable.



Regarde, il y a encore les toilettes publiques mais personne ne les utilise. Ça s'utilisait avant parce qu'à l'époque il y avait un bar ici, un restaurant. Il n'y a même pas sept ans qu'elle a fermé. C'était là et là-bas il y avait un mec qui faisait du lavage de vêtements puis, ils ont fait un dépôt de bilan, ils ont fermé et voilà.



Mais, le quartier a énormément évolué et bientôt, la prochaine transition. Ce sera le départ de la fourrière. Logiquement, c'est pour bientôt. Ils vont construire des logements encore à la place. Là-bas aussi derrière l'école, sur la rue Henri Tarze, ils vont faire des logements. Le projet de l'école, je ne sais pas ce qu'ils veulent faire dessus encore, mais ce n'est pas fini. Je ne sais pas ce qu'ils vont faire comme logements, mais pour que ce soit rentable il faut qu'il y ait de l'accession libre.



Là, ça va créer plus de logements, il faudra qu'on ait le stationnement adapté pour. L'école Simone Lagrange à un moment donné elle va arriver à saturation. L'ancienne école, on ne sait pas ce qu'elle va devenir, il n'y a pas encore de projet. Là, par exemple pour faire du sport on ne sait pas où le faire. Il n'y a pas de salle de sport. Les gens font des jeux dans le parc, ni plus ni moins.



Voilà le quartier, le quartier qui grandit. À ce rythme-là, dans quatre ou cinq ans s'il n'y a pas de volonté de changement, ça va devenir un quartier-dortoir. Les quartiers deviennent des dortoirs, il n'y a plus rien qui s'y fait. Chacun reste dans son coin après, ils sortent pour regarde leurs enfants jouer. Actuellement, c'est les enfants qui font vivre le quartier. C'est grâce aux enfants que les parents, les adultes se rencontrent sinon les gens ne vont pas dans le parc. C'est malheureux, mais c'est eux qui font vivre aujourd'hui le quartier. Pendant qu'ils jouent, les parents discutent entre eux. Il n'y aurait pas les enfants, les parents ne se rencontreraient pas !



Depuis que je suis ici, les noms des rues n'ont pas changé. Ça a toujours été comme ça. Mais je vais vous dire Jean Macé restera Jean Macé, c'est son histoire. Quand il parle du quartier Durand-Savoyat (appellation de la zone Jean Macé-Clos des Fleurs dans le projet Confluence), c'est par rapport au foyer, à la rue Durand-Savoyat. C'est pour ça qu'à l'époque on appelait le foyer, le foyer Durand-Savoyard. Aujourd'hui, on l'appelle le foyer Henri Tarze, c'est parce que c'est sur la rue Henri Tarze là où il y a le litige sur le terrain dépollué.



Ils veulent faire des logements sur le parc Tarze mais certains habitants veulent en faire un jardin. Mais à un moment donné, il manque du foncier, du logement. Après faut prendre d'anciennes images, d'anciennes photos du quartier et faire des comparaisons. Dire que là il y avait ça, voir l'historique. Qu'est-ce qui a fait que les gens sont partis ? Parce que les gens grandissent, ils vieillissent, ils décèdent ? Voilà, la nouvelle génération ne veut pas rester.



Jean Macé restera Jean Macé, c'est son histoire. Le nom ne changera pas. On ne peut pas l'appeler autrement. Avant c'était la cité des Abattoirs, mais moi je n'ai pas connu cette époque et ça s'appelait comme ça parce qu'il y avait les abattoirs à la place de la fourrière avant qu'ils ne soient transférés là sur le terrain du Clos des Fleurs. À l'origine, ils étaient là où il y a la fourrière. Jean Macé c'est par rapport aux cheminots, à Merlin-Gerin. C'est son histoire. Et ça restera Jean Macé.



Mais après, quelle est la volonté d'avenir ? Ils ont fait la nouvelle école, il reste de voir quel est le projet de l'ancienne école. Qu'est-ce qu'elle va devenir ? Le projet des deux écoles, le projet de ces terrains ? Il y a peu de délinquance ici. Ce qui nous pourrit c'est vraiment le stationnement parce qu'on veut le garder gratuit mais si ça continue…



Ici, c'est la fin de la ville, celui qui vient ici c'est parce qu'il y habite ou pour Schneider. Mais l'avantage c'est qu'on est près de tout.



Là, la rivière ils veulent la réaménager pour faire un circuit où les gens peuvent se reposer et tout. Ce serait vraiment bien. On a du potentiel mais qui est mal exploité. Jean Macé est un très beau quartier et qui a évolué c'est pour ça que j'ai souhaité rester ici depuis que je me suis installée. C'est pour ça qu'on a acheté. J'aime bien Jean Macé.



Je me sens bien à Jean Macé. C'est comme un village et en même pas cinq minutes je suis au centre-ville. Ce n'est pas un quartier, on dit le quartier Jean Macé mais ce n'est pas un quartier, c'est agréable. On a des ennuis bien sûr, mais pas comme dans les quartiers. Il y a une bonne ambiance, les gens se respectent. Il faut juste que les mentalités, les cultures évoluent. Il faut des réflexions nouvelles, de nouveaux comportements. Que chacun trouve son rôle. Moi je dis c'est comme un puzzle, chacun doit trouver où il met son petit puzzle.

Ivka Lauriot, le 10 octobre 2020 à 14 h

Jardin partagé de Jean Macé, Quai Paul Louis Merlin, Grenoble



Ivka habite le quartier Jean Macé depuis 1994. Avec son conjoint, ils font le choix d'intégrer l'Union de Quartier Arago-Jean Macé-Martyrs pour s'engager pleinement dans la vie de quartier et les transformations urbaines du secteur. Elle nous raconte sa première rencontre avec l'ancienne cité Jean Macé, sa première impression en découvrant le potentiel qu'offrait la cour de la cité et surtout, comment ce quartier historique de Grenoble s'est transformé au cours de ces dernières années pour revêtir un visage plus contemporain. Il est aujourd'hui difficile, dans ce quartier autrefois très dynamique, de tisser des liens entre les habitants. En manque de structures et de lieux de rencontres, il faut créer de nouvelles opportunités pour faire revivre ensemble Jean Macé, le Clos des Fleurs et Cambridge. Peut-être que les jardins suspendus de Jean Macé sauront attiser la curiosité de certains pour leur donner l'envie de prendre part dans la vie de quartier ?

Alors nous, avec Alain, on est dans le quartier depuis 1994. On est décentralisé, on est au bout de la rue Arago, à la fin de la rue Jean Macé. À un moment, il a fallu choisir si on allait du côté Jean Macé ou du côté centre-ville. J'étais allée à une assemblée générale de l'Union de Quartier du centre-gare, je n'ai pas tilté. J'étais très souvent toute seule car Alain travaillait à Paris et je travaillais à mi-temps.

Donc les vendredis, je venais me promener un petit peu dans le quartier à pied avec mon petit chien et j'ai découvert l'ancienne cité Jean Macé que je ne voyais que de l'extérieur, mais comme ça à pied. J'y suis rentrée. Mon impression c'était des bâtiments anciens, un petit peu obsolètes mais avec des possibilités de vie très importantes notamment avec la petite place. Je trouvais que c'était sympa. J'y venais les vendredis après-midi, bon il n'y avait pas beaucoup de monde. Et puis, en 2005, je me suis inscrite à un cours de gym qui avait lieu le soir dans un préfabriqué qui était dans la cour de l'école Jean Macé et j'ai trouvé un accueil, une chaleur. C'était vraiment très sympa, c'était des gens de mon âge.

Il y avait une très bonne ambiance. J'ai vraiment apprécié et je voulais me réinscrire l'année suivante. J'avais trouvé les papiers à la boulangerie rue Arago et quand j'ai demandé à la boulangère les documents pour l'inscription à la gym, elle me répond que non parce que la mairie va démolir le préfabriqué, il n'était pas sécurisé. Donc, il n'y aurait plus de cours de gym. C'est comme ça que j'ai eu envie de rentrer dans cette Union de Quartier et puis petit à petit j'ai entrainé Alain.

On est arrivé au moment où il y avait plein de discussions sur les projets, l'avenir du quartier. Il y a eu des immeubles et des maisons qui ont été détruits sur les Martyrs alors les gens n'étaient pas contents, ils voulaient du soutien. On est rentré dans l'Union de Quartier à ce moment-là. Moi je travaillais au village olympique et c'est vrai que je ne me rendais pas compte du manque de commerce puisque je faisais mes courses à carrefour entre midi et deux. Puis, petit à petit je me suis rendue compte qu'il n'y avait que quelques commerces sur la rue Arago. ll y avait encore un petit bar avec une épicerie qui faisait des pizzas à la cité Jean Macé. Puis, il y a eu le projet du Clos des Fleurs où il y a eu du mécontentement pour la densité, la hauteur des bâtiments. On a participé à des discussions avec les élus.

Notre souci c'était de faire vivre ces deux quartiers et avec la directrice du centre de loisirs on a émis l'idée de créer un jardin partagé, pas ici, mais au parc Tarze derrière le foyer. Avant il y avait le CHRS qui était au milieu de ce parc sans barrières, c'était ouvert, les enfants y jouaient. On trouvait que c'était un bon emplacement. Puis, on nous a dit qu'il était pollué et donc on a eu cet emplacement ici. On nous a mis des bacs et on a commencé à cultiver puis on a fait de la permaculture. On a creusé, on a mis des branchages, des feuilles, du compost. Au départ de ce projet, on était une douzaine de personnes et on s'est retrouvé trois et maintenant on n'est plus que deux. On a eu des étudiants qui s'y sont greffés et qui ont eu des projets avec les enfants et les parents du foyer Tarze. Ça a duré un an et le temps qu'ils montent leur projet et que ce soit vraiment réalisé, ils ont terminé leurs études. On n'a pas réussi à refaire de nouveau projet.

La nouvelle école elle est quand même un petit peu en charnière entre les deux quartiers mais ce n'est pas facile, par exemple quand il y a des fêtes de quartier d'un côté ou de l'autre les gens viennent moins bien. Il y a deux ans, on a fait un carnaval qui a bien marché. On espère pouvoir le refaire. C'était prévu pour le mois d'avril 2020, mais on a dû annuler. On avait tout, même le financement, mais on n'a pas pu le faire en raison du covid-19.-Et quand il y a des animations ce qui est très dur c'est que les enfants viennent mais sans les parents. Quand c'est à Jean Macé, les enfants sont dans la cour et les parents les regardent depuis leurs balcons. Il y a quelque chose qui marche bien, c'est quand monsieur Grillot fait avec Actis la fête des voisins. Là, même les adultes viennent, mais dans les autres animations c'est plus rare. On avait organisé avec la MJC, ça se faisait déjà avant mais on la vraiment remis en service il y a deux ou trois ans, un cinéma en plein air le dernier jour de classe en fin juin ou début juillet et pareil, les parents nous demandent si les enfants peuvent venir seuls.

Il nous manque des services de la mairie sur le quartier. C'est le grand manque. On n'est pas suffisamment nombreux dans l'Union de Quartier, soit on est retraité donc on a du temps mais pas toujours d'énergie soit on est jeune et donc on travaille et on n'est pas souvent disponible. On n'est

pas très nombreux finalement. On n'arrive pas à dynamiser tout ça et puis il manque vraiment par exemple des services comme une assistante sociale. La Maison des Habitants est très loin et certains ne peuvent pas se déplacer notamment les mamans qui gardent leurs enfants à la maison. Elles voudraient avoir une salle commune, ce qui est normal, mais la salle de l'Union de Quartier n'est pas prévu pour, il y a des escaliers et elle n'est pas suffisamment grande non plus. Nous, on a une salle dans l'école Simone Lagrange mais on ne peut pas faire d'animations la journée quand il y a école. Cette salle n'est pas très grande non plus. Il manque quand même des équipements. On est loin de la Maison des Habitants.

Dans l'ancienne cité, on sentait qu'il y avait eu de la vie. Bon, là ils ont un petit parc au milieu à Jean Macé mais ce n'est pas pareil. Il est moins personnel. Avant, il y avait quelque chose de personnel qui s'est cassé. Je pense qu'il y a un patrimoine qui a disparu. Le nouveau parc est bien mais c'est un jardin public c'est tout. Tandis qu'il y avait quelque chose de particulier, un geste architectural qui était différent. Ce n'était pas du n'importe quoi. Ils vous ont montré des photos ? C'est ce côté-là. Ça faisait une unité. Alors que là ce sont des bâtiments accolés. Les personnes âgées disparaissent malheureusement et les nouvelles familles avec enfants ne s'impliquent pas de la même façon. Et puis, il y a plus de choix aujourd'hui pour aller ailleurs. Il y a les voitures, les gens vivent moins dans leur quartier.

À la place du Clos des Fleurs, c'était un terrain vague. Une partie du sol appartenait à Schneider et il y avait les entrepôts de la banque alimentaire. Tout le monde a eu très peur à la construction du Clos des Fleurs. Il y avait quand même quelques petites rues avec déjà quelques habitations donc ils avaient peur d'être envahis par ces constructions très hautes. Ça devait être plus haut que ça à l'origine. Voilà, c'était surtout la peur d'être envahi. Après si on veut que le quartier se développe, il faut des habitants mais ce n'est pas toujours bien compris.

Là, bientôt il va y avoir de nouveaux bâtiments, en face de l'école, c'est pour ça que le bus ne passe pas en ce moment. Ils font les travaux d'infrastructure. Ce sera des immeubles avec des rez-de-chaussée d'activités. J'espère qu'il y aura des candidats parce qu'on voit que même à Cambridge les locaux d'activités ne sont pas tous occupés. Il y a eu une grosse déception quand Intermarché a fermé. Ça a été l'incompréhension pour la population. Il a ouvert en avril et il a fermé le 14 juillet de la même année. Peut-être qu'il était déficitaire, c'est vrai que les gens de la cité Jean Macé réclamaient plutôt un Lidl, un Aldi ou un Netto.

Je représente l'Union de Quartier au conseil de l'école. C'est intéressant de savoir ce qui s'y passe. Cette année, il n'y en a pas encore eu. Il y a une équipe d'enseignants importante. Il y a douze classes, ce n'est pas rien. L'équipe se muscle, elle se stabilise. Peut-être que l'école grossit trop vite ? Pour les anciens de la cité, il y avait sept ou huit classes à l'école Jean Macé, ça restait de taille humaine et là, c'est plus grand.

Il n'y a pas assez de lieux de rencontres. Les gens ne se rencontrent pas finalement mais c'est très drôle parce que là, il y a ce jardin et il y a ce parc pour les enfants. Les habitants de Jean Macé y viennent et ceux du Clos des Fleurs viennent aussi de temps en temps avec les plus petits mais on voit que les gens restent entre eux. Il y a 40% de logements sociaux sur le quartier, c'est beaucoup pour un quartier qui n'a pas d'autre vie. Il n'y a aucune autre activité, pas vraiment de commerces, personne ne s'arrête dans le quartier, il n'y a rien. Ça nous inquiète.

Les deux ou trois mois où il y avait Intermarché, on allait y faire nos courses. Des fois à 19h, on était invité chez quelqu'un alors on s'y arrêtait pour prendre une bouteille de vin ou quelque chose et on n'arrivait pas à partir parce qu'on trouvait toujours quelqu'un avec qui discuter. À chaque fois, on rencontrait quelqu'un et on parlait. C'est ce brassage-là qui n'existe pas. C'est le problème des nouveaux quartiers.

Finalement, ici, c'est un nouveau quartier à partir d'une structure ancienne. Vous vous êtes baladée, vous avez vu les anciennes petites maisons, les petits immeubles anciens, des années 1930/1940. Après, je pense que pour les anciens qui ont quand même vécu une vie importante énormément liée avec Schneider, les jeunes étaient embauchés chez Schneider, ça faisait une vie, ça faisait un truc et ça a disparu. Pour eux, c'est plus dur de se réadapter à ça quand même. Et les nouveaux habitants

ignorent ce qui se passait ici avant, même si les enfants ont fait un gros travail là-dessus avec la fresque et plein d'autres choses. Il y a quand même eu de la part des différents enseignants un souci de travailler sur cette mémoire du quartier. Mais à un moment, cette mémoire devient tellement anecdotique. C'est tellement loin pour les jeunes couples qui s'installent ici de savoir qu'avant ils faisaient du patin sur l'Isère, des trucs comme ça. C'est du passé pour eux, il y a d'autres moyens. Avant les gens n'avaient pas de voiture alors ils restaient dans leurs quartiers. Aujourd'hui, ça a changé. Mais c'est vrai que quand on supprime le visage, il ne reste plus que cet immeuble-là qui a été super bien rénové.

Ce qui fait le lien entre ici et Cambridge aujourd'hui, c'est l'Union de Quartier et l'école Simone Lagrange. Mais ils ont tellement de problèmes avec le manque de parc et tout, c'est dramatique pour eux. Il y en a qui sont là depuis déjà cinq ans et il n'y a rien pour les enfants. Il y a quelques petits espaces en bas des immeubles, mais ce n'est pas suffisant pour que les enfants se débattent, s'amusent. Il y en a qui viennent de ce côté mais c'est un effort, ce n'est quand même pas à côté ! Certains viennent dans ce parc surtout pour les enfants en maternelle. Souvent ce sont des parents qui viennent à vélo, après l'école ils s'arrêtent un peu là. Mais c'est loin pour eux, ce n'est pas la porte à côté et à part l'école, il n'y a rien qui les attire.

Ici, ce jardin c'est dans le cadre de « jardinons nos rues ». C'est plus une animation que vraiment une culture où chacun amène ses produits et cultive pour lui. Maintenant, on le maintient parce qu'on y a passé beaucoup d'énergies. On a des aides ponctuelles, on s'est acheté une petite tondeuse à main. Il y a un monsieur de la cité Jean Macé, quand je suis là le samedi avec la tondeuse, il me dit « laissez, je vais passer avec la débroussailleuse cet après-midi, c'est plus rapide ». Il y a aussi un monsieur qui habite en face, depuis pas très longtemps, il est venu construire avec nous cette table. Un jour on retournait le compost, un monsieur est venu nous aider, etc. Mais on n'arrive pas à avoir de nouvelles personnes. Les gens s'arrêtent, ils nous disent que c'est bien ce qu'on fait, on les renseigne et c'est tout. Il n'y a pas d'implication, on n'arrive pas à créer de lien durable. Peut-être que cette table ce sera un endroit où ils viendront s'installer au printemps, je ne sais pas. Mais ce n'est pas simple. Je suis peut-être pessimiste. Il reste encore pas mal de ménages quand même qui étaient là à l'origine, soit des couples soit des personnes seules. Ils sont restés au moment de la reconstruction. Ils ont accepté de rester dans le quartier. Je dirais une quarantaine, pas plus. Ça marche plutôt bien entre les anciens et les nouveaux habitants.

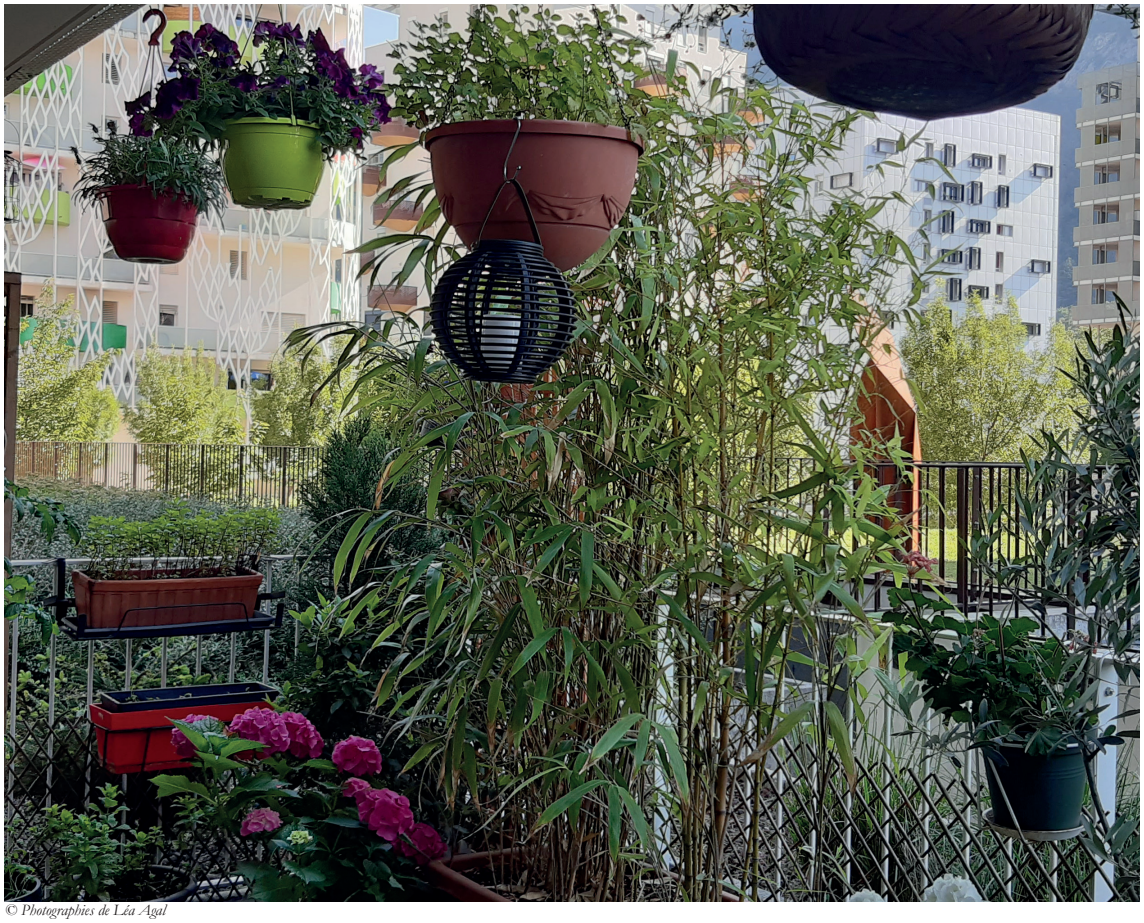
Roger Grillot, par exemple, c'est le personnage du quartier. Tout le monde le connaît avec son béret rouge, il est respecté. Mais je pense que pour s'investir, pour les nouveaux habitants c'est compliqué. Les gens ont peur de trop donner, les conditions de travail aussi, la précarité, il y a plein de choses qui font qu'ils ont d'autres soucis. Beaucoup ne restent pas ici longtemps, ce n'est pas la majorité mais ça tourne quand même assez. Par exemple quand le Clos des Fleurs s'est ouvert, il y a des gens qui venaient tout juste de s'installer dans la cité Jean Macé, ils ont déménagé au Clos de Fleurs puis à Cambridge. C'est cette envie en fait d'aller toujours dans du plus neuf.

Roger est moins dans les rues maintenant mais avant il était tout le temps dehors c'est pour ça que tout le monde le connaît ici. Il allait au cabanon de boules, il marche, il regarde tout ce qui va ou qui ne va pas, il parle aux gens. C'est quand même un personnage qui a le contact. Il est connu par tout le monde. C'est la mémoire aussi du quartier même s'il y a d'autres anciens. Par exemple, dans l'ancien immeuble, il y a encore au moins quatre anciens. J'exagère peut-être en disant quarante mais en tout cas pas loin de trente anciens. Aujourd'hui, ils n'ont plus la force, ils n'ont plus l'envie de s'impliquer comme avant. Avec l'Union de quartier, en janvier, on tire les rois avec les anciens du quartier. Il y en a une trentaine qui vient quand même mais ça diminue. Ils sont fatigués, moins envie de sortir, etc. Par exemple, un petit détail pour les anciens, le médecin est rue Arago, il est tout seul et il n'est plus tout jeune. Il y avait un autre cabinet médical à l'angle d'Alsace-Lorraine et de Jean Jaurès, c'était très bien parce qu'il y a le bus qui y passe mais il a déménagé. C'était mon médecin et je me suis alors rendue compte qu'il y avait beaucoup de personnes du quartier qui allaient chez lui. Ça manque en matière de structures médicales. Les infirmières il y en a rue Arago. S'il y avait une structure médicale, ce serait bien.

Dans les jardins, dans les parcs on voit qu'il n'y a personne dans la journée. Personne ne s'arrête ici en plus. Quand on est arrivé à Grenoble la première fois, c'était en 1971. On habitait les nouveaux immeubles à Échirolles à la limite avec Grenoble, vers Alibert. Quand je sortais avec ma poussette, je rencontrais les autres mamans. Les jardins étaient occupés, quand j'allais à Bachelard il y avait du monde. Maintenant, en semaine il n'y a personne. Les mamans qui restent chez elles gardent d'autres enfants donc elles restent à la maison. Ça change beaucoup le fait que tout le monde travaille aujourd'hui. Les modes de vie ont changé et ça change la manière dont un quartier évolue. Ça change tout ! C'est complètement différent. À la sortie de l'école, on avait le temps de se parler, on faisait goûter nos enfants dans le parc. Ça a évolué. Je vois ma fille, quand elle a déménagé à Châteauroux, elle a eu énormément de mal pour avoir des contacts avec les autres mamans, même avec sa fille à l'école. Ça ne se fait plus la découverte de nouveaux amis par l'école. C'est plus rare, c'est plus difficile qu'avant. Ce n'est pas forcément un mal ce qui se passe, parce que les femmes ont retrouvé un équilibre dehors. Moi quand j'ai repris le travail, j'avais envie d'avoir du contact avec de nouvelles personnes.

Aujourd'hui, il faut trouver de nouveaux moyens, mais je ne sais pas lesquels. Mais est-ce que créer ces structures, ces opportunités pour impliquer plus, pour se faire rencontrer, ça marcherait ? Et puis, c'est pour de bonnes raisons qu'ils ne s'impliquent pas ou plus. C'est juste que ça ne tourne pas, quand certains s'arrêtent il n'y a pas d'autres qui reprennent. Quand on est arrivé à Grenoble, on ne connaissait personne et dès qu'il se passait quelque chose, on y allait, on y emmenait notre fille même toute petite on la baladait avec nous. Elle était tout le temps avec nous. Les nouveaux parents font moins ça. Je le vois avec mes propres enfants, ils font attention à l'heure de la sieste, c'est plus cadré.

Dans l'Union de Quartier, maintenant, il n'y a plus d'anciens à part Roger et Monique. Il y a un ancien habitant de la rue Villard-de-Lans. Il y a Gaëlle qui habite rue Arago vers chez nous et cinq personnes du Clos des Fleurs et deux plus récemment installés à Jean Macé.



© Photographies de Léa Agal

MARIE-LAURENCE

Itinéraire réalisé le 29 juin 2019 à 9 h 30

Marie Laurence habite le Clos des Fleurs depuis 2013. Elle était la première à y emménager. Le parc au cœur des immeubles est pour elle une véritable chance pour les habitants qui peuvent y célébrer les fêtes de quartier. La ville avait pour projet de créer une allée verte passant en plein milieu du parc du Clos des Fleurs, mais les habitants ont catégoriquement refusé cette idée. Leur parc, ouvert durant la journée mais fermé le soir, leur offre une forme de sécurité et de tranquillité qu'ils ne voulaient pas avoir à sacrifier. C'est à partir de là qu'elle intègre l'Union de Quartier avec qui elle continuera de s'engager dans la préservation des qualités urbaines et paysagères de son quartier. Le débat autour du parc Henri Tarze est d'ailleurs un des « combats » auquel elle a pris part. Elle nous guide ainsi tout au long de notre promenade pour nous faire découvrir les lieux auxquels elle est attachée. Sa terrasse est, sans doute, son havre de paix surplombant le parc du Clos des Fleurs, au coeur de ces architectures originales qui laissent place à des vues remarquables.



Sur ma terrasse, j'ai des aromatiques : des tomates, plein de plantes différentes. Ce matin, j'ai arrosé les plantes et le sol, ça rafraichi. Ce que j'aime beaucoup ce sont les enfants qui jouent dans le parc. Déjà quand j'étais à Échirolles, j'habitais devant une école et je les entendais crier, jouer et là c'est pareil. J'aime bien ça. Et donc, cette terrasse, c'est la raison de ma venue ici. Je m'occupe beaucoup de mes plantes. L'appartement est bien isolé, il fait bon. C'est un logement neuf alors c'est bien isolé. Cet immeuble n'est pas mal.



Là, c'est un parc où ils promènent les chiens. Moi je vais dans le parc là-bas. Ce parc je le traverse pour aller à l'école Jean Macé parce que je fais partie de l'Union de Quartier et parfois je viens y marcher un peu comme je suis assise toute la journée au boulot mais là il faut très chaud. Ah super ! il y a une Yea (voiture en libre-service). Si j'en ai besoin, j'en ai une juste devant la porte.



Là, ça commence à pousser un petit peu dans le parc. Quand je suis arrivée, il y a cinq ans, les arbres étaient tous petits, il n'y avait pas de feuilles, pas d'ombre. Il est quand même un peu sympa. La fontaine ne marche plus depuis deux ans et la mairie ne l'a pas réparée. Il est sympa ce parc, il y a des jeux pour les enfants. Alors les immeubles, ces deux-là sont des HLM, celui du bout c'est des logements pour étudiants. Les autres bâtiments sont à des investisseurs privés qui ont revendu les appartements à des particuliers ou qu'ils louent.



C'est dans ce parc qu'on fait les fêtes du quartier pour le Clos des Fleurs. Il est assez sympa. Voilà, on entretient les toits-terrasses. Je vais vous montrer ma terrasse. Il y a du monde tout le temps dans ce parc. Il ferme normalement à 21 h mais souvent ils passent plus tard pour le fermer. Hier soir, il y avait encore des gamins qui y jouaient à 22 h. C'est la police municipale qui vient le fermer. Ça, c'est du jasmin d'Espagne, ça sent bon. Les gens commencent à avoir de beaux lauriers roses.



Les mamans viennent avec les enfants à la sortie de l'école et il y a des jeux assez sympas là. Donc pour la fête de quartier, on en a fait une il n'y a pas très longtemps. On a fait installer des jeux de la maison des jeux. Des fois, il y a des orchestres, de la batucada. On essaye de faire des trucs sympas.



Ce bâtiment c'est le dernier à avoir été construit. J'ai été la première à m'installer. Je me suis installée aux vacances de Noël 2014 ou 2013, il me semble que cela fait cinq ans, mais les autres bâtiments étaient déjà construits. Le parc n'était pas ouvert encore par contre, il a été ouvert en avril ou en mai.



Il y a eu aussi l'Intermarché qui s'est installé, mais ils ont vu trop grand. Ils avaient quand même 800 mètres carrés, ils ont fermé au bout de quatre mois et demi. Il n'y avait pas assez de clientèle, ils ont mal fait leur étude de marché. Il n'y avait pas assez de monde. Il aurait fallu que les gens viennent d'ailleurs. Moi j'y allais très peu, je fais mes courses au marché et dans les magasins bio. J'y allais de temps en temps pour acheter deux, trois trucs mais ça ne suffisait pas.



Avant, il y avait une usine là, je crois, mais je ne suis pas très sûre. Moi, je n'y vais pas tellement du côté de Jean Macé même pas pour le parc, parce qu'il y a celui-là. J'y vais juste pour les réunions de l'Union de Quartier. Parfois j'allais là-bas quand je me promenais à pied, quand j'avais envie de marcher. Mais je n'y vais pas souvent en fait.



Donc, ma terrasse elle est là. On la voit d'ici. Donc quand ils ont construit l'école, la municipalité a eu une idée saugrenue de construire une allée verte ici qui serait tout le temps ouverte. Autrement dit, d'ouvrir le parc jour et nuit alors on s'est bagarré parce que si c'est ouvert tout le temps on peut monter en trois secondes et on est sur la terrasse et voilà. On est près de gare quand même, c'est un peu risqué.



Et on a obtenu gain de cause ! Le parc était déjà fermé, mais ils voulaient faire cette allée verte et donc le laisser ouvert tout le temps. C'est comme ça que je suis entrée dans l'Union de Quartier. J'étais allé un jour à une fête du quartier et Alain avait mis des panneaux pour expliquer ça et moi je lui ai dit oh la la, moi ça ne m'arrange pas cette affaire ! C'est facile de grimper sur les toits-terrasses et de rentrer dans les appartements. Moi je n'ai pas d'alarme, je ne vais pas mettre un mirador.



Que ce soit fermé la nuit, c'est une sécurité après si quelqu'un veut vraiment rentrer, il rentre, on est d'accord. Donc on s'est bagarré 6 mois et ils ont lâché leur affaire d'allée verte. Ça va faire au moins quatre ans que je suis à l'Union de Quartier. La première année, j'allais de temps en temps à quelques réunions. À la deuxième année, ils avaient besoin de quelqu'un pour faire le secrétariat, je l'ai fait.



Ce qui est marrant, c'est que je connaissais le quartier bien avant que le Clos des Fleurs ne soit construit parce que j'ai travaillé à la Protection Judiciaire de la Jeunesse (PJJ) qui est juste là en face. Mais alors, je ne me rappelle pas du tout de comment c'était avant que les immeubles ne soient construits. Quand je venais ici, je venais à la PJJ. Je me souviens du petit bistrot Chez Marcel, je le trouvais sympa alors j'étais allée boire un café. Je me souvenais du bistrot d'ailleurs j'y vais de temps en temps, je connais les patrons, ils sont très sympas. J'étais éducatrice et j'y avais travaillé six mois. En fait, je connaissais déjà un peu le quartier.



À l'origine de mon installation ici, c'est parce que je voulais me rapprocher de mes parents qui habitaient entre Claix et Seyssins, ils vieillissaient. J'avais vu un programme de construction, mais quand j'y suis allée c'était super cher, pas dans mes moyens. Et la commerciale m'a dit j'ai un programme dans un nouveau quartier à Grenoble et donc je suis venue le voir et je suis bien tombée.



Alors c'est la PJJ. Il était question que ce soit fermé et démoli mais là, je ne sais pas trop. Il reste des voitures de services donc… Je suis éducatrice spécialisée puis quand j'étais enceinte de mon deuxième enfant il y a eu un concours à la PJJ, je me suis dit tiens, pourquoi ne pas aller voir comment ça se passe dans la fonction publique. Du coup, je l'ai réussi et je me suis retrouvée là. J'ai fait six mois de stage ici et des regroupements au centre de formation à Lyon.



C'est une rue que j'utilise souvent soit à vélo soit à pied. Quand je me suis installée je n'ai pas eu le temps de préparer mes cadeaux de Noël et je me suis dit, mais je suis en ville là ! Donc ça, c'est drôlement bien, on va en ville directement par là et là, il y a un cheminement sur les quais qui est très sympa et on arrive Porte de France. C'est très proche à vélo ou à pied alors je passe souvent par là.
Dans ce quartier, il y a des restos sympas. Jacqueline c'est la patronne du bistrot Chez Marcel, ce serait un contact intéressant pour vous. Allons la voir. Salut Jacqueline !



Jacqueline : Comment vas-tu ?

Marie-Laurence : Ça va. Tu voudrais la rencontre ? C'est une étudiante qui travaille sur l'histoire du quartier que tu connais bien toi !

J. : Oui, bien sûr. Avant, ici c'était les Abattoirs.

M.-L. : Jacqueline c'est une mine d'informations.

J. : Il y a même un livre sur le quartier, vous savez ?





M.-L. : Elle l'a, mais un livre c'est moins intéressant que d'échanger.

J. : Oui, nous ça fait sept ans qu'on est là mais on a les anciens qui nous racontent. Au tout début, il y avait les abattoirs puis il a eu le site Merlin-Gerin puis il y a eu les immeubles là du Clos des Fleurs. Venez quand vous voulez, ce sera avec plaisir d'échanger avec vous.

M.-L. : Alors, ce petit parc on peut y rentrer par là. Il a une histoire, il existe depuis très longtemps. On s'est rendu compte avec l'Union de Quartier que la mairie voulait construire dessus parce que ça leur rapporterait des sous. Ce serait deux immeubles d'habitations et un immeuble de bureaux. Ce qui s'est passé c'est que l'hiver dernier des gens sans papiers, des réfugiés se sont installés ici et quand ils sont partis, ils ont nettoyé vite fait. Puis, on a demandé qu'ils renettoient correctement et à ce qu'ils taillent un peu les arbres. Il y a des gens qui viennent ici pour jouer aux boules, il y a de la fraicheur.





On appelait ce terrain, le parc Tarze depuis des années sauf que le maire s'est mis à l'appeler le terrain Tarze en disant que ça n'a jamais été un parc. Si vous voulez des détails sur ça, il faut voir le président de l'Union de Quartier ou D.F.. Alors, on a un maire écologiste qui nous dit qu'il faut de la nature en ville et là il nous explique qu'il veut construire deux ou trois immeubles et le seul élément patrimonial ici, c'est le mur du fond-là qui date de longtemps.

Ah ! Je connaissais aussi le quartier parce qu'il y avait le foyer municipal ici, il était sur le bord. Il était moche comme tout. Il a été refait, tout beau tout neuf. Il y a aussi le centre d'hébergement et de réinsertion sociale à côté qui a été ajouté. Ah, c'est Monique ! Alors je disais… Ivka, elle fait une activité au centre d'hébergement, ce serait bien de la voir et ça fait longtemps qu'elle est dans le quartier.



Vous voyez, il y a des gens qui viennent et ils veulent le bétonner. On a fait une réunion Chez Marcel, des pétitions et des signatures qu'on a portées à la mairie, des articles dans Grenews, mais on n'a pas encore gagné parce que dans l'ancien Plan Local d'Urbanisme il était bien noté comme un parc et le maire nous disait « non ça n'a jamais été un parc ». Pendant la réunion Chez Marcel, on était pas mal d'habitants environ 25. On leur avait offert l'apéro, on racontait ce que la mairie voulait faire.



Du coup, on a réussi à faire signer des pétitions. On a eu 500 ou 600 signatures, quelque chose de correct et on est allé l'apporter à la mairie. On avait prévenu la presse et le jour où on y est allé, on a déroulé notre banderole mais il n'y avait personne. Pas la presse, ni rien, mais bon. Voilà, l'ancien mur, il est beau avec des meurtrières comme dans un château fort. Jean Macé, je n'y vais pas beaucoup.



Il m'arrive de monter les escaliers pour aller à Presqu'île mais c'est loin la Presqu'île, c'est là où ils sont en train de construire plein, plein, plein de logements. Le chemin de fer ne m'a jamais gêné. J'aime bien prendre le train, quand je vais travailler en train j'ai l'impression de partir en vacances. Par contre les gens qui habitent vers la voie sur berge, ils doivent être gênés par la circulation. À mon avis, elle gêne plus que le train. Il y a une espèce de revêtement bizarre qui est très bruyant. Je voudrais vous montrer la promenade.



Avec le bus C1, c'est assez bien desservi en termes de transport en commun. Au printemps, je me suis fait opérer du pied alors je ne pouvais plus conduire, du coup je prenais le C1 pour aller en ville et ça va vite. Il y en a régulièrement.



Donc Jacqueline elle parlait des abattoirs, là on voit c'est encore écrit « cheville centrale ». Là, il y a des gens qui se sont fait un loft. C'est une habitation maintenant. La maison des côtés elle a été refaite, elle existait déjà, je crois, et la maison en bois, elle s'est construite quand j'étais déjà installée en fait il y avait un trou. En fait, c'était le quartier des abattoirs, Jacqueline m'avait raconté une fois qu'il y avait les tripiers, ceux qui vendaient du bœuf voilà, comme dans les souks, les quartiers de bijoutiers, etc.



Donc ça, c'est un terrain appelé terrain Mory. Je pense que quand je suis arrivée ils étaient en train de démolir, il y avait un gros tas de gravier puis on ne sait pas très bien ce qu'ils veulent faire de ça et je pense qu'ils ne savent pas non plus (la ville). Alors pour l'instant ça sert d'entrepôt à un loueur de voitures. Il y a plein de voitures.
« Mory TNT », voilà, regardez, il y a Sixt, entreprise de location de voitures.



À priori, il va être aménagé mais on ne sait pas trop ce qu'ils vont y faire parce que vous voyez, c'est quand même un quartier avec des immeubles bas, à part les nôtres qui sont grands (Clos des Fleurs). Cette rue-là c'est un quartier avec de petits immeubles.



C'est marrant parce que quand je change de coiffure on ne me reconnait plus (elle rencontre une voisine). C'est très drôle ! Là il y a un resto très sympa, on va prendre la ruelle puis on va reprendre la promenade. C'est très pratique, on peut aller à la gare à pied. On ne se casse pas la tête. En plus, ils sont entrain de tout réaménager, c'est sympa. Pour aller au boulot à Aix-les-Bains, j'aime bien prendre le train moi. Parfois, je suis obligé de prendre la voiture, mais j'essaye de prendre le plus possible le train.



Je ne vais pas beaucoup aux commerces ici, parce que je ne suis pas là la journée. Il m'est arrivé d'aller au petit traiteur là, ou au marchand de journaux. Là, c'est un nouvel immeuble qu'ils ont construit il n'y a pas très longtemps. Ah, là c'est un super bon resto, « Tombé du ciel », avec une petite terrasse. Ce sont deux parents et leurs deux fils sont cuisiniers. Lui, il est photographe et elle, je crois, CPE dans un lycée. C'est super bon ce qu'ils font et ce qu'ils font de sympa c'est qu'ils servent du vin naturel et ils font des dégustations, mais ce n'est pas donné mais ça a le mérite.



La boulangerie elle n'est pas souvent ouverte, c'est un peu casse-pied. Et « le voyage » je crois que c'est complètement fermé. Ça, c'est la maison d'un élu, monsieur Viard. Il est élu à la ville. Il y a plein d'arbres. Donc, la boulangerie est bien fermée, ça ferme le week-end. Je ne comprends pas bien comment ça marche ! J'ai rarement réussi à les avoir. Des fois, quand je suis arrivée dans le quartier, je me disais je vais aller acheter du pain mais c'était toujours fermé. Je ne comprends pas très bien comment ça marche. Ils sont ouverts des fois, j'ai réussi des fois. Ils font des pizzas aussi pour le soir. Je crois qu'ils sont là depuis très longtemps.



Là, il y a un local où j'ai vu qu'ils rangeaient des vélos avec quoi ils livrent. Je ne sais pas si c'est une association ou si c'est rattaché à la ville, ils livrent à vélo. Je ne sais pas très bien. Le boulanger-pâtissier, alors voilà 7 h 30-13 h 30 et 15 h 30-19 h 30. Voilà ils font des pizzas et des apéros, mais ils sont fermés le week-end. Il y a le marchand de journaux qui est ouvert bien comme il faut et le traiteur.



Il y a aussi le resto « Sicily » ici. Un ami de l'Union de Quartier m'a raconté que c'est un sicilien qui a ouvert ça et il y a une terrasse. En fait en hiver, il ouvre la semaine puis il ferme le week-end et retourne en Sicile puis reviens lundi. C'est un peu fou ! Là, apparemment il se passe quelque chose sur la terrasse et elles sont très bonnes ses pizzas. L'entrée est par là, la salle est très bruyante. Donc en fait, quand j'y vais pour manger une pizza, je me mets là à l'entrée parce que quand on est dans la salle dès qu'on est cinq personnes ça fait un boucan d'enfer et moi je suis très sensible au bruit. Alors que dans la petite entrée là, c'est des tables hautes et j'aime bien.



Et donc là, c'est la promenade qui va jusqu'à Porte de France. Au début, je la prenais à vélo puis quand j'ai su que c'était interdit j'ai arrêté. Mais c'est une façon assez sympa d'aller à pied en ville. Là, il y a une crèche pour le quartier peut-être même pour le quartier d'à côté, je ne sais pas bien. Peut-être pour Saint-Bruno, mais non ils ont une crèche là-bas. Ils sont très inquiets parce que l'école ici a fermé pour motif qu'une autre allait ouvrir à la Presqu'île et ils vont installer ici l'association « Le Fournil » qui fait des repas pour les SDF le midi.



Ça fait un moment que c'est fermé, ça commence à devenir un peu la jungle. Ils sont un peu bizarres dans cette mairie parce qu'un collectif de parents avait proposé un projet pour utiliser les locaux pour le quartier et la mairie avait refusé parce qu'il faudrait refaire la toiture et ça couterait trop cher. Puis quand ils ont décidé d'installer « Le Fournil », tout d'un coup, la toiture n'était plus un problème. Maintenant, il y a l'école Simone Lagrange qui remplace tout, elle remplace celle-ci et celle de Jean Macé.



La promenade là, elle est assez utilisée : il y a des gens qui font du footing, des parents avec leurs enfants qui font du vélo, etc. Elle doit être refaite normalement. Les vélos passent mais en fait c'est interdit normalement alors qu'il y a la piste. En fait, je venais aussi dans le quartier parce qu'il y avait un artisan garagiste qui entretenait ma voiture, un peu plus loin là et puis il a vendu à un qui a eu la folie des grandeurs et il n'a pas tenu. Là je n'y vais plus du tout. Moi, c'est ces endroits-là du quartier que je fréquente.



Et donc quand j'apportais ma voiture chez le garagiste, ça c'était un bar et il avait une terrasse. J'étais venue boire un café une fois, je me rappelle. Vous voyez, on voit encore… Mon petit garagiste était là. Et là, c'est un espace de machin *luxury car prestige*. De toute façon je n'ai plus de voiture. Les Citiz c'est absolument génial, c'est super intéressant. Donc les Citiz ont des places de stationnement spécifiques, on la prend là et on la rapporte là. Mais la Yea qu'on a vue tout à l'heure on la prend n'importe où et on la dépose n'importe où et ça, Alors j'ai une application sur mon téléphone, je peux voir où il y en a une.



Il y a de belles vues depuis le quartier, sur ma terrasse j'ai une très belle vue aussi. Chaque personne a son quartier en fait.



Elle est belle ma terrasse, je suis contente ! Ça m'a pris du temps, cinq ans de travail. Cette année elle est spécialement belle, car j'ai eu le temps de m'en occuper. Elle est orientée nord et j'ai trois heures de soleil par jour et c'est très bien comme ça, car pour les aromatiques il ne faut pas plus. Ma voisine est plus exposée. Il ne restait que cet appartement et c'était très bien et plus on montait plus c'était cher.
Bon aller, je vais sauter sur mon vélo et aller au marché bio à Hoche !

Jacqueline et Laurent, le 14 septembre 2020 à 17 h

Restaurant « *Chez Marcel* », 7 Rue du Villard-de-Lans, Grenoble



Jacqueline et Laurent sont les sympathiques propriétaires du restaurant « Chez Marcel » depuis 10 années. Ils ont repris la boutique à Marcel qui a tenu 37 années avant eux et qui lui-même l'avait repris à Dominique. Ils ont souhaité garder l'esprit du restaurant en travaillant non-stop de 7 h à 19 h du lundi au vendredi. Historiquement, « Chez Marcel » on pouvait manger un morceau à n'importe quelle heure, de 5 h à 3h du matin. Il travaillait au rythme des abattoirs, des chevillards et des usines du quartier. Ils voudraient participer à faire renaître le dynamisme de ce quartier autrefois très animé. Ils sont l'un des rares commerces qui a survécu durant toutes ces années. On retrace ainsi, avec eux, les évolutions marquantes de Jean Macé – Arago – Martyrs, depuis les abattoirs jusqu'au projets contemporains en cours et à venir. Le quartier a fortement évolué, ils le voient se transformer petit à petit en une « cité-dortoir ». Avec le sentiment d'être oubliés, délaissés face à l'expansion fulgurante de la Presqu'île, de l'autre côté du chemin de fer, ils n'hésitent pas à proposer leurs idées pour « tirer vers le haut » Jean Macé et lui donner un nouveau souffle.

Laurent : Roger Grillot et Alain Lauriot vous ont sûrement parlé des abattoirs. Les abattoirs étaient à la place des immeubles du Clos des Fleurs. C'était tout le long là. Les bêtes arrivaient vivantes sur le site des abattoirs et après autour des abattoirs, il y avait ce qu'on appelait les chevillards. Ce sont ceux qui achetaient les bêtes mortes et les semi-détaillaient pour ensuite aller en boucherie.

Jacqueline : Le gros et le demi-gros en fait.

L. : C'est ce qu'on nous a dit, chose que moi je n'ai pas connue à l'époque. Moi tout ce que je sais c'est qu'au bout de la rue du Villard-de-Lans, à la place des immeubles gris, il y avait les établissements Samuel. On m'a dit qu'à la place de l'immeuble là-bas, ils y vendaient le porc. Samuel, lui, faisait le bœuf et là-bas tout au bout c'est encore marqué sur la façade « La cheville dauphinoise », il me semble. Il parait que là, c'était l'agneau. Je mets des guillemets à tout ce que j'ai dit. Moi, j'ai connu Samuel avec qui j'ai commencé à travailler en 1987 et il faisait toutes les viandes parce qu'il n'y avait plus les autres. Les abattoirs sont partis dans les 1970 je crois. Vous voulez que je vous prête le livre sur les abattoirs et Jean Macé ? Moi je ne connais le quartier que depuis 1987 on va dire, quand je venais prendre la viande chez Samuel. Aux alentours de 1990, il n'y avait déjà plus Merlin-Gerin ni les abattoirs.

J. : Le site Merlin-Gerin est venu bien après.

L. : Non, regarde sur les vieilles photos que j'ai moi il y avait bien Merlin Gerin déjà.

J. : Non, il parlait du site là-bas le long de l'Isère. L'usine H elle était là un moment à la place du Clos des Fleurs, puis elle est partie. Quand nous on a racheté c'était déjà un terrain vague, ça avait commencé à se construire, ils avaient démoli déjà là. C'est resté vague au moins 5 ans, e temps qu'ils démontent les bâtiments.

L. : Quand je venais chercher la viande, je passais dans la rue de l'usine, devant l'usine.

J. : Oui, mais c'était un petit bâtiment. C'était des locaux pas comme le dépôt de Merlin Gerin là-bas au fond. C'était plus bas, ce n'était pas énorme. C'était un site plus des bureaux et de machins comme ça. De toute façon tu vois bien la superficie, tu les vois mettre une usine là-dessus ? Non, là c'était juste un site pas une usine. Il y avait un pôle dedans comme ils font Merlin Gerin et Schneider. Là ils s'occupaient d'un truc. Et donc ils sont partis d'ici vers… Nous on a repris ici en 2010 donc c'était en construction, je dirais entre 2000 et 2005 l'usine H a du fermé. Ils ont attendu un petit moment, puis ils ont démoli puis ils ont sorti les immeubles du Clos des Fleurs. On a donc aujourd'hui de grands immeubles. Ça change. Bon on aimait mieux les usines. Ça faisait travailler.

L. : Quand il y avait les abattoirs d'abord, puis Merlin Gerin il faut savoir que la rue Villard-de-Lans et le quai de la Graille puis rue Arago jusqu'à la rue Tarze, il y avait sept bars. À l'heure actuelle on est un, deux, trois, quatre établissements dont deux qui font que de la restauration. Au niveau du commerce ça a beaucoup changé. C'est devenu une cité-dortoir comme dans tous les quartiers. À un moment, il y avait beaucoup de vie dans les quartiers, car on a réussi à mélanger le commerce, l'activité et l'habitation.

J. : Et quand on enlève l'activité, le commerce se meurt et voilà.

L. : Ça devient une cité-dortoir comme à l'Abbaye. Tant qu'on ne mettra pas les trois ensembles (activité, commerce et habitation) on ne fera pas repartir les quartiers comme on avait connu les quartiers des années 1970. Prenant un quartier du centre-ville où il y a de l'habitation, mais aussi de l'activité et du commerce, et bien ces quartiers ils vivent, pas comme ces quartiers où on a enlevé l'activité et où les commerces ne tiennent plus. Il n'y a que l'habitation qui reste et ça devient des quartiers-dortoirs. Nous ça fait dix ans qu'on est là, avant c'était Marcel qui a tenu 37 ans. Marcel a racheté à Dominique qui lui a tenu 8 ans on m'a dit. Dominique, lui, il l'a racheté à une dame qui l'a créé et depuis dix ans qu'on est là j'essaye de savoir son nom, mais personne n'a réussi à me le donner. Si vous vous le trouvez, je veux bien que vous me le disiez. Même les Grillot ne savent pas. Ils ont connu Dominique, mais pas avant. Dans la cité, il y a une personne, je ne sais pas si elle est encore là, mais elle est là depuis x temps et elle connait tout du quartier. Elle avait 97 ans quand on m'en a parlé. Je crois que c'est un monsieur.

Un habitant de la cité : Moi, ma voisine elle a 87 ans !

L. : Il y a encore dans le quartier des gens qui sont, on ne va pas dire né dans la cité, mais qui sont là depuis longtemps et qui connaissent tout du quartier. On connaît, dans nos clients, quelqu'un qui est né ici, mais il n'habite plus là et il se rappelle encore du quartier quand il était gamin.

Ici, c'est devenu un quartier-dortoir et de transit parce qu'avec la gare routière et SNCF il y a énormément de passages que ce soit de cars ou de voitures. Il y a un grand transit routier dans le quartier et pas beaucoup de commerces qui arrivent à se développer ou à tenir. Il n'y a plus grand chose dans le quartier quoi. Il y a encore Siemens et ils sont entrain de digresser énormément, car quand on est arrivé ils étaient 1200 et aujourd'hui ils sont environ 300. Il y a une partie de Siemens qui a été rachetée, il y a eu une modification qui a été faite. Il y en a qui sont devenus « Master Grid ». Donc Merlin Gerin, Master Grid, ça fait M-G (rires). Il ne reste pas grand monde chez Siemens et Schneider ils sont toujours là, ils se sont un peu agrandis là-bas au fond des Martyrs, car ils vont fermer deux pôles de l'autre côté de Grenoble et ils vont tout rapatrier ici.

Monsieur Merlin a quand même un quai à son nom !

J. : Il y a un pôle de Meylan qui va fermer et se faire rapatrier à la Presqu'île

L. : Et aussi celui d'Eybens, je crois, mais on en avait parlé avec ceux qui étaient là la dernière fois et ils nous ont dit : « ah non, nous on reste où on est ! ».

J. : Donc mystère !

L. : Normalement, il y a environ 1000 personnes qui devraient arriver à Schneider dans le quartier. Mais s'il n'y a pas de commerces, ils ne sortiront pas de leur usine. Quand ils finissent le boulot, ils partiront directement.

J. : De toute façon ils ont leur cantine. Avant, il n'y avait pas les cantines aussi !

L. : Mais regarde si tu leurs mets deux ou trois agences bancaires, des commerces et bien ça fait sortir les gens, ils se disent tiens je vais aller faire ça là-bas. Par exemple, mes parents quand ils avaient un bar devant une pharmacie et bien c'était en relation. Quand les gens allaient chercher un médicament ils prenaient un coup, quand il prenait un coup ils passaient prendre un médicament à la pharmacie.

J. : L'un faisait marchait l'autre en fait !

L. : C'est ça et tant qu'on n'aura pas différents commerces dans le quartier on n'aura pas ça. S'il faut que je m'arrête dans le quartier pour faire quelque chose puis que je reprenne ma voiture pour faire autre chose et bien je ne vais pas m'y arrêter et je ferais tout ailleurs.

J. : Ils disent qu'on fait soi-disant partie de la Presqu'île, mais moi comme je leur ai dit il y a quand même un truc au milieu qui gêne (le chemin de fer) ! Donc, il y a eu beaucoup de monde qui est arrivé dans le CEA et qui aurait pu faire fonctionner les choses ici, mais le passage se fait très peu. En plus le tram qu'ils ont mis ça les fait aller directement à la gare donc… Mais entre nous deux il n'y a rien quoi ! On pourrait le voir bien le fait de faire partie de la Presqu'île, mais il y a cette limite, cette barrière. On nous dit qu'on fait partie de la Presqu'île, mais on n'en a pas l'impression parce qu'il y a tout ce qui se passe de l'autre côté des rails et où on développe énormément de choses comme des commerces, des activités, des habitations, le tramway, mais en fait de ce côté il ne se passe rien. Il n'y a aucune communication en fait dans le sens où, par exemple, on a mis le tramway pour rapprocher les quartiers et en fait il n'y a même pas un arrêt là-haut au pont pour que les gens puissent se dire « tiens je monte le pont et j'ai le tram ». Mais en fait ça raccroche sans raccrocher. Nous, de l'extérieur, c'est ce qu'on trouve !

L. : Et puis des dires de nos clients, il y a une nouvelle pharmacie qui s'est montée sur les Martyrs il y a deux ans, les anciens du quartier qui ne sont pas véhiculés et bien ils n'y vont pas. Pour y aller, il faut monter le pont et monter les escaliers à pied. Si, il y a un lien, c'est le bus C1, mais il faut le prendre dans le quartier, aller à la gare puis prendre le tram B et faire le tour d'Europole pour arriver aux Martyrs. Alors qu'avec le bus C1 on arrive directement à Alsace-Lorraine et on a une pharmacie là-bas. Tant qu'on ne refait pas ce lien, ça ne marchera pas. Ce lien existait avant, avec le bus 34. Avant, la ligne 34 partait de Sassenage à Meylan, elle remontait les Martyrs et elle passait le pont, elle faisait un tour à Jean Macé puis allait à la gare et continuait jusqu'au centre-ville et Meylan. Cette ligne tout le monde l'aimait parce qu'elle allait partout, mais comme ils ont mis le tram au milieu, ils ont enlevé cette ligne et ils ont fait un bus C6 qui fait Fontaine-Sassenage et qui revient sur Europole.

J. : Le C6 fait la boucle dans ce sens et le C1 il fait la boucle inverse.

L. : Le bus C6 s'arrête ici, le C1 commence là et entre les deux il y a le tramway, mais pour les gens qui habitent dans le quartier, on va dire dans le quartier haut de Jean Macé (cité Jean Macé), pas le quartier bas là-bas (vers la gare), pour aller d'ici à ici c'est à pied.

J. : Il faut monter le pont, il faut redescendre puis remonter et redescendre. Il n'y a rien de pratique ! Ça fait plusieurs années qu'on nous parle d'une passerelle qui relierait l'esplanade à ici. Mais on a tout entendu ! Au début elle devait même être piétonne.

L. : Avec Destot, ça devait être une voirie pour désengorger la Porte de France pour ceux qui arrivaient de Saint-Égrève et tout ça et qui voulaient aller à la gare, ils voulaient faire une autre route en plus d'Oxford. Oxford devait servir à aller à Europole et la nouvelle voirie servirait à aller à la gare en désengorgeant la Porte de France. Sauf que nous avons changé de maire et comme partout dès qu'on change de maire on prend les projets, on les jette et on en refait d'autres.

J. : Et pour l'instant on n'a encore rien vu !

L. : Sur le projet de notre maire, ce serait une passerelle vélos et piétons mais ça va faire déjà sept ans qu'il est là. Cette passerelle je l'ai vu plus que dessinée, je l'ai vu en croquis, un beau croquis, mais pour l'instant il n'y a rien de fait.

J. : Alors les projets, ça revient puis ça se réenterre.

L. : Et c'est d'ailleurs pour ça qu'Intermarché n'est pas resté ici ! Si vous voulez connaître la vraie raison, il faudrait traverser l'esplanade et aller demander au directeur de vous raconter la problématique qu'ils ont eu ici. Ils ne pouvaient pas fonctionner qu'avec les habitants d'ici. Il n'y a que 1500 habitants pour une surface de 800 mètres carrés, il aurait fallu deux fois plus d'habitants !

J. : En plus il y a des places de parking là, sur la place Paul Huillier. Il y a toujours une place de libre.

L. : Ils ne voulaient pas faire de chariots. Ils avaient prévu un panier moyen de 15 euros par personne pas un caddie moyen à 80 euros par personne.

J. : Ils voulaient que les gens reviennent faire leurs courses tous les jours.

L. : C'est une belle surface 800 mètres carrés. C'est un commerce de proximité assez important, mais ils ne voulaient pas que ça devienne un hyper commerce. Ce n'était pas le but du jeu. Intermarché est parti au bout de quatre mois et demi. Je n'aime pas quand on dit il n'a pas tenu. Il est parti. Ils ont décidé de fermer au bout de quatre mois et demi. Nous on n'a pas vu beaucoup de changement parce que quand on est arrivé, ils étaient en train de terminer le tram.

J. : On avait les équipes qui venaient manger chez nous et de ce côté il y avait le chantier. Il est vrai qu'on nous disait que derrière il y aurait d'autres constructions qui devaient démarrer. En fait tout devait s'enchaîner, mais quand les nouveaux bâtiments ont été terminés (Clos des Fleurs), les autres projets sont restés en sommeil.

L. : Nous, l'agent immobilier quand il nous a trouvé l'affaire ici, il est allé à la SEM INNOVIA à la mairie et il nous a dit moi j'ai vu des maquettes. Là, il y aurait des immeubles, à la place de la fourrière aussi, à la place de l'ancien foyer aussi. Ils étaient montés en maquette, de partout. Quand là, le Clos des Fleurs c'est fini ils devaient attaquer à la place de l'ancien foyer, à la place de la fourrière et après on attaquerait ici. Une fois qu'ils auraient fait ces trois pôles-là, ils auraient refait toutes les routes. Sauf que la mairie a mis énormément d'argent sur le tramway et derrière, pour rentabiliser ils ont préféré favoriser les projets d'immeubles autour du tram (Cambridge) plutôt qu'ici. Ce qui prouve que ces rails de train et de tram elles font une séparation entre l'ancien Jean Macé et la nouvelle Presqu'île et tant qu'il n'y aura pas une autre structure de jonction, une autre jonction intelligente, on n'arrivera jamais à relier ici (Jean Macé) à là-bas (Presqu'île).

J. : Pareil, il devait y avoir une passerelle piétonne qui devait enjamber tout ça et faire le lien, mais comme il n'y a pas de passerelle on fait passer sous la gare, voilà.

L. : Sous la gare, il y a un tunnel et il y avait un deuxième qui n'était pas fini. Il a préféré finir le deuxième tunnel que de faire faire la passerelle qui devait être ici.

J. : Donc on ne voit pas venir grand-chose.

L. : Là, ils ont enfin commencé un projet.

Un habitant de la cité : Il y a l'hôtel aussi de l'autre côté du pont ?

L. : Oui, le chantier de l'hôtel va commencer théoriquement à la fin de l'année. C'est un gros projet.

Un habitant de la cité : Mais l'hôtel il est construit déjà.

L. : Ah non, ce n'est pas l'hôtel, ça c'est chez Minatec là où il y a les deux grues. L'hôtel il sera en face là, quand vous montez le pont pour aller à Europole sur la gauche avant de passer les rails du tram. Au feu il y a un gros trou, il sera là.

Un monsieur : Oui, là où il y avait un parking de Schneider avant.

L. : L'hôtel il sera là, voilà. Il y a l'hôtel qui va arriver et deux bâtiments aussi jusqu'à l'arrêt d'Europole. C'est des projets, quand on a acheté qui n'étaient même pas en rêve ! Quand on est arrivé il n'y avait pas encore le tram parce qu'il y avait encore Angelo et tout. Ces projets-là, ils n'existaient même pas dans la tête de quelqu'un alors que ceux d'ici, de Jean Macé, ils étaient déjà dessinés et en maquette, mais ils n'ont pas eu lieu alors que là-bas à la Presqu'île, de l'autre côté, ils sont tous en train de sortir de terre. Dans les immeubles ici, il y aurait eu de l'activité.

J. : Ça nous aurait ramené des clients.

L. : Entre midi et deux, ça nous aurait ramené des clients. Ces immeubles, si c'est fait comme il faut, il doit y avoir de l'activité, des commerces et de l'habitation. Théoriquement c'est du mixte qui a été proposé, ça a été annoncé comme ça. Si ça arrive comme ça, oui ça va faire revivre le vieux Jean Macé aussi bien que le nouveau, enfin la Presqu'île. Le quartier Jean Macé à l'époque, il commençait à l'église et il finissait au bâtiment de la SNCF en bas du pont. C'est ça l'ancien Jean Macé.

Un monsieur : Oui, il y a la rue Jean Macé là-bas et la cité Jean Macé là-bas.

L. : Après il y a la ZAC de la Presqu'île qui a été dessinée et ils y ont pris Jean Macé jusqu'au bout du Synchrotron à la limite Grenoble-Sassenage. C'est toute la Presqu'île maintenant. Bon, là-bas, il y a toute l'activité avec le Synchrotron, le CEA, le CNRS et tout.

J. : Ils ont le tram alors ils ne viennent pas ici ou alors ils reprennent leur voiture et prennent la rocade.

L. : C'est vrai qu'à l'époque de Marcel il avait beaucoup de clients du CEA. Nous on a réussi à en récupérer quelques-uns de temps en temps. Mais ceux qui reviennent, des gens qu'on n'a pas vus depuis des années, ils nous disent « on ne pense plus à vous, on a tellement été embêté par les travaux du tram qu'on vous a oublié ».

J. : C'était trop compliqué pour venir jusqu'ici. Ils ont perdu l'habitude, avec les travaux c'était trop compliqué pour eux de passer comme il voulait.

L. : Pour l'instant voilà il n'y a aucun lien, tant que la SMTC (Société Mixte des Transports en Commun) ne reverra pas sa copie…

J. : Nous on a demandé que le bus C1 enjambe le pont et fasse une boucle sur la Presqu'île pour faire le lien entre ici et là-bas, là-bas et ici. Mais en définitive, cela fait quatre ans qu'on en parle et ils ont toujours une bonne excuse pour ne pas le faire.

L. : Avec Alain Lauriot et J. M. qui était président de l'Union de Quartier pendant un temps, on avait fait une proposition à la SMTC et à la marie en leur disant que la facilité pour nous, pour faire un lien, c'est que le bus C1 au lieu qu'il ait son terminus ici en bas des rails côté Jean Macé, il faudrait qu'il monte le pont. Il faut qu'il aille sur la Place de la Résistance où il y a le C5 et le tram, qu'il fasse le tour et qu'il aille jusqu'à Europole où il y a le C6, qu'il fasse le tour d'Europole et qu'il revienne en passant par ici pour desservir les magasins d'ici comme Intermarché qui était là. C'est tellement simple et évident.

J. : En plus les arrêts existent déjà ! Il n'y avait rien à faire juste à prolonger, mais pour le moment rien.

L. : Peut-être que ça aurait facilité les déplacements. Ils auraient créé une ligne provisoire comme ils ont fait dans d'autres quartiers avec le panneau « arrêt provisoire », on le laisse pendant trois ans et on voit ce que ça donne. On voit comment ça évolue, si ça marche c'est bien sinon on abandonne le projet.

J. : Mais bon il n'y a pas eu d'essai.

Nos clients, il y a de tout. Quelques-uns du quartier, certains de passage, des anciens qui étaient là pour le travail, etc. Jean Macé c'est une cité dortoir. Ils partent le matin, ils vont au travail, ils ne rentrent même pas à midi. Certains rentrent parce qu'ils peuvent le faire, mais autrement ils partent le matin et ils rentrent le soir. Nous on n'habite pas le quartier. Tous ces changements d'horaires de travail, de temps de travail ça a une importance phénoménale aussi, ce n'est pas que les mutations du quartier. Ça fait que les gens sont ailleurs et puis la pause repas qui a rétréci aussi. Avant, dans les années 1980, on avait deux heures pour manger puis une heure et demie et maintenant que quarante minutes. Les trente-cinq heures, ça a fait évoluer aussi, toutes les RTT et tout ça. Ils ont une importance phénoménale par rapport au développement du commerce.

L. : Les habitants d'ici ne sont pas plus ou pas moins réactifs que d'autres habitants d'autres quartier dans le sens où s'il y avait des choses intelligentes au niveau commerce, je ne parle pas que de cette place Paul Huillier, je parle du vieux Jean Macé, si on veut le faire revivre, on pourrait. D'ailleurs, la mairie voudrait que cette place devienne la place du village, mais bon, je ne vois pas où ils vont mettre l'église et la mairie (rires).

La Protection Judiciaire de la Jeunesse (PJJ) est vide, il n'y a que des bureaux. Ça nous amène des clients. Nous c'est vrai qu'on a des horaires bizarres, on est ouvert de 7 h à 19 h tous les jours du lundi au vendredi. Ça veut dire qu'on est ouvert que 12 h par jour et que cinq jours par semaine. On est fermé tous les soirs et les week-ends. Donc les habitants du coin on les voit rarement. De temps en temps, il y en a qui viennent manger, mais ce n'est pas grâce au quartier qu'on a pu tenir depuis dix ans.

Alors on s'est posé la question, on s'est dit on ne veut pas changer on veut rester ce qu'on est, mais apparemment ça ne plait pas aux gens puisqu'ils ne viennent pas chez nous. Et est arrivé le Covid-19 et on est rentré en confinement de mi-mars à fin avril, les gens ne bougeaient pas. Nous, on a déconfiné huit jours avant parce qu'on sentait que les gens en avaient marre de faire à manger à la maison, faire du télétravail, les devoirs des enfants, ils arrivaient à saturation. Et là, grâce aux deux, trois responsables du quartier, Alain Lauriot, J. M. et D. F., on a fait passer le message pour dire qu'on avait repris. Ils ont passé le mot via les pages de gazette, les réseaux sociaux. On a mis aussi des pancartes dans les halls des immeubles et là les gens ont hyper réagi, ils sont venus prendre à emporter pas le lundi parce que c'était timide, mais dès le mardi on s'est mis à travailler énormément et les gens venaient en s'excusant. Ils nous disaient « on s'excuse de ne pas avoir pu venir avant, mais quand vous êtes ouverts nous on est au boulot et quand on rentre vous êtes fermé et les week-ends aussi, là, enfin on va pouvoir manger votre cuisine ».

Et là, on s'est dit bin oui ! Pendant neuf ans, on a travaillé dur pour essayer de les attirer, mais en fait ils n'étaient juste pas là. En fait, c'est une cité dortoir. Le matin ils partent et le soir ils rentrent. Alors au mois de mai ça a eu un effet boule de neige. Les gens étaient sur le balcon, ils nous appelaient et nous demander « qu'est ce qui se passe, il y a du monde chez vous, vous faites quoi ? Ah bin, on arrive ». Puis c'est parti un peu par là-bas, un peu par là-bas et c'est allé jusqu'à Fontaine !

Et là, on s'est rendu compte qu'il y a une vie qui dort dans ce quartier, il y a quelque chose qui dort et il faut juste savoir comment le réveiller pour faire partir le quartier comme avant. Bien sûr pas autant qu'à l'époque des abattoirs parce qu'à cette époque c'était une autre vie, c'était du 24/24. Marcel, lui, quand il a repris dans les années 1970, il était ouvert de 5 h du matin à 3 h du matin. On pouvait venir manger tout le temps chez Marcel, ça ne s'arrêtait pas parce qu'il y avait les abattoirs et tous les chevillards qui travaillaient non-stop. Et derrière, il y a eu Merlin Gerin qui a fait travailler les trois-huit. Avant qu'on parte en vacances, en août, des gens qu'on n'avait jamais vus sont revenus manger ici et ils nous ont dit « nous on est venu manger des entrecôtes chez Marcel à minuit, à 3 h du matin parce qu'on sortait de boîte et chez Marcel on savait qu'on pouvait manger un bout de viande à n'importe quelle heure de la journée, à 11 h du matin, l'après-midi ou à 2 h du matin. Son fourneau n'était jamais éteint. Il avait trois équipes qui tournaient. Après, plus ça s'est rétréci plus il a raccourci ses horaires et il a fini avec les horaires qu'on fait nous actuellement.

Nous, on a vraiment copié Marcel en se disant on va garder l'idée de pouvoir manger à n'importe quelle heure même s'il n'y a plus les abattoirs et les chevillards, mais il y a la gare routière et les chauffeurs de cars qui font des rotations de ligne et qui n'ont pas forcément le temps de manger entre midi et deux. On s'est dit que s'ils avaient envie de manger à 11 h ou à 16 h en fin de ligne, nous on n'aura pas de problème, ils pourront manger. Et puis, peut-être ça pourra relancer des choses par exemple ce côté casse-croute sur le comptoir à 8 h du matin. Par exemple, il y a trois équipes de maintenance dans les usines qui travaillent de nuit pour ne pas déranger les équipes de jour, ils pourraient se dire « on a bossé la nuit, le matin à 8 h 30 on va chez Marcel on se fait une andouillette et un bout de pâté sur le bord du comptoir ». Ça revient, mais c'est timide, ça arrive une fois par trimestre, une fois tous les deux mois. Ce n'est pas tout le temps, mais ça revient de temps en temps.

Les anciens doivent donner le goût aux jeunes de remettre tout ça en place. Il y a eu une grosse cassure entre les années 1980 et 2000, entre nos anciens et notre génération qui se base plus sur la vie de famille. Avant, un homme qui allait au travail il ne se dépêchait pas d'aller à la maison pour donner un coup de main à sa femme avec les gosses, il va passer un moment au bar avec ses potes. Alors qu'il y a eu un moment où ces hommes-là avaient plus envie d'aller à la maison pour donner un coup de main à leur femme pour la vie de famille que de trainer dans un bar pour manger une andouillette

à 5 h de l'après-midi. On essaye de faire quelque chose pour faire revenir ce goût-là sans pour autant délaisser la famille.

Il y a quelque chose qui dort chez les gens, il y a quelque chose en sommeil. Mais nous on n'a pas les moyens physiques de faire plus qu'on ne fait actuellement tant qu'on n'aura pas des épaules à côté de nous qui vont dire on va venir faire quelque chose. C'est vrai qu'Alain Lauriot est très actif, J. M. aussi, mais tant qu'on ne sera pas suivi par une mairie qui a préféré privilégier d'autres endroits qu'ici…

Cette place depuis que je viens dans le quartier, je l'ai toujours connue comme ça. Nos élus veulent relancer tout ce quartier, c'est ce qu'ils annoncent, mais nous on ne voit rien arriver. Ils veulent relancer la cité Jean Macé qui est comprise dans la ZAC Presqu'île pour que ça devienne le globe 2 et ils veulent faire de cette place, la place du village, mais tant qu'ils n'auront pas fait une autre structure ici, avec d'autres choses, moi tout seul (Chez Marcel) ça va être compliqué de faire la place du village. Soi-disant, il y a un projet là à la place de la PJJ, je crois qu'ils sont en train de faire classer le cabanon qui fait partie de la PJJ, mais le directeur de la PJJ dit qu'ils ne partiront pas. Vous voyez, on a plein de projets, plein de projets autour de nous !

J. : Mais on ne voit rien venir.

L. : Le terrain Mory, il est un peu carré et théoriquement il devrait y avoir un immeuble avec des commerces et des habitations et ici un immeuble avec des commerces et des bureaux qui ferait pare bruit pour les rails du train et l'immeuble lui ferait pare bruit pour l'immeuble avec les habitations. Et ici, il y a une diagonale qui viendrait faire une liaison avec le parc du Clos des Fleurs, ce serait une frange verte pour aller directement vers l'école.

J. : Oui, mais le parc du Clos des Fleurs il est fermé en hiver à 18 h 30 et l'été à 20 h 30. C'est un parc privé. Heureusement qu'il est fermé.

L. : Il y a des gens qui ont acheté un logement ici au Clos des Fleurs à un prix fou parce qu'il y avait un parc à l'intérieur, fermé le soir. C'est la mairie qui vient le fermer.

J. : Mais c'est contradictoire parce qu'ils veulent une voie verte ici, mais il n'y a aucun éclairage public alors que la voir verte elle pourrait plus être là étant donné que c'est éclairé, qu'il y a un grand trottoir et qu'il n'y aurait pas ce problème d'ouvrir ou fermer le parc du Clos des Fleurs. Leur voie verte ils veulent la faire dans ce sens-là, mais moi je leur ai dit faites la plutôt comme ça, car l'arrêt du bus est là. Mais non ils ne veulent pas le voir comme ça, ce n'est pas grave. La voie verte elle est au milieu du parc existant.

L. : Un autre projet encore, celui de l'autoroute à vélo. Elle arriverait de la gare et elle traverserait la rue Tarze, longerait le grillage des rails et irait jusqu'au bout du pont de Pique-Pierre. Ils parlent de faire aussi une voirie pour délester tous les cars transisère pour ne pas les faire passer sur les Martyrs, mais plutôt le long de l'Isère.

Un membre de l'Union de quartier : L'idée c'est de faire passer tous les bus sur la rue Tarze et sous le pont Pique-Pierre et puis après, revenir sur la rue Churchill au niveau du pavillon de la mobilité et reprendre les Martyrs.

L. : Donc des projets dans le quartier il y en a plein, mais théoriquement soit tout est réalisé dans deux ans et tout s'enchaînerait et ça serait le plus beau quartier du monde soit on va rester encore au milieu de nulle part parce qu'il n'y aura toujours rien.

J. : Ils creusent sur l'ancien petit terrain de foot pour les enfants, à côté de l'école Simone Lagrange. Ils ont déplacé le terrain de foot et au début ça a servi à faire dépolluer de la terre qui venait je ne sais pas d'où et là maintenant ils creusent. Donc là, on ne sait pas s'ils vont s'arrêter là ou s'ils font des fondations pour le départ d'un projet. Mais, il a l'air d'y avoir un panneau SNI (Société Nationale Immobilière). En fait, ça a été un des derniers projets arrivés mais c'est le premier à sortir de terre ! Ils devaient d'abord construire sur le terrain juste là pour faire un immeuble pare-bruit, mais rien.

Après il y a le parc Tarze où il y aurait deux ou trois immeubles on ne sait pas trop, ça change tout le temps et puis c'est là que le terrain à côté de Simone Lagrange devait arriver. Nous on est là toute la journée on voit des choses, par exemple pour la voie verte quand ils ont dit qu'ils la feraient là, je me suis dit quelque part c'est un peu bête parce que la personne qui est là et qui veut aller là-bas vers la cité elle va prendre le bus parce que des fois on n'a pas le temps. Moi la voie verte je la verrai plutôt pour aller vers l'arrêt de bus. Pareil, le soir quand vous voyez tous ceux qui arrivent en bus ils traversent tous le truc comme ça, mais là il n'y a pas foule.

L. : Tu ne peux pas avoir du monde qui traverse là, parce que l'arrêt de bus il est là-bas, ils ne vont pas faire demi-tour pour venir traverser ici ! Mais d'après la SMTC, dans leurs projets, l'arrêt Émile Gueymard et Arago devraient fusionner et le nouveau serait le long du grillage du terrain Mory, pour que les gens prennent la voie verte, qu'ils arrivent sur la place du village et qu'ensuite ils repartent.

J. : Mais des fois ils n'auront pas le temps de faire tout ça à pied. Des fois quand tu arrives le soir tu es crevé, tu ne veux pas être déposé à 600 mètres de chez toi.

L. : Ils n'auront plus le choix, il y aura juste un seul arrêt.

J. : Il y aura le terminus au bout à la cité Jean Macé ?

L. : Mais il est loin. Ceux qui habitent là vers la gare, ce sera loin pour eux au bout. Ce nouvel arrêt serait vraiment pour desservir le Clos des Fleurs. Et ceux qui habitent au bout de la rue Arago et de l'autre côté du pont, ils auront l'arrêt à côté de Siemens le long des rails. Ils desserviraient les gens qui habitent vers la cité Jean Macé.

On s'était bataillé avec l'Union de quartier, on s'était fritté bien comme il faut parce qu'ils voulaient enlever toutes les places de parking dont on a besoin, mettre une fontaine au milieu, de la pelouse, tout piéton pour faire la place du village. Mais nous on leur a dit, si vous faites ça on est mort, on ferme. Si vous voulez encore un commerce qui ferme dans le quartier alors, faites-le. Au début ils ne comprenaient pas, mais un jour Monsieur F. est venu, il s'est assis sur la terrasse et il a vu le genre de clients qui venaient et qui étaient à la fois des piétons, des personnes en voiture, un chauffeur de, car, un chauffeur de camion, etc. Je leur ai dit, moi si vous m'enlevez tout ça, je ferme ! Alors ils ont changé leur façon de penser.

Si on prend une surface identique à celle de Jean Macé après le pont jusque-là dans la rue Arago, exactement la même surface et que vous la posez dans Grenoble hypercentre, je suis sûr qu'il y a au moins trois fois plus d'habitants, même avec les tours du Clos des Fleurs.

J. : Parce qu'en fait tout est logiquement occupé au Clos des Fleurs, mais il y a des propriétaires qui sont là occasionnellement, pendant les vacances ou des choses comme ça. Donc il y a des appartements qui sont occupés, mais pas tout le temps par exemple seulement 15 jours dans l'année.

L. : Tout a été vendu, mais moi en étant assis ici sur ma chaise tous les après-midis depuis dix ans, je vois qu'il y a des volets qui n'ont jamais été ouverts. Il y a des hirondelles qui sont allées y faire leurs nids d'ailleurs et elles y sont toujours.

J. : Il y a toujours les nids, mais les hirondelles sont déjà parties.

L. : Il y a des fenêtres au quatrième étage qu'on n'a jamais vu ouvertes mais d'après BNP Paribas tout a été vendu.

J. : Bin quand tu penses, le monsieur qui nous a laissé le badge pour l'appartement, cette année il est beaucoup venu avec le confinement. Il est plus souvent là qu'à Paris, mais avant il était là juste 15 jours dans l'été. Ils ont acheté là.

L. : Oui, c'est des gens qui mettent leurs appartements en Airbnb. Il y a des gens qui viennent bosser au CEA ou au CENG, ils cherchent un appartement pour deux ou trois jours, une semaine et puis voilà.

J. : Encore lui, il ne le loue pas beaucoup et ce n'est pas des gens qui nous font travailler. C'est sûr !

L. : Ce n'est pas des gens qui nous font travailler parce que c'est des gens qui vont bosser au CEA et ils ont leur cantine.

J. : Et puis c'est bien connu, pour aller au restaurant on va toujours plus loin qu'en bas de chez soi, ça ne vient même pas à l'idée de rester dans ce quartier pour se faire un restaurant.

L. : Nous on a essayé d'ouvrir le soir il y a deux ans, un été, de mai à septembre. On s'est dit on va essayer pour voir si parfois ça peut faire bouger les choses, le quartier. On a ouvert même le samedi matin.

J. : Oui, quand il y avait l'Intermarché. Elle avait tellement peur A. que je lui ai dit, aller, on ouvre le samedi matin ça peut faire bouger dans le sens où ils vont plus aller chez toi (à l'Intermarché) que chez nous, mais ça fait une dynamique tout ça.

L. : Un peu comme pour la pharmacie et le bar dont on a parlé tout à l'heure. Deux commerces ouverts au même endroit peut-être ça peut créer une dynamique.

J. : Bon, il y a quelques habitants qui ont essayé de jouer le jeu, mais ça ne tient pas ! Il y a quelque chose, une raison qui fait que… et ça l'a découragé la pauvre. Le 14 juillet ils avaient fermé, nous on a continué le samedi matin. Les gens ils passent, ils sont contents, ils voient de la lumière. Ça fait un commerce à regarder, mais c'est tout. (rires)

L. : Et il y a deux ans, on avait décidé d'ouvrir le jeudi et vendredi soir, de ne pas fermer. La première année on s'est dit on va ouvrir le côté restaurant alors moi à 18 h je refaisais une mise en place en cuisine. On l'avait annoncé et tout. Mai, juin, juillet, août, septembre et rien ! Pas grand-chose ! Alors à la fin de l'été, on s'est dit bon on arrête ce n'est pas la peine d'insister.

J. : En plus, je me suis dit il va y avoir le chauffage et tout.

L. : Et quand on s'est arrêté, des gens sont venus nous voir pour nous dire « l'été prochain vous allez rouvrir le soir ? » On leur a dit non, ça nous étonnerait parce que vu le peu de monde qu'on a eu, ça n'a pas été concluant. Ils nous ont dit « ah c'est dommage ». On se disait, mais on ne les a pas vu, ils ne sont même pas venus boire une bière donc pourquoi ? Et ils nous disaient que quand ils nous voient ouverts ça les rassure. C'est marqué Chez Marcel pas hôtel de police non plus ! (rires). Et puis, comme on se dit avec mon épouse tant qu'il n'y a pas de pôle de faction, de soirée, dans le quartier ce n'est même pas la peine d'essayer d'ouvrir le soir parce que on se fait un ciné-resto, un théâtre-resto ou un bowling-resto. On se fait un spectacle et on va manger un petit bout avant ou après. Mais là, il n'y a rien qui fait dynamiser tout ça.

J. : Même une salle de sport, un gymnase, un machin…

L. : Les grosses structures sont à Échirolles, Chavant. Donc les gens d'ici ne se disent pas tiens, je vais descendre manger un bout chez Marcel et ensuite je vais au cinéma. Non, je vais d'abord là-bas, je me gare puis je mange autour. C'est vrai que les restaurants qui sont autour des cinémas et bien ça marche. Vous y allez à 20 h c'est blindé.

J. : Aujourd'hui, ça a baissé quand même, mais c'est toujours assez plein.

L. : Tant qu'il n'y aura pas de pôle d'activité… On revient à ce qu'on disait au début : du commerce, de l'activité et de l'habitation.

J. : Je l'ai toujours dit de toute façon, si vous voulez que quelque chose fonctionne il faut les trois conditions parce que du coup quand l'habitant s'en va au boulot, c'est celui qui vient travailler qui fait marcher le commerce et à la limite fait un mouvement, une rotation. Quand le travailleur s'en va, c'est l'habitant qui prend la place et quelque part le commerce a deux chances de travailler, avec l'habitant et avec le travailleur. Si vous en enlevez un des trois, automatiquement ça boite. Alors nous, ici, l'activité s'est appauvrie d'année en année et en définitive on voit bien qu'un commerce a voulu s'installer et ça n'a pas tenu. Nous on est là, on tient le coup parce qu'on est la bouée de sauvetage. On vient nous demander la monnaie pour le parcmètre, les pansements, les cachets pour la tête, une rallonge, garder la voiture, le vélo… Bon, c'est bon.

L. : On reste ouvert pour rassurer le quartier. (rires)

J. : Au début, je me suis dit bon, ça va s'arrêter, ça va se calmer, mais on n'est pas au bout de nos peines. On a déjà tout vu en 30 ans de métier. C'est comique !

L. : Ça ne va pas s'arranger parce que ça va être la place du village. (rires)

Un habitant de la cité : Moi j'habite la cité Jean Macé depuis 2007, dans l'ancien bâtiment construit en 1935. Celui qui a été rafistolé en face du jardin.

J. : Oui là où il y avait Véro en dessous ! C'était une épicerie, elle y était quand on est venu il y a dix ans. Au début c'est sa maman qui tenait la boutique.

L. : D'après ce qu'on m'a dit, il y avait même deux épiceries à un temps là-bas. Une de chaque côté des immeubles.

J. : L'autre on ne l'a pas connu, il a fermé il y a bien longtemps déjà et Véro à la place il n'y a rien du coup !

Un habitant de la cité : Oui, il n'y a plus rien, mais elle a gardé l'appartement qui va avec l'épicerie. Avant, elle en avait deux. Elle avait un coin pizza dans son épicerie.

L. : Oui, elle s'est fait avoir par les gens de Siemens qui lui avait dit si tu fais des pizzas on va venir manger des pizzas. Alors elle a investi dans un énorme four à pizza.

J. : Je crois que c'est ça ce qui l'a perdue.

Un habitant de la cité : Oui, c'était devenu compliqué parce qu'avec l'hygiène il fallait qu'elle mette du carrelage et tout.

L. : Ah ouais, elle a eu l'hygiène aussi. C'est dommage parce que l'épicerie elle marchait bien. Elle s'est fait avoir.

J. : Elle a fermé il y a six ans déjà !

L. : Oui, comme ça. Attends, Intermarché c'était il y a quatre ou cinq ans environ. Nous on est arrivé, les trois immeubles devant n'étaient pas montés, on est arrivé en décembre. Ils avaient commencé les fondations en juin 2011. Ils ont mis dix-huit mois pour monter les trois immeubles donc ça s'est fini décembre 2012, début 2013.

J. : Oui, donc Intermarché a fermé il y a cinq ans et Véro juste un peu avant, un an ou deux. Donc elle a fermé il y a six ou sept ans déjà.

L. : L'école Simone Lagrange et le tram ça a été de grands changements ici, en plus de toutes les constructions. Ça a bien changé en dix ans quand même.

J. : Là, on nous met dans l'ancienne école maternelle un restaurant pour les plus défavorisés, pour les sans-abris. C'est un repas à 1 euro. On a déjà le foyer qui est bien, ce n'est pas un souci, mais bon il y a quand même de la misère.

L. : Oui, c'est des repas à 1 euro.

J. : Ce n'est pas qu'on voudrait un truc 5 étoiles, de toute façon il serait mal placé ici. Ils veulent faire quelque chose de bien pour le quartier, mais malheureusement ils le tirent vers le bas avec leurs décisions.



© *Photographies de Nabila Hadbi*

GAELLE LECOMTE

Itinéraire réalisé le 24 juillet 2020 à 18 h

Le trajet que Gaëlle réalisait plusieurs fois dans la journée entre chez elle, rue Arago, et l'école Jean Macé est encore gravé dans sa mémoire. L'école et la cité Jean Macé étaient ses terrains de jeux favoris. Elle se souvient particulièrement d'un chien nommé Elsa avec qui elle jouait en prenant le chemin de l'école. Après avoir quitté le quartier pendant plusieurs années, elle décide de se réinstaller dans l'immeuble de son enfance. Elle est profondément attachée à Jean Macé pour la qualité de vie qu'il offre et depuis son retour, elle constate les nombreux changements à la fois urbains et sociaux qui ont eu lieu dès lors que la cité a été démolie et que les nouvelles tours sont apparues. Elle fait désormais partie de l'Union de Quartier Confluence avec laquelle elle tente de créer des événements et des animations qui donneraient l'envie aux habitants de réinvestir de nouveau l'espace public. Nous finirons notre itinéraire par les lectures de la bibliothèque de Saint-Bruno aux jardins suspendus de Jean Macé.



Moi, j'étais à l'école Jean Macé quand j'étais petite. Aujourd'hui, je viens là pour l'Union de Quartier. Alors, il y a tout le trajet de mon enfance et les souvenirs que j'ai de rues un peu plus loin. J'étais à l'école Jean Macé du CE1 au CM2 puis après je suis allée au collège Fantin Latour à Saint-Bruno. Et en fin de compte, ça n'a rien avoir avec ce que c'est maintenant.



On avait deux classes et on était avec deux maîtres, C. et J.-P. qui était le directeur. On était une vingtaine dans chaque classe. C'était vraiment une petite école et c'était un mélange de classes. Moi je l'ai beaucoup apprécié. Quand j'y étais, c'était les CE1, CM1 et CM2 qui étaient ensemble et après je suis passée avec les CE2 et les CP. Mais alors si c'est ça j'étais dans la même classe que mon frère, mais je n'en ai pas le souvenir.



J'habitais la rue Arago, un peu plus loin, et le plus étonnant en fait c'est que je suis revenue au point de départ parce qu'on a déménagé quand j'avais 14 ans et puis je suis revenue et j'ai acheté un appartement dans le même immeuble où j'habitais quand j'étais petite. Le quartier est vraiment agréable, c'est tranquille. Là comme vous le savez ça a tout changé. Des souvenirs que j'ai, en face de l'école, il y avait des jeux pour les enfants alors on se faisait mal aux genoux parce que c'était ces jeux en goudrons, bitume. Ça faisait des tunnels, on passait dessous, on allait dessus. C'était juste là, avant qu'ils ne construisent ces immeubles. C'était un jeu étrange mais on s'amusait comme des fous à cache-cache.



La vieille cité, je l'ai connue. Ça faisait vraiment rectangulaire, il n'y avait pas cet immeuble-là, avec les jeux en plein milieu. J'avais des amis qui habitaient dans la cité. Les enfants de mon âge en fait venaient de la cité Jean Macé, des Martyrs, de la rue Arago et d'un peu plus loin vers la gare. Il y avait aussi un camarade qui habitait Noyarey après Sassenage, je ne réagis que maintenant en fait, peut-être que ses parents travaillaient autour.



Moi j'étais là, toujours au premier étage et au rez-de-chaussée. Plus haut, il y avait un laboratoire où on avait appris à développer des photos. Il y avait aussi la classe de musique là-haut, on apprenait à jouer de la flûte. On avait fait une classe de neige et je crois qu'on avait fait les photos nous-mêmes, elles étaient en noir et blanc. Je me souviens qu'on avait fait des films, la course contre la montre c'était un spectacle en film. On faisait aussi les spectacles dans la cour, je m'en souviens, car j'ai encore des photos. Il y avait une bonne atmosphère dans cette école. On allait à la piscine à Chorier Berriat. On a fait de l'escrime aussi, on jouait au tennis là-bas.



C'est marrant parce qu'on a fait un repas avec l'Union de Quartier dans la cour et les souvenirs me revenaient en fait. Là, on faisait de la gym pour le dos dans la cour, on faisait des exercices pour les scolioses. Il y avait un mur au milieu, pas très haut, on s'amusait à monter dessus. Il y avait une autre école de l'autre côté, mais je n'ai jamais su ce que c'était. L'école primaire était de ce côté, là-bas il y avait une autre école spécialisée je pensais que c'était des adolescents, mais j'ai un vague souvenir où on me disait que c'était une école juive mais vraiment je n'ai jamais vraiment su, pour moi c'était des grands quoi !



La maternelle était là, il y avait une barrière ici. On n'était pas mélangé. Aujourd'hui, il y a plusieurs écoles de langue ici, Donc c'est bien en fin de compte s'ils utilisent les bâtiments au moins ils servent à quelqu'un. Ces associations cherchent à chaque fois des locaux. Là ce n'est pas permanent, mais au moins ils ont trouvé quelque chose en attendant. C'est un bon souvenir cette école. Ça n'a pas l'air d'être trop abîmé. Avant, le bus c'était le 34. C'était un petit bus qui arrivait de plus loin, je crois Sassenage et donc on l'attrapait juste là et on allait jusqu'à Teisseire. Ça nous permettait d'aller jusque chez notre grand-mère les mercredis.



Ah, là ils sont en train de construire des maisons temporaires pour des familles dans le besoin. Pour moi, j'ai l'impression que ce terrain a toujours été comme ça, un terrain vague.



Même à la place de l'école Simone Lagrange j'ai l'impression que c'était un terrain vague. Je n'ai pas le souvenir, j'étais petite, je ne faisais pas attention. Je n'ai pas le souvenir, j'étais petite, je ne faisais pas attention. Du coup, quand j'étais petite, il n'y avait pas grand-chose. Quand je suis revenue, ces immeubles étaient apparus. En fait, entre-temps j'ai pas mal voyagé et habité à l'étranger et mon frère pareil, il est revenu et a acheté juste derrière ces immeubles.



Quand je suis revenue, les immeubles du Clos des Fleurs étaient là, je ne les apprécie pas. Ils ont fait quoi ? Ils ont lancé le concours de l'architecte le plus mauvais ? (rires). Ce n'est pas sympa pour l'architecte. Nous n'avons pas les mêmes goûts l'architecte et moi.



Quand j'étais petite, ma grand-mère habitait à Teisseire et elle disait « oh lala, des gens ont été déplacés à Jean Macé, Jean Macé ça craint », ça me fait rire (rires). Moi je m'y sens bien parce que j'y ai grandi un peu mais de là à dire « Jean Macé ça craint », en fait c'est l'image qui était donnée. Moi je n'ai pas de souvenirs d'histoires à Jean Macé, on y jouait quand on était petit.



Bon je n'aime pas la politique, je sais qu'il y a des histoires de budget et tout mais c'est vraiment un quartier-dortoir, bon il y a des entreprises, mais… Pour la boulangerie c'est au bout de la rue Arago là-bas ou sinon il faut aller de l'autre côté. Alors les gens pour traverser, il fallait qu'ils viennent de ce côté. Ils avaient bloqué cet escalier, ça a réouvert juste après le confinement. Ils faisaient des travaux.



Alors les gens qui passaient sur le trottoir, les personnes qui allaient à l'école, en fait, elles étaient obligées de passer de ce côté-là du pont et retraverser de nouveau en face de l'école. En plus, c'est une route avec beaucoup de passage et ce n'est pas top pour les enfants. Moi je faisais de l'aide aux devoirs à une fille qui habite de l'autre côté, à la Presqu'île, avant ils habitaient Saint-Bruno et bien ils l'ont laissé à l'école là-bas, car c'est plus pratique d'y aller. Il faut juste prendre le tram alors qu'ici c'est compliqué de passer à pied depuis Presqu'île ou Cambridge. Il faut vraiment que je cherche à comprendre quelle est la différence entre tout ça : Presqu'île, Cambridge...



Quand j'étais petite, ce n'était pas ces bâtiments-là, c'était un centre d'accueil aussi mais c'était un joli bâtiment en briques rouges. Moi ça ne me paraissait pas si vieux que ça je ne sais pas pourquoi ils ont changé. Une amie à moi, une des filles de l'école, son père était le directeur du centre. J'étais allée une ou deux fois dans l'immeuble et je crois qu'ils avaient accès directement à la cour et au parc aussi. Maintenant ils n'ont plus accès directement au parc, c'est bête ! Après je me trompe peut-être. J'avais demandé des photos à Marion, mon amie, parce qu'elle habitait là, mais en fait elle n'en avait pas.



Un monsieur s'invite à la conversation. Il énumère quelques lieux dans le quartier. Il habite le quartier depuis peu de temps.

Le monsieur : Il manque de l'ambiance, il n'y a pas d'associations.

Gaëlle : Il y a quand même la MJC qui essaye d'organiser des activités au moins pour les enfants.

Le monsieur : Oui, mais pas pour les adultes.

G. : Oui, on essaye de faire venir la Maison des Habitants jusque-là. On essaye de leur trouver un local dans le quartier pour qu'ils puissent être présents justement et organiser des choses.

Le monsieur : Il y a eu un barbecue au Clos des Fleurs, il y a deux semaines, c'était bien !

G. : Oui, j'avais aidé à l'organisation. C'est la mairie qui a tout acheté ! Et alors l'activité c'était bien ?

Le monsieur : Oui c'était de la musique folklorique. C'était bien, mieux que rien. (rires)

G. : On essayera d'en refaire. Au revoir !



Il n'y avait pas ces immeubles (Clos des Fleurs), mais je ne sais plus ce qu'il y avait mais il devait y avoir quelque chose. On essaye de faire en sorte qu'il n'y ait pas tous ces cars garés un peu partout dans le quartier. En plus, il y a un parking pour les cars je ne comprends pas pourquoi ils se garent dans la rue, mais je crois que c'est parce que c'est payant. Ils devraient s'arranger entre eux quoi ! Le plus dérangeant c'est quand ils laissent le moteur tourner pour la clim ou le chauffage !



Je ne venais pas jouer dans ce parc (parc Henri Tarze), car dans notre immeuble on a une cour intérieure et un préau et on jouait là-bas avec mes voisins quand on était petit. En tout cas moi, le parc Tarze je le trouve magnifique. Il est agréable en fait avec ces vieux gros arbres, les arbustes, mais apparemment il est dit qu'ils garderont une grosse partie en parc, mais ils vont quand même construire un immeuble ! Enfin, deux immeubles dans la longueur donc j'imagine qu'il faut prendre une certaine largeur pour ces immeubles. Je crois que ce sera quatre ou six étages. S'ils ne sont pas très larges avec un peu de chance ils ne prendront pas trop de place, voilà.



Je vais vous montrer où il y avait un chien quand j'étais petite ! Voilà le trajet que je faisais tous les jours pour aller à l'école. Aller ça sera le petit dernier souvenir, c'est marrant, ça me fait plaisir d'en parler. On a très peu de souvenirs quand on est petit et puis ça, je ne sais pas pourquoi, ça m'avait marquée en fait. Si ça se trouve ce n'est même pas un souvenir et que je me suis emmêlée les pinceaux.
Donc en fait c'était là, quand j'étais petite ça s'appelait Mory TNTE. Le nom est encore sur la boîte aux lettres, c'est devenu Mory Team.



Je crois que c'était du transport, il y avait des camions dans le temps et en fait le propriétaire avait un chien, je ne sais pas s'il était au propriétaire, mais en tout cas il y avait un chien dans le quartier et sa maison était là ! Et là, donc il y avait le chien, Elsa, c'était un berger allemand. Sa cabane est là. J'ai souvenir qu'on l'aimait bien donc elle devait être gentille. Ah je n'avais jamais remarqué, elles sont belles ces pommes.



La cité Jean Macé c'est vraiment autour de l'école Jean Macé, puis après c'est le Clos des Fleurs et ici on l'appelle le quartier Arago. Là, c'est les bâtiments de la scierie. Mon grand-père y habitait. Et il y avait aussi la cité des Martyrs et ça s'arrêtait là le quartier. En fait vous voyez juste après le pont, sur la droite, c'est la cité des Martyrs. Ils sont en train de les détruire au fur et à mesure. C'était la cité SNCF, il y avait des maisons et des petits immeubles.



J'ai vécu dans la rue Arago juste là-bas, moi j'étais au début de la rue. Dans la rue, il y a un tabac, une épicerie et dans l'allée il y a un médecin qui a toujours été là. C'est vrai que maintenant on dit que ça fait long d'aller ou que ce soit, mais nous à l'époque on faisait quand même une petite trotte, ça fait bien dix minutes, un quart d'heure. C'est marrant, il y a une pizzéria qui a toujours été là et je me souviens que quand j'étais petite, ils jouaient de la musique à l'extérieur. C'était une musique qui m'avait marqué.



On va passer sur la gauche pour voir l'école maternelle. Mon frère avait commencé dans cette école maternelle. Ma mère l'avait mis ensuite à l'école Jean Macé. Ici, c'est la rue de l'école. On dirait une odeur pop-corn.



Quand j'étais petite c'était un garagiste qui habitait cette maison et son garage était à Jean Macé juste en face de... je ne sais plus. Ils ont un local là et un local à la rue Jean Macé, la rue qui va à l'église c'est la rue Jean Macé. Vous voyez juste-là, il y a un grand immeuble et cette rue qui part là-bas, on voit le clocher de l'église, et bien juste derrière il y a un garage. Ils ont un autre à la rue Villard-de-Lans.



Ça, c'est l'école. La ville disait qu'ils ne voulaient pas refaire l'école parce que ça couterait cher et là ils y font un projet. Je ne comprends rien. C'est fermé depuis l'année dernière. Il y a un cerisier dans la cour on se demande qui mange les cerises. L'espace ici est chouette. Quand j'étais dans ma vingtaine, je travaillais dans le périscolaire et je suis venue travailler ici dans l'ancienne école de mon frère, en tant que grande, c'était marrant !



Il y a des gens qui disent que Grenoble est moche parce que tous les immeubles sont différents et d'une certaine manière ils ont raison mais après il faut voir les jolis immeubles et ne pas regarder les autres. Celui-là je ne sais pas de quelle année il est, mais je préfère celui où j'habite, ils ont fait simple, sobre, sur quatre étages, mais très joli.



Jusqu'en 2003, ils faisaient les feux d'artifice sur la Bastille et depuis ici il y avait une belle visibilité, on allait sur les berges de l'Isère. De la cuisine on pouvait le voir, mais on avait meilleure vue quand on allait vers là-bas. En 2003, il y avait eu pas mal d'incendies, c'était l'année de la sécheresse. Il y avait le Néron, juste au-dessus de la Bastille, il a brûlé. Je ne sais pas si c'était à cause des feux d'artifice mais c'est peut-être par précaution qu'ils se sont dit on va arrêter de faire le feu entre les arbres.



Nous allons passer de l'autre côté ce sera plus agréable. Moi j'aime bien quand même ce quartier même si ça manque de vie un petit peu, comme disait le monsieur. Les gens s'attendent à chaque fois que des personnes organisent des choses.



Comme à Jean Macé, je me suis arrêtée pour demander aux dames de venir au barbecue du Clos des Fleurs, mais je ne sais pas si elles sont venues au final. Dans le Clos des Fleurs, il y a la fontaine et l'électricité alors c'est plus pratique pour s'installer.



Alors j'ai vu plein de mamans dans la cour de Jean Macé, j'ai un peu discuté avec elles mais apparemment il y a beaucoup de problèmes là-bas, par exemple dans la cour la fontaine ne marche plus. Actis et la ville se renvoient la balle. Apparemment quand ils tondent, il y a une partie qui doit appartenir à une copropriété alors ils tondent juste un morceau et pas tout. Mais elles avaient l'air motivées même si elles disent qu'on ne les inclue pas. Tout le monde peut venir nous voir et proposer des activités. En général, pour qu'un quartier fonctionne il faut que les habitants s'impliquent.



J'ai rencontré les anciens de Jean Macé pour la galette des Rois des anciens de la cité. Ils étaient tous pratiquement nés dans Jean Macé ! Ils avaient tous plus de 80 ans alors ça faisait entre 70 et 90 ans qu'ils étaient là, à Jean Macé. Ils se sont tous à peu près connus dans le quartier, comme monsieur et madame Grillot. C'est impressionnant ! On voit ça dans les villages en fin de compte ! C'est dans les villages qu'on grandit, qu'on vit et qu'on vieillit finalement et bien là, c'est comme ça à Jean Macé !



Il y avait quatre ou cinq couples à la rencontre mais il n'y avait pas que des gens de Jean Macé, mais du quartier en général. Moi je vois, avec ma grand-mère, elle était présidente de l'Union de Quartier à Teisseire, ça doit faire près de 60 ans qu'elle habite dans le quartier. Bon elle est passée de Teisseire 1 à Teisseire 2, pour elle ça change tout alors qu'elle n'a fait que traverser une rue ! Elle était très impliquée dans le quartier, à organiser des activités, le centre de loisirs, etc.



Aujourd'hui, les gens sont moins impliqués, on est plus centrés sur nous-mêmes. On est focalisé sur l'écran, à échanger avec ceux qui sont de l'autre côté de l'écran plutôt que de regarder les personnes autour de nous, c'est mon avis et puis la vie. Ce n'est pas le même rythme en fin de compte. À cette époque, la plupart des femmes étaient à la maison à s'occuper des enfants. C'est déjà un travail à temps plein et aujourd'hui, déjà il y a deux temps pleins et il reste le troisième temps plein à partager entre la maman et le papa s'il y a un papa et une maman et un partage aussi.



Alain a eu une super idée en fait pour le skate park, on voulait faire un atelier en fait avec les adolescents pour qu'ils puissent le taguer et faire de jolis dessins dessus mais c'est tombé à l'eau avec le Covid-19. Et en fait pour avoir un budget un peu plus important, Alain a eu l'idée qu'on fasse appel au budget participatif et comme ça ça peut être ouvert pas que pour le quartier, mais pour toute la ville. Il est immense ce skate.



Il y a beaucoup de services que la Maison des Habitants (MDH) peut offrir, mais ça fait loin. Enfin, ça dépend pour chacun, par exemple moi quand j'étais petite j'allais au centre aéré là-bas, il y avait la MJC Parmentier, maintenant il y en a une ici et puis il y a le centre de loisirs dans la MDH à Chorier Berriat. On nous emmenait en voiture parce qu'on était petit mais au collège on y allait seul. C'est une habitude à prendre. Ça dépend du niveau de vie et de l'organisation aussi de la famille.



Il y a beaucoup de services à la MDH, l'écrivain public par exemple, l'assistante sociale, le RAM, une activité pour apprendre à utiliser l'ordinateur pour les personnes âgées, c'est « l'âge d'or ». Mais il faut quand même aller jusque là-bas ! Alain les avait ramenés une fois, mais c'est vrai que si on pouvait transvaser certaines activités ici dans le quartier ce serait bien. Ça pourrait apporter un peu de vie. On a un terrain de tennis, on pourrait organiser quelque chose nous-mêmes c'est vrai, mais il faut du temps et il n'y a pas beaucoup de personnes retraitées et ceux qui organisent déjà des choses sont très pris.



Par exemple Ivka, elle est déjà sur le chantier du jardin partagé. Les activités ici, il n'y en a pas ! Il y a quand même la bibliothèque qui vient lire des histoires pour les enfants, mais comme a dit le monsieur c'est pour les petits.



L'Union de Quartier est là, déjà pour faire le médiateur entre la mairie et le quartier ensuite on vient en aide par exemple quand la mairie organise quelque chose. Pour le barbecue, on a fait la communication, on a coupé les légumes, on a installé les tables. Par contre, à la MJC il y a une personne qui est vraiment très impliquée dans la vie de quartier. M. a une énergie impressionnante et arrive à organiser plein de choses.



Avec l'école on venait jouer au tennis ici, je crois qu'ils ne le font plus. C'est bête de ne pas l'utiliser. S'il y avait des commerces, ce serait plus vivant. Moi, ça me dit quelque chose une petite épicerie dans la cité si je m'en souviens bien. Il y a aussi les deux restaurants vers la place.



On va au jardin partagé, il y a la bibliothèque de Saint-Bruno qui va lire des histoires. Ah ça a bien poussé, ça sent bon, elles sont belles les tomates ! J'adore cette odeur !

Monsieur B. et Madame A. Ingelbach, le 27 novembre 2020 à 13 h 30

Entretien à domicile, rue de la Mûre, Grenoble



Monsieur et Madame Inglebach habitent le quartier Jean Macé depuis 37 ans. Pourtant, ils n'ont jamais eu le sentiment d'appartenir à ce quartier autrefois artisanal dans lequel ils y avaient installé leur entreprise. Habitant rue de la Mûre, à l'autre bout de la cité Jean Macé, ils nous racontent comment les abattoirs ont laissé des traces de natures différentes : l'atelier « cheville centrale » rue de la Mûre, les S en ferrailles au plafond de leur habitation, les tanneries dans leur cave, le restaurant « Chez Marcel », le parc Henri Tarze, etc. Aujourd'hui, le quartier change de nom. C'est le quartier « Confluence » qui rassemble désormais la Presqu'île et Jean Macé, même si selon eux il y a une fracture et un déséquilibre évidents entre ces deux entités. Les projets sont nombreux, mais ils peinent à se concrétiser et cela dure déjà depuis des années. En intégrant l'Union de Quartier, ils souhaitent apporter leur pierre à l'édifice en participant à l'évolution et à la revitalisation de leur quartier.

A. : La Presqu'île, elle est importante et elle n'a pas fini de grandir encore. Par rapport à nous ici, il y a un déséquilibre, c'est évident.

B. : Maintenant l'ensemble du quartier avec la presqu'île, c'est Confluence.

A. : Monsieur Grillot ça lui a fait mal au cœur. Nous, on est…

B. : Je ne me suis jamais sentie dans le quartier Jean Macé et pourtant on est là depuis 37 ans, ça fait un certain temps. Nos enfants sont allées dans l'ancienne école à côté. On a fait partie un peu du quartier Jean Macé dans la mesure où ils allaient à l'école de Jean Macé, les fêtes d'écoles, nous on allait jouer au tennis de Jean Macé. Mais à part ça, pour nous c'était presque une barrière la cité. C'était presque un autre quartier. On allait faire les courses de l'autre côté en allant vers la gare, le buraliste aussi.

Devant chez nous, avant, il y avait les transports Mory qui nous bouchaient complètement la vue. Ils avaient un hangar. On va aller voir depuis le balcon. De là jusque là-bas, ils avaient des hangars pour garer leurs camions. Nous quand on est arrivé les murs arrivaient jusqu'ici, le toit était là et on a demandé à la mairie, un jour, de pouvoir mettre une échelle pour voir l'état du toit et qu'est-ce qu'on a vu ? Les montagnes, le Taillefer ! On a vu que c'était une belle vue. On est passionné de montagne alors on a demandé à la mairie de pouvoir surélever, de construire, mais il n'était pas question !

Ils nous ont dit « non, c'est un quartier où il faut faire des usines, du travail, etc. », mais nous on a installé notre entreprise au rez-de-chaussée. Ils n'ont jamais accepté qu'on surélève pour faire nos habitations donc on avait notre bureau au coin de la rue et les entrepôts après. On faisait des composants électroniques, on vendait du matériel. On avait des camions magasins et on allait voir nos clients un peu partout dans la région. Ça a duré environ 27 ans et, à l'époque, ils nous avaient dit donc qu'il ne fallait pas qu'il y ait plus de mètres carrés d'habitation dans le quartier. Il fallait qu'il y ait automatiquement quelque chose de plus avec l'habitation donc ils nous ont finalement autorisés à monter un petit peu et on a fait cette pièce-là puisqu'en dessous il y avait notre entreprise.

A. : C'était encore un quartier artisanal.

B. : Et surtout qu'en dessous il y avait une boucherie industrielle qui faisait du découpage, car il n'avait pas le droit de faire de l'abattage alors que c'était le quartier des abattoirs ici. Ils faisaient donc uniquement le découpage, car pour être conforme aux normes européennes il fallait que les bêtes rentrent d'un côté et que la viande sorte de l'autre, mais ils ne pouvaient pas faire ça et ça s'est arrêté comme ça d'ailleurs. Pourtant, la boucherie en dessous a duré. Nous quand on est arrivé il y avait encore les S en ferrailles. Celui d'en dessous a gardé les S au plafond. Au départ on n'appréciait pas ça, car ça faisait du bruit quand ça roulait. Quand on est arrivé, il y avait encore la boucherie un certain temps. Nous, on a pris la suite après. Il y avait Quenin, il fabriquait des espèces de carrés pour les transformateurs EDF, de la cimenterie en fait. Dans la cave, il y a encore des traces de tannerie. Il y a encore les anciennes écritures tannerie, je ne sais pas quoi. Ça doit remonter à très loin.

A. : Grenoble était une ville où on faisant beaucoup de gants et tout ça.

B. : Ils tannaient les peaux aussi. On ne sait pas trop ce qu'ils faisaient dans la cave.

Tout ça donc c'était les abattoirs jusqu'aux usines Merlin Gerin qui étaient là-bas et qui ont été déplacées maintenant plus loin sur la Presqu'île et puis à la place il y a eu les immeubles du Clos des Fleurs.

Avec l'Union de Quartier, on a demandé à ce qu'il n'y en ait pas trop, on est descendu quand même de trois étages. À l'origine, il y avait trois étages de plus prévus et une ou deux tours en plus. C'était vraiment les uns sur les autres alors que maintenant ils ont quand même un petit jardin au milieu qui permet aux gens de respirer dans le coin. Ça fait donc moins de population que ce qui était prévu au départ. C'est plein au Clos des Fleurs.

A. : Nous, on c'était dit 1000 personnes de plus d'un coup dans le quartier ça fait beaucoup, mais on ne voit pas beaucoup de circulation. À l'école ils ont dû le sentir. On le voit aux arrêts de bus pendant les heures de pointe par exemple le matin. Peut-être on n'a pas les mêmes horaires ?

B. : Ils passent sur le quai là-bas c'est pour ça qu'on ne les voit pas et puis nous on avait notre entreprise juste en dessous de chez nous. Ici, il n'y avait pas beaucoup d'activité. Quand on est arrivé, il y avait ces hangars et on arrivait à jouer au tennis sur le mur du hangar en face. Il n'y avait pas beaucoup de voitures qui circulaient, c'est pour vous dire. Aujourd'hui ça a évolué et on a beaucoup de bus qui circulent et se garent partout. C'est épouvantable. Sûrement c'est parce que la gare était gratuite pour se stationner et maintenant la gare est fermée et c'est payant. Il y a des plots pour qu'ils paient comme les automobilistes d'ailleurs. Je crois que quand ils sont dans leurs véhicules, techniquement ils ne peuvent pas avoir d'amende et en fait les chauffeurs sont tous au bistrot à côté Chez Marcel. Il faudrait trouver une autre solution pour les bus.

Alors en termes de vie de quartier, nous on connait bien nos voisins d'en dessous, d'à côté, etc. Mais ça ne fait pas de vie collective vraiment. C'est très petit comme quartier, ça va du coin de la rue de la Mûre ici, jusque l'autre côté. La fête des voisins n'a pas bien fonctionné.

A. : À Jean Macé, il y avait le club des personnes âgées et ça fonctionnait pas mal. La personne qui s'en occupait a vieilli, je ne sais pas s'il y a eu une relève.

B. : Par exemple, à la fête des voisins il y avait eu un truc avec le foyer. On a été invité et on est allé, mais ça s'est fait une fois c'est tout. Ça n'a pas été renouvelé.

A. : Il y avait eu combien de personnes ?

B. : On n'avait pas vu beaucoup de gens du quartier. Nous on est scotché au quartier Jean Macé, on fait partie de l'Union de Quartier, mais on n'a pas vraiment de relations avec les gens de la cité Jean Macé. C'était une cité SNCF et maintenant il n'y en a plus beaucoup des gens de la SNCF. Ils ont renouvelé tout le quartier. Une grande partie des immeubles a été abattue, il en reste un seul. Les habitants ont été relogés ailleurs, ils ne sont pas tous revenus alors ça a changé. Maintenant, on ne connait plus beaucoup de personnes. Ça a beaucoup changé.

A. : Aussi, le fait qu'on n'ait plus nos enfants à l'école Jean Macé. C'est important l'école pour se connaître.

B. : La Maison des Habitants est loin. Il est question de faire quelque chose ici, ils ont un point d'attache, mais ils ne sont pas sur place. Le quartier Berriat c'est quand même un autre quartier aussi. Il faut traverser la voie SNCF, ça change tout. Il y a eu à un certain moment le projet où l'avenue des Martyrs se prolonge jusqu'ici, en passant au-dessus du train et en prenant le terrain de Mory, derrière, pour faire un centre culturel. Ça n'a duré qu'un temps. Les projets c'est plutôt de faire des bâtiments dans un coin.

A. : On en a vu passer des projets…

B. : La Maison des Habitants vient un peu plus quand même. Il y a parfois un animateur de la MDH qui vient au niveau du terrain de basket, à côté du foyer. Il y aussi le terrain de skate qui est utilisé par des gens qui viennent de tout Grenoble. Le tennis commence à perdre depuis que monsieur Grillot a arrêté.

A. : Ça ne dépend pas de monsieur Grillot. Les sports sont plus en vogue à un moment donné. Il y a des modes, et le tennis a perdu. Il y a l'école de Canoë aussi.

B. : Oui, c'est la première école de France celle-ci. Hier je suis passé à côté, il y avait plein de skiffs remplis et des moniteurs. C'est très très bien encadré. C'est au niveau du pont d'Oxford que ça se passe, ils s'arrêtent un peu avant le barrage de Voreppe.

La tranquillité du quartier a plutôt évolué. Ici, au bout de la rue il y a un immeuble judiciaire. On n'a jamais eu de problèmes. Il est question de le démolir et de faire autre chose. Il pense faire une maison de personnes âgées, peut-être ça intéresserait les personnes âgées du coin ? (rires). On a eu l'Intermarché qui s'était installé juste à côté, mais il n'est pas resté ouvert longtemps. Ils n'ont pas fait leurs affaires.

A. : Oui, ils n'ont pas fait leurs affaires, ils sont restés six mois. En revenant, après l'été, il n'était plus là. C'est vrai qu'on prend ses habitudes. J'y allais en dépannage parce qu'il manquait certains rayons, mais j'y allais pour quelques courses. Je ne rencontrais pas beaucoup de monde. Je pense qu'ils ont ouvert trop tard c'est-à-dire que les immeubles tout autour avaient déjà pris leurs habitudes. Il aurait fallu qu'ils devancent ou ouvrent en même temps que les gens se sont installés dans les immeubles. Peut-être aussi que comme ils travaillent à l'extérieur du quartier, ils ont de grandes surfaces sur leur passage ou je ne sais pas.

B. : Ils avaient leurs habitudes et ils n'allaient pas les changer du jour au lendemain, c'est ça. Il est question maintenant de le diviser en lot, mais Intermarché a du mal à s'y mettre. Le local leur appartient. Il y a une pharmacie qui peut s'y installer aussi, un kiné et une sage-femme qui voudraient s'y installer. On pourrait y faire plusieurs choses. Il y a du potentiel. Il y avait aussi éventuellement un dépôt de colis. Mais ça ne bouge pas pour le moment. Il n'y a pas d'activités dans le quartier. Il y a deux restaurants ici ; un au bout de la rue qui est très vieux mais qui marche bien et un autre juste avant qui fait surtout bar le soir, il y a des activités de temps en temps, mais bon ce n'est pas énorme. Il y a un autre restaurant là-bas, mais c'est pratiquement fermé en ce moment. Ça draine quand même des gens quand c'est ouvert, souvent ce sont des travailleurs du coin, et quand c'est fermé il n'y a plus ce mouvement.

Aujourd'hui, on traverse le quartier. On le traverse. On attend qu'il y ait un changement au niveau de l'Intermarché. C'est une petite place où il pourrait y avoir plusieurs choses, il y a déjà le restaurant Chez Marcel. Il y a quand même une population autour, si de l'autre côté ça change aussi alors ça peut évoluer. Mais ça ne change pas du jour au lendemain. De l'autre côté de la rive on y va pour l'Intermarché. On y va en voiture. Il y a un projet de pont et il va être fait un de ces jours, mais pas tout de suite. Par contre, ça va faire une relation entre les deux quartiers, entre autres avec l'école, car des gens de l'autre côté vont venir à l'école ici. Mais après, pour tous ceux qui viennent de la Presqu'île ça va être difficile.

A. : Peut-être ils créeront une école à la Presqu'île.

B. : Le quartier Confluence n'inclut pas le quartier de l'autre côté de la rive. Après nous il y a le quartier gare. Ça fait du monde dans le quartier Confluence, mais on traite surtout des problèmes du côté de chez eux (Presqu'île). Ils sont toujours en travaux. Ils auront un grand parc, c'est toujours en construction.

A. : Il y a des gens qui y habitent déjà depuis 3 ans et ils sont encore avec les constructions qui se font donc le parc n'est pas encore prêt.

B. : Et puis, il y a quand même la place Mandela au-dessus qui se construit avec le nouvel immeuble. Ça va être un avenir pour le quartier Confluence. Il y aura une piscine dans le machin. Ils ont dit que ce sera abordable pour tout le monde, mais il faudrait que le bus C1 fasse le tour. On a fait une lettre au maire et au président de la métropole pour leur proposer 2 solutions : prolonger le bus C6 temporairement pour que déjà ceux de l'école puissent prendre le bus parce que le bus C1 bloque ici ; ou une prolongation du bus C1 qui vient déjà de Meylan et qui d'ailleurs a une bonne fréquence. Vers le pont d'Oxford, quand on se promène, on voit les bus C6 vides ou avec une personne. C'est dommage. On s'est mis dans l'Union de Quartier pour essayer de booster un peu les choses dans le quartier. Le maire fait des efforts quand même. On fait un tour de quartier avec eux, c'est important quand même. Mais pour arriver à la décision c'est encore autre chose, c'est financier. Mais comment va évoluer ce quartier dans le temps, on ne sait pas encore.

A. : Avant, je pense, tous les petits restaurants du quartier travaillaient bien avec les usines autour. Maintenant, ils ont leur cantine.

B. : Il y a quand même le terrain en face qui appartient à la ville de Grenoble. Ils le louent et ils y travaillent aussi pour faire du compost de végétaux et tout ça. Il n'y a pas trop d'odeurs, c'est surtout au niveau du bruit. Les gens qui habitent dans les immeubles de l'autre côté de la rue du Villard-de-Lans, près des transformateurs EDF, ils se plaignaient du bruit. Ils avaient des problèmes d'ondes et de bruit. Il y a eu des gens qui n'ont même pas pu rester.

A. : C'est rare d'avoir des trucs électriques comme ça si près des habitations.

B. : Bien sûr. Ils ont construit un immeuble juste à côté. Les transformateurs étaient déjà là. Il y avait un terrain libre, ils ont construit. Le terrain du Clos des Fleurs était à Merlin Gerin, ils ont vendu à BNP qui a ensuite construit des immeubles. Il y avait un dépôt de munitions dans le coin à l'époque, sur la Presqu'île. Et ici, le parc Tarze est pollué par des déchets militaires surtout. On a eu des gens aussi qui se sont installés dans le parc à un moment. Ils n'ont pas dépollué. Aujourd'hui le projet c'est de ne construire que deux immeubles. Une école de Lyon est venue pour voir comment dépolluer, mais ça n'a pas donné suite et puis tous les habitants veulent garder ce parc.

A. : Et puis le foyer juste à côté n'a qu'une cour toute bétonnée. Je me dis ça peut faire un peu de verdure. Ils n'y vont pas, mais je pense que c'est parce qu'ils sont un peu en lieu protégé.

B. : Oui, ils n'y vont pas. À la surface ça va, mais si on creuse ça devient dangereux, par exemple si les enfants y jouent en creusant. Les gens du quartier savent que c'est pollué, on en a parlé dans le journal. Ce sont surtout des déchets militaires, mais peut-être aussi des usines. Ici, il y avait un foyer de résistance durant la guerre. Sur les murs de la vieille école de Jean Macé, il y a une plaque commémorative.

Djemili Nezar, le jeudi 26 novembre 2020 à 13 h 30

Entretien téléphonique, Cambridge-Presqu'île, Grenoble



Cet ancien habitant de la nouvelle cité Jean Macé a déménagé en juillet 2020 à la Presqu'île, de l'autre côté du chemin de fer. Après avoir passé 11 ans à Jean Macé, il décide de partir au moment où l'ambiance du quartier commence à se dégrader. Au départ, l'idée d'un quartier en retrait de la ville, tranquille et familial, à l'image d'un village dans la ville, l'avait poussé à s'y installer. Tout se passait bien et le parc au cœur de la cité, sécurisé et convivial, était une véritable aubaine pour lui et ses enfants. Malheureusement, comme dans tous les quartiers, il arrive parfois que les incivilités de certains habitants altèrent l'ambiance collective. Aujourd'hui, à la suite de sa reconstruction et de son intégration dans la Presqu'île, Jean Macé semble ne plus être un quartier à part de la ville et tend à perdre les qualités et les valeurs qui lui étaient associées de par son histoire.

Au début, la cité Jean Macé c'était trop trop bien. On s'est installée en 2009 quand ils ont reconstruit d'ailleurs il y avait eu un retard de livraison. Je venais du Village Olympique, un quartier populaire qui bougeait beaucoup. C'est pour cette raison que j'ai voulu déménager et j'ai eu la chance de pouvoir choisir le logement. Donc on a choisi de déménager de l'autre côté de Grenoble, dans un quartier cool, paisible et tranquille. Il y avait de jeunes couples avec enfants.

Je me rappelle que quand on est arrivé dans le quartier, l'école a failli fermer. L'école Jean Macé ne trouvait pas d'élèves. La directrice de l'école demandait s'il y avait des femmes enceintes et s'il y avait des enfants pas encore inscrits. Même nous, parents, on s'inquiétait, on voulait savoir si d'autres familles avec enfants allaient s'installer dans le quartier parce qu'on voulait que l'école reste ouverte. Aujourd'hui, on ne trouve plus de places à l'école Jean Macé, enfin ça a changé de nom, c'est Simone Lagrange maintenant.

Ça a duré trois ans, nous étions tranquilles. Ma femme me dit que ça a duré cinq ans puis le choc ça a été quand ils ont démoli les deux ou trois bâtiments qui restaient encore et qu'ils ont reconstruit de nouveaux bâtiments. Ça a coïncidé avec les projets de Villeneuve et Mistral où ils avaient démoli des bâtiments et là, ils ont relogé des habitants de ces quartiers dans les derniers immeubles construits à Jean Macé. Ce sont des personnes avec leurs histoires, leurs vies, ça s'est très bien passé avec certains mais avec d'autres ça n'allait pas. Ça a commencé à *dealer* en fait. On commençait alors à s'inquiéter pour nos enfants. Les miens étaient encore très jeunes, ils avaient quatre ans, six ans et huit ans. Il y avait le parc au milieu des immeubles et dans ce parc il y avait des jeunes qui venaient voir leurs anciens voisins, ça veillait jusque deux ou trois heures du matin. Puis, il a fallu gueuler, appeler la police. Ils ne partaient jamais doucement bien sûr. Ensuite, il y a eu le problème avec l'installation des camps de Roms. Ils se sont installés dans le petit parc, on l'appelle comme ça le parc vers l'Isère, vers l'usine Schneider. Ça a duré au moins un an. On a écrit une lettre au maire. On a subi des dégâts. On a commencé à avoir des problèmes de vols, des voitures vandalisées, on dormait très mal, on se réveillait au moindre bruit. J'étais chef d'entreprise à l'époque donc j'avais des fourgons avec des outils dedans. Une fois j'ai été obligé de sortir en pleine nuit, c'était en 2014, je criais pour faire sortir mon voisin qui montait la garde cette nuit-là parce qu'ils ont essayé d'ouvrir les fourgons. Ça aussi ce n'était pas trop cool pour la vie de Jean Macé. Ensuite, certains se sont installés dans les immeubles. Il y en avait dans mon allée. C'était toujours des insultes, il y avait de la violence physique aussi, ça criait. Voilà, on était stressé. Ça a commencé à faire parler dans le quartier après, c'est comme ça qu'on s'est rencontré avec Nabil Chettouf.

On ne pouvait plus laisser nos enfants dans le parc au milieu de la cité. Il a toujours été clôturé, c'était normalement une aubaine pour nous les parents. Les enfants pouvaient descendre pour jouer sans qu'on soit trop avec eux. Ils descendaient par la deuxième porte, la porte du parc, et ils avaient tous le même âge. Sauf qu'à un moment, en regardant depuis les balcons on se rendait compte qu'il y avait des jeunes de 18-20 ans, pas du quartier, qui étaient là, avec nos enfants d'à peine huit ans. On a perdu en sécurité. Le quartier à mal viré. Une fois, j'ai essayé d'en parler à des responsables de la ville qui sont venus voir tout ça, on m'a dit non ne dis rien.

Je me rappelle aussi d'une chose, puisqu'on parle du comportement des gens. J'habitais au deuxième étage. Au rez-de-chaussée, il y avait un T5 super joli avec une grande terrasse de 50 mètres carrés. Et c'est un appartement qui se louait 1000 euros. Un voisin à nous a fait venir une famille de réfugiés. Ils ont forcé la porte, ils ont squatté. Quand j'ai su que c'était des réfugiés, j'ai eu de la peine alors on a fait des collectes avec mes voisins pour meubler l'appartement. Après on a commencé à avoir des problèmes et à la fin il s'est avéré qu'ils n'étaient pas demandeurs d'asile politique. Actis n'a rien fait. Cette famille est restée presque deux ans. Je me suis présentée à Actis, j'ai expliqué la situation et je leur ai même dit qui a ramené cette famille, la personne qui les a aidés à forcer la porte et les a installés. Je suis allé voir Actis car ça touchait ma tranquillité et celle des voisins mais ils n'ont rien fait. Apparemment, on ne déloge pas une famille comme ça. Il n'y a qu'un mois depuis que la loi a changé. Les enfants, ils n'arrivaient pas à communiquer. Il y avait nos enfants d'un côté et leurs enfants de l'autre. Alors ça faisait des clans.

Après nous avons eu aussi des épisodes de vols de garages. On était beaucoup à être victimes de vols de garage. Malheureusement, ce quartier devient comme les quartiers Mistral, Villeneuve, etc. Ce

n'était pas comme ça du tout au début. J'ai été témoin de la transformation de ce quartier. Quand j'ai voulu déménager, ils m'ont demandé pourquoi je voulais partir je leur ai dit : vous avez relogés n'importe qui dans le quartier sans regarder ce que ça allait faire. Ils m'ont dit que je tenais des propos racistes alors que je ne parlais pas de ça du tout ! Je parlais des comportements de certains locataires sans insinuation à leurs origines ou autre.

Moi j'ai toujours veillé à l'éducation de mes enfants. Je ne veux pas que mes enfants vivent dans ce genre d'endroits. Il y a toujours eu de la mixité dans ce quartier même où j'habite en ce moment, à Cambridge, c'est un bon exemple d'ailleurs de mixité sociale. Mais là, on parle de comportements et de rien d'autre. C'est une minorité ces gens-là, c'est deux ou trois familles sur l'ensemble des habitants de Jean Macé mais ça crée finalement des tensions, ça met tout le monde sur les nerfs. Par exemple, un gars qui klaxonne à 3 h du matin pour que sa femme lui balance le thermos par la fenêtre ou un enfant qui parle à nos enfants avec des gros mots, des insultes, c'est très grave. Mais pour ce gamin c'était normal de parler comme ça, car dans son entourage c'était comme ça. Une fois je l'ai engueulé depuis mon balcon et j'ai aussi dit à sa maman qu'ici on ne parlait pas comme ça et petit à petit, il a changé. Par exemple, une famille lâchait son chien dans le parc où les enfants jouent alors que c'est interdit. Et ça, ça a créé des tensions entre les parents. Malheureusement, ces deux ou trois familles ont influencé le reste qui se disait pourquoi moi je me tiendrais à carreau, car on avait l'impression que ces familles étaient intouchables. Actis n'a pas joué le jeu non plus. Dans le contrat de location, c'est bien écrit qu'en cas de problème de voisinage, Actis doit intervenir mais ils n'ont rien fait. Je me suis moi-même présenté pour dénoncer les faits avec des preuves mais ils n'ont rien fait alors j'ai lâché prise et j'ai voulu partir.

Mes enfants ont grandi dans ce quartier. Il n'est pas loin, ils vont voir leurs copains là-bas. Je les dépose puis je les récupère. C'était une ambiance familiale à Jean Macé mais ça a changé malheureusement. Nous avions des voisins, on récupérait leurs enfants car des fois la maman n'arrivait pas à temps. On a vécu ensemble, nos enfants ont grandi ensemble mais maintenant non, chacun ferme sa porte et c'est tout.

En termes de qualité, il y a le petit parc et le terminus du bus C1 est juste à côté. Au niveau sportif, on est proche de la piste cyclable qui passe par l'Isère. L'avantage du quartier c'est qu'il était en retrait, mais plus maintenant. Les habitants de l'ancien immeuble, le long de l'Isère, ils n'arrêtent pas d'appeler la police surtout quand il fait beau. Il y a des jeunes qui viennent des autres quartiers pour faire la fête car pour eux c'est un peu éloigné de la ville et donc éloigné des yeux de la police, du coup ils vont y faire la fête et souvent ça finit mal.

Les anciens de la cité n'ont pas joué le jeu non plus. Il y a un local dans l'ancienne école et je leur ai dit soit on intègre l'Union de Quartier soit on fait une nouvelle association pour qu'on puisse profiter du local. Le local appartient à la ville mais ils ne voulaient pas qu'on en profite. Ma femme et ses copines voulaient faire des ateliers comme un atelier couture, pâtisserie, gâteaux avec la responsable de la MJC qui est super sympa, mais ça n'a pas marché, car on n'avait pas accès à ce local occupé par l'Union de Quartier. En 2014, j'avais proposé de ramener une télé avec la box dans le local pour voir la coupe du monde avec un thé, un café. Chacun ramènerait un petit quelque chose en regardant ensemble les matchs. J'attends encore la réponse.

Il n'y a pas eu de soutien ou autre de la part les anciens de Jean Macé. Ils étaient dans leur coin, ils ne sont pas beaucoup mais ils ont cette association (l'Union de Quartier). Les anciens ont déménagé mais certains viennent de Saint-Martin, d'Échirolles. Ils font partie de l'Union de Quartier. Il n'y a que monsieur Grillot qui est resté actif. Il a les clés du terrain de tennis. Mais je n'ai jamais réussi à avoir les clés car il fallait payer une adhésion, 25 euros par personne. Je trouvais que c'était beaucoup par personne, il fallait faire payer aux gens qui n'habitent pas le quartier pas les habitants du quartier. Je n'ai jamais vu les gens du quartier y jouaient d'ailleurs. La relation avec le Clos des Fleurs c'était l'école, c'est les enfants mais il n'y a pas vraiment de relations.

Moi je connais l'histoire du quartier. Ma fille ainée a eu une documentation à l'école, elle l'a ramenée à la maison et je l'ai lue. J'ai vu aussi d'anciennes photos du quartier, Nabil les a, je crois, et il y en a aussi dans le local de l'Union de Quartier. Il doit y avoir cet album de photographies. Personne n'a

partagé la mémoire du quartier. Ma femme me dit que durant les onze années où on a habité le quartier, il n'y a que l'année dernière que les anciens ont fait une sorte de commémoration. Je ne pense pas que tous les habitants connaissent l'histoire du quartier.

L'ambiance du quartier avant c'est que tout le monde se connaissait. Il y avait l'épicerie qui faisait office de bar et tout le monde se réunissait là-bas. Il y avait cette ambiance-là un peu au début de notre installation puis c'est parti. Ça a évolué, ça évolue avec le temps. On n'a plus le temps de prendre le temps en fait. On ne prend plus le temps pour s'investir complètement dans la vie de quartier.